



Villes et urbanisation de l'Arabie du Sud à l'époque préislamique : formation, fonctions et territorialités urbaines dans la dynamique de peuplement régionale

Jérémie Schiettecatte

► To cite this version:

Jérémie Schiettecatte. Villes et urbanisation de l'Arabie du Sud à l'époque préislamique : formation, fonctions et territorialités urbaines dans la dynamique de peuplement régionale. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2006. Français. <tel-00120900>

HAL Id: tel-00120900

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00120900>

Submitted on 18 Dec 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



UNIVERSITÉ PARIS 1 – PANTHÉON - SORBONNE

UFR 03 – Art et Archéologie

Thèse de doctorat nouveau régime

Préparée en vue d'obtenir le grade de docteur de l'université Paris 1

Présentée et soutenue publiquement le

13 mars 2006

par

Jérémie SCHIETTECATTE

Villes et urbanisation de l'Arabie du Sud à l'époque préislamique

Formation, fonctions et territorialités urbaines
dans la dynamique de peuplement régionale

VOLUME I : TEXTE

Réalisée sous la direction de

M. le Professeur Serge CLEUZIOU (Université Paris 1)

Jury

M. le Professeur Alessandro de Maigret (Istituto Universitario di Napoli)

M. Michel Mouton (CNRS, IFPO, Damas)

M. Jean-Paul Thalmann (Université Paris 1)

À Myrtille, Sophie & Léa

REMERCIEMENTS

La réalisation d'une thèse de doctorat comporte sa part de travail solitaire, elle est aussi le fruit d'un encadrement et d'échanges qui permettent à son auteur de s'insérer dans un cadre académique et institutionnel. Cet encadrement est d'abord celui de Serge CLEUZIOU (professeur, université Paris 1). Il a suivi mes travaux bien avant cette thèse, de Dilmun au Yémen, sept ans durant, sans modérer son enthousiasme. Je lui suis redevable de m'avoir accueilli dans le laboratoire qu'il dirige (« Du village à l'État au Proche-Orient », UMR 7041, CNRS) et de m'avoir permis de mener un travail de longue haleine dans des conditions idéales.

Ce travail est l'avatar de ce qui n'était à l'origine qu'une contribution au projet « Formation et évolution des systèmes urbains en Arabie du Sud » soumis à l'appel d'offre APN par Michel MOUTON (IFPO, CNRS, Damas) et F. MERMIER (IFPO, CNRS, Beyrouth). M. Mouton m'avait proposé ce sujet de recherche, m'associant de la sorte à une équipe pluridisciplinaire. Ce fut l'occasion de bénéficier du soutien et des conseils de Franck MERMIER, d'Olivier BARGE (Archéorient, CNRS, Lyon) et de Mounir ARBACH (CEFAS, CNRS, Şan'â'). Qu'ils trouvent l'expression de mes remerciements. Au-delà de cette première expérience, M. MOUTON, m'a associé à ses missions de terrain aux Émirats Arabes Unis et au Yémen. Il s'est tenu au fait de la progression de mes travaux et y a apporté un regard critique. Les échanges avec F. MERMIER m'ont évité les écueils que peut comporter une approche anthropologique menée par un archéologue. Olivier BARGE n'a économisé ni son temps ni son énergie pour me donner les moyens de mener une étude cartographique aussi rigoureuse que l'exige la discipline. M. ARBACH enfin m'a ouvert les portes de sa demeure sanaanie, de son fonds documentaire et de son amitié. Son enseignement du sudarabique fut l'occasion d'acquérir les bases nécessaires à la manipulation d'un vaste corpus de textes. Son regard sur ce travail fut aussi riche d'enseignements que nos trois années partagées à Şan'â'. J'ai ainsi pu élargir le spectre de l'analyse archéologique à l'anthropologie, à la géomatique et à l'épigraphie grâce à ces rapports constructifs. Qu'ils en soient tous les quatre remerciés une nouvelle fois et qu'ils veuillent bien excuser les atteintes que j'aurais pu, par ingénuité, faire à leur discipline.

Outre cette encadrement « disciplinaire », deux institutions m'ont ouvert leurs portes afin de me permettre de réaliser dans les conditions idéales cette thèse de doctorat : le centre français d'archéologie et de sciences sociales de Şan'â' (CEFAS, UMS 2555, CNRS) depuis 2001 et le laboratoire d'études sémitiques anciennes du Collège de France (LÉSA, UMR 7119, CNRS) depuis 2005. Le premier m'a permis de réaliser mes opérations de terrain et d'établir un réseau de collaboration avec les partenaires yéménites, le second de m'enfermer dans le mutisme requis par la rédaction d'une thèse. Que leurs trois directeurs

en soient chaleureusement remerciés : François BURGAT et son successeur Jean LAMBERT, directeurs du CEFAS et Christian ROBIN, directeur du LÉSA.

Mes activités ont été financées par une bourse d'aide à la recherche du ministère des Affaires étrangères (2002-2004) puis du ministère de l'Enseignement supérieur (2004-2006) dispensées par le CEFAS. Je sais gré à ces institutions de m'avoir accordé leur confiance.

Différentes missions archéologiques françaises et étrangères m'ont associé à leur programme de recherche, m'offrant souvent la liberté d'exploiter un matériau non publié. À travers la personne de leur directeur et de ses principaux collaborateurs, c'est à l'ensemble de ces équipes que je tiens à témoigner ma reconnaissance : Mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt (M. MOUTON, F. BRAEMER & A. BENOIST) ; Mission d'archéologie islamique française au Yémen (A. ROUGEULLE) ; Mission Qatabân (Ch. ROBIN & H. DRIDI) ; Programme UNESCO de sauvetage des sites du Jawf (M. ARBACH & R. AUDOUIN) ; Mission archéologique italienne à Tamna' (A. de MAIGRET).

Certaines des données qui ont été exploitées au cours de ce travail m'ont été aimablement transmises par leurs détenteurs, tantôt sous la forme d'articles en préparation, à paraître ou récemment parues, tantôt sous la forme de données de fouilles et de prospections non publiées. Je remercie vivement toutes ces personnes : M. ARBACH (CEFAS, CNRS, Ṣan'a'), J.-F. BERGER (Cepam, CNRS, Nice), J.-F. BRETON (CNRS, Nanterre), S. CLEUZIQU (Université Paris 1), Ch. DARLES (École d'architecture de Toulouse), H. DRIDI (LÉSA, Paris), Ch. EDENS (*American Institute for Yemeni Studies*, Ṣan'a'), I. GAJDA (LÉSA, CNRS, Paris), I. GERLACH (*Deutsches Archäologisches Institut*, Ṣan'a'), E. J. KEALL (*Royal Ontario Museum*, Toronto), L. KHALIDI (*Cambridge University*), R. LEWCOCK (*Cambridge University*, UNESCO), A. de MAIGRET (*Istituto Orientale Universitario di Napoli*), M. MOUTON (IFPO, CNRS, Damas), L. NUNINGER (Lab. chrono-écologie, Besançon), C. PHILLIPS (CNRS, Nanterre), Ch. ROBIN (LÉSA, CNRS, Paris), A. ROUGEULLE (CNRS, Paris).

Ce travail a pu voir le jour grâce à un encadrement solide, à des collaborations nombreuses et enrichissantes. Je mentionnerai spécialement le rôle qu'ont joué M. ARBACH et A. BENOIST, qui y ont collaboré de près en m'entretenant de leur conseils et remarques critiques. Je les en remercie. Par ailleurs, il n'aurait été le même sans le soutien et les encouragements de mes proches et amis : Philippe & Claudie S., Michel & Françoise É., Éric V., François B., Gaëlle H., Gérald & Samira P., Hédi D., Isabelle S., Lamya K., Laurent B., Mounir A., Patrice & Laure C., Pauline K., Rémy C., Roman S., Séverine B., Sylvain P., Tomislav K., Vincent G., Vincent M. & Marjolaine B.

Enfin, deux personnes ont tenu une place toute particulière dans cette entreprise. L'un fut un compagnon quotidien durant trois années passées au Yémen, je lui dois les traductions d'articles en russe utilisés dans cette étude, des conseils avisés de méthode, mais surtout et avant tout une amitié sans faille. Pour cela, je le remercie. La seconde m'a accompagné de près ou de loin bien avant ce travail. Son apport y est inestimable. Cet ouvrage lui est dédié.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	1
TABLE DES MATIÈRES.....	5
AVERTISSEMENT.....	9
TRANSCRIPTIONS.....	11
INTRODUCTION.....	13
CADRES D'UNE ÉTUDE DU FAIT URBAIN SUDARABIQUE.....	21
CADRE ENVIRONNEMENTAL.....	21
1 - Les représentations mentales du cadre géographique.....	21
2 - Les formes du relief.....	22
a - La plaine côtière.....	23
b - Les Hautes-Terres.....	24
c - Les plateaux du Ḥaḍramawt.....	24
d - Les marges du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn.....	25
e - Le Ramlat as-Sab'atayn.....	25
3 - Le climat.....	26
4 - L'hydrologie et l'irrigation.....	27
5 - La végétation.....	28
CADRE CHRONOLOGIQUE.....	30
1 - Étudier le long terme à dessein.....	30
2 - Périodisation et terminologie.....	30
a - Entre chronologie courte et chronologie longue.....	30
b - Terminologie pour une périodisation.....	31
3 - Le conditionnement historique d'une dynamique urbaine.....	32
a - L'âge du bronze.....	32
b - La période proto-sudarabique (1200-800 av. J.-C.).....	33
c - La période sudarabique ancienne (800-110 av. J.-C.).....	35
d - La période sudarabique moyenne (110 av. J.-C. - 300 ap. J.-C.).....	37
e - La période sudarabique récente (300-560).....	38
f - La domination perse sassanide (560-630).....	39
NATURE ET LIMITES DES SOURCES.....	41
1 - L'épigraphie sudarabique.....	41
2 - La Bible, le Coran et la Gloire des Rois.....	43
3 - Les sources classiques.....	43
4 - Les sources médiévales.....	46
5 - Les récits des voyageurs.....	48
6 - Les recherches scientifiques et les données de terrain.....	49
a - Historiographie de la recherche en Arabie du Sud.....	49
b - Les données de terrain : avantages et insuffisances d'une recherche récente.....	52
LA VILLE ET SON ENVIRONNEMENT SOCIAL : DÉFINITION DE CONCEPTS EN CONTEXTE.....	57
DÉFINIR LA VILLE SUDARABIQUE.....	57
1 - Des langues qui jettent le trouble.....	58
a - HGR : la ville sudarabique ?.....	58
b - MŠN'T, 'QBT et 'RR : des sites à fonction défensive ?.....	61
c - QRY, 'ŠD ; DWR : une terminologie régionale ?.....	62
2 - Définir la ville sudarabique par des critères quantitatifs.....	65
a - L'obtention de données chiffrées : étude surfacique et paléodémographique.....	65
b - Les limites des données surfaciques.....	66
c - Le périmètre irrigué comme substitut ?.....	67
d - Les limites des données démographiques.....	68
3 - Définir la ville par des critères qualitatifs : les fonctions urbaines.....	68

a - Identifier les fonctions urbaines sur le terrain.....	69
b - Les limites de la caractérisation des fonctions urbaines.....	72
c - Au-delà des réserves, les fonctions comme critères de choix.....	73
L'ARABIE DU SUD : UNE SOCIÉTÉ SEGMENTAIRE.....	75
1 - 'hl ('ahl)	75
2 - Byt (bayt)	77
3 - S²b (Sha'b)	80
a - Le s ² b minéen.....	80
b - Le s ² b qatabânite.....	80
c - Le s ² b sabéen.....	82
4 - La dynamique sociale, clé de lecture de la dynamique urbaine.....	84
ÉTUDES RÉGIONALES DU PEUPLEMENT.....	89
MÉTHODOLOGIE ET FINALITÉS.....	89
LA RÉGION DU JAWF.....	91
Spécificités régionales.....	91
Les sites.....	91
Kharibat Hamdân (Hm, Haram).....	92
Kamna (Kmnhw, Kaminahû).....	101
As-Sawdâ' (Ns ² n, Nashshân).....	107
Al-Baydâ' (Ns ² q, Nashq).....	117
Ma'in (Qmw, Qarnaw).....	124
Barâqish (Yhl, Yathill).....	134
Inabba' ('nb', Inabba').....	143
Jidfir Ibn Munaykhir (Khl, Kuhâl).....	146
Hizmat Abû Thawr (Mnyt, Maniyat ; Mnht, /Manhat).....	150
La vallée du Jawf : Spécificités et dynamiques régionales du peuplement.....	153
a - Continuités et dynamiques du peuplement.....	153
b - Résilience d'une structure urbaine.....	156
LES BASSES-TERRES SABÉENNES.....	159
Spécificités régionales.....	159
Les sites.....	159
Kharibat Sa'ûd (Ktl, Kutal).....	160
Al-Asâhil ('rt, 'Ararât).....	164
Ma'rib (Mryb, Maryab ; Mrb, Marib).....	169
Şirwâh-Khawlân (Şrwâh, Şirwâh).....	188
Yalâ (Hfry, Hafaray).....	199
Hajar ar-Rayhâni (Mrd', Marda').....	204
Spécificités et dynamiques régionales du peuplement.....	208
a - Une armature urbaine éparse.....	208
b - Continuité du peuplement et héritage protohistorique.....	209
c - Contraintes environnementales et changements socioculturels dans la pérennité toute relative d'un réseau urbain.....	210
LES RÉGIONS DE QATABÂN ET AWSÂN.....	213
Délimitation du cadre régional.....	213
Les sites.....	213
Hînû az-Zurayr (Hrbt, Haribat) et le peuplement du wâdi Harîb.....	214
Hajar Kuhlân (Tmn', Tamna') et le peuplement du wâdi Bayhân.....	222
Hajar Yahîr et le premier peuplement du Jabal an-Nisiyîn et du wâdi Markha.....	238
Hajar Lajîya (Hlzw, Halzaw) et l'évolution du peuplement du jabal an-Nisiyîn et du wâdi Markha.....	245
'Abadân et le peuplement des wâdis 'Abadân et Ðura'.....	251
Dynamiques régionales du peuplement des régions de Qatabân, Awsân et 'Abadân.....	255
LA RÉGION DU HADRAMAWT.....	259
Spécificité du cadre régional.....	259
Les sites.....	259
Makaynûn (Mwtr, Mawtar ou Thwbt, Thawbat), ville du Ḥadramawt oriental.....	260
Raybûn (Rybn, Raybûn ou Ynda, Yandaq), ville du Ḥadramawt occidental.....	266
Shabwa (S ² bwt, Shabwat), capitale du Ḥadramawt.....	273
Hajar al-Barîra et le peuplement du wâdi Jirdân.....	283

Naqb al-Hajar (Myf't, Mayfa'at).....	287
Bi'r 'Alī (Qn', Qāni'), port de commerce	291
Khawr Rūrī (Smrm, Sumuram ou Smhrm, Sumhuram), comptoir commercial.....	298
Dynamiques régionales de peuplement	306
a - Peuplement endogène et apports extérieurs.....	306
b - Les sites du Ḥaḍramawt intérieur, un modèle régulier d'implantation.....	308
c - Dans le reste du royaume : des sites intégrés à la sphère politique	314
LA TIHĀMA ET LA RÉGION DE 'ADAN	317
Spécificité du cadre régional	317
Les sites	317
Ṣābir et les sites de Tihāma à la fin de l'âge du bronze	318
Al-Hāmid et les établissements à l'âge du fer.....	323
Al-Makhā (Mkhwn, Makhwān) et les sites portuaires du début de l'ère chrétienne	327
As-Sawā (S'wm, Ṣawwum).....	333
Dynamiques régionales de peuplement	337
a - Des stratégies de subsistance adaptées au milieu	337
b - Ruptures et continuités du peuplement	337
c - Intégration aux sphères politiques sudarabiques et urbanisation	338
LA RÉGION DES HAUTES-TERRES.....	341
Spécificité du cadre régional	341
Ḥammāt al-Qā' et les sites de la fin de l'âge du bronze	343
Madīnat al-Aḥjur ('hgm, Aḥjurān).....	347
Bayt Dughaysh (Hdqn, Ḥadaqān)	351
Nā'it (N't, Nā'it) et les villes des Hautes-Terres sabéennes	357
al-Mi'sāl (W'n, Wa'lān), centre tribal des Hautes-Terres ḥimyarites.....	362
Ṣan'a', capitale sabéenne des Hautes-Terres	369
Zafār (Zfr, Zafār), capitale ḥimyarite	374
Dynamiques régionales de peuplement	381
a - Aux sources de l'urbanisation des Hautes-Terres.....	381
b - Continuité et densité du peuplement.....	383
c - Croissance urbaine au sein d'ensembles politiques intégrés	384
PARCOURS CROISÉS : DE L'ÉCHELLE INTRA-SITE AUX ANALYSES INTER-SITES	389
GENÈSES DES VILLES SUDARABIQUES	391
1 - La ville spontanée	391
2 - La ville neuve	398
a - Les fondations commerciales.....	398
b - Les systèmes défensifs faits de maisons accolées traduisent-ils la présence de villes neuves ? Le cas des fondations défensives.	399
c - Les fondations coloniales.....	401
d - Les fondations urbaines dans les inscriptions	402
e - Les villes neuves : synthèse.....	403
3 - La ville d'accession.....	404
4 - Les villes léguées.....	406
APPROCHE INTRA-SITE : ENTRE URBANISME ET FONCTIONS URBAINES.....	408
1 - Morphologie des villes sudarabiques.....	408
2 - La ville sudarabique comme centre administratif et politique	412
a - Le siège d'une élite dirigeante.....	412
b - La ville, siège du pouvoir central.....	421
c - La place de l'activité politique dans la ville et la constitution d'une armature urbaine	425
3 - La ville sudarabique comme centre défensif et militaire.....	426
a - Des pôles défensifs à échelle locale.....	426
b - Entre fonction défensive et ostentatoire.....	427
4 - La ville sudarabique comme centre religieux.....	428
a - Le religieux dans la ville	429
b - Entre une absence de pratiques religieuses spécifiquement urbaines et des pôles urbains à fonction religieuse.....	431
5 - La ville sudarabique comme centre économique et commercial	435
a - Corps de métiers urbains et espaces consacrés.....	435
b - Proximité des ressources naturelles et détermination des pôles économiques.....	438

c - Villes caravanières, villes portuaires, les relais du commerce international.....	439
d - La place de l'activité économique dans l'armature urbaine.....	440
DÉFINIR LA POPULATION DES VILLES SUDARABIQUES : ENTRE 'AŞABIYYA ET ḤADARĪ.....	444
1 - Les communautés urbaines entre le VIII^e et le II^e s. av. J.-C.	445
a - La ville segmentée	445
b - La ville : l'espace fonctionnel de la tribu	446
c - Citadineté des populations sudarabiques (VIII ^e -II ^e s. av. J.-C.).....	447
2 - La ville comme espace perçu (II^e s. av. – VI^e s. ap. J.-C.)	449
a - Le Jawf : Haram, Kamna, as-Sawda', al-Bayḍā'	449
b - Ḥaḍramawt : Shabwa, Tarīm, Shibām	450
c - Saba' : Ma'rib, Şirwāḥ et les Hautes-Terres	451
d - Ḥimyar : Zafār et as-Sawā	451
3 - Nuances géographiques ou évolution chronologique ?	452
a - La thèse d'une dichotomie spatiale dans le système tribal sudarabique	452
b - Les tribus des Basses-Terres ont-elles un ancrage territorial ?.....	452
c - Postulat d'une évolution chronologique	455
d - La population urbaine, entre 'aṣabiyya et ḥadarī.....	456
ANALYSE SPATIALE D'UNE DYNAMIQUE URBAINE : TERRITOIRES URBAINS – RÉSEAUX URBAINS	458
1 - Analyse spatiale micro-scalaire	458
a - Les sphères concentriques du territoire urbain.....	458
b - Les réseaux d'habitat dans les vallées, ou la gestion centralisée d'un imprévisible : la crue	461
c - Les réseaux d'habitat sur les Hautes-Terres	464
2 - Analyse spatiale à l'échelle régionale : de la pluralité des réseaux à la centralisation	467
a - La phase formative (XII ^e -VIII ^e s. av. J.-C.)	468
b - VII ^e -I ^{er} s. av. J.-C. : pérennisation d'un réseau linéaire	472
c - Les trois réseaux bipolaires (I ^{er} -III ^e s.)	475
d - Le réseau centralisé (IV ^e -VI ^e s.).....	480
CONCLUSION	483
<i>Uniformité et pluralité de la ville sudarabique</i>	483
<i>Au-delà du fait urbain, modéliser le peuplement sudarabique ?</i>	487
ANNEXE 1 : TABLEAU CHRONOLOGIQUE (XI ^e S. AV. J.-C. – VI ^e S. AP. J.-C.).....	489
ANNEXE 2 : TABLEAU SYNOPTIQUE DES VILLES SUDARABIQUES LOCALISÉES MENTIONNÉES PAR LES AUTEURS CLASSIQUES	491
ANNEXE 3 : L'ANALYSE SPATIALE : CONCEPTION CARTOGRAPHIQUE.....	493
<i>Géoréférencement des sites</i>	493
<i>Cartes des hiérarchies urbaines</i>	494
Déterminer le poids hiérarchique d'un site.....	494
Intégrer la variable chronologique	496
Cartographier les sites hiérarchisés	496
<i>Les cartes de visibilité</i>	497
<i>Les cartes de distances-coûts</i>	498
<i>Les cartes des chemins de moindre contrainte</i>	501
ANNEXE 4 : SUPERFICIES DES PRINCIPALES VILLES ET BOURGADES D'ARABIE DU SUD PRÉISLAMIQUE.....	503
INDEX	505
INDEX DES TOPONYMES ET NOMS DE STRUCTURES.....	505
INDEX DES NOMS DE LIGNAGES, CLANS, TRIBUS ET PEUPLES	514
INDEX DES NOMS DE PERSONNES & SOUVERAINS	516
INDEX DES DIVINITÉS.....	518
INDEX DES TERMES LIÉS À LA VILLE, À L'URBANISME, À L'IRRIGATION ET À LA STRUCTURE SOCIALE	519
INDEX DES TERMES SUDARABIQUES.....	522
INDEX DES INSCRIPTIONS.....	523
BIBLIOGRAPHIE	531

AVERTISSEMENT

- Sauf mention du contraire, les siècles notés par la simple abréviation « s. » sont systématiquement entendus après J.-C.

- Les inscriptions seront mentionnées par leur numéro d'inventaire usuel. Pour éviter d'alourdir le texte, le renvoi bibliographique ne sera mentionné que lorsque le contexte l'impose. La localisation de la plupart des autres inscriptions pourra être trouvée dans l'ouvrage de K. A. Kitchen : Kitchen, K. A., 2000. *Documentation for Ancient Arabia, Part II. Bibliographical Catalogue of Texts*, Liverpool, Liverpool University Press.

- Sauf mention du contraire, les toponymes mentionnés pour désigner les sites sont les noms actuels. Les noms antiques figurent en italique lorsque ce sont de simples transcriptions (ex. : *Mryb*), en romain lorsqu'ils sont vocalisés (ex. : Maryab). Nous tâcherons de nous conformer au système de transcription présenté ci-dessous dans la mesure du possible. Toutefois, lorsqu'une nécessité de clarté l'impose, nous avons pris le parti de conserver l'orthographe approximative fournie par l'inventeur du site. Les noms de pays sont écrits avec leur orthographe courante dans la langue française.

- Sauf mention du contraire, les types de graphies mentionnés dans les datations paléographiques (A, B1, B3, etc.) se réfèrent aux types définis par J. Pirenne (1956). Lorsque nous utilisons la classification paléographique définie pour la langue qatabânite par A. Avanzini (2004), cela fera systématiquement l'objet d'une précision.

- Les numéros reproduits en exposant et entre parenthèses dans les transcriptions d'inscriptions indiquent le saut de ligne du texte original (ex : $m^{(7)}s^3wd$ $'r^{(8)}m$ correspond à la fin de la ligne 6, à la totalité de la ligne 7 et au début de la ligne 8 du texte Gl 1563+1564).

TRANSCRIPTIONS

« L'idéal serait que des préoccupations d'ordre linguistique aient seules présidé à l'établissement de la transcription, quel qu'en soit le mode, autrement dit qu'on ait visé à rendre cette langue lisible au plus grand nombre possible d'usagers, sans sacrifier un seul de ses traits pertinents : espoir utopique sans aucun doute. »

D. Bernot, 1999, « Transcrivez, transcrivez, ... », p. 273.

Pour l'alphabet sudarabique :

ሰ	'	ሂ	kh	ሄ	s ³
ዐ	'	ሃ	h	ሐ	ʂ
በ	b	ሰ	k	ላ	t
ቈ	d	ሰ	l	፬	th
ዘ	dh	፳	m	፴	ṭ
ዘ	ḍ	ሌ	n	ዐ	w
ላ	f	ቀ	q	የ	y
ገ	g)	r	ሄ	z
ሰ	gh	ሰ	s ¹	የ	ẓ
ሂ	h	፶	s ²		

Pour l'alphabet arabe :

ء	'	ر	r	ف	f
ا	â	ز	z	ق	q
ب	b	س	s	ك	k
ت	t	ش	sh	ل	l
ث	th	ص	ʂ	م	m
ج	j	ض	ḍ	ن	n
ح	h	ط	ṭ	ه	h
خ	kh	ظ	ẓ	و	w/û
د	d	ع	'	ي	y/î
ذ	dh	غ	gh		

INTRODUCTION

« ... right in front of us, at scarce a quarter of an hour's march, lay the town of Ḥā'yel surrounded by fortifications of about twenty feet in height, with bastion-towers, some round, some square, and large folding gates at intervals; it offered the same show of freshness and even of something like irregular elegance that had before struck us in the villages on our way. But this was a full-grown town, and its area might readily hold three hundred thousands inhabitants or more, were its streets and houses close packed like those in Brussels or Paris. But the number of citizens does not, in fact, exceed twenty or twenty-two thousands, thanks to the many large gardens, open spaces and even plantations, included within the outer walls, while the immense palace of the monarch alone, with its pleasure grounds annexed, occupies about one-tenth of the entire city. [...] A few Bedouin tents lay clustered close by the ramparts, and the great number of horsemen, footmen, camels, asses, peasants, townfolk, boys, women, and other like, all passing to and from on their various avocations, gave cheerfulness and animation to the scene. »

W. G. Palgrave, 1865, p. 102-103.

Ces propos que tint W. G. Palgrave à l'approche de la ville de Ḥā'yel auraient pu se retrouver dans la bouche d'un voyageur abordant les cités sudarabiques du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn, n'eût été la mention des capitales européennes. Tous les éléments sont présents, la ville est ceinte d'un rempart au sein duquel se concentrent l'habitat, le palais du souverain, quelques jardins et plantations. Paysans et citadins s'y côtoient, les bédouins campent au pied des murs. Il vient à l'esprit la restitution que dresse M. Tawfiq en 1951 de Ma'in, l'antique Qarnaw, capitale des Minéens, et de ses environs (Fig. 1). Abstraction faite d'un urbanisme tracé au cordeau et de son *cardo* élégamment bordé d'arbres, on y retrouve les mêmes composantes. Seule la mosquée a laissé la place à un petit temple hors les murs. Serions-nous en présence d'une ville arabe intemporelle, une ville dont la description a déjà fait l'objet de multiples travaux d'historiens, d'anthropologues, de géographes, d'urbanistes, d'architectes, de sociologues¹ ? Une ville dont on a déjà fait le tour ? Tout ne peut se résumer dans ces fonctions de base qui caractérisent d'ailleurs la plupart des villes, quels que soient la période et le lieu, moyennant une pirouette lexicale dans laquelle le temple deviendrait une mosquée ou une cathédrale, et le campement, des huttes ou des bidonvilles. La ville est plurielle et ne peut simplement être « orientale » ni même « arabe » ; les travaux de O. Grabar², R. Ilbert³, ou de A. Raymond⁴ sont sur ce point sans appel.

À l'échelle présentée, celle de la ville prise comme un tout avec son environnement immédiat, il aurait pu être tentant de faire de la description de W. G. Palgrave un modèle

¹ À titre d'exemple : N. Elisseeff, 1983 ; D. Whitcomb, 1996.

² Ph. Panerai, 1989, p. 14.

³ R. Ilbert, 1982.

⁴ A. Raymond, 1985.

de ville arabique. Cependant, en jouant sur les échelles, l'aspect pluriel de cette ville se manifeste, que l'on s'enfonce dans la ville et que l'on analyse la nature sociale et les modes de représentation de sa population, ou que l'on s'en éloigne pour la considérer comme composante d'une armature urbaine ou d'un réseau urbain replacé dans son contexte historique, social mais aussi et surtout environnemental. Dans cette perspective, l'étude de la ville sudarabique à la période préislamique nous paraît séduisante. C'est sur cette question que nous avons porté nos recherches.

Ce cadre offre à tout le moins un champ relativement vierge. Non pas par l'absence d'études ponctuelles – quelques monographies de sites et quelques études architecturales existent et seront le fondement de cette réflexion – mais vierge par l'absence d'une synthèse sur la question urbaine. Le cadre n'est pas dénué d'intérêt : l'urbanisation se développe d'une part au sein d'une société structurée en tribus, isolées ou fédérées, tendant parfois vers des formes proto-étatiques ; d'autre part au sein d'une société aux interactions multiples, faisant le commerce des aromates par terre puis par mer, ouverte aux influences et multipliant les interactions avec les populations voisines ; enfin au sein d'une société hydraulique, dont l'activité majeure reste l'agriculture irriguée. Cette agriculture semble être à l'origine de toutes ces évolutions, faisant émerger la ville sudarabique tout en remettant en question son existence même. Elle constitue un « fond de précarité permanent »⁵ pour des systèmes qui restent fragiles, instables. Elle est partie intégrante de la définition même de ces agglomérations à population largement agricole.

Ce problème fut soulevé en 1971, dans un court article de A. F. L. Beeston⁶ : peut-on légitimement user du terme « ville » pour qualifier les sites d'habitat de l'Arabie méridionale préislamique ? La controverse semblait toujours au goût du jour en 2001⁷. Cette ville difficile à cerner dans nos propres représentations mentales et dans les représentations que s'en faisaient les populations sudarabiques dans l'Antiquité. Les différentes langues sudarabiques préislamiques ne comportent pas de terme pour désigner ce que nous entendons par « ville »⁸. Cette ville enfin est difficile à cerner par l'absence quasi généralisée de mise en pratique d'un urbanisme concerté au cours de la période préislamique.

Les arguments à l'encontre de l'existence d'un fait urbain existent. Il ne nous sera pas permis d'affirmer l'existence de villes dans cette région sans s'être plié au préalable à l'exercice d'une définition de ce que nous nommerons « ville » en Arabie du Sud.

⁵ J.-F. Breton, 1997 a, p. 106.

⁶ A. F. L. Beeston, 1971, p. 26-28.

⁷ Voir la synthèse que fait J.-F. Breton de cette question (2001 a, p. 9-11).

⁸ Cf. chap. « Des langues qui jettent le trouble ».

Mais cette étape préalable n'est pas la finalité de l'étude. Le cadre géographique est large, englobant une région au relief contrasté, à cheval sur trois pays (Yémen, Oman, Arabie Saoudite) ; la perspective est diachronique, depuis la transition entre les âges du bronze et du fer jusqu'à la ruine des royaumes sudarabiques, quelques années avant l'hégire. La ville doit dès lors être perçue dans sa pluralité, sa définition ne peut être monolithique. Elle ne peut être appréhendée sans une approche de l'environnement naturel d'où elle tire sa subsistance, de son environnement social qui en modèle la forme et en définit les contours, des rapports de dépendance et d'attraction qu'elle entretient avec les autres. Ce sont dans ces rapports de réciprocité et dans ces interactions que se déterminent les rythmes de croissance et les formes de l'armature urbaine.

*

* *

Comment définir notre approche de la ville ? Nous l'avons dit, les angles sont multiples, au moins pour les disciplines contemporanéistes. Dans le cadre de l'Arabie du Sud antique, l'approche est dictée par les données et outils disponibles⁹. L'absence de sites fouillés en extension et la rareté des sondages profonds relativisent le potentiel d'une approche intra-urbaine. Relativement peu abondantes, les données imposent un décloisonnement du champ de l'étude autant que des disciplines sollicitées.

Par ce décloisonnement, nous entendons sortir de la ville ou du moins de ses murs, limiter la place d'une étude intra-urbaine au potentiel partiellement épuisé. La documentation archéologique est limitée et les sujets envisageables sont déjà traités ou en cours d'analyse¹⁰. Cette étude « hors les murs » privilégie une approche de la ville dans ses interactions : la ville confrontée à son cadre environnemental, la résilience d'un système urbain en milieu aride, la construction du terroir et son inscription dans le territoire ; la ville dans les représentations mentales de ses populations, les degrés de citoyenneté, les perceptions d'un espace identitaire ; la ville comme espace fonctionnel, défini par l'archéologie et les données épigraphiques, ses modes de formation, la définition d'une armature urbaine et de réseaux ; la ville enfin comme constituant évolutif, les réseaux urbains perçus dans une dynamique sociale constante, dans un milieu segmentaire qui se transforme

L'étude de ces axes qui mettent l'accent sur les interactions privilégiera trois problématiques principales. La première a trait aux périodes de transition. Plus jeune que ses voisines de la vallée du Nil, du Levant ou de Mésopotamie, la ville d'Arabie méridionale

⁹ Une étude critique de ces données est effectuée dans le chapitre « Nature et limites des sources ».

¹⁰ Nous pensons en particulier aux travaux de J.-F. Breton portant sur l'architecture domestique (1997 b) et défensive (1994 a), à la thèse de Ch. Darles, en cours de réalisation sur les techniques architecturales en Arabie du Sud ou sur l'ouvrage d'A. V. Sedov sur les temples du Ḥaḍramawt (2005).

apparaît durant la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. La « phase urbaine » de l'Arabie méridionale préislamique couvre deux millénaires. La première période de transition est celle de la naissance du phénomène urbain et amène à s'interroger sur le contexte et les raisons de cette apparition.

La seconde transition s'opère plus rapidement, vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., alors que le royaume de Saba' s'éclipse derrière les royaumes sudarabiques voisins (Qatabân, Ḥaḍramawt). La troisième transition s'opère au tournant de l'ère chrétienne. Les événements bouleversent la carte politique de l'Arabie méridionale, son système économique se modifie en profondeur, la nature de la population et de la société connaît des changements qui sont suivis trois siècles plus tard par des évolutions majeures – la diffusion du monothéisme notamment. La quatrième transition, enfin, est celle qui est marquée par le déclin de la civilisation sudarabique, sa disparition puis par l'avènement de l'Islam en Arabie méridionale. Ces transitions affectent non seulement la nature des villes mais également l'implantation du réseau urbain.

La seconde problématique est d'ordre fonctionnel. Les fonctions que cumulent les sites sudarabiques sont à notre sens le fondement de leur définition. L'environnement culturel de l'Arabie méridionale, à travers ses transformations, a influé sur la place concédée à la ville par le système social qui l'a créée. Les fonctions qui s'y sont polarisées ont évolué ; leur articulation au sein des ensembles politiques s'est profondément modifiée à mesure que ceux-ci se sont transformés.

La troisième problématique, enfin, concerne les modes de perception de la ville et les rapports entretenus par celle-ci avec son environnement social. La nature des différents systèmes tribaux ou lignagers a introduit, d'une région à l'autre, et surtout d'une époque à l'autre, des nuances dans la relation intime entre une ville et ses occupants. Par ailleurs, la centralisation progressive du pouvoir et les bouleversements sociaux du début de l'ère chrétienne ont été suivis de changements dans la nature des rapports qu'entretenaient villes et société.

*

* *

Ces problématiques impliquent, nous l'avons vu, différents niveaux d'analyse ; elles imposent aussi un décloisonnement, « l'interférence des points de vue »¹¹. Dicté par la quantité toute relative des données archéologiques, l'élargissement de l'approche et le

¹¹ M. Roncayolo, 1994 : « On ne peut se contenter du confort d'un enfermement dans des mondes disciplinaires, plus ou moins satisfaits de leurs propres résultats. Au bout du compte, à étudier la ville (concept lui-même bien mal aisé à cerner), on se trouve toujours contraint au déplacement des cloisons, à l'interférence des points de vue. »

renouvellement de la problématique imposent la prise en compte des méthodes et des résultats de l'épigraphie, de l'anthropologie et de la géographie.

La nature des inscriptions enrichit l'approche diachronique autant que nos connaissances d'une structure sociale spécifique qui donne à la ville sudarabique une forme originale et plurielle.

L'approche anthropologique est légitimée par la nécessité de comprendre le milieu dans lequel apparaît et évolue le fait urbain. Son insertion dans le territoire et sa perception ne peuvent être analysées indépendamment d'une société segmentaire qui tout en évoluant, s'est pérennisée au cours des siècles, et dont on retrouve la structure jusque dans la société yéménite contemporaine.

L'étude de l'armature et du réseau urbain et de la citadinité, enfin, ne peut se faire sans les concepts et les outils que la géographie humaine a développés au cours de ces vingt dernières années.

Si ces disciplines variées nous ont fourni les clés de lecture d'un univers complexe, elles nous ont également fait prendre conscience d'une masse documentaire qu'il nous fallait gérer pour mener cette étude à son terme. La nécessité de cerner les fonctions qui caractérisent chaque site, urbain ou rural, en tenant compte de la variable chronologique, autant que celle de percevoir le rapport entre ces sites et les populations qui les ont façonnés, nous ont imposé de tendre vers une utopique exhaustivité dans le traitement des données. Cette contrainte passait par deux étapes, la constitution d'un corpus de sites archéologiques et d'un corpus d'inscriptions.

Deux bases de données ont ainsi été conçues et informées. L'une recense 900 sites dont les fonctions repérées à travers les inscriptions, les vestiges et les sources littéraires ont été périodisées. Chacun de ces sites a été géoréférencé. La base de données, conçue dans une perspective évolutive, a pu être exploitée sur des logiciels de systèmes d'information géographique (SIG), nous facilitant l'analyse cartographique thématique et les opérations de modélisation spatiale (cf. Annexe 3)¹². La seconde base de données regroupe 5700 inscriptions¹³. Elles nous ont permis de tenter d'aborder les nuances du champ lexical de la ville et de ses fonctions autant que du système sociopolitique en tenant compte des évolutions chronologiques. Une partie de cette documentation se retrouvera dans le texte de ce volume. La base de données ne peut pas être intégralement reproduite en raison de contraintes techniques, nous la joignons aux volumes sous forme de CD-Rom.

¹² Olivier Barge aura été d'un soutien et de conseils enrichissants tout au long de ces opérations, ne ménageant pas ses efforts dans les moments les plus fastidieux. Nous lui savons gré de ses attentions.

¹³ Nous signalons l'apport de Mounir Arbach qui, sans la moindre réticence nous a transmis des transcriptions et traductions recopiées d'ouvrages et accumulées durant des années afin de nous économiser un temps précieux dans l'enrichissement de cette base. Qu'il trouve une nouvelle fois l'expression de notre reconnaissance.

Le développement de l'outil informatique et de ses applications nous a permis d'accélérer certaines tâches jusqu'alors fastidieuses (compilation et croisement des données, requêtes). Il nous a permis de nous orienter dans des directions récemment appliquées à l'archéologie et d'élargir la problématique. Il convient de ne pas perdre de vue que malgré l'engouement qu'ils suscitent, ces outils – et notamment l'outil SIG – ne sont pas une fin en soi. Nous les avons utilisés à la mesure des données disponibles et de la faisabilité des opérations. Certaines applications de l'outil SIG n'ont pas été exploitées, soit en raison de la durée du protocole, soit parce qu'elles n'aboutissaient qu'à la démonstration d'évidences, sous le couvert d'un jargon géomatique et statistique complexe.

Enfin, nous aimerions préciser que malgré cette tentative de décloisonnement des disciplines, notre formation est avant tout celle d'un archéologue. Nous espérons que notre intrusion dans des domaines connexes s'est effectuée en prenant conscience de nos propres limites.

*

* *

En somme, l'objectif de ce travail est de :

- définir la ville en Arabie du Sud depuis son apparition, à la fin du II^e millénaire av. J.-C., jusqu'à l'achèvement de la période préislamique, en tant qu'espace fonctionnel et en tant qu'espace perçu ;
- cerner ses modes d'émergence et son développement, en tenant compte d'une diversité régionale ;
- étudier les interactions qui s'opèrent entre les villes et leurs environnements, la manière dont elles polarisent l'activité au centre d'un territoire ;
- saisir la manière avec laquelle s'établit l'armature urbaine de l'Arabie du Sud et de son évolution, en relation avec celle de la société sudarabique.

Le contexte donne à ce questionnement son intérêt : la ville sudarabique émerge tardivement, dans une culture de l'écrit, dans une société segmentaire non étatique, dans une région de culture homogène mais à l'environnement naturel contrasté. La dynamique sociale qui conditionne ce processus permet de mettre en avant l'originalité de la ville sudarabique.

Notre analyse définira la ville sudarabique avant tout comme un espace plurifonctionnel, émergeant généralement de la construction d'un terroir et de la polarisation des fonctions nécessaires à la gestion et à la vie d'une communauté de terroir, d'une tribu ou d'une fédération de tribus le plus souvent. D'espace purement fonctionnel et relativement modeste, nous verrons que la ville sudarabique se modifie avec la multiplication des interactions entre les entités politiques et avec la centralisation croissante du pouvoir politique, de l'économie et de la religion. Les transformations de la structure tribale par le pouvoir, que permettent un système de redistribution économique et une

politique expansionniste, gomme progressivement les anciens liens communautaires au profit de recompositions sociales qui permettent à la ville d'émerger progressivement comme un espace identitaire ayant sa propre autonomie. Cette ville sudarabique qui émerge en tant qu'espace fonctionnel dès la fin du II^e millénaire av. J.-C. et en tant qu'espace perçu à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., atteint ainsi sa phase de maturité au début de l'ère chrétienne, au sein d'un réseau urbain de plus en plus centralisé. Dans quelle mesure les déséquilibres environnementaux des Basses-Terres et l'effondrement de la structure politique des Hautes-Terres remettent-ils en question la pérennité de cette construction urbaine préislamique ? Nous nous garderons d'y répondre pour le moment.

Les grandes lignes de cette analyse, ici dévoilées, s'appuient sur une argumentation qui ne peut être saisie sans la prise en compte du contexte environnemental, du contexte historique et de la nature des sources considérées. Ce point fera l'objet d'une première partie. De même, nous aurons dans un second temps à définir les concepts au cœur de cette étude : la ville d'une part, analysée dans le cadre de l'Arabie du Sud ; la société segmentaire d'autre part, qui conditionne largement la nature de la ville sudarabique.

Le cadre et les concepts définis, nous présenterons le matériau de cette étude sous la forme synthétique de monographies régionales. Cette approche, non exhaustive, trouve sa légitimité dans le souci de présenter l'ensemble des différents types de trajectoires urbaines¹⁴ recensées en Arabie du Sud, chacune conditionnée par son environnement naturel et historique. Le regroupement de ces monographies par région permet à la fois de présenter le matériau de l'analyse et d'explorer différentes thématiques dans une perspective diachronique sans en augmenter la complexité par une troisième approche qui serait le croisement géographique. Ces synthèses régionales permettent également de faire le point sur les questions de peuplement de chacune de ces entités, révélant progressivement les dynamiques convergentes qui les caractérisent. Les monographies seront axées sur la détermination, au sein de ces sites, des éléments qui permettent d'en définir la fonction, la structure sociale, le territoire et sa place au sein d'une armature urbaine hiérarchisée.

Ces synthèses régionales déboucheront sur une analyse croisée des données au sein d'une dernière partie, considérant les villes dans une perspective diachronique à l'échelle de l'Arabie du Sud. Seront alors successivement étudiées les différentes genèses urbaines, la ville dans une approche intra-site (morphologie, fonctions déterminant la place au sein d'une armature urbaine en évolution), les modes de perception de la ville par les populations qui y résident et enfin la ville dans une approche territoriale, de la micro-échelle à la macro-échelle, du terroir au réseau urbain, afin de refléter les déterminants qui régissent son implantation au sein de son environnement et d'un réseau.

¹⁴ Évolution que connaît un site depuis son apparition – progressive ou soudaine – jusqu'à son éventuelle disparition, passant nécessairement par une phase de croissance suffisamment importante pour se voir attribuer le qualificatif de *ville*.

CADRES D'UNE ÉTUDE DU FAIT URBAIN SUDARABIQUE

Avant d'envisager la présentation d'une étude urbaine de l'Arabie du sud préislamique, il convient d'en définir et d'en justifier le cadre historique et environnemental, définition nécessaire à la compréhension des dynamiques de peuplement.

CADRE ENVIRONNEMENTAL

Le cadre géographique de cette étude correspond au territoire du Yémen actuel, du Zufâr méridional (Sud-Ouest omanais), du 'Asîr méridional (Sud-Ouest saoudien) et du wâdî Najrân, voisin de la région du 'Asîr. La zone étudiée correspond à la partie de la péninsule Arabique située au sud d'une latitude de 17° 30' N (Fig. 2). Nous excluons de l'étude l'île de Suqûtra, le plateau septentrional du Ḥaḍramawt et la région d'al-Mahra, à l'est du Ḥaḍramawt, pour lesquelles aucune donnée publiée ne permet actuellement d'aborder le fait urbain sudarabique. Le choix en revanche d'associer les régions frontalières de l'Oman et de l'Arabie Saoudite est légitimé par l'appartenance de ces deux entités géographiques à la sphère culturelle sudarabique et par la présence dans ces territoires de sites utiles à la compréhension de la structure urbaine sudarabique.

1 - LES REPRÉSENTATIONS MENTALES DU CADRE GÉOGRAPHIQUE

Le cadre géographique dans lequel nous envisageons notre étude correspond dans ses grandes lignes à une entité territoriale aujourd'hui unifiée, la république du Yémen et les régions frontalières, ce que nous désignons par Arabie du Sud. Calquer cette emprise géographique dans l'étude de la période préislamique est-elle pour autant cohérente et légitime ? Cette unité est-elle uniquement une représentation mentale contemporaine ou trouve-t-elle sa raison d'être dans les représentations qu'avaient d'elles-mêmes les populations antiques ?

L'unification de la région sous une seule autorité est tardive ; elle n'est effective qu'à partir du règne de Shamir Yuhar'ish au début du IV^e s. Au I^{er} millénaire av. J.-C. et aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne, le territoire est divisé en plusieurs royaumes indépendants dont l'identité se définit par la langue et le panthéon (Figs 21-25). Dans son acception la plus large, le territoire en tant que référent identitaire est le royaume, ce

dernier étant généralement mentionné de manière allusive¹⁵. Au cours de la période préislamique, il n'est jamais fait mention d'un référent identitaire se rapportant à l'ensemble de l'Arabie du Sud. Si le terme Yamanat apparaît au IV^e s., son acception reste ambiguë et ne semble pas désigner l'actuel Yémen¹⁶, pas plus qu'il ne le désigne au cours de la période médiévale¹⁷. Il est par ailleurs peu vraisemblable que la représentation mentale du territoire d'appartenance dépassât de beaucoup les limites des espaces cultivés environnants. Les monographies urbaines regroupées dans le cadre d'analyses régionales¹⁸ trouvent notamment leur raison d'être dans ce phénomène et leur intérêt en découle.

Toutefois, le choix d'une étude portant sur un espace relativement large, au détriment de l'étude d'un seul des nombreux royaumes qui ont divisé le territoire sudarabique au cours de la période préislamique, tient à l'intérêt que nous portons à la perception d'ensemble d'une dynamique évolutive. D'une part, aucun des différents royaumes n'est représentatif à lui seul des changements qui caractérisent l'Arabie du Sud tout au long de la période étudiée. D'autre part, ces entités sont soumises à une dynamique commune qui les amène progressivement à une centralisation de plus en plus forte. La prise en compte de l'Arabie du Sud dans son extension maximale, enfin, est justifiée par les points communs qui caractérisent cette partie de la péninsule Arabique, qu'ils soient environnementaux (l'hydrologie notamment) ou culturels (alphabet commun, culture matérielle commune, divinités communes). Ces dynamiques convergentes seront ainsi traitées dans la dernière partie de ce volume¹⁹.

2 - LES FORMES DU RELIEF

La nature du relief et les grands ensembles qu'il dessine ont eu une influence sur l'extension des réseaux urbains sudarabiques et sur le rapport qu'ont entretenu les groupes de population entre eux. L'hydrologie a conditionné de manière conséquente le choix des

¹⁵ L'identité se définit avant tout par la filiation par rapport aux divinités tutélaires du panthéon local, par la langue, etc. Ainsi en va-t-il du royaume de Qatabân évoqué par A. Avanzini (2004, p. 22) en ces termes : « *Qatabanic is not a label devised by modern scholars but is a historical reality. I feel sure that the people who wrote the texts included in our corpus thought of themselves as being Qatabanian; a Qatabanian identity certainly existed, a cultural identity linked to a political power, religion, and language and, why not, perhaps even to a territory* ».

¹⁶ Ce terme apparaît dans la titulature des souverains himyarites dans la formule « roi de Saba', dhû-Raydân, Ḥaḍramawt et Yamanat ». Yamanat, dans cette formule, désignerait une région du Yémen actuel plus que l'ensemble de l'Arabie du Sud. Les différentes interprétations sont la région côtière du Ḥaḍramawt (H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 334), l'ensemble des régions côtières de l'Arabie du sud (Y. 'Abdallah, 1985, p. 9), le Nord-Est du Yémen actuel (J. Ryckmans, 1951, p. 190, 210). Seul M. J. Zwettler envisage la possibilité d'associer le terme à l'ensemble de l'Arabie du Sud (1996, p. 99-102).

¹⁷ A. F. L. Beeston (1996, p. 3) : « *Yet to speak of « ancient Yemen » in this sense may seem anachronistic ; for the mediaeval Arab geographers, Ḥaḍramawt was not part of « Yemen », and in the pre-Islamic times, despite the political unification of the whole area of modern Yemen in the 4th-6th centuries A.D., there does not appear to have ever been a single designation of the whole area* ».

¹⁸ Cf. chap. « Études régionales du peuplement ».

¹⁹ Cf. chap. « Parcours croisés : de l'échelle intra-site aux analyses inter-sites ».

sites d'implantation. Aussi convient-il de décrire ce cadre environnemental, déterminant dans la compréhension des comportements humains, par les contraintes exercées sur les populations.

L'Arabie méridionale est bordée à l'ouest par la mer Rouge, au sud par le golfe de 'Adan et au sud-est par la mer d'Arabie. Elle se subdivise en cinq ensembles géographiques (Fig. 3).

a - La plaine côtière

La plaine côtière est une zone marginale formée de deux bandes de terre enserrées entre mers et montagnes. L'une correspond à l'actuelle plaine de la Tihâma, le long de la mer Rouge ; l'autre se situe le long du golfe de 'Adan et de la mer d'Arabie, au sud des monts yéménites et du plateau méridional du Ḥaḍramawt (*Jawl*).

La Tihâma n'excède pas 60 km de large, elle est parcourue transversalement par des cours d'eau saisonniers (*wâdi*) débouchant des montagnes à l'est de la plaine et formant des cônes alluviaux couvrant un substrat cristallin ou calcaire de dépôts sédimentaires quaternaires. La température moyenne élevée et le fort taux d'humidité (75 à 85 %) rendent cet espace peu hospitalier (Fig. 4)²⁰.

La côte méridionale est une bordure de rift étroite entre le golfe de 'Adan et une zone montagneuse au dénivelé important. Cette région aride offre peu de mouillages, elle n'est traversée que par quelques *wâdis*.

La plaine côtière se caractérise par une occupation ancienne, une culture mégalithique²¹ et des échanges tournés vers la mer et la Corne de l'Afrique. Les contacts avec l'intérieur du pays ne se développent que tardivement (vers le début du I^{er} millénaire). Si le transport d'obsidienne semble mettre en contact les populations tihâmies avec celles des Hautes-Terres dès l'âge du bronze, les sources d'approvisionnement de la Corne de l'Afrique semblent toutefois être privilégiées²². À partir du début de l'ère chrétienne, cette région connaît un essor avec le développement d'un commerce maritime et l'implantation de sites portuaires.

²⁰ En 1916, T. E. Lawrence la décrivait comme telle : « La Tehama, que nous longions dès lors, est cette bande de désert, sablonneuse et uniformément basse, qui court sur la côte ouest de l'Arabie entre la plage et les montagnes littorales, pendant des centaines de milles monotones. Une insupportable chaleur et une aridité complète interdisent d'y voyager le jour » (1992, p. 96).

²¹ E. Keall, 1998 ; L. Khalidi, « *The Cultural Landscape of Late Prehistoric Settlements in the Tihamah Coastal Plain (Yemen): Results of the Tihamah Coastal Survey 2003 and the Archaeological Impact Assessment Surveys of the Midi-Hodeidah-Khawkhah Coastal Road 2003-2004* », communication effectuée dans le cadre du 36th Seminar for Arabian Studies (Londres, 21-23 juillet 2005).

²² J. Zarins, 1990, p. 535 ; L. Khalidi, 2005, p. 123-124.

b - Les Hautes-Terres

Un ensemble montagneux couvre une large partie de l'Ouest et du Sud-Ouest de l'Arabie du Sud. Il est formé d'un socle de roches cristallines précambriennes recouvert au sud-ouest par des épanchements volcaniques tertiaires. Des veines d'obsidienne sont localisées dans la région du *jabal Isbil*, au nord-est de la ville de *Dhamâr* (Fig. 5).

La chaîne de montagne qui longe la péninsule Arabique sur toute sa bordure occidentale culmine aux environs de *Şan'â'* à 3660 m. La ligne de partage des eaux étant décentrée vers l'ouest, le ruissellement se fait surtout d'ouest en est, en direction du *Ramlat as-Sab'atayn*. Trois ensembles se dégagent :

- le flanc occidental qui plonge abruptement vers la *Tihâma*, au relief disséqué où alternent des vallées encaissées et des crêtes rigides (Fig. 6).

- les Hauts-Plateaux centraux, d'une altitude moyenne de 2 000 à 2 500 m, d'aspect tabulaire, où se juxtaposent buttes, collines rocheuses et cuvettes (Figs 7-8).

- les Hauts-Plateaux orientaux, qui s'interrompent brutalement pour laisser place à la steppe aride puis au désert du *Ramlat as-Sab'atayn*. Ces plateaux sont traversés par de nombreux *wâdîs*.

Des établissements sédentaires s'implantent dans cette région dès le III^e millénaire av. J.-C. Jusqu'à la fin de la période préislamique, la densité de l'occupation y est croissante et les contacts avec l'intérieur du pays y sont de plus en plus nombreux. Enfin, elle est le cœur de plusieurs royaumes sudarabiques, notamment ceux de *Ĥimyar* et de *Sam'y*, elle forme également une partie importante des royaumes de *Qatabân* et de *Saba'*.

c - Les plateaux du Ḥaḍramawt

Cette formation calcaire du Paléocène et de l'Éocène occupe toute la moitié orientale de l'Arabie du Sud ; elle culmine à 1 000 m d'altitude. Cette formation, dite *Jawl*²³, est disséquée par un réseau dense de *talwegs* qui draine les eaux de pluie en direction du *wâdî Ḥaḍramawt*. Ce dernier incise le *Jawl* transversalement, d'est en ouest. Le *wâdî Ḥaḍramawt* se poursuit sous le nom de *wâdî Masîla* vers l'est, jusqu'à la mer. Les *wâdîs* forment des vallées plates, bordées d'accumulations limoneuses et délimitées par des falaises calcaires (Fig. 9).

La région du *Zufâr* se situe dans le prolongement de ce plateau calcaire et adopte une morphologie identique.

Dans la région du *Ḥaḍramawt*, une occupation humaine a été reconnue dès le Paléolithique, caractérisée par les vestiges d'ateliers de débitage lithique accompagnés de

²³ Le terme *jawl* désigne le plateau dans la langue arabe. Dans le cas du *Ḥaḍramawt*, il désigne la formation géologique en tant que toponyme.

sites d'habitat temporaire sur les plateaux. L'âge du bronze se caractérise par l'établissement de petits sites d'habitat en amont des wâdis. L'âge du fer est marqué par une occupation dense des fonds de vallées.

d - Les marges du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn

La bordure du désert central du Ramlat as-Sab'atayn est ponctuée par des wâdis prenant leur source dans les Hautes-Terres. Bien que ces marges appartiennent au domaine aride, voire hyperaride, des crues allogènes provoquées par des précipitations substantielles rendent l'agriculture irriguée possible. Le terme de « marge fertile » est légitime, que l'on prenne le parti des populations sédentaires, si l'on considère la taille des oasis qu'elles y ont développées au cours de la période préislamique en tirant partie des écoulements réguliers des wâdis, ou que l'on prenne le parti des populations (semi-)nomades revenant de déplacements en zone semi-désertique.

Ces marges se définissent par de larges vallées alluviales, au débouché desquelles d'importantes accumulations d'alluvions sont observables (Fig. 10). L'accumulation sédimentaire peut y atteindre plusieurs mètres d'épaisseur. Leur nature pédologique et topographique en a fait au cours de la période préislamique une zone de circulation majeure ainsi qu'un espace agricole privilégié sur le pourtour désertique. Dans ces régions sont nés et se sont développés plusieurs royaumes sudarabiques (les royaumes du Jawf, celui de Saba', d'Awsân, de Qatabân et du Ḥaḍramawt).

e - Le Ramlat as-Sab'atayn

Ce vaste espace occupe le centre de la région étudiée. Un important réseau hydrographique endoréique traversant le socle cristallin et le *Jawl* vient se perdre dans ses sables. Les longues dunes de cet erg sont séparées par des couloirs interdunaires qui offrent, avec les zones de déflation et les regs (Fig. 11), des voies de circulation privilégiées²⁴. De forme triangulaire, l'erg de 200 km de long est circonscrit à l'ouest par le socle cristallin des montagnes et à l'est par les plateaux calcaires du Ḥaḍramawt (Fig. 12).

Il va de soi que le cloisonnement des ensembles géographiques a influé sur le degré d'enclavement de certains groupes de peuplement, sur le choix des lieux d'établissement, sur la nature des voies de communication et sur celle des partenaires commerciaux, tantôt tournés vers l'intérieur de la péninsule, tantôt vers les cultures d'outre-mer. Le fait que le premier essor urbain se soit effectué dans la zone hyperaride des « marges fertiles », passons l'oxymore, tient par ailleurs à deux traits environnementaux majeurs : le climat et l'hydrographie.

²⁴ B. Coque-Delhuille, 1998, p. 22.

3 - LE CLIMAT

Le climat a évolué au cours de l'Holocène et s'est stabilisé au cours du IV^e millénaire av. J.-C. Cette période correspond à la fin de l'optimum climatique holocène (7 000-4 000 av. J.-C.)²⁵ et au commencement d'une phase aride ainsi qu'à la fin du recul du front de convergence intertropical. Les changements observables pour la période historique ne sont que des microvariations localisées que nous soulèverons en temps voulu.

Le développement de la civilisation sudarabique relève d'un élément-clé dans une région sub-humide à hyperaride : le régime des moussons, alimenté par les alizés de l'hémisphère austral qui, en franchissant l'équateur, changent de direction et apportent sur les hauteurs yéménites et sur le Zufâr des pluies abondantes. Il se caractérise par deux périodes de pluie avec un premier maximum en mars et un second en juillet-août. Ces précipitations sont plus modestes que celles que connaît l'Asie du Sud-Est, du fait de la présence en altitude d'un air continental chaud et sec empêchant les mouvements de convection²⁶. Elles sont accompagnées de vents forts qui rendent la navigation difficile durant cette période. Les précipitations sont inégales en Arabie du Sud ; elles décroissent vers le nord et à mesure que l'altitude diminue. Les zones côtières sont peu concernées par ces précipitations concentrées autour des Hautes-Terres et dont l'écoulement n'est que rarement exoréique (Fig. 13).

Le climat des zones côtières diffère du reste de l'Arabie du Sud. Les pluies, moins importantes (37 mm par an de précipitations à 'Adan contre 492 mm à Ta'izz²⁷ et 1161 mm à Ibb²⁸), touchent cette région en hiver et au printemps sur la côte sud, en été et en hiver dans la Tihâma.

Les isohyètes permettent de circonscrire trois zones :

- une zone aride (100 à 200 mm par an) comprenant le Ramlat as-Sab'atayn, les piémonts bordant ce désert ainsi que les wâdîs al-Jawf et Ḥaḍramawt, et enfin, la zone côtière (mer Rouge et golfe de 'Adan).

- une zone semi-aride (200 à 600 mm par an) comprenant le Zufâr, le *Jawl* et une partie les Hautes-Terres (Est et Sud-Est de l'Arabie méridionale).

²⁵ B. Coque-Delhuille & P. Gentelle, 1995, p. 72. Cette datation est fondée, entre autres, sur la présence de calcaires lacustres datés de cette période dans les dépressions interdunaires du Ramlat as-Sab'atayn. A.-M. Lézine (A.-M. Lézine & al., à paraître) tend à faire remonter la fin de cette optimum climatique en datant les dernières étendues d'eau douce vers 7300 B.P. (cal.) à Shabwa et vers 7500 B.P. (cal.) à al-Haid (Oman).

²⁶ P. Sanlaville, 2000, p. 42.

²⁷ *Ibid.*, p. 49.

²⁸ *Ibid.*, p. 135.

- une zone sub-humide - dite « Yémen vert »²⁹ - (plus de 600 mm par an), se limitant aux régions de Ṣan'ā' et de Ibb sur les Hautes-Terres.

4 - L'HYDROLOGIE ET L'IRRIGATION

La particularité de l'Arabie du Sud, nous l'avons dit, réside dans son régime de moussons. Les pluies alimentent d'importants aquifères situés dans les nappes alluviales quaternaires, dans les larges vallées et à leur débouché. L'aquifère dit *Wājid* forme par ailleurs une importante nappe captive logée dans les niveaux permien du sous-sol, à cheval sur l'actuelle frontière yéménite-saoudienne. Quelques sources artésiennes existent en bordure orientale de l'affleurement du socle cristallin.

Ces rares sources artésiennes, les écoulements des wādīs et les nappes alluviales ont favorisé le développement d'une agriculture irriguée et l'émergence de communautés sédentaires. L'impluvium montagneux sur lequel se concentrent les précipitations se caractérise par de fortes pentes, dénudées et imperméables, induisant de forts coefficients d'écoulement. Ces écoulements entraînent des crues d'une grande intensité. Les deux réponses apportées par les premières communautés agricoles - encore en usage aujourd'hui - ont été :

- dans les régions montagneuses et les Hauts-Plateaux, un aménagement des pentes en terrasses bordées de murets qui retiennent l'eau, facilitent son infiltration, ralentissent l'érosion et évacuent par un système de trop-plein l'eau en surplus vers les autres terrasses (Fig. 14). Des citernes complètent ce système et permettent le stockage de l'eau. Le programme de recherche mené par l'*Oriental Institute* de Chicago sous la direction de T. J. Wilkinson a révélé l'ancienneté des cultures en terrasse, datant les premiers aménagements de la région de Dhamār du IV^e millénaire av. J.-C.³⁰

- sur les piémonts et en plaine, la déviation et la canalisation du *sayl* (crue des wādīs)³¹. Cette technique consiste à détourner l'eau de la crue au moyen de digues et murs

²⁹ *Ibid.*, p. 135.

³⁰ Une datation radiocarbone a notamment donné le résultat suivant : 3955-3630 cal-BC (T. J. Wilkinson, 1999 a, p. 186).

³¹ Dans son récit de voyage, Julius Euting (1896) décrit l'impression que lui donne l'arrivée du *sayl* en ces termes : « *Then Mahmoud shouted in horror: The sail is coming, the sail. I did not want to believe it at first, but soon found that he was right. The water cascaded down from the mountains an hour and a half away, first as streams, then as a torrential river, and finally as a rising wall of water hurtling toward the city.* »

Le récit de T. E. Lawrence en rapporte lui aussi la violence : « Notre chemin traversait le hameau central et son souk. Les boutiques en paraissaient fort mal pourvues ; tout le village, d'ailleurs, semblait en décadence. La population de Ouasta, une génération auparavant, était, me dit-on, plus nombreuse, mille foyers environ. Mais un jour une énorme masse d'eau avait roulé dans l'ouadi Safra, arrachant les rives, emportant les arbres. Certains îlots où les bâtisses se dressaient depuis des siècles avaient été submergés ; les murs de boue avaient fondu, noyant ou tuant à l'intérieur les malheureux esclaves. Les hommes et les arbres pouvaient être remplacés ; le sol, non. La terre végétale des jardins avait été soigneusement accumulée pendant des années de

de dérivation vers des canaux. Ceux-ci, par un système plus ou moins complexe de vannes, de répartiteurs et de canalisations secondaires, amènent l'eau et les sédiments vers les parcelles cultivées (Fig. 15). Les champs sont à la fois irrigués et rechargés en alluvions à chaque nouvelle crue. Selon l'expression de P. Gentelle, « l'eau apporte le champ »³². L'alluvionnement régulier de ces systèmes demande un entretien permanent (Fig. 16)³³. Ce fut un problème récurrent dans la civilisation sudarabique. La mise en place de ces systèmes d'irrigation s'étale sur une période de plusieurs siècles. Les premiers écoulements canalisés vers des parcelles cultivées l'ont été à l'origine dans de petits bassins versants³⁴, puis dans des zones plus larges au débouché des wâdîs³⁵.

Ajoutons enfin que si les rivières pérennes sont quasi inexistantes aujourd'hui, la période de leur tarissement diffère selon les régions. La présence d'écoulements de ce type envisagés à l'âge du bronze dans le wâdî Tuban (région de Laḥj)³⁶ ou dans le wâdî 'Idîm (Ḥaḍramawt)³⁷, semble être confirmée par l'observation de travertins roulés effectuée par J.-F. Berger à la base des accumulations de limon d'origine anthropique autour du site de Makaynûn (wâdî Masîla). Si cette hypothèse se confirme, elle prendrait alors une place majeure dans l'analyse de la mise en place des systèmes hydrauliques – et au-delà, de la société hydraulique – qui se développent en Arabie du Sud au cours de la période protohistorique.

5 - LA VÉGÉTATION

À l'exception de la zone montagneuse du Sud-Ouest, caractérisée par une végétation endémique, l'Arabie méridionale appartient au domaine phytogéographique nubo-sindien ou soudano-deccanien³⁸. La végétation y est tropicale. Il s'agit d'une steppe arborée (ou pseudo-savane³⁹) : on y trouve les arbres propres à la savane sans le tapis herbeux qui caractérise cette dernière (Fig. 17). Les arbres sont principalement des genres *Acacia* et

travail : lorsque la crue cessa - huit pieds d'eau grondante pendant trois jours - on ne retrouva plus à la place des enclos que les cailloux du lit originel. » (1992, p. 110).

³² B. Coque-Delhuille & P. Gentelle, 1998 a, p. 165.

³³ Dans le wâdî Bayḥân, l'accumulation sédimentaire semble s'être effectuée à un rythme situé entre 0,5 m par siècle au débouché du wâdî et 1,3 à 2 m par siècle à al-Haraja, plus en amont (B. Coque-Delhuille & P. Gentelle, 1997, p. 108).

³⁴ A. de Maigret (1983) mentionne des établissements implantés dans ces petits bassins versants dès le néolithique acéramique.

³⁵ L'étude menée dans le wâdî Markha par U. Brunner a daté la mise en place d'un périmètre irrigué à proximité du site de Hajar Yahirr, au débouché du wâdî, du milieu du III^e millénaire av. J.-C., la datation radiocarbone d'un échantillon prélevé 4 m au-dessus des premières accumulations sédimentaires d'origine anthropique ayant donné le résultat suivant : 3640 ± 60 BP (U. Brunner, 1997 a, p. 80 et 1997 b, p. 196).

³⁶ V. Buffa, 2000, p. 73

³⁷ J. McCorrison, 2000, p. 149.

³⁸ P. Sanlaville, 2000, p. 80, 84-85.

³⁹ *Ibid.*

tamaris (*Tamarix aphylla* et *nilotica*). On trouve également des arbustes (*Calotropis procera*) et diverses sortes de palmiers : le palmier doum (*Hyphaene thebaica*) et le palmier dattier (*Phoenix dactylifera*). La côte est ponctuellement bordée de mangroves (*Avicennia marina*).

Les montagnes présentent une végétation endémique composée d'*Acacia*, de *Combretum*, de *Terminalia*, de jujubiers (*Ziziphus*), de *Ficus* et de *Commiphora* en-dessous de 1500 m d'altitude. Parmi les *Commiphorae*, le *C. myrrha* fournit la myrrhe (Fig. 18). Au-dessus de cette altitude se retrouvent notamment le genévrier (*Juniperus phoenica*) et le pistachier (*Pistacia atlantica*).

Nous avons évoqué l'arbre à myrrhe, il convient de faire aussi mention du *Boswellia sacra*, l'arbre dont la résine récoltée durant la période de la mousson donne l'encens. Au cours de l'Antiquité, cet arbre était endémique d'une région mal définie ; il semble qu'il ait poussé sur les plateaux du Zufâr et sur le Jawl (Ḥaḍramawt)⁴⁰. Le *Commiphora myrrha* pousse dans les mêmes zones que le *Boswellia sacra*, principalement le long des talwegs, mais aussi sur les piémonts de la montagne yéménite occidentale.

Cette végétation, rapidement présentée, n'a semble-t-il jamais formé de couvert suffisamment dense au point d'offrir de véritables forêts, même si quelques concentrations végétales peuvent être envisagées, notamment si l'on considère l'utilisation importante de poutres en bois dans l'architecture domestique préislamique⁴¹.

⁴⁰ N. Groom, 1977, p. 86.

⁴¹ F. N. Hepper & J. R. I. Wood, 1979, p. 67.

CADRE CHRONOLOGIQUE

1 - ÉTUDIER LE LONG TERME À DESSEIN

Cette étude s'inscrit dans une période relativement longue, de la fin du II^e millénaire av. J.-C. au VI^e s. ap. J.-C. Ce découpage, autant que le choix d'une période aussi longue, est motivé par différentes raisons. Certes, il eût été possible de s'arrêter au tournant de l'ère chrétienne. L'étude s'en serait toutefois trouvée tronquée. À cette époque, des tournants majeurs sont initiés et ne peuvent être perçus comme une rupture pas plus qu'une révolution mais bien comme une série d'évolutions progressives et continues : développement du système monétaire, croissance du commerce maritime, disparition du royaume de Ma'in, de Kaminahû et de Haram dans le Jawf, suivie de la disparition du royaume de Qatabân puis, plus tard, de l'annexion du royaume de Saba' puis de celui du Ḥaḍramawt par le royaume de Ḥimyar. Ces changements sont à l'origine de processus affectant la nature des villes et l'urbanisation, processus au cœur de notre problématique. Plus que de se cantonner à une courte période homogène, il s'agit d'englober différentes phases d'une dynamique évolutive continue de la société sudarabique et du fait urbain, depuis la formation des premiers véritables centres urbains, vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., jusqu'à la mise en place, à la fin de la période sudarabique, d'un réseau urbain structuré, marqué par une centralisation et une polarisation fonctionnelle importantes.

2 - PÉRIODISATION ET TERMINOLOGIE

a - Entre chronologie courte et chronologie longue

Durant les quatre décennies qui ont suivi les années 1950, un débat s'est cristallisé autour de l'établissement et de l'acceptation d'une chronologie pour l'Arabie du Sud, opposant les tenants d'une chronologie courte à ceux d'une chronologie longue. La première, établie par J. Pirenne⁴², se fonde sur des parallèles paléographiques avec l'écriture grecque. Cette chronologie date les premières inscriptions monumentales sudarabiques vers le V^e s. av. J.-C. H. von Wissmann, quant à lui, définit sa chronologie longue en s'appuyant également sur des données paléographiques. Le calage se distingue de celui de J. Pirenne, dépendant cette fois de deux éléments : d'une part la mention de souverains sabéens nommés Ita'amar et Karibilu dans les inscriptions assyriennes des règnes de Sargon II (721-705) et de Sennachérib (705-681), associés à Yatha'amar Bayyîn et à Karib'il Watâr fils de

⁴² Établie dans les années 1950 (J. Pirenne, 1955), la théorie d'une « chronologie courte » fut défendue par son initiatrice jusque dans ses travaux les plus récents (J. Pirenne, 1989) malgré un désaccord croissant de la communauté scientifique sur les termes de sa définition.

Dhamar'alî, tous deux *mukarrib*-s⁴³ de Saba' ; d'autre part la mention dans l'inscription M 247 d'un conflit qui oppose les Mèdes à l'Égypte, associé à l'invasion de l'Égypte par Artaxersès III Ochos (v. 343 av. J.-C.).

Par ailleurs, le système chronologique mis en place par J. Pirenne a été ébranlé par la découverte de liens de parenté évidents entre l'alphabet sud-sémitique, l'ougartique et le phénicien. Ces liens ont permis de localiser la provenance de l'abécédaire sudarabique au Levant et de dater son origine des environs du XIII^e s. av. J.-C.⁴⁴. Enfin, la datation des niveaux profonds mis au jour sur les sites sudarabiques de Hajar Ibn Ḥumayd, de Hajar at-Tamra ou de Yalâ par exemple, la découverte de tessons inscrits dans ces niveaux profonds⁴⁵ et les analyses radiocarbone⁴⁶ sont autant d'éléments qui ont conforté la thèse de la chronologie longue⁴⁷. Un consensus s'est établi autour de l'usage de cette chronologie longue ; les datations que nous serons amenés à mentionner s'appuieront dessus, même si cette dernière comporte un certain nombre de limites⁴⁸. La période postérieure au début de l'ère chrétienne pose moins de problèmes, les datations se fondant alors sur des inscriptions datées par trois comptes différents, l'ère de Radmân (débutant vers 74), l'ère de Maḍḥî (débutant vers 33 av. J.-C. ± 11 ans) et l'ère ḥimyarite (débutant vers 110 av. J.-C.).

b - Terminologie pour une périodisation

Afin d'éviter les confusions en ajoutant une nouvelle périodisation, nous reprendrons par convention la terminologie développée par Ch. Robin pour définir les différentes phases de la période étudiée⁴⁹. Certaines fourchettes chronologiques ont toutefois été modifiées afin d'intégrer les découvertes récentes (le « Sudarabique ancien » est allongé d'un siècle en conséquence des découvertes effectuées dans le Jawf⁵⁰ et à maintenir une continuité dans la périodisation (« Sudarabique récent » remonté de deux siècles (du VI^e au IV^e s.) pour éviter une césure avec le « Sudarabique moyen ») :

1200-800 av. J.-C. : « Proto-sudarabique ».

800-110 av. J.-C. : « Sudarabique ancien »

110 av. J.-C.-300 ap. J.-C. : « Sudarabique moyen »

⁴³ Le terme de *mukarrib* (« fédérateur ») est le titre porté successivement par les souverains d'Awsân, de Saba', de Qatabân puis du Ḥaḍramawt entre le VIII^e s. av. J.-C. et le I^{er} s. Il n'est mentionné que par les inscriptions rédigées à l'initiative du souverain lui-même. Voir sur ce sujet A. J. Drewes, 2001 et Ch. Robin, 1996 a.

⁴⁴ F. Bron, 1997 a ; A. G. Lundin, 1987 ; 1997 a ; Ch. Robin, 1996 a, col. 1209.

⁴⁵ G. Garbini, 1992.

⁴⁶ Voir notamment A. de Maigret & Ch. Robin, 1989.

⁴⁷ Voir A. de Maigret, 1997 a, p. 50-52.

⁴⁸ Ce sont notamment les limites qu'impose l'analyse paléographique et celles liées aux inexactitudes historiques sur lesquelles s'appuyait H. von Wissmann (voir G. Garbini, 1996).

⁴⁹ Ch. Robin, 1997 a.

⁵⁰ M. Arbach & R. Audouin, 2004.

300-560 ap. J.-C. : « Sudarabique récent »
560-632 ap. J.-C. : Période perse sassanide.

3 - LE CONDITIONNEMENT HISTORIQUE D'UNE DYNAMIQUE URBAINE

Plusieurs enchaînements historiques ont marqué la civilisation sudarabique en profondeur et conditionné des transformations à l'échelle de la ville et du réseau urbain. De manière à clarifier la lecture des chapitres suivants, nous résumons ici les grands traits de ce cadre historique en soulignant les interactions entre ces faits historiques et la problématique d'une étude urbaine de l'Arabie du Sud. Un tableau chronologique développé en annexe complète cette présentation (Annexe 1).

a - L'âge du bronze

Cette période n'a bénéficié de l'intérêt des archéologues que récemment. La recherche des vingt dernières années a compensé ce retard et redéfini la transition qui s'amorce entre âge du bronze et période sudarabique. Mentionnons notamment les travaux des missions italiennes sur les Hautes-Terres⁵¹, américaines dans la région de Dhamâr⁵² et dans le Ḥaḍramawt⁵³, françaises sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn⁵⁴ et sur le *Jawl*⁵⁵, allemandes sur le *Jawl*⁵⁶, canadiennes en Tihâma⁵⁷ et germano-russes dans la région de Laḥj au nord de 'Adan⁵⁸.

Cet âge du bronze est daté des III^e et II^e millénaires av. J.-C. Il se caractérise dans le Ḥaḍramawt, sur le plateau du *Jawl* et dans les talwegs qui entaillent ce plateau, par de nombreux sites funéraires et de rares sites d'habitat peu étendus, occupés par de petites communautés de pasteurs et d'agriculteurs. Sur les Hautes-Terres occidentales, l'âge du bronze est caractérisé par une sédentarisation croissante. La diffusion de cette culture, reconnaissable par un habitat et une production céramique spécifiques, s'opère sur l'ensemble des Hautes-Terres⁵⁹ et dans quelques vallées moyennes, notamment dans la

⁵¹ A. de Maigret, 1983 ; 1984 a ; 1986 ; A. de Maigret (éd.), 1990.

⁵² Ch. Edens, 1999 ; Ch. Edens & T. J. Wilkinson, 1998 ; McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1994 ; 1995 a & b ; 1996 ; T. J. Wilkinson, 1998 ; 1999 b ; 2000 ; 2003 a ; T. J. Wilkinson & Ch. Edens, 1999 ; T. J. Wilkinson, Ch. Edens & G. Barratt, 2001 ; T. J. Wilkinson, Ch. Edens & McG. Gibson, 1997 ; T. J. Wilkinson & McG. Gibson, 1997 ; 1998.

⁵³ J. McCorriston, 2000.

⁵⁴ S. Cleuziou, Inizan M.-L. & Robin Ch., 1988 ; S. Cleuziou, M.-L. Inizan & B. Marcolongo, 1992 ; S. Cleuziou & M.-L. Inizan, 1992 ; 1993 ; T. Steimer-Herbet, 1999 ; 2001.

⁵⁵ F. Braemer, S. Cleuziou & T. Steimer, 2003.

⁵⁶ B. Vogt, 1997 a.

⁵⁷ E. J. Keall, 1998 ; 2004.

⁵⁸ V. Buffa, 2002 a et b ; Vogt B., Buffa V. & Brunner U., 2002 ; B. Vogt & A. V. Sedov, 1997 ; 1998 ; B. Vogt, A. V. Sedov & V. Buffa, 2002.

⁵⁹ Voir à propos de la région de Dhamâr Ch. Edens & T. J. Wilkinson, 1998, p. 78-84.

région du Jawf⁶⁰. Des parallèles culturels sont proposés avec la Syrie et la Palestine du Bronze ancien IV et du Bronze moyen I⁶¹. Les structures d'habitat de cette époque se présentent sous la forme de pièces rectangulaires, flanquées d'annexes circulaires, le tout disposé en cercle – plus rarement en rectangle – autour d'une cour centrale où se concentrent les activités domestiques (présence fréquente d'un foyer construit). Chacun de ces cercles regroupe trois ou quatre habitations (Fig. 19). Les sites les plus importants comporte plusieurs cercles, parfois éclatés au profit d'une extension de l'habitat (Fig. 20).

Dans la région de Dhamâr, certains sites sont fortifiés à la fin du III^e et au début du II^e millénaire av. J.-C. ; ce sont par exemple as-Sibâl et Hammat al-Qâ'. Une hiérarchie opposant des sites assez vastes et de plus petits centres habités s'établit⁶². Cette population sédentaire vit d'une économie agro-pastorale, s'appuyant sur la domestication et l'élevage d'ovi-caprinés, dans une moindre mesure de bovinés. Les principales céréales cultivées sont le blé, l'orge, l'avoine et le sorgho. Des ossements d'âne laissent supposer sa domestication et son usage comme animal de bât, ce qui permet d'avancer l'hypothèse d'échanges à moyenne et peut-être même à longue distance dès cette période.

Dans la Tihâma, les installations sédentaires sont souvent accompagnées de structures mégalithiques (al-Mahandad⁶³ et al-Midamman⁶⁴ par exemple). Par ailleurs, une culture homogène a été identifiée sur la plaine côtière, de la frontière saoudienne à la région dattier, au nord-est de 'Adan. Cette culture, dite de Şabir, se caractérise par un assemblage céramique spécifique. Elle se met en place au cours de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. pour atteindre sa pleine expansion au cours de sa phase finale, durant la période que nous qualifions de « proto-sudarabique ».

b - La période proto-sudarabique (1200-800 av. J.-C.)

Durant cette période, de nombreuses transformations sont amorcées simultanément dans différentes régions d'Arabie du Sud. Définie comme une transition entre un âge du bronze aux limites floues et un âge du fer qualifié de période sudarabique, marquée par des continuités et des changements radicaux, cette période doit finalement être considérée comme autonome, plus que transitoire. Sa longue durée accrédite cette affirmation.

⁶⁰ Des sites présentant des structures d'habitat identiques à celles du Khawlân aṭ-Ṭiyâl et de nombreux parallèles céramiques ont été repérés au cours d'une prospection dans le wâdî Ḥirâb, au nord de la vallée du Jawf (S. Cleuziou, M.-L. Inizan & B. Marcolongo, 1992).

⁶¹ A. de Maigret, 1984 a, p. 104.

⁶² T. J. Wilkinson & McG. Gibson, 1997.

⁶³ H. Peters, 1974, qui semble correspondre au site de Mohamdid al-Hamli publié par G. Benardelli & A. E. Parrinello (1970, p. 118-119).

⁶⁴ E. J. Keall, 1998 ; 2004.

Les tournants de l'histoire de l'Arabie du Sud sont provoqués par plusieurs phénomènes. De nombreuses conséquences en découlent sur le plan social, économique et culturel. Ce sont, conjointement, l'apparition de l'écriture et sa fixation progressive, la complexification de la hiérarchie sociale, la structuration du pouvoir et la domestication du dromadaire. Tous ces phénomènes ont eu une influence sur le développement du phénomène urbain, influence sur laquelle nous reviendrons largement au cours de cette étude. La domestication du dromadaire a eu un impact considérable sur les moyens logistiques d'alors⁶⁵. Outre l'aspect caravanier et commercial, les distances s'en trouvent raccourcies, l'accès aux ressources facilité, le terroir agrandi et les interactions accrues. On mesure alors aisément la place du dromadaire dans le développement urbain et, de manière plus générale, la place des transports comme faiseurs et fossoyeurs de villes, pour reprendre l'expression de C. Clark⁶⁶.

Corollaire de ces processus, l'urbanisation gagne les différentes régions de l'Arabie du Sud et notamment celles des marges fertiles, de la plaine côtière (Şabir) et dans une certaine mesure les Hautes-Terres. Il conviendra également de s'interroger sur les raisons de la disparition de nombreux sites au cours de cette période censée apporter l'impulsion nécessaire à leur décollage économique et social. Pensons notamment aux sites qui se sont développés au cours du II^e millénaire (Sha'b Munaydir dans le wâdî 'Idîm⁶⁷ ; al-Kharâ'ib⁶⁸ et as-Sibâl⁶⁹ près de Dhamâr) ainsi que ceux de la culture de Şabir.

Au cours de cette période proto-sudarabique, les disparités régionales restent fortes et les différences culturelles importantes. La culture de Şabir, bien qu'avancée dans le domaine des techniques agricoles⁷⁰, est largement tournée vers la mer et la Corne de l'Afrique, au point de voir parfois ces deux entités géographiques unies par un fonds commun ethnique et peut-être linguistique⁷¹. La région du Ḥaḍramawt se démarque également par un assemblage céramique peint spécifique et les premières manifestations

⁶⁵ P. Bairoch (1985 p. 484) citant R. W. Bulliet : « Comme l'a démontré R.W. Bulliet (1977), le chameau constitue un progrès technologique et non un recul. Par opposition à la charrette traditionnelle tirée par des boeufs, le chameau présente maints avantages, il peut porter au moins autant qu'une charrette attelée à deux boeufs. Par jour, il peut parcourir en moyenne 25-30 km, contre 10-15 pour la charrette. Un homme suffit comme conducteur pour 3 à 6 chameaux alors qu'il ne peut s'occuper que d'une charrette. En outre, ce n'est pas marginal, la charrette a besoin de routes, le chameau pas. Enfin, dans les régions semi-désertiques, le chameau est capable de se nourrir d'une végétation impropre aux bovins, alors que toute alimentation propre à ceux-ci est assimilable par le chameau. »

⁶⁶ C. Clark, 1958 : « *Whether by the crudest of speculative mechanisms or the guiding hand of social purpose, transport did prove to be the maker of cities - and also, if it failed, its breaker* ».

⁶⁷ J. McCorriston, 2000.

⁶⁸ T. J. Wilkinson & McG. Gibson, 1998 ; T. J. Wilkinson, 1999 a.

⁶⁹ Ch. Edens & T. J. Wilkinson, 1998, p. 77 ; T. J. Wilkinson, 1999 b.

⁷⁰ B. Vogt, V. Buffa & U. Brunner, 2002.

⁷¹ B. Vogt & A. V. Sedov, 1997, p. 44. Cette hypothèse reste discutable car elle repose uniquement sur quelques parallèles céramiques et sur des similitudes du couvert végétal interprétées comme un élément d'identification probable du « Pays de Punt ».

d'un usage de l'écriture dans ce que A. V. Sedov nomme « *the ancient wâdî Ḥaḍramawt culture* »⁷². Les productions céramiques de cette population sédentaire et agricole présentent des analogies avec celles du Nord-Ouest de la péninsule Arabique⁷³. Dans la région du Jawf enfin, les premières cultures urbaines s'établissent progressivement, tirant profit d'un environnement favorable aux pratiques agricoles. Même si aucune fouille n'a jusqu'ici révélé la nature des populations qui y évoluent à cette époque, l'épaisseur des niveaux archéologiques qui composent ces sites urbains suggère la présence de villes importantes dès cette période. Les récentes découvertes iconographiques effectuées sur le site d'as-Sawdâ' laissent entrevoir des contacts et échanges culturels avec le Levant et la Mésopotamie dès cette haute époque⁷⁴.

Ainsi, cette période proto-sudarabique est marquée par l'apogée puis la disparition de la culture de Ṣabir dans la Tihâma, par la disparition des grands sites d'habitat de l'âge du bronze sur les Hautes-Terres et enfin, par l'apparition sur les piémonts et en bordure du Ramlat as-Sab'atayn d'une civilisation de l'écrit qui s'étend progressivement au reste de la région durant la période suivante. Tous ces événements ne sont pas sans conséquence sur la répartition des sites et sur l'évolution des réseaux de villes qui commencent alors à se constituer⁷⁵.

c - La période sudarabique ancienne (800-110 av. J.-C.)

Cette période, qui couvre la majeure partie du I^{er} millénaire avant J.-C., est inégalement documentée. Nos connaissances restent lacunaires compte tenu des problèmes de chronologie absolue déjà évoqués.

Le système social, fondé sur la structure tribale, qui se met en place au cours des périodes antérieures, aboutit à la constitution de systèmes hiérarchisés complexes qu'il nous faudra définir⁷⁶, à l'apparition de fédérations tribales centrées autour d'une tribu dominante. À leur tête, on trouve un personnage, d'abord sans titre clairement défini dans les inscriptions, puis tantôt nommé *malik*, tantôt *mukarrib*⁷⁷. Si les instances politiques ne peuvent, dans une société profondément tribale, prétendre au monopole du pouvoir

⁷² A. V. Sedov, 1996 a, p. 86.

⁷³ Ces parallèles ne forment pas à eux seuls une base suffisante pour proposer l'idée d'une migration de population venue du Nord-Ouest de la péninsule Arabique telle que l'avance A. V. Sedov (1996 a, p. 86), même si l'hypothèse est séduisante. Ces thèses seraient à discuter dans le cadre d'une étude céramologique approfondie, confrontée à une étude des contacts avec les régions voisines, question qui déborde le cadre actuel de notre recherche.

⁷⁴ M. Arbach & R. Audouin, 2004.

⁷⁵ Cf. chap. « Analyse spatiale d'une dynamique urbaine ».

⁷⁶ Cf. chap. « L'Arabie du Sud, une société segmentaire sédentaire ».

⁷⁷ À cette période, il est employé successivement par la confédération d'Awsân (centrée autour du wâdî Markha) et celle de Saba' (centrée autour du wâdî Dhana). La mention d'un *mukarrib* d'Awsân apparaît dans l'inscription as-Saqqâf 1. D'une graphie archaïque, elle permet d'envisager l'antériorité des *mukarrib*-s d'Awsân sur ceux de Saba'.

coercitif, et qu'à ce titre, il ne peut encore être question de la présence d'un véritable État⁷⁸, les changements sociaux qui marquent la société sudarabique sont suffisamment profonds pour affecter l'urbanisation de la région.

L'acception du terme *mukarrib* est définie dans le cadre d'un système tribal ; ce personnage y apparaît comme « fédérateur ». Celle de *malik* en revanche est définie indépendamment du contexte social par le terme « roi ». Il s'agit là d'une appellation générique dont le sens doit être réinterprété dans le cadre de l'Arabie du Sud et dont les implications doivent être relativisées⁷⁹. Si pour des facilités de langage nous gardons l'emploi du terme « royaume » et de « roi », l'acception que l'on peut donner au terme évolue dans le temps, les souverains ne s'apparentant généralement qu'à ce que l'on pourrait entendre par *shaykh*⁸⁰.

Aux VIII^e et VII^e s. av. J.-C., de nombreuses tribus se structurent en royaumes. Ce sont les royaumes de Nashshân, Kaminahû, Haram, Inabba' et Ma'in dans le Jawf ; ceux de Saba', de Qatabân, d'Awsân, du Ḥaḍramawt sur les Basses-Terres centrales ; ceux de Sam'y⁸¹ et de Dahas (Yafa'), évoqué dans l'inscription RÉS 3945/7, sur les Hautes-Terres ; celui de Muha'mir enfin dans le wâdî Najrân (Fig. 21). L'expansion sabéenne sous le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî modifie les configurations politiques et redéfinit l'armature urbaine qui se met en place. L'Arabie du Sud est alors unifiée pour une courte durée. Les dirigeants sabéens conservent le titre de *mukarrib* jusqu'au VI^e s. av. J.-C. Il est ensuite repris par deux souverains du Ḥaḍramawt, par les souverains de Qatabân du VI^e au I^{er} s. avant J.-C. puis de nouveau par ceux du Ḥaḍramawt.

Jusqu'au VI^e s. av. J.-C., les données épigraphiques nous renseignent avant tout sur les régions du Jawf et de Saba'. À partir des VI^e-V^e s. av. J.-C., les informations se multiplient lorsque les royaumes voisins (Qatabân, Ḥaḍramawt, Sam'y) se structurent sur leur territoire, que les hiérarchies urbaines se définissent et que les polarités se dégagent progressivement (Fig. 22).

⁷⁸ Que ce soit l'État au sens wébérien du terme (M. Abélès, 1990, p. 73 ; G. Balandier, 1999, p. 151) ou dans un sens plus large, en entendant par État un système politique au territoire fixé et ayant le monopole de la violence légitime.

⁷⁹ Cf. chap. « La dynamique sociale, clé de lecture de la dynamique urbaine.

⁸⁰ Ch. Robin, 1977, col. 599 à propos du souverain qatabânite : « Le roi, à l'origine simple cheikh de la tribu de Qatabân, n'a pas un pouvoir absolu, même s'il est *moukarrib*. Il enregistre et applique les décisions prises par la divinité (symbole de la volonté collective), ou conjointement par lui-même, l'assemblée de Qatabân, celle des enfants de 'Amm, et diverses classes de dignitaires. Ce pouvoir est d'ailleurs d'autant plus faible qu'il est souvent exercé en même temps par plusieurs personnes ; ce sont en général des co-régences entre père et fils, mais aussi parfois entre souverains sans lien apparent de parenté (par exemple Hawfiam Yuhan'im fils de Sumuhwatâr et Yada'ab Yagûl fils de Dhamar'alî, dans Ja 2361). »

⁸¹ Une inscription de graphie ancienne (VII^e-VI^e s. av. J.-C.) que nous avons récemment relevée au sommet du jabal Riyâm, issue du pillage du temple, mentionne roi de Sam'y. Ceci permet de faire remonter cette entité politique de quelques siècles.

Dans le Jawf, une nouvelle entité politique, le royaume de Ma'īn (ou royaume minéen), émerge vers les VIII^e-VII^e s. av. J.-C. en se fédérant avec les tribus voisines installées sur les sites de Barâqish (l'antique Yathill) et d'as-Sawdâ' (l'antique Nashshân). Cette tribu de Ma'īn prend part au commerce caravanier, ses marchands essaient dans les grands centres commerciaux au Levant, en Égypte, et dans les principales villes sudarabiques.

Le II^e s. av. J.-C. inaugure une série de changements profonds en Arabie du Sud. L'équilibre fragile qui préside aux rapports entre populations nomades et sédentaires, notamment avec les tribus arabes, se rompt. Ce déséquilibre entraîne une transformation des structures sociales dans plusieurs régions d'Arabie du Sud, parmi elles les structures sociales urbaines. La fragilité des rapports entre nomades et sédentaires et la pénétration de tribus arabes ont pour conséquence une déstabilisation des systèmes institutionnels en place. Les royaumes fragilisés se scindent, de vieilles entités recouvrent leur autonomie voire leur indépendance alors que d'autres royaumes disparaissent. À cette époque, le royaume minéen amorce son déclin tandis que d'anciens royaumes reviennent sur le devant de la scène (Nashshân, Kaminahû et Haram dans le Jawf, Awsân dans le wâdî Markha), avec leurs anciens cultes, dans une sorte de mouvement de renaissance et de résistance face aux transformations brutales qui s'opèrent. Les sécessions des tribus d'Awsân et de dhû-Raydân, qui se constituent en royaumes indépendants (ceux d'Awsân et de Ḥimyar), désagrègent un royaume qatabânite désormais limité aux wâdis Ḥarīb et Bayḥân (Fig. 23). Le royaume du Ḥaḍramawt est confronté à une instabilité dont témoigne la destruction par le feu de plusieurs sites. Les causes de ces bouleversements sont profondes, les conséquences sur les établissements urbains et l'armature urbaine importantes et accentuées par une série d'événements qui surviennent un siècle plus tard.

d - La période sudarabique moyenne (110 av. J.-C. – 300 ap. J.-C.)

La date de 110 av. J.-C. retenue pour initier cette phase correspond au début de l'ère ḥimyarite. Certes symbolique, elle coïncide néanmoins avec une période de transformations en profondeur de la société sudarabique évoquées précédemment. Aux changements provoqués par la pénétration de tribus arabes et par la décomposition des anciens grands royaumes, se superpose la volonté d'un Empire romain qui atteint son extension maximale et qui tente de contrôler le commerce d'aromates prisées et convoitées.

En 25/24 av. J.-C., le préfet d'Égypte, Ælius Gallus est chargé par Auguste de sonder l'Arabie et l'Éthiopie, ainsi que de négocier l'alliance des populations arabes ou de les conquérir par la force⁸². La troupe, qui comportait à l'origine dix milles hommes et les troupes auxiliaires d'Égypte, parvient par Najrân et le Jawf jusque Ma'rib. L'expédition s'en

⁸² Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 22.

retourne, vaincue par la faim et la maladie. Son passage a probablement affaibli des cités déjà diminuées par les événements susmentionnés. Si Rome ne parvient pas à contrôler l'Arabie du Sud, son autorité est toutefois établie sur l'Égypte devenue province en 30 av. J.-C. Rome a désormais une façade maritime sur la mer Rouge et peut, dans le contexte favorable de la *pax romana*, poursuivre l'entreprise, commencée par les Ptolémées, d'ouverture de routes maritimes permettant de commercer avec les régions productrices d'aromates (Inde, Arabie) sans intermédiaire. Ces deux événements périphériques, s'ajoutent à l'affaiblissement des royaumes de l'intérieur du pays. Les petits royaumes du Jawf ne survivent pas à l'expédition romaine, ils sont englobés dans le royaume de Saba'. Deux siècles plus tard, ce sont les royaumes d'Awsân et de Qatabân qui disparaissent, annexés par le Ḥaḍramawt, qui forme avec les royaumes de Saba' et Ḥimyar les trois grands ensembles politiques de cette période sudarabique moyenne. S'adaptant à un passage progressif du commerce caravanier au commerce maritime, ils s'allient ou s'affrontent les uns aux autres, intégrant ou s'opposant aux Abyssins qui tentent à plusieurs reprises des incursions depuis la Tihâma en direction des Hautes-Terres sabéennes et ḥimyarites.

Jusqu'au II^e s., le royaume de Saba' est affaibli par les rivalités avec Ḥimyar. À partir du II^e s., ce royaume entre dans une phase de renaissance sous le règne de Ilisharah Yaḥḍub, renaissance marquée notamment par de nouvelles frappes monétaires, la reprise d'une activité importante dans le temple Awwâm à Ma'rib, la restructuration de l'oasis de Ma'rib, la fondation d'une nouvelle capitale politique, Ṣan'a'.

Le royaume du Ḥaḍramawt, région productrice d'encens, perdure grâce à cette ressource, grâce à son éloignement des zones de pénétrations arabe et romaine, ainsi que par son ouverture sur la mer et les débouchés qu'elle procure, notamment avec la fondation de villes neuves portuaires (Fig. 24).

La rivalité grandissante entre les royaumes aboutit à la fin du III^e s. et au début du IV^e s. à l'annexion successive du royaume sabéen puis ḥaḍrami par Ḥimyar qui unifie alors l'ensemble de l'Arabie du Sud sous son autorité.

e - La période sudarabique récente (300–560)

Dans l'Arabie du Sud unifiée par Ḥimyar, la structure sociale se transforme⁸³. La centralisation du pouvoir s'accroît, renforcée par l'apparition de nouvelles expressions religieuses : un culte hénothéiste puis monothéiste se substituent progressivement aux cultes polythéistes à partir du IV^e s. Le monothéisme se développe, au moins dans les hautes sphères de l'aristocratie ḥimyarite⁸⁴ à partir du IV^e s.

⁸³ Cf. chap. « Parcours croisés... ».

⁸⁴ Ce monothéisme transparait principalement dans les inscriptions, œuvre d'une classe sociale non représentative de l'ensemble des catégories sociales ḥimyarites.

Le souverain ḥimyarite Abîkarib As'ad (v. 380-440) mène une politique expansionniste et étend les frontières du royaume au cœur de l'Arabie, établissant une sorte de protectorat sur le Ḥijâz et le Najd ; les chefs de tribus sont mis à la tête de ces régions. De grandes confédérations tribales sudarabiques dirigent les provinces du cœur historique du royaume, tels que les Yaz'anides dans l'ancien royaume du Ḥaḍramawt (Fig. 25).

Au début du VI^e s., les souverains alternent, tantôt locaux soutenus par les Perses, tantôt Abyssins soutenus par Byzance. À Ma'dîkarib Ya'fur, roi chrétien vraisemblablement mis sur le trône par les Abyssins, succède Yûsuf As'ar Yath'ar vers 521. Celui-ci tente d'imposer par la force le judaïsme, conversion forcée qui donne lieu à un épisode répercuté par les écrits de l'époque, le martyre des chrétiens de Najrân. Les représailles abyssines s'achèvent par la mort de ce souverain et la mise en place sur le trône d'un nouveau roi chrétien, Sumuyafa' Ashwa'. Le général abyssin Abrahâ lui succède (535-558). Il rompt avec le souverain abyssin et reprend la longue titulature des souverains ḥimyarites et mène de nouveau une politique expansionniste, notamment avec une expédition en Arabie centrale. Il entreprend de nombreux travaux : fondation d'églises, restauration du barrage de Ma'rib. La capitale est transférée à Ṣan'â' où une cathédrale est bâtie.

f - La domination perse sassanide (560-630)

Cette dernière phase de l'histoire préislamique de l'Arabie du Sud n'est connue que par l'historiographie médiévale. La dernière inscription rédigée en langue et alphabet sudarabiques, *CIH 325*, date de 559. Cette tradition mentionne deux fils d'Abrahâ, tous deux ayant eu un règne court et tyrannique : Yaksum dhû-Ma'âhir à qui aurait succédé Masrûq⁸⁵. La tradition évoque, en réaction au joug abyssin, une requête effectuée par les populations locales au souverain perse de les libérer de la mainmise abyssine. Après avoir renversé ce souverain, c'est un yaz'anide, Sayf bin dhî-Yazan (ou son fils Ma'dîkarib) qui est installé sur le trône (v. 575-578). La mort brutale de ce souverain et la période d'anarchie qui s'ensuit entraîne une seconde intervention abyssine qui s'achève par l'installation d'un satrape perse, Wahriz, à la tête de la province. Cette satrapie est le dernier événement politique connu de l'Arabie du Sud préislamique. Le dernier satrape, Bâdhân, se convertit à l'Islam en 628 ou 632.

Il semblerait que durant cette période, le satrape n'ait eu qu'un contrôle partiel de la situation politique, les provinces reprenant une certaine indépendance sous la férule d'une aristocratie locale s'arrogeant peut-être des titres royaux⁸⁶.

Les problématiques urbaines ne trouvent que peu d'écho dans cette tradition historiographique. C'est la fin d'un temps sur lequel nous restons ignorants. L'Islam prend

⁸⁵ I. Gajda, 1997 a, p. 165-166.

⁸⁶ I. Gajda, 1997 a, p. 179-181.

place, dans une situation qui reste désordonnée jusqu'au règne du calife Abû Bakr, sans que la célèbre rupture du barrage de Ma'rib n'ait effacé les traces du paganisme et des villes qui lui ont servi de cadre. Tâchons de remonter à contre-courant et de dresser le tableau d'un fait urbain conditionné par une société en évolution constante.

NATURE ET LIMITES DES SOURCES

1 - L'ÉPIGRAPHIE SUDARABIQUE

L'écriture sudarabique se forme à la fin du II^e millénaire av. J.-C. ; les inscriptions sont alors rares – quelques caractères tracés sur des tessons le plus souvent. Les inscriptions sur bâtonnets sont peu publiées. Les inscriptions lapidaires restent donc la source d'information épigraphique principale. Les plus anciennes sont actuellement datées du VIII^e s. avant J.-C. ; l'inscription connue la plus récente, à notre connaissance, date de 559-560. Ces textes couvrent donc la quasi-totalité de la période étudiée, à l'exception de la période proto-sudarabique et de l'occupation perse de la fin du VI^e s.

Près de 15 000 inscriptions sont aujourd'hui connues. Si le contenu de nombre d'entre elles est indigent en ce qui concerne la ville sudarabique, un millier de textes environ restent exploitables. Ces textes sont rédigés à l'aide d'un même alphabet dans quatre langues différentes : le madhâbien (d'après le wâdî Madhâb), dans le Jawf, parfois nommé minéen d'après le site de Ma'in) ; le sabéen ; le qatabânite et le ḥaḍramawtique ; à cela s'ajoute le sabéo-arabe, langue sabéenne par la morphologie et la phraséologie, intégrant des éléments de la langue arabe. Cette langue apparaît dans le royaume de Saba' et dans le Jawf avec la pénétration de tribus arabes à partir du II^e s. av. J.-C. Elle est attestée plus au nord, dans le wâdî Najrân et à Qaryat al-Fâw (Arabie Saoudite). La langue apparaît comme un référent identitaire majeur des différentes confédérations tribales sudarabiques, s'imposant dans les conquêtes et disparaissant avec les entités politiques qu'elles caractérisent (royaume minéen, royaume de Qatabân ou du Ḥaḍramawt).

Dans le cadre de l'étude du fait urbain, sur une période aussi longue et dans un contexte aussi vaste que le nôtre, l'utilisation de ces sources et leur interprétation requièrent quelques discernements.

La première contrainte est relative aux disparités chrono-géographiques du corpus. D'abord concentrées dans les régions du Jawf, de Ma'rib et du wâdî Bayḥân à la période sudarabique ancienne, les inscriptions se concentrent ensuite principalement sur les Hautes-Terres, la région de Ma'rib et de Zafâr. Si certaines périodes sont riches en textes sur l'ensemble du territoire étudié, notamment les I^{er}-III^e s., la quantité d'information fluctue considérablement d'une période à l'autre et d'une région à l'autre. L'analyse épigraphique achoppe par ailleurs sur un autre problème d'ordre chronologique. En effet, sur une période de près de 1 500 ans, il n'est pas rare qu'une thématique apparaisse à plusieurs reprises au cours d'une courte période sans pouvoir être analysée sur le long terme.

La seconde contrainte résulte d'un double problème : les thèmes abordés sont limités et la ville sudarabique n'est jamais le sujet ou l'objet d'une inscription en tant que tel. Ces dernières, cantonnées au récit d'événements historiques, à des dédicaces religieuses, à des notifications de propriété, à la commémoration de constructions d'édifices ou à des épitaphes, ne nous éclairent qu'indirectement sur le phénomène urbain. Ainsi, les inscriptions de (re)fondation nous informent de la présence d'un temple, de la construction d'un rempart ou de sa restauration, de l'édification d'un « palais »⁸⁷. De là, il devient possible de restituer, sur un certain nombre de sites non fouillés, la présence de bâtiments au caractère fonctionnel majeur (structure palatiale, défensive, lieu de pèlerinage, centre économique notamment).

Les inscriptions nous fournissent par ailleurs des données sur la structure administrative ou sociale de certains centres urbains par la mention d'institutions administratives (conseils, gouverneurs, administrateurs) ou de catégories sociales (présence d'une élite, de propriétaires fonciers...). Si des instances politiques ou religieuses apparaissent à de nombreuses reprises (mention de rois, de chefs de tribus, de prêtres ou du personnel des temples), le lien concret entre ces offices et la structure urbaine reste en général méconnu, dans de rares cas imprécis. À titre d'exemple, si au cours des trois premiers siècles, il est fréquemment fait mention de *qayls*⁸⁸ siégeant dans une ville, seule leur fonction de chef de tribu (*s²q*) est explicite, leur rapport d'autorité avec la ville dans laquelle ils sont nommés est difficile à cerner.

Les inscriptions ne nous informent qu'exceptionnellement des liens qu'entretenaient les établissements entre eux, par la mention de la présence de communautés étrangères ou en abordant la question de la colonisation⁸⁹.

Enfin, nous avons déjà eu l'occasion de signaler qu'il n'existe pas, dans les différentes langues sudarabiques, de terme pouvant être traduit par « ville ». Si le terme *hgr* est celui qui s'en approche le plus, son acception ne permet pas d'en faire l'expression du phénomène urbain⁹⁰. Il est, par ailleurs, hautement probable que la signification de ce terme a évolué dans le temps.

Ainsi, les données extraites de l'analyse des inscriptions portant sur les villes peuvent être confrontées les unes avec les autres et déboucher sur la mise en évidence de fonctions et de hiérarchies urbaines ; elles permettent de déterminer le processus

⁸⁷ Le terme « palais » est l'une des traductions du terme sudarabique *byt*, « maison ». Ces bâtiments, lorsqu'ils sont reconnus sur le terrain, s'apparentent à de l'habitat domestique standard, aux dimensions parfois plus imposantes que la moyenne. Le terme *byt* sert aussi à désigner les palais royaux (palais Salhîn à Ma'rib, Ghumdân à Şan'a', Raydân à Zafâr...).

⁸⁸ Voir la définition dans le chapitre « La dynamique sociale, clé de lecture de la dynamique urbaine ».

⁸⁹ Cf. chap. « La ville neuve ».

⁹⁰ Cf. chap. « *Hgr* : la ville sudarabique ? ».

d'urbanisation et son rapport au milieu qui l'engendre. Dans cette même perspective, l'étude des différents espaces linguistiques permet de cerner l'extension des sphères d'influence des grandes entités politiques et définit le contexte dans lequel évoluent les villes, dans lequel se définissent leurs forces d'attraction et dans lequel les réseaux urbains se transforment.

2 - LA BIBLE, LE CORAN ET LA GLOIRE DES ROIS

L'Arabie du Sud est mentionnée dans les textes sacrés à travers la légendaire reine de Saba⁹¹. Celle-ci apparaît dans la *Bible* à deux reprises : dans le premier Livre des Rois et dans le second Livre des Chroniques⁹² ; la tribu de Saba' est quant à elle citée dans la Genèse, le Livre de Job, les Psaumes, les Livres prophétiques : Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Joël⁹³. La tradition éthiopienne fait aussi apparaître la reine de Saba' dans un récit du XIV^e s., *La Gloire des Rois*. Le *Coran*, enfin, offre une version différente de la visite de la reine de Saba' chez le roi Salomon⁹⁴, il mentionne également l'oasis de Ma'rib et la rupture symbolique de son barrage⁹⁵.

Tous ces récits ne prouvent pas l'historicité du personnage de la reine de Saba', qui aurait vécu au temps de Salomon (X^e s. avant J.-C.). Les récits bibliques, écrits au plus tôt au VII^e s. avant J.-C., apportent juste la certitude d'une production de marchandises de valeur et de produits de luxe en Arabie du Sud (notamment l'encens) ainsi que de rapports commerciaux entretenus avec Israël. *La Gloire des Rois* a pour objectif de faire du peuple éthiopien l'héritier du peuple élu d'Israël. Enfin, le *Coran* vise principalement à souligner la mauvaise fortune des populations païennes. En somme, ces récits sont avant tout porteurs de sens et de symboles religieux, beaucoup moins de données historiques⁹⁶. À l'exception de la Sourate 27, ils ne nous sont d'aucune utilité dans une étude de la ville sudarabique.

3 - LES SOURCES CLASSIQUES

Les fantasmes liés à cette région productrice des aromates qui inondèrent les marchés du Proche-Orient et de la Méditerranée ont motivé les récits donnant naissance au mythe de l'« Arabie heureuse ». L'une des plus anciennes mentions de cette formule

⁹¹ Il est fait mention, par ailleurs, du nom *Hāzarmāwet* dans le livre de la Genèse (10:26), éponyme du clan Yoktanite, descendant de Sem. Ce nom est associé à la région du Ḥaḍramawt. Il ne nous informe pas sur l'histoire de la région sudarabique.

⁹² I Rois 10:1-13 ; II Chroniques 9:1-12.

⁹³ Genèse 10:7 ; Genèse 25:3 ; Job 1:15 ; 6:19, Psaumes 72:10-15, Isaïe 45:14 ; 60:6 ; Jérémie 6:20 ; Ezéchiel 27:22-23 ; 38:13 ; Joël 6:8.

⁹⁴ Sourate 27, versets 16-44.

⁹⁵ Sourate 24, versets 15-16 ; Sourate 34, versets 14-20.

⁹⁶ Pour plus de détails sur l'historicité du personnage de la reine de Saba' et plus généralement sur les sources bibliques, se reporter à C. Gilliot, 1997 et J. Briand, 1996.

« Arabie heureuse » se trouve dans le prologue des *Bacchantes* d'Euripide. Entretenu par Hérodote, ce mythe laisse progressivement la place à des récits plus proches de la réalité, avec, au début du III^e s. av. J.-C., les *Recherches sur les plantes* de Théophraste d'Érésos, qui nous livre des indications précises sur certaines plantes aromatiques (encens, myrrhe, casse, cinnamome). Il s'inspire notamment, pour sa description, du récit de l'exploration lancée par Alexandre le Grand et dirigée par Anaxachritès⁹⁷. Il est suivi, un siècle plus tard, de l'ouvrage géographique d'Ératosthène de Cyrène. Cette source classique est la première à faire mention de villes sudarabiques⁹⁸. Au milieu du II^e s. av. J.-C., Agatharchide de Cnide rédige une description dont le décalage avec la réalité fait douter de l'historicité du propos. Ce texte inspire largement la description de l'Arabie du Sud que fait Diodore de Sicile dans sa *Bibliothèque historique* au tournant de l'ère chrétienne. Il est notamment question d'une ville mythique, Sabei, capitale chimérique⁹⁹ sur les traces de laquelle s'aventura Malraux¹⁰⁰. Ces récits, associant mythes et réalité, stimulent le besoin de connaissances relatif à cette contrée fabuleuse. Les littérateurs des I^{er} s. av./ap. J.-C. bénéficient alors de sources plus fiables, notamment le récit de l'expédition d'Ælius Gallus en 25 av. J.-C. et les écrits du roi Juba II (vers 52 av. J.-C. - vers 23-34 ap. J.-C.). L'historicité des descriptions devient moins aléatoire, les détails relatifs à la géographie, la faune, la flore, la topographie mais aussi l'organisation sociale et le commerce sont plus nombreux. Des listes de sites accompagnés d'un qualificatif sont établies par Strabon dans sa *Géographie*, au I^{er} s. av. J.-C., puis par Pline l'Ancien un siècle plus tard dans *l'Histoire naturelle* (ces sites et leurs qualificatifs sont rassemblés en annexe 2).

À la même époque est rédigé le *Périple de la mer Érythrée*¹⁰¹, œuvre d'un auteur anonyme qualifié par M. Rodinson « d'esprit positif qui ne se permet aucune affabulation »¹⁰². Ce texte enrichit considérablement nos connaissances des sites côtiers, de la navigation et du commerce en Arabie du Sud. Il nous offre, avec la *Géographie* de Claude

⁹⁷ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IX, iv-v.

⁹⁸ Le texte mentionne les quatre grands royaumes qui composaient alors le cœur de l'Arabie du Sud et leur capitale, ce sont respectivement : les Minéens avec Kárna ou Kárnana (Qarnaw en sudarabique, l'actuelle Ma'ín) ; les Sabéens avec Mariaba (Ma'rib) ; les Kattabaniens avec Támna (Tamna', aujourd'hui Hajar Kuḥlân) et les Khatramôtites avec Sábatan (Shabwa).

⁹⁹ Diodore de Sicile la décrit en ces termes : « La ville de Saba, bâtie sur une montagne, est la capitale de tout ce pays. La royauté est héréditaire, les rois reçoivent du peuple de grands bonheurs, mais leur condition est un mélange de bien et de mal. Ces rois paraissent heureux en ce qu'ils commandent à tout le monde, sans rendre à personne compte de leurs actes ; mais ils sont malheureux en ce qu'il leur est défendu de sortir de leur palais sous peine d'être lapidés par le peuple selon l'ordre d'un ancien oracle. » (*Bibliothèque historique*, III, 46).

¹⁰⁰ A. Malraux, 1993.

¹⁰¹ La date de ce récit a longtemps été débattue. L'hypothèse la plus probable, défendue par Ch. Robin (1991 a ; 1997 b) situe la rédaction de ce récit vers le milieu du I^{er} s. Nous admettrons cette date pour toute interprétation relative à l'implantation des sites côtiers sudarabiques.

¹⁰² M. Rodinson, 1984, p. 68.

Ptolémée rédigée un siècle plus tard, une nouvelle liste de toponymes auxquels est associé un qualificatif, voire un descriptif (cf. annexe 2)¹⁰³.

À partir du IV^e s., l'intérêt pour les aromates décline ; la région intéresse désormais les Empires perse et romain d'Orient dans une perspective géostratégique, notamment dans le cadre de l'expansion du christianisme et dans l'établissement de sphères d'influence. On ne cherche plus à décrire la contrée des aromates et ses mystères mais plutôt à replacer la région dans le cadre culturel des grandes puissances de l'époque. C'est dans ce contexte qu'est rédigée l'*Histoire Ecclésiastique* de Philostorge, au début du V^e s., qui rapporte le récit de l'ambassade de Théophile l'Indien. Si l'évocation passée du royaume de Saba' est héritière des récits fantasques antérieurs à l'ère chrétienne (dans la tradition d'Agatharchide de Cnide et de Diodore de Sicile), les faits contemporains sont historiques. Il y est notamment question de la construction d'églises à Tapharum (Zafâr) et Adane ('Adan). Il comporte l'une des rares descriptions de sites sudarabiques à cette époque. Les textes du VI^e s., *De bello Persico* de Procope et la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, n'apportent plus d'information exploitable dans le cadre d'une étude du fait urbain sudarabique.

Six des récits présentés ci-dessus abordent transversalement la question urbaine sudarabique. Ils fournissent des listes plus ou moins longues de toponymes, dont la nature est généralement spécifiée dans une terminologie gréco-latine. Ce sont chez les auteurs grecs : *komê* (village), *polis* (ville), *metropolis* (métropole/capitale), *basileion* (palais royal), *emporion* (port de commerce), *ormos* (port, mouillage), *limen* (port) et *phroerion* (forteresse) ; chez les auteurs latins : *oppidum* (ville), *caput* (capitale) et *portus* (port). Ces récits permettent ainsi, pour la période concernée (fin du III^e s. av. - V^e s. ap. J.-C.), de dresser une hiérarchie et d'affiner le statut de certains sites.

Différentes contraintes relatives à l'emploi de ces sources doivent toutefois être soulignées. La limite majeure dans l'exploitation de ces sources écrites tient au fait que nous avons affaire, à l'exception du *Périples de la mer Érythrée*, à des récits de seconde main. Compilations d'informations provenant de sources et d'époques diverses, ces textes, lorsqu'ils traitent d'une région aussi reculée et méconnue que l'Arabie du Sud, introduisent des répétitions, des anachronismes et des imprécisions.

Les répétitions se manifestent, par exemple chez Pline l'Ancien, par l'apparition d'un même site, Shabwa, sous deux noms différents, Sabbatha et Sabota, qualifié dans le premier cas d'*oppidum*, dans le second de *caput*. Les anachronismes se caractérisent souvent par la mention de sites à une époque où ils ne sont plus attestés, ni archéologiquement, ni épigraphiquement. Pline mentionne ainsi au I^e s. les villes de Carnus et de Caminacus,

¹⁰³ La liste des toponymes mentionnée par Cl. Ptolémée, avec 151 entrées, est la somme topographique la plus importante.

identifiées respectivement aux sites de Ma'în (l'antique Qarnaw) et de Kamna (l'antique Kaminahû), sites de la région du Jawf. Les sites évoqués dans le cadre du récit de la campagne d'Ælius Gallus, cent ans après les événements, ont été abandonnés près d'un siècle auparavant. Les imprécisions, enfin, tiennent à la nature plus ou moins documentée et différenciée des sources utilisées par ces auteurs classiques. Comment interpréter le terme *oppidum* chez Pline lorsque l'on sait que seules certaines des sources qu'il utilise font la distinction entre l'*oppidum* et l'*oppidum munitum* (VI-xxx, 119 ; VI-xxxv, 179), distinguant de simples villes de province (par opposition à Rome) avec des villes fortifiées, tandis que d'autres sources qu'il utilise qualifient indistinctement toutes ces villes d'*oppida* ? Sommes-nous alors en droit d'attribuer au site en question une fonction défensive ? Pline qualifie des sites tels que Ma'în, Shabwa, Ma'rib ou Ḥinû az-Zurayr de simples *oppida* alors que d'importantes fortifications leurs sont connues. Cela ne nous autorise toutefois pas à étendre la fonction défensive à tous les sites qu'il qualifie d'*oppidum*, sachant que ce terme apparaît indépendamment du fait que le site soit fortifié ou non. La prudence impose donc une interprétation élargie du terme, nous ôtant par la même une source potentielle d'information sur la répartition des sites fortifiés.

La dernière difficulté dans l'exploitation de ces sources antiques est l'identification des toponymes hellénisés (ou latinisés) aux sites sudarabiques qu'ils désignent.

Les limites qu'implique l'utilisation des récits des auteurs classiques n'entraînent, si l'on reste prudent, qu'une perte d'information. Dans le cadre d'une étude du phénomène urbain en Arabie du Sud, ces récits n'en demeurent pas moins une source importante dans la définition du statut hiérarchique d'un certain nombre d'établissements et dans la caractérisation fonctionnelle de ces établissements, à un moment donné de leur histoire. L'interprétation ne peut aller au-delà de ces deux étapes. Si nous pouvons interpréter un site qualifié de *polis* comme hiérarchiquement supérieur à un site qualifié de *komé* et inférieur à une *metropolis*, il est, en revanche, exclu d'attribuer à ce site les critères de définition de la *polis*, propres au monde méditerranéen, que ce soit d'un point de vue civique, économique ou politique.

4 - LES SOURCES MÉDIÉVALES

Parmi les récits des traditionnistes arabes, seul Abû al-Ḥasan ibn Aḥmad ibn Ya'qûb al-Hamdânî (X^e s.) a retenu notre attention. N'étant pas en mesure de traiter la totalité d'un corpus trop abondant, nous avons préféré reporter l'étude des textes des chroniqueurs et historiens médiévaux tels que aṭ-Ṭabarî ou al-Baladhûrî par exemple. Il conviendra aussi, dans un complément d'étude, d'intégrer les écrits d'auteurs moins prodigues

qu'al-Hamdânî, en particulier ceux de Wahb ibn Munabbih¹⁰⁴ (VII^e-VIII^e s.) et de Nashwân al-Himyari¹⁰⁵ (XII^e s.).

Al-Hamdânî était à la fois géographe et voyageur mais il apparaît aussi comme un poète, grammairien, généalogiste et historiographe. Il a consacré son œuvre à la description de la péninsule Arabique et plus particulièrement à chanter la grandeur passée de son pays, l'Arabie du Sud. Tel Pausanias pour la Grèce antique, il nous livre à travers ses ouvrages une description historique et archéologique de cette contrée, assortie d'une description de l'organisation tribale et des langues parlées. Il est l'auteur de deux ouvrages : *Şifat Jazîrat al-'Arab* (*Géographie de la péninsule Arabique*) et *al-Iklîl* (*La Couronne*) dont seul les livres I, II, VIII et X nous sont connus. Si les livres I, II et X, consacrés aux généalogies de Himyar et de Hamdân, ne nous concernent qu'indirectement, le livre VIII en revanche est particulièrement important pour notre étude, faisant un recensement et une description des ruines visitées par l'auteur au X^e s. Pour notre recherche, nous nous sommes appuyé sur la traduction commentée de N. H. Faris du livre VIII d'*al-Iklîl*¹⁰⁶ et sur la synthèse des données archéologiques recensées dans les ouvrages d'al-Hamdânî réalisée par A. al-Garoo¹⁰⁷.

Les données recueillies dans l'œuvre d'al-Hamdânî ne peuvent toutefois être considérées comme historiquement incontestables. Elles sont le fruit d'une observation réinterprétée au profit de la valorisation d'une période révolue et d'une gloire passée. Ces interprétations se fondent par ailleurs sur une tradition orale vieille de plusieurs siècles. Enfin, si les données abondent pour les Hautes-Terres, rien ou presque n'est dit des sites des Basses-Terres et du Ḥaḍramawt, à l'exception des grands sites du Jawf et de Ma'rib. L'importance qu'al-Hamdânî attribue à certains de ces sites ne doit pas augmenter le poids hiérarchique qu'on peut leur attribuer au détriment des sites de l'Est du pays. Enfin, l'information que nous offre cette source est partiellement inexploitable dans le cadre d'une étude diachronique ; en effet, il s'agit d'une observation *a posteriori*, mettant sur un même plan l'ensemble des sites évoqués, à la différence des sources classiques. Il conviendra de caler chronologiquement les sites mentionnés en s'appuyant sur les données épigraphiques et archéologiques avant d'y associer les informations que nous livre al-Hamdânî et avant de pouvoir mener toute étude fonctionnelle, territoriale et diachronique de ces sites.

¹⁰⁴ *Kitâb al-Tijân fi mulûk Himyar* (*Livre des couronnes des rois de Himyar*) ; ce récit est un témoignage d'un auteur immédiatement postérieur à la fin de la période préislamique, comportant nombre de données historiques de premier ordre sur la fin de la civilisation sudarabique et l'arrivée de l'islam au Yémen. Il est en cours d'édition par J. Retsö, une première présentation en a été faite au cours de la *Fifth International Conference on Yemeni Civilization* (30 août-1^{er} septembre 2004).

¹⁰⁵ *Al-Qaşıda al-Himyariya* (*La qaşıda* [forme poétique] *himyarite*).

¹⁰⁶ N. H. Faris, 1938.

¹⁰⁷ A. al-Garoo, 1986.

5 - LES RÉCITS DES VOYAGEURS

Les premiers récits de voyage au Yémen sont d'abord ceux de curieux, puis d'explorateurs intéressés par la contrée des producteurs de café, denrée rare à l'époque moderne. L'intérêt archéologique est absent de ces textes. Ce sont par exemple le récit de Ludovico di Varthema¹⁰⁸, parti en pèlerinage à la Mecque, emprisonné à 'Adan, visitant les Hautes-Terres et la Tihâma, puis celui du jésuite Pero Paez en 1590¹⁰⁹, ceux des navigateurs des grandes compagnies de commerce comme Van den Broecke¹¹⁰ ou les lettres du navigateur français M. de Champloret publiées par Jean de La Roque¹¹¹.

C'est l'expédition envoyée par le roi de Danemark en Arabie, de 1761 à 1767, et dont seul Carsten Niebuhr rentre vivant, qui inaugure la série des expéditions scientifiques au Yémen¹¹², même si ce dernier se désintéresse des seules ruines qu'il visite, les ruines d'un « réservoir » qui n'a, à ses dires, « rien de merveilleux », la digue de Ma'rib. Il s'agit de la plus ancienne référence bibliographique nous informant sur la présence de sites archéologiques en Arabie du Sud depuis les écrits des traditionnistes arabes.

Le XIX^e siècle est marqué par une augmentation du nombre d'explorations au caractère scientifique de plus en plus affirmé, l'intérêt pour l'archéologie et l'épigraphie y étant croissant. Ce sont par exemple les voyages de J. R. Wellsted en 1835¹¹³, A. von Wrede en 1870, J. Th. Bent et son épouse dans les années 1890¹¹⁴ puis plus récemment B. Thomas en 1931¹¹⁵ ou F. Stark dans les années 1930¹¹⁶.

Outre leur enthousiasme et leur qualité littéraire, les auteurs de ces récits ont l'avantage d'offrir des descriptions ou des relevés de sites et d'inscriptions dégradés ou disparus depuis. Ils constituent à ce titre un précieux témoignage¹¹⁷.

¹⁰⁸ J. Pirenne, 1958, p. 28-40.

¹⁰⁹ A. Kraemmer, 1933.

¹¹⁰ J. Pirenne, 1958, p. 58-67.

¹¹¹ J. de La Roque, 1716.

¹¹² C. Niebuhr, 1772-1776.

¹¹³ J. R. Wellsted, 1837 ; 1838.

¹¹⁴ J. Th. Bent, 1894 ; 1895 ; J. Th. Bent & M. V. Bent, 1900.

¹¹⁵ B. Thomas, 1931 ; 1932.

¹¹⁶ F. Stark, 1939.

¹¹⁷ Pensons par exemple au voyage que T. J. Arnaud a effectué à Ma'rib en 1843 et publié en 1845.

6 - LES RECHERCHES SCIENTIFIQUES ET LES DONNÉES DE TERRAIN

a - Historiographie de la recherche en Arabie du Sud

Les véritables recherches scientifiques sont entreprises à partir du milieu du XIX^e s., avec le concours en particulier des Académies de Paris et Vienne, dans un but de collecte épigraphique. Ces voyages sont inaugurés par T. J. Arnaud en 1843¹¹⁸, qui entreprend l'exploration archéologique de la région de Ma'rib sous le mécénat de F. Fresnel, consul à Jeddah. Ce premier voyage marque le véritable début de l'archéologie et de l'épigraphie sudarabiques. En 1869-70, J. Halévy visite à son tour le Yémen et réunit près de 700 inscriptions publiées à partir de 1872¹¹⁹. Entre 1882 et 1884, E. Glaser entreprend une collecte épigraphique au nord de Ṣan'a'. Au cours de trois autres voyages (1885-86, 1887-88 et 1892-94), il explore successivement la région au sud-ouest de Ṣan'a', celle comprise entre Ṣan'a' et Ma'rib puis entre Ṣan'a' et 'Adan.

Ces trois découvreurs posent les fondements d'une histoire sudarabique démythifiée mais encore largement fondée sur l'étude des textes. Les fouilles archéologiques sont alors ponctuelles et hésitantes. Seules quelques rares campagnes de fouilles et de prospection sont menées la première moitié du XX^e s. : la première fouille archéologique date de 1928 avec la mise au jour du sanctuaire d'al-Ḥuqqa par C. Rathjens et H. von Wissmann¹²⁰. Dix années s'écoulent avant que ne soit entreprise une autre campagne, à Ḥurayḍa, sous la direction de G. Caton-Thompson¹²¹. Au cours des années 1930 et 1940, de nombreuses inscriptions sont découvertes à l'occasion de voyages d'amateurs et d'épigraphistes¹²² ; toutefois, la véritable exploration du Yémen ne commence véritablement qu'à partir de 1947 avec la prospection de A. Fakhry dans la région de Ma'rib et du Jawf¹²³, suivie de celle de M. Tawfiq à Ma'in¹²⁴ et des campagnes de l'*American Foundation for the Study of Man (IFPO)* dans le wādī Bayḥān (1950-51)¹²⁵, à Ma'rib (1951-52)¹²⁶ et dans le Zūfār (1952-53)¹²⁷.

Cet élan est malheureusement interrompu par des troubles tribaux rencontrés par la mission américaine puis par la guerre civile qui déchire la République Arabe du Yémen

¹¹⁸ T. J. Arnaud, 1845 ; 1874.

¹¹⁹ J. Halévy, 1872 ; 1873 ; 1877.

¹²⁰ C. Rathjens & H. von Wissmann, 1932.

¹²¹ G. Caton-Thompson, 1944.

¹²² Pour le détail, se reporter à l'historique de ces découvertes dressé par Ch. Robin (1982 b).

¹²³ A. Fakhry, 1948 & 1952.

¹²⁴ M. Tawfiq, 1951.

¹²⁵ R. LeB. Bowen & F. B. Albright (éds), 1958 ; R. L. Cleveland, 1965 ; G. W. van Beek (éd.), 1969.

¹²⁶ R. LeB. Bowen & F. B. Albright (éds), 1958 ; A. Jamme, 1962.

¹²⁷ F. P. Albright, 1982.

(R.A.Y.) dans les années 1960. Dans le protectorat de 'Adan, encore sous tutelle britannique, des prospections sont entreprises : l'une dans le wâdî Ḥaḍramawt par IFPO (1963), les autres par les Britanniques du Département des antiquités de 'Adan entre 1960 et 1965¹²⁸.

Durant les deux décennies suivantes (années 1970 et 1980), la situation politique au Yémen du Nord (R.A.Y.) et au Yémen du Sud (République Démocratique Populaire du Yémen - R.D.P.Y.) relativement stable permet l'entreprise de nombreuses campagnes de prospection. Les opérations principales sont les prospections françaises dans le wâdî Jawf (1978-80 et 1988-93), dans le wâdî Wuṣr (1981), dans la région d'Awsân (1972 et 1980-81), dans les wâdîs Bayḥân et Niṣâb (1989-97), dans le wâdî Ḥaḍramawt (1975-1979), les prospections italiennes (IsMEO) sur les Hautes-Terres et en Tihâma de 1981 à 1985, la prospection britannique en Tihâma (1982), les prospections américaines (IFPO) dans le wâdî al-Jûba (1982-85), enfin, les prospections russo-yéménites dans le Ḥaḍramawt (*Soviet* (puis *Russian*)-*Yemeni Joint Expedition* de 1983 à 1994). Notons parallèlement les prospections menées dans le Sud-Ouest de l'Arabie Saoudite par une mission américano-saoudienne en 1979 et 1980.

Dans les années 1990, les travaux se poursuivent malgré la fragilité politique qui suit la réunification des deux Yémen. Ce sont notamment les prospections germano-russes dans le Ḥaḍramawt, celles de la mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt (1999), les prospections britanniques (*University College* de Londres) et canadiennes (*Royal Ontario Museum*) en Tihâma en 1997, les nombreuses prospections réalisées dans la région de Dhamâr par l'*Oriental Institute* de Chicago de 1993 à 2000, par la Mission archéologique française au Yémen dans la région d'al-Bayḍâ', de Radâ' et dans le wâdî Bayḥân. Enfin, ce sont les prospections allemandes effectuées dans le wâdî Markha.

Le nombre des fouilles archéologiques suit une évolution comparable : peu nombreuses dans les années 1950, quasiment absentes durant les années 1960, elles recommencent à partir du milieu des années 1970 et se multiplient durant les deux dernières décennies, malgré les vicissitudes d'une guerre civile et les affrontements intertribaux.

Les fouilles concernent un nombre limité de sites qui constitueront les bases les plus solides d'une approche du fait urbain sudarabique :

Dans le Ḥaḍramawt :

- Bi'r 'Alî (mission russe de 1972 à 1994 puis franco-russe de 1995 à 1997) ;
- Ḥurayḍa (G. Caton-Thompson, 1938) ;
- Jûja (*Institute of Fine Arts* de l'université de New York, 1994-95) ;

¹²⁸ D. B. Doe, 1961 a, 1963, 1965 ; G. Lankester Harding, 1964.

- Makaynûn (Mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt, 2002-2005) ;
- Raybûn (*Soviet Yemeni Joint Expedition*, 1983 à 1987 ; 2005-2006) ;
- Shabwa (mission française, 1975-2004) ;
- Sha'b Munaydir (*Ohio State University*, 1998).

Dans les régions de Qatabân et Awsân :

- Hajar Ibn Ḥumayd (*IFPO* en 1950-51) ;
- Hajar am-Dhaybiyya (mission franco-américaine en 1992-93) ;
- Hajar Ṣurbân (mission française, 1998).
- Hajar Kuḥlân et sa nécropole Hayd Ibn 'Aqîl (*IFPO* en 1950-51 ; Département des antiquités de 'Adan en 1967 ; mission italienne en 1999-2004) ;

Dans la région de Saba' (Ma'rib - Hautes-Terres centrales) :

- ad-Durayb (mission italienne en 1985) ;
- al-Ḥuqqa (C. Rathjens et H. von Wissmann, 1928) ;
- al-Jafna (mission italienne, 1985) ;
- Hajar at-Tamra (*IFPO*, 1983) ;
- Hajar ar-Rayḥânî (*IFPO*, 1983-84) ;
- Ma'rib (A.F.S.M. en 1950-53 ; *Deutsches Archäologisches Institut* à partir de 1975 ; *IFPO* depuis 1997) ;
- Sha'b al-'Aql (mission italienne, 1985) ;
- Ṣirwâḥ-Khawlân (*Deutsches Archäologisches Institut*, 2001-2005) ;
- Ṣirwâḥ-Arḥab (*Deutsches Archäologisches Institut*, 1981).

Dans les Hautes-Terres méridionales, le Khawlân et al-Ḥadâ' :

- al-Masanna (mission italienne, 1983) ;
- as-Sibâl (*Dhamar Survey Project, Oriental Institute* de Chicago, 1994-96) ;
- Hammat al-Qâ' (*Dhamar Survey Project, Oriental Institute* de Chicago, 1995-99) ;
- Ḥaṣî (mission archéologique française de Qatabân, 2004-05) ;
- Jabal al-'Awd (*Deutsches Archäologisches Institut*, 1998-2005) ;
- Kharibat al-Ahjur (mission italienne, 1985-86) ;
- Wâdî Yana'im I (mission italienne, 1984) ;
- Zafâr (université de Heidelberg, 1998-2005).

Dans le Jawf :

- as-Sawdâ' (mission française en 1989-90 puis 2004) ;
- Barâqish (mission française en 1979-81 (Darb aṣ-Ṣabî) puis italienne en 1989 et 2004-2005).

En Tihâma et dans la région de 'Adan :

- al-Hâmid (mission britannique, 1994-96) ;
- al-Midamman (mission canadienne, 1997) ;
- Ma'layba (mission germano-russe, 1997-98) ;

- Şabir (mission germano-russe, 1994-96).

En Arabie Saoudite :

- Najrân (mission américano-saoudienne en 1981-82)

- Sihî (mission américano-saoudienne en 1984-85).

Dans le Zufâr :

- Khawr Rûri (*IFPO* en 1952-53 ; mission italienne, 1998-2004).

De nombreux autres sites ont fait l'objet d'études de surface accompagnées de relevés, de descriptions et de commentaires historiques, parfois de petits sondages, que ce soit dans le Ḥaḍramawt (Bi'r Ḥamad, al-Ghuraf, Sûna, Mashgha, Qârat Kibda...), dans le wâdî Markha (Hajar Yahirr, Hajar Ṭâlib, Hajar am-Lajiya...), dans le Jawf et le wâdî Raghwân (al-Asâhil, al-Bayḍâ', Jidfir Ibn Munaykhir, Kharibat Sa'ûd...) ou sur les Hautes-Terres (al-Kharâ'ib, Baynûn, al-Mi'sâl, am-'Âdiyya...).

b - Les données de terrain : avantages et insuffisances d'une recherche récente

Au regard de cette longue énumération, il est manifeste que les recherches archéologiques au Yémen, dans le Zufâr et dans le Sud saoudien sont récentes. Délaissée dans un premier temps au profit des civilisations du Nord et entravée par une conjoncture politique longtemps défavorable, l'exploration archéologique du Yémen n'a réellement pris son essor qu'à partir de 1975. L'avantage de cette recherche récente est qu'elle a bénéficié de l'apport des méthodes modernes (SIG, télédétection, etc.) et a intégré des problématiques peu abordées auparavant - notamment celles du paléo-environnement - à côté des analyses stratigraphiques et céramologiques plus classiques. Elle bénéficie par ailleurs d'une précision accrue dans ses calages chronologiques (malgré les problèmes de calibrage des datations isotopiques effectuées dans les années 1950-70).

Durant ces trente dernières années, les prospections ont été nombreuses et nous en avons mentionné un certain nombre. Toutefois, certaines régions restent dans l'ombre. La carte de répartition des 900 sites¹²⁹ inventoriés (Fig. 26) permet de visualiser les zones peu reconnues (ou celles dont la prospection n'a été pas publiée) : ce sont principalement la région au nord du Jawf et la région de Şa'da (les conflits tribaux y rendent toute exploration difficile, voire impossible depuis juin 2004), la bande côtière méridionale (à l'exception de la région de 'Adan, des environs immédiats de Bi'r 'Alî ou de la région de Sharma), les plateaux calcaires à l'est du Yémen, vastes et arides, et le Mahra dans leur prolongement. À côté de ces vides, on note une surabondance des sites en bordure du Ramlat as-Sab'atayn ;

¹²⁹ Malgré les difficultés à s'accorder sur une définition de la notion de site archéologique (cf. J.-P. Demoule, F. Giligny, A. Lehöerff & A. Schnapp, 2002, p. 158-159), nous désignons par site tout vestige ou groupe de vestiges mobiliers ou immobiliers repérés au sol ou dans le sous-sol ainsi que tout espace paysager modifié par une action anthropique (ex. : accumulations de limons d'origines anthropiques).

elle s'explique en partie par une préférence pour ces secteurs abritant des sites majeurs. À l'exclusion des sites de l'âge du bronze, les fouilles réalisées sur les Hautes-Terres se limitent par ailleurs le plus souvent à de petites opérations ponctuelles (al-Ḥuqqa, Ṣirwāḥ-Arḥab, Ḥaṣī, Kharibat al-Ahjur) et ne sont que rarement des opérations de grande ampleur (jabal al-'Awd, Zafār). Ceci est parfois dû au fait que l'occupation y a été continue depuis l'Antiquité et, qu'outre un remodelage permanent du tissu urbain, la présence de structures contemporaines y rend difficile des travaux extensifs.

Aux limites du terrain s'ajoutent celles de la bibliographie. Les données publiées sont abondantes et diverses, réparties entre des collections suivies (celles de IFPO, de l'IsMEO, du *Deutsches Archäologisches Institut* ou de l'Académie des inscriptions et belles-lettres par exemple) et nombre de périodiques. Ces données sont complétées par quelques travaux de synthèse sur la structure sociale de l'Arabie du Sud préislamique.

Néanmoins, dans une problématique urbaine, cette bibliographie n'est pas exempte de défauts, à commencer par une inégalité dans la documentation.

Celle-ci présente de nombreuses lacunes chronologiques : la période de transition entre âge du bronze et âge du fer reste mal connue à l'exception de la région côtière. Or, il semble que cette période soit celle de la fondation et du premier développement de ce qui deviendra un réseau urbain aux périodes suivantes. La période d'apparition des grandes entités politiques sudarabiques, de l'écriture et du commerce caravanier reste dans l'ombre. Les lacunes sont aussi d'ordre géographique. Nous avons mentionné les problèmes de méconnaissance de l'Est et du Nord-Ouest du Yémen. À cela enfin s'ajoutent les disparités chrono-géographiques : si l'âge du bronze est désormais bien connu dans les Hautes-Terres (Khawlân aṭ-Ṭiyāl et la région de Dhamâr), il l'est beaucoup moins dans la partie méridionale et orientale du pays. De même, le Sudarabique ancien est une période documentée dans l'intérieur du pays mais nombre de points restent à éclairer pour une grande partie des Hautes-Terres et de la côte.

L'insuffisance de certaines données engendre un problème d'un autre ordre : l'absence de réactualisation régulière des références utilisées. Ainsi, la collection de référence céramique à la base de toute étude comparative reste celle de Hajar Ibn Ḥumayd, établie il y a cinquante ans, complétée par de trop rares études telles que celles de Raybûn¹³⁰, Shabwa¹³¹ ou Hajar ar-Rayḥânî¹³².

Cette inégalité documentaire se manifeste sur un autre plan : la disproportion entre les données disponibles et l'importance des sites auxquels elles se rapportent. La documentation abonde sur le petit site du sha'b al-'Aql alors que rien ou presque n'est

¹³⁰ A. V. Sedov, 1997 a.

¹³¹ L. Badre, 1991.

¹³² W. D. Glanzman & A. O. Ghaleb, 1987.

connu de Ma'rib *intra-muros*, la principale ville d'Arabie méridionale au I^{er} millénaire av. J.-C. Cette limite est inhérente au contexte géopolitique du pays et à la marge de manœuvre dont disposent les chercheurs. Pour des raisons identiques, un déséquilibre dans le traitement de certains sites est préjudiciable. L'impossibilité d'y mener des fouilles ou le choix d'orientations privilégiant le monumental ont amené les archéologues à tendre vers l'étude de structures *extra-muros* (à as-Sawdâ' ou Ma'rib notamment). En revanche, la partie *intra-muros* de ces sites reste un mystère. Beaucoup de villes majeures et de capitales antiques ne sont connues qu'à travers les données épigraphiques en raison d'un contexte qui n'a jamais permis d'y mener une fouille.

Si l'on se focalise sur la question urbaine enfin, la dernière critique est double :

- une critique inhérente aux problèmes que l'on vient d'évoquer : rares sont les fouilles extensives et les publications de plans exploitables dans une étude urbanistique. Les seuls plans utilisables sont le plus souvent ceux de sites « lisibles » en surface, très rarement ceux de sites fouillés ou prospectés par électromagnétisme : les grands sites de Ḥinû az-Zurayr, Bi'r 'Alî, Najrân, Shabwa, Khawr Rûrî, Makaynûn, Raybûn, Şirwâḥ-Khawlân, ou les sites plus petits tels que Hajar Khamûma, Hajar Şurbân 1, Hajar aṣ-Şafrâ', Hajar Zâlimayn ou Qârat Kibda¹³³.

- par ailleurs, les sondages profonds permettant de connaître la chronologie des principaux sites depuis leur fondation sont tout aussi exceptionnels. L'exploitation de coupes provoquées par l'érosion ou la réalisation de sondages profonds ont été publiées pour les sites de Hajar Ibn Ḥumayd, Hajar Kuḥlân, Hajar am-Dhaybiyya, Hajar ar-Rayḥânî, Makaynûn, Najrân, Shabwa, Yalâ, auxquelles ils faut ajouter la publication des séquences céramiques de Bi'r 'Alî, Khawr Rûrî et Raybûn.

*

* *

Ce chapitre nous a permis de présenter les différents types de données disponibles pour une étude du fait urbain en Arabie du Sud. Elles sont géographiques, géologiques, climatiques, hydrologiques, épigraphiques, littéraires, enfin et surtout archéologiques. Ces dernières seront essentielles dans notre propos mais ne pourront faire cavalier seul.

Tout au long de cette étude, il nous faudra jongler, nous l'avons vu, avec des déséquilibres dans la nature des données, avec la combinaison ou la confrontation des données épigraphiques, littéraires et archéologiques, mais aussi avec les lacunes documentaires. Cette contrainte impose de garder à l'esprit ce déséquilibre permanent des

¹³³ Nous excluons de la liste les tracés de remparts publiés par J.-F. Breton (1994 a) qui ne fournissent que des indications de superficie et des données architecturales défensives.

données lorsque l'on tentera de définir les hiérarchies urbaines et les phénomènes d'attraction à l'échelle de l'Arabie du Sud.

La présentation succincte de ces données laisse peut-être l'impression d'un corpus indigent. Il n'en est rien. La discipline aujourd'hui présentée sous le terme de « sabéologie »¹³⁴, ou « *Sabaic studies* »¹³⁵, est certes récente mais a accumulé quantité d'informations dont il convient désormais de faire la synthèse. Cette nouvelle étape est marquée par un renouveau de la production écrite durant ces dix dernières années, avec la constitution de nouveaux corpus épigraphiques¹³⁶ et bibliographiques¹³⁷, la parution de plusieurs catalogues faisant, à travers la présentation d'une exposition itinérante, l'état de la recherche de ces cinquante dernières années¹³⁸, la rédaction d'ouvrages de synthèse généraux¹³⁹ ou thématiques¹⁴⁰. C'est dans cet élan que nous tentons de placer notre étude.

¹³⁴ Ch. Robin, 1996 b, p. 1.

¹³⁵ Y. M. 'Abdallah, 2003, p. 17.

¹³⁶ Ce sont, par exemple, les sept tomes de l'*Inventaire des inscriptions sudarabiques* publiés sous l'égide de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris et l'*Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente* de Rome, ou les trois premiers numéros du *Corpus of South Arabian Inscriptions* édités en 2004 par A. Avanzini.

¹³⁷ W. W. Müller, 2001.

¹³⁸ Le catalogue de l'exposition qui s'est tenue en France en 1997-98 est édité par Ch. Robin & B. Vogt (1997).

¹³⁹ A. de Maigret, 1996.

¹⁴⁰ Ce sont, pour l'architecture défensive, l'ouvrage de J.-F. Breton (1994 a) ou, pour la statuaire en pierre, l'ouvrage de S. Antonini (2001) par exemple.

LA VILLE ET SON ENVIRONNEMENT SOCIAL : DÉFINITION DE CONCEPTS EN CONTEXTE

Avant d'aller plus en avant dans l'approche du fait urbain, l'acception des deux concepts au cœur de cette étude (la ville et la tribu) doit être définie dans le cadre spécifique de l'Arabie du sud. Ces deux éléments sont en interaction constante, conditionnés par un cadre environnemental spécifique et une dynamique sociale qui en modèlent les contours ; ils ne sauraient être entendus dans une vision généralisante empreinte de clichés.

DÉFINIR LA VILLE SUDARABIQUE

La ville peut selon M. Weber être définie de manière multiple, toutes ces définitions ayant un seul point commun : la ville constitue un habitat concentré¹⁴¹, une « localité »¹⁴².

M. Roncayolo précise ce premier point en définissant la ville comme une « *forme autorisant des contenus variables* », ce qui ne permet pas « d'instituer d'emblée la ville comme un acteur social autonome, hors du temps et de la société qui la porte »¹⁴³.

Appliquer ce principe comme point de départ d'une définition de la ville en Arabie du Sud pour la période préislamique soulève deux problèmes : déterminer d'une part les « contenus variables » que comprennent ces « localités » sudarabiques, autrement dit les spécificités des sites d'habitat aggloméré dans le cadre géographique et chronologique étudié ; définir d'autre part, et préalablement à cette détermination des « contenus », l'existence d'un phénomène urbain au sens propre du terme, dans cette région. Est-il légitime de parler de « villes » en Arabie du Sud ? Cette question trouve sa raison d'être

¹⁴¹ Il est difficile de quantifier précisément ce qui définit l'habitat concentré ou aggloméré. Aucun seuil d'une densité de population ne peut être défini ; ces critères d'ordre quantitatif peuvent-ils se substituer à des critères nettement moins tangibles, opérant dans les sociétés antiques ? Un passage du Deutéronome (XXII:23-27) fait la distinction entre ville et campagne par le fait que dans la première, un cri est susceptible d'être entendu en n'importe quel endroit par un quidam, ce qui n'est pas le cas à la campagne. Cet exemple illustre l'impossibilité d'être en mesure de définir de manière rationnelle ce qui caractérise un habitat aggloméré et légitime l'introduction d'une part de subjectivité.

¹⁴² M. Weber, 1982, p. 17.

¹⁴³ M. Roncayolo, 1997, p. 28, 33.

dans un débat récemment ranimé autour de l'acceptation du terme « ville » pour qualifier les établissements sudarabiques¹⁴⁴.

Évoquer la ville sudarabique implique donc non seulement d'en définir la forme mais avant cela, d'en prouver l'existence même. Nous nous limiterons dans ce chapitre à ce point en testant la validité des différents critères de définition habituellement employés¹⁴⁵. Préciser les caractéristiques d'une citadinité sudarabique est un travail d'un autre ordre, conditionné par une dynamique spatiale et chronologique, ce travail nous occupera tout au long de cette étude.

1 - DES LANGUES QUI JETTENT LE TROUBLE

Que la mise en cause de l'existence même de villes en Arabie du Sud puisse encore apparaître dans la littérature scientifique en 2001 tient à une raison profonde et acceptée par la plupart des sudarabisants : il n'existe pas de terme traduisant le concept même de ville dans les différentes langues sudarabiques¹⁴⁶. Ce phénomène n'est pas une spécificité locale ; il semble qu'il en aille de même en Mésopotamie au III^e millénaire av. J.-C.¹⁴⁷ ou dans l'Égypte pharaonique¹⁴⁸.

Différents termes ont été utilisés pour qualifier les sites d'habitat, se limitant à des définitions très spécifiques ou au contraire généralistes. Quelles sont alors ces représentations que les habitants avaient de ces sites ?

a - HGR : la ville sudarabique ?

Ce terme est usuellement traduit par « ville ». Littéralement, il comprend une acception différente, plus précise d'un point de vue fonctionnel, plus généraliste dans la hiérarchie de l'habitat. Selon F. Bron¹⁴⁹, ce terme ne trouve de correspondant que dans le guèze où *hagar* signifie indifféremment « bourg, village, ville, cité, place forte, région et province ». Selon cet auteur toujours, l'arabe moderne du Yémen utilise le terme *hajar* pour

¹⁴⁴ J.-F. Breton (2001 a, p. 9-11) fait une brève historiographie de cette question dans une recension du catalogue de l'exposition sur l'Arabie du Sud de Munich (W. Daum, W. W. Müller, N. Nebes & W. Raunig (éds), 2000).

¹⁴⁵ Cette définition reprend et adapte dans ses grandes lignes le contenu d'un article publié par l'auteur sur le sujet (J. Schiettecatte, 2005), issu d'un travail de DEA (J. Schiettecatte, 2001).

¹⁴⁶ Les langues sudarabiques modernes (Mahri, Suqutri, etc.) ne sont pas prises en considération dans cette réflexion.

¹⁴⁷ Selon J.-J. Glassner (2000, p. 38), « la terminologie mésopotamienne n'aide guère à préciser les choses. Le mot sumérien *umu*, comme son correspondant akkadien *alu*, communément traduit par « ville », désignent tout habitat humain à l'exception d'une maison isolée ». Précisons que cette acception est quasiment identique à celle que nous attribuons au terme sudarabique *hgr*, communément traduit par « ville ».

¹⁴⁸ J. Parlebas (1983) évoque l'idéogramme *nywt* ou *nwt*, habituellement traduit par « ville » mais désignant en fait tout type d'habitat, du village à la capitale, et dont la nature peut être cherchée dans une lecture cosmogonique de l'idéogramme.

¹⁴⁹ F. Bron, 1995, p. 135.

désigner un site antique (Hajar Ibn Ḥumayd ; Hajar Kuḥlân...). En sudarabique, il désignerait la ville. Ch. Robin en précise l'acceptation¹⁵⁰. Il part du fait que les inscriptions sudarabiques mentionnent en tant que *hgr* de grands sites comme Ma'rib et de petites bourgades comme Ghûlat 'Ajîb. Par ailleurs, il signale que les traditionnistes arabes désignent par *hajar* soit l'enceinte réunissant les grandes demeures, soit un lieu d'assemblée tribal. De manière générale, ces acceptations ne convergent pas vers une seule traduction qui serait celle du terme « ville ». Deux éléments semblent récurrents : l'aspect habité et l'aspect fortifié ce qui amène Ch. Robin à traduire *hgr* par « une bourgade fortifiée, quelles que soient ses dimensions ». Nous préférons pour notre part « une agglomération de structures domestiques, fortifiée, de dimensions variables », le terme bourgade utilisé par Ch. Robin introduisant déjà l'idée de hiérarchie urbaine.

L'aspect fortifié est-il certain ? Les données philologiques vont dans ce sens. L'étude effectuée par A. Belova¹⁵¹ corrobore cette hypothèse, faisant découler le terme *hgr* de racines sémitiques ayant pour sens « pierre » ou « mur ». Selon cette dernière, les langues sémitiques, permettent l'interversion de la consonne laryngale « h » avec « ' », la base consonantique *hagar* pourrait alors être une variante phonétique de la racine consonantique *'gr que l'on retrouve en akkadien *igâr* « mur », en araméen 'gr « mur, voûte ». Par ailleurs, elle restitue une autre chaîne étymologique : la racine triconsonantique *hgr* aurait été initialement une racine biconsonantique *gar « pierre » (attestée notamment dans les langues couchitiques avec le sens de « montagne, sommet ») que l'on retrouve en arabe dans *ḥajar*, en guèze dans *wagr*, en araméen dans *yagr* et dans la racine verbale arabe *jarila* « être rocailleux ». Elle mentionne également la possibilité de voir dans *hgr* la variante phonétique de *ḥajar* où une pharyngale alternerait avec une laryngale.

Sur le plan archéologique, nous avons recensé 139 sites qualifiés de *hgr* par les inscriptions. Parmi ces derniers, 85 ne sont pas localisés, ou ne le sont que par la présence de toponymes actuels identiques, les vestiges ayant disparus ; 54 sites ont été reconnus sur le terrain, parmi ceux-ci, 47 présentent un rempart, quatre une forteresse à proximité immédiate. Seuls trois sites sont qualifiés de *hgr* et ne semblent pas fortifiés : Quṭra (l'antique *hgrn Mṭrt*), Ḥurayḍa (l'antique *hgrn Mdhb*) et al-Ḥuqqa (l'antique *hgrn Dmhn*). Sur ce dernier toutefois, la présence d'un rempart n'est pas improbable. Elle est suggérée par différents éléments parmi lesquels un mur au nord-ouest du site reliant plusieurs structures entre elles ainsi que deux tours dont une semi-circulaire, à l'est du site, datée de la période préislamique par la trouvaille *in-situ* d'un relief figurant un cheval et dont l'insertion dans la maçonnerie serait contemporaine de la construction¹⁵². Les tours indiqueraient donc la présence d'un rempart construit à l'est du site ; le côté ouest du village domine de plusieurs

¹⁵⁰ Ch. Robin, 1995 a, p. 148-49.

¹⁵¹ A. Belova, 1999.

¹⁵² C. Rathjens & H. von Wissmann, 1932, p. 22-23.

mètres les environs, au sommet d'une déclivité courte et abrupte. Un mur reliant les différentes structures d'habitat tel que celui conservé au nord-ouest du site suffisait à fortifier ce côté.

Le site de Quṭra a également pu avoir été fortifié même si les rares vestiges n'en apportent plus la preuve¹⁵³. La seule indication concrète qui renforce cette hypothèse est le qualificatif de *qaṣr* employé par al-Hamdānī pour qualifier ce site, terme qu'il utilise pour qualifier des sites fortifiés plus petits que ce qu'il désigne par *maḥfad* (ensemble fortifié de grandes demeures).

Le site de Ḥurayḍa ne présente aucune trace de fortification. La sédimentation ou l'érosion en ont-elles masqué les vestiges ou ce site n'était-il pas défendu ? Cette possible exception impose de nuancer la signification du terme *hgr* en fonction des langues sudarabiques, entendant par ce terme « une agglomération de structures domestiques fortifiée et de dimensions variables » dans les langues qatabânite, madhâbienne et sabéenne, et « une agglomération de structures domestiques fortifiée ou non et de dimensions variables » en ḥaḍramawtique, cette langue désignant par ce terme des habitats tantôt fortifiés (Shabwa : *hgrn S²bwt*, Khawr Rûrî : *hgrn S¹mhrm*, Hajar Ibn Ḥumayd : *hgr dh(t)-Ghlym*), tantôt couverts (Ḥurayḍa : *hgrn Mdhb*).

Quoi qu'il en soit, de cette interprétation découlent deux conséquences : le statut de ville ne peut être reconnu à n'importe quel site qualifié de *hgr* par les inscriptions ; le terme permet d'associer à un site une fonction défensive en dehors de la sphère linguistique ḥaḍramawtique. La présence d'un temple au moins dans ces localités est vraisemblable, comme l'avance A. H. al-Sheiba¹⁵⁴ ; la plupart des sites reconnus sur le terrain en comportent au moins un ; l'absence de structure culturelle reconnue parmi les vestiges d'un site n'est en soi pas significative : ils ont pu échapper à l'attention des chercheurs. Leur présence n'est pas davantage un indice nous permettant de faire des *hgr* des pôles religieux, dans la mesure où l'omniprésence de l'architecture religieuse est l'une des caractéristiques de la civilisation sudarabique, quelle que soit la forme et les dimensions des habitats qui lui sont associés. Nous refusons par ailleurs d'associer aux sites qualifiés de *hgr* la présence de places de marché, comme l'entend A. H. al-Sheiba. Cette structure, difficilement reconnaissable sur le terrain, tient une place particulière, semble-t-il, notamment dans la construction du pouvoir¹⁵⁵. Rien ne permet d'en faire une composante régulière des sites d'habitat sans en argumenter le propos. Ajoutons que le terme *hgr* intègre parfois une

¹⁵³ Ch. Robin nous a aimablement signalé qu'au cours de la visite qu'il a effectuée en 1978 et 1979 sur le site, il ne restait pratiquement plus rien de visible et que par conséquent, il était impossible de dire s'il y avait eu une enceinte. Il n'exclut pas la possibilité d'une ligne défensive au moyen d'un cercle de maisons accolées bien que cela n'ait pu être observé (communication personnelle).

¹⁵⁴ A. H. al-Sheiba, 1988, p. 3.

¹⁵⁵ Cette hypothèse a été développée dans un article à paraître (J. Schiettecatte, à paraître) ; cf. chap. « La ville sudarabique comme centre économique ».

notion territoriale, englobant le site d'habitat aggloméré et une partie du territoire qui en dépend¹⁵⁶. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette spécificité qui semble évoluer dans le temps et dans l'espace¹⁵⁷.

b - MṢN'T, 'QBT et 'RR : des sites à fonction défensive ?

Ces trois termes sudarabiques apparaissent dans les inscriptions pour désigner des sites fortifiés, généralement limités à une structure de type forteresse ou un château.

Le terme *mṣn't* (*maṣna'at*) apparaît dans les inscriptions :

- *CIH 541/21* : *mṣn't Kdr* ; la découverte du site du jabal Kadur nous permet de restituer le sens de forteresse ;
- Beeston Or Ant 1/1 : *mṣn't-hmw dh's¹lmⁿ*, « leur *mṣn't* dhû-Aslamân » ; le sens précis ne peut être établi ;
- al-Mi'sâl 3/3 : *w-mṣn'tⁿ Qrnt*, « et la forteresse de Qarnat » ; dans cette inscription, le terme est distinct de celui de *hgr* ce qui nous laisse entrevoir un sens dépourvu de la notion d'habitat aggloméré et restreinte à celle de forteresse ;
- Ir 40/2-3 : (...) *br' w-hwthr w-hqs²bn w-hs²qrm w-thwbn mṣn't-hmw ⁽³⁾T'rmn kl 'byt-hw w-mḥfdt-hw w-gn'hw w-kryfy-hw*, « (...) a édifié, posé les fondations, construit, achevé et rétabli la citadelle ⁽³⁾T'rmn, avec toutes ses habitations, ses tours, son enceinte et ses deux citernes »¹⁵⁸. Cette inscription transforme sensiblement la signification du terme. D'autant que ce toponyme *T'rmn* est également mentionné comme *hgrn T'rmn* (Ja 576/6). Pour reprendre les propos de Ch. Robin en marge de la traduction, « le même toponyme peut être qualifié de « citadelle » (*mṣn't*) et de « cité » (*hgr*) : il n'y a pas opposition entre ces termes ».

De ces quelques exemples¹⁵⁹, il en ressort que le terme *mṣn't* désigne une « place forte », que le site en question comporte un habitat aggloméré ou non. Si dans le champ lexical, il n'introduit pas de nuance de hiérarchie urbaine, il permet au moins d'associer aux sites ainsi qualifiés une fonction défensive.

Le terme *'qbt* (*'aqabat*), quant à lui, est tantôt traduit par « fortification » dans RÉS 3958, tantôt par pente (*hillslope*), traduction qu'en fait A. Jamme dans l'inscription Ja 649/31, 36¹⁶⁰. Le *Dictionnaire sabéen* propose de le traduire par « forteresse, bastion »¹⁶¹. Terme rarement employé, les diverses possibilités de traduction ne nous permettent pas d'associer de fonction précise aux toponymes qu'il accompagne.

¹⁵⁶ Cette question a été soulevée par A. F. L. Beeston (1971), ainsi que par Ch. Robin à plusieurs reprises (1984, p. 184-85 ; 1987 a, p. 118).

¹⁵⁷ Cf. chap. « Les tribus des Basses-Terres ont-elles un ancrage territorial ? ».

¹⁵⁸ Traduction de Ch. Robin, 1987 a, p. 115.

¹⁵⁹ On pourrait y ajouter les occurrences dans RÉS 3250/3-4, Ja 578/12, *CIH 155/2* et *CIH 353/14*, elles n'apportent toutefois pas plus d'informations quant à la définition de l'acception du terme.

¹⁶⁰ A. Jamme, 1962, p. 152.

¹⁶¹ A. F. L. Beeston, M. A. Ghul, W. W. Müller & J. Ryckmans, 1982, p. 18.

Le troisième terme, 'rr ('urr), est plus difficile à interpréter. Il désigne tantôt une montagne, tantôt un édifice perché vraisemblablement fortifié, mais aussi, comme le propose F. Bron, un habitat de montagne¹⁶². Le degré d'imprécision est encore une fois élevé et empêche d'associer au toponyme ainsi qualifié quelque fonction que ce soit sans indication complémentaire permettant de préciser le sens sous-entendu par l'inscription.

De ces trois termes, seul mšn't est donc susceptible de nous éclairer sur les fonctions défensives d'un établissement potentiellement urbain. Précisons que selon J. C. Biella 'hr désignerait la « ville (fortifiée) » sur la base de la traduction de l'inscription CIH 67¹⁶³. Néanmoins, le *Dictionnaire sabéen*¹⁶⁴ en fournit une traduction toute autre, le terme 'hr désignant selon ses auteurs « les nobles ». Ce terme ne nous apportera pas d'information supplémentaire.

c - QRY, 'ŠD ; DWR : une terminologie régionale ?

Ces trois termes désignent différents types d'habitat dont l'usage se serait limité à des régions spécifiques (Arabie Saoudite pour le premier, Tihâma pour les deux autres). Reprendre les données épigraphiques permet de préciser leurs sens.

Le premier, qry (qarya), apparaît dans les inscriptions :

- Ja 574/4 : (...) ḥrbw b-qr-hmw b-s^lrn dh-S^lhm, « (... qu') ils affrontèrent dans leurs qr dans la vallée du wâdî Sihâm ». Jamme traduit le terme par « fixed settlements »¹⁶⁵, de l'arabe qarr ; Beeston par « villages »¹⁶⁶. Dans le *Dictionnaire sabéen*, le terme est traduit par « ville en dehors de la sphère culturelle de l'Arabie du Sud »¹⁶⁷. Les événements mentionnés dans le texte ont pour cadre la Tihâma ce qui rendrait cette traduction caduque.
- Ry 533/12 : w'y'dw gm' qrytnhn, « Et ils se rendirent maîtres de la totalité de qrytnhn ». G. Ryckmans traduit le terme par « les deux agglomérations » sous entendant les « districts ruraux qui dépendent des deux villes »¹⁶⁸. Il s'appuie notamment sur la traduction que propose N. Rhodokanakis à partir de la racine sémitique qîr, qîrya : « quartier de ville » et « agglomération rurale »¹⁶⁹ ; J. C. Biella, s'appuyant sur la traduction de l'arabe qarya par village et reprenant la traduction de G. Ryckmans, traduit ici « the two rural districts »¹⁷⁰ ; A. F. L. Beeston le traduit quant à lui par le toponyme al-Qaryatayn¹⁷¹. Le parti pris de mettre en avant l'aspect rural ne semble se

¹⁶² F. Bron 1995, p. 135.

¹⁶³ J. C. Biella, 1982, p. 357.

¹⁶⁴ A. F. L. Beeston, M. A. Ghul, W. W. Müller & J. Ryckmans, 1982, p. 14.

¹⁶⁵ A. Jamme, 1962, p. 61.

¹⁶⁶ A. F. L. Beeston, 1976 a, p. 27.

¹⁶⁷ A. F. L. Beeston, M. A. Ghul, W. W. Müller & J. Ryckmans, 1982, p. 107.

¹⁶⁸ G. Ryckmans, 1955, p. 300, 305.

¹⁶⁹ N. Rhodokanakis, 1929, p. 108, n. 4.

¹⁷⁰ J. C. Biella, 1982, p. 467.

¹⁷¹ A. F. L. Beeston, 1976 a, p. 50, toponyme que l'on retrouverait dans la région du wâdî Ḥarîb dans Ja 649/26.

justifier qu'à travers le sens du terme arabe contemporain *qarya* « village, bourgade ». Chez al-Hamdâni, ce terme est toutefois perçu dans le sens de « ville » ou « village »¹⁷². Son apparition dans le nom de véritables villes, telles que Qaryat al-Fâw, en Arabie Saoudite laisse envisager le caractère urbain du terme *qry*. Le contexte de l'inscription Ry 533 n'est pas clair, *qrytnhn* désigne-t-il deux quartiers de Bi'r 'Alî, au cœur des événements mentionnés dans l'inscription, ou deux localités de la région ? La première hypothèse est envisageable si l'on traduit le terme dans le premier sens que propose N. Rhodokanakis de « quartier de ville ».

Quoi qu'il en soit, deux remarques peuvent être faites. Ce terme ne désigne pas spécifiquement des localités hors de la sphère culturelle sudarabique comme le montrent les deux inscriptions Ry 533 (les localités désignées se trouvent soit dans le Ḥaḍramawt méridional, soit sur les plateaux de la région d'al-Bayḍâ') et Ja 574 (les localités évoquées sont tihâmies)¹⁷³. D'autre part, rien ne permet de déterminer le degré d'importance du site. Il désignerait tout comme *hgr* des sites d'habitat de taille variable ; contrairement à *hgr* aucun aspect fonctionnel ne transparaît dans ce terme.

Le second terme, *'šd* (*'aşad*), figurant dans les inscriptions Ja 574/5 et Ja 575/3-4, a d'abord été traduit par « concentration d'ennemis, bande d'insurgés »¹⁷⁴ d'après un parallèle établi avec *'aşwada*, « combattre ». Y. Shitomi a depuis établi le lien qui semble unir l'emploi de ce terme avec les populations abyssines de Tihâma¹⁷⁵. Il propose d'y voir un emprunt au guèze *'aşad*, « terrain clos, village, campement (militaire) ». Ce terme désignerait selon lui des camps abyssins établis en Tihâma, en relation avec le contexte belliqueux des inscriptions Ja 574 et Ja 575. Toutefois, en considérant les occurrences de ce terme dans al-Mi'sâl 5 associées aux termes fils (*'lwd*) et filles (*bnt*), il préfère y voir l'acception moins connotée de « village », faisant de ce terme un synonyme de *dwr*. Le contexte de l'inscription Ir 69, découverte depuis et qui mentionne le terme à trois reprises¹⁷⁶, confirme l'hypothèse de Y. Shitomi.

Le dernier terme, *dwr*, attesté dans Ja 574/7-8 et Ja 577/4, nous venons de le dire, doit être entendu comme un synonyme de *'šd*, « village » en Tihâma. A. Jamme avait proposé une première traduction d'après une parenté avec l'arabe *'adwâr*, désignant « l'installation comportant quelques maisons ou tentes, la tribu de bédouins », le terme semblant alors introduire une nuance en désignant un habitat temporaire¹⁷⁷.

¹⁷² L. Forrer, 1942, p.128-29.

¹⁷³ Même si ce terme soit plus massivement employé dans les langues nordarabiques et levantines pour désigner la ville (*Qrt* en phénicien ancien, *Qryh* en araméen, *Qryt* en moabite - A. Lemaire, 1995, p. 22-24).

¹⁷⁴ A. Jamme, 1962, p. 62 ; repris par A. F. L. Beeston, M. A. Ghul, W. W. Müller & J. Ryckmans, 1982, p. 21.

¹⁷⁵ Y. Shitomi, 1981, p. 127-129. Ce rapprochement est d'autant plus probant que l'on sait que la Tihâma est sous domination abyssine durant les trois premiers quarts du III^e s. (Ch. Robin, 1995 b, p. 227-229).

¹⁷⁶ F. Bron, 1993.

¹⁷⁷ A. Jamme, 1962, p. 62.

A. F. L. Beeston proposait quant à lui le terme « patrouille », de l'arabe *dawriya*¹⁷⁸. W. W. Müller enfin les identifie aux villages tihâmis¹⁷⁹. L'emploi de ce terme désignant uniquement des installations en Tihâma semble aller dans ce sens. Nous aurions donc un second terme désignant des camps ou villages de Tihâma.

*

* *

En observant le champ lexical de la ville et du village dans les langues sudarabiques, on est frappé par une absence apparente de volonté de hiérarchiser par le lexique les sites d'habitat, ni même d'en caractériser les fonctions. Trois termes désignant ponctuellement la ville se recoupent : *hgr*, *mšn't* et *qry*. Ils comprennent toutefois tous les trois des sens plus larges, le premier désignant aussi le village ou la bourgade, en général fortifiés, le second pouvant désigner la citadelle, le troisième un village ou un district rural. Les termes *'qbt* et *'r* ne désignent jamais la ville et introduisent la présence d'un pôle défensif. Les derniers termes, *'sd* et *'dwr* n'ont pas de statut hiérarchique ou de fonction caractéristique clairement définis. L'usage de ces deux derniers termes semble limité dans le temps (vers le III^e s.) et dans l'espace (région de la Tihâma).

La ville sudarabique ne semble ainsi nullement définie par les acteurs locaux contemporains des événements. Si l'on se penche sur les sources classiques, il est certes fait usage de termes qui pourraient suggérer la présence d'un fait urbain en Arabie du Sud avec l'emploi fréquent du qualificatif *polis* ou *oppidum* appliqué aux toponymes locaux. Toutefois, ces auteurs ne se sont pas interrogés concrètement sur l'urbanisme de ces localités, se contentant d'appliquer une terminologie qui correspondait à leurs propres modes de représentation et référents culturels. *Oppidum* autant que *polis* ne nous permettent donc pas non plus d'affirmer l'existence d'un fait urbain en Arabie du Sud par simple analogie.

La terminologie urbaine en Arabie du Sud semble avant tout liée à la dimension socioculturelle, à la définition du territoire et à la structure tribale avant de s'attacher à des notions de hiérarchie ou de fonction urbaines. Avant de développer cet aspect, il convient toutefois d'établir la présence d'un fait urbain en Arabie du Sud en employant les critères de définition actuels, sans pour autant s'abstraire de l'environnement socioculturel qui a conditionné l'apparition et le développement de ce fait urbain sudarabique.

¹⁷⁸ A. F. L. Beeston, 1976 a, p. 62.

¹⁷⁹ W. W. Müller, 1978, p. 161.

2 - DÉFINIR LA VILLE SUDARABIQUE PAR DES CRITÈRES QUANTITATIFS

Les critères administratifs actuellement employés pour qualifier une ville sont numériques : la taille de l'espace occupé par une population agglomérée et la population occupant cet espace¹⁸⁰. Pour tester la validité de ce critère, il nous faut dans un premier temps réunir les données chiffrées.

a - L'obtention de données chiffrées : étude surfacique et paléodémographique

Aucun recensement, aucune source écrite ne nous fournit de donnée démographique fiable en Arabie du Sud avant l'Islam. L'examen bibliographique met en évidence la rareté des données surfaciques et des études paléodémographiques sur l'Arabie méridionale. G. van Beek est l'un des rares à s'être livré à cet exercice¹⁸¹. À son instar, nous avons effectué quelques tentatives de paléodémographie afin de tester le potentiel d'une définition qui se fonderait sur ce critère quantitatif (Tableau 1). Dans son étude, G. Van Beek a estimé la densité d'occupation sur le tell de Ma'rib, au milieu du XX^e s., à 57 structures habitées par hectare, d'après une photo aérienne datée de 1971. Dans une étude similaire des densités d'habitat, notre choix s'est porté sur les seuls sites sur lesquels les structures de l'occupation finale sont encore visibles et publiées, et dont la taille paraît significative : Shabwa, Najrân et Ḥinû az-Zurayr. Nous y ajoutons le cas de Ma'rib établi par G. van Beek. Sur chaque site, une zone-test où le bâti est bien visible a été délimitée, le nombre de structures y a été comptabilisé, rapporté à une surface d'un hectare. À ce nombre total, nous avons ôté, tout comme l'a fait G. van Beek, 10% des structures, l'ensemble du bâti n'étant pas totalement résidentiel. À l'aide de ces résultats et sur la base de dix habitants par maison¹⁸², des données démographiques peuvent ainsi être avancées, avec les limites tacites qu'elles impliquent :

¹⁸⁰ Les pays définissent comme urbaines des agglomérations ayant dépassé un seuil démographique déterminé : en France, il est de 2 000 habitants agglomérés, en Espagne de 10 000, aux États-Unis de 2 500, en Islande de 300, pour les Nations unies enfin de 20 000 habitants.

¹⁸¹ G. van Beek, 1982.

¹⁸² Cette estimation, certes incertaine, se fonde sur le fait que ces habitations devaient abriter des familles élargies, phénomène encore largement attesté aujourd'hui dans ces mêmes régions.

Site	Superficie de la zone test (en ha)	Nombre de structures	Nombre de structures par hectare	Nombre de structures résidentielles par hectare	Nombre d'habitants par hectare	Nombre d'habitants sur le site
Shabwa (15 ha)	2	44	22	20	200	3 000
Ḥinū az-Zurayr (<i>intra-muros</i> , 2 ha)	0,61	35	57	51	510	1 657
Ḥinū az-Zurayr (<i>extra-muros</i> , 0,7 ha)	0,60	43	72	65	650	
Ma'rib (100 ha)	2,53	161	64	57	570	57 000
Najrān (5,2 ha)	3	120	40	36	360	1 872

Tableau 1 : Tests paléodémographiques sur quatre sites sudarabiques.

Les résultats sont épars. Les chiffres obtenus sont relativement importants. Sur une base comparative empirique, on serait tenté de dire que ces chiffres nous paraissent raisonnables pour définir le caractère urbain du site ; en effet, au regard de données paléodémographiques établies sur des établissements urbains antiques ou plus récents, aucun de ces sites, à l'exception des grandes mégapoles de la Méditerranée antique, n'atteint de niveau très élevé. Les différents exemples que l'on peut trouver¹⁸³ soulignent la relativité des chiffres et le caractère limité des populations urbaines antiques. Dans le cadre de l'Arabie du Sud toutefois, il convient de préciser les limites de leur interprétation.

b - Les limites des données surfaciques

Les données surfaciques utilisées pour l'obtention de ces densités, autant que les résultats, impliquent, dans le cadre de notre étude, un certain nombre de réserves.

¹⁸³ À titre d'exemples, Ashshur, avec une superficie d'environ 35 ha, aurait réuni environ 7 000 à 10 000 habitants (M. T. Larsen, 2000 p. 79) ; la capacité d'accueil de la plupart des établissements grecs de l'époque archaïque et classique a été estimée à 5 000-6 000 habitants et la population d'Athènes au IV^e s. av. J.-C. à env. 50 000 habitants (P. Gros, 2000, p. 69) ; celle d'Olynthe n'aurait pas dépassé 10 000 habitants (M. H. Hansen, 2000 b, p. 156) ; les listes de recensement des cités-États mixtec fournissent des chiffres de population allant de 400 à 18 000 habitants, la majorité étant comprise entre 1 000 et 3 000 habitants (M. D. Lind, 2000, p. 569) ; la Lutèce gallo-romaine comptait 7 à 8 000 habitants pour 53 hectares ; le Paris de Philippe Auguste au XII^e s. comportait env. 50 000 habitants pour 253 hectares (site Internet de la ville de Paris : http://www.paris.fr/portail/accueil/Portal.lut?page_id=5427&document_type_id=5&document_id=8716&portlet_id=11661) ; Stockholm en 1643, lorsqu'elle devint officiellement capitale du royaume de Suède, regroupait alors 6 000 habitants (Donnée du musée historique de la ville de Stockholm) ; enfin, Ph. Ward donne l'estimation que faisait Guarmani en 1864 de la population de l'une des villes majeures d'Arabie Saoudite, Ḥa'yl, capitale des Āl Rashīd, qui comptait alors 7 500 habitants (Ph. Ward, 1983, p. 161).

Pour commencer, le nombre de sites sur lesquels une telle étude peut être appliquée est limité. Les disparités dans les résultats obtenus nous empêchent d'appliquer une densité moyenne à l'ensemble des sites sudarabiques, même implantés en milieu comparable.

Par ailleurs, l'exploitation des données surfaciques, élément de départ d'une étude paléodémographique, comporte trois limites majeures.

La première réside dans la difficulté à déterminer les limites physiques des zones d'habitat aggloméré, du moins de ce que M. Weber nomme la « localité »¹⁸⁴. Si la nature du relief ou la présence d'un rempart peut limiter l'extension de ce dernier et faciliter l'obtention de sa superficie, la surface des sites de plaine est difficile à calculer. Les sites fortifiés ne font pas forcément exception à la règle en comportant fréquemment des quartiers d'habitat *extra-muros* (Ḥinû az-Zurayr par exemple). Par ailleurs, les données surfaciques telles qu'elles sont publiées ne sont pas toujours explicites : s'agit-il de l'espace *intra-muros* ? De l'espace occupé par l'habitat aggloméré ? De la totalité de l'espace habité y compris une périphérie comportant un habitat éparé ?

Deuxième contrainte, les chiffres surfaciques obtenus pour un site correspondent à un état de ce site. Il est pratiquement impossible d'obtenir une évaluation chiffrée de son évolution. De ce fait, les comparaisons sont malaisées puisque seuls les chiffres correspondant à des états contemporains peuvent être confrontés.

Troisième contrainte, si la nature de l'architecture sudarabique s'avère parfois lisible en surface, en particulier l'architecture en pierre, les vestiges en briques crues ne sont pas aussi aisément repérables et par conséquent exclus de nombre d'estimations surfaciques. Ce problème entraîne une sous-estimation de la taille de certains habitats lorsque le premier type de matériau voisine avec le second, comme à Shabwa ou Ḥinû az-Zurayr par exemple.

c - Le périmètre irrigué comme substitut ?

Une étude fondée sur la superficie du périmètre irrigué peut-elle se substituer à celle de la zone d'habitat aggloméré ? On pourrait en effet penser que lorsque la superficie du site est difficilement calculable, l'estimation de la taille du périmètre irrigué, qui borde la plupart des sites sudarabiques, pourrait être une solution de substitution pour caractériser la densité d'une population. Ce substitut implique toutefois de poser comme postulat une étendue du périmètre irrigué qui serait fonction de la demande alimentaire de la population locale et donc de la taille de cette population et du site d'habitat dans lequel elle est établie. Un tel postulat implique plusieurs données factuelles : d'une part, la majorité de la production est destinée à la population locale ; d'autre part, celle-ci ne nécessite pas (ou très peu) d'importations vivrières. Le premier point doit être relativisé par le fait que

¹⁸⁴ M. Weber, 1982, p. 17.

des populations nomades, dont l'importance ne peut être évaluée, récupèrent une partie de la production agricole pour leur propre consommation ou pour en faire commerce.

Au-delà de ce seul postulat se posent aussi des problèmes dont certains ont déjà été observés dans l'estimation des surfaces habitées : le chiffre obtenu ne correspond qu'à un état de l'occupation ; la comparaison entre des zones cultivées en plaine et en terrasse est difficile du fait d'investissements en temps et en moyens différents. Enfin, comment délimiter les périmètres irrigués dans les zones où l'habitat est plus dense et où ces mêmes périmètres sont contigus¹⁸⁵ ?

Ce substitut à l'étude démographique comporte des contraintes qui relativisent sa pertinence. Si la taille du périmètre irrigué peut donner une idée de l'extension d'une agglomération, elle n'est exploitable, à titre comparatif, que pour quelques sites où les techniques agricoles sont identiques et où l'évolution du périmètre est connue. À ce double titre, cette donnée ne peut qu'être un complément d'information nous indiquant une éventuelle hiérarchie des implantations humaines et des densités d'occupation. Il ne peut aboutir à l'obtention de chiffres, encore moins nous en apporter les clés d'interprétation.

d - Les limites des données démographiques

Les résultats démographiques obtenus, nuancés par le problème de la détermination de la surface habitée et par la nécessité d'estimer une densité moyenne de l'habitat, souffrent au demeurant d'un autre problème majeur. Nous ne pouvons en effet définir le seuil de population au-delà duquel nous sommes en droit de parler de ville¹⁸⁶. Ceci souligne la principale faiblesse d'une telle analyse : l'absence de clés d'interprétation des données démographiques.

Les données démographiques, autant que les superficies obtenues, sont donc discutables et malaisées à interpréter. Néanmoins, si elles ne peuvent être utilisées comme élément de définition de la ville, les données quantitatives constituent la première étape d'une analyse de la hiérarchie des sites et fournissent une idée approximative des ordres de grandeur de ces populations.

3 - DÉFINIR LA VILLE PAR DES CRITÈRES QUALITATIFS : LES FONCTIONS URBAINES

Si ni la terminologie antique, ni les critères quantitatifs ne nous permettent de démontrer la présence de sites urbains en Arabie du Sud, la première par son imprécision,

¹⁸⁵ Dans le Jawf par exemple, les wâdis al-Buhayra, Madhâb et al-Jawf sont bordés sur plus de quarante kilomètres par un périmètre irrigué antique ininterrompu dépendant des villes de Ma'in, Haram, Kamna, as-Sawdâ' et al-Baydâ' (Ch. Robin & P. Gentelle, 1995).

¹⁸⁶ Les seuils définis par les pays contemporains mentionnés précédemment illustrent l'importance de la prise en compte de l'environnement socioéconomique dans la détermination de ce nombre minimum d'individus.

les seconds par l'absence des clés de lecture, il nous faut utiliser les critères de définitions employés dans les disciplines des sciences sociales et de la géographie humaine, les critères fonctionnels. En définissant à la fois le statut et la place d'un site dans un réseau urbain, ces fonctions et les polarités qu'elles définissent apparaissent comme la raison d'être de la ville. Le caractère urbain d'une agglomération se définit par sa plurifonctionnalité, les polarisations fonctionnelles qui la caractérisent et qui déterminent sa sphère d'attraction sur les sites voisins. C'est donc en appréciant les fonctions et activités qui lui sont associées et leurs combinaisons que l'on peut parler ou non de ville.

Plus aisées à déterminer qu'une superficie ou une densité de population, les fonctions d'un site peuvent être identifiées par l'analyse des vestiges ou des textes. Ces sources permettent d'établir une hiérarchie fonctionnelle qui, quantifiée, détermine la hiérarchie urbaine. En Arabie du Sud, ces fonctions sont d'ordre religieux, militaire et défensif, politique, administratif, économique et commercial. Le statut de la fonction vivrière, enfin, tient une place particulière.

a - Identifier les fonctions urbaines sur le terrain

La fonction religieuse

Le temple ou le sanctuaire rupestre sont à la base de la définition d'une fonction religieuse pour les siècles précédant l'apparition du monothéisme. Toutefois, pas plus que l'église ne détermine par son attraction le degré urbain des implantations d'Occident, le temple n'apparaît pas systématiquement comme l'élément caractérisant un pôle religieux. Seules les structures dont l'attraction dépasse la sphère du site d'habitat, par leur dimension sacrée ou par des pratiques culturelles spécifiques, sont à même de déterminer ces polarités. Les sanctuaires susceptibles d'étendre leur sphère d'influence au-delà du territoire du site et donc de contribuer à la définition du statut urbain d'un site sont en Arabie du Sud les sanctuaires fédérateurs, consacrés à la divinité tutélaire d'une tribu (ou d'une confédération tribale) et les lieux de pèlerinage. Les premiers comme les seconds symbolisent l'unité religieuse d'une fédération tribale dans ses différents échelons. Dans le Ḥaḍramawt où la structure sociale semble différente, c'est par l'accumulation des structures de culte qu'émergent ces polarités¹⁸⁷, accumulation qui, sur des sites comme Raybûn ou Makaynûn, dépasse la dizaine de sanctuaires répartis sur leur territoire.

Durant la période monothéiste (IV^e-VI^e s.), il est plus difficile de déterminer dans quelle mesure la présence de synagogues et d'églises (Zafâr, al-Makhâ, Şan'â', Najrân, Ma'rib, etc.) a pu déterminer les pôles fonctionnels. Les vestiges n'ont presque jamais été trouvés, leurs dimensions sont généralement inconnues, les sources textuelles sont lacunaires à leur

¹⁸⁷ Cf. chap. « Les sites du Ḥaḍramawt intérieur, un modèle régulier d'implantation ».

propos. À l'exception de Şan'â', l'absence de données précises rend difficile l'estimation de l'importance qu'ont pu avoir ces édifices¹⁸⁸.

Ajoutons que rien dans le champ lexical de la ville, que ce soit dans les langues sudarabiques, grecque ou latine, ne permet de déterminer quelque fonction religieuse que ce soit.

La fonction défensive

Révélatrices de la position stratégique d'un site, les fonctions militaires et défensives ressortent à travers la présence de fortins intégrés au tissu d'un site d'habitat tel que Shabwa. Assignés à la surveillance et à la défense du territoire, du terroir ou de l'habitat, ces fortins avaient une fonction défensive qui pouvait se doubler d'une fonction administrative. Le rempart, quant à lui, avait une fonction principalement défensive ayant pu se doubler à plusieurs reprises d'un caractère ostentatoire.

Cette fonction transparait, nous l'avons vu, dans l'emploi des termes *hgr*, à l'exception semble-t-il du Ḥaḍramawt, *mšn't*, *'qbt* et *'r* dans les langues sudarabiques, ainsi que du terme *phroerion* (forteresse) en grec.

Les fonctions politiques et administratives

Les bâtiments témoignant de ces fonctions sont les structures domestiques de grande taille, qui trahissent souvent la richesse du propriétaire par la taille de leur soubassement et le travail requis pour leur édification¹⁸⁹. Ces bâtiments, qualifiés de *byt* (« maison, palais, temple ») dans les inscriptions, sont en général interprétés comme la résidence d'un lignage¹⁹⁰, d'une élite, voire du souverain dans ses expressions les plus monumentales (« château » de Shabwa, bâtiment dit « TT1 » de Hajar Kuḥlân).

Le mobilier archéologique peut aussi témoigner du rôle politique joué par certains sites. Les monnaies, symboles de la puissance politique et économique d'un royaume, en sont le meilleur exemple en informant sur le lieu de frappe, correspondant généralement au nom d'un palais localisé en ville.

Les inscriptions sudarabiques nous renseignent sur le rôle politique et la place hiérarchique du site, de son éventuelle attractivité, par la mention de gouverneurs, d'administrateurs, de souverains.

Dans la littérature classique enfin, ce sont les sites qualifiés de *basileion* (palais royal) ; de *metropolis* (capitale) ou de *caput* (capitale) qui permettent d'envisager la présence d'une polarité politico-administrative.

¹⁸⁸ La cathédrale de Şan'â' fut, semble-t-il, fondée sous le règne d'Abrahâ dans le but d'en faire un lieu de pèlerinage rivalisant avec la Mecque (I. Gajda, 1997 b, p. 191).

¹⁸⁹ Voir sur ce point J.-F. Breton, 1998 b.

¹⁹⁰ Cf. chap. « *Byt* ».

Les fonctions économiques et commerciales

Ces fonctions sont plus difficiles à repérer sur le terrain et donc à hiérarchiser. Elles impliquent presque systématiquement une fouille qui aurait déterminé la présence d'espaces économiques ou commerciaux spécifiques par la découverte d'ateliers, de boutiques ou d'autres espaces de commercialisation tels que les places de marché, des concentrations monétaires (sous réserve qu'elles ne puissent être interprétées comme un lieu de frappe monétaire ou une thésaurisation), de structures de stockage, de carrières. La superficie du périmètre irrigué est également un indicateur du potentiel économique local.

En Arabie du Sud, la difficulté réside dans l'absence apparente d'espaces de commercialisation bâtis qui se distingueraient des structures domestiques, à l'exception peut-être de ce qui semble être des boutiques sur le site de Bi'r 'Alî¹⁹¹. Il semblerait qu'en l'absence de souk ou de caravansérail, non attestés jusqu'à présent, l'activité commerciale se soit effectuée en plein air, dans des structures légères ou peut-être au rez-de-chaussée de structures s'apparentant à de l'habitat domestique.

Les textes sont une source importante d'informations dans la détermination des fonctions économiques et de leur importance. Les inscriptions sudarabiques comportent des réglementations de l'activité commerciale, telles que celles qui figurent sur les faces inscrites de l'obélisque de Hajar Kuḥlân (RÉS 4337). Les sources classiques mentionnent les fonctions économiques avec l'évocation en grec d'*emporion* (port de commerce), d'*ormos* (mouillage protégé) ou de *limen* (port) et en latin, de *portus* (port, sans nuance entre port de commerce et simple mouillage).

La place de la fonction vivrière

Dans l'Arabie du Sud préislamique, la fonction de subsistance ne peut être dissociée de l'entreprise d'une définition d'un espace urbain. Jusqu'à ce que la ville ne permette plus de répondre à ses propres besoins alimentaires, compte tenu d'une croissance trop importante, de l'absence de terres cultivables à proximité de l'espace habité, d'une infrastructure urbaine incompatible avec une agriculture, de l'impossibilité à se rendre dans les zones cultivées pour la journée au regard des moyens de transport en usage (âne ou marche à pied), la ville est ce que Max Weber nomme une *Ackerbürgerstadt*, une « ville de citadins des champs »¹⁹². Pour reprendre sa perception du citadin :

« dans l'Antiquité, le citadin de plein droit se caractérisait, à l'origine, précisément par le fait qu'il considérait comme sienne une terre tout à fait libre, un

¹⁹¹ M. Mouton, P. Sanlaville & J. Suire, à paraître.

¹⁹² Ce à quoi P. Bairoch ajoute à juste titre que : « dans de nombreuses petites villes des premières phases de l'urbanisation, les agriculteurs devaient former la fraction dominante des habitants de ces cités et de ces villes. Ceci explique maints cas de développement « urbains » avancés que l'environnement économique ne semble pas pleinement justifier » (1985, p. 39).

kleros, un *fundus* (en Israël : *Chelek*), qui le nourrissait : dans l'Antiquité, le citoyen accompli est "citadin des champs" »¹⁹³.

Si le rejet de la sphère agricole est fréquent dans les définitions actuelles de la ville et s'il a pu amener à mettre en question l'existence même de la ville sudarabique¹⁹⁴, l'agriculture ne peut être rejetée d'une définition des fonctions et activités urbaines antiques à l'exception des rares mégapoles méditerranéennes¹⁹⁵. La définition que fait Hippodamos de Milet de la ville grecque idéale illustre par ailleurs ce propos, Aristote la résume dans sa *Politique* :

« Son système considérait une cité avec une population de dix mille habitants, divisés en trois classes ; il y avait défini une classe d'artisans, une de cultivateurs, et une troisième classe qui combattait pour l'État en guerre et qui était la classe armée »¹⁹⁶.

L'accessibilité des terres agricoles et les besoins vivriers ont entretenu la présence d'une population agricole dans les grands sites d'habitat de l'Arabie du Sud préislamique. Durant toute la période préislamique, urbanisation et agriculture sont restées indissociables, une agriculture aux spécificités régionales singulières qui a progressivement requis une main d'œuvre importante ainsi que l'intervention d'une classe dominante dans le financement des grandes structures d'irrigation et dans l'organisation et l'entretien de ces périmètres irrigués. L'extension du périmètre irrigué autour d'un site est un catalyseur du développement urbain, contribuant à créer une dynamique d'accumulation fonctionnelle. Il fixe dans l'espace habité au voisinage des cultures les fonctions politiques, économiques, commerciales et administratives. Le périmètre irrigué ne peut à ce titre être écarté d'une définition du caractère urbain des sites sudarabiques. Nous aurons largement l'occasion de développer ce point¹⁹⁷. La nuance qu'introduit l'apparition du fait urbain n'est donc pas le détachement des activités agricoles mais la fin d'une économie de subsistance, que la majeure partie des habitants de la ville soient agriculteurs ou non¹⁹⁸.

b - Les limites de la caractérisation des fonctions urbaines

Définir la plurifonctionnalité d'un site au moyen des données archéologiques et des sources écrites comporte plusieurs limites, à même de fausser l'appréciation de la nature urbaine d'un site et de son degré hiérarchique :

¹⁹³ M. Weber, 1982, p. 25.

¹⁹⁴ A. F. L. Beeston, 1971.

¹⁹⁵ B. J. Kemp explique notamment les motivations que pouvaient trouver une population d'agriculteurs à vivre en ville, tant que la « tyrannie de la distance » ne devenait pas une barrière infranchissable : « *The advantages of security and convenience in bartering agricultural produce as well as any psychological attraction in living close to the local centre of culture and wealth, presumably outweigh the inconvenience of having to travel each day to and from one's fields* » (1977, p. 196).

¹⁹⁶ Aristote, *La Politique*, II, 1267 b. Traduction adaptée de celle en anglais proposée par H. Rackham, 1944.

¹⁹⁷ Cf. chap. « les villes spontanées ».

¹⁹⁸ Voir sur ce point M. H. Hansen (2000 a, p. 11-12).

- les données archéologiques ne nous permettent pas toujours de déterminer l'originalité de certains édifices en apparence anodins comme nous l'avons mentionné notamment à propos des structures de commercialisation ;

- ces données doivent dater l'apparition et la durabilité d'une fonction sur un site, de manière à définir son rôle actif dans le processus d'urbanisation, or les vestiges ne le permettent pas toujours ;

- enfin, la présence même d'un édifice à caractère fonctionnel sur un site est-il la preuve de la pérennité de cette fonction ? La présence du palais Salhîn à Ma'rib, qui survit à la disparition du statut de capitale politique de cette ville en est un contre-exemple.

L'étude de la dynamique évolutive des sites doit toujours prendre en considération les disparités et les faiblesses documentaires. Elle impose de croiser autant que possible les sources de natures diverses pour en affiner le degré de précision.

c - Au-delà des réserves, les fonctions comme critères de choix

Les fonctions de chaque site, leur place dans les réseaux régionaux, leur valeur symbolique, politique, économique ou religieuse, peuvent être déterminées par le biais de différentes données résumées précédemment. La pluralité des fonctions permet, avant tout autre facteur et malgré les limites qu'elle comprend, de qualifier un site d'urbain. Sa hiérarchie dépendra alors du degré d'attractivité de ses fonctions et des polarités qu'elles définissent. Les données quantitatives (démographie, superficie), croisées aux données fonctionnelles, permettront tout au plus d'apprécier la taille des sites ainsi qu'une possible hiérarchisation de ces derniers.

L'accumulation fonctionnelle est le critère de base de la définition de la ville. En Arabie du Sud, la fonction de subsistance se trouve généralement à l'origine de cette accumulation¹⁹⁹. Ce sont plus rarement des nécessités défensives ou administratives. Prisonnière des contingences historiques, la ville évolue, cumulant d'autres fonctions, évolution qui, remise dans son contexte, définit le caractère propre de chaque ville sudarabique. Certains établissements urbains concentrent par ailleurs un certain nombre d'infrastructures et d'offices qui les font émerger en tant que pôles fonctionnels au sein d'un réseau de villes « généralistes ». Ces pôles déterminent l'ossature d'un réseau urbaine en évolution constante²⁰⁰.

Si l'on examine les agglomérations sudarabiques à la lumière de ce cadre théorique, nous nous apercevons que malgré la définition d'un certain nombre de fonctions majeures (notamment défensives et culturelles), il est difficile de définir un caractère véritablement

¹⁹⁹ Cf. chap. « Genèses urbaines ».

²⁰⁰ Cf. chap. « Approche intra-site : entre urbanisme et fonctions urbaines ».

urbain pour certaines d'entre elles, la limite entre une grosse bourgade et une petite ville étant ténue. On rencontre par exemple des sites fortifiés entourés d'un large périmètre irrigué mais sans témoin d'activité religieuse, économique ou politique de forte attraction : aṣ-Ṣafil et Qârat Kibda dans le Ḥaḍramawt, al-Kharâ'ib dans la région de Dhamâr, Hajar am-Dhaybiyya dans le royaume de Qatabân, etc.

Quoi qu'il en soit, d'autres sites apparaissent comme de véritables pôles plurifonctionnels d'attraction forte sur un territoire environnant. Ils comportent une population qui si elle apparaît modeste pour un observateur contemporain, n'en demeure pas moins conséquente comparée aux chiffres de l'époque ; un habitat dense et permanent ; une division des tâches et un partage des activités entre production vivrière, artisanat et commerce ; un cumul des fonctions économique, religieuse, défensive et administrative. Ces pôles se définissent à ce titre comme des villes, même lorsque leurs dimensions sont modestes et leur population largement composée de cultivateurs.

Sur la base de cette définition et de l'étude du corpus des sites recensés, une hiérarchie fondée sur des critères fonctionnels pondérés par des données surfaciques relatives a été établie. Cette hiérarchie fait apparaître différentes catégories de sites qui se caractérisent par plusieurs traits communs dont la définition – arbitraire en apparence – est justifiée dans les monographies à venir :

- Les hameaux : petits sites d'habitat épars, excédant rarement 0,3 ha.
- Les villages : la superficie de l'habitat aggloméré y est supérieure à 0,3 ha ; les populations y vivent d'une économie de subsistance marquée par la mise en culture et l'entretien d'un périmètre irrigué.
- Les bourgades : la superficie de l'habitat aggloméré excède généralement 0,8 ha et les fonctions réunies se limitent à la défense et à la gestion d'un terroir (fonction de subsistance, fonction défensive et fonction administrative liée à l'entretien du périmètre irrigué).
- Les centres urbains locaux : ces sites ont une superficie supérieure à 2 ha, ils réunissent généralement les fonctions défensives, la gestion d'un terroir caractérisé par la présence de structures d'irrigation, la fonction culturelle marquée par la présence d'un sanctuaire fédérateur, la fonction politique qui transparaît dans la résidence d'une élite locale.
- Les centres urbains régionaux : ces sites ne se distinguent des précédents que par une attraction dépassant les limites d'un territoire qu'impose l'environnement naturel. Cette attraction peut se définir par la présence de sanctuaires fédérateurs d'échelle confédérale ou du siège d'un pouvoir royal caractérisé par une autorité dépassant le cadre de la tribu ou par des visées hégémoniques.

L'ARABIE DU SUD : UNE SOCIÉTÉ SEGMENTAIRE

L'étude du phénomène urbain en Arabie du Sud ne peut se faire indépendamment du système social qui l'a créé et qui l'a conditionné à mesure que lui-même se transformait. Il ne s'agit pas d'entamer une étude théorique du système tribal, dont les définitions s'accorderaient mal à la réalité. Il n'est pas question ici de tenter de faire entrer la tribu dans le cadre d'une définition khaldûnienne²⁰¹, ni de nier la « tribalité » des populations sudarabiques parce qu'une opposition entre référents identitaires territoriaux et lignagers s'observent d'un groupe à l'autre, s'accommodant mal d'un modèle théorique figé. Le but est plus précisément de décrire la nature d'une structure sociale segmentaire et pré- ou proto-étatique, dont les nuances chronologiques et spatiales peuvent être perçues dans une étude du vocable et des représentations que se donnent les populations d'elles-mêmes. Si les données archéologiques ne font qu'effleurer cette organisation, les sources écrites sont une manne pour sa compréhension. Elles mettent en avant trois notions-clés dans la définition du système tribal sudarabique : 'hl, byt et s²'b. Nous allons tenter d'en définir les grandes lignes en insistant sur les nuances régionales et chronologiques. Ajoutons que cette description caractérise autant les populations rurales qu'urbaines et qu'elle constitue une première approche de la nature des populations urbaines – celles-ci seront examinées sous l'angle de l'identité et de la citoyenneté par la suite²⁰².

1 - 'HL ('AHL)

Le terme 'hl a été traduit de différentes manières. J. C. Biella propose « gens, famille, clan »²⁰³ ; le *Dictionnaire Sabéen* propose « gens, communauté, communauté religieuse »²⁰⁴. Ces deux traductions concernent le terme sabéen, utilisé dans cette langue de manière générique et indéfinie ; ses occurrences sont rares. C'est ainsi qu'il apparaît dans l'inscription sabéenne Ir 12 (v. 220) à Ma'rib sous la forme « et les gens de la tribu de Hâshid » (*w'hl s²'bn Hs²dm*) ou à la même période dans CIH 392/7, désignant de manière anonyme « leur famille ».

Si dans sa forme sabéenne du début de l'ère chrétienne, ce terme ne semble plus devoir être entendu comme une subdivision sociale spécifique ; il en va différemment de son emploi en madhâbien durant les siècles qui précèdent. Au cours du I^{er} millénaire

²⁰¹ Dans ses grandes lignes, cette définition fait de la tribu un groupe partageant la même idéologie d'une ascendance commune, que son territoire soit défini ou non et qu'elle soit unie ou non sous l'autorité d'un chef (R. Tapper, 1990, p. 52-53).

²⁰² Cf. chap. « Définir la population des villes sudarabiques : ... ».

²⁰³ J. C. Biella, 1982, p. 7.

²⁰⁴ A. F. L. Beeston & al., 1982, p. 3.

av. J.-C., 'hl apparaît comme deux subdivisions du système tribal : « clan et sous-clan », élément de base de la définition de la structure tribale des Basses-Terres intérieures selon Ch. Robin²⁰⁵. Sur cette définition et l'étendue géographique de l'usage de ce terme, il convient d'apporter quelques précisions. Le terme 'hl est en effet exclusivement utilisé dans la région du Jawf et plus spécifiquement à Haram avant l'apparition du royaume de Ma'in, puis dans ce dernier, dans les inscriptions des sites de Ma'in, as-Sawdâ' et Barâqish. Les rares emplois du terme effectués en dehors de ce royaume sont toujours le fait de Minéens, qu'ils soient installés en Arabie centrale (al-'Ulâ : M 325/6 et M 329/1) ou à Shabwa (S/75/131)²⁰⁶.

Les inscriptions réunies sous l'appellation *Listes des Hiérodoules* permettent d'en préciser la définition. Ces listes énumèrent les consécration d'épouses étrangères de Minéens dans la ville de Ma'in. La formule est standardisée : X, descendant de/fils de Y, celui de Z, du clan W a épousé et payé le prix de la fiancée A (originaire) de B.

Nous ne distinguons ici que cinq échelons plutôt que huit comme le propose Ch. Robin²⁰⁷ : l'individu X, la parenté ou la lignée Y (introduite par *bn*), le sous-clan Z (introduit par *dh-*) et le clan W (introduit par 'hl). L'ensemble des clans se regroupe dans une tribu *s²q^b*.

Nous prenons par ailleurs la liberté de nommer sous-clan le nom introduit par *dh-* pour l'unique raison que s'ils sont simplement introduits par cette particule dans les *Listes des Hiérodoules*, ils apparaissent en d'autres occasions précédés du terme 'hl. Citons l'exemple de Zalamân, sous-clan de Gab'ân, introduit par la particule *dh-* dans la *Liste des Hiérodoules* (M 392 C/3-4) mais qualifié de 'hl dans l'inscription M 197/2 ('hl Zlwmn 'hl Gb'n). Ceci amène à préciser qu'il faut, tout comme l'avait montré Ch. Robin, distinguer deux degrés hiérarchiques désignés par le même terme, 'hl : le clan et le sous-clan.

On obtient ainsi l'organisation sociale suivante pour le royaume de Haram puis celui de Ma'in au I^{er} millénaire av. J.-C. :

Individu → Lignage/parenté (X *bn* Y) → Sous-clan ('hl) → Clan ('hl) → Tribu (*s²q^b*).

Vers le I^{er} s. av. J.-C, avec la disparition des royaumes du Jawf qui l'emploient, le terme 'hl semble perdre l'acception d'une division hiérarchique tribale²⁰⁸.

²⁰⁵ Cette terminologie est définie par Ch. Robin qui en a décrit la nature précise dans deux articles (1982 a ; 1984).

²⁰⁶ L'inscription de Shabwa S/75/131 serait l'œuvre d'un personnage originaire de Ma'in si l'on en croit la restitution proposée par F. Bron (1991 a, p. 460-461).

²⁰⁷ Il semblerait que les noms regroupés derrière le terme 'b apparaissent plutôt comme une fratrie ou une ascendance directe selon que 'b se rapporte à l'auteur ou à son père plus qu'à une unité sociale comme l'avance Ch. Robin (1982 a, p. 19 ; 1984, p. 160).

²⁰⁸ Parmi les dernières mentions de ce terme ayant cette acception précise, voir : M 222 et Haram 38.

2 - BYT (BAYT)

Outre celles de « maison » ou « temple », le terme *byt* comprend les acceptions « famille, communauté²⁰⁹, clan, dynastie²¹⁰, ménage²¹¹ ». L'étude de la répartition des occurrences du terme dans l'espace et le temps introduit quelques variations utiles à la compréhension de l'organisation sociale sudarabique.

Dans un sens différent de la structure architecturale domestique ou du temple, au I^{er} millénaire av. J.-C., le terme apparaît le plus souvent dans la sphère linguistique qatabânite. Ce terme apparaît avec le sens de famille, peut-être de clan, dans deux inscriptions : Doe 2/4²¹² et AM 758. Cette dernière, bien que rédigée en ḥaḍramawtique, provient de la région de Hajar Ibn Ḥumayd et semble toujours refléter l'organisation sociale du cœur de l'ancien royaume de Qatabân²¹³. Il s'agit d'une dédicace à Wadd en remerciement de la protection de «⁽⁷⁾ (...) leur maison (*byt*), leurs⁽⁸⁾ hommes libres et leurs serfs (...) » D'après le contexte, *byt* semble en référer au lignage et à l'ensemble de la maisonnée se résumant dans les termes qui suivent : les hommes libres et les assujettis.

Les autres mentions en langue qatabânite semblent se rapporter à une formule spécifique : *dht-byt* (« celle de la maison de »). Toutes les inscriptions utilisant cette formule sont de graphie B (V^e début I^{er} s. av. J.-C.) et C (fin I^{er} s. av.-I^{er} s. ap. J.-C.) dans le système paléographique qatabânite²¹⁴. Ces formules stéréotypées respectent toujours un même ordre :

A, fille de (*bnt*) B de la tribu/ du clan (*dh-*) C, celle de la maison (*dht byt*) de X, fils de (*bn*) Y de la tribu/du clan (*dh-*) Z.

²⁰⁹ J. C. Biella, 1982, p. 41-42.

²¹⁰ A. F. L. Beeston & al., 1982, p. 34.

²¹¹ S. D. Ricks, 1989, p. 25.

²¹² Doe 2/4: (...) *w-lwfy 'b'l byt-s'l m* (...): ...and for the safety of the men of their family... (trad. A. Avanzini, 2004, p. 178).

²¹³ Cette inscription daterait du III^e s. et serait postérieure à la disparition de l'entité politique du royaume de Qatabân. La région est alors sous domination ḥaḍramie, ce qui explique le changement de langue. Cela n'empêche toutefois pas un maintien de la structure sociale traditionnelle, le royaume n'ayant disparu que quelques décennies auparavant.

²¹⁴ Système paléographique défini par A. Avanzini (2004, p. 25-33). Ce sont par exemple les textes :

TT1 35 (Hajar Kuḥlân, graphie B) : ⁽¹⁾Lb' bnt 'l'm dh-Hn'mt dht ⁽²⁾byt Dh'bm dh-Ygr (...)

TT1 363 (Hajar Kuḥlân, graphie B) : ⁽¹⁾M'd dht byt ⁽²⁾ls'l'd dh-Hwf'm w-bn ⁽³⁾Ḥḍrm (...)

TT1 747 (Hajar Kuḥlân, graphie B) : ⁽¹⁾Lḥym bnt Klbm bn 'ns¹ ⁽²⁾Klhm dht byt Ṣdq'mn (...)

TT1 863 (Hajar Kuḥlân, graphie B) : ⁽¹⁾'byth' bnt 'byd' M'=⁽²⁾hr dht byt Dh'bm M'hr (...)

RÉS 4273 (provenance inconnue, graphie B) : ⁽¹⁾...s²m dht byt Ḥys¹n (...)

Graf 6 (wâdi Bayḥân, graphie B) : ⁽¹⁾D'yt bnt 'bns¹ dh-Klhm dht byt 'm'ly ⁽²⁾dh-S²b'n

RÉS 4704 (Hayd Ibn 'Aqîl, graphie C) : ⁽¹⁾mt'm dht byt 'm'mn dh-Ḥḍrm ⁽²⁾w-dh-Dhr'n

YM 71 (wâdi al-Jûba, graphie C) : ⁽¹⁾Brlt dht byt 'mḥẓr bn Qs³mm

CIAS 47.11/o 1/F 72 (Hajar Kuḥlân, graphie C) : ⁽¹⁾Br't dht byt Rthd'l bn S²ḥz (...)

Cette formulation nous éclaire d'une part sur l'organisation lignagère qui semble caractériser ces populations qatabânites, signifiée par la parenté (*bn*) et l'appartenance à un clan ou à une tribu signifiée par le préfixe *dh-*. D'autre part, l'expression *dht byt*, que l'on s'accorde à traduire par « épouse de », à l'instar de F. Bron²¹⁵, signifie littéralement le départ d'une femme de son lignage, pour se rattacher au *byt* de son époux dont on précise généralement la filiation ou la tribu. *Byt* prend alors de toute évidence le sens de lignage que suggérait W. W. Müller en 1974²¹⁶.

Les sources écrites révèlent une organisation fondée sur le lien lignager et la tribu, les personnages se définissant par la filiation et le rattachement à une entité tribale (introduite par le terme *dh-*). Les degrés de hiérarchie tribale se dégagent moins clairement que dans le Jawf avec l'usage du terme *'hl* ou sur les Hautes-Terres avec les nuances du terme *s²'b* (cf. *infra*), le simple rapport de parenté et de filiation prédomine.

Par ailleurs, à de rares exceptions près, l'utilisation du terme *byt* pour désigner un lignage semble, pour la période antérieure au II^e s., propre à la sphère qatabânite. Les contre-exemples que nous avons réunis sont :

- l'inscription sabéenne du sha'b al-'Aql, Y.85.AQ/17, datée de l'époque des *mukarrib-s* de Saba' (vers les VII^e-V^e s. av. J.-C.) dans laquelle une épouse royale Gaḥimat est rattachée à la « maison » (*dht byt*) de Yatha'amar, son époux. La mention de la lignée royale apparaît également vers les VIII^e-VII^e s. av. J.-C. dans l'inscription Kamna 8/4 avec la mention de « la « maison » (du souverain) Nabat'alî » (*byt Nbt'ly*).
- l'inscription sur un bâtonnet non localisée et non datée Oosteers Instituut 14, mentionnant *'muthn dht byt S²bmhmw*, « 'Ammwathan, épouse de Shibamhumû » ;
- l'inscription des environs de Shabwa, al-'Oqm/1977, datée des I^{er} s. av./ap. J.-C. Il s'agit de la seule inscription ḥaḍramite mentionnant un lignage en ces termes : ⁽²⁾ (...) *w-mt tbr' s²w't-s¹ bn m[... ⁽³⁾m dhkrm hn' byt-s¹ w-ḥywm w-[...]*, « ⁽²⁾(...) et puisque son épouse est délivrée de sa m[aladie, qu'elles lui accordent un en-] ⁽³⁾fant mâle, sain, de sa propre « maison », (...) » ;

Au début de l'ère chrétienne, l'inscription Ja 1093 introduit l'ambiguïté qui caractérise le terme *byt* à partir de cette période, désignant tantôt la résidence d'un lignage – qu'il soit celui du souverain, d'un *qayl* ou de « petites gens » –, tantôt le lignage lui-même²¹⁷. À partir du II^e s. notamment, l'usage du terme se répand sur les Hautes-Terres et son sens se

²¹⁵ F. Bron, 1999, p. 200.

²¹⁶ W. W. Müller proposait déjà de voir un lien de parenté dans le terme *byt* : « *byt*, „Haus“ wird hier im Sinne von „Hausangehörige, Familie“ gebraucht ; man vergleiche die Parallele im ebenfalls qatabanischen Text RÉS 4273/1 : *dht byt ḥysn*, „die von der Familie des Ḥaisân“ » (1974, p. 146-147), que lui dénigrait A. Jamme (1976, p. 142-143), l'élargissant au sens de maisonnée. Selon ce dernier, le personnage dans les inscriptions aurait aussi bien pu avoir été une servante qu'une épouse. Le contenu de l'inscription royale sabéenne Y.85.AQ/17 semble lui donner tort.

²¹⁷ Dans cette inscription, il est fait mention du dédicant, de ceux de son clan, et de leurs *'byt*. L'acception à donner au terme *byt* n'est pas claire, « lignage » autant que « maison » convenant au contexte.

modifie légèrement, oscillant entre « palais » et « lignage », jouant parfois sur l'ambiguïté par l'association des notions d'habitat et de structure tribale dans une même formulation.

Le sens de palais est évident dans les inscriptions sabéennes antérieures au début de l'ère chrétienne (Ja 400 ou Ja 552) ou même de cette période (Ja 562²¹⁸, Ja 576/4²¹⁹ ou Av. Aqmar 1²²⁰). Av. Aqmar 1 semble montrer par ailleurs qu'une même lignée familiale (*bnw*) réside dans une résidence, *byt*, qui se matérialise sur le terrain par ces grandes maisons-tours auxquelles un nom est donné²²¹. La mention de ces noms de résidence se formalise progressivement dans l'expression *'b'l bytn X*, « les maîtres de la maison X », expression notamment employée pour les maisons les plus prestigieuses comme métonymie du lignage²²² (désignation du contenant, la maison, pour le contenu, le lignage). L'emploi se généralise ensuite dans la titulature qu'emploient les *qayl-s* dans leurs dédicaces, sous la forme A du lignage B, maître du palais C, *qayl* de la tribu Y, fraction Z²²³.

De cette métonymie naît l'ambiguïté d'un terme qui désigne la résidence mais que l'on peut entendre par son contenu, un lignage (*bnw*)²²⁴. Cette confusion transparaît notamment dans l'inscription Ja 2839 (II^e s.) où l'on mentionne dans un premier temps le clan Saḥar (*bnw dh-šhr*) puis toutes les maisons (de la tribu) de Saḥar (*kl 'byt dh-S^lhr*), étant à entendre autant comme leurs résidences que comme toutes les familles de ce lignage. Le problème est le même dans RÉS 4127 (v. I^{er} s.), dédicace « pour le salut de leur [le dédicant et ses deux fils] maison (*byt*), leur maître et leurs *qayl-s* », ou encore dans l'inscription cursive YMN 11733/3²²⁵.

Ainsi, le terme *byt*, dans le champ lexical de la structure sociale semble désigner la famille dans un sens lignager, d'abord restreint à de rares occurrences liées aux souverains de Kaminahû (Kamna 8) puis de Saba' (Y.85.AQ/17) avant de se cantonner à la sphère qatabânite, apparaissant notamment dans l'expression du lien du mariage. En même temps que disparaît le royaume de Qatabân, l'usage de ce terme se répand dans le royaume de

²¹⁸ Ja 562/6-7 (datée de la fin du II^e s.) mentionne notamment le retour des rois de Saba' et dhû-Raydân dans le palais (*byt*) Sallîn, depuis le palais du clan de Ghaymân (*bn byt bny dh-Ghymn*).

²¹⁹ Ja 576/4 (datée du milieu du III^e s.) mentionne le « pillage de la maison de la tribu Shamatân » (*byt dh-S²mtn*).

²²⁰ Av. Aqmar 1/7 (datée du milieu du II^e s.) évoque « l'acquisition de la maison des *bny S²mhs¹m'*, la maison des *bny Gmm* dans la ville de (Y)trm ».

²²¹ Cette idée est notamment illustrée par l'inscription CIH 2/7 (fin du II^e s.) où il est fait mention de *'dy byt bny Ydm*, « dans la maison du lignage de Yadûm ». Des formulations semblables sont employées dans Ja 625 (III^e s.) ou Ja 592 (III^e s.).

²²² Au I^{er} s. par ex. : al-Mi'sâl 1 : *'b'l byt-hmw Hrn* ; CIH 567 : *b'l byt-hmw 'dr*.

²²³ Ce sont à la fin du II^e s. : Ja 562 ; au III^e s. : Ry 538, Ja 616+622, Nami NAG 8, Ja 651, Ja 695, Ja 716, Ja 718+785, Ir 22, Ir 40 ; au IV^e s. : Ja 670, Ja 671+788, Van Lessen 23, etc.

²²⁴ État de fait auquel conclut également A. V. Korotayev (1996, p. 24).

²²⁵ L'orthographe du toponyme *Mrb* nous incite à la dater des II^e-III^e s. Le traducteur propose « ⁽³⁾En ce qui le concerne, qu'il se préoccupe de la menace (?) envers votre famille (*byt-kmw*) » (J. Ryckmans, W. W. Müller & Y. 'Abdallah, 1994, p. 57).

Saba' : dans le Jawf (MAFRAY-al-Bayḍā' 100) autant que sur les Hautes-Terres. Il désigne autant la résidence des lignages que ces mêmes familles par métonymie. Une occurrence tardive (vers le V^e s.) et isolée dans l'inscription Beeston Or Ant 1/1, provenant du wāḍi Sanā (Ḥaḍramawt), en langue sabéenne semble difficile à mettre en relation avec l'évolution présentée ici.

3 - S²'B (SHA'B)

Le terme de s²'b (tribu) est relativement ancien. L'une des premières occurrences se trouve dans la grande inscription du *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, RÉ^S 3945 (datée vers 680 av. J.-C.). Il est utile de signaler que cette occurrence n'apparaît, dans ce long texte, qu'à une seule reprise, qui plus est pour qualifier des tribus implantées en marge de l'Arabie du Sud, les tribus de Muha'mir, implantées dans le wāḍi Najrân (RÉ^S 3945). Une inscription contemporaine du Jawf en fournit une seconde occurrence, al-Ḥarâshif 2. Le terme de s²'b apparaît par la suite dans la quasi-totalité des royaumes sudarabiques avec des acceptions variables selon les régions et les périodes, tâchons d'en définir les grandes lignes.

a - Le s²'b minéen

S'il est un élément structurant de la société sudarabique dans cette région, il n'est toutefois qu'exceptionnellement mentionné hormis pour les deux tribus qui fédèrent l'ensemble des clans du royaume minéen : la tribu de Ma'in et dhû-Yathill (s²'b M'n w-dh-Ythl). Cette tribu est mentionnée sur le site de Ma'in (ancienne Qarnaw), au moins entre le IV^e s. et le I^{er} s. av. J.-C. (RÉ^S 2774/6 ; RÉ^S 2775/2 ; HSM 1936.l.19/3), sur le site de Barâqish (ancienne Yathill) à la même période (RÉ^S 3022/3 ; RÉ^S 3025/2 ; RÉ^S 3012/10 ; RÉ^S 2954/1), mais aussi à as-Sawdâ' (as-Sawdâ' 27/1) dont on sait qu'elle entre dans la sphère minéenne au cours de cette période et à Hajar Kuḥlân (ancienne Tamna'), dans le royaume de Qatabân, entre le V^e et le III^e s. av. J.-C., où un comptoir commercial minéen est établi (RÉ^S 3854/1, RÉ^S 4337 B/11, Van Lessen 9/6).

Dans le lexique madhabien, le terme s²'b désigne l'ensemble des clans ('hl) fédérés. Il s'agit de la tribu prise dans son sens le plus large que A. V. Korotayev définit sur les Hautes-Terres comme s²'b de niveaux 1 et 2 (cf. *infra*).

b - Le s²'b qatabânite

Si l'on observe l'emploi du terme en tenant compte de l'évolution chronologique fondée sur les données paléographiques proposées par A. Avanzini, quelques remarques peuvent être avancées. Du V^e au III^e s. av. J.-C. (graphie de type B1), la titulature royale semble regrouper les tribus (s²'b) dont la fédération compose le royaume de Qatabân. Le souverain est en effet qualifié de roi ou *mukarrib* « de Qatabân et des enfants de 'Amm et de

Awsân, de *Khd*, de *Dhs^lm* et de *Tbn(w)*, premier né de *'nby* et de *Hwkm* ». Ces quatre noms Awsân, *Khd*, *Dhs^lm* et *Tbn(w)*, sont déjà associés au début du VII^e s. av. J.-C. dans l'inscription RÉS 3945/6-7, toponymes alors perçus comme des régions dans la traduction qu'en offre le *Répertoire d'Épigraphie Sémitique*²²⁶. Awsân est également une tribu ; les inscriptions qatabânites prouvent qu'il en est de même avec *Khd* (RÉS 3688/2 : *s²bn Khd dh-Dtnt*), tribu que l'on peut localiser dans la région de la Dathînat, non loin de l'actuelle al-Lawdar ; on peut enfin se demander si *Tbn* ne peut être identifié avec la tribu *Tbnn* (*s²bn Tbnn*), mentionnée vers les I^{er} s. av./ap. J.-C. dans RÉS 3566/4-5.

Nous aurions alors ici les quatre grandes tribus (*s²b*) qui composent avec celle de Qatabân (*s²bn Qtn*), mentionnée notamment dans RÉS 3879, les grandes entités constitutives du royaume. La mention de ces tribus dans la titulature tient probablement plus au prestige passé – rappelons qu'elles sont évoquées deux ou trois siècles plus tôt dans l'inscription du *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî – qu'à une réelle importance géopolitique. À côté d'elles, on trouve d'autres tribus dont l'importance a pu varier : *s²b dh-Dr'* (Pirenne Huwaydar 1/6 & 2/8) dans le wâdî Dura', qui se place sous l'autorité du souverain qatabânite à la suite d'un conflit avec le Ḥaḍramawt ; *s²b S³fn* (RÉS 4337B/23), tribu qui tient une place prédominante dans le commerce à Hajar Kuḥlân ; *s²b 'dm* (Ja 2361/2-3), implantée en amont du wâdî Bayḥân, dans la région du jabal Khudhra ; un groupe de cinq tribus de la région du jabal al-'Awd mentionnées dans RÉS 3858/1 (*s²bn Dhbn dh-Hmrr w-N's^l w-dh-Wdn w-Ṣbrm w-Slmn*).

Ces différentes tribus définies comme *s²b* n'apparaissent pas subdivisées autrement qu'en une multitude de lignages (*byt*). Les sources ne montrent pas de subdivision pyramidale telles que celles observées dans le Jawf ou sur les Hautes-Terres. Par ailleurs, si certaines tribus semblent prestigieuses par leur ancienneté, aucune prédominance réelle n'apparaît si ce ne sont les tentatives du souverain d'imposer l'autorité de celle de Qatabân.

La période qui s'ensuit (II^e déb. I^{er} s. av. J.-C.), associée aux inscriptions de graphie B2, illustre les changements qui s'opèrent. Les seules tribus désormais mentionnées sont celles de *S^lmm*, probablement identifiable avec *s²bn S^lmn* de RÉS 3858/1, mentionnée dans un texte de Hajar Kuḥlân (MQ-HK 7/3), et la tribu *Hrbt*, établie dans le wâdî Ḥarib, dont l'importance croît à partir de cette époque. On la retrouve notamment à la tête d'une campagne militaire dans le Ḥaḍramawt (Arbach-Say'ûn 1/5). Cette période semble marquée par l'échec de la politique fédératrice initiée par les *mukarrib*-s qatabânites durant les trois siècles précédents. Ils perdent les territoires orientaux, la tribu de Awsân réapparaît en tant qu'entité politique autonome dans la région du wâdî Markha, les tribus de Khawlân,

²²⁶ G. Ryckmans, 1935, p. 401.

Radmân et Maḏḥî font sécession pour former ce qui est appelé à devenir le royaume de Ḥimyar, les souverains qatabânites abandonnent la titulature longue²²⁷.

Dans les derniers siècles du royaume de Qatabân, la fédération se cantonne principalement aux wâdis Bayḥân et Ḥarîb. L'inscription RÉS 3566 nous apprend qu'à cette période toujours, les tentatives fédératrices des souverains qatabânites sont fragiles. Le souverain est dans l'incapacité de réunir sous son autorité l'ensemble des tribus de Qatabân. Il recourt à la réunion d'un conseil (de tribus) pour remédier aux velléités sécessionnistes de la tribu Ṭbnn.

De ce rapide aperçu, l'entité politique qatabânite apparaît comme une fédération de tribus (*s²b*) dont la stabilité n'est jamais acquise.

c - Le *s²b* sabéen

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des données épigraphiques, notamment pour les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, d'autres l'ayant déjà fait²²⁸. Outre la synthèse des grands traits de ces études, nous signalerons l'aspect évolutif des données selon les périodes, la structure tribale ne pouvant être traitée comme une structure figée.

Par sphère sabéenne, nous associons deux entités partageant une même langue, le royaume de Saba' des Basses-Terres en bordure du Ramlat as-Sab'atayn et les Hautes-Terres voisines. Ces deux entités se distinguent toutefois dans leur organisation sociale.

Avant l'ère chrétienne, la structure tribale sabéenne des Basses-Terres traverse deux phases. La première, contemporaine de l'époque des *mukarrib-s* de Saba' (période sudarabique ancienne), associe Saba', région des alentours de Ma'rib, à différents groupes de population partageant la même langue et le culte d'Almaqah, réunis sous la formule « Saba' et l'union » (*S¹b' w-gwm*)²²⁹. À partir du V^e s. av. J.-C., apparaît une nouvelle formule pour qualifier ces populations : « Saba' et les tribus » (*S¹b' w-s²bⁿ*)²³⁰, distinguant, tout comme dans le royaume de Qatabân, une tribu qui tend à l'hégémonie, fédérant autour d'elle un ensemble de tribus partageant une identité culturelle et linguistique commune. Une inscription madhâbienne de Barâqish, RÉS 2980 bis, mentionne vers le III^e s. av. J.-C. « les tribus de Saba' » (*s²b S¹b'*). Faut-il en déduire que Saba' en est réduit au statut commun de tribu²³¹ ou l'auteur fait-il appel à des concepts propres à la culture madhâbienne pour qualifier des éléments de la société sabéenne qu'elle-même ne définirait pas en ces termes ? À partir de la période sudarabique moyenne, Saba' est mentionnée avec ou à côté

²²⁷ M. Arbach, 2002.

²²⁸ Ch. Robin, 1982 b ; A. V. Korotayev, 1996.

²²⁹ Pour le détail, se reporter à Ch. Robin, 1996 a, col. 1095-1096.

²³⁰ Notamment dans Ja 550, CIH 601, RÉS 3951.

²³¹ Hypothèse que propose Ch. Robin (1996 a, col. 1097). Voir les inscriptions Ja 558/7 (*w-b-s²b-hmw Fys²n*) et Schm/Khuraiba 1/2 (*w'-dm-hmy S¹b' w-Fys²n w'-qul 's²b^m*).

de Fayshân comme une tribu à part entière placée sur un pied d'égalité avec les nombreuses tribus du royaume établies sur les Hautes-Terres²³².

Sur les Hautes-Terres, le terme s^2b définit la tribu à partir de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., que ce soit la tribu de Sam'y, entité politique indépendante au nord de Şan'â'²³³, les tribus Muha'nif et Yabrân dans le Qâ' Jâhrân²³⁴ ou encore les tribus de Yaqihmalik et Bin Barşum aux limites de Qatabân²³⁵.

Durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, les mentions de s^2b se multiplient dans la sphère sabéenne, alors que les Hautes-Terres deviennent le théâtre principal de l'action de ce royaume.

Ch. Robin proposait en 1978 une définition du s^2b toujours d'actualité – pour la région des Hautes-Terres – que nous reproduisons ici :

« Le mot s^2b par lequel je commence ne se définit pas aisément (...). En général, ce terme s'applique à des communautés sédentaires de dimensions variables, certaines sont de minuscules collectivités de la taille d'une petite bourgade (exemples : $s^2b dh-hgr N'tm$; $s^2b dh-hgrm Brm...$). D'autres, sensiblement plus vastes rassemblent un certain nombre de ces collectivités ($s^2b Hs^2dm$; $s^2b Hmln$) ; les dernières enfin sont d'immenses confédérations (c'est le cas de $Sm'y$ et Bkl). Dans les régions où les documents sont assez nombreux pour permettre l'analyse, on trouve ainsi trois ou quatre niveaux de s^2b emboîtés les uns dans les autres. Dans ce deuxième sens, le s^2b est de nature exclusivement territoriale : il ne se définit jamais par la référence à un ancêtre commun, car jamais le nom d'un s^2b n'est introduit par bn , bnw ou $bn'y$ (« fils »). Le terme s^2b est difficile à traduire dans les langues européennes car il représente une notion qui leur est étrangère. A. F. L. Beeston a proposé de le traduire par « commune ». Ce terme a le mérite d'insister sur le caractère territorial du s^2b , tout en rendant compte de la notion secondaire de communauté, mais, à mon avis, il risque d'égarer dans la mesure où il ignore l'existence de différents niveaux de s^2b constituant une véritable pyramide. L'ancienne traduction par « tribu » semble préférable car c'est le terme choisi par les ethnologues pour décrire ce type d'organisation sociale.

Le mot tribu pourra être employé quel que soit le type de s^2b , c'est-à-dire quelle que soit sa place dans la pyramide tribale ; on rendra ainsi l'ambiguïté du sudarabique lui-même. Quand on voudra préciser davantage, il sera toujours possible de recourir aux termes de fraction, fédération ou confédération. »²³⁶

²³² Ch. Robin, 1996 a, col. 1100.

²³³ L'inscription CIH 37/7-8, de Ḥadaqân, mentionne vers le III^e s. av. J.-C. la tribu de Sam'y ($s^2bn S^1m'y$).

²³⁴ Ja 555/3 mentionne ces tribus ($s^2bnhn Mh'nfm w-Ybm$) vers le III^e s. av. J.-C. La localisation sur les Hautes-Terres s'appuie sur la restitution de la localisation de la tribu $Mh'nfm w-Zhr$ (mentionnée dans Ja 651/4) proposée par Ch. Robin (Ch. Robin & U. Brunner, 1997) et sur la mention de la ville de Ghm , toponyme que l'on peut rapprocher de l'actuelle Qâ' Jâhrân, nom donné aujourd'hui à la région située au nord de Dhamâr, où nous proposons de localiser la tribu.

²³⁵ Ry 366 /3-4 ($s^2bn Yqhmklk w-bn Brşm$), datée vers le II^e s. av. J.-C.

²³⁶ Ch. Robin, 1978, p. 46.

Dans cette pyramide des différents niveaux de s^2b , A. V. Korotayev a distingué trois niveaux successifs²³⁷ : le s^2b de premier niveau, ou s^2b 1, équivalant à la confédération tribale ; le s^2b de deuxième niveau, ou s^2b 2, la fédération tribale ; le s^2b de troisième niveau, ou s^2b 3, la tribu. Précisons que ce s^2b 3 se subdivise en lignages (*bnw*) correspondant généralement à un *byt*, nous l'avons vu. Le s^2b comporte quelques traits additionnels : les lignages sont dans une certaine mesure intégrés sur le plan sociopolitique au s^2b 3²³⁸ ; ce dernier est relativement stable dans le temps, caractérisé par une forte cohésion²³⁹ ; les s^2b 1 et 2 sont au contraire beaucoup plus instables, les tribus glissant d'une fédération à l'autre, les fédérations d'une confédération à une autre²⁴⁰.

4 - LA DYNAMIQUE SOCIALE, CLÉ DE LECTURE DE LA DYNAMIQUE URBAINE

Au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., les nuances régionales restent importantes. De cette analyse, signalons un absent : le Ḥaḍramawt. À cela une raison : les lacunes documentaires ne nous permettent pas d'en définir la structure sociale. Les inscriptions font certes état de lignages mais aucun terme ne définit la tribu dans la langue ḥaḍramite. Des inscriptions en langue sabéenne ou qatabânite, comme Arbach-Say'ûn 1/4, mentionnent « les tribus de Ḥaḍramawt » (s^2b Ḥḍrmawt). Néanmoins, tout comme nous l'avons suggéré à propos de RÉS 2980 bis, l'auteur ne fait-il pas appel à des concepts propres à la culture qatabânite pour qualifier des éléments de la société ḥaḍramite qu'elle-même ne définirait pas en ces termes ? S'il ne fait aucun doute que des communautés de terroir se définissant par des rapports de parenté existent dans cette région, nous n'en connaissons pas la structure sociale en détail.

Il en ressort des variations importantes dans la définition de la structure sociale sudarabique :

- une fédération tribale à structure pyramidale figée à Ma'în (VI^e-II^e s. av. J.-C.) ;

²³⁷ A. V. Korotayev, 1994 a ; 1994 b ; 1994 c ; 1996.

²³⁸ A. V. Korotayev, 1996, p. 42-43.

²³⁹ Ch. Robin, 1982 b, p. 73. Cette caractéristique se retrouve jusque dans la structure sociale des Hautes-Terres aux périodes médiévale et moderne : « Tribes do not absorb or displace each other as clans did among the Huns or Mongols. The borders between tribal divisions change only slowly, and then by alliance, not conquest » (P. Dresch, 1984, p. 158).

²⁴⁰ Ch. Robin, 1982 b, p. 74. Ces phénomènes de recomposition des échelons supérieurs de la hiérarchie sociale présentent des parallèles anthropologiques dans la tribu de Shammar au début du XX^e s. dans le Najd. R. Montagne (1932, p. 65) en définit l'origine en ces termes : « Tous les Shemmâr ne se représentent pas l'architecture de leur confédération de la même manière. Chacun ne connaît bien que son propre groupe et ses relations avec les groupes voisins. Les chefs (...) déforment la structure sociale au gré de leurs rivalités et mêlent leurs souvenirs historiques (...) aux luttes présentes. Il existe, d'autre part, une poussière de petites fractions qui se rattachent, selon les circonstances, à tel ou tel allié puissant ».

- des confédérations tribales sabéenne (VII^e-VI^e s. av. J.-C.) et qatabânite (V^e-I^e s. av. J.-C.) au sein desquelles une tribu tente de se démarquer, Saba' pour la première, Qatabân pour la seconde, avec à leur tête durant ces périodes un *mukarrîb* (« fédérateur ») ;

- des tribus ou des fédérations tribales avec à leur tête un dirigeant qui prend le titre de *mlk*, que nous traduisons par commodité par « roi » mais qui s'apparenterait plutôt à un *shaykh* et non à un véritable monarque : c'est le cas de nombreuses tribus du Jawf des VIII^e-VII^e s. av. J.-C., des fédérations de Saba' (II^e-I^{er} s. av. J.-C.) et de Qatabân (période sudarabique moyenne)²⁴¹.

À cela s'ajoute d'une part le royaume du Ḥaḍramawt dont le souverain prend le titre de *mukarrîb* au tournant de l'ère chrétienne sans que l'on puisse établir quelque parallèle que ce soit avec le précédent sabéen ou qatabânite sur le plan social. D'autre part, une structure politique tend à se féodaliser dans les royaumes de Ḥimyar et de Saba' à partir du I^{er} s. Les principaux acteurs, désormais implantés sur les Hautes-Terres, sont des tribus dirigées par un *qayl*. Différentes définitions du terme *qayl* et de leur statut ont été proposées²⁴². Ce terme désigne avant tout les membres d'une aristocratie, à la tête des lignées nobles, dont l'acception a tantôt été « baron »²⁴³, tantôt « prince »²⁴⁴ ou encore « membre du clan principal d'un *s²'b* »²⁴⁵. Vassal du roi, il est à la tête d'une ou de plusieurs tribus et dispose souvent d'une large autonomie, le roi n'apparaissant au début de l'ère chrétienne que comme un *primus inter pares*²⁴⁶. Ch. Robin a remarqué qu'à partir de cette période, les titres de *qayl-s* dans le royaume sabéen se juxtaposent alors aux noms de lignages et non à ceux d'une personne. Il en déduit que ce titre devient une dignité qui rejaillit désormais sur toute la parenté ; la hiérarchie sociale tendrait à se figer²⁴⁷. Dans la région qatabano-ḥimyarite, ce titre devient un véritable titre de noblesse. Par ailleurs, l'allégeance au roi remplace progressivement le culte commun de la tribu en tant qu'élément fédérateur. L'abandon, au I^{er} siècle, du titre de *mukarrîb* au profit de celui de « roi » témoigne, à côté de la multiplication des *qayl-s* et des changements d'allégeance, d'une rupture profonde dans l'organisation sociale.

À partir du III^e s., le pouvoir qui avait été éclaté, aux cours des deux premiers siècles, entre un grand nombre de *qayl-s*, tend à se centraliser. Les *qayl-s* concentrent différents

²⁴¹ Ch. Robin, 1977, col. 599.

²⁴² Se reporter notamment à Ch. Robin, 1982 b, p. 79-87 ; M. Bāfaqîh, 1990, p. 55-69 ; A. V. Korotayev, 1996, p. 46-72 ; une synthèse de ces définitions est fournie par I. Gajda, 1997 a, p. 301-307.

²⁴³ Ch. Robin, 1984, p. 157 ; Ch. Robin, 1982 a, p. 26-27.

²⁴⁴ G. Garbini dans sa traduction de l'inscription Hakir 3 (1971, p. 311) ; Ch. Robin, 1996 a, col. 1195.

²⁴⁵ Traduction proposée par le *Dictionnaire sabéen* (A. F. L. Beeston & al., 1982, p. 110).

²⁴⁶ Ch. Robin, 1996 a, col. 1100. Certains *qayl-s* se détachent même à la tête d'entités autonomes voire indépendantes à cette période. C'est le cas notamment des Ḥaṣḥaḥîdes et des Shab'ânîdes aux I^{er}-II^e s. (M. Arbach, F. Bron & I. Gajda, 1999).

²⁴⁷ Ch. Robin, 1982 b, p. 81.

offices²⁴⁸. La nature du pouvoir – coercitif, centralisé –, autant que celle du territoire – définie – et les rapports de dominance désancrés du système de parenté permettent d'évoquer une formation politique étatique qui atteint une forme aboutie sous la domination ḥimyarite (IV^e-VI^e s.). Au IV^e s., le rôle des *qayl*-s se transforme, leur nombre diminue, ils perdent certaines prérogatives et contrôlent de rares provinces à côté de gouverneurs. La situation s'apparente alors au processus décrit par S. C. Caton d'une formation d'un État progressivement centralisé qui contrôle de manière indirecte une fédération tribale par le biais d'intermédiaires choisis dans l'aristocratie tribale – en l'occurrence le *qayl* – ou qui sont reconnus par la tribu²⁴⁹, qui la gouverne et qui sont chargés par l'État d'un certain nombre de charges (collecte de taxes, mobilisation des hommes), en échange de quoi ils représentent les intérêts de la tribu auprès du gouvernement²⁵⁰.

Par ailleurs, le passage au monothéisme, à partir du IV^e s., est encouragé par un pouvoir en quête de légitimité auprès de populations contrastées ; le pouvoir cherche alors à gommer les référents identitaires nuisant à l'unité culturelle. De cette période ressort la volonté délibérée de centraliser les charges et offices et d'effacer certaines disparités culturelles. La tutelle abyssine sur les souverains ḥimyarites, à la fin du V^e s. et dans la première moitié du VI^e s., donne au système politique la forme de ce que R. Tapper définit comme un « État tribal », caractérisé par la mise en place d'une monarchie non tribale, amenée au pouvoir par des souverains étrangers mais qui continue à dépendre du support tribal et à s'appuyer sur ce dernier²⁵¹. Cette structure, trop artificielle et de faible résilience, ne résiste pas aux événements de la fin du VI^e s.

*

* *

L'analyse présentée se porte sur une société largement sédentarisée. Évitions toutefois de caractériser la société sudarabique sur la base d'une dichotomie entre nomades et sédentaires²⁵². La structure sociale des populations nomades reste largement méconnue ; son degré de similitude avec celle des populations sédentaires ne peut être mesuré. Pas plus que sur ce degré, nous ne pouvons nous prononcer sur la part réelle du nomadisme et celle

²⁴⁸ Ch. Robin a récemment montré ce phénomène de concentration des offices par les *qayl*-s, notamment ceux de *mqtuy* (« hauts fonctionnaires, officiers, lieutenants ») qui forment l'entourage du roi (« L'institution monarchique en Arabie du Sud antique : les contributions fondatrices d'A. F. L. Beeston réexaminées à la lumière des découvertes récentes », communication effectuée dans le cadre du 36th *Seminar for Arabian Studies*, tenu au *British Museum* (Londres) le 22 juillet 2005).

²⁴⁹ Précisons que le *qayl* n'appartient pas systématiquement à la tribu qu'il dirige comme semble l'attester l'inscription MAFRAY-al-Mi'sâl 5 (I. Gajda, 1997 a, p. 165).

²⁵⁰ S. C. Caton, 1990, p. 99.

²⁵¹ R. Tapper, 1990, p. 69.

²⁵² Dichotomie khaldûnienne opposant *badû* et *ḥaḍar* (voir R. Bocco, 1995, p. 7).

du semi-nomadisme qui a pu être le mode de vie d'une partie de la population urbaine sur de nombreux sites. Si quelques postulats sur le rôle de ces populations peuvent être avancés dans les rapports qu'elles ont eus avec les établissements sédentaires, rien ou presque n'est connu de leur structure sociale²⁵³.

Cette présentation du contexte socio-historique s'expose à la critique par le nombre de raccourcis historiques volontaires ; ceux-ci ont pour but d'éviter des considérations trop éloignées de notre propos initial. L'intérêt est avant tout de souligner les variations régionales et chronologiques avec lesquelles nous serons confronté dans le cadre de monographies régionales (troisième partie). Il va de soi que ces grandes tendances se retrouvent naturellement dans les transformations de la forme du réseau urbain et de son armature. Ces processus s'y répercutent à deux niveaux : les changements de polarités fonctionnelles des sites (par la modification des infrastructures culturelles notamment) et la centralisation du réseau urbain. Ces deux points sont l'aboutissement d'un processus millénaire. Cette recherche en sera, nous l'espérons, un révélateur (quatrième partie).

²⁵³ Voir M. 'A. Bâfaqih, 1990, p. 279 sq.

ÉTUDES RÉGIONALES DU PEUPLEMENT

MÉTHODOLOGIE ET FINALITÉS

De la définition du cadre théorique de ce que l'on peut entendre par ville en Arabie du Sud, nous avons fait émerger plusieurs catégories de sites dont les différences découlent largement des fonctions qu'ils concentrent. Lors de l'élaboration du corpus des sites sudarabiques, nos recherches ont été guidées par un double objectif : déterminer et périodiser les fonctions qui caractérisent ces sites. Cela présente un double intérêt : définir d'une part le caractère urbain de certains sites et matérialiser d'autre part l'importance fonctionnelle de l'ensemble de ces sites en cartographiant les données fonctionnelles par période, étudier l'évolution du réseau urbain autant que celle de son armature et appréhender la nature des facteurs qui président aux changements dans une vision synthétique et diachronique. C'est à ces résultats que nous voulons aboutir dans les différentes études régionales du peuplement.

Chacune des régions est abordée par la présentation des principaux sites urbains qui la caractérisent, sous forme de monographies synthétiques. Il est impossible – et inutile – de présenter la totalité des sites d'habitat sudarabiques. Sur quelle base arrêter notre choix ? Les villes qui font ici l'objet d'une monographie sont toutes représentatives d'une dynamique évolutive originale et singulière au sein d'une entité géographique spécifique. Nous avons ainsi tenté de présenter de manière aussi exhaustive que l'autorise l'information disponible, les différentes trajectoires urbaines qui caractérisent la période sudarabique. Les villes qui ne sont pas évoquées ont été écartées soit du fait de l'insuffisance des données n'autorisant pas d'analyse diachronique, soit en raison de la similarité de leur évolution avec celle d'un site déjà présenté. À ces sites urbains s'ajoutent quelques rares établissements dont le caractère urbain n'a pas été établi mais dont la spécificité mérite d'être présentée (Hizmat Abû Thawr ou Khawr Rûrî par exemple).

Dans ces monographies, nous avons réuni l'ensemble des données archéologiques et épigraphiques permettant d'établir certaines fonctions et d'en périodiser la durée, l'objectif n'est pas de présenter de manière exhaustive l'ensemble des structures attestées sur chaque site mais bien d'y souligner et d'y périodiser les différentes fonctions urbaines. Cinq catégories ont été différenciées (fonctions défensive, administrative, religieuse, économique

et de subsistance). Elles sont toutes affectées d'un coefficient de pondération déterminé par la présence de structures spécifiques attestées sur le terrain ou dans les inscriptions (cf. Annexe 3). Pour chaque période, le poids hiérarchique des différents sites est déterminé par la somme des valeurs octroyées à chacune de ces fonctions. Cette valeur enfin est utilisée pour définir le diamètre du cercle représentant chacun de ces sites sur les cartes des réseaux urbains présentées dans ce chapitre.

Présenter un corpus de sites selon un schéma répétitif²⁵⁴ – au risque de rendre le discours lui-même répétitif – n'a pas pour seul but d'obtenir des poids hiérarchiques affectés à des sites, projetés sur une carte aux différentes périodes de leur occupation. Cette présentation vise également à synthétiser les données actuellement disponibles pour la connaissance des villes sudarabiques, du territoire sur lequel elles exercent leur attraction et dont elles tirent leurs ressources, pour la définition de leurs modes de fonctionnement sociaux et la nature de leur peuplement, toujours dans une perspective diachronique.

Plus qu'une fin en soi, ces monographies débouchent sur un premier niveau d'analyse du fait urbain dans des synthèses historiques régionales, par l'intégration à l'étude fonctionnelle de la variable chronologique. Les frontières de chaque région sont définies dans un souci de cohésion historique et environnementale.

Enfin, elles présentent le matériau sur lequel s'appuiera l'analyse historique, sociale et spatiale du fait urbain dans la dernière partie de ce travail²⁵⁵.

²⁵⁴ La structure des présentations vise à répondre aux problématiques posées et à éviter l'écueil du plagiat des travaux existants. Aussi, nous aurons soin de suivre la trame suivante :

- toponymie (le nom antique figure entre parenthèses) ;
- bibliographie indicative ;
- localisation géographique et topographique ;
- historiographie de l'exploration du site visant à souligner la richesse ou les lacunes de l'information ;
- présentation des fonctions du site et datation de ces fonctions ;
- présentation de l'organisation du territoire alentour ;
- présentation de la nature de la structure sociale et de la population locale ;
- synthèse historique.

²⁵⁵ Cf. chap. « Parcours croisés... ».

LA RÉGION DU JAWF

SPÉCIFICITÉS RÉGIONALES

La vallée du Jawf est une large plaine allongée qui se forme par subsidence. Deux failles sur sa bordure nord et sud délimitent ce vaste *graben*. Cette plaine sédimentaire draine les eaux d'un vaste bassin hydrographique (env. 18 000 km²). Le milieu offre un cadre favorable à la sédentarisation : une large plaine sédimentaire, à faible coefficient d'écoulement, bénéficiant de crues abondantes, bordée de reliefs où les matériaux de construction peuvent être extraits. On y trouve naturellement quelques-uns des sites les plus importants de la civilisation sudarabique, s'apparentant à des tells à quelques exceptions près. Certains sont déjà constitués en entités politiques indépendantes dès l'apparition des premières inscriptions monumentales, plongeant leurs racines dans le II^e millénaire av. J.-C. On observe dans cette région presque tous les processus qui affectent la structure sociale, urbaine, politique et culturelle de l'Arabie du Sud. Un soin tout particulier sera donc apporté au détail de l'évolution de ces sites et de leur structure sociale. On peut toutefois déplorer la rareté des fouilles archéologiques, exception faite d'as-Sawdâ' et de Barâqish. Pour pallier cette lacune documentaire, il nous a fallu composer principalement avec les données épigraphiques, particulièrement abondantes sur ces sites.

Précisons enfin que nous distinguerons les adjectifs « madhâbien » et « minéen »²⁵⁶, le premier se rapportant au wâdi Madhâb, wâdi principal de la vallée, et qualifiant généralement la langue spécifique du Jawf, le second dérivant de Ma'in, nom actuel de l'antique ville Qarnaw, désignant aussi dans l'Antiquité une tribu et un royaume. Nous délaisserons cet adjectif, autrefois employé pour qualifier la langue du Jawf, au profit de « madhâbien ».

LES SITES

Voir la Fig. 27.

²⁵⁶ Sur la base d'une distinction établie par Ch. Robin (1992, p. 31).

KHARIBAT HAMDÂN (HRM, HARAM)

Coordonnées : 16° 09' 37" N - 44° 45' 51" E

Superficie : env. 10 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 59.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 103, 161.
- Breton J. F., 1998 a. « Les temples de Ma'in et du Jawf (Yémen) : État de la question », *Syria LXXV*, p. 68-72.
- Fakhry A., 1952. *An archaeological Journey to Yemen*, Part 1, Le Caire, Government Press, p. 143-146.
- Garbini G., 1973. « Haram : una citta minea alleata di Saba », *Semitica XXIII*, p. 125-133.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA XIX*, janv. 1872, p. 29-31, 72-74, 152-163, 494, 496.
- Halévy J., 1873. « Voyage au Nedjran », *Bulletin de la Société de Géographie*, 6e série, juil.-déc. 1873, p. 583-586.
- Robin Ch., 1981 a, « Les études sudarabiques en langue française : 1981 », *Raydân 4*, p. 151.
- Robin Ch., 1991 c. « La pénétration des Arabes nomades au Yémen », *REMMM 61. L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, 1991-3, p. 77.
- Robin Ch., 1992. *Inabba', Haram, al-Kâfir, Kamna et al-Harâshif, Inventaire des inscriptions sudarabiques*, tome 1, Paris-Rome, Académie des inscriptions et belles-lettres - IsMEO, p. 9-126.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.
- Robin Ch., 1996 a. « Sheba. II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud ». In Briend J. & Cothenet E. (éds), *Supplément au Dictionnaire de la Bible, fasc. 70*, Paris, Letouzey & Ané, col. 1160.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 84, 93, 101, 138-139.
- Wissmann H. von, 1982. *Die Geschichte von Saba' II. Das Großreich der Sabäer bis zu seinem Ende im frühen 4. Jh. v. Chr.*, Sitzungsberichte 402, Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, p. 47-49, 57-58.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 14, 34, 76.

Localisation géographique et topographique

Le site de Kharibat Hamdân ou Kharibat Âl 'Alî, l'antique Haram, se situe dans la moyenne vallée du Jawf, à 101 km au nord-ouest de Ma'rib et à 6,4 km à l'ouest de Ma'in. Il est implanté en rive gauche du wâdî Madhâb, au centre de la plaine et d'une vaste accumulation de sédiments alluviaux. Le site se présente sous la forme d'un tell d'une dizaine de mètres nommé al-Fir'. Le site portait toujours le nom de Madînat Haram dans les années 1940, nous l'utiliserons pour en faciliter l'identification.

Historiographie de la recherche

Ce site n'a jamais fait l'objet de fouilles archéologiques et n'a été reconnu qu'en surface. La restitution de son évolution se fonde principalement sur les données épigraphiques.

La redécouverte du site date de l'expédition de J. Halévy dans le Jawf en 1870. Il y décrit un monticule dont tout ou presque a disparu ; sa description s'attarde sur les

sommets des piliers d'un temple *extra-muros* situé à cinq minutes du tell²⁵⁷. Il en rapporte la copie de 27 inscriptions. Un an plus tard, les premiers traits d'une histoire du site sont grossièrement esquissés²⁵⁸. Le site fut ensuite visité par A. Fakhry en 1947²⁵⁹ et par la Mission archéologique française en République arabe du Yémen (MAFRAY) en 1978 et 1980²⁶⁰.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

L'extension du site *intra-muros* paraissait modeste à en croire les chiffres que donnait J. Halévy, 180 x 250 m. Des calculs de distance effectués sur imagerie satellite aboutissent à des chiffres plus imposants, le site formant un ovale d'environ 300 x 400 m avec une superficie de près de 10 ha. La surface du tell, réoccupée par un habitat moderne, ne permet plus d'entrevoir de structures affleurantes à l'exception du rempart. Seules deux inscriptions commémorent la construction de grandes demeures durant les deux derniers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C. (Haram 29 et Haram 51). L'épaisseur du tell, d'une dizaine de mètres maximum, suggère une occupation relativement longue du site remontant au moins au VIII^e s. av. J.-C., date des premières inscriptions connues et s'achevant autour du I^{er} s., date du texte le plus récent, Haram 28²⁶¹.

Un site fortifié

Les vestiges d'un mur de fortification sont évoqués par J.-F. Breton en ces termes :

« La porte orientale, partiellement dégagée, montre plusieurs murs d'appareil régulier, en calcaire gréseux (plutôt rare dans les remparts du Gawf), faits de longs carreaux. Le reste de la muraille disparaît sous les déblais et les bâtisses de terre. »²⁶².

L'inscription Haram 49/3, datée vers le II^e s. av. J.-C., mentionne la présence d'une tour sans que l'on puisse préciser s'il s'agit d'un élément du rempart. Par ailleurs, Haram en tant que toponyme n'est jamais qualifié de *hagar* avant le II^e s. av. J.-C. (Haram 8, Haram 49 et Haram 51). Si l'on associe à la signification de ce terme, au moins dans le Jawf, une fonction défensive (cf. *supra*), son emploi nous fournit un *terminus ante quem* à la fondation du rempart. Seuls son dégagement ou la découverte de dédicaces de construction permettront de préciser la date de son érection.

²⁵⁷ J. Halévy, 1872, p. 29-31, 72-74.

²⁵⁸ J. Halévy, 1873, p. 585.

²⁵⁹ A. Fakhry, 1952, p. 143-146.

²⁶⁰ Elle y réalise un relevé des portes du temple *extra-muros* et y relève deux nouvelles inscriptions (Ch. Robin, 1981 a, p. 151).

²⁶¹ Toutes les datations des textes de Haram sont celles que propose Ch. Robin (1992).

²⁶² J.-F. Breton, 1994 a, p. 103.

Un site cultuel d'attraction locale

Outre la découverte en surface des vestiges d'un sanctuaire *extra-muros*, l'existence de plusieurs autres sanctuaires est attestée par les textes : les temples Bayyîn et Mawqaṭân consacrés à dhû-Samâwî ainsi qu'un temple consacré à 'Athtar dhû-Dhibân²⁶³. Ces trois sanctuaires sont construits tardivement. Le temple de Bayyîn n'est attesté qu'au tournant de l'ère chrétienne (Haram 31 à 37). Un pèlerinage semblait s'y dérouler si l'on en croit Haram 34. La construction ou la réfection du temple Mawqaṭân est évoquée dans l'inscription Haram 53, datée de la même période. Le temple dédié à 'Athtar dhû-Dhibân est construit vers la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., par l'un des clans dominants, celui de 'Athtar, assisté du roi de Kaminahû (Haram 38). Par ailleurs, il est probable que les divinités 'Athtar Ba'sân et Matabnaṭiyân Thabarân, uniquement attestées à Haram, ont également leur temple à Haram²⁶⁴ durant la période qui précède le II^e s. av. J.-C.²⁶⁵.

Le temple *extra-muros*, sur lequel se sont concentrées les descriptions de J. Halévy et A. Fakhry²⁶⁶, appartient au groupe des temples des « Banât 'Âd » (ou « Filles de 'Âd »)²⁶⁷. À travers les quelques descriptions existantes, J.-F. Breton y restitue une structure relativement similaire au temple *extra-muros* d'as-Sawdâ²⁶⁸. Ce temple, nommé Hadanân, était consacré à Matabnaṭiyân. L'inscription Haram 4 qui commémore sa construction permet de la dater du VIII^e s. av. J.-C. À partir du II^e s. av. J.-C., des réparations sont entreprises dans le temple (Haram 18), désormais voué au culte de la divinité Ḥalfân et nommé temple Arathat. Ce sanctuaire est alors une destination de pèlerinage (Haram 13) attirant probablement les membres des clans installés à Haram (les clans Amîr, 'Athtar et Ḥanakî). Il est fréquenté aux deux derniers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C., peut-être jusqu'à la fin du I^{er} s. ap. J.-C. (Haram 10)²⁶⁹.

²⁶³ Ch. Robin, 1992, p. 47-48.

²⁶⁴ La construction du temple de Matabnaṭiyân Thabarân est dirigée par un membre du clan Thabrân (Haram 2/2). L'épithète de la divinité est le même que celui de ce clan ; on peut émettre l'hypothèse d'un temple clanique.

²⁶⁵ Pour la périodisation des cultes, voir Ch. Robin, 1992, p. 41-48.

²⁶⁶ J. Halévy, 1872, p. 29-31, 72-74 ; 1873, p. 585 ; A. Fakhry, 1952, p. 143-146.

²⁶⁷ Ces temples se caractérisent par un parti pris architectural et par un programme décoratif communs : ils sont généralement de petites dimensions, à cour centrale bordée de portiques et précédée d'un portail monumental prostyle ; les piliers sont décorés de reliefs représentant des personnages féminins auxquels s'ajoutent des frises géométriques et zoomorphes. Ces temples ne se retrouvent que dans la région du Jawf, notamment sur les sites d'as-Sawdâ' (l'un *extra-muros* consacré à 'Athtar dhû-Riṣâf, l'autre *intra-muros* consacré à Aranyadâ'), de Ma'in, de Kamna et de Haram. Voir notamment J. Schmidt, 1982 c ; J.-F. Breton, 1992 ; 1998 a ; M. Arbach & R. Audouin, 2004 ; S. Antonini, 2004.

²⁶⁸ J.-F. Breton, 1998 a.

²⁶⁹ La datation de Haram 10 de la fin du I^{er} s. se base sur l'association entre le conflit mentionné avec le Ḥaḍramawt et celui évoqué par ailleurs dans Ja 643 daté de cette période (voir Ch. Robin, 1992, p. 60).

Un centre gouvernemental

Le site est le siège politique et administratif d'une entité autonome du nom de Haram. Son dirigeant apparaît d'abord sans titre particulier au VIII^e s. av. J.-C. (Haram 4, Haram 12, etc.) puis avec le titre de *malik* à partir du VII^e s. av. J.-C. (Haram 21, RÉS 3945/17) ; la mention la plus récente de ces dirigeants date du II^e s. av. J.-C. (Haram 47)²⁷⁰. À partir du II^e s. av. J.-C., le site reste un centre administratif majeur avec la présence notamment d'un « conseil des Huit » qui se substitue au souverain (Haram 8).

Le territoire

Aucune reconnaissance systématique des environs du site n'a jusqu'ici été publiée. Les accumulations de sédiments alluviaux et les données épigraphiques laissent envisager la mise en place d'un périmètre irrigué autour du site dès les périodes les plus anciennes de son occupation.

D'après Haram 12, ce périmètre est géré au début du VII^e s. par un *kabîr*²⁷¹ de l'irrigation, il y est également question de 63 parcelles mises en culture. Trois siècles plus tard, ce sont trois cents parcelles qui sont concédées par le souverain à un notable du clan Thabrân et qui sont mises en culture (Haram 2). Les inscriptions évoquent à plusieurs reprises le creusement de puits (Haram 2), l'aménagement ou la présence de canaux (Haram 2, Haram 27, Haram 49), de digues (Haram 49). Les différentes parcelles sont réparties entre les différents clans si l'on en croit Haram 42A, qui fait état de la séparation, par une borne, des terrains inondables de dhû-Raymân d'avec ceux de dhû-Taţânât. Un phénomène climatique enfin est évoqué dans une inscription tardive, Haram 10²⁷², qui mentionne la divinité dhû-Samâwî refusant aux deux clans principaux de Haram, Amîr et 'Athtar, la « mise en eau ⁽⁹⁾ de leur réseau d'irrigation au printemps et à l'⁽¹⁰⁾automne, à cause d'une eau en faible quantité à l'⁽¹¹⁾extrême, (...) ».

Depuis Haram, le souverain dirige un territoire exigü, d'abord enclavé entre les territoires des tribus voisines : Inabba', et peut-être Ma'in, à l'est, Kaminahû et as-Sawdâ' à l'ouest, Saba' au sud, il n'excède pas 150 km². Celui-ci s'étend jusqu'aux limites septentrionales de la plaine du Jawf, incluant le sanctuaire d'al-Kâfir, où sont vénérées les divinités tutélaires de Haram : Matabnaţiyân puis Ḥalfân à partir du II^e s. av. J.-C. -

²⁷⁰ Concernant la restitution de la chronologie des souverains de Haram : Ch. Robin, 1992, p. 58.

²⁷¹ Ce titre apparaît à différentes reprises dans des sens variés. On le trouve appliqué pour qualifier un représentant du pouvoir royal chargé de la gestion d'une ville ou d'une bourgade : le *kabîr* de Yathill (Barâqish) dans le royaume de Saba' ou celui de Taţtay (al-Ḥarâshif) dans le royaume de Kamna. Il apparaît également comme chef d'une communauté étrangère dans plusieurs villes (le *kabîr* des Minéens à Tamna' par exemple) ; comme chef d'un groupe associatif (*kabîr* des officiants ou *kabîr* des tailleurs de pierre à Haram) ou encore comme responsable administratif (*kabîr* de l'irrigation dans le cas présent). Pour éviter une interprétation erronée du terme, nous conserverons sa forme sudarabique en parlant de « *kabîr* ».

²⁷² Inscription qui semblerait dater de la fin du I^{er} s. (Ch. Robin, 1992, p. 60).

divinités également vénérées dans le sanctuaire *extra-muros* de Haram²⁷³. À l'exception du début du VII^e s. av. J.-C., pendant lequel Haram gouverne deux années durant la tribu de Nashshân (Haram 15) et récupère une partie de son périmètre irrigué (RÉS 3945/17), le territoire de Haram reste tout au long de son occupation limité par les royaumes voisins de Kaminahû et de Ma'în lui interdisant toute expansion. Lorsqu'ils disparaissent, c'est le royaume de Saba' qui contrôle la région depuis al-Baydâ' et as-Sawdâ'. À l'exception des deux années de gouvernement sur Nashshân, Haram ne semble pas contrôler de vaste territoire.

L'organisation sociale

Les institutions et la société haramites ont été largement traitées dans la monographie du site publiée par Ch. Robin²⁷⁴. Il distingue deux périodes durant lesquelles l'organisation sociale diffère fondamentalement : une période madhâbienne (du nom de la langue pratiquée, VIII^e - déb. II^e s. av. J.-C.) et une période amîrite (du nom de la principale tribu qui occupe alors le site, II^e s. av. - I^{er} s. ap. J.-C.).

Au cours de la première période, un roi dirige la cité de Haram, dont le territoire, nous l'avons dit, reste exigu. Il est assisté de notables dont l'office est défini par le terme *qyn* (usuellement traduit par « ministre » ou « fonctionnaire »). Ces derniers appartiennent tous à un même clan, Raymân, et ne sont attestés dans les textes qu'avant la période minéenne, au début du VII^e s. av. J.-C. (Haram 5, Haram 11, Haram 12). Ch. Robin voit dans ce *qyn* un personnage ayant la charge des affaires temporelles (gestion, administration), formant peut-être avec ses pairs un conseil tel qu'on l'observe plus tard à Ma'în²⁷⁵.

Les activités et catégories professionnelles sont gérées par un *kabîr* dont on a mention à la tête de l'irrigation (Haram 12), des tailleurs de pierre (Haram 16, Haram 17 et Haram 19) ou des prêtres (Haram 50). Ces personnages ne sont attestés qu'au cours de la période précédant le développement du royaume minéen.

Les fonctions de prêtre ou officiant (*rs²w* et *s²w'*), mentionnées dans Haram 5, Haram 27 et Haram 50, ne semblent pas se limiter au seul cadre du culte. L'un de ces personnages apparaît comme un propriétaire terrien (Haram 27), un autre est également administrateur (*qyn* - Haram 5). Ils semblent donc appartenir à un « petit cercle dirigeant, dont les talents s'emploient aussi bien dans la sphère du profane que dans celle du sacré »²⁷⁶.

L'organisation sociale s'appuie avant tout sur une aristocratie clanique concentrant plusieurs offices ; ainsi, le clan Raymân s'accapare les charges de *qyn* mais aussi de *kabîr*

²⁷³ Un culte en activité y est attesté entre la fin du VII^e s. et le II^e s. av. J.-C. au moins. Concernant ce sanctuaire, se reporter à P. Bodu & al., 1988 ; Ch. Robin, 1992, p. 127-146.

²⁷⁴ Ch. Robin, 1992.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 46, 52-53.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 46.

(Haram 12 : *kabîr* de l'irrigation et *kabîr* du Ḥaḍramawt ; Haram 11 : *kabîr* de la ville de 'Ararât) et de prêtres (Haram 5). La société de Haram est alors structurée autour des clans et fractions, fait déjà mentionné²⁷⁷ et présenté en détail par Ch. Robin²⁷⁸ qui distingue trois catégories socioprofessionnelles : une élite politique et religieuse²⁷⁹ ; des clans qui forment la composante majeure de la société (principalement agriculteurs) ; des artisans²⁸⁰.

À partir du VI^e s., l'évolution de la structure sociale ne se laisse appréhender qu'à travers deux textes, Haram 2 qui mentionne le *kabîr* des troupes montées (?) et, Haram 42, datée des environs du IV^e s. av. J.-C., qui mentionne l'intercession des « juges des litiges » de Ma'in²⁸¹. Cette ingérence soulève la question d'une éventuelle tutelle minéenne sur Haram durant cette période.

Au cours de la dernière phase d'occupation du site, la période amîrite, du II^e s. av. J.-C. au I^{er} s. ap. J.-C., la structure sociale autant que la population se transforment profondément. La disparition des anciens clans et fractions au profit de nouveaux clans attestés précédemment dans des régions situées plus au nord (wâḍī Najrân notamment) ainsi que des changements linguistiques et onomastiques traduisent un changement de population²⁸² même si la structure sociale reste fondée sur le clan et la fraction. Les institutions changent : disparition de toute mention du roi de Haram, remplacé dans ses fonctions par un conseil composé de huit membres (Haram 8). Si des prêtres sont toujours mentionnés (Haram 13), leur implication dans les affaires séculières ne peut être précisée.

Synthèse historique

L'ensemble des données présentées donne l'image d'une ville au cœur d'un territoire peu étendu mais resté indépendant durant la quasi-totalité de son occupation. Haram apparaît comme un centre urbain d'attraction locale, siège des institutions politiques et bénéficiant de la présence d'un sanctuaire *extra-muros* d'abord qualifiable de fédérateur puis sanctuaire de pèlerinage à partir du II^e s. av. J.-C. La fonction défensive du site, non datée, ne peut être prise en considération. Les données épigraphiques imposent par ailleurs l'introduction de quelques nuances.

²⁷⁷ Cf. chap. « L'Arabie du Sud, une société segmentaire sédentaire ».

²⁷⁸ Ch. Robin, 1992, p. 53.

²⁷⁹ Il la définit comme « ceux qui détiennent l'autorité politique et religieuse. Leur nom comporte d'ordinaire une épithète. Se situant en dehors du système tribal, ils peuvent en être les arbitres » (1992, p. 53). La mention fréquente du clan Raymân dans les inscriptions mentionnant ces personnages nous amène à rejeter l'hypothèse d'une élite se situant hors du système clanique. Elle apparaît au contraire comme une aristocratie clanique ou tribale.

²⁸⁰ Nous ne connaissons que la catégorie des tailleurs de pierre par le biais de trois dédicaces effectuées par un même personnage (Haram 16, Haram 17 et Haram 19). Celui-ci ne mentionne jamais de clan ou de fraction d'appartenance ce qui amène Ch. Robin à envisager que ces artisans se trouvaient peut-être exclus du système tribal, tout comme on l'observe dans la société yéménite traditionnelle (1992, p. 53).

²⁸¹ Sur la catégorie des « juges des litiges », se reporter au chapitre « Ma'in (*Qamaw*) » ci-dessous.

²⁸² Voir sur ce point Ch. Robin, 1992, p. 53-56 et 59.

Haram était au VIII^e s. av. J.-C., et peut-être même plus tôt, le centre d'une communauté politiquement indépendante, avec son propre panthéon, au même titre que les cités voisines de Kaminahû, Inabba', as-Sawdâ' et plus tard Ma'în, dirigée par une aristocratie tribale à la tête de laquelle l'autorité d'un personnage est reconnue. Ce chef, d'abord sans titre, est rapidement qualifié de *malik*. Cette communauté est alliée au royaume voisin de Saba' dans les expéditions dirigées par son *mukarrib*, Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, d'abord contre le royaume d'Awsân puis contre le royaume voisin de Nashshân (Haram 15). La cité récupère des terres cultivables dans ce royaume (RÉS 3945/16-17). Par ailleurs, Haram a pu former à cette période une étape sur la voie caravanière et jouer un rôle commercial. En effet, les textes Haram 11/7 et Haram 12/11 mentionnent respectivement l'existence d'un *kabîr* de 'Ararât (actuelle al-Asâhil, ce site est implanté à mi-chemin entre le Jawf et Ma'rib) et d'un *kabîr* du Ḥaḍramawt. Ceci laisse supposer la présence de communautés haramites, formant de petits comptoirs, implantées en amont de la piste caravanière sous la direction d'un *kabîr*²⁸³, phénomène que l'on retrouve dans le royaume de Ma'în avec la présence de telles communautés placées sous le contrôle d'un *kabîr* à Hajar Kuḥlân (ancienne Tamna') ou à al-'Ulâ (ancienne Dédan).

Le développement du royaume voisin de Ma'în au cours des VII^e-VI^e s. semble progressivement phagocyter Haram : les dédicaces des souverains sont exceptionnelles, l'ingérence minéenne est manifeste dans le texte Haram 42A daté du IV^e s. av. J.-C. La cité perd probablement tout rôle commercial, supplantée par Ma'în. Elle demeure toutefois autonome, ce qu'atteste Haram 2 avec la conservation de ses propres cultes et de ses propres troupes ; elle conserve son roi dont la dernière mention apparaît dans la première moitié du II^e s. av. J.-C. (Haram 47)²⁸⁴.

À partir du II^e s. av. J.-C., la ville connaît de profonds bouleversements : substitution de la langue pseudo-sabéenne au madhâbien, remplacement des anciens cultes par ceux de divinités arabes (Ḥalfân et dhû-Samâwî), changements dans la structure sociale (le roi fait place à un conseil tribal). Ch. Robin a montré que ces modifications sont le résultat d'un changement de population et d'un développement des liens avec le monde nomade arabe²⁸⁵. Les tribus arabes venues du Nord (wâdî Najrân notamment), dont la présence se faisait déjà sentir dans le royaume minéen (cf. *infra*), s'établissent à Haram et adaptent les infrastructures préexistantes selon les nécessités. Les sanctuaires autrefois dédiés à Matabnaṭiyân sont consacrés à Ḥalfân (temple *extra-muros*, temple d'al-Kâfir). On peut alors se demander si les tribus 'Athtar et Amîr, anciens partenaires commerciaux de

²⁸³ Ch. Robin, 1992, p. 57 ; J.-F. Breton, 1994 a, p. 161.

²⁸⁴ Ces différents éléments, présentés dans la monographie du site de Ch. Robin (1992) invalident les anciennes théories de la disparition de Haram comme cité autonome avancée en 1973 par G. Garbini (1973, p. 133).

²⁸⁵ Ch. Robin, 1991 c, p. 77 ; Ch. Robin, 1992, p. 29, 33-34, 39-40, 46-49, 53-56, 59-60.

Ma'în, ne cherchent pas par ce biais à détourner le commerce caravanier pour supprimer un intermédiaire. Ce phénomène ne peut expliquer à lui seul les incursions croissantes de populations arabes dans le Jawf, qui se manifestent aussi sur les sites voisins et qui finissent par s'attirer le courroux des Sabéens (CIH 79). Durant cette période arîmite, Haram conserve une large autonomie, disposant de son propre panthéon et de son propre calendrier²⁸⁶, malgré une tutelle sabéenne qui se manifeste dans la construction d'un temple consacré à 'Athtar dhû-Dhibân, divinité sabéenne, par la tribu 'Athtar et le roi de Kaminahû.

Cette ville, dans laquelle il est possible de reconnaître la Carmei de Pline²⁸⁷, ne figure pas parmi les sites traversés par l'expédition d'Ælius Gallus²⁸⁸. Si l'on accepte de dater Haram 10 de la fin du I^{er} s., nous aurions l'une des dernières attestations d'une activité sur le site de Haram. L'activité y est importante : les clans Amîr et 'Athtar sont toujours présents, le culte de Ḥalfân entretenu, le périmètre irrigué en activité. Le site ne survit toutefois pas longtemps. La cause profonde en est peut-être une modification des conditions environnementales, problème qu'effleure cette même inscription.

Nous terminerons par quelques considérations relatives à l'identité des populations locales et à la nature du nom Haram. Durant toute la période madhâbienne, Haram désigne une entité abstraite qui semble autant territoriale que sociale. Le terme apparaît dans différentes formules : « divinités de Haram » (*l'lt Hrm* - Haram 5, Haram 6, Haram 7, Haram 16, etc.), « roi de Haram » (*mlk Hrm* - RÉS 3945, Haram 21, Haram 22, Haram 47, etc.), « ministre de X (souverain) et de Haram » (*qyn Hrm* - Haram 11, Haram 12), « avec X (le souverain) et Haram » (*w-b-X (mlk) w-Hrm* - Haram 12, Haram 15), « sur l'ordre de X (souverain) et de Haram » (*br'z X (mlk) w-Hrm* - Haram 16), « chef des troupes montées (?) de Haram » (*kbr rkd Hrm* - Haram 2). À aucun moment, Haram n'apparaît comme un toponyme ; il semble que ce terme désigne avant tout les clans réunis sous cette appellation, ce dont témoignerait notamment la formule « divinités de Haram » que l'on retrouve employée à Ma'în et dans laquelle ce sont bien les dieux de la tribu (Ma'în) et non ceux de la ville (Qarnaw) qui sont mentionnés²⁸⁹. Les formules « avec X (le souverain) et Haram » et « sur l'ordre de X (souverain) et de Haram » vont dans ce sens. Les dernières pourraient tout aussi bien désigner la fédération des clans qu'un territoire ou une ville et que nous

²⁸⁶ Ch. Robin, 1992, p. 56.

²⁸⁷ Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, VI, 157. Pour l'identification : J. Halévy, 1873, p. 583 ; Ch. Robin, 1992, p. 12.

²⁸⁸ À moins d'y reconnaître Magusum (Pline, *Hist. nat.*, VI, 160) comme le suggère H. von Wissmann (1976 a, p. 98, 168) qui y reconnaît le terme *mqsm*, « sanctuaire oraculaire », qu'il associe au temple *extra-muros* de Haram. Cette interprétation nous semble trop incertaine.

²⁸⁹ La formule « divinités de Ma'în » ou « divinités de Ma'în et dhû-Yathill » est employée à de multiples reprises. Nous ne les énumérerons pas ici. Mentionnons toutefois une unique exception qui évoque les « divinités de Qarnaw » (M 436). Ce fragment n'est pas daté et il nous est difficile de le remettre en contexte.

interpréterions volontiers comme une mention combinée des clans fédérés et du territoire qu'ils occupent.

À partir du II^e s. av. J.-C., les référents identitaires des nouvelles populations précédemment évoquées évoluent. Certaines personnes se définissent par l'emploi de la *nisba* tirée du nom du clan ou de la ville d'origine : la Hagarite dans Haram 26, probablement du nom de la ville d'Arabie orientale Hagar²⁹⁰ ; Haram 49 mentionne un Tawâsi'ite Amîrite, du nom de la fraction et du clan ; on trouve également le terme Ḥanakites dans Haram 53.

Ces populations se démarquent également dans de nouvelles pratiques socialisantes dont les clés de lecture nous échappent encore. Ainsi, dans l'ancien sanctuaire fédérateur de Haram transformé en temple de Ḥalfân, toutes les inscriptions ont pour auteur des clans et non plus des individus (Haram 10 : confession et pénitence des clans 'Athtar et Amîr ; Haram 18 : commémoration du clan 'Athtar). Il en va de même dans le nouveau temple de 'Athtar dhû-Dhibân (Haram 38 : commémoration du clan 'Athtar). Les dédicaces individuelles sont l'apanage du temple de dhû-Samâwî (Haram 31, Haram 32, Haram 33, etc.).

Ces nouvelles populations, dont plusieurs éléments laissent entrevoir la nature allogène, occupent l'ancien territoire de Haram par rapport auquel elles ne se définissent plus par essence mais par réappropriation territoriale.

Auparavant Haram désignait une union de clans ainsi que le territoire que cette union occupait et peut-être aussi le centre fonctionnel nécessaire à son développement. Nous définirions cet ensemble comme une cité-tribu – regroupant des clans partageant une culture commune et dirigés par un chef (*malik*). À partir du II^e s. av. J.-C., les nouvelles populations, exemptes des anciennes références territoriales, redéfinissent le territoire en dissociant ses composantes : l'espace perçu n'est plus le territoire du clan pris comme un tout mais le centre urbain d'une part qui est désormais mentionné comme « la ville de Haram » (Haram 49/2 ; Haram 51 : *hgrm Hrmm*) et le territoire qui l'entoure d'autre part désigné comme « le terroir de la ville de Haram » (Haram 49/2 : *s¹yr hgrm Hrm*) ou « le terroir et le territoire de la ville de Haram » (Haram 8/2 : *s¹yr w-mfr hgrm Hrmm*). L'inscription Haram 8/9-10 renforce l'idée d'une ville perçue comme entité autonome et par rapport à laquelle on définit désormais son appartenance en évoquant « que Ḥalfân accorde à sa tribu ⁽¹⁰⁾ et à sa ville... » (*s²b-hw w-hgr-hw*).

²⁹⁰ Ch. Robin, 1992, p. 94.

KAMNA (KMNHW, KAMINAHÛ)

Coordonnées : 16° 10' 05" N - 44° 41' 21" E

Superficie : env. 5 ha

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), p. 266-267.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 49.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 99-102, fig. 40, pls 4b, 23a et b.
- Fakhry A., 1952. *An archaeological Journey to Yemen*, Part 1, Le Caire, Government Press, p.147.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA XIX*, janv. 1872, p. 79, 187-188, 502.
- Halévy J., 1873. « Voyage au Nedjran », *Bulletin de la Société de Géographie*, 6e série, juil.-déc. 1873, p. 602-603.
- Müller D. H. von, 1880. « Die Burgen und Schlösser Südarabiens nach dem Iklil des Hamdâni », *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Klasse 97, p. 1004-1005.
- Robin Ch., 1981 a, « Les études sudarabiques en langue française : 1981 », *Raydân 4*, p. 151-152.
- Robin Ch., 1992. *Inabba', Haram, al-Kâfir, Kamna et al-Ḥarâshif, Inventaire des inscriptions sudarabiques, tome 1*, Paris-Rome, Académie des inscriptions et belles-lettres - IsMEO.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 140-141, 185.
- Wissmann H. von, 1976 a. « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Ælius Gallus ». In Temporini H. & Haase W., *ANRW*, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband, Berlin-New-York, de Gruyter, *passim*.

Localisation géographique et topographique

Le site de Kamna, l'antique Kaminahû²⁹¹, se situe dans la moyenne vallée du Jawf, à 107 km au nord-ouest de Ma'rib, à 9 km à l'ouest d'al-Ḥazm, actuelle préfecture du gouvernorat du Jawf. Il est implanté en rive gauche du wâdî Madhâb, au nord-est du site d'as-Sawdâ', l'antique Nashshân. Comme la plupart des grands sites du Jawf, Kamna présente l'allure d'un tell dominant la plaine environnante de 10 m.

²⁹¹ L'identification de l'actuelle Kamna avec l'antique Kaminahû est proposée par J. Halévy (1873, p. 602-603), identification réitérée par D. H. von Müller (1880, p. 1004-1005). Ch. Robin (1992, p. 155) énumère les indices qui permettent de faire cette identification malgré l'absence d'occurrence du toponyme Kaminahû sur le site même de Kamna, en soulignant la possibilité que le site de « Kamna ne se soit pas appelé Kaminahû mais qu'il ait pris le nom de la tribu dont c'était la capitale : comme pour Ma'in (l'antique Qarnaw), Ghaymân ou Tan'im, le nom ancien a pu tomber dans l'oubli pour être remplacé par celui de la tribu, selon un processus dont on a de multiples exemples. »

Historiographie de la recherche

On doit la redécouverte du site à J. Halévy²⁹² même si ce dernier ne semble pas en avoir fait la visite et avoir laissé à son guide H. Ḥabshūsh le soin de l'exploration²⁹³. A. Fakhry effectue une visite sur le site en 1947²⁹⁴ et le décrit de manière sommaire, ne mentionnant que quelques murs dépassant du sol et la disparition d'un grand nombre d'inscriptions.

La MAFRAY enfin visite le site à plusieurs reprises au cours des années 1980, y faisant une prospection épigraphique²⁹⁵ et un relevé du rempart²⁹⁶. Si les connaissances épigraphiques permettent de dresser un premier tableau de la ville de Kamna, les vestiges du site sont, à l'exception du rempart, très mal connus, la stratigraphie inexistante.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

L'espace délimité par les fortifications est de plan rectangulaire, mesurant 400 m sur 140 m, formé de deux monticules séparés par une dépression centrale (Fig. 28). A. Fakhry mentionne plusieurs murs affleurant en surface. J.-F. Breton évoque pour sa part des structures en bois dans les parties basses du site et des structures en pierre sur les éminences²⁹⁷. Selon Ch. Robin enfin, on peut y observer des maisons préservées sur plus d'un niveau²⁹⁸ parfois bâties avec une ossature en bois comblée de briques crues²⁹⁹. L'occupation du site est attestée dès le VIII^e s. av. J.-C. (Kamna 1, Kamna 13+14) et semble s'achever au tournant de l'ère chrétienne (Haram 38). La fondation du site est probablement antérieure au VIII^e s. av. J.-C. si l'on considère que la base du rempart repose sur une accumulation de niveaux d'occupations et que ce rempart est datable du VII^e s. av. J.-C. (cf. *infra*).

Un site fortifié

Le rempart a fait l'objet d'une description détaillée par J.-F. Breton³⁰⁰. Il est long de 1350 m, suivant un tracé en crémaillère, percé d'une grande porte. Malgré l'absence d'inscription, différentes phases de construction sont observables, d'après des considérations architecturales. Ce rempart autonome, en pierre, pourrait dater, selon

²⁹² J. Halévy 1872, p. 79 ; 1873, p. 602-603.

²⁹³ Ch. Robin, 1992, p. 149.

²⁹⁴ A. Fakhry, 1952, p. 147.

²⁹⁵ Ch. Robin, 1981 a, p. 151-152 ; Ch. Robin, 1992, p. 149-194.

²⁹⁶ J.-F. Breton, 1994 a, p. 99-102.

²⁹⁷ J.-F. Breton in Ch. Robin 1992, p. 150.

²⁹⁸ Ch. Robin, 1995 a, p. 145.

²⁹⁹ Ch. Robin, 1981 a, p. 151.

³⁰⁰ J.-F. Breton, 1994 a, p. 99-102.

J.-F. Breton, du VIII^e-VII^e s. av. J.-C.³⁰¹ ; il a pu être précédé d'une ligne de défense faite de structures domestiques juxtaposées³⁰².

Un site cultuel

Les inscriptions évoquent le culte d'au moins quatre divinités aux périodes les plus anciennes : 'Athtar dhû-Raḥiba, 'Athtar Ḥagr, Nab'al et Madahwû³⁰³. Les cultes des deux premières divinités sont attestés entre les VIII^e et VI^e s. av. J.-C., probablement dans un ou plusieurs sanctuaires *intra-muros* ; Madahwû recevait un culte dans le temple *extra-muros* des « Banât 'Âd ». D'après les données épigraphiques du temple d'Aranyada' à as-Sawdâ', Nab'al pourrait avoir été la divinité tutélaire du panthéon de la tribu de Kaminahû³⁰⁴, son temple aurait alors fait figure de sanctuaire fédérateur pour cette tribu à l'époque des *mukarrib*-s. Ce culte fut peut-être remplacé par celui de Madahwû, dans le temple *extra-muros*. C'est dans ce dernier que le souverain effectue l'acte de confession publique (YM 10886). L'attraction de ce sanctuaire ne semble toutefois pas dépasser l'échelle de la tribu de Kaminahû.

À partir du II^e s. av. J.-C., les habitants vénèrent la divinité 'Athtar dhû-Dhibân dans son temple de Haram (Haram 38).

Un siège politique et administratif

Les inscriptions nous renseignent sur la présence sur le site d'un souverain de Kaminahû entre le VIII^e et le VI^e s. av. J.-C. Plus aucun texte ne mentionne cette autorité jusqu'au IV^e s. av. J.-C., sans que cela ne signifie pour autant sa disparition. Il est à nouveau mentionné au II^e s. av. J.-C. (cf. *infra*).

Le territoire

Le territoire autour de la ville comporte les vestiges d'un sanctuaire, au lieu-dit Ḥizmat an-Naṣâ'ib³⁰⁵, vraisemblablement le sanctuaire fédérateur de la tribu de Kaminahû à partir du VII^e s. av. J.-C.

Par ailleurs, l'accumulation sédimentaire autour du site permet d'envisager la mise en culture d'un vaste périmètre irrigué sur lequel nous ne possédons pas de description de vestiges et pour lequel une unique inscription non datée, Kamna 12, mentionne la consécration d'une prise d'eau et d'un canal.

³⁰¹ J.-F. Breton, 1994 a, p. 102, 152 ; 1997 b, p. 104-105 : cette datation se fonde sur le fait que Kamna, alliée de Saba', n'est pas fortifiée par le *mukarrib* Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî contrairement à de nombreux sites. Kamna pourrait donc déjà être fortifiée à cette époque. Par ailleurs, la facture du rempart semble plus archaïque que celle d'al-Bayḍâ', laissant entrevoir la possibilité d'une structure plus ancienne. Enfin, le souverain de Kamna finance la construction du rempart d'al-Bayḍâ' en guise de tribut versé à Saba' au VII^e s. av. J.-C. (CIH 377) ; ceci laisse également supposer que sa propre ville était déjà fortifiée.

³⁰² J.-F. Breton, 1994 a, p. 152.

³⁰³ Ch. Robin, 1992, p. 164-166.

³⁰⁴ M. Arbach & R. Audouin, 2004, p. 50.

³⁰⁵ Ch. Robin, 1981 a, p. 151-152 ; 1992, p. 150, 165-166.

Quelques inscriptions permettent de mesurer l'étendue du territoire de la cité de Kaminahû. Au VIII^e s. av. J.-C., il est réduit, cantonné entre le territoire de Nashshân à l'ouest et celui de Haram à l'est. Au nord, il s'étend jusque al-Ḥarâshif, petite bourgade peut-être fortifiée dans laquelle le souverain de Kaminahû élève un portique (al-Ḥarâshif 3). Le territoire est probablement limité plus au nord par les possessions de Haram autour du site d'al-Kâfir ainsi que par le territoire de la tribu Amîr³⁰⁶.

Au début du VII^e s. av. J.-C., ses possessions s'étendent à l'ouest, récupérant en grande partie les espaces cultivés autour de la ville d'as-Sawdâ', l'antique Nashshân, démantelée à la suite de la campagne du *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî auquel Kaminahû s'est alliée (RÉS 3945/16-17). Si l'extension du territoire de la cité de Kaminahû reste indéterminée sous la domination minéenne (VI^e-II^e s. av. J.-C.), Kaminahû réapparaît aux II^e-I^{er} s. av. J.-C. à la tête d'un territoire indépendant intégrant probablement la ville de Haram dans laquelle le roi aménage le temple de 'Athtar dhû-Dhibân (Haram 38).

L'organisation sociale

Au VIII^e-VII^e s. av. J.-C., différents personnages apparaissent, tout comme à Haram, en tant que dirigeants de la tribu de Kaminahû. Leur titre n'est jamais mentionné dans les inscriptions provenant du site même. Leur succession a toutefois pu être retracée³⁰⁷. S'il est cité dans l'inscription RÉS 3945/17 comme « roi » (*malik*) par des personnages étrangers à la sphère kamniote, il apparaît tout autant comme un chef de tribu³⁰⁸. L'inscription YM 10886 met en évidence la pérennité de ce personnage et de l'autonomie de la cité par la mention aux IV^e-III^e s. av. J.-C. d'un souverain de Kaminahû dont le nom, de type madhâbien, se place dans la lignée des souverains précédents.

Au côté du *malik*, il est aussi fait mention de *qayn-s* (*qyn*) se réclamant du souverain à deux reprises à la fin du VIII^e s. av. J.-C. (Kamna 9/1 et Kamna 10/3-4), office que nous avons déjà défini à Haram. Dans le cadre précis de Kamna, ces personnages apparaissent liés au culte de la divinité tutélaire Madahwû. Ceci est renforcé par l'appartenance du *qayn* de Kamna 10 au groupe des officiants (*rs²w*).

L'office de *kabîr* apparaît dans les textes de cette époque³⁰⁹. L'un d'eux est mentionné sur le site d'al-Ḥarâshif comme *kabîr* de Taḥtay. Si l'on accepte de voir en

³⁰⁶ Ch. Robin, 1992, p. 158.

³⁰⁷ Ch. Robin, 1992, p. 162.

³⁰⁸ Ce personnage est mentionné dans al-Ḥarâshif 2 conjointement à sa tribu, Kaminahû. De manière générale, ces dirigeants apparaissent dans les inscriptions al-Ḥarâshif 3 (graphie A) ; Kamna 10, Kamna 9 et Kamna 7 (graphie A-B1) ; RÉS 3945/17, Kamna 22/3-4 et Kamna 8/4 (graphie B1) ; al-Ḥarâshif 2 (graphie B3) ; CIH 377 (graphie B3-C1, probablement déb. VI^e s. av. J.-C.).

³⁰⁹ Al-Ḥarâshif 3/3 et Kamna 6/1 datées respectivement du milieu du VIII^e s. et du VII^e s. av. J.-C. par leur graphie A et B3. Le premier texte évoque « ⁽¹⁾Ṣabḥân fils de Ṣadaqsami' et Taḥtay ⁽²⁾ ont élevé (ce portique) (?), du temps de 'Ammiyatha' et ⁽³⁾ de 'Ammishafaq, alors qu'il était *kabîr* de Taḥtay » (Ch. Robin, 1992, p. 201).

Taḥtay le nom antique d'al-Ḥarâshif comme le suggère Ch. Robin³¹⁰, le *kabîr* apparaîtrait alors comme un représentant du dirigeant de Kaminahû dans une agglomération sous tutelle, tel qu'on l'observe avec le *kabîr* de Yathill à Barâqish au service du souverain sabéen.

L'inscription Kamna 5 enfin, également datée de cette période haute (VIII^e-VII^e s. av. J.-C.), révèle une division en clans de la population de Kaminahû.

Au II^e-I^{er} s. av. J.-C., la structure sociale de Kaminahû semble s'être transformée. Si un roi apparaît toujours sur ce site, il s'agit désormais d'un personnage dont le nom est emprunté à un répertoire onomastique différent de ceux connus jusque-là³¹¹ ; il pourrait s'agir d'un dirigeant des tribus arabes qui s'infiltrèrent dans le Jawf à partir des III^e-II^e s. av. J.-C.³¹².

Synthèse historique

Kamna se présente comme un site d'habitat à fonction défensive locale. La fortification n'est pas particulièrement massive, le site n'est jamais qualifié de *hagar*, rarement cité comme cible ou enjeu militaire dans les inscriptions sudarabiques après le VIII^e s. av. J.-C., tout juste évoqué comme citadelle par al-Hamdânî au X^e s.³¹³. Il demeure néanmoins le siège d'une entité politique autonome voire indépendante au début et à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C.

Le début de la période sudarabique ancienne est bien renseigné : l'entité s'articule autour d'une structure tribale indépendante employant la langue madhâbienne et ayant son propre panthéon. Au VIII^e s. av. J.-C., Kaminahû apparaît comme l'entité politique majeure du Jawf avec Nashshân, s'imposant sur cette dernière avant que, soutenue par l'allié sabéen, Nashshân ne s'impose de force sur Kaminahû³¹⁴.

Kaminahû s'allie au *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî. Cette alliance apparaît rapidement sous un rapport de vassalité dans lequel Kaminahû verse un tribut aux souverains sabéens (CIH 377)³¹⁵. Le territoire de Kaminahû oscille au gré des événements politiques, d'abord étranglé entre les cités indépendantes voisines (Haram, as-Sawdâ'), puis étendu à la faveur de la conquête sabéenne sur une partie du territoire voisin de Nashshân. Il n'atteint néanmoins jamais une dimension importante, limité à l'ouest par al-Bayḍâ', intégrée au royaume de Saba', et à l'est par le royaume de Ma'in. Seule

³¹⁰ Ch. Robin, 1992, p. 198, 201.

³¹¹ Haram 38/13-15 : mention de « (...) Wah⁽¹⁴⁾bum fils de Mas'ûdum roi de ⁽¹⁵⁾ Kaminahû ».

³¹² Ch. Robin, 1996 a, col. 1130.

³¹³ N. A. Faris, 1938, p. 64.

³¹⁴ Cet événement est relaté dans l'inscription AO 31929, sur un autel en bronze du temple d'Aranyada' à Nashshân, daté du milieu du VIII^e s. av. J.-C. et récemment publié par A. Caubet et I. Gajda (2003).

³¹⁵ Pour Ch. Robin (1992, p. 160), le fait que le dirigeant de Kamna mentionne les souverains sabéens dans CIH 377 comme les « rois de Maryab » – au lieu de roi de Saba' – pourrait révéler « un certain refus de l'hégémonie sabéenne, en ramenant le *mukarrib* au rang de roi d'une cité ».

la disparition de Maʿīn permet à ce territoire de s'étendre vers Haram, ville qui passe probablement sous la souveraineté de Kaminahû³¹⁶.

La renaissance kamniote des II^e-I^{er} s. av. J.-C. doit être replacée dans le contexte de la disparition du royaume minéen, qui freinait jusque-là les vellétés indépendantistes régionales, et dans celui de l'installation de tribus arabes dans la région³¹⁷. Ces dernières profitent de cette redéfinition des équilibres politiques pour s'accaparer l'entité territoriale indépendante du royaume de Kaminahû, procédé également observé à Haram (cf. *supra*). L'identification de la Caminacum de Pline l'Ancien avec Kaminahû³¹⁸ permet de supposer que le site, détruit lors de l'expédition d'Ælius Gallus³¹⁹, ne se relève pas de cette tragédie³²⁰.

Le même processus d'évolution du référent identitaire que celui vu à Haram semble s'opérer à Kaminahû même si la documentation épigraphique est moins proluxe : jusqu'au II^e s. av. J.-C., Kaminahû désignait, d'après RÉS 3945/17, autant la fédération des clans que le territoire occupé. Rien ne désigne à proprement parler la ville. À partir du II^e s. av. J.-C., les changements de population et de référents identitaires sont manifestes (utilisation de la *nisba* par exemple, onomastique arabe insistant sur le lien de filiation). Des populations allogènes occupent l'ancien territoire de Kamna.

Bien que nous n'en ayons pas de preuve documentaire, on peut supposer, en s'appuyant sur l'étude du site voisin de Haram, que ces nouvelles populations ne se définissent plus par essence mais par réappropriation territoriale. Kaminahû ne désigne probablement plus l'union des clans ni le territoire que cette union occupe. De futures inscriptions nous renseigneront peut-être sur une redéfinition des composantes territoriales de Kaminahû et sur l'apparition d'une perception de l'espace urbain, défini comme un espace fonctionnel autonome.

³¹⁶ H. von Wissmann (1976 a, p. 168).

³¹⁷ Robin, 1996 a, col. 1130.

³¹⁸ J. Halévy, 1872, p. 502, n. 2 ; 1873, p. 603.

³¹⁹ Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, VI, 32, 160, évoque une série d'*oppida* détruits parmi lesquels Caminacum.

³²⁰ Il est peu probable que Karman mentionné au II^e s. par Cl. Ptolémée en tant que *basileion* corresponde à la ville de Kamna comme l'envisage H. von Wissmann (1964, p. 140-141, 185). En effet, aucune mention du site n'est attestée après le passage de l'expédition romaine, alors que les trois premiers siècles de l'ère chrétienne apparaissent comme la période la mieux documentée pour l'Arabie méridionale. Par ailleurs, la ressemblance phonétique entre Karman et Kaminahû est plus qu'approximative.

AS-SAWDÂ' (NS^{2N}, NASHSHÂN)

Coordonnées : 16° 10' 09" N - 44° 38' 03" E

Superficie : 9 ha

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), p. 298-299.
- Arbach M. & Audouin R., 2004. *Découvertes archéologiques dans le Jawf (République du Yémen). Opération de sauvetage franco-yéménite du site d'as-Sawdâ' (l'antique Nashshân). Temple intra-muros 1. Rapport préliminaire, Şan'â'*, Centre français d'archéologie et de sciences sociales de Şan'â'.
- Arbach M., Audouin R. & Robin Ch., 2004. « La découverte du temple d'Aranyada' à Nashshân », *Arabia* 2, p. 23-41.
- Avanzini A., 1995. *As-Sawdâ'. Inventario delle iscrizioni sudarabiche, tomo 4*, Paris-Rome, Académie des inscriptions et belles-lettres - IsMEO.
- Avanzini A., 1996 a. « Saba' and the beginning of epigraphic documentation of the Jawf », *AAE* 7, p. 63-68.
- Breton J.-F., 1992. « Le sanctuaire de 'Athtar dhû-Risâf d'as-Sawdâ' », *CRAIBL* 1992, p. 429-453.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 103-104.
- Breton J.-F., 1997 c. « Le temple de Nashshân ». In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 136-137.
- Breton J.-F., Arramond J.-Cl. & Robine G., 1991. *Le temple de 'Athtar d'as-Sawdâ'*.
- Fakhry A., 1952. *An archaeological Journey to Yemen*, 3 vol., Le Caire, Government Press, p.147.
- Garbini G., 1997. « I troni dei re di Nashan, nota di Giovanni Garbini e Vincenzo Francaviglia », *Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Rendiconti IX*, vol. VIII, fasc. 2, 1997, p. 239-252.
- Grohmann A., 1934. « As-Sawdâ' », *Encyclopédie de l'Islam*, p. 194.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA* XIX, janv. 1872, p. 82-83, 200-214, 503-506.
- Maigret A. de, 2002. *Arabia Felix. An Exploration of the Archaeological History of Yemen*, Londres, Stacey International, p. 208-210 ; 350-355.
- Robin Ch., 1981 a, « Les études sudarabiques en langue française : 1981 », *Raydân* 4, p. 152.
- Robin Ch., 1991 b. « Quelques épisodes marquant de l'histoire sudarabique », *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, REMMM 61, 1991-3, p. 57-58.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.
- Robin Ch., 1998 a. « As-Sawdâ' ». In Bosworth C. E., Heinrichs W. P., Lecomte G. & van Donzel E. (éds), *Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition, Tome IX*, Leyde, E. J. Brill, p. 93-95.
- Robin Ch., 2003. « La vocalisation de Ns²ⁿ, nom antique d'as-Sawdâ' (Jawf du Yémen), d'après une nouvelle inscription du Yémen ». In Lentin J. et Lonnet A. (éds), *Mélanges David Cohen. Études sur le langage, les langues, les dialectes, les littératures, offertes par ses élèves, ses collègues, ses amis*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 569-579.
- Robin Ch., 2004. « 'Les deux villes' (Hagarâyné / Hgrmh) sont-elles Nashshân et Nashq^{um} ? », *Arabia* 2, p. 23-41.
- Ryckmans J., 1985. « Villes fortifiées du Yémen antique », *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques*, 5e Série LXVII (1981-5), Bruxelles, p. 257-258.
- Ryckmans J., Müller W. W., 'Abdallah Y. M., 1994. *Textes du Yémen antique inscrits sur bois*, Publications de l'Institut orientaliste de Louvain 43, Louvain-La-Neuve, Université Catholique de Louvain.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 90, 95, 253.
- Wissmann H. von, 1976 a. « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Ælius Gallus ». In Temporini H. & Haase W., *ANRW*, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband, Berlin-New-York, de Gruyter, *passim*.

Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 14-16, 31.

Localisation géographique et topographique

Le site d'as-Sawdâ', l'antique Nashshân, se situe dans la moyenne vallée du Jawf, à 111 km au nord-ouest de Ma'rib, à 16 km à l'ouest d'al-Ḥazm. Il est implanté en rive gauche du wâdî al-Buhayra, à 4 km au sud-ouest du site d'al-Bayḍâ', l'antique Nashq. Comme la plupart des grands sites du Jawf, as-Sawdâ' présente l'allure d'un tell dominant la plaine environnante de près de 10 m.

Historiographie de la recherche

Nous ne ferons que résumer l'historiographie que développe plus longuement A. Avanzini dans sa monographie du site d'as-Sawdâ'³²¹.

Le site est mentionné par al-Hamdânî au X^e s. en tant que forteresse (*maḥfad*). Au XII^e s., il apparaît sous son nom antique, alors que l'imâm al-Mutawakkil Aḥmad b. Sulayman (1138-1171) émet la volonté d'y fonder une *hijra*³²².

La redécouverte du site est attribuée à J. Halévy. Celui-ci ne s'y rend toutefois pas lui-même, il en laisse le soin à son guide H. Ḥabshûsh³²³. Il en rapporte 71 inscriptions. Le site fut ensuite visité successivement par M. Tawfiq en 1944-45 puis A. Fakhry en 1947³²⁴. La MAFRAY a visité le site en 1980 et 1981 et y a effectué un relevé du rempart.

Deux fouilles archéologiques de courte durée ont été entreprises sur le site. Le temple *extra-muros* dit des Banât 'Âd est fouillé sous la direction de J.-F. Breton en 1989-90. Une opération de sauvetage a été entreprise sous la conduite de M. Arbach et R. Audouin dans le temple *intra-muros* d'Aranyada' en juin 2004. Ces fouilles ouvrent de nouvelles perspectives pour l'interprétation de la place des panthéons tribaux dans la société du Jawf.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

Second site de la région par sa taille, as-Sawdâ' est, dans sa partie *intra-muros*, un large rectangle d'environ 330 m sur 280 m et de 1 200 m de périmètre (Fig. 29). Le site comporte plusieurs monticules hauts de 10 m. La partie centrale forme une petite

³²¹ A. Avanzini, 1995, p. 7-8.

³²² Ch. Robin, 2003, p. 570.

³²³ J. Halévy (1872, p. 82-83) mentionne « une ville splendide qui devait former un grand centre d'industrie, surtout pour le travail des métaux, car d'immenses tas de scories jonchent le sol calciné », interprétation probablement abusive du rapport que lui en fit son guide Hayîm Ḥabshûsh qui mentionne seulement des fourneaux à fonte et de grands tas de scories à l'une des portes de la ville (H. Ḥabshûsh, 1995, p. 113).

³²⁴ A. Fakhry, 1952, p. 147. Ce dernier y mentionne la présence de nombreux monticules pouvant atteindre une dizaine de mètres de hauteur, des piliers signalant des temples en trois points du site et les ruines d'un temple *extra-muros*.

dépression dans laquelle a été fouillé le temple d'Aranyada'. Les vestiges de structures domestiques comportent un soubassement en pierre surmonté d'une superstructure de brique crue à ossature de bois. Près de 90 structures ont été dénombrées en surface. Si l'on considère les niveaux anthropiques sous les fondations du rempart et du temple d'Aranyada', cette occupation s'étend sur tout le I^{er} millénaire av. J.-C. ; elle se poursuivrait durant les six premiers siècles de l'ère chrétienne³²⁵.

Un site fortifié

Au moins deux systèmes de fortification ont été bâtis successivement sur le site d'as-Sawdá', percés de deux portes au centre des côtés est et ouest. Deux autres passages étaient vraisemblablement percés sur les côtés nord et sud³²⁶. L'évocation dans l'inscription RÉS 3945 de la destruction du rempart d'as-Sawdá' à la suite de la campagne du *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî témoigne de l'existence d'un premier rempart. Une seconde enceinte, partiellement visible, lui succède³²⁷. Des tracés variés laissent supposer différentes phases de reconstruction. De rares éléments permettent de proposer une date pour ces phases de construction. Parmi les dédicaces trouvées sur le site³²⁸, deux seulement traitent du rempart. As-Sawdá' 9 mentionne la construction de deux courtines ; elle ne peut cependant pas être datée. As-Sawdá' 16 mentionne de son côté la construction d'une tour mais pose également un problème de datation. Si M. Arbach avance la date du V^e s. av. J.-C.³²⁹, il ne s'agirait pas, selon A. Avanzini, d'un texte archaïque mais d'une imitation du style archaïque à une période tardive (v. le II^e s. av. J.-C.)³³⁰. Si on l'interprète comme une inscription à la graphie réellement archaïque, elle témoignerait d'un aménagement du rempart détruit par Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî ; si elle s'avère effectivement tardive, elle pourrait signifier que le site fut longtemps dépourvu de fortifications.

Le site aurait été fortifié avant le règne de Karib'il Watâr. Un laps de temps plus ou moins long se serait écoulé avant la reconstruction du mur, justifié par la volonté délibérée du *mukarrib* sabéen d'affaiblir le site et la tribu de Nashshân (cf. *infra*). Quoi qu'il en soit, le site est fortifié au I^{er} s., époque à laquelle l'inscription Ja 643/22-23 y mentionne la présence d'une garnison sabéenne en poste, comme à al-Baydá', pour la défense des deux villes (*hgrn-hn*). As-Sawdá' apparaît de nouveau comme garnison au début du IV^e s. (Ja 665/13-14, 20).

³²⁵ Concernant l'accumulation sous le temple d'Aranyada', voir M. Arbach & R. Audouin (2004, p. 56) ; à propos d'une occupation tardive, se reporter à la « synthèse historique » du site d'al-Baydá' (cf. *infra*) et à Ch. Robin, 2004.

³²⁶ Ch. Robin, 1998 a, p. 93.

³²⁷ Concernant la description du rempart, voir J.-F. Breton, 1994 a.

³²⁸ J.-F. Breton, 1994 a, p. 104.

³²⁹ M. Arbach, communication personnelle.

³³⁰ A. Avanzini, 1995, p. 57.

Un siège politique et administratif

Si les vestiges ne témoignent plus de son existence, le siège du pouvoir politique s'est établi à plusieurs reprises dans cette ville. C'est tout d'abord le palais 'Afraw, où réside le roi de Nashshân, qui est détruit en même temps que le premier rempart, sous les assauts sabéens de Karib'il Watâr (RÉS 3945/16). À ce souverain et à l'intervention sabéenne succède un gouverneur ('*qb*) qui siège à son tour dans la ville de Nashshân (Haram 15/7-8). Le site perd sa fonction de pôle politique en passant sous l'influence minéenne, au cours des VII^e-VI^e s. av. J.-C.

Un pôle religieux local et régional

Les temples sont nombreux sur le site. A. Fakhry en mentionne trois à l'intérieur de l'enceinte³³¹ dont l'un est consacré à Aranyada' ; un quatrième temple, *extra-muros*, a été fouillé ; il est consacré à 'Athtar dhû-Riṣâf. Les données épigraphiques mentionnent l'existence d'autres sanctuaires, peut-être assimilables aux temples *intra-muros* repérés mais non identifiés : le temple Saywaḍ, consacré à 'Athtar Matab Khamir³³², le temple Naṣib consacré à Wadd³³³ et le temple d'Almaqah dont la construction est rapportée dans le texte RÉS 3945/16, au moins en activité au cours du VII^e s. av. J.-C. Ce culte réapparaît probablement lorsque le site repasse sous influence sabéenne après la chute du royaume de Ma'în (cf. *infra*). À cela s'ajoute le temple consacré à 'Athtar dhû-Garbum (as-Sawdâ' 5). Enfin, les dédicaces trouvées sur le site suggèrent la présence d'un temple consacré à 'Athtar dhû-Qabḍ au cours de la période de domination minéenne (VII^e-I^{er} s. av. J.-C.)³³⁴.

Le sanctuaire *extra-muros*, consacré à 'Athtar dhû-Riṣâf est établi 700 m à l'est du site. La fouille a permis la mise au jour d'une petite structure (14,1 x 15,5 m) composée d'une cour bordée d'un portique, précédée d'un portail monumental à l'ouest et terminée par un second portail à l'est ouvrant sur un hémicycle de pierre. Son programme décoratif le rattache au groupe des temples des « Banât 'Âd ». Quatre phases ont été distinguées³³⁵ : la phase A correspondant à sa fondation remonte au VIII^e s. av. J.-C. ; la phase B correspond à la mise en place du dispositif intérieur, elle est datée du VII^e s. av. J.-C. d'après la graphie des inscriptions ; la phase C est associée à des inscriptions de type paléographique C3-C4, vers les VI^e-V^e s. av. J.-C. ; la phase D enfin caractérise une occupation finale qui suit une longue période d'abandon, marquée par une accumulation sédimentaire. Cette dernière phase daterait des II^e-I^{er} s. av. J.-C. La divinité 'Athtar, qui figure en tête du panthéon dans

³³¹ A. Fakhry, 1952, p. 147.

³³² As-Sawdâ' 3, VIII^e s. av. J.-C.

³³³ As-Sawdâ' 4, VII^e s. av. J.-C.

³³⁴ Ch. Robin, 1998 a, p. 94.

³³⁵ J.-F. Breton, 1992 ; 1997 c ; J.-F. Breton, J.-Cl. Arramond & G. Robine, 1991.

le temple d'Aranyada', pourrait être, sous sa forme 'Athtar dhû-Riṣâf, la divinité tutélaire de la tribu de Nashshân.

Le sanctuaire *intra-muros* consacré à Aranyada', récemment mis au jour dans le cadre d'une opération de sauvetage³³⁶, ne présente plus ni stratigraphie ni matériel en raison du pillage qui y a été opéré. Il appartient également au type des temples des « Banât 'Âd » tout en se distinguant par un programme décoratif spécifique. Cinq scènes font figurer neuf divinités classées dans un ordre précis : 'Athtar, Îl (?), Wadd, Aranyada', Almaqah, Yada'ismû, Nab'âl, Nakraḥ et Hiwâr. M. Arbach et Ch. Robin ont mis en évidence la spécificité de cette liste³³⁷ : les quatre premières divinités appartiendraient au panthéon de Nashshân, la première étant la divinité tutélaire dont le culte est notamment pratiqué dans le temple *extra-muros* Riṣâf, la dernière étant celle vénérée dans le temple *intra-muros* en question ; les cinq divinités suivantes symbolisent les différentes fédérations tribales en présence dans le Jawf au VIII^e s. av. J.-C. présentées selon leur distribution géographique allant de l'aval vers l'amont : Almaqah représente le royaume de Saba', présent dans le Jawf supérieur (environs de Ḥizmat Abû Thawr), Yada'ismû symbolise Haram, Nab'âl pour Kaminahû, Nakraḥ pour Ma'in et Hiwâr pour Inabba'. M. Arbach et Ch. Robin proposent de voir dans ces représentations la construction consciente et volontaire d'un nouveau panthéon représentant une confédération dominée par les tribus de Nashshân et Saba'³³⁸. L'argumentation séduisante ferait de ce temple un sanctuaire confédéral à l'échelle du Jawf, dont l'activité remonterait au plus tard au règne du souverain mentionné sur les piliers représentant les divinités, Alamnabaṭ Amar fils de Labu'ân, durant les quelques années d'alliance entre Saba' et Nashshân précédant le coup de force sabéen au début du VII^e s. av. J.-C.

Le territoire

En dehors du temple *extra-muros* de 'Athtar dhû-Riṣâf, les environs du site comportaient un vaste périmètre irrigué marqué par la présence d'accumulations sédimentaires de près de 10 m d'épaisseur, ponctuées des ruines d'ouvrages hydrauliques. Les inscriptions rapportent l'importance du périmètre irrigué dès le début de la période sudarabique ancienne. Les derniers témoignages épigraphiques datent du IV^e s. ; la ville a probablement entretenu un réseau d'irrigation durant deux siècles encore si l'on s'accorde à dater son abandon au VI^e s.

Au-delà du simple périmètre irrigué, l'inscription RÉS 3945/15-17 évoque un territoire important sous l'autorité de la tribu de Nashshân. Elle mentionne notamment

³³⁶ M. Arbach & R. Audouin, 2004 ; M. Arbach, R. Audouin & Ch. Robin, 2004.

³³⁷ M. Arbach & Ch. Robin in M. Arbach, R. Audouin & Ch. Robin, 2004, p. 30-31.

³³⁸ M. Arbach in M. Arbach & R. Audouin, 2004, p. 48 ; M. Arbach & Ch. Robin in M. Arbach, R. Audouin & Ch. Robin, 2004, p. 31.

une série de « villes » (*'hgr*) placées sous son contrôle : Qawm, Gaw'al, Dawr, Fadhum, Shibâm et « toutes les villes de Aykum ». Ce territoire s'étend vers l'ouest jusqu'au site sabéen de Hizmat Abû Thawr, englobant également la ville d'al-Bayḍâ³³⁹. Il se limite à l'est au territoire des tribus de Haram et Kaminahû alors constituées en fédérations indépendantes, au nord à celui de la tribu Amîr, au sud à la confédération sabéenne. Le dirigeant de Nashshân avait sous son contrôle les eaux du wâdî Madhâb, dont dépendent les cités en aval (Kaminahû, Haram, Inabba').

L'ensemble de ce territoire est réapproprié par les Sabéens au début du VII^e s. av. J.-C. (RÉS 3945/15-17) au profit notamment de la tribu sabéenne de Fayshân (Haram 15/19) et de leurs alliés, Haram et Kaminahû. Cette période marque la fin de la domination territoriale de Nashshân dans la région qui passe successivement sous tutelle sabéenne (probablement sous le contrôle direct d'al-Bayḍâ' sa voisine - cf. *infra*), puis minéenne durant un demi-millénaire. L'absence de contrôle territorial n'empêche pas l'appropriation de parcelles et leur mise en culture par les membres des clans locaux, que mentionnent les textes SW-BA 14 (VI^e-V^e s. av. J.-C.) et RÉS 4923 (II^e-I^{er} s. av. J.-C.). L'inscription as-Sawdâ' 51, de la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. révèle une reprise de la tutelle sabéenne sur le territoire de Nashshân après disparition du royaume minéen ; le souverain sabéen possède alors des palmeraies, des vignobles et des champs ; il en régleme la location et la vente. Il n'en a visiblement pas la propriété exclusive, les officiants mentionnés dans as-Sawdâ' 16 et as-Sawdâ' 52 consacrent également leurs propres structures hydrauliques à la même période. Enfin, les souverains himyarites de la fin du III^e s. et du début du IV^e s. s'approprient des terres autour d'as-Sawdâ' après l'annexion du royaume de Saba' (Ja 647/27-29, Ja 664/15-16³⁴⁰).

L'organisation sociale

Tout comme Haram et Kaminahû, Nashshân désigne de manière ambiguë une fédération de clans autant qu'un territoire, avec la formule dhû-Nashshân, « ceux de (la tribu de) Nashshân »³⁴¹, en particulier dans les inscriptions cursives³⁴², ainsi qu'à la période archaïque dans la formule « roi de Nashshân » (*mlk Ns²n*), ou dans l'évocation du souverain sabéen qui « frappa Nashshân et brûla ses villes » (*mkhḍ Ns²n w-wft 'hgr-hw* - RÉS 3945/14).

³³⁹ Ce territoire s'étendait peut-être sur les Hauts-Plateaux plus à l'ouest si l'on s'accorde à localiser les villes de l'antique région de Aykum dans les environs des actuels wâdîs Fayz (16°14' N - 44°12' E) et Shibâma (16°24' N - 44°05' E) dont les noms présentent quelques similarités avec les toponymes antiques de Fadhum et Shibâmum.

³⁴⁰ D'après la traduction de A. Jamme (1962, p. 168) : « ⁽¹⁵⁾ et puisse Almaqah les gratifier de fruits et de récoltes ⁽¹⁶⁾ dans leurs (parlant des souverains) terrains de Marib et Nashqum et ⁽¹⁷⁾ Nashshân ; (...) »

³⁴¹ Notamment dans YM 11748 ; YM 11735/3, datée de la période minéenne ; as-Sawdâ' 52/4 vers le II^e s. av. J.-C. ; YM 11730/1, contemporaine de la précédente.

³⁴² J. Ryckmans, W. W. Müller, Y. M. 'Abdallah, 1994.

La structure sociale de Nashshân est formée par la tribu de Nashshân, divisée en clans subdivisés en lignages. Des inscriptions cursives provenant des environs d'as-Sawdá' mentionnent de nombreux clans, mais ceux-ci sont difficilement rattachables à la tribu de Nashshân. Seul celui de Ahlân l'est avec certitude (YM 11735/1, 3). Dans les inscriptions lapidaires, ces clans sont introduits par la particule « dhû- » (« celui de ») ou par le terme 'hl (clan)³⁴³. Cette structure de base de la société nashshânite évolue dans le temps ainsi que nous le verrons dans la synthèse historique.

Le *malik* de Nashshân est attesté aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C. La succession de ces souverains a été récemment précisée³⁴⁴, nous ne nous y attarderons pas. Ils apparaissent comme principaux bâtisseurs des monuments de la ville, en particulier les sanctuaires (SW-BA/I ; as-Sawdá' 3 ; as-Sawdá' 5). Ils font figure de chefs militaires, accompagnés dans leurs campagnes par les notables des principaux clans de la tribu (YM 11126+11192).

Le roi ne disparaît pas après le démantèlement des remparts et du palais qui suivent la prise de la ville par les Sabéens au VII^e s. av. J.-C. Il est maintenu en place malgré deux années durant lesquelles Nashshân est sous tutelle d'un gouverneur haramite (Haram 15/7-8).

Lorsque la ville intègre le royaume minéen, les inscriptions font alors référence à l'autorité du souverain de Ma'in (as-Sawdá' 32/7, as-Sawdá' 40) et au système du kabîrat (as-Sawdá' 37, as-Sawdá' 84, as-Sawdá' 85, as-Sawdá' 87), que l'on retrouve dans les villes de Ma'in et Barâqish (cf. *infra*). Cette magistrature éponyme s'apparente ici à un pouvoir exécutif placé sous l'autorité d'un conseil des notables et d'un souverain minéen. Le conseil se retrouve dans les inscriptions de Ma'in et Barâqish sous le nom de *ms³wd* (*maswad*), il apparaît dans as-Sawdá' 32/7 sous le terme '*s³wdn* (*aswadan*), désignant les membres du conseil.

Le *kabîr* n'est pas désigné comme *kabîr* de Nashshân et semble plutôt pouvoir être identifié à certains *kabîr-s* de Ma'in connus³⁴⁵. Cette nuance est importante puisque la ville d'as-Sawdá' et ses habitants ne sont pas sous l'autorité d'un *kabîr* envoyé sur place pour

³⁴³ Ce sont, aux VIII^e-VI^e s. av. J.-C., les clans Wafr et Dawr (YM 11126+11192), Batham (SW-BA 14), Khablân (as-Sawdá' 61) et 'Adhaq (as-Sawdá' 18) ; durant la période minéenne, les clans Ahlân (as-Sawdá' 8), également mentionné dans les inscriptions cursives, Laḥadh Dhar'ân (as-Sawdá' 20), Kaylân et Naḍaf (as-Sawdá' 40), Nayiṭ (as-Sawdá' 20, as-Sawdá' 27), Ganad et Rafazân (as-Sawdá' 37), Ba'dîl (as-Sawdá' 30) ; durant les deux derniers siècles av. J.-C., Khahf (as-Sawdá' 16). À cela s'ajoute plusieurs clans dont les mentions ne sont pas datées : 'Adhbat et Qadam (as-Sawdá' 12), Ghatîb et Ṣaharân (as-Sawdá' 33), Ghazar (as-Sawdá' 65), Malḥân (as-Sawdá' 45), Ramaḍân (as-Sawdá' 24).

³⁴⁴ M. Arbach & Ch. Robin in M. Arbach, R. Audouin & Ch. Robin, 2004.

³⁴⁵ Celui mentionné dans l'inscription d'as-Sawdá' 37 est peut-être un membre du clan qui fait la dédicace d'un pilier à 'Athtar dans son temple de Ma'in (Ma'in 86/4-7) ; le *kabîr* de l'inscription as-Sawdá' 85/4, membre du clan Ḥamî, est peut-être celui de RÉS 3341, *kabîr* du roi de Ma'in.

représenter le roi³⁴⁶ mais la ville apparaît comme pleinement intégrée au système minéen et non dominée par celui-ci. Cet état de fait se retrouve dans l'évolution de l'organisation sociale (cf. *infra*).

Le clergé est la dernière institution sur laquelle nous disposons de quelques données. Le rôle des prêtres semble dépasser le cadre du culte pour apparaître comme une classe supérieure dans la structure sociale et ce, durant tout le I^{er} millénaire av. J.-C. Ce sont en effet les prêtres (*'fkl*) qui payent un tribut à Saba' après la défaite de Nashshân (RÉS 3945/16). Ils perçoivent une taxe (*fr'*) au cours de la période minéenne (as-Sawdâ' 20). Enfin, les officiants (*s²w'*) apparaissent comme des bâtisseurs (as-Sawdâ' 16 par exemple).

Après la disparition du royaume minéen, le site est intégré au royaume de Saba'. Les inscriptions sont presque inexistantes et la structure sociale au début de l'ère chrétienne quasi-inconnue. Seule l'inscription Fa 76/7, provenant de Ma'rib et datée du III^e s. mentionne la concession de terrains au lignage sabéen Athkalân dans les villes de Ma'rib, al-Baydâ' et as-Sawdâ'. L'organisation semble principalement centrée autour de ces grandes familles sabéennes, de leurs souverains et d'un système de clientélisme.

Synthèse historique

D'un point de vue fonctionnel, as-Sawdâ', l'ancienne Nashshân, apparaît comme un site urbain majeur, implanté tôt et figurant dès le VIII^e s. av. J.-C. comme un pôle politique, administratif, défensif et religieux. Dès le milieu du VIII^e s. av. J.-C., la tribu de Nashshân est alliée de Saba'³⁴⁷ et tente de fédérer l'ensemble des tribus du Jawf au sein d'une confédération régionale, si l'on en croit l'interprétation des données issues du temple d'Aranyada'. Elle domine un territoire étendu nommé Aykum, au sein duquel se trouve notamment le site d'al-Baydâ'. Elle a son propre panthéon.

La tribu de Nashshân, dont l'importance menace progressivement les intérêts sabéens, est finalement la cible d'une campagne militaire qui relègue le site urbain et la tribu de Nashshân à l'arrière-plan. Le rempart est arasé, la ville perd son rôle défensif et militaire au profit de sa voisine al-Baydâ', alors fortifiée. Le roi perd son influence régionale pour n'apparaître que comme un simple administrateur local. Le culte d'Almaqah, divinité sabéenne, est imposé et la ville perd son rôle de pôle religieux.

Différents éléments révèlent l'intégration de Nashshân au royaume minéen (reconnaissance des souverains minéens, substitution des cultes anciens au profit des

³⁴⁶ Ce phénomène peut être observé à al-Ḥarāshif durant la domination des rois de Kamna, à Barāqish quand elle est placée sous l'autorité sabéenne et peut-être à al-Baydā' si l'on considère l'hypothèse d'une administration de la ville par les *kabir* de Fayshân (cf. *infra*).

³⁴⁷ D'après as-Sawdā' 3, elle entretient avec « Almaqah, Karib'il et Saba' » un lien de fraternité. Dans AO 31929, datée du milieu du VIII^e s. av. J.-C., un pacte d'union est scellé entre Nashshân et Saba' (A. Caubet & I. Gajda, 2003, p. 1229).

divinités de Ma'în). Cette intégration se manifeste également dans l'évolution de la structure sociale. Les quelques inscriptions les plus anciennes mentionnent le nom de Nashshân en liaison avec son souverain ; quelques clans individualisés apparaissent ponctuellement. La plupart des inscriptions sont le fait du souverain et masquent la structure sociale. Durant la période minéenne, cette structure se précise avec la hausse du nombre de dédicaces de particuliers. La structure est la même que celle adoptée par les tribus de Ma'în et Yathill, avec une subdivision en clans, sous clans ('hl) et lignages. Les clans sont alors intégrés dans le système minéen : on les retrouve tantôt dans la *Liste des Hiérodoules* de Ma'în³⁴⁸ ou dans les comptoirs commerciaux minéens³⁴⁹. Nous évoquons, à propos des *kabîr-s*, l'intégration de Nashshân dans la structure du royaume minéen plus qu'une mise sous tutelle ; ces données semblent le confirmer. Une courte tutelle sabéenne doit toutefois être envisagée vers les IV^e-III^e s. av. J.-C. au regard d'une inscription inédite mentionnant l'invocation de divinités sabéennes et nashshânites et des rois de Saba'³⁵⁰.

À la suite de la disparition du royaume de Ma'în, les références aux clans disparaissent presque complètement³⁵¹. Ceci est à mettre en relation avec la pénétration des populations arabes dans le Jawf qui transforment radicalement l'organisation socioculturelle des cités et dont l'apparition se manifeste en particulier dans les changements onomastiques (diminution de la fréquence des noms composés, arabisation de l'onomastique), culturels et linguistiques. Toutefois, comme le signale A. Avanzini, ces nouvelles populations ne se substituent pas brutalement à l'ancien noyau ethnique de la cité et de la ville de Nashshân³⁵². Un certain nombre de résistances culturelles se manifestent, notamment la reprise des cultes archaïques ('Athtar dhû-Garab, 'Athtar dhû-Riṣâf), à une époque où le temple *extra-muros* reprend son activité³⁵³.

À la fin du I^{er} s. av. J.-C., la ville est probablement affaiblie par le passage de l'expédition romaine d'Ælius Gallus³⁵⁴. Elle n'est pas totalement détruite puisqu'elle réapparaît un siècle plus tard comme garnison sabéenne aux côtés d'al-Bayḍâ' au I^{er} et au III^e s. Son territoire est alors propriété du roi de Saba' et des grandes familles sabéennes (as-Sawdâ' 51, Fa 76/7), puis, à partir du IV^e siècle, la propriété du souverain ḥimyarite

³⁴⁸ Ce sont par exemple Ramaḍân, sous-clan de Thamad, dont un membre aurait pris épouse à Qédar, dans le Nord de l'Arabie, ou encore Ba'dil dont les membres épousent des femmes de Yathrib (actuelle Médine).

³⁴⁹ Les clans Ghazar et Malhân par exemple, tous deux mentionnés à al-'Ulâ dans M 287. Le clan Malhân apparaît également à Qaryat al-Fâw (A. Avanzini, 1995, p. 162-163).

³⁵⁰ Le contenu du texte est évoqué de manière allusive dans M. Arbach & R. Audouin, 2004, p. 12.

³⁵¹ La seule mention trouvée renvoie au clan Khahf dans as-Sawdâ' 16.

³⁵² A. Avanzini, 1995, p. 74.

³⁵³ Si l'on accepte l'hypothèse d'une utilisation d'une graphie archaïsante dans l'inscription as-Sawdâ' 16 (A. Avanzini, 1995, p. 57), celle-ci pourrait alors être perçue comme une forme de résistance culturelle face à ces transformations profondes de la société.

³⁵⁴ Cette hypothèse se base sur l'identification de l'antique Nashshân à l'*oppidum* Nestum de Plinie l'Ancien (*Hist. nat.*, VI, 32, 160) proposée par H. von Wissmann et M. Höfner (1953, p. 249), identification toutefois remise en question par H. von Wissmann lui-même (1976 a, p. 98).

(Ja 664/16-17, Ja 667+826/20). Durant toute cette période, as-Sawdâ' est reléguée au second plan derrière al-Bayḍâ', autre garnison sabéenne qui comporte l'un des grands sanctuaires d'Almaqah, le temple Shab'ân.

Le terme *hajarayn* (« les deux villes »), mentionné dans *Le livre des Himyarites* et dans *RIÉth* 195-II/16 en rapport aux événements liés à la chute du roi Yûsuf 'As'ar (522-525), semble pouvoir être associé à al-Bayḍâ' (Nashq) et as-Sawdâ' (Nashshân)³⁵⁵. Si tel est le cas, nous aurions alors un élément indiquant qu'as-Sawdâ' est toujours prospère à la fin de la période sudarabique.

Après la chute de Ma'in (I^{er} s. av. J.-C.), un processus d'évolution des référents identitaires s'opère à as-Sawdâ', tout comme à al-Bayḍâ' (cf. *infra*). Les habitants ne se définissent plus par rapport à un clan, mais par rapport à la ville de Nashshân lorsqu'ils en sont originaires. Ceci transparaît dans les trois inscriptions tardives (I^{er} s. av. J.-C./III^e s. ap. J.-C.) mentionnant les habitants des lieux :

- YM 11735, inscription cursive dont nous définissons la date tardive par la mention de transactions monétaires³⁵⁶ et qui évoque « Rabb'il, celui de Nashshân » (*Rb'l dh-Ns²n*) ;
- Ja 700+814/7-8, datée du milieu du III^e s., qui mentionne Barlat la Nashshânite (*Brlt Ns²nytn*) ;
- YM 11125 datée du III^e s., qui mentionne un serviteur du clan de dhû-Saḥar et Kibsiyân, localisé sur les Hautes-Terres (environs de Tana'im), se qualifiant de Nashshânite (*nisba : 's²s²n*)³⁵⁷.

³⁵⁵ Ch. Robin, 2004, p. 119-120.

³⁵⁶ L'unité utilisée est le *ḥay'ili* dont Ch. Robin évoque l'usage à Haram entre le II^e s. av. J.-C. et le I^{er} s. ap. J.-C. (1992, p. 56), et que l'on retrouve dans les inscriptions GI 1573 et CIH 376, toutes deux datées des environs du I^{er} s. av. J.-C.

³⁵⁷ Sur la formation de cette *nisba* : Ch. Robin, 2003, p. 572.

AL-BAYDÂ' (Ns²Q, NASHQ)

Coordonnées : 16° 10' 05" N - 44° 35' 55" E

Superficie : 14,5 ha

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), p. 233.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 57.
- Arnold W. & Nebes N., 1998. « Eine altsabäische Widmungsinschrift auf einer Bronzetafel », *ZAL* 35, p. 11-12.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 95-97.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA* XIX, janv. 1872, p. 80-82, 189-200, 502-503.
- Kitchen K. A., 1995. « A Royal Administrator in Nashqum and Najrân under the Ḥimyarite King Shammar Yuhr'ish, c. AD 290, and a Squire from Sanaa », *PSAS* 25, p. 75-81.
- Robin Ch., 1981 a, « Les études sudarabiques en langue française : 1981 », *Raydân* 4, p. 152.
- Robin Ch., 1991 b. « Quelques épisodes marquant de l'histoire sudarabique », *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, *REMMM* 61, 1991-3, p. 57-58.
- Robin Ch., 1993. « Trois inscriptions sudarabiques trouvées aux environs d'al-Baydâ' du Jawf (Yémen) », *EVO* XVI, p. 173-182.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire* 43-44, p. 142-148, 153, 157.
- Robin Ch., 2004. « « Les deux villes » (*Hagaraynê/Hgrmhn*) sont-elles Nashshân et Nashq^{um} ? », *Arabia* 2, p. 23-41.
- Ryckmans J., 1985. « Villes fortifiées du Yémen antique », *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques*, 5^e Série LXVII (1981-5), Bruxelles, p. 256-257.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, *passim*.
- Wissmann H. von, 1976 a. « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Ælius Gallus ». In Temporini H. & Haase W., *ANRW*, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband, Berlin-New-York, de Gruyter, *passim*.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 31-32.

Localisation géographique et topographique

Le site d'al-Baydâ', l'antique Nashq, se situe dans la moyenne vallée du Jawf, 115 km au nord-ouest de Ma'rib, 18 km à l'ouest d'al-Ḥazm. Il est implanté en rive gauche du wâdî al-Buhayra, affluent du wâdî Madhâb, à 4 km en amont du site voisin d'as-Sawdâ', l'antique Nashshân. Contrairement aux autres grands sites du Jawf, al-Baydâ' ne présente pas l'allure d'un tell³⁵⁸.

³⁵⁸ Ch. Robin, 1995 a, p. 142.

Historiographie de la recherche

La redécouverte du site est attribuée à J. Halévy (1869-70), nous la devons plus probablement à son guide H. Ḥabshûsh, J. Halévy ne s'y étant pas rendu en personne. Il mentionne un site implanté au niveau de la plaine, dont une bonne partie du mur est conservée, la « citadelle » ayant un diamètre de 300 m. 74 inscriptions y sont relevées. Le site fut visité une nouvelle fois par A. Fakhry en mai 1947. La connaissance des vestiges et des inscriptions est principalement due aux résultats de la prospection et des relevés qu'y effectua MAFRAY en 1980-81³⁵⁹. Aucune fouille ni sondage n'ont été entrepris sur le site.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

Al-Bayḍā' est l'un des plus grands sites sudarabiques, sa superficie *intra-muros* avoisinant 15 ha, son axe principal mesurant 400 m (Fig. 30). De nombreux monticules témoignent de la présence de larges structures d'habitat formées d'un soubassement en pierre surmonté d'une superstructure en briques crues à armature de bois³⁶⁰.

Un site militaire et administratif

Un long rempart ceint le site sur une longueur de 1 500 m³⁶¹. Ce rempart de faible hauteur est percé d'une unique porte. La mise en place du plus ancien système défensif connu date de la fin du VIII^e s. av. J.-C. ; il est l'œuvre du souverain de Nashshân, Labu'ân Yada' fils de Yada'ab (AO 31930). Une génération plus tard, d'autres travaux de fortification sont attestés sous le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, au terme de sa campagne dans le Jawf, conjointement à l'installation de populations sabéennes dans la ville (RÉS 3945/17). Des travaux complémentaires et des remaniements sont effectués peu de temps après³⁶². La fonction défensive et militaire du site semble se pérenniser.

Au I^{er} s., une garnison est postée par le roi de Saba' en prévision de l'attaque du Ḥaḍramawt (Ja 643/22-23) ; un commandant et ses officiers sont évoqués au III^e s.³⁶³ ; la ville est de nouveau désignée comme garnison au cours d'une expédition militaire menée par le souverain ḥimyarite au début du IV^e s. (Ja 665 ; Ir 32/18).

³⁵⁹ Ch. Robin, 1981 a, p. 152 ; J.-F. Breton, 1994 a, p. 95-97.

³⁶⁰ Ch. Robin, 1995 a, p. 145-146.

³⁶¹ Pour plus de détails sur la technique de construction, se reporter à J.-F. Breton, 1994 a, p. 95-97.

³⁶² Hal 338 et Hal 339 mentionnent la construction de la porte sous règne du *mukarrib* Sumhu'alî fils de Yada'il Dhariḥ, remplacé par H. von Wissmann au milieu du VII^e s. av. J.-C. La construction de saillants est mentionnée dans CIH 377 et CIH 636, elle est financée par le souverain de Kamna Ilisami' Nabaṭ, fils de Nabaṭ'alî comme tribut versé au souverain sabéen Yada'il Bayyîn, fils de Yatha'amar Watâr. Ces inscriptions de graphie B3-C1 dateraient du début du VI^e s. av. J.-C.

³⁶³ Au début du III^e s., MAFRAY-al-Bayḍā' 100 est une dédicace en remerciement de la guérison d'un personnage issu du lignage Ḥalḥal et de ses officiers dans la ville de Nashq ; deux générations plus tard, Ja 619 évoque de nouveau un membre du lignage Ḥalḥal désigné comme lieutenant (*qbt*) du roi dans la ville de Nashq.

Un site cultuel

Les vestiges et inscriptions permettent de restituer la présence de plusieurs sanctuaires *intra-* et *extra-muros*. La divinité dhât-Nashq (« celle de Nashq ») est très fréquemment mentionnée. Son nom complet, 'Athtar dhât-Nashq, se retrouve au début du VII^e s. av. J.-C. dans l'inscription YM 11126+11192/9. Ce texte, antérieur à l'attaque de la cité voisine de Nashshân par Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, mentionne 'Athtar dhât-Nashq dans le cadre de la campagne menée par ce *mukarrib* contre Najrân. Le problème réside dans le lien qui pourrait unir dhât-Nashq avec la cité du même nom. Selon Ch. Robin, bien que portant le nom de la cité de Nashq, son culte serait plutôt attesté sur le site d'as-Sawḍâ'. Ce culte perdure au moins jusqu'au IV^e-III^e s. av. J.-C. Il est notamment mentionné dans les inscriptions minéennes de Barâqish RÉS 2965/3 et RÉS 3022/3. Rien ne permet d'établir avec certitude la présence d'un temple consacré à dhât-Nashq sur le site d'al-Bayḍâ'.

Dans le dernier quart du I^{er} millénaire av. J.-C., le culte majeur de la cité est celui d'Almaqah dans son temple de Shab'ân dont l'une des premières mentions apparaît dans Fa 124. Il perdure au moins jusqu'au III^e s. (MAFRAY-al-Bayḍâ' 100, Cullen 2, Shib'anu-Nashq 1).

Sur le plan archéologique, les vestiges d'un sanctuaire *intra-muros* ont été repérés en surface. Il appartient à la série des temples dits des « Banât 'Âd », ce qui le date de l'époque des *mukarrib*-s de Saba'.

Le territoire

Al-Bayḍâ' est, tout comme les sites voisins, entourée d'un large périmètre irrigué, marqué par une accumulation limoneuse pouvant atteindre une dizaine de mètres d'épaisseur et ponctué par de nombreux vestiges d'habitat³⁶⁴. La mise en culture de ce périmètre est attestée par la documentation épigraphique depuis le début de la période sudarabique ancienne (CIH 610, vers le VI^e s. av. J.-C.) jusqu'au début du Sudarabique récent (Ja 664 au début du IV^e s.). Outre la mention de terrains irrigués (CIH 610), les « palmeraies de Mashâmân dans le district de Nashq » sont évoquées comme propriété d'un notable sabéen (Ja 555/3).

Si l'emprise du territoire de l'antique Nashq ne nous est pas connue au I^{er} millénaire av. J.-C., elle se précise au début de l'ère chrétienne par la mention de la remise en service de la rivière Hurrân par un membre du clan Ḥalḥal (MAFRAY-al-Bayḍâ' 100/8-9). Ce personnage habite la ville de Nashq et est probablement son

³⁶⁴ Ch. Robin, 1995 a, p. 142.

gouverneur ou le commandant de la garnison sabéenne³⁶⁵. Le wâdî Hîrrân est un toponyme encore attesté aujourd'hui, affluent méridional du wâdî al-Buhayra, ce qui pourrait indiquer un territoire étendu sur une quarantaine de kilomètres, s'enfonçant en amont de ce wâdî tributaire.

Toujours au début de l'ère chrétienne, les textes mentionnent des établissements sédentaires sous l'autorité du site. À partir du I^{er} s. av. J.-C., Bayt Nimrân (l'ancienne Nimrân), bourgade du Jawf supérieur, visiblement fortifiée (RÉS 3959), entourée d'un périmètre irrigué (RÉS 4198) et centrée autour du temple de 'Athtar Shâriqân (RÉS 4198), est placée sous la tutelle d'al-Bayḏâ'. Les documents de propriété y sont en effet promulgués à la fois dans le temple d'Almaqah à Ma'rib, capitale confédérale, et dans celui d'Almaqah à al-Bayḏâ', centre administratif local (RÉS 3959).

L'organisation sociale

Avant la prise d'al-Bayḏâ' par le *mukarrib* Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, la ville est placée sous l'autorité d'as-Sawdâ', cité indépendante et souveraine (YM 11126+11192, AO 31930). La structure sociale ne nous est pas connue mais dans cette inscription, les habitants se définissent par un lien de filiation, une appartenance tribale et un panthéon regroupant les divinités de Nashshân (Aranyada' et dhât-Nashq).

À partir du règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, au début du VII^e s. av. J.-C., la ville passe sous juridiction sabéenne. La nature de la population connaît vraisemblablement quelques changements puisqu'elle est peuplée de colons sabéens (RÉS 3945/17). Le *mukarrib* est commanditaire des grands travaux qu'il prend à sa charge³⁶⁶ ou dont le financement incombe à ses vassaux³⁶⁷. Plusieurs éléments nous amènent à avancer l'hypothèse d'une gestion du territoire par les *kabîr*-s de Fayshân, la seconde tribu du royaume de Saba'. Le premier est l'octroi de nombreuses parcelles à cette tribu à la suite de la conquête de la région au VII^e s. av. J.-C. (Haram 15). Le second est l'inscription Arnold-Nebes 1998³⁶⁸, datée des VI^e-V^e s. av. J.-C. qui est la consécration par le « *kabîr* de Faysham » de son fils à dhât-Nashq au nom des divinités sabéennes, de dhât-Nashq et des *mukarrib*-s sabéens Yatha'amar et Yada'il. La gestion d'une ville sous tutelle sabéenne par

³⁶⁵ Comme nous l'avons précisé précédemment, l'inscription MAFRAY-al-Bayḏâ' 100 mentionne ce personnage et « ses officiers » ; de plus, un personnage issu du même lignage est désigné, un demi siècle plus tard, en tant que gouverneur/lieutenant de la ville (Ja 619/2-3).

³⁶⁶ RÉS 3945/17 : construction du rempart ; RÉS 2857 : construction par un *mukarrib* de la porte au VII^e s. av. J.-C. ; CIH 138 et CIH 634 : construction d'une portion de rempart quelques années plus tard ; CIH 637 et CIH 610 au VI^e s. av. J.-C. : prises de décisions relatives à l'aménagement du terroir, mise en réserve de terrains à l'extérieur des murs, peut-être en prévision d'une extension du tissu urbain.

³⁶⁷ CIH 377 vers le VI^e s. av. J.-C. mentionne le financement d'une portion du rempart par le roi de Kamna pour le compte du souverain sabéen.

³⁶⁸ W. Arnold & N. Nebes, 1998, p. 7-13.

l'intermédiaire d'un *kabîr* est également attestée à Barâqish aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C. (cf. *infra*).

La période allant du IV^e au I^{er} s. av. J.-C. ne contient que peu d'indications sur ce point ; Ja 555 évoque la possession de terrains cultivés aux environs d'al-Bayḍā' détenus par un administrateur de Ma'rib. J. Ryckmans évoque la mention d'un souverain de Nashq dans une inscription non publiée³⁶⁹. Ce souverain semble également évoqué dans le récit de Strabon de l'expédition romaine d'Ælius Gallus avec la mention de la fuite du souverain de Nashq face à l'arrivée des troupes romaines³⁷⁰. Nous ne connaissons ni la période ni le statut précis de ce personnage par ailleurs.

Au début de l'ère chrétienne, al-Bayḍā', devenue garnison militaire sabéenne abrite un chef militaire ('*qb*) dont la présence est attestée au III^e s. (Ja 619/2-3). Sa présence peut être envisagée dès le I^{er} s. d'après les événements mentionnés dans RÉS 3959.

Enfin, une transformation manifeste transparaît dans les modes de représentation de la ville par ses habitants au début de l'ère chrétienne, avec l'évolution des référents identitaires. Si la référence à la tribu est toujours primordiale, plusieurs inscriptions témoignent d'un rattachement de l'auteur à sa ville et de la perception de cette dernière comme espace autonome. RÉS 4188/7 notamment est une dédicace de deux personnages à Almaqah dans le temple Shab'ân de Nashq pour le bien-être de leur personne, de leur famille, de leurs biens mais aussi de leur ville (*w-hgr-hmw*). Ja 727/3-4 est rédigée par deux membres du clan 'Afum, « habitants de la ville de Nashq » (*ḥwr hgrn Ns²qm*). Les sites sous l'autorité d'al-Bayḍā' se définissent aussi comme des espaces autonomes : RÉS 4198/5 est une dédicace faite sous les auspices des divinités locales, des souverains sabéens mais aussi de « leur tribu de la 'ville' de Nimrân (*s²b-hmw dh-hgrn Nmrn*). La ville jusqu'ici conçue comme un espace fonctionnel devient un espace perçu.

Synthèse historique

La première mention du site actuellement connue date de la fin du VIII^e s. av. J.-C. (AO 31930). Al-Bayḍā' est un site fortifié sous influence d'as-Sawdâ'. Après sa prise et son intégration au mukarribat sabéen, la ville est colonisée par une population sabéenne³⁷¹. Il est alors possible que les *kabîr-s* de la tribu Fayshân, mentionnés dans Haram 15 et Arnold-Nebes 1998, aient eu à charge l'exécution des ordres du *mukarrib* dans la gestion de la ville et de son périmètre irrigué. Les fonctions défensives et stratégiques du site transparaissent dans le soin qu'apportent les *mukarrib-s* à entretenir constamment le rempart. Al-Bayḍā'

³⁶⁹ J. Ryckmans, 1997, p. 11.

³⁷⁰ Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 24.

³⁷¹ La mainmise sabéenne sur ce site s'expliquerait selon J.-F. Breton (1997 a, p. 104) par la volonté de contrôler le débit de la crue et de créer une dépendance des sites minéens en aval, ainsi que du site de Nashshân (aujourd'hui as-Sawdâ'), immédiatement en aval d'al-Bayḍā'.

semble rester dans la sphère sabéenne jusqu'à l'annexion du royaume de Saba' par Ḥimyar à la fin du III^e s. Une autonomie peut être proposée au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. avec la présence supposée d'un souverain de Nashq (cf. *supra*). Les sources écrites montrent que nombre de parcelles cultivées sont la propriété de sabéens dans des inscriptions consacrées à Ma'rib, leur capitale (Ja 400, Ja 555).

Vers le I^{er} s. av. J.-C., la ville amorce une transition dont le tournant a pu s'opérer avec le passage de l'expédition d'Ælius Gallus (v. 25 av. J.-C.). D'après le récit de Strabon (XVI, 4, 24), la ville (*polis*) de Asca, associée à l'antique Nashq³⁷², aurait été prise par l'armée romaine après avoir été abandonnée par son roi. Pline évoque de son côté la destruction de la ville de Nashq mentionnée sous le nom de Nesca et qualifiée d'*oppidum*³⁷³. À la suite de ces événements, alors que plusieurs villes du Jawf, auparavant autonomes, déclinent ou disparaissent, Nashq, intégrée à la sphère sabéenne, se redresse et apparaît comme une garnison sabéenne stratégique face aux incursions des tribus arabes et face au Ḥaḍramawt. Au II^e s., la ville croît au point d'être qualifiée de *metropolis* par Cl. Ptolémée³⁷⁴. Durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, la structure sociale de la ville se modifie, celle-ci apparaissant comme un centre de gouvernorat sabéen (Ja 619). Son territoire s'étend dans les wâḍis affluents, le culte d'Almaqah se développe dans son sanctuaire Shab'ân. La ville devient l'un des centres prestigieux du royaume de Saba', mentionnée dans les différentes triades de cités sabéennes (Marib, Nashq et Ruḥâbatân dans Ja 645/10 ; Marib, Ṣan'â' et Nashq dans Ja 577/17 et Marib, Nashq et Nashshân dans Fa 76/7) ; ses habitants définissent désormais leur identité par leur appartenance à la ville (Ja 727).

Après l'annexion du royaume de Saba' par Ḥimyar, la ville demeure un centre militaire pour quelques temps (Ja 664, Ja 665, Ir 32). Sa population semble toujours suffisamment importante ou son économie, du moins, suffisamment développée pour recevoir la visite d'un percepteur du souverain ḥimyarite (Shib'anu-Nahsq 1). Le terme *hajarayn* (« les deux villes »), mentionné dans *Le livre des Ḥimyarites* et dans *RIÉth* 195-II/16 en rapport aux événements liés à la chute du roi Yûsuf As'ar (522-525), semble pouvoir être associé al-Bayḍâ' (Nashq) et as-Sawḍâ' (Nashshân)³⁷⁵, si tel est le cas, nous aurions alors un élément indiquant qu'al-Bayḍâ' est toujours prospère à la fin de la période sudarabique.

La cité de Nashq n'a que ponctuellement bénéficié d'une indépendance relative du pouvoir royal de Nashshân puis Saba'. Sa position a toujours été perçue comme stratégique face à Nashshân puis Ma'în dans un premier temps, face au Ḥaḍramawt et aux tribus

³⁷² Le rapprochement entre Asca et Nashq est effectué par H. von Wissmann (1976 a, p. 8). Asca dériverait du terme sudarabique 's²qn désignant les habitants de Nashq (CIH 406 et RÉS 4188) avec assimilation du N à la consonne suivante ('ns²qn > 's²qn d'où Asca).

³⁷³ *Hist. Nat.* VI, 32, 160-161.

³⁷⁴ Cl. Ptolémée, *Géographie*, VI, 7, 35 : la ville y apparaît sous le nom de Naskos.

³⁷⁵ Ch. Robin, 2004, p. 119-120.

nomades dans un deuxième temps. Les aménagements qui ont été effectués ont toujours été dictés par cette nécessité stratégique et par le souci du contrôle de la région. Ceci amena H. von Wissmann à voir en al-Bayḍā' (Nashq) une fondation destinée à devenir le siège d'une prévôté³⁷⁶. Si le propos doit être tempéré par le fait qu'il ne s'agit pas réellement d'une fondation sabéenne – parlons plutôt de refondation –, le concept de prévôté doit être gardé à l'esprit, en particulier durant l'époque des rois de Saba' et dhû-Rayḍân (I^{er}-III^e s.).

Lorsque al-Hamdânî mentionne le site au X^e s., il le qualifie de *maḥfad* (citadelle), mettant de nouveau en avant cette fonction défensive et militaire. Si les habitants des environs portent toujours le nom de an-Nashqayyûn, le site est déjà devenu al-Bayḍā'.

³⁷⁶ H. von Wissmann, 1976 a, p. 95-98.

MA'IN (QRNW, QARNAW)

Coordonnées : 16° 07' 41" N - 44° 48' 51" E

Superficie : env. 9 ha

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), p. 270-272.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 47.
- Beeston A. F. L., 1978. « A Minaean market code », *BSOAS* 41-1, p. 142-145.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 14, 49, 62-63, 74, 105-108.
- Breton J. F., 1998 a. « Les temples de Ma'in et du Jawf (Yémen) : État de la question », *Syria* LXXV, p. 61-80.
- Bron F., 1991 b. « Deux inscriptions de la porte ouest de Ma'in », *PSAS* 21, p. 35-40.
- Bron F., 1998. *Ma'in. Inventaire des inscriptions sudarabiques, tome 3, Fascicule A : Les documents. Fascicule B : Les planches*. Paris-Rome, Diffusion de Boccard - Diffusion Herder, Académie des inscriptions et belles-lettres - Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 126-127, 170-171.
- Fakhry A., 1952. *An archaeological Journey to Yemen*, Le Caire, Government Press, p. 148-150, figs 103-106, pls 55-59.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA* XIX, janv. 1872, p. 32-33, 75-76, 529-547.
- Halévy J., 1873. « Voyage au Nedjran », *Bulletin de la Société de Géographie*, 6e série, juil.-déc. 1873, p. 600-601.
- Maigret A. de, 2002. *Arabia Felix. An Exploration of the Archaeological History of Yemen*, Londres, p. 66-69, 350-355.
- Namî H. Y., 1952. *Les monuments de Ma'in, Yémen. Étude épigraphique et philologique. Études sudarabiques, tome 2*, Le Caire, publications de l'IFAO du Caire.
- Robin Ch., 1979 a. « Mission archéologique et épigraphique française au Yémen du Nord en automne 1978 », *CRAIBL* 1979, p. 174-201.
- Robin Ch., 1979 b. « À propos des inscriptions *in situ* de Baraqish, l'antique YTL (Nord-Yémen) », *PSAS* 9, p. 102-112.
- Robin Ch., 1981 a, « Les études sudarabiques en langue française : 1981 », *Raydân* 4, p. 150.
- Robin Ch., 1982 a. « Esquisse d'une histoire de l'organisation tribale en Arabie du Sud antique ». In Bonenfant P. (éd.), *La Péninsule Arabique aujourd'hui. T. II. Étude par pays*, Paris, Centre d'étude et de recherche sur l'Orient arabe contemporain, p. 17-30.
- Robin Ch., 1984. « La cité et l'organisation sociale à Ma'in : l'exemple de YTL ». In al-Ansary A. T. (éd.), *Studies in the History of Arabia, 1, Sources for the history of Arabia, Part 1*, Riyad, King Saud University Press, p. 157-162.
- Robin Ch., 1991 b. « Quelques épisodes marquant de l'histoire sudarabique », *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, *REMMM* 61, 1991/3, p. 58-63.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire* 43-44, p. 141-161.
- Robin Ch., 1997 c. « La fortune de Ma'in ». In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 102.
- Robin Ch., 1998 b. « La fin du royaume de Ma'in », *Res Orientales XI - Parfums d'Orient*, p. 177-188.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Audouin R., 1981. « Nord-Yémen, un patrimoine menacé. La prospection archéologique et épigraphique ». *Archéologia* 160, p. 52-53.
- Schmidt J., 1982 c. « Der 'Athtar Tempel bei Ma'in ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 143-152.
- Schmidt J., 1982 d. « Der Stadttempel von Ma'in ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 153-155.
- Tawfiq M., 1951. *Les monuments de Ma'in, Yémen, Études sudarabiques, tome 1*, Le Caire, publications de l'IFAO [en arabe].

Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, *passim*.

Localisation géographique et topographique

Ma'in, l'ancienne Qarnaw, capitale du royaume de Ma'in et de la tribu de Ma'in, est implantée en aval de la moyenne vallée du Jawf, à 96 km au nord-ouest de Ma'rib et à 12 km au nord de Barâqish. Le site forme un petit tell de 8 m de haut, au centre de la plaine alluviale, en rive gauche du wâdî Madhâb. Il est entouré d'accumulations sédimentaires d'origine anthropique.

Historiographie de la recherche³⁷⁷

Les plus anciennes mentions des ruines de Ma'in se trouvent chez al-Hamdânî ; il les évoque comme forteresse (*mahfad*). Depuis, seules des visites, prospections et relevés épigraphiques nous informent de la nature du site. Aucune fouille n'y a été menée.

La découverte du site est attribuée à J. Halévy en 1870³⁷⁸ ; suivie des estampages d'inscriptions effectués par les émissaires d'E. Glaser quelques années plus tard. Le site fut exploré par M. Tawfiq en 1944-45³⁷⁹, par A. Fakhry en 1947³⁸⁰, par le géologue F. Geukens en 1954, par la MAFRAY en 1978 et 1981³⁸¹, qui y effectue le relevé du rempart, et par la mission archéologique allemande en 1979 qui y dresse le plan de deux sanctuaires³⁸².

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

Ma'in forme un rectangle de 322 m du nord au sud sur 310 m d'est en ouest³⁸³ et de 1150 m de périmètre (Fig. 31). L'accumulation des niveaux d'occupation y atteint près de 8 m, ce qui laisse supposer une occupation antérieure aux premières mentions épigraphiques du site datées du VII^e s. av. J.-C. La réoccupation islamique masque le tissu urbain antique. On peut y supposer la présence de grandes structures d'habitat sur soubassement en pierre comme celles trouvées sur les sites voisins de Kamna, as-Sawdâ' ou al-Baydâ' et qu'évoque l'inscription Ma'in 7/5, avec la mention de la construction de la

³⁷⁷ Pour plus de détail de la redécouverte de Ma'in, voir la présentation qu'en fait F. Bron (1998).

³⁷⁸ J. Halévy, 1872, p. 32-33 ; 1873, p. 600-601. Il y décrit notamment un site occupant une colline abordable de tous côtés, comportant un temple *intra-muros* et un autre *extra-muros*. Il relève 68 inscriptions sur le site.

³⁷⁹ H. Y. Namî, 1952 ; M. Tawfiq, 1951.

³⁸⁰ A. Fakhry, 1952.

³⁸¹ J.-F. Breton, 1994 a, p. 105-108 ; Ch. Robin, 1979 a ; 1981 a ; Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981.

³⁸² J. Schmidt, 1982 c ; 1982 d.

³⁸³ Ch. Robin, 1981 a, p. 150 ; J.-F. Breton, 1994 a, p. 14. Les dimensions proposées par J. Halévy sont 280 x 250 m, celles par Tawfiq, 400 x 250 m et celles par Fakhry, 350 x 240 m. Une vérification sur image satellite invalide les mesures de ces trois derniers et confirme celles proposées par J.-F. Breton.

maison Yahirr (*byṯ Yhr*) par des membres du clan Gab'ân, clan dominant de la tribu de Ma'în.

L'inscription Ma'în 1/2 fournit l'un des rares témoignages de la division d'une ville sudarabique en quartiers en évoquant la construction de « six courtines et de six tours dans la muraille de la ville ⁽²⁾ de Qarnaw qui domine le quartier Ramašaw » (*rb'n Rms³w*). Ce quartier est localisé à proximité de la porte ouest du site.

Un site fortifié

Un long mur de fortification ceint le site³⁸⁴. Il est percé de quatre portes aménagées au centre de chacun des côtés du site ; la porte occidentale domine les autres par ses dimensions et la complexité de son plan³⁸⁵. L'état de conservation du mur ne permet pas d'en restituer la totalité du tracé.

La monographie de Ma'în rédigée par F. Bron montre la fragilité des chronologies absolues existantes sur ce site³⁸⁶. À titre d'exemple, le règne d'un même souverain, Waqih'il Šâdiq, qui réalise d'après l'inscription Ma'în 2 la construction d'une tour du rempart, est daté du V^e s. av. J.-C. par M. Arbach, du II^e s. av. J.-C. par K. A. Kitchen et du IV^e s. av. J.-C. si l'on s'en tient à la datation conventionnelle du type paléographique E1 de cette inscription. Il est donc impossible d'établir un consensus autour d'une chronologie absolue fiable des différentes phases de construction du rempart. En se limitant aux données paléographiques, deux phases de construction peuvent être envisagées. La première serait la réalisation de la majeure partie de l'enceinte entre la fin du VII^e s. et le V^e s. av. J.-C.³⁸⁷. Une phase de réaménagement est attestée sous le règne de Abiyada' Yatha', roi de Ma'în, au milieu du IV^e s. av. J.-C.³⁸⁸ (Fig. 31).

Un site cultuel

Les vestiges de quatre temples ont été repérés, deux à l'intérieur du site, deux hors les murs, l'un à 300 m au nord-ouest de Ma'în, l'autre à 800 m à l'est du rempart. Leur description a été fournie à différentes reprises³⁸⁹. Le premier est un petit temple hypostyle

³⁸⁴ Sur le détail du tracé du mur : J.-F. Breton, 1994 a, *passim* ; sur le détail de la taille des pierres : G. van Beek, 1958 et J.-F. Breton, 1994 a, *passim*.

³⁸⁵ J.-F. Breton, 1994 a, p. 73-75.

³⁸⁶ F. Bron, 1998, p. 11-19.

³⁸⁷ Les travaux sont mentionnés dans les inscriptions Ma'în 2 (graphie C1 selon H. von Wissmann (1976 a, p. 381, n. 145), règne de Waqih'il Šâdiq fils d'Iliyafa'), Ma'în 15 et Ma'în 7 (graphie C2, règne de Iliyafa' Riyâm), Ma'în 5 et Ma'în 6 (graphie C3) et Ma'în 9 (graphie C4).

³⁸⁸ Ce règne est daté conventionnellement par le synchronisme établi dans RÉS 3022 entre le règne de ce souverain et une intervention militaire mède en Égypte qui serait celle qui eu lieu en 343 av. J.-C. Les inscriptions mentionnant les travaux sont Ma'în 1 (graphie E2) et Ma'în 8 (graphie E3).

³⁸⁹ A. Fakhry, 1951 ; M. Tawfiq, 1951 ; A. Grohmann, 1963 ; J. Schmidt, 1982 c ; 1982 d ; J.-F. Breton, 1998 a.

de 9,15 m sur 7 m ; le second, implanté à 50 m du premier, est arasé et ne conserve plus que son soubassement et la base d'un portique hexastyle.

Un temple était consacré à Nakrah et Wadd, deux des trois divinités majeures du panthéon minéen³⁹⁰. Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agisse des deux sanctuaires localisés sur le site.

Le sanctuaire de la divinité fédératrice de la confédération de Ma'in, 'Athtar dhû-Qabḏ, est parfaitement identifié. Il est implanté hors les murs, à 800 m de Ma'in, au lieu-dit al-Miḥyar. Il s'apparente, par son décor, aux temples des « Banât 'Âd ». Il est formé d'une cour centrale bordée de portiques latéraux et précédé d'un accès monumental tétrastyle. L'inscription Ma'in 82 donne le nom du sanctuaire, Riṣâf, et la divinité à laquelle il est consacré : 'Athtar dhû-Qabḏ, divinité tutélaire du royaume de Ma'in. Par ailleurs, cette inscription mentionne le nom du (re)fondateur, le souverain Khâlîkarîb Ṣâdiq, fils d'Abîyada'. De graphie C3, elle daterait des VI^e-V^e s. av. J.-C. Plusieurs piliers portent des inscriptions datées du même règne, ce sont des consécration de piliers (Ma'in 84 et Ma'in 86), de revêtement (Ma'in 85) par les membres de différents clans minéens ; les portiques sont dédiés par des « serviteurs de Wadd » toujours sous ce règne (Ma'in 89). La réalisation de ce sanctuaire fédérateur de la tribu de Ma'in serait donc une réalisation homogène financée par les différentes composantes de la société minéenne à travers les groupes lignagers (clans), les congrégations cultuelles (« serviteurs de Wadd ») et le dirigeant de la confédération (roi de Ma'in). Il est probable que cet aménagement corresponde toutefois à un second état du temple. Des blocs décorés sur le thème des « Banât 'Âd » sont en effet employés comme piliers et dalles de couverture³⁹¹. Le premier état de ce sanctuaire remonterait probablement à une période plus haute.

Un centre politique et administratif

Cette fonction n'est attribuée que sur la base des données épigraphiques. Elles mentionnent la présence du souverain de Ma'in (RÉS 3707)³⁹² ; la résidence de l'un des clans dominants de la structure tribale minéenne, le sous-clan 'Amâm du clan Gab'ân dans

³⁹⁰ Le temple de Wadd est mentionné dans l'inscription Ma'in 7/4 : « (...) lorsqu'il a dédié à Waddum dans Ṣarḥum une inscription d'or, d'argent et de bronze fixée dans le mur (...) », ainsi que dans Shaqab 1/12, texte évoquant « son temple dans Qarnaw ». Le temple de Nakrah est quant à lui mentionné par Ma'in 7/4 sous le nom de Kabad (F. Bron, 1998, p. 47).

³⁹¹ J.-F. Breton, 1998 a, p. 66. Voir également la mention des deux phases de construction dans J. Schmidt, 1982 c, p. 151

³⁹² L'inscription RÉS 3707 évoque des travaux sous le règne du roi de Ma'in, Waqîh'il Nabaṭ, tandis qu'il s'est éloigné de la ville Qarnaw, ceci laisse supposer qu'il y résidait habituellement. La traduction utilisée ici est celle de M. Ghul (1959, p. 436-437), plus vraisemblable que celle proposée par M. Höfner (1936, p. 78) évoquant la construction de la ville de Qarnaw par ce roi de Ma'in. L'inscription relate en effet les actes de l'un des derniers souverains de Ma'in ; elle est, de plus, rédigée sur un rocher en Arabie du Nord. Le contexte se prête mal à une dédicace de fondation de la ville de Ma'in, l'antique Qarnaw située plusieurs centaines de kilomètres plus au sud.

sa résidence Yahirr (Ma'în 7). Le temple *extra-muros* de 'Athtar dhû-Qabḍ tient une place particulière dans l'administration locale. Il apparaît comme le lieu où les décrets sont promulgués (RÉS 3028/1 ; RÉS 3350/3 ; RÉS 3012/20-21), peut-être celui où se réunit le conseil (*ms³wd*)³⁹³. Enfin, le temple y apparaît comme centre de perception des taxes sur le commerce (Ma'în 7/3), de la dîme et des prémices (Ma'în 9/2 ; Ma'în 55/2).

Le territoire

Tout comme les sites voisins, Ma'în est entourée d'un vaste périmètre irrigué caractérisé par la présence d'accumulations limoneuses d'origine anthropique³⁹⁴, parsemées de sanctuaires *extra-muros* et de structures hydrauliques dont témoignent les textes (des canaux dans Ma'în 1 et Ma'în 44, des puits dans Ma'în 87 et Ma'în 88).

Le parcellaire est borné, clairement défini et réparti entre les différents clans sous le contrôle d'un personnage défini par F. Bron comme préposé de l'irrigation (*tbn b-ms¹qy*)³⁹⁵.

L'extension du territoire évolue assez peu durant la période minéenne. Barâqish et as-Sawdâ' sont intégrées, vers la fin du VII^e-VI^e s. av. J.-C. et y demeurent jusqu'à la fin de cette période³⁹⁶. Le site de Haram conserve son autonomie bien qu'une tutelle minéenne puisse être envisagée au IV^e s. av. J.-C. (cf. *supra*). Il est difficile d'affirmer une emprise sur la cité de Kaminahû pour laquelle un souverain est mentionné au IV^e s. av. J.-C. En effet, alors que le royaume minéen est à son apogée. Deux inscriptions nous permettent d'émettre l'hypothèse d'un contrôle de l'ensemble du Jawf, exceptée Kaminahû : RÉS 3012/15 et Ma'în 1/6. La première, de Barâqish, mentionne la construction de Hurrân et l'édification de son rempart ; la deuxième mentionne les divinités de Ma'în, de Yathill et de Hurrân, Hurrân y est qualifié de « torrent de Wadd ». Si l'on accepte d'identifier ce « torrent de Wadd » à l'actuel wâdî Hurrân, en amont du wâdî al-Khârid, comme le propose F. Bron³⁹⁷, cela permet d'étendre le territoire minéen à l'ensemble du Jawf supérieur et plus en amont, dans les wâdis al-Khârid et Hurrân. Deux conséquences découleraient de cette hypothèse : le site sabéen de Hizmat Abû Thawr situé au débouché du wâdî al-Khârid serait

³⁹³ Ceci est suggéré par J.-F. Breton (1998 a, p. 78 n. 25) qui suppose que le nombre des sièges en pierre trouvés dans le temple *extra-muros* d'as-Sawdâ' correspond au nombre des membres du conseil, nombre fixe si l'on en croit la mention du conseil des Huit à Haram (CIH 546), du conseil des Six de Şirwâḥ (Gl 1533) et du conseil des Douze de Ma'în (RÉS 3017 bis).

³⁹⁴ Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981, p. 53.

³⁹⁵ F. Bron, 1998, p. 36. Citons à titre d'illustration Ma'în 1/4-5 : « (et ils lui ont assigné...) à l'extérieur (de Qarnaw) dans le territoire de Ma'în, au mois des semailles (?), 47 *zabar*, ses bornes et limites (étant) à l'est le fief dhû-Ḥandhar, au nord le canal de Hawr ⁽⁵⁾ et les terres irriguées du fief de dhû-Ganad, à l'ouest la terre de culture de Ṭanaf, au sud les deux canaux du clan de 'Amâm et le canal de 'Ashar, avec la confirmation écrite de ses témoins ; (suivi du nom des divinités du panthéon minéen, du souverain de Ma'în et de la tribu de Ma'în et Yathill) » (Trad. F. Bron, 1998, p. 39).

³⁹⁶ Cf. chap. « as-Sawdâ' » et « Barâqish ».

³⁹⁷ F. Bron, 1998, p. 40.

alors abandonné ou intégré à la sphère minéenne ; le site d'al-Bayḏā' (ancienne Nashq) serait pour une courte période intégré au royaume minéen.

Nous terminerons enfin en évoquant la distinction que font les textes entre le territoire *intra-muros* et *extra-muros* de la ville de Qarnaw. Cette distinction, qui transparaît en filigrane dans Ma'în 1, évoquant l'attribution de terrains à l'intérieur et de parcelles à l'extérieur de la ville, apparaît encore plus clairement aux portes de la ville. L'inscription Ma'în 3, gravée sur la paroi du couloir d'accès de la porte ouest, porte principale de la ville, condamne en effet le crime de *zinâ'* au sein de l'espace *intra-muros*, prohibant sur ordre de la divinité Wadd toute fornication/prostitution dans l'enceinte de la ville³⁹⁸. La ville y serait ainsi définie comme un espace de pureté rituelle, les portes introduisant un rite de passage. La pureté n'autorise pas automatiquement l'accès à la ville, régulier et séculier se retrouvent associés dans cet espace portier, rappelant au passant que le bureau de taxe n'est qu'à six coudées de là (Ma'în 4).

L'organisation sociale

Nous ne traiterons pas une seconde fois de la structure sociale minéenne, largement évoquée dans les chapitres précédents³⁹⁹. En revanche, il convient de mentionner les quelques charges, offices et groupements associatifs évoqués par les textes et regroupés par F. Bron⁴⁰⁰.

C'est d'abord le *malik* (*mlk*), assisté par un conseil (*ms³wd*) composé des principaux dignitaires des tribus de Ma'în et Yathill, vraisemblablement au nombre de douze (RÉS 3017 bis). Ces deux institutions constituent le pouvoir législatif. Mentionné à la suite des divinités du panthéon minéen, conjointement au conseil et suivi de la mention de la tribu de Ma'în, le souverain symbolise la pérennité et la stabilité du système minéen dans les invocations finales des inscriptions. Les membres du conseil (*'s³wd*, « notables »), mentionnés dans Ma'în 58/2, as-Sawḏā' 32, ou le conseil des notables, mentionné dans Ma'în 1, Ma'în 7, Ma'în 14, RÉS 3048, etc., sont systématiquement associés au souverain minéen.

Les « juges des litiges » (*ḥfy nfs¹*) interviennent autant dans le domaine judiciaire que législatif (Ma'în 62, Haram 42, Darb aṣ-Ṣabî 1 : prises de décret avec le roi). S'ils prennent part à la vie urbaine en tant qu'évergètes (construction du rempart : Ma'în 1 et Ma'în 2), leur autorité dépasse ce seul cadre si l'on considère leurs interventions à Haram et Darb aṣ-Ṣabî.

³⁹⁸ F. Bron, 1991, p. 37-39.

³⁹⁹ Cf. chap. « L'Arabie du Sud : une société segmentaire sédentaire ».

⁴⁰⁰ F. Bron, 1998, p. 34-36.

Les *kabîr*-s apparaissent uniquement dans des formules de datation⁴⁰¹. S'ils semblent intervenir dans la direction de communautés minéennes installées dans des villes étrangères (le *kabîr* de Ma'în à al-'Ulâ, l'antique Dédan, en Arabie du Nord (Ja 2288/6), le *kabîr* de Ma'în à Tamna' (Van Lessen 9/1)), voire dans la ville de Barâqish (Y.92.B.A 21+Y.92.B.A 30/1), il n'intervient pas, à notre connaissance, dans la ville de Qarnaw.

Parmi l'élite locale, on retrouve les officiants de Wadd (*s²w' Wd*), qui se manifestent principalement par leur évergétisme (construction du rempart dans Ma'în 5 et Ma'în 6). Ces offices sont tous détenus par des membres du clan Yada'. Ma'în 44 et Ma'în 62 mentionnent une autre catégorie d'officiants (*rs²w*), liée au culte d'une divinité d'origine arabe, Kâhilân. Dans ces deux textes, ces officiants font valoir leurs droits inaliénables de propriété foncière.

À côté de cette élite sont mentionnés des administrateurs ou préposés, notamment dans la gestion de l'irrigation (*tbn*) dans Ma'în 44/6. La population de la tribu de Ma'în est enfin divisée en classes sociales hiérarchisées comprenant :

- Ma'în 6/3 : les notables (*hr*), les serviteurs/clients (*'gr*), les travailleurs salariés (*ms²k*) et les préposés (*dbr fqdm*).
- Shaqab 1/7-8 : les notables (*hr*), les serviteurs/clients (*'gr*), les agriculteurs (*ghbr*) et les nomades (*'rb*).

Il est intéressant de noter l'association de la composante nomade au reste de la tribu de Ma'în. Cette population, bien qu'archéologiquement effacée, jouait probablement un rôle important aux abords des villes, autant par ses caravaniers que par ses pasteurs.

Synthèse historique

L'antique Qarnaw se définit comme une ville assez étendue et comme un pôle fonctionnel majeur, concentrant, outre la gestion et l'administration d'un vaste périmètre irrigué, des fonctions défensives, cultuelles (par la présence du sanctuaire fédérateur de la tribu de Ma'în et Yathill) et politiques. Ces fonctions s'accumulent progressivement et le développement maximal de la ville semble atteint vers le IV^e s. av. J.-C. pour décroître progressivement ensuite.

Comme les autres sites du Jawf, son origine reste méconnue. Nous écartons toutefois l'idée reçue d'un site qui apparaîtrait conjointement au royaume de Ma'în dans le courant du VII^e s. av. J.-C. voire au VI^e s. av. J.-C. et proposons ici une révision de la chronologie minéenne :

Une inscription de graphie de type A (VIII^e s. av. J.-C.) a été trouvée sur le site : Ma'în 18. Elle mentionne les divinités Matabqabaṭ, Qabaṭ et Wadd. F. Bron souligne la

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 35. Ma'în 7, Ma'în 33 et Ma'în 62.

présence à Kamna du culte de la divinité Qabaṭ⁴⁰². Ch. Robin voit par ailleurs en Matabqabaṭ et Qabaṭ les divinités qui, assimilées à 'Athtar, donnent par la suite 'Athtar dhû-Qabḍ⁴⁰³, divinité tutélaire de Ma'in. Il précise que les noms divins commençant par Matab- disparaissent rapidement dans le courant du VII^e s. av. J.-C. Cette inscription archaïque date par ailleurs « des jours de Yatha'il et Ḥayw », personnages que l'on peut donc situer au VIII^e s. av. J.-C. Les mêmes personnages et la divinité archaïque Matabqabaṭ se retrouvent dans Ma'in 33, dont la graphie est inconnue, ce qui nous amène à dater cette inscription de la même époque, tel que l'envisage F. Bron⁴⁰⁴, et non du II^e s. av. J.-C., date proposée jusqu'ici⁴⁰⁵. Le texte Ma'in 39 serait de peu antérieur, mentionnant toujours la divinité Matabqabaṭ et le personnage Yatha'il, précédé cette fois d'un certain Abiyada'. Abiyada' et Yatha'il sont aussi associés dans Ma'in 43 pour laquelle nous proposons la même datation. Ces personnages ne portent pas de titre précis et sont invoqués dans l'inscription Ma'in 33 entre les divinités et un *kabîr* ; ils apparaissent donc comme les dirigeants de la fédération du dédicant, sur un schéma déjà observé à as-Sawdâ', Kamna ou encore Haram. Tout ceci nous amène donc à avancer l'hypothèse d'une fédération minéenne autonome et indépendante qui se formerait dès le VIII^e s. av. J.-C. Ses dirigeants, d'abord mentionnés sans titre précis, adoptent celui de *malik* à l'époque du *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî (Shaqab 6, graphie B1)⁴⁰⁶.

Nous restituons donc la succession suivante des souverains minéens pour les VIII^e-VII^e s. av. J.-C. :

Source	Succession chronologique	Date
Ma'in 39 Ma'in 43	Abiyada' & Yatha'il	VIII ^e s. av. J.-C.
Ma'in 18 (graphie A) Ma'in 33	Yatha'il & Ḥayw	VIII ^e s. av. J.-C.
	?	
Shaqab 6 (graphie B1)	Iliyafa' Riyâm <i>malik</i> Ma'in	déb. VII ^e s. av. J.-C.
Schm/Samsara 3	Waqah'il fils de Ilyafa' <i>malik</i> Ma'in	mi VII ^e s. av. J.-C. ⁴⁰⁷

⁴⁰² F. Bron, 1998, p. 59.

⁴⁰³ Ch. Robin, 1992, p. 180-181.

⁴⁰⁴ F. Bron, 1998, p. 19.

⁴⁰⁵ Ch. Robin, 1979 a, p. 195.

⁴⁰⁶ Gh. Gnoli, 1993, p. 81.

⁴⁰⁷ Le texte Schm/Samsara 3 est de graphie identique à l'inscription al-Jawf 04.3 (M. Arbach & J. Schiettecatte, à paraître), provenant d'as-Sawdâ', datée de la première moitié du VII^e s. av. J.-C. (règne de Sumhuyafa' Yasrân fils de Labu'an, roi de Nashshân).

À cette époque, la divinité tutélaire minéenne, en l'absence de 'Athtar dhû-Qabḏ, a pu être Nakrah, qui symbolise Ma'în dans le temple d'Aranyada' d'as-Sawdâ', lequel est envisagé comme un sanctuaire confédéral régional⁴⁰⁸. Ma'în fait alors figure de petite fédération de clans, au territoire limité par ceux de Inabba' à l'est, de Haram à l'ouest et de Saba' au sud, centré autour de Qarnaw. La ville n'est alors qu'un petit centre gouvernemental et politique non fortifié⁴⁰⁹, dont le nom apparaît pour la première fois épigraphiquement dans Shaqab 1 de graphie B3 (VII^e s. av. J.-C.). Cette faible importance du site justifie qu'il ne soit pas mentionné par RÉS 3945, contrairement aux sites voisins. Le culte d'une divinité de Kaminahû sur le site nous amène à nous demander s'il n'a pu se trouver dans la mouvance de cet allié sabéen, hypothèse renforcée par la dédicace que fait Waqah'il, fils d'Ilyafa', roi de Ma'în, dans le temple de Wadd dhû-Masma'im, à proximité de Ma'rib (Schm/Samsara 3).

Le site se développe au bénéfice de la ruine du royaume de Nashshân, d'un recul des royaumes de Kaminahû et Saba'⁴¹⁰ et d'une implication croissante de ses habitants dans le commerce caravanier⁴¹¹. Le site s'entoure d'un mur de facture soignée, le sanctuaire fédérateur hors les murs est rebâti, ses habitants participent également à l'entretien du rempart de la ville voisine de Barâqish. Le territoire autour de la ville est compartimenté entre les différents clans. Au sein de la ville, l'espace semble divisé en quartiers ; il se définit par la présence d'interdits rituels. Sa population, dont l'organisation est principalement axée sur la division en clans et sous-clans, se caractérise également par un phénomène associatif relativement affirmé, autour du culte (officiants de la divinité Kâhilân) ou dans la sphère politique (les juges des litiges). Ces associations s'abstraient progressivement du lien de parenté⁴¹².

Le royaume de Ma'în disparaît probablement vers le début du I^{er} s. ap. J.-C., à la fin des règnes de Waqah'il Yatha' et de son fils Iliyafa' Yashûr datés par synchronisme avec le souverain qatabânite Shahr Yagûl Yuhargib de la fin du I^{er} s. av. J.-C.⁴¹³. Sur le site de Ma'în, aucune des inscriptions trouvées n'est postérieure à cette période⁴¹⁴ ; la ville n'est plus mentionnée qu'une dernière fois, dans CIH 609, quelques décennies plus tard. La

⁴⁰⁸ Cf. chap. « as-Sawdâ' (Ns²n) ».

⁴⁰⁹ Nous avons vu la date relativement tardive du rempart. Précisons que l'absence de mention de Qarnaw en tant que *hgr* à cette époque conforte l'hypothèse d'associer au terme *hagar* la notion de fonction défensive (Ma'în 1 ; M 347 ; RÉS 3022 ; RÉS 3012 ; RÉS 3707).

⁴¹⁰ Recul notamment marqué par l'intégration d'as-Sawdâ' et de Barâqish à la sphère minéenne, deux sites autrefois sous tutelle de Kaminahû et de Saba'.

⁴¹¹ Des comptoirs commerciaux minéens sont fondés le long de la voie caravanière, notamment à Hajar Kuḥlân (ancienne Tamna') dans le royaume qatabânite et à al-'Ulâ (ancienne Dédan) en Arabie du Nord.

⁴¹² Si les officiants de Wadd semblent tous issus du même clan, Yada' (F. Bron, 1998, p. 31), ceci n'est plus le cas des prêtres de Kâhilân attestés à une période plus tardive, ni des juges des litiges.

⁴¹³ La datation est fondée sur l'inscription RÉS 2999 de Barâqish.

⁴¹⁴ La dernière inscription est Ma'în 23, contemporaine des derniers rois minéens (F. Bron, 1998, p. 62).

disparition de Qarnaw relève-t-elle d'un affaiblissement sous l'effet des pénétrations arabes évoquées par F. Bron⁴¹⁵ ? Si tel est le cas, il semble qu'il faille conjuguer cet événement avec un contexte environnemental défavorable sur lequel nous reviendrons. Le site n'est pas mentionné dans le cadre de l'expédition d'Ælius Gallus, expédition qui prend la route qui relie al-Bayḍā' à Barâqish, passant nécessairement à proximité de Ma'in. La mention qu'en fait Strabon (XVI, 4, 2) en tant que *metropolis* s'appuie sur le récit d'Ératosthène de Cyrène (III^e s. av. J.-C.) ; la mention qu'en fait Pline⁴¹⁶ dans sa description de l'Arabie s'inspire probablement de ces anciennes sources. Il en va probablement de même chez Cl. Ptolémée⁴¹⁷, qui définit Ma'in au II^e s. comme *basileion*. Le site existe-t-il seulement encore à l'époque d'Ælius Gallus ? Ch. Robin répond par l'affirmative, interprétant l'inscription RÉS 2999 qui commémore la restauration d'une courtine comme la conséquence du passage de l'expédition romaine⁴¹⁸.

⁴¹⁵ F. Bron, 1998, p. 30.

⁴¹⁶ Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, VI, 157.

⁴¹⁷ Cl. Ptolémée, *Géographie*, VI, 7, 34. L'identification de *Karman basileion* avec l'antique Qarnaw ne fait pas de doute si l'on considère la localisation qu'il propose, à proximité immédiate du site de *Naskos metropolis* identifié à Nashq, l'actuelle al-Bayḍā'.

⁴¹⁸ Ch. Robin, 1998 b, p. 185-186.

BARÂQISH (YTHL, YATHILL)

Coordonnées : 16° 01' 06" N - 44° 48' 16" E

Superficie *intra-muros* : 4,5 ha

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), p. 231-232.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 60
- Antonini S., 1999. « Statuettes from the temple of Nakrah at Barâqish », *AAE* 10, p. 58-68.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 12, 109-113, 156-161, 168.
- Costa P., 1986. « Further comments on the bilingual inscription from Barâqish », *PSAS* 16, p. 33-36.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 112-113, 127-128, 171-172, 224-225.
- Fakhry A., 1952. *An archaeological Journey to Yemen*, Le Caire, Government Press, p.141, pl. 13, 52-54.
- Faris N. A., 1938. *The Antiquities of South Arabia, being a Translation from the Arabic with Linguistic, Geographic, and Historic Notes of the Eighth Book of Al-Hamdâni's al-Iklil*, Princeton, Princeton University Press, p. 64-66.
- Gnoli Gh., 1993. *Shaqab al-Manassa, Inventario delle iscrizioni sudarabiche, tome 2, Inventario delle iscrizioni sudarabiche*, Paris-Rome, Académie des inscriptions et belles-lettres - IsMEO.
- Gnoli Gh. & Robin Ch., 1992. « Nouveaux documents sabéens de Barâqish », *Yemen. Studi archeologici, storici e filologici sull'Arabia meridionale* vol.1, p. 93-98.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA* XIX, janv. 1872, p. 85-90, 214-244, 506-512.
- Maigret A. de, 1991 a. *Gli scavi della Missione Archeologica nella città minea di Barâqish, con una nota di G. Gnoli*, Conferenze IsMEO 3, Rome, IsMEO.
- Maigret A. de, 1991 b. « Excavations of the Temple of Nakrah at Barâqish (Yemen) », *PSAS* 21, p. 159-172.
- Maigret A. de, 1993. *La seconda campagna di scavi della Missione Archeologica italiana a Barâqish*, Rome, IsMEO.
- Maigret A. de, 1997 c. « Yathill ». In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba', Catalogue de l'exposition présentée à l'IMA d'oct. 1997 à fév. 1998*, Flammarion, Paris, 1997, p. 138-139.
- Maigret A. de, 2002. *Arabia Felix. An Exploration of the Archaeological History of Yemen*, Londres, p. 312-324.
- Maigret A. de, 2004. *Barâqish, Minaean Yathill. Excavation and Restoration of the Temple of Nakrah*, YICAR Papers 1, Naples, Il Torcoliere, Università degli Studi di Napoli « L'Orientale ».
- Maigret A. de & Robin Ch., 1993. « Le temple de Nakrah à Yathill (aujourd'hui Barâqish), Yémen. Résultats des deux premières campagnes de fouilles de la mission italienne », *CRAIBL* 1993, p. 427-493.
- Marcolongo B., 1994. « Le périmètre irrigué, grenier de l'antique Yathill, et les déplacements du wâdî Majzir », *Saba. Parfums d'Arabie* 1, p. 60-62.
- Marcolongo B., 1996. « Modelli di utilizzo delle risorse idriche nello Yemen interno dall'età del bronzo al periodo sudarabico ». In Robin Ch. & Gajda I. (éds), *Arabia antiqua, Early Origins of South Arabian States, Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage of the Arabian Peninsula Held in the Palazzo Brancaccio, Rome, IsMEO on 28-30th May 1991*, Serie Orientale Roma LXX, 1, Rome, IsMEO, p. 179-187.
- Marcolongo B., 1997. « Les systèmes irrigués de Barâqish ». In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba', Catalogue de l'exposition présentée à l'IMA d'oct. 1997 à fév. 1998*, Flammarion, Paris, p. 78.
- Müller D. H. von, 1896, « Athrula », *Realenzyklopädie*, p. 2017 sq.
- Robin Ch., 1979 a. « Mission archéologique et épigraphique française au Yémen du Nord en automne 1978 », *CRAIBL* 1979, p. 174-201.
- Robin Ch., 1979 b. « À propos des inscriptions in situ de Barâqish, l'antique YTL (Nord-Yémen) », *PSAS* 9, p. 102-112.
- Robin Ch., 1984. « La cité et l'organisation sociale à Ma'in : l'exemple de YTL ». In al-Ansary A. T. (éd.), *Studies in the History of Arabia, 1, Sources for the history of Arabia, Part 1*, Riyadh, King Saud University Press, p. 157-162.

- Robin Ch., 1987 b. « Trois inscriptions sabéennes découvertes près de Barâqish (RAY) », *PSAS* 17, p. 165-177.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Audouin R., 1979. « La prospection archéologique et épigraphique de la Mission archéologique française au Yémen du Nord (octobre-décembre 1978) », *Syria* LVI, p. 425-427.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Audouin R., 1981. « Nord-Yémen, un patrimoine menacé. La prospection archéologique et épigraphique ». *Archéologia* 160, p. 51-52.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Ryckmans J., 1981. « Le sanctuaire minéen de NKRH à Darb aş-Şabî (environs de Barâqish), *Raydân* 4, p. 249-262.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Ryckmans J., 1988. « Le sanctuaire minéen de NKRH à Darb aş-Şabî (environs de Barâqish), Rapport préliminaire, (seconde partie). Étude des inscriptions », *Raydân* 5, p. 91-158.
- Schmidt J., 1982 a. « Bericht über die Yemen-Expedition 1977 des Deutschen Archäologischen Instituts ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 123-125.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, *passim*.
- Wissmann H. von, 1976 a. « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Ælius Gallus ». In Temporini H. & Haase W., *ANRW*, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband, Berlin-New-York, de Gruyter, p. 100-106, 167-169.

Localisation géographique et topographique

Le site de Barâqish se trouve en bordure méridionale de la plaine du Jawf, à 98 km au nord-est de Şan'a', à 83 km au nord-ouest de Ma'rib, à 18 km d'al-Ḥazm, actuelle préfecture du gouvernorat du Jawf et à 12 km de Ma'in. Le site est implanté dans une plaine alluviale, à proximité d'affleurements gréseux et calcaire. Il se trouve sur la route commerciale, entre Ma'rib et Najrân.

La plaine environnante reçoit les écoulements du wâdî Majzir, qui débouche à proximité dans la plaine du Jawf, ainsi que de plusieurs wâdis secondaires : Shaqab, Malâḥâ', al-Farza, Baqlân, Salatân et al-'Aţf. Le site fortifié de Barâqish, tel qu'on le voit aujourd'hui, est implanté sur une éminence interprétée par J.-F. Breton comme une butte naturelle⁴¹⁹, un carottage réalisé par la mission archéologique italienne montre qu'il s'agit d'un véritable tell⁴²⁰, comme l'avait envisagé J. Ryckmans⁴²¹.

Historiographie de la recherche

Le site de Barâqish a été largement étudié, comme l'indique la longue bibliographie ci-dessus. Il a fait l'objet de plusieurs visites, de fouilles archéologiques et ses environs ont été prospectés. J. Halévy le redécouvre en 1870, n'en faisant qu'une courte description :

« Des fragments de stèles se voient à profusion, aussi bien dans l'intérieur que hors de la ville. Les édifices publics ne forment qu'un tas de décombres. On sent pourtant que c'était une ville religieuse par excellence, car les vestiges de temples,

⁴¹⁹ J.-F. Breton, 1994 a, p. 12.

⁴²⁰ Une occupation a été repérée sur 7,5 m d'épaisseur sous le niveau du sol du temple de Nakrah, sol dominant de moins de deux mètres la base du rempart (A. de Maigret, 1991 a, p. 15).

⁴²¹ J. Ryckmans, 1985, p. 260.

reconnaissables par les débris des portes et par la disposition des stèles, abondent de tous les côtés. »⁴²².

Le site fut visité par A. Fakhry en 1947 et prospecté par la mission archéologique française de 1978 à 1981, en 1986 et en 1990⁴²³ (reconnaissance épigraphique du site et des sanctuaires *extra-muros* de Darb aş-Şabî et de Shaqab al-Manaşsa). La fouille du temple *intra-muros* de Nakraḥ et l'étude du périmètre irrigué ont été effectuées par la mission archéologique italienne à partir de 1989, interrompue en 1992 et reprise depuis 2003⁴²⁴.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat :

L'espace *intra-muros* mesure 237 x 167 m, soit 4,5 ha (Fig. 32). La densité et la nature des vestiges préislamiques n'est malheureusement pas perceptible en surface, cette occupation étant masquée par trois phases d'occupation médiévale (XII^e-XVIII^e s.)⁴²⁵. La fouille du temple de Nakraḥ a permis de dater son occupation durant tout le I^{er} millénaire av. J.-C. Un habitat hors les murs est attesté, de manière éparsée, dans les zones de culture.

Un site fortifié

Un rempart de 766 m de long et de tracé approximativement semi-circulaire circonscrit le site. Il s'élevait probablement à 14 m, ce qu'atteste la seule tour intégralement conservée. Il est percé de trois accès : une porte principale au sud-ouest et deux poternes, l'une au sud-est, l'autre au sud, donnant directement accès dans la cour du temple de Nakraḥ. La facture du rempart est particulièrement soignée si on le compare aux ouvrages défensifs des sites voisins de Kharibat Sa'ūd ou de Jidfir Ibn Munaykhir ; il s'apparente à celui de Ma'in par sa finition⁴²⁶. Les inscriptions permettent de dater sa construction. La plus ancienne mention d'une fortification du site apparaît dans l'inscription de Şirwâḥ-Khawlân, RÉS 3946/1, au début du VII^e s. av. J.-C. Barâqish aurait alors été fortifiée par le *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî. Ce souverain n'a toutefois laissé aucune inscription sur le rempart actuel. L'ouvrage de cette période a peut-être disparu au cours des réfections suivantes. Par ailleurs, rien ne permet de déterminer la présence d'un mur antérieur à celui du *mukarrib* sabéen. Le mur actuellement visible comporte de nombreuses dédicaces de construction qui permettent d'en retracer la construction. La plus ancienne phase de travaux mentionnée sur le mur semble contemporaine des règnes de Ḥuffânûm

⁴²² J. Halévy, 1872, p. 85. Il semble en réalité que J. Halévy se soit contenté d'y envoyer son guide à en croire le récit de ce dernier (H. Ḥabshûsh, 1995, p. 121-123).

⁴²³ Ch. Robin, 1979 a ; 1997 b ; Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981 ; Ch. Robin, J.-F. Breton & J. Ryckmans, 1981 ; 1988 ; J. Ryckmans, 1985 ; Ch. Robin, 1987 b ; Gh. Gnoli & Ch. Robin, 1992 ; J.-F. Breton, 1994 a.

⁴²⁴ A. de Maigret, 1991 a ; 1991 b ; 1993 ; 1997 c ; 2002 ; 2004 ; A. de Maigret & Ch. Robin, 1993 ; Marcolongo B., 1996 ; 1997.

⁴²⁵ A. de Maigret, 1991 a ; 1991 b ; 2002.

⁴²⁶ Concernant la structure même du rempart, voir l'étude détaillée de J.-F. Breton (1994 a, p. 109-113).

Yatha' et d'Iliyafa' Riyâm (Ma'in 15)⁴²⁷. Les différentes phases de reconstruction ou de restauration sont ensuite mentionnées à travers de nombreux textes dont Ma'in 2⁴²⁸ ou RÉS 3022 que l'on date du milieu du IV^e s. av. J.-C. sur la base d'un synchronisme avec l'intervention perse en Égypte. La dernière opération serait celle des derniers souverains de Ma'in, Waqah'il Yatha' et son fils Iliyafa' Yashûr (RÉS 2999) dont le règne est daté du I^{er} s. av. J.-C. par synchronisme avec le souverain qatabânite Shahr Yagûl Yuhargib.

Un site culturel

Trois temples au moins sont visibles en surface du site *intra-muros* ; par ailleurs, deux sanctuaires sont implantés en bordure du vaste périmètre irrigué de Barâqish : l'un à Shaqab al-Manaṣṣa, l'autre à Darb aṣ-Ṣabî. Le sommet des propylées de trois temples apparaissaient dans la partie sud du site ; un premier dit, « temple A » puis temple de Nakrah, a fait l'objet d'une fouille complète et d'une restauration⁴²⁹, le dégagement d'un second temple a été entrepris par la mission archéologique italienne en 2004-05. L'analyse stratigraphique a révélé trois phases d'occupation préislamique⁴³⁰ : une première phase correspondant à la fondation de l'édifice datée vers les VII^e-VI^e s. av. J.-C. et appelée « niveau minéen C », le « niveau minéen B » daté des V^e-IV^e s. av. J.-C., époque durant laquelle le temple est réaménagé et enfin le « niveau minéen A » daté des III^e-II^e s. av. J.-C. Au début du II^e s., la structure s'effondre mais une activité culturelle semble s'y poursuivre d'après les aménagements visibles dans les remblais. Des datations ¹⁴C semblent indiquer la fin de ces activités au cours du I^{er} s. av./ap. J.-C.⁴³¹. Les récentes fouilles du second temple *intra-muros* n'ont pas encore été publiées.

Le territoire

Deux sanctuaires *extra-muros* ont été étudiés dans le périmètre irrigué de Barâqish⁴³². Le premier, celui de Shaqab al-Manaṣṣa, est implanté à 2,5 km au sud-sud-ouest de Barâqish, en bordure du périmètre irrigué antique, sur un affleurement gréseux, à proximité d'une zone de redistribution des eaux d'irrigation. Ce sanctuaire, composé de deux grandes salles

⁴²⁷ Ma'in 15 : cette inscription de graphie C2 (typologie de Pirenne) remonterait donc au VI^e s. av. J.-C. selon M. Arbach (1993, *Annexe : Réexamen de la chronologie des rois de Ma'in d'après les nouvelles données*) ; au début du IV^e s. av. J.-C. selon J. Pirenne (1956) et H. von Wissmann (1976 a, p. 373). Ces événements seraient antérieurs à ceux de l'inscription M 246 que J.-F. Breton considère comme la plus ancienne du rempart (1994 a, p. 109, 113).

⁴²⁸ Waqih'il Ṣâdiq fils d'Iliyafa' Riyâm, roi de Ma'in, que l'on s'accorde à dater du début du IV^e s. av. J.-C. (F. Bron, 1998, p. 15-16, 41).

⁴²⁹ A. de Maigret, 1991 a ; 1991 b ; 1993 ; 1997 c ; 2002 ; 2004 ; A. de Maigret & Ch. Robin, 1993.

⁴³⁰ A. de Maigret & Ch. Robin, 1993, p. 454-455. Leur datation s'appuie sur des comparaisons architecturales avec les sites de Yéha et du Ḥaḍramawt, sur des datations ¹⁴C et sur des données paléographiques. Le « niveau minéen A » est également daté sur la base de comparaisons stylistiques de têtes en plâtre d'influences hellénistiques et d'une perle « *millefiori* ».

⁴³¹ Les analyses ¹⁴C ont fourni les résultats suivants : 90 ± 50 av. J.-C. et 10 ± 50 av. J.-C. (fourchette statistique non précisée).

⁴³² Ch. Robin, 1979 a ; Ch. Robin, J.-F. Breton & J. Ryckmans, 1981 ; 1988 ; Gh. Gnoli, 1993.

hypostyles, était consacré au culte de ‘Athtar dhû-Yahriq⁴³³. La fondation de ce sanctuaire pourrait remonter au VIII^e s. av. J.-C. sur la base d’une comparaison architecturale et d’après les données paléographiques ; les dernières inscriptions trouvées en place dateraient du milieu du III^e s. av. J.-C.⁴³⁴. Tous les textes trouvés sur ce site sont en madhâbien, à l’exception du plus archaïque, Shaqab 15, rédigé en sabéen. Les dédicaces mentionnent plusieurs divinités respectant un ordre relativement figé : ‘Athtar Shâriqân, dont le culte était pratiqué dans toute l’Arabie du Sud, est mentionnée en tête, suivie des divinités de Ma‘în (la confédération tribale), parfois des divinités de Saba’ (sous-entendant probablement une tutelle politique sabéenne) et enfin de ‘Athtar dhû-Yahriq, divinité de la tribu de Yathill. Ce sanctuaire *extra-muros* pourrait avoir été le sanctuaire fédérateur de la tribu de Yathill, principalement en activité durant l’époque minéenne (VII^e-I^{er} s. av. J.-C.). Si ce sanctuaire existe avant cette période, sa nature précise ne transparaît pas dans le seul témoignage de cette époque, Shaqab 15.

Le second sanctuaire *extra-muros* est implanté à Darb aş-Şabî, à moins de 2 km à l’ouest de Barâqish (Yathill). Une vaste surface de 500 x 300 m est bornée de neuf pierres délimitant un espace sacré, un « *haram* » consacré à la divinité Nakrah. La mission française y a enregistré une quarantaine d’édifices parmi lesquels trois ont été étudiés⁴³⁵. Ils comprennent généralement une cour et une ou plusieurs pièces hypostyles. L’une de ces pièces (« Édifice 2 ») a été reconnue comme temple de Nakrah⁴³⁶. Conjugés aux interdits religieux et à la présence de grandes structures d’habitat, ces aménagements ont été perçus comme organisés autour du fonctionnement du sanctuaire de Nakrah, comprenant des locaux pour l’hébergement d’un clergé et de fidèles. Les parallèles établis dans l’aménagement général avec le sanctuaire de pèlerinage du jabal Riyâm ont incité les auteurs de la publication du site à y voir un lieu de pèlerinage⁴³⁷. L’analyse paléographique de la plus ancienne inscription, MAFRAY-Darb aş-Şabî 13 mentionne la construction d’un portique ; elle est rédigée dans une graphie archaïque datable du VIII^e s. av. J.-C.⁴³⁸. La plupart des inscriptions, de graphie D, datent l’activité principale du sanctuaire de la

⁴³³ Une description complète des structures et des inscriptions trouvées sur ce site est publiée par Gh. Gnoli (1993) ; une première description du sanctuaire avait été effectuée auparavant par Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin (1979, p. 425-427).

⁴³⁴ Plusieurs inscriptions présentent une graphie archaïque, notamment Shaqab 15 (graphie A2 – typologie de Pirenne), Shaqab 6 (graphie A4-B1) que l’on rattache actuellement aux VIII^e-déb. VII^e av. J.-C. ; les inscriptions les plus récentes sont de style E2-E3, datées par Gh. Gnoli du III^e av. J.-C. (Gh. Gnoli, 1993, p. 30-32).

⁴³⁵ Ch. Robin, J.-F. Breton & J. Ryckmans, 1981.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 259.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 259-61 ; J. Ryckmans 1985.

⁴³⁸ Nous y avons notamment relevé l’emploi de la forme ancienne du « Ş », classée par J. Pirenne dans la graphie A1. Les auteurs de la publication la datent du IV^e s. av. J.-C. en se conformant à la chronologie courte (Ch. Robin, J.-F. Breton & J. Ryckmans, 1988, p. 123). Elle semble pouvoir être attribuable au VIII^e s. av. J.-C. dans la chronologie longue.

période minéenne (IV^e-III^e s. av. J.-C.). Consacré au culte d'une divinité minéenne et ne présentant pas de texte récent, le sanctuaire semble abandonné tandis que disparaît le royaume de Ma'în (I^{er} s. av. J.-C.).

Le site de Barâqish tire profit du wâdî Majzir et de ses affluents pour développer un large périmètre irrigué dans la plaine en amont. De nombreuses structures hydrauliques y ont été repérées (digues, bassins de retenue, répartiteurs, canaux). L'étude réalisée par B. Marcolongo a mis en évidence deux périmètres irrigués utilisés à deux périodes différentes⁴³⁹, s'adaptant aux changements des conditions hydrographiques. Le premier système est le plus méridional, présentant des accumulations de limon sur une épaisseur excédant parfois 10 m et couvrant une superficie de 400 ha. Les canaux disposés à angle droit délimitent des parcelles de 120 à 130 m de large. L'alimentation de ce périmètre était assurée par deux canaux principaux détournant les eaux des cours fossiles du paléo-Malâhâ' et du paléo-Majzir. Au milieu d'un système de vanne à proximité de Ḥuṣn Âl Şâliḥ, l'inscription Ḥuṣn Âl Şâliḥ 1, trouvée *in-situ* et datée du VIII^e s. av. J.-C., révèle que le périmètre irrigué était déjà largement développé dès cette haute période. Un second périmètre le complète à partir du III^e s. av. J.-C. Les canaux y délimitent des parcelles plus larges ; l'épaisseur des limons y est moins importante, diminuant jusque moins d'un mètre sur la bordure orientale. Cette extension de la zone irriguée couvre environ 300 ha. Enfin, plusieurs inscriptions attestent du forage de puits autour du site de Barâqish (RÉS 2952/3 par exemple), la prospection en a révélé plusieurs dizaines⁴⁴⁰.

Enfin, les affleurements de grès et de calcaire à proximité immédiate du site offraient des matériaux de construction⁴⁴¹.

Le territoire de la ville semble s'être limité au périmètre irrigué. On ne connaît aucune politique expansionniste de ses habitants ou de ses dirigeants, d'abord intégrés au mukarribat sabéen puis à la sphère minéenne.

L'organisation sociale

Nous nous sommes déjà penché sur la structure de la tribu de Yathill⁴⁴² ; il nous reste à analyser les institutions responsables de la cité de Yathill.

Jusqu'au milieu du VII^e s. av. J.-C., trois institutions ou titres apparaissent à Barâqish : le conseil de Yathill (*ms³wd Ythl*)⁴⁴³, le *kabîr* de Yathill (*kbr Ythl*)⁴⁴⁴ et un

⁴³⁹ B. Marcolongo, 1996 ; 1997.

⁴⁴⁰ B. Marcolongo, 1994, fig. 14.

⁴⁴¹ J.-F. Breton, 1994 a, p. 23.

⁴⁴² Cf. chap. « L'Arabie du Sud : une société segmentaire sédentaire ».

⁴⁴³ Il apparaît dans les deux inscriptions du VIII^e s. av. J.-C. : Ḥuṣn Âl Şâliḥ 1/1 et Y.90.DA 2/1.

⁴⁴⁴ Ḥuṣn Âl Şâliḥ 1/11-12 : « (...) Contrôleur de l'irrigation : Nasha'karî⁽¹²⁾b, *kabîr* de Yathill, fils de Halkum » ; Y.90.DA 2/7-8 : « Ammika⁽⁸⁾rib fils de Yaqih'il, *kabîr* de Yathill (...) »

contrôleur de l'irrigation (*mdrr*)⁴⁴⁵. Au cours de cette période, le site est intégré dans la sphère sabéenne, reconnaissant l'autorité des *mukarrib*-s de Saba': emploi de la langue sabéenne, référence aux prêtres éponymes sabéens (Y.90.DA 2/9-10, Y.90.DA 1/7-8)⁴⁴⁶, dédicaces effectuées à la divinité tutélaire sabéenne Almaqah (Ḥuṣn Āl Ṣāliḥ 2 ; MAFRAY-Malāḥā' 2) et construction du rempart par le *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî (RÉS 3946/1).

Comme le proposent Gh. Gnoli et Ch. Robin, le *kabîr* apparaît en représentant du pouvoir sabéen tandis que le conseil réunit les membres influents des tribus locales, chefs des principaux lignages, le *kabîr* étant investi d'un pouvoir exécutif⁴⁴⁷. Le *kabîr* est également chargé, comme édile, de la gestion du périmètre irrigué et par-là même de l'approvisionnement de la ville de Barâqish. Les tribus locales bénéficient d'une certaine autonomie, puisque l'invocation aux divinités sabéennes n'est pas systématique et que le pouvoir législatif leur incombe partiellement.

À partir du milieu du VII^e s. av. J.-C., la tribu de Yathill intègre le royaume minéen dont elle adopte la langue. Les institutions sont alors modifiées. Les décisions émanent du souverain minéen (*mlk M'n*) et du conseil de Ma'in (*ms³wd M'n*), réunissant les notables des tribus de Ma'in et dhû-Yathill⁴⁴⁸. L'application de leurs décisions semble être à la charge d'un *kabîr* de Yathill (*kbr Ythl*) choisi parmi les chefs de clan⁴⁴⁹. La plupart des inscriptions mentionnant ces institutions datent des environs des IV^e-III^e s. av. J.-C.

Ces *kabîr*-s s'ils ne semblent plus directement impliqués dans la gestion de l'irrigation, jouent en revanche un rôle d'évergète, à côté du roi et des notables des clans dominants, réalisant un certain nombre de constructions sur le rempart de Barâqish (RÉS 2976, RÉS 3022/1), dans les sanctuaires de Nakrah (Y.92.B.A 21+Y.92.B.A 30) ou de 'Athtar dhû-Qabḍ (RÉS 3022/1). Cette charge est également une magistrature éponyme (RÉS 3458/7 et RÉS 3022/1).

Nous venons de le dire, les membres des clans influents pratiquent également l'évergétisme (RÉS 2999 ; RÉS 2965). Parmi ces clans, celui qui semble dominer l'activité de construction et la vie politique est le clan Gab'ân, qui concentre les charges de *kabîr*, de prêtre de 'Athtar dhû-Yahriq (Shaqab 6), qui finance les grands travaux (Y.92.B.A 21+Y.92.B.A 30 ; RÉS 2965 ; RÉS 2975 ; RÉS 2929)⁴⁵⁰, qui prend le titre d'« ami

⁴⁴⁵ Ḥuṣn Āl Ṣāliḥ 1 : « Contrôleur de l'irrigation : Nasha'karî⁽¹²⁾b, *kabîr* de Yathill, fils de Halkum ».

⁴⁴⁶ Gh. Gnoli & Ch. Robin, 1992, p. 97.

⁴⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁴⁸ RÉS 3048/3 ; RÉS 3013/2 ; RÉS 2959/3 ; RÉS 3009/2.

⁴⁴⁹ Un *kabîr* est mentionné sur le site de Barâqish dans les inscriptions RÉS 2976 ; RÉS 3535 ; RÉS 3052 ; RÉS 3004. Il est spécifiquement désigné comme *kabîr* de Yathill dans RÉS 2939/1 ; M 419/2 ; RÉS 3022/4 ; Y.92.B.A 21+Y.92.B.A 30/1.

⁴⁵⁰ Sur ce point, voir J.-F. Breton, 1994 a, p. 156-157.

du roi » et dont les membres prennent épouse dans les différentes villes partenaires du commerce caravanier transarabique (Dédan, Yathrib, Gaza, Sidon, Gerrha, et jusqu'en Égypte et en Ionie si l'on en croit la *Liste des Hiérodoules*.

Les membres du clergé qui portent le titre de *rs²w* apparaissent également comme des personnages influents de la société, choisis parmi les notables et prenant à leur charge la construction ou la restauration d'édifices tels que le temple de 'Athtar dhû-Yahriq (Shaqab 4).

Synthèse historique

Dès le VIII^e s. av. J.-C., le site fait figure d'avant-poste sous influence sabéenne, (re)fortifié sous le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî au début du siècle suivant. Le périmètre irrigué y est déjà vaste, l'occupation ancienne⁴⁵¹. Situé en un point stratégique, au débouché de la vallée du Jawf, sur la piste des caravanes, au débouché d'un réseau hydrographique important, bénéficiant de larges zones cultivables et de matériaux de construction proches, on comprend aisément que les Sabéens tentent de replacer ce site sous leur autorité alors qu'il glisse dans la sphère minéenne au cours du VII^e s. av. J.-C., ce qu'atteste l'intervention militaire sabéenne menée contre ce site (RÉS 3943/3). Barâqish devient ensuite un centre à la fois défensif, religieux (avec la présence d'un sanctuaire fédérateur de la tribu de Yathill et d'un sanctuaire consacré à Nakrah), une probable étape caravanière, enfin, un « grenier » par son important périmètre irrigué, fonctions qui se maintiennent jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C.

Malgré le déclin du royaume de Ma'in, Barâqish reste une place défensive et religieuse. Cette période correspond à la mise en culture d'un nouveau réseau d'irrigation. Il est toutefois probable que le site connaisse un lent déclin, justifiant sa faible résistance à l'expédition d'Ælius Gallus. Strabon mentionne le passage de l'armée romaine par la ville d'Athroula, identifiée à Yathill⁴⁵², laquelle se rend sans coup férir et dans laquelle l'armée romaine peut se réapprovisionner en blé et en dattes⁴⁵³. L'armée romaine dévaste-t-elle le site sur la route du retour ? Sans que le lien ne puisse être fait, un épais niveau d'incendie marque le début de l'abandon du site dans le courant des I^{er} s. av./ap. J.-C.⁴⁵⁴. Yathill, mentionnée comme *hagar* dès le VII^e s. (Shaqab 19/7-8), continue de l'être jusqu'au I^{er} s. (Ja 643/19, 21, 29) puis au III^e s. (Ja 619/9). Ces deux mentions du début de l'ère

⁴⁵¹ La carotte réalisée sous les niveaux minéens a livré de la céramique sur une épaisseur de 7,5 m, présentant des parallèles avec les productions de Yalâ et datée de l'extrême fin du II^e millénaire et du début du I^{er} millénaire av. J.-C. (A. de Maigret, 1991 a, p. 15).

⁴⁵² D. H. von Müller, 1896, p. 2017 sq.

⁴⁵³ Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 24. La précision indique probablement une utilisation importante du périmètre irrigué.

⁴⁵⁴ A. de Maigret, 1991 a, p. 4.

chrétienne ne l'évoquent toutefois plus que comme un repli ou un repère topographique⁴⁵⁵. La ville n'est alors mentionnée ni dans la liste des villes et des tribus fournissant des contingents militaires au roi ni comme lieu d'origine des dédicants du temple confédéral de Ma'rib⁴⁵⁶.

Malgré son abandon, les remparts sont suffisamment bien préservés pour qu'au X^e s., al-Hamdânî mentionne le site, alors appelé par son nom actuel, Barâqish, un *mahfad* (citadelle). Il est réoccupé deux siècles plus tard puis de manière quasi-continue jusqu'au XVIII^e s.

⁴⁵⁵ A. de Maigret & Ch. Robin, 1993, p. 476.

⁴⁵⁶ Ch. Robin, 1987 b, p. 165.

INABBA' ('NB', INABBA')

Coordonnées : 16° 07' 35" N - 44° 54' 30" E

Superficie *intra-muros* : 4,4 ha

Bibliographie indicative

- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 109, 165.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA* XIX, janv. 1872, p. 44.
- Robin Ch., 1992. *Inabba', Haram, al-Kâfir, Kamna et al-Ḥarâshif, Inventaire des inscriptions sudarabiques, tome 1*, Paris-Rome, Académie des inscriptions et belles-lettres - IsMEO, p. 3-8.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 15.

Localisation géographique et topographique

Le site d'Inabba' est implanté dans le Jawf inférieur, à 113 km au nord-est de Ṣan'â', à 90 km au nord-ouest de Ma'rib et à 15 km d'al-Ḥazm, actuelle préfecture du gouvernorat du Jawf. Le site est implanté dans les marges fertiles, au centre de la plaine, en rive gauche du wâdî Madhâb, peu avant que ce cours ne se perde dans la zone désertique centrale.

La plaine environnante profite des écoulements de ce large wâdî. Le site en lui-même est un tell mesurant une dizaine de mètres de hauteur⁴⁵⁷.

Historiographie de la recherche

Les mentions de ce site sont rares dans la littérature archéologique. Aucune fouille n'y a été conduite. Seules quelques visites y ont été effectuées, la première par J. Halévy en 1870, qui redécouvre le site mais n'en mentionne que l'existence, ajoutant qu'il est dépourvu d'inscriptions. Il l'identifie à Inapha, toponyme que mentionne Cl. Ptolémée (VI, 7, 34), implanté à mi-chemin entre le Jawf et Gerrha sur la côte du golfe Arabo-persique⁴⁵⁸.

La MAFRAY visite le site à trois reprises entre 1981 et 1988.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

De forme carrée, il mesure 225 m sur 195 m, avec un périmètre de 850 m et une superficie de 4,4 ha. Si aucun vestige d'habitat n'est mentionné en surface, son extension et les 10 m d'accumulation stratigraphique mentionnés par Ch. Robin laissent envisager une occupation longue.

⁴⁵⁷ Ch. Robin, 1992, p. 3.

⁴⁵⁸ J. Halévy, 1872, p. 44.

Un site fortifié

Les massifs de brique crue évoqués par Ch. Robin sont interprétés par J.-F. Breton comme le remplissage interne d'un rempart composé d'un massif de brique parementé de pierres de taille⁴⁵⁹.

Un centre palatial

Si les vestiges des structures internes ne sont plus lisibles en surface, l'une des inscriptions découvertes par la MAFRAY évoque la construction d'une structure nommée « Yaghûl » par Waqah'il Yafush fils de Sumhuyatha', roi d'Inabba'⁴⁶⁰. Rien ne permet de préciser qu'il s'agisse de la résidence du souverain ; l'inscription laisse supposer, quoi qu'il en soit, que cette ville était le lieu de résidence d'un souverain d'une communauté locale autonome au VIII^e s. av. J.-C.

Un centre cultuel

Le culte de plusieurs divinités est attesté dans les inscriptions parmi lesquels celui de Sami' dhû-Fara', auquel une salle de banquet est consacrée au VIII^e s. av. J.-C. (Inabba' 4), et celui de Hawar (Inabba' 3/2), probable divinité fédératrice de la tribu du même nom⁴⁶¹.

Le territoire

Peu de choses ont été mises en évidence autour du site d'Inabba' à l'exception de quelques amas de pierres taillées, à l'emplacement probable des vannes antiques, décrits par J.-F. Breton⁴⁶². Nous ne connaissons pas précisément le fonctionnement de ce périmètre irrigué, pas plus que la nature de la structure *extra-muros* que mentionne Ch. Robin – pourrait-il s'agir d'un sanctuaire, structure fréquemment établie à proximité des murs des villes de la région ?

L'organisation sociale

La seule inscription qui nous renseigne sur ce point, nous l'avons vu, est Inabba' 1, mentionnant le roi d'Inabba' au VIII^e s. av. J.-C. Inabba' désigne probablement tout autant la tribu que son territoire, employant une formule fréquente dans la région (cf. Haram, as-Sawdâ' et Kamna)⁴⁶³. En dehors de ce personnage, la structure sociale n'est pas connue.

⁴⁵⁹ J.-F. Breton, 1994 a, p. 109.

⁴⁶⁰ Inscription Inabba' 1 datée de la fin du VIII^e s. - déb. VII^e s. av. J.-C.

⁴⁶¹ La prééminence de cette divinité est suggérée par sa représentation iconographique dans le temple *intra-muros* d'Aranyada' à as-Sawdâ', associée aux divinités fédératrices des autres grandes tribus du Jawf (M. Arbach, R. Audouin & Ch. Robin, 2004, p. 30-31).

⁴⁶² Ch. Robin, 1992, p. 3.

⁴⁶³ Voir Ch. Robin, 1995 a.

Synthèse historique

L'origine du site ne peut être définie au regard des données actuellement disponibles. Celui-ci plonge probablement, comme la plupart des tells de la région, ses racines dans le II^e millénaire av. J.-C. si l'on considère que les niveaux d'occupation supérieurs datent de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.⁴⁶⁴ et qu'elles reposent sur plusieurs mètres d'accumulation.

Au cours du VIII^e s. av. J.-C., Inabba' apparaît comme une entité autonome, voire indépendante, dont le nom désigne apparemment autant un territoire que le centre urbain depuis lequel le territoire est géré, l'actuel site d'Inabba'. Cette ville se présente durant deux siècles comme un centre défensif, politique et administratif ; la nature du fait religieux y est indéterminée. L'indépendance totale de ce site reste incertaine. Si Inabba' est dirigée par un *malik* et que le madhâbien est la langue employée dans au moins une inscription du VIII^e s. av. J.-C. (Inabba' 4), les divinités vénérées sont tantôt Wadd et 'Athtar dont le culte est propre à toute l'Arabie du Sud (Inabba' 3), tantôt Sami' dhû-Fara' (Inabba' 4), divinité vénérée en bordure orientale du Jawf (Inabba', Jidfir Ibn Munaykhir) et par les Sabéens. Cette divinité faisait notamment l'objet d'un culte dans le grand sanctuaire confédéral sabéen du jabal al-Lawdh, situé à 14 km au nord-est d'Inabba' et à Ma'rib durant l'époque des *mukarrib-s* de Saba'⁴⁶⁵. Ne peut-on alors envisager une communauté autonome sous tutelle sabéenne ? La localisation du site, à mi-chemin entre Barâqish et le jabal al-Lawdh, tous deux dans la sphère sabéenne aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C., appuie cette hypothèse.

L'occupation du site semble rapidement décliner. Aucune inscription n'atteste d'occupation postérieure au VII^e s. av. J.-C. Le site disparaît probablement avec l'émergence du royaume de Ma'in. Aucun lien de causalité ne peut toutefois être établi entre ces deux phénomènes. Ce déclin trouve peut-être son origine dans des modifications du contexte environnemental. Le site est situé très en aval du wâdî Madhâb dont les eaux sont déjà récupérées par de nombreux sites en amont. Une légère baisse du débit des crues a pu forcer les populations à quitter un espace rendu impropre aux cultures.

Si l'abandon s'avère être ancien, le site d'Inapha mentionné par Cl. Ptolémée doit être cherché ailleurs, probablement en Arabie orientale comme le suggèrent H. von Wissmann et M. Höfner⁴⁶⁶.

⁴⁶⁴ Aucune inscription découverte sur le site ne semble postérieure au VII^e s. av. J.-C.

⁴⁶⁵ Ch. Robin 1992, p. 8.

⁴⁶⁶ H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 15 n. 1.

JIDFIR IBN MUNAYKHIR (KHL, KUHÂL)

Coordonnées : 15° 53' 18" N - 44° 56' 17" E

Superficie : 1,8 ha

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), p. 291-292.
- Breton J.-F., 1988. « Les villes d'Arabie méridionale ». In Huot J.-L. (éd.), *La ville neuve, une idée de l'Antiquité*, Paris, Éditions Errance, p. 97.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 83-84.
- Garbini G., 1974. « Note di epigrafia sabea », *AION* 1974, p. 291-299.
- Garbini G., 1976. « Inscrizioni Sudarabiche », *AION* 1976, p. 293-297.
- Höfner M. & Solá-Solé J. M., 1961 a. « Erster Teil. Inschriften aus Gidfir ibn Muneihir », *Inschriften aus dem Gebiet zwischen Mârib und dem Jôf*, SEG II, Vienne, H. Boehlans, p. 9-27.
- Müller D. H. von & Rhodokanakis N. (éds), 1913. *Eduard Glasers Reise nach Mârib*, SEG I, Vienne, Alfred Hölder, p. 96-98.
- Robin Ch., 1979 a. « Mission archéologique et épigraphique française au Yémen du Nord en automne 1978 », *CRAIBL* 1979, p. 174-201.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.
- Robin Ch., 1996 a. « Sheba. II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud ». In Briend J. & Cothenet E. (éds), *Supplément au Dictionnaire de la Bible, fasc. 70*, Paris, Letouzey & Ané, col. 1159, 1163.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Audouin R., 1981. « Nord-Yémen, un patrimoine menacé. La prospection archéologique et épigraphique ». *Archéologia* 160, p. 53.
- Schmidt J., 1982 b. « Jidfir Ibn Munaykhir ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 158-160.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 240-243.

Localisation géographique et topographique

Le site de Jidfir Ibn Munaykhir est implanté dans la région des marges fertiles, entre le cours inférieur du wâdî Madhâb et le wâdî Raghwân, au sud-est de la vallée du Jawf. Il se trouve à 97 km au nord-est de Şan'â', à 67 km au nord-ouest de Ma'rib, à 20 km au sud-est de Barâqish et à 36 km d'al-Ḥazm, actuelle préfecture du gouvernorat du Jawf.

Il se situe à quelques kilomètres au nord du débouché du wâdî al-Jufra, en rive gauche du wâdî al-Qudayr. Le site domine de cinq à sept mètres la plaine environnante.

L'identification de l'antique Kuhâl avec l'actuelle Jidfir Ibn Munaykhir a été établie par G. Garbini⁴⁶⁷. A. al-Garoo, enfin, associe le site de Jidfir Ibn Munaykhir au toponyme

⁴⁶⁷ G. Garbini, 1974 ; 1976. L'inscription Gl 1522 avait déjà incité M. Höfner et J. M. Solá-Solé à voir dans [.J]hl^m de l'invocation finale le nom antique du site (M. Höfner & J. M. Sola-Solé, 1961 a, p. 10), qu'ils restituèrent en 'hl^m (par comparaison avec le wâdî 'Awhal) et que H. von Wissmann proposa de lire mhl^m (H. von Wissmann, 1964, p. 241-242). Une nouvelle inscription (Garbini-Jidda 2) a permis à G. Garbini de rétablir la lecture exacte Khl^m.

Rawthân qu'évoque al-Hamdânî et qu'il décrit comme l'une des villes fortifiées (*maḥfad*) antiques les plus majestueuses du Yémen⁴⁶⁸.

Historiographie de la recherche

J. Halévy ne semble pas avoir visité ce site au cours de l'exploration qu'il mène dans la région. Sa redécouverte est due à E. Glaser, en 1888, qui le nomme al-Khulûj. Le site a fait l'objet d'une courte visite par la mission archéologique allemande en 1980⁴⁶⁹. Le relevé et l'étude du rempart y ont été effectués par J.-F. Breton dans le cadre des prospections de la MAFRAY⁴⁷⁰.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

Le site, de forme irrégulière, s'étend sur 190 m de long, avec une largeur maximale de 150 m ; sa superficie est d'environ 2 ha (Fig. 33). La surface du site est couverte par plusieurs monticules témoignant de la présence de structures mêlant briques crues et pierres. Nombre de ces structures ont récemment fait l'objet de fouilles clandestines, elles sont généralement formées d'un podium en pierre avec un couloir central bordé de caissons latéraux ; les superstructures en brique crue présentent, en négatif, l'empreinte d'une armature de poutres en bois. La plupart d'entre elles présentent une couche d'incendie en surface ou des traces de rubéfaction. Quelques structures isolées ont été repérées hors les murs.

Un site fortifié

Un rempart au tracé irrégulier entoure le site. Il est conservé sur toute sa longueur et parfois sur plusieurs mètres de hauteur. J.-F. Breton le range dans les murs de type archaïque⁴⁷¹, composés de pierres brutes et de faible épaisseur. Il est comparable aux murs des sites proches du wâdî Raghwân, al-Asâḥil et Kharibat Sa'ûd. Le rempart est percé de deux portes. J. Schmidt envisage la présence d'un habitat *extra-muros* à l'ouest du site⁴⁷². Une habitation prise dans le mur semblerait montrer une antériorité de l'habitat sur la construction du mur. La datation de la construction de ce rempart est incertaine ; seule la comparaison avec les sites du wâdî Raghwân et la datation du site de l'époque des *mukarrib-s* de Saba' (VIII^e-VI^e s. av. J.-C.) permettent d'évoquer une datation haute. J. Schmidt évoque pour sa part deux phases successives de construction du rempart caractérisées par l'usage d'appareils différents⁴⁷³.

⁴⁶⁸ A. al-Garoo, 1986, p. 291-292.

⁴⁶⁹ J. Schmidt, 1982 b, p. 158-160.

⁴⁷⁰ J.-F. Breton, 1994 a, fig. 83.

⁴⁷¹ J.-F. Breton, 1994 a, p. 41.

⁴⁷² J. Schmidt, 1982 b, p. 159.

⁴⁷³ J. Schmidt, 1982 b, p. 159.

Un site cultuel

J. Schmidt mentionne également la présence d'une structure au centre de la ville reposant sur un podium et divisé en trois pièces ; ses murs auraient été partiellement couverts de plaques d'albâtre sculptées. Ce parti architectural unique et la présence de fragments d'autels, d'inscriptions, de tables à libation et d'une frise de bouquetins l'incitent à y voir la présence d'un temple, probablement le temple d'Almaqah⁴⁷⁴.

À quelques centaines de mètres au sud-est de la ville, on voit encore les ruines d'un bâtiment important bâti en pierres brutes sont visibles. Quelques piliers sont couchés parmi les décombres. Cette structure s'apparente au temple de facture modeste que l'on retrouve par exemple sur le site de Darb aṣ-Ṣabī dans les environs de Barâqish. Cette structure pourrait être identifiée comme le sanctuaire (*ḥaram*) *extra-muros* dédié à Sami' dhû-Zabyat (Gl 1522). Cette divinité est attestée dans la quasi-totalité des inscriptions provenant du site ou le mentionnant (Gl 1519, Gl 1522 à 1525, Gl A.768 et Garbini-Jidda 1). Il semblerait que Sami' dhû-Zabyat apparaisse comme la divinité majeure du site⁴⁷⁵ et que son temple fasse figure de sanctuaire fédérateur. Les inscriptions, datées par la graphie de type A4-B1 des VIII^e-VII^e s. av. J.-C., cantonnent pour le moment sa datation à cette période.

Le territoire

Autour du site, des buttes témoins d'accumulations sédimentaires permettent de restituer la présence d'un périmètre irrigué. L'étude qu'en a faite J. Schmidt⁴⁷⁶ montre un périmètre allongé, détournant les écoulements du wâdî al-Qudayr à 4 km en amont du site. Une prise d'eau est visible à l'extrémité occidentale de cette accumulation anthropique. Le tracé des parcelles cultivées est partiellement préservé, des répartiteurs et canaux y ont été relevés. Toutes les inscriptions trouvées sur le site enfin se rapportent aux cultures pratiquées (Gl 1521+1520), au bornage des parcelles (Gl 1521+1520), à la construction de canaux et de vannes (Gl 1519, Gl 1526) et à la dédicace de propriétés et de canalisations (Gl 1523, Garbini-Jidda 1 et Garbini-Jidda 2). Il est vraisemblable, comme l'avance H. von Wissmann, que le toponyme Kuhâl mentionné par RÉS 3943/6 corresponde au site de Jidfir Ibn Munaykhir⁴⁷⁷ ; si tel est le cas, la construction de structures hydrauliques majeures⁴⁷⁸ semblent partiellement être prise en charge par le *mukarrib* sabéen.

⁴⁷⁴ Ch. Robin, 1996 a, col. 1159, restitution basée sur la nature des inscriptions découvertes par la MAFRAY autour de cette structure.

⁴⁷⁵ Ch. Robin, 1996 a, col. 1163.

⁴⁷⁶ J. Schmidt, 1982 b, p. 158-160, fig. 4.

⁴⁷⁷ H. von Wissmann, 1982, p. 272.

⁴⁷⁸ La structure hydraulique en question est un *m'khdhn* traduit par *Staubecken* (« bassin de retenue ») dans le *Répertoire d'épigraphie sémitique*, par le terme antithétique *Speicherkanal* (« canal de stockage ») chez H. von Wissmann (1982, p. 271-272) et par « digue de régulation, bassin, réservoir » dans le *Dictionnaire sabéen* (A. Beeston & al., 1982, p. 3).

À deux kilomètres en aval, un fortin a été repéré par Ch. Robin. L'impossibilité de dater cette structure ne nous permet pas de l'intégrer à l'analyse⁴⁷⁹.

L'organisation sociale

Les auteurs des différentes inscriptions se définissent tous par le lien de filiation sans autre précision. Un unique texte, Gl 1521+1520/6, semble évoquer une tribu, « ceux de Barad » (*dh-Brd*). Enfin, quatre textes ont pour auteur deux officiants (*rs²w*), Ammī'ahar (Gl 1519) et son fils Luḥay'athat (Gl 1523, Gl 1524, Garbini-Jidda 1), le premier est prêtre d'Almaqah et de Sami', le second prêtre d'Almaqah, de dhât-Ḥimyam, de Sami' dhû-Zabyat et 'Athtarsami'. Ces notables bénéficient donc d'une charge héréditaire. Le premier est par ailleurs commanditaire de plusieurs ouvrages hydrauliques, le second dédie sa progéniture et ses propriétés. Outre leur fonction cléricale, ils apparaissent comme des notables séculiers, occupant un rang social élevé, faisant figure de propriétaires terriens en mesure de pérenniser leur action dans des inscriptions monumentales.

Synthèse historique

Jidfir Ibn Munaykhir apparaît comme une grosse bourgade plutôt qu'une véritable ville, un site fortifié de petites dimensions, aux seules véritables fonctions de subsistance et défensives. Son caractère religieux ne semble pas dépasser la sphère locale. Les inscriptions et la céramique observées en surface du site évoque une occupation contemporaine de la période des *mukarrib-s* de Saba' (VIII^e-VI^e s. av. J.-C.)⁴⁸⁰. L'emploi exclusif du sabéen, le culte de divinités sabéennes (Sami', Almaqah), la mention de *mukarrib-s* sabéens dans les textes (Yada'il dans Gl 1519, Gl 1522/7, Gl 1525/4, Gl 1526/2 ; Karib'il dans Garbini-Jidda 2/7)⁴⁸¹, permettent de rattacher ce site du Jawf méridional à la sphère sabéenne⁴⁸², probablement dès son occupation la plus ancienne.

Le site semble abandonné à une haute époque, probablement dès les VII^e-VI^e s. av. J.-C., peut-être à la suite d'une destruction brutale, que reflèteraient les traces de rubéfaction et les niveaux cendres à la surface du site.

⁴⁷⁹ Ch. Robin, 1979 a, p. 193 : « Le troisième jour enfin fut consacré à l'étude du petit caravansérail d'al-Lisân, dont on n'a pas pu établir s'il était véritablement antique, qui se trouve à trois quarts d'heure de piste de Barâqish dans la direction de Ma'rib. »

⁴⁸⁰ Le principal fossile directeur est constitué par la catégorie des bols carénés à incisions horizontales, à engobe rouge bruni (type 1511 dans la typologie de Hajar Ibn Ḥumayd, daté principalement des VII^e-V^e s. av. J.-C. - G. van Beek, 1969, fig. 94).

⁴⁸¹ Ces deux noms Yada'il et Karib'il sont associés par G. Garbini aux *mukarrib-s* sabéens Karib'il et son fils Yada'il Yanûf, dont les règnes sont datés du milieu du VIII^e s. av. J.-C. (G. Garbini, 1976, p. 294).

⁴⁸² Voir notamment Ch. Robin, 1995 a, p. 149.

ḤIZMAT ABÛ THAWR (MNYT, MANIYAT ; MNHT, /MANHAT)

Coordonnées : 16° 11' 33" N - 44° 27' 06" E

Superficie : 0,75 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », ABADY IV, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 55.
- Breton J.-F., 1994 a. ABADY VIII, *Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 152.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », JA XIX, janv. 1872, p. 92, 247, 513.
- Robin Ch., 1986. Du nouveau sur les Yaz'anides, PSAS 16, p. 181-197.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.
- Wissmann H. von, 1976 a. « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Ælius Gallus ». In Temporini H. & Haase W., ANRW, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband, Berlin-New-York, de Gruyter, p. 92, 98.

Localisation géographique et topographique

Le site de Ḥizmat Abû Thawr est implanté dans le cours supérieur du Jawf, en aval du confluent des wâdîs al-Khârid et al-Surayra, à 97 km au nord-nord-est de Ṣan'â', 128 km au nord-ouest de Ma'rib et à 37 km à l'ouest d'al-Ḥazm, préfecture actuelle du gouvernorat du Jawf.

Il profite des écoulements du wâdî al-Khârid, l'une des rares rivières pérennes du Yémen. Le site se présente sous la forme d'un petit monticule au centre d'une zone d'accumulation de limons.

Historiographie de la recherche

Ḥizmat Abû Thawr n'est connu que par quelques visites ponctuelles (J. Halévy ou son guide H. Ḥabshûsh en 1872⁴⁸³, qui y relève une inscription ; B. Condé en 1957) et par une courte étude de surface incluant le relevé du rempart et une prospection épigraphique, par la MAFRAY en 1983⁴⁸⁴.

Le site : données archéologiques

Un petit site d'habitat fortifié

L'espace fortifié ne mesure que 75 m de large pour 100 m de longueur. De rares structures domestiques à soubassement en pierre sont visibles en surface. Un rempart où alternent saillants et rentrants est conservé sur les côtés nord et est du site. Selon J.-F. Breton, le rempart actuellement visible remplace une première ligne de défense

⁴⁸³ J. Halévy, 1872, p. 92, 247, 513 : il ne mentionne qu'une « ruine peu étendue, tout près du Khârid ».

⁴⁸⁴ Ch. Robin, 1986 ; 1992 ; J.-F. Breton, 1994 a.

constituée de structures d'habitat contiguës⁴⁸⁵. Les inscriptions confirment cette évolution : MAFRAY-Hizmat Abû Thawr 3, la plus ancienne (graphie A2-A3 datée du VIII^e s. av. J.-C.) mentionne la construction de la « maison Hirran sur l'enceinte de la ville ». Une inscription plus tardive, MAFRAY-Hizmat Abû Thawr 2 mentionne un événement similaire un siècle plus tard. Contemporaine de cette dernière, MAFRAY-Hizmat Abû Thawr 1 évoque la fortification du site par le *mukarrib* sabéen Sumhu'alî Yanûf, fils de Yada'il.

Le territoire

Le site bénéficie, nous l'avons vu, des écoulements pérennes du wâdî al-Khârid et a développé un périmètre irrigué relativement important, caractérisé par des accumulations de limon et la présence de nombreuses structures hydrauliques alentour⁴⁸⁶. L'inscription RÉS 3943 mentionne au VII^e s. av. J.-C. la construction du talus du barrage et du bassin de retenue de Manhiyat.

Son territoire s'étendait probablement vers l'amont, le long du wâdî al-Khârid au cours du VIII^e s. av. J.-C., toute extension à l'est étant limitée par la présence du territoire de Nashshân. À partir du VII^e s., il aurait été intégré au territoire de Nashq (al-Bayḍâ').

L'organisation sociale

Une unique tribu apparaît dans les inscriptions relevées sur le site, Thabrân (*dh-Thbrn*). Ses membres se définissent comme les « amis » (*mwd*) du *mukarrib* sabéen. Un clan du même nom apparaît à Haram un siècle plus tard (Haram 2, VI^e-V^e s. av. J.-C.), il semble toutefois s'agir d'un simple homonyme, ce dernier faisant partie des clans influents de la population haramite, population indépendante des Sabéens.

Synthèse historique

Est-il légitime de qualifier cet établissement de ville, qui plus est, de « ville importante »⁴⁸⁷ ? La taille du site – 0,75 ha – et l'absence d'indice d'une fonction autre que défensive et agricole, font de ce site un gros bourg plus qu'une véritable ville. Néanmoins, nous avons pris le soin de développer cette courte étude en raison de l'importance symbolique que revêt cette implantation : il s'agit de l'un des rares sites fondés en Arabie du Sud, à plus forte raison de ce qui ressemble à une colonie sabéenne.

Le site est sabéen ; nous en voulons pour preuve la langue des inscriptions et la référence aux *mukarrib*-s dans les inscriptions. Or il est coupé du territoire sabéen, tout au long du VIII^e s. av. J.-C., par celui de Nashshân et, peut-être, par celui de Kaminahû. Il est par ailleurs implanté en un point stratégique, à la confluence des wâdîs qui, se regroupant, forment le cours du wâdî al-Buhayra qui arrose les périmètres irrigués de Nashq (al-Bayḍâ')

⁴⁸⁵ Ch. Robin, 1986, p. 189 ; J.-F. Breton, 1994 a, p. 152.

⁴⁸⁶ Ch. Robin, 1986, p. 184.

⁴⁸⁷ Expression employée par Ch. Robin à propos du site (1986, p. 184).

et de Nashshân (as-Sawdâ'). Ce site contrôle donc l'extrémité de la vallée et l'approvisionnement en eau des grandes cités en aval.

Outre sa position stratégique coupée du territoire de Saba', un dernier élément le fait apparaître comme une fondation sabéenne : son nom. En effet, Ch. Robin a formulé l'hypothèse, reprise par A. Avanzini, selon laquelle le nom initial du site serait *l-Yth'mr*, mentionné dans l'inscription MAFRAY-Ḥizmat Abû Thawr 3 (VIII^e s. av. J.-C.)⁴⁸⁸. Cette hypothèse semble légitimée par l'inscription MAFRAY-Ḥizmat Abû Thawr 2, datée de la fin du VII^e – déb. VI^e s. av. J.-C., qui mentionne la cité de *Mnhyt l-Yth'mr*. Durant les siècles suivants, le nom se réduit à *Mnhyt* puis *Mnht*. Cette fondation stratégique et défensive serait l'œuvre du *mukarrib* sabéen Yatha'amar Bayyîn fils de Sumhu'alî, dont le règne est à situer dans la seconde moitié du VIII^e s. av. J.-C.

Un siècle et demi plus tard, les fortifications du site sont améliorées par la construction d'un véritable mur, sous l'autorité du *mukarrib* sabéen Sumhu'alî Yanûf, fils de Yada'il, peut-être dans une phase de renforcement de la présence sabéenne en amont du Jawf – rappelons que Nashq (al-Bayḍâ') est également intégré dans cet espace sabéen – alors que se développe la confédération de Ma'in et que le contrôle de Yathill (Barâqish), en aval, lui échappe peu à peu.

La date de l'abandon de cette colonie est inconnue. Ḥizmat Abû Thawr, sous le nom de Manhat, ne semble évoquée dans l'inscription *CIH 79*, au début de l'ère chrétienne, qu'en simple repère topographique. Un peu plus tôt, vers le I^{er} s. av. J.-C., la tribu de Manhiyat est mentionnée dans un texte de législation (Gl A.744). Il ne nous fournit pas plus d'indication sur la résilience du site du même nom. Si l'on s'accorde à reconnaître dans le toponyme Amnestum que mentionne Pline dans le Jawf⁴⁸⁹ la forme latinisée de Manhiyat (*Mnhyt/Mnht/Mnyt*)⁴⁹⁰, on peut alors supposer que le site succombe à l'assaut de l'armée romaine d'Ælius Gallus à l'extrême fin du I^{er} millénaire av. J.-C. Ceci reste une conjecture.

⁴⁸⁸ Ch. Robin, 1986, p. 190 ; A. Avanzini, 2002 a, p. 21 n. 41.

⁴⁸⁹ Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, VI, 160.

⁴⁹⁰ H. von Wissmann, 1976 a, p. 98.

LA VALLÉE DU JAWF : SPÉCIFICITÉS ET DYNAMIQUES RÉGIONALES DU PEUPLEMENT

a - Continuités et dynamiques du peuplement

Les plus anciennes traces du peuplement de la région remontent au Paléolithique⁴⁹¹, dans quelques affluents du Jawf. Les sites paléolithiques et néolithiques ont été découverts sur des terrasses et plateaux calcaires, l'implantation étant conditionnée par la proximité du matériau. S'agit-il de sites spécialisés dans le débitage ? Seuls deux sites néolithiques ont livré des traces d'habitat, HRB-24 et HRB-32. L'interprétation du processus de peuplement préhistorique du Jawf est limitée par deux facteurs : la plus grande visibilité des sites de plateaux et de terrasses liée à la déflation qui affecte ces géosystèmes à partir du III^e millénaire av. J.-C. et la couverture sédimentaire dans les fonds de vallées qui masque d'éventuels sites préhistoriques. Durant l'âge du bronze, conjointement à une aridité croissante, plusieurs sites d'habitat se développent en bordure de petits wâdîs, comprenant généralement quelques structures formées de pièces rectangulaires regroupées autour d'un espace à ciel ouvert. De telles structures, datées sur les Hautes-Terres du III^e millénaire av. J.-C., forment de petites installations sédentaires, tirant profit des rares écoulements pour développer une agriculture. De petites structures hydrauliques sont aménagées dans le lit des wâdîs pour en dévier l'eau⁴⁹². Stimulées par l'aridité croissante du milieu, les populations se sédentarisent dans des wâdîs secondaires et développent une première forme d'irrigation. Ces premières techniques hydrauliques dérivent probablement d'une expérience acquise dans des pratiques agricoles opportunistes tirant profit des terrains humides qui apparaissent après le passage de la crue⁴⁹³.

Au VIII^e s. av. J.-C., les sites urbains que nous avons présentés sont implantés, sur les cours principaux de la vallée du Jawf ; ils bénéficient des crues des wâdîs al-Buhayra et Madhâb et gèrent des écoulements à fort débit. Ils sont caractérisés par une structure sociale hiérarchisée. Les occupations successives y ont formé des tells de plusieurs mètres

⁴⁹¹ Des sites de débitage lithique présentant des industries de types paléolithique et néolithique ont été repérés dans le wâdî Hirâb au cours d'une prospection menée en octobre 1988 par S. Cleuziou, M.-L. Inizan et Ch. Robin. Les industries paléolithiques sont rattachées aux sites HRB-3, HRB-7, HRB-25, HRB-27, HRB-30, HRB-31, HRB-33 ; celles de type néolithique aux sites HRB-24, HRB-26, HRB-31, HRB-32, HRB-33 (S. Cleuziou & al., 1988).

⁴⁹² Le site de wâdî Khumayr 2, cinq kilomètres au sud-est de al-Ruzayza, présente un long mur d'un mètre d'épaisseur placé en travers du cours du wâdî. Il est associé, au pied des pentes rocheuses à d'autres structures. D'autres structures semblables ont été repérées sur le site de wâdî Zurayb 1. Sur le site HRB-8 (wâdî Hirâb), un village de cette même période est installé sur une terrasse holocène d'environ 70 cm d'épaisseur scellée dans le lit du wâdî par une couche de galets et de gravillons. Cette terrasse holocène correspond probablement à une période d'accumulation alluviale, liée à la mise en place d'un système irrigué, contemporaine de l'installation sédentaire. Cette configuration se retrouve sur le site HRB-10.

⁴⁹³ S. Cleuziou, M.-L. Inizan & B. Marcolongo, 1992, p. 26.

d'épaisseur. Un saut qualitatif est perceptible entre des sites datés vers le III^e millénaire av. J.-C. et ceux de la période sudarabique. Loin de marquer une rupture, ce saut qualitatif est le résultat d'une évolution technique et sociale régionale. La maîtrise croissante de l'exploitation des écoulements a permis d'étendre les réseaux irrigués et de maîtriser des wâdis de plus en plus importants ; la population des petits sites d'habitat, structurée en familles réparties dans ces cellules d'habitat circulaires, puis vraisemblablement en lignages, ont évolué vers des structures claniques à mesure qu'un excédent en permettait la croissance démographique, puis vers des structures sociales hiérarchisées à mesure que des groupes se détachaient des activités agricoles pour se recomposer en groupes associatifs liés au culte ou en une élite dirigeante. On aboutit à la société du VIII^e s. av. J.-C. telle qu'elle a été présentée à travers ces monographies, au terme d'une longue évolution régionale⁴⁹⁴.

L'étape intermédiaire nous échappe, masquée par des occupations plus récentes sur les sites, masquée par une accumulation alluviale dans les périmètres irrigués. Cette évolution est un processus complexe qui trouve sa continuité dans le courant du I^{er} millénaire av. J.-C. ; les éléments en ont été présentés, tâchons d'en faire la synthèse.

À l'aube de la période sudarabique, la population de sites tantôt urbains (Barâqish (?), Haram, as-Sawdâ', Kamna, Inabba'), tantôt proto-urbains (Ma'in, al-Baydâ', Jidfir Ibn Munaykhir) apparaît comme structurée en clans, qui sont généralement fédérés en tribu. Ces tribus partagent une même langue, chacune dispose de son propre panthéon et certaines occupent un territoire autonome dont elles tirent leur subsistance, ce territoire est intimement associé à la tribu puisque les deux se confondent dans un même nom (Haram, Inabba', Kaminahû, Nashshân), résultat probable d'un ancrage territorial profond. Ces chefferies politiquement indépendantes reconnaissent l'autorité d'un dirigeant. Celui-ci ne porte, jusqu'au début du VII^e s. av. J.-C., aucun titre, que ce soit à Haram, Kamna, as-Sawdâ' ou Ma'in.

Il est alors tentant de voir dans l'apparition du mot *malik* un concept imposé ou inspiré par les Sabéens. À Haram, le premier chef ainsi qualifié, Yadhmurmalik, ne se désigne pas lui-même par ce titre mais le reçoit de ses alliés sabéens (RÉS 3945/17) ; son fils récupérera ce titre pour se qualifier. La situation est exactement la même à Kaminahû où Nabaṭ'alî est ainsi qualifié par son allié (RÉS 3945/17), titre qui n'est repris localement que par son fils Ilisami' Nabaṭ. À as-Sawdâ', le qualificatif de *malik* apparaît exactement à la même période, avec Sumhuyafa' Yasrân. Il est désigné comme *malik* par les Sabéens (RÉS 3945/15) ; il s'approprie également ce titre. À Ma'in, est-ce par effet de contagion que Ilîyafa' Riyâm prend ce titre (Shaqab 6) exactement sous le règne du même *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr ? Seul la tribu d'Inabba' est dirigée par un personnage se disant *malik* dès le VIII^e s. av. J.-C. mais nous avons signalé que ce site semble alors sous influence sabéenne.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 27.

Dans ces conditions, est-il seulement possible d'évoquer des royautes dans le Jawf et à plus forte raison des cités-États ? Tout au plus préférons-nous employer le terme de chefferies autonomes et indépendantes se définissant en cités-tribus si l'on observe les liens étroits qui associent ces deux entités. Le titre du chef se pérennise à partir du VII^e s. av. J.-C., parlons alors de « royaume » de Ma'în pour éviter la lourdeur du terme *malikat*. N'oublions pas toutefois que ce terme masque des nuances régionales et chronologiques importantes.

Une ambiguïté plane continuellement sur ces cités-tribus. Comme nous l'avons constaté à plusieurs reprises, un même nom désigne tantôt le regroupement des clans, le territoire sur lequel ils évoluent voire le centre urbain depuis lequel le territoire est géré. Il est alors intéressant de noter que ces villes, au centre de territoires tribaux indépendants, ne sont jamais, à l'exception de Qarnaw (Ma'în), des espaces perçus par ceux qui y résident. Avant le II^e s. av. J.-C., aucun des dédicants dans les inscriptions trouvées sur les sites de Haram, Kamna, as-Sawdâ' ou al-Baydâ' ne désigne spécifiquement la ville d'où il est originaire, que ce soit par le terme *hagar* ou tout autre. Les villes ne sont spécifiquement désignées comme telles que par des populations étrangères, tantôt des voisins qui en mentionnent la conquête (au VII^e s. av. J.-C. avec les inscriptions sabéennes *CIH 138* à propos d'al-Baydâ' et *RÉS 3945* pour as-Sawdâ'), tantôt des populations allogènes qui se réapproprient ces espaces (les tribus Amîr et 'Athtar à Haram et Kaminahû au II^e s. av. J.-C. par exemple). Les habitants de ces centres urbains du Jawf ne définissent leur identité par rapport aux villes qu'à partir du moment où ils ne sont plus ancrés historiquement dans le territoire intégrant cette même ville⁴⁹⁵. Avant que la ville ne devienne un espace perçu et identitaire, à partir du II^e s. av. J.-C., l'identité se fonde sur des liens lignagers et territorialisés au sein d'une région prise comme un tout. Ceci est notamment illustré par le symbole de l'unité de la tribu, le sanctuaire fédérateur, systématiquement implanté hors les murs afin de garantir une accessibilité à tous les membres de la tribu. La ville est dépourvue de fonction symbolique, elle apparaît alors en simple espace fonctionnel nécessaire à la gestion du groupe.

Le déplacement progressif des référents identitaires s'opère alors que les sites sont intégrés dans des sphères politiques de plus en plus larges. Au II^e s. av. J.-C., Kaminahû et Haram sont réunies sous l'autorité des tribus de Amîr et 'Athtar, Nashq et Nashshân sous celle du royaume des Basses-Terres de Saba'. À partir du I^{er} s., ces deux derniers sites apparaissent comme les centres traditionnels d'un royaume s'étendant désormais sur les

⁴⁹⁵ Cela vaut également pour Ma'în : même si la ville de Qarnaw est citée à plusieurs reprises en tant que *hagar*, elle n'apparaît jamais comme un référent identitaire. Ses mentions se justifient souvent par le fait que le royaume de Ma'în, contrairement aux voisins du Jawf, comporte plusieurs sites urbains (Qarnaw, Yathill, Nashshân et, pour une courte période, al-Baydâ) ; leur désignation spécifique y trouve l'une de ses raisons d'être. L'identité des minéens se définit avant tout par le clan et le lignage ; ceci est particulièrement frappant dans la *Liste des Hiérodoules* où les épouses sont mentionnées d'après leur ville d'origine alors que l'époux et dédicant minéen se distingue par son clan et son sous-clan.

Hautes-Terres et la définition d'une identité par rapport à ces villes se manifeste au détriment du lignage ou de la tribu.

À moindre échelle et sur un autre plan, des transformations sociales s'observent également dans la nature des groupes associatifs. Aux VII^e-V^e s. av. J.-C., les administrateurs de Haram sont tous issus du clan Raymân, monopolisant en même temps le kabîrat et certaines prêtrises. À Ma'în, les officiants de Wadd sont tous issus du clan Yada'. Ces associations cléricales s'immiscent largement à la vie séculière de la communauté ; dépassant le seul statut de prêtre ou d'officiant, ces personnages apparaissent comme membres de l'élite dirigeante des tribus. À partir du V^e s. av. J.-C., cette concentration des offices au sein d'un même clan s'atténue pour disparaître rapidement.

b - Résilience d'une structure urbaine

Afin de matérialiser l'évolution diachronique du réseau urbain et de son armature, nous avons réalisé une série de cartes régionales faisant figurer les sites évoqués à travers ces monographies (Fig. 34). Les sites y sont représentés par un cercle dont le diamètre est proportionnel à son importance fonctionnelle⁴⁹⁶. L'objectif est d'analyser la durabilité et la résilience de cette armature, entendant par résilience « la capacité d'un système à conserver sa structure face aux perturbations, à amortir et exploiter le changement »⁴⁹⁷.

Plusieurs observations peuvent être faites. La première est une forte résilience face aux changements sociopolitiques. Les premiers événements susceptibles d'avoir perturbé le réseau urbain du Jawf sont les interventions militaires sabéennes du VII^e s. av. J.-C.⁴⁹⁸. Si l'armature urbaine s'en trouve légèrement modifiée et que le tracé des frontières des territoires tribaux est redéfini, le réseau urbain n'en sort que légèrement altéré. Les sites de Barâqish, Ma'în et al-Baydâ' s'émancipent alors qu'as-Sawdâ' perd l'importance qu'elle avait acquise précédemment. Seul le site d'Inabba' disparaît pour des raisons inconnues et probablement indépendantes de ces événements. Le second événement socioculturel majeur est la part active que prennent les minéens dans le commerce caravanier à partir du VI^e s. av. J.-C. Les habitants de Barâqish, Ma'în et as-Sawdâ' commercent les aromates à travers toute la péninsule Arabique, jusqu'en Grèce et en Égypte ; les Minéens sont implantés à Shabwa, Hajar Kuḥlân et al-'Ulâ. Ne sont-ils tentés de mettre à profit ces richesses pour entreprendre une politique expansionniste, accroître leur importance au détriment des voisins ? Le réseau urbain ne reflète aucun changement dans ce sens, affichant au contraire une relative stabilité des différentes villes alentour. L'explication historique se trouve probablement dans une émancipation incomplète de ce royaume. Son

⁴⁹⁶ Cf. annexe 3.

⁴⁹⁷ C. S. Holling, 1973.

⁴⁹⁸ La première est celle du *mukarrib* Karib'il Watâr fils de Dhamar'ali (RÉS 3945) ; la seconde est évoquée dans RÉS 3943, probablement quelques décennies plus tard.

activité semble menée avec l'aval des grands royaumes voisins sous l'influence desquels Ma'in semble placée par intermittence⁴⁹⁹. Au cours de cette domination minéenne sur le Jawf, seuls Jidfir Ibn Munaykhir et al-Ḥarāshif semblent disparaître pour des raisons inconnues.

Qu'en est-il des pénétrations arabes dans le Jawf qui semblent déstabiliser la région à partir du II^e s. av. J.-C. ? La carte du I^{er} s. av. J.-C. (Fig. 34 d) ne révèle pas de grand changement dans l'organisation du tissu urbain si ce n'est une perte d'importance des sites de Barāqish et de Haram. Les entités politiques se recomposent et les populations changent profondément ; néanmoins, le réseau urbain se maintient tel quel.

L'expédition d'Ælius Gallus est l'un des rares événements militaires qui affectent le tissu urbain de la région. Comparant la situation du I^{er} s. av. J.-C. à celle du II^e s., l'abandon de deux sites (Barāqish et Kamna) semble être lié à cet événement. Ma'in ne fait pas partie des villes affectées par le passage de l'expédition. Trois villes se maintiennent malgré cet événement : Nashq, Nashshān et Haram.

On constate donc une résilience assez forte du tissu urbain du Jawf confronté aux événements historiques. Certes, des villes disparaissent au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. mais pour des raisons qui nous semblent avant tout environnementales, seul élément cohérent qui expliquerait les changements qui s'opèrent alors. Au regard des cartes de l'évolution du réseau urbain (Fig. 34), un fait est manifeste : les premiers sites à décliner sont ceux implantés le plus en aval, en deçà de la courbe isométrique de 1100 m sur le wādī Madhāb : Inabba' (1083 m d'altitude) et Jidfir Ibn Munaykhir (1115 m d'altitude)⁵⁰⁰. Viennent ensuite les villes de Barāqish et de Ma'in au I^{er} s. av. J.-C. Ma'in, sur le wādī Madhāb, est implantée à une altitude de 1105 m. Enfin Haram, implantée à 1120 m d'altitude disparaît au début du I^{er} s. S'abstrayant de tout déterminisme environnemental, on ne peut nier l'impact de cet environnement sur l'organisation du réseau urbain. Plus qu'un engorgement des réseaux hydrauliques, c'est un recul du front de crue qui transparaît ici et que reflète l'inscription Haram 10 au I^{er} s. en mentionnant une année sans eau. Si des causes événementielles semblent précipiter le sort de certaines villes, la cause profonde de leur disparition doit probablement être recherchée dans un affaiblissement de la structure même de la société urbaine lié à des changements environnementaux. Il convient dès lors

⁴⁹⁹ Au milieu du IV^e s. av. J.-C., un souverain ḥaḍrami finance la construction d'une portion du rempart de Ma'in (Ma'in 8) tandis que pèsent les menaces sabéennes (RÉS 3022).

Au III^e s. av. J.-C., le souverain minéen consacre un ouvrage hydraulique aux divinités de Ma'in et de Saba' (Shaqab 18/2-3) ; quelques années plus tard, dans une dédicace de restauration du temple de Nakrah à Barāqish, le roi de Ma'in invoque les divinités de Ma'in et de Yathill mais aussi les dieux, patrons, rois et tribus de Saba' et de l'union (RÉS 2980 bis/5-7).

Enfin, les Minéens bénéficient à différentes périodes de traitements de faveur de la part du souverain qatabânite (RÉS 4337B ; RÉS 3854/1 ; RÉS 2999).

⁵⁰⁰ Cette altitude est moins parlante puisque ce site dépend d'un autre bassin versant.

de relativiser la portée destructrice de l'expédition d'Ælius Gallus – qui ne semble affecter que Kamna et Barâqish, probablement affaiblies par ces changements environnementaux – ou celle des pénétrations arabes. Si ces dernières transforment la structure sociale des villes de Haram et Kamna, elles n'entraînent pas la disparition des villes voisines à l'exception de Ma'în peut-être, ville déjà affaiblie par le changement du contexte naturel.

Nashq et Nashshân se maintiennent encore quelques temps, par leur position en amont (à respectivement 1146 et 1153 m d'altitude), mais aussi soutenues par la volonté sabéenne de préserver des cités dont l'histoire et l'héritage consolident la légitimité du pouvoir et dont l'emplacement reste stratégique face aux populations nomades et aux incursions de l'armée ḥaḍramie. Le savoir-faire de ces populations, héritières d'une technique plurimillénaire, justifie peut-être aussi la continuité de l'occupation de ces deux sites intégrés au royaume de Saba', comparativement à ceux occupés à partir du II^e s. av. J.-C. par des populations allogènes dont la maîtrise plus maladroite transparaît peut-être dans le tracé du second périmètre irrigué de Barâqish.

Ce volontarisme sabéen s'insère dans ce que A. Avanzini évoquait comme « *un bisogno ideologico di rifondazione dello stato sabeo* »⁵⁰¹, qui s'accompagne notamment de la remise en place des cultes archaïques du jabal al-Lawdh, au nord-est du Jawf, par les souverains sabéens. Dans le nouveau contexte politique du début de l'ère chrétienne opposant Saba' à Ḥimyar sur les Hautes-Terres et dans lequel les anciennes entités politiques du Jawf ont disparu, Nashq, Nashshân et Ma'rib apparaissent comme les héritières politiques de la vieille aristocratie sabéenne⁵⁰².

⁵⁰¹ A. Avanzini, 1995, p. 60.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 59.

LES BASSES-TERRES SABÉENNES

SPÉCIFICITÉS RÉGIONALES

Les sites du Jawf s'étalaient majoritairement le long d'un cours d'eau unique, au bassin de drainage de forme dendritique, ceux des Basses-Terres sabéennes, pour leur part, sont répartis au débouché ou le long de différents wâdis aux tracés parallèles ou sub-parallèles, tracés conditionnés par le système de failles qui structure le relief sudarabique. Ces wâdis s'échelonnent entre le Jawf méridional et la région de Qatabân. Ce sont, du nord au sud, le wâdî Raghwân, avec deux sites principaux : al-Asâhil et Kharibat Sa'ûd ; le wâdî al-Makhdara avec le site de Şirwâḥ-Khawlân ; le wâdî Dhana avec la ville de Ma'rib et son affluent, le wâdî Yalâ, avec le site du même nom ; le wâdî al-Jûba enfin avec Hajar ar-Rayḥânî. Ces différents wâdis ont, à l'exception du wâdî Dhana des bassins versants relativement modestes en comparaison du Jawf, introduisant une nuance dans le mode de peuplement régional⁵⁰³.

Nous avons délimité cette région des Basses-Terres sabéennes sur la base d'une unité culturelle caractérisée par une même langue, un même panthéon, l'appartenance à une même entité politique et un environnement naturel homogène.

À la différence des sites du Jawf, quatre des six sites urbains présentés ici ont fait l'objet de fouilles archéologiques.

LES SITES

Voir la Fig. 35.

⁵⁰³ Le bassin versant du wâdî Raghwân mesure environ 1 350 km², celui du wâdî al-Makhdara env. 600 km², celui du wâdî Dhana env. 9 000 km², celui du wâdî al-Jûba env. 800 km² (W. C. Overstreet & M. Grolier, 1996, p. 359), celui du wâdî Yalâ une centaine environ. Rappelons que nous avons estimé celui du Jawf à environ 18 000 km².

KHARIBAT SA'ÛD (KTL, KUTAL)

Coordonnées : 15° 48' 37" N - 45° 06' 33" E

Superficie : env. 3 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 48.
- Beeston A. F. L., 1976 b. « The location of KTL », *PSAS* 6, p. 5-7.
- Breton J.-F., 1988. « Les villes d'Arabie méridionale ». In Huot J.-L. (éd.), *La ville neuve, une idée de l'Antiquité ?*, Paris, Éditions Errance, p. 96.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 79-81, fig. 1.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 118-120, 158-59.
- Philby H. St. J. B., 1939. *Sheba's Daughters: A Record of Travel in Southern Arabia*, Londres, Methuen & Co, p. 403-409.
- Robin Ch., 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire* 43-44, p. 141-161.
- Robin Ch. & Breton J.-F., 1981. « Al-Asâhil et Hîrbat Sa'ûd : quelques compléments », *Raydân* 4, p. 91-96.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Audouin R., 1981. « Nord-Yémen, un patrimoine menacé. La prospection archéologique et épigraphique ». *Archéologia* 160, p. 50-51.
- Robin Ch. & Ryckmans J., 1980. « Les inscriptions de al-Asâhil, ad-Durayb et Hîrbat Sa'ûd (Mission Archéologique Française en République Arabe du Yémen : prospection des antiquités préislamiques, 1980) », *Raydân* 3, p. 113-181.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 216-238, figs 7-14.

Localisation géographique et topographique

Le site de Kharibat Sa'ûd, l'ancienne Kutal⁵⁰⁴, se trouve à 105 km au nord-est de Şan'â', à 49 km au nord-ouest de Ma'rib et à 40 km au sud-est de Barâqish, en rive gauche du cours inférieur du wâdî Raghwân. Le site se présente sous la forme d'un petit tell rectangulaire fortifié dominant de quelques mètres la plaine environnante.

Historiographie de la recherche

La première mention du site provient du récit de l'expédition de J. Halévy en 1870 ; il en rapporte 11 inscriptions⁵⁰⁵. Il n'y décrit qu'une couverture de sable masquant un rempart, quelques décombres et débris ; rien ne permet d'affirmer qu'il ait réellement visité le site⁵⁰⁶. Quelques années plus tard, E. Glaser y fait faire plusieurs estampages d'inscriptions. H. St. J. Philby en fournit une plus longue description en 1939. D'autres

⁵⁰⁴ H. St. J. Philby (1939, p. 404) voyait dans le nom de Kutal l'actuel site d'ad-Durayb, implanté à quelques kilomètres plus au sud, d'après la mention du toponyme dans deux inscriptions remployées. H. von Wissmann (1964, p. 217-219) est le premier à associer le toponyme antique Kutal à Kharibat Sa'ûd en rapprochant ce toponyme mentionné dans 6 des 10 inscriptions alors connues sur le site du nom antique du site.

⁵⁰⁵ J. Halévy, 1872, p. 47, 94.

⁵⁰⁶ H. St. J. Philby, 1939, p. 409 ; Ch. Robin & J. Ryckmans, 1980, p. 117.

visites se succèdent : A. Fakhry en 1947⁵⁰⁷, P. A. Grjaznevic et P. Costa en 1970, la MAFRAY à partir de 1976. Aucune fouille archéologique n'y a été réalisée.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

Kharibat Sa'ūd forme un rectangle de 195 m de long sur 160 m de large augmenté d'une excroissance au sud-est (Fig. 36). L'intérieur du site comporte plusieurs buttes témoignant de la présence de structures d'habitat à soubassement de pierre surmonté d'une superstructure en brique crue et à ossature en bois. Deux axes de circulation relient les portes principales du site, repérables par des dépressions allongées visibles entre les vestiges d'habitat⁵⁰⁸. Les dimensions des structures d'habitat varient de 8 x 3 m à 13 x 8 m de côté. H. St. J. Philby voyait dans ce site une citadelle au cœur d'une ville qui se serait étendue hors les murs. Ni la visite que nous y avons effectuée, ni les différentes descriptions publiées depuis ne permettent de suggérer la présence d'un habitat aggloméré hors les murs.

Un site fortifié

Le site est entouré d'un rempart, ponctué de bastions disposés à intervalles réguliers. Il est percé d'au moins deux portes. Ce rempart autonome s'apparente à la catégorie des fortifications archaïques en pierres brutes définie par J.-F. Breton⁵⁰⁹. Les différentes inscriptions trouvées sur ce rempart permettent de dater la construction du règne du *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî (deb. VII^e s. av. J.-C.). L'homogénéité de l'appareil conforte l'idée d'une construction relativement rapide. Quelques textes évoquent toutefois la poursuite des travaux ou quelques ajouts sous des règnes de *mukarrib-s* sabéens suivants⁵¹⁰.

Un site cultuel

H. St. J. Philby évoque une petite structure rectangulaire en ruine, comportant notamment des fragments de colonne en calcaire blanc et de grands blocs de calcaire équarris. Ce bâtiment, décrit comme « *a gem of beauty among the secular buildings of the fort* » est interprété comme un temple⁵¹¹. Les inscriptions CIH 494 et CIH 496 permettent de l'identifier au temple de dhât-Ḥimyam et d'en dater la construction au VII^e s. av. J.-C.⁵¹²

⁵⁰⁷ A. Fakhry, 1952, p. 140-141.

⁵⁰⁸ H. St. J. Philby, 1939, p. 406.

⁵⁰⁹ J.-F. Breton, 1994 a, p. 79-81.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 81.

⁵¹¹ H. St. J. Philby, 1939, p. 407-408 ; D. B. Doe, 1983, p. 158-159.

⁵¹² Y. Calvet & Ch. Robin, 1997, p. 178-180.

Le territoire

Le site ne semble pas contrôler un territoire autonome. Les photographies aériennes révèlent un site implanté à l'extrémité d'un périmètre irrigué⁵¹³ qui semble dépendre du site de al-Asâhîl, plus en amont (Fig. 37). Les inscriptions ne mentionnent ni ouvrage hydraulique, ni propriété foncière, ni territoire contrôlé par la ville⁵¹⁴.

L'organisation sociale

Les différents textes commémorant la construction du rempart révèlent une tutelle directe de l'autorité du *mukarrîb* sabéen sur le site. Il est le constructeur du rempart (MAFRAY-Kharibat Sa'ûd 1 & 2, etc.) et c'est en son nom que le temple de dhât-Ḥimyam est bâti (CIH 494, CIH 496).

Si les grandes structures d'habitat suggèrent la présence d'une élite, une seule catégorie apparaît dans les textes. Ce sont les personnages que mentionnent CIH 494 et CIH 496, à qui le *mukarrîb* sabéen « confie Kutal ». Leur statut exact reste imprécis mais leur office s'apparente à celui du *kabîr*. Nous avons vu, à Barâqish notamment, que durant la période des *mukarrîb-s* de Saba', ces *kabîr-s* sont placés à la tête de quelques villes comme intermédiaires du *mukarrîb*.

La population du site est divisée en lignages ; seul celui de 'Ashr est connu (CIH 496/2). On peut probablement restituer la présence du clan Ḥalḥal sur le site d'après la proximité du wâdî du même nom et d'un bastion dans le rempart portant également ce nom⁵¹⁵. Ch. Robin et J. Ryckmans ont montré, à l'instar de H. von Wissmann pour al-Asâhîl⁵¹⁶, que chaque bastion porte un nom propre sur le pourtour du rempart. Ces noms correspondent tantôt à celui d'un clan (Ḥalḥal par exemple dans le cas du bastion évoqué dans MAFRAY-Kharibat Sa'ûd 2), tantôt à ce qui semble être le nom d'un quartier (Shab'ân par exemple⁵¹⁷). On peut envisager une division de la ville en quartiers correspondant aux différents lignages des résidents, les bastions construits à proximité prenant le nom du quartier et du lignage en question. Cette hypothèse semble confirmée par l'étude du rempart d'al-Asâhîl (cf. *infra*).

⁵¹³ Voir également Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981, p. 50 ; Ch. Robin & J. Ryckmans, 1980, p. 116.

⁵¹⁴ Seul un puits est évoqué dans RÉS 4700 dont la provenance est probablement Kharibat Sa'ûd et non Shabwa comme le mentionne le *Répertoire d'Épigraphie Sémitique*.

⁵¹⁵ Ch. Robin & J. Ryckmans, 1980, p. 153.

⁵¹⁶ H. von Wissmann, 1964, p. 213.

⁵¹⁷ Le nom Shab'ân, évoqué comme bastion dans MAFRAY-Kharibat Sa'ûd 8, désignerait un quartier de Kharibat Sa'ûd si l'on en croit l'inscription trouvée non loin du site, MAFRAY-ad-Durayb 2, qui évoque « tout habitant de Shab'ân ».

Synthèse historique

Le site de Kharibat Sa'ûd aurait ainsi connu une existence courte. Les inscriptions mentionnent la construction du rempart et du sanctuaire à la fin du VIII^e s. et au cours du VII^e s. av. J.-C. L'essentiel de la hauteur des niveaux d'occupation est constitué des restes de quelques grandes maisons⁵¹⁸. Aucune inscription n'est postérieure à cette période, la céramique en surface présente des formes caractéristiques des assemblages de la première moitié du I^{er} mill. av. J.-C.⁵¹⁹.

Outre sa courte existence, ce site ne présente pas d'attractivité forte, n'ayant pas de territoire propre, dépendant visiblement du périmètre irrigué de son voisin proche al-Asâhîl, n'ayant qu'un petit sanctuaire d'attraction limitée. Si ce n'est son extension, ce site s'apparente fonctionnellement plus à une bourgade qu'à une véritable ville. Il peut être perçu comme une fondation du pouvoir sabéen – si l'on considère la régularité du rempart – à mi-chemin entre le cœur du royaume sabéen et ses marges septentrionales⁵²⁰.

⁵¹⁸ Voir sur ce point J.-F. Breton, A. M. MacMahon & D. A. Warburton, 1998, p. 129.

⁵¹⁹ Ce sont principalement les bols carénés à engobe rouge bruni et à incisions horizontales, le Type 1511 dans la typologie de Hajar Ibn Ḥumayd, daté des VII^e-V^e s. av. J.-C. (G. van Beek, 1969, fig. 94). De nombreux vases similaires proviennent de la fouille de Yalâ (A. de Maigret (éd.), 1988, fig. 18).

⁵²⁰ J.-F. Breton, 1988, p. 96.

AL-ASÂḤIL ('RRT, 'ARARÂT)

Coordonnées : 15° 47' 14" N – 45° 05' 13" E

Superficie : env. 3,1 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 43.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 81-82, fig. 2.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 117-118.
- Höfner M. & Solá-Solé J. M., 1961 b. « Zweiter Teil. Inschriften von ed-Duraib, el-Asâhil und einigen anderen Fundorten », *Inschriften aus dem Gebiet zwischen Mârib und dem Jôf*, SEG II, Vienne, H. Boehlans, p. 29-38.
- Philby H. St. J. B., 1939. *Sheba's Daughters: A Record of Travel in Southern Arabia*, Londres, Methuen & Co, p. 398-402.
- Robin Ch., 1995. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.
- Robin Ch. & Breton J.-F., 1981. « Al-Asâhil et Ḥirbat Sa'ûd : quelques compléments », *Raydân* 4, p. 91-96.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Audouin R., 1981. « Nord-Yémen, un patrimoine menacé. La prospection archéologique et épigraphique ». *Archéologia* 160, p. 53.
- Robin Ch. & Ryckmans J., 1980. « Les inscriptions de al-Asâhil, ad-Durayb et Ḥirbat Sa'ûd (Mission Archéologique Française en République Arabe du Yémen : prospection des antiquités préislamiques, 1980) », *Raydân* 3, p. 113-181.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 212-217, 232.

Localisation géographique et topographique

Le site de al-Asâhil, l'ancienne 'Ararât⁵²¹, se trouve à 105 km au nord-est de Ṣan'a', à 48 km au nord-ouest de Ma'rib, à 39 km au sud-est de Barâqish et à 3,3 km au sud-ouest de Kharibat Sa'ûd, en rive droite de l'actuel cours inférieur du wâdî Raghwân. Ce dernier traverse une zone d'accumulations sédimentaires d'origine anthropique. Le site forme un petit tell rectangulaire fortifié dominant de quelques mètres la plaine environnante.

Historiographie de la recherche

Al-Asâhil semble avoir échappé au regard de J. Halévy ; si quelques inscriptions y sont relevées par des émissaires d'E. Glaser à la fin du XIX^e s., la véritable découverte du site date de 1936 avec la visite qu'y effectue H. St. J. Philby⁵²². Quelques inscriptions y sont copiées en 1970 par P. A. Grjaznevic et P. Costa. À partir de 1976, le site est prospecté par la MAFRAY qui en publie les inscriptions et le plan du rempart⁵²³. Aucune fouille archéologique n'y a été effectuée.

⁵²¹ Pour l'identification, voir H. von Wissmann, 1964, p. 213.

⁵²² H. St. J. Philby, 1939, p. 398-403 : copie d'inscriptions, mesure du rempart.

⁵²³ Ch. Robin & J. Ryckmans, 1980 ; Ch. Robin & J.-F. Breton, 1981 ; J.-F. Breton, 1994 a.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

L'espace *intra-muros* mesure 140 m de large sur 220 m de long (Fig. 38). D'une superficie supérieure à 3 ha, il présente en surface plusieurs monticules, vestiges d'un habitat formé d'un soubassement de pierre surmonté d'une superstructure en brique crue à ossature de bois. H. von Wissmann en restitue quinze ; Ch. Robin et J. Ryckmans en évoquent plusieurs dizaines⁵²⁴.

Un site fortifié

Le site est entouré d'un rempart au tracé irrégulier, tantôt en crémaillère, tantôt ponctué de bastions. Il est percé d'au moins deux portes. Ce rempart autonome s'apparente aux fortifications archaïques en pierres brutes⁵²⁵. Plusieurs dédicaces permettent de dater la construction des règnes des *mukarrib-s* sabéens Yatha'amar Bayyîn fils de Sumhu'alî, Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî et Yada'il Dharîḥ (fin du VIII^e- déb. VII^e s. av. J.-C.). La portion du rempart aménagée par Karib'il Watâr est moins régulière que celle que ce même souverain aménage sur le site voisin de Kharibat Sa'ûd ce qui amène J.-F. Breton à conclure à l'adaptation du rempart à un tissu d'habitat préexistant à al-Asâhil par opposition à l'établissement d'une ville neuve à Kharibat Sa'ûd⁵²⁶.

Une zone artisanale

L'existence d'un atelier de potiers semble attestée au nord-ouest du site par la présence de fragments de paroi de fours et d'une concentration de tessons⁵²⁷.

Ad-Durayb, un sanctuaire *extra-muros* ?

À 1,5 km à l'est du site d'al-Asâhil se trouve l'actuel hameau d'ad-Durayb dans lequel sont remployées plusieurs inscriptions d'al-Asâhil et de Kharibat Sa'ûd. Ch. Robin et J. Ryckmans nient l'existence d'une occupation antique d'après l'absence de vestige architectural ou de tell⁵²⁸. La visite que nous y avons effectuée nous incite à penser le contraire⁵²⁹. S'il est indéniable que la plupart des inscriptions sont des remplois provenant des villes voisines, il est possible que les nombreuses frises à denticules et que l'autel en albâtre remployé dans les constructions du hameau proviennent d'ad-Durayb même, peut-être d'un sanctuaire préislamique qui aurait pu être consacré à 'Athtar si l'on suppose locale

⁵²⁴ H. von Wissmann (1964, p. 217), restitution d'après le plan de H. Philby ; Ch. Robin & J. Ryckmans, 1980, p. 116.

⁵²⁵ J.-F. Breton, 1994 a, p. 81-82.

⁵²⁶ *Ibid.*, p. 82.

⁵²⁷ H. St. J. Philby, 1939, p. 401.

⁵²⁸ Ch. Robin & J. Ryckmans, 1980, p. 135.

⁵²⁹ Le sol est couvert de tessons mêlant profils et décors des périodes islamiques et sudarabiques ; une bague en bronze à chaton d'un type attesté en Arabie du Sud a été trouvée en surface.

l'inscription MAFRAY-ad-Durayb 7. Dans ce cas de figure, nous aurions un sanctuaire *extra-muros* d'al-Asâhil, configuration que nous avons vue à de nombreuses reprises dans le Jawf⁵³⁰.

Le territoire

Le site est implanté au cœur d'un important périmètre irrigué, s'étalant sur une longueur de 11,4 km, atteignant une largeur maximum de 2,9 km à la hauteur du site d'al-Asâhil. Sa superficie atteint près de 500 ha (Fig. 37). Plusieurs canaux sont visibles sur les photographies aériennes, ils se subdivisent en canaux secondaires irrigant de larges parcelles. Ces structures hydrauliques sont notamment mentionnées dans l'inscription Gl 1563+1564 vers le VII^e s. av. J.-C. Ce vaste terroir agricole, dont l'extrémité méridionale était à plus d'une heure de marche pour la population d'al-Asâhil, était ponctué à intervalles réguliers de petits villages et hameaux, que la population s'occupait d'entretenir et de mettre en culture. Deux nous sont connus : une structure isolée à Dirm ad-Dayra⁵³¹ ; Kharibat Âl Jid'ân, village à 3 km au sud d'al-Asâhil⁵³². Le territoire d'al-Asâhil semble englober l'ensemble du périmètre irrigué de cette région du wâdî Raghwân.

L'organisation sociale

Comme sur le site voisin de Kharibat Sa'ûd, les différents textes commémorant la construction du rempart montrent la tutelle directe du *mukarrib* sabéen sur le site. Il est le constructeur du rempart (MAFRAY-al-Asâhil 1, MAFRAY-al-Asâhil 2, MAFRAY-ad-Durayb 3, etc.).

Un conseil tribal (*ms³wd*) semble présider à la prise de décisions de la communauté (Gl 1563+1564/7, datée par la graphie du VIII^e s. av. J.-C.). Cette inscription évoque le *ms³wd 'rrm* que H. von Wissmann traduit par « Le conseil de la tribu 'RR^m »⁵³³ ; il voit dans le nom 'Ararum celui de la tribu de 'Ararâtum, sur la base d'une similitude entre ces deux noms. Sur la photo de l'estampage de l'inscription publiée par M. Höfner⁵³⁴, un « t » peut être envisagé à l'extrémité de la ligne 7. Nous aurions alors une mention du « conseil de (la tribu) 'Ararâtum », ce nom désignant à la fois la ville dans les textes commémorant la construction du rempart que celui de la tribu occupant le territoire alentour. La similitude entre un nom de ville et de tribu est un phénomène courant dans la région, que ce soit dans le royaume sabéen (Şirwâḥ par exemple) ou dans le Jawf (cf. *supra*).

À côté de cette tribu locale, une communauté étrangère occupait probablement une partie des lieux. Plusieurs éléments semblent converger dans ce sens. D'une part,

⁵³⁰ L'hypothèse d'un site comportant les ruines d'un sanctuaire avait déjà été proposée par H. St. J. Philby lors de la visite qu'il fit sur le site en 1936 (1939, p. 402-403).

⁵³¹ *Ibid.*, p. 400. Voir également Ch. Robin, 1995, p. 143.

⁵³² Ch. Robin, 1995, p. 143 ; H. von Wissmann, 1964, p. 236.

⁵³³ H. von Wissmann, 1964, p. 234.

⁵³⁴ M. Höfner & J. M. Solá-Solé, 1961, pl. XVII.

l'inscription Haram 11/7 (déb. VII^e s. av. J.-C.) évoque un *kabîr* de 'Ararât originaire de Haram. D'autre part, ce *kabîr* est originaire du clan Raymân, l'un des clans dominants de Haram, or un bastion du rempart de 'Ararât, mentionné dans MAFRAY-ad-Durayb 3, texte contemporain de Haram 11, porte le nom de Raymân. Nous avons vu, à travers l'étude de Kharibat Sa'ûd, que les bastions construits sur les sites fortifiés du wâdî Raghwân sous le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî semblent porter le nom du quartier adjacent, dérivant lui-même de celui du clan qui y réside⁵³⁵. Le clan originaire de Haram aurait ainsi donné son nom au bastion Raymân⁵³⁶ et nous pouvons supposer la présence d'un comptoir commercial haramite sur le site.

Le texte Gl 1563+1564/7-8, enfin, mentionne aussi un responsable de l'irrigation (*mdrr*) agissant sur ordonnance du conseil de la tribu.

Synthèse historique

Al-Asâhil ne connaît qu'une courte occupation à en croire les données épigraphiques (inscriptions datées de la période des *mukarrîb*-s de Saba') et archéologiques. La faible épaisseur du site corrobore cette hypothèse. Son développement remonterait au VIII^e s. av. J.-C. d'après deux éléments : d'une part le tracé du rempart, daté de la fin du VIII^e-déb. VII^e s. av. J.-C., qui s'adapte à un habitat préexistant ; d'autre part, la mention du *mukarrîb* sabéen Yatha'amar Bayyîn dont le règne date de cette période-là (cf. *supra*). Le site est probablement abandonné vers les VI^e-V^e s. av. J.-C. si l'on considère le matériel céramique de surface⁵³⁷ et l'absence de texte postérieur attestant une occupation.

Le terroir qui se construit autour de ce site est entretenu par les habitants de plusieurs villages et hameaux répartis autour de deux centres fonctionnels principaux : Kharibat Sa'ûd et al-Asâhil, concentrant toutes deux des fonctions défensives et administratives. À ces fonctions fondamentales, s'ajoute à al-Asâhil un rôle possible de relais caravanier qu'attesterait la présence d'une communauté haramite. Ce site s'oppose probablement au site de Kharibat Sa'ûd par la nature de son peuplement : le premier connaît un peuplement endogène puisque la tribu locale donne le nom à la ville ; le second serait une fondation *ex-nihilo* du *mukarrîb* sabéen.

⁵³⁵ Ceci semble renforcé à al-Asâhil par la présence du bastion Marḥab, qui porte le nom d'un clan sabéen connu un siècle plus tard par l'inscription de la statue de Ma'dikarib, Ja 400. Les constructions Shibâm et Ḥarab également attestées sur le site ont des noms portés par des clans / tribus fréquents. Seul le bastion *Dnm* ne porte pas de nom de tribu ou de clan sabéen ; on le retrouve en revanche comme toponyme dans la plupart des inscriptions contemporaines du sha'b al-'Aql (G. Garbini, 1988, p. 23-24 ; M. al-Iryânî, 1988, p. 43-44). On peut se demander si le nom ne peut alors être attribué en fonction du toponyme d'un lieu en direction duquel est tournée la structure.

⁵³⁶ Cette interprétation invalide l'hypothèse de H. von Wissmann et M. Höfner qui voient dans Raymân le nom de l'oasis de Raghwân (1953, p. 34), l'identifiant avec le toponyme *Rhamanitai* mentionné dans la *Géographie* de Strabon.

⁵³⁷ La céramique présente le même fossile directeur qu'à Kharibat Sa'ûd mentionné précédemment, les vases carénés à incisions horizontales et engobe rouge bruni.

La fondation de Kharibat Sa'ūd soulève une question sans réponse : pour quelle raison le pouvoir sabéen fonde-t-il un site à 3,5 km d'une ville préexistante, presque hors d'atteinte des écoulements du wādī, hors du périmètre irrigué existant, alors qu'al-Asâhil fait déjà partie intégrante de ce royaume de Saba' ? Al-Asâhil bénéficie du soutien du pouvoir puisqu'elle est fortifiée en même temps que Kharibat Sa'ūd. Il semble peu probable que le site ait été fondé dans le simple but de détourner la piste caravanière⁵³⁸, al-Asâhil jouant déjà ce rôle d'étape pour le compte des Sabéens. L'hypothèse la plus probable dans l'état actuel de nos connaissances est que Kharibat Sa'ūd, implantée en aval du terroir du wādī Raghwân, ait constitué un avant-poste face à d'éventuelles incursions nomades dans l'oasis⁵³⁹.

⁵³⁸ Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981, p. 50 ; J.-F. Breton, 1988, p. 96.

⁵³⁹ L'hypothèse de H. St. J. Philby (1939, p. 401-402), qui voit dans les sites d'al-Asâhil et Kharibat Sa'ūd deux garnisons sabéennes sur la frontière entre les royaumes minéen et sabéen ne peut convenir : le royaume minéen n'est qu'une petite entité à l'époque où les deux sites sont fortifiés ; à cette même époque, Barâqish est une ville sabéenne plus à même de jouer ce rôle. Le seul adversaire potentiel est probablement celui qui ne laisse que de discrètes traces : les populations nomades.

MA'RIB (MRYB, MARYAB ; MRB, MARIB)

Coordonnées : 15° 25' 39" N - 45° 20' 06" E

Superficie : env. 100 ha

« Depuis [la venue d'Arnaud], d'autres archéologues, hélas sans bougie et sans âne, ont visité Mareb. Tous en confirment la destruction. Mareb, pourtant, fut capitale des royaumes sabéens. Y eut-il deux Saba, successivement ? Le fait n'est pas sans exemple en Arabie. Car à Mareb, pas trace de la reine. Si la ville que nous cherchons n'existe pas, tout cela – et la reine – n'est que légende, mais si elle existe ? »

A. Malraux, 1993, p. 56-57.

Bibliographie indicative

- Albright F. P., 1958 a. « Catalogue of Objects Found in Mârib Excavations ». In Bowen Jr R. LeB. & Albright F. B. (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, The Johns Hopkins Press, p. 269-286.
- Albright F. P., 1958 b. « Excavations at Mârib in Yemen ». In Bowen Jr R. LeB. & Albright F. B. (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, The Johns Hopkins Press, p. 215-268.
- Arnaud T. J., 1845. « Relation d'un voyage à Mareb (Saba) dans l'Arabie méridionale, entrepris en 1843 par M. Arnaud », *JA* 5, p. 211-245, 309-345.
- Arnaud T. J., 1874. « Plan de la digue et de la ville de Marib », *JA* 7^e série, III, p. 1-16.
- Ayoub S., 1999. *Die Keramik der antiken Stadt Mârib, Oberflächen Survey 1989*, non publié.
- Bron F., 1983. « Inscriptions de la digue de Ma'rib », *AulOr* I/2, p. 137-153.
- Bron F., 1988. « Inscriptions du Maḥram Bilqīs (Ma'rib) au musée de Bayḥân », *Raydân* 5, p. 39-51.
- Brunner U., 1983. *ABADY II. Die Erforschung der antiken Oase von Mârib mit Hilfe geomorphologischer Untersuchungsmethoden*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.
- Dayton J., 1979. « A Discussion on the Hydrology of Mârib », *PSAS* 9, p. 124-129.
- Dayton J., 1981. « Mârib visited, 1979 », *PSAS* 11, p. 7-26.
- Eichmann R. & Hitgen H., 2003. « Marib, Hauptstadt des sabäischen Reiches ». In Gerlach I. (éd.), *25 Jahre Ausgrabungen und Forschungen im Jemen, 1978-2003*, Hefte zur Kulturgeschichte des Jemen, Band 1, Sanaa, Print Art, p. 53-61.
- Fakhry A., 1952. *An archaeological Journey to Yemen, Part I*, Le Caire, Government Press, p. 19-28, 57-138.
- Gerlach I., 2002. « Der Friedhof des Awâm-Tempels in Mârib. Bericht der Ausgrabungen von 1997 bis 2001 ». In Gerlach I. & Vogt B. (éds), *ABADY IX*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 41-91.
- Glanzman W. D., 1998. « Digging deeper: the results of the first season of activities of the AFSM on the Maḥram Bilqīs, Mârib », *PSAS* 28, p. 89-104.
- Glanzman W. D., 1999. « Clarifying the record: The Bayt 'Awwam Revisited », *PSAS* 29, p. 73-88.
- Glaser E., 1897. « Zwei Inschriften über den Dammbbruch von Mareb », *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft* VI (1897), p. 360-488.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA* XIX, janv. 1872, p. 48-52, 96-98, 516-517.
- Hitgen H., 1998. « The 1997 excavations of the German Institute of Archaeology at the cemetery of Awam in Mârib », *PSAS* 28, p. 117-124.
- Jamme A., 1955. « Inscriptions des alentours de Mareb (Yémen) », *Cahiers de Byrsa* V, p. 265-281.
- Jamme A., 1962. *Sabaeen Inscriptions from Mahram Bilqīs (Marib)*, Publications for the American Foundation for the Study of Man III, Baltimore, The Johns Hopkins Press.
- Lundin A. G., 1971. « Qui a bâti le mur de Mârib ? », *AION* 31 (N. S. XXI), p. 251-255.
- Moorman B. J., Glanzman W. D., Maillol J. M. & Lyttle A. L., 2001. « Imaging beneath the surface at Maḥram Bilqīs », *PSAS* 31, p. 179-187.
- Müller D. H. von. & Rhodokanakis N., 1913. *Eduard Glasers Reise nach Marib*, SEG I, Vienne, Alfred Hölder.

- Müller W. W., 1988 a. « Eine altsabäische Landeigentumsurkunde vom Wâdî Adhana ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 191-194.
- Müller W. W., 1991. « Marib ». *Encyclopédie de l'Islam, Nouvelle édition*, Tome VI, p. 543-552.
- Nebes N., 1992. « New Inscriptions from the Bar'ân Temple (al-'Amâ'id) in the oasis of Mârib ». In Harrak A. (éd.), *Contacts Between Cultures: Selected Papers from the 33rd International Congress of Asian and North African Studies, Toronto, August 15-25, 1990*. Volume 1: *West Asia and North Africa*, Lewiston, Queenston, and Lampeter, The Edwin Mellon Press, p. 160-164.
- Pirenne J., 1969 a. « Le mur du temple sabéen de Mârib et ses inscriptions », *CRAIBL*, janv-mars 1969, p. 80-90.
- Pirenne J., 1969 b. « Notes d'archéologie sud-arabe, VI : Le péristyle du temple de Ma'rib d'après les fouilles de 1951-52 », *Syria XLVI/3-4*, p. 293-318.
- Pirenne J., 1971. « Notes d'archéologie sud-arabe, VII : L'exhaussement du mur du temple de Ma'rib », *Syria XLVIII/1-2*, p. 179-186.
- Robin Ch., 1988. « Quelques observations sur la date de construction et la chronologie de la 1^{ère} digue de Ma'rib d'après les inscriptions », *PSAS 18*, p. 95-113.
- Robin Ch. & Bâfaqih M., 1980. « Inscriptions inédites du Maḥram Bilqis (Ma'rib) au musée de Bayḥân », *Raydân 3*, p. 83-112.
- Schmidt J. & al., 1982. « Mârib. Erster vorläufiger Bericht über die Forschungen des deutschen archäologischen Instituts in der Umgebung der Sabäerhauptstadt ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 5-89.
- Schmidt J. & al., 1987. « Zweiter vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen und Forschungen des deutschen archäologischen Instituts Ṣan'â in Mârib und Umgebung ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY III*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 1-95.
- Schmidt J. & Herberg W., 1988. « Mârib. Dritter vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen und Forschungen in der Sabäerhauptstadt und Umgebung ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 97-142.
- Schmidt J. (éd.), 1991. *ABADY V. Antike Technologie – Die sabäische Wasserwirtschaft von Mârib. Teil 1 von Ingrid Hehmeyer und Jürgen Schmidt*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.
- Schmidt J. (éd.), 1993. *ABADY VI. Antike Technologie – Die sabäische Wasserwirtschaft von Mârib. Teil 2: Bodenkundliche Untersuchungen in der Oase Mârib von Winfried Wagner*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.
- Schmidt J. (éd.), 1995. *ABADY VII. Antike Technologie – Die sabäische Wasserwirtschaft von Mârib. Teil 3: Untersuchungen der sabäischen Bewässerungsanlagen in Mârib von Michael Schaloske*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.
- Van Beek G. W., 1997. « Marib ». In Meyers E. M. (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Near East*, vol. 3, New-York and Oxford, p. 417-419.
- Vogt B., Herberg W. & Röring N., 2000. "Arsh Bilqis" - Der Tempel des Almaqah von Bar'an in Marib, Sanaa.
- Wade R., 1979. « Archaeological Observations around Marib - 1976 », *PSAS 9*, p. 114-123.
- Wissmann H. von, 1975. *Über den Inschriftenkomplex einer Felswand bei einem 'Athtar-Tempel im Umkreis von Marib. Anhang: Saba' früheste bekannte Herrscher*, SEG IX, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 298. Band, 1. Abhandlung, Vienne, Verlag des Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- Wissmann H. von, 1976 b. *Die Mauer der Sabäerhauptstadt Maryab. Abessinien als sabäische Staatskolonie im 6. Jh. v. Chr.*, Publication de l'Institut historique et archéologique de Stamboul XXXVIII, Istanbul, Institut historique et archéologique.

Localisation géographique et topographique

Le site de Ma'rib, l'antique Maryab ou Marib, est implanté au débouché des wâdîs Dhana, al-Jufayna et al-'Alîb, bénéficiant de l'un des bassins hydrographiques les plus vastes du Yémen (env. 9 000 km²). Ma'rib est implantée en plaine, en rive gauche du wâdî Dhana, 7 km à l'est des piémonts du jabal Balaq al-Awsat, massif calcaire mésozoïque et au sud d'une coulée volcanique quaternaire, ad-Dish al-Khashab.

Le toponyme antique Maryab est employé jusqu'au III^e s. de l'ère chrétienne ; celui de Marib s'y substitue progressivement dès le II^e s. de l'ère chrétienne⁵⁴⁰.

Historiographie de la recherche

Le prestige associé au nom de Ma'rib, découlant des récits des traditionnistes arabes, des allusions qu'en fait le *Coran* et de la démesure de ce site en comparaison aux autres implantations antiques d'Arabie du Sud, a eu pour corollaire d'attirer la plupart des voyageurs des deux derniers siècles, parmi lesquels Th. Arnaud en 1843⁵⁴¹, J. Halévy en 1869⁵⁴², E. Glaser entre 1887 et 1888⁵⁴³, Nazîh Mu'ayyad al-'Azm⁵⁴⁴ ou encore A. Fakhry en 1947⁵⁴⁵. L'instabilité des tribus locales en a, la plupart du temps, rendu l'approche délicate voire impossible⁵⁴⁶. Cette même instabilité oblige l'expédition américaine à quitter précipitamment le site en 1952, après seulement six mois de travaux⁵⁴⁷. L'exploration du site reprend à partir de 1975⁵⁴⁸ avec plusieurs prospections épigraphiques et archéologiques dirigées par Ch. Robin⁵⁴⁹ et une visite de J. Dayton et R. B. Serjeant en 1979⁵⁵⁰ notamment. À partir de 1975 et de manière quasi-continue jusqu'à aujourd'hui, les prospections et fouilles archéologiques de l'institut archéologique allemand se sont succédé dans la majeure partie de l'oasis de Ma'rib, en amont de celle-ci, sur les structures hydrauliques du vaste périmètre irrigué, dans le temple *extra-muros* Ba'rân, dans la nécropole du temple *extra-muros* Awwâm et, depuis peu, sur l'antique ville de Ma'rib⁵⁵¹. La mission de l'*American Foundation*

⁵⁴⁰ Durant toute la période antérieure à l'ère chrétienne, Maryab (Mryb) n'est jamais qualifiée de *hagar* ; elle ne l'est qu'à partir du I^{er} s. (au I^{er} s. : CIH 373/1 ; Ja 560/11 ; Ja 642/5-6 ; Ja 643/9 ; Ja 644/7 ; au II^e s. : Ja 564/9 ; Ir 6/1 ; Ja 629/23 ; CIH 389/3-4 ; au III^e s. : Ja 636/7 ; Ir 13/5 ; Sh 19 ; Ir 14/2). Aux II^e et III^e s., trois inscriptions évoquent conjointement les formes antiques du toponyme Maryab et Mârib (Mrb) : Fa 71/6, 17-18 ; Sh 18 et Ja 576/2-3. Enfin, le toponyme Mârib (Mrb) est qualifié de *hagar* à de multiples reprises au III^e s., beaucoup plus rarement par la suite (au III^e s. : Ja 572 ; Ja 613/9 ; Ja 651/17 ; Ja 660 ; Fa 76/7 ; Nami NAG 5 ; Ir 37 ; CIH 407 ; Ja 2113 ; Sh 35 ; Müller-Şirwâh 2/3 ; au début du IV^e s. : Ir 29/1 ; au milieu du VI^e s. : CIH 541/66, 81).

⁵⁴¹ T. J. Arnaud, 1845 ; 1874.

⁵⁴² J. Halévy, 1872, p. 48-52, 96-98, 516-517 : il y relève 28 inscriptions.

⁵⁴³ E. Glaser, 1897 ; D. H. von Müller & N. Rhodokanakis, 1913.

⁵⁴⁴ N. M. al-'Azm, 1938.

⁵⁴⁵ A. Fakhry, 1952, p. 19-28, 57-138.

⁵⁴⁶ Pensons notamment à H. St. J. Philby qui dû se contenter de n'apercevoir le site qu'à 5 kilomètres de là (1939, p. 387).

⁵⁴⁷ F. P. Albright, 1952 ; 1958 a ; 1958 b ; A. Jamme, 1955 ; 1962.

⁵⁴⁸ À l'exception d'une courte étude de terrain menée par G. van Beek en 1964 (1997, p. 417).

⁵⁴⁹ Ch. Robin, 1976 ; R. Wade, 1979 ; Ch. Robin & J. Ryckmans, 1982 b ; F. Bron, 1983.

⁵⁵⁰ J. Dayton, 1981.

⁵⁵¹ U. Brunner, 1983 ; J. Schmidt & al., 1982 ; 1987 ; J. Schmidt & W. Herberg, 1988 ; W. W. Müller, 1988 a ; I. Hehmeyer, 1989 ; N. Nebes, 1992 ; J. Schmidt (éd.), 1991 ; 1993 ; 1995 ; H. Hitgen, 1998 ; S. Ayoub, 1999 ; B. Vogt, W. Herberg & N. Röring, 2000 ; I. Gerlach, 2002. Concernant les travaux effectués sur le site même de la ville depuis 2002, les recherches n'ont malheureusement été publiées qu'à travers un petit article (R. Eichmann & H. Hitgen, 2003). Quelques informations sont accessibles sur le site internet du *Deutschen Archäologischen Instituts* (http://www.dainst.org/index_3073_en.html). Le 12^e volume de la collection ABADY en cours de préparation sera entièrement consacré au sujet.

for the Study of Man a repris ses travaux dans le temple Awwâm depuis 1997, lesquels sont toujours en cours en 2005⁵⁵². Plusieurs centaines d'inscriptions ont été recensées au cours de ces différentes entreprises, dont un grand nombre est déjà publié⁵⁵³.

La ville : données archéologiques

La ville de Ma'rib

Elle est occupée durant la totalité de la période préislamique. L'origine de cette implantation n'est pas déterminée même si une occupation protohistorique est attestée en plusieurs sites du jabal Balaq. La ville antique fut présentée sous des formes variées (Fig. 39) ; les photographies aériennes nous en fournissent les contours, sous la forme d'un vaste pentagone irrégulier (Fig. 40) dont les superficies proposées varient entre 23,2 et 110 ha⁵⁵⁴. Un calcul de surface sur image satellite nous a permis d'obtenir une surface de 101 ha. Ce chiffre reste sujet à caution car la connaissance du tracé du rempart méridional et oriental reste approximative. Sa population a été estimée entre 30 000 et 100 000 habitants⁵⁵⁵. Le chiffre de 30 000 habitants proposé par U. Brunner, tout en étant le plus raisonnable, semble le plus fiable si l'on considère la comparaison sur laquelle il se fonde. Le vaste espace ceint d'un rempart comporte différents secteurs parmi lesquelles quatre grands monticules, le plus important d'entre eux étant le tell de Ma'rib, dans l'angle sud-est du site et d'une hauteur de 12 m. Fréquemment mentionné sous le terme d'acropole, il n'est en réalité composé que de l'accumulation d'une occupation médiévale et contemporaine (XV^e-XXI^e s.)⁵⁵⁶. Un niveau vierge, repéré par carottage et épais de 1,5 m, est composé d'une accumulation éolienne de sable ; il témoigne d'une interruption de l'occupation entre l'abandon du site préislamique et sa réoccupation à la période islamique. Les trois autres monticules sont répartis le long du rempart méridional et soulignent la présence de structures importantes dans ce secteur⁵⁵⁷. Dans cette ville fortifiée se concentrait un nombre indéterminé de structures d'habitat occupées par une élite urbaine,

⁵⁵² W. D. Glanzman, 1998 ; 1999 ; B. J. Moorman, W. D. Glanzman, J. M. Maillol & A. L. Lyttle, 2001.

⁵⁵³ Se reporter notamment à J. Halévy, 1872 ; E. Glaser, 1897 ; A. Fakhry, 1952 ; A. Jamme, 1955 ; 1962 ; H. von Wissmann, 1975 ; Ch. Robin & M. A. Bâfaqih, 1980 ; Ch. Robin & J. Ryckmans, 1982 b ; J. Schmidt & al., 1982 ; 1987 ; F. Bron, 1983 ; 1988 ; W. W. Müller, 1988 a ; N. Nebes, 1992.

⁵⁵⁴ Si G. van Beek propose une superficie étonnamment basse de 23,2 ha (1997, p. 417), les valeurs habituellement proposées sont relativement homogènes : 100 ha pour Glaser (D. H. von Müller & N. Rhodokanakis, 1913, p. 48), 108 ha pour H. von Wissmann (1976 a, p. 503), 110 ha selon R. Eichmann & H. Hitgen (2003, p. 57) et B. Vogt (1997 b, p. 107).

⁵⁵⁵ U. Brunner (1983, p. 105-106) propose le chiffre de 30 à 50 000 habitants en se fondant sur le rapport entre le nombre d'hectares cultivés en 1973 et la population de l'oasis et en rapportant ce ratio à la surface antique cultivée. Le résultat obtenu serait celui de la population de l'oasis de Ma'rib, non de la seule ville. C. Rathjens estimait quant à lui la population antique à 100 000 habitants (C. Rathjens & al., 1956, p. 34).

⁵⁵⁶ R. Eichmann & H. Hitgen, 2003, p. 57; voir également : http://www.dainst.org/index_3073_en.html.

⁵⁵⁷ L'un de ces monticules est formé d'un complexe architectural mesurant approximativement 100 x 120 m de côté et dont l'accès se faisait par un escalier monumental (R. Eichmann & H. Hitgen, 2003, p. 59).

dont témoignent les rares vestiges visibles et quelques inscriptions⁵⁵⁸. Une prospection géomagnétique effectuée au sud du site a révélé la présence d'un habitat dense ; l'orientation des maisons permet de distinguer deux quartiers, chacun organisé en suivant plus ou moins la trame d'une grille orthogonale.

La fonction défensive

Cette fonction est attestée au plus tard au VIII^e s. av. J.-C. avec les premiers travaux attestés par le texte Khobar 1, sous le règne du *mukarrib* Yatha'amar Bayyîn fils de Sumhu'alî, *mukarrib* de Saba'. Différentes phases de travaux conduites par les souverains sabéens sont mentionnées vers le VII^e s. av. J.-C. (RÉS 3943/4) puis vers les II^e-I^{er} s. av. J.-C. (RÉS 4452+2663+Gl 1110+RÉS 4370 ; Fa 91+92)⁵⁵⁹. D'après W. W. Müller, le mur aurait été partiellement démantelé au cours du I^{er} s. afin d'accélérer la reconstruction des structures hydrauliques⁵⁶⁰. Seuls quelques travaux de restauration sont entrepris par la suite, telles les réparations réalisées sur le rempart sous la conduite des *qayls* de Muha'nif et Zuhâr à la fin du III^e s. (Ja 651/30-31), alors que le royaume de Saba' a déjà été annexé par les souverains himyarites.

La fonction économique et commerciale

Le rôle commercial de la ville de Ma'rib est peu précis. L'inscription RÉS 3910 évoque certes une réglementation royale concernant les gens de la tribu de Saba', de la ville de Ma'rib et de ses vallées vers la fin du III^e s. ap. J.-C., mais ne mentionne nullement la présence physique d'un marché, contrairement à ce qui est parfois évoqué⁵⁶¹. Cette inscription régleme les ventes du bétail et des esclaves, en mentionnant au premier rang des personnes concernées les « propriétaires de la ville de Ma'rib » (*'b'l hgrn Mrb*). Ceci peut laisser entendre la présence d'une activité commerciale importante dans cette ville. En revanche, si l'on considère les 9 600 ha cultivés autour de la ville, il ne fait aucun doute que, subvenant largement aux besoins de la population locale, le surplus dégagé était commercialisé auprès des voisins sédentaires mais aussi auprès des populations nomades et semi-sédentaires (caravaniers, pasteurs, etc.). L'oasis n'a certes pas toujours connu une telle extension, mais bien en deçà de cette taille, elle a rapidement dû permettre de dégager un

⁵⁵⁸ Les inscriptions Ja 552 et Ja 555 évoquent le « palais » Yahar (v. le IV^e s. av. J.-C.), propriété d'un administrateur (*qyn*) des souverains sabéens ; CIH 28 évoque au I^{er} s. la construction du « palais » Yana'im ; à la même période, Fa 5 évoque l'achat du « palais » Yagûr par les banû Saḥar, lignage fréquemment attesté dans les textes de Ma'rib ; ZI 22 évoque au III^e s. la garde du « palais » Khazfân ; Müller-Şirwâḥ 2 évoque à la même époque le « palais » Ḥazfar ; enfin, Fa 74 mentionne, en 499, des travaux dans deux somptueuses demeures, les « palais » Yakrûb et Yarîs par des membres de la tribu Saba' Kahlân.

⁵⁵⁹ Nous ne reviendrons pas sur la périodisation des différentes parties du rempart, déjà étudiée par B. Finster (Schmidt J. & al., 1987, p. 73-95) et synthétisée par J.-F. Breton (1994 a, p. 89-92).

⁵⁶⁰ W. W. Müller, 1991, p. 546 : quelques éléments indiquent une dégradation du mur aux premiers siècles de l'ère chrétienne, notamment des remaniements dans la porte I et des inhumations dans les sédiments au sommet du mur occidental.

⁵⁶¹ A. V. Korotayev, 2001, p. 150.

excédent commercialisable auprès des populations étrangères à l'oasis, au plus tard avec la construction des premiers ouvrages hydrauliques monumentaux, vers les VIII^e-VII^e s. av. J.-C. (cf. *infra*). Pôle économique basé sur la vente d'une production alimentaire, Ma'rib, par sa force d'attraction (non seulement commerciale mais, nous le verrons, religieuse et politique), comportait probablement un marché aux bestiaux, aux dromadaires et aux esclaves dont RÉS 3910 nous rapporte le commerce à la fin du III^e s. Peut-être pouvons nous y voir la fonction de la vaste dépression au centre-ouest du site évoquée par A. Fakhry et F. P. Albright⁵⁶². R. Eichmann et H. Hitgen interprètent ce vaste espace ouvert comme une aire utilisée par les caravanes de passage pour s'abriter, transférer certains biens et régler les taxes⁵⁶³.

Une autre activité économique importante, la taille de pierre, est attestée par l'exploitation de plusieurs carrières de pierre calcaire sur le jabal Balaq ainsi que par la mention de la catégorie professionnelle des tailleurs de pierre au VIII^e s. av. J.-C. (Schm/Samsara 7/1) ou au tournant de l'ère chrétienne (CIH 391) par exemple.

Un pôle religieux

La fonction religieuse jouée par l'attraction de certains sanctuaires est l'un des éléments les plus durables de la cité. Un grand nombre de sanctuaires *intra-* et *extra-muros* ont été repérés au cours des prospections de l'oasis. On dénombre au moins sept temples *intra-muros* :

- les piliers du premier ont été réemployés dans la structure de l'actuelle mosquée de Salomon, au pied du tell de Ma'rib⁵⁶⁴;
- un second fut détruit lors de la construction du palais du gouverneur alors que A. Fakhry visitait le site, en 1948. Il n'est plus attesté que par les photos et pièces archéologiques publiées par ce dernier⁵⁶⁵ ;
- les vestiges de quatre sanctuaires ont récemment été repérés par la mission archéologique allemande, trois au sud de la ville et un à l'ouest⁵⁶⁶ ;

⁵⁶² A. Fakhry, 1952, p. 88 : « *In the middle of the ruins there is a large depression, which the inhabitants call » the Market Place « , and just to the north of the western gate, but inside the enclosure wall, they indicate an area which they assured me is the site of the ancient cemetery, and claim that they have found many burials there, some of which contained many of the small objects which they sell in Şan'â' or to the dealers who come to them »*. F. P. Albright mentionne pour sa part une vaste dépression circulaire à l'est de la forteresse Nazerah, d'un diamètre de 100 m env., qu'il interprète comme une vaste place de marché (1958, p. 215).

⁵⁶³ R. Eichmann & H. Hitgen, 2003, p. 59.

⁵⁶⁴ La fondation de ce sanctuaire remonterait, d'après les carottages effectués sur place, au IX^e s. av. J.-C. (R. Eichmann & H. Hitgen, 2003, p. 61).

⁵⁶⁵ A. Fakhry, 1952, vol. 3, pl. XXXVIII et XXXIX a.

⁵⁶⁶ Ces structures ne sont identifiées comme temples que sur la base de la présence d'une plateforme rectangulaire précédée de propylées. Elles sont nommées « Podium 1 », « Podium 2 », « Podium 3 » et « Podium 4 » (R. Eichmann & H. Hitgen, 2003, p. 59, fig. 7).

- un dernier sanctuaire, consacré à Almaqah, a été localisé en surface, dans la partie nord du site. Ce dernier est nommé dans les textes le temple Ḥirwân (*Hrwn*) ou Ḥirûn (*Hrm*)⁵⁶⁷. Si l'inscription Schm/Mârib 24 trouvée sur l'un de ses piliers permet de dater l'une des phases de construction du deuxième quart du II^e s., son activité remonte au moins au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. (*CIH* 563+956).

Il est possible de voir parmi les sanctuaires non identifiés celui mentionné par BM 103063, consacré à la divinité nord-arabique Shams⁵⁶⁸, ainsi que le sanctuaire dit Baḥr Ḥaṭab, consacré à 'Athtar dhû-Dhibân. Ce dernier était en activité au moins à l'époque des rois de Saba' et dhû-Raydân⁵⁶⁹. La ville comportait un temple consacré à Hawbas dans le nord de la ville⁵⁷⁰ et probablement un sanctuaire consacré à dhû-Samâwî⁵⁷¹.

Dans l'oasis méridionale de Ma'rib, en dehors des désormais célèbres sanctuaires Maḥram Bilqîs et 'Arsh Bilqîs, dont les propylées encore debout ont attiré la curiosité des archéologues, deux autres sanctuaires ont été localisés au cours des prospections allemandes : le « *Tempel III* » au lieu-dit al-Mirwath ou al-'Amâ'id al-'Ulyâ⁵⁷² pour lequel le texte RÉS 4782 permet de dater une activité au tournant de l'ère chrétienne⁵⁷³ et le « *Tempel IV* », en bordure occidentale de l'oasis, au pied du jabal Balaq al-Awsaṭ⁵⁷⁴. Dans l'oasis nord de Ma'rib, deux sanctuaires ont été repérés. Le premier, en partie occidentale de l'oasis, est sédimenté sous les limons ; les fragments architecturaux permettent d'envisager deux phases d'occupation successives, l'une relativement ancienne (période des *mukarrib-s* de Saba'), l'autre plus récente (début de l'ère chrétienne)⁵⁷⁵. De ses environs provient l'inscription Schm/Mârib 23 du mukarribat de Yatha'amar Bayyîn fils de Sumhu'alî. L'autre temple est implanté en bordure septentrionale de l'oasis nord ; la qualité médiocre de l'appareil incite J. Schmidt à rattacher la construction à la période tardive de l'occupation de l'oasis⁵⁷⁶. Enfin, sur les pentes du jabal Balaq al-Qiblî, trois sanctuaires ont été localisés : le premier dit « Samsara au pied du Balaq » était consacré à Wadd dhû-Masma'im⁵⁷⁷ ; le second se trouve à 'Atf al-Ḥamrâ', en rive gauche du wâdî Dhana, en amont de l'antique digue

⁵⁶⁷ Voir à son propos J. Schmidt & al., 1987, p. 65-66 et Y. Calvet & Ch. Robin, 1997, p. 225-226.

⁵⁶⁸ Ce texte serait à dater de la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. (Ch. Robin & B. Vogt (éds), 1997, p. 234-235).

⁵⁶⁹ Bien que peut-être plus ancienne, son activité n'est pour le moment connue que par des textes des trois premiers siècles de l'ère chrétienne : Fa 55, *CIH* 429, *CIH* 430, *CIH* 436/3, *CIH* 431+438.

⁵⁷⁰ Cette divinité est généralement mentionnée avec 'Athtar et Almaqah dans les dédicaces du temple Awwâm dès la période des *mukarrib-s* de Saba' (G1 1720, Y.87.YR/1, *CIH* 957) la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. (Ja 550, Ja 551, Ja 556), jusqu'à la période des rois de Saba' et dhû-Raydân (*CIH* 410).

⁵⁷¹ Si l'on restitue la provenance de la dédicace d'un Sabéen à dhû-Samâwî (*CIH* 521) à Ma'rib.

⁵⁷² J. Schmidt & al., 1982, p. 84-85.

⁵⁷³ F. Bron, 1989.

⁵⁷⁴ J. Schmidt & al., 1982, p. 85-87.

⁵⁷⁵ J. Schmidt & al., 1982, p. 78-79.

⁵⁷⁶ J. Schmidt & al., 1982, p. 79-81.

⁵⁷⁷ J. Schmidt, 1982 e ; 1988 a ; W. W. Müller, 1982 ; 1988 b. Toutes les inscriptions trouvées autour de ce temple datent des VIII^e et VII^e s. av. J.-C.

monumentale. Il serait selon J. Schmidt une forme archaïque du temple avec vaste cour⁵⁷⁸. Enfin, le troisième temple est implanté en bordure orientale du jabal Balaq, à proximité de l'oasis nord de Ma'rib, à ad-Dish al-Aswad. Il s'agirait d'une structure liée au culte des morts ou à quelques inhumations⁵⁷⁹.

Parmi ces seize sanctuaires reconnus, seuls deux d'entre eux semblent avoir exercé une forte attraction au point de conférer à la ville toute proche de Ma'rib une fonction religieuse de premier ordre : dans un premier temps celui de Wadd dhû-Masma'im, dans lequel Waqah'il, fils de Ilyafa', roi de Ma'in, effectue une dédicace au VII^e s. av. J.-C. (Schm/Samsara 3) puis le temple Awwâm, également connu sous le nom de Maḥram Bilqîs. Réaménagé sous le règne du *mukarrib* Yada'il Dhariḥ fils de Sumhu'alî, au milieu du VII^e s. av. J.-C., le temple Awwâm apparaît dès cette période comme sanctuaire fédérateur de la tribu de Saba' et s'entoure d'une vaste nécropole. La prospection au GPR (*Ground Penetrating Radar*) effectuée dans le cadre de la mission archéologique américaine a mis en évidence l'existence d'une voie qui relierait la porte occidentale du temple à celle de Ma'rib⁵⁸⁰ ; l'inscription MB 2002 I-20 permet de la mettre en relation avec la voie processionnelle du pèlerinage annuel qui réunissait la tribu de Saba' au mois de dhû-Abhî⁵⁸¹. L'attraction de ce pèlerinage sur des populations de plus en plus éloignées (notamment du Jawf et des Hautes-Terres) révèle l'influence progressive du pouvoir sabéen sur les populations voisines.

À la fin du III^e s., alors que le royaume de Saba' est annexé par Ḥimyar, les souverains ḥimyarites effectuent des dédicaces à Almaqah dans le temple d'Awwâm, précisant qu'il s'agit de celui qui se trouve dans la ville de Ma'rib (Sh 35 par exemple). Ils se réapproprient pour une courte période les rites fédérateurs de Saba', tentant de légitimer par ces actes la prise du pouvoir sur cette entité. Le culte semble toutefois y être abandonné au cours du IV^e s. alors que les premiers textes monothéistes apparaissent en Arabie du Sud ; l'inscription la plus récente y est datée du règne de Tha'rân Yuhan'im et de son fils Malkîkarib Yuha'min.

La construction d'une synagogue est évoquée dans un texte du début du V^e s., Ja 856 ; la présence d'une église et d'un monastère est également connue par *CIH* 541/66-67 et la *Vita Sancti Gregentii* au VI^e s. ; quoi qu'il en soit, aucune de ces structures ne semblent avoir été édifiée dans le but d'exercer une attraction quelconque sur les populations autres que celles de l'oasis de Ma'rib.

⁵⁷⁸ Il pourrait ainsi dater du début du I^{er} millénaire av. J.-C. (J. Schmidt, 1988 b, p. 148-152).

⁵⁷⁹ J. Schmidt & al., 1982, p. 73-77 ; J. Schmidt, 1988 b, p. 152-158.

⁵⁸⁰ B. J. Moorman & al., 2001.

⁵⁸¹ Concernant cette voie de pèlerinage : M. Maraqtan, 2004. Ce pèlerinage est attesté à plusieurs reprises (par ex. : RÉS 4176 au III^e s. av. J.-C. ; Ghûl-Ma'rib 1 au I^{er} s.). Un pèlerinage en dehors de la période régulière est évoqué par CIAS 39.11/o3 n°6/9.

Un centre gouvernemental et une capitale politique

La ville de Ma'rib apparaît rapidement comme un pôle politique d'importance majeure. Cette importance passée transparait dans les récits d'al-Hamdâni qui y mentionne la présence d'au moins quatre châteaux : 'Amdân, al-Hajar, al-Qashîb et Salhîn. À l'exception de Salhîn, l'historicité de ces édifices est douteuse et l'on peut se demander si le château 'Amdân ne serait pas une simple réminiscence d'un nom de roi préislamique tel que 'Amdân Bayyîn Yuhaqbiq. Les trois autres toponymes sont attestés comme villages sur le site de Ma'rib au X^e s. (*Iklîl* VIII, 104, 1). Quoi qu'il en soit, même si, à l'exception de Salhîn, l'historicité de ces châteaux ne peut être prouvée, la persistance d'une tradition insistant sur l'accumulation de structures gouvernementales à Ma'rib est significative de la polarisation fonctionnelle administrative et politique qui a dû caractériser ce site. De l'époque des premiers *mukarrib*-s sabéens attestés épigraphiquement à celle des rois de Saba' et dhû-Raydân (VIII^e s. av. - III^e s. ap. J.-C.), le site demeure capitale du royaume de Saba'. Le symbole de cette centralité politique est le haut-lieu du pouvoir sabéen, le palais Salhîn⁵⁸².

Le territoire

Dans sa plus grande extension, l'oasis de Ma'rib mesurait 22 km de long sur 8 km de large. Le cours du wâdî Dhana la scinde en deux parties : l'oasis sud, Yasrân, d'une superficie de 5300 ha, est délimitée par le wâdî Dhana au nord, le wâdî al-Masîl au sud, le jabal Balaq al-Awsaṭ et le jabal Ḥamm à l'ouest ; l'oasis nord, Abyan, mesure environ 3750 ha et est délimitée par le wâdî Dhana au sud, le wâdî as-Sâ'ila au nord et la dune d'al-Khusayfa à l'est. À cela, il faut ajouter les périmètres irrigués autonomes implantés au nord des wâdî al-Jufayna et as-Sâ'ila, en bordure méridionale du champ de lave de ad-Dish al-Aswad. Le premier, au nord du wâdî al-Jufayna mesure 200 ha, le second, en aval d'al-Mabna et à proximité de Dâr as-Sawdâ', mesure 350 ha. La totalité des zones cultivées cumulées couvre une surface totale de 9 600 ha (Fig. 41)⁵⁸³. Certes la totalité de cette

⁵⁸² Ce palais, bâti ou rebâti sous le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî au début du VII^e s. av. J.-C. (RÉS 3946/5) est ensuite cité à de nombreuses reprises (RÉS 4169 au I^{er} s. av. J.-C. ; Ja 644 au I^{er} s.). Il est la personnification du roi et de son entourage dans Fa 9 au I^{er} s. ; la dédicace Fa 28 a pour objectif d'améliorer « le bien-être de la maison Salhîn » (variante dans Ja 643 bis/7-8 et Ja 652/25 au III^e s.). Il est l'endroit où le roi s'en retourne au terme de conquêtes (Ja 636) et où il y ramène les captifs importants - tel le roi du Ḥaḍramawt Ilî'azz Yaluṭ (Ir 13, au III^e s) ou les chefs rebelles de Ja 660/19 au III^e s. Les inscriptions mentionnant ce palais sont plus rares à la fin du III^e s., alors que Saba' est annexée par le royaume de Ḥimyar. La dédicace par un haut fonctionnaire à Almaqah encourage le soutien des troupes de Salhîn et de Raydân au souverain ḥimyarite (Ja 647/22). Les deux palais de Ma'rib et de Zafâr, mentionnés ensemble, symbolisent l'unification des deux entités politiques de Saba' et dhû-Raydân, que l'on retrouve dans la titulature royale. Salhîn ne survit que symboliquement à l'annexion de Saba' par Ḥimyar. À l'exception de l'inscription CIAS 57.51/w7 n°1, dont le caractère fragmentaire rend l'interprétation délicate, le palais ne semble plus mentionné. Cette dernière, datée du milieu du V^e s., est-elle la preuve d'une occupation continue des lieux ou une simple réminiscence d'un nom à forte valeur symbolique - portée symbolique qui transparait durant la première moitié du VI^e s. dans l'utilisation du nom de Salhîn dans la titulature des souverains aksumites (RIÉth 191/9) ?

⁵⁸³ Toutes ces données proviennent de l'étude d'U. Brunner (1983, p. 62).

étendue ne fut jamais mise en culture simultanément. Les études géomorphologiques de la mission allemande ont révélé la marginalité des secteurs irrigués les plus en aval, les périodes d'abandon temporaire de l'oasis sud ou la formation tardive du périmètre d'al-Mabna⁵⁸⁴. Toutefois, le fait de bénéficier de deux crues annuelles permet de doubler la récolte ce qui double quasiment la capacité liée à la surface de l'oasis.

Le débat reste ouvert sur une question d'importance : la date de la mise en place du périmètre irrigué autour de Ma'rib. Les premiers travaux réalisés par la mission archéologique allemande ont permis de mettre en évidence, en aval de la grande digue de Ma'rib, une série de structures anciennes dites *Bau A*, *Bau B*, *Bau C*. Sur la base de critères architecturaux, J. Schmidt voyait dans ces structures des prises d'eau du VIII^e s. av. J.-C.⁵⁸⁵. Ajoutons à cela la présence de trois petits textes de graphie ancienne, inscrits à proximité de la structure B, publiés par W. W. Müller⁵⁸⁶ et associés à la deuxième phase de cette structure (*Bau B2*)⁵⁸⁷.

L'étude du périmètre irrigué de Ma'rib effectuée par U. Brunner a complété ces données, révélant l'antériorité de la structure B sur les autres⁵⁸⁸. Nous ne retiendrons pas les données proposées pour la datation des structures A et B par U. Brunner, celles-ci comprenant un grand nombre de variables incertaines⁵⁸⁹. S'il attribue la construction de ces structures au tournant de l'ère chrétienne, U. Brunner date le début de l'irrigation de l'oasis de Ma'rib à la fin du III^e millénaire av. J.-C., en considérant que les sédiments d'origine anthropique, épais de 30 m, se sont accumulés au rythme de 1,1 cm/an⁵⁹⁰.

Dans un complément d'étude, I. Hehmeyer établit un découpage chronologique de l'utilisation de l'oasis⁵⁹¹. Il se fonde sur le rythme d'accumulation des sédiments plus lent

⁵⁸⁴ Concernant les périodes d'abandon temporaire de l'oasis sud : J. Schmidt & al., 1982, p. 48 ; U. Brunner, 1983, p. 71 ; J. Schmidt (éd.), 1993, p. 81-82, 84, 95 ; sur la datation tardive de l'oasis d'al-Mabna : U. Brunner, 1983, p. 119, 123-124 ; J. Schmidt (éd.), 1993, p. 85-86, 91-92.

⁵⁸⁵ J. Schmidt & al., 1982, p. 21.

⁵⁸⁶ J. Schmidt & al., 1982, p. 57-58.

⁵⁸⁷ W. Herberg (in J. Schmidt & al., 1982, p. 48) : « *Es ist anzunehmen, dass die Inschriften die Anlage B2 betreffen, da die Inschriften 2 und 3 zum Entnahmbauwerk und zum Primärkanal in Bezug stehen. Die in den Felsen des Steinbruchs eingemeißelte Inschrift 1 bezeichnet wohl den Ort, an dem der Baustoff für die Anlage gewonnen wurde.* »

⁵⁸⁸ U. Brunner, 1983.

⁵⁸⁹ U. Brunner (1983, p. 110) date les structures d'après des dates ¹⁴C non calibrées, trouvées l'une à 3,1 km du bâtiment A, l'autre à 2,2 km du bâtiment B, en se fondant sur une estimation des pentes d'écoulement et, sur un rythme de sédimentation de la plaine de 1,1 cm par an. Ce chiffre est remis en question par le même auteur dans l'étude de l'oasis sud qui fournit un résultat de 0,6 cm/an (U. Brunner, 1983, p. 71) et il est contesté par les études postérieures, notamment celle de W. Wagner (in J. Schmidt (éd.), 1993, p. 92) qui avance le chiffre de 0,7 cm/an. Michael Schaloske (in J. Schmidt (éd.), 1995, p. 162-164) a montré, quant à lui, et à juste titre, le manque de fiabilité du procédé consistant à utiliser un taux de sédimentation fixe pour tenter d'obtenir des datations absolues fiables. Les études menées dans le wādī al-Jūba ont aussi montré la forte variation des rythmes d'accumulation des sédiments, allant de 0,16 cm/an à 0,52 cm/an (W. C. Overstreet, M. J. Grolier, 1996, p. 385-386).

⁵⁹⁰ U. Brunner, 1983, p. 107.

⁵⁹¹ J. Schmidt (éd.), 1991, p. 11-12.

que celui envisagé par U. Brunner⁵⁹². Elle obtient ainsi une première phase de mise en eau de l'oasis entre 2400 et 1830 av. J.-C. associée à la prise d'eau nommée *Bau B1* (qu'elle renomme S6). Elle date la seconde phase entre 1830 et 1500 av. J.-C. et la rattache à l'utilisation du *Bau B2*. Or, il devient difficilement concevable d'attribuer une date aussi haute à ces structures si l'on considère la technique architecturale employée qui semble n'apparaître qu'au VIII^e s. av. J.-C.⁵⁹³ et la présence d'une inscription ne pouvant, par sa graphie, être antérieure à ce même siècle. Il semble donc quasiment assuré que les *Bau A* et *B*, par l'homogénéité de leur architecture et une altitude relativement similaire, ne peuvent être antérieurs au début du I^{er} millénaire av. J.-C. et qu'ils ont fonctionné simultanément ou presque⁵⁹⁴.

Il ne fait aucun doute que ce périmètre irrigué se développe avant que n'apparaissent ces structures monumentales ; il nous faut toutefois reconnaître notre incapacité à dater avec précision ses origines ; au regard de la hauteur des sédiments accumulés et d'une occupation du site de Ma'rib remontant au début du II^e millénaire av. J.-C., nous ne mettons nullement en question la vraisemblance d'une irrigation dès le III^e millénaire av. J.-C., quel qu'ait pu être le rythme de la sédimentation de la plaine⁵⁹⁵.

Il n'est pas de notre propos de nous enfoncer dans le détail de la chronologie de la digue de Ma'rib et des structures attenantes, ni même d'étudier la date d'apparition d'une véritable digue⁵⁹⁶. Précisons simplement que les grandes phases de construction se font sous la conduite des *mukarrib-s* sabéens des VII^e-VI^e s. av. J.-C. : Sumhu'alî Yanûf fils de Dhamar'alî (CIH 623), Yatha'amar Bayyîn fils de Sumhu'alî Yanûf (CIH 622 et peut-être RÉS 3943), puis sous celle des souverains himyarites entre le IV^e et le VI^e s. : Tha'rân Yuhan'im, et son fils Malkikarib Yuha'min (Ja 671+788), Shurihb'il Ya'fur (CIH 540 ; Garbini/Shurihb'il Ya'fur A) et Abrahâ (CIH 541, DAI GDN 2002-20). À la fin du règne d'Abrahâ, en 558, les travaux de réparation sur la digue sont dirigés par les *kabîr-s* de la tribu de Hamdân (Ja 547+544+546+545).

Bien qu'apparaissant comme les principaux bâtisseurs des grandes structures hydrauliques, les souverains sabéens ne sont pas les seuls propriétaires terriens. Les terrains irrigués sont, dès la période d'apparition des premières inscriptions, partagés entre un

⁵⁹² *Ibid.*, p. 92-94.

⁵⁹³ Ch. Robin (1996 a, col. 1232-1233) met en doute l'hypothèse de la datation haute, accordant peu de fiabilité au décompte des strates. Selon lui, la structure B ne peut être bien antérieure au règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî d'après la technique de travail de la pierre qui apparaîtrait au VIII^e s. av. J.-C. ; cette structure pourrait être, selon lui, celle mentionnée par RÉS 3946/5-6 datant du même règne.

⁵⁹⁴ U. Brunner, 1983, p. 108.

⁵⁹⁵ W. Wagner (*in* J. Schmidt (éd.), 1993, p. 94) reconnaissait lui-même qu'aucun sédiment antérieur à la fin du II^e millénaire av. J.-C. n'avait pu être observé directement dans l'oasis nord du fait de l'épaisse couverture sédimentaire postérieure.

⁵⁹⁶ Ce sujet est synthétisé par différentes contributions : en premier lieu celle de Ch. Robin, 1988, mais aussi J. Schmidt & al., 1982 ; U. Brunner, 1983 ; J. Schmidt (éd.), 1991 ; B. Vogt, 2004.

certain nombre de propriétaires terriens. Dès le VIII^e s. av. J.-C., le *kabîr* de ʿDaraʿ évoque la construction de petites structures hydrauliques et la possession de palmeraies (Schm/Mârib 27). Le bien foncier est-il propriété d'une élite ? Ceci ne semble pas être le cas si l'on considère les textes laissés à différentes périodes par des personnages au statut indéfini⁵⁹⁷. Leurs propriétés sont mentionnées dans le texte Sh 6 sous le terme *mlk Mryb* (les propriétés de Maryab) au milieu du VII^e s. av. J.-C. dans une réglementation royale imposant une irrigation équitable de ces différents champs. Quelques prêtres (*rs²w*) et administrateurs (*qyn*) évoquent également leurs palmeraies dans des dédicaces (Ja 550 vers le IV^e s. av. J.-C. par exemple).

Il n'est pas improbable que la digue bloquant le wâdî sur toute sa largeur soit tardive, comme l'a envisagé Ch. Robin⁵⁹⁸. Si tel est le cas, il ne faut pas voir dans la série de ruptures de cette digue la conséquence d'un système arrivé en fin de vie mais plutôt les vicissitudes inhérentes à ce type de structure. Le rythme d'une à deux ruptures par siècle⁵⁹⁹ ne doit être perçu comme le signe de l'essoufflement du système hydraulique. La construction de la prise d'eau monumentale au nord de la digue a lieu après les premières ruptures, vers le V^e ou VI^e s. de l'ère chrétienne⁶⁰⁰. La digue est viable tant que la structure sociale nécessaire à son entretien se maintient. Différentes thèses sont avancées pour expliquer son abandon : J. Dayton évoque la conséquence d'une baisse des précipitations⁶⁰¹ ; R. Serjeant pense que la production ne justifie plus le coût qu'elle engendre⁶⁰², selon A. Grohmann, la concentration des activités politiques sur les Hautes-Terres serait à l'origine d'un relâchement progressif du pouvoir sabéen dans l'entretien du réseau hydraulique de Ma'rib⁶⁰³, pour R. LeB. Bowen, la dégradation des relations sociales aurait empêché la reconstruction de la digue⁶⁰⁴.

⁵⁹⁷ L'auteur de Ja 842 achève, au VIII^e s. av. J.-C., la réalisation d'un canal ; ces propriétaires terriens sont aussi évoqués par Ja 532 et Ja 541 au VII^e s. av. J.-C., par Gl 1725 et Ja 645 au début de l'ère chrétienne et par Ja 664 au IV^e s.

⁵⁹⁸ Ch. Robin, 1988.

⁵⁹⁹ À partir du IV^e s., plusieurs ruptures de la digue sont attestées à travers les textes : la première, dans le courant du IV^e s. (Ja 671+788), pourrait être la conséquence d'un tremblement de terre (H. von Wissmann, 1976 a, p. 478) ; deux autres ruptures sont enregistrées en l'an 454 et 455 (CIH 540) ; une nouvelle rupture est colmatée en l'an 547 (CIH 541 – cette datation se fonde sur le nouveau calendrier ḥimyarite proposé par N. Nebes, 2004) ; une discordance dans la succession stratigraphique des sédiments, suivie d'une remise en eau témoignerait, vers l'an 580, d'une cinquième rupture non définitive (W. W. Müller, 1991, col. 548 b). La sixième rupture connue, à l'origine de l'abandon d'un système hydraulique désormais ingérable par les populations locales, doit sans doute être rapportée aux événements dramatisés dans le *Coran* (Sourate 34). Selon cette source, des destructions catastrophiques auraient été suivies d'une émigration de la tribu de Saba'.

⁶⁰⁰ B. Vogt, 2004.

⁶⁰¹ J. Dayton, 1975, p. 58.

⁶⁰² R. B. Serjeant, 1960, p. 583.

⁶⁰³ A. Grohmann, 1936, p. 317.

⁶⁰⁴ A. LeB. Bowen & F. P. Albright, 1958, p. 74.

Toutes ces interprétations font entrer en ligne de compte deux types de données, les données environnementales et sociales. L'étude de W. Wagner montre qu'un engorgement du système hydraulique par les sédiments ne peut être à l'origine de l'abandon du système. Celui-ci aurait pu perdurer, selon ce dernier, environ trois siècles avant de requérir un nouvel exhaussement des structures existantes⁶⁰⁵. Il soulève par ailleurs un point majeur : la quantité d'eau requise pour alimenter un même périmètre croît avec le temps, l'épaisseur croissante des sédiments accentuant l'infiltration de l'eau. La cause unique n'existe pas dans ce cas de figure ; ce sont les interactions de phénomènes environnementaux et historiques qui expliquent l'abandon progressif de l'oasis.

Nous ne connaissons pas de site d'habitat significatif à proximité de Ma'rib durant le long développement de l'oasis. Il est difficile de préciser s'il s'agit là d'une lacune des travaux, d'une réelle absence d'habitat satellite ou d'une sédimentation importante masquant les vestiges. Seules de petites concentrations d'habitat, de moins d'un hectare, dont les superficies cumulées atteignent une vingtaine d'hectares, sont signalées sur un secteur de 750 ha prospecté systématiquement⁶⁰⁶. Par ailleurs, deux sites d'habitat relativement modestes ont été relevés : Dâr as-Sawdâ', en bordure septentrionale de l'oasis nord (Fig. 42) et le « *quadratischer Bau* » signalé par la mission archéologique allemande dans l'oasis sud⁶⁰⁷. Le premier est un petit site formé de 14 structures d'habitat tripartites accolées et ceintes d'un mur d'environ 60 x 70 m ; la seconde structure est une grande bâtisse à cour centrale de 30 m de côté. Ces deux établissements datent de la fin de la période sudarabique.

L'organisation sociale

À la tête de la structure sociale se trouve le *mukarrib* de Saba' du VIII^e au VI^e s. av. J.-C. puis le roi de Saba' jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. ; ce souverain, qui réside à Ma'rib dans le palais Salhîn⁶⁰⁸, prend, à partir du I^{er} s., le titre de roi de Saba' et dhû-Raydân. Il prend à sa charge, nous l'avons vu, les grands travaux, que ce soit la construction des sanctuaires, celle du rempart de la ville ou des structures d'irrigation les plus importantes. Une exception de taille, le mur du temple Awwâm qui est rehaussé vers les IV^e-III^e s. av. J.-C. par les administrateurs (*qyn*) du souverain (Ja 550 et Ja 554)⁶⁰⁹.

⁶⁰⁵ W. Wagner, in J. Schmidt (éd.), 1991, p. 97.

⁶⁰⁶ Ce secteur est formé par la partie occidentale de l'oasis nord (J. Schmidt (éd.), 1995, p. 150).

⁶⁰⁷ J. Schmidt & al., 1987, p. 60-63.

⁶⁰⁸ En dehors des nombreuses inscriptions royales évoquant le siège du pouvoir, le « palais » Salhîn, ces rois sont parfois nommés non pas « roi de Saba' » mais « roi de Maryab » par leurs vassaux : le roi de Sam'y évoque les rois de Maryab (*'mlk Mryb*) dans CIH 37/7 ; celui de Kaminahû dans CIH 377/3-4.

⁶⁰⁹ Ch. Robin a toutefois montré que ces personnages sont intimement liés au pouvoir royal ; dans l'hypothèse d'une monarchie non dynastique, il n'est pas impossible que le souverain ait été choisi parmi ces familles dominantes (Ch. Robin, 1996 a, col. 1153-1154). Ch. Robin cite notamment Ératosthène de Cyrène selon lequel la succession ne se ferait pas de manière dynastique en Arabie du Sud à cette période-là. À cela s'ajoute un autre élément. Les mausolées fouillés autour du temple Awwâm semblent regrouper des clans ou lignages.

Au sein de cette élite dirigeante, les administrateurs ou ministres (*qyn*) apparaissent à différentes reprises durant l'époque des *mukarrib-s* et des rois de Saba', du VIII^e au IV^e s. av. J.-C., tantôt comme administrateurs du roi (RÉS 4428, datée du règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, au début du VII^e av. J.-C. ou Ja 550, trois siècles plus tard), tantôt comme administrateurs de la ville de Ma'rib (*qyn Mryb*). Ces derniers sont associés à la plus ancienne mention du toponyme antique Maryab, Gl 1719+1718+1717 ; on les retrouve cités dans Ja 555/3 vers le IV^e s. av. J.-C. qui nous apprend qu'ils sont nommés par le roi de Saba'. Il semblerait qu'ils forment un collège héréditaire au moins durant la période la plus ancienne où ils sont attestés⁶¹⁰. D'autres personnages portant ce titre ont à charge l'administration du culte de Wadd au VIII^e s. av. J.-C. (Schm/Samsara 1), d'Almaqah dans son temple Bar'ân (Bar'ân DAI 1) et dans son temple Awwâm à l'époque des rois de Saba' (Ja 554 et Ja 556).

Cette fonction d'administrateur des principaux sanctuaires se confond avec celle de « prêtre » ; l'administrateur (*qyn*) du temple de Wadd étant en même temps prêtre (*rs²w*) de Wadd (Schm/Samsara 2). Cette classe sacerdotale est mentionnée à deux autres reprises dans Ja 540, à l'époque des *mukarrib-s* de Saba', où elle semble rattachée à un clan spécifique⁶¹¹. Au III^e s. de l'ère chrétienne, un personnage se dit « serviteur des dieux » (Sh 17/2-3 : *m'hd 'ltn*).

À l'échelon inférieur, la population semble se scinder en deux ensembles que résume Fa 124 à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. : les membres de la communauté (*dh-qhlm*) et les groupes qui leurs sont affiliés (*s²nq*). Ces différences sociales se reflètent autant dans la variété des structures d'habitat que dans les différents types de mausolées⁶¹².

Au cours du règne des rois de Saba' et dhû-Raydân (I^{er}-III^e s.) et malgré l'abondance d'inscriptions, nous ne connaissons malheureusement pas le détail de la structure sociale de la ville de Ma'rib, à l'exception d'une tutelle royale et de l'existence d'une catégorie sociale de nature mal déterminée mentionnée sous le terme *ms¹khn*⁶¹³. La structure sociale de la ville de Ma'rib que présentait A. G. Lundin⁶¹⁴ pour les II^e-III^e s. se fonde uniquement sur

Dans celui fouillé par la mission américaine, un souverain est déposé aux côtés de nombreux personnages de rang indéterminé (Ja 824, Ja 825, Ja 823, Ja 681), non d'autres souverains, ce qui pourrait corroborer le fait que le souverain ait été choisi parmi quelques grandes familles sabéennes et non au sein d'une même dynastie.

⁶¹⁰ Ch. Robin & J. Ryckmans, 1982 b, p. 110 : « L'hypothèse que Mârib comptait un collège de *qyn* héréditaires permettrait de donner un sens satisfaisant à l'expression « *bn qyn Mryb dh-Ts¹s¹m* » : « descendant des *qyn* de Mârib ». »

⁶¹¹ Ja 540/4 évoque en effet un personnage « [du clan] Saḥar, de la classe sacerdotale (*dh-rs²wt*) de Muyathi'um [du clan] de Ḥazfar ».

⁶¹² H. Hitgen, 1998.

⁶¹³ Cette catégorie sociale est évoquée en association au souverain dans une réglementation cultuelle vers le II^e s. (CIH 563+956). Si le *Dictionnaire sabéen* (A. F. L. Beeston & al., 1982, p. 125) propose de traduire le terme par « propriétaire », Ch. Robin (Y. Calvet & Ch. Robin, 1997, p. 225) préfère y voir celui de « conseiller » qui convient mieux au contexte de l'inscription.

⁶¹⁴ A. G. Lundin, 1973.

des inscriptions postérieures à l'annexion de Saba' par Ḥimyar (v. 275) et doit être revue à l'aune de ce nouveau contexte.

La structure se modifie sensiblement avec l'annexion de Saba' par Ḥimyar. Durant les premières décennies qui suivent cette annexion (275-315 de l'ère chrétienne), les habitants de la ville de Ma'rib sont alors réunis dans la tribu de Saba' Kahlân à laquelle est parfois annexé le qualificatif « propriétaires (ou citoyens) de la ville de Marib » (*S¹b' 'b'l hgrn Mrb*)⁶¹⁵. Il est assez surprenant de voir qu'à une exception près, Ja 656, toutes les dédicaces de cette période ne sont pas le fait d'un individu se disant de cette tribu mais de la tribu toute entière, sorte de dédicace collective dans laquelle on observe une personnification de cette tribu de Saba' Kahlân. Il est tout aussi intéressant de voir que cette formation est généralement – et strictement – associée aux habitants (« hommes libres », « propriétaires » ou « citoyens ») de la ville de Ma'rib⁶¹⁶.

Deux textes peuvent être attribués à cette période, Sh 7 et Sh 8⁶¹⁷. Ils nous permettent de restituer la hiérarchie sociale de cette « tribu des citoyens de la ville de Marib » en mentionnant :

- Sh 7/1 : la tribu de Saba', les *qayl-s*, les *mzwd*⁶¹⁸, les chefs et tous les propriétaires/hommes libres de Marib (*s²'bn S¹b' 'qwl n w-mzwd n w-mr's¹n w-kl 'b'l Mrb*).
- Sh 8/1 : la tribu de Saba' Kahlân, propriétaires/hommes libres de la ville de Maryab et de ses vallées, ses *qayl-s*, ses dirigeants et ses chefs (*s²'bn S¹b' Khln 'b'l hgrn Mryb w's¹rr-hmw w-'qwl-hmw w-s³wd-hmw w-mr's¹-hmw*).

On trouve ainsi une tribu à la tête de laquelle est placé un *qayl* qui se substitue désormais au souverain sabéen⁶¹⁹. Différentes classes intermédiaires semblent interagir dans la gestion des affaires de la cité au bas desquelles les propriétaires ou hommes libres de Ma'rib et leurs affiliés et en intermédiaire des chefs de clans (*s³wd*), réunis en une classe

⁶¹⁵ Cette tribu est mentionnée à la fin du III^e s. dans RÉS 3910, Ja 851, Ja 653 et Ja 656, au début du IV^e s. dans Ja 668, Ja 735+754, au début du VI^e s. enfin dans Fa 74 sous la forme d'une confédération tribale.

⁶¹⁶ Cette fusion de la tribu de Saba' avec les habitants de la ville de Ma'rib se retrouve peut-être dans la mention du lignage de Marib, les banû Marib, dans le texte du V^e s. de l'ère chrétienne Ry 509.

⁶¹⁷ Ils reprennent la forme des dédicaces à Almaqah typiques des I^e-IV^e s. et mentionnent la tribu de Saba' Kahlân qui n'apparaît dans les textes datés qu'à partir du dernier quart du III^e s. La mention de la forme ancienne du toponyme, Maryab, et non Marib, n'est pas un argument de poids pour faire remonter la date de Sh 8 avant la disparition du royaume de Saba' ; en effet, cette forme apparaît également dans Sh 29 datée du dernier quart du III^e s.

⁶¹⁸ Il faut probablement y lire *ms³wd*. En effet, le système de transcription d'A. H. Sharaf al-Dîn ne comprend pas la lettre « s³ » qu'il transcrit de manière aléatoire par *س* ou *ج*. Alors que A. G. Lundin (1973, p. 27) propose la traduction « conseil des Anciens », nous préférons y voir le sens d'une classe sociale telle que celle des « dirigeants » - traduction que propose Ch. Robin (1996 a, col. 1103) du terme *s³wd* -, qui semble mieux correspondre à l'évolution sociale des structures tribales de cette période.

⁶¹⁹ La tribu de Saba' était jusque-là tribu royale ; elle était donc directement dirigée par le souverain ; après l'annexion de Saba' par Ḥimyar, un *qayl* assume cette fonction (voir sur ce point Ch. Robin, 1996 a, col. 1103).

spécifique (*ms³wd*), que l'on peut comparer aux *asyâd* de la période médiévale⁶²⁰ – dont la racine s'apparente à celle du terme sudarabique *s³wd*.

Loin de s'apparenter au système de la *polis* grecque tel que l'avance A. G. Lundin⁶²¹, la tribu de Saba', pas plus que la ville de Ma'rib, ne dispose d'une totale indépendance et est soumise à la tutelle directe des souverains ḥimyarites par le système du *qaylat* ou à l'autorité des vassaux ḥimyarites. L'inscription Ja 651 évoque ainsi la présence d'une résidence appartenant aux membres des tribus Hamdân et Bata' dans la ville de Ma'rib. Une révolte de ces *qayl-s* de Saba' contre l'autorité du roi Abrahâ est mentionnée au milieu du VI^e s. dans l'inscription *CIH 541*. Ceci illustre la pérennité d'un système qui s'est mis en place trois siècles plus tôt. Alternativement ou conjointement à la présence de ces *qayl-s*, des gouverneurs (*'qb*) sont nommés par le souverain ḥimyarite dans le palais Salhîn de la ville de Ma'rib (Ir 37 à la fin du III^e s., peut-être le dédicant de Ja 651 (?) à la même période).

Enfin un chef militaire (*wz'*) est mentionné à plusieurs reprises à la tête de la tribu de Saba' à la fin du III^e s. et au début du IV^e s. (Ir 31, Ja 660, Sh 32) ; de même apparaît à cette période la composante nomade de la population sous le terme les « Arabes de Marib » (*'rb Mrb* – *CIH 353*).

Durant la longue occupation de l'oasis, les référents identitaires des habitants de la ville de Ma'rib évoluent. Contrairement à la plupart des sites évoqués jusqu'ici – ainsi qu'à Şirwâḥ présentée ci-dessous –, il n'y a pas de confusion possible dans l'acception du terme Maryab/Marib qui ne désigne ni une tribu, ni une région, mais bien une ville, parfois la cité, englobant le territoire alentour. Quoi qu'il en soit, les habitants ne se définissent jamais par rapport à leur ville avant le tournant de l'ère chrétienne, fait également observé dans le Jawf et à Şirwâḥ. La seule exception est constituée par les inscriptions sabéennes trouvées en Éthiopie, sur les sites de Yéha et Melazo, *RIÉth 26*, *RIÉth 27*, *RIÉth 30* et *RIÉth 39*, datant des VII^e-VI^e s. av. J.-C. Dans ces textes, les personnages se disent « untel fils de untel dhû-Maryab ». A. J. Drewes⁶²² traduit dhû-Maryab par « de (la tribu) de Maryab » ce qui est certes possible mais peu probable. Ces personnages, originaires du royaume de Saba' semblent plutôt se définir par rapport à un toponyme si l'on considère deux éléments : premièrement un éventuel clan portant le nom de Maryab est inconnu en Arabie du Sud ; deuxièmement, les textes *RIÉth 55* et *RIÉth 56* ont pour auteur deux personnages se disant « dhû-Ḥadaqân » dont on sait qu'il s'agit du toponyme de la capitale du royaume de Sam'y sur les Hautes-Terres sabéennes et non du nom d'une tribu. Alors qu'à cette période, l'identité est toujours définie par le clan ou le lignage, il semblerait que les personnages se définissent ici par rapport à la ville de Maryab durant la période des *mukarrib-s* de Saba'. À

⁶²⁰ Voir C. E. Bosworth, 1998, col. 119-120.

⁶²¹ A. G. Lundin, 1973, p. 28.

⁶²² A. J. Drewes, 1959, p. 89-92.

cela plusieurs explications possibles. Soit le statut spécifique de la ville de Ma'rib explique l'utilisation de référents identitaires inhabituels (ce qui est peu probable si l'on considère le cas similaire de Ḥadaqân qui ne présente pas les caractéristiques démesurées de Ma'rib), soit l'éloignement par rapport à la région d'origine implique l'emploi de référents parlants pour les interlocuteurs au sein desquels ces Sabéens sont insérés.

Au tournant de l'ère chrétienne, la référence au lignage ou au clan est alors fréquemment complétée par celle à la localité – parfois sous la forme d'une *nisba* – :

- Shibâm-Kawkabân Ga 1 : mention des « sabéens, habitants de la ville de Maryab » ('s¹b'n ḥwrw ḥgrn Mryb) ;
- Ja 777 : mention de « l]eur [ville ⁽²⁾Marib (...) » (...ḥgr-]⁽²⁾h]mw Mrb) ;

C'est aussi à partir de cette époque qu'apparaît la formule « la ville de Maryab/Marib » (ḥgrn Mryb/Mrb), comme nous avons eu l'occasion de le signaler en introduction du site, ou celle d'« habitants de Maryab/Marib » (ZI 11, Ja 812). Cette nouvelle perception de la ville se manifeste enfin dans l'apparition de la formule « les dieux de la ville de Maryab » que l'on retrouve dans Ja 643 bis.

Synthèse historique

La région au débouché du wâdî Dhana, bénéficiant des écoulements de l'un des plus grands bassins hydrographiques d'Arabie du Sud, se caractérise par une concentration importante de sites pré- et protohistoriques, généralement des sépultures ou de très larges structures en Y interprétées comme des sortes de corrals pour piéger les animaux (Fig. 41). À l'emplacement de l'actuelle oasis, la sédimentation a masqué de probables implantations néolithiques ou de l'âge du bronze. Une occupation remontant probablement au tout début du II^e millénaire av. J.-C. a été mise en évidence sur le site de Ma'rib⁶²³. Un certain nombre de sanctuaires proto-sudarabiques, encore visibles sur les pentes du jabal Balaq, évoquent par leur forme celle que pérennisent quelques siècles plus tard les temples à grande cour du type Awwâm⁶²⁴. À cette période au plus tard se mettent en place certains des principaux éléments culturels et architecturaux ou sociaux de la culture sudarabique. Il est en effet douteux que les formes de hiérarchies sociales abouties, qui se manifestent dans les inscriptions du VIII^e s. av. J.-C., évoquant un *mukarrib* et ses « administrateurs » (Gl 1719+1717+1718), soient apparues brutalement.

Dès le VIII^e s. av. J.-C., Ma'rib apparaît comme le siège du pouvoir sabéen et cumule à la fonction de subsistance les fonctions administratives, politiques et défensives. Au VII^e s. av. J.-C. s'ajoute l'attraction de ses sanctuaires, que ce soit le temple Awwâm au VII^e s. av. J.-C., sanctuaire fédérateur de Saba', ou avant cela le temple Bar'ân dont la fondation

⁶²³ Datations radiocarbone effectuées sur des échantillons prélevés par carottage (R. Eichmann & H. Hitgen, 2003, p. 61 ; http://www.dainst.org/index_3073_en.html).

⁶²⁴ J. Schmidt, 1988 b, p. 152.

pourrait remonter au X^e s. av. J.-C.⁶²⁵ et le temple de Wadd dhû-Masma‘im sur le jabal Balaq, fondé au VIII^e s. av. J.-C. et dans lequel un souverain de Ma‘in effectue une dédicace. Par ailleurs, la découverte de nombreuses carrières de pierre, l’activité de bâtisseurs importante, la possible place de marché et d’un vaste périmètre irrigué mis en culture, Ma‘rib apparaît comme un pôle économique et commercial que renforce son statut d’étape sur la piste caravanière. L’existence du pèlerinage annuel à Almaqah dans le temple Awwâm étend la sphère d’attraction de cette ville jusque dans le Jawf et sur les Hautes-Terres dans le dernier tiers du I^{er} millénaire av. J.-C. et aux quatre premiers siècles de l’ère chrétienne⁶²⁶.

Le pouvoir royal abandonne partiellement la ville au début du III^e s. avec le déplacement partiel de la capitale vers Şan‘â⁶²⁷. À partir du IV^e s., si Ma‘rib n’est plus le siège du pouvoir royal, un rôle politique de moindre importance s’y maintient par la présence de gouverneurs et de *qayl-s*. Les temples païens sont abandonnés au cours du IV^e s. La ville perd alors la fonction religieuse qui lui conférait sa force d’attraction. Cette dépréciation fonctionnelle de la ville de Ma‘rib, ne semble pas remettre en question son existence même, bien qu’une contraction de l’habitat ait été constatée⁶²⁸. Un double phénomène lui assure sa pérennité. C’est tout d’abord la légitimité qu’elle confère aux différentes dynasties ḥimyarites qui tentent de s’ancrer dans le passé glorieux de Saba’ : les souverains ḥimyarites du début du IV^e s. effectuent des dédicaces dans le temple Awwâm et réinvestissent ponctuellement le palais Salḥîn (Ja 660/19) ; deux siècles plus tard, Abrahâ évoque en grande pompe la réparation de la digue de Ma‘rib et une messe est célébrée dans l’église de la ville de Ma‘rib. Par ailleurs, Ma‘rib continue d’apparaître comme un grenier potentiel de l’Arabie du Sud, ce qui justifie les travaux d’amélioration et d’entretien de la grande digue de Ma‘rib au cours de la période allant du III^e au VI^e s. Si les études récentes du périmètre irrigué permettent d’éliminer certaines hypothèses liées à l’abandon de l’oasis – telle que l’obsolescence de la digue de Ma‘rib ou son engorgement – rien ne nous permet malheureusement d’avancer avec précision les causes de cet abandon. Les phénomènes qui y concourent au début du VII^e s. sont multiples et étroitement liés. Ils mettent en interaction des besoins en eau toujours plus importants à surface cultivée égale, de possibles variations microclimatiques, l’instabilité du pouvoir central et la crise de succession qui suit le règne d’Abrahâ⁶²⁹, ainsi que la possible défection des quelques grandes familles locales qui assuraient jusque-là la gestion de l’oasis.

⁶²⁵ B. Vogt & al., 2000.

⁶²⁶ Les dédicaces du temple d’Almaqah révèlent le déplacement de fidèles originaires de Şirwâḥ (CIH 418+955), de Ḥanan (Ry 542), de Şan‘â’ (CIAS 39.11/06 n°5), d’al-Bayḍâ’ (Ja 727), entre autres.

⁶²⁷ À partir du règne de Sha‘r Awtar (vers 210-230), il est fait allusion au pouvoir royal par la mention des « palais de Salḥîn et Ghumdân », résidences des souverains à Ma‘rib et à Şan‘â’ (Ir 18, CIH 429).

⁶²⁸ Le matériel ramassé en surface du site daterait majoritairement des I^{er}-III^e s., ce qui laisse supposer un abandon partiel de l’occupation du site à la fin du III^e s. (R. Eichmann & H. Hitgen, 2003, p. 61).

⁶²⁹ Cf. chap. « La domination perse sassanide (560-630).

Au début du VII^e s., l'irrigation de l'oasis ne semble plus possible soit par absence d'une élite capable d'entretenir le système, soit pour des raisons environnementales. La digue est alors abandonnée ainsi que l'oasis dont le niveau trop élevé par rapport à celui du wâdî ne permet plus la mise en eau sans l'emploi de structures colossales. Des implantations plus en amont sont privilégiées, telles que celle de Raḥâba à quelques kilomètres en amont de la digue. Ce site est mentionné par al-Hamdânî au X^e s.⁶³⁰ ; l'étude de son périmètre irrigué a permis d'en dater l'occupation des VII^e-X^e s.⁶³¹.

⁶³⁰ L. Forrer, 1942 p. 167.

⁶³¹ J. Schmidt & al., 1982, p. 87-89 ; U. Brunner, 1983, p. 89.

ŞIRWÂḤ-KHAWLÂN (ŞRWH, ŞIRWÂḤ)

Coordonnées : 15° 27' 06" N - 45° 01' 04" E

Superficie (intra-muros) : 3 à 4 ha⁶³²

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'œuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), p. 313-315.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 38.
- Arnaud T. J. 1845. « Relation d'un voyage à Mareb (Saba) dans l'Arabie méridionale, entrepris en 1843 par M. Arnaud », *JA*, 4^e série, 5 (1845), p. 211-245, 309-345.
- Bleibtreu, E. 1997. « Zur grossen Tempelanlage von ŞirwâḤ (Ḥawlân) ». In Stiegner R. G. (éd.), *Aktualisierte Beiträge zum 1. Internationalen Symposium, Südarabien interdisziplinär an der Universität Graz; mit kurzen Einführungen zu Sprach- und Kulturgeschichte. In memoriam Maria Höfner*, Graz, Leykam, p. 19-31.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 92-95.
- Bron F., 1981. « Inscriptions de ŞirwâḤ », *Raydân* 4, p. 29-34.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 124-125, 164-165.
- Fakhry A., 1952. *An archaeological Journey to Yemen, Part I*, Le Caire, Government Press, p. 29-56.
- Gerlach I., 2003. « Die Archäologisch-Bauhistorischen Untersuchungen in der Sabäischen Stadtanlage und Oase von ŞirwâḤ ». In Gerlach I. (éd.), *25 Jahre Ausgrabungen und Forschungen im Jemen, 1978-2003, Hefte zur Kulturgeschichte des Jemen*, Band 1, Sanaa, Print Art, p. 96-105.
- Gerlach I. & Heckes J., 2003. « Die Stadtanlage von ŞirwâḤ: Regierungssitz, Kultzentrum oder Handelsstation ? ». In Stöllner T., Körlin G., Steffens G. & Cierny J. (éds), *Man and Mining - Mensch und Bergbau. Studies in Honour of Gerd Weisgerber on occasion of his 65th birthday*, der Anschnitt, Beiheft 16, Bochum, Deutsches Bergbau Museum, p. 163-178.
- Halévy J., 1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA XIX*, janv. 1872, p. 52-58.
- Höfner M., 1973. *Inschriften aus ŞirwâḤ, Ḥawlân (I. Teil)*, SEG VIII, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- Höfner M., 1976. *Inschriften aus ŞirwâḤ, Ḥawlân (II. Teil). Mit einem Anhang von Walter W. Müller*, SEG XII, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- Jamme A., 1976. *Carnegie Museum 1974-75 Yemen Expedition*, Pittsburgh, Carnegie Museum of Natural History, p. 61-100.
- Müller D. H. von. & Rhodokanakis N., 1913. *Eduard Glasers Reise nach Marib*, SEG I, Vienne, A. Hölder.
- Robin Ch., 1976. « Résultats épigraphiques et archéologiques de deux brefs séjours en République Arabe du Yémen », *Semitica* 26, p. 171-177.
- Robin Ch., 1998 c. « ŞirwâḤ ». In Bosworth C. E. & al. (dir.), *Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition*, Tome IX, Leyde, E. J. Brill, p. 703-704.
- Robin Ch. & Ryckmans J., 1982 a. « Inscriptions sabéennes de ŞirwâḤ remployées dans la maison de 'Abd Allâh az-Zâ'idî ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 117-122.
- Schmidt J., 1982 a. « Bericht über die Yemen-Expedition 1977 des Deutschen Archäologischen Instituts ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 125-128.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 21-23.
- Wissmann H. von, 1982. *Die Geschichte von Saba' II. Das Großreich der Sabäer bis zu seinem Ende im frühen 4. Jh. v. Chr.*, Sitzungsberichte 402, Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, p. 346-349.

⁶³² I. Gerlach (2003, p. 97) mentionne une superficie *intra-muros* de 3 ha ; A. Fakhry (1952, p. 30) quant à lui donne les dimensions de 260 x 240 m soit près de 6 ha. La mesure avancée par ce dernier est fondée sur le décompte du nombre de ses pas qui, compte tenu de la topographie du site, est à considérer avec circonspection.

Localisation géographique et topographique

Şirwâḥ-Khawlân (à distinguer de Şirwâḥ-Arḥab) se trouve à 86 km à l'est de Şan'â' et à 34 km à l'ouest de Ma'rib. Le site est implanté au centre d'une plaine alimentée par les eaux du wâdî al-Malaḥ, affluent du wâdî Dhana, et par de nombreux écoulements dérivant des monts alentour. La plaine est délimitée par des coulées basaltiques ponctuées de cônes volcaniques au sud et à l'ouest, par les formations tabulaires calcaires du jabal al-Makhdara et du jabal Marthad au nord-est. Cette chaîne calcaire monoclinale présente des veines d'albâtre exploitées dès l'Antiquité. Le site de Şirwâḥ se trouve sur un affleurement rocheux dominant la plaine de 8 à 18 mètres.

Historiographie de la recherche

Le site est mentionné au X^e s. par al-Hamdânî comme la meilleure des forteresses (*maḥâfid*) du Yémen. La découverte de Şirwâḥ date de 1843 avec la visite de T. J. Arnaud⁶³³. Le relevé de plusieurs inscriptions y est ensuite effectué par J. Halévy en 1870⁶³⁴, par des émissaires de E. Glaser puis par A. Fakhry en 1947⁶³⁵. Ce dernier y distingue le barrage d'al-Binâ', le château dit al-Qaṣr et les ruines du temple d'Almaqah. Le géologue F. Geukens effectue plusieurs clichés du site en 1955 qui témoignent de l'état des vestiges avant qu'ils ne soient massivement altérés par le pillage des pierres⁶³⁶. Le site fut visité en 1975 par Ch. Robin⁶³⁷. En 1979/80, une première étude de surface et un relevé du site sont entrepris par la mission archéologique allemande⁶³⁸. De 1991 à 1994, des fouilles sont entreprises dans le temple d'Almaqah. Depuis 2001, l'institut archéologique allemand y mène des campagnes de fouilles régulières sous la direction d'I. Gerlach⁶³⁹. Elles se sont notamment concentrées sur plusieurs édifices cultuels, une grande structure administrative et sur le rempart.

La ville : données archéologiques

Le site intra-muros

Il forme un carré d'une superficie d'environ 3 ha (Fig. 43) ; plusieurs constructions monumentales s'y concentrent. Au moins huit sont parfaitement reconnaissables parmi lesquelles probablement cinq sont des temples. Si l'espace fortifié ne laisse que peu de place à l'habitat, plusieurs structures situées hors les murs, visibles en surface, apparaissent comme un habitat *extra-muros*. Elles sont associées à des zones d'ateliers et à une nécropole.

⁶³³ T. J. Arnaud, 1845, p. 211-245, 309-345.

⁶³⁴ J. Halévy, 1872, p. 52-58.

⁶³⁵ A. Fakhry, 1952, p. 31-33.

⁶³⁶ L'un de ces clichés est reproduit par I. Gerlach & J. Heckes (2003, p. 167), deux le sont par H. von Wissmann (1982, photos 6 et 7).

⁶³⁷ Ch. Robin, 1976, p. 171-177.

⁶³⁸ J. Schmidt, 1982 a, p. 125-128.

⁶³⁹ I. Gerlach & J. Heckes, 2003.

I. Gerlach évoque la possibilité de la présence d'un habitat de la période sudarabique moyenne de l'autre côté du wâdi⁶⁴⁰.

Un site fortifié

Un rempart à redents a été partiellement dégagé au nord-est du site par la mission allemande. De larges portions ont aujourd'hui disparu. Ce rempart est directement ancré sur la roche. L'appareil autant que les sources textuelles permettent de distinguer plusieurs phases de construction⁶⁴¹. La plus ancienne inscription mentionnant des travaux de fortifications, MAFRAY-Şirwâḥ 1, est datée du règne du successeur de Yatha'amar Bayyîn fils de Sumhu'alî, à la fin du VIII^e s. av. J.-C.⁶⁴². Il est possible que les inscriptions RÉS 3386 et Ja 2853, RÉS 2727 et RÉS 2722 évoquent la construction d'éléments défensifs supplémentaires durant les décennies suivantes⁶⁴³. La construction d'une tour plus tardive est évoquée dans le texte Şirwâḥ-Müller 4, daté vers le I^{er} s. av. J.-C.⁶⁴⁴. L'ensemble de ces travaux de fortification sont la prérogative des *mukarrib*-s et rois de Saba'. L'enclos du temple d'Almaqah fait partie de la fortification. Rien ne permet toutefois d'assimiler sa construction à celle du reste de la fortification.

Un site cultuel, composante de la symbolique du pouvoir sabéen

Au sein du petit espace *intra-muros*, A. Jamme mentionne quatre sanctuaires⁶⁴⁵, cinq d'après I. Gerlach⁶⁴⁶. Si certains ne sont interprétés comme tels que par la présence de piliers monolithiques visibles sur d'anciennes photographies du site⁶⁴⁷, deux sanctuaires sont renseignés par des données épigraphiques. Le mieux connu, consacré à la divinité tutélaire des Sabéens « Almaqah, Seigneur des Ibex de Şirwâḥ », a fait l'objet d'opérations de dégagement par la mission archéologique allemande. La principale phase de

⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 169-170.

⁶⁴¹ Concernant les différents types d'appareil, voir J.-F. Breton, 1994 a, p. 94-95.

⁶⁴² Ch. Robin & J. Ryckmans, 1982 a, p. 118-119.

⁶⁴³ J.-F. Breton, 1994 a, p. 93-94. RÉS 3386 évoque la construction d'une tour sous le règne du *mukarrib* sabéen Yada'il Dhariḥ (vers le milieu du VII^e s. av. J.-C.) ; Ja 2853 rapporte la construction d'un ouvrage dit *mghbtñ*, que W. Müller traduit par mur de séparation (W. W. Müller, 1976, p. 41), à l'époque de Yada'il Bayyîn fils de Yatha'amar, vers le déb. du VI^e s. av. J.-C. ; RÉS 2727 date du règne de Karib'il Bayyîn fils de Yatha'amar, *mukarrib* de Saba', au début du VI^e s. av. J.-C., cette inscription mentionne la réalisation d'un ouvrage, peut-être défensif ; RÉS 2722 mentionne la construction de la structure *Yf'm* sous le règne de Sumhu'alî Yanûf fils de Yatha'amar, inscription classée par J. Pirenne dans le style graphique B2 (début VII^e s. av. J.-C.), datée du IV^e s. av. J.-C. par J.-F. Breton (1994 a, p. 94) mais qui peut être remontée au début du VI^e s. av. J.-C.

⁶⁴⁴ Ce texte évoque la fin du nom du constructeur : « ... Watar ». La graphie récente amène W. W. Müller à y voir Yada'il Watar ou son fils Dhamar'alî Bayyîn, dont le règne se situe durant le I^{er} s. av. J.-C. (1976, p. 45).

⁶⁴⁵ A. Jamme, 1976, p. 61.

⁶⁴⁶ I. Gerlach & J. Heckes, 2003, p. 169.

⁶⁴⁷ Une partie des colonnes et piliers ont été réemployés dans une mosquée bâtie dans les années 1970 sur le site même de Şirwâḥ (J. Schmidt, 1982 a, p. 128).

construction, connue par les textes réunis sous la cote *CIH* 366, est le fait de Yada‘îl Dharîḥ fils de Sumhu‘alî, *mukarrîb* de Saba’, au milieu du VII^e s. av. J.-C. D’après *CIH* 366 A.3, ce personnage fait ériger le mur d’enclos conjointement à trois *ḥaram*. Faut-il interpréter ce dernier terme comme trois autres sanctuaires ou trois structures ou espaces distincts au sein du seul temple d’Almaqah ? Par ailleurs, il n’est pas impensable qu’une structure d’accès avec piliers monolithiques préexistait à la construction du mur d’enclos⁶⁴⁸, peut-être contemporaine des inscriptions *RÉS* 3945 et *RÉS* 3946 (v. 680 av. J.-C.)⁶⁴⁹. Un demi-siècle plus tard, le mur ovale du temple entoure les deux inscriptions monumentales *RÉS* 3945 et *RÉS* 3946 ; elles auraient ainsi été sacralisées *a posteriori*.

L’activité se maintient dans ce sanctuaire durant toute la durée de l’occupation du site : l’offrande d’un souverain sabéen y est mentionnée à la fin du I^{er} s. (Fa 28) ; une offrande y est effectuée par des habitants de Şirwâḥ vers le III^e s. (*CIH* 397). Les fouilles y ont révélé des rites de banquets⁶⁵⁰. L’attraction de ce sanctuaire dépasse le seul cadre de la ville de Şirwâḥ et apparaît comme un sanctuaire fédérateur, au même titre que le temple Awwâm de Ma’rib, bien que d’attraction moins forte.

Un second sanctuaire, nommé par A. Fakhry le « temple D », se situe au nord-ouest du précédent. Lors de la visite de A. Fakhry, il présentait, des propylées. L’un des piliers portait l’inscription Fa 27, datée par H. von Wissmann du milieu du VIII^e s. av. J.-C.⁶⁵¹. Si cette datation est exacte, cette structure apparaît comme la plus ancienne connue sur le site au regard des données épigraphiques. Il est possible que ce sanctuaire soit celui consacré à ‘Athtar et qu’évoque l’inscription *CIH* 869+624.

Un centre administratif

Outre l’aspect symbolique que peut représenter l’archivage sur ce site des hauts faits du règne du *mukarrîb* Karib’îl Watâr fils de Dhamar’alî, sa fonction administrative et gouvernementale transparaît dans les inscriptions et dans l’architecture. Comme nous l’évoquerons plus bas, le site de Şirwâḥ a joué un rôle de centre tribal à l’échelle locale, avec la présence de membres d’une assemblée désignés par le terme *qayn* puis le statut de relais du pouvoir sabéen comme siège de *qayl* (cf. *infra*). À côté des données textuelles, la fouille de la structure dite ‘Arsh Bilqîs ou Dâr Bilqîs, que D. B. Doe interprétait comme le « temple dhû-Ḥabîb »⁶⁵², a en fait révélé la présence d’une structure à caractère administratif. Cette interprétation se fonde principalement sur le plan de la structure, associant une cour à portique à une structure principale sur podium composée de nombreuses pièces

⁶⁴⁸ E. Bleibtreu, 1997, p. 23.

⁶⁴⁹ Rappelons qu’elles datent du règne de Karib’îl Watâr fils de Dhamar’alî, évoquant les hauts faits du règne de ce souverain au début du VII^e s. av. J.-C.

⁶⁵⁰ I. Gerlach & J. Heckes, 2003, p. 171.

⁶⁵¹ H. von Wissmann, 1975, p. 11, n. 2.

⁶⁵² D. B. Doe, 1983, p. 165.

juxtaposées⁶⁵³. Ce plan reprend, à échelle réduite, celui du palais de Shabwa et du bâtiment de Tamna' dit TT1. Une salle à colonnes aurait été aménagée vers le IV^e s. ap. J.-C.⁶⁵⁴. Cette structure est probablement fondée au I^{er} s.⁶⁵⁵, époque à laquelle apparaissent les *qayls* de Şirwâḥ issus du plus prestigieux clan de Şirwâḥ : Ḥabâb. L'inscription Fa 3, insérée dans la maçonnerie, mentionne ces mêmes *qayls* issus de ce clan. Il est alors tentant d'associer cette structure au siège des *qayls* de Şirwâḥ, confortant l'hypothèse d'une structure à vocation administrative, voire gouvernementale.

Le territoire

Le territoire autour de la ville de Şirwâḥ s'étend, durant le I^{er} millénaire av. J.-C., dans la plaine environnant le site et sur les piémonts alentour. De nombreuses structures hydrauliques (canaux, levées, vannes) ont été repérées au cours de la visite de A. Fakhry⁶⁵⁶ puis par la mission archéologique allemande ; leur présence est également attestée dans les textes.

Les données épigraphiques des II^e-I^{er} s. av. J.-C. semblent évoquer l'apogée ou le renouveau de l'exploitation du terroir de Şirwâḥ. Son emprise s'étend jusqu'au pied du jabal Marthad et Dara' à l'ouest (RÉS 4626), du jabal al-Makhdara au nord (Gl 1573a)⁶⁵⁷ et jusqu'au jabal Haylân à l'est (RÉS 4626). Les espaces consacrés à l'irrigation sont bornés (Gl 1532), des canalisations creusées ou élevées (Fa 32), des retenues créées (RÉS 4626) et des levées montées (CIH 641, CIH 655 et CIH 655a). Les principaux protagonistes en sont Hawfi'athat et Nashakarib, deux membres du clan Ḥabâb, principal clan de Şirwâḥ. Ils mettent en irrigation plusieurs palmeraies et vignobles : les palmeraies Naḥwân (Fa 32), Makar (CIH 655), dhû-Ba'rân (CIH 655a). RÉS 4626 indique une certaine prérogative de ce clan dans la récupération et l'utilisation des eaux.

L'exploitation du terroir semble alors se fonder sur le métayage voire sur un système de tenure si l'on en croit les différentes interprétations possibles de l'inscription CIH 376, système au sein duquel les terres, soit propriétés d'Almaqah, soit propriétés du clan Ḥabâb ou du lignage de Dhariḥ'il par exemple, sont exploités par des « clients » ou des « vassaux »⁶⁵⁸.

⁶⁵³ I. Gerlach & J. Heckes, 2003, p. 172.

⁶⁵⁴ *Ibid.* ; I. Gerlach, 2003, p. 100-101.

⁶⁵⁵ Datation basée sur l'inscription de construction Fa 2 datée de cette période, en considérant qu'elle ne soit pas remployée dans la maçonnerie (voir à ce sujet les données contradictoires avancées par G. Ryckmans, 1949 a, p. 311 et A. Jamme, 1976, p. 81) et sur les données issues de la fouille (I. Gerlach & J. Heckes, 2003, p. 171).

⁶⁵⁶ A. Fakhry mentionne un réservoir et plusieurs canalisations au lieu-dit d'al-Binâ', 900 m au nord du site (1952, p. 52).

⁶⁵⁷ Si l'on accepte l'identification que proposent Ch. Robin et U. Brunner (1997) avec l'antique mont Mawgalân.

⁶⁵⁸ A. Jamme (1976, p. 82-83) interprète ce texte comme le prêt (et non une location à bail) d'une terre cultivable, propriété du dieu Almaqah contre caution destinée à être retournée après avoir rendu le terrain.

Au III^e s., alors que des *qayl*-s issus du clan Ḥabâb sont à la tête de la tribu de Ṣirwâḥ, le territoire de cette dernière, centré sur la ville de Ṣirwâḥ, s'étend par le regroupement de plusieurs tribus sous cette autorité ; on évoque désormais la tribu de Ṣirwâḥ, Khawlân Khâḍil et Haynân (Fa 3, Ja 649) puis au IV^e s. la tribu de Ṣirwâḥ et Khawlân Khâḍil (Ir 28). Cette emprise s'exerce alors sur la majeure partie de l'actuelle région du Khawlân aṭ-Ṭiyâl.

La dernière composante majeure dans la définition fonctionnelle de la ville de Ṣirwâḥ est la carrière d'albâtre antique découverte par la mission allemande à 15 km au nord-nord-ouest du site, sur le jabal al-Makhdara. Celle-ci est composée d'une série de galeries d'exploitation souterraines accompagnée de structures à l'extérieur⁶⁵⁹ qui témoignent d'une importante activité d'extraction. Entre Ṣirwâḥ et le jabal al-Makhdara, une voie pavée a été aménagée pour faciliter le transport de l'albâtre. Cet investissement notoire conforte l'hypothèse d'une exploitation importante et durable de la carrière. Elle constituait sans aucun doute l'une des sources principales de revenu des habitants de Ṣirwâḥ.

L'organisation sociale

Les *mukarrib*-s de Saba' apparaissent comme les premiers grands bâtisseurs de Ṣirwâḥ, construisant le temple d'Almaqah et le rempart au cours du VII^e s. av. J.-C. La tutelle des souverains sabéens se manifeste également dans le contrôle de la population de la ville. Le *mukarrib* sabéen y établit une communauté au VII^e s. av. J.-C. (CIH 366) ; le roi de Saba' Yada'il Bayyîn y implante les membres de la tribu Yahbilaḥ et leur donne des propriétés dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. (Gl 904) ; au III^e s., c'est encore le roi de Saba' et dhû-Raydân Nasha'karib Yuha'min Yuharḥib qui place officiellement un grand nombre de personnes sous l'autorité du clan Ḥabâb dans la ville de Ṣirwâḥ (Fa 3).

Des personnages officiant avec le titre de *qayn* (*qyn*, pl. 'qyn : « ministre, administrateur ») sont mentionnés dans l'inscription Gl 1642. Sa graphie archaïque (v. VII^e s. av. J.-C.) permet d'attester leur présence dès l'époque où les grands *mukarrib*-s y font construire les principaux édifices. Une inscription plus tardive, Gl 1533, datant du I^{er} s. av. J.-C., évoque ces administrateurs, apparemment réunis en un conseil des Six. Ce conseil est explicitement mentionné vers le V^e-IV^e s. av. J.-C. dans l'inscription RÉS 3951/1-2. Un de ces *qayn*-s est membre du clan Ḥabâb. À l'instar des cités du Jawf et d'après le contenu de Gl 1533, on peut envisager un rôle administratif du *qayn*, dans la gestion de la cité et des tribus de Ṣirwâḥ.

Cette interprétation semble peu crédible et nous privilégions l'hypothèse d'une terre louée à bail avancée par A. F. L. Beeston (1937, p. 45) et A. K. Irvine (voir M. Höfner, 1976, p. 5-6).

⁶⁵⁹ I. Gerlach & J. Heckes, 2003, p. 174.

La présence de prêtres (*rs²w*) d'Almaqah est attestée par *CIH* 384, datée des VII^e-VI^e s. av. J.-C., sans que cette fonction puisse être clairement établie.

À deux reprises, il est fait mention de *kabîr-s*, notamment dans *MAFRAY-Şirwâḥ* 3 (v. VII^e av. J.-C.). L'auteur de ce texte, un certain Ma'dikarib, est peut-être le Ma'dikarib fils de 'Ammikarib dhû-Ḥabâb mentionné dans *Gl* 1643, inscription de graphie semblable. Si tel est le cas, le clan Ḥabâb apparaît dès le VII^e s. av. J.-C. à la tête des grandes institutions de Şirwâḥ. L'inscription *RÉS* 3951 (v. V^e-IV^e s. av. J.-C.) permet de préciser le statut de ce *kabîr* en évoquant littéralement le « *kabîr* de Şirwâḥ » (l. 1) puis « la tribu Şirwâḥ et leurs *kabîr-s* » (l. 5). Dans ce texte où Şirwâḥ désigne la tribu et non la ville, il apparaît comme le responsable administratif de cette tribu.

Enfin, nous l'avons vu, la tribu de Şirwâḥ s'élargit aux III^e-IV^e s. pour devenir tribu de Şirwâḥ, Khawlân Khâḍîl et Haynân ; elle est placée sous la responsabilité d'un *qayl* dépendant d'abord du dernier souverain sabéen connu Nasha'karib Yuha'min Yuharḥib (*Fa* 3, *Ir* 23) puis des souverains ḥimyarites (*Ja* 649, *Ir* 28). Tous ces *qayl-s* se disent du clan Ḥabâb, renforçant la place symbolique de celui-ci dans la tribu de Şirwâḥ. Ils semblent avant tout impliqués dans l'administration à l'échelle du royaume, en tant qu'officiers du roi (*mqtwy*) (*Ir* 23, *Ja* 649) ou en tant qu'ambassadeurs de celui-ci en Abyssinie (*Ir* 28) ; néanmoins, leur rôle dans la gestion de la cité transparaît également dans *Fa* 3 où sont mis à la disposition de *qayl-s* de Şirwâḥ de nouveaux arrivants dans la ville de Şirwâḥ.

La structure sociale de la population de Şirwâḥ nous est connue par quelques textes. Les dédicants des inscriptions les plus anciennes (VII^e-VI^e s. av. J.-C.) se définissent par un simple lien de filiation (*Gl* 1654, *MAFRAY-Şirwâḥ* 3), par l'appartenance à un lignage (usant du terme *banû*) : *banû* Za'im (*Gl* 1636), ou par l'appartenance à un clan dont le nom est introduit par la particule « dhû- » : dhû-Ḥabâb (*Gl* 1643). Si une hiérarchie sociale commence à transparaître dans la mention d'administrateurs (*qyn*, *kbr*) et de prêtres (*rs²w*), généralement issus du clan Ḥabâb, elle s'affirme durant les siècles suivant selon une échelle hiérarchique que fournit le texte *RÉS* 3951 (v. les V^e-IV^e s. av. J.-C.) dans cet ordre : le *kabîr* de Şirwâḥ, le conseil (*ms³wd*) de Şirwâḥ, les gens de la tribu de Şirwâḥ, leurs enfants et leurs serviteurs (ou vassaux). Cette inscription est l'une des plus anciennes à mentionner textuellement la tribu de Şirwâḥ (*s²'bn Şrwḥ*). Le rapport de dépendance qui s'installe entre certains clans dominants de Şirwâḥ et des clans affiliés ou serviles apparaît également dans le rapport de supériorité qui s'instaure entre le clan Ḥabâb et certaines formations tribales de la région du Nihm par exemple (*RÉS* 5095).

Vers les IV^e-III^e s. av. J.-C., le second clan majeur de Şirwâḥ fait son apparition : les *banû* 'Annân⁶⁶⁰, qui seraient, d'après les textes, les seuls propriétaires fonciers à établir des

⁶⁶⁰ Bien que le terme *banû* puisse aussi bien avoir l'acception de clan que de lignage, nous associons les *banû* 'Annân tout comme les *banû* Ḥabâb à un clan et non à un lignage car ils semblent, l'un comme l'autre, se

rapports de vassalité (Gl 1573a), exception faite du lignage Ḥabâb. Si d'autres clans et lignages apparaissent dans les textes⁶⁶¹, ces deux clans prennent une place à part à Ṣirwâḥ sans que leurs rapports réciproques soient toujours clairs. Un premier texte non daté, Gl 913 semble établir une séparation entre le clan Ḥabâb, le clan 'Annân et la tribu de Ṣirwâḥ qui formeraient les trois composantes de la société ṣirwâḥite. L'inscription du milieu du III^e s. *CIH* 398 évoque en revanche un *qayl* de Ṣirwâḥ en ces termes : Rathad'awwâm Yazid, descendant de Ḥabâb, et le clan 'Annân et sa tribu Ṣirwâḥ (*Rthd'um Yzd bn Ḥbb w-bny 'nnn w⁽¹⁸⁾s²'b-hmw Ṣrwḥ*).

Ce clan Ḥabâb semble cette fois intégré à un ensemble plus vaste, la tribu de Ṣirwâḥ ; ce changement s'opère alors que cette tribu de Ṣirwâḥ est recomposée en tribu de Ṣirwâḥ, Khawlân Khâḍil et Haynân. On peut se demander si la référence au clan Ḥabâb, qu'emploient les *qayl*-s de la tribu de Ṣirwâḥ ne serait pas le fait de personnes étrangères à ce clan, imposées à la tête de la tribu par le souverain sabéen⁶⁶² et cherchant à s'intégrer au sein d'un lignage local afin de légitimer leur tutelle sur les populations locales et sur un territoire dont ils ne sont probablement pas les héritiers directs. Ceci expliquerait le fait que ce clan ou lignage ne soit plus mentionné de manière autonome mais qu'il apparaisse comme intégré à une fédération de tribu à plus vaste échelle. Précisons par ailleurs que la tribu de Ṣirwâḥ n'est que très rarement mentionnée avant le III^e s. de l'ère chrétienne⁶⁶³.

Synthèse historique

Parmi les sites urbains des Basses-Terres sabéennes, Ṣirwâḥ a livré une documentation épigraphique abondante qui n'a d'équivalent qu'à Ma'rib. L'étude de ce site permet ainsi de creuser la question du développement des établissements sabéens et de la nature de leur population par d'autres biais que la seule archéologie. Là où Ma'rib, par son gigantisme, ne peut faire figure d'exemple-type, Ṣirwâḥ offre une alternative opportune.

La ville en tant que telle ne peut être évoquée avant le règne de Yada'il Dharîḥ fils de Sumhu'alî, *mukarrib* de Saba', au milieu du VII^e s. av. J.-C. C'est sous son règne que le site est fortifié, que le temple d'Almaqah est agrandi et ceint de son long mur ovale, que les charges administratives de *qayn* et de *kabîr* apparaissent et que le clan dominant de la région, Ḥabâb, fait ses premières dédicaces. Auparavant, seuls deux sanctuaires d'apparence modeste peuvent être évoqués, complétés par les inscriptions monumentales du règne de Karîb'il Watâr fils de Dhamar'alî. Avec pour unique fondement la présence de ces récits,

subdiviser en plusieurs sous-groupes s'apparentant pour leur part à des lignages (voir Gl 899, Gl 1638 et *RÉS* 2724 par exemple). Ils sont mentionnés entre le IV^e s. av. J.-C. et le III^e s. ap. J.-C. : *CIH* 390, Gl 1638, *RÉS* 2720, Gl 1533, Robin-Ṣirwâḥ 7, *RÉS* 2724, *CIH* 398.

⁶⁶¹ Ce sont par exemple les banû Mawqaṣ (Gl 1573a) ou les banû Ba'lân (*RÉS* 2724).

⁶⁶² Sur l'imposition d'un *qayl* par le souverain à la tête d'une tribu dont il n'est pas originaire, voir Ch. Robin, 1982 b, p. 84 ; M. 'A. Bâfaqîh, 1990, p. 62-63 ; I. Gajda, 1997 a, p. 165.

⁶⁶³ Elle n'apparaît que dans Gl 913 et *CIH* 405 (non datées) et dans *RÉS* 3951 (v. V^e-IV^e s. av. J.-C.).

une antienne revient régulièrement dans la littérature scientifique : Şirwâḥ aurait été la première capitale sabéenne, avant que Ma'rib ne la remplace dans le courant du VII^e s. av. J.-C.⁶⁶⁴. Comme l'avance I. Gerlach, cette thèse ne se fonde sur aucune donnée tangible issue de la fouille ou des textes mais uniquement sur des interprétations hâtives à remettre dans le contexte de la découverte du royaume de Saba⁶⁶⁵. Au moment où cette hypothèse était émise, peu de données étaient par ailleurs connues sur l'occupation protohistorique de Ma'rib. Il ne fait aujourd'hui nul doute que Ma'rib était largement développée à cette époque. Le site de Şirwâḥ, fondé sur un affleurement rocheux, ne semble pas plonger les racines de son occupation loin dans le II^e millénaire av. J.-C. comme nous avons pu l'observer dans le Jawf. Le développement d'un sanctuaire fédérateur sabéen n'implique nullement la présence d'une ville aux abords. Nombre de sanctuaires et hauts-lieux sabéens sont isolés, que ce soit le sanctuaire d'al-Masâjid, celui du jabal al-Lawdh, du sha'b al-'Aql ou ceux du jabal Balaq. Même le temple Awwâm est distant de plus de deux kilomètres de la ville de Ma'rib. Les données semblent plutôt converger pour indiquer que Şirwâḥ ne devait probablement comporter qu'une petite communauté sédentaire implantée non loin des sanctuaires. Celle-ci ne s'agglomère probablement autour du site qu'avec les travaux entrepris au milieu du VII^e s. av. J.-C. ou dans les décennies qui s'ensuivent. Le site fortifié est alors à peine plus grand que ceux d'al-Asâḥil, Kharibat Sa'ûd, Yalâ et Hajar ar-Rayḥânî.

Si la ville de Şirwâḥ ne fut pas capitale sabéenne, I. Gerlach se demande quelle fonction revêtait le site : était-il un centre culturel ? Une étape commerciale et caravanière ? Ou tout simplement un site d'habitat « normal »⁶⁶⁶ ? Loin de le cantonner à l'une de ces fonctions, ce sont précisément la combinaison de ces éléments qui définissent cette ville et en caractérisent sa plurifonctionnalité. D'un pôle visiblement religieux puis défensif, Şirwâḥ se hisse au rang de site urbain par le développement des fonctions économiques, notamment avec la mise en place d'un vaste périmètre irrigué, dont nous n'avons de mentions textuelles qu'à partir de la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., et avec l'exploitation des carrières d'albâtre proches du site. Le site s'insère alors dans le tracé des voies commerciales de l'époque par la construction d'une route qui relie Şirwâḥ aux carrières d'albâtre et aux grands axes du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn.

Dès le IV^e s. av. J.-C., Şirwâḥ est une composante indissociable du cœur du royaume sabéen. Gl 927 nous en donne l'image d'un relais défensif dont on cherche à entretenir les routes et passes qui la relie à Ma'rib afin d'optimiser le contrôle de la région.

⁶⁶⁴ Voir à titre d'exemple A. Fakhry, 1952, p. 29, H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 22 ; D. B. Doe, 1983, p. 124 ou encore A. de Maigret, 1996, p. 69. Plus récemment encore, en octobre 2005, dans le cadre d'une conférence effectuée au musée du Louvre, M. Ibrahim faisait de Şirwâḥ la capitale sabéenne « montagnarde » par opposition à Ma'rib, implantée en bordure du désert.

⁶⁶⁵ I. Gerlach & J. Heckes, 2003, p. 174-175.

⁶⁶⁶ I. Gerlach & J. Heckes, 2003, p. 175.

H. von Wissmann y voit alors un poste défensif stratégique face à l'instabilité qui affecte la région des Hautes-Terres⁶⁶⁷.

Comme les autres villes sabéennes de Barâqish, al-Asâhîl et Kharibat Sa'ûd, Şirwâh dispose d'institutions propres de gestion de la ville et des populations locales dès les VII^e-VI^e s. av. J.-C. sous la forme du *kabîr*, des *qayn-s* et d'un conseil (*ms³wd*), plus tard des *qayl-s*. Quoi qu'il en soit, le souverain sabéen conserve une autorité directe sur cette administration, durant toute la période d'existence de la ville. Il apparaît comme le principal bâtisseur. La mise sous tutelle ou servitude de populations (Fa 3) ou l'implantation de nouvelles populations (Gl 904) ne se font que sous sa protection symbolique, sous sa probable autorité.

Le dernier point concernant Şirwâh découle de l'ambiguïté permanente, et que l'on a déjà observée dans le Jawf, que pose un nom désignant à la fois une tribu, l'un des sites qu'elle occupe et peut-être même un territoire plus vaste. Avant le II^e s. av. J.-C., il est intéressant de noter que les habitants de cette région ne se désignent jamais par rapport à la ville de Şirwâh. Celle-ci est mentionnée en tant que telle à une seule reprise, dans le texte RÉS 3951, rédigé par un souverain sabéen. Ce dernier désigne alors la tribu de Şirwâh, la ville de Şirwâh, les nobles de Şirwâh, etc. Jusque-là, précisons que le toponyme n'est attesté qu'une seule fois de manière certaine, avec le « Haram de Şirwâh » évoqué dans CIH 869+624⁶⁶⁸ ; dans ce contexte, Şirwâh peut tout aussi bien être entendu comme toponyme que comme nom de tribu.

À partir du II^e s. av. J.-C., et durant les quatre siècles qui suivent, un changement apparaît dans la manière dont les populations locales définissent leur identité. Elles se définissent par deux éléments : leur clan ou lignage d'une part ; l'appartenance à la ville de Şirwâh d'autre part. Ceci est le cas de l'auteur de Gl 1572, Ilisharaḥ qui se dit *banû Yuḥamin* et Şirwâḥite, de celui de Fa 30bis, du clan Ḥabâb, de ceux de CIH 544 et de CIH 398 du lignage de Mawqaṣ⁶⁶⁹. Un élément permet d'établir que la *nisba* « Şirwâḥite » désigne alors les habitants de la ville de Şirwâh et non les membres d'une tribu : l'inscription Fa 30. Celle-ci évoque Şirwâh comme un lignage serviteur du clan 'Annân, l'un des deux clans dominants de la région avec les Ḥabâb, or les membres de ces clans dominants se disent Şirwâḥites ; il est entendu qu'ils ne peuvent se définir comme membres d'un lignage qui leur est soumis et que par Şirwâḥites, il faut entendre habitant de Şirwâh. Cette *nisba* apparaît à la même période que le qualificatif d'Almaqah dans le temple de

⁶⁶⁷ H. von Wissmann, 1982, p. 347, 349.

⁶⁶⁸ L'inscription Gl 1642 mentionne peut-être les *qayn-s* de Şirwâh ; ceci s'appuie toutefois sur une restitution du terme Şirwâh, qui se fonde elle-même sur un schéma habituellement appliqué dans les textes ; aucune lettre ne permet toutefois de restituer avec certitude le nom propre.

⁶⁶⁹ La *nisba* « Şirwâḥite » se retrouve par ailleurs dans les inscriptions YMN 19, Gl 1655, Ja 717+805 et CIH 397 entre le I^{er} s. av. J.-C. et le III^e s. ap. J.-C.

Şirwâḥ : « Almaqah, Maître des ibex de Şirwâḥ »⁶⁷⁰. On peut alors se demander si outre une désignation du lieu de résidence, le terme Şirwâḥite ne pourrait être employé par différentes personnes se reconnaissant dans un culte commun.

Aux III^e-IV^e s. enfin, Şirwâḥ désigne autant une tribu fédérée avec celles de Khawlân Khâḍil et Haynân que la ville de Şirwâḥ (Fa 3, Ir 23, Ja 649 et Ir 28). Il est difficile de préciser le sens de la *nisba* Şirwâḥite durant cette dernière phase. Elle semble toujours désigner les habitants de la ville, à en croire Fa 3 où l'on trouve la formule « les Şirwâḥites, habitants de la ville de Şirwâḥ » ; elle est peut-être également utilisée comme référent identitaire par les membres de la fédération tribale de Şirwâḥ, Khawlân Khâḍil et Haynân.

En résumé, avant le II^e s. av. J.-C., le nom de Şirwâḥ désigne une bourgade fortifiée dont l'extension du territoire reste indéterminée. À partir du II^e s. av. J.-C., le nom de Şirwâḥ désigne un petit lignage local, soumis à l'un des clans dominants de la région, mais surtout une ville. Par ailleurs, il est introduit dans l'épithète de la divinité tutélaire. De ces deux emplois dérive probablement la *nisba* « Şirwâḥite » dont l'usage se répand dans les inscriptions. Le territoire contrôlé et exploité par la ville s'étend à toute la plaine et aux piémonts environnants. Dans un troisième temps, aux III^e-IV^e s., le terme conserve les acceptions précédentes de toponyme et de composante de l'épithète d'Almaqah ; il apparaît aussi dans le nom de la fédération des tribus de Şirwâḥ, Khawlân Khâḍil et Haynân, à la tête de laquelle un *qayl* rattaché au clan Ḥabâb est placé. Dans cette fédération, la tribu Şirwâḥ ne semble pas avoir réellement d'ancrage historique autre que dans la toponymie locale et dans le culte d'Almaqah.

Nous ne connaissons pas la raison pour laquelle le site est abandonné. Cet abandon est postérieur à la première moitié du IV^e s., date à laquelle les *qayl*-s de Şirwâḥ sont encore attestés (Ir 28) et une salle à colonnes aménagée dans le bâtiment à fonction administrative⁶⁷¹. En 547, l'inscription mentionnant les réalisations du souverain Abrahâ, CIH 541, évoque une expédition qui passe au nord de Şirwâḥ. Le nom n'est plus qualifié de *hagar*, il semble qu'il ne soit évoqué que comme repère topographique dans le paysage, à l'instar de la mention de Barâqish dans Ja 643 et Ja 619 (*cf. supra*).

⁶⁷⁰ Voir les inscriptions Robin-Şirwâḥ 7, RÉS 4964, Gl 1638, Fa 9, Fa 28 et Gl 1655.

⁶⁷¹ I. Gerlach & J. Heckes, 2003, p. 172.

YALÂ (HFRY, HAFARAY)

Coordonnées : 15° 13' 16" N - 45° 09' 40" E

Superficie : 2,3 ha

Bibliographie indicative

- Breton J.-F., 1991 a. « À propos de Najrân ». In Université catholique de Louvain (éd.), *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans*, Publications de l'institut orientaliste de Louvain 39, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Peeters Press, p. 61, 68-71.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 84-86, 151-152.
- Edens Ch. & Wilkinson T. J., 1998. « Southwest Arabia during the Holocene: Recent Archaeological Developments », *Journal of World Prehistory* 12, p. 93.
- Garbini G., 1992. « Le iscrizioni su ceramica da ad-Durayb - Yalâ », *Yemen, Studi archeologici, storici e filologici sull'Arabia meridionale*, vol. 1, p. 79-91.
- Maigret A. de, 1997 a. « L'aube de l'histoire dans le Yémen intérieur ». In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba'. Exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe*, Paris, Flammarion, p. 50-51.
- Maigret A. de, 2002. *Arabia Felix. An Exploration of the Archaeological History of Yemen*, Londres, Stacey International, p. 173-184, 273-285.
- Maigret A. de (éd.), 1988. *The Sabaeen Archaeological Complex in the Wâdî Yalâ (Eastern Hawlân at-Tiyâl, Yemen Arab Republic). A Preliminary Report*, Reports and Memoirs XXI, Rome, IsMEO.
- Maigret A. de & Robin Ch., 1989. « Les fouilles italiennes de Yalâ (Yémen du Nord) : Nouvelles données sur la chronologie de l'Arabie du Sud préislamique », *CRAIBL*, avril-juin 1989, p. 280-291.
- Robin Ch., 1990. « Recension : Alessandro de Maigret (éd.), *The Sabaeen Archaeological Complex in the Wâdî Yalâ (Eastern Hawlân at-Tiyâl, Yemen Arab Republic). A Preliminary Report*, IsMEO, Reports and Memoirs XXI, Rome, 1988 », *BCAI* 7, p. 176-179.

Localisation géographique et topographique

Yalâ, également nommé ad-Durayb⁶⁷², l'ancienne Hafaray se situe à 102 km à l'est de Şan'â' et à 29,5 km au sud-ouest de Ma'rib. Le site est implanté dans une petite plaine, isolée de la bordure désertique par un anticlinal de roches sédimentaires à l'est, limitée à l'ouest par une crête granitique et au sud par un massif de gneiss. Le site se trouve en rive droite du wâdî Yalâ, affluent du wâdî Dhana.

Historiographie de la recherche

Le site fut découvert au cours des prospections de la mission archéologique italienne en République arabe du Yémen (MAIRAY) effectuée dans le wâdî Yalâ en juillet 1985. Cette visite fut suivie de deux études de surface (relevé des structures et des environs) menées en août et septembre de la même année. En 1987, une fouille archéologique a été menée sur le site, livrant des résultats intéressants sur la période de transition entre âge du bronze et période sudarabique.

⁶⁷² Afin d'éviter les confusions avec le site homonyme du wâdî Raghwân, nous ne conserverons que l'appellation Yalâ.

La ville : données archéologiques

Le site d'habitat

Le centre antique est un établissement fortifié de plan triangulaire, de 230 m de long sur 170 m de large, d'une surface *intra-muros* de 2,3 ha (Fig. 44). Une butte de 7 à 8 m de hauteur s'est révélée être une accumulation d'au moins trois occupations successives⁶⁷³. De nombreux monticules attestent la présence de structures d'habitat. Les deux tiers sud-est du site forment une ville haute dominant de plusieurs mètres le reste du site. La ville haute comporte une vingtaine de monticules dessinant un ovale irrégulier autour d'un espace vierge de construction, interprétés par A. de Maigret comme les vestiges de structures d'habitat juxtaposées qui formaient un premier système de fortification avant qu'un rempart autonome ne soit bâti⁶⁷⁴. Une structure d'habitat a été fouillée par la mission italienne, la « maison A », conservée sur une hauteur de 5 m. Cette structure est précédée de deux phases architecturales antérieures de plan assez similaire. Des datations ¹⁴C ont fourni les fourchettes chronologiques suivantes : Phase A (destruction de la maison) : 810-600 av. J.-C. ($\pm 2\sigma$) ; fin de la phase B : 1050-830 av. J.-C. ($\pm 2\sigma$) ; fin de la phase C : 1400-1000 av. J.-C. ($\pm 2\sigma$). L'analyse du matériel céramique et des inscriptions confirment cette fourchette chronologique⁶⁷⁵. Le site ne semble pas avoir été réoccupé au-delà de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.

Un site fortifié

Un mur de fortification autonome est préservé sur les deux tiers de son tracé originel (580 m). Le tracé suit le contour de la ville haute et le déborde d'une cinquantaine de mètres vers le nord. La construction est relativement homogène, des bastions sont aménagés à intervalles réguliers. L'inscription Y.85.Y/3a-b évoque la construction d'une maison et du rempart ; elle daterait de la fin du VII^e s. - déb. VI^e s. av. J.-C.⁶⁷⁶. Nous avons mentionné précédemment la présence d'un probable système défensif antérieur formé par la juxtaposition des structures d'habitat, formant une couronne. Celui-ci pourrait être contemporain des phases d'occupation B ou C.

Un centre religieux

Si la fouille n'a pas permis de mettre en évidence la présence d'un lieu probablement sacralisé dans une gorge affluente, le sha'b al-'Aql, à 2,5 km de là. De nombreuses inscriptions rupestres, associées à quelques structures, escaliers et citernes naturelles, commémorent les chasses rituelles de deux *mukarrib-s* sabéens Yatha'amar

⁶⁷³ A. de Maigret & Ch. Robin, 1989, p. 283.

⁶⁷⁴ A. de Maigret (éd.), 1988, p. 15 ; voir également J.-F. Breton, 1994 a, p. 151.

⁶⁷⁵ A. de Maigret (éd.), 1988 ; A. de Maigret & Ch. Robin, 1989.

⁶⁷⁶ Datation basée sur la graphie de type B4 (A. de Maigret & Ch. Robin, 1989, p. 289 ; voir également J.-F. Breton, 1994 a, p. 151-152).

Bayyîn fils de Sumhu'alî et Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî⁶⁷⁷. Elles datent l'activité de ce qui pourrait être un sanctuaire rupestre des VIII^e-VII^e s. av. J.-C., activité contemporaine de la dernière phase d'occupation du site.

Le territoire

Du fait d'un relief incisé, le territoire de Yalâ est naturellement limité à la plaine du wâdî Yalâ et à ses affluents en amont. Le sanctuaire du sha'b al-'Aql en forme la limite en amont, à 2,5 km ; un site d'habitat étalé, al-Jafna, constitue un relais entre le sanctuaire rupestre (à 500 m) et la ville de Yalâ (à 2 km). À 300 m en amont de ce village, un long barrage de 2 à 6 m d'épaisseur et de 350 m de long dévie les écoulements du wâdî Qawqa, naturellement tournés vers le wâdî Dhana, pour les réorienter vers le wâdî Yalâ. Le village d'al-Jafna profite ainsi de ses eaux abondantes au point où le débit, étalé, est de moindre violence. Il est entouré d'importants dépôts sédimentaires. Le village regroupe plusieurs enclos, une vingtaine de maisons avec des structures de stockage réparties sur les affleurements rocheux le long de la zone cultivable. De la céramique de type sabéenne identique à celle trouvée à Yalâ établit une contemporanéité de l'occupation des deux sites. Les données archéologiques, hydrologiques et paléobotaniques convergent pour associer à cet habitat une activité agricole intensive⁶⁷⁸.

L'extension du territoire de la ville de Yalâ se calque sur celui de son terroir ; il n'inclut que de rares installations telle que celle d'al-Jafna. Tel qu'il a été reconnu, il comporte trois centres d'occupation distants de quelques centaines de mètres les uns des autres (sha'b al-'Aql, al-Jafna et Yalâ), reliés par un facteur hydraulique commun, le wâdî Yalâ. L'essentiel de la subsistance du site est tirée de la mise en culture d'un périmètre autour d'al-Jafna et au nord de Yalâ ; ce dernier est attesté par la présence d'anciens champs visibles sur les photographies aériennes⁶⁷⁹.

L'organisation sociale

La tutelle du *mukarrîb* sabéen sur la région se manifeste dans les inscriptions du sha'b al-'Aql ; des chasses rituelles étaient organisées dans les environs, le souverain se déplaçait en compagnie des personnages influents de son entourage mentionnés dans ces textes (un officier est qualifié du terme *mqtwn* dans Y.85.AQ/1). Quelques grands lignages sabéens y sont également mentionnés (Gadan dans Y.85.AQ/2 par exemple). Ceci ne révèle qu'une tutelle sabéenne et non la structure sociale des habitants de Yalâ. Les inscriptions d'al-Jafna mentionnent des membres des clans Kalb et Ḥalḥal. Ce dernier est notamment mentionné sur le site Kharibat Sa'ûd ; les inscriptions qui les évoquent semblent se rattacher au groupe des inscriptions du sha'b al-'Aql et auraient pour auteur des

677 A. de Maigret (éd.), 1988, p. 2-4 ; G. Garbini, 1988 ; Ch. Robin, 1996 a, col. 1225.

678 A. de Maigret (éd.), 1988, p. 9.

679 *Ibid.*, p. 18.

personnages se joignant aux chasses rituelles plus que des autochtones. Elles ne nous apportent pas plus d'information sur la structure sociale locale. L'inscription Y.85.Y/3 mentionne la construction du rempart de Yalâ et semble évoquer les habitants de la ville si l'on accepte le choix de G. Garbini de traduire le terme *khlfh* par cette acception⁶⁸⁰. On pourrait alors supposer que la communauté des habitants de l'antique Ḥafaray (Yalâ) se distingue par son statut de celles des sites environnants. La présence d'imposantes structures d'habitat, renfermées sur elles-mêmes et formant un anneau avant qu'un rempart autonome ne soit bâti, s'opposant par leurs dimensions aux fermes d'al-Jafna, confirmerait cette différence sociale.

Synthèse historique

Le site de Yalâ connaît un développement progressif et continu, depuis la fin du II^e millénaire av. J.-C. jusqu'à la fin de la période des *mukarrib-s* de Saba'. Le site constitue d'abord une petite bourgade formée de structures d'habitat imposantes accolées les unes aux autres sur une superficie d'un hectare et demi. Il forme alors un petit centre administratif fortifié local. Vers le VII^e s. av. J.-C., pour des raisons qui nous échappent (insécurité, croissance démographique, besoin d'englober des structures *extra-muros* dans un espace protégé), la population est amenée à entourer le site d'un mur autonome. Dans le courant du VI^e s. av. J.-C., le site semble brutalement abandonné. Deux hypothèses peuvent être envisagées : la première serait liée à la rupture du barrage déviant les eaux du wâdî Qawqa en direction du wâdî Yalâ ; la seconde pourrait être liée à une destruction brutale du site, envisagée par la présence d'une couche d'incendie dans les niveaux supérieurs de la fouille. La corrélation des deux événements enfin pourrait à plus forte raison justifier la désertion de cette région, l'affaiblissement ou le départ d'une élite dirigeante consécutif à un événement malheureux ne permet plus le financement des travaux nécessaires à la remise en eau des périmètres irrigués d'al-Jafna et de Yalâ. L'agriculture, dès lors extensive, et le pastoralisme ne permettent plus la survie de la communauté de Ḥafaray.

L'étude menée dans cette région présente de nombreux intérêts. Elle met une nouvelle fois en évidence la continuité d'un peuplement attesté dès l'âge du bronze, qui se maintient durant la période proto-sudarabique et le début de la période sudarabique, continuité caractérisée par une maîtrise croissante de l'irrigation et un développement progressif de son centre fonctionnel, Yalâ. Le développement du site va de pair avec celui de l'écriture, avec la présence de tessons inscrits d'abord, datés de la période proto-sudarabique⁶⁸¹, puis de graffiti et inscriptions monumentales durant la phase initiale de la période sudarabique ancienne. Conjointement à cette évolution, les populations locales

⁶⁸⁰ G. Garbini, 1988, p. 38. Ce terme comporte de nombreuses acceptions parmi lesquelles d'autres pourraient convenir comme « porte de la ville » ou « territoire autour d'une ville ».

⁶⁸¹ G. Garbini, 1992.

s'intègrent dans un cadre de plus en plus large, en s'insérant dans la fédération des tribus réunies sous l'autorité des *mukarrib-s* de Saba'. Ces derniers font de cette région le cadre d'un rite majeur de l'unité sabéenne, la chasse rituelle, dont les hauts-faits sont célébrés dans le petit sanctuaire rupestre voisin du sha'b al-'Aql. Malgré ces changements, A. de Maigret signale que :

« la fouille a montré une grande continuité culturelle à travers toute la stratigraphie. Cela pourrait suggérer qu'il n'y a eu aucun changement décisif dans le caractère ethnique de ses habitants, jusqu'à la destruction de la ville, vers 600 av. J.-C. »⁶⁸².

Cette évolution du peuplement du wâdî Yalâ, continue et endogène, s'accompagne d'une tripartition fonctionnelle du territoire : en limite du terroir, sur les piémonts, le sanctuaire rupestre du sha'b al-'Aql polarise l'activité culturelle régionale ; le village d'al-Jafna assure la subsistance des populations locales par la construction d'un terroir sur un terrain concentrant les écoulements du jabal as-Sahl et protégé de la violence des crues par sa configuration ; plus en aval enfin, un site proto-urbain, Yalâ, regroupe probablement une élite locale et concentre progressivement les fonctions administratives et défensives nécessaires au développement et à la sécurité du terroir. Ce dernier se développe alors dans des zones plus étendues, en aval du site.

⁶⁸² A. de Maigret, 1997 a, p. 51.

HAJAR AR-RAYĤĀNĪ (MRD‘, MARDĀ‘)

Coordonnées : 15° 04' 22" N - 45° 17' 46" E

Superficie : env. 3 ha

Bibliographie indicative

- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 18, 115-116.
- Edens Ch. & Wilkinson T. J., 1998. « Southwest Arabia during the Holocene: Recent Archaeological Developments », *Journal of World Prehistory* 12, p. 94-95.
- Glanzman W. D. & Ghaleb A. O., 1987. *The Wādī alJubah Archaeological Project, vol.3: Site Reconnaissance in the Yemen Arab Republic, 1984: The stratigraphic probe at Hajar ar-Rayĥānī*, Washington, American Foundation for the Study of Man.
- Grolier M. J., Brinkmann R. & Blakely J. A. (éds), 1996. *The Wādī alJubah Archaeological Project, vol.5: Environmental Research in Support of Archaeological Investigations in the Yemen Arab Republic, 1982-1987*, Washington, American Foundation for the Study of Man, *passim*.
- Toplyn M. R., 1984. *The Wādī alJubah Archaeological Project, vol. 1: Site Reconnaissance in North Yemen, 1982*, Washington, American Foundation for the Study of Man, p. 15-16, 33, 64-65.

Localisation géographique et topographique

Hajar ar-Rayĥānī se situe en aval du cours moyen du wādī al-Jūba, non loin de la passe du jabal al-Badiya, à l'est de l'actuel village de Jūbat al-Jadīda. Il est implanté à 40 km au sud de Ma'rib, à 120 km à l'est-sud-est de Ṣan'ā' et à 55 km à l'ouest de Hajar Kuḥlān. Ce site domine la plaine environnante de plusieurs mètres, au confluent des wādīs al-Jūba et Najja' ; sa partie orientale est occupée par des constructions modernes ; le sud du site est préservé.

Historiographie de la recherche

Une première prospection systématique a été entreprise dans le wādī al-Jūba par la mission américaine de l'*American Foundation for the Study of Man* en 1982. Une cinquantaine de sites furent alors recensés dans le cours principal du wādī et quelques-uns de ses affluents⁶⁸³. Seul celui de Hajar ar-Rayĥānī se distingue, par sa superficie et son rempart, d'un ensemble de hameaux et de villages. En 1984, un ravinement a été mis à profit dans la partie ouest du site pour la réalisation d'un sondage stratigraphique. Ce dernier a été effectué à proximité de l'enceinte, sur 6 m de profondeur⁶⁸⁴.

La ville : données archéologiques

L'espace intra-muros

Il forme un parallélogramme de 180 m de côté, d'une superficie d'environ 3 ha (Fig. 45). Le sondage en bordure du site a permis de mettre en évidence sept phases

⁶⁸³ M. R. Toplyn, 1984.

⁶⁸⁴ W. D. Glanzman & A. O. Ghaleb, 1987.

d'occupation. La plus ancienne est datée par la céramique et par une datation radiocarbone des VII^e-V^e s. av. J.-C.⁶⁸⁵. La phase la plus récente de l'occupation, phase II, date des premiers siècles de l'ère chrétienne (céramique jaunâtre et verdâtre, tesson à glaçure, monnayage dans la couche supérieure fournissant un *terminus post quem*). La localisation du sondage, en bordure du site, ne permet pas la mise en évidence d'une occupation antérieure au VII^e s. av. J.-C. sous la partie centrale du site.

Fonction artisanale

Différents types d'activités artisanales sont attestés sur le site. La présence d'amas de tessons témoigne d'une production céramique locale importante au moins dans les niveaux V et IV (IV^e-III^e s. av. J.-C.). Une activité métallurgique, la fonte du cuivre principalement, est également connue dans le secteur sondé durant la quasi-totalité de l'occupation (attestée entre le VII^e-VI^e s. av. J.-C. et le I^{er}-II^e s. ap. J.-C.).

Un site fortifié

Un rempart de 720 m de long entoure le site. Différents éléments en permettraient la datation. Si l'on accepte la localisation que propose E. Glaser, le texte Gl 1122+1116+1120 proviendrait des environs du site⁶⁸⁶. Il mentionne la fortification de Marda' par le *mukarrib* sabéen Yada'il Dharih fils de Sumhu'alî, fournissant ainsi le nom antique de Hajar ar-Rayhâni et une date de construction du rempart (milieu du VII^e s. av. J.-C.). Quelques textes plus tardifs, en langue qatabânite, évoquent la construction de plusieurs tours entreprise par le *mukarrib* qatabânite Hawfi'amm Yuhan'im fils de Sumhuwatar (RÉS 3671, RÉS 3669, RÉS 3675) vers le V^e s. av. J.-C.⁶⁸⁷ et par le *mukarrib* qatabânite Shahr Ghaylân, fils de Abishibâm (RÉS 4162) ou ses subordonnés (RÉS 3552).

Le territoire

La prospection systématique effectuée par la mission américaine n'a révélé qu'un seul site majeur dans l'ensemble du cours supérieur et moyen de la vallée du wâdi al-Jûba, celui de Hajar ar-Rayhâni. Le reste de la vallée est ponctué d'un village (al-Masil) et de vingt-quatre hameaux et habitats isolés antiques. Un périmètre irrigué est situé en amont de Hajar ar-Rayhâni, bordé par ces hameaux. Des systèmes de dérivation récupéraient les écoulements en bordure de la plaine, complétés par un réseau de puits⁶⁸⁸. La surface totale couverte par des sédiments d'origine anthropique a été estimée, dans le bassin d'al-Jadida

⁶⁸⁵ 795 ± 415 BC-CAL (précision 2 σ).

⁶⁸⁶ Le fait qu'il ait été retrouvé réemployé dans le wâdi Yalâ par la mission archéologique italienne implique soit son déplacement au cours du XX^e s., soit une erreur de localisation par E. Glaser.

⁶⁸⁷ La datation se fonde sur la graphie des inscriptions, graphie B1 dans la typologie qatabânite de A. Avanzini (2004), graphie C2-C3 dans celle de Pirenne (1956). Ce souverain est par ailleurs considéré comme le premier des *mukarrib-s* de Qatabân.

⁶⁸⁸ W. C. Overstreet, M. J. Grolier (1996, p. 354, 360) : 55 puits, pour la plupart creusés durant la période préislamique, ont été recensés dans la plaine.

(cours moyen du wâdî al-Jûba), à environ 2565 ha⁶⁸⁹, englobant les espaces mis en culture durant la période sudarabique et depuis la reprise de l'agriculture dans cette région au milieu du XIX^e s. Les cultures modernes se superposent aux zones de culture antiques ; la quasi-totalité de la surface cultivable était exploitée durant la période préislamique⁶⁹⁰. On peut ainsi estimer que l'exploitation du cours moyen du wâdî était en mesure d'assurer la subsistance d'environ 8 500 habitants⁶⁹¹. Si l'ensemble de la vallée est occupé, celle-ci semble placée sous le contrôle de Hajar ar-Rayḥânî, seul véritable site d'importance. Celui-ci concentrait probablement une large partie de la population agricole si l'on considère le soin croissant apporté aux cultures à mesure que l'on s'approche du site⁶⁹². Implantée en aval du cours moyen, Hajar ar-Rayḥânî est isolée du cours inférieur du wâdî par un goulet d'étranglement. Son attraction ne s'exerçait probablement pas dans la région en aval si l'on considère la présence d'au moins deux sites fortifiés sous le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, Wanab et Ya'arat⁶⁹³.

L'organisation sociale

En dehors de la prise en charge des grands travaux de construction par les *mukarrib*-sabéens puis qatabânites, et donc d'une tutelle successive de ces souverains sur le site, aucun élément ne permet de définir son organisation sociale.

Synthèse historique

D'un point de vue purement fonctionnel, le site d'habitat de Hajar ar-Rayḥânî, avec des fonctions uniquement défensives et artisanales et une superficie modeste, par rapport à sa longue occupation, n'apparaît tout au plus que comme une petite ville. Au centre d'un terroir développé sur une grande partie du cours moyen du wâdî al-Jûba, il exerce son attraction sur les hameaux implantés en bordure du périmètre irrigué, en tant que centre fortifié et site de production artisanale (céramique et métallurgie).

Le site semble à première vue enclavé dans un wâdî au bassin versant réduit. Sa position s'avère importante, si l'on considère le contexte de l'époque. Il apparaît d'abord comme un site frontalier, dans une zone tampon entre le cœur du royaume sabéen (wâdî

⁶⁸⁹ W. C. Overstreet, M. J. Grolier (1996, p. 343, 365) avancent le chiffre de 47% d'une surface de 57 km².

⁶⁹⁰ *Ibid*, p. 391.

⁶⁹¹ Cette estimation se base sur les chiffres de la population de Ma'rib en 1973, 13 000 habitants, qui exploitaient une zone irriguée de 3 900 ha (U. Brunner, 1983, p. 105-106).

⁶⁹² Les analyses des quantités de phosphates et de cations dans les sédiments révèlent un fumage du sol de plus en plus important à mesure que l'on s'approche de Hajar ar-Rayḥânî (W. C. Overstreet, M. J. Grolier, 1996, p. 366), ce qui nous amène à penser que la majeure partie des agriculteurs résidaient dans ou à proximité du site ; le rôle des hameaux répartis dans le périmètre irrigué doit ainsi être relativisé.

⁶⁹³ Ces deux sites ne sont attestés que par l'inscription RÉS 3946/1 (Wnb et Y'rt) ; leur localisation dans la région se base sur le contexte de l'inscription, sur l'identification de l'antique Wanab avec un toponyme actuel identique et sur l'identification de Ya'arat avec l'actuelle Ya'ara, voisine de Wanab (Ch. Robin & U. Brunner, 1997).

Dhana) et celui de Qatabân (wâdis Ḥarîb et Bayḥân). Ce fait transparaît dans la mise en place et l'entretien de fortifications par les *mukarrib-s* de Saba' d'abord, après les conquêtes de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, puis par les *mukarrib-s* de Qatabân, alors qu'ils s'étendent dans la région consécutivement au déclin sabéen, vers les VI^e-V^e s. av. J.-C.

Le site fait également figure d'étape sur la route entre les royaumes de Qatabân et de Saba'⁶⁹⁴. Implanté à un jour de marche de Ma'rib et de Ḥinû az-Zurayr (wâdi Ḥarîb), à deux jours de marche de Hajar Kuḥlân, il constitue un relais abrité pour les caravanes transitant entre les capitales qatabânite et sabéenne à l'abri du désert et des dangers potentiels que constituent les populations nomades. Par ailleurs, il forme une étape naturelle sur la route entre le wâdi Ḥarîb et le wâdi Dhana ; la présence de failles transversales aux lignes de crête, offre des passes naturelles praticables. Un calcul du chemin le plus court sur logiciel de SIG⁶⁹⁵ révèle qu'il est bien plus aisé de transiter par ces passes que de pratiquer la route du désert (Fig. 65). Au-delà d'une simple échappatoire aux pistes de la bordure désertique, le site de Hajar ar-Rayhâni constitue un relais naturel sur les voies de circulation.

Le sondage montre une contraction du tissu de l'habitat dès le début de l'ère chrétienne ; la zone sondée ne fait alors figure que de simple zone de rejet, à laquelle s'ajoute l'effondrement des structures environnantes. L'inscription Bar'ân DAI 2 mentionne toutefois l'agrandissement d'une demeure au III^e s., par un client du clan Saḥar, preuve d'une activité de construction persistante sur le site. Hajar ar-Rayhâni ne présente pas la trace d'un abandon brutal. Elle semble être progressivement délaissée. Une explication à cet abandon pourrait résider dans la salinisation croissante du sol qu'attestent les études céramologiques⁶⁹⁶ autant que sédimentologiques⁶⁹⁷. Cette salinisation des sols pourrait être à l'origine d'une rupture de l'équilibre environnemental nécessaire à la subsistance d'une communauté agraire et donc de l'abandon progressif de la région. D'autres hypothèses avancées, mais non validées, sont un engorgement des systèmes hydrauliques liés à une accumulation sédimentaire trop importante⁶⁹⁸ et une micro-variation climatique dont les effets sur des wâdis de faible bassin versant sont particulièrement dommageables⁶⁹⁹.

⁶⁹⁴ M. R. Toplyn, 1984, p. 65.

⁶⁹⁵ Logiciel ArcMap 8.3 (développé par ESRI).

⁶⁹⁶ W. D. Glanzman & A. O. Ghaleb, 1987, p. 89.

⁶⁹⁷ W. C. Overstreet & M. J. Grolier, 1988, p. 251-257 ; R. Brinckmann, 1996, p. 211 : les taux de concentration saline des échantillons d'anthrosols analysés n'excèdent toutefois généralement pas le seuil de tolérance des céréales cultivées. Si la salinisation a pu déterminer un recul ponctuel de l'occupation, elle ne semble pas être le facteur déterminant d'un abandon de la région et doit être considérée comme un événement localisé et limité.

⁶⁹⁸ Les transformations récentes du paysage ne permettent pas de déterminer le rôle de l'élévation du niveau des anthrosols dans l'abandon du secteur.

⁶⁹⁹ W. C. Overstreet & M. J. Grolier, 1996, p. 427-429.

SPÉCIFICITÉS ET DYNAMIQUES RÉGIONALES DU PEUPLEMENT

a - Une armature urbaine éparse

Contrairement aux cités du Jawf évoquées dans le chapitre précédent, les pôles urbains des Basses-Terres sabéennes se caractérisent par une plus forte dispersion dans le territoire (Fig. 34). À cela une explication simple : chacun de ces pôles dépend, à l'exception de Ma'rib, de crues aux volumes relativement limités, compte tenu de la taille des bassins versants des wâdîs dont ils dépendent. Si l'on interprète l'absence de mention épigraphique des sites du Qâ' Wanab (Wanab, Ya'arat) à partir du VI^e s. av. J.-C. comme un signe de leur déclin, ceci peut-être mis en relation avec l'exploitation croissante des écoulements du wâdî al-Jûba plus en amont, autour de Hajar ar-Rayhânî, qui ne permet plus aux sites en aval d'assurer leur propre subsistance⁷⁰⁰.

Le potentiel du wâdî Dhana n'a étonnamment pas débouché sur une armature urbaine composée de cités-tribus indépendantes telle qu'on l'observe dans le Jawf. On constate, au contraire, une polarisation fonctionnelle très forte de la capitale sabéenne Ma'rib, dans l'oasis d'une part, mais également à l'échelle de tout le royaume sabéen. S'agit-il d'un interventionnisme précoce de la tribu de Saba' visant à étouffer toute concurrence des tribus voisines durant la phase formative des entités politiques à la tête desquelles on trouve un *malik* à partir de la fin du VIII^e s. av. J.-C. ? La présence d'un *mukarrib* (« fédérateur ») à la tête de la tribu de Saba', dès la période où apparaissent les premiers textes, pourrait révéler cette volonté précoce des Sabéens de fédérer sous une même autorité un ensemble de tribus locales. Cette démarche fédéraliste se serait opérée alors que se mettent en place les grands centres urbains du pourtour désertique et aurait étouffé dans l'œuf la naissance de cités appelées à jouer un rôle similaire à celles du Jawf. Ce processus hypothétique semble conforté par l'interventionnisme prononcé du *mukarrib* sabéen dans la gestion des villes sabéennes. Il apparaît dans toutes ces villes comme le principal – pour ne pas dire parfois l'unique – bâtisseur. Nous avons eu l'occasion de voir que tous les remparts édifiés entre le VIII^e s. et le VI^e s. av. J.-C. sont le fait de ce personnage (Kharibat Sa'ûd, al-Asâhil, Şirwâḥ, Ma'rib, Wanab, Ya'arat, Hajar ar-Rayhânî, Hizmat Abû Thawr, peut-être Jidfir Ibn Munaykhir)⁷⁰¹, à l'exception peut-être de celui de Yalâ. Il prend également à charge la construction des sanctuaires fédérateurs consacrés au culte d'Almaqah à proximité de la capitale sabéenne et en bordure du royaume (jabal al-Lawdh, Şirwâḥ, al-Masâjid).

⁷⁰⁰ Voir à ce sujet W. C. Overstreet & M. J. Grolier, 1996, p. 391.

⁷⁰¹ Auxquels s'ajoutent les nombreux sites non localisés fortifiés par Karib'il Watâr fils de Dhamar'ali et mentionnés dans l'inscriptions RÉS 3946.

b - Continuité du peuplement et héritage protohistorique

Les études de site reflètent, à différents niveaux, la continuité qui caractérise le peuplement de la région des Basses-Terres sabéennes et la nature endogène des phénomènes qui concourent à son urbanisation.

Le site de Kawlat al-Lajama, au pied du versant sud du jabal Balaq al-Janûbî, présente quelques points communs avec les sites du bronze ancien des Hautes-Terres. Ce site, occupé durant la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C., est implanté au sommet de cônes d'alluvions, à proximité de dépôts de *playa* attestant d'un environnement plus humide par le passé. Ce site semble donc établi dans un environnement approprié à une économie agricole en mesure d'assurer la subsistance d'une communauté de plusieurs dizaines d'habitants⁷⁰² par l'exploitation d'un wâdî au débit limité mais aux écoulements probablement plus fréquents⁷⁰³. C'est également à cette période que la récupération des écoulements des petits affluents du wâdî al-Jûba dans sa partie amont est entreprise, permettant une distribution de l'eau relativement rapide et à moindre effort⁷⁰⁴. Au cours du II^e millénaire av. J.-C., des systèmes plus ambitieux de captage des écoulements sont mis en place. Ce changement s'opère probablement dès le début de ce millénaire dans le wâdî Dhana, si l'on en croit la date proposée pour le début de l'occupation de la ville de Ma'rib⁷⁰⁵ et au milieu de ce millénaire dans le cours central du wâdî al-Jûba⁷⁰⁶. Le développement de ces périmètres irrigués contribue à celui des sites d'habitat depuis lesquels ils sont gérés et mis en culture. Il favorise l'émergence de sites plurifonctionnels qui apparaissent au I^{er} millénaire av. J.-C. comme des villes (Yalâ, Hajar at-Tamra, Hajar ar-Rayhânî, Ma'rib, etc.), au terme d'un développement qui n'introduit pas de réelle rupture. C'est en tout cas ce que semble indiquer le développement de Yalâ durant la transition entre âge du bronze et période sudarabique. Par ailleurs, plusieurs éléments culturels étayent l'hypothèse d'une continuité de peuplement parmi lesquels l'apparition de sanctuaires archaïques sur le jabal Balaq dont le type se pérennise dans l'architecture des sanctuaires d'Almaqah d'al-Masâjid, du Maḥram Bilqîs ou de Şirwâḥ⁷⁰⁷ ou encore la permanence de certains types céramiques, notamment celui de la « *holemouth jar* »⁷⁰⁸.

Le développement important que connaissent la plupart des sites à partir du début du I^{er} millénaire av. J.-C. est probablement lié à celui qui a dû caractériser le commerce

⁷⁰² Une cinquantaine de structures ont été dénombrées (W. C. Overstreet & M. J. Grolier, 1996, p. 381).

⁷⁰³ J. A. Blakely, C. A. Vitaliano & R. Brinkmann, 1996, p. 317.

⁷⁰⁴ W. C. Overstreet & M. J. Grolier, 1996, p. 379-380.

⁷⁰⁵ R. Eichmann & H. Hitgen, 2003, p. 61 ; site internet du DAI : http://www.dainst.org/index_3073_en.html

⁷⁰⁶ La datation ¹⁴C calibrée d'un échantillon provenant de Hajar at-Tamra permet d'avancer la date de 1720-1430 av. J.-C. (W. C. Overstreet & M. J. Grolier, 1996, p. 365).

⁷⁰⁷ J. Schmidt, 1988 b, p. 148-152.

⁷⁰⁸ W. C. Overstreet & M. J. Grolier, 1996, p. 382.

caravanier de l'époque, à partir du moment où le dromadaire fut massivement employé dans les trajets à longue distance⁷⁰⁹. Nous avons signalé la position privilégiée de Hajar ar-Rayḥānī sur le trajet du wādī Bayḥān à Ma'rib. Nous pourrions citer encore les sites du wādī Raghwān (Kharibat Sa'ūd et al-Asāḥil), sans doute impliqués dans ce commerce. La présence de *kabīr-s* de Haram à al-Asāḥil pourrait attester d'un comptoir commercial haramite sur ce site, Haram jouant alors peut-être un rôle majeur dans le commerce transarabique, avant que ne se développe le royaume de Ma'in. Ma'rib, attirant les caravanes par sa position privilégiée, en tire les bénéfices inhérents. Enfin, en marge du commerce transarabique, Ṣirwāḥ s'est également attirée les profits découlant de l'exploitation de la carrière d'albâtre d'al-Makhdara, dont l'importance transparait dans la voie aménagée qui en facilite l'accès.

c - Contraintes environnementales et changements socioculturels dans la pérennité toute relative d'un réseau urbain

Au regard des cartes de l'évolution du réseau urbain dans les Basses-Terres sabéennes (Fig. 34), l'élément le plus frappant est la rapide disparition des sites en bordure du royaume. Les VI^e-V^e s. av. J.-C. correspondent à une période de déclin et de disparition probable d'un grand nombre de villes sabéennes (Jidfir Ibn Munaykhir, al-Asāḥil, Kharibat Sa'ūd, Wanab (?), Ya'arat (?), Yalā), ou à leur passage dans d'autres entités politiques (Barāqish, Hajar ar-Rayḥānī). Il semble qu'il faille y voir la conjonction de deux phénomènes : une régression du royaume de Saba' d'une part ; une pression écologique d'autre part. Dans l'étude du Jawf, nous avons évoqué le possible recul du front de crue qui fragilise l'existence des sites les plus en aval. Le site de Jidfir Ibn Munaykhir, s'il fut apparemment ravagé par un incendie, n'a pas fait l'objet d'une reconstruction ; son emplacement n'était alors probablement plus aussi attractif que par le passé. Inabba', bien qu'autonome, était apparemment placée sous tutelle sabéenne⁷¹⁰ ; elle semble également être victime du recul du front de crue. Nous avons traité du cas des sites du Qā' Wanab, confrontés à la récupération des écoulements plus en amont par les populations du cours moyen du wādī al-Jūba. A. de Maigret avance la possibilité d'un déclin de Yalā résultant de deux phénomènes – peut-être conjoints – : la rupture du barrage détournant les eaux du wādī Qawqa et un incendie du site. Enfin, l'hiatus entre les phases d'occupation VI et V du sondage de Hajar ar-Rayḥānī, vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.⁷¹¹, pourrait correspondre à la transition entre tutelle sabéenne et tutelle qatabânite du site évoquée précédemment.

⁷⁰⁹ W. C. Overstreet, M. J. Grolier, 1996, p. 383.

⁷¹⁰ Cf. chap. « Inabba' ».

⁷¹¹ W. D. Glanzman & A. O. Ghaleb, 1987

Ainsi, exception faite de Hajar ar-Rayḥānī, Ṣīrwāḥ et Ma'rib, un stress environnemental se manifeste sur tous les sites sabéens à la fin de la période des *mukarrīb-s* de Saba', que ce soit par un recul du front de crue, un engorgement des systèmes hydrauliques ou la rupture d'ouvrages. Cette pression ne serait fatale à elle seule si cette période n'avait également été troublée par des événements politiques dont la teneur précise nous échappe mais qui transparaissent dans l'incendie des sites de Jidfir Ibn Munaykhir et de Yalâ ou dans l'abandon temporaire de Hajar ar-Rayḥānī avant qu'il ne passe sous l'emprise qatabânite, ainsi que dans le passage de Barâqish dans la sphère minéenne. Le pouvoir sabéen n'est plus en mesure de garder le contrôle, d'assurer la protection ou d'effectuer les réparations nécessaires sur ces sites périphériques. On observe alors une contraction brutale du réseau urbain dont l'armature n'est désormais déterminée que par deux pôles : Ṣīrwāḥ et Ma'rib (Fig. 34 c). Si les causes de l'abandon des sites du wâdī Raghwân restent énigmatiques, il est probable qu'un recul du front de crue ou un problème d'engorgement des systèmes hydrauliques aient entraîné le déclin de ces sites au cours d'une période d'affaiblissement du pouvoir sabéen.

Outre les événements qui viennent d'être évoqués, cet affaiblissement de la structure politique sabéenne transparaît à la fois dans l'abandon du titre de *mukarrīb* au profit de celui de *malik*, dans la substitution de l'élite sabéenne au souverain dans les grands travaux (construction du mur du temple Awwâm par les *qayn-s*), dans le renforcement des structures défensives dans ce qu'il reste du territoire sabéen, entre Ṣīrwāḥ et Ma'rib (CIH 418+955).

Des évolutions socioculturelles majeures apparaissent dans la structure sociale autant que dans les modes de représentation de ces populations urbaines. Au I^{er} millénaire av. J.-C., cette structure reste ancrée sur la tribu, se définissant par un lignage, un clan, parfois une tribu qui se confond avec le nom d'une cité comme on a pu l'observer dans le Jawf – à al-Asâḥil notamment. À la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., tout comme nous avons pu l'évoquer dans le Jawf, les manières dont ces populations urbaines se définissent évoluent. À Ṣīrwāḥ comme à Ma'rib, outre la référence au clan ou à la maisonnée, on se dit « habitant de la ville » par une *nisba* (Ṣīrwāḥite) ou une formule plus complète (« habitant/citoyen de la ville de Ma'rib »). Parallèlement ou à la suite de ce phénomène de redéfinition des identités et de modification des référents employés, les populations se regroupent au sein de fédérations de tribus nouvellement constituées par la réunion de tribus plus anciennes – probablement pour les besoins d'un pouvoir qui cherche une légitimité et un contrôle des tribus locales⁷¹².

⁷¹² Au début de l'ère chrétienne, les souverains sabéens sont souvent issus de tribus des Hautes-Terres et ne sont plus héritiers des traditionnels lignages de Saba' et Fayshân ; par ailleurs, les *qayl-s* à la tête des fédérations de tribus sont souvent mis en place par le souverain sans qu'ils n'appartiennent forcément aux tribus qu'ils dirigent, bien qu'ils s'en réclament dans les textes officiels.

Au début de l'ère chrétienne, les villes perdurent autant grâce à un cadre environnemental qui leur reste favorable que, souvent, grâce au soutien du pouvoir. S'il est évident à Ma'rib, il doit aussi être souligné à Hajar ar-Rayḥānî qui attise la convoitise des deux royaumes frontaliers, Saba' et Qatabân. On retrouve cet interventionnisme du pouvoir central dans la défense et la préservation de sites symboliques de l'héritage sabéen (peut-être Ṣirwâḥ d'une part, mais également et surtout les sites du Jawf : al-Bayḍâ' et as-Sawdâ', processus que nous avons déjà longuement évoqué). Les raisons de la disparition de tous ces sites restent souvent obscures, jusqu'à la date même de leur disparition. Le déclin des périmètres irrigués de Hajar ar-Rayḥānî se situe entre le III^e s. av. J.-C. et le II^e s. ap. J.-C. ; le déclin de Ṣirwâḥ, d'al-Bayḍâ' et d'as-Sawdâ' est à replacer entre les IV^e et VI^e s. sans que nous n'en ayons une idée claire. Seul l'abandon de Ma'rib est à peu près daté. Les seuls sites pour lesquels cette question a largement été étudiée sont Ma'rib et Hajar ar-Rayḥānî. Si à Hajar ar-Rayḥānî, nous l'avons vu, les facteurs environnementaux semblent prédominer dans l'explication de l'abandon de la région, la situation à Ma'rib est bien plus complexe, faisant interagir une accumulation sédimentaire préjudiciable au maintien du système hydraulique avec un relâchement de la structure politique nécessaire à sa viabilité. Tant que le site confère au pouvoir une partie de sa légitimité, ce dernier déploie les moyens nécessaires à la promesse d'un rendement agricole non négligeable. Quant le rapport de productivité devient nul ou négatif et que les élites n'ont plus de raisons d'y faire valoir le bien-fondé de leur autorité, l'oasis est alors abandonnée.

LES RÉGIONS DE QATABÂN ET AWSÂN

DÉLIMITATION DU CADRE RÉGIONAL

Les régions de Qatabân et Awsân s'étendent sur les retombées orientales des Hauts-Plateaux yéménites, en bordure d'un ensemble montagneux au relief disséqué. On y trouve d'une part une série de vallées parallèles orientées nord-sud, bordées par les affleurements du socle métamorphique, aux bassins versants modestes à l'exception le wâdî Bayhân⁷¹³ ; d'autre part, des vallées au petit bassin versant, réparties sur le pourtour du massif granitique du jabal an-Nisîyîn et débouchant sur le Ramlat as-Sab'atayn⁷¹⁴. Enfin, s'y ajoutent les deux vallées des wâdîs Markha et Hammâm, orientées sud-ouest - nord-est et comportant de multiples affluents⁷¹⁵.

La taille du bassin versant a eu une influence sur l'urbanisation des différentes vallées, chacun de ces ensembles présentant un type de peuplement spécifique conditionné par le milieu. Nous avons donc pris le parti de traiter chaque grand wâdî par la monographie des quelques sites urbains qui le parsème et qui présentent tous une forme spécifique, liée au milieu et à l'histoire de la région. Compte tenu de la densité de l'habitat reconnu dans la région des anciens royaumes de Qatabân et d'Awsân, chacune des monographies sera complétée d'une étude du peuplement du wâdî dans lequel se trouvent ces villes afin d'illustrer la diversité du peuplement d'une région à la superficie relativement limitée. Nous nous cantonnerons, dans ce chapitre, à l'étude des seules Basses-Terres qatabânites. Bien que ce royaume ait connu une large extension sur les Hautes-Terres méridionales sudarabiques, aucun grand centre urbain ne semble y émerger durant cette période de domination. Nous préférons donc en réserver l'étude dans le chapitre consacré aux régions des Hautes-Terres ħimyarites.

LES SITES

Voir la Fig. 46.

⁷¹³ Il s'agit du wâdî al-Jûba - sur lequel nous ne reviendrons pas -, du wâdî Ĥarîb (env. 1100 km²) et du wâdî Bayhân (env. 4 000 km²).

⁷¹⁴ Ce sont principalement, d'ouest en est, le wâdî Jibâh, le wâdî Şurbân, le wâdî Jafa', le wâdî Shuḥûḥ, le wâdî Żalimayn, le wâdî Ruma et le wâdî Khamûma. Le plus grand d'entre eux, le wâdî Jibâh, ne mesure que 650 km².

⁷¹⁵ Le wâdî Markha comporte un bassin versant d'une superficie identique à celui du wâdî Bayhân (env. 4 200 km²). Le wâdî Hammâm est formé de la réunion des wâdîs Ḍura' et 'Abadân, son bassin versant s'étend sur près de 1300 km².

HİNÛ AZ-ZURAYR (HRBT, HARIBAT) ET LE PEUPLEMENT DU WÂDÎ HARÎB

Coordonnées : 14° 53' 33" N - 45° 30' 50" E

Superficie : env. 5 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 58.
- Beeston A. F. L., 1962. « Epigraphic and Archaeological Gleanings from South-Arabia », *OrAnt* 1, p. 49-50.
- Breton J.-F., 1991 a. « À propos de Najrân ». In Université catholique de Louvain (éd.), *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans*, Publications de l'institut orientaliste de Louvain 39, Louvain-la-Neuve, Université catholique, p. 59-84.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 54-55, 120-122.
- Doe D. B., 1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson, p. 225-226.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 128-129.
- Landberg C. de, 1898. *Arabica n° 5*, Leyde, E. J. Brill, p. 94-95.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 189.
- Wissmann H. von, 1976 a. « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Aelius Gallus ». In Temporini H. & Haase W. (éds), *ANRW*, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband, Berlin-New-York, de Gruyter, p. 471-474.

Localisation géographique et topographique

Hinû az-Zurayr, l'antique Haribat, est implantée en rive gauche du wâdî 'Ayn, affluent du wâdî Harîb, à 34 km à l'ouest-sud-ouest de Hajar Kuḥlân et à 62 km au sud-est de Ma'rib. Il contrôle l'entrée de la ravine menant à la passe de Mablaqa qui relie directement les cours moyens des wâdîs Harîb et Bayḥân.

Le site est établi sur un affleurement rocheux dominant la plaine environnante où les accumulations limoneuses témoignent de la présence d'un périmètre irrigué antique au nord du site.

Historiographie de la recherche

Malgré son remarquable état de conservation, le site n'a jamais fait l'objet de fouilles archéologiques, en raison de l'instabilité des tribus locales et de sa position sur le tracé de l'ancienne frontière entre Nord-Yémen et Sud-Yémen. Le comte C. de Landberg fut le premier à mentionner le site ; il s'en fait décrire les lieux dans les années 1890 depuis 'Adan⁷¹⁶. N. St J. Groom en fit la visite en avril 1948. La description qu'il a faite⁷¹⁷ est complétée par celles d'A. F. L. Beeston⁷¹⁸ et de D. B. Doe quelques années plus tard⁷¹⁹. Ces courtes descriptions sont les seules informations de première main concernant Hinû az-

⁷¹⁶ C. de Landberg, 1898, p. 94-95.

⁷¹⁷ Description reproduite par G. Ryckmans, 1949 b, p. 74-75.

⁷¹⁸ A. F. L. Beeston, 1962, p. 49-50.

⁷¹⁹ D. B. Doe, 1971, p. 225-226 ; D. B. Doe, 1983, p. 128-129.

Zurayr. À cela s'ajoute le plan du site dressé par J.-F. Breton d'après une photographie aérienne. Par ailleurs, plusieurs inscriptions de cette région nous sont connues par les photographies et achats de G. W. Bury en 1899-1900⁷²⁰ et des officiers britanniques en poste dans le wâdi Bayḥân dans les années 1950, les majors T. W. Stubbs⁷²¹ et M. D. van Lessen⁷²². La restitution du lieu de provenance de plusieurs inscriptions, originaires de ce site et conservées au musée de Bayḥân, a pu être établie d'après le contenu du texte ; elles apportent quelques informations complémentaires⁷²³.

Les données stratigraphiques sont en revanche indigentes en ce qui concerne le seul site urbain sudarabique dont le plan est lisible au sol (Fig. 47).

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

L'espace urbain

L'espace bâti couvre une surface totale d'environ 3 ha au sein duquel on peut distinguer une ville haute de 2,5 ha d'une ville basse de 0,5 ha (Fig. 48). Le plan réalisé par J.-F. Breton, d'après photographie aérienne, fait figurer une quarantaine de structures d'habitat en pointillés dans la ville basse, deux fois plus dans la ville haute⁷²⁴, bien que ce dernier ne mentionne la présence que d'une quarantaine de soubassements par ailleurs⁷²⁵ - 50 selon C. de Landberg⁷²⁶. La ville haute domine la plaine environnante de 5 m, édifiée sur ce qu'A. F. L. Beeston suppose être un tell naturel, sous la surface duquel ne se trouve probablement aucune couche d'occupation antérieure⁷²⁷. Elle forme un trapèze d'environ 250 m de côté au nord pour 200 m de côté au sud et 100 m de largeur. L'agencement du tissu urbain, tel qu'il figure sur le plan publié par J.-F. Breton, laisse supposer la présence d'un grand axe de circulation est-ouest divisant le site en deux parties et débouchant, à l'ouest, sur une zone faiblement bâtie. La présence d'une place à cet endroit reste une hypothèse.

La fonction défensive

Elle est assurée par un système de structures d'habitat juxtaposées sur le pourtour du site, faisant alterner sans régularité véritable des bâtiments de grande taille et des structures allongées. Les interstices entre ces structures sont fermés par des murs ; les

⁷²⁰ M. Höfner, 1935.

⁷²¹ A. M. Honeyman, 1962.

⁷²² A. Jamme, 1972.

⁷²³ A. Avanzini, M. Bâfaqîh, A. Bâtâyi' & Ch. Robin, 1994 ; M. Arbach, A. Avanzini, A. Bâtâyi' & Ch. Robin, 2001.

⁷²⁴ J.-F. Breton, 1991 a, fig. 7 ; J.-F. Breton, 1994 a, fig. 44.

⁷²⁵ J.-F. Breton, 1991 a, p. 66.

⁷²⁶ C. de Landberg, 1898, p. 94.

⁷²⁷ A. F. L. Beeston, 1962, p. 49.

quelques accès ménagés adoptent un tracé en chicane⁷²⁸. Les travaux de fortification les plus anciens sur le site sont évoqués par MQ-Ḥinû az-Zurayr, vers le III^e s. av. J.-C. Différentes phases d'extension du système de défense sont perceptibles dans l'agencement du bâti (Fig. 49). Une première, déjà signalée par J.-F. Breton⁷²⁹, apparaît de manière évidente à l'ouest du site. Une rangée de maisons, parallèle à l'ancienne ligne de défense, est implantée en avant de celle-ci et un nouveau système d'accès est aménagé entre ces deux lignes de bâtiments au nord-ouest du site. Le sanctuaire auparavant *extra-muros* est alors intégré dans le tissu urbain, à l'extrémité sud de cette nouvelle ligne de défense. De la même façon, on peut se demander si la rangée de bâtiments au sud de l'axe de circulation supposé ne pourrait témoigner de la présence d'un ancien tracé d'une ligne de défense formée par des structures d'habitat, la limite méridionale actuelle de la « ville haute » n'étant alors qu'un système de défense plus tardif aménagé dans le but d'intégrer une extension de l'habitat hors les murs. Ces deux extensions pourraient avoir été de peu contemporaines si l'on considère l'inscription Ry 497 trouvée au sud-ouest de la « ville haute » mentionnant les travaux de fortification au sud du site par la construction de la tour Ḥaḍarân, et le texte RÉS 4329 évoquant l'érection de la tour Yuḥaḍar dans l'angle nord-ouest du site. Ces deux textes datent du règne de Waraw'il Ghaylân Yuhan'im, fils de Shahr Yagûl Yuhargib, au I^{er} s. de l'ère chrétienne.

Dans la « ville basse », on peut supposer un processus similaire : la partie orientale semble offrir des façades accolées en guise de fortification sommaire ; le groupe de structures implantées à l'ouest ne serait alors qu'une extension tardive d'un habitat hors de cet ensemble défendu. On aurait ainsi différentes phases d'accroissement progressif du tissu urbain systématiquement marquées par le souci de maintenir un système défensif englobant la plus grande partie du site. Tout ce qui n'est ici que supposition demande à être confirmé par une étude de terrain plus avancée.

La fonction religieuse

Le sanctuaire fédérateur de la tribu dhû-Haribat, nommé Yasil et consacré à Athirat, est mentionné à plusieurs reprises dans les inscriptions provenant du site⁷³⁰. Ce sanctuaire peut probablement être identifié aux ruines imposantes situées au sud-ouest du site et décrites par J.-F. Breton⁷³¹. Un autre sanctuaire, le temple Rawyan est attesté uniquement dans RÉS 4329. Il est consacré à 'Amm dhû-Raymat et dhât-Raḥbat. La première de ces divinités est fréquemment attestée dans les inscriptions de Hajar Kuḥlân, l'ancienne Tamna'.

⁷²⁸ J.-F. Breton, 1994 a, p. 54-55.

⁷²⁹ *Ibid.*, p. 120.

⁷³⁰ Ce sont MuB 545, MuB 601, MuB 542, MuB 550+555, MuB 554, RÉS 4274 et Honeyman 5, principalement datées du II^e s. av. J.-C. au I^{er} s. ap. J.-C.

⁷³¹ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 143.

La fonction économique

Enfin, Hinû az-Zurayr a pu tenir un rôle économique sur un double plan. À l'échelle locale, il servait probablement de centre de gestion du périmètre irrigué qui se développe au nord du site. Par ailleurs, la description qu'effectue le comte C. de Landberg fait état de très nombreux morceaux de fer pulvérulents en surface du site, témoignant peut-être d'une activité artisanale métallurgique⁷³².

Le territoire

Nous ne disposons que de peu d'éléments concernant le territoire de ce site. L'aménagement d'un terroir ne transparaît que par la présence de buttes témoins de limons d'origine anthropique au nord du site et de l'inscription Ja 2366 provenant du jabal Qarn 'Ubayd, au sud-est de Hinû az-Zurayr. Cette dernière évoque la construction d'ouvrages hydrauliques par le *mukarrib* de Qatabân Shahr Yagûl fils de Yada'ab dans son territoire de Garbatân, vers les IV^e-III^e s. av. J.-C.

L'organisation sociale

Les premiers textes provenant de Hinû az-Zurayr, vers le IV^e s. av. J.-C., évoquent la tutelle directe du *mukarrib* de Qatabân dans la gestion de la cité, qu'il s'agisse du financement d'ouvrages hydrauliques (Ja 2366) ou de l'aménagement de défenses (MQ-Hinû az-Zurayr 1).

La communauté de Haribat est mentionnée à la même période au sein des groupes de personnes mobilisés par le *mukarrib* qatabânite Yada'ab Dhubyan, fils de Shahr, pour la réalisation de la passe de Mablaqa (RÉS 3550) et dans l'expédition militaire de ce même souverain contre le royaume du Ḥaḍramawt (Arbach-Say'ûn 1, MuB 673). Le premier texte n'emploie pas le terme de tribu mais celui de gens de Haribat (RÉS 3550/5 : 'ḥyl dh-Brm w-Hrbt). Il n'y est alors pas spécifiquement question d'une tribu portant le nom de Haribat mais plutôt de personnes issues d'une ville ; les dédicants des autres inscriptions de cette même époque se définissent par un patronyme, parfois un lignage, dont le nom se retrouve souvent dans les inscriptions laissées par les habitants de la ville de Tamna⁷³³.

La tribu de Haribat n'apparaît que dans les trois textes tardifs relatant les constructions effectuées par ses membres, partis habiter les villes ḥimyarites de Zafâr et d'as-Sawâ sur les Hautes-Terres. Ces derniers montrent à la fois leur attachement à leur ville d'origine, Haribat, où ils effectuent des dédicaces à la divinité tutélaire Athirat (MuB 554)

⁷³² C. de Landberg, 1898, p. 94.

⁷³³ Vers les IV^e-III^e s. av. J.-C., les grandes familles connues à Tamna' apparaissent soit sur le territoire alentour de Haribat : la famille Dhar'an par exemple (RÉS 4330), soit sur le site même de Haribat : le lignage Ḥaḍar (MuB 538). Plus tard, on retrouve le lignage Dharḥân (RÉS 3964), famille connue de magistrats éponymes de Qatabân attestée dans la capitale Tamna' (RÉS 3688, MuB 522), avec un régent du roi (Ja 119) ou un grand prêtre de 'Amm (RÉS 3539).

et la construction de structures défensives (RÉS 4329, Ry 497). Ils y affirment l'autorité du roi de Qatabân sous laquelle ils se placent. Ces communautés sont par ailleurs dirigées par leurs propres chefs, des *qayl-s* (Ry 497). Le fait que ce titre ne soit jusque-là pas attesté dans les Basses-Terres, où l'on trouve plutôt celui de *kabîr* pour désigner ces chefs de communauté, laisse supposer que ces personnages patronnent les Haribites installés à as-Sawâ et Zafâr. Enfin, on pourrait s'étonner de voir apparaître la formule « tribu de Haribat » ou « tribu des Haribites » dans ces textes alors que cette entité n'apparaît pas jusque-là et que les habitants ne se définissent jusqu'alors que par un patronyme ou un lignage et ne semblent pas historiquement ancrés au site de Haribat – nous avons vu que les familles mentionnées sont également présentes à Hajar Kuḥlân. Si, comme nous le supposons, ces communautés sont dirigées par des *qayl-s* dans les villes d'accueil, on peut suggérer qu'elles y sont suffisamment importantes pour légitimer la présence de ce personnage. Il leur est alors nécessaire de pouvoir se faire reconnaître par un terme collectif regroupant l'ensemble des familles et patronymes, dérivé, dans le cas présent, du nom de la ville d'origine, Haribat. Cette tribu Haribat et la *nisba* qui en dérive, haribite, apparaîtrait dans cette circonstance, comme une construction artificielle ; il est intéressant de noter que le nom découle de celui de la ville d'où la communauté est issue, non l'inverse comme nous avons souvent eu l'occasion de le noter pour les sites du Jawf.

Synthèse historique

Le développement de Ḥinû az-Zurayr est original à différents égards. Pour commencer, le site n'est mentionné qu'assez tardivement dans les sources épigraphiques, à partir du IV^e s. av. J.-C. Par ailleurs, la population de Haribat, regroupe plusieurs lignages mentionnés dans la capitale qatabânite de Tamna' (actuelle Hajar Kuḥlân). On note également une implication du souverain de Qatabân dans les travaux d'aménagement du périmètre irrigué et de la défense du site. Enfin, le site se positionne en un lieu stratégique, au débouché occidental de la passe de Mablaqa, aménagée par le souverain Yada'ab Dhubyân, celui-là même qui renforce les défenses de Ḥinû az-Zurayr, à l'époque où la ville apparaît dans les textes. Quelques décennies plus tard, Shahr Yagûl, fils de Yada'ab, y aménage des structures hydrauliques.

L'ensemble de ces éléments, conjugués à l'hypothèse d'une faible puissance stratigraphique du site, nous amène à formuler l'hypothèse d'une ville neuve qatabânite, fondée par la volonté du souverain d'établir un site-étape fortifié, regroupant les activités artisanales et agricoles, sur le tracé d'une voie de communication majeure, à l'abri des menaces qui pourraient peser sur la route passant plus au nord, en bordure du désert. Une étude des cheminements les plus courts sur modèle numérique de terrain montre qu'il est plus long d'emprunter la passe de Mablaqa depuis Hajar Kuḥlân jusque Ḥinû az-Zurayr que

d'emprunter la piste en bordure du désert (Fig. 65)⁷³⁴. Cette hypothèse renforce l'idée d'un itinéraire secondaire créé dans un contexte d'insécurité de la route du Nord. Cette fondation s'inscrit dans une période de renforcement du pouvoir qatabânite et d'expansion du royaume sur les Hautes-Terres, dans la région d'Awsân et en direction de Saba', jusque dans le wâdi al-Jûba, voisin du wâdi Harib.

A. F. L. Beeston identifie le toponyme antique Haribat avec celui de *Caripeta*, mentionné par Pline l'Ancien⁷³⁵ parmi les villes traversées par l'expédition d'Ælius Gallus, en Arabie du Sud, en 25-24 av. J.-C.⁷³⁶. Cette ville fut, selon le récit, le point le plus méridional atteint par l'expédition romaine. Il est probable, comme l'avance H. von Wissmann⁷³⁷, qu'elle ne fut pas détruite ; ce que semble attester la poursuite d'une occupation du site au I^{er} s. ap. J.-C., voire son extension comme nous l'avons supposé précédemment.

C'est probablement à cette période que s'installent des habitants originaires de Haribat sur les sites des Hautes-Terres as-Sawâ et Zafâr. La tutelle du souverain qatabânite sous laquelle ces communautés se placent montre les rapports qu'entretiennent les fédérations tribales sécessionnistes des Hautes-Terres avec l'ancienne puissance dominante, Qatabân. C'est alors probablement sur ces Hautes-Terres, dans un processus d'affirmation de leur altérité, que ces communautés originaires de la ville de Haribat se constituent en tribu de Haribat. Ce référent identitaire apparaît désormais dans les textes laissés par ces « expatriés » lors de leur retour dans leur cité d'origine.

Les derniers textes évoquant une activité sur le site de Hinû az-Zurayr sont antérieurs à la fin du I^{er} s. ap. J.-C. Les raisons de l'abandon du site nous sont inconnues. La description du site que nous a laissée le comte C. de Landberg mentionne une très grande quantité de bois carbonisé en surface⁷³⁸. Doit-on y voir le témoignage d'une destruction par le feu ? Celle-ci serait-elle liée à l'incendie qui dévaste Tamna' à la même époque ? Ces deux questions restent pour le moment en suspens. Quelques pistes explicatives peuvent être avancées. D'une part, aucun souverain qatabânite n'est mentionné sur place après le règne de Waraw'il Ghaylân Yuhan'im (premier quart du I^{er} s.)⁷³⁹. Vers le milieu du I^{er} s., un repli du pouvoir qatabânite se manifeste à travers deux événements : le site voisin de Maryama passe sous influence sabéenne, peut-être en va-t-il ainsi de l'ensemble des sites du wâdi Harib ; par ailleurs le temple de Athirat à Tamna', divinité principale de Haribat, subit une

⁷³⁴ La méthode employée pour réaliser la carte est développée en annexe 3.

⁷³⁵ Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, VI, 160.

⁷³⁶ A. F. L. Beeston, 1962, p. 49-50 ; identification soutenue par H. von Wissmann (1976 a, p. 471-472).

⁷³⁷ H. von Wissmann, 1976 a, p. 472.

⁷³⁸ C. de Landberg, 1898, p. 94.

⁷³⁹ Datation établie par M. Arbach (2002, p. 10).

destruction et n'est pas rebâti⁷⁴⁰. Ces éléments indiqueraient soit un repli du pouvoir qatabânite, livrant les habitants du wâdî Ḥarîb à eux-mêmes, soit l'abandon définitif du site à cette période, à la suite d'un événement que l'on peut rapprocher des rivalités qui opposent alors les royaumes sabéen, qatabânite, ḥaḍrami et les tribus des Hautes-Terres.

Le peuplement du wâdî Ḥarîb

Faute de prospection systématique du wâdî, peu de sites y sont connus en dehors de Ḥinû az-Zurayr et des sites à inscriptions rupestres environnants. La mission géo-archéologique menée par J.-F. Breton a repéré un site fortifié au débouché du wâdî : Hajar al-Kuḥayla⁷⁴¹. Ce site, de 650 m de circonférence et d'une surface d'environ 2,5 ha, ne présente que 5 à 6 structures visibles en surface dont un temple. Un habitat *extra-muros* relativement dense y borde un rempart autonome. Les parallèles qui peuvent être établis entre la céramique de surface publiée par J.-F. Breton et celle de Hajar Ibn Ḥumayd nous amènent à dater l'occupation du site de la fin du I^{er} millénaire av. J.-C.⁷⁴². Ce site semble pouvoir être associé à la passe de Najd Marqad, un peu plus à l'est, entre le wâdî Ḥarîb et le wâdî Bayḥân et au site d'habitat implanté non loin de là, Hajar Dhahbâ⁷⁴³. Un chapelet d'établissements serait alors disposé le long de la piste caravanière en bordure du désert. Si la date proposée pour l'occupation de Hajar al-Kuḥayla est exacte, cette voie aurait été empruntée deux siècles après la mise en place de la passe de Mablaqa et signifierait un abandon partiel de cette dernière au profit d'une voie plus au nord, désormais sécurisée. Il n'est pas improbable toutefois que la date de l'utilisation de la piste du désert puisse être remontée et que nous ayons affaire à une piste antérieure à l'établissement de la passe de Mablaqa.

Le wâdî Ḥarîb ne présente pas de site réellement dominant mais plusieurs établissements au terroir limité, Ḥinû az-Zurayr récupérant les écoulements du wâdî 'Ayn, Maryama (l'antique Maryamat)⁷⁴⁴ ceux, semble-t-il, du wâdî Ablah, affluent du wâdî 'Ayn, et Hajar al-Kuḥayla récupérant les eau du cours inférieur du wâdî Ḥarîb, formé de la réunion des wâdîs précédents. D'autres sites seront probablement reconnus au cours de futures prospections. L'imprécision des données chronologiques et le peu de sites ne nous permettent pas de retracer l'évolution du peuplement du wâdî ; une donnée semble néanmoins manifeste, le pouvoir qatabânite perd le contrôle du wâdî Ḥarîb entre le règne

⁷⁴⁰ A. de Maigret, 2003 a ; 2003 b.

⁷⁴¹ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds.), 1998, p. 127-194.

⁷⁴² Nous avons rapproché les céramiques de Hajar al-Kuḥayla KHY-6, KHY-5, KHY-8 avec respectivement H 243 (type 1000, Jar 11), H 458 (type 1000, LCF 10), H 230 (type 1120, Jar 1), provenant respectivement des couches C2, C1 et C2 de Hajar Ibn Ḥumayd (v. II^e-I^{er} s. av. J.-C.).

⁷⁴³ R. LeB. Bowen Jr, 1958 a, p. 12-13 ; J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds.), 1998, p. 127-194.

⁷⁴⁴ Selon M. Arbach, A. Avanzini, A. Bâtâyi' & Ch. Robin (2001, p. 50), l'antique Maryamat serait identifiable à l'actuelle Maryama, à 4 km à l'ouest-nord-ouest de Ḥarîb.

de Waraw'il Ghaylân Yuhan'im au début du I^{er} s.⁷⁴⁵ et celui du souverain sabéen Karib'il Watar Yuhan'im au milieu du I^{er} s. En effet, les habitants de Maryama font alors allégeance à ce dernier alors que ceux de Hinû az-Zurayr ne mentionnent plus le souverain qatabânite dans leurs dédicaces. Au-delà de cette date, les données disponibles ne nous permettent pas d'établir la nature de l'occupation du wâdî.

⁷⁴⁵ Celui-ci apparaît comme souverain sous la protection duquel se placent les membres de la tribu de Haribat ; il fait faire, par ailleurs, une stèle dans la forteresse Ablat (RÉS 3551) – que nous localisons à proximité du wâdî Ablah, affluent du wâdî Harib.

HAJAR KUHLÂN (TMN', TAMNA') ET LE PEUPEMENT DU WÂDÎ BAYHÂN

Coordonnées : 15° 01' 11" N – 45° 48' 16" E

Superficie : 23 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 20, 37.
- Avanzini A. (éd.), 2004. *Corpus of South Arabian Inscriptions I-III. Qatabânic, Marginal Qatabânic, Awsânite Inscriptions*, Arabia Antica 2, Pise, Edizioni Plus, *passim*.
- Beeston A. F. L., 1959. *Qahtân, Studies in old South Arabian Epigraphy Fasc. 1. The Mercantile Code of Qatabân*, Londres, Luzac & Co.
- Bowen Jr R. LeB. & Albright F. B. (éds), 1958. *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, The Johns Hopkins Press, *passim*.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII. Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 117-120.
- Breton J.-F., Darles Ch., Robin Ch. & Swauger S., 1997. « Le grand monument de Tamna'(Yémen) : architecture et identification », *Syria LXXIV*, p. 33-72.
- Breton J.-F., Arramond J.-Ch., Coque-Delhuille B. & Gentelle P. (éds), 1998. *Une vallée aride du Yémen antique : le wâdî Bayhân*, Paris, ADPF/ ERC.
- Bron F., 1995. « La ville dans les inscriptions qatabânites », *Semitica 43/44. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire*, p. 135-139.
- Cleveland R. L., 1965. *An ancient South Arabian Necropolis. Objects from the Second Campaign (1951) in the Timna Cemetery*, Publications of the American Foundation for the Study of Man IV, Baltimore, The Johns Hopkins Press.
- Doe D. B., 1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson, p. 217-225.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 129-132, 172-176.
- Jamme A., 1979. *MAA IX*, Washington.
- Maigret A. de, 2003 a. « Alla riscoperta di Tamna', antica capitale dell'Arabia del Sud. Risultati di quattro anni di scavi italo-francesi (1999-2002) ». In Fontana M. V. & Genito B. (éds), *Studi in Onore di Umberto Scerrato per il suo settantacinquesimo compleanno*, Naples, Università degli Studi di Napoli "L'Orientale", p. 259-270.
- Maigret A. de, 2003 b. « Tamna', ancient capital of the Yemeni desert. Information about the first two excavation campaigns (1999-2000) ». In Liverani M. & Merighi F. (éds), *Arid Lands in Roman Times. Papers from the International Conference (Rome, July 9th-10th 2001)*, Arid Zone Archaeology, Monographs 4, Rome, Edizioni all'insegna del Giglio, p. 135-140.
- Perowne S., 1939. « Im'adiya and Beihan, Aden Protectorate », *Antiquity 13*, p. 133-137.
- Phillips W., 1955. *Qataban and Sheba*, Londres, Victor Gollancz Ltd.
- Pirenne J., 1961. *Le royaume sud-arabe de Qatabân et sa datation d'après l'archéologie et les sources classiques jusqu'au Périple de la Mer Érythrée*, Bibliothèque du Muséon 47, Louvain, Publications universitaires de Louvain.
- Rhodokanakis N., 1924. *Die Inschriften an der Mauer von Kohlân-Timna'*, Vienne et Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky A.-G.
- Van Beek G. W., 1952. « Recovering the Ancient Civilization of Arabia », *BiblArch 15*, p. 7-13.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, *passim*.

Localisation géographique et topographique

Le site de Hajar Kuhlân, l'antique Tamna', se situe au débouché du wâdî Bayhân, au centre d'une large vallée alluviale orientée nord-sud et bordée de chaque côté par des

crêtes suivant la même orientation, affleurements du socle cristallin métamorphique. Le site est bordé d'une vaste zone cultivable, au point où se concentrent les écoulements les plus importants.

La ville antique domine la plaine environnante d'une quinzaine de mètres. Il semble toutefois que le tell de Tamna' repose sur d'épaisses alluvions quaternaires et sur quelques mètres de limon d'irrigation ; à ce titre, il ne forme pas à proprement parler un tell si l'on considère que seuls les niveaux supérieurs sont formés par l'accumulation de couches liées à une occupation anthropique⁷⁴⁶.

Historiographie de la recherche

Hajar Kuhlân est découverte en février 1900 par G. W. Bury, membre de l'expédition de l'Académie des sciences de Vienne dirigée par D. H. Müller. Il y effectue quelques relevés de ruines et d'inscriptions publiés quelques années plus tard par N. Rhodokanakis⁷⁴⁷. Ce dernier identifie le site à l'antique Tamna'. À la suite d'une visite des lieux en 1936, S. Perowne en fait une courte description⁷⁴⁸ et remet en question l'identification avec Tamna', préférant, à tort, l'identifier à l'ancienne Bayhân mentionnée dans les textes. Une première campagne de fouilles archéologiques est engagée par la mission américaine de l'*American Foundation for the Study of Man* en 1950-51, sur les secteurs de la porte sud, du grand bâtiment dénommé « TTI » (pour *Timna Temple I*) et de la nécropole de Ḥayd Ibn 'Aqîl⁷⁴⁹. A. F. L. Beeston visite les lieux en 1959 et procède à une nouvelle lecture de la stèle dite « obélisque de Tamna' »⁷⁵⁰. Une prospection géo-archéologique est effectuée autour du site et dans le wâdi Bayhân dans le cadre de la Mission archéologique française en république du Yémen, entre 1989 et 1992. Enfin, six campagnes de fouilles italiennes se sont succédé depuis 1999 sur le site de Tamna' et de sa nécropole, Ḥayd Ibn 'Aqîl, sous la direction d'A. de Maigret et de S. Antonini⁷⁵¹, auxquelles s'ajoutent les travaux de la mission épigraphique française dans le royaume de Qatabân dirigée par Ch. Robin.

Fonctions urbaines :

Le site d'habitat

Dans son extension maximale, le site *intra-muros* mesure 680 m de long pour 420 m de large. L'espace fortifié couvre une superficie de plus de 23 ha à laquelle il faut ajouter

⁷⁴⁶ R. LeB. Bowen Jr (1958 a, p. 6) mentionne seulement 7,5 m d'accumulations anthropiques liées à l'occupation du site ; voir également B. Coque-Delhuille & P. Gentelle, 1998 b, p. 94.

⁷⁴⁷ G. W. Bury, 1911 ; N. Rhodokanakis, 1924.

⁷⁴⁸ S. Perowne, 1939.

⁷⁴⁹ R. LeB. Bowen Jr & F. B. Albright (éds), 1958 ; R. L. Cleveland, 1965.

⁷⁵⁰ A. F. L. Beeston, 1959.

⁷⁵¹ A. de Maigret, 2003 a ; S. Antonini, 2005.

une extension de l'habitat hors les murs au sud du site⁷⁵² (Fig. 50). L'habitat mis au jour comporte de grandes bâtisses, souvent propriété des grandes familles qatabânites : la maison Shab'ân du clan Dhar'ân (Doe 6), la maison Wath'ân du clan Baḥay (Doe 7) ou encore la maison Khamrân, baptisée « casa B/H » par la mission italienne et qualifiée de *palazzoto* par A. de Maigret⁷⁵³. Les constructions de ces structures⁷⁵⁴ sont datées, d'après les inscriptions de fondation, entre le V^e s. av. J.-C. et le I^{er} s. ap. J.-C. Bien que leur taille varie, elles présentent toujours un socle de pierre surmonté d'une superstructure en brique crue à armature en bois et un plan tripartite formé d'un couloir central flanqué de part et d'autre d'une rangée de caissons. Plusieurs de ces maisons, par leur exécution, leurs dimensions et la famille du propriétaire, apparaissent comme l'habitat d'une élite regroupée dans la capitale qatabânite. La maison Yafash, par exemple, est la propriété d'un personnage portant le titre de *khwl*, qu'A. Avanzini traduit par régent du roi⁷⁵⁵.

Un siège politique

À côté de la présence d'une élite administrative attestée sur ce site à partir du V^e s. av. J.-C. au moins, Tamna' apparaît rapidement comme le siège du dirigeant qatabânite. Trois palais royaux sont mentionnés dans les textes : Yafa'um, Madhabḥum et Ḥarīb. Les deux premiers sont mentionnés à la même époque⁷⁵⁶, le premier sous le règne de Yada'ab Ghaylân fils de Fara'karib, le second sous celui de son successeur, Shahr Yagūl fils de Yada'ab, vers le III^e s. av. J.-C. Le palais Madhabḥum est peut-être implanté à l'emplacement de ce qui devient par la suite le palais Ḥarīb⁷⁵⁷. Ce dernier, enfin, est mentionné au début de l'ère chrétienne dans l'inscription TTI C (238+fragments) ; son nom apparaît également sur les monnaies qatabanites, dans les frappes dites « *series with two heads* », à dater du I^{er} s. av. J.-C. au II^e s. ap. J.-C.⁷⁵⁸. L'apparition du nom du palais royal sur les monnaies ḥadramies, ḥimyarites et qatabânites permet de supposer la présence d'un atelier monétaire au sein du palais. Les palais royaux de Tamna' apparaissent également

⁷⁵² D. B. Doe, 1971, p. 218.

⁷⁵³ Cette structure est formée d'un socle en appareil cyclopéen de 5 m de haut et comportant vraisemblablement deux étages, atteignant une hauteur totale de 10 m (A. de Maigret, 2003 a, p. 264).

⁷⁵⁴ Outre les trois bâtisses mentionnées, six autres maisons - en excluant les palais royaux - sont nommées dans les textes, plusieurs d'entre elles ayant fait l'objet de fouilles archéologiques : *bayt Ya'ūd* (MQ-Hajar Kuḥlân 9, RÉS 3963), *bayt Maras* (MQ-Hajar Kuḥlân 5), *bayt Lahgum* (MQ-Hajar Kuḥlân 4), *bayt Yafash* (Ja 118), *bayt Yaras* (Ja 121), *bayt Yafa'um* (Ja 2826). À cela s'ajoutent les nombreuses structures domestiques du pourtour de la place du marché et proches du temple de Athirat, semblables à celles dont le nom nous est connu, fouillées par la mission italienne.

⁷⁵⁵ A. Avanzini, 2004, p. 86 : traduction du texte Ja 119.

⁷⁵⁶ Le palais Yafa'um est évoqué dans MQ-Hajar Kuḥlân 11, le palais Madhabḥum dans Doe 5. Ces inscriptions ont une graphie proche de la transition des types B1 et B2 définis par A. Avanzini (2004) et seraient datables du III^e s. av. J.-C. environ.

⁷⁵⁷ Doe 5, inscription datée par la graphie du V^e-III^e s. av. J.-C. A. Avanzini avance l'hypothèse d'un palais implanté à l'emplacement du futur palais Ḥarīb sur la base du lieu de découverte du texte Doe 5 (A. Avanzini, 2004, p. 54-55).

⁷⁵⁸ A. V. Sedov, 2002 a, p. 74-75.

dans les sources classiques, notamment au III^e s. av. J.-C. chez Ératosthène cité par Strabon, qui qualifie Tamna' de *basileion* au I^{er} s. av. J.-C.⁷⁵⁹. Tamna' fut donc le siège du pouvoir royal qatabânite au moins du IV^e-III^e s. av. J.-C. au début du II^e s. Toutefois, si le grand bâtiment « TTI » s'avère être, selon l'hypothèse la plus probable que propose J.-F. Breton, le palais royal Ḥarīb⁷⁶⁰, le pouvoir royal a pu résider dans la ville dès le VI^e s. av. J.-C., date du soubassement du bâtiment proposée par G. van Beek⁷⁶¹.

La fonction défensive

Un système de fortification a été mis au jour en différents endroits d'un tracé de près de 1850 m de long. Il associe un mur autonome avec bastions disposés à intervalles irréguliers à des façades juxtaposées offrant leur mur extérieur en guise de rempart⁷⁶². Quatre accès au moins sont aménagés dans le rempart⁷⁶³, les inscriptions trouvées sur leurs parements fournissent un *terminus ante quem* à leur construction. La porte nord-est n'est visible que partiellement et disparaît sous les déblais. La porte nord-ouest, nommée S¹*qrw*, aurait été réaménagée vers le IV^e s. av. J.-C.⁷⁶⁴ (MuB 673/4). Une occupation du secteur est attestée dès le VII^e-VI^e s. av. J.-C. par les inscriptions trouvées à proximité⁷⁶⁵. Une porte au sud-est du site est mentionnée par D. B. Doe mais rien ne permet d'en dater la construction⁷⁶⁶. L'accès le mieux documenté est la porte sud, dite porte *dhû-Ṣadaw*, du nom de l'espace cultivé sur lequel elle ouvre. Entièrement dégagé par la mission américaine en 1951, l'ouvrage, dans sa forme actuelle, date du règne de Shahr Ghaylân fils d'Abishibâm (v. le IV^e s. av. J.-C.). Parmi les textes inscrits sur la porte figurent un texte de fondation (CIAS 47.11/b 2) et plusieurs décrets législatifs rédigés entre le IV^e s. av. et le I^{er} s. ap. J.-C.⁷⁶⁷. Les travaux de fortification effectués sous le règne de Shahr Ghaylân fils d'Abishibâm semblent correspondre à un agrandissement du rempart dans la partie méridionale du site, peut-être en vue d'englober un habitat *extra-muros* croissant⁷⁶⁸. Rien ne

⁷⁵⁹ Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 2.

⁷⁶⁰ J.-F. Breton & al., 1997 ; J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds.), 1998, p. 153-154.

⁷⁶¹ G. van Beek, 1952, p. 12.

⁷⁶² Ce dispositif a notamment été mis en évidence avec le mur ouest du temple de Athirat fouillé par la mission archéologique italienne (A. de Maigret, 2003 a, p. 263).

⁷⁶³ Une description plus développée du système de fortification et de ses portes est fournie par J.-F. Breton (1994 a, p. 117-120).

⁷⁶⁴ Les travaux sont évoqués dans l'inscription du *mukarrib* de Qatabân Yada'ab Dhubyân Yuhan'im fils de Shahr, dans MuB 673.

⁷⁶⁵ Ce sont les textes MuB 680+748, MuB 745, MuB 746 et MuB 747 datés par A. Avanzini par leur graphie de type A (dans son propre système paléographique).

⁷⁶⁶ D. B. Doe, 1971, p. 216-218.

⁷⁶⁷ Ces décrets sont rattachés au type B1, B2 et C du système paléographique d'A. Avanzini (2004), entre le IV^e s. av. J.-C. et le I^{er} s. ap. J.-C. (RÉS 3878, RÉS 3879, RÉS 3692, RÉS 3691, RÉS 3693, RÉS 3854 & RÉS 3566).

⁷⁶⁸ Ce souverain semble englober l'ensemble de l'habitat alors existant dans la zone méridionale du site. Les structures *extra-muros* actuellement visibles au sud du site seraient postérieures à ce règne. Les datations ¹⁴C

permet de préciser la date du premier rempart ; il pourrait être contemporain de la fondation du site si l'on considère la possibilité d'un système défensif fait de structures d'habitat accolées tel qu'on le retrouve fréquemment sur les sites du pourtour du jabal an-Nisiyîn.

La fonction religieuse

Elle transparaît à travers plusieurs éléments. La multitude des sanctuaires en est un témoin. Plinie évoque au I^{er} s. le nombre, probablement exagéré, de 65 temples⁷⁶⁹. Les inscriptions en mentionnent au moins neuf⁷⁷⁰. D'autre part, le *mukarrib* de Qatabân exerçait des offices religieux qui sont uniquement évoqués dans la titulature des inscriptions de Tamna'. Pour A. Avanzini, ces offices seraient spécifiquement liés à des rituels effectués dans la capitale⁷⁷¹. Ainsi, si aucun sanctuaire n'apparaît réellement comme fédérateur de la tribu de Qatabân⁷⁷², la ville de Tamna' semble avoir pu exercer une attraction spécifique liée à des pratiques cultuelles propres à la capitale et à la tribu de Qatabân.

La fonction économique

Le rôle économique joué par Tamna' se caractérise, nous l'avons vu, par la présence d'une élite administrative et d'un atelier monétaire d'une part, mais aussi par sa fonction de centre et comptoir commercial. À l'échelle locale, la fonction économique découle principalement de la présence et de l'attraction qu'exerce la place du marché, dont l'activité

effectuées par la mission archéologique française sur des prélèvements provenant de l'interface entre un niveau de limon de culture et cette occupation *extra-muros* ont fourni les dates non calibrées de 2335 ± 235 BP et 2255 ± 155 BP (J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds.), 1998, p. 160). Ceci est interprété par J.-F. Breton comme un possible *terminus post quem* à l'extension urbaine en dehors des murs édifiés sous le règne de Shahr Ghaylân fils d'Abîshibâm.

⁷⁶⁹ Plinie l'Ancien, *Hist. Nat.*, VI, 32, 153-154.

⁷⁷⁰ Ce sont le temple Yafash, consacré à Shams Rabash (RÉS 4094, mentionné vers le II^e-I^{er} s. av. J.-C.) ; le temple Bayhân, consacré à 'Athtar Nawfân et aux dieux de Saqmatum (RÉS 4932, mentionné vers le III^e-II^e s. av. J.-C.) ; le temple Aḥram, consacré à 'Amm Ray'ân (RÉS 3566/8, mentionné au I^{er} s.) ; le temple Amar, consacré aux filles de 'Îl (Ja 868, Ja 869, Ja 870 et Ja 872, mentionné dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.) ; le temple Binâ', consacré à 'Athtar et 'Amm (Hoqat et YM 14556, dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.) ; le temple Ḥaṭabum, consacré à 'Amm dhû-Dawanum (RÉS 3566, RÉS 3691 et RÉS 3692, mentionné à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. et au I^{er} s. ap. J.-C.) ; le temple Ṣarban, consacré à dhû-Samâwî (Ry 367, mentionné à la fin du I^{er} s.) ; enfin le temple Yashhal, consacré à Athirat (MuB 588), qui a fait l'objet d'une fouille par la mission italienne (A. de Maigret, 2003 a, p. 260-264). Son occupation date principalement du IV^e au II^e s. av. J.-C. À cela s'ajoute le sanctuaire *extra-muros* Riṣâf, dans la nécropole de Ḥayd Ibn 'Aqîl, consacré à Anby (Ja 348 ; RÉS 3691 ; RÉS 3692) et aux Banât 'Îl (Ja 871).

⁷⁷¹ A. Avanzini, 2004, p. 41 : « *only in the documentation from Tamna' does the mukarrib bear his long title which includes the name of the territories he reigns over, as well as his religious offices ; in texts that are not from the capital the mukarrib makes no mention of his religious offices (e.g. CSAI I, 19 = Pi. Ḥuwaydar 1; CSAI I, 21 = RÉS 3550, CSAI I, 28 = RÉS 4328) which means they are linked to rituals that take place only in the capital.* »

⁷⁷² On sait que la divinité tutélaire de la tribu de Qatabân était le dieu 'Amm ; trois sanctuaires lui sont consacrés dans la ville de Tamna', auquel s'ajoute le sanctuaire de 'Amm dhû-Labakh dans la vallée de Labakh et à Hajar Ibn Ḥumayd.

et l'accès sont strictement contrôlés⁷⁷³. Une stèle trouvée sur la place du marché, dite « obélisque de Tamna' », régleme l'activité commerciale du royaume de Qatabân et de la place même⁷⁷⁴. Ces textes d'initiative royale (RÉS 4337 A, B, C et D) ont pour objectif de concentrer l'activité commerciale sur la place du marché, nommée *Shamîr*, en accordant aux Qatabânites des privilèges, vraisemblablement dans le but de mieux contrôler et de mieux taxer les opérations commerciales. Un fonctionnaire se voit confier la responsabilité du fonctionnement du marché, le '*hr*'⁷⁷⁵. La force d'attraction de cette centralisation de l'activité commerciale dans la capitale qatabânite n'est pas connue et il est douteux que le monopole s'applique à l'ensemble du royaume. Elle fait néanmoins de la ville de Tamna' un centre commercial d'échelle régionale au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Par ailleurs, la ville s'insère dans les circuits commerciaux à plus grande échelle, notamment le commerce caravanier des aromates dont témoigne la présence d'un comptoir minéen. Les membres de la tribu de Ma'in semblent établis à Tamna' dans le cadre des activités commerciales (RÉS 4337 B) ; ils apparaissent toutefois largement intégrés au sein de Qatabân, en tant que propriétaires terriens aux portes de la ville (RÉS 3854), en droit de construire de grandes sépultures dans la nécropole voisine (Van Lessen 9).

Le territoire

La majeure partie du cours du wâdi Bayhân était mise en culture durant la période préislamique ; des structures hydrauliques et les buttes témoins d'un ancien périmètre irrigué sont visibles de manière quasi-continue entre Hajar Ibn Ḥumayd et Hajar Kuḥlân⁷⁷⁶. Le périmètre autour du site est directement placé sous l'autorité du roi qui en régleme la mise en culture (RÉS 3854). Les portes semblent prendre le nom des espaces cultivés sur lesquels elles ouvrent : par exemple *dhû-Sadaw* au sud de la ville. Les grands travaux d'irrigation autour de Tamna' sont financés par le souverain⁷⁷⁷.

⁷⁷³ Concernant la restriction de l'accès de la place, voir A. de Maigret, 2003 a, p. 267-268. Ce dernier montre notamment que tous les passages entre les grandes demeures bordant la place étaient barrés et que seul l'accès principal, au débouché de la rue reliant la place au bâtiment « TTI », pouvait être emprunté et était placé sous contrôle.

⁷⁷⁴ Ces décrets sont datés vers le IV^e s. av. J.-C., sous le règne de Shahr Hilal fils de Yada'ab, et rattachés par A. Avanzini (2004, p. 289) au type B1 de son système paléographique. Il comporte différentes clauses parmi lesquelles l'obligation de se faire enregistrer et d'enregistrer ses produits, de disposer d'une échoppe sur la place du marché, de ne pas porter préjudice aux activités commerciales de la tribu de Qatabân en privilégiant d'autres partenaires et de payer des taxes dont la tribu de Qatabân est partiellement exonérée.

⁷⁷⁵ A. Avanzini, 2004, p. 285-290.

⁷⁷⁶ G. van Beek, 1952, p. 17.

⁷⁷⁷ Ces travaux sont peut-être mentionnés au VII^e-VI^e s. av. J.-C. dans l'inscription Doe 1, puis durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. dans RÉS 3854, Ja 2362 (construction du canal *Bayhân*), RÉS 3880, MuB 8. Au I^{er} s. enfin, la construction d'un canal Yasîr irrigant la palmeraie Hîrrân est entreprise par le souverain Shahr Yagûl Yuhargib (RÉS 3537) ; ses subordonnés réalisent de leur côté différents ouvrages dans le même secteur (MQ-Maqşarat al-Abraq 2).

Le contrôle du territoire par les habitants de Tamna' ne s'exerce que dans la sphère directe de la tribu de Qatabân. Les autres tribus, implantées en amont, tentent de préserver une certaine autonomie qui transparaît dans les tensions, liées à des velléités indépendantistes, qui émergent ponctuellement avec le souverain (RÉS 3566), ou dans la tentative du souverain d'accorder des faveurs à certaines tribus pour conserver leur allégeance. Pensons notamment au clan des prêtres de 'Amm dhû-Labakh (RÉS 3689)⁷⁷⁸.

Enfin, si le *mukarrib* de Qatabân tente de renforcer l'attraction de Tamna' sur les populations voisines, notamment dans sa tentative de régulation de l'activité commerciale, rien ne permet d'établir un réel effet d'attraction au-delà du cours inférieur du wâdî Bayhân et du wâdî Harîb⁷⁷⁹.

L'organisation sociale

Un lien particulier semble unir la ville de Tamna' et la tribu de Qatabân. Plus que la ville principale de son territoire, on peut se demander s'il ne s'y concentrerait pas, en outre, la majeure partie des membres de cette tribu. Qatabân est ici entendue dans le sens restreint de tribu principale de la fédération qatabânite à la tête de laquelle se trouve son dirigeant (le roi ou *mukarrib* de Qatabân. Les textes de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. sont sans ambiguïté sur ce point : le texte de la stèle du marché RÉS 4337 A/3-4 évoque « le roi de Qatabân et Qatabân dans Tamna' » (*mlk Qtbn w-Q⁽⁴⁾ tbn b-Tmn'*), celui de la porte méridionale RÉS 3566/3 évoque « la tribu de Qatabân dans Tamna' » (*s²'bn Qtbn b-Tmn'*).

Que ce soit dans le texte de la place du marché RÉS 4337 A ou dans les inscriptions de la porte sud⁷⁸⁰, une hiérarchie s'instaure entre les tribus qatabânites au sein desquelles la tribu de Qatabân tient une place dominante ; par ailleurs, le texte RÉS 3879/4, bien qu'incomplet, révèle également le statut particulier dont jouissent les habitants de la ville de Tamna', probablement de par leur appartenance à cette tribu.

À travers ces textes, on constate que cette tribu de Qatabân n'est pas la seule à occuper l'espace urbain ; s'y ajoutent plusieurs tribus qatabânites et une communauté minéenne. L'ensemble de ces entités est placé sous l'autorité du souverain qatabânite comme l'illustre RÉS 3854. Des instances intermédiaires en régissent les conduites. Les

⁷⁷⁸ Cf. A. Avanzini, 2004, p. 273.

⁷⁷⁹ L'attraction sur le wâdî Harîb se laisse entrevoir par la présence à Tamna' d'un sanctuaire consacré à Athirat, divinité tutélaire de la tribu dhû-Haribat établie dans ce wâdî.

⁷⁸⁰ RÉS 3854/1-2 présente la liste des tribus mettant en culture des terres à proximité de la porte sud de Tamna' : « la tribu Qatabân et 'Asla'ân et Ma'in et ⁽²⁾'Athatum ». On notera la place prédominante de la tribu étrangère de Ma'in dans cette hiérarchie. RÉS 3878/1-2 mentionne un décret promulgué par le « roi de Qatabân et le conseil de Qatabân ⁽²⁾ et Faqdatân et Batilân et Radmân et 'Ilmalik et Yaḥîr et Baklamy... », liste que l'on retrouve partiellement dans RÉS 3566.

tribus qatabânites ont pour instance dirigeante un conseil (*ms³wd*) qui légifère avec le souverain (RÉS 3878/1 ; RÉS 3566) ; ce dernier ne dispose donc que du pouvoir exécutif⁷⁸¹.

L'application des décrets relatifs à l'irrigation sont à la charge d'un personnage portant le titre de *kabîr* de Tamna' (RÉS 3854/6, 8). Son autorité se place directement derrière celle du roi. Par ailleurs, la communauté des habitants de Ma'in est également placée sous l'autorité d'un *kabîr*, mentionné dans le texte Van Lessen 9/1. La présence de cet intermédiaire montre la relative autonomie dont jouissent les Minéens résidant à Tamna'.

Un magistrat dont le statut s'apparente à celui du *kabîr* est chargé de l'administration des activités de la place du marché *Shamîr*⁷⁸².

Enfin, un dernier office est défini par le terme *qzr*, généralement traduit par collecteur. S'il apparaît fréquemment dans la titulature longue des *mukarrib-s* de Qatabân, on le retrouve également attribué à certaines personnes, hommes ou femmes, responsables du culte d'une divinité ('Amm dhû-Raḥbat, Athirat). Cette charge est parfois couplée à celle de prêtre ou prêtresse de 'Amm⁷⁸³.

Synthèse historique

Tamna' apparaît comme l'un des pôles principaux de l'armature urbaine sudarabique à partir des IV^e-III^e s. av. J.-C., sous les règnes de Shahr Ghaylân fils d'Abîshibâm et de son fils, Yada'ab Dhubyân Yuhan'im. Le site atteint alors son extension maximale, la partie méridionale du site est englobée dans un rempart, plusieurs décrets sont gravés sur la porte sud nouvellement aménagée, la stèle de la place du marché est érigée, plusieurs temples et grandes demeures sont bâties. Cette période correspond également à l'aménagement de la passe de Mablaqa et à l'amélioration des défenses de Ḥinû az-Zurayr et de Hajar ar-Rayḥânî par ces mêmes souverains. Si l'apogée du royaume de Qatabân se répercute largement dans l'urbanisme de la capitale, peu de choses en sont connues des périodes antérieures. L'occupation du site est attestée dès les VIII^e-VII^e s. av. J.-C. par de rares inscriptions, des datations radiocarbone⁷⁸⁴ et des parallèles céramiques avec le site de Yalâ. A. de Maigret a nommé cette période *Early Tamna'* (v. 900-550 av. J.-C.)⁷⁸⁵. Durant cette phase toutefois, les fonctions du site sont mal connues, la mention du souverain Waraw'il dans l'inscription MuB 36 permet déjà d'envisager l'hypothèse d'une capitale qatabânite. Néanmoins, si la tribu de Qatabân apparaît dans l'inscription RÉS 3945 comme

⁷⁸¹ A. de Maigret, 2002, p. 219.

⁷⁸² Ce personnage porte le titre de *'hr S²mr* (RÉS 4337 A/16, 17) – « magistrat (?) de *Shamîr* ».

⁷⁸³ CIAS 47.11/o 1/4 ; Ja 852 ; Ja 122 ; TC 1014 ; Lu 39 ; Lu 40.

⁷⁸⁴ A. de Maigret, 2003 a, p. 264.

⁷⁸⁵ Terminologie développée en anglais dans une communication de A. de Maigret : « Tamna' d'après les dernières campagnes de fouilles », effectuée dans le cadre des 8^e rencontres sabéennes d'Aix-en-Provence, le 30 mai 2003 ; reprise en italien dans A. de Maigret, 2003 a, p. 270.

alliée des Sabéens au début du VII^e s. av. J.-C., il n'y est fait mention ni du souverain, ni de la capitale. L'inscription RÉS 3946/2, contemporaine de la précédente, mentionne les « deux plaines des deux villes, celles de Tamna' » (*w-dhhby hgry dh-Tmn*). Le contexte permet de localiser ces deux plaines dans la région de Qatabân mais rien n'autorise à y voir la ville de Tamna'. En effet, ce toponyme désigne encore actuellement un territoire du cours moyen du wâdî Ḥarîb, aux environs de Ḥinû az-Zurayr⁷⁸⁶, autre candidat possible pour une identification du toponyme de RÉS 3946.

Cette phase initiale est suivie d'une période obscure, durant laquelle les productions céramiques changent complètement⁷⁸⁷ et que A. de Maigret évoque sous le terme *Middle Tamna'* (v. 550-350 av. J.-C.).

À partir du IV^e s. av. J.-C., la croissance urbaine reflète celle du royaume de Qatabân dont la ville abrite le souverain et la tribu dominante. Durant ce dernier tiers du I^{er} millénaire av. J.-C., la ville atteint son apogée, cette phase est dite *Late Tamna' I* (350 av. J.-C. – 50 ap. J.-C.). La vie de la capitale est alors gérée par un corps d'administrateurs chargés de faire appliquer une législation stricte, ordonnée par le souverain et le conseil des Anciens avec pour but de centraliser, autant que possible, l'activité économique du royaume dans la capitale. La centralité de cette ville est manifeste notamment dans RÉS 3878, texte dans lequel Tamna' est qualifiée de « ville des tribus de 'Amm », du nom de la divinité tutélaire qatabânite⁷⁸⁸. Des rapports privilégiés sont établis avec les minéens qui disposent d'un comptoir autonome dans la ville. De grandes réalisations architecturales sont entreprises.

Cette capitale, étape sur les voies de commerce et centre agricole important du wâdî Bayḥân, ne semble toutefois pas exercer d'attraction majeure sur les populations du royaume : aucun pèlerinage n'est attesté dans la ville et il est douteux que la place du marché ait attiré les populations implantées au-delà des wâdîs accessibles en un jour de marche – à savoir Bayḥân et Ḥarîb.

A. de Maigret évoque des destructions marquant un tournant dans l'occupation du site à partir du milieu du I^{er} s.⁷⁸⁹, notamment celle du temple de Athirat, à proximité de la porte nord-ouest, et de la « casa B/I » sur la place du marché. L'occupation se maintient durant une phase finale dite *Late Tamna' II*. Nous avons vu que le wâdî Ḥarîb n'entre plus alors dans la sphère qatabânite ; Tamna' n'est plus que la capitale d'une petite entité territoriale limitée au wâdî Bayḥân. Un niveau d'incendie indique sans conteste une

⁷⁸⁶ C. de Landberg, 1898, p. 107-108.

⁷⁸⁷ A. de Maigret, « Tamna' d'après les dernières campagnes de fouilles », communication effectuée dans le cadre des 8^e rencontres sabéennes d'Aix-en-Provence, le 30 mai 2003.

⁷⁸⁸ Ce texte est la seule occurrence actuellement connue de l'emploi du terme *hagar* pour qualifier Tamna'. Le toponyme n'est jamais qualifié dans les autres inscriptions.

⁷⁸⁹ A. de Maigret, 2003 a, p. 269-270.

destruction brutale et généralisée du site ; les traces de cet incendie se retrouvent autant dans le secteur de la porte sud⁷⁹⁰ que dans la fouille de la structure dite « *casa A/C* », à proximité de la porte nord-ouest⁷⁹¹, et dans les maisons du pourtour de la place du marché, au centre du site.

A. Avanzini reprend l'hypothèse formulée à l'issue de la mission américaine de 1951, datant l'abandon du début du I^{er} s.⁷⁹². L'étude de la céramique qui permettait d'avancer cette date fut reprise par J. Pirenne ; cette dernière a montré que ces productions céramiques s'évalent en fait sur la quasi-totalité du I^{er} s.⁷⁹³. Bien que la date d'abandon du site proposée par cette dernière, vers 280, soit aujourd'hui obsolète⁷⁹⁴, l'argumentation proposée pour réviser la date des productions céramiques importées reste pertinente. Par ailleurs, quelques éléments épigraphiques attestent d'une occupation du site durant tout le I^{er} s. L'inscription Ja 2826 évoque la construction de la maison Yafa'um par Shahr Hilal Yuhaqbiḍ ; ce souverain est également mentionné dans TTI 100, texte du bâtiment dit « TTI » - probablement identifiable au palais Ḥarīb. Le règne de ce souverain se situe au tournant des I^{er}-II^e s. La ville apparaît toujours comme capitale de Qatabân à cette période. Enfin, les analyses ¹⁴C effectuées par la mission italienne sur des échantillons du niveau d'incendie le datent des II^e et III^e s.⁷⁹⁵. La destruction de la ville est donc postérieure à 100 ap. J.-C. Le fait que la ville ne soit mentionnée ni dans la *Géographie* de Cl. Ptolémée (milieu du II^e s.), ni dans les récits des événements liés aux affrontements entre Saba' et le Ḥaḍramawt (Nami NN 19, vers 200 ap. J.-C. ; RÉS 3958 et Ir 13, vers 220 ap. J.-C.), permet d'envisager un abandon durant la première moitié du II^e s., ce que confirmerait le déplacement du palais royal Ḥarīb à Hajar Ibn Ḥumayd sous le règne du successeur de Shahr Hilal Yuhaqbiḍ, ainsi que l'inscription Ja 629 (milieu du II^e s.) dans laquelle Tamna' n'est plus mentionnée que comme repère topographique dans le paysage⁷⁹⁶.

⁷⁹⁰ G. van Beek 1952, p. 10.

⁷⁹¹ A. de Maigret, 2003 a, p. 264.

⁷⁹² A. Avanzini, 1997, p. 101. Cette datation se fonde notamment sur la présence des céramiques et verreries importées de Méditerranée trouvées dans les niveaux les plus récents (céramique arétine produite au début du I^{er} s. ; céramique sigillée italienne de l'extrême fin du I^{er} s. av. J.-C. ; *Thorn-ware* des périodes augustéenne et tibérienne ; céramique à glaçure au plomb du Levant datée des I^{er} s. av./ap. J.-C. ; bol en verre datant probablement du début du I^{er} s.) étudiés par H. Comfort (1958).

⁷⁹³ J. Pirenne, 1961, p. 51.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 66. Cette date se fonde notamment sur une étude numismatique obsolète depuis les récents travaux de A. V. Sedov ; J. Pirenne ne prend pas en considération l'existence d'un atelier monétaire dans le palais Ḥarīb de Hajar ibn Ḥumayd fondé vers le début du II^e s. en remplacement de celui de Tamna' et considère donc que le palais de Tamna' fut occupé au II^e s. Enfin elle date les différents règnes des souverains en s'appuyant sur les données tirées du *Périphe de la mer Érythrée* qu'elle date du III^e s. Un consensus s'accorde aujourd'hui à dater ce texte du I^{er} s.

⁷⁹⁵ A. de Maigret, 2003 b, p. 137.

⁷⁹⁶ Alors que les villes de la région sont la cible des attaques du souverain sabéen, il n'est question à propos de l'ancienne capitale qatabânite que de « des nomades qui arrivèrent dans la région de Tamna' » (Ja 629/33-34).

Le peuplement du wâdî Bayhân

Les origines du peuplement du wâdî Bayhân sont toujours inconnues. L'amont du wâdî n'a pas fait l'objet de prospections ; celles effectuées sur le cours moyen et inférieur du wâdî se sont principalement limitées à souligner la présence de sites sudarabiques. Seule la nécropole de Ṭaraf al-'Uqayr, comportant des cairns non datés, permet d'envisager une occupation protohistorique du wâdî⁷⁹⁷. Cette nécropole est implantée à proximité de la source du wâdî Fara', site privilégié pour une population n'ayant pas une maîtrise totale de l'irrigation par exploitation de la crue.

La première phase d'occupation du wâdî connue à présent est datée de la transition entre âge du bronze et âge du fer ; elle voit la naissance de petits sites d'habitat développant un terroir irrigué le long du cours moyen du wâdî Bayhân, tirant le plus souvent profit des écoulements secondaires latéraux. Ainsi, les niveaux les plus anciens de Hajar Ibn Ḥumayd sont datés des XII^e-XI^e s. av. J.-C.⁷⁹⁸ ; des graffitis à la graphie archaïque ont été repérés non loin de la source du wâdî Fara', ravine tributaire du wâdî Bayhân⁷⁹⁹. La quasi-totalité de la plaine entre al-Haraja et Hajar Kuḥlân a été mise en culture au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. L'épaisseur des limons d'origine anthropique atteint jusque 15 à 18 m⁸⁰⁰, la base du tell de Hajar Ibn Ḥumayd repose sur plusieurs mètres d'accumulation de sédiments liés à l'irrigation⁸⁰¹. Ceci nous amène à formuler l'hypothèse d'une irrigation ayant pu se mettre en place vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. dans cette partie du wâdî.

L'étude de l'évolution des structures hydrauliques autour de Hajar Ibn Ḥumayd a amené les fouilleurs à distinguer trois phases architecturales : *Early*, *Middle* et *Late Phases*⁸⁰². La première, datée de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. est caractérisée par des structures utilisant un très grand appareil relativement irrégulier. Les inscriptions montrent alors un développement de l'irrigation tant dans la région du jabal Raydân, en amont du cours moyen du wâdî Bayhân (RÉS 3871) que dans les environs de Tamna', dans le cours inférieur du même wâdî (Doe 1). À l'exception de cette dernière qui émerge alors comme centre d'un pouvoir administratif d'envergure limitée, le wâdî n'est ponctué que de villages et bourgades répartis à intervalles réguliers, le long d'un périmètre irrigué dont l'entretien constitue la principale occupation de ces populations.

La *Middle Phase* du périmètre de Hajar Ibn Ḥumayd se définit, comme la phase précédente, par l'emploi d'un grand appareil, plus régulier toutefois. Cette phase a été datée, sur la base du rythme d'accumulation des sédiments, de 600 à 100 av. J.-C. Nous avons déjà

⁷⁹⁷ R. LeB. Bowen Jr, 1958 a, p. 10-11.

⁷⁹⁸ G. van Beek, 1969.

⁷⁹⁹ R. LeB. Bowen Jr, 1958 a, p. 11 ; R. LeB. Bowen Jr, 1958 b, p. 88.

⁸⁰⁰ R. LeB. Bowen Jr, 1958 b, p. 43.

⁸⁰¹ *Ibid.*, p. 65.

⁸⁰² *Ibid.*, p. 67.

eu l'occasion de relativiser cette technique de datation. Si l'on observe un faisceau d'éléments, nous serions amené à associer ce tournant à celui qui caractérise l'évolution de l'implantation sédentaire dans le wâdî vers le IV^e s. av. J.-C. L'étude de Tamna' a montré qu'à cette période de montée en puissance du pouvoir qatabânite, la ville connaît une activité de construction importante. Le souverain prend en charge certains travaux d'aménagement dans l'ensemble de la vallée : aménagement de la passe de Mablâqa, aménagements dans la ville de Ḥinû az-Zurayr à l'autre extrémité de la passe, réalisation d'accords avec le clan des prêtres de 'Amm dhû-Labakh, en vue d'un meilleur contrôle politique et territorial sur le wâdî⁸⁰³, aménagements de fortifications sur le site de l'ancienne Dhû-Sâlim (Hajar Kuhlân 7). À côté de ces événements historiques, l'apparition ou le développement d'un certain nombre de sites du wâdî Bayhân est manifeste. Un petit site d'habitat de 0,75 ha apparaît à al-Ḥinû ; le périmètre irrigué au pied du jabal Khalbaş se développe sous le contrôle du *mukarrib* de Qatabân (Ja 2360)⁸⁰⁴ ; le petit site de Ḥayd al-Qarnayn, non loin de al-'Aḍiyya, apparaîtrait à la même époque, contrôlant le périmètre irrigué déviant les eaux du wâdî as-Sa'îd⁸⁰⁵. De cette époque daterait également la principale occupation des sites de al-Haraja et du jabal Khudhra. Ces deux sites contrôlent, avec Hajar Ibn Ḥumayd, les principaux périmètres irrigués du wâdî. Le premier, implanté à 9 km au sud de Bayhân al-Qaşâb, est partiellement enfoui sous les limons d'irrigation. Long de 300 m, il est entouré d'un périmètre irrigué de près de 500 ha. L'habitat y est modeste, des maisons faites de dalles de schiste se substituent à la maison-tour sur épais soubassement de pierre. Des datations ¹⁴C effectuées par la mission archéologique française y datent l'occupation de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. et du début de l'ère chrétienne⁸⁰⁶. Le site du jabal Khudhra, à 7 km au nord de Bayhân al-Qaşâb, ne comporte que quelques structures d'habitat et une carrière de pierre. Les inscriptions Doe 2 et Van Lessen 5 permettent d'y restituer la présence de deux sanctuaires aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Le périmètre irrigué tire profit des écoulements moins violents du wâdî Hammâm et s'étend sur près de 750 ha.

L'étude de R. LeB. Bowen a montré que cette phase intermédiaire est ainsi marquée par une mise en culture de la totalité des ruissellements des ravines faisant converger les écoulements secondaires vers le wâdî Bayhân⁸⁰⁷, mais aussi par l'exploitation, plus en aval,

⁸⁰³ Sur ce sujet, se reporter à A. Avanzini, 2004, p. 273.

⁸⁰⁴ R. LeB. Bowen Jr, 1958 a, p. 7-8 ; R. LeB. Bowen Jr, 1958 b, p. 57-58.

⁸⁰⁵ R. LeB. Bowen Jr, 1958 a, p. 7 ; R. LeB. Bowen Jr, 1958 b, p. 58 ; A. Avanzini & al., 1994, p. 28-29.

⁸⁰⁶ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 158-159 : le premier échantillon est daté de 2203 ±123 BP soit 352-212 av. J.-C. (cal.) ; le second de 1825 ±40 BP soit 175-216 ap. J.-C. (cal.).

⁸⁰⁷ R. LeB. Bowen Jr, 1958 b, p. 59. Outre les différents systèmes d'irrigation mis en évidence par R. LeB. Bowen en plaine (1958 b), il convient également de souligner l'importance de l'implantation de longs murs en bas de pente destinés à récupérer les écoulements transversaux sur ces pentes, tel que l'on peut les

des écoulements du wâdî principal, canalisés au sud de Tamna' dans un large périmètre irrigué⁸⁰⁸ vraisemblablement entretenu par les habitants du village de Nuqûb, où quelques structures d'habitat ont été repérées⁸⁰⁹. Lors de notre participation aux fouilles franco-italiennes de Tamna', A. de Maigret nous a signalé la présence d'un autre site d'habitat à quelques kilomètres au sud-ouest de Tamna' : Jathî Bin Qafila⁸¹⁰. Ce site, entouré de zones de culture, semble également faire partie de ces relais implantés à intervalle régulier et dont la population avait à charge l'entretien des zones de culture.

L'organisation des établissements sédentaires du wâdî Bayhân répond à un schéma régulier qu'autorise et qu'impose la mise en culture optimale du cours du wâdî. R. LeB. Bowen a estimé à environ 4 000 ha la surface totale cultivée durant la période préislamique⁸¹¹. Cet optimum peut être daté du dernier tiers du I^{er} millénaire av. J.-C. d'après les données archéologiques (Figs 51, 64 c). Si l'on considère une moyenne de 1 à 1,5 habitant par hectare cultivé⁸¹², la population totale du wâdî ne pouvait être trop élevée – à moins de recourir à l'importation de denrées alimentaires. Ceci expliquerait la présence d'une unique ville, Tamna', de deux bourgades, Hajar Ibn Ḥumayd et al-Haraja et d'un nombre plus élevé de villages – plus d'une dizaine sont actuellement connus.

Une carte représentant les zones accessibles en une heure de marche depuis les différents sites d'habitat occupés au III^e s. av. J.-C. dans le wâdî Bayhân a été effectuée (Fig. 51). Les zones éclairées englobent l'espace accessible en 30 minutes de marche depuis ces sites, les zones plus faiblement éclairées en 60 minutes, les zones sombres englobent l'espace inaccessible dans cet intervalle de temps. Les calculs de distance intègrent les contraintes du relief⁸¹³. Plusieurs faits sont mis en évidence. Dans le wâdî Bayhân, les zones accessibles en moins de 30 minutes autour de chaque site sont quasi-contiguës entre les extrémités de la zone mise en culture, de Hajar Kuḥlân à al-Haraja. Le trajet moyen d'un site à un autre était ainsi d'une heure de marche. Le temps consacré au déplacement journalier depuis le site

observer au sha'b adh-Dhaqâb (R. LeB. Bowen Jr, 1958 a, p. 11) ou au pied du jabal al-Khulfân (R. LeB. Bowen Jr, 1958 a, p. 11-12).

⁸⁰⁸ La zone irriguée s'interrompt rapidement au nord de Tamna' ; comme l'a signalé B. Coque-Delhuille (1998, p. 11) : « seules des crues exceptionnelles arrivent jusqu'à Nuqûb (...), au rythme d'une, en moyenne, tous les trois ans ». L'utilisation massive des écoulements de wâdîs secondaires en amont de Nuqûb permettait probablement à une partie de l'eau du wâdî Bayhân de parvenir jusque là avec une régularité toute relative ; il est douteux que les écoulements autorisaient des cultures plus en aval, pas plus que l'utilisation de la nappe phréatique, qui plonge alors à 70 m de profondeur (B. Coque-Delhuille, 1998, p. 11).

⁸⁰⁹ R. LeB. Bowen Jr, 1958 a, p. 7-8.

⁸¹⁰ Ce site, que nous avons eu l'occasion de visiter, mesure environ 100 x 130 m et ne comportait qu'une grande structure avec socle en pierre de taille au nord du site ; le reste du site comporte des structures en briques crues fondues et de nombreux tessons en surface.

⁸¹¹ R. LeB. Bowen Jr, 1958 b, p. 69-70 : la surface totale est estimée à exactement 9 550 acres soit 3865 ha.

⁸¹² Moyenne établie d'après le chiffre proposé par U. Brunner (1983, p. 105 et n. 69) s'appuyant sur la population de l'oasis de Ma'rib en 1973 rapportée à la surface cultivée, à savoir 10 000 sédentaires, 2 000 nomades et 1 000 réfugiés, pour une surface cultivée de 10 000 hectares.

⁸¹³ Sur la méthode employée dans la réalisation des cartes, se reporter à l'annexe 3.

jusqu'au champ était en moyenne d'une heure aller-retour⁸¹⁴. Si l'on considère la zone couverte dans un rayon d'une heure de marche autour de ces sites, la totalité de l'espace cultivable est accessible. On peut donc en conclure à une implantation essentiellement rurale et tournée vers une exploitation optimale du wâdî, dans lequel rares sont les sites dont le terroir doit être partagé par deux villages. Un vide apparaît sur la carte entre al-Haraja et Ḥayd al-Qarnayn ; cette lacune amènerait dans le cadre d'un modèle prédictif à y rechercher un site d'habitat avec une forte probabilité d'y trouver un village datable de cette période. Précisons que la carte de la prospection du wâdî Bayḥân de F. Heybroek et N. St. J. Groom indique la présence des ruines du jabal ash-Sha'aba dites « *Himyaritic* », accompagnées de graffitis, sur un éperon rocheux au centre de cette zone⁸¹⁵. Aucune description n'en est donnée. Ce site correspond vraisemblablement à l'implantation manquante.

L'importance fonctionnelle de quelques sites – les bourgades d'al-Haraja ou de Hajar Ibn Ḥumayd, la ville de Ḥinû az-Zurayr dans le wâdî voisin ou la capitale Hajar Kuḥlân (ancienne Tamna') – n'est manifestement pas liée à un potentiel agricole du terroir supérieur aux sites voisins. Elle semble avant tout être dictée par un emplacement spécifique sur les voies de communication : Hajar Ibn Ḥumayd et Ḥinû az-Zurayr contrôlaient les extrémités de la passe de Mablaqa et constituaient une étape sur ces voies de passage ; Hajar Kuḥlân et al-Haraja verrouillaient les extrémités du cœur du royaume qatabânite. Si les implantations sédentaires sont conditionnées par l'exploitation d'un terroir, la croissance urbaine ne se fonde, dans ce cadre spécifique, que sur une nécessité défensive, stratégique, commerciale et probablement religieuse (les principaux sanctuaires qatabânites se concentrent sur les sites de Hajar Kuḥlân, Hajar Ibn Ḥumayd et Ḥinû az-Zurayr). Ajoutons enfin que durant cette phase de lente croissance urbaine dans le wâdî Bayḥân, au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., plusieurs familles sont présentes sur différents sites⁸¹⁶, sortant du schéma jusqu'ici fréquent d'une tribu ou de clans associés à une unique ville. La croissance urbaine s'abstrait donc d'une éventuelle rivalité tribale pouvant amener à une surenchère architecturale, tel que l'on pouvait l'observer dans le Jawf par exemple dans la construction des remparts et temples *extra-muros*. Dans le cadre du wâdî Bayḥân, les facteurs de la croissance urbaine sont purement fonctionnels. Ils sont tardifs en comparaison d'autres régions et limités.

⁸¹⁴ Ces mouvements pendulaires sont attestés selon G. van Beek (1969, p. 367) sur la base de la présence d'objets spécifiques à la fois dans les champs et sur ces sites : « *That farmers lived in the town and went out daily to the surrounding fields is clear from the many fragments of clay irrigation spouts which were found in most strata at the site [Hajar Ibn Ḥumayd], as well as on the ancient fields.* »

⁸¹⁵ R. LeB. Bowen Jr. & F. P. Albright (éds), 1958, carte insérée entre la p. xvii et la p. 1.

⁸¹⁶ Ce phénomène avait été noté à dans l'étude de Ḥinû az-Zurayr, on le retrouve à Hajar Ibn Ḥumayd avec la présence du lignage dhû-Dharḥân (RÉS 3539 – si l'on accepte la provenance supposée), de celui de Han'amat (HI 3), ou de Tha'yim (HI 90). Sur le site du jabal Khudhra enfin est mentionné la famille Dhar'an (FB-Van Lessen 5). Tous ces lignages ou familles sont attestés sur le site de Hajar Kuḥlân par ailleurs.

La dernière phase de l'occupation préislamique du wâdî est marquée par une succession d'événements qui sont à l'origine d'une modification de l'implantation humaine. Au cours du I^{er} s., plusieurs sites cessent d'être attestés dans les inscriptions (al-Ĥinû, Ḥayd al-Qarnayn, l'antique Dhû-Sâlim) ou sont abandonnés à la suite d'une destruction brutale (Tamna'). Seuls les trois sites les plus importants du wâdî – Tamna' exclue – apparaissent encore : Hajar Ibn Ḥumayd, le jabal Khudhra et al-Haraja. Ces changements correspondent, sans lien de causalité véritable, à une évolution dans la construction des structures hydrauliques, désormais faites au moyen de petites pierres irrégulières, plâtrées à partir du II^e s. Bien que l'on puisse être tenté de voir dans cette économie de moyens le reflet d'une désorganisation de la structure sociale qatabânite, l'hypothèse ne peut être retenue, ce type d'architecture hydraulique de la *Late Phase* apparaissant avant que ne disparaisse Tamna' et la plupart des sites évoqués précédemment.

Cette contraction du réseau d'habitat dans le wâdî Bayḥân s'explique principalement par une cause historique : le déclin brutal du pouvoir qatabânite dont la capitale est détruite par un incendie au début du II^e s. Affaibli, le pouvoir n'a ni les moyens de la restaurer, ni ceux d'entretenir un vaste périmètre irrigué dont la hausse du niveau de la plaine rend l'entretien de plus en plus difficile⁸¹⁷. Au II^e s., ce royaume de Qatabân se limite au cours moyen du wâdî Bayḥân ; un site concentre les principales fonctions nécessaires à la conduite du royaume, celui que les inscriptions désignent par le nom de Dhû-Ghayl, l'actuelle Hajar Ibn Ḥumayd⁸¹⁸. Le dernier souverain qatabânite connu, Nabaṭ Yuhan'im y fait transférer les principales structures symboliques du pouvoir : le palais Ḥarib⁸¹⁹ et le temple Ḥaṭab, consacré à 'Amm dhû-Dawanum notamment (CIAS 47.82/o 2) ; un sanctuaire Shab'ân est également consacré à 'Amm (CIAS 95.11/o 2), il vient s'ajouter à ceux de 'Amm dhû-Labakh (RÉS 3688, RÉS 3689, RÉS 3691, RÉS 3692), au temple Riṣâf consacré à Anby (HI 18 et HI 22) et Basham (MuB 577). Ce site devient, pour une courte période un centre administratif, politique, monétaire⁸²⁰ et religieux.

⁸¹⁷ A cet engorgement des structures hydrauliques par les sédiments s'ajoute l'ensablement du débouché du wâdî Bayḥân à la fin de la période préislamique (B. Coque-Delhuille, 1998, p. 31).

⁸¹⁸ Les inscriptions trouvées sur place ou à proximité du site – notamment à al-Ĥinû – permettent d'établir cette identification. Le seul élément qui en relativise la certitude est l'absence apparente de fortification, déjà soulevée lors de la fouille du site dans les années 1950 (G. van Beek, 1969, p. 367) alors que le texte Ja 2888 mentionne explicitement la fortification du site par un souverain ḥaḍrami à la fin du II^e s. Si c'est effectivement le site de Hajar Ibn Ḥumayd qui fut fortifié, il faut alors plutôt y voir la mise en place de petites structures défensives s'appuyant contre un habitat préexistant, plus qu'un rempart autonome.

⁸¹⁹ On le trouve évoqué dans plusieurs inscriptions provenant probablement, pour CIAS 95.11/o 2, ou assurément, pour H2c, du site.

⁸²⁰ Les frappes de monnaies se poursuivent sous ce règne. Le nom de Ḥarib y figure et suggère le transfert de l'atelier monétaire de Tamna' à Hajar Ibn Ḥumayd. Cette hypothèse suggérée en 1962 par A. F. L. Beeston (1962, p. 48) se trouve confirmée par les inscriptions plus récentes associant le toponyme Dhû-Ghayl au palais Ḥarib à partir du II^e s.

Durant la seconde moitié du II^e s., le wâdî Bayhân forme une zone tampon entre les royaumes rivaux du Ḥaḍramawt et de Saba'. Une victoire lui permet de repousser Saba' (CIAS 95.11/o 2). Il est cependant vaincu et intégré quelques années plus tard par le royaume du Ḥaḍramawt. Cette position frontalière, à la charnière des trois puissances de l'époque - Ḥaḍramawt, Saba' et Ḥimyar - incite le souverain ḥaḍrami à fortifier Dhû-Ghayl (Ja 2888). La dernière mention épigraphique de Dhât-Ghayl - toponyme féminisé dans la langue ḥaḍramie - apparaît dans Ir 13, au début du III^e s., alors qu'un conflit oppose les armées sabéenne et ḥaḍramie devant le site de Hajar Ibn Ḥumayd. Il n'est pas dit s'il fut alors détruit. Le sondage effectué sur le site indique que l'occupation préislamique semble se poursuivre jusqu'au IV^e s. Celui d'al-Haraja, plus au sud, serait abandonné, à en croire la datation radiocarbone de ses niveaux de destruction au plus tard au début du III^e s., peut-être victime des conflits qui secouent le wâdî à cette période. Une occupation limitée subsiste dans ses environs puisque le périmètre irrigué est, au moins partiellement, exploité jusqu'au VI^e s.⁸²¹.

Plus que par des raisons environnementales, il convient de chercher les causes de l'abandon de l'occupation du wâdî Bayhân dans l'histoire régionale sur laquelle nous avons pris soin de nous arrêter : les grandes phases d'abandon, à la fin du I^{er} s. dans le cours inférieur et au début du III^e s. sur le cours moyen du wâdî Bayhân, sont la conséquence de la déstabilisation de la structure sociale et politique du royaume qui, affaiblie, n'a plus les moyens de remettre en état les vastes systèmes d'irrigation développés jusque-là. Les conflits successifs et les transformations dans la demande en aromates à cette époque⁸²² précipitent le déclin des dernières bourgades du wâdî Bayhân à l'état de hameaux et villages.

⁸²¹ Des analyses par luminescence optique ont permis de dater l'âge des dépôts les plus récents de l'irrigation antique de la fin de la période préislamique (S. Balescu & al., 1998, p. 36-37).

⁸²² R. LeB. Bowen Jr, 1958 b, p. 84-85.

HAJAR YAHIRR ET LE PREMIER PEUPEMENT DU JABAL AN-NISÎYÎN ET DU WÂDÎ MARKHA

Coordonnées : 14° 42' 09" N - 46° 24' 20" E

Superficie : env. 15 ha

Bibliographie indicative

- Becker H., 1997. « Testing the feasibility of magnetic prospection at Hajar Yahir (Hajar Abû Zayd), Wâdî Markha », *Mare Erythræum* 1, p. 153-161.
- Becker H., 1999. « Test zur magnetischen Prospektion in Hajar Yahirr (Hajar Abû Zayd), Wâdî Markha ». In Staatliches Museum für Völkerkunde München (éd.), *Im Land der Königin von Saba. Kunstschätze aus dem Antiken Jemen*, München, Staatliches Museum für Völkerkunde München, p. 262-267.
- Breton J.-F., 1994 b. « Hagar Yahirr, capitale d'Awsân ? », *Raydân* 6, p. 41-46.
- Breton J.-F., Arramond J.-Ch., Coque-Delhuille B. & Gentelle P. (éds), 1998. *Une vallée aride du Yémen antique : le wâdî Bayhân*, Paris, ADPF/ ERC, p. 127-194.
- Brunner U., 1997 a. « The history of irrigation in the Wâdî Marḥah », *PSAS* 27, p. 75-85.
- Brunner U., 1997 b. « Geography and Human Settlements in Ancient Southern Arabia », *AAE* 8, p. 190-202.
- Brunner U., 1999 a. « Die Königsstadt Hajar Yahirr ». In Staatliches Museum für Völkerkunde München (éd.), *Im Land der Königin von Saba. Kunstschätze aus dem Antiken Jemen*, München, Staatliches Museum für Völkerkunde München, p. 198-204.
- Philby H. St. J. B., 1939. *Sheba's Daughters: A Record of Travel in Southern Arabia*, Londres, Methuen & Co., p. 347-348.
- Pirenne J., 1980. « Prospection historique dans la région du royaume de Awsân », *Raydân* 3, p. 238-243.
- Raunig W., 1997. « Die Suche nach dem Zentrum von Ausân », *Mare Erythræum* 1, p. 145-161.

Localisation géographique et topographique

Hajar Yahirr (ou Hajar Abû Zayd) est implantée à l'extrémité nord-est du wâdî Markha, immédiatement au sud du jabal Barka et du jabal Yahirr. À la fois abrité des vents dominants, il se trouve à proximité du Ramlat as-Sab'atayn et des anciennes pistes menant à Shabwa, au carrefour des wâdîs Ḍura', 'Abadân et Markha. Cet emplacement, en rive droite du wâdî Markha, bénéficie par ailleurs des écoulements d'un vaste impluvium (env. 4 000 km²). Le site domine de 3 à 4 m la plaine environnante.

Historiographie de la recherche

Hajar Yahirr fut redécouvert lors du voyage que H. St. J. Philby effectua en Arabie du Sud dans les années 1930⁸²³. En 1980, J. Pirenne en fait une première description synthétique⁸²⁴. Le site fut par la suite visité à plusieurs reprises au cours de prospections françaises et allemandes ; ces travaux, amenés à déboucher sur des fouilles, n'ont malheureusement jamais abouti. Entre 1989 et 1992, plusieurs missions de prospections géo-archéologiques y furent menées par l'équipe française dirigée par J.-F. Breton⁸²⁵ ainsi

⁸²³ H. St. J. B. Philby, 1939, p. 347-348.

⁸²⁴ J. Pirenne, 1980, p. 238-243.

⁸²⁵ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, *passim*.

que par celle dirigée par S. Cleuziou et M.-L. Inizan⁸²⁶ ; en mai 1992 la mission helvético-germano-yéménite conduite par B. Hrouda, W. Raunig et U. Brunner y entreprend une étude de surface⁸²⁷, complétée par les visites des membres du *Deutschen Archäologischen Instituts* en 1992 (B. Vogt, N. Nebes, J. Schmidt, S. Ayoub) et par la prospection géomagnétique du *Staatlichen Museums für Völkerkunde* de Munich en 1995⁸²⁸. En 1996, une crue dévastatrice a entamé la bordure nord du tell, emportant deux à trois hectares du site.

La ville : données archéologiques

Un habitat diversifié

L'espace fortifié mesure environ 600 m de long sur 320 m de large (Fig. 52). La section mise au jour par les crues du wâdî montrent au moins 10 m de niveaux d'occupation accumulés. Une trentaine de soubassements en pierre supportant à l'origine des superstructures en brique crue avec armature en bois sont encore visibles en surface. Des distinctions dans la nature de l'habitat ont pu être établies sur les différents secteurs du site : la partie nord, relativement plane, présente peu de structures en pierre en surface ; au centre du site, plusieurs taches cendreuses ou traces de rubéfaction témoignent de la présence de structures incendiées ; au sud du site, quelques monticules de gravats isolés révèlent des bâtiments importants dont la fonction ne peut être établie. La prospection électromagnétique menée par l'équipe du *Staatlichen Museums für Völkerkunde* de Munich, réalisée dans la partie sud-est du site, nous éclaire sur la nature de ces grands monticules⁸²⁹. Une première structure de 20 x 30 m en pierre calcaire aurait été incendiée, d'après les fragments de brique brûlée en surface ; une deuxième structure, interprétée comme un temple ou palais, de 40 x 60 m avec plusieurs pièces réparties autour d'une cour a été détruite par conflagration ; une zone de 120 x 200 m enfin est isolée au sud du site par un mur. Cette dernière est interprétée comme un *temenos*⁸³⁰. La présence de grandes structures de type palatial implique la présence d'une élite sur le site. Cette fonction est légitimée par la gestion que nécessite l'entretien du vaste périmètre irrigué autour du site. Elle trouve également sa raison d'être si l'on accepte de voir en ce site la capitale du premier royaume d'Awsân (cf. *infra*).

⁸²⁶ S. Cleuziou et M.-L. Inizan, 1992, rapport non publié.

⁸²⁷ W. Raunig, 1997.

⁸²⁸ H. Becker, 1997 ; 1999 ; U. Brunner, 1997 a ; 1997 b ; 1999 a.

⁸²⁹ H. Becker, 1997, p. 153-155 ; 1999, p. 264-265.

⁸³⁰ H. Becker, 1997, p. 155 ; 1999, p. 265.

Un site fortifié

Un rempart autonome est encore visible sur près de 1100 m ; il mesurait à l'origine 1500 à 1700 m, délimitant une surface de 15 ha environ. La construction du rempart est datée – sous réserve – des VIII^e-VI^e s. av. J.-C.⁸³¹.

Un centre d'artisanat

Le rapport de la prospection effectuée sous la direction de S. Cleuziou et M.-L. Inizan mentionne la présence d'une vaste zone d'ateliers à l'extérieur des murs de la ville, qu'évoquent les fragments de cornaline, d'obsidienne et de métal trouvés en surface⁸³². Il semble s'agir du site nommé Hajar al-Asfal par U. Brunner⁸³³. Entre ce secteur et l'espace fortifié de Hajar Yahirr, une zone basse comporte les restes de structures en brique crue, habitat *extra-muros* plus modeste⁸³⁴.

Une fonction religieuse

Quelques structures *extra-muros* implantées non loin du site s'apparentent à des sanctuaires. L'une est implantée à 300 m du site, au lieu-dit Abû Zayd. Il s'agit d'un petit tell laissant entrevoir un large escalier monumental et une maçonnerie en gros blocs calcaires⁸³⁵, matériau nécessairement importé sur une longue distance. Une deuxième structure isolée, de nature indéterminée, est implantée à 500 m au nord-est du site. Enfin, W. Raunig mentionne une structure *extra-muros* dominant la plaine de 6 m avec des vestiges de piliers et colonnes au sommet. Nous n'avons pu déterminer s'il s'agit d'une troisième structure isolée hors les murs ou si elle correspond à l'une de celles mentionnées précédemment⁸³⁶.

Le terroir

Un vaste périmètre irrigué entourant le site a fait l'objet d'une description synthétique par U. Brunner⁸³⁷. Les deux rives du wâdi Markha étaient mises en eau, chacune alimentée par un canal principal. Celui irriguant le périmètre sud s'alimentait au lieu-dit al-Matna, à 3 km en amont de Hajar Yahirr. Il atteint une largeur maximale de 100 m, laissant entrevoir l'énorme quantité d'eau qu'il véhiculait. Le canal alimentant le périmètre nord dévie les eaux du wâdi Markha à 8 km en amont de Hajar Yahirr. Il se

⁸³¹ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 136.

⁸³² S. Cleuziou & M.-L. Inizan, 1992, rapport non publié. Cette zone semble également mentionnée par H. Becker (1997, p. 153) à 300 m au nord-est du site ; ce dernier dit ce site contemporain de Hajar Yahirr d'après la céramique et y voit un centre artisanal non fortifié.

⁸³³ U. Brunner, 1999 a, p. 201.

⁸³⁴ *Ibid.*

⁸³⁵ J. Pirenne, 1980, p. 241 ; J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 143.

⁸³⁶ W. Raunig, 1997, p. 146.

⁸³⁷ U. Brunner, 1999 a, p. 202-203.

subdivise en patte d'oie par des canaux secondaires alimentant un périmètre de 2400 ha – 12 km de long pour 2 km de largeur maximale –, immédiatement au nord de Hajar Yahirr et dont l'extension est limitée par la présence du jabal Yahirr. Le canal méridional se subdivise en canalisations secondaires puis tertiaires qui alimentent un vaste périmètre en forme d'éventail de 4400 ha – 17 km de long pour 2 à 4 km de large. La surface totale ainsi mise en culture était de 6800 ha (Fig. 53). Une longue conduite apportait par ailleurs l'eau du wâdî Hammâm, plus à l'est, sur une vingtaine de kilomètres, dans l'oasis de Hajar Yahirr. Doit-on supposer que les eaux du wâdî Markha ne suffisait plus à la mise en culture de l'oasis ?

Ce périmètre antique aurait été exploité dès le milieu du III^e millénaire av. J.-C.⁸³⁸. Cette date s'appuie sur un échantillon daté par ¹⁴C, prélevé à 4 m au-dessus des premiers niveaux d'accumulation de limon liés à la mise en culture de la région. La date obtenue de 3640 ± 60 BP attribue ces niveaux d'irrigation au milieu du II^e millénaire av. J.-C. Ils sont recouverts par 7 m d'accumulation sédimentaire. Il est difficile de se fonder sur le rythme d'accumulation des sédiments pour définir des *termini* précis de l'occupation de l'oasis. Nous avons évoqué à plusieurs reprises l'irrégularité qui caractérise ces rythmes. Il est néanmoins possible d'évoquer une mise en culture de la région au plus tard au début du II^e millénaire av. J.-C. et un abandon de l'oasis durant la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. en conservant une marge d'erreur relativement large.

À ce terroir agricole s'ajoutait la mise en exploitation de carrières de pierre découvertes au nord du site.

Synthèse historique

Hajar Yahirr apparaît comme l'un des sites urbains les plus vastes d'Arabie du Sud. Son périmètre irrigué est particulièrement vaste. Les structures *intra-* et *extra-muros* permettent d'en faire un centre défensif, administratif, religieux et artisanal.

La céramique ramassée en surface par J.-F. Breton lui a permis d'établir plusieurs parallèles avec les assemblages des niveaux les plus anciens de Hajar Ibn Ḥumayd, notamment avec les niveaux L-Q (v. les IX^e-VII^e s. av. J.-C.)⁸³⁹. Ce dernier mentionne également un fragment d'inscription de « graphie très ancienne » découvert en surface⁸⁴⁰. Enfin, plusieurs fragments de jarres présentant des parallèles avec des productions de Palestine de la fin du II^e millénaire av. J.-C. sont également signalés⁸⁴¹. Aucune production céramique s'apparentant aux assemblages de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. n'a

⁸³⁸ U. Brunner, 1997 b, p. 196.

⁸³⁹ J.-F. Breton, 1994 b, p. 44.

⁸⁴⁰ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 161.

⁸⁴¹ *Ibid.*, p. 203.

été repérée en surface, ce qui amène J.-F. Breton à dater l'abandon du site vers les VII^e-V^e s. av. J.-C.⁸⁴²

Si l'on conjugue l'importance fonctionnelle de ce site aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C. (Fig. 64 a) à sa superficie et à celle de son périmètre irrigué, ainsi que les dates d'abandon obtenues pour le périmètre irrigué autant que pour l'occupation du site, tout incite à y voir, à l'instar de J.-F. Breton⁸⁴³, la première capitale du royaume d'Awsân dont on sait qu'elle fut détruite lors de l'expédition du *mukarrîb* sabéen Karîb'il Watâr fils de Dhamar'alî au début du VII^e s. av. J.-C. (RÉS 3945/6). Les nombreuses traces de conflagration et de rubéfaction en surface s'accordent avec cette hypothèse. Selon le texte sabéen, le palais royal *Miswar* fut détruit à cette occasion et le sanctuaire fédérateur d'Awsân démantelé. La destruction des symboles de la royauté awsânite est évoquée par le souverain sabéen pour signifier la fin d'un royaume qui disparaît six siècles durant.

Le premier peuplement du pourtour du wâdî Markha et du jabal an-Nisîyîn

Le jabal an-Nisîyîn est un massif granitique ovale séparant le wâdî Markha du désert du Ramlat as-Sab'atayn. Il est incisé sur son pourtour par une série de ravines rayonnant du centre du massif. Ces ravines ont toutes un petit impluvium. Au nord, leurs écoulements se perdent dans les sables du Ramlat as-Sab'atayn ; au sud, ils alimentent le cours du wâdî Markha. Si Hajar Yahîr apparaît comme le site majeur du pourtour du massif, les prospections effectuées dans le cadre des différentes missions françaises ont fait l'inventaire d'une série de sites protohistoriques plus modestes implantés sur son pourtour. L'accroissement brutal du nombre de sites au tout début de la période sudarabique (vers le VIII^e s. av. J.-C.) doit être relativisé ; si le matériel de surface est généralement diagnostiqué comme tel, rien n'empêche d'envisager une occupation plus ancienne. Ces sites protohistoriques, en particulier ceux de l'âge du bronze, partagent un point commun évoqué par U. Brunner⁸⁴⁴ : leur implantation le long de wâdîs tributaires, aux écoulements généralement limités. Deux types de sites apparaissent : des hameaux, d'une part, regroupant moins de dix structures d'habitat (Rumâha dans le wâdî Şurbân⁸⁴⁵ (Fig. 54), MKH-23 et MKH-28 dans le wâdî Khamûma, MKH-44 et MKH-38 dans le wâdî Khawra⁸⁴⁶) ; de rares villages plus importants comme MKH-32⁸⁴⁷ et Qarn al-Madâra⁸⁴⁸. Le premier serait un site d'un hectare présentant des traces de fortification (Fig. 55). Sa datation reste malheureusement largement incertaine. Le second se situe au débouché d'un petit affluent

⁸⁴² *Ibid.*, p. 163.

⁸⁴³ J.-F. Breton, 1994 b, p. 45.

⁸⁴⁴ U. Brunner, 1997 c, p. 53-54.

⁸⁴⁵ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 140.

⁸⁴⁶ Cette typologie est celle employée par S. Cleuziou et M.-L. Inizan (1992, rapport non publié).

⁸⁴⁷ *Ibid.* Le lieu-dit sur lequel se trouve ce site est transcrit « Diaw » dans le rapport de prospection. Nous n'avons pas retrouvé la forme locale du toponyme.

⁸⁴⁸ U. Brunner, 1997 a, p. 77-78 ; U. Brunner, 1997 b, p. 198.

du wâdî Markha, à proximité du village actuel de Ḥuḍud, au bas d'un large cône alluvial ; il comporte plus de 300 cellules circulaires accolées (Fig. 56). U. Brunner le date, par comparaison à l'architecture du Khawlân aṭ-Ṭiyâl, de l'âge du bronze. Si l'analyse est exacte, il s'agirait alors de l'un des plus grands sites de cette période connu en Arabie du Sud.

Au début du I^{er} millénaire av. J.-C., un nombre élevé de sites perdurent ou apparaissent dans des géosystèmes identiques, à savoir le débouché de ravines ou de wâdîs à faible bassin versant. Une quinzaine de sites de la bordure nord du jabal an-Nisîyîn ont été inventoriés, décrits et cartographiés par J.-F. Breton⁸⁴⁹. Il s'agit en général de villages et bourgades de 250 à 1000 m de périmètre. Trois d'entre eux seulement sont fortifiés (Hajar aṣ-Ṣafrâ' (Fig. 57), Hajar ad-Dimna et Hajar Arra (Fig. 58)), plusieurs comportent les vestiges d'un temple, tantôt au sein de l'habitat, tantôt en marge. Les plus grands de ces sites présentent jusqu'à cinquante structures d'habitat en surface (Hajar Umm Yaḥmûm al-'Ulâ', Hajar 'Îbtayn, Hajar am-Ḥussayna). Enfin tous exploitaient un petit périmètre irrigué dont témoignent quelques buttes témoins de limon accumulé ou des vestiges de structures hydrauliques. Le nord du jabal an-Nisîyîn était ainsi ponctué à intervalles réguliers de petites communautés agricoles de taille limitée. Ces dernières se retrouvent dans le wâdî Khamûma avec le site de Hajar Khamûma notamment (Fig. 59).

À cette période au plus tard, plusieurs sites urbains se développent dans le cours principal du wâdî Markha. Nous avons traité de Hajar Yahirr, il convient d'y ajouter Hajar am-Barka (Fig. 60) et Hajar Ṭâlib (Fig. 61). Ces deux derniers sites tirent profit, tout comme la capitale d'Awsân, d'écoulements beaucoup plus importants que ceux des piémonts du jabal an-Nisîyîn et développent un large périmètre irrigué (au moins 600 ha à eux deux).

Hajar am-Barka est un site fortifié de plus de 6 ha (250 x 260 m) au sein duquel un quartier fortifié se détache sous la forme d'un carré de 130 m de côté. La céramique relevée en surface a permis à J.-F. Breton d'avancer une datation haute (VIII^e-VI^e s. av. J.-C.)⁸⁵⁰. Hajar Ṭâlib est un tell fortifié d'une dizaine de mètres de hauteur et d'environ 4 ha. Son système défensif est formé de murs parallèles sur lesquels s'accrochent différentes structures et édifices contigus reliés par des murs. Une douzaine de structures sont visibles en surface. La céramique en surface a été datée, par comparaison avec Hajar Ibn Ḥumayd, vers les VII^e-IV^e s. av. J.-C.

L'étude de la sédentarisation et de l'urbanisation de la région d'Awsân durant la protohistoire et le début de la période sudarabique permet d'émettre plusieurs conclusions.

⁸⁴⁹ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 127-194 : Hajar aṣ-Ṣafrâ', Hajar Warîqa, Hajar ad-Dimna, Hajar Suqqâm, Hajar 'Abdallâh Ibn Aḥmad, Hajar Wâla, Hajar Arra, Hajar Umm Yaḥmûm as-Safilâ, Hajar Umm Yaḥmûm al-'Ulâ', Hajar Ṣurbân 2, Hajar 'Îbtayn, Hajar am-Ḥussayna, Hajar Shuhûḥ.

⁸⁵⁰ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 136 : notamment la présence de coupes carénées identiques à celles des niveaux K-J de Hajar Ibn Ḥumayd (type 1511).

Dans un premier temps, la continuité d'une occupation entre âge du bronze et période sudarabique est évidente dans une série de petits géosystèmes⁸⁵¹ tels que les wâdîs Khamûma ou Şurbân par exemple. Le second point tient à l'évolution de l'exploitation du terroir que U. Brunner avait mise en évidence⁸⁵² et que confirment les données tirées des prospections françaises : une première occupation pré- et protohistorique se manifeste sur les cours moyens et aux débouchés de petits wâdîs tributaires ou le long de wâdî au faible bassin versant. Dans un second temps, la maîtrise croissante d'une irrigation permet une installation des communautés sédentaires le long de wâdîs au débit plus important (Hajar Yahirr, Hajar Ṭâlib et Hajar am-Barka le long du wâdî Markha).

Les tribus et clans issus de ces sites auraient été fédérés par le premier *mukarrib* sudarabique connu, le *mukarrib* d'Awsân, vers le VIII^e s. av. J.-C.⁸⁵³. La rivalité qui oppose Awsân et Saba' au début du VII^e s. av. J.-C. est révélatrice de l'importance que cette région avait su prendre et de son développement, sur les plans agricoles et commerciaux notamment. L'un d'eux était de trop, Awsân succombe et disparaît six siècles durant. Un repli des implantations durant les périodes suivantes est perceptible dans l'étude du peuplement tardif du wâdî Markha et du jabal an-Nisîyîn.

⁸⁵¹ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 157, n. 1 : « Il conviendrait, à ce sujet, de nuancer l'opinion selon laquelle les sites de l'Âge du Bronze en Arabie du Sud se trouveraient souvent dans des zones abandonnées au cours de la période qui suit, celle de la civilisation sudarabique, et d'éviter d'étendre des explications géomorphologiques valables pour Barâqish à tous les sites d'Arabie du Sud. Le wâdî Şurbân montre bien la juxtaposition d'établissements de périodes différentes ».

⁸⁵² U. Brunner, 1997 c.

⁸⁵³ Celui-ci est mentionné dans l'inscription as-Saqqâf 1.

HAJAR LAJIYA (ḤLZW, ḤALZAW) ET L'ÉVOLUTION DU PEUPLEMENT DU JABAL AN-NISÎYÎN ET DU WÂDÎ MARKHA

Coordonnées : 14° 35' 00" N - 45° 53' 26" E

Superficie : 5,9 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 25.
- Bâtâyi' A. & Arbach M., 2001. « Nouvelles inscriptions du musée de l'université d'Aden », *Raydân 7*, p. 108-110.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII. Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 17, 146-147.
- Breton J.-F., Arramond J.-Ch., Coque-Delhuille B. & Gentelle P. (éds), 1998. *Une vallée aride du Yémen antique : le wâdî Bayhân*, Paris, ADPF/ ERC, *passim*.
- Doe D. B., 1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson, p. 214.
- Gajda I. & Robin Ch., 1994. « L'inscription du wâdî 'Abadân », *Raydân 6*, p. 119, 126.
- Raunig W., 1997. « Die Suche nach dem Zentrum von Ausân », *Mare Erythræum 1*, p. 145-152.
- Robin Ch., 1991 d. « Recension : *Archäologische Berichte aus dem Yemen, Band IV*. Mainz am Rhein, Verlag Philipp von Zabern, 1987 », *BCAI 8*, p. 160.

Localisation géographique et toponymie antique

Hajar Lajiya est implantée en rive gauche du wâdî Markha, au confluent que forme ce dernier avec le wâdî Lajiya, au sud-ouest du jabal an-Nisîyîn et en rive gauche du wâdî Markha. Une confusion, soulevée par W. Raunig⁸⁵⁴, a amené D. B. Doe à prendre Hajar Lajiya pour Hajar an-Nâb. Ce site est nommé Hajar Warrâş par Ch. Robin. Selon ce dernier, le toponyme antique dhû-Ḥalzaw serait identifiable à ce site d'après une inscription inédite trouvée sur le site et en faisant mention⁸⁵⁵.

Historiographie de la recherche

Bien que repéré par photographie aérienne dès les années 1960⁸⁵⁶, le site ne fut pas visité avant les années 1980. En 1985 notamment, la visite de la Mission archéologique française dans le Yémen du Sud permettait d'identifier le site avec l'antique dhû-Ḥalzaw. D'autres prospections réalisées entre 1989 et 1992 ont permis d'établir le plan du tracé du rempart et d'y prélever de la céramique⁸⁵⁷. Une étude du périmètre irrigué a été menée par U. Brunner d'après des photographies aériennes de la région⁸⁵⁸. Enfin, une visite du site

⁸⁵⁴ W. Raunig, 1997, p. 145-146.

⁸⁵⁵ Ch. Robin, 1991 d, p. 160 ; A. Bâtâyi' & M. Arbach, 2001, p. 109.

⁸⁵⁶ D. B. Doe, 1971, p. 214.

⁸⁵⁷ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, *passim*.

⁸⁵⁸ U. Brunner, 1997 a ; 1997 b.

assortie d'une courte description fut réalisée par W. Raunig en 1991⁸⁵⁹. Aucune fouille archéologique n'y a été menée.

La ville : données archéologiques

Le site est un tell d'une hauteur approximative de 10 m. Il est aujourd'hui réoccupé dans sa partie orientale par quelques maisons remployant un matériau de construction récupéré dans les ruines. L'espace fortifié mesure approximativement 220 x 270 m (940 m de circonférence). Une ligne de structures d'habitat accolées orientée nord-ouest / sud-est partage le site en deux parties⁸⁶⁰ et semble départager une « ville haute » d'une « ville basse », fait observé dans plusieurs villes du wâdî Markha (Hajar Yahirr, Hajar am-Barka, Hajar an-Nâb notamment).

Le site est fortifié au moyen d'un rempart irrégulier, autonome au nord et fait de casemates et de maisons-tours accolées dans la partie est, sud et ouest⁸⁶¹ (Fig. 62).

Le territoire

Au sud du site s'étend un vaste périmètre irrigué organisé selon un schéma extrêmement régulier. Il détourne les écoulements du wâdî Markha à environ 3 km en amont du site par une canalisation alimentant 11 canaux parallèles orientés d'ouest en est et espacés de 80 à 100 m (Fig. 63). La surface cultivée mesure approximativement 400 ha. Un second périmètre irrigué se développe à l'ouest du site, tirant profit des écoulements du wâdî Lajiya. La mise en eau se fait de la même manière, par un canal principal alimentant une série de canaux orientés nord-sud parallèles les uns aux autres. Les parcelles y sont plus petites. Ce périmètre couvre une surface d'environ 210 ha. Le site tire ainsi un profit maximal des écoulements des deux principaux wâdîs arrosant la plaine ; la totalité de la largeur de la plaine était ainsi mise en culture.

L'extension du terroir était limitée en amont par un rétrécissement rapide des wâdîs Markha et Lajiya. En aval, le site de Hajar am-Barka semble abandonné (cf. *supra*). Il est probable que la hausse du niveau de la plaine qu'avait entraîné la mise en culture de son périmètre ne permettait plus une nouvelle mise en eau alors que Hajar Lajiya venait à se développer.

L'organisation sociale

Nous ne connaissons presque rien des institutions qui régissaient la vie du site. Seuls quelques noms de clans ou tribus nous sont parvenus grâce aux inscriptions du musée de l'université de 'Adan provenant d'une nécropole du wâdî Lajiya⁸⁶².

⁸⁵⁹ W. Raunig, 1997, p. 145-146.

⁸⁶⁰ J.-F. Breton, 1994 a, p. 17.

⁸⁶¹ *Ibid.*, p. 146.

Synthèse historique

Différents éléments permettent de dater l'occupation du site. Les inscriptions provenant de la nécropole du wâdi Lajiya conservée à 'Adan sont datées, par la paléographie, du IV^e s. av. J.-C. au I^{er} s. ap. J.-C.⁸⁶³. L'assemblage céramique relevé en surface présente les caractéristiques des productions du II^e s. av. J.-C. au III^e s. ap. J.-C.⁸⁶⁴. L'occupation récente du site est confirmée par la présence d'un monnayage himyarite⁸⁶⁵. Ces données de surface révèlent ainsi l'existence d'un site urbain relativement important occupé durant le derniers tiers du I^{er} millénaire av. J.-C. et au début de l'ère chrétienne. La mention de la tribu dhû-Halzaw dans la nécropole voisine et sur le site confirmerait l'identification des lieux avec le toponyme antique Halzaw ce qui nous permettrait de replacer l'histoire du site dans un cadre plus large.

Durant les premiers siècles de son occupation, le site est vraisemblablement incorporé au royaume de Qatabân qui intègre la région d'Awsân dans sa sphère d'influence. Alors que les rois d'Awsân réapparaissent au I^{er} s. av. J.-C., en même temps que les tribus des Hautes-Terres se séparent du royaume de Qatabân, le site repasse sans doute sous leur autorité deux siècles durant. Au I^{er} s., nous avons eu l'occasion de constater le repli du royaume de Qatabân ; il semble en aller de même du royaume d'Awsân qui se cantonne aux alentours de l'antique Manwab (identifiée à Hajar an-Nâb, quelques kilomètres en aval – cf. *infra*). L'amont du wâdi Markha et le site de Hajar Lajiya intègrent alors la fédération tribale de Radmân qui se constitue, à cette époque, en entité indépendante. Deux éléments témoignent de cette appartenance : la mention de membres d'un lignage de Radmân dans les inscriptions de la nécropole du wâdi Lajiya (UAM 370, UAM 371) et une dédicace de même provenance datée selon l'ère de Radmân (UAM 327 datée de 24 de cette ère soit 98 de l'ère chrétienne). L'inscription sabéenne Ja 629, datée de l'an 146, mentionne alors une expédition sabéenne menée contre Qatabân, Ḥaḍramawt et les tribus des Hautes-Terres Radmân, Maḍḥî et Khawlân. Ce texte évoque l'assaut et le pillage de la ville de Halzaw, la destruction de ses plantations, palais et temples, de ses canaux et de ses puits (Ja 629/27-29). Les habitants semblent toutefois surmonter ces événements ; l'inscription 'Abadân 1, datée vers l'an 360 évoque la réparation d'un palais et des plantations de Halzaw. Nous avons donc, résumé dans ces quelques textes, l'histoire d'un site relativement important, tant à l'échelle locale pour le contrôle des eaux du wâdi Markha, qu'à plus vaste échelle en tant que site frontalier dont l'enjeu reste capital durant toute la durée de son occupation, que ce

⁸⁶² Ce sont notamment le lignage Ḥaṭarân (UAM 368), le lignage Ba'lum (UAM 340, UAM 372) de la tribu dhû-Halzaw (UAM 327), le lignage Ma'âhir (UAM 370, UAM 371) de la tribu de Radmân, tribu des Hautes-Terres qui fait sécession avec le royaume de Qatabân au I^{er} s.

⁸⁶³ A. Bâṭâyi' & M. Arbach, 2001.

⁸⁶⁴ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 205-206.

⁸⁶⁵ *Ibid.*, p. 163.

soit la frontière entre Qatabân et Ḥaḍramawt, puis entre Awsân et Qatabân, entre Radmân, Qatabân et Ḥaḍramawt, enfin entre Ḥimyar et Ḥaḍramawt.

Hajar Lajiya illustre les différents aspects qui caractérisent les rares sites d'importance du wâdî Markha à cette époque, notamment celui de Hajar an-Nâb. Plutôt que de reprendre une description assez semblable à celle de Hajar Lajiya, nous préférons aborder l'évolution du réseau des sites du pourtour du jabal an-Nisîyîn et du wâdî Markha à partir du V^e s. av. J.-C., considéré dans son ensemble.

L'évolution du peuplement du jabal an-Nisîyîn et du wâdî Markha (V^e s. av. J.-C. - IV^e s. ap. J.-C.)

Si l'on reprend l'étude des cartes des implantations sédentaires de la région à partir du V^e s. av. J.-C. (Fig. 64 b), pour lesquelles nous nous sommes principalement appuyé sur les datations d'occupation que propose J.-F. Breton⁸⁶⁶, plusieurs constatations s'imposent : un abandon massif des sites de la bordure septentrionale du jabal an-Nisîyîn ; un abandon des sites en aval du wâdî Markha. Des implantations du jabal an-Nisîyîn, seules subsistent celles du wâdî Khamûma et du wâdî Şurbân ; dans le wâdî Markha, seuls les sites en amont se maintiennent et s'y développent.

Plusieurs phénomènes président à l'abandon des sites du jabal an-Nisîyîn. J.-F. Breton évoque l'ensablement et les formations dunaires qui apparaissent dans les wâdîs débouchant sur le Ramlat as-Sab'atayn et l'absence de ressources naturelles (minerai, pierre de taille)⁸⁶⁷. Par ailleurs, d'autres modifications environnementales ont pu entraîner ou accentuer cet abandon. Le jabal an-Nisîyîn ne présente qu'un impluvium restreint, situé au nord du front de convergence intertropical et ne bénéficiant donc que de précipitations limitées. Des phénomènes microclimatiques difficiles à démontrer ou le tarissement de sources restent une hypothèse plausible, même s'il convient d'éviter l'argument environnemental à chaque fois que l'on tente d'expliquer les phénomènes obscurs qui ponctuent l'évolution du réseau urbain. Des facteurs historiques peuvent aussi être invoqués. Au VII^e s. av. J.-C., l'expédition menée par Karib'il Watâr fils de Dhamar'ali détruit de nombreux sites de la région. Enfin, du IV^e s. av. J.-C. date la mise en place de la passe de Mablaqa, qui, nous l'avons vu, pourrait être à mettre en relation avec une instabilité croissante des marges du Ramlat as-Sab'atayn. Si tel fut le cas, outre l'exposition directe de ces sites aux menaces septentrionales, il conviendrait de considérer un éventuel déplacement des pistes caravanières vers le wâdî Markha, dont les failles en amont permettent sans grande difficulté d'accéder au wâdî Bayḥân, et donc la perte des bénéfices engendrés par la présence de cet axe de communication.

⁸⁶⁶ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998.

⁸⁶⁷ *Ibid.*, p. 130.

Dans le wâdî Markha, conformément à ce qu'avance U. Brunner⁸⁶⁸, on constate, après un déplacement de l'occupation depuis les wâdîs tributaires vers l'aval du wâdî principal, un recul des implantations en amont de ce wâdî principal. C'est ainsi que l'occupation de la région de Hajar Yahirr est définitivement abandonnée à la suite de la destruction du site au début du VII^e s. av. J.-C., tandis que l'occupation du site de Hajar Ṭâlib se maintient, et que se développent des sites importants comme Hajar Lajiya et Hajar an-Nâb. On peut se demander si l'abandon de l'aval du wâdî est à mettre sur le compte d'un recul du front de crue tel que nous avons pu le mettre en évidence dans le wâdî Jawf ou à des conditions climatiques et éoliennes défavorables au maintien de l'occupation d'une région devenue inhospitalière⁸⁶⁹ – rappelons que l'occupation de l'aval du wâdî Markha se serait faite à partir du III^e millénaire av. J.-C., alors que les conditions d'aridité n'avaient pas tout à fait atteint le niveau actuel.

Les sites plus en amont bénéficient en revanche de conditions relativement clémentes, d'écoulements importants et d'un essor lié à la remontée en puissance des entités politiques desquels ils dépendent : Awsân d'abord mais aussi Radmân pour Hajar Lajiya.

Loin de marquer une rupture dans l'occupation de la région, la transition qui s'opère entre la première et la deuxième moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. introduit une continuité dont les changements semblent s'expliquer avant tout par des données environnementales. Les facteurs historiques sont certes présents mais il reste difficile d'en préciser l'ampleur, à l'exception de la destruction de Hajar Yahirr. L'homogénéité qui caractérise l'architecture religieuse, défensive et domestique durant toute cette période plaide pour cette hypothèse d'une continuité du peuplement⁸⁷⁰.

Ce va-et-vient entre causes historiques et culturelles est le même au début de l'ère chrétienne. L'abandon des derniers sites du pourtour du jabal an-Nisîyîn doit-il être mis sur le compte des conflits qui affectent la région⁸⁷¹ ou sur celui de l'épuisement des systèmes hydrauliques affectés par de possibles ensablements, engorgements ou salinisation des sols ? Autant que l'abandon de ces sites mineurs, celui des grandes villes en amont du wâdî Markha ne peut être établi sur la base d'un déterminisme trop incisif. Les déplacements des centres de décision sur les Hautes-Terres et des relais commerciaux sur la côte sont des thèses qu'il convient de relativiser. L'occupation et la présence de sites majeurs dans le wâdî 'Abadân, au voisinage du wâdî Markha n'autorisent pas à légitimer la disparition de Hajar

⁸⁶⁸ U. Brunner, 1997 c.

⁸⁶⁹ *Ibid.*

⁸⁷⁰ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 206.

⁸⁷¹ Ja 629 rapporte notamment l'expédition sabéenne, menée au milieu du II^e s., contre Ḥalzaw (Hajar Lajiya), Manwab (Hajar an-Nâb, probable capitale de la tribu d'Awsân à cette période) et les villes du wâdî Markha.

Lajiya ou Hajar an-Nâb par de tels macro-phénomènes. La cause véritable ne nous est pas connue, nous l'admettons. Laissons aux recherches à venir le soin de nous éclairer.

'ABADÂN ET LE PEUPEMENT DES WÂDÎS 'ABADÂN ET ḌURA'

Coordonnées : 14° 29' 48" N - 46° 28' 51" E

Superficie : inconnue.

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 42.
- Académie des inscriptions et belles-lettres (éd.), 1977. *Corpus des inscriptions et antiquités sud-arabes, Tome 1, Section 1, Inscriptions*, Louvain, Éditions Peeters, p. 55-58.
- Gajda I. & Robin Ch., 1994. « L'inscription du wâdî 'Abadân », *Raydân* 6, p. 113-137.
- Robin Ch., 1986. « Du nouveau sur les Yaz'anides », *PSAS* 16, p. 183.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 53-57.

Localisation géographique et topographique

Les ruines de l'antique 'Abadân – toponyme mentionné dans YM 391 et 'Abadân 1 – ne sont pas précisément localisées. La présence des grandes inscriptions du wâdî 'Abadân à 4 km de la ville actuelle de Nişâb, au confluent des wâdîs 'Abadân et Ḍura', en font un site privilégié pour y restituer son emplacement, comme le fait A. F. L. Beeston⁸⁷². J.-F. Breton le localise plus en amont du wâdî 'Abadân, au lieu-dit Ḥuṣn al-Wuṣr, site antique dont l'occupation est attestée au I^{er} s. au moins⁸⁷³.

Historiographie de la recherche

H. von Wissmann, prospectant la région en compagnie de D. van der Meulen dans les années 1930, est le premier à noter la présence de structures d'irrigation vraisemblablement antiques autour de Nişâb et à envisager un possible site d'habitat en brique crue sous cette dernière⁸⁷⁴. J. Pirenne a visité la région en 1976 et y est revenue en 1981. Elle y a effectué le relevé de la grande inscription 'Abadân 1 principale source concernant le site. Ch. Robin s'est rendu dans le wâdî 'Abadân en 1984 et 1987 ; une nouvelle lecture de l'inscription 'Abadân 1 lui a permis d'en fournir une traduction⁸⁷⁵.

La ville : données archéologiques

Si le toponyme 'Abadân est connu dès le VII^e s. av. J.-C. en tant que région par l'inscription RÉS 3945, la ville du même nom n'apparaît que dans les textes récents YM 391 (v. 225 ap. J.-C.) et 'Abadân 1 (v. 360). Le premier texte indique la fortification du site sous

⁸⁷² A. F. L. Beeston, in Académie des inscriptions et belles-lettres (éd.), 1977, p. I.58. Cette localisation est également envisagée par I. Gajda & Ch. Robin (1994, p. 121, 125) et sur la carte de Ch. Robin & U. Brunner (1997, 17).

⁸⁷³ J.-F. Breton, Kh. az-Zubaydî & J.-Ch. Arramond, 1992.

⁸⁷⁴ H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 54.

⁸⁷⁵ I. Gajda & Ch. Robin, 1994.

contrôle ḥaḍrami. Le second est plus riche en détails. ‘Abadân qui était qualifiée de *hagar* dans YM 391 apparaît ici autant comme site d’habitat (‘Abadân 1/32 : *hgr-hmw ‘bdn*) que forteresse (‘Abadân 1/10 : *b-‘r ‘bdn*). Ce texte y mentionne un certain nombre de travaux parmi lesquels la reconstruction du palais de dhû-Yaz’an (‘Abadân 1/33).

Ces données épigraphiques permettent de voir dans ‘Abadân l’un des centres de la tribu des Yaz’anides qui contrôlait au IV^e s. la région du Ḥaḍramawt pour le compte du souverain ḥimyarite. Outre la fonction défensive et la gestion d’un vaste périmètre irrigué (cf. *infra*), le site fait également figure de centre politique majeur à la fin de la période sudarabique.

Rien ne permet d’établir un lien concret entre les structures évoquées par les inscriptions et les vestiges mentionnés par H. von Wissmann aux alentours de Niṣâb⁸⁷⁶.

Le site ne semble pas avoir concentré de fonction culturelle spécifique. En effet, les seigneurs yaz’anides effectuent leurs dédicaces à ‘Athtar Shâriqân, divinité vénérée à travers toute l’Arabie du Sud, à Wadd seigneur de Mayfa‘at (toponyme antique de Naqb al-Hajar) et à Sayîn dhû-Alîm (divinité dont le culte était centré, jusqu’à sa destruction, à Shabwa).

Le territoire

La prospection qu’effectua H. von Wissmann autour de la ville de Niṣâb lui a permis de mettre en évidence plusieurs structures hydrauliques importantes, notamment un vaste réservoir alimenté par une conduite d’eau qui prend sa source 20 km en amont jusque Qaryat al-Ghayl⁸⁷⁷. L’imagerie satellite révèle la présence d’un périmètre irrigué abandonné aux alentours du site. Ces données de terrain sont complétées par la mention épigraphique de la création et de l’agrandissement de champs en terrasse (‘Abadân 1/33-34), de la réalisation de 41 structures hydrauliques (‘Abadân 1/37) et de la plantation de 23 000 plants, de 6 000 jujubiers, de 2 000 moringas et de cinq vignobles dans différents terroirs dont celui de ‘Abadân (‘Abadân 1/35-36).

L’organisation sociale

‘Abadân semble avoir été le siège des *qayl-s* de la tribu de Mashriqân et Ḍayfatân, issus des lignages de Yaz’an, Yalghab et Kibrân, dont le territoire englobait le wâdî Markha depuis Hajar Lajiya jusqu’au wâdî Mayfa‘a et au wâdî Ḍura’.

À cette aristocratie tribale s’ajoute la catégorie des hommes libres (ou propriétaires) de la ville de ‘Abadân (YM 391/2-3 : *‘b’l hgrn⁽³⁾‘bdn*).

⁸⁷⁶ H. von Wissmann évoque la présence probable d’un site antique dont les bâtiments en brique crue n’ont pas laissé de trace et, à proximité du site, une forteresse au lieu-dit Ḥayd Ladram (H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 54).

⁸⁷⁷ H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 54.

Synthèse historique

Bien que le wâdî 'Abadân soit attesté dès le VII^e s. av. J.-C. avec « ses villes, ses vallées, ses pâturages, ses hommes libres et esclaves » (RÉS 3945/9), la ville de 'Abadân n'apparaît que tard comme centre urbain véritablement développé. Au III^e s. et plus encore au IV^e s., le site prend la forme d'un centre agricole important, de place forte mais aussi et surtout de siège politique en tant que résidence des *qayls yaz'anides* dont le territoire s'étend aux wâdis environnants. Leur influence couvre bien au-delà la totalité du Ḥaḍramawt et ils sont placés à la tête des tribus de la région de Ma'rib et Ṣirwāḥ lors d'un conflit contre les nomades de Ma'addum ('Abadân 1/19).

Le peuplement des wâdis 'Abadân et Ḍura'

L'évolution des wâdis 'Abadân et Ḍura' présente un décalage avec ce qui a pu être observé dans le wâdî Bayḥân et le wâdî Markha. Dans ces derniers, l'habitat s'établit d'abord dans les affluents du cours principal ou en amont de ce dernier, descendant vers l'aval du cours du wâdî principal avant de refluer sur le cours moyen de celui-ci.

Dans la région de 'Abadân, les plaines alluviales y sont mises en culture au plus tard au début du I^{er} millénaire av. J.-C. si l'on en croit les données qu'apporte le texte RÉS 3945 sur cette région. Dans le wâdî Ḍura', les premiers champs irrigués étudiés à proximité du site de Hajar am-Dhaybiyya et à Ḥinwa, en amont du wâdî, sont datés du milieu du II^e millénaire av. J.-C.⁸⁷⁸. Les structures les plus anciennes sont implantées en amont du wâdî, bénéficiant d'écoulements limités et des eaux d'un wâdî tributaire, le wâdî Rumân⁸⁷⁹. C'est aux environs de ce confluent que se développe l'un des sites les plus anciens pour lequel une occupation est attestée, Ḥuwaydar, à 7 km en amont de Hajar am-Dhaybiyya. L'origine de son développement n'est pas connue ; l'occupation y est assurée au IV^e s. av. J.-C. alors que le souverain de Qatabân Yada'ab Dhubyân Yuhan'im, fils de Shahr étend son influence dans la région et fortifie le site (Pirenne Ḥuwaydar 1 ; Pirenne Ḥuwaydar 2)⁸⁸⁰.

À cette même période, le site de Raḥaba, 20 km en amont, fait également l'objet de travaux de fortification entrepris par le souverain qatabânite (Pirenne Raḥab 1, Pirenne Raḥab 2). Cette localité s'apparente à une grosse bourgade ; son développement semble potentiellement lié à l'exploitation de la myrrhe dont la description de J. Pirenne mentionne la présence⁸⁸¹.

⁸⁷⁸ J.-F. Breton, 2002, p. 16-17 : une analyse par thermoluminescence permet de dater le début de l'irrigation vers les XVII^e-XV^e s. av. J.-C. à Ḥinwa comme à Hajar am-Dhaybiyya.

⁸⁷⁹ J.-F. Breton in J.-F. Breton & M. 'A. Bâfaqih (éds), 1993, p. 11-14.

⁸⁸⁰ *Ibid*, p. 12-13 ; J. Pirenne, 1981, p. 227-228.

⁸⁸¹ J. Pirenne, 1981, p. 218-224.

Cette première croissance urbaine, affectant de petites bourgades nées de l'exploitation d'un terroir limité, découle de leur intégration dans une entité politique plus vaste, le royaume de Qatabân, ainsi que de leur implication dans des échanges à plus large échelle sous contrôle administratif centralisé. La deuxième phase de développement apparaît de manière plus spontanée, en rapport avec l'irrigation de terroirs plus vastes. Le site de Hajar am-Dhaybiyya en aval du wâdî Ḍura' se développe du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. au IV^e s. ap. J.-C. avec la mise en place d'un périmètre irrigué d'environ 300 ha. Les premiers siècles de l'ère chrétienne constituent la période la plus prospère dans l'exploitation du wâdî⁸⁸².

Le développement des implantations sédentaires n'atteint toutefois un véritable stade urbain qu'avec 'Abadân dans le courant du IV^e s., alors que s'y développe la tribu des Yaz'anides et que la ville devient le siège de leurs *qayl-s*. Ce site est le premier à véritablement apparaître comme un pôle administratif entouré d'un vaste périmètre irrigué⁸⁸³.

L'évolution du peuplement se fait donc d'amont en aval, cherchant à exploiter les eaux de wâdîs toujours plus importants. Les wâdîs Ḍura' et 'Abadân, arrosés par un bassin versant de près de 1 300 km², sont exploités de manière optimale vers le IV^e s., période à laquelle la plupart des débouchés des grands bassins versants sont abandonnés au profit d'une installation plus en amont. À cela plusieurs explications possibles : d'une part, l'emplacement supposé de 'Abadân, au niveau de l'actuelle Nişâb, est bien plus éloigné des marges désertiques que les grands sites évoqués précédemment comme Hajar Kuḥlân ou Hajar Yahirr. D'autre part, il est protégé des vents dominants du nord et de l'ensablement par la distance, par le jabal Dawar et le jabal Kubr, immédiatement au nord du site.

Au VI^e s., l'exploitation de l'ensemble du wâdî Ḍura' semble abandonnée⁸⁸⁴. Celle du wâdî 'Abadân reste à étudier.

⁸⁸² J.-F. Breton, 2002, p. 17.

⁸⁸³ Les 300 ha qui entourent Hajar am-Dhaybiyya apparaissent somme toute comme un terroir de taille modeste. Aucune trace réelle de concentration d'une élite aux fonctions administratives d'envergure ne permet de conférer à ce site le statut de ville. Certes des trésors d'une valeur inestimable ont été découverts dans les tombes aux alentours, datées des III^e-IV^e s. Mais l'étude de Ch. Robin et M. 'A. Bâfaqîh (in J.-F. Breton & M. 'A. Bâfaqîh (éds), 1993, p. 75) a parfaitement montré que ces objets ne pouvaient être des biens personnels mais étaient vraisemblablement issus de pillages ou d'un butin de guerre et qu'ils n'appartenaient pas à l'origine aux défunts avec lesquels ils ont été déposés. Ce fait semble confirmé par la modestie des tombes creusées en pleine terre.

⁸⁸⁴ J.-F. Breton, 2002, p. 18.

DYNAMIQUES RÉGIONALES DU PEUPEMENT DES RÉGIONS DE QATABÂN, AWSÂN ET 'ABADÂN

La sédentarisation et l'urbanisation de cette région des piémonts en bordure méridionale du Ramlat as-Sab'atayn sont conditionnées par un relief disséqué, dessinant une série de vallées entre lesquelles de multiples failles en facilitent l'accès. Les premiers terroirs y sont aménagés sur le cours moyen ou au débouché de wâdîs de faible débit et à proximité des rares sources naturelles, dès le III^e millénaire av. J.-C. dans la région du jabal an-Nisîyîn et du wâdî Markha, vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. dans les wâdîs Bayhân et ʿDura'. Les premières cultures pourraient autant résulter d'une exploitation opportuniste des écoulements⁸⁸⁵ que de la simple récupération des premiers ruissellements et de l'emploi de techniques d'irrigation simples⁸⁸⁶.

Si une rupture se manifeste dans les techniques architecturales et les productions céramiques à la fin du II^e et au début du I^{er} millénaire av. J.-C.⁸⁸⁷, la continuité du peuplement est manifeste, une plus-value étant apportée dans l'extension progressive de réseaux hydrauliques mis en place dès le II^e millénaire av. J.-C. et exploités au moins jusqu'au deuxième quart du I^{er} millénaire av. J.-C. : débouché du wâdî Markha, cours moyen du wâdî Bayhân et du wâdî ʿDura'.

Ce seul élan issu de la valorisation d'un terroir n'est, semble-t-il, pas suffisant pour qu'un processus d'urbanisation s'enclenche dans la région. La seule exception de Hajar Yahirr, dont le développement précoce dans une région dépourvue de ressources naturelles spécifiques, est étonnant et mériterait d'être éclairci. L'impulsion nécessaire découlerait de la combinaison d'un double phénomène : la croissance du pouvoir politique qatabânite qui s'implique davantage dans le financement d'infrastructures, généralement défensives et l'aménagement d'un réseau de voies de communication. Jusqu'à la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., seules deux villes se succèdent sur les territoires de Qatabân et Awsân : Hajar Yahirr d'abord puis Hajar Kuḥlân, dont le caractère urbain tient essentiellement à la présence du pouvoir politique. Un réseau de bourgades évolue sans que l'attraction des deux villes n'apparaisse clairement sur les populations de ces sites de moindre importance. À partir du IV^e s. av. J.-C., une croissance soudaine du royaume de Qatabân, à la faveur du déclin de Saba', semble s'appuyer sur un contrôle de l'exploitation

⁸⁸⁵ R. LeB. Bowen, 1958 b, p. 86.

⁸⁸⁶ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 230 : « Il faut donc renoncer, pour le moment, à mettre en rapport le départ d'une phase de mise en valeur agricole avec une innovation technologique (la canalisation de la crue) ».

⁸⁸⁷ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 162 : « Elle se caractériserait par l'apparition de murs à caissons (ou casemates), par la diffusion d'un type d'habitat constitué de maisons de pierre essentiellement pluri-cellulaires, regroupées les unes à côté des autres ou même juxtaposées et par une céramique caractéristique (coupes et bols à engobe rouge ou brun lissé et grands pots ovoïdes). »

et du transport de quelques résines aromatiques. Une série de sites d'habitat sont fortifiés par le *mukarrib* qatabânite, dans les zones de production et sur tout le parcours reliant ces régions reculées au wâdî Bayḥân et aux grandes voies du commerce transarabique : Raḥaba, Ḥuwaydar, peut-être les sites qui apparaissent alors en amont du wâdî Markha (Hajar Lajiya et Hajar an-Nâb), Hajar Kuḥlân, Ḥinû az-Zurayr, Hajar ar-Rayḥânî (Figs 64-65). Outre la fortification de ces sites, certains d'entre eux semblent conçus comme de véritables relais sur des voies de communications dont certaines portions sont aménagées. Pensons notamment à Hajar Ibn Ḥumayd et Ḥinû az-Zurayr de part et d'autre de la passe de Mablaqa. Une représentation d'une combinaison des trajets privilégiés depuis les sites de Hajar Kuḥlân, Ḥinû az-Zurayr et Hajar ar-Rayḥânî en tenant compte des contraintes du relief a été effectuée (Fig. 65). Deux routes apparaissent nettement : celle du nord, passant en bordure du désert et celle empruntant une série de failles naturelles constituant des passes, ponctuée à intervalles réguliers de relais habités. Cette seconde voie fut sans doute privilégiée après l'aménagement des passes et le renforcement des relais ; elle offre également un accès plus rapide aux zones de production de l'arrière-pays ; en traversant le centre et non les franges de Qatabân, elle bénéficiait d'une certaine sécurité ; enfin, le passage par des arrêts obligés permettait un meilleur contrôle et, par conséquent, une meilleure taxation des marchandises transportées, à une époque où le pouvoir qatabânite tente de contrôler au maximum l'activité économique du royaume.

De cet élan politique et économique découle une croissance urbaine qui affecte de nombreux sites implantés sur ce trajet : Hajar an-Nâb, Hajar Lajiya, Hajar Ibn Ḥumayd, Ḥinû az-Zurayr par exemple. Ces villes demeurent toutefois rares et généralement modestes, probablement en raison d'un potentiel agricole qui demeure limité par le cadre environnemental et par l'absence d'une autonomie politique que monopolise la capitale qatabânite Hajar Kuḥlân (Tamna'). La disparition d'un grand nombre de sites du pourtour du jabal an-Nisîyîn est probablement à rapprocher de ce recentrage de l'activité du royaume autant que de la dégradation des conditions environnementales déjà évoquées. Nous en voulons pour preuve que les seuls sites à se maintenir dans cette région sont ceux disposés le long de l'unique axe de communication qui parcourt le jabal an-Nisîyîn du nord au sud en passant par le wâdî Şurbân au wâdî Khamûma (Fig. 65) et qui peuvent à ce titre apparaître comme des étapes potentielles.

À partir du III^e s., la région est abandonnée de manière rapide et généralisée. Si des causes environnementales ont pu être évoquées pour l'abandon de l'aval du wâdî Markha et le pourtour du jabal an-Nisîyîn au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., les différentes recherches menées dans ces régions concordent pour rejeter ces causes durant cette phase tardive⁸⁸⁸.

⁸⁸⁸ Pour R. LeB. Bowen (1958 b, p. 84), les causes de l'abandon des systèmes d'irrigation du wâdî Bayḥân ne sont pas dues à un changement climatique pas plus que l'accumulation des limons. En effet, dans le wâdî

Les causes historiques sont nombreuses et variées : R. LeB. Bowen évoque la baisse brutale de la demande en myrrhe et en encens avec la crise économique qui touche l'Empire romain au III^e s. et l'abandon progressif des rites païens⁸⁸⁹ ; J.-F. Breton envisage une possible migration de populations nomades⁸⁹⁰. À ces hypothèses qui ne peuvent probablement pas expliquer à elles seules ce déclin général, il convient d'ajouter la disparition progressive d'un pouvoir politique fort qui avait jusqu'ici accompagné la croissance urbaine et la mise en place des réseaux d'irrigation. Face aux attaques conjuguées des Sabéens et du Ḥaḍramawt, un repli s'opère dans des espaces moins exposés et plus facilement contrôlables pour une communauté moins encadrée, en amont des wâdis Markha et Bayḥân par exemple. La seule ville qui apparaît à la suite de ces événements est 'Abadân, où la présence des *qayl-s yaz'*anides, dont la puissance s'étend sur toute la région, autorise la construction d'infrastructures nécessaires à la survie de la communauté⁸⁹¹.

Bayḥân, les écoulements sont récupérés de manières diverses sans réellement souffrir de la montée des limons, le wâdi principal étant peu exploité ; selon lui, les abandons n'étant ni dus à des changements climatiques, ni à des endiguements de limons, il semble qu'il faille en chercher la raison dans des changements sociaux, politiques ou économiques. J.-F. Breton refuse également d'expliquer ces changements par une crise climatique ; ne retenant que le site d'al-Haraja comme victime potentielle d'un alluvionnement trop rapide (in J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 163 et 232).

⁸⁸⁹ R. LeB. Bowen, 1958 b, p. 84-85.

⁸⁹⁰ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 163 : Il relativise toutefois cette hypothèse par la rareté des mentions de ces population dans la région (construction d'un sanctuaire à Shams et à Nâlrigl à Tamna' sous le règne de Yada'ab Dhubyân fils de Shahr).

⁸⁹¹ Pensons par exemple à l'aqueduc qui conduisait l'eau arrosant le périmètre irrigué sur une distance de 20 km (H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 54).

LA RÉGION DU ḤADRAMAWT

SPÉCIFICITÉ DU CADRE RÉGIONAL

La région du Ḥadramawt est ici considérée arbitrairement dans sa plus grande extension, celle qu'atteint le royaume du Ḥadramawt au tournant de l'ère chrétienne et dont l'unité se fonde sur une langue commune et sur le culte dominant de la divinité Sayîn.

Le relief y est contrasté : présence d'une longue bande côtière ; ouverture sur le pourtour désertique du Ramlat as-Sab'atayn au débouché des wâdis Jirdân, 'Irmâ et Ḍuhur ; vallées du wâdi Ḥadramawt et de ses affluents encaissées dans un plateau calcaire fortement disséqué.

Chacun de ces géosystèmes présente des caractéristiques et une évolution qui lui sont propres, principalement conditionnées par les possibilités d'irrigation et les interactions avec les voisins. Un contraste apparaît entre de petites communautés isolées par leur éloignement du centre du royaume et par leur potentiel agricole limité (Makaynûn, Hajar, Sûna) et des sites ouverts sur le désert, en interaction avec les populations des royaumes voisins (Bi'r Ḥamad, Shabwa, al-Barîra), ou des ports de commerce ouverts aux partenaires commerciaux étrangers (Khawr Rûrî, Bi'r 'Alî). Dans cette région plus qu'ailleurs, la nature proprement urbaine d'une grande partie des sites est difficile à cerner. Ils apparaissent comme de grosses bourgades agricoles d'attraction limitée. Rares sont ceux qui se développent en de véritables villes et seule la fouille d'un site est parfois à même de révéler ce caractère urbain (Makaynûn, Raybûn).

Afin de refléter cette diversité, qu'elle soit liée à un environnement naturel spécifique ou à un contexte historique particulier, nous présenterons quelques sites sous la forme de monographies sans prétendre à l'exhaustivité. Les sites sélectionnés se veulent représentatifs de la diversité du peuplement ḥadrami et sont choisis en fonction de la documentation disponible ; d'autres établissements, souvent comparables, seront évoqués dans les synthèses qui accompagnent ces différentes monographies.

LES SITES

Voir la Fig. 66.

MAKAYNÛN (MŴTR, MAWTAR OU THWBT, THAWBAT), VILLE DU ḤAḌRAMAWT ORIENTAL

Coordonnées : 16° 08' 54" N - 49° 16' 30" E

Superficie : 8 ha

Bibliographie indicative

- Benoist A., Mouton M. & Schiettecatte J., 2005. « Makaynûn, un centre régional antique dans le Ḥaḍramawt oriental ». In Sholan A. M., Antonini S. & Arbach M. (éds), *Sabaeen Studies. Archaeological, Epigraphical and Historical Studies in honour of Yûsuf M. 'Abdallâh, Alessandro de Maigret and Christian J. Robin on the occasion of their 60th birthdays*, université de Ṣan'â', Yemeni Italian Centre for Archaeological Researches, Centre français d'archéologie et de sciences sociales de Ṣan'â', Naples - Ṣan'â', Il Torcoliere, p. 59-94.
- Breton J.-F., Badre L., Audouin R. & Seigne J., 1980. *Le wâdî Hadramawt. Prospections 1978-79*, Aden, *passim*.
- Lankester Harding G., 1964. *Archaeology in the Aden Protectorates*, Department of technical Co-Operation, Londres, Her Majesty's Stationery Office, p. 43.
- Mouton M., Benoist A., Schiettecatte J., Arbach M. & Bernard V., à paraître. « Makaynûn, a South Arabian site in the Ḥaḍramawt », *PSAS* 36.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 139.

Localisation géographique et toponymie antique

Makaynûn se situe à 40 kilomètres à l'est de Tarîm, à l'ouest du village d'as-Sûm, dans un méandre du wâdî Masîla, au confluent de quatre wâdîs secondaires, les wâdîs 'Arda, Ṣukhûra, Jib et ath-Thawba. Le site est implanté au centre de la plaine alluviale du wâdî Masîla, à 800 m environ du lit actuel, entouré par de puissants dépôts de limon d'origine anthropique. À cet endroit, la plaine du wâdî Masîla est profondément encaissée dans un plateau calcaire tabulaire. Des champs aménagés au bulldozer ont progressivement entamé les dépôts archéologiques, isolant artificiellement le secteur nord du site (Fig. 67).

Deux hypothèses ont été formulées concernant le nom antique du site. La première serait d'y voir le toponyme Mawtar (*Mwtr*) attesté sur la borne trouvée sur le site qui mentionne la divinité Sayîn dhû-Mawtar (Mak 4)⁸⁹², la seconde hypothèse serait d'établir un lien entre Makaynûn et la ville de Thawbat (*hgrn Thwbt*) mentionnée dans l'inscription Arbach-Say'ûn 1. Cette inscription, dont la graphie se rattache au style B2 défini par A. Avanzini⁸⁹³ et datable des II^e-I^{er} s. av. J.-C., mentionne une campagne du souverain de Qatabân contre les tribus du Ḥaḍramawt et fait état de l'incendie des villes de Shadûm et de Thawbat (*hgrn S²dwm w-Thwbt*). Si l'identification du premier toponyme pose problème, le second, en revanche, peut de toute évidence être associé au wâdî ath-Thawba, intégré au territoire de Makaynûn mais dans lequel aucun site d'importance n'a été trouvé. Ne peut-on alors identifier la ville de *Thwbt* avec le site de Makaynûn ? Aucun niveau d'incendie ne vient étayer cette hypothèse ; si elle venait à être confirmée, l'événement qui a été la cause

⁸⁹² A. Benoist, M. Mouton & J. Schiettecatte, 2005, p. 64.

⁸⁹³ A. Avanzini, 2004, p. 29-30, 163.

de la destruction partielle du second état du rempart, voire de la fin de l'occupation du site, nous serait connu.

Historiographie de la recherche

La découverte du site par D. van der Meulen et H. von Wissmann date des années 1930. Ils mentionnent d'anciens bâtiments en ruine s'élevant au-dessus de la plaine environnante⁸⁹⁴. S'y arrêtant en 1959, G. Lankester Harding fait état d'un site faiblement stratifié, présentant deux soubassements en grand appareil (les temples nord et sud de l'agglomération) et les vestiges de structures hydrauliques dans ses environs immédiats⁸⁹⁵. Les alentours du site furent explorés en 1979 par une équipe dirigée par J.-F. Breton, qui effectua un ramassage de surface et étudia le temple *extra-muros* au nord du site⁸⁹⁶.

La Mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt a mené une prospection en 1999 dans le Ḥaḍramawt oriental, dans la vallée du wâdî Masîla entre Tarîm et Bâ-Quṭfâ et ses affluents septentrionaux (wâdîs Wa'sha, Fuqma, Ḥalûf, Marâfîz, al-Salâsil, Yaḥbar, 'Uṣum, 'Arda, Şukhûra, Sabya, al-Khûn, Maksâ'). La région de Makaynûn a été choisie pour un programme à long terme. Depuis octobre 2002, trois campagnes de fouilles et une mission d'étude du matériel céramique se sont succédé sur le site, complétées par une prospection du territoire de la ville antique.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Le site d'habitat

Le site s'étend sur une superficie de 600 x 400 m. La zone d'habitat aggloméré est constituée de plusieurs monticules dominant de trois à sept mètres le niveau général des limons, séparés par des dépressions et des ravines. Autour d'un petit secteur fortifié central s'agglomèrent plusieurs zones d'habitat *extra-muros* (Fig. 67).

Un secteur fortifié

Sur le pourtour du secteur central, les fouilles ont mis au jour une enceinte en pierre rythmée de contreforts dont la présence avait été suggérée dès 1931 par H. von Wissmann⁸⁹⁷. Une portion de près de 150 m de long a été dégagée sur la bordure orientale du secteur fortifié. Son tracé a été suivi au sud et vers l'ouest sur 500 m de long. Cette enceinte délimite un espace ovale de 220 x 150 m. Dans la partie la mieux préservée, à l'est et au sud-est, le mur est formé d'une succession de courtines et de redents. Trois phases de construction y ont été distinguées⁸⁹⁸. Un premier mur, de faction fruste, serait antérieur aux

⁸⁹⁴ D. van der Meulen & H. von Wissmann, 1932, p. 172-173.

⁸⁹⁵ G. Lankester Harding, 1964, p. 43, pl. XXXIV-XXXV, XL.

⁸⁹⁶ J.-F. Breton, L. Badre, R. Audouin & J. Seigne, 1980, p. 16, 39-40.

⁸⁹⁷ H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 139.

⁸⁹⁸ Pour le détail de l'appareil et de la datation, cf. A. Benoist, M. Mouton & J. Schiettecatte, 2005, p. 61-65.

IV^e-III^e s. av. J.-C. et s'apparente à ce que J.-F. Breton appelle « les fortifications archaïques en pierres brutes »⁸⁹⁹ datées des VIII^e-VI^e s. av. J.-C.⁹⁰⁰. La seconde phase se caractérise par l'emploi d'un appareil équarri et de mortier compact rose. Les données architecturales, paléographiques et une datation radiocarbone permettent de situer la construction vers les IV^e-III^e s. av. J.-C. Une dernière phase marquée par une restauration daterait des III^e-I^{er} s. av. J.-C.

La fonction religieuse

Trois temples au moins sont établis sur le site même de Makaynûn : un au nord du site, hors de l'espace fortifié et deux au sud de la zone *intra-muros*. Ces deux derniers sont rattachés au bâtiment A, une vaste structure de nature indéterminée, probablement administrative, dont le lien avec le complexe cultuel est manifeste ; en effet, ce grand bâtiment ouvre sur une petite esplanade bordée par les deux temples. Une borne délimitant l'espace de « Sayîn dhû-Mawtar » trouvée en fondation du rempart a permis d'émettre l'hypothèse d'un espace central fortifié pouvant s'apparenter à un *temenos*. Cette sacralisation des lieux s'ajouterait à une fonction défensive initiale. En ajoutant à ces trois temples les sept sanctuaires reconnus en bordure ou dans le périmètre irrigué de Makaynûn (cf. *infra*), consacrés tantôt aux divinités du panthéon local (Sayîn, Ḥawl), tantôt aux divinités vénérées dans toute l'Arabie du sud ('Athtar, dhât-Ḥimyam), la spécificité religieuse de Makaynûn apparaît clairement.

Le territoire

Le site est implanté au milieu de la vallée du wâdî Masîla et commande un territoire qui est limité par deux méandres de ce large wâdî. À la confluence des wâdîs 'Arda, Şukhûra, ath-Thawba et Jib, les terres de Makaynûn profitaient des crues de quatre vallées au moins⁹⁰¹. Toutes comportent les vestiges d'installations hydrauliques. La zone agricole antique ne pouvait être alimentée par une unique prise d'eau détournant les écoulements du cours du wâdî Masîla, encaissé de plus de six mètres dans la vallée alluviale ; elle ne bénéficiait donc que des écoulements des vallées secondaires au débit plus modeste. L'étude de l'irrigation à Makaynûn a permis de mettre en évidence que chaque vallée alimentait deux systèmes de distribution d'eau : les zones agricoles situées en aval de ces vallées secondaires et celles aménagées dans la vallée centrale elle-même⁹⁰².

⁸⁹⁹ J.-F. Breton, 1994 a, p. 79.

⁹⁰⁰ Cette catégorie définie par J.-F. Breton concerne toutefois des ouvrages plus imposants (al-Asâhil, Kharibat Sa'ûd et Jidfir Ibn Munaykhir). Par ailleurs, l'éloignement géographique et l'absence de jalons architecturaux entre la région de Ma'rib et celle du wâdî Masîla affaiblissent la portée chronologique de ce parallèle. Tout au plus peut-on évoquer un style « archaïque » local dont la date et l'évolution restent à préciser.

⁹⁰¹ Peut-être faut-il y ajouter les espaces cultivés au débouché des wâdîs Mabrak et Ghanif, au sud-ouest du site.

⁹⁰² A. Benoist, M. Mouton & J. Schiettecatte, 2005, p. 71.

La population vivant de ce terroir se concentrait non seulement sur le site central de la plaine, Makaynûn, mais également au sein de plusieurs villages et hameaux répartis tantôt dans la plaine de Makaynûn, tantôt sur les cônes d'éboulis au pied des falaises calcaires qui bordent la vallée (Fig. 68). Cette position dominante, sur les versants, permettait de ne pas empiéter sur les terres agricoles, la jouissance d'une position dominante à l'abri de l'exhaussement des limons, et une surveillance optimale des zones de culture.

Comme nous le signalions précédemment, plusieurs temples ont été découverts au cours de la prospection des alentours de Makaynûn effectuée dans le cadre de la Mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt par M. Mouton et O. Barge. Deux temples ont été trouvés dans la plaine et cinq sur les versants de la vallée du Masîla et au débouché des vallées tributaires. Il est probable qu'une partie des temples de plaine ont disparu, ensevelis sous l'accumulation sédimentaire ou arasés lors de l'aménagement de cultures modernes. Ceux situés sur les versants, plus aisément identifiables, ont été cartographiés. L'étude que nous avons menée conjointement à M. Mouton et A. Benoist⁹⁰³ a mis en lumière deux phénomènes :

- en premier lieu, ce qui s'apparente à un bornage du territoire par ces sanctuaires, disposés sur le pourtour du terroir de Makaynûn ;
- en second lieu, l'implantation des deux sanctuaires les plus importants à chacune des extrémités de ce terroir, en vue de tout voyageur arrivant par l'un des méandres qui ferment le territoire de Makaynûn. Ces deux sanctuaires, en tant que marqueurs territoriaux, forment ainsi deux sémaphores aux limites de l'espace anthropisé.

L'organisation sociale

Si les inscriptions ne nous apprennent rien sur la nature de la hiérarchie et de l'organisation sociale, les données archéologiques permettent d'avancer l'idée d'une société largement agricole. En son sein, la gestion du terroir reviendrait à une élite dont le grand bâtiment A a pu constituer l'habitat, durant une première phase d'occupation où il semble lié aux temples voisins. Il est difficile de préciser la place qu'aurait pu tenir un éventuel « clergé » au sein de cette administration communautaire. Nous avons déjà eu l'occasion, à plusieurs reprises, de montrer que les charges religieuses n'impliquent pas forcément de distinguer séculiers et réguliers ; les « prêtres » sont généralement impliqués dans la vie de la cité en tant qu'édiles, assumant parfois des charges « laïques ». Aussi, cette grande structure administrative liée au sanctuaire peut tout aussi bien être perçue comme l'habitat d'une élite laïque que de personnes ayant à charge l'organisation du culte autant que de la vie communautaire.

⁹⁰³ *Ibid.*, p. 78-79.

Synthèse historique

Des datations radiocarbone permettent d'attester la mise en culture du terroir de Makaynûn dès la fin du II^e millénaire av. J.-C.⁹⁰⁴. L'occupation de la ville de Makaynûn ne remonte quant à elle qu'au deuxième quart du I^{er} millénaire av. J.-C. Les fouilles ont montré une installation implantée au sommet de sédiments alluviaux anciennement cultivés, son rempart se fondant sur des structures d'irrigation antérieures. Le site contemporain de ces premières cultures a été mis au jour sous le niveau du rempart au cours de la campagne de fouilles de 2005, fossilisé sous une accumulation sédimentaire postérieure à son abandon⁹⁰⁵. Un sondage réalisé dans ces niveaux profonds a livré de la céramique comparable à celle trouvée dans les niveaux datés des IX^e-VII^e s. av. J.-C. à Jûja et Raybûn. Le sol vierge n'a pas été atteint dans ce sondage.

L'élément de datation épigraphique le plus ancien est une dédicace en langue sabéenne adressée à la déesse dhât-Himyam (Mak 7) dont la graphie renvoie à l'époque du *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, au début du VII^e s. av. J.-C. Les autres inscriptions provenant de Makaynûn remontent toutes, sur la base de critères paléographiques, aux V^e-I^{er} s. av. J.-C. Les monnaies recueillies appartiennent aux monnayages des souverains du Ḥaḍramawt dont les émissions les plus anciennes remontent au III^e s. av. J.-C. et se situeraient à situer plutôt vers les II^e et I^{er} s. av. J.-C. Les parallèles établis entre l'assemblage céramique de Makaynûn et ceux de Raybûn, Jûja et Ḥurayḍa datent le premier principalement de la deuxième moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. La période d'occupation principale se situe vers les IV^e et III^e s. av. J.-C. lorsque le second rempart est bâti.

Rien ne permet de faire état d'une occupation du site au-delà du début de l'ère chrétienne. Le bâtiment A est réoccupé au cours de la période médiévale pour une courte durée⁹⁰⁶. L'occupation semble alors se déplacer dans la plaine sur le petit site voisin d'al-Hâwî. Il est implanté à un niveau plus élevé, au débouché du wâdî 'Arda et présente un assemblage céramique proche des productions du tout début de l'ère chrétienne (nombreuses céramiques à pâte verdâtre).

⁹⁰⁴ Des niveaux d'accumulation sédimentaire liés à la mise en culture d'espaces implantés non loin de canalisations, sous le secteur fortifié au centre de Makaynûn, ont été datés du dernier quart du II^e millénaire av. J.-C. : Pa 2348 daté de 2910 ± 80 BP soit 1257-1002 av. J.-C. (calibrée). Par ailleurs, trois échantillons prélevés par Jean-François Berger (CNRS-CEPAM, UMR 6130) dans des ravines formées par érosion dans l'accumulation sédimentaire de la plaine ont été datés des XIII^e-IX^e s. av. J.-C. Selon ce dernier, ces trois échantillons proviendraient de niveaux anthropisés sous-jacents au site sudarabique, correspondant soit à des paléosols fluviaux soit à des remplissages de chenaux (J.-F. Berger, comm. pers.). Ces données sont issues d'études en cours, qui demandent encore à être confirmées ; qu'il trouve ici l'expression de ma reconnaissance pour m'avoir permis d'en diffuser les premiers éléments.

⁹⁰⁵ A. Benoist et M. Mouton, communication personnelle.

⁹⁰⁶ L'échantillon Pa 2274 a fourni la datation radiocarbone 835 ± 45 BP, soit la date calibrée 1163-1259 ap. J.-C. Des fragments de verre et quelques tessons confirmeraient cette réoccupation tardive et limitée.

Makaynûn nous apparaît comme un centre régional ayant à la fois une vocation défensive, religieuse et agricole. Avec son enceinte, le site s'intègre dans un réseau défensif régional comprenant vers l'ouest Ḥuṣn al-'Urr, fortin établi sur un monticule rocheux au centre de la vallée daté de la fin de la période sudarabique⁹⁰⁷, ainsi que la bourgade fortifiée de Qârat Kibda, à 8 km en amont, qui semble dater de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.⁹⁰⁸. Cette petite ville provinciale ne présente que peu de matériel attestant de contacts avec la région du pourtour désertique et s'apparente avant tout à un site provincial d'attraction limitée.

L'accumulation rapide des sédiments au débouché des quatre affluents irrigant les environs de la ville ont rendu nécessaire la mobilité de la population sédentaire dans ce secteur, imposant un premier déplacement dans le courant de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. puis un second déplacement à la fin de ce même millénaire depuis le site de Makaynûn vers le secteur d'al-Hâwî. Ce dernier, de taille plus réduite et ne bénéficiant que des écoulements du wâdî 'Arda, pourrait indiquer la présence d'une communauté de taille réduite. L'abandon de Makaynûn s'expliquerait dans ces conditions par une dégradation des conditions environnementales, ne permettant plus l'irrigation de son terroir, et l'impossibilité d'assurer la subsistance d'une communauté trop importante.

⁹⁰⁷ E. Keall, 1995.

⁹⁰⁸ Datation fondée sur des parallèles céramiques établis avec le site de Hajar Ibn Ḥumayd (J.-F. Breton, L. Badre, R. Audouin & J. Seigne, 1980, p. 39). Les observations que nous avons pu effectuer en compagnie d'A. Benoist lors de notre visite du site en janvier 2005 nous incitent à suggérer une occupation du site au cours de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. suivie d'une phase d'abandon et d'une reprise de l'occupation au début de l'ère chrétienne. Deux assemblages céramiques distincts apparaissent en effet en surface du site. Ces données seraient à confirmer par un ramassage systématique et une étude plus approfondie.

RAYBÛN (RYBN, RAYBÛN OU YNDĀ, YANDĀ), VILLE DU ḤAḌRAMAWT OCCIDENTAL

Coordonnées : 15° 33' 06" N - 48° 18' 53" E

Superficie : 18 ha

Bibliographie indicative

- Akopyan A. M., 1995. « Fouilles du site de Raybûn 1 (en russe) ». In Grjaznevic P. A. & Sedov A. V. (éds), *Hadramaut : arheologiceskie, ètnograficeskie i istoriko-kul'turnye issledovaniâ* [Hadramaut. Études archéologiques, ethnologiques et historico-culturelles], Trudy Sovetsko-Jemenskoj kompleksnoj èkspedicii, 1, Moscou, Vostocnaâ literatura RAN, p. 67-88.
- Breton J.-F., Badre L., Audouin R. & Seigne J., 1980. *Le wâdi Hadramawt. Prospections 1978-79*, Aden, *passim*.
- Frantsouzoff S. A., 2000. « The Society of Raybûn ». In Kradin N. N. & al. (éds), *Alternatives of Social Evolution*, Vladivostok, Institute of History, Archaeology and Ethnology, Far eastern Branch of the Russian Academy of Sciences, Russian State University for Humanities, Ussuriysk State Teacher College, p. 258-265.
- Frantsouzoff S. A., 2001 a. *Inventaire des inscriptions sudarabiques. Tome 5 : Raybûn : Ḥadrân, temple de la déesse 'Athtar^{am}*, Académie des inscriptions et belles-lettres - Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente - Académie des sciences de Russie, Paris, de Boccard.
- Lankester Harding G., 1964. *Archaeology in the Aden Protectorates*, Department of technical Co-Operation, Londres, Her Majesty's Stationery Office, p. 28-32.
- Lundin A. V., 1997 b. « Die Inschriften des antiken Raybûn », *Mare Erythræum* 1, p. 19-25.
- Sedov A. V., 1995 a. « Irrigation antique à Raybûn (en russe) ». In Grjaznevic P. A. & Sedov A. V. (éds), *Hadramaut : arheologiceskie, ètnograficeskie i istoriko-kul'turnye issledovaniâ* [Hadramaut, études archéologiques, ethnologiques et historico-culturelles.], Trudy Sovetsko-Jemenskoj kompleksnoj èkspedicii, 1, Moscou, Vostocnaâ literatura RAN, p. 89-103.
- Sedov A. V., 1997 a. « Die archäologischen Denkmäler von Raybun im unteren Wadi Dau'an (Hadramaut) », *Mare Erythraeum* 1, p. 31-106.
- Sedov A. V., 1997 b. « Raybûn ». In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 147-149.
- Sedov A. V., 2000. « Temples of Raybûn Oasis, Wâdi Ḥaḍramawt, Yemen », *Adumatu* 2, juil. 2000, p. 15-26.
- Sedov A. V. & Grjaznevitch P. A. (éds), 1996. *Gorodise Rajbun (Raskopki 1983-1987 gg.)* [La ville de Raybûn (fouilles archéologiques 1983-1987)], Trudy Sovetsko-Jemenskoj kompleksnoj èkspedicii, 2, Moscou, Vostocnaâ literatura RAN.
- Van der Meulen D. & Wissmann H. von, 1932. *Ḥaḍramaut. Some of its Mysteries Unveiled*, Leyde, E. J. Brill, p. 84-87.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 130-131.

Localisation géographique et toponymie antique

Raybûn (Raybûn I dans la terminologie russe) est implantée sur le cours inférieur du wâdi Daw'an, affluent du wâdi Ḥaḍramawt, à environ 35 km au sud-ouest de Say'ûn. Elle se positionne au centre de la plaine alluviale du wâdi Daw'an, à 2 km en amont du confluent de ce dernier avec son petit affluent, le wâdi Na'am. La plaine, large d'environ 2 km, y est encaissée dans le plateau calcaire du Ḥaḍramawt. Raybûn bénéficie des écoulements provenant d'un vaste bassin versant, d'une superficie de 3 600 km² environ. Le site est bordé de part et d'autre par les écoulements des wâdis Daw'an et Miḥ dont le déplacement du lit a érodé les bordures est et ouest de la zone habitée.

Le toponyme antique était probablement déjà celui de Raybûn (*Rybn*), cité dans plusieurs inscriptions sans toutefois être qualifié de ville⁹⁰⁹.

Historiographie de la recherche⁹¹⁰

Les ruines de Raybûn sont mentionnées pour la première fois dans les carnets de voyage du baron A. von Wrede au XIX^e s.⁹¹¹, elles le seront en 1893 par L. Hirsch⁹¹², par les époux Bent quelques années plus tard⁹¹³, par le colonel M. J. Boscawen en 1929 qui en copie les deux premières inscriptions étudiées (Ry 51 et Ry 52). La première description est effectuée par H. von Wissmann et D. van der Meulen en 1931⁹¹⁴. W. H. Ingrams visite Raybûn en 1934⁹¹⁵, F. Stark en 1935⁹¹⁶; S. A. Huzayyin et G. Caton Thompson en 1937-38, y effectuant un ramassage de surface. A. F. L. Beeston se rend à Raybûn en 1959⁹¹⁷, y décrit rapidement les principaux sites d'habitat, Raybûn I et II, la céramique en surface et quelques inscriptions. G. Lankester Harding réalise en 1959-60 le premier ramassage de surface⁹¹⁸; une courte étude du périmètre irrigué y est effectuée lors de la visite de la mission américaine en 1961-62⁹¹⁹. Un nouveau ramassage de surface, accompagné d'une étude architecturale, est effectué par la mission archéologique française sous la direction de J.-F. Breton en 1978-79⁹²⁰. Ces études préliminaires sont relayées par la mise en place de l'Expédition pluridisciplinaire soviéto-yéménite (EPSY) sous la direction de P. A. Grjaznevitch de 1983 à 1989, de M. B. Piotrovskij en 1990 puis de A. V. Sedov en 1991. La disparition de l'URSS a interrompu ces recherches; la mission archéologique russe au Yémen, créée en 1993 par A. V. Sedov y a récemment repris les recherches.

⁹⁰⁹ Selon S. A. Frantsouzoff (2000, p. 259), le toponyme Raybûn est mentionné pour la première fois dans l'inscription SOYCE 2568 = Rb XIV/90 no. 253. Il désignerait alors toute l'oasis regroupant les sites d'habitat, les temples et les nécropoles. Au VI^e s. av. J.-C., l'inscription SOYCE 2075 = Rb XIV/89 no. 221, 1 mentionne deux toponymes se situant sur le territoire de Raybûn : Yandaḍ et Maṭar-hân, identifiés comme les anciens noms de Raybûn I et de Raybûn II.

⁹¹⁰ Les données présentées ici reprennent succinctement celles amplement développées par S. A. Frantsouzoff (2001 a, p. 8-12).

⁹¹¹ H. F. von Maltzan (éd.), 1870, p. 101, 231.

⁹¹² L. Hirsch, 1897, p. 172.

⁹¹³ Th. Bent & M. V. Bent, 1900, p. 97-105.

⁹¹⁴ D. van der Meulen & H. von Wissmann, 1932, p. 84-87. La description est reprise dans H. von Wissmann & M. Höfner (1953, p. 348-349).

⁹¹⁵ W. H. Ingrams, 1943, p. 182-183.

⁹¹⁶ F. Stark, 1936, p. 166-167.

⁹¹⁷ A. F. L. Beeston, 1962, p. 43-45.

⁹¹⁸ G. Lankester Harding, 1964, p. 28-32, pl. XIV-XXIII. Le site y est mentionné sous les noms de Adiat al-Sultan et de Raibun (sic).

⁹¹⁹ G. van Beek, 1964, p. 539; G. van Beek (éds), 1969, p. 79, 92, 98, 321, 355, 367. L'ancienneté de la fondation du site y est pour la première fois mise en évidence. La date des XI^e-IX^e s. av. J.-C. est alors avancée.

⁹²⁰ J.-F. Breton, 1980; J.-F. Breton, L. Badre, R. Audouin & J. Seigne, 1980.

Les travaux réalisés par la mission soviéto-yéménite ont abouti à la mise en place d'une chronologie de l'occupation du site de Raybûn et de son terroir ainsi qu'à une bonne connaissance de la région à l'époque préislamique.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Le toponyme de Raybûn désigne une pluralité de sites répartis sur un terroir restreint. Le site urbain à proprement dit est nommé Raybûn I.

Le site d'habitat

L'espace bâti, de plan triangulaire, mesure environ 460 m du nord au sud pour 400 m d'est en ouest. Sa superficie est supérieure à 16 ha, auxquels il faudrait ajouter l'espace amputé par l'affouillement des wâdis (Fig. 69). Le site était traversé par un canal d'irrigation. L'habitat s'y divise en deux types de structure : d'une part les bâtiments à socle en pierre surmonté d'une superstructure à colombage et brique crue ; d'autre part les bâtiments en brique crue à un seul niveau. Le premier type est partout présent, bien que plus dense au nord-ouest, au sud et au centre. Ces bâtiments ont été utilisés jusqu'à la fin de l'occupation du site. Au sud-ouest et au nord-est, l'habitat était essentiellement en brique crue. Ce second type de construction semble être le plus ancien, il est réparti sur tout le site et est utilisé jusqu'à l'abandon des lieux. Aucune organisation urbaine ne préside à l'implantation de l'habitat, les bâtiments sont répartis de manière désordonnée, sur différentes buttes de limon.

Un secteur fortifié

Le site de Raybûn n'était visiblement pas fortifié. Si H. von Wissmann voyait dans la bourgade voisine Raybûn II un site fortifié, cette hypothèse est rapidement invalidée par G. Lankester Harding d'abord puis par les travaux de la mission soviéto-yéménite⁹²¹. Néanmoins, A. V. Sedov, tout en signalant l'absence de rempart autonome, évoque la présence d'un dispositif de fortification au sud de Raybûn I, où une muraille adjacente à un bâtiment en pierre est visible sur 30 m de long et 1,5 m de large. Selon lui, cette fortification protégeait au moins le secteur du temple Raḥbân⁹²².

L'activité artisanale

La présence d'ateliers de potiers et de métallurgistes est suggérée au nord-est du site par la présence de concentrations de tessons et de scories de bronze.

⁹²¹ La présence d'un mur en brique crue est avancée par H. von Wissmann en 1953 (H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 130). Cette observation est remise en question par G. Lankester Harding (1964, p. 29) et infirmée par S. A. Frantsouzoff (2001 a, p. 10).

⁹²² A. V. Sedov, in S. A. Frantsouzoff, 2001 a, p. 23.

La fonction religieuse

Plusieurs sanctuaires *intra-muros* ont fait l'objet d'une étude. L'extrémité nord-est du site est occupée par le temple Ḥaḍrân, consacré à la divinité 'Athtar ou 'Astar dhât-Ḥaḍrân. Ce temple, monté sur socle en pierre avec un escalier de façade est séparé du reste de la ville par une dépression. Ce type de sanctuaire isolé au nord du site se retrouve également à Makaynûn et à Mashgha. Celui de Raybûn est flanqué d'un puits. Ce temple aurait été fondé durant les phases anciennes de l'occupation du site (vers les VII^e-V^e s. av. J.-C.) et reste en activité jusqu'à son abandon au I^{er} s. av. J.-C. La phase architecturale monumentale n'apparaît que vers le V^e s. av. J.-C.⁹²³.

Un second sanctuaire, nommé Raḥbân et également flanqué d'un puits, a été mis au jour au sud du site. Le temple dédié à dhât-Ḥimyam dominait de plusieurs mètres le site et ses alentours. Il est entouré par un complexe religieux dont l'occupation s'étale sur tout le I^{er} millénaire av. J.-C.⁹²⁴.

La ville de Raybûn est vaste, en comparaison avec les superficies habituellement avancées pour les autres sites sudarabiques. Le site urbain ne concentre toutefois qu'un nombre limité de fonctions : gestion du terroir par une élite – qui transparaît dans la présence de grandes structures d'habitat –, fonction religieuse d'attraction limitée si l'on ne considère que l'espace bâti de Raybûn I, fonction économique associée à la présence d'une activité artisanale. L'importance de ce site ne peut être perçue dans toute sa réalité que par la prise en compte – tout comme à Makaynûn – de la totalité des zones d'habitat et de culte périphériques, réparties sur son terroir.

Le territoire

Le cœur du territoire de Raybûn, la ville de Raybûn I, est entouré par un vaste périmètre irrigué relativement unitaire. Deux sous-ensembles y sont discernables : une zone cultivée au sud du site, d'une superficie de 800 ha, mise en culture dès la fin du II^e millénaire av. J.-C., et une seconde zone, au nord du site, de 750 ha, cultivée à partir des III^e-II^e s. av. J.-C. Ces deux aires principales sont complétées par quelques petits systèmes hydrauliques autonomes tirant profit des écoulements des wâdis Miḥ et Na'am. Nous appuyant sur les données chronologiques établies par A. V. Sedov⁹²⁵, nous avons tenté de reconstituer les différentes phases de l'oasis de Raybûn (Fig. 70). Les deux premières cartes montrent l'extension progressive du périmètre irrigué. Les hameaux et villages y sont répartis de manière régulière, en permettant une gestion optimale.

⁹²³ *Ibid.*, p. 23.

⁹²⁴ A. V. Sedov, 1997 b, p. 148.

⁹²⁵ A. V. Sedov, 1997 a.

Tout comme à Makaynûn, la particularité du territoire de Raybûn réside dans le nombre de sanctuaires qui ponctuent les espaces cultivés et leur pourtour. À toutes les périodes, l'espace cultivé est parsemé de temples, tantôt au sein des sites d'habitat, tantôt isolés en plaine, tantôt au pied des falaises calcaires. Ils donnent de Raybûn la vision d'un centre à la fonction religieuse hypertrophiée ; l'espace anthropisé y semble par ailleurs borné par ces sanctuaires. La seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. est la période la plus parlante avec la présence de surcroît de trois sanctuaires répartis sur les pentes au pied des falaises embrassant, par leur position surélevée, l'ensemble du terroir de Raybûn. Les données épigraphiques ne nous permettent pas d'extrapoler le rôle que pouvaient jouer les temples dans le contrôle de l'irrigation. Le soin apporté à leur fournir une visibilité maximale depuis le paysage alentour et une vision optimale sur ce même paysage ne peut être fortuit.

À l'exception de la ville de Raybûn I et de la bourgade de Raybûn II, l'occupation des sites d'habitat n'a visiblement jamais duré plus d'un demi-millénaire. Tout comme pour Makaynûn, on est amené à se demander dans quelle mesure l'accumulation de limon a pu forcer les populations à la mobilité au sein d'un même périmètre irrigué.

L'organisation sociale

L'organisation sociale de la ville de Raybûn a été présentée de manière détaillée dans un récent article de S. A. Frantsouzoff dont nous reprenons les grandes lignes⁹²⁶.

À Raybûn, comme dans la majorité des sites du Ḥaḍramawt, il n'est jamais fait mention de nom de lignage, ce qui amène S. A. Frantsouzoff à formuler l'hypothèse de l'absence d'une « hérédité nobiliaire de clans »⁹²⁷. Selon lui, la population est désignée par une formule qu'il traduit par « la communauté de Raybûn » (*s²rk Rybn*)⁹²⁸. La traduction de cette formule peut toutefois être remise en question. Le terme *s²rk* désigne en sabéen l'association d'un groupe à une action ou à un personnage⁹²⁹. Ne peut-on alors traduire la formule par la « participation de (la tribu) Raybûn », traduction du terme choisie par G. Ryckmans dans les inscriptions ḥaḍramawtiques de Ḥurayḍa CT 4/11 et CT 10/3⁹³⁰ ? Raybûn apparaîtrait ainsi comme une tribu au même titre que Ramay à Ḥurayḍa⁹³¹. Ceci semble confirmé par la mention de la tribu (*s²q^b*) Raybûn, évoquée dans Rb XIV/91

⁹²⁶ S. A. Frantsouzoff, 2000.

⁹²⁷ *Ibid.*, p. 261.

⁹²⁸ Formule présente dans de SOYCE 1184 = Rb XIV/87 no. 65 (*Ibid.*, p. 261).

⁹²⁹ J. C. Biella, 1982, p. 526.

⁹³⁰ G. Ryckmans, 1944, p. 160, 163.

⁹³¹ Sur le site de Ḥurayḍa, plusieurs éléments invitent à voir dans Ramay le nom d'une tribu locale. Tout d'abord, ce nom se distingue du toponyme désignant la ville antique, Madhâb, par ailleurs, ce nom a donné la *nisba* *Yrmyhn* par laquelle se définit le dédicant de CT 10, lui-même *kabîr* de Ramay. Enfin, la participation de Ramay aux travaux de restauration de la façade du temple (CT 10) enlève toute hésitation.

no 48⁹³². Cela n'empêche pas de voir également dans Raybûn le nom du territoire, phénomène observé à de nombreuses reprises dans la sphère madhâbo-sabéenne.

Cette communauté est placée sous l'autorité de deux personnages dont les compétences sont difficiles à définir. Le premier est le « *qayn* de Raybûn », mentionné dans SOYCE 2568. Le terme, déjà évoqué à plusieurs reprises, peut être entendu comme magistrat, membre d'un conseil ou, dans d'autres contextes, ministre, servant d'une divinité ou fonctionnaire. Le second est le « *kabîr* de Raybûn » (Rb XIV/87 no 42, 2 ; Rb XIV/91 no 47). Comme le précise S. A. Frantsouzoff, la hiérarchie sociale de cette communauté à la tête de laquelle l'autorité est partagée entre un *qayn* et un *kabîr* est identique à celle observée à Ḥurayḍa, site contemporain implanté dans le wâdî voisin.

Enfin, une classe sacerdotale semble avoir été largement impliquée dans le règlement de conflits entre individus. Au sein de cette classe, on trouve nombre de femmes⁹³³.

Une division sociale s'instaure avec la présence d'une catégorie dite de « citoyens, hommes libres ou propriétaires », traduction du terme 'b'l (SOYCE 2075).

Synthèse historique

À partir du milieu du II^e millénaire av. J.-C., les populations du wâdî Daw'an développent progressivement un terroir qui s'étend, un millénaire plus tard, sur plus de 1500 ha. Il progresse peu à peu vers l'aval en ajoutant à la maîtrise de la confluence des wâdîs Daw'an et Mîḥ, celle du wâdî Daw'an et du wâdî Marâwiḥ.

L'occupation la plus ancienne serait localisée sur les sites de Raybûn XXXII et XXXIII, tous les deux sur les cônes d'éboulis des falaises calcaires bordant le wâdî Daw'an⁹³⁴. Leur position en bordure de plaine tient peut-être à l'impossibilité de se protéger de la crue, contrairement aux populations de Raybûn I et II, deux sites placés en aval de grandes buttes de limons disposées en fer à cheval d'origine anthropique les protégeant des crues⁹³⁵.

Le site majeur de Raybûn I se développe dès la fin du II^e millénaire av. J.-C., ne concentrant pas plus de fonctions que les bourgades voisines : gestion du périmètre irrigué (résidence d'une élite, que l'on retrouve dans le terme 'b'l et, par la présence d'un habitat sur socle de pierre), fonction religieuse et artisanale. La concentration de la population sur le site de Raybûn I (plus de 16 ha, comparé aux 4 ha de Raybûn IV et aux 3,5 ha de Raybûn II) tient probablement à sa place centrale dans l'espace mis en culture et à des spécificités religieuses. Alors que Raybûn IV au nord du périmètre irrigué et Raybûn II au

⁹³² A. V. Lundin, 1997 b, p. 24.

⁹³³ S. A. Frantsouzoff, 2000, p. 263.

⁹³⁴ A. V. Sedov, 1996 a, p. 80 ; 1997 a, p. 43.

⁹³⁵ A. V. Sedov, 1997 a, p. 31, 33.

sud ont un rayon d'action qui se limite à une partie du terroir, Raybûn I est implantée à la charnière des deux aires cultivées. Par ailleurs, les sanctuaires *intra-muros* semblent exercer une attraction particulière si l'on observe la quantité d'inscriptions qui y ont été trouvées (500 textes dans le temple Ḥaḍrân, 800 dans le temple Raḥbân). Le seul temple de pente à en avoir livré autant est le temple Mayfa'ân (Raybûn XIV) avec environ 1 100 fragments. Le dispositif de fortification découvert en relation avec le temple Raḥbân semble s'apparenter à ce que l'on observait sur le site de Makaynûn : un espace fortifié limité à une partie de l'espace urbain et probablement sacralisé par son association à un sanctuaire majeur de la cité.

De même qu'à Makaynûn, Raybûn I se place au centre d'un territoire dont les limites sont marquées par cinq sanctuaires, parmi lesquels le sanctuaire Mayfa'ân (Raybûn XIV) au sud. On peut alors se demander si cette ceinture n'aurait pu border un espace sacralisé, une sorte de *ḥaram*, point sur lequel nous reviendrons.

Les deux phases distinctes d'occupation du territoire se caractérisent par deux assemblages céramiques différents. Le premier présente quelques parallèles avec les productions du Levant de la fin du II^e millénaire av. J.-C., avec celui de Hajar Ibn Ḥumayd et de Yalâ au début du I^{er} millénaire av. J.-C.⁹³⁶. Le deuxième assemblage apparaît alors que le terroir de Raybûn s'étend vers le nord et que semble se développer la phase monumentale de Makaynûn (construction du second rempart), au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. Les types les plus récents de ce deuxième assemblage incluent une céramique verdâtre et des vases à bords ondulés dont l'apparition est datée des II^e-I^{er} s. av. J.-C.⁹³⁷. Les inscriptions les plus récentes trouvées sur le site datent de cette période.

Le déclin du terroir de Raybûn est précipité par des événements violents durant la seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C. Une grande partie des structures hydrauliques est détruite ; la plupart des bâtiments de Raybûn I et de Raybûn II portent des traces d'incendie, de même que les temples isolés Mayfa'ân (Raybûn XIV), Kafas (Raybûn V) et Raybûn VI. A. V. Sedov rapproche ces destructions des conflits qui opposent alors le royaume du Ḥaḍramawt à celui de Qatabân⁹³⁸.

Une faible activité subsiste ensuite, tirant profit des petits écoulements des wâdi Na'am et Miḥ sur des périmètres irrigués de faible extension. Seuls quelques hameaux ponctuent encore l'ancien terroir. Un petit bâtiment fortifié, Raybûn XXVII, est édifié à l'entrée du wâdi Daw'an, au sud de la confluence avec le wâdi al-'Ayn.

⁹³⁶ *Ibid.*, p. 45-46.

⁹³⁷ *Ibid.*, p. 48.

⁹³⁸ Voir l'inscription qatabânite Arbach-Say'un 1 et l'inscription ḥaḍramawtique RAY/79/Te/6, provenant de Raybûn et mentionnant « la guerre de Qatabân » (J.-F. Breton, L. Badre, R. Audouin & J. Seigne, 1980, p. 104).

SHABWA (S²BWT, SHABWAT), CAPITALE DU ḤAḌRAMAWT

Coordonnées : 15° 22' 08" N - 47° 01' 30" E

Superficie : 15 ha

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdāni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), p. 300-302.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 36.
- Breton J.-F., 1978. « Urbanisme et architecture à Shabwa », *Raydān* 1, p. 143-147.
- Breton J.-F., 1987. « Shabwa, capitale antique du Hadramawt », *JA* 275, n° 1-2, p. 13-34.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 128-131.
- Breton J.-F., 1997 d. « Shabwat : capitale du Ḥaḍramawt ». In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'IMA du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 112-114.
- Breton J.-F., 2000 a. « Shabwa (Yémen) : traditions sémitiques, influences extérieures (III^e s. av. - III^e s. ap. J.-C.) », *CRAIBL* 2000, p. 849-882.
- Breton J.-F. (éd.), 1992. *Fouilles de Shabwa II. Rapports préliminaires*, publications hors-série de l'IFAPO n° 19, Paris, P. Geuthner.
- Breton J.-F. (éd.), 1998. *Fouilles de Shabwa III. L'architecture civile et religieuse*, BAH 154, Beyrouth, IFAPO.
- Breton J.-F. (éd.), à paraître. *Fouilles de Shabwa IV. L'environnement culturel et historique*, BAH, Beyrouth, IFAPO.
- Breton J.-F., Audouin R. & Seigne J., 1981. « Rapport préliminaire sur la fouille du « château royal » de Shabwa (1980-81) », *Raydān* 4, p. 163-190.
- Brown W. L. & Beeston A. F. L., 1954. « Sculptures and Inscriptions from Shabwa », *JRAS* 1954, p. 43-62.
- Calvet Y., 1988. « Fouilles françaises de Shabwa (Yémen du Sud). La céramique importée », *Raydān* 5, p. 53-69.
- Darles Ch., 2003. « Les fortifications de Shabwa, capitale du royaume antique de Ḥaḍramawt », *PSAS* 33, p. 215-227.
- Doe D. B., 1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson, p. 228-233.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 136-141.
- Hamilton R. A. B., 1942. « Six weeks in Shabwa », *GeoJourn* 100/3, sept. 1942, p. 107-119.
- Lankester Harding G., 1964. *Archaeology in the Aden Protectorates*, Department of technical Co-Operation, Londres, Her Majesty's Stationery Office, p. 37-39.
- Philby H. St J. B., 1939. *Sheba's Daughters: A Record of Travel in Southern Arabia*, Londres, Methuen & Co., p. 78-123.
- Pirenne J., 1975 a. « Première mission archéologique française au Ḥaḍramaout (Yémen du Sud) 1975 », *CRAIBL* 1975, p. 261-276.
- Pirenne J., 1976. « Deuxième mission archéologique française au Ḥaḍramaout (Yémen du Sud) de décembre 1975 à février 1976 », *CRAIBL* 1976, p. 412-426.
- Pirenne J., 1978. « Ce que trois campagnes de fouilles nous ont déjà appris sur Shabwa, capitale du Ḥaḍramaout antique », *Raydān* 1, p. 125-142.
- Pirenne J., 1990. *Fouilles de Shabwa I. Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire*, BAH 134, Paris, P. Geuthner.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 106-122.

Localisation géographique et topographique

Shabwa est située au débouché des wādīs 'Irmā et 'Atf, cours d'eau d'importance moyenne, totalisant un bassin versant d'environ 1100 km², au sud-est du Ramlat as-Sab'atayn. Le site est implanté au sud d'un triangle de collines de schiste. Le sel gemme

s'y trouve naturellement en abondance. La vallée est bordée par des escarpements calcaires et gréseux.

Historiographie de la recherche

La première description des ruines de Shabwa, depuis les récits des traditionnistes arabes⁹³⁹, nous vient de H. St J. B. Philby qui visite le site en août 1936⁹⁴⁰. Deux années plus tard, la première fouille y est dirigée par le major R. A. B. Hamilton ; ce dernier conclut à la présence d'une nécropole royale et non d'une ville sur la base de la présence de socles en pierre aveugles⁹⁴¹ – en fait les socles de maisons-tours. Les fouilles de la mission archéologique française débutent en 1974⁹⁴² sous la direction de J. Pirenne puis sous celle de J.-F. Breton à partir de 1978.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

L'habitat

L'espace densément bâti se concentre au sud du triangle de collines, soit 15 ha sur les 40 ha qu'enserme ce triangle (Fig. 71). Sur ces 15 ha, J.-F. Breton dénombre 130 soubassements en pierre⁹⁴³. Ch. Darles mentionne pour sa part 114 édifices partiellement visibles mais restitue environ 200 constructions en incluant le secteur actuellement recouvert par le village de Mathnâ⁹⁴⁴. Le seul élément d'urbanisme manifeste est la grande rue orientée sud-est/nord-ouest, qui coupe le site en deux parties égales et relie la porte n° 3 au grand temple de Sayîn dhû-Alîm. Un alignement de socles en pierre dans la partie nord-est du site semble pouvoir, pour sa part, être dicté par la présence d'une voie de circulation autant que par la pente du terrain. Les espaces de circulation sur le site sont généralement déterminés par des vides entre les structures d'habitat⁹⁴⁵.

J.-F. Breton a distingué deux types d'habitat : les structures prestigieuses sur soubassement en pierre de taille et les structures d'habitat en briques crues, plus modestes⁹⁴⁶. Dans l'espace *intra-muros*, cet habitat plus modeste semble être cantonné à certains secteurs, celui d'al-Hajar notamment où aucun soubassement n'a été identifié. On

⁹³⁹ Shabwa est évoquée par al-Hamdânî au X^es. Il décrit une ville ḥimyarite habitée par quatre tribus : al-Ashbâ', descendants de Shabîb ibn Ḥaḍramawt, al-Ayzûn, Ṣawdâ' et Ruhâ'. Al-Hamdânî mentionne un exode massif de la population de Shabwa en direction de la vallée du Ḥaḍramawt et de la ville de Shibâm après la destruction du site (A. al-Garoo, 1986, p. 300-302).

⁹⁴⁰ H. St J. B. Philby, 1939, p. 78-123 ; voir également le compte rendu de J. Pirenne (1978, p. 127-128).

⁹⁴¹ R. A. B. Hamilton, 1942.

⁹⁴² J. Pirenne, 1975 a ; 1976 ; 1978 ; J.-F. Breton (éd.), 1992.

⁹⁴³ J.-F. Breton, 2001 b, p. 38.

⁹⁴⁴ Ch. Darles, 2003, p. 226 n. 3.

⁹⁴⁵ J.-F. Breton, 2000 a, p. 855.

⁹⁴⁶ J.-F. Breton, 1991 b.

le retrouve à l'extérieur de l'espace urbain, au pied des collines bordant le site, notamment à Qârat al-Firân où une fouille a permis d'en révéler la nature⁹⁴⁷ et dans le périmètre irrigué.

Le système défensif

La fortification du site est assurée par une double ligne de rempart. Un premier rempart court sur une longueur de 2160 m au sommet d'un triangle de collines, en suivant un tracé tantôt en crémaillère, tantôt fait d'une alternance de bastions et courtines. Un second mur, au sein de ce premier espace, entoure la zone d'habitat sur une longueur de 1 375 m. L'inscription la plus ancienne mentionnant la construction d'une courtine, Sh VI/76/89, est du type paléographique B, elle daterait des environs du VII^e s. av. J.-C.⁹⁴⁸. Les vestiges les plus anciens seraient la « citadelle », espace fortifié dans le secteur de l'actuel village d'al-Hajar, et la tour de Dâr al-Kâfir, à l'ouest de la ville⁹⁴⁹. La diversité des appareils de construction des fortifications témoigne de plusieurs phases de construction et de réparation⁹⁵⁰ également attestées dans les inscriptions de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. (Sh VI/76/81, Shabwa 3, Shabwa 15 et Shabwa 15 bis). Le texte Hamilton 2 A+B + Sh/75/128 enfin mentionne la restauration et la consolidation du mur de fortification durant la seconde moitié du II^e s. ap. J.-C. sous le règne de Yada'il Bayyîn fils de Yada'ab. Le premier tracé du rempart entourant l'espace urbain aurait d'abord formé un rectangle, avant d'être élargi au nord de manière à englober le « château royal »⁹⁵¹.

La fonction administrative et politique

Si le rôle politique du site se reflète dans la présence d'un grand nombre de bâtiments prestigieux (socles de pierre surmontés d'une superstructure en brique crue à ossature de bois), il est avant tout déterminé par la présence du siège du pouvoir royal ḥaḍrami.

L'inscription rupestre du sha'b al-Layl, découverte à proximité de la ville de Shabwa, mentionne le transport de pierres de taille ordonné par un roi ḥaḍrami pour la construction de son palais Shab'ân⁹⁵². Cette inscription, classée par J. Pirenne dans son style paléographique C, peut être datée des VI^e-V^e s. av. J.-C. Cette période est celle de l'apparition des premières occurrences épigraphiques du nom Shabwa et coïnciderait avec le développement de ce site en tant que pôle politique.

⁹⁴⁷ J.-Cl. Roux, 1991.

⁹⁴⁸ La datation du IV^e s. av. J.-C., fondée sur la chronologie basse de J. Pirenne, que l'on retrouve encore chez J.-F. Breton (1994 a, p. 131) et plus récemment chez Ch. Darles (2003, p. 215), doit être actualisée au regard des nouvelles données chronologiques et replacée au VII^e s. av. J.-C. ; cette inscription confirmerait les intuitions de Ch. Darles d'un rempart dont la construction initiale remonterait aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C. (2003, p. 221).

⁹⁴⁹ Ch. Darles, 2003, p. 225.

⁹⁵⁰ J.-F. Breton, 1994 a, p. 129-130.

⁹⁵¹ Ch. Darles, 2003, p. 218.

⁹⁵² J. Pirenne, 1990, p. 49-50.

Un second palais royal, le palais Shaqîr, est attesté plus tardivement dans les inscriptions. Son nom apparaît sur les monnaies ḥaḍramies de la fin du II^e s. av. J.-C. à la fin du III^e s. ap. J.-C. La plupart des mentions épigraphiques de ce palais datent du III^e s.⁹⁵³. Shaqîr n'est plus mentionné à partir du IV^e s., si ce n'est sur quelques monnaies encore en circulation et sur quelques monogrammes d'inscriptions ḥimyarites⁹⁵⁴. La fouille archéologique de la structure, dite « château royal » et les datations ¹⁴C effectuées permettent de dater la fondation de cet édifice entre le IV^e et le II^e s. av. J.-C. et sa destruction vers le IV^e s.⁹⁵⁵.

Shabwa est mentionnée comme capitale politique du royaume du Ḥaḍramawt dans les récits des auteurs classiques. Pline évoque la ville de Sabota en tant que *caput* au I^{er} s.⁹⁵⁶ ; elle apparaît également en tant que *metropolis* sous le nom de Saubatha dans le récit du *Périple de la mer Érythrée*⁹⁵⁷ et sous le nom de Sabbatha dans la *Géographie* de Cl. Ptolémée au II^e s.⁹⁵⁸.

Enfin, les productions monétaires ḥaḍramies émanent également des ateliers de Shabwa avec l'évocation sur les pièces du nom du palais Shaqîr. Les séries mentionnant le palais sont classées dans les catégories suivantes : *imitations of Athenians coins of the 'old style'* (celles présentant le nom de Shaqîr en sont une variante tardive qui n'apparaît qu'à la fin du II^e s. av. J.-C.), *series with caduceus*, *series with eagle*, *square coinage* et les *series with bull*. Leur émission est datée de la fin du II^e s. av. J.-C. au début du IV^e s. ap. J.-C.⁹⁵⁹, date à laquelle le site fut abandonné.

La fonction économique

Outre les ateliers monétaires, les nombreuses carrières repérées autour du site ont probablement conditionné le développement économique de la ville. Une vingtaine de sites d'extraction de pierre ont été repérés dans un rayon de 20 km⁹⁶⁰. J.-Cl. Bessac révèle également la présence d'un site d'extraction de minerai de fer, au jabal Harash, ainsi que de trois mines de sel, l'une à Milḥ Maq'â, à 18 km au nord de Shabwa, la seconde à Milḥ

⁹⁵³ Mention de travaux dans RÉS 4912 ; mention d'une attaque et d'un incendie par l'armée sabéenne vers 230 ap. J.-C. (Ir 13).

⁹⁵⁴ Ch. Robin (1987 a, p. 122-124) voit dans ce monogramme une sorte d'emblème national plus que royal ou dynastique, dont l'origine reste obscure.

⁹⁵⁵ J.-F. Breton, 1991 c, p. 212-214, 221 ; J. Seigne, 1991, p. 155-159 : le bâtiment aurait été détruit une première fois au début du III^e s., puis quasiment reconstruit à l'identique ; un *terminus ante quem* de la seconde moitié du III^e s. peut être attribué à cette reconstruction, cette date correspond à un tremblement de terre qui affecte la structure, daté par radiocarbone de 249-321 (date calibrée) et mentionné dans Pirenne-Nord 1. Un incendie du palais à une date tardive (vers le V^e s. environ) met un terme à une longue période de décadence.

⁹⁵⁶ Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* VI, 32, 154-155.

⁹⁵⁷ *Périple de la mer Érythrée*, § 27.

⁹⁵⁸ Cl. Ptolémée, *Géographie*, 6.7.38.

⁹⁵⁹ A. V. Sedov, 2002 a, p. 77-79.

⁹⁶⁰ J.-Cl. Bessac, 1998.

Kharwa, à 15 km au sud-est, la dernière enfin sur le site même de Shabwa, dans la *sabkha* formant une dépression au centre du triangle de collines⁹⁶¹. À côté de cette activité d'extraction, des ateliers de métallurgie existaient probablement sur le site au tournant de l'ère chrétienne si l'on considère la vaisselle du wâdî Ḍura' comme issue des ateliers de Shabwa⁹⁶².

Les récits des auteurs classiques témoignent également de la centralisation des aromates à Shabwa et du rôle d'étape de la ville pour les caravanes transportant ces aromates. La vaste esplanade en bordure de la *sabkha*, au centre du triangle de collines, formait un repli fortifié aux portes de la ville. Les caravanes pouvaient s'y abriter.

En dépit de l'absence de vestiges de structures commerciales ou de place de marché, Shabwa fait figure de centre économique à échelle locale (extraction de la pierre, atelier de taille de pierre et de métallurgie, périmètre irrigué) et régionale (extraction et commerce du sel, étape caravanière, frappes monétaires).

La fonction religieuse

Le site apparaît également comme centre religieux. Cette fonction transparait dans le nombre – probablement exagéré – de temples que Pline l'Ancien restitue sur le site⁹⁶³. Différents cultes sont attestés parmi lesquels ceux de Sayîn dhû-Alîm, divinité principale de la ville, dhât-Himyam, Shams, Almaqah, divinité tutélaire sabéenne, ou encore de la divinité minéenne 'Athtar dhû-Qabḍ. Parmi les sanctuaires *intra-muros*, le plus ancien serait celui qui est implanté à proximité de la porte nord et dont la fondation remonterait au X^e s. av. J.-C.⁹⁶⁴. L'édifice cultuel majeur se situe à l'extrémité sud-est de la grand-rue ; sur une éminence, il domine l'ensemble du site et constitue « l'élément primordial de la composition urbaine, il est l'édifice le plus structurant de la cité »⁹⁶⁵. En l'absence de donnée de terrain, J. Pirenne l'associe au temple majeur mentionné dans les textes, le temple Alîm consacré à la divinité Sayîn dhû-Alîm (RÉS 4691), sur la base de l'importance architecturale de la structure et d'une plaque en bronze évoquant la divinité trouvée non loin de là⁹⁶⁶. Ce temple était un lieu de pèlerinage au moins aux I^{er}-III^e s., on en trouve la mention chez Pline⁹⁶⁷ autant que dans les inscriptions Ja 892+892a/8, Ir. App. 3 et RF-Alîm 1. La première évoque un pèlerin originaire de Sa'nân (peut-être Ḥanûn dans le Zufâr), la dernière de Shibâm (Ḥaḍramawt).

⁹⁶¹ *Ibid.*, fig. 1 p. 264.

⁹⁶² J.-F. Breton, 2000 a, p. 873.

⁹⁶³ Pline l'Ancien évoque la présence de 60 temples dans la ville de Shabwa (*Hist. Nat.*, VI, 32, 154-155).

⁹⁶⁴ J.-F. Breton, 2001 b, p. 38.

⁹⁶⁵ Ch. Darles in J.-F. Breton & Ch. Darles, 1998, p. 117.

⁹⁶⁶ J. Pirenne, 1976, p. 414-415. Le premier argument reste le plus convaincant, le deuxième ne peut être retenu. La mention de Sayîn dhû-Alîm est attestée en de multiples lieux sans que l'on ait affaire pour autant à un sanctuaire de la divinité.

⁹⁶⁷ Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XII, 63.

Un sanctuaire *extra-muros* adossé à une colline s'apparente aux nombreux temples sur terrasse au pied des escarpements calcaires de la vallée du Ḥaḍramawt.

Le territoire

L'étude du périmètre irrigué sur image satellite nous a permis d'estimer sa superficie à environ 2 000 ha. L'étude menée par P. Gentelle a permis de distinguer différentes phases d'aménagement⁹⁶⁸ :

- une première phase, antérieure au II^e s. av. J.-C., se caractérise par la mise en eau d'un secteur aux abords et en aval du site ;
- au milieu de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. au plus tard, une prise d'eau est aménagée à deux kilomètres en amont du site et permet d'alimenter au nord et au nord-est de Shabwa, au moyen d'un long canal, un périmètre de plus de 500 ha⁹⁶⁹ ;
- une troisième phase marquée par l'apparition de structures faisant un large emploi du mortier rosâtre débute, selon P. Gentelle, vers le I^{er} s.⁹⁷⁰ ;
- une quatrième phase enfin est caractérisée par un abandon quasi-généralisé du périmètre irrigué et l'entretien d'un périmètre restreint (moins de 100 ha). La destruction rapide du déflecteur principal lors d'une crue n'est pas suivie de réparation.

Quelques hameaux répartis dans l'espace mis en culture assuraient l'entretien de ce périmètre, tel al-'Uqm, daté des III^e-V^e s.

Le territoire s'étend donc sur un périmètre irrigué dont la surface est limitée par un wādī au bassin versant modeste ; il est bordé par des affleurements et escarpements de roches variées fournissant aux habitants le matériau de construction.

L'attraction du site se renforce par ailleurs à partir du I^e s. avec le pèlerinage à Sayīn dans son temple Alīm, attirant les populations de la vallée du Ḥaḍramawt.

L'organisation sociale

La hiérarchie sociale dans la ville de Shabwa ne nous est connue qu'à travers quelques inscriptions. Les souverains ḥaḍramis apparaissent comme bâtisseurs s'illustrant notamment dans la construction du rempart (Hamilton 2 A+B).

Certaines communautés y sont dirigées par un *kabīr*, attesté à différentes périodes. Au début du VII^e s. av. J.-C., l'inscription Haram 12 évoque un « *kabīr* du Ḥaḍramawt » ;

⁹⁶⁸ P. Gentelle, 1991, p. 14.

⁹⁶⁹ P. Gentelle (1991, p. 26-33) se fonde sur la datation proposée par J. Pirenne d'une inscription de la vanne, au II^e s. av. J.-C., pour dater les structures hydrauliques et donc le périmètre irrigué. Il est maintenant reconnu que les datations proposées par J. Pirenne doivent être remontées dans le temps ; nous ne pouvons que proposer la date du milieu de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Comme le précise toutefois P. Gentelle, cet élément de datation n'est pas décisif ; la structure comportant l'inscription en remplace visiblement une plus ancienne que rien ne permet de dater.

⁹⁷⁰ L'emploi du mortier rose ne peut toutefois être considéré comme un marqueur chronologique déterminant. Son emploi apparaît sur le site de Makaynūn dès les III^e-II^e s. av. J.-C.

peut-être s'agit-il du chef d'une communauté haramite impliquée dans des activités commerciales et installée à Shabwa, de même que l'on trouve quelques siècles plus tard les communautés minéennes à Tamna' ou Shabwa. Vers la fin du VII^e s. av. J.-C., un texte sabéen trouvé à Shabwa, Hamilton 4, évoque le « *kabîr* de Nazhat ». A. F. L. Beeston et J. Pirenne s'accordent à y voir un *kabîr* des immigrants (sabéens)⁹⁷¹ ; M. Arbach y reconnaît plutôt une tribu sabéenne mentionnée par ailleurs⁹⁷². À côté de ces chefs de communautés étrangères probablement installées sur place s'ajoutent deux personnages ḥaḍramis portant ce titre, l'un vers le II^e s. qui se dit « *kabîr* du Ḥaḍramawt » (Hamilton 2 A+B), l'autre, évoqué dans Pirenne-Nord 15 au III^e s., serait « *kabîr* des artisans »⁹⁷³. Cette charge pourrait être rapprochée du corps professionnel des tailleurs de pierre mentionné notamment dans l'inscription Shabwa-Écluse B.

Durant les phases les plus récentes de l'occupation de la ville enfin, une classe sociale « d'hommes libres (ou de citoyens) de la ville de Shabwa » (*'b'l hgrn S²bwt*) est mentionnée dans l'inscription Ir 13/8.

À côté de cette division hiérarchique, plusieurs communautés étrangères habitent la ville. Nous avons mentionné précédemment les Haramites et les Sabéens du VII^e s. av. J.-C. ; s'y ajoute une communauté minéenne dont la présence est attestée par différents textes⁹⁷⁴.

Au sein de la population d'origine ḥaḍramie, une évolution des référents identitaires assez similaire à celle observée dans le Jawf peut être proposée. Durant une première période, antérieure au début de l'ère chrétienne, les habitants se définissent par un lien de parenté introduit par la particule *bn*, plus rarement par la mention d'un lignage ou d'un clan introduit par *dh-* (Sh VI/76/81). Ce regroupement de populations issues de différents lignages est reflété par le texte qatabânite daté de cette période, Arbach-Say'ûn 1/5. Ce dernier évoque « les tribus de Ḥaḍramawt dans leur ville de Shabwa ».

À partir du I^{er} s., les habitants se définissent plus volontiers par leur appartenance à la ville de Shabwa, que ce soit les personnes originaires de Shabwa installées à Khawr Rûri au I^{er} s. (KR 1/2, KR 3/2) ou des habitants même de la ville de Shabwa se revendiquant comme tels au III^e s. Ces derniers se disent tantôt X fils de Y, issus des habitants de la ville de Shabwa (*bn ḥwr hgrn S²bwt* - S/77/Mahdi/4), tantôt X fils de Y, le Shabwanite issu des habitants de la ville (*S²bwnyhn bn ḥwr hgrhn* - Shabwa 4). Cette nouvelle identité, se

⁹⁷¹ J. Pirenne, 1990, p. 47-48 ; W. L. Brown & A. F. L. Beeston, 1954, p. 52-53.

⁹⁷² M. Arbach, à paraître.

⁹⁷³ Traduction proposée par J. Pirenne pour la formule *kbr 'mhrn* (1990, p. 116).

⁹⁷⁴ Ce sont par exemple la mention de la divinité tutélaire minéenne 'Athtar dhû-Qabḍ sur un autel de Shabwa (S/75/27) ou le texte de Barâqish M 416+275 évoquant la présence de clans minéens établis dans la ville de Shabwa durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. D'autres témoignages sont présentés par ailleurs par M. Arbach (à paraître).

définissant par rapport à la ville, se manifeste également dans la mention des « dieux et déesses de la ville de Shabwa » (RÉS 2693/6) vers le II^e s.

Synthèse historique

Les résultats de plusieurs campagnes de fouilles ont permis à J.-F. Breton de proposer un schéma de l'évolution de la ville depuis sa fondation⁹⁷⁵. Deux sondages stratigraphiques ont mis en évidence une occupation du site remontant au début du II^e millénaire av. J.-C. Au début du I^{er} millénaire av. J.-C., l'occupation n'excédait apparemment pas deux hectares⁹⁷⁶.

Une question a intrigué certains visiteurs et fouilleurs de Shabwa : qu'est-ce qui a permis à un site établi dans une enclave desservie par de faibles écoulements et aux ressources en eau douce limitées, du fait des gisements de sel, de connaître un tel développement⁹⁷⁷ ?

Aux VII^e-VI^e s. av. J.-C., le site est progressivement fortifié, un premier palais royal y apparaît, des communautés du Jawf et du royaume de Saba' sont implantées sur le site. Les éléments qui permettent le développement de ce pôle politique, défensif et économique semblent d'abord être la proximité des ressources minérales. Parmi elles, le sel a probablement exercé un attrait particulier. Ce sont aussi la proximité des axes de communication, l'un vers le Jawf par le nord du Ramlat as-Sab'atayn, l'autre en direction de la bordure méridionale du désert et des capitales Tamna' et Ma'rib. Une troisième route se développe en direction du wâdî Ḥaḍramawt puis, plus tard, de Bi'r 'Alî, *via* les passes de 'Uqayba et de Faṭura⁹⁷⁸. Shabwa devrait donc son développement à son rôle économique et commercial plus qu'à son potentiel agricole.

La configuration du relief est également un atout majeur dans le choix de l'implantation. Le triangle de collines permet de protéger un vaste espace en bordure du site d'habitat disposant lui-même de ses propres fortifications⁹⁷⁹. Ce vaste espace offre un

⁹⁷⁵ J.-F. Breton, 2003.

⁹⁷⁶ *Ibid.*, p. 199.

⁹⁷⁷ G. Lankester Harding, 1964, p. 39 : « *It is a surprising situation to have chosen for a capital city, uncentral and remote as it is, and lying in a hollow in the mountains which almost completely surround it* ». Voir également J. Pirenne, 1978, p. 129.

⁹⁷⁸ J. Pirenne, 1978, p. 134-135. Sur la position de carrefour du site de Shabwa, cf. J.-F. Breton, 1991 d, p. 419-422.

⁹⁷⁹ Ch. Darles, 2003, p. 225 : « L'originalité de la défense de Shabwa réside dans la présence d'un double système. Dans un premier temps, un rempart géométrique entoure la ville en en constituant les limites précises. Puis, lors d'un programme d'agrandissement des défenses, une deuxième enceinte est construite qui ne remplit pas les mêmes fonctions. La muraille qui suit les crêtes ne protège plus seulement la ville mais surtout un vaste espace libre, celui d'al-Sabkha, où devaient être entreposées des marchandises. Elle ne peut en aucun cas résister à un siège mené par une armée de conquête. »

abri idéal aux caravanes face à d'éventuelles razzias ; c'est aussi un lieu privilégié pour la taxation des produits lors du passage des caravanes⁹⁸⁰.

À partir du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., la croissance urbaine semble connaître un ralentissement. C'est à partir de la fin du millénaire que les grandes demeures nobiliaires sur soubassement en pierre se multiplient⁹⁸¹. Leur nombre sur le site est significatif de la présence d'une élite, présence qu'attestent également les nombreuses productions de céramique méditerranéenne raffinées et les objets de luxe hellénistiques puis romains. La plupart de ces constructions datent de la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. et des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, alors que le Ḥaḍramawt atteint sa plus grande extension, depuis le wādī Bayḥân jusqu'au Zufâr omanais.

Plusieurs bâtiments présentent les traces d'un incendie pouvant être daté du I^{er} s. av./ap. J.-C. Cet événement pourrait être contemporain de la destruction par le feu des sites de Raybûn et Ḥurayḍa⁹⁸².

La période d'occupation suivante est marquée par plusieurs changements. L'intensification des échanges maritimes est à l'origine d'un apport important d'objets de valeur dans la capitale ḥaḍramie ; le temple de Sayîn est un centre de pèlerinage d'attraction régionale ; les référents identitaires évoluent, faisant de la ville de Shabwa un espace perçu par lequel on définit alors sa propre identité. L'apogée du Ḥaḍramawt se reflète dans sa capitale. L'emprise de la ville est perceptible à l'intérieur même du wādī Ḥaḍramawt, le temple de Sayîn attirant un habitant de Shibâm (RF-Alîm 1). Le contrôle du pouvoir depuis Shabwa s'effectue sur la côte avec l'implantation de Bi'r 'Alî et la refondation de Khawr Rûrî dans le Zufâr, ou vers l'ouest avec le contrôle du wādī Markha et du wādī Bayḥân à partir de la fin du II^e s.

Vers 220-230, la ville est mise à sac par l'armée sabéenne, le palais royal est incendié. Cet événement a un large écho si l'on considère le nombre de dédicaces sabéennes effectuées dans le temple Awwâm à Ma'rib qui le relatent⁹⁸³. En dépit de cet événement, la ville est restaurée et repeuplée (Pirenne-Nord 1). Quelques années après l'annexion du royaume de Saba' par Ḥimyar, c'est celui du Ḥaḍramawt qui est conquis, à la fin du III^e s.⁹⁸⁴.

⁹⁸⁰ J.-F. Breton, 2000 a, p. 852.

⁹⁸¹ J.-F. Breton, 2003, p. 202-204.

⁹⁸² Des datations ¹⁴C ont été pratiquées sur des échantillons, plaçant l'événement dans une fourchette chronologique allant de 380-350 av. J.-C. Cal à 45-30 av. J.-C. Cal (échantillons Beta-142839 et Beta-145201, J.-F. Breton, 2003, p. 206). Une troisième date de 60 av./220 ap. J.-C. pourrait tout aussi bien correspondre à cet événement qu'à la prise de Shabwa au début du III^e s.

⁹⁸³ L'événement est rapporté par Ir 13, Ja 632, Ja 636, Ja 637, Ja 741, Fa 8, *CIH* 334, Fa 75+75 bis, Sh 17. Les traces d'un violent incendie daté de cette période ont par ailleurs été repérées lors de la fouille du « château royal » de Shabwa (J.-F. Breton, 1991 c ; 2003, p. 208).

⁹⁸⁴ Les derniers rois ḥaḍramis sont évoqués dans *CIH* 948 et Ja 656, datés vers 290 de l'ère chrétienne. Après cette date, le souverain ḥimyarite change sa titulature de « roi de Saba' et dhû-Raydân » en « roi de Saba' et dhû-Raydân et Ḥaḍramawt et Yamanat ».

L'événement est mentionné dans Sh 32 et Ja 662. La ville de Shabwa est alors placée sous la tutelle de deux gouverneurs (*wz'* – Ja 662/3) pour une courte durée.

L'histoire de la ville devient alors moins précise ; son occupation décline lentement. Elle est la cible d'une expédition ḥimyarite à la suite d'un soulèvement de populations ḥaḍramies au début du IV^e s. (Ir 31) ; quelques graffitis attestent d'une occupation persistante dans le « château royal » jusqu'à la fin du IV^e s.⁹⁸⁵, date de sa destruction finale. Une inscription postérieure, Hamilton 11, enfin, évoque la pratique du culte monothéiste de Raḥmanân, probablement vers le V^e s.

Shabwa est sans doute victime du déplacement de l'activité politique vers les Hautes-Terres et de celui de l'activité commerciale vers une côte progressivement contrôlée par les tribus des mêmes Hautes-Terres.

⁹⁸⁵ J.-F. Breton, 2003, p. 212.

HAJAR AL-BARÎRA ET LE PEUPEMENT DU WÂDÎ JIRDÂN

Coordonnées : 14° 56' 27" N – 46° 59' 00" E

Superficie : env. 2,5 ha

Bibliographie indicative

- Breton J.-F., 1994 a. ABADY VIII, *Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 125-126.
- Doe D. B., 1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson, p. 191-195.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 135-136.
- Drewes A. J., 1962. « Note additionnelle au sujet d'al-Barîra », *Le Muséon* 75, p. 211-212.
- Lankester Harding G., 1964. *Archaeology in the Aden Protectorates*, Department of technical Co-Operation, Londres, Her Majesty's Stationery Office, p. 32-37.
- Pirenne J., 1990. *Fouilles de Shabwa I. Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire*, BAH 134, Paris, P. Geuthner, p. 35-39.
- Wissmann H. von, 1962. « Al-Barîra in Ğirdân im Vergleich mit anderen Stadtfestungen Alt-Südarabiens », *Le Muséon* LXXV, p. 177-209.
- Wissmann H. von, 1968. *Zur Archäologie und antiken Geographie von Südarabien. Ḥaḍramaut, Qatabân und das 'Aden-Gebiet in der Antike*, Publications de l'Institut historique et archéologique de Stamboul XXIV, Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut in Het Nabije Oosten, p. 14-18.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 80.

Localisation géographique et topographique

Hajar al-Barîra se situe au confluent de deux wâdîs au bassin versant limité, le wâdî Jirdân et le wâdî Rîsha, au pied des escarpements du *Jawl*, en bordure sud-est du Ramlat as-Sab'atayn et à 47 km au sud de Shabwa. Le site est implanté non loin d'une source d'eau, à 180 m au nord du lit actuel du wâdî Jirdân et en bordure méridionale du wâdî Rîsha, lequel a érodé une partie du site.

Historiographie de la recherche

Le site est mentionné pour la première fois par H. St J. B. Philby⁹⁸⁶, alors qu'il passe en bordure du wâdî Jirdân en 1936. Trois ans plus tard H. von Wissmann visite Hajar al-Barîra et en fait une première description. Un plan schématique est esquissé⁹⁸⁷. G. Lankester Harding s'arrête sur le site en 1960 ; il y effectue un premier prélèvement de céramique en surface et décrit rapidement le site⁹⁸⁸. H. von Wissmann complète en 1962 sa description du site et dresse un nouveau plan de Hajar al-Barîra d'après une photographie aérienne⁹⁸⁹. J. Pirenne enfin effectue une courte prospection dans le wâdî Jirdân en 1976 et y retourne en 1981. Elle en publie quelques inscriptions et fait une courte description du

⁹⁸⁶ H. St J. B. Philby, 1939, p. 307, 328.

⁹⁸⁷ H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 80.

⁹⁸⁸ G. Lankester Harding, 1964, p. 32-37.

⁹⁸⁹ H. von Wissmann, 1962.

sanctuaire rupestre du jabal Burayq, au sud-ouest du site. Toutes les données proviennent donc d'études de surface et de quelques inscriptions. Aucune fouille n'y a été menée.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Un site d'habitat fortifié modeste

Hajar al-Barîra est un petit site, de forme ovale et d'environ 200 m de long pour 150 m de large (Fig. 72). Il est entouré d'une enceinte longue de 650 m, percée d'au moins deux portes. Vingt-deux bastions y avaient été reconnus par von H. von Wissmann, il n'en reste aujourd'hui que dix. L'espace *intra-muros* présente quelques vestiges de structures, notamment adossées au le rempart. G. Lankester Harding évoque une absence apparente de structures dans toute la partie centrale du site⁹⁹⁰. D. B. Doe, quant à lui, mentionne des *low mounds* dans la partie nord de l'espace *intra-muros* couverts de tessons⁹⁹¹, peut-être s'agit-il de structures à soubassement de pierre et superstructure en brique crue.

La fonction religieuse

Les temples ne peuvent être restitués que sur la base de la mention de divinités et le nom d'un sanctuaire dans les inscriptions. Ce sont le temple Rafḥat consacré à Tadân (Barîra n° 9) et peut-être celui de la divinité sabéenne Sami' (Barîra n° 10), attestée notamment à Jidfir Ibn Munaykhir, Inabba' et sur le jabal al-Lawdh.

Le territoire

Le site est bordé au sud par des accumulations de limon d'origine anthropique, parsemées de structures hydrauliques. Au milieu de cette zone, une petite structure surélevée comportant une citerne, Ḥuṣn Barîra, domine la zone irriguée.

En aval de Hajar al-Barîra, des murs de terrassement protègent des crues le périmètre irrigué. Une prise d'eau importante est aménagée en amont d'un long canal, à 2 km en aval de Hajar al-Barîra et se poursuit en direction d'al-Binâ', à 12,6 km en aval. Ce canal, associé à un deuxième, alimente le secteur de Ṣa'da, à mi-chemin entre Hajar al-Barîra et al-Binâ', village qui repose probablement sur les vestiges d'un habitat antique⁹⁹².

Quelques tombes ont été repérées aux environs du site. Par ailleurs, non loin de Hajar al-Barîra, sur le jabal Burayq, se trouve un sanctuaire rupestre comportant des graffitis indiquant les noms de dédicants. Ces inscriptions sont définies par J. Pirenne comme de type prémonumental (probablement vers le VIII^e s. av. J.-C.). L'un des dédicants apparaît également sur une inscription du site Hajar al-Barîra⁹⁹³.

⁹⁹⁰ G. Lankester Harding, 1964, p. 36.

⁹⁹¹ D. B. Doe, 1971, p. 193.

⁹⁹² H. von Wissmann, 1962, p. 185-186 ; D. B. Doe, 1971, p. 194.

⁹⁹³ J. Pirenne, 1990, p. 35-38.

L'organisation sociale

Les inscriptions trouvées sur le site n'évoquent que des dédicants se définissant par un lien de filiation. Aucun élément ne nous permet de discerner une hiérarchie ou une structure sociale quelconque.

Synthèse historique

La synthèse présentée par J. Pirenne nous semble peu heureuse. Selon celle-ci, le site, occupé entre le VI^e et le III^e s. av. J.-C., aurait été fondé au VI^e s. av. J.-C. par des populations nord-arabiques venues créer une tête de pont commerciale entre l'Arabie du Nord et la région productrice d'aromates. Cette thèse se fonde sur trois éléments : la présence d'une statuette de type péloponnésienne qu'elle date du VI^e s. av. J.-C., de monnaies de type athénien et d'une onomastique safaïtique attestée dans le sanctuaire rupestre du jabal Burayq. Le premier point ne peut être retenu comme déterminant, la présence d'un objet importé ne signifiant pas la migration de populations étrangères, d'autant qu'une occupation du site est attestée à une époque antérieure ; la présence de monnaies imitant le type grec est largement attestée à partir du IV^e s. à travers toute l'Arabie du Sud, nous savons désormais que ces productions sont locales ; enfin, parmi les noms qu'elle mentionne comme safaïtiques dans le sanctuaire rupestre, seuls deux ne présentent apparemment aucune occurrence connue dans les langues sudarabiques : M't, et S²mm⁹⁹⁴. Ces deux noms ne fournissent pas à eux seuls la preuve d'une pénétration de populations nord-arabiques.

Tout cela est d'autant moins probable que ce site présente des textes en langue sabéenne datant de la fin du VII^e - début du VI^e s. av. J.-C. (Barîra n° 8, Barîra n° 10, CIH 594 bis) et en langue ḥaḍramawtique aux périodes postérieures. Son occupation remonte au plus tard à cette date. Elle s'étendrait jusqu'au début de l'ère chrétienne (II^e-III^e s.) d'après les séries monétaires trouvées en surface⁹⁹⁵. La céramique présente quelques parallèles avec certaines formes trouvées dans les niveaux IV à II de Jûja (VII^e-I^{er} av. J.-C.) et S à D de Hajar Ibn Ḥumayd⁹⁹⁶.

⁹⁹⁴ Celui de Ḥmr se trouve dans RÉS 4335 (qatabânite).

⁹⁹⁵ Des monnaies trouvées en surface mentionneraient selon A. V. Sedov (2002 b, p. 252-255) le nom du souverain ḥaḍrami Sumhuram, elles appartiennent à la série monétaire avec caducée et tête rayonnante datée de la fin du I^{er} s. av. J.-C. et du début du I^{er} s. ; à Bi'r 'Alî, elles sont en circulation aux I^{er} et II^e s. Quelques monnaies sont datées du règne de Yashhur'il Yuhar'ish, fils de Abîyaša', mukarrib du Ḥaḍramawt ; elles apparaîtraient au I^{er} s. et restent en circulation jusqu'au début du IV^e s. De petites monnaies carrées avec un taureau et le nom de Shaqîr peuvent être datées du I^{er} s. ; elles restent en circulation plusieurs siècles durant. Enfin, on trouve la série avec la tête rayonnante et le taureau datée des II^e-III^e s.

⁹⁹⁶ Les *Hole-Mouth Jars* : G. Lankester Harding, 1964, pl. XXVIII-17, 18 comparables à Jûja, niv. IV (D. P. Hansen & al., 2004, fig. 27-3, 4).

Les jarres à col en T : G. Lankester Harding, 1964, pl. XXVIII-5, 8 comparables à Jûja - niv. III (D. P. Hansen & al., 2004, fig. 29-3 à 8).

Hajar al-Barîra s'apparente plus à une bourgade fortifiée qu'à une ville, ne concentrant que les fonctions nécessaires à la gestion du terroir et à sa défense. Ce site de petites dimensions est situé en amont d'un périmètre irrigué relativement modeste le long duquel sont implantés des sites régulièrement espacés pour en tirer un profit optimal : Şa'da et al-Binâ'. La réalisation d'une carte des zones d'accessibilité autour des trois sites depuis lesquels le périmètre irrigué est mis en culture montre un rythme proche de celui mis en évidence dans le wâdî Bayḥân. Les sites sont régulièrement espacés par des intervalles d'une heure et demie de marche, soit un peu moins que dans le wâdî Bayḥân et le wâdî Ḥaḍramawt (cf. *infra*) où les intervalles sont de deux heures (Fig. 73). Les temps de déplacement nécessaires pour se rendre dans les espaces cultivés étaient donc au plus de 45 minutes aller et de 45 minutes retour (soit 1h30 par jour au plus). Ce type de géosystème ne permettait le développement que de communautés de taille limitée et suffisamment espacées pour ne pas se phagocyter ; pas trop toutefois, de manière à optimiser le rendement agricole.

Hajar al-Barîra semble de peu antérieure à al-Binâ'⁹⁹⁷ ; ce site émergerait avec le développement du périmètre irrigué en aval du wâdî Jirdân et l'exploitation des affleurements de sel gemme sur le jabal al-Milḥ. Ces carrières de sel ont probablement intégré le site sur le trajet des caravanes. Par leur position, à mi-chemin entre Shabwa et l'embouchure du wâdî Markha, ces sites formaient une étape caravanière idéale ; cette fonction de relais est probablement l'une des causes de leur croissance⁹⁹⁸.

Le développement des bourgades du wâdî Jirdân caractérise la plupart des établissements au débouché de petits wâdîs sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn (wâdî Bi'r Ḥamad au débouché des wâdîs Ḍuhur et Rakhiya par exemple).

Bols légèrement carénés : G. Lankester Harding, 1964, pl. XXVIII-1 à 3 comparables à Jûja, niv. II et I (D. P. Hansen & al., 2004, fig. 32-1 et fig. 35-3, 5, 7).

Grandes jarres à paroi verticale : G. Lankester Harding, 1964, pl. XXVIII-15 comparable à une forme du niveau D (v. III^e s. av. J.-C.) de Hajar Ibn Ḥumayd (type 3100, LCF 15, HI 84).

Col de jarre à couvercle : G. Lankester Harding, 1964, pl. XXVIII-11 comparable aux formes des niveaux R-S (X^e-IX^e s. av. J.-C.) et E (IV^e-III^e s. av. J.-C.) de Hajar Ibn Ḥumayd (type 2020, Jar 7, H 2943 ; type 1100, LCF 10, H 3182 ; type 1002, LCF 5, H 624).

⁹⁹⁷ Sur le début de l'occupation d'al-Binâ' : H. von Wissmann, 1968, p. 17.

⁹⁹⁸ D. B. Doe, 1971, p. 195.

NAQB AL-HAJAR (MYF'T, MAYFA'AT)

Coordonnées : 14° 19' 11" N - 47° 30' 00" E

Superficie : 6 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 56.
- Beeston A. F. L., 1962. « Epigraphic and Archaeological Gleanings from South-Arabia », *OrAnt* 1, p. 46.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 135-137.
- Breton J.-F., Robin Ch., Seigne J. & Audouin R., 1987. « La muraille de Naqb al-Haġar (Yémen du Sud) », *Syria LXIV*, p. 1-20.
- Brunner U., 1999 b. *Jemen, vom Weihrauch zum Erdöl*, Vienne - Cologne - Weimar, Böhlau Verlag, p. 50-51.
- Doe D. B., 1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson, p. 186-190.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 141-144.
- Lankester Harding G., 1964. *Archaeology in the Aden Protectorates*, Department of technical Co-Operation, Londres, Her Majesty's Stationery Office, p. 44-46.
- Wellsted J. R., 1837. « Narrative of a journey from the tower of Bal-l-haff on the southern coast of Arabia to the ruins of Naqb al-Hajar in April 1835 », *JRGS VII*, p. 20-34.
- Wellsted J. R., 1838. *Travel in Arabia*, Londres, John Murray, p. 424-442.
- Wissmann H. von, 1968. *Zur Archäologie und antiken Geographie von Südarabien. Ḥaḍramaut, Qatabân und das 'Aden-Gebiet in der Antike*, Publications de l'Institut historique et archéologique de Stamboul, XXIV, Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut in Het Nabije Oosten, p. 53-55.

Localisation géographique et toponymie

Naqb al-Hajar, antique Mayfa'at, est implantée en bordure du cours supérieur du wâdî Mayfa'a, dans le gouvernorat de Shabwa, 127 km au sud-est de Shabwa et 95 km au nord-ouest de Bi'r 'Alî. Le site est établi sur un affleurement rocheux orienté est-ouest, bordé au nord par le lit du wâdî Mayfa'a et au sud par un périmètre irrigué antique. Venant du nord, le site contrôle l'accès de la plaine du wâdî Mayfa'a et des dunes d'adh-Dhiyâb, jusqu'à la mer, et venant du sud, l'accès aux vallées des wâdîs Ḥabbân et 'Amaqîn qui permettent de rejoindre la pointe sud du Ramlat as-Sab'atayn et, de là, les régions d'Awsân et de Shabwa.

Naqb al-Hajar semble pouvoir être également associé à l'antique Maipha mentionnée par Cl. Ptolémée en tant que *metropolis*⁹⁹⁹.

Historiographie de la recherche

Le site n'a fait l'objet d'aucune fouille archéologique. Seules quelques visites¹⁰⁰⁰ et prospections nous en offrent un premier aperçu¹⁰⁰¹. Le premier plan du site est dressé par

⁹⁹⁹ Cl. Ptolémée, *Géographie*, 6.7.41. Cf. H. von Wissmann, 1968, p. 54. On peut toutefois se demander s'il ne faudrait pas plutôt y voir le village (*komê*) de Maiphath/Maithath mentionné à proximité de Kanê (Bi'r 'Alî) au § 6.7.10.

¹⁰⁰⁰ J. R. Wellsted et C. Cruttenden en 1835 (J. R. Wellsted, 1837 ; 1838) ; A. von Wrede tente d'atteindre le site en 1843 sans y parvenir ; dans les années 1870, H. von Maltzan (1873, p. 231), S. B. Miles et M. W. Münzinger (1871, p. 215-216) s'y succèdent.

J. R. Wellsted ; un plan plus complet est publié un siècle plus tard par D. B. Doe, suivi par celui de J. Seigne dans le cadre des travaux de la MAFYS. Une courte étude du périmètre irrigué a par ailleurs été menée par U. Brunner¹⁰⁰².

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Le site d'habitat

L'espace *intra-muros* se développe sur un promontoire dominant le cours du wâdî, sur environ 330 m de long et 150 m de large au plus (Fig. 74). Il est formé de deux monticules séparés par une petite dépression. Aux deux extrémités de cette dépression se trouvent les deux portes de la ville. Un puits a été creusé à proximité de la porte nord. Si quelques structures pouvant s'apparenter à de l'habitat *extra-muros* sont signalées, il n'est fait état dans l'espace *intra-muros* que de quelques structures, notamment en bordure du monticule occidental¹⁰⁰³. Les membres de la MAFYS ne rapportent la présence que d'une demi-douzaine de soubassements d'édifices antiques s'apparentant à des maisons-tours¹⁰⁰⁴ et soulignent le décalage entre les moyens déployés pour la fortification et la rareté des bâtiments. Il est probable que des maisons en briques crues aujourd'hui disparues ont pris place derrière les fortifications, comme le suggère MAFYS-Naqb al-Hajar 2¹⁰⁰⁵.

La fonction défensive

Elle est assurée par un système de fortification imposant¹⁰⁰⁶. Un mur de 710 m de long est préservé sur une hauteur pouvant atteindre 11,4 m. Deux types d'appareils pourraient caractériser deux phases de construction distinctes¹⁰⁰⁷. Quatre inscriptions de graphies variées mais du même auteur évoquent la construction du rempart vers les III^e-II^e s. av. J.-C. Ch. Robin souligne la difficulté de dater ces textes. La datation proposée s'appuie sur la chronologie paléographique de J. Pirenne ce qui implique d'avoir à remonter cette datation d'un ou deux siècles¹⁰⁰⁸. Si l'on accepte donc de remonter la date au IV^e s., le dédicant pourrait être le *kabîr* de Mayfa'at que mentionne le texte RÉS 3869 comme réparateur du rempart sous les règnes des souverains ḥaḍramis Yada'il Bayyîn et Ilisami' Dhubyân fils de Malikkaḥrib.

¹⁰⁰¹ Ce sont les prospections de D. B. Doe (1971, p. 186-190 ; 1983, p. 141-144), G. Lankester Harding (1964, p. 44-46) et de la Mission archéologique française au Yémen du Sud (J.-F. Breton, Ch. Robin, J. Seigne & R. Audouin, 1987).

¹⁰⁰² U. Brunner, 1999 b, p. 50-51.

¹⁰⁰³ G. Lankester Harding, 1964, p. 45. L'habitat *extra-muros* est également évoqué par J.-F. Breton, Ch. Robin, J. Seigne & R. Audouin (1987, p. 15 n. 16) sous la forme de deux groupes répartis dans le périmètre irrigué, l'un de treize maisons, l'autre d'une demi-douzaine de structures.

¹⁰⁰⁴ J.-F. Breton, Ch. Robin, J. Seigne & R. Audouin, 1987, p. 13, 15.

¹⁰⁰⁵ *Ibid.*, p. 15.

¹⁰⁰⁶ Cf. J.-F. Breton, 1994 a, p. 135-137 ; J.-F. Breton, Ch. Robin, J. Seigne & R. Audouin, 1987, p. 4-16.

¹⁰⁰⁷ J.-F. Breton, 1994 a, p. 135.

¹⁰⁰⁸ J.-F. Breton, Ch. Robin, J. Seigne & R. Audouin, 1987, p. 17.

La fonction religieuse

Non loin de la porte nord, J. R. Wellsted signale la présence d'une structure à l'appareil soigné qu'il interprète comme un temple. Celui-ci n'était plus visible lors du passage de D. B. Doe dans les années 1960¹⁰⁰⁹. Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable qu'un temple consacré au culte de Wadd dhû-Mayfa'at ait existé sur le site d'après l'épithète de la divinité mentionnée au IV^e s. ap. J.-C. dans l'inscription 'Abadân 1/43¹⁰¹⁰.

Le territoire

Le terroir agricole se situe au sud du site. Compte tenu des moyens mis en œuvre pour y amener l'eau du wâdî, le terroir est vraisemblablement aménagé à partir d'une opération initiale d'ampleur et concertée, et non, comme pour la plupart des autres périmètres irrigués, de manière empirique et progressive. En effet, l'eau détournée du wâdî s'engouffre dans une percée artificielle - *naqb* en arabe - creusée dans la colline rocheuse sur une longueur de 170 m, une profondeur de 7,5 à 12,5 m et une largeur de 8 à 10 m (Fig. 75), par laquelle elle parvient dans une zone plane et abritée, au sud de Naqb al-Hajar. Cette unique prise d'eau est probablement contemporaine de l'implantation du site.

Cette conduite se subdivise en canaux secondaires parallèles au contact du périmètre irrigué. La zone de culture s'étendait approximativement sur 150 ha. D. B. Doe envisage la possibilité d'un recreusement tardif de ce canal primaire, alors que l'érosion avait incisé le lit du wâdî et l'alluvionnement rehaussé le niveau des champs. Une nouvelle aire de culture aurait été mise en exploitation à une altitude moins élevée, au sud du périmètre précédent pour une courte durée seulement¹⁰¹¹.

Le périmètre irrigué est ponctué de hameaux comportant un habitat en brique crue. La longue durée de l'exploitation du périmètre apparaît dans le remploi de l'inscription MAFYS-Naqb al-Hajar 4, datée de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. dans un ouvrage hydraulique lui-même recouvert de plusieurs mètres de limons.

L'organisation sociale

La fondation et l'histoire ancienne du site ne sont pas documentées. Si l'on accepte la datation de RÉŠ 3869 du IV^e s. av. J.-C. - sur la base du synchronisme des souverains mentionnés Yada'il Bayyîn et Ilisami' Dhubyân avec le souverain minéen Abiyada' Yatha' (RÉŠ 2775) -, on peut alors supposer que dès cette époque, le souverain ḥadrami intervient dans l'aménagement de la ville, par l'intermédiaire d'un *kabîr*. Ce dernier porte le titre de *kabîr* de Mayfa'at (RÉŠ 3869). Il est possible, sans que nous

¹⁰⁰⁹ J. R. Wellsted, 1838, p. 428-429 ; D. B. Doe, 1971, p. 189.

¹⁰¹⁰ Cette divinité pourrait avoir été, selon I. Gajda & Ch. Robin (1994, p. 134), la divinité tutélaire des Yaz'anides ; le temple aurait alors occupé une place prépondérante dans l'attraction exercée par le site.

¹⁰¹¹ D. B. Doe, 1971, p. 190.

puissions en apporter la preuve, que Habsal fils de Shagb mentionné dans les inscriptions de construction du rempart sur le site de Naqb al-Hajar soit ce *kabîr*.

Au IV^e-V^e s., la tribu dominante de la région serait Ḍayfatân, dirigée par les *qayl*-s du lignage dhû-Yaz'an¹⁰¹².

Synthèse historique

Les données présentées ici nous incitent à voir dans le site de Naqb al-Hajar une fondation établie conjointement à son périmètre irrigué. Une occupation restreinte pourrait précéder cette implantation. Il semble que cette fondation date au plus tôt du VII^e s. av. J.-C., date à laquelle le toponyme antique est mentionné dans l'inscription sabéenne du règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, RÉS 3945, en association avec le nom de Rathah et de Saybân, association que l'on retrouve aux IV^e-VI^e s. ap. J.-C. dans plusieurs textes ('Abadân 1/38, BR-Yanbuq 47/5-6, RÉS 4069/4-5, CIH 621/5-6).

Le site est (re)fortifié par les souverains ḥaḍramis au IV^e s. av. J.-C. À cette époque, le port de Qâni' n'existe pas encore et l'on explique difficilement l'intérêt que pouvaient avoir ces souverains à établir un verrou défensif en cet endroit si ce n'est de se prévenir contre l'expansion de Qatabân, peut-être dans un contexte de redéfinition des voies caravanières (cf. *infra*).

À partir du I^{er} s., le site devient un rempart contre l'expansionnisme ḥimyarite évoqué au I^{er} s. dans RÉS 2687, où il est question de la défense de Mayfa'at. Il est un relais idéal entre Bi'r 'Alî, port commercial ḥaḍrami, la capitale Shabwa et les zones de production des aromates du Ḥaḍramawt intérieur. Le site semble profiter de la croissance du port, la plupart de la céramique ramassée en surface présente des parallèles avec celle de Bi'r 'Alî¹⁰¹³. Comme le propose J.-F. Breton, le site fournit peut-être un repli défensif dans l'arrière-pays pour les populations exposées de Bi'r 'Alî¹⁰¹⁴.

Le site subit vraisemblablement les conséquences de l'expédition menée par Sha'r Awtar, roi de Saba' et dhû-Raydân contre Shabwa et Bi'r 'Alî. Les inscriptions yaz'anides des IV^e-VI^e s. suggèrent une persistance de l'occupation du site, dont le nom apparaît dans celui d'un lignage dans le texte BR-Yanbuq 47/5, en l'an 514 et dans l'épithète du dieu Wadd dhû-Mayfa'at de l'inscription 'Abadân 1.

Ces différents traits historiques rendent caduque l'hypothèse émise en 1971 par A. F. L. Beeston de voir en Naqb al-Hajar un simple enclos fortifié pour les populations agricoles vivant dans les environs¹⁰¹⁵.

¹⁰¹² M. Bâfaqih & Ch. Robin, 1979, p. 43-44.

¹⁰¹³ G. Lankester Harding, 1964, p. 45-46.

¹⁰¹⁴ J.-F. Breton, Ch. Robin, J. Seigne & R. Audouin, 1987, p. 15.

¹⁰¹⁵ A. F. L. Beeston, 1971, p. 28.

BI'R 'ALÎ (QN', QÂNI'), PORT DE COMMERCE

Coordonnées : 14° 00' 38" N - 48° 19' 25" E

Superficie : env. 6 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 48.
- Casson L., 1989 a. *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, Princeton University Press, p. 67, 160-165.
- Davidde B. & Petriaggi R., 1998. « Archaeological Surveys in the harbour of ancient Kané », *PSAS 28*, p. 39-44.
- Davidde B., Petriaggi R. & Williams D. F., 2004. « New data on the commercial trade of the harbour of ancient Kané through the typological and petrographic study of the pottery », *PSAS 34*, p. 85-100.
- Doe D. B., 1961 b. « Ḥuṣn al-Ghurâb and the site of Qana' », *Le Muséon LXXIV*, p. 191-198.
- Doe D. B., 1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson, p. 151-154, 182-186.
- Doe D. B., 1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press, p. 144-147.
- Lankester Harding G., 1964. *Archaeology in the Aden Protectorates*, Department of technical Co-Operation, Londres, Her Majesty's Stationery Office, p. 46-47.
- Mouton M., Sanlaville P. & Suire J., à paraître. « Le port sudarabique de Qâni' : paléogéographie et organisation urbaine », *CRAIBL 2006* (avril).
- Sedov A. V., 1992. « New archaeological and epigraphic material from Qana, South Arabia », *AAE 3*, p. 110-137.
- Sedov A. V., 1996 b. « Qana' (Yemen) and the Indian Ocean. The archaeological evidence ». In Raye H. P. & Salles J.-F. (éds), *Tradition and archaeology. Early Maritime Contacts in the Indian Ocean. Proceedings of the International Seminar Techno-archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4th cent. BC - 15th cent. AD, New Delhi, Feb. 28 - march 4, 1994*, Lyon - New Delhi, Manohar - Maison de l'Orient Méditerranéen - NISTADS, p. 11-35.
- Sedov A. V., 1997 c. « Qâni', un grand port entre l'Inde et la Méditerranée », In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 193-196.
- Sedov A. V., 2001. « Qâni', port antique du Hadramaout », *Dossiers d'archéologie 263*, p. 32-35.
- Sedov A. V., Robin Ch. & Ballet P., 1997. « Qâni', port de l'encens », *Saba 3-4*, p. 20-31.
- Wellsted J. R., 1838. *Travel in Arabia*, Londres, John Murray, p. 421-427.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 86-93.

Localisation géographique

Les vestiges de l'antique port de Qâni'¹⁰¹⁶ se trouvent sur la côte du golfe de 'Adan, à proximité du village de Bi'r 'Alî, au pied de la cheminée volcanique du Ḥuṣn al-Ghurâb (l'antique 'Urr Mawiyat), à 104 km au sud-ouest d'al-Mukalla. Il est implanté dans un milieu impropre à l'agriculture (roche basaltique et sable, climat aride). Les premiers pâturages acceptables sont éloignés de 10 km, le site ne bénéficie pas des pluies de mousson. En revanche, il se prête parfaitement à l'établissement d'un port : la baie est large, rentrante et abritée de la houle et des vents forts, une nappe d'eau douce affleure, l'accès depuis la terre y est facile, le Ḥuṣn al-Ghurâb offre un amer pour les navigateurs et un refuge pour les habitants¹⁰¹⁷.

¹⁰¹⁶ Sur les raisons de cette vocalisation, cf. I. Gajda & Ch. Robin, 1994, p. 128.

¹⁰¹⁷ À propos du contexte environnemental du site, cf. A. V. Sedov, 1997 d, p. 369 ; M. Mouton, P. Sanlaville & J. Suire, à paraître.

Les toponymes antiques de Qâni' et de Mawiyat sont identifiés grâce aux inscriptions trouvées *in-situ* CIH 621 et CIH 728. Elles permettent de reconnaître en ce site le toponyme mentionné dans les sources classiques Cane¹⁰¹⁸ ou Kanê¹⁰¹⁹. Le toponyme Kanné mentionné dans *La Bible* (Ez XXVII, 23) ne pourrait cependant être identifié à l'actuelle Bi'r 'Alî¹⁰²⁰.

Deux secteurs sont distingués sur ce site : une ville basse, au pied du Ḥuṣn al-Ghurâb où se concentre l'habitat, et une citadelle au sommet du Ḥuṣn al-Ghurâb avec des citernes et un phare.

Historiographie de la recherche

Bi'r 'Alî est découvert par J. R. Wellsted qui y fait le relevé des premières inscriptions sudarabiques connues. Il fournit la première description du site¹⁰²¹. Le premier relevé du site, œuvre de D. B. Doe, date de la fin des années 1950¹⁰²². A. F. L. Beeston y effectue une courte visite en 1959, il n'évoque que les citernes du Ḥuṣn al-Ghurâb¹⁰²³. Quelques années plus tard, G. Lankester Harding effectue une visite du site et en publie une description sommaire accompagnée de rares dessins de céramique¹⁰²⁴. Une fouille limitée est entreprise en 1972 par S. S. Shirinskij sur un bâtiment du Ḥuṣn al-Ghurâb, alors interprété comme un temple¹⁰²⁵. En 1985, la mission archéologique de la *Soviet-Yemeni Expedition* entreprend une fouille du site, dirigée par A. V. Sedov ; six campagnes y sont menées¹⁰²⁶ ; elle est rejointe entre 1995 et 1997 par la mission archéologique française dirigée par M. Mouton¹⁰²⁷. La connaissance du site est complétée par deux campagnes de fouilles subaquatiques dirigées par B. Davidde dans la baie de Bi'r 'Alî en 1996 et 1998¹⁰²⁸.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Le site d'habitat

Il s'étend sur 500 m de longueur et sur une largeur maximale de 300 m (Fig. 76). L'approvisionnement en eau était assuré par plusieurs puits, complétés par quatre citernes creusées au sommet du Ḥuṣn al-Ghurâb. Différents quartiers se distinguent par la nature de

¹⁰¹⁸ Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, VI, 26, 104.

¹⁰¹⁹ *Périple de la mer Érythrée*, 27.9 ; Cl. Ptolémée, *Géographie*, 6.7.10.

¹⁰²⁰ A. V. Sedov, Ch. Robin & P. Ballet, 1997, p. 21.

¹⁰²¹ J. R. Wellsted, 1838, p. 421-427.

¹⁰²² D. B. Doe, 1961 b.

¹⁰²³ A. F. L. Beeston, 1962, p. 45.

¹⁰²⁴ G. Lankester Harding, 1964, p. 46-47.

¹⁰²⁵ S. S. Shirinskij, 1977, p. 202-205. Cette structure est aujourd'hui perçue comme un phare.

¹⁰²⁶ A. V. Sedov, 1992 ; 1996 b ; 1997 c ; 2001 ; A. V. Sedov, Ch. Robin & P. Ballet, 1997.

¹⁰²⁷ M. Mouton, P. Sanlaville & J. Suire, à paraître.

¹⁰²⁸ B. Davidde & R. Petriaggi, 1998 ; B. Davidde, R. Petriaggi & D. F. Williams, 2004.

l'habitat¹⁰²⁹ : le quartier sud-ouest et centre-nord comporte de petites habitations de 2 à 3 pièces alors que dans les quartiers nord, nord-est et sud-est, nous avons affaire à de grands bâtiments à pièces multiples et larges cours. Les grandes structures d'habitat sont ainsi implantées à proximité de la plage, formant de grands complexes séparés par des ruelles étroites. Les structures plus modestes sont établies en arrière de ce front de mer, de manière désordonnée¹⁰³⁰. Plus d'une centaine de maisons ont été dénombrées.

La fonction portuaire et commerciale

Plusieurs éléments témoignent du rôle commercial et portuaire du site : la présence d'un phare sur le sommet du Ḥuṣn al-Ghurâb¹⁰³¹, les ancres en pierre trouvées dans le port¹⁰³², les nombreuses céramiques provenant du pourtour méditerranéen¹⁰³³, les entrepôts qui ponctuent la ville basse et dont l'un d'entre eux contenait de grandes quantités d'encens. Les premiers entrepôts sont implantés à mi-chemin entre la grève et la citadelle, au pied du chemin qui y mène, de manière à assurer la protection des marchandises en cas de troubles. Les entrepôts plus tardifs (bâtiment fouillé du secteur II) sont implantés à proximité du débarcadère. À côté de ces éléments liés au commerce maritime à grande échelle, on trouve quelques structures s'apparentant à des boutiques, probablement liées à une activité économique locale, au pied du Ḥuṣn al-Ghurâb. Dans ces dernières, les jarres de stockage et les petites monnaies trouvées lors de la fouille renforcent l'hypothèse d'un habitat modeste et d'activités liées à une économie locale.

La fonction défensive

Elle est assurée par la citadelle établie au sommet du Ḥuṣn al-Ghurâb d'une part, mais aussi par l'édification d'un système défensif au pied du Ḥuṣn al-Ghurâb, dans le courant de la *Main period* (ou *Middle period*)¹⁰³⁴, formé d'un mur autonome s'appuyant par endroits contre les structures existantes¹⁰³⁵.

La fonction religieuse

Elle est assurée par au moins deux sanctuaires dans un premier temps, puis par une synagogue. Ces trois bâtiments sont bâtis en bordure occidentale du site, à quelques distances de la zone d'habitat. L'un, fouillé par la mission archéologique française, comporte un vaste enclos renfermant un temple et des structures annexes. La synagogue,

¹⁰²⁹ A. V. Sedov, 1992, p. 112, M. Mouton & al., à paraître.

¹⁰³⁰ M. Mouton & al., à paraître.

¹⁰³¹ A. V. Sedov, 1996 b, p. 12 ; A. V. Sedov, 1997 d, p. 369.

¹⁰³² B. Davidde & R. Petriaggi, 1998.

¹⁰³³ P. Ballet, 2001 ; B. Davidde, R. Petriaggi & D. F. Williams, 2004 : céramique sigillée, amphore Dressel 2-4 de Campanie, amphore égyptienne, céramique d'Assouan, amphores de type *Late Roman*, mais également de la céramique axoumite et indienne.

¹⁰³⁴ Sur la périodisation de l'occupation du site : A. V. Sedov, 1992.

¹⁰³⁵ M. Mouton & al., à paraître.

fouillée par la mission russe, repose sur les vestiges d'une structure antérieure interprétée tantôt comme une église, tantôt comme une première synagogue¹⁰³⁶. La marginalisation de ce secteur concentrant les structures cultuelles, sur un large affleurement basaltique en bordure du site, amène M. Mouton à y voir une sorte de *temenos*¹⁰³⁷.

Le territoire

Le site ne semble pas avoir étendu son emprise au-delà de l'espace proprement urbanisé, à l'exception d'une nécropole implantée à quelques centaines de mètres plus à l'ouest. Nous avons eu l'occasion d'évoquer un milieu impropre à la mise en culture d'un périmètre irrigué, ajoutons à cela la probable impossibilité pour le site de s'étendre sur la presqu'île où il était implanté, en direction du sud. L'étude menée par P. Sanlaville a montré que le niveau de la mer, à marée haute, remplissait un chenal isolant Qâni' de la terre ferme. Une levée de terre témoigne de la nécessité d'aménager l'accès au site pour y parvenir à marée haute. La ligne du littoral entourait probablement la ville dans son extension maximale (II^e-III^e s.). Les dépôts de sables marins ont depuis modifié la configuration de la presqu'île (Fig. 76)¹⁰³⁸. Cet environnement naturel différent justifierait d'autant mieux l'organisation du site, avec les entrepôts et grandes structures domestiques tournées vers la baie en eau profonde accueillant les navires du commerce au nord-est, et l'habitat plus modeste tourné vers une baie ensablée, plus adaptée aux barques de pêcheurs au sud-ouest¹⁰³⁹.

L'organisation sociale

L'organisation sociale de l'antique Qâni' n'est connue qu'à partir du VI^e s. Jusqu'à cette date, seule la nuance entre un habitat luxueux et des structures plus modestes permet d'envisager la présence de différentes classes sociales. S'il s'agit d'une fondation réalisée par le souverain ḥaḍrami, peut-être qu'un représentant du souverain – tel qu'un *kabîr* – a eu à charge de mener à bien certains travaux, comme on l'observe sur le site voisin de Naqb al-Hajar plusieurs siècles auparavant.

Au VI^e s., alors que le site dépend du souverain ḥimyarite depuis plus de deux siècles au moins, l'inscription CIH 728 y mentionne la présence d'un gouverneur (*'qb*). On sait par l'inscription BR-Yanbuq 47 que les habitants dépendent alors plus directement de l'autorité des *qayl-s yaz'anides* qui contrôlent la partie orientale du royaume. L'inscription CIH 621 nous apprend, dix ans après BR-Yanbuq 47, que les Yaz'anides se sont alliés aux Abyssins contre le souverain ḥimyarite et qu'ils ont restauré les fortifications de la citadelle

¹⁰³⁶ A. V. Sedov, 1992, p. 136 ; A. V. Sedov, Ch. Robin & P. Ballet, 1997, p. 25. L'hypothèse d'une église se fonde notamment sur la découverte d'une inscription grecque monothéiste datée du IV^e s. ; elle témoignerait de la pénétration progressive des cultes monothéistes (Y. Vinogradov in A. V. Sedov, 1992, p. 136).

¹⁰³⁷ M. Mouton & al., à paraître.

¹⁰³⁸ *Ibid.*

¹⁰³⁹ *Ibid.*

du Ḥuṣn al-Ghurâb. Dans ce contexte, on explique d'autant mieux l'importance quantitative de vaisselle utilitaire aksumite qu'A. V. Sedov associe à la présence d'une communauté aksumite¹⁰⁴⁰.

Synthèse historique

Bi'r 'Alî est une ville neuve dans laquelle les fonctions sont clairement fractionnées au sein du tissu urbain : la fonction défensive se limite au sommet du Ḥuṣn al-Ghurâb avec la citadelle et dans un second temps au secteur urbain au pied de ce dernier. La fonction religieuse est isolée sur l'affleurement basaltique en limite nord-ouest du site ; s'y concentrent d'abord les sanctuaires païens puis une synagogue, peut-être précédée d'une église. La fonction économique est limitée à la grève nord-est et au pied du Ḥuṣn al-Ghurâb, avec la présence des grandes demeures et des entrepôts. L'activité commerciale locale est mieux répartie dans la ville avec différentes structures pouvant être identifiées comme de petites échoppes.

Si la ville apparaît comme une fondation volontaire du I^{er} s. av. J.-C., aucun plan d'urbanisme ne semble présider à l'organisation du tissu urbain¹⁰⁴¹. En effet, ce centre ne s'est développé que progressivement. Cette croissance urbaine et la spatialisation fonctionnelle fut en partie conditionnée par le contexte environnemental et historique : les études géomorphologiques indiquent que seule la baie nord-est était en mesure d'abriter des navires de commerce ; il est naturel de trouver les structures de stockage à proximité de la grève. La cheminée volcanique du Ḥuṣn al-Ghurâb offre un repli défensif naturel qui justifie la présence d'installations spécifiques à son sommet et au départ du chemin qui y mène. L'affleurement rocheux où sont regroupés les sanctuaires, enfin, a pu rapidement apparaître comme un *temenos* aux limites naturellement apparentes.

La fouille archéologique a permis de distinguer trois phases de développement du site. La *Lower Period* (I^{er} av. J.-C. - I^{er} s. ap. J.-C.) est celle de la fondation du site. L'habitat ne se développe qu'au pied du Ḥuṣn al-Ghurâb, probablement en raison de l'accès direct au matériau de construction et au repli défensif qu'il offre. La présence d'amphores de type Dressel 2-4, de sigillée d'Arezzo et d'Antioche et de bols nabatéens permet d'envisager, dès cette époque, l'établissement de premiers contacts avec la zone méditerranéenne par voie maritime. L'emprise modeste du site incite à y voir un simple point d'avitaillement et de chargement d'aromates (présence d'un entrepôt à encens de 90 m² dès cette période) à l'activité limitée.

¹⁰⁴⁰ A. V. Sedov, Ch. Robin & P. Ballet, 1997, p. 26-27 ; Sedov, 2001, p. 35.

¹⁰⁴¹ La construction simultanée des structures de la *Lower Period* au pied du Ḥuṣn al-Ghurâb prouve la nature intentionnelle de cette fondation. Le développement progressif et anarchique du tissu urbain en revanche ne permet pas d'évoquer un réel urbanisme planifié (cf. M. Mouton & al., à paraître).

À la fin du I^{er} s., la *Middle* (ou *Main*) *Period* (fin du I^{er} s. - fin du IV^e s.) est celle de l'extension rapide du tissu urbain à l'ensemble de l'espace constructible disponible à marée haute, depuis le pied du piton volcanique jusqu'au chenal qui limite l'extension du site au nord-ouest¹⁰⁴². Les grandes structures d'habitat sont bâties en arc de cercle à proximité de la grève ; l'habitat plus modeste se développe au sud-est du site. Cette croissance reflète vraisemblablement celle des échanges maritimes dans le commerce transrégional à partir de la seconde moitié du I^{er} s. Bi'r 'Alî passe alors de l'état de petit port avec entrepôt à celui d'une ville portuaire de forte attraction sur les circuits de ce commerce maritime. Sa position intermédiaire entre Khawr Rûrî dans le Zufâr et 'Adan en fait un site d'avitaillement de premier ordre ; la convergence des pistes caravanières sudarabiques transportant les aromates, par voie maritime depuis Khawr Rûrî ou terrestre depuis le Ḥaḍramawt et le Wuṣr, renforce l'attraction du port. Absent de la *Géographie* de Strabon, l'antique Qâni' apparaît comme *portus* chez Pline et comme *emporion* (port de commerce) dans le récit du *Périples de la mer Érythrée* et dans la *Géographie* de Cl. Ptolémée¹⁰⁴³. Le *Périples de la mer Érythrée* nous apprend que de l'encens et de l'aloès étaient échangés contre du blé d'Égypte¹⁰⁴⁴, du vin, des vêtements, du cuivre, de l'étain, du corail, et, pour le roi du Ḥaḍramawt, de l'argenterie, des monnaies, des chevaux, des statues et des vêtements¹⁰⁴⁵. Les amphores datées du I^{er} au VI^e s. trouvées au cours des fouilles subaquatiques attestent également des importations de vin et d'huile. La majorité de ces amphores sont antérieures au IV^e s.¹⁰⁴⁶.

Vers 225-230, les inscriptions sudarabiques évoquent un conflit entre le souverain sabéen Sha'r Awtar et le royaume du Ḥaḍramawt, durant lequel la ville Shabwa est mise à sac. La prise de Qâni' est évoquée dans plusieurs de ces textes (Ja 632, Ry 533, Sh 17 et Ir 13 qui mentionnent notamment le pillage de la ville et l'incendie de 47 bateaux dans le port). Si des traces d'incendie ont été repérées dans l'entrepôt au pied du Ḥuṣn al-Ghurâb et dans celui du secteur II, il est difficile d'établir fermement le parallèle avec ces événements du début du III^e s.¹⁰⁴⁷. À la fin du III^e s., l'importante quantité de monnaies ḥimyarites indique, selon A. V. Sedov, le passage du port sous contrôle ḥimyarite¹⁰⁴⁸. Ces événements n'entravent pas la poursuite des activités commerciales.

¹⁰⁴² M. Mouton & al., à paraître.

¹⁰⁴³ Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, VI, 26, 104 ; *Périples de la mer Érythrée*, § 27 ; Cl. Ptolémée, *Géographie*, 6.7.10.

¹⁰⁴⁴ Il est précisé que le blé y était importé en petite quantité. Peut-être s'agit-il des denrées nécessaires à la subsistance de la population d'un port dont on sait que l'environnement ne permettait pas l'établissement d'un périmètre irrigué.

¹⁰⁴⁵ *Périples de la mer Érythrée*, § 28.

¹⁰⁴⁶ B. Davidde & R. Petriaggi, 1998 ; B. Davidde, R. Petriaggi & D. F. Williams, 2004.

¹⁰⁴⁷ A. V. Sedov, Ch. Robin & P. Ballet, 1997, p. 27.

¹⁰⁴⁸ A. V. Sedov, 1996, p. 26.

À partir du V^e s. (*Upper Period*), le tissu urbain se concentre dans la partie occidentale du site, s'y densifiant dans une zone de moins de deux hectares ; la synagogue y est (re)bâtie et le complexe religieux voisin est encore partiellement actif¹⁰⁴⁹. L'inscription CIH 621, sur le Ḥuṣn al-Ghurâb, datée de 530, mentionne la remise en état des installations au sommet du piton volcanique après un conflit qui opposait les Abyssins au souverain ḥimyarite Yûsuf As'ar Yath'ar. Une persistance des échanges maritimes est attestée par la présence d'amphores provenant des régions de Méditerranée orientale (Palestine, 'Aqaba). Un grand nombre de céramiques utilitaires axoumites, témoignent de la présence d'une communauté axoumite à Bi'r 'Alî.

Le site est abandonné au VII^e s., à la suite de changements politiques et religieux ainsi que d'un déclin probable des activités commerciales avec les anciens partenaires commerciaux. Une occupation restreinte se maintient sur le site ; des inhumations sont pratiquées dans certaines maisons, d'autres servent d'abri à des pèlerins en route pour la Mecque¹⁰⁵⁰.

¹⁰⁴⁹ M. Mouton & al., à paraître.

¹⁰⁵⁰ G. Lankester Harding (1964, p. 47) évoque la présence de tessons de céramique à glaçure médiévale, de verre. Voir également A. V. Sedov, Ch. Robin & P. Ballet, 1997.

KHAWR RÛRÎ (SMRM, SUMURAM OU SMHRM, SUMHURAM), COMPTOIR COMMERCIAL

Coordonnées : 17° 02' 19" N - 54° 26' 04" E

Superficie : 0,8 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 34-35.
- Albright F. P., 1953. « The Himyaritic temple at Khor Rory (Dhofar, Oman) », *Orientalia* 22, p. 284-287.
- Albright F. P., 1982. *The American Archaeological Expedition in Dhofar, Oman, 1952-53*, Publications of the American Foundation for the Study of Man, vol. VI, Washington, American Foundation for the Study of Man.
- Avanzini A. (éd.), 2002. *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise.
- Avanzini A., Benvenuti C., Buffa V., Lombardi A., Orazi R. & Sedov A. V., 2002. « Khor Rori Sultanate of Oman (2001-2002). Excavations and restoration of the Complex of Khor Rori. Interim Report (october 2001-april 2002) », *EVO XXV*, p. 5-50.
- Avanzini A., Buffa V., Lombardi A., Orazi R. & Sedov A. V., 2000. « Excavations and restoration of the Complex of Khor Rori. MID's Interim Report (1999-2000) », *EVO XXII-XXIII (1999-2000)*, p. 189-228.
- Avanzini A., Buffa V., Lombardi A., Orazi R. & Sedov A. V., 2001. « Excavations and restoration of the Complex of Khor Rori. Interim Report (october 2000-april 2001) », *EVO XXIV*, p. 5-63.
- Avanzini A. & Sedov A. V., 2005. « The stratigraphy of Sumhuram: new evidence », *PSAS* 35, p. 11-17.
- Beeston A. F. L., 1976 c. « The settlement at Khor Rori », *JOS* 2, p. 39-42.
- Breton J.-F., 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 138-139.
- Casson L., 1989 a. *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, Princeton University Press, p. 69-71, 170-173.
- Cleveland R. L., 1959. « The sacred stone circle of Khor Rori (Dhofar) », *BASOR* 155, (Oct. 1959), p. 29-31.
- Comfort H., 1960. « Some imported pottery at Khor Rori (Dhofar) », *BASOR* 160, (Dec. 1960), p. 15-20.
- Pirenne J., 1975 b. « The incense port of Moscha (Khor Rori) in Dhofar », *JOS* 2, p. 81-96.
- Wissmann H. von, 1977. *Das Weihrauchland Sa'kalân, Samârum und Moscha*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- Yule P. & Kervran M., 1993. « More than Samad in Oman: Iron Age Pottery from Şuhâr and Khor Rorî », *AAE* 4, p. 69-106.

Localisation géographique et topographique

Khawr Rûrî, l'antique Sumhuram (ou Sumuram), se situe sur la côte du Zûfâr omanais, à 35 km à l'est de Salâla, à l'embouchure du wâdî Darbât. Il est implanté sur une terrasse marine érosive dominant de 27 m un bras de mer. Ce dernier offre une zone de mouillage abritée. Le toponyme *Smhrm* est mentionné dans les inscriptions comme *hgr*. Si l'identification du port antique de Moscha Limén avec le site de Khawr Rûrî, proposée par H. von Wissmann et L. Casson notamment¹⁰⁵¹, est exacte, le site apparaîtrait alors tantôt comme un port de mouillage (*ormos*)¹⁰⁵², tantôt comme un port de commerce (*emporion*)¹⁰⁵³.

¹⁰⁵¹ H. von Wissmann, 1977 ; L. Casson, 1989 a, p. 170-172 ; voir également M. Boukharin, 2002.

¹⁰⁵² *Périples de la mer Érythrée*, § 32.

¹⁰⁵³ Cl. Ptolémée, *Géographie*, 6.7.10.

Les environs immédiats du site sont impropres aux pratiques agricoles. L'écoulement d'eau douce quasi-pérenne dans le lit encaissé du wâdî Darbât¹⁰⁵⁴ et la baie abritée de la houle et des vents en font, en revanche, un lieu privilégié pour l'avitaillement de navires.

Historiographie de la recherche

Le site est connu dès la fin du XIX^e s. par la visite de J. Th. Bent en 1890¹⁰⁵⁵. Les premières campagnes de fouilles archéologiques y sont effectuées par la mission de l'*American Foundation for the Study of Man (AFSM)* d'avril 1952 à février 1953, puis en 1958 et 1962¹⁰⁵⁶. En mai 1974, une brève prospection est menée par A. Williamson dans les environs du site. Les copies des inscriptions relevées par ce dernier sont publiées par J. Pirenne en 1975. Les céramiques rassemblées par l'AFSM ont été examinées de nouveau par P. Yule et M. Kervran¹⁰⁵⁷. En 1997 et 2001, la *Transarabian Expedition of the Southwest Missouri State University* a effectué une prospection extensive de la région du Zufâr¹⁰⁵⁸. Enfin, des fouilles archéologiques sont de nouveau pratiquées sur le site depuis 1997 par l'*Italian Mission to Oman (IMTO)*¹⁰⁵⁹. Les nombreuses prospections et les multiples campagnes de fouilles offrent un aperçu relativement complet de la nature du site, de son évolution et de son environnement.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

L'espace habité

Il se limite à la zone fortifiée, sorte de trapèze d'environ 70 m de large pour 130 m de long. La superficie avoisine 0,8 ha ce qui en fait un petit site en comparaison de ceux présentés jusqu'ici (Fig. 77). Plusieurs structures d'habitat ont été repérées en surface, certaines fouillées¹⁰⁶⁰. Elles se distinguent de l'habitat traditionnel évoqué jusqu'ici, que ce soit de la maison-tour à soubassement en pierre surmonté d'une superstructure de brique crue ou de l'habitat plus modeste en brique crue. Les demeures sont en pierre, comprenant peu de salles au rez-de-chaussée et un étage. Elles semblent se répartir sur le pourtour du site et le long de deux axes de circulation principaux¹⁰⁶¹. Une place était peut-être ménagée au centre du site.

¹⁰⁵⁴ M. Cremaschi & F. Negrino, 2002, p. 339 ; M. Mariotti Lippi, 2002, p. 45.

¹⁰⁵⁵ J. T. Bent, 1895, p. 124-125.

¹⁰⁵⁶ F. P. Albright, 1982 ; R. L. Cleveland, 1959 ; H. Comfort, 1960.

¹⁰⁵⁷ P. Yule & M. Kervran, 1993.

¹⁰⁵⁸ J. Zarins, 1999.

¹⁰⁵⁹ A. Avanzini & al., 2000 ; 2001 ; 2002 ; A. Avanzini (éd.), 2002.

¹⁰⁶⁰ A. Avanzini & al., 2001.

¹⁰⁶¹ A. Avanzini & al., 2000, p. 215.

La fonction défensive

Ce petit site d'habitat est fortifié au moyen d'un mur à tracé en crémaillère, de 410 m de long et de 2,5 m d'épaisseur, renforcé aux angles nord-est et nord-ouest par deux tours. Il est percé d'une petite porte à l'est ; un accès monumental est aménagé au centre du mur nord. La fouille de cet accès a permis de mettre en évidence plusieurs phases de construction des fortifications¹⁰⁶² : la première remonte au début du I^{er} s., sous le règne de Yashhur'il Yuhar'ish¹⁰⁶³ (Ja 2883). Elles sont achevées sous celui de Ilî'azz Yaluṭ au milieu du I^{er} s. (KR 1, KR 2). Une troisième phase daterait du début du III^e s.

La fonction religieuse

Immédiatement à l'ouest de la porte monumentale, une structure carrée est entourée d'un épais mur (3 à 6 m). Cette structure, contemporaine du rempart comporte en son centre un puits et deux autels associés à des cendres et à des restes alimentaires. F. P. Albright a proposé d'y voir un temple hypèthre dédié à Sayîn dhû-Alîm d'après les inscriptions trouvées sur le site (Ja 2878 ; Ja 402)¹⁰⁶⁴. D. B. Doe voit dans cette structure un édifice religieux d'une part, mais également le dernier repli défensif possible¹⁰⁶⁵. A. V. Sedov et A. Avanzini préfèrent nommer cette structure le *palace-temple* compte tenu des incertitudes sur sa fonction réelle.

Un temple *intra-muros* a clairement été identifié et fouillé dans l'angle nord-ouest du site. Deux phases architecturales y ont été datées de la fin du II^e s. av. J.-C. au milieu du III^e s. ap. J.-C. et du milieu du III^e s. à la fin du IV^e s. Un bol en bronze inscrit permet d'y restituer le culte de Sayîn¹⁰⁶⁶.

À 300 m au nord-ouest du site, un temple *extra-muros*, établi en bordure du wâdi Darbât, a été fouillé. L'utilisation du temple semble se limiter aux III^e-I^{er} s. av. J.-C.¹⁰⁶⁷.

La fonction artisanale

La présence dans la structure IIIM2 d'un grand nombre d'objets en bronze a incité F. P. Albright à y voir un atelier de moulage. Rien n'est réellement établi sur ce point. Une activité métallurgique a aussi été mise en évidence au cours de la fouille de la rue A 29 dans l'angle nord-est du site¹⁰⁶⁸.

¹⁰⁶² R. Orazi, 2002, p. 93-94, 101-102 ; A. Avanzini, 2002 a, p. 25.

¹⁰⁶³ Sur la datation de ce règne, voir Ch. Robin, 1994 a.

¹⁰⁶⁴ F. P. Albright, 1982.

¹⁰⁶⁵ D. B. Doe, 1983, p. 179.

¹⁰⁶⁶ A. Avanzini & A. V. Sedov, 2005, p. 12-14.

¹⁰⁶⁷ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰⁶⁸ A. Avanzini & al., 2001, p. 43-47.

La fonction économique et commerciale

Plusieurs bâtiments s'appuyant sur le rempart méridional et oriental, composés de longues salles parallèles, ont été interprétés comme des entrepôts. L'un d'eux, comprenant quatre salles allongées, avait un volume d'environ 270 m³¹⁰⁶⁹. L'activité d'entrepôt du site est attestée par le *Périphe de la mer Érythrée* qui en fait le lieu où était concentré l'encens du pays de Sa'kalân (Zufâr)¹⁰⁷⁰. Le coton, les céréales et l'huile déchargés sur le site y étaient aussi probablement entreposés.

Une fonction administrative ?

Le rôle administratif du site de Khawr Rûrî a été suggéré sur la base de la présence supposée d'un atelier monétaire. Cet atelier a été envisagé par F. P. Albright dans les deux pièces situées dans l'angle sud-est du site. Cette hypothèse se fonde sur la découverte de plus d'un millier de ce qu'il suppose être des flancs, trouvés avec 55 monnaies, la plupart d'entre eux dans la pièce IXK 15¹⁰⁷¹. A. V. Sedov a montré la faiblesse de l'argumentation¹⁰⁷². Il est douteux qu'une colonie ḥaḍramite telle que Sumhuram, ait frappé ses propres imitations de monnaies ḥaḍramites et ḥimyarites, les seuls monnayages identifiés sur le site.

La fonction administrative du site semble en revanche indiquée par la présence d'un personnage de haut rang, chargé de la conduite des travaux d'aménagement des principales structures et du rempart, au nom du souverain. Ce personnage est notamment mentionné dans les dédicaces de construction du I^{er} s., KR 1, KR 2 et KR 4, avec le terme *qdm* (« commandant »), puis au III^e s. avec celui de *'qb* (« gouverneur ») dans Ja 2878¹⁰⁷³. Les auteurs de ces textes reconnaissent son autorité, directement sous celle du roi. Ce personnage peut probablement être identifié avec les agents royaux mentionnés par le *Périphe de la mer Érythrée*¹⁰⁷⁴, les seuls habilités à autoriser de charger les navires en encens.

Le territoire

Les environs immédiats du site ne se prêtent pas à la culture. Aucun périmètre irrigué n'a été repéré à proximité de Khawr Rûrî. Seules quelques structures isolées à proximité du lit encaissé du wâḍi peuvent être associées à de petites structures monocellulaires et à une activité agricole limitée¹⁰⁷⁵. Ces installations sont probablement

¹⁰⁶⁹ F. P. Albright, 1982, p. 27 ; A. Avanzini & al., 2000, p. 215 ; D. Morandi Bonacossi, 2002, p. 34-37.

¹⁰⁷⁰ *Périphe de la mer Érythrée*, § 32.

¹⁰⁷¹ F. P. Albright, 1982, p. 32-33.

¹⁰⁷² A. V. Sedov, 2002 b, p. 249-250.

¹⁰⁷³ La datation de Ja 2878 au III^e s. est proposée par A. Avanzini sur la base de critères linguistiques (2002 b, p. 139).

¹⁰⁷⁴ *Périphe de la mer Érythrée*, § 32.

¹⁰⁷⁵ Information diffusée par la mission archéologique italienne sur son site Internet http://imto.humnet.unipi.it/khor_rori.html. Voir également A. Avanzini & A. V. Sedov, 2005, p. 15.

contemporaines de la première occupation et du temple *extra-muros*. Les seuls vestiges contemporains de la phase monumentale du site de Khawr Rûrî (I^{er}-III^e s.) sont une nécropole découverte un kilomètre au nord de Khawr Rûrî, comprenant 200 à 250 tombes¹⁰⁷⁶.

Khawr Rûrî est implantée dans une région non contiguë de l'aire culturelle du Ḥaḍramawt. La population de Khawr Rûrî coexiste avec des communautés indigènes dont la présence est largement attestée durant la période d'occupation du site dans toute la région du Zufâr¹⁰⁷⁷. Les relations entre ces communautés et le site même de Khawr Rûrî ne sont pas encore clairement établies. La culture matérielle semble largement les séparer¹⁰⁷⁸. Il est probable que la population de Khawr Rûrî dépendait partiellement, pour sa subsistance, de l'oasis proche de Taqa¹⁰⁷⁹, 5 km à l'ouest du site, occupée durant la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., et vraisemblablement durant les siècles suivant¹⁰⁸⁰.

Enfin, ce site, dont on sait que la fonction première était de centraliser la production d'encens de la région (cf. *infra*), fonctionne avec un autre site occupé par une population ḥaḍramite, celui de Ḥanûn, localisé 40 km à l'intérieur des terres, sur les plateaux du Zufâr, à proximité des lieux de récolte de l'encens. Ce site d'habitat comporte un grand entrepôt. Une inscription en ḥaḍramitique y mentionne le culte de Sayîn. Aucun site présentant des traits culturels du Ḥaḍramawt n'a jusqu'ici été reconnu – ou du moins publié – entre Ḥanûn et Khawr Rûrî.

L'organisation sociale

Durant les derniers siècles avant l'ère chrétienne, la céramique et les monnaies trouvées dans les niveaux les plus anciens de Khawr Rûrî attestent de contacts avec le Ḥaḍramawt¹⁰⁸¹ et de la présence probable d'une population ḥaḍramite.

Au tournant de l'ère chrétienne, une refondation du site s'opère selon un processus de colonisation inconnu jusque-là en Arabie du Sud. Un contingent du Ḥaḍramawt est envoyé par le souverain avec à sa tête un commandant (*qdm*). Ce contingent est formé d'habitants de la ville de Shabwa (KR 1, KR 3). Un tailleur de pierre se définit par la *nisba* « Ḥaḍrami » (*Ḥḍrmyhn* - KR 2). Enfin, le culte de Sayîn dhû-Alîm, divinité tutélaire du Ḥaḍramawt avec l'épithète employée à Shabwa, est établi sur le site.

¹⁰⁷⁶ F. P. Albright, 1982, p. 40 ; A. Avanzini & al., 2001, p. 59-63.

¹⁰⁷⁷ Zarins, 1999 ; A. Avanzini, 2000, p. 231-233 ; 2002 a, p. 25.

¹⁰⁷⁸ A. V. Sedov & C. Benvenuti, 2002, p. 196.

¹⁰⁷⁹ D. Morandi Bonacossi, 2002, p. 50.

¹⁰⁸⁰ A. V. Sedov & C. Benvenuti, 2002, p. 195.

¹⁰⁸¹ A. Avanzini, 2002 a, p. 21 ; A. V. Sedov, 2002 b, p. 256. Le site pourrait, durant cette période, avoir été lié à l'artisanat et au commerce de métaux (http://imto.humnet.unipi.it/khor_rori.html : « Otherwise the great quantity of iron and bronze which have been discovered, as well as the probable presence of workshop for metals, suggest that the city was a very important centre also in the internal trade towards south-eastern Arabia and the northern coasts of Oman which was rich in copper »).

Selon A. Avanzini, les inscriptions KR 1 et KR 2 pourraient avoir été rédigées par des personnages plus importants que KR 3 et KR 4. Les auteurs s'y réclament du roi avant de se placer sous l'autorité du commandant du contingent, témoignage possible d'un rang élevé¹⁰⁸².

Vers le III^e s., nous savons par Ja 2878 que le commandant a laissé la place à un gouverneur ('*qb*); la présence d'une personne originaire de la ville de Tarîm est attestée sur le site (Ja 2878 a).

Synthèse historique

Khawr Rûrî est un site particulier, marginal par sa localisation, par son mode de peuplement et par sa forme. Peuplé d'habitants originaires du Ḥaḍramawt, il en est isolé de plusieurs centaines de kilomètres, partageant, dans le Zufâr, une culture matérielle commune avec le seul site de Ḥanûn. Il fait figure de colonie ḥaḍramie et plus spécifiquement de la ville de Shabwa. Si la nature de la première occupation (IV^e-I^{er} s. av. J.-C.) reste mal connue, les inscriptions du I^{er} s. révèlent le processus de (re)fondation du site. Il est, à cette occasion, fortifié et regroupe alors les différentes fonctions religieuses, économiques, commerciales, administratives et défensives. Néanmoins, bien que plurifonctionnel, la faible extension du site (inférieure à 1 ha) et l'absence d'habitat hors les murs ne permettent pas d'y voir une ville pleinement achevée. Ce comptoir répond aux exigences des transformations des relations commerciales du I^{er} s. sans connaître le développement qui caractérise, à la même époque, le site portuaire de Bi'r 'Alî par exemple.

Cette courte étude nous incite plus à y voir l'espace fortifié isolé évoqué par D. B. Doe¹⁰⁸³, qu'une implantation effectuée dans le cadre d'un renforcement des frontières ḥaḍramies évoqué par F. P. Albright¹⁰⁸⁴.

L'établissement d'une véritable colonie, ayant pour fonction le contrôle du transport des aromates récoltés dans l'arrière-pays, au moyen d'un site fortifié, semble se décider vers le I^{er} s. av. J.-C. Les premières inscriptions évoquant les travaux de fortification sur le site datent du règne de Yashhur'il Yuhar'ish, au début du I^{er} s. A. Avanzini propose de voir dans l'antique toponyme Sumhuram le nom du souverain qui décide la fondation de la colonie et lui transmet son nom – phénomène déjà observé avec la fondation sabéenne de Ḥizmat Abû Thawr (cf. *supra*). Deux *mukarrib*-s du Ḥaḍramawt portant le nom de Sumhuram sont attestés, l'un au VI^e s. av. J.-C. et le second au I^{er} s. av. J.-C.¹⁰⁸⁵. Ce second souverain, attesté dans le Zufâr, pourrait être le prédécesseur de Yashhur'il

¹⁰⁸² A. Avanzini, 2002 b, p. 140.

¹⁰⁸³ D. B. Doe, 1983, p. 179.

¹⁰⁸⁴ F. P. Albright, 1982, p. 11.

¹⁰⁸⁵ A. Avanzini, 2002 a, p. 23. Il est attesté dans une inscription de 'Uqayba, Ingrams 2, sur des monnaies, mais aussi et surtout dans l'inscription découverte dans le Zufâr, Ja 892.

Yuhar'ish qui reprend en main l'entreprise coloniale. Les structures principales sont bâties sous ce règne et sous celui de son successeur, Ilī'azz Yaluṭ¹⁰⁸⁶. Le récit du *Périple de la mer Érythrée* permet de supposer que le site est opérationnel sous le règne de Ilī'azz Yaluṭ, identifié au souverain Eléazos du *Périple de la mer Érythrée*¹⁰⁸⁷.

Khawr Rûrî présente, au I^{er} s., un développement assez proche de celui de Bi'r 'Alî, à savoir l'aménagement, sur un site de superficie modeste, des structures nécessaires à la défense du site et à son fonctionnement commercial et économique. Comment expliquer que Khawr Rûrî se maintient dans son état initial – voire régresse¹⁰⁸⁸ – alors que Bi'r 'Alî connaît à la fin du I^{er} s. une croissance rapide et importante de son tissu urbain et de son activité ? Le *Périple de la mer Érythrée* fournit une réponse partielle en décrivant ce site comme un point de collecte et d'exportation de l'encens en direction de Qâni' ; les navires étrangers ne s'y arrêtent pas sauf si les conditions de navigation ne leur permettent pas de regagner leur port d'attache¹⁰⁸⁹. Ceci pourrait expliquer la présence en faible quantité de céramique importée – méditerranéennes, nabatéennes et indiennes –, d'une monnaie indienne et d'une statuette indienne. La faible quantité de céramique étrangère soulignée par A. V. Sedov refléterait une production destinée au seul site portuaire et non à l'approvisionnement de l'arrière-pays¹⁰⁹⁰, peut-être aussi des contacts plus modestes avec les partenaires étrangers. La fonction première de lieu de transit des aromates en direction du cœur du royaume du Ḥaḍramawt et le strict contrôle du pouvoir sur ces échanges auraient ainsi freiné le développement du site.

Seule une nouvelle impulsion du souverain permet au site de croître. Au III^e s., les travaux de restauration mentionnés dans Ja 2878 se font une nouvelle fois sous l'impulsion du roi du Ḥaḍramawt. Ces travaux de réaménagement ont également été mis en évidence lors de la fouille du secteur 8, sur la place bordant la porte monumentale et du temple¹⁰⁹¹.

Malgré la disparition du royaume du Ḥaḍramawt, l'occupation se poursuit durant la première moitié du IV^e s. Les monnaies ḥimyarites attestent de contacts. La fouille a toutefois montré que cette occupation décline rapidement ; seuls quelques quartiers restent en activité¹⁰⁹². Plusieurs explications ont été avancées pour expliquer l'abandon du site, tantôt historiques, tantôt environnementales : conséquence d'une baisse de la demande méditerranéenne en aromates avec le développement du christianisme¹⁰⁹³ ; déclin et

¹⁰⁸⁶ A. Avanzini, 2002 a, p. 25 ; D. Morandi Bonacossi, 2002, p. 49 ; R. Orazi, 2002, p. 93-94.

¹⁰⁸⁷ L. Casson, 1989 a, p. 173.

¹⁰⁸⁸ Voir l'interprétation de la phase 2 de la fouille du secteur 8 (A. Avanzini & al., 2002, p. 29).

¹⁰⁸⁹ L. Casson, 1989 a, p. 173.

¹⁰⁹⁰ A. V. Sedov & C. Benvenuti, 2002, p. 191-192.

¹⁰⁹¹ A. Avanzini & al., 2001, p. 37.

¹⁰⁹² A. Avanzini & al., 2001, p. 37, 47-49.

¹⁰⁹³ G. Salmeri, 1997, p. 539-540.

disparition du royaume du Ḥaḍramawt¹⁰⁹⁴ ; possible assèchement de l'estuaire et ensablement de la baie¹⁰⁹⁵.

Une occupation ponctuelle est attestée jusqu'au VI^e s.¹⁰⁹⁶. Les fonctions portuaires et défensives semblent alors récupérées par des sites autochtones tels que l'oasis de Taqa puis, à partir du VII^e s., par 'Ayn Ḥumrân, à un kilomètre au sud de Khawr Rûrî.

¹⁰⁹⁴ D. Morandi Bonacossi, 2002, p. 49.

¹⁰⁹⁵ M. Cremaschi & F. Negrino, 2002, p. 339.

¹⁰⁹⁶ A. Avanzini, 2002 a, p. 24 ; D. Morandi Bonacossi, 2002, p. 50 ; A. Avanzini & A. V. Sedov, « Sumhulam and Qana': two ancient ports of Ḥaḍramawt », communication effectuée dans le cadre des 8^e Rencontres Sabéennes (Aix-en-Provence, le 30 mai 2003).

DYNAMIQUES RÉGIONALES DE PEUPLEMENT

a - Peuplement endogène et apports extérieurs

Les prospections menées récemment dans la région du Ḥaḍramawt ont mis en évidence la densité de l'occupation néolithique voire paléolithique¹⁰⁹⁷. L'étude du wādī Ṣanā permet la mise en place d'un premier modèle de peuplement de la région dont les bases ont été posées par J. McCorrison¹⁰⁹⁸. Dans cet affluent du wādī Masīla, la présence de nombreuses sources d'eau pérennes – certaines en activité jusque récemment – et un milieu relativement marécageux ont été mis en évidence. La population bénéficie de conditions propices à une activité pastorale pouvant être cantonnée à un territoire limité. Elle s'établit dans les abris sous roche ou dans des structures construites à partir de 4500 av. J.-C. environ. Vers 3000 av. J.-C., des premiers systèmes hydrauliques apparaissent. Il s'agit de structures peu complexes, des murs de pente destinés à orienter les écoulements ou quelques petits barrages dans les affluents du wādī Ṣanā ayant pour fonction, non pas la mise en culture d'un périmètre irrigué, mais plutôt le développement de zones de pâturages. Selon J. McCorrison, l'aridité croissante des IV^e-III^e millénaires, le tarissement de certaines sources et la contraction des zones de pâturages n'autorise que deux réponses de la part de la population : la convergence dans les bassins, les basses vallées ou à proximité des rares sources pérennes d'une part ; l'adoption d'un pastoralisme de caprinés, au détriment des bovins, permettant une mobilité accrue et un accès facilité à des ressources plus éparées.

Des communautés sédentarisées implantées à proximité de sources ou d'écoulements pérennes sont attestées sur le site de Sha'b Munaydir au milieu du II^e millénaire av. J.-C., sur le cours supérieur du wādī 'Idīm, affluent du wādī Masīla. Soixante-quatre structures circulaires y sont réparties sur un kilomètre de long. Quelques vestiges de murs de terrasse y ont été repérés¹⁰⁹⁹. Peu de temps après apparaissent les premières occupations en bordure des cours principaux du wādī Daw'an (Raybūn XXXII et Raybūn XXXIII), du wādī al-'Ayn (aṣ-Ṣafil III) et du wādī Masīla (niveaux sédimentés sous les limons au sud de Makaynūn). Il est possible que des installations de ce type aient tiré profit de rares écoulements pérennes tel que le suggèrent les chenaux avec niveaux de travertin roulé au sud de Makaynūn¹¹⁰⁰. Selon A. V. Sedov, les sites des wādīs Daw'an et

¹⁰⁹⁷ Elle a notamment été localisée sur la bordure du Ramlat as-Sab'atayn (M.-L. Inizan & L. Ortlieb, 1987 ; S. Cleuziou & M.-L. Inizan, 1993), sur le *Jawl* (R. Crassard & P. Bodu, 2004), sur la côte méridionale (J. Schiettecatte, 2004) ou encore dans le Zufār (M. Cremaschi & F. Negrino, 2002).

¹⁰⁹⁸ J. McCorrison & al., 2005, p. 149-150.

¹⁰⁹⁹ J. McCorrison, 2000. Un échantillon y a été daté de 1501-1422 av. J.-C. (date calibrée à 2 σ près).

¹¹⁰⁰ Observation effectuée par J.-F. Berger (CNRS-CEPAM, UMR 6130) dans le cadre de la mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt, en cours de publication.

al-'Ayn tireraient autant profit des écoulements de pentes au pied desquelles ils sont établis que des crues saisonnières¹¹⁰¹.

Les III^e et II^e millénaire av. J.-C. sont le cadre d'une exploitation de petits terroirs, en réponse à un stress environnemental. Les structures hydrauliques restent d'un usage limité, le relief karstique et les quelques sources en activité palliant les besoins en eau. La dichotomie qui se manifeste à cette période entre populations sédentaire et pastorale pourrait se refléter dans les deux types de nécropoles distinguées à l'âge du bronze¹¹⁰².

La culture des plateaux du Ḥaḍramawt semble, selon le modèle avancé par J. McCorrison, se développer en suivant un processus endogène et centrifuge. Il est difficile d'établir le lien qui unit ces populations à celles agro-pastorales qui favorisent le développement d'un « complexe mégalithique du Ḥaḍramawt » évoqué par B. Vogt et qui relèverait pour sa part d'une tradition transarabique¹¹⁰³ plus que localisée. La tradition céramique qui se développe dans le Ḥaḍramawt à partir du XIII^e s. av. J.-C. – dite *ancien wādī Ḥaḍramawt culture*¹¹⁰⁴ – et qui correspond à la formation des premiers centres proto-urbains et à l'introduction de techniques céramiques du Levant sud relève-t-elle d'un fonds culturel commun, d'une transmission de proche en proche ou d'un mouvement de population ? Il est difficile de préciser la nature du lien qui unit cette nouvelle tradition céramique avec le développement des systèmes d'irrigation dans la région et avec l'apparition des premières réelles bourgades (Shabwa, Raybūn, Makaynūn, Bi'r Ḥamad, Jūja, Mashgha par exemple).

À la fin du II^e millénaire av. J.-C. et durant le premier quart du I^{er} millénaire av. J.-C., le développement des techniques hydrauliques conditionne la croissance de ces sites d'habitat. Il est une réponse probable au tarissement des dernières sources et des derniers écoulements continus. Dans une boucle du wādī Masīla, les habitants de Makaynūn, qui exploitaient peut-être jusque-là des écoulements pérennes, mettent progressivement en place un système de canalisation tirant désormais profit de la convergence de quatre wādīs tributaires du wādī Masīla. De même, dans le wādī 'Idīm, un établissement du cours supérieur comme Sha'b Munaydir, bénéficiant apparemment d'une source active au milieu du II^e millénaire av. J.-C., disparaît et cède la place à des sites implantés directement au centre du lit du wādī comme Mashgha puis Sūna ; à Raybūn et aṣ-Ṣafil, nous avons eu l'occasion d'observer le passage d'une occupation de bas de pente en bordure du wādī à une occupation directement placée au centre de la plaine alluviale et détournant la crue du cours principal et non de wādīs tributaires.

¹¹⁰¹ A. V. Sedov, 1996 a, p. 80.

¹¹⁰² F. Braemer, S. Cleuziou, & T. Steimer, 2003, p. 180.

¹¹⁰³ B. Vogt, 1997 a ; L. S. Newton & J. Zarins, 2000.

¹¹⁰⁴ A. V. Sedov, 1996 a, p. 86.

Aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C., cette *ancient wâdî Ḥaḍramawt culture* disparaît, remplacée par la « *classical Ḥaḍramawt culture* »¹¹⁰⁵. De nombreux traits de la culture sabéenne – introduction de la langue sabéenne, du culte d’Almaqah et de dhât-Ḥimiyam – apparaissent sur la plupart des sites du Ḥaḍramawt¹¹⁰⁶. Ces éléments sont interprétés par A. V. Sedov comme les preuves matérielles d’une migration de tribus, apparemment sabéennes, dans le Ḥaḍramawt qui y introduisant, outre les éléments susmentionnés, les inscriptions lapidaires et l’architecture à soubassement de pierre¹¹⁰⁷. Si des populations sabéennes s’implantent probablement dans la région, il convient de rester prudent sur la nature de cette pénétration ; l’architecture sur socle en pierre à division tripartite est loin de représenter une innovation sabéenne¹¹⁰⁸.

b - Les sites du Ḥaḍramawt intérieur, un modèle régulier d’implantation

Des sites régulièrement implantés à la croissance limitée

Les données regroupées par les prospections de J.-F. Breton (1979) et M. Mouton (1999)¹¹⁰⁹, dans la portion du wâdî Ḥaḍramawt située à l’ouest de la ville de Tarîm, permettent d’établir, pour la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., un modèle de peuplement répétitif que nous avons eu l’occasion de développer pour Makaynûn. La carte des sites du III^e s. av. J.-C. (Figs 78 c, 80) montre qu’aux confluent que forment les wâdîs tributaires avec le wâdî Masîla se trouve une bourgade et un ou plusieurs temples *extra-muros*. L’encaissement du wâdî Masîla dans la plaine ne permet pas aux populations locales d’utiliser son eau pour alimenter un réseau d’irrigation¹¹¹⁰. Ce sont donc les eaux des crues des vallées affluentes qui sont dérivées pour l’irrigation de périmètres s’étendant dans la plaine du wâdî Masîla et en bordure du cours inférieur de ces affluents. Implantées au débouché de ces vallées latérales, les communautés en contrôlent l’accès, elles en maîtrisent les crues et aménagent un terroir qui s’étendait ainsi bien au-delà du simple cadre de la vallée centrale. Le site de Qawd ash-Sharqa, dont la date reste indéterminée présente les vestiges d’un village avec la base d’une tour ou d’un temple sur la pente au pied des escarpements. Il est installé au débouché du wâdî al-‘Aynat. On rencontre ensuite, vers l’aval, les vestiges d’un village non daté sur le plateau du jabal Maqtuwa, au pied duquel se

¹¹⁰⁵ *Ibid.*

¹¹⁰⁶ Sûna (RÉS 4210), Hajar al-Barîra (Barîra n° 8, Barîra n° 10), Bi’r Ḥamad (Bi’r Ḥamad n° 8, Bi’r Ḥamad n° 9, Bi’r Ḥamad n° 10), Shabwa (Hamilton 5, Shabwa 2), Makaynûn (Mak 7), Raybûn (culte de dhât-Ḥimiyam), etc.

¹¹⁰⁷ A. V. Sedov, 1996 a, p. 84 : la population sabéenne s’y serait mélangée aux populations indigènes, définissant une nouvelle culture associant à un substratum ancien ḥaḍrami un adstratum sabéen.

¹¹⁰⁸ Cf. A. de Maigret, 2005.

¹¹⁰⁹ Nos remerciements s’adressent à l’un comme à l’autre pour avoir accepté de mettre à notre disposition certaines données non publiées réunies lors de ces prospections.

¹¹¹⁰ L’étude de terrain menée par J.-P. Bravard (UMR 5600, Université Lumière-Lyon 2) dans le cadre de la mission archéologique dans le Jawf-Ḥaḍramawt a montré que les terrasses naturelles de limons étaient fortement entaillées dès l’Antiquité (rapport interne, publication en préparation).

trouve un temple. Le site de Hajar (ou Hajra¹¹¹¹), d'environ 7 ha de superficie, est l'une des bourgades dominantes de la région, avec un temple *extra-muros* en bas de pente et au moins 25 structures sur soubassement en pierre (Fig. 79)¹¹¹². Un système défensif rudimentaire y est formé d'un mur autonome rattaché aux différentes structures d'habitat en périphérie. La céramique observée en surface s'apparente à celle des niveaux intermédiaires de Makaynûn (seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.). Aucune céramique tardive - pâte verdâtre notamment - n'a été observée en surface. Ce site tirait probablement autant profit des écoulements des ravines au sud que du large wâdî al-Khûn au nord. À l'est de Makaynûn, cinq sites sont répartis à intervalles réguliers : az-Zâlîf, bénéficiant des écoulements du wâdî 'Usum¹¹¹³ ; Fuqma 2, au débouché du wâdî du même nom¹¹¹⁴ ; Yaḥbar 2, au débouché du wâdî Yaḥbar¹¹¹⁵ ; peut-être celui de Tin'a 4, au débouché du wâdî Tin'a¹¹¹⁶ ; Bâ-Quṭfâ enfin¹¹¹⁷ (Fig. 80).

Chacun de ces sites archéologiques est le centre d'un terroir, parsemé, pour les plus importants, d'implantations villageoises. Le degré de développement de ces différentes implantations est en partie conditionné par la taille du bassin versant qui alimente leurs terres agricoles. Ainsi, les sites les plus importants sont ceux de Hajar et de Makaynûn, le premier au débouché du wâdî al-Khûn, au vaste impluvium (env. 1100 km²), et le second au confluent de quatre wâdîs tributaires dont deux ayant un large bassin versant, les wâdîs 'Arda et Şukhûra (env. 700 km²). Comme cela a été montré par ailleurs¹¹¹⁸, les plus vastes réseaux agricoles dans la vallée du Masîla, et par conséquent les plus importants centres de

¹¹¹¹ J.-F. Breton & al., 1980.

¹¹¹² *Ibid.*, p. 38.

¹¹¹³ Monticule d'un hectare environ, comportant une quinzaine de maisons sur socle en pierre. Des structures hydrauliques sont aménagées dans les environs du site. En 1979, J.-F. Breton y a découvert deux autels à encens cubiques sur pied tronconique non inscrits et un vase en albâtre tronconique (J.-F. Breton, comm. pers.) ; un ramassage céramique effectué en février 2005 avec A. Benoist (CNRS, UMR 5133) nous a permis d'établir des parallèles avec les assemblages des occupations intermédiaire et finale de Makaynûn (seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.).

¹¹¹⁴ Site relevé durant la prospection dirigée par M. Mouton en 1999 sous le sigle HDOR 190. Des structures d'habitat ont été arasées par des constructions modernes et par l'extension des cultures. Un périmètre irrigué important s'étend au confluent du wâdî tributaire. Un temple est isolé sur un cône d'éboulis au pied des escarpements calcaires.

¹¹¹⁵ Site relevé durant la prospection dirigée par M. Mouton en 1999 sous le sigle HDOR 196. Les vestiges d'un village dominé par un temple, au pied des escarpements, s'étend sur environ 200 m de long et couvre une superficie d'environ un hectare. Les structures hydrauliques alentour témoignent de l'activité agricole.

¹¹¹⁶ Site relevé durant la prospection dirigée par M. Mouton en 1999 sous le sigle HDOR 68. Ce site de la rive gauche du wâdî Tin'a présente les vestiges d'environ 25 maisons et d'un puits. L'occupation remonte peut-être à la période sudarabique ; le ramassage céramique effectué en février 2005 avec A. Benoist a toutefois principalement livré des formes de l'extrême fin de la période préislamique et de la période islamique.

¹¹¹⁷ Le site de Bâ-Quṭfâ est implanté à proximité de l'actuelle Şanâ, au débouché du wâdî Yaşkar. J.-F. Breton y mentionne les vestiges d'une dizaine de fondations de maisons très dégradées et d'un temple dominant les environs (J.-F. Breton, 1979, p. 185). Les inscriptions du temple *extra-muros* attestent d'une occupation allant du VI^e s. au I^{er} s. av. J.-C.

¹¹¹⁸ A. Benoist, M. Mouton & J. Schiettecatte, 2005.

peuplement, sont souvent installés dans des secteurs où le lit du fleuve longe un des versants de la vallée, ne fractionnant pas l'espace central en deux terrains agricoles.

Le rythme de peuplement de la vallée est ainsi conditionné par des contraintes environnementales, qui influencent le développement urbain de ce secteur : la croissance des sites est rapidement plafonnée par le potentiel agricole que permettent les écoulements exploités par chacun de ces sites. Les véritables villes y sont exceptionnelles, les sites majeurs au débouché des wâdis affluents s'apparentant plutôt à des villages ou bourgades. Par ailleurs, chaque terroir n'autorise qu'une implantation dominante. Une cartographie des zones d'accessibilité depuis ces sites en tenant compte de la contrainte du relief (Fig. 81) illustre ce schéma d'implantation : aucun site n'empiète sur le territoire agricole de son voisin. En effet, ils sont espacés d'une distance de deux heures de marche en moyenne. Les contraintes de la distance ne permettent que rarement à ces populations d'exploiter un terroir impliquant des déplacements journaliers de plus de deux heures aller-retour. La seule exception est fournie par les sites de Fuqma et du wâdi Yaḥbar. Toutefois, le cours du wâdi Masîla, qui sépare ces deux bourgades et leur territoire agricole, est particulièrement encaissé dans ce secteur. Lors de notre visite, il ne nous a pas été possible de passer d'une rive à l'autre sans faire un détour considérable ; on comprend alors aisément que deux communautés autonomes s'y soient développées de part et d'autre, chacune exploitant les écoulements d'un wâdi tributaire du wâdi Masîla.

Ainsi, chaque communauté de terroir s'est développée dans la plaine du wâdi Masîla, tirant profit des écoulements des wâdi tributaires au moyen d'aménagements hydrauliques. Leur développement était conditionné par le volume de ces écoulements qui n'ont que rarement permis la densification du réseau d'habitat. Les rares installations intermédiaires entre ces sites principaux sont les fermes et hameaux facilitant l'exploitation du terroir, mis en évidence autour du site de Makaynûn par exemple.

Le peuplement moins régulier de la portion occidentale du wâdi Ḥaḍramawt

Dans la portion occidentale du wâdi Ḥaḍramawt, le rythme du peuplement varie en fonction du relief. L'occupation de la plaine principale n'a pas fait l'objet d'une prospection systématique. Les sites qui y sont connus le sont par des textes tardifs (III^e et IV^e s.) ; un site comme Jûja a toutefois révélé une occupation de cette aire géographique dès le début du I^{er} millénaire av. J.-C. Nombre de sites y sont aujourd'hui masqués par des occupations récentes¹¹¹⁹. D'après les données disponibles (Figs 78 a & 107), les rares sites urbains connus se développent à la limite des cours moyens et inférieurs des principaux affluents du wâdi Ḥaḍramawt plutôt qu'à leur débouché. Les crues y sont plus facilement contrôlables. Ces sites se développent au début du I^{er} millénaire av. J.-C. : Raybûn sur le wâdi Daw'an,

¹¹¹⁹ Si les sites de Tarîm, Say'ûn ou Shibâm existaient déjà à l'époque préislamique, le bâti actuel en masque la nature et l'extension.

aş-Şafil II dans le wâdî al-'Ayn¹¹²⁰, Hurayḍa dans le wâdî 'Amd¹¹²¹, Sûna et Mashgha dans le wâdî 'Idîm¹¹²². Ces villes, tout en tirant profit d'écoulements importants, restent enclavées. En retrait dans les wâdîs affluents, aucune d'entre elles ne présente la trace d'une influence quelconque du pouvoir central ḥaḍramî. Aucun texte ne mentionne explicitement la présence du roi du Ḥaḍramawt ou de représentant du souverain, que ce soit sur les sites évoqués ici ou sur ceux du Ḥaḍramawt oriental. Ces villes s'établissent probablement à proximité des grands axes de communication de l'époque ; elles semblent toutefois, jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. au moins, faiblement intégrées dans la vie politique des franges du Ramlat as-Sab'atayn¹¹²³. Si des luttes de pouvoir et d'influence ont pu dominer les relations entre ces sites, l'absence d'intervention d'une entité supra-communautaire jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. justifie que ces terroirs soient restés inchangés, conditionnés par des contraintes techniques et par les temps de déplacement jusqu'aux champs.

Les sanctuaires extra-muros : des marqueurs territoriaux ?

Les sanctuaires *extra-muros* implantés sur les cônes d'éboullis, au pied des escarpements calcaires bordant la plaine, tiennent une place spécifique dans ce réseau de bourgades. La carte du Ḥaḍramawt oriental (Fig. 80) et celle des environs de Raybûn (Fig. 70) en révèlent la fréquence. Chaque site d'habitat possède son sanctuaire, parfois plusieurs : au moins cinq sanctuaires de bas de pente ont été repérés à Makaynûn, en bordure du wâdî Masîla et dans les affluents (wâdî Jib, wâdî ath-Thawba)¹¹²⁴ ; au moins cinq à Raybûn (Raybûn XIV, Raybûn XIX, Adhab, et plus tard : Raybûn XXVI et Raybûn VIII)¹¹²⁵. Dans la zone particulièrement bien documentée du Ḥaḍramawt oriental, une cartographie des espaces visibles depuis les temples sur cônes d'éboullis au pied des escarpements montre clairement que l'ensemble du cours principal du wâdî Masîla est couvert par le regard (Fig. 82). Ce fait peut être interprété de diverses manières : les occupants des sanctuaires avaient-ils un rôle dans la gestion de la communauté ou du terroir nécessitant une visibilité totale sur ce dernier ? Les populations ressentaient-elles le besoin d'être en permanence placées sous la protection du temple ? Offraient-ils des lieux d'asile au voyageur ? Si aucune fonction spécifique ne peut leur être attribuée sur la base de ces seules conjectures, il semble vraisemblable qu'un rôle de repère – voire de marqueur territorial – puisse leur être associé.

¹¹²⁰ A. V. Sedov, 1996 c.

¹¹²¹ G. Caton-Thompson, 1944.

¹¹²² J.-F. Breton, L. Badre, R. Audouin & J. Seigne, 1980, p. 2, 16, 22-32, 37-38.

¹¹²³ Ce phénomène a notamment été soulevé par S. A. Frantsouzoff (2000) à propos de Raybûn.

¹¹²⁴ Prospection effectuée par M. Mouton (CNRS, IFPO, Damas) et O. Barge (CNRS, MOM-UMR 5647, Lyon) dans le cadre de la mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt.

¹¹²⁵ Concernant le temple de Adhab : A. V. Sedov, 1996 c, p. 254 ; pour les autres : A. V. Sedov, 1997 a.

Enfin, Makaynûn et Raybûn se définissent comme des espaces à la religiosité particulièrement marquée. Une dizaine de sanctuaires parsèment les environs de Raybûn vers le III^e s. av. J.-C., on en compte sept autour de Makaynûn. Ces deux sites sont encerclés par les marqueurs d'une sacralité spécifique dont la clé de lecture nous échappe. À l'instar de M. Mouton¹¹²⁶, nous y verrions volontiers une forme préislamique du *ḥaram* ou de la *ḥawṭa* islamique, à savoir une enclave jouissant d'un caractère sacré et régie par des règles spécifiques. J. Chelhod précise que ces espaces sont formés de deux parties concentriques ne jouissant pas des mêmes degrés de sacralité¹¹²⁷. De même, pour Makaynûn et Raybûn, les sanctuaires *extra-muros* pourraient délimiter un premier cercle sacralisé, l'enclave religieuse formée par l'enclos de Sayîn dhû-Mawtar dans la ville de Makaynûn et celui du temple Raḥbân dans Raybûn I une seconde zone sacrée au centre de la première. Ces espaces sacralisés se perpétuent à la période médiévale sur les sites ḥaḍramis de 'Aynât ou de Qabr Hûd, centrés non plus sur un sanctuaire païen mais désormais sur le tombeau d'un saint. M. A. Rodionov a décrit des rites propitiatoires menés dans l'une de ces *ḥawṭa*, celle de Mawlâ Maṭar ; il y décrit notamment un pèlerinage durant lequel les pèlerins, après avoir été nourris, récitaient des chants destinés à s'attirer des pluies abondantes¹¹²⁸. Si l'on considère les salles de banquet établies autour d'un grand nombre de ces sanctuaires *extra-muros* préislamiques et leur position dominant le terroir environnant, ne peut-on y voir les lieux dans lesquels les pratiques médiévales trouveraient leur origine ?

L'organisation défensive du Ḥaḍramawt

L'une des spécificités de l'intérieur du Ḥaḍramawt réside dans l'absence quasi-généralisée de système de fortification, à l'exception de l'entrée du wâḍi avec le site de Shabwa et du secteur de Qârat Kibda/Makaynûn, sites non contemporains qui assument successivement la fonction défensive en un point donné du Ḥaḍramawt oriental. Ce fait a amené S. A. Frantsouzoff à y voir l'indice d'une société ignorant la guerre¹¹²⁹. J.-F. Breton proposait quant à lui de voir dans cette organisation une défense organisée sur le contrôle unique des accès avec l'aménagement de verrous défensifs aux extrémités du wâḍi¹¹³⁰. Ces interprétations sont à relativiser. La première doit prendre en compte les rivalités qui opposaient sans doute les communautés agricoles voisines dans la vallée et l'impact de la pénétration qatabânite sur les populations de la vallée durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., mentionnée notamment par l'inscription Arbach-Say'ûn 1. L'hypothèse de J.-F. Breton doit être nuancée par plusieurs éléments. La région de Qârat Kibda et de Makaynûn ne forme pas l'extrémité du Ḥaḍramawt – en entendant par ce

¹¹²⁶ A. Benoist, M. Mouton & J. Schiettecatte, 2005.

¹¹²⁷ J. Chelhod, 1971, p. 303.

¹¹²⁸ M. A. Rodionov, 1997.

¹¹²⁹ S. A. Frantsouzoff, 2000, p. 263-264.

¹¹³⁰ J.-F. Breton, 1994 a, p. 165.

toponyme la région au sein de laquelle une population partage une même langue et le culte dominant de Sayîn – qui s'étend au moins encore sur 40 km en aval. Par ailleurs, plusieurs sites intermédiaires offrent des replis défensifs pour les populations environnantes : Hajar qui, nous l'avons vu, était ceinte d'un mur ; Sûna dont un long mur est encore parfaitement visible sur toute sa limite méridionale ; Raybûn, peut-être, si l'on considère l'enclave fortifiée au sud du site de Raybûn I, incluant le temple Raḥbân. Précisons que ces systèmes défensifs ne sont que rarement des structures à même de supporter un siège et semblent plutôt destinées à offrir la sécurité face à des razzias ou à des querelles de voisinage.

Au I^{er} millénaire av. J.-C., l'intérieur du Ḥaḍramawt n'offre pas d'attrait réel pour ses voisins ; le souverain ḥaḍrami lui-même n'y marque pas son emprise. La région ne se présente pas comme une cible stratégique potentielle. Sa capacité de production agricole n'est en mesure de nourrir que de petites communautés locales. Aucune richesse minérale n'y est attestée. Les communautés modestes qui sont établies y sont faiblement attractives, leur enclavement ne permet pas non plus aux tribus nomades d'y mener des razzias. Nul besoin pour ces communautés de se fortifier face à un adversaire improbable, jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. du moins.

L'évolution au tournant de l'ère chrétienne : quelle résilience urbaine ?

Jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., la région du Ḥaḍramawt se définit par une unité culturelle admise sur la base d'une langue commune, de cultes communs et d'une homogénéité dans la culture matérielle¹¹³¹. En dépit de cette unité, la région du wâḍi Ḥaḍramawt ne semble pas réellement intégrée à la vie politique du royaume ḥaḍrami. Celle-ci est centrée sur la région située en bordure du Ramlat as-Sab'atayn (Shabwa, wâḍi Jirdân, wâḍi Mayfa'a). Vers les II^e-I^{er} siècles av. J.-C., une série de conflits opposent le royaume du Ḥaḍramawt à celui de Qatabân¹¹³². Plusieurs sites disparaissent à cette époque : ceux du wâḍi al-'Ayn (al-Quff, aṣ-Ṣafil I, Laqlât, Marâwiḥ)¹¹³³, Ḥurayḍa, Bi'r Ḥamad, au moins partiellement¹¹³⁴, peut-être Mashgha, la plupart des sites du wâḍi Masîla (Makaynûn, Hajar, az-Zâlîf), parfois marqués par un niveau d'incendie (Raybûn I, Raybûn V par exemple).

Certains subissent manifestement les conséquences d'événements brutaux (pensons à l'incendie de Raybûn) ; les autres disparaissent sans qu'une raison historique précise puisse être avancée. Dans la région de Makaynûn, alors que le site principal disparaît vers le I^{er} s. av. J.-C., un petit site d'habitat d'un hectare lui succède à al-Hâwî, à proximité de périmètres irrigués antiques établis à une altitude bien supérieure à celui qui entoure

¹¹³¹ J.-F. Breton, 1980 b ; S. A. Frantsouzzoff, 2001 b, p. 61.

¹¹³² M. Arbach & M. Bâfaqih, 1999, p. 119. Ce sont les campagnes du Ḥaḍramawt contre Qatabân mentionnées dans RÉS 4932, Pi. Ḥuwaydar 1 et MuB 673, puis celles qui transparaissent dans MAFY-Raybûn 6 et peut-être RÉS 4336.

¹¹³³ A. V. Sedov, 1996 c.

¹¹³⁴ A. V. Sedov, 1995 b, p. 110.

Makaynûn. Doit-on supposer que Makaynûn fut abandonné en raison d'un système hydraulique devenu obsolète ? La différence de taille entre Makaynûn et le site d'al-Hâwî suppose une communauté bien moins importante. Les écoulements ne sont alors peut-être plus en mesure d'assurer la subsistance d'une large population. Ce fait, élargi à l'ensemble de la région, pourrait expliquer cette désaffectation généralisée.

c - Dans le reste du royaume : des sites intégrés à la sphère politique

La façade désertique et maritime du royaume du Ḥaḍramawt semble plus rapidement intégrée au sein d'une entité contrôlée par un site central, Shabwa. Les sites du wādî Jirdân forment, à partir du milieu de la première moitié du VII^e s. av. J.-C. une étape potentielle sur les pistes allant de Shabwa à Qatabân. À partir du IV^e-III^e s. av. J.-C., des sites méridionaux et côtiers font leur apparition. Dès cette période, des populations ḥaḍramies s'établissent sur le site côtier de Khawr Rûrî dans le Ḥaḍramawt ; le souverain ḥaḍrami charge un *kabîr* de fortifier Naqb al-Hajar, étape intermédiaire entre la côte et la capitale ḥaḍramie. Par ailleurs, une occupation est attestée à Shiḥr-Est¹¹³⁵, probable relais côtier. Ces éléments pourraient trouver une explication logique dans la volonté du souverain de maîtriser de nouvelles voies commerciales qui se développeraient par cabotage à cette époque. L'encens du Ḥaḍramawt serait ainsi transporté par cabotage et par voie terrestre le long du wādî Mayfa'a, transitant ensuite, *via* la ville nouvellement développée de Naqb al-Hajar, jusqu'à la capitale Shabwa avant d'être redirigé vers le nord par voie caravanier.

Au I^{er} s. av. J.-C., la fondation de Bi'r 'Alî et la fortification de la passe d'al-Binâ', l'antique Qalat (RÉS 2687) consacrent la primauté de cette voie maritime d'acheminement de l'encens depuis les régions productrices du Ḥaḍramawt et du Mahra jusqu'à Shabwa. À cette période, un petit site côtier comportant une vaste structure ayant pu servir d'entrepôt est également fondée à al-Musayna'a, sur la côte du Ḥaḍramawt¹¹³⁶ et semble confirmer la persistance d'une activité de cabotage. Ce n'est que vers le milieu du I^{er} s. ap. J.-C., lorsque le site de Khawr Rûrî est entièrement réaménagé et que le port de Bi'r 'Alî entame une période de croissance rapide, que le commerce maritime prend définitivement le pas sur le commerce caravanier.

Ainsi, et contrairement aux sites de l'intérieur, la majorité des sites ḥaḍramis de la bordure ouest du royaume et de la côte sont rapidement intégrés dans un territoire placé directement sous l'emprise du souverain, par leur rôle stratégique à la frontière du royaume qatabânite puis par leur place sur les voies commerciales. Au début de l'ère chrétienne, le

¹¹³⁵ A. Rougeulle, 1999.

¹¹³⁶ A. Rougeulle, 1999, p. 128 : site implanté env. 125 km à l'est de Shiḥr. La structure que nous avons pu visiter s'apparente aux constructions établies au pied et au sommet du Ḥuṣn al-Ghurâb, à Bi'r 'Alî. Elle est datée des I^{er} s. av./ap. J.-C. : un vaste bâtiment d'environ 50 x 30 m est bâti au moyen de gros blocs de basalte dégrossis et liés avec un mortier rose dense et abondant. Quelques chaînages emploient des pierres calcaires équarries finement taillées (bordure de la face externe lissée délimitant un rectangle simplement piqueté).

pouvoir du souverain ḥaḍrami s'accroît considérablement, à la faveur du déclin de Qatabân. Le souverain reprend le titre de *mukarrib*, mène des expéditions contre Qatabân et dans le Jawf (Haram 10, Ja 643), étend son contrôle sur le commerce des aromates. Le Ḥaḍramawt intérieur est intégré à cette entité. Si nombre de sites de l'intérieur ont disparu, les sites de la portion occidentale du wâḍi Ḥaḍramawt se développent (Fig. 78 f). C'est ainsi que des habitants des villes de Shibâm et 'Uqrân effectuent le pèlerinage au temple de Sayîn à Shabwa (RF-Alîm 1 ; RÉS 3512).

Aux III^e et IV^e s., le réseau urbain du royaume du Ḥaḍramawt se transforme profondément à la suite d'une succession de campagnes militaires menées par Saba' d'abord, contre Shabwa et Bi'r 'Alî (cf. *supra*), puis par le royaume ḥimyarite, contre Shabwa et les sites du wâḍi Ḥaḍramawt (Ṣawa'rân, 'Uqrân, Shabwa, Raṭghat, Maryamat, Tarîm, Say'ûn, Ḥadib et Shibâm)¹¹³⁷. Certains de ces sites ne sont plus mentionnés dans la documentation postérieure. Rien ne permet de préciser si ces villes subsistent en tant que telles ou si l'occupation décline durant les derniers siècles préislamiques. En bordure du Ramlat as-Sab'atayn, seul 'Abadân se développe. Dans le Sud du Ḥaḍramawt, Mayfa'at (Naqb al-Hajar) bénéficie de la croissance du pouvoir yaz'anide et subsiste jusqu'au VI^e s. Sur la côte, seul Bi'r 'Alî se maintient bien qu'un déclin de son activité soit manifeste à partir du milieu du IV^e s.

¹¹³⁷ Deux campagnes sont détaillées dans diverses inscriptions, une première à la fin du III^e s., sous le règne de Shamar Yuhar'ish, roi de Saba' et dhû-Raydân (Sh 32), une seconde sous le règne de Dhamar'alî Yuhabirr roi de Saba' et dhû-Raydân, dans le premier quart du IV^e s. (Schm/Mârib 28, Ir 31 et Ir 32).

LA TIHÂMA ET LA RÉGION DE 'ADAN

SPÉCIFICITÉ DU CADRE RÉGIONAL

Cette région, en bordure de rift est isolée de l'intérieur de l'Arabie du Sud par une chaîne montagneuse au relief abrupt et disséqué. Les écoulements périodiques depuis la bordure montagneuse y sont nombreux, les déplacements y sont facilités par un relief relativement homogène et peu accidenté. Enfin, la mer offre un débouché commercial et une ressource potentielle. Les ressources minérales sont éloignées, en raison d'une couverture sédimentaire quaternaire généralisée sur la quasi-totalité de la plaine.

La région est caractérisée dès le début du II^e millénaire av. J.-C. par une culture matérielle homogène, la culture de Şabir, définie par un assemblage céramique spécifique¹¹³⁸. Cet horizon culturel a été reconnu depuis Sihî, site saoudien proche de la frontière yéménite jusqu'à l'arrière-pays de 'Adan (Şabir, Ma'layba). La poterie se distingue notamment par un brunissage au galet des parois intérieure et extérieure. Une évolution de la production céramique permet de distinguer deux périodes, l'une allant de l'extrême fin du III^e millénaire au XIII^e s. av. J.-C., l'autre du XIII^e au VIII^e s. av. J.-C.¹¹³⁹. Cette culture est tournée vers la mer Rouge (Nubie, Soudan oriental, Éthiopie) plus que vers l'intérieur des terres où les parallèles connus restent exceptionnels¹¹⁴⁰. Cette période est celle de l'essor d'une phase proto-urbaine régionale avec l'apparition d'un premier centre plurifonctionnel d'attraction régionale : Şabir. Néanmoins, les sites urbains n'apparaissent véritablement qu'avec les modifications des voies commerciales au début de l'ère chrétienne. Au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., les sites sont de nature plus modeste ; nous en verrons un exemple à travers l'étude d'al-Hâmid.

LES SITES

Voir la Fig. 83.

¹¹³⁸ B. Vogt & A. V. Sedov, 1997 ; 1998.

¹¹³⁹ V. Buffa, 2002 a ; 2002 b ; B. Vogt, V. Buffa & U. Brunner, 2002 ; B. Vogt, A. V. Sedov & V. Buffa, 2002.

¹¹⁴⁰ B. Vogt & A. V. Sedov, 1998, p.266-267; C. Phillips, 1998, p. 235 ; E. Keall, 2004.

ŞABIR ET LES SITES DE TIHÂMA À LA FIN DE L'ÂGE DU BRONZE

Coordonnées : 13° 00' 25" N - 44° 54' 47" E

Superficie : inconnue¹¹⁴¹.

Bibliographie indicative

- Doe D. B., 1965. « Pottery Sites near Aden », *Department of Antiquities (of Aden) Publication Bulletin Number 5*.
- Doe D. B., 1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson, p. 137-141.
- Hamilton R. A. B., 1943. « Archaeological Sites in the Western Aden Protectorate », *GeoJourn* 101/3, mars 1943, p. 113-114.
- Lankester Harding G., 1964. *Archaeology in the Aden Protectorates*, Department of technical Co-Operation, Londres, Her Majesty's Stationery Office, p. 20-22.
- Vogt B., 1995. « Jahresbericht 1994: Station Sanaa - Ausgrabungen und Forschungen », *AA* 1995/4, p. 863-867.
- Vogt B., 1996. « Jahresbericht 1995: Station Sanaa - Ausgrabungen und Forschungen », *AA* 1996/4, p. 632-640.
- Vogt B., 2003. « Unbekannte Kulturen am Golf von Aden: von den neolithischen Muschelhaufen bis zur spätbronzezeitlichen Stadt Şabir ». In Gerlach I. (éd.), *25 Jahre Ausgrabungen und Forschungen im Jemen, 1978-2003*, Hefte zur Kulturgeschichte des Jemen, Band 1, Sanaa, Print Art, p. 44-51.
- Vogt B. & Sedov A. V., 1997. « La culture de Sabr, sur la côte yéménite ». In Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 42-48.
- Vogt B. & Sedov A. V., 1998. « The Sabir culture and coastal Yemen during the second millennium BC - the present state of discussion », *PSAS* 28, p. 261-270.
- Vogt B., Sedov A. V. & Buffa V., 2002. « Zur Datierung der Şabir-Kultur, Jemen », *ABADY IX*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 27-39.

Localisation géographique

Şabir (que l'on trouve sous diverses vocalisations : Şabir, Şabr, Şubr ou Şubur) se situe dans la plaine au nord de 'Adan, à 4 km au sud de Laħj, en bordure du wâdî Tuban. Ce wâdî draine un bassin hydrographique de 5000 km². Des écoulements pérennes y sont signalés dans la première moitié du XX^e s.¹¹⁴².

Historiographie de la recherche

Le site fut repéré en avion par le Lieutenant Rickards en 1932, une visite y fut effectuée par ce dernier accompagné du Major Hamilton qui en rapporte une première description¹¹⁴³. Il signale, fait intéressant, que le wâdî Tuban est alors une rivière pérenne. Une prospection et plusieurs ramassages de surface y sont menés au tout début des années 1960 par G. Lankester Harding et D. B. Doe¹¹⁴⁴. Des premières fouilles y sont entreprises immédiatement après la guerre civile, en 1994. L'étude du site y est toutefois gênée par la

¹¹⁴¹ B. Vogt (2003, p. 48-49) mentionne une superficie totale de 1,5 x 2 km, soit 300 ha, correspondant à l'étendue couverte de tessons en surface. L'extension exacte du site d'habitat aggloméré au sein de cet espace de 300 ha n'est cependant pas connue. Des prospections électromagnétiques y ont échoué en raison de concentrations de magnétites trop importantes dans le sol (B. Vogt & A. V. Sedov, 1998, p. 262).

¹¹⁴² R. A. B. Hamilton, 1943, p. 114.

¹¹⁴³ *Ibid.*, p. 113-114.

¹¹⁴⁴ G. Lankester Harding, 1964, p. 20-22 ; D. B. Doe, 1965 ; 1971, p. 137-141.

présence de mines antichars dans les environs. Plusieurs campagnes de fouilles, menées conjointement par l'Expédition russe au Yémen et le *Deutsche Archäologische Institut*, s'y sont succédé sous la direction de B. Vogt et de A. V. Sedov¹¹⁴⁵.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Un habitat varié

L'habitat se présente sous des formes variées, ce sont tantôt des huttes, notamment en périphérie du site, qui apparaissent sous la forme de cercles de trous de poteau (Şabir 14), tantôt des structures d'habitat avec parois en claies (Şabir 1 et 2A), parfois des maisons en brique crue, comprenant généralement une cour bordée d'un mur contre lequel sont aménagées une ou deux pièces (Şabir 7, Şabir 8, Şabir 12, Şabir 25)¹¹⁴⁶.

Un complexe architectural

Dans le secteur Şabir 5, un vaste complexe architectural de 5000 m² a été partiellement dégagé (Fig. 84). Il est entouré d'un long mur d'enceinte et comporte de vastes enclos avec trous de poteau (présence de huttes) et des fosses de stockage creusées dans le sol. Trois bâtiments indépendants y ont été mis au jour, chacun formé de plusieurs nefs séparées par des piliers et flanquées de petites pièces adjacentes. Ces structures apparaissent tantôt comme de l'habitat, tantôt comme des ateliers (travail de l'os, de la coquille d'œuf d'autruche et de la coquille marine). L'une de ces structures, plus vaste et comportant plusieurs centaines de jarres de stockage, est interprétée comme un sanctuaire sur la base d'une architecture similaire à celle des premiers sanctuaires de la bordure du Ramlat as-Sab'atayn¹¹⁴⁷. Cette interprétation reste hypothétique. Il est également possible d'y voir la résidence d'un personnage important. Le travail de l'ivoire et d'ossements d'espadon y est attesté. Au centre du complexe, un petit sanctuaire a été fouillé, il comportait quelques idoles en pierre et des céramiques avec offrandes alimentaires. L'occupation de ce complexe est datée du XII^e-X^e s. av. J.-C.¹¹⁴⁸.

La fonction artisanale

La présence d'ateliers de potiers est attestée par de nombreux amas de ratés de cuisson et des fours de potiers dans le secteur de Şabir 2. L'énorme quantité de céramique trouvée sur le site en fait un centre de production majeur d'échelle régionale. Ces productions inondent l'ensemble de la plaine côtière de la Tihâma jusque Sihî, en Arabie

¹¹⁴⁵ B. Vogt, 1995 ; 1996 ; 2003 ; B. Vogt & A. V. Sedov, 1997 ; 1998 ; B. Vogt, A. V. Sedov & V. Buffa, 2002.

¹¹⁴⁶ B. Vogt & A. V. Sedov, 1998, p. 262.

¹¹⁴⁷ B. Vogt, 2003, p. 49.

¹¹⁴⁸ B. Vogt, A. V. Sedov & V. Buffa, 2002, p. 33-34.

Saoudite. Par ailleurs, un atelier de métallurgie serait attesté par la concentration de cendres et de fragments de bronze en bordure nord-est du site (Şabir 6)¹¹⁴⁹.

Terroir et sphère d'activité

Lorsque le site atteint un stade de développement avancé vers le XIII^e s. av. J.-C., avec la construction du complexe architectural et le développement des ateliers, la palmeraie qui entoure Şabir semble en revanche se contracter. L'étude du site de Ma'layba, 5,4 km en aval de Şabir, a en effet révélé un arrêt de l'irrigation dans ce secteur à cette période. Les canalisations de Ma'layba indiquent une diminution progressive du volume d'eau transporté. Avec l'abandon possible des sites les plus en aval, il ne subsiste que ceux implantés à proximité du lit du wâdî et ceux en amont, comme Şabir¹¹⁵⁰. En dépit de ces événements, la mise en culture d'un périmètre irrigué est facilitée, dans la zone de Şabir, par des écoulements pérennes, augmentés de crues saisonnières. Un système d'irrigation tire ainsi profit d'un double apport, les eaux permanentes du *ghayl* et les sédiments fertiles transportés par le *sayl*¹¹⁵¹. Il semblerait qu'un tel système ait été rendu possible en déviant les eaux par un vaste déflecteur aménagé à 30 km en amont du site, à proximité d'al-'Anad¹¹⁵². La subsistance était ainsi assurée par l'agriculture et l'élevage. Les nombreux restes de poissons et les poids de filet trouvés sur le site attestent une stratégie de subsistance également tournée vers la mer.

Enfin, la production de céramique en masse ont sans doute fait de ce site un lieu de forte attraction pour les populations côtières voire celles de la rive opposée de la mer Rouge et du golfe de 'Adan.

L'organisation sociale

Plusieurs éléments mettent en lumière une structure sociale complexe et hiérarchisée à partir du milieu du II^e millénaire av. J.-C. à Şabir. Le complexe architectural d'une part révèle la présence de structures domestiques dominant par leur taille les structures légères installées en périphérie du site. Les pièces de stockage y révèlent une concentration importante des richesses par un groupe de population restreint, sorte d'élite ou de clergé selon que l'on confère à la structure Şabir 5C une nature domestique - voire palatiale - ou religieuse.

Cette structure sociale hiérarchisée pourrait d'autre part se refléter dans le vaste réseau d'irrigation qui se met en place au cours du II^e millénaire av. J.-C. Si, comme l'avance B. Vogt, des travaux importants sont requis 30 km en amont du site pour

¹¹⁴⁹ B. Vogt & A. V. Sedov, 1998, p. 263.

¹¹⁵⁰ B. Vogt, V. Buffa & U. Brunner, 2002 p. 26.

¹¹⁵¹ *Ibid.*, p. 25.

¹¹⁵² *Ibid.*, p. 26.

permettre le développement des réseaux hydrauliques, la présence d'une élite en mesure de financer et de coordonner cette entreprise semble indispensable.

Enfin, la présence des vastes ateliers de potiers indique l'existence d'une catégorie sociale qui a su s'extraire des tâches agricoles nécessaires à la subsistance de la communauté et qui tire profit du contrôle de cette production.

Synthèse historique

Şabir, dont l'occupation a pu être datée avec précision entre le XIV^e et le IX^e s. av. J.-C., s'étendait dès le XIII^e s. sur une vaste superficie et concentrait les fonctions artisanale (céramique, métallurgie, ivoire, os, coquille), économique (concentration des denrées et probable redistribution, commerce de céramique et du produit de l'artisanat), administrative (présence d'une élite), et probablement religieuse. Le site était entouré d'une vaste oasis arrosée par les écoulements continus du wâdî Tuban ; il tirait profit des ressources marines et commerçait avec les populations des deux rives de la mer Rouge et du golfe de 'Adan. À ce titre, Şabir apparaît comme la plus ancienne ville actuellement connue en Arabie du Sud et centre principal de la région côtière, depuis Sihî jusqu'à l'arrière-pays de 'Adan.

Elle est l'aboutissement de plus d'un demi-millénaire d'aménagement des rives du wâdî Tuban, d'abord à quelques kilomètres en aval, dans les environs de Ma'layba, où un habitat composé de structures légères se développe au sein d'un périmètre irrigué dès la fin du III^e millénaire av. J.-C.¹¹⁵³. Les structures d'irrigation y tirent profit des écoulements pérennes. Sa population développe une culture céramique qui évolue progressivement vers les formes que l'on retrouve par la suite à Şabir. Aux XIV^e-XIII^e s. av. J.-C., le site de Şabir apparaît alors que celui de Ma'layba est moins densément occupé et que l'on y voit naître la seconde phase de la culture de Şabir, marquée par une production céramique différente. L'implantation du site de Şabir, plus en amont, répond à des exigences environnementales liées à une raréfaction des écoulements quelques kilomètres en aval¹¹⁵⁴. Ce n'est qu'alors que prend son essor une communauté urbaine organisée vivant de l'agriculture, de l'élevage, de la pêche, de l'artisanat et du commerce à longue distance. Ce dernier est cependant principalement tourné vers les partenaires de la Corne de l'Afrique¹¹⁵⁵ ; à de très rares exceptions près¹¹⁵⁶, aucune céramique caractéristique de la culture de Şabir n'a été retrouvée sur les sites des Hautes-Terres yéménites ou sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn, et inversement.

¹¹⁵³ V. Buffa, 2002 ; B. Vogt, V. Buffa & U. Brunner, 2002 ; B. Vogt, A. V. Sedov & V. Buffa, 2002.

¹¹⁵⁴ B. Vogt & A. V. Sedov, 1998, p. 267 ; B. Vogt, V. Buffa & U. Brunner, 2002, p. 26.

¹¹⁵⁵ B. Vogt & A. V. Sedov, 1998, p. 266.

¹¹⁵⁶ Un tesson caractéristique des assemblages de Şabir à Ma'rib, un à Hajar Yahirr et un tesson de céramique peinte de Raybûn à Şabir (B. Vogt & A. V. Sedov, 1998, p. 266-267).

La combinaison d'un environnement particulièrement favorable et d'échanges croissants fut, semble-t-il, le moteur de cette urbanisation alors que les sites prennent jusque-là la forme d'amas coquilliers ou de villages agricoles.

La similitude avec certains traits de la culture matérielle qui se développe en Éthiopie et en Érythrée à cette même période a amené B. Vogt et A. V. Sedov à envisager la possibilité d'une culture influencée par la Corne de l'Afrique plus que par les Hautes-Terres yéménites avec lesquelles la culture matérielle ne présente pas de parallèle. L'hypothèse d'un fonds ethnique, voire linguistique (kûshitique) commun a également été envisagé¹¹⁵⁷.

Des traces d'incendie en plusieurs points du site de Şabir indiqueraient une destruction violente vers le IX^e s. av. J.-C.¹¹⁵⁸ La culture s'étend en même temps que son site éponyme, aux IX^e-VIII^e s. av. J.-C., peu de temps avant que les Sabéens n'apparaissent dans la Tihâma, notamment à al-Hâmid. Aucun lien de causalité entre les deux événements ne peut être clairement établi¹¹⁵⁹.

¹¹⁵⁷ B. Vogt & A. V. Sedov, 1997, p. 44.

¹¹⁵⁸ B. Vogt, 2003, p. 51.

¹¹⁵⁹ Si un tesson inscrit d'une lettre sabéenne a été trouvé à Şabir, il est tout à fait probable qu'il soit à mettre en relation avec la faible occupation qui persiste sur le site durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. (C. Phillips, 2005, p. 191).

AL-HÂMID ET LES ÉTABLISSEMENTS À L'ÂGE DU FER

Coordonnées : 14° 58' 20" N - 43° 22' 30" E

Superficie : 9 ha¹¹⁶⁰

Bibliographie indicative

- Al-Radi S. & Stone F., 1983. « Surveys of the North Yemen Tihamah », *PSAS* 13, p. 101-102.
- Beeston A. F. L., 1995. « Sabaeans in the Tihâma », *AAE* 6, p. 241-242.
- Jamme A., 1981. « Pre-Islamic arabian Miscellanea ». In Stiegner R. G. (éd.), *Al-Hudhud, Festschrift Maria Höfner zum 80. Geburtstag*, Graz, Karl-Franzens Universität, p. 95-97.
- Phillips C., 1997. « Al-Hâmid: a route to the Red Sea? ». In Avanzini A. (éd.), *Profumi d'Arabia, Saggi di Storia antica*, 11, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, p. 287-295.
- Phillips C., 1998. « The Tihâmah c. 5000 to 500 BC », *PSAS* 28, p. 236.
- Phillips C., 2005. « A preliminary description of the pottery from al-Hâmid and its significance in relation to other pre-Islamic sites on the Tihâmah », *PSAS* 35, p. 177-193.
- Robin Ch., 1995 b. « La Tihâma yéménite avant l'islam : notes d'histoire et de géographie historique », *AAE* 6, p. 223-224.

Localisation géographique

Al-Hâmid se situe à environ 19 km au sud-est de Bâjil, en rive droite du wâdî Sihâm, au sud-ouest du jâbal al-Dhâmir. Implanté dans un milieu de steppe arborée, il couvre une superficie totale d'environ 30 ha, au pied des escarpements montagneux.

Historiographie de la recherche

Sur les conseils du qâdî Ismâ'il al-Akwa', A. Jamme visite le site en 1975, accompagné de A. N. Sari en 1976. Six inscriptions sabéennes y sont alors relevées¹¹⁶¹. Une prospection de la Tihâma effectuée en 1982 permet à Salma al-Radi et F. Stone de faire une première description des vestiges archéologiques¹¹⁶². Plusieurs campagnes de fouilles y sont menées à partir de 1994 par la *British Archaeological Mission to Yemen* (BAMY) sous la direction de C. Phillips ; une prospection de ses alentours est également entreprise¹¹⁶³. Ces données offrent une vue relativement complète de la nature du site.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

L'habitat aggloméré

le cœur du site mesure environ 300 x 300 m ; plusieurs complexes architecturaux y ont été mis au jour, comportant des structures d'habitat avec de grands enclos ou cours (Fig. 85). Ces complexes alternent avec quelques enclos et structures d'habitat isolées. La densité

¹¹⁶⁰ C. Phillips mentionne une superficie de 30 ha pour l'extension maximale du site d'al-Hâmid (1997, p. 289). Toutefois, la zone d'habitat aggloméré ne mesurerait que 300 x 300 m soit environ 9 ha (C. Phillips, 2005, p. 179).

¹¹⁶¹ A. Jamme, 1981.

¹¹⁶² S. al-Radi & F. Stone, 1983.

¹¹⁶³ C. Phillips, 1997 ; 1998 ; 2005.

y est assez variable, souvent lâche. Les zones périphériques présentent les vestiges de petites structures isolées s'apparentant à des huttes (*area D*)¹¹⁶⁴.

La fonction religieuse

Un temple aménagé sur plate-forme y a été dégagé. Cette structure, entourée de pièces annexes, peut être identifiée au sanctuaire d'Almaqah et de dhât-Himyam, divinités sabéennes mentionnées dans les inscriptions d'al-Hâmid (Ja 2892, Ja 2893, Ja 2894, Ja 2895 et Ja 2896). Ces textes, par leur graphie archaïque, permettent d'en dater l'activité des VII^e-VI^e s. av. J.-C. au plus tard.

L'organisation sociale

Les rares inscriptions ne nous renseignent que très partiellement sur l'organisation sociale d'al-Hâmid. Les dédicaces ne mentionnent que quelques personnages se définissant par un lien de filiation (Ja 2893, Ja 2895, Ja 2896). Le texte Ja 2896 complète toutefois cette information par la mention d'un lignage sabéen important, fréquemment attesté dans le royaume de Saba', celui de Gadan¹¹⁶⁵. Si la nature de l'habitat suggère l'existence de différentes classes sociales, rien ne peut-être affirmé sur la nature de la population sabéenne du site.

Pour reprendre la formule d'A. F. L. Beeston :

*« All this attests the presence of an early community there which, though perhaps not ethnically Sabaeen, was at any rate politically adherent to the Sabaeen federation »*¹¹⁶⁶.

Synthèse historique

Al-Hâmid est le site d'habitat de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. le mieux documenté en Tihâma et le plus important connu jusqu'à présent. Il apparaît comme un site d'habitat relativement vaste – en comparaison avec les sites contemporains – mais de faible densité avec une concentration de l'habitat le moins modeste autour du sanctuaire. Il s'apparente plus à une bourgade étendue qu'à une véritable ville, ne concentrant finalement que peu de fonctions (religieuse, peut-être administrative). Le matériel provenant du site est homogène et n'indique qu'une seule période principale d'occupation qui commencerait vers le IX^e s. av. J.-C.¹¹⁶⁷. Le site est abandonné dans le courant du VI^e s. av. J.-C.¹¹⁶⁸.

¹¹⁶⁴ C. Phillips, 2005, p. 179.

¹¹⁶⁵ Ch. Robin, 1995 b, p. 223.

¹¹⁶⁶ A. F. L. Beeston, 1995, p. 241-242.

¹¹⁶⁷ C. Phillips, 2005, p. 179, 184.

¹¹⁶⁸ Les formes céramiques présentent de nombreux parallèles avec l'assemblage trouvé dans la dernière phase d'occupation de Yalâ, datée des VIII^e-VI^e s. av. J.-C. mais aucun, en revanche, avec le site de Madinat al-Ahjur, sur les Hautes-Terres, daté de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Les parallèles établis avec les céramiques de Hajar Ibn Humayd ne sont jamais postérieurs au niveau K, daté du VI^e s. av. J.-C. (C. Phillips, 2005, p. 183).

La prospection régionale menée par C. Phillips permet d'avancer quelques hypothèses relatives au mode de peuplement régional durant cette période. À 14 km en aval, un autre site s'apparente à celui d'al-Hâmid, le site de Wâqir. Une inscription sur table à libation trouvée *in situ* mentionne Almaqah et 'Athtar, témoignant de la présence du culte de la divinité tutélaire du panthéon sabéen. Un habitat extensif y est signalé. Ce site abritait ainsi une communauté agricole assez semblable à celle d'al-Hâmid ; le matériel céramique révèle une contemporanéité des deux occupations. À proximité de l'embouchure du wâdî Sihâm sur la mer Rouge, un amas coquillier présente une céramique comparable, *Midden 2*.

Cette répartition montre une série de communautés aux stratégies de subsistance complémentaires, tirant un profit optimal d'un environnement contraignant où seuls les abords du wâdî Sihâm et de la côte permettent le développement d'implantations sédentaires. Une carte des distances-coûts réalisée autour des sites d'al-Hâmid et de Wâqir (Fig. 86) montrent qu'ils sont séparés l'un de l'autre par une distance couverte en trois heures de marche, soit un intervalle de temps deux fois plus élevé que dans le wâdî Jirdân et presque une fois et demie plus élevé que dans le Ḥaḍramawt oriental. Ceci pourrait être à mettre en relation avec une stratégie de subsistance orientée vers un pastoralisme, plus gourmand en espace et justifié par le climat aride et sec de la Tihâma.

Plusieurs hypothèses ont été émises pour expliquer une présence sabéenne dans la Tihâma. En 1983, F. Stone et S. al-Radi y voyaient une étape sur la route commerciale menant des Hautes-Terres à l'Éthiopie¹¹⁶⁹ ; en 1995, A. F. L. Beeston proposait d'y voir soit un poste avancé sabéen destiné à contrôler un axe de circulation menant à la mer Rouge, soit un site sabéen marginal dans un réseau d'implantation vaste et relativement lâche¹¹⁷⁰ ; C. Phillips enfin interprète al-Hâmid et Wâqir comme deux sites aux fonctions doubles de communautés agricoles et d'étapes facilitant les communications entre Hautes-Terres et Éthiopie¹¹⁷¹. Cet élément d'étape sur une voie – parfois dite commerciale – entre le cœur du royaume sabéen et l'Éthiopie n'est pourtant pas élémentaire et reste difficile à prouver. Des parallèles céramiques sont certes établis entre al-Hâmid et Yéha, en Éthiopie, mais rien ne prouve la présence d'un unique centre de production et donc d'échanges réguliers entre les deux aires géographiques¹¹⁷² ; des communautés sabéennes sont attestées en Éthiopie mais la nature de cette présence est mal connue et des mouvements de migration réguliers entre les deux sphères ne sont pas attestés. Les axes de circulation sont mal connus. Le wâdî Sihâm représente un axe de circulation privilégié depuis les Hautes-Terres jusqu'en Tihâma mais ni plus ni moins que les wâdîs Surdud et Zabîd. Cette fonction de relais ne peut être considérée comme certaine, la présence sabéenne procéderait plutôt d'un phénomène

¹¹⁶⁹ S. al-Radi & F. Stone, 1983, p. 101.

¹¹⁷⁰ A. F. L. Beeston, 1995, p. 242.

¹¹⁷¹ C. Phillips, 1997, p. 293.

¹¹⁷² A. Porter, 2004.

d'expansion qui touche l'ensemble de l'Arabie du Sud à cette époque. La communauté sabéenne d'al-Hâmid s'apparente, de ce point de vue, à celles signalées à Raybûn ou dans le Ḥaḍramawt oriental par exemple.

La pénétration sabéenne n'est toutefois pas sans conséquence sur le plan culturel. De même qu'à Raybûn, cette période correspond à l'apparition d'un nouvel assemblage céramique à al-Hâmid d'une part mais aussi dans une grande partie de la Tihâma (Kashawba, al-Ḥuwayra, al-Midamman); tout en perpétuant certaines techniques céramiques de Ṣabir, de nombreuses nouveautés sont introduites. Il conviendrait de savoir, comme l'évoque C. Phillips, si ces deux cultures se succèdent ou se chevauchent, et de cerner le rôle qu'a pu jouer l'implantation de populations sabéennes dans ce phénomène¹¹⁷³.

Durant le I^{er} millénaire av. J.-C., aucun véritable site urbain n'est à ce jour connu en Tihâma. Si les stratégies de subsistance développées durant la période de Ṣabir perdurent après l'abandon du site éponyme, aucun site, à notre connaissance, ne le relaie en tant que centre de production artisanale et centre administratif régional dominant, avant que ne se mettent en place les grandes voies commerciales maritimes du I^{er} siècle et que n'apparaisse, dans l'arrière-pays montagneux, le site d'as-Sawâ. Ceci est peut-être lié à la domination sabéenne dans un premier temps; aucune explication ne peut être avancée pour la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., période pour laquelle aucun site urbain n'est connu.

Le mode de peuplement mis en évidence le long du wâdî Sihâm se retrouve plus au sud, le long du wâdî Rimâ', en bordure duquel ont été repérés des sites agricoles contemporains d'al-Hâmid : Kashawba' et al-Ḥuwayra. Plusieurs amas coquilliers de cette période sont également signalés, notamment sur la presqu'île de Ṣalîf ou à proximité d'al-Midamman¹¹⁷⁴. Il est vraisemblable que ce modèle de peuplement se répète sur la plupart des wâdîs de la Tihâma, avec une série de sites agricoles au débouché des montagnes et des populations vivant de ressources maritimes à leurs embouchures, au cours du I^{er} millénaire av. J.-C.

¹¹⁷³ C. Phillips, 2005, p. 191.

¹¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 189-190.

AL-MAKHÂ (MKHWN, MAKHWÂN) ET LES SITES PORTUAIRES DU DÉBUT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

Coordonnées : 13° 19' 07" N - 43° 14' 47" E
Superficie : inconnue¹¹⁷⁵

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 51.
- Casson L., 1989 a. *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, Princeton University Press, p. 62-65, 147-148, 151-156.
- Casson L., 1989 b. « South Arabia's Maritime Trade in the First Century A.D. ». In Fahd T. (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel, Actes du colloque de Strasbourg 24-27 juin 1987*, Strasbourg, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, p. 187-194.
- Robin Ch., 1976. « Résultats épigraphiques et archéologiques de deux brefs séjours en République Arabe du Yémen ». *Semitica* 26, p. 184.
- Robin Ch., 1995 b. « La Tihâma yéménite avant l'islam : notes d'histoire et de géographie historique », *AAE* 6, p. 224-225.

Localisation

Un site côtier de Tihâma apparaît sous le nom de Makhwân dans la toponymie sudarabique à partir du IV^e s. Il est identifié, d'après le contexte des inscriptions et la similitude des toponymes, avec l'actuelle al-Makhâ¹¹⁷⁶, mieux connue en Occident sous le nom de Moka. Il est probable que ce site soit celui qui apparaît dans les récits des auteurs classiques sous le nom de Muza¹¹⁷⁷. La présence d'un village nommé Mawza', à 30 km du port d'al-Makhâ a incité certains auteurs à y voir un site d'habitat relié au port et situé dans l'arrière-pays¹¹⁷⁸. Si l'identification est exacte, le site serait ainsi implanté dans la partie méridionale de la plaine côtière de la Tihâma, non loin de l'embouchure du wâdi Mawza'.

Historiographie de la recherche

Aucune reconnaissance des vestiges préislamiques du port n'a été effectuée sur le site ou dans ses environs. Les données et interprétations se fondent uniquement sur les quelques inscriptions mentionnant le site et sur les récits de Plin l'Ancien, du *Périple de la mer Érythrée* et de Cl. Ptolémée.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Le port d'al-Makhâ apparaît sous deux angles contrastés, reflets de la nature des sources disponibles. Les trois premiers siècles de son occupation ne sont évoqués qu'à

¹¹⁷⁵ Le site antique n'est pas localisé. Les coordonnées proposées sont celles de l'actuelle al-Makhâ et la superficie du site est inconnue.

¹¹⁷⁶ 'A. H. al-Sheiba, 1988, p. 51. Peut-être doit-il être recherché plus exactement dans le village de Waḥija, quelques kilomètres plus au sud ('A. 'Alī Sa'īd, 1995, p. 272, 276 n. 21).

¹¹⁷⁷ Sur l'identification de Muza avec al-Makhâ, voir L. Casson, 1989 a, p. 147.

¹¹⁷⁸ L. Casson, 1989 a, p. 148.

travers les récits des auteurs classiques, les trois siècles suivants uniquement dans les inscriptions sudarabiques.

Une fonction économique et commerciale

Pline l'Ancien (*Hist. Nat.* VI, 26, 9) mentionne pour la première fois le site en tant que *portus* au milieu du I^{er} s., sans lui accorder de réelle importance sur les routes de l'Inde, lui préférant les ports d'Ocelis (Shaykh Sa'îd) et de Cane (Bi'r 'Alî). Le *Périple de la mer Érythrée*, dont le récit est daté de la même époque mais dont les sources sont probablement plus récentes, fait état d'un *emporion*, où sont échangés de nombreux produits¹¹⁷⁹. Aucune structure architecturale d'amarrage n'est aménagée, les navires étaient ancrés ou échoués sur un banc de sable dépourvu de récifs coralliens. Au II^e s., Cl. Ptolémée le qualifie toujours d'*emporion*. De ces sources, on ne peut qu'avancer la présence d'un habitat aggloméré et de quelques entrepôts nécessaires au stockage des produits importés (vêtements, épices, aromates, vin, céréales, produits de luxe destinés au souverain) et exportés (myrrhe, albâtre). Le *Périple de la mer Érythrée* précise que ce port est également une place de marché¹¹⁸⁰ et un atelier de fabrication de lances¹¹⁸¹. Ainsi, en dehors de fonctions artisanales, commerciales et économiques dominantes, aucune fonction défensive, administrative, politique ou religieuse ne peut être conférée à al-Makhâ aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Une fonction portuaire et défensive

L'occupation et la fonction portuaire du site se maintient jusqu'au IV^e s., période à laquelle l'inscription Ir 28 mentionne la halte d'une ambassade ḥimyarite à son retour d'Éthiopie. Le site est mentionné au VI^e s. dans Ry 507, Ry 508 et Ja 1028 sans que son rôle portuaire ne soit spécifié. En revanche, une église y est mentionnée (Ry 508/3). Une fonction défensive peut être attribuée au site, au VI^e s. au moins, par la mention du toponyme Makhwân en tant que forteresse (Ry 507/5 : *mṣn't*) dans les conflits qui opposent le roi ḥimyarite Yûsuf As'ar aux Abyssins.

Le territoire

Les environs immédiats du site nous sont inconnus et il n'est pas possible de préciser la nature de son terroir éventuel ou des implantations périphériques placées dans sa sphère d'attraction. Sur le plan administratif et politique, al-Makhâ ne semble pas disposer d'une autonomie propre. Aux I^{er} et II^e s., elle dépend de l'autorité du souverain ḥimyarite, par l'intermédiaire du gouverneur de la région de la tribu Ma'âfir établi dans la ville d'as-Sawâ¹¹⁸².

¹¹⁷⁹ *Périple de la mer Érythrée*, § 24.

¹¹⁸⁰ *Ibid.*, § 24.

¹¹⁸¹ *Ibid.*, § 17.

¹¹⁸² *Ibid.*, § 22.

L'organisation sociale et nature du peuplement

Al-Makhâ est placée sous l'autorité d'un représentant du souverain ħimyarite établi à mi-chemin entre Zafâr et al-Makhâ, dans l'actuelle as-Sawâ. Le port est directement placé sous l'autorité royale et c'est par ses entrepôts que transitent de nombreux produits de luxe destinés au souverain¹¹⁸³. Il est possible qu'un fonctionnaire du roi ait été en charge de la gestion des échanges, comme c'est le cas dans le port de Khawr Rûrî. Ceci n'est toutefois valable qu'aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne. À partir du III^e s., le site est dominé par les Abyssins, qui font de la région de Ma'âfir (entre al-Makhâ et as-Sawâ) le point de départ de campagnes militaires contre la capitale ħimyarite, Zafâr (Ja 631). Les Abyssins sont repoussés vers la fin du III^e s.¹¹⁸⁴. D'après Ir 28, le port appartient au royaume de Ĥimyar au IV^e s. L'inscription Ry 507 nous apprend que la tribu chrétienne de Farasân y réside au début du VI^e s. ; elle est victime de la répression du souverain Yûsuf As'ar menée contre les populations chrétiennes du royaume ħimyarite en l'an 523 ; des Abyssins y résident également (Ry 507/5). Comme l'avance Ch. Robin, la région comprise entre le wâdî Rimâ', au nord de Zabîd, semble alors assez peuplée si l'on en croit le bilan des victimes des campagnes menées par le souverain ħimyarite : entre 12 500 et 14 000 morts, entre 9 500 et 11 000 prisonniers¹¹⁸⁵.

Synthèse historique

Le port d'al-Makhâ, l'antique Makhwân, se développe au I^{er} s. sur un site côtier non abrité mais apparaissant comme l'une des rares plages sans récif sur la côte. Si Pline ne le décrit que comme un mouillage et un éventuel site d'avitaillement, il atteint dès le milieu du I^{er} s. un niveau de développement avancé, en tant que port principal du royaume ħimyarite, placé sous l'autorité du souverain. Son activité est strictement contrôlée par le pouvoir si l'on en croit l'interprétation que fait L. Casson des termes désignant le port et son statut au I^{er} s. : *emporion nomimon*¹¹⁸⁶. Il est le seul port sudarabique de mer Rouge à pouvoir commercer la myrrhe¹¹⁸⁷. Le site n'est plus mentionné par aucune source au III^e s. Le développement du royaume aksumite, l'établissement du souverain à Adoulis¹¹⁸⁸ et l'extension abyssine en Tihâma ôte à al-Makhâ son statut de port royal ħimyarite ; les Abyssins privilégient probablement à la même époque le développement d'Adoulis, sur la côte érythréenne, au détriment de ce port désormais provincial. La rade continue toutefois de servir comme mouillage au IV^e s. et constitue l'un des deux ports d'arrivée privilégiés depuis la côte érythréenne, avec Shaykh Sa'îd, à proximité du détroit de Bâb al-Mandab.

¹¹⁸³ *Ibid.*, § 24.

¹¹⁸⁴ Ch. Robin, 1995 b, p. 228.

¹¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 230.

¹¹⁸⁶ L. Casson, 1989 a, p. 271.

¹¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 33.

¹¹⁸⁸ F. Villeneuve, C. Phillips & W. Facey, 2004, p. 168.

L'attraction d'al-Makhâ décline probablement avec le développement d'Adoulis d'une part mais aussi avec l'apparition d'un port romain sur l'île de Farasân au milieu du II^e s. et avec l'accroissement de la piraterie en mer Rouge à cette même époque. La période du milieu du II^e s. au milieu du III^e s. est celle d'une « réorganisation des réseaux commerciaux »¹¹⁸⁹ qui n'a pu qu'être défavorable à l'activité d'al-Makhâ.

La ville – qui n'est probablement alors plus qu'une bourgade – ne réapparaît qu'au VI^e s., comme l'un des deux sites choisis par la flotte aksumite pour débarquer en Arabie du Sud. Elle constitue toujours un mouillage de prédilection, peuplé par la communauté chrétienne des Farasânites. Le site n'apparaît plus dans la documentation à la suite du règne de Yûsuf As'ar, au premier quart du VI^e s. Au X^e s., le port semble avoir perdu toute son importance puisqu'il n'apparaît pas dans le chapitre qu'al-Hamdânî consacre aux villes de la Tihâma dans *Şifa jazirat al-'Arab*.

Les sites portuaires himyarites

Deux autres sites portuaires sudarabiques sont attestés à côté d'al-Makhâ dans le golfe de 'Adan et sur les rives de la mer Rouge : 'Adan (l'antique dhû-'Adan dans la langue sudarabique et Eudaimôn Arabia chez les auteurs classiques) et Shaykh Sa'id (Maddabân dans les inscriptions sudarabiques ; Akila/Okêlis/Ocelis dans les sources classiques). Shaykh Sa'id serait l'actuel emplacement d'un mouillage attesté dans l'Antiquité sous le nom d'Akila chez Strabon¹¹⁹⁰, d'Ocelis chez Pline¹¹⁹¹ ou Okêlis dans le *Périple de la mer Érythrée*¹¹⁹². Situé en bordure de la baie de Ghurayra, à l'une des extrémités du détroit du Bâb al-Mandab, il s'agit, selon le *Périple de la mer Érythrée*¹¹⁹³ de la dernière station d'avitaillement pour les navires entreprenant leur voyage vers l'Inde. Au II^e s., Cl. Ptolémée évoque le site en tant que port de commerce (*emporion*). Tout comme al-Makhâ, après un développement au début du II^e s., il cesse d'apparaître dans les sources et connaît probablement une période de déclin en tant qu'*emporion*, pour des conditions similaires à celles évoquées à propos d'al-Makhâ. Sa position privilégiée en fait un mouillage et un lieu d'avitaillement encore fréquenté au VI^e s. Il réapparaît dans les inscriptions sudarabiques au début du VI^e s. conjointement à Makhwân (al-Makhâ) parmi les sites fortifiés en prévision d'une invasion axoumite. Précisons que lors de la visite qu'il fit des lieux en 1835, J. R. Wellsted n'y découvrit aucune trace d'occupation antique¹¹⁹⁴.

La présence d'un port à 'Adan est attestée avant celle des deux sites évoqués précédemment. Le jabal Shamsân, au pied duquel le site est établi, forme un abri naturel

¹¹⁸⁹ C. Phillips, F. Villeneuve & W. Facey, 2004, p. 246.

¹¹⁹⁰ *Géographie*, XVI, 5, 147.

¹¹⁹¹ *Hist. Nat.*, VI, 26, 104.

¹¹⁹² *Périple de la mer Érythrée*, § 25-26.

¹¹⁹³ *Ibid.*, § 25.

¹¹⁹⁴ J. R. Wellsted, 1838, p. 466.

contre les vents de mousson pour les navires et un amer pour les navigateurs. S'il est difficile de faire remonter son occupation au V^e s. av. J.-C. comme cela a parfois été avancé¹¹⁹⁵, un site attractif devait y être établi au moins au I^{er} s. av. J.-C., avant qu'il ne soit mis à sac à la fin de cette période¹¹⁹⁶. L'essor du port d'al-Makhâ porte probablement préjudice à une restauration rapide du site. Il semblerait toutefois que vers l'an 70, des commerçants 'adanis soient impliqués dans le commerce maritime ; une inscription trouvée à Koptos est l'oeuvre d'un personnage qui se dit *Adaneitês*¹¹⁹⁷.

Au II^e s., Cl. Ptolémée l'évoque comme port de commerce (*emporion*). Au III^e s., le port de 'Adan est également mentionné dans MAFRAY-al-Mi'sâl 5/17 ; il est qualifié de *hyq* (port)¹¹⁹⁸. Au IV^e s., il constitue l'un des rares ports de commerce actifs d'Arabie du Sud, avec Bi'r 'Alî. *L'Histoire Ecclésiastique* (3, 4) de Philostorge rapporte la construction d'une église à Adanê, à la suite du voyage de Théophile l'Indien, peut-être sous le règne et sur une initiative de Tha'rân Yuhan'im ; ce récit évoque également 'Adan comme une place commerciale importante pour les navires romains, qui s'y arrêtent fréquemment.

L'étude de ces trois ports permet d'élaborer plusieurs hypothèses qu'il conviendra de reprendre dans une perspective plus large. D'une part, le trafic maritime n'est pas inexistant sur la côte sudarabique avant que ne se mettent en place les échanges maritimes au long cours du I^{er} s. Le site de 'Adan- mais peut-être également Shaykh Sa'id et al-Makhâ - forme une étape dans le commerce de cabotage du I^{er} s. av. J.-C. au plus tard, s'ajoutant à Khawr Rûrî, Musayna'a, Shiḥr et Bi'r 'Alî. Par ailleurs, tout comme à Bi'r 'Alî, les sites portuaires ne se développent pas avec la prise de l'Égypte par Rome et la maîtrise de la mer Rouge, à la fin du I^{er} s. av. J.-C., comme cela est fréquemment avancé. Ces sites ne connaissent une croissance réelle qu'à partir de la seconde moitié du I^{er} s. ou au début du II^e s. Ceci semble avéré à 'Adan et Shaykh Sa'id, d'après la terminologie employée par les auteurs classiques pour définir ces sites ; le développement d'al-Makhâ pourrait être plus précoce, peut-être sous l'impulsion du pouvoir politique et la nécessité de concurrencer les ports ḥaḍramis. Enfin, l'instabilité politique de la Tihâma au III^e s. entraîne le rapide déclin des ports sudarabiques de la mer Rouge, au profit, probablement, d'Adoulis ou des îles

¹¹⁹⁵ A. Rougeulle (2001, p. 74) évoque un établissement qui remonterait au V^e s. av. J.-C., date évoquée par D. B. Doe (1965, p. 155) sur la base d'une étude céramique aujourd'hui obsolète, et par H. von Wissmann & M. Höfner (1953, p. 67-68) qui associent Eden et Kanné, mentionnés dans le livre d'Ézéchiel (27, 23), dont la rédaction daterait du VI^e s. av. J.-C., aux ports de Qâni' et 'Adan. L'étude du site de Bi'r 'Alî, l'antique Qâni', a montré l'impossibilité d'établir un tel rapprochement.

¹¹⁹⁶ Au I^{er} s., le récit du *Périple de la mer Érythrée* (§ 26) mentionne 'Adan sous le nom de Eudaimôn Arabia en tant que village côtier (*χώμη παραθαλάσσιος*). Toutefois, quelques lignes plus loin, il est précisé qu'en des temps plus anciens, ce site était une *polis* qui recevait les navires venant d'Inde et d'Égypte mais que César l'aurait mise à sac.

¹¹⁹⁷ G. Wagner, 1978, p. 278.

¹¹⁹⁸ Le toponyme est également attesté dans *CIH* 550 ; cette inscription est toutefois considérée comme un faux par H. von Wissmann (1968, p. 56).

Farasân, mais aussi de 'Adan, qui devient une étape maritime dominante au IV^e s., si l'on en croît l'*Histoire Ecclésiastique* de Philostorge.

AS-SAWÂ (S³WM, ŚAWWUM)

Coordonnées (approx.) : 13° 20' 50" N - 43° 55' 30" E

Superficie (forteresse) : 3 ha

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 30.
- 'Abdallah Y. M., 1995. « The city of al-Sawâ in the *Periplus of the Erythraean Sea* », *AAE* 6, p. 259-269.
- 'Alî Sa'id 'A., 1995. « The city of al-Sawâ: an archaeological/historical study », *AAE* 6, p. 270-276.
- Bâfaqih M. 'A., 1991. « Naqsh as-Sawâ : an-naş wal-târîkh ». In Université catholique de Louvain (éd.), *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans*, Publications de l'institut orientaliste de Louvain 39, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Peeters Press, p. 31-48.
- Casson L., 1989 a. *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, Princeton University Press, p. 62-63, 148-149.
- Robin Ch., 1991 a. « L'Arabie du Sud et la date du *Périple de la mer Érythrée* (nouvelles données) », *JA* 279/1-2, p. 9-12.
- Robin Ch., 1994 b. « Kulayb Yuha'min est-il le *Χολαιβοζ* du *Périple de la mer Érythrée* ? », *Raydân* 6, p. 91-99.
- Wissmann H. von, 1976 a. « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Aelius Gallus ». In Temporini H. & Haase W. (éds), *ANRW*, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband, Berlin-New-York, de Gruyter, p. 166-167.

Localisation géographique et topographique

As-Sawâ (ou al-Qudam) se situe à 22 km au sud de Ta'izz et à l'est d'al-Makhâ, sur les premiers contreforts des Hautes-Terres méridionales. Il domine le village actuel d'al-Râkiza. Durant l'Antiquité, ce site portait le nom de Śawwum dans les inscriptions sudarabiques, de Save dans l'*Histoire naturelle* de Pline (VI, 26, 104) et de Sauê dans le *Périple de la mer Érythrée* (§ 22). À l'époque rasûlide, on le retrouve sous le nom de Kharibat al-Yahûd (les ruines des Juifs)¹¹⁹⁹.

Historiographie de la recherche

Le site et ses environs ont fait l'objet d'une étude de magistère à l'université de Şan'a' par 'Abd al-Ghanî 'Alî Sa'id en 1986-1987. Une prospection du site et de ses environs fut entreprise¹²⁰⁰. L'inscription du village voisin d'al-Râkiza permet d'identifier le toponyme antique. Une visite de ce village par Ch. Robin en 1990 a permis d'en améliorer la lecture¹²⁰¹.

¹¹⁹⁹ Muḥamad Jâzim (CEFAS, Şan'a'), communication personnelle. Cette explication pourrait trouver sa justification dans une occupation du site postérieure aux dernières mentions épigraphiques connues, datées du III^e s. ; elle se serait prolongée au cours de la période monothéiste (à partir du milieu du IV^e s.).

¹²⁰⁰ 'A. 'Alî Sa'id, 1995.

¹²⁰¹ Ch. Robin, 1994 b.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

La zone d'habitat aggloméré est évoquée sans détail¹²⁰², comme une zone aux constructions denses, pillée, au pied d'une forteresse dominant le site et mesurant 300 x 100 m.

La fonction administrative et politique

Elle est attestée au I^{er} s. par la mention d'un membre de la tribu dhû-Ma'âfir dans l'inscription Shar'abî-as-Sawâ 1 qui pourrait s'apparenter au personnage nommé Cholaibos dans le *Périples de la mer Érythrée* (§ 22)¹²⁰³. Ce dernier est cité comme gouverneur (τύραννος) – que Ch. Robin assimile à un probable *qayl*¹²⁰⁴ – résidant dans la ville de Sauê. Si cette identification est exacte, le palais Shab'ân des *banû* dhû-Ma'âfir, mentionné dans l'inscription Shar'abî-as-Sawâ 1/5, pourrait être le siège du gouverneur de la région au I^{er} s.

Au III^e s., le site apparaît toujours comme un pôle politique majeur, non plus siège de la tribu de Ma'âfir, mais des Abyssins établis en Tihâma. Ce site serait alors la résidence du fils du négus, contrôlant les possessions arabiques du souverain aksumite. Ces données apparaissent dans l'inscription *CIH 314+954*, mentionnant notamment l'envoi d'une ambassade abyssine et Ja 585 qui évoque la réception, à as-Sawâ, d'une ambassade du roi de Saba' et dhû-Raydân envoyée aux Abyssins installés dans la ville de Šawwum¹²⁰⁵.

La fonction défensive

La forteresse borde le sommet d'un escarpement qui offre une fortification naturelle ; il est renforcé d'un rempart par endroits. Cette forteresse renferme plusieurs structures en pierre ; des tessons incisés de lettres sudarabiques ont été ramassés en surface et permettent de dater la forteresse¹²⁰⁶. Celle-ci mesure près de 3 ha en superficie. Plusieurs citernes y sont aménagées.

La fonction religieuse

Deux temples sont signalés dans la zone de la forteresse, l'un en partie haute, l'autre en partie basse, sans plus de détail¹²⁰⁷. Par ailleurs, l'inscription Shar'abî-as-Sawâ 1/5 évoque la construction d'un temple consacré à dhû-Samâwî, dieu d'Amîr, dans la plaine, à proximité d'as-Sawâ.

¹²⁰² Y. 'Abdallah, 1995, p. 262.

¹²⁰³ Ch. Robin, 1994 b.

¹²⁰⁴ *Ibid.*, p. 96.

¹²⁰⁵ Ch. Robin, 1989, p. 153-154.

¹²⁰⁶ Y. 'Abdallah, 1995, p. 263.

¹²⁰⁷ *Ibid.*, p. 263.

Le territoire

Le bassin versant du wâdî Kulayba, qui coule à proximité d'as-Sawâ, est l'un des plus arrosés d'Arabie du Sud ; ses environs sont particulièrement fertiles et propices au développement d'un terroir. Outre le contrôle d'un terroir agricole, l'ensemble du territoire de la tribu de Ma'âfir fut probablement dirigé, au moins aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne, depuis as-Sawâ, territoire qui s'étendait jusqu'à 40 km au nord-ouest de Ta'izz et à la région du jabal Šabir¹²⁰⁸. D'après le *Périple de la mer Érythrée* (§ 24-25), on sait que les ports de Muza (al-Makhâ) et d'Okêlis (Shaykh Sa'îd) étaient également placés sous le contrôle du souverain ḥimyarite par l'intermédiaire de son gouverneur établi à as-Sawâ. Ce site apparaît donc comme une capitale régionale ḥimyarite dans un premier temps, abyssine au III^e s.

L'organisation sociale

Nous avons eu l'occasion de mentionner la présence de deux types de dirigeants à as-Sawâ : un probable *qayl* de la tribu de Ma'âfir aux I^{er}-II^e s. ; un dirigeant abyssin au III^e s. ; nul besoin d'y revenir.

Si la hiérarchie sociale ne peut être approfondie, les inscriptions nous renseignent en revanche sur la présence de groupes de population étrangers à as-Sawâ au I^{er} s. au moins. Les premiers appartiennent à la tribu Amîr. D'abord établis dans la région comprise entre le wâdî Najrân et le Jawf, ceux-ci s'établissent plus durablement dans le Jawf à partir du II^e s. av. J.-C. L'inscription du I^{er} s. Shar'abî-as-Sawâ 1 évoque la construction, à proximité d'as-Sawâ, d'un temple consacré à « dhû-Samâwî, dieu de Amîr ».

La seconde communauté étrangère est composée de personnes originaires de Ḥinû az-Zurayr, l'antique Haribat, dans le wâdî Ḥarîb¹²⁰⁹. Elle est évoquée dans RÉS 4329 et RÉS 3507 et datée du I^{er} s.

Synthèse historique

As-Sawâ apparaît comme un de pôle politique ḥimyarite dès le I^{er} s., évoqué comme *oppidum* chez Pline, comme *polis* dans le *Périple de la mer Érythrée*, comme *hagar* dans Shar'abî-as-Sawâ 1. Ce site est considéré comme le centre administratif et politique d'une région couvrant l'ensemble du jabal Šabir et les environs de l'actuelle Ta'izz, le wâdî Mawza' et le sud-ouest de la Tihâma jusqu'au détroit du Bâb al-Mandab. La date de fondation de cette ville reste inconnue. Si la tribu de Ma'âfir apparaît dans l'inscription RÉS 3945 au VII^e s. av. J.-C., la ville d'as-Sawâ n'est attestée qu'à partir du I^{er} s. Outre ses fonctions politiques et administratives, elle fait figure de centre fortifié et probablement de

¹²⁰⁸ D'après l'interprétation des noms de tribus mentionnés dans Shar'abî-as-Sawâ 1 (Ch. Robin, 1994 b, p. 93-94).

¹²⁰⁹ Cf. chap. « Ḥinû az-Zurayr (*Hrbt*, Haribat) et le peuplement du wâdî Ḥarîb ».

pôle économique. Cette fonction est manifeste dans le contrôle d'un terroir particulièrement bien arrosé et du principal port commercial du royaume de Ḥimyar. Elle se reflète dans la mention de produits de luxe réservés au « roi et au gouverneur » dans le *Périple de la mer Érythrée* (§ 24), sous-entendant le souverain ḥimyarite et le gouverneur de Ma'âfir. Elle transparait également dans la présence des communautés étrangères d'Amîr et de Haribat. La première, nous l'avons vu, remplace progressivement Ma'in, dans le Jawf, pour les activités commerciales centrées sur l'intérieur des terres au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. Il est probable que le transfert partiel de ces activités sur la façade maritime de l'Arabie du Sud ait amené cette tribu à s'adapter. Peut-être la retrouve-t-on, pour cette raison, implantée à Tamna' et as-Sawâ. Le royaume de Qatabân est exportateur de myrrhe. La tribu d'Amîr, établie à Tamna', s'occupait probablement de son convoyage en direction d'as-Sawâ et d'al-Makhâ. Dans cette redéfinition des voies commerciales, il n'est pas illogique de trouver des populations originaires du cœur du royaume de Qatabân, plus précisément de Ḥinû az-Zurayr, l'ancienne Haribat.

Au III^e s., alors que l'ensemble de la Tihâma passe sous contrôle abyssin, as-Sawâ devient le siège politique de cette nouvelle population, alliée à la tribu Ma'âfir¹²¹⁰. Rien ne subsiste de son ancienne fonction commerciale. Cette tribu de Ma'âfir est toujours attestée dans les sources du VI^e s. (Ist 7608 bis/10), on ne peut en dire autant de la ville d'as-Sawâ.

¹²¹⁰ Ch. Robin, 1989, p. 154.

DYNAMIQUES RÉGIONALES DE PEUPLEMENT

a - Des stratégies de subsistance adaptées au milieu

À long terme, le peuplement de la Tihâma se caractérise par une multitude de sites modestes qui se développent, vers le III^e millénaire av. J.-C., le long de cours d'eau pérennes ou sur la façade maritime (amas coquilliers). L'âge du bronze est le cadre d'une modification progressive des stratégies de subsistance avec le développement d'une agriculture irriguée dès le début du II^e millénaire av. J.-C. à Ma'layba par exemple, dans la région de 'Adan. Dans la Tihâma, L. Khalidi a mis en évidence, dans la région d'al-Midamman, un basculement d'une stratégie de subsistance axée sur l'exploitation de ressources fournies par les mangroves et la chasse d'équidés vers une subsistance agricole dans laquelle l'outillage en obsidienne tient une place importante¹²¹¹. Cette transition répond à une adaptation face à l'aridité croissante du climat et à des échanges croissants avec la Corne de l'Afrique d'où semble provenir la majeure partie de l'obsidienne¹²¹². Les contacts, orientés vers la mer Rouge et l'Afrique orientale, sont manifestes dans la céramique autant que dans les importations d'obsidienne à la fin du III^e et au II^e millénaire av. J.-C.¹²¹³. Ces interactions, combinées à un environnement ponctuellement favorable lorsque les écoulements des wâdîs sont continus, favorisent, au terme d'un long processus, l'émergence de structures sociales complexes et l'apparition d'au moins un centre d'habitat plurifonctionnel, Şabir, à partir du XIII^e s. av. J.-C. Tout comme on l'observe à Ma'rib quelques siècles plus tard, la structure sociale est alors suffisamment complexe pour autoriser le financement, la mise en place et la gestion d'un vaste système hydraulique dans la région de Laḥj¹²¹⁴.

b - Ruptures et continuités du peuplement

Jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., le peuplement de la Tihâma se distingue par deux traits : continuité et homogénéité. Certes, le site de Şabir disparaît vers le IX^e s. av. J.-C., bien qu'une faible occupation y soit attestée jusqu'au VI^e s. av. J.-C. Néanmoins, la majorité des sites de Tihâma indiquent une pérennité des modes de peuplement et des stratégies de subsistance qui se sont développées au cours du II^e millénaire av. J.-C. De nombreux amas coquilliers sont occupés tout au long du I^{er} millénaire av. J.-C. Celui de

¹²¹¹ L. Khalidi, 2005, p. 124.

¹²¹² Les analyses n'ont établi aucune similarité avec le matériau connu au Yémen (jabal al-Lisî et jabal Isbil). En revanche, l'étude des rapports Nb-Zr révèle des similarités avec l'obsidienne érythréenne (L. Khalidi, 2005, p. 123-124).

¹²¹³ J. Zarins & A. Zahrani, 1985, p. 96 : parallèles établis avec la céramique dite *Nubian C Group* ; B. Vogt & A. V. Sedov, 1998 ; E. Keall établit pour sa part un parallèle entre la culture mégalithique de la Tihâma et celle du delta du Gash dans la province de Kassala au sud-est du Soudan (2004, p. 52).

¹²¹⁴ B. Vogt, V. Buffa & U. Brunner, 2002, p. 26.

Sihî est abandonné à la fin du II^e millénaire av. J.-C. mais l'occupation de *Midden 2* est attestée durant la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. et celle d'aṣ-Ṣalîf jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. au moins, notamment grâce à la présence de nappes d'eau douce affleurantes dans ces secteurs¹²¹⁵.

Les sites agricoles sont également nombreux. La prospection britannique dirigée par C. Phillips a souligné notamment le rôle d'un certain nombre de bourgades agricoles réparties le long des wâdîs qui coupent transversalement la Tihâma. L'étude des sites d'al-Hâmid ou d'al-Midamman a permis de mettre en évidence la continuité culturelle et technologique des populations qui les occupent depuis la fin de l'âge du bronze jusqu'au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.¹²¹⁶.

Les interactions culturelles avec des populations du centre de l'Arabie méridionale, voire avec des populations plus spécifiquement sabéennes, se manifestent néanmoins progressivement à partir du VIII^e s. av. J.-C. au plus tard. Elles sont matérielles d'une part : similitudes d'une partie de l'assemblage céramique d'al-Hâmid, de Wâqir et d'al-Midamman avec ceux de Yalâ ou de Hajar Ibn Ḥumayd ; culturelles d'autre part avec l'introduction des cultes sabéens d'Almaqah, de dhât-Ḥimyam et de 'Athtar à al-Hâmid et Wâqir ou avec l'apparition de thèmes iconographiques fréquents dans les sanctuaires des Banât 'Âd dans le Jawf¹²¹⁷. Ces interactions ne s'apparentent en aucune manière à une colonisation et doivent être considérées comme la conséquence d'une croissance des interactions entre populations des royaumes de l'intérieur avec les populations côtières et africaines à la suite de l'expansion brutale du royaume de Saba' au début du VII^e s. av. J.-C. ; le petit nombre de points communs qui unit ces cultures par rapport au grand nombre des dissemblances qui les caractérisent va dans ce sens¹²¹⁸.

c - Intégration aux sphères politiques sudarabiques et urbanisation

À partir du début de l'ère chrétienne, la Tihâma et l'arrière-pays de 'Adan font partie intégrante de la sphère culturelle sudarabique avec le développement des voies de commerce maritime, la montée en puissance des tribus des Hautes-Terres et les pénétrations militaires abyssines.

Cette insertion d'une région jusqu'ici faiblement intégrée dans les réseaux commerciaux et politiques des royaumes des Hautes-Terres permet l'émergence de deux sites urbains, probablement nés d'une impulsion politique du pouvoir central ḥimyarite. Le

¹²¹⁵ B. Marcolongo & A. M. Palmieri, 1992, p. 121.

¹²¹⁶ Cette absence de changement culturel brutal sur le site d'al-Midamman est notamment soulignée par E. Keall sur la base d'une étude du mobilier archéologique exhumé au cours des différentes phases d'occupation du site (2004, p. 52).

¹²¹⁷ Un fragment de pilier décoré d'un relief caractéristique des temples de Banât 'Âd est rapporté par E. Keall sur le site d'al-Midamman (2004, p. 53).

¹²¹⁸ E. Keall, 2004, p. 51-52.

premier, Makhwân (al-Makhâ) offre un débouché maritime au royaume ḥimyarite, le second, as-Sawâ permet d'en contrôler la région par l'intermédiaire d'un gouverneur. Cette urbanisation est le fruit de facteurs externes, plus que d'un long développement endogène. Si l'on porte l'attention sur l'ensemble de la région, la modestie du développement des sites d'habitat de la Tihâma est toujours tangible au début de l'ère chrétienne. À l'exception des deux centres urbains susmentionnés, al-Makhâ et as-Sawâ, aucun centre urbain n'émerge archéologiquement ou dans la documentation écrite. Quelques inscriptions mentionnent la présence de sites d'habitat localisés dans la Tihâma ou sur les piémonts orientaux : Ragazgazân comme forteresse ('*urr*) dans Ja 649/31 ; Laqaḥ comme *hagar* (Ja 574/11)¹²¹⁹. En dehors de ces deux sites désignés nommément, nous savons que les abords des wâdis Surdud et Sihâm étaient mis en culture (Ja 649/4, 6) mais les populations résidaient, d'après ces textes, dans des établissements qualifiés de *qarya* (Ja 574/4), de '*aṣad* (Ja 574/5 et Ja 575/3-4) ou de '*advar* (Ja 574/7-8 et Ja 577/4). Nous avons eu l'occasion de préciser l'acception de ces termes. Le premier désignerait tout comme *hagar* des sites d'habitat de taille variable ; le deuxième des villages de Tihâma, le troisième des camps ou villages de Tihâma¹²²⁰. Les données épigraphiques mentionnent donc un type d'habitat relativement semblable à celui mis en évidence dans cette même région au I^{er} millénaire av. J.-C., comportant essentiellement de petits établissements agricoles.

¹²¹⁹ Ce site est identifié à l'actuelle al-Qaḥma, quelques kilomètres à l'est de Zabîd (A. H. al-Sheiba, 1988, p. 50). Cette identification reste hypothétique et le statut fonctionnel et hiérarchique de ce site indéterminé.

¹²²⁰ Cf. chap. « QRY, 'SD ; 'DWR : une terminologie régionale ? »

LA RÉGION DES HAUTES-TERRES

SPÉCIFICITÉ DU CADRE RÉGIONAL

Le géosystème des Hauts-Plateaux présente un ensemble de traits communs au sein d'une vaste zone géographique et géologique contrastée. Cette région, qui s'étend sur environ 25 000 km² est arrosée, plane, faiblement compartimentée et riche en ressources minérales. Avec des précipitations supérieures à 300-400 mm par an, l'agriculture sèche y est possible moyennant quelques aménagements. Cette région, bien que géologiquement contrastée, est faiblement accidentée, présentant une succession de plateaux ; les déplacements y sont aisés ; de rares dénivellations, telle que celle qui sépare la plaine de Şan'â' de la plaine de Dhamâr (Qâ' Jahrân), sont aisément franchissables au moyen de passes. Des matières premières minérales y sont présentes en abondance, qu'il s'agisse de la pierre à bâtir (volcanique dans le Qâ' Jahrân et la région d'al-Ḥadâ', calcaire dans la région de Arḥab, grès dans la région de Kawkabân ou du jabal Dhubâb, granite dans la région de Radâ'), du gypse nécessaire à l'obtention de plâtre (jabal Dhubâb), de l'obsidienne (jabal al-Lisî, jabal Isbîl), de la stéatite (jabal Râziḥ dans la région de Şa'da), de l'albâtre (jabal Dhubâb), etc.

Cet ensemble est physiquement isolé des autres régions sudarabiques. Il est coupé de la Tihâma par un flanc occidental au relief disséqué où se succèdent des vallées encaissées ; isolé au sud-est par un escarpement de près de 1000 m de dénivelé (région de Lawdar) ; coupé des régions du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn par un plateau à la faible déclivité mais relativement aride au nord de la région de Radâ'/al-Bayḍâ' et par des escarpements importants à l'est du Khawlân aṭ-Ṭiyâl et au sud-est du Nihm. Les seuls accès aisés se font par les quelques failles qui parcourent transversalement le Khawlân où par le nord-est du Arḥab vers l'amont du Jawf.

Ces conditions sont à l'origine d'un développement contrasté des sites d'habitat des plateaux, à la fois rapide et dense grâce à un environnement propice, mais également faiblement intégré à l'activité des Basses-Terres, qu'il s'agisse de la Tihâma ou des marges du pourtour désertique où se développent de grands centres urbains durant le I^{er} millénaire av. J.-C.

Les sites d'habitat y sont nombreux. Nous en avons recensé 136 pour la période sudarabique (Fig. 87) dans la documentation accessible¹²²¹, ce qui n'en constitue qu'un

¹²²¹ La majorité des sites introduits dans la base de données proviennent de la littérature scientifique. S'y ajoutent les résultats des prospections de la mission Qatabân dirigées par Ch. Robin et aimablement transmis par celui-ci ainsi que par H. Dridi. Par le biais de L. Khalidi, nous avons eu accès à un complément d'information concernant plusieurs sites mentionnés dans les publications des résultats du *Dhamâr Survey Project* de l'*Oriental Institute* de Chicago. Que tous trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

faible échantillon si l'on considère quelques travaux en cours¹²²². Parmi ces sites, nous en avons retenu 38 comme étant des villes ou des bourgades. Il ne s'agira donc pas ici d'en faire une présentation exhaustive. Nombre d'entre eux présentent des spécificités ou sont, au contraire, représentatifs de grandes catégories ; seuls ces exemples-là ont été retenus. Seront ainsi présentés les sites de : Hammat al-Qâ', exemple retraçant l'évolution que connaissent les établissements du II^e millénaire av. J.-C. ; Ḥadaqân et Madīnat al-Ahjur, un centre politique du I^{er} millénaire av. J.-C. et une ville représentative de nombreux sites de l'âge du fer ; Nâ'īṭ et al-Mi'sâl, deux sites représentatifs des centres tribaux urbains qui se développent sur les Hautes-Terres au tournant de l'ère chrétienne, dans la région sabéenne pour le premier, ḥimyarite pour le second ; enfin les deux capitales politiques des Hautes-Terres au début de l'ère chrétienne : Zafâr, capitale de Ḥimyar et Ṣan'â', capitale sabéenne par intermittence.

¹²²² Nous pensons notamment au *Dhamâr Survey Project* de l'*Oriental Institute* de Chicago qui a recensé pour la seule région de Dhamâr-Zafâr plus de 300 sites de l'âge du bronze, de l'âge du fer et de la période ḥimyarite. Ces données ne sont que partiellement publiées. T. J. Wilkinson et Ch. Edens ont eu l'amabilité de nous introduire auprès des détenteurs des données. Des recherches universitaires en cours ne nous en ont toutefois permis qu'une consultation limitée. Nous attendons avec impatience les résultats du travail de doctorat de K. Lewis (*Oriental Institute* de Chicago) qui renouvelleront sans doute profondément la connaissance des établissements de cette région et leur chronologie.

HAMMAT AL-QÂ' ET LES SITES DE LA FIN DE L'ÂGE DU BRONZE

Coordonnées : 14° 48' 31" N - 44° 22' 12" E

Superficie : 5 ha

Bibliographie indicative

- Edens Ch., 1999. « The Bronze-Age of Highland Yemen: Chronological and Spatial Variability of Pottery and Settlement », *Paléorient* 25/2, p. 105-128.
- Edens Ch. & Wilkinson T. J., 1998. « Southwest Arabia during the Holocene: Recent Archaeological Developments », *Journal of World Prehistory* 12, p. 80-84.
- Gibson McG. & Wilkinson T. J., 1995 a. « Oriental Institute Investigations in Yemen, Annual Report, 1994-95 », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/94-95/94-95_Yemen.html
- Wilkinson T. J., 1998. « Human Environment Interactions in the Highlands of Yemen ». In Phillips C. S., Potts D. T. & Searight S. (éds), *Arabia and its Neighbours, Essays on prehistorical and historical Developments*, ABIEL II New Research on the Arabian Peninsula, Brugge, Brepols, p. 291-302.
- Wilkinson T. J., 1999 a. « Settlement, soil erosion and terraced agriculture in highland Yemen: a preliminary statement », *PSAS* 29, p. 183-191.
- Wilkinson T. J., 1999 b. « Oriental Institute Investigations in Yemen, 1998-1999 Report », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/98-99/98-99_Yemen.html.
- Wilkinson T. J., 2000. « Project for the Archaeology of Yemeni Terraced Agriculture, 1999-2000 Annual Report », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/99-00/99-00_Yemen.html.
- Wilkinson T. J., 2003 a. « The Dhamâr region, Central Highlands, Yemen ». In French Ch. (éd.), *Geoarchaeology in action*, Londres-New-York, Routledge, p. 224-234.
- Wilkinson T. J. & Edens Ch., 1999. « Survey and Excavation in the Central Highlands of Yemen: Results of the Dhamâr Survey Project, 1996 and 1998 », *AAE* 10, p. 15-31.
- Wilkinson T. J., Edens Ch. & Barratt G., 2001. « Hammat al-Qâ': an early town in Southern Arabia », *PSAS* 31, p. 249-259.
- Wilkinson T. J. & Gibson McG., 1997. « Oriental Institute Investigations in Yemen, Annual Report, 1996-97 », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/96-97/96-97_Yemen.html.
- Wilkinson T. J. & Gibson McG., 1998. « Oriental Institute Investigations in Yemen, 1997-98 Report », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/97-98/97-98_Yemen.html.

Localisation géographique

Hammat al-Qâ' est implantée sur une colline basaltique au sommet plat, dominant la plaine environnante d'environ 50 m. Le site est implanté à 63 km au sud-sud-est de Şan'â', à 29 km au nord de Dhamâr et à proximité du village d'al-'Uqm. Il est répertorié sous la cote DS 101 du *Dhamâr Survey Project*. L'éminence basaltique a directement fourni le matériau de construction.

Historiographie de la recherche

Ce site fut découvert dans le cadre des prospections du *Dhamâr Survey Project* de l'*Oriental Institute* de Chicago sous la direction de McG. Gibson en 1995. En 1996, une mission de terrain limitée y est entreprise, le site est cartographié, des sondages y sont pratiqués ainsi qu'un ramassage céramique et un échantillonnage pour datation ¹⁴C. Une nouvelle opération de relevé architectural, d'étude céramique et d'échantillonnage pour datation ¹⁴C et étude palynologique est menée en 1999. Les résultats de ces fouilles sont publiés dans plusieurs contributions mentionnées dans la bibliographie indicative.

Le site : données archéologiques et fonctions

Un site fortifié

Le site d'habitat s'étend sur une superficie de 5 ha, couvrant la totalité du plateau au sommet de l'affleurement basaltique (Fig. 88). Un mur d'enceinte en gros blocs de pierre enferme les 3 ha méridionaux ; il est percé de trois portes. Les deux hectares restants ne semblent pas fortifiés ; la densité de l'habitat y est moindre.

Un habitat varié

Les bâtiments sont étroits (2 à 5m) et peuvent atteindre 30 m de long. La taille de l'habitat varie de 20 à 112 m². De petites structures annexes leur sont accolées (foyers, silos). Deux types de structures d'habitat ont été distingués : d'une part, des structures rectangulaires unicellulaires, parfois pourvues d'une annexe ; de larges unités d'autre part comprenant plusieurs pièces rectangulaires réparties autour d'une cour.

Entre 16 et 22 structures sont réparties dans la partie nord-ouest (non fortifiée) du site ; entre 46 et 57 structures ont été reconnues au sein de l'espace fortifié, soit un total de 62 à 79 structures d'habitat. T. J. Wilkinson note toutefois que dans l'espace dit de faible densité à l'extérieur de l'enceinte, un sondage a révélé la présence de structures invisibles en surface ; la densité y était donc plus importante¹²²³.

Terroir et sphère d'activité

Sur les pentes de la colline, des enclos peuvent être assimilés à une activité domestique ou au parcage d'animaux. Par ailleurs, des vestiges de terrasses agricoles sur les pentes de la colline ont été mis en évidence malgré le glissement des structures et le lessivage des sédiments que les murs retenaient¹²²⁴. Des aires de battage ont été reconnues par similitude avec les espaces actuels, sous la forme de plates-formes entourées d'un mur sur les éperons de la colline ; leur emplacement, ouvert au vent nécessaire au vannage, était idéal. Des espaces agricoles ont ainsi été mis en évidence aux environs immédiats du site.

L'organisation sociale

Une estimation de la population a été entreprise sur la base du nombre de structures reconnues en surface¹²²⁵. Deux approches ont été entreprises, l'une comptant une moyenne de cinq habitants par structure domestique, l'autre estimant un habitant par tranche de 10 m² habitables. Elles aboutissent dans le premier cas à une population estimée entre 310 et 395 personnes, dans le second cas à un chiffre de 392 à 468 habitants. Cette estimation, avec les limites qui s'imposent à ce genre d'entreprise, met en évidence une

¹²²³ T. J. Wilkinson, 2000.

¹²²⁴ T. J. Wilkinson, Ch. Edens & G. Barratt, 2001, p. 255.

¹²²⁵ T. J. Wilkinson, Ch. Edens & G. Barratt, 2001, p. 256-258.

évolution par rapport aux sites connus jusqu'ici à l'âge du bronze sur les Hautes-Terres ; auparavant, nous avons affaire à des hameaux comportant de petits groupes familiaux ; ici, nous avons réellement affaire à une structure sociale d'échelle communautaire, probablement structurée en clan ou tribu, sur laquelle nous reviendrons. Au sein de ce regroupement de familles en communauté de terroir, aucune hiérarchie sociale n'est visible dans l'agencement de l'habitat, dans l'architecture ou le mobilier mis au jour.

Synthèse historique

Hammat al-Qâ' est occupée à la fin du III^e millénaire av. J.-C. et au cours de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C.¹²²⁶. La céramique y présente certaines similitudes avec les sites légèrement antérieurs du Khawlân aṭ-Ṭiyâl et avec celui d'as-Sibâl, dans la région de Dhamâr. Ces derniers ne sont pas comparables à Hammat al-Qâ', ne serait-ce que par leur superficie ; le plus grand d'entre eux, as-Sibâl, a une superficie de 2 ha.

Les inventeurs du site évoquent, dans le titre d'un récent article et non sans une certaine teinte de bravade, « *Hammat al-Qâ': an early town in Southern Arabia* »¹²²⁷. Le qualificatif de ville trouve selon eux sa justification dans différentes observations¹²²⁸ :

- présence d'une enceinte ;
- densité de l'habitat ;
- possible subdivision de cet habitat en quartiers ;
- présence d'espaces de circulation, de places, conférant au site un aspect d'ensemble ordonné.

Si ce site introduit sans conteste une nouveauté par rapport aux établissements connus jusqu'alors, de par sa densité et sa fonction défensive, ces éléments ne suffisent pas, sur la base de critères définis précédemment, à en faire une ville. L'élément primordial de cette définition, si l'on s'en tient à une approche wébérienne de l'urbanisation, est le dépassement de l'économie de subsistance nécessaire au développement d'une diversification des activités et à l'émergence d'une complexification des structures de gestion communautaire. Ces deux processus sont à l'origine de l'apparition d'une plurifonctionnalité au sein des sites et donc de leur construction en entités urbaines. Or, au vu des données disponibles, rien ne permet d'avancer un dépassement de l'économie de subsistance dans la communauté agricole de Hammat al-Qâ', contrairement au site postérieur de Şabir, dans la Tihâma, qui reste à nos yeux la plus ancienne ville actuellement connue en Arabie du Sud.

¹²²⁶ Les différentes datations radiocarbone fournissent une fourchette d'occupation située entre 2300 et 1400 av. J.-C. ; la majorité des datations indiquent toutefois une occupation principale au cours de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. (T. J. Wilkinson & Ch. Edens, 1999, table 2).

¹²²⁷ T. J. Wilkinson, Ch. Edens & G. Barratt, 2001.

¹²²⁸ *Ibid.*, p. 252.

Cette population agricole agit toutefois à l'échelle communautaire. L'investissement de travail que représente la mise en place de terrasses de culture sur le pourtour de la colline réduit les déplacements journaliers vers les champs, répartis sur les pentes et au pied de l'escarpement ; il permet également de réserver les terres des plateaux au pâturage¹²²⁹. La surface cultivée nécessaire à la subsistance de cette communauté a été estimée à 150 ha, superficie largement couverte par les terrasses et les zones cultivables du pied de l'escarpement¹²³⁰.

Cette communauté de terroir, autosuffisante, ne présente pas les signes matériels du dépassement de cette économie de subsistance. Il ne fait aucun doute, si l'on considère la transition qu'elle opère par rapport aux sites antérieurs (cf. *infra*), que ce dépassement doit être cherché sur des sites immédiatement postérieurs, tel que celui de Hawagir, implanté en plaine, à 6 km à l'ouest-sud-ouest de Hammat al-Qâ'. Reconnu au cours du *Dhamâr Survey Project*, ce site, enregistré sous la cote DS 293, est daté de la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. ; son occupation se poursuit au début du I^{er} millénaire av. J.-C.¹²³¹. Il couvre une surface de plus de 15 ha. Ce site non fortifié est le site le plus important de l'âge du bronze dans la région ; il est aussi l'unique grand site connu implanté en plaine et non en hauteur. Cette position peut être mise en relation avec la proximité de voies de passage et avec le besoin de disposer d'une grande surface cultivable. Si les dommages provoqués par les aménagements agricoles récents dans la plaine ont quasiment fait disparaître ce site, nous pouvons sans grand risque y voir à l'instar de – et en contemporanéité avec – Şabir, la manifestation d'une proto-urbanisation de l'Arabie du Sud sur la base d'interactions croissantes et d'un développement agricole.

¹²²⁹ T. J. Wilkinson (1997) a mis en évidence, dans la partie centrale des plateaux des Hautes-Terres, la présence de nombreuses sources d'eau douce : lacs, marais. Le fait que les cuvettes centrales ne présentent que très rarement des sites néolithiques et de l'âge du bronze suggère que ces espaces auraient été réservés au pâturage. Ainsi, trois cercles d'activité se développent de façon concentrique autour de Hammat al-Qâ' : les terrasses mises en culture intensivement à proximité immédiate du site, des cultures sur les basses pentes et en bordure de plaine, enfin le fond des bassins était réservé au pastoralisme.

¹²³⁰ T. J. Wilkinson, 1997, p. 258.

¹²³¹ T. J. Wilkinson & McG Gibson., 1998 ; T. J. Wilkinson & Ch. Edens, 1999, p. 4-5 ; T. J. Wilkinson, 2000.

MADÎNAT AL-AHJUR ('HGRN, AHJURÂN)

Coordonnées : 14° 48' 35" N - 44° 30' 21" E

Superficie : 11 ha

Bibliographie indicative

- Antonini S., 1989. « The site of Madinat al-Ahjur and a first typological study of classical South Arabian pottery from the Yemen plateau », *OrAnt* 28, p. 41-127.
- Maigret A. de, 1982. « Ricerche archeologiche italiane nella Repubblica Araba Yemenita. Notizia di una seconda ricognizione (1981) », *OrAnt* 21, p. 237-241.
- Maigret A. de, 1984 b. « Archaeological Activities in the Yemen Arab Republic, 1984 », *EW* 34, p. 431.
- Maigret A. de, 1984 c. « Two prehistoric cultures and a new sabaeen site in the Eastern Highlands of North Yemen », *Raydân* 4, p. 198-201.

Localisation géographique

Madinat al-Ahjur est implantée à proximité du village de banû Baddâ', à la confluence des wâdîs Nab'â et Ḥaykân, en amont du wâdî Dhana, sur un axe de communication naturel reliant la plaine de Dhamâr à l'oasis de Ma'rib. Il se trouve à 68 km au sud-est de Ṣan'â', à 30 km au nord-est de Dhamâr et à 114 km au sud-ouest de Ma'rib. Il s'étend sur un replat étroit dominant les deux wâdîs, au sommet d'une formation basaltique précambrienne ; les nombreuses orgues basaltiques fournissent le matériau de construction en abondance.

Historiographie de la recherche

Le site fut découvert par une prospection de la mission italienne dirigée par A. de Maigret en 1981¹²³² ; une étude de surface plus approfondie fut menée sur le site lors d'une courte opération de terrain par la même mission en 1984. Elle fut l'occasion d'une étude céramique et d'un relevé topographique du site¹²³³.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Le site d'habitat

Il couvre une surface elliptique d'environ 560 m de long sur 380 m de large¹²³⁴ ; elle dépasserait 11 ha bien que la densité du bâti y soit variable selon les secteurs (Fig. 89). Ainsi, la partie située en bordure orientale du site ne semble pas bâtie. Les ruines sont principalement concentrées au sud-est du site, notamment à proximité du mur de fortification. Plusieurs monticules attestent un habitat comportant des maisons au soubassement de pierre. L'étude de surface a permis de mettre en évidence la présence de blocs de grès, roche absente de la région et donc importée.

¹²³² A. de Maigret, 1982.

¹²³³ A. de Maigret, 1984 b ; 1984 c ; S. Antonini, 1989.

¹²³⁴ S. Antonini, 1989, p. 42.

Rien ne peut être précisé concernant une éventuelle activité administrative ou religieuse spécifique du site, en dehors d'un autel calcaire découvert en surface¹²³⁵. L'hypothèse d'une activité de métallurgie du cuivre a été envisagée, fondée sur la découverte d'un creuset en calcédoine¹²³⁶.

Une fonction défensive

Le site, établi sur un escarpement, n'est accessible que par l'ouest. Ce côté est protégé par un rempart interrompu d'une porte en grands blocs de basalte non équarris. S. Antonini évoque la possibilité d'une première fortification englobant un secteur plus vaste, se contractant par la suite avec l'édification d'un mur plus en retrait¹²³⁷.

Territoire

Si la nature de l'activité agricole antique n'est pas manifeste dans le paysage actuel, la convergence des wâdis Nab'â et Ḥaykân, qui drainent en ce point les eaux de tout le bassin occidental du wâdi Dhana, ne laisse que peu de doute sur une exploitation agricole intensive des rives du wâdi. La présence d'une aire de battage à proximité du site et l'inscription *CIH 3* va dans ce sens. Cette inscription, conservée au musée de Riyâḍ, évoque les champs irrigués de Ahjurân¹²³⁸.

En dehors de la nécropole longue de 300 m repérée à proximité du site¹²³⁹, rien ne permet de déterminer l'emprise du site sur ses environs ni même l'extension de son territoire.

L'organisation sociale

Les seuls éléments permettant d'envisager la présence d'une hiérarchie sociale sur le site sont les témoignages des différences qui se manifestent dans l'architecture, opposant des structures en pierre basaltique locale à des constructions en grès importé depuis des carrières éloignées. Les bâtiments faisant usage de grès ne sont toutefois pas nécessairement des structures privées. Il est difficile d'avancer une hypothèse sérieuse sur la nature sociale de la population du site.

Synthèse historique

L'occupation de Madînat al-Ahjur a d'abord été datée, sur la base des données épigraphiques et d'une étude préliminaire de la céramique, du milieu du I^{er} millénaire

¹²³⁵ A. de Maigret, 1982, pl. XV b.

¹²³⁶ S. Antonini, 1989, p. 45.

¹²³⁷ S. Antonini, 1989, p. 44-45.

¹²³⁸ Ahjurân pourrait être le nom antique de la ville ou de ses environs si l'on considère à la fois la mention de ce toponyme dans *CIH 3* et la mention de la tribu Ahjurân dans l'inscription de Madînat al-Ahjur Y.81.C.0/1 (A. de Maigret, 1984 c, p. 200), ainsi que le parallèle qu'offre ce toponyme antique avec le nom actuel du site.

¹²³⁹ S. Antonini, 1989, 47.

av. J.-C. (antérieure au III^e s. av. J.-C.)¹²⁴⁰. La céramique ramassée en surface, mise en parallèle avec l’assemblage de Hajar Ibn Ḥumayd, a en revanche amené S. Antonini à dater l’occupation principale du site des IV^e-II^e s. av. J.-C.¹²⁴¹.

Il semble toutefois que l’occupation puisse être remontée de quelques siècles. Comme nous l’avons signalé, la datation paléographique des inscriptions du site se fonde sur la chronologie courte de J. Pirenne. Ainsi, le fragment de stèle en albâtre de graphie B¹²⁴² est daté par S. Antonini du milieu du V^e s. av. J.-C.¹²⁴³ ; il peut sans hésitation être attribué au VII^e s. av. J.-C. en considérant les révisions récentes de cette chronologie¹²⁴⁴. Les parallèles fondés sur la classification de Hajar Ibn Ḥumayd doivent être relativisés par les limites de cette typologie soulignées par J. Pirenne¹²⁴⁵ et par les différences que l’on commence à peine à cerner entre les productions sudarabiques des Hautes-Terres et des Basses-Terres¹²⁴⁶.

L’occupation de Madīnat al-Ahjur remonte, quoi qu’il en soit, au VII^e s. au plus tôt – si l’on considère comme locale l’inscription datée de cette période – et couvre une grande partie du I^{er} millénaire av. J.-C. Le site est caractéristique, à différents égards, de nombreux établissements sédentaires des Hautes-Terres du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. En effet, les sites du I^{er} millénaire av. J.-C. apparaissent souvent comme des établissements aussi étendus que ceux des Basses-Terres¹²⁴⁷ mais fonctionnellement mal connus. Les inscriptions y sont particulièrement rares, ne livrant qu’un faible aperçu de la structure sociale et de la présence éventuelle de fonctions religieuse, politique ou administrative. Ces lacunes sont apparues tout au long de l’approche de Madīnat al-Ahjur, il en serait de même de tout autre site contemporain des Hautes-Terres. Enfin, la continuité de l’occupation de la majeure partie de ces sites durant la période préislamique d’une part, mais aussi islamique, en masque souvent la nature.

Quoi qu’il en soit, une urbanisation héritière d’un développement initié à l’âge du bronze caractérise l’ensemble des Hauts-Plateaux dès le début du I^{er} millénaire av. J.-C., même si elle reste plus obscure dans sa nature interne par l’absence de sources écrites et de

¹²⁴⁰ A. de Maigret, 1982, p. 249 ; 1984 c, p. 200-201. Les datations paléographiques des inscriptions sont effectuées par G. Garbini et semblent être établies sur la base de la chronologie courte de J. Pirenne aujourd’hui obsolète. Les dates sont probablement plus hautes que celles proposées.

¹²⁴¹ S. Antonini, 1989, p. 78-79.

¹²⁴² S. Antonini, 1989, fig. 4.

¹²⁴³ *Ibid.*, p. 46.

¹²⁴⁴ Cf. chap. « Périodisation et terminologie ».

¹²⁴⁵ J. Pirenne, 1972.

¹²⁴⁶ Se reporter aux résultats récemment publiés du *Dhamâr Survey Project* (K. Lewis, 2005).

¹²⁴⁷ Voir par exemple les sites de ‘Irn ‘Umar (15 ha), Kharibat al-Ḥusayn (9 ha), Ribat ‘Umrân (7 ha), Ḥadaqân (12 ha). En l’absence de connaissance des densités d’habitat, les comparaisons entre Basses-Terres et Hautes-Terres restent toutefois difficiles.

fouilles archéologiques. Les similarités qui caractérisent des sites comme ‘Irn ‘Umar¹²⁴⁸, Kharibat al-Ḥusayn (Fig. 90)¹²⁴⁹, Ribat ‘Umrân¹²⁵⁰ ou Madīnat al-Ahjur permettent d’envisager, à l’instar de S. Antonini¹²⁵¹, une tradition culturelle homogène et unifiée dans la région des Hauts-Plateaux, caractérisée par des nuances locales qui commencent désormais à émerger¹²⁵².

¹²⁴⁸ Ch. Edens & T. J. Wilkinson, 1998, p. 100 ; McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1995 b ; T. J. Wilkinson, Ch. Edens & McG. Gibson, 1997, p. 122-126.

¹²⁴⁹ E. Barbanes, 2000, p. 211-213 ; Ch. Edens & T. J. Wilkinson, 1998, p. 100 ; T. J. Wilkinson & Ch. Edens, 1999, p. 1-33.

¹²⁵⁰ E. Barbanes, 2000, p. 216 ; T. J. Wilkinson & McG. Gibson, 1998 ; K. Lewis, 2005, p. 134.

¹²⁵¹ S. Antonini, 1989, p. 78.

¹²⁵² K. Lewis, 2005.

BAYT DUGHAYSH (ḤDQ̄N, ḤADAQ̄N)

Coordonnées : 15° 33' 52" N - 44° 15' 01" E

Superficie : 12 ha.

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdāni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), Paris, p. 259-260.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 23.
- Bron F., 1996. « Notes d'épigraphie sudarabique », *Semitica* 45, p. 104-107.
- Grjaznevic P. A., 1994. *Uznaâ Araviâ : Pamâtniki drevnej istorii i kul'tury vyp. 2. Materialy ekspeditsii P. A. Grjaznevicha 1970-1971 vyp. 1. Istoriko-arheologičeskie pamâtniki drevnego i srednevekovogo Iemena*, Saint-Pétersbourg, Peterburgskoi Vostokovedenie, p. 132-158.
- Robin Ch., 1976. « Résultats épigraphiques et archéologiques de deux brefs séjours en République Arabe du Yémen », *Semitica* 26, p. 169.
- Robin Ch., 1982 b. *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam, t. I. Recherches sur la géographie tribale et religieuse de Khawlân Qudâ'a et du pays de Hamdân*, Leyde, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, *passim*.
- Robin Ch., 1996 a. « Sheba. II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud ». In Briend J. & Cothenet E. (éds), *Supplément au Dictionnaire de la Bible, fasc. 70*, Paris, Letouzey & Ané, col. 1124.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 276-277, 293, 296-297, 371-372.

Localisation et toponymie

Le village de Bayt Dughaysh se situe à 10 km au nord-nord-est de l'aéroport de Ṣan'â', à 24 km au nord du centre-ville, en bordure est de la route du Arḥab, sur un plateau, au contact d'un épanchement volcanique quaternaire et d'une accumulation de dépôts alluviaux holocènes. Cette position privilégiée offre un accès à des zones de culture potentielles et à un matériau de construction abondant.

Le toponyme antique de Ḥadaq̄n, qui désigne un site d'habitat sans précision dans *CIH* 338 et une plaine dans *CIH* 37, est mentionné à plusieurs reprises par al-Hamdāni¹²⁵³. Il désigne toujours aujourd'hui les ruines du site, au nord du village de Bayt Dughaysh.

Historiographie de la recherche

Paradoxalement, et malgré l'importance qu'il aurait eu au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., ce site n'a été que peu étudié et mentionné. Les rares visiteurs qui en rapportent une description sont P. A. Grjaznevic en 1970-71, qui en dresse le plan et en fait une brève description¹²⁵⁴, la Mission archéologique française au Yémen (MAFY) en 1972, qui y relève 12 inscriptions (non publiées) et Ch. Robin en 1973 et 1975¹²⁵⁵.

¹²⁵³ A. al-Garoo, 1986, p. 259-260.

¹²⁵⁴ P. A. Grjaznevic, 1994, p. 132-158.

¹²⁵⁵ Ch. Robin, 1973 ; 1975.

L'habitat

Le site d'habitat se présente sous la forme d'un rectangle relativement plat, long de 400 m et large de 300 m environ, d'une superficie d'au moins 12 ha (Fig. 91). L'épaisseur des niveaux d'occupation y atteint 5 m par endroits ; ils sont perturbés au nord par des levées de terre liées, aux dires des habitants de Bayt Dughaysh, aux conflits armés qui ont touché la région depuis les années 1960 et à l'est par le ravinement du wâdî et l'alluvionnement du site. L'étendue du site est couverte de décombres, prenant l'aspect de monticules peu élevés, en pierre volcanique de petit calibre ; trois monticules plus élevés (1,5 à 2 m) peuvent être assimilés à des structures monumentales. Les fondations de plusieurs structures sont visibles sur la moitié ouest du site ; leurs dimensions permettent d'y restituer la présence de structures massives (entre 11 x 9 m et 16 x 11 m)¹²⁵⁶. Différents éléments architecturaux en couvrent la surface ou sont remployés dans les constructions voisines : pierre de taille avec frise de denticules, bloc calcaire mis en forme sur une face avec une alternance de carrés piquetés entourés de bandeaux lisses (du type *pecked and drafted masonry*), emploi d'une gouttière en pierre calcaire, etc. Quelques structures semblent se distinguer de l'ensemble par la présence d'un appareil soigné, dans un matériau importé de sources plus éloignées (calcaire).

La fonction défensive

P. A. Grjaznevic décrit le rempart formant un vaste rectangle suivant au nord-est les limites de l'épanchement volcanique en bordure du wâdî¹²⁵⁷. Ses fondations en grands blocs de basalte dégrossis sont larges de 2,8 m. Le mur nord, mieux conservé, est percé d'une porte encadrée de bastions. Les portes de Ḥadaqân sont mentionnées vers le II^e s. av. J.-C. dans l'inscription CIH 338/11 (*'khlf Ḥdaqn*).

La fonction religieuse

Elle se polarise, durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., autour du sanctuaire de Ta'lab, seigneur de Ḍbyn, ce dernier terme désignant le sanctuaire lui-même¹²⁵⁸. D'après CIH 338/4, 7, 8, nous savons que ce sanctuaire était entouré d'un mur d'enceinte, qu'un puits y était creusé et que des « prêtres » (*rs²w*) y assuraient le culte (Robin-Riyâm 1/2, RÉS 4176/12). Cette structure peut être identifiée avec celle décrite par P. A. Grjaznevic au nord-est du site. Les décombres d'une structure laissent entrevoir la présence de deux murs de clôture rectangulaires successifs entourant une plate-forme percée en son sommet d'un puits de 60 cm de côté¹²⁵⁹. Au sein de la confédération tribale de Sam'y, ce sanctuaire fait

¹²⁵⁶ P. A. Grjaznevic, 1994, p. 148.

¹²⁵⁷ *Ibid.*

¹²⁵⁸ Ch. Robin, 1982 b, p. 19, 68.

¹²⁵⁹ P. A. Grjaznevic, 1994, p. 149.

figure de deuxième pôle religieux, après le sanctuaire établi au sommet du jabal Riyâm à une vingtaine de kilomètres au nord de Hadaqân (cf. *CIH* 338). Son activité est attestée au plus tard au IV^e s. av. J.-C., elle est toujours attestée au II^e s. ap. J.-C. (*CIH* 357).

Au nord-ouest de cette structure, les vestiges d'un second temple (10 x 9 m) sont composés de deux escaliers permettant d'accéder à une plate-forme. Peut-être s'agit-il du temple de Wadd mentionné dans les inscriptions¹²⁶⁰.

Un pôle politique

La stèle *CIH* 37, provenant de Hadaqân et datée des IV^e-III^e s. av. J.-C., est l'un des rares témoignages qui nous offrent un aperçu de la situation politique du site de Hadaqân, et plus largement de la confédération tribale de Sam'y au I^{er} millénaire av. J.-C. Ce texte indique la présence sur le site du palais du souverain (*mlk*) de la tribu de Sam'y, le palais Ya'd¹²⁶¹. L'attestation des rois de Sam'y au VII^e s. av. J.-C. dans deux textes photographiés sur le jabal Riyâm et dans le village voisin de Itwa, non publiés à notre connaissance, nous permet d'envisager la présence d'un centre politique sur le site de Hadaqân dès le VII^e s. av. J.-C. (cf. *infra*).

Un rôle commercial ?

P. A. Grjaznevic mentionne une esplanade parfaitement plane ne présentant aucun vestige et y restitue la place de la ville¹²⁶² ; sa position au sud du temple et à l'est du supposé complexe administratif/politique pourrait renforcer cette hypothèse. La fonction de cette esplanade n'est pas déterminée.

Terroir et sphère d'activité

Le site de Hadaqân est au centre d'un territoire concentrique. Un premier cercle regroupe les terres cultivées, vraisemblablement au sud-est du site, zone aujourd'hui couverte de sédiments alluviaux et toujours mise en culture. Ces champs sont évoqués dans le texte *CIH* 37. Un second cercle comprend les vastes zones de pâturages dont l'usage apparaît comme strictement réglementé à la lecture de Hadaqân 1-2¹²⁶³.

Enfin, en tant que centre de la confédération tribale de Sam'y entre le VII^e et le III^e s. av. J.-C. au moins, le site exerçait vraisemblablement une attraction tout au moins politique sur l'ensemble de la région de Sam'y, d'une superficie d'environ 5 000 km²¹²⁶⁴.

¹²⁶⁰ Ch. Robin, 1982 b, p. 25, 62.

¹²⁶¹ Il s'agit vraisemblablement du vaste complexe architectural que décrit P. A. Grjaznevic (1994, p. 148-149) au centre du site, formé de deux monticules dont l'un masque une structure de 20 m de côté. Voir également H. von Wissmann & M. Höfner, 1953, p. 17 ; H. von Wissmann, 1964, p. 371.

¹²⁶² P. A. Grjaznevic, 1994, p. 149-150.

¹²⁶³ F. Bron, 1996.

¹²⁶⁴ Ch. Robin, 1982 a, p. 23 : « le territoire de Sum'ay s'étend de Khaywân au nord jusqu'aux abords de Şan'â' au sud, soit sur 90 km environ. La limite ouest passe entre Hâz et Shibâm-Kawkabân, entre Najr et

L'organisation sociale

Nous avons signalé précédemment la présence des souverains de la fédération de Sam'y sur le site de Ḥadaqân. Ces derniers sont attestés sur le site par l'inscription CIH 37 ; ils y sont mentionnés comme alliés (voire clients) de Saba'. Le souverain, auteur de l'inscription, mentionne son grand-père, également roi de Sam'y, faisant remonter cette monarchie de deux générations avant la date de l'inscription. Ces souverains sont par ailleurs désormais connus au VII^e s. av. J.-C. par un texte issu du pillage du temple de Ta'lab Riyâm sur le jabal Riyâm (Fig. 92)¹²⁶⁵. Ce texte évoque un souverain dont le nom est malheureusement érodé et une alliance entre Saba' et Sam'y (*w-b'khwat S^lb' w-S^lm'y*). On retrouve la mention de cette alliance dans un texte remployé dans la mosquée d'Itwa, également non publié à notre connaissance (Fig. 93)¹²⁶⁶. Cette alliance peut aussi être rapportée à la présence de personnes originaires de la capitale sabéenne, Ma'rib, et de celle de Sam'y, Ḥadaqân, en Éthiopie à la même période (cf. *infra*).

Ces souverains apparaissent dans l'inscription de Ḥadaqân CIH 37 comme de gros propriétaires terriens. Rien n'est dit de leur champ d'action dans l'administration de la cité.

Si l'on accepte de voir dans l'auteur de RÉS 4624 (v. III^e s. av. J.-C.) le fils du souverain auteur de CIH 37, comme le propose H. von Wissmann¹²⁶⁷, on constate que les dirigeants de la tribu Sam'y abandonnent le titre de *malik* (roi) au profit de celui de *qayl*¹²⁶⁸. Faut-il y voir une soumission au pouvoir sabéen ou une simple transformation du titre au bénéfice d'un terme fréquent pour désigner les dirigeants des confédérations tribales des Hautes-Terres au début de l'ère chrétienne¹²⁶⁹ ? Si tel est le cas, nous aurions alors la preuve que durant le I^{er} millénaire av. J.-C., le terme *malik*, loin de désigner un souverain royal au sens monarchique du terme – interprétation qui sous-tend nombre d'études sudarabiques – renverrait au chef d'une fédération tribale, n'ayant pas nécessairement le monopole du pouvoir, comme nous l'avons déjà supposé dans l'étude des cités-tribus du Jawf. Un processus similaire du passage du statut du dirigeant d'une fédération tribale de *malik* à *qayl* s'observe avec la tribu de Ma'dhin (cf. *infra*).

al-Kurbât, entre Rayda et Nâ'it et entre le jabal Dharwa et le jabal Sawlân. Vers l'est, Sum'ay englobe tout le Arḥab, le Nihm (sauf le wâdî Ḥarîb-Nihm) et banû Hushaysh. »

¹²⁶⁵ Texte de graphie archaïque (type B) que nous avons récemment photographié dans l'enceinte du sanctuaire de Ta'lab, inscrit sur une table à offrande.

¹²⁶⁶ Texte de trois lignes, de graphie de type B (VII^e av. J.-C.) associant à la ligne 2 les divinités de Saba' et Sam'y Almaqah et Ta'lab avec 'Athtar et évoquant à la dernière ligne l'alliance de Saba' et Sam'y (*'khwat S^lb' w-S^lmy*).

¹²⁶⁷ H. von Wissmann, 1964, p. 277.

¹²⁶⁸ Sur la définition du *qayl*, voir le chapitre « La dynamique sociale, clé de lecture de la dynamique urbaine ».

¹²⁶⁹ Bien que répandu aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ce terme apparaît dès le VII^e s. av. J.-C. dans le texte remployé dans le mur de la mosquée d'Itwa déjà mentionné (l. 1 : *S^lmhyd' bn qylm dh-ḥs²dm ḥqny [...]*)

Dans la ville de Hadaqân, une catégorie d'« hommes libres » ou de « propriétaires » (*b'l*) est évoquée dans l'inscription de la mosquée de Bayt Dughaysh, Hadaqân 1-2, datée de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.

Outre cette hiérarchie sociale élémentaire, une catégorie spécifique, celle des « prêtres » (*rs²w*) est évoquée dans le temple de Ta'lab¹²⁷⁰.

Synthèse historique

Hadaqân dont l'occupation s'étend au moins durant les trois derniers quarts du I^{er} millénaire av. J.-C. et au début de l'ère chrétienne, confirme, dans les Hautes-Terres du Nord, les faits avancés pour les Hautes-Terres centrales à Madinat al-Ahjur : présence de sites étendus ne comportant que peu d'inscriptions. N'eût été *CIH 37*, nous l'aurions considéré comme Madinat al-Ahjur, à savoir un simple centre fortifié, étendu et aux fonctions méconnues. Nous devons à cette seule inscription l'identification du site avec l'antique capitale des rois de Sam'y, qui en fait un centre politique majeur des Hautes-Terres à l'âge du fer ; nous lui devons aussi l'attribution d'un sanctuaire majeur de cette confédération de Sam'y au site de Hadaqân ; enfin, elle révèle que les Hautes-Terres ne sont pas totalement dépourvues d'interactions avec les royaumes du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn au I^{er} millénaire av. J.-C. – abstraction faite du bref épisode d'expansion sabéenne du VII^e s. av. J.-C. à travers toute l'Arabie du Sud.

Ainsi un seul texte suffit à changer radicalement la perception que l'on peut se faire d'un site. Il convient, à la lumière de cet exemple, de rester prudent sur la question urbaine des Hautes-Terres au I^{er} millénaire av. J.-C. Les sites y sont probablement nombreux et développés. Les occupations plus tardives les masquent souvent ; l'absence de données ne signifie pas nécessairement l'absence de fait.

Hadaqân émerge néanmoins comme un site d'une rare importance, dont une partie des habitants s'installe, conjointement à des Sabéens de Ma'rib sur le site éthiopien de Matara (*RIÉth 55*, *RIÉth 56*), au VII^e s. av. J.-C. Les rapports de fraternité entre souverains de Sam'y et de Saba' reflètent des contacts vraisemblablement accrus au cours de l'expansion sabéenne sous le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî.

À partir du III^e s. av. J.-C., les dirigeants résidants à Hadaqân prennent le titre de *qayl* de Sam'y. Au début de l'ère chrétienne, cette confédération tribale est divisée en trois fractions, la tribu Humlân dhû-Sam'y, la tribu Yursam dhû-Sam'y et la tribu Hâshid dhû-Sam'y dont les sièges sont respectivement les villes de Hâz, Shibâm al-Ghirâs et Nâ'it. Qu'est devenue entre-temps la ville de Hadaqân dont le temple de Ta'lab semble toujours actif ? Les recompositions tribales mises en évidence par Ch. Robin pour une période plus

¹²⁷⁰ Ch. Robin, 1982 b, p. 92-93.

tardive¹²⁷¹ sont vraisemblablement à l'origine du déclin des lignages dominants de Ḥadaqân et du déclin de la cité. Rien ne peut toutefois être précisément avancé.

¹²⁷¹ Ch. Robin, 1982 b, p. 101-109. Concernant la recomposition de la tribu de Sam'y à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., voir également Ch. Robin, 1982 b, p. 71-72.

NÂ'IT (N'T, NÂ'IT) ET LES VILLES DES HAUTES-TERRES SABÉENNES

Coordonnées : 15° 46' 51" N - 44° 07' 44" E

Superficie : env. 7 ha.

Bibliographie indicative

- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), Paris, p. 280-283.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 57.
- Müller W. W., 1973. « Ergebnisse der Deutschen Jemen-Expedition 1970 », *AfO XXIV*, p. 157-158.
- Nâmî Kh. Y., 1943. *Nashr nuqûsh sâmiya qadîma min janûb bilâd al-'arab w-sharḥuha* [Édition des inscriptions de l'antique Sam'y du sud de la péninsule Arabique avec annotations], Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, p. 1-71.
- Radt W., 1971. « Bericht über eine Forschungsreise in die Arabische Republik Jemen », *AA 1971/2*, p. 273-276.
- Robin Ch., 1976. « Résultats épigraphiques et archéologiques de deux brefs séjours en République Arabe du Yémen », *Semitica 26*, p. 184.
- Robin Ch., 1982 b. *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam, t. I. Recherches sur la géographie tribale et religieuse de Khawlân Qudâ'a et du pays de Hamdân*, Leyde, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, *passim*.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, p. 314-317.

Localisation géographique

Nâ'it se situe à 48 km au nord de Şan'â', à 11 km à l'est-sud-est de Rayda et du bassin d'al-Bawn. Il est établi sur un replat du piémont oriental du jabal Thanayn, relief calcaire entouré d'épanchements de lave au sud-est et d'une couverture sédimentaire quaternaire alluviale au nord-ouest. Les matériaux de construction y sont variés et disponibles en abondance, les terres cultivables proches.

Le toponyme antique, Na'it (N't) est attesté à plusieurs reprises sur le site en tant que *hagar* (CIH 290, CIH 292, CIH 295) ; son identification ne pose pas de problème.

Historiographie de la recherche

Ce site a fait l'objet de nombreuses visites d'épigraphistes, tels que E. Glaser en 1884 et Kh. Y. Nâmî dans le cadre de la mission archéologique égyptienne en 1936¹²⁷². À cette occasion, 55 inscriptions inédites sont copiées et le temple de Nâ'it est fouillé par S. A. Ḥuzayyin. Il faut mentionner aussi J. Barthoux en 1936-37¹²⁷³, P. A. Grjaznevic en

¹²⁷² Kh. Y. Nâmî, 1943, p. 1-71.

¹²⁷³ Les inscriptions qu'il y relève sont publiées par G. Ryckmans en 1939 (p. 105-110).

1970, la *Deutsche Jemen-Expedition* en 1970¹²⁷⁴ et la Mission archéologique française au Yémen (MAFY) en 1973 et 1975¹²⁷⁵.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Un habitat diversifié

« J'ai vu des vestiges antiques au Yémen et ses châteaux à l'exception du château de Ghumdân dont il ne reste qu'une pièce au pied d'un mur. J'ai vu Nâ'it, Ma'rib et Ḍahr et c'est Nâ'it qui est la plus fantastique. »

H. al-Hamdânî, *al-Iklîl*, livre VIII.

Ces termes suffisent à évoquer l'impression que provoquaient les vestiges antiques au X^e s. Aujourd'hui, la majeure partie du site n'est qu'une étendue de monticules de pierres de 4,1 ha, auxquels s'ajoutent une partie du site préislamique réoccupé depuis. Nous avons mesuré une extension totale de 7,2 ha (Fig. 94). Dans le village actuel, plusieurs soubassements antiques servent de base aux constructions modernes. Plusieurs d'entre eux présentent un grand appareil calcaire régulier et assisé, présentant, pour certains, des traces de thermoclasties, probablement liées à un incendie (Fig. 95). Al-Hamdânî y mentionne 22 châteaux – comprenons par château une grande structure en pierre de type maison-tour – sur le site ; cet habitat luxueux transparait également dans les dédicaces de construction du début de l'ère chrétienne, comme celle de la maison Watrân du lignage de Dadân (RÉS 4994, RÉS 4995). Une activité de construction est toujours attestée au VI^e s. avec la réalisation sur le site d'une résidence et de différentes structures par les gouverneurs de la tribu de Hamdân (Ir 71). Le site d'habitat regroupait ainsi sur 7 ha de nombreuses structures domestiques parmi lesquelles certaines trahissent la présence d'une élite.

La fonction défensive

Elle était assurée par une situation isolée, sur un promontoire rocheux et par la juxtaposition des structures domestiques, offrant leur mur extérieur comme rempart. Les interstices étaient vraisemblablement bouchés par des murs autonomes. La présence d'un système de défense est confortée par l'inscription des I^{er}-II^e s. CIH 295, évoquant la porte de la ville de Nâ'it ([b-kh]lf hgr-hmw N'ṭm).

La fonction religieuse

Deux sanctuaires sont connus. Le premier est *intra-muros*, consacré à Ta'lab Riyâm, divinité tutélaire du panthéon de la tribu de Sam'y et reprend le parti architectural fréquent dans les sanctuaires sabéens du portique à rangée de piliers monolithiques. Ce temple est nommé Ḥadhthân dans les inscriptions.

¹²⁷⁴ W. Radt, 1971, p. 273-276 ; W. W. Müller, 1973, p. 157-158.

¹²⁷⁵ Ch. Robin, 1976, p. 184 ; Ch. Robin, 1982 b, *passim*.

Le second sanctuaire est consacré à 'Athtar. Il entre dans la catégorie des sanctuaires isolés au sommet de montagnes, nombreux dans la région. Il est implanté sur le jabal Thanayn et était en activité au moins aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne (CIH 289, CIH 290, CIH 293).

Par ailleurs, d'autres cultes sont attestés sur le site : Shams (CIH 288), Almaqah (RÉS 5001), Qaynân (NNSQ 32 et 49) et Nawsh (Nami NNSQ 27).

La fonction politique

Ce site émerge conjointement à plusieurs pôles politiques des Hautes-Terres, en tant que siège des *qayls* de la tribu Ḥāshid, fraction de Sam'y, résidant dans le palais Hurrân (Ja 716). Si les *qayls* de cette fraction de Sam'y ne semblent mentionnés qu'au III^e s., ceux des deux autres fractions de Sam'y, les *qayls* de la tribu Ḥumlân résidant dans la ville de Ḥāz et ceux de la tribu Yursam résidant à Shibām al-Ghirās, sont mentionnés dès le I^{er} s. pour les premiers, le II^e s. pour les seconds ; il est donc probable que ces trois fractions de Sam'y existaient dès le I^{er} s. au plus tard, avec leurs *qayls* respectifs et leur propre centre urbain.

Cette fonction politique n'est pas attestée aux IV^e et V^e s. ; au VI^e s. en revanche, Nâ'it réapparaît comme centre des gouverneurs de la tribu de Hamdân, lignage d'où étaient issus les *qayls* de Ḥāshid.

Territoire et sphère d'influence

En dehors de rares évocations de travaux agricoles, rien n'est connu du terroir de la ville de Nâ'it¹²⁷⁶. Si l'emprise du site ne peut être définie à l'échelle du terroir, sa sphère d'influence – voire d'attraction – politique à plus grande échelle a pu être déterminée par la recension des sites sur lesquels la tribu Ḥāshid est implantée¹²⁷⁷. Le territoire centré sur le site de Nâ'it couvrait ainsi une superficie d'environ 600 km², depuis Zafâr dhî-Bîn et Kânîṭ au nord jusqu'à 'Uṣām au sud, sa frontière est passant à l'est du jabal Riyām et sa frontière ouest entre Nâ'it et Rayda. Il englobait deux sites importants, Kânîṭ (l'antique Ukânîṭ) et Ṣirwāḥ-Arḥab (l'antique Madar). Sur le premier, d'une superficie de 11 ha, les vestiges d'un temple, d'un système défensif et de grandes structures domestiques ont été reconnus ; le second, bien que plus petit (5 ha), présente des structures semblables. Tous deux apparaissent comme des sites aux fonctions défensives et administratives et sont le lieu de résidence d'une élite, regroupée autour de sanctuaires de faible attraction.

¹²⁷⁶ Mention d'une palmeraie dans RÉS 4995 par exemple.

¹²⁷⁷ Ch. Robin, 1982 b, p. 47.

L'organisation sociale

Si l'on s'arrête sur les divisions verticales, nous avons eu l'occasion d'évoquer la présence de *qayl-s* aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne et d'un gouverneur au VI^e s., nul besoin de s'y attarder. Par ailleurs, si nous n'avons pas trouvé de mention de la classe des « propriétaires » ou « hommes libres » (*'b'l*) à Nâ'it, leur présence sur plusieurs sites contemporains des Hautes-Terres (Shibâm al-Ghirâs ; Kânit) laisse envisager l'existence de cette catégorie sociale. Enfin, au sein des différents lignages, on observe une domination des *banû* Hamdân, dont sont issus les *qayl-s* de la tribu Ḥâshid.

Les divisions horizontales s'opèrent à différents niveaux de la structure tribale définis précédemment¹²⁷⁸. La majeure partie de la population de Nâ'it est composée par la communauté définie dans les inscriptions comme la « tribu de la ville de Nâ'it » (CIH 292 et CIH 290 : *w-s²'b-hmw dh-hgrn N'tm*), la tribu se confondant avec la ville qui l'abrite et avec son terroir. À côté de ces populations locales, on trouve la mention de membres de tribus éloignées, formant de petites communautés étrangères au sein de la communauté de Nâ'it :

- des membres du lignage Bata', appartenant aussi à la confédération de Sam'y mais principalement centrés sur la ville de Ḥâz (CIH 295, CIH 296) ;
- des membres de la confédération de Ma'dhin, dans la région de Ṣan'a', qui effectuent des travaux près de Nâ'it (CIH 287) ;
- des membres de la confédération de Bakil, pratiquant à Nâ'it le culte d'Almaqah, l'une des très rares mentions de ce culte dans la confédération de Sam'y (RÉS 5001).

Synthèse historique : Nâ'it et les centres tribaux des Hautes-Terres sabéennes

Les données chronologiques présentées ici sont uniquement tirées des inscriptions. Comme nous l'avons signalé dans l'étude de Madînat al-Ahjur ou de Ḥadaqân, les textes sont rares avant la période des rois de Saba' et dhû-Raydân (I^{er}-III^e s.). Rien ne peut être affirmé quant à la nature du site durant les périodes plus anciennes. Néanmoins, à partir du I^{er} s. av./ap. J.-C., à Nâ'it comme sur la plupart des sites des Hautes-Terres, les inscriptions se comptent par dizaine. Loin de nier l'importance des sites durant les périodes antérieures, il nous faut reconnaître une rapide intégration de la ville de Nâ'it comme de ses voisines dans un réseau urbain plus vaste et aux interactions plus nombreuses. Il devient alors fréquent de trouver des dédicaces des *qayl-s* des Hautes-Terres à Ma'rib, lesquels détiennent les postes d'intendant (*mqtwy*) ou de commandant militaire (*'qb*) du souverain sabéen, voire accèdent au trône de Saba'. Un développement de l'architecture monumentale est manifeste sur la majorité des sites occupés ; apparaissent alors les colonnes à chapiteaux à denticules, les reliefs d'influence hellénistique avec rinceaux de vigne, la maçonnerie de type *pecked and drafted* fréquente dans les Basses-Terres. Nous avons choisi d'illustrer, par l'étude de Nâ'it, cette transition entre un urbanisme relativement

¹²⁷⁸ Cf. chap. « Le s²b sabéen ».

modeste et difficile à cerner du I^{er} millénaire av. J.-C. et un réseau de villes concentrant des fonctions politiques et administratives sur des territoires de plusieurs centaines de kilomètres carrés. Dans la sphère des tribus affiliées à Saba', nous aurions tout aussi bien pu choisir l'une ou l'autre des nombreuses villes équivalentes, où siègent généralement des *qayl-s* de tribu et qui suivent un développement similaire à celui présenté à Nâ'it : Shibâm al-Ghirâs (antique Shibâm) et Ḥâz (antique Ḥazym) dans la confédération de Sam'y ; Rayda (antique Raydat), 'Amrân (antique 'Amrân) et Shibâm-Kawkabân (antique Shibâm) dans la confédération de Bakîl ; l'une des villes supposées avoir été le centre de la tribu de Ma'dhin (Şan'â', Ḍahr ou Ḍula') ; Ghaymân, centre de la fédération tribale du même nom ou Na'd (antique Na'd) et Bayt Ḍab'ân (antique Ta'ramân) dans la confédération de Dhamâry.

Ajoutons qu'à côté de ces centres tribaux administratifs s'ajoutent un grand nombre de sites de 5 à 10 ha de superficie dont l'activité reste mal connue et qui font figure de petits centres urbains (Kâniṭ, Şirwâḥ-Arḥab, Sa'da, al-Ḥuqqa, Quṭra, Shu'ûb, al-Khadara, Raḥab).

AL-MI'SÂL (W'LN, WA'LÂN), CENTRE TRIBAL DES HAUTES-TERRES HIMYARITES

Coordonnées : 14° 24' 33" N - 45° 09' 25" E

Superficie : env. 10 ha.

Bibliographie indicative

- 'Abdallah Y. M., 1979 a. « Mudawwanat an-nuqûsh al-yamaniyya al-qadîma », *Dirâsât yamaniyya* 2 (mars 1979), p. 53-63
- 'Abdallah Y. M., 1979 b. « Mudawwanat an-nuqûsh al-yamaniyya al-qadîma », *Dirâsât yamaniyya* 3 (oct. 1979), p. 29-50.
- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), Paris, p. 304, 319-321.
- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 36, 60.
- Breton J.-F., 1988. « Les villes d'Arabie méridionale ». In Huot J.-L. (éd.), *La ville neuve, une idée de l'Antiquité ?*, Les cahiers du groupe scientifique Terrains et Théories en archéologie, Paris, Éditions Errance, p. 100.
- Jamme A., 1976. *Carnegie Museum 1974-75 Yemen Expedition*, Pittsburg, Carnegie Museum of Natural History, p. 110-119.
- Müller W. W., 1973. « Ergebnisse der Deutschen Jemen-Expedition 1970 », *AfO XXIV*, p. 159-161.
- Radt W., 1971. Bericht über eine Forschungsreise in die Arabische Republik Jemen », *AA 1971/2*, p. 289-293.
- Robin Ch., 1981 a. « Les études sudarabiques en langue française : 1981 », *Raydân* 4, p. 155.
- Robin Ch., 1981 b. « Les inscriptions d'al-Mi'sâl et la chronologie de l'Arabie méridionale au III^e siècle de l'ère chrétienne », *CRAIBL 1981*, p. 315-339.
- Robin Ch. & Bâfaqih M., 1981. « Deux nouvelles inscriptions de Radmân datant du II^e siècle de l'ère chrétienne », *Raydân* 4, p. 67-90.
- Robin Ch., Breton J.-F. & Audouin R., 1981. « Nord-Yémen, un patrimoine menacé », *Archéologia*, 160, p. 41.
- Wissmann H. von & Höfner M., 1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, p. 37-39.

Localisation géographique

Al-Mi'sâl (ou al-Ma'sâl), l'antique Wa'lân¹²⁷⁹, se situe au nord de la route asphaltée reliant Dhamâr à al-Bayḏâ', sur les Hautes-Terres méridionales, à 86 km à l'est-sud-est de Dhamâr et 66 km au nord-ouest d'al-Bayḏâ'. Le site est établi sur un plateau de granite précambrien, dans une cuvette bordée d'affleurements allongés offrant une protection naturelle au site sur ses limites nord et sud (Fig. 96) ; la plaine alluviale du wâdî Sarî' borde l'extrémité orientale du site. Un piton rocheux domine la crête granitique au sud du site et abrite un sanctuaire *extra-muros*.

Historiographie de la recherche

Le site ne semble avoir été visité pour la première fois qu'au début des années 1970, par la *Deutsche Jemen-Expedition* (dir. W. W. Müller & W. Radt). Une première description en fut établie¹²⁸⁰. Il fut visité quelques années plus tard (1974-75) par A. Jamme, qui en

¹²⁷⁹ Sur l'identification : W. Radt, 1971, p. 290 ; W. W. Müller, 1973, p. 160.

¹²⁸⁰ W. Radt, 1971, p. 289-293 ; W. W. Müller, 1973, p. 159-161.

publie plusieurs inscriptions (Ja 2861 à Ja 2867)¹²⁸¹. En 1979, cinq textes d'al-Mi'sâl sont publiés par Y. 'Abdallah¹²⁸². La MAFRAY (dir. Ch. Robin) en fait à son tour la visite en 1979 et 1980. À cette occasion, un relevé du site est effectué ; les inscriptions y sont copiées et précisément localisées¹²⁸³. Certains de ces textes, uniquement accessibles par une descente en rappel le long d'une paroi rocheuse, n'ont pu être parfaitement photographiés et déchiffrés qu'au cours des récents travaux de la mission Qatabân (dir. Ch. Robin), en décembre 2003, grâce à la participation des spéléologues A. Grignard et R. Levêque¹²⁸⁴. Les inscriptions sont désormais en cours de publication par Ch. Robin, à paraître dans un volume de l'Académie des inscriptions et belles-lettres¹²⁸⁵. Les connaissances disponibles à ce jour sur ce site sont principalement épigraphiques et tirées d'une étude de surface des vestiges architecturaux.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

L'habitat

La zone d'habitat s'étend sur environ 500 m de long, avec une largeur de 200 à 300 m et une superficie approximative de 10 ha (Fig. 97)¹²⁸⁶ ; sa densité y est inégale. Les bas de pente au nord du site sont beaucoup plus densément bâtis que les secteurs centraux et méridionaux. De nombreux soubassements rectangulaires de structures d'habitat sont parfaitement visibles au sol. L'appareil est généralement un granite local ; quelques rares pierres calcaires importées de carrières plus éloignées ont été signalées par W. Radt¹²⁸⁷. Les soubassements témoignent de la présence de plusieurs dizaines de grandes structures s'apparentant à des maisons-tours ; leur implantation ne témoigne d'aucune considération urbanistique. Ces grandes maisons-tours apparaissent dans les dédicaces de construction laissées sur le site, telle que Ja 2863 (I^{er} s.), commémorant la réalisation de la maison Lawbân. La faible densité qui caractérise ce bâti se retrouve, comme l'avance J.-F. Breton, dans le schéma d'implantation des maisons modernes du village voisin, composé également de structures similaires les unes aux autres et lâchement implantées sur le plateau¹²⁸⁸.

¹²⁸¹ A. Jamme, 1976, p. 110-119.

¹²⁸² Y. 'Abdallah, 1979 a ; 1979 b.

¹²⁸³ Ch. Robin, 1981 a, p. 155 ; 1981 b ; Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981, p. 41 ; J.-F. Breton, 1988, p. 100.

¹²⁸⁴ Pour un compte rendu récréatif de cette intervention, voir le récit qu'en a fait R. Levêque sur la page Web : <http://www.continent7.be/netpackpages/index.php?page=20041122171836378>.

¹²⁸⁵ Ch. Robin a eu l'amabilité de nous transmettre la traduction de deux des principaux textes d'al-Mi'sâl non publiés, MAFRAY-al-Mi'sâl 2 & 3, nous l'en remercions vivement.

¹²⁸⁶ Pour des raisons de sécurité, nous n'avons pu mesurer l'extension précise du site par GPS lors de notre visite d'al-Mi'sâl, dans le cadre de la mission Qatabân de décembre 2003.

¹²⁸⁷ W. Radt, 1971, p. 293.

¹²⁸⁸ Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981, p. 41.

La fonction défensive

Le site comporte un système défensif tirant profit de sa situation. Seules les passes permettant l'accès au site sur les crêtes granitiques et les extrémités de la cuvette sont fermées par des murs ; le site n'est pas entouré d'un rempart autonome¹²⁸⁹.

La fonction politique et administrative

Al-Mi'sâl apparaît également un centre politique et administratif majeur des Hautes-Terres méridionales. Elle est en effet le siège des *qayl-s* de la confédération tribale de Radmân et Khawlân ; leur palais, Hirrân, est évoqué dans l'inscription du II^e s. MAFRAY-al-Mi'sâl 1. Ajoutons qu'al-Hamdânî évoque à plusieurs reprises les *qayl-s* de dhû-Ma'âhir (du nom de leur lignage), propriétaires du château (*qasr*) de Wa'lân¹²⁹⁰.

Au centre du site s'observent encore clairement les ruines d'une vaste structure, de plan rectangulaire jouté d'une grande cour à portique (Fig. 98). Elle est interprétée par W. Radt comme un probable temple¹²⁹¹. Si l'on considère les parallèles connus à ce type de plan, à savoir le « château royal » de Shabwa, le « Tamna' Temple I », pouvant être considéré comme la possible résidence des souverains qatabânites¹²⁹², et la structure administrative de Şirwâḥ-Khawlân, nous pouvons alors suspecter la présence d'une structure non pas religieuse mais plutôt palatiale. Nous aurions alors probablement affaire au palais Hirrân, résidence des *qayl-s* de Radmân et Khawlân.

Un centre religieux

Le seul sanctuaire qui nous soit parfaitement connu est le temple *extra-muros* installé sur le piton rocheux dit al-Qal'a, au sud du site. Ce dernier apparaît dans les inscriptions, et encore chez al-Hamdânî au X^e s., sous le nom de Shiḥrâr (MAFRAY-al-Mi'sâl 1, RÉS 3958/10, Ja 2867/5 aux II^e et III^e s.). Ce sanctuaire, consacré à la divinité solaire Shams (Ja 2861, Ja 2864, etc.), est le haut-lieu dans lequel les *qayl-s* de Radmân font inscrire leurs hauts faits politiques et militaires. Les aménagements du sanctuaire (chemin d'accès, mur d'enceinte, citernes, lieux de prières, de réunion...) sont le fait de ces *qayl-s* (MAFRAY-al-Mi'sâl 1). Sur la plate-forme dominée par les inscriptions rupestres, un important éboulis de pierres qui a partiellement glissé en contrebas du piton témoigne de l'existence de structures bâties et non d'un simple sanctuaire rupestre. Ce lieu fait figure de centre religieux de la confédération tribale Radmân et Khawlân.

¹²⁸⁹ Cette construction est évoquée avec une certaine prudence par W. Radt, qui suppose qu'une grande partie des pierres du rempart ont été pillées et que son identification reste hypothétique (1971, p. 290-291). La construction de l'enceinte est évoquée dans l'inscription rupestre MAFRAY-al-Mi'sâl 1, où il est notamment question de la jonction du mur du sanctuaire de Shams au mur de la ville.

¹²⁹⁰ A. Al-Garoo, 1986, p. 319-321.

¹²⁹¹ W. Radt, 1971, p. 292.

¹²⁹² J.-F. Breton, Ch. Darles, Ch. Robin & S. Swauger, 1997.

Terroir et territoire

Les inscriptions et les importants travaux hydrauliques visibles sur le site et aux alentours attestent la présence d'un terroir probablement développé à proximité immédiate du site, dans la plaine alluviale plus à l'est et dans les wâdis environnants. Ce sont entre autres l'aménagement d'une canalisation sur le flanc nord de l'arête granitique méridionale, que l'on peut suivre sur plusieurs centaines de mètres, et qui dérive l'eau jusqu'au pied du sanctuaire rupestre. Par ailleurs, les travaux hydrauliques et agricoles sont évoqués à plusieurs reprises entre le I^{er} et le III^e s.¹²⁹³, généralement entrepris par les *qayl-s*.

Signalons dans la région enfin l'édification d'au moins cinq barrages monumentaux, tel que celui de 'Ârim al-As'adî à 10 km d'al-Mi'sâl, dans le wâdî Ḥisâya, long de 128 m et d'une hauteur de 3,4 m¹²⁹⁴. Ces barrages sont pour la plupart construits à la fin du I^{er} s., sous le règne de 'Amdân Bayyîn Yuhaqbiḏ¹²⁹⁵.

Au-delà d'un terroir visiblement étendu, al-Mi'sâl exerçait son attraction, en tant que capitale de la confédération de Radmân et Khawlân du I^{er} au III^e s. au moins, sur un vaste territoire. Cette tribu est attestée sur les sites rapprochés de Sâri', 6 km à l'ouest d'al-Mi'sâl ; à ad-Dimn, au sud d'al-Bayḏâ' ; à Qâniya au nord-est d'al-Mi'sâl, où résident pendant quelques temps les *qayl-s* de Radmân et Khawlân (YMN 10, III^e s.) ; dans le wâdî dhî-Ḥadîd, à l'est de Qâniya (MAFRAY-dhî-Ḥadîd 1) et dans la région d'al-Ḥadd (Bâfaqîh-Bâṭayi' al-Ḥadd 2). Ce territoire s'étendait ainsi sur environ 4500 km².

L'organisation sociale

Al-Mi'sâl est directement placée sous l'administration des *qayl-s* des tribus Radmân et Khawlân, mentionnés du I^{er} au III^e s.¹²⁹⁶. Ils assurent le financement de la plupart des grands travaux (construction du sanctuaire, du rempart, des structures hydrauliques). Ceux-ci restent toutefois subordonnés au souverain himyarite (MAFRAY-al-Mi'sâl 3 ; MAFRAY-

¹²⁹³ Des travaux d'irrigation sont évoqués dans YMN 3 ; YMN 4 ; RÉS 3958 ; le forage d'un puits dans l'inscription MAFRAY-Sâri' 6 ; l'aménagement de champs dans MAFRAY-al-Mi'sâl 1.

¹²⁹⁴ Ch. Robin, 1981 a, p. 155.

¹²⁹⁵ Ch. Robin, 1991 e, p. 186.

¹²⁹⁶ Tous se disent issus du lignage Ma'âhir et dhû-Khawlân. L'un d'eux est l'auteur de trois inscriptions datées du milieu du I^{er} s. (YMN 14, MAFRAY-al-Maktûba 1 et MAFRAY-dhî-Ḥadîd 2). Un second *qayl* est mentionné vers l'an 65 (MAFRAY-dhî-Ḥadîd 1 et Bâfaqîh-Bâṭayi' al-Ḥadd 2). Les inscriptions CIH 658, YMN 7 et MAFRAY-al-Mi'sâl 1, sont l'œuvre de deux autres *qayl-s* du II^e s. MAFRAY-al-Mi'sâl 1 présente l'avantage de fournir le nom du palais, Hirrân et son emplacement, dans la ville de Wa'lân. Le nom du palais des *qayl-s* de Radmân et Khawlân réapparaît dans l'inscription de la même époque YMN 5+6/7. Il est mentionné au III^e s. dans de nombreux textes. Pour le III^e siècle, deux *qayl-s* de Radmân et de Khawlân sont connus. Le premier, Nâṣirum Yuhaḥmid, a occupé cette position vers 210-220. Il est mentionné dans RÉS 3958, YMN 10 (inscription de Qâniya où l'on mentionne la remise en état de leur palais Shab'ân dans la ville de Qâni'at) et MAFRAY-al-Mi'sâl 4. Le second, Luḥay'athat 'Awkân, est l'auteur de MAFRAY-al-Mi'sâl 3 (v. 250) et de MAFRAY-al-Mi'sâl 2 (253). Al-Mi'sâl fait de nouveau figure de capitale tribale.

al-Mi'sâl 5) dont ils tirent leur légitimité¹²⁹⁷ ; al-Mi'sâl ne fait pas figure, à ce titre, de capitale politique indépendante mais bien de centre d'une confédération tribale faisant allégeance au roi ḥimyarite.

Synthèse historique

Al-Mi'sâl, nous l'avons dit, n'est connue que par quelques inscriptions, toutes datées des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, et par des vestiges observés en surface. Il est difficile de connaître l'origine de la formation du site. Le peuplement des environs d'al-Mi'sâl est ancien. Nous avons observé de nombreuses structures d'habitat similaires à celles du III^e millénaire av. J.-C. dans le Khawlân aṭ-Ṭiyâl sur le versant méridional de l'affleurement granitique qui longe al-Mi'sâl au sud. Ceci ne nous apporte toutefois pas la certitude d'une continuité du peuplement de l'endroit.

L'inscription de Ṣirwâḥ-Khawlân, RÉŠ 3946, datée du VII^e s. av. J.-C., mentionne la ville de Wa'lân à proximité de Radâ' et Kudâr ; il est probable qu'il s'agisse du même site que la Wa'lân du début de l'ère chrétienne si l'on identifie Radâ' dans l'inscription à la ville du même nom située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest d'al-Mi'sâl. Rien ne permet d'en apporter la preuve. L'existence de Wa'lân peut être envisagée vers le III^e-II^e s. av. J.-C. avec une autre mention du toponyme, qualifié de *hagar*, sur la porte sud de Tamna' (RÉŠ 3878).

S'il est possible que l'existence de la ville remonte au début de la période sudarabique voire à l'âge du bronze, seul son développement du début de l'ère chrétienne nous est connu. Le site connaît alors un essor important marqué par l'érection de nombreux bâtiments. L'aménagement de réseaux hydrauliques de grande ampleur dans les environs confirme cet essor. La ville fait alors figure de centre défensif, religieux, administratif et politique pour l'ensemble de la confédération tribale de Radmân et Khawlân. On la trouve mentionnée dans le cadre de plusieurs conflits qui opposent l'ensemble des royaumes des Basses-Terres et des tribus des Hautes-Terres méridionales. Des réparations sont notamment entreprises à la suite d'un conflit du milieu du I^{er} s. (MAFRAY-as-Sâri' 6), vraisemblablement celui évoqué dans CIH 347 et Ja 649. Ja 649 relate en effet, vers 146-147, une bataille à Wa'lân où s'affrontent Saba' et une coalition regroupant Qatabân, la tribu de Radmân et le Ḥaḍramawt.

À partir du IV^e s., le silence des sources ne nous permet d'établir ni la date ni même les raisons de l'abandon du site.

¹²⁹⁷ Dans l'inscription MAFRAY-al-Mi'sâl 5, le *qayl* est directement nommé par le souverain et n'est pas originaire de la tribu qu'il dirige (I. Gajda, 1997 a, p. 165).

Les centres urbains contemporains des Hautes-Terres méridionales

La région himyarite présente une évolution assez similaire à celle évoquée dans les Hautes-Terres sabéennes, avec l'apparition, au moins dans la documentation, de villes formant le centre politique, administratif et parfois religieux d'une tribu ou d'une fédération de tribus. Ce processus s'observe sur des sites relativement similaires :

- Ḥaṣî, centre urbain de la fédération de Maḍḥî d'environ 6 à 7 ha¹²⁹⁸. Les *qayl-s*, qui siègent dans le palais Kawkabân (MQ-Shirjân 12), sont mentionnés à partir du I^{er} s. dans l'inscription Bahâ' 1. Ils apparaissent au III^e s. dans RÉS 4196 comme *qayl-s* des deux tribus Qasham et Maḍḥî. Ils sont mentionnés vers 312 (MQ-Shirjân 12) puis vers 331 (MAFRAY-Ḥaṣî 5). Aux IV^e et V^e s., ils sont à la tête des tribus Maḍḥî et Sufâr (Ja 1819, MAFRAY-Ḥaṣî 1).

- Baynûn, centre urbain des *qayl-s* de Shadad. Les *qayl-s* sont mentionnés dans Av. Aqmar 1 comme bâtisseurs dans la ville de Yatrum. Leur résidence semble toutefois pouvoir être définitivement localisée sur le site de Baynûn d'après le contenu de deux inscriptions non publiées, conservées au musée de Baynûn et provenant de ce même site. Elles peuvent être datées, par la graphie, des I^{er}-III^e s. (Fig. 99).

- an-Nakhla al-Ḥamrâ' (antique Yaklâ'). Ce site de 5 ha présente une très forte concentration de soubassements de structures d'habitat ainsi que quelques bâtisses monumentales. Rapidement fouillé en 1932, il a livré les statues en bronze des souverains himyarites plus grandes que nature aujourd'hui conservées au musée de Ṣan'â'. Ch. Robin suppose d'après la taille du site que celui-ci devait héberger les *qayl-s* de Samhar, fraction de Dharaniḥ¹²⁹⁹.

- as-Sawâ, plus longuement évoquée précédemment.

À côté de ces centres administratifs et politiques, parfois religieux, relais du pouvoir royal himyarite et généralement le centre d'une fédération tribale s'étendant sur plusieurs centaines voire milliers de kilomètres carrés, un certain nombre de petites villes ou de grosses bourgades commencent à être reconnues comme des centres agricoles, artisanaux, économiques et parfois politiques : Qâniya, pour un temps centre des *qayl-s* de Radmân ; am-'Âdiyya, dans la fédération de Maḍḥî ; jabal al-'Awd, d'environ 7 ha, contrôlant les escarpements occidentaux du royaume de Ḥimyar ; Maṣna'at Mâriya, site de 15 ha dans la

¹²⁹⁸ La tribu de Maḍḥî compte deux villes susceptibles d'avoir été son siège : am-'Âdiyya et Ḥaṣî. Compte tenu du nombre d'inscriptions rédigées par les Ḥaṣbahîdes, lignage des *qayl-s* de Maḍḥî, à Ḥaṣî, Ch. Robin voit plutôt la capitale tribale en Ḥaṣî qu'en am-'Âdiyya, qui n'en compte qu'une (Ch. Robin, avec la contribution de S. A. Frantsouzoff, 2001, p. 181).

¹²⁹⁹ Ch. Robin, 1987 a, p. 136. Il fait par ailleurs le rapprochement avec le lien de filiation établi par al-Hamdânî dans *al-Iklîl* X entre dhû-Jura (survivance des banû Gurat, le lignage des *qayl-s* de Yaklâ') et un « fils de Yaklâ ». Ce lien de filiation suggérerait que la ville de Yaklâ' était le lieu de résidence principale des Juratides, les *qayl-s* de Sumhuram.

plaine de Dhamâr ; Dhamâr, etc. Un grand nombre de toponymes sont, à cette période, qualifiés de *hagar* dans les inscriptions du III^e s. ; la plupart d'entre eux, bien qu'identifiés avec des sites modernes homonymes, n'ont pu être reconnus sur le terrain, généralement recouverts par des occupations modernes. Enfin, rappelons que dans la seule plaine de Dhamâr et aux environs de Zafâr, le *Dhamâr Survey Project* a relevé 113 sites ḥimyarites dont la plupart ne sont pas encore publiés¹³⁰⁰.

¹³⁰⁰ K. Lewis, 2005, p. 139.

ŞAN'Â', CAPITALE SABÉENNE DES HAUTES-TERRES

Coordonnées : 15° 21' 17" N - 44° 12' 57" E

Superficie : env. 10 ha¹³⁰¹.

« Et tout à coup, au sommet d'un pic semblable à tant d'autres, apparaît une forme géométrique. Nous la regardons comme un phare ; est-ce encore une illusion ? Non, c'est un fort moderne. Pas de trois pics, pas de ville ; et cependant, dans tout le Yémen, Sanaa seule est dominée par un fort. Nous filons sur lui. Et lorsque nous en sommes à moins d'un kilomètre, par une faille apparaît d'un coup, cultivée jusqu'en ses derniers creux, la vallée de Sanaa - avec, au milieu, la ville entre ses murailles inclinées, et Rauda démantelée tout près, comme la peau abandonnée d'un serpent, - Sanaa ronde, tout en pierre, corbeille aride et magnifique de coraux blancs et grenats, tout au fond de ses montagnes verticales. L'inconnu commence. »

A. Malraux (1993, p. 67).

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 38-39.
- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), Paris, p. 310-313.
- Beeston A. F. L., 1983. « Pre-Islamic Şan'â' ». In Serjeant R. B. & Lewcock R. (éds), *Şan'â'. An arabian islamic city*, Londres, World of Islam Festival Trust.
- Finster B. & Schmidt J., 1994. « Die Kirche des Abrahâ in Şan'â' ». In Nebes N. (éd.), *Arabia Felix. Beiträge zur Sprache und Kultur des vorislamischen Arabien. Festschrift Walter W. Müller zum 60. Geburtstag*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, p. 67-86.
- Gajda I., 1997 a. *Himyar gagné par le monothéisme (IV^e-VI^e siècles de l'ère chrétienne). Ambitions et ruine d'un royaume de l'Arabie méridionale antique*, vol. I, Thèse de doctorat nouveau régime, université d'Aix-en-Provence, p. 289-291.
- Lewcock R., 1979. « La cathédrale de Sana'a », *Dossiers d'Archéologie* 33, mars-avril 1979, p. 80-83.
- Lewcock R., à paraître. « Early and Medieval Sana'a - The Evidence on the Ground », 16 p.
- Rathjens C., 1953. *Sabaica. Bericht über die archäologischen Ergebnisse seiner zweiten, dritten und vierten Reise nach Südarabien. I. Teil. Der Reisebericht*, Hamburg, L. Appel, p. 37-48.
- Warburton D., 1998. « A stratigraphic section in the Old City of Şan'â' », *PSAS* 28, p. 271-283.
- Wissmann H. von, 1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans, *passim*.

Localisation géographique

La ville de Şan'â', antique Şan'aw, est nichée dans un fossé d'effondrement orienté nord-sud, bordé à l'est et à l'ouest d'escarpements volcaniques. La plaine possède une couverture sédimentaire alluviale quaternaire de loess. Cette couverture pédologique, combinée à des précipitations élevées (plus de 600 mm par an) et aux écoulements d'une série de petits bassins versants convergents, permet l'agriculture sèche. La plaine de Şan'â' offre, de manière générale, des conditions idéales à l'établissement d'un centre urbain

¹³⁰¹ Ce chiffre se fonde sur l'étude topographique effectuée par R. Lewcock (à paraître) et la restitution qu'il propose de l'extension de Şan'â' au VI^e s. ap. J.-C., allant de la citadelle au palais Ghumdân (à l'est de la grande mosquée) soit une longueur de 500 m sur une largeur de 200 à 250 m.

autosuffisant. Outre son potentiel agricole, les ressources minérales y sont diversifiées (roche volcanique, formations calcaires, grès, gypse).

Historiographie de la recherche

La pratique de fouilles préventives au Yémen est récente et peu généralisée ; elles sont rarement publiées au demeurant. Outre la nécropole de Shu'ûb déjà évoquée, la seule fouille sur le site supposé de l'antique Şan'aw est un sondage pratiqué dans la cour de la grande mosquée et dont les résultats se sont révélés assez maigres concernant la période préislamique¹³⁰². À côté de ces données brutes, seule l'exégèse des historiographes arabes¹³⁰³, parmi lesquels H. al-Hamdânî, l'étude des inscriptions sudarabiques¹³⁰⁴, la lecture du tissu urbain actuel¹³⁰⁵ et l'appréciation du remploi de quelques éléments architecturaux antiques¹³⁰⁶ permettent de se faire une idée de ce que fut l'actuelle capitale yéménite à la période préislamique.

La ville : données archéologiques, historiques et fonctions urbaines

La fonction défensive

La compilation des sources disponibles permet de faire de Şan'â' un centre fonctionnel politique et religieux au cours de périodes relativement limitées. De plus, on peut envisager la possibilité d'un site à fonction défensive si l'on retient l'hypothèse proposée par A. F. L. Beeston de voir dans le toponyme Şan'â' un dérivé de la racine sabéenne ŞN' signifiant « fortifié »¹³⁰⁷. Mentionnons aussi le témoignage d'al-Hamdânî selon lequel Sha'r Awtar (souverain sabéen du début du III^e s.) aurait relié les bâtiments du palais et fait construire le rempart de Şan'â'.

Un centre palatial, politique et gouvernemental

Au X^e s., al-Hamdânî fournit un témoignage rare du palais Ghumdân, résidence royale préislamique. Il rapporte la présence de vestiges faisant face aux portes orientales de la grande mosquée, le pillage des pierres de taille, sa destruction à l'époque du calife 'Uthmân ; dans le livre VIII d'*al-Iklîl*, il en attribue la construction à Ilisharah Yaḥḍub¹³⁰⁸. Dans le livre II, le bâtisseur serait le fils de ce dernier. Dans les textes sudarabiques, la première mention du palais Ghumdân date du règne de Sha'r Awtar, au début du III^e s. (Ir 11/22). La ville ne semble devenir un véritable centre politique qu'à partir de cette

¹³⁰² D. Warburton, 1998.

¹³⁰³ A. al-Garoo, 1986, p. 310-313 ; I. Gajda, 1997 a, p. 289-291 ; 1997 b, p. 188-192 ; B. Finster & J. Schmidt, 1994.

¹³⁰⁴ A. F. L. Beeston, 1983 ; H. von Wissmann, 1964, *passim*.

¹³⁰⁵ R. Lewcock, à paraître.

¹³⁰⁶ R. Lewcock, 1979.

¹³⁰⁷ A. F. L. Beeston, 1983, p. 37.

¹³⁰⁸ Deux souverains sabéens portant ce nom sont connus ; le premier aurait régné au début du II^e s., le second au milieu du III^e s.

fondation et donc vraisemblablement du règne de Sha‘r Awtar. Ceci est conforté par le fait que la ville, contrairement aux autres centres politiques comme Zafâr, n’est pas mentionnée dans les récits de Pline l’Ancien, du *Périple de la mer Érythrée* ou de Cl. Ptolémée aux I^{er} et II^e s. Après l’annexion de Saba’ par Ḥimyar, le palais n’est plus évoqué en tant que maison royale avant le règne d’Abrahâ (mi VI^e s.) qui y installe son trône. Şan‘â’ ne peut donc être perçue comme centre gouvernemental, au vu des données disponibles, qu’au III^e s. et dans la seconde moitié du VI^e s.

Précisons qu’à la fin du III^e s., après l’annexion du royaume sabéen, Şan‘â’ est le siège d’un gouverneur ḥimyarite dont on ne trouve mention qu’à cette période (Ja 655).

Un centre religieux

Comme la fonction gouvernementale, la fonction religieuse du site se limite à des périodes spécifiques. Il s’agit de la seconde moitié du III^e s. où un sanctuaire Awwâm est attesté aux environs de Şan‘â’ (CIAS 39.11/o3 n°6/11-12). Pendant de celui de Ma’rib, il ne le remplace toutefois pas puisque cette même inscription évoque un pèlerinage des dédicants au temple Awwâm à Ma’rib.

Entre la fin du III^e s. et le milieu du VI^e s., le site ne fait plus figure de pôle religieux. Sous le règne d’Abrahâ toutefois, une église est bâtie ou embellie. La tradition arabe rapporte l’existence d’une église à Şan‘â’ qui aurait répondu à la volonté d’Abrahâ de détourner les pèlerins de La Mecque vers Şan‘â’¹³⁰⁹. La présence d’une communauté chrétienne est attestée pour la dernière fois à Şan‘â’ au IX^e s. avec la mention d’un évêque du nom de Pierre¹³¹⁰.

Structure sociale

En dehors des probables interventions royales dans la construction d’un palais au III^e s. et d’une cathédrale au VI^e s., les rares éléments d’analyse disponibles proviennent d’inscriptions du III^e s. et ont trait au référent identitaire des dédicants. La première, CIAS 39.11/o6 n°5, associe une référence identitaire traditionnelle à la tribu sabéenne Fayshân par l’emploi de la *nisba* Fayshânite (*ʿfys²n*), précisant qu’ils sont habitants de la ville de Şan‘â’ (*ḥwrrw ḥgrn Şn‘w*) dans une dédicace effectuée à Ma’rib. La seconde inscription, Marib-San‘aw 1 provient de Ma’rib ; il s’agit d’une dédicace d’un personnage et de sa femme, serviteurs du souverain qui ne définissent leur identité que par le biais de la ville dont ils sont originaires, Şan‘â’ (*ḥwrrw ḥgrn Şn‘w*). Ce phénomène de glissement progressif des référents identitaires, de la tribu ou du lignage vers l’origine géographique (ville, bourgade) a déjà été signalé à de multiples reprises¹³¹¹.

¹³⁰⁹ Sur la construction de l’église, et le détournement des pèlerins de La Mecque ou de Najrân, voir I. Gajda, 1997 a, p. 135-139 ; 1997 b, p. 191 ; B. Finster & J. Schmidt, 1994.

¹³¹⁰ Ch. Robin, 1991 f, p. 148.

¹³¹¹ Cf. chap. « Définir la population des villes sudarabiques... ».

Synthèse historique

La ville de Ṣan‘ā’ présente ainsi une évolution originale en comparaison de Ḥadaqān ou de Nā‘iṭ ; à ce titre, il nous a paru intéressant de s’y arrêter. Comme beaucoup de sites des Hautes-Terres sabéennes, aucune mention de son existence n’est jusqu’ici connue avant le I^{er} s. Cela ne signifie nullement qu’il fut fondé à cette période.

Sans en faire remonter l’origine à Sem, fils de Noé, fondateur mythique de la ville d’après les auteurs arabes médiévaux¹³¹², les premières installations y sont anciennes. Des tessons protohistoriques mis au jour à la base du sondage de la grande mosquée attestent de cette occupation¹³¹³ ; nous connaissons par ailleurs, grâce à la prospection de la plaine de Dhamâr, de nombreux sites d’importance datés du I^{er} millénaire av. J.-C. qui n’ont livré aucune inscription et qui ne sont attestés dans aucune source écrite. La ville a pu avoir été le centre de la confédération de Ma’dhin, établie dans la région de Ṣan‘ā’, avec à sa tête, un *malik* au VI^e-V^e s. av. J.-C.¹³¹⁴ puis un *qayl*, dont la mention est faite au III^e s. ap. J.-C.¹³¹⁵, tout cela ne reste qu’une hypothèse, valable également pour les autres sites de cette confédération (Ḍahr, Shu‘ûb, Ḍula’).

Ṣan‘ā’ apparaît au I^{er} s. dans l’inscription Gl A 452 trouvée dans la bourgade voisine de Shu‘ûb – aujourd’hui intégrée dans la banlieue nord de Ṣan‘ā’. Rien ne permet d’en définir le statut. Une nouvelle mention en est faite à la fin du I^{er} s. dans Ja 644, comme point de départ d’une expédition menée contre les *qayl-s* ḥimyarites de la tribu de Shadad.

Au début du III^e s., l’établissement d’un palais royal sabéen dans la ville de Ṣan‘ā’ inaugure un dédoublement plus qu’un transfert de la capitale sabéenne. La ville de Ṣan‘ā’ fonctionne en tandem avec celle de Ma’rib¹³¹⁶. L’établissement d’une capitale politique s’explique largement par la montée en puissance de Ḥimyar sur la partie méridionale des Hautes-Terres, et la nécessité d’affirmer une présence politique et militaire sabéenne pour contrebalancer le pouvoir ḥimyarite. À cette période, les souverains sabéens sont désormais originaires des Hautes-Terres¹³¹⁷. Le choix de Ṣan‘ā’ est stratégique, la ville contrôle en effet la jonction entre Hautes-Terres septentrionales et centrales, au-delà du col de Yakâr, dans

¹³¹² Sur cette fondation mythique : F. Mermier, 1997, p. 28-31.

¹³¹³ D. Warburton, 1998, p. 271.

¹³¹⁴ Nasha’karib Dhubyân, fils de Yuhafri’, roi (*mlk*) de Ma’dhin effectue une dédicace à Wadd dhû-Ta’lab dans l’inscription YM 8873, publiée en annexe du catalogue d’exposition de l’Institut du monde arabe (Ch. Robin & B. Vogt (éds), 1997, p. 231).

¹³¹⁵ Le *qayl* de la tribu dhû-Ma’dhin est l’auteur d’une dédicace effectuée à Ma’rib et datée du III^e s., Nami NAG 5.

¹³¹⁶ Sous le règne de Ilîsharah Yahdub (milieu du III^e s.), on trouve à plusieurs reprises les deux centres de pouvoir, Ma’rib et San‘ā’ conjointement mentionnés, soit à travers le nom des palais royaux : « dans leur palais de Salhîn et Ghumdân » (CIH 429, Ir 18), soit avec la mention du roi qui « fut reçu dans San‘ā’ et Salhîn » (Ja 575) voire dans l’évocation des « deux maisons Salhîn et Ghumdân et les deux temples, et la ville de Ma’rib et San‘ā’ et Nashqum » (Ja 577).

¹³¹⁷ A. F. L. Beeston 1983, p. 36.

un goulet d'étranglement ; elle contrôle également l'axe de communication allant du Jawf et du Nihm à la Tihâma par le wâdî Surdud.

Le maintien d'un centre de pouvoir à Ma'rib relèverait d'un souci pour ces nouveaux souverains d'ancrer leur légitimité dans l'héritage sabéen du I^{er} millénaire av. J.-C. De là découle l'occupation de Salhîn, la persistance du pèlerinage dans le temple Awwâm de Ma'rib alors qu'un autre temple Awwâm est attesté dans la région de Şan'â' (CIAS 39.11/o3 n°6) et l'association des deux capitales sabéennes avec des villes héritières de la vieille tradition aristocratique sabéenne (évocation de Ma'rib, Şan'â' et Nashq par exemple dans Ja 577). Par ailleurs, on peut également se demander, à l'instar de A. F. L. Beeston¹³¹⁸, si ces deux capitales n'avaient pas pour but de contenir une pression sur un double front, à savoir Ma'rib face aux pénétrations nomades et à celles du Haḍramawt et Şan'â' face à Ḥimyar et aux Abyssins établis en Tihâma¹³¹⁹.

Avec l'annexion de Saba' par Ḥimyar, la ville de Şan'â' perd son statut de capitale politique ; nous ne lui connaissons pas d'attestation durant la période qui sépare la fin des souverains sabéens (fin III^e s.) du règne d'Abrahâ (mi VI^e s.). Ce dernier ou son prédécesseur peut-être, Sumuyafa' Ashwa', transfère le siège du pouvoir de Zafâr à Şan'â'. Rappelons que ces souverains chrétiens, mis sur le trône par les Abyssins, succèdent au souverain ḥimyarite juif Yûsuf As'ar Yath'ar qui, depuis Zafâr, avait orchestré la répression de communautés chrétiennes sur les Hautes-Terres. S'agit-il, en s'installant à Şan'â', de fuir un milieu aristocratique traditionnel hostile à ce nouveau pouvoir¹³²⁰ ?

¹³¹⁸ *Ibid.*, p. 37.

¹³¹⁹ L'utilisation de Şan'â' comme avant-poste face aux Ḥimyarites est manifeste dans l'inscription Ja 576 par exemple : « (...) Et ils revinrent de la ville Marib à la ville de Şan'â' dans le but de combattre et de tomber sur Shamir, celui de Raydân, et les tribus Ḥimyar et Radmân et Maḍḥî. (...) et ils retournèrent et revinrent dans la ville de Na'ḍ et de la ville de Na'ḍ ils revinrent à la ville de Şan'â' après avoir poursuivi avec succès et fait des trophées de guerre et des prisonniers et des captifs. (...), et le roi Ilisharah Yaḥḍub et une partie de ses dirigeants et son armée et sa cavalerie attaquèrent de nouveau Shamir dhû-Raydân depuis la ville de Şan'â', et attaquèrent les tribus de Ḥimyar et Radmân et Maḍḥî ».

¹³²⁰ L'inscription Wellcome A 103664 illustre ces conflits qui continuent à opposer les Abyssins établis à Şan'â' (*ḥbs²t bn Ṣn'w*) aux Ḥasbaḥides, clan de la tribu des Hautes-Terres méridionales Maḍḥî.

ZAFÂR (Z̤FR, ZAFÂR), CAPITALE ĤIMYARITE

Coordonnées : 14° 12' 39" N - 44° 24' 15" E

Superficie : 110 ha¹³²¹

Bibliographie indicative

- Al-Sheiba 'A. H., 1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 41-42.
- Al-Garoo A., 1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I (non publiée), Paris, p. 327-330.
- Barceló M., Kirchner H. & Torró, J., 2000. « Going around Zafâr (Yemen), the Banû Ru'ayn field survey: hydraulic archaeology and peasant work », *PSAS 30*, p. 27-39.
- Barceló M., Ortega J., Arcadi P. & Torró J., 2003. « The search for the Hararah *asdâd* in the area of Zafâr, Governorate of Ibb, Yémen », *PSAS 33*, p. 133-142.
- Casson L., 1989 a. *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, Princeton University Press, p. 149-151.
- Costa P., 1973. « Antiquities from Zafar (Yemen) », *AION 33*, p. 185-206.
- Costa P., 1976. « Antiquities from Zafar (Yemen) - II », *AION 36*, p. 445-456.
- Gajda I., 1997 a. *Himyar gagné par le monothéisme (IV^e-VI^e siècles de l'ère chrétienne). Ambitions et ruine d'un royaume de l'Arabie méridionale antique*, 2 vol, Thèse de doctorat nouveau régime, université d'Aix-en-Provence.
- Garbini G., 1970 a. « Antichità Yemenite », *AION 30*, p. 400-408 et 537-548.
- Garbini G., 1970 b. « Una bilingue sabeo-ebraica da Zafar », *AION 30*, p. 153-165.
- Gibson McG. & Wilkinson T. J., 1995 b. « The Dhamâr Plain, Yemen: A preliminary study of the archaeological landscape », *PSAS 25*, p. 176-181.
- Radt W., 1971. Bericht über eine Forschungsreise in die Arabische Republik Jemen », *AA 1971/2*, p. 268-271.
- Tindel R. D., 1980 a. « Archaeological Survey of the Yemen: the First season », *Current Anthropology 21.1*, p. 101-102.
- Tindel R. D., 1980 b. « A preliminary survey of the Zafâr Museum collection », *PSAS 10*, p. 111-114.
- Tindel R. D., 1989. *The History and Culture of Zafar*, PhD soutenue à l'université de Chicago, non publiée¹³²².

Localisation géographique

Le site de Zafâr, capitale antique du royaume de Ĥimyar, a conservé son nom antique. Il est localisé à 15 km au sud-sud-est de Yarîm, sur les premiers contreforts de la région montagneuse d'Ibb, une des régions les plus arrosées du Yémen. Les précipitations y dépassent 600 mm par an. Ce site qui s'étendait sur 100 ha ne présente aujourd'hui que très peu de vestiges en surface. Un petit village, Zafâr, est établi sur l'une des collines du site.

Historiographie de la recherche

Une courte prospection fut entreprise à Zafâr par la *Deutsche Jemen-Expedition* en 1970¹³²³. Des études iconographiques et épigraphiques y ont été entreprises par P. Costa et G. Garbini au début des années 1970¹³²⁴. À l'instigation de McG. Gibson, R. D. Tindel

¹³²¹ Superficie fournie par P. Yule sur le site web : <http://semitistik.uni-hd.de/yule/zafar-himyar/> ; si l'on se reporte au croquis de plan fourni par W. Radt (1971, p. 268), le site fait approximativement 1 000 m de long pour 100 à 150 m de largeur. Dans de telles circonstances, cette superficie ne semble pas exagérée. La densité d'habitat au sein de cet espace reste inconnue.

¹³²² En dépit de multiples recherches, nous n'avons pas eu accès à ce texte. Nous citons cette référence à titre indicatif sans en avoir vérifié le contenu.

¹³²³ W. Radt, 1971, p. 268-271.

¹³²⁴ G. Garbini, 1970 a ; 1970 b ; P. Costa, 1973 ; 1976 ; Ch. Robin, 1976, p. 178.

effectue une mission de terrain financée par la *National Geographic Society* à Zafâr et dans ses environs¹³²⁵. À partir de 1994, la région de Zafâr est prospectée par le *Dhamâr Survey Project* de l'*Oriental Institute* de Chicago. Les travaux autour de Zafâr portent principalement sur les structures hydrauliques¹³²⁶. Ces mêmes structures hydrauliques ont fait l'objet d'une étude en 1999 et 2000 par une équipe de l'université autonome de Barcelone sous la direction de M. Barceló¹³²⁷. La *Yemen Expedition* (dir. P. Yule) de l'université de Heidelberg, enfin, a entrepris des fouilles archéologiques à partir de 1998. Les travaux se sont d'abord concentrés sur les sépultures et le rempart, plus récemment sur les structures d'habitat¹³²⁸.

La ville : données archéologiques et fonctions urbaines

Extension du site

Le site s'étend sur une crête allongée formée de trois collines successives : al-Ḥuṣn au nord, Raydân au centre, emplacement supposé du palais royal et Zafâr au sud, où s'étend le village actuel. Cette succession de collines est longue d'environ 1000 m et large de 100 m. Un petit vallon sépare cet ensemble d'une quatrième colline, al-'Aṣabî, au sud-est, au sommet de laquelle se trouvent quelques vestiges (Fig. 100). Les pierres du site antique ont été largement remployées dans les terrasses de culture et villages des environs.

La fonction défensive

Al-Hamdânî révèle la présence d'un premier rempart entouré de neuf portes entourant le site. Au sud du site, une portion de ce rempart est toujours visible ; l'étude de la mission allemande a mis en évidence la présence d'une double fortification, formée d'un rempart long de 4 km entourant la totalité du site et renforcé par la présence de casemates ; un second mur entourait la colline de Raydân sur laquelle se trouvait le palais royal¹³²⁹. La date de réalisation du rempart n'est pas connue. En revanche, une inscription datée vers l'an 230 mentionne son renforcement à la suite d'une attaque des Abyssins¹³³⁰.

Un centre politique

Le siège du pouvoir royal himyarite est centré sur la ville de Zafâr. Si l'épigraphie ne nous permet de définir la ville comme telle qu'à partir du III^e s., les sources classiques en revanche font apparaître un rôle de capitale politique dès le I^{er} s. Pline l'Ancien qualifie Zafâr (nommée Sapphar)¹³³¹ d'*oppidum* et précise sa nature royale. La ville est qualifiée de

¹³²⁵ R. D. Tindel, 1980 a ; 1980 b ; 1989.

¹³²⁶ McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1995 b.

¹³²⁷ M. Barceló & al. 2000 ; 2003.

¹³²⁸ Mise en ligne de résultats préliminaires : <http://semitistik.uni-hd.de/yule/zafar-himyar/> ; <http://www.uni-heidelberg.de/presse/ruca/ruca03-3/zafar.html>

¹³²⁹ Se reporter aux sites web de l'université de Heidelberg mentionnés ci-dessus.

¹³³⁰ I. Gajda, 1997 a, p. 287.

¹³³¹ Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, IV, 26, 104.

metropolis dans le *Périple de la mer Érythrée* et la *Géographie* de Cl. Ptolémée¹³³². I. Gajda y mentionne cinq palais attestés sur le site entre les III^e et VI^e s.¹³³³ : le palais Raydân (Ir 14/1, Ja 647/22, RÉS 5085/8), vraisemblablement le plus important, dont le nom figure sur les monnaies ḥimyarites, le palais Kalum (Bayt al-Ashwâl 2/2), le palais Shawḥatân (RÉS 3383/3), le palais Hargum, bâti en 462 (Zafâr-Garbini 1), et le palais Kawkabân, inconnu des inscriptions sudarabiques – à moins qu’il ne s’agisse de la structure de CIH 106, de provenance inconnue – mais mentionné par al-Hamdânî dans le livre VIII d’*al-Iklîl*. Ainsi, entre le I^{er} s. et le règne d’Abrahâ, Zafâr fut le siège du pouvoir royal ḥimyarite (Ir 32 § 9 ; CIH 597).

Un centre économique

La présence d’un atelier monétaire est vraisemblable. Un monnayage mentionnant le palais Raydân à Zafâr apparaît à la fin du II^e s. av. J.-C. et cesse d’être frappé au début du III^e s. ap. J.-C. Il s’agit d’une série unique présentant deux têtes de profil, l’une sur l’avvers, l’autre sur le revers¹³³⁴.

La fonction de pôle économique à Zafâr apparaît également dans le contrôle exercé sur le commerce maritime transitant par al-Makhâ (cf. *supra*). La présence de nombreux objets d’origine ou d’influence méditerranéenne¹³³⁵ et partho-sassanide¹³³⁶ témoignent du rôle central du site dans les échanges commerciaux.

Un centre « aristocratique »

La présence d’une élite est attestée dans les dédicaces de construction des grandes demeures de Zafâr : *bayt* Yagrûb à la fin du IV^e s. (Bayt al-Ashwal 1), *bayt* dhû-Ḥaram à la fin du V^e s. (Gar NIS 3), *bayt* Shab’ân au début du VI^e s., propriété d’un personnage qui se dit ambassadeur (Gar NIS 4, Bayt al-Ashwal 4-d). Outre cette architecture, la présence d’une véritable cour royale, dans laquelle on retrouverait les *qayl*-s des différentes confédérations tribales ḥimyarites a été envisagée avec la découverte à Zafâr de la sépulture d’un *qayl* de la tribu de Maḍḥî, du lignage des Ḥasbaḥides, centré autour de la ville de Ḥaṣî dans la région d’al-Bayḍâ¹³³⁷.

Un centre religieux de faible attraction

Ni les textes, ni les fouilles n’ont révélé la présence d’un sanctuaire fédérateur à Zafâr ou dans ses environs immédiats, phénomène rarement observé jusqu’ici. Deux possibilités permettraient d’expliquer l’absence apparente de ce sanctuaire. La première

¹³³² *Périple de la Mer Érythrée* § 22 ; *Géographie* 6.7.41.

¹³³³ I. Gajda, 1997 a, p. 287-288.

¹³³⁴ A. V. Sedov, 2002 a, p. 79.

¹³³⁵ P. Costa, 1973 ; 1976 ; R. D. Tindel, 1980 a.

¹³³⁶ P. Yule, S. Antonini & Ch. Robin, 2004.

¹³³⁷ *Ibid.*, p. 11.

serait simplement liée au manque de données nous informant sur le sujet. La seconde pourrait tenir au fait que les souverains ḥimyarites, qui prennent la titulature de « rois de Saba' et dhû-Raydân », ont légitimé leur autorité en s'ancrant dans les référents identitaires du pouvoir sabéen et notamment dans la reconnaissance du culte d'Almaqah, s'appropriant idéologiquement – et physiquement à partir de la fin du III^e s. – le temple Awwâm de Ma'rib comme lieu de culte fédérateur¹³³⁸. Cette hypothèse devra toutefois être infirmée ou confirmée après étude de la structure *extra-muros* qui domine la colline d'al-'Aṣabî, où des fragments de colonnes étaient visibles au milieu des décombres lors de la visite de W. Radt en 1970¹³³⁹. Cette colline, si elle abritait effectivement un grand sanctuaire, pourrait être la « citadelle du dieu » (ʿr 'ln), mentionnée au III^e s. dans Ja 631/24, colline de Zafâr sur laquelle s'affrontent Abyssins et Ḥimyarites dans un combat nocturne. L'inscription Zafâr-Garbinî 3 est une dédicace à Ta'lab ; il est peu probable que la divinité tutélaire de la tribu de Sam'y, établie au nord de Ṣan'a', ait été particulièrement vénérée à Zafâr ; elle n'est probablement que le signe de la présence d'une communauté étrangère.

À partir du IV^e s., plusieurs éléments indiquent l'essor des cultes monothéistes. L'*Histoire Ecclésiastique* de Philostorge évoque la fondation d'une église dans la métropole de Zafâr (Tapharum) au passage de l'ambassade de Théophile l'Indien¹³⁴⁰. Cette fondation semble confirmée par les trois inscriptions sudarabiques Ry 507, Ry 508 et Ja 1028 qui mentionnent la destruction d'une église à Zafâr par le souverain juif Yûsuf As'ar Yath'ar au début du VI^e s. D'après les *Actes de Grégentius*, la défaite de ce souverain aurait été suivie de la fondation de trois églises à Zafâr par le négus Ella Aṣbeḥa¹³⁴¹.

Une communauté juive est également mentionnée à partir de la fin du IV^e s. dans les inscriptions Bayt al-Ashwal 1 et CIH 543 ; YM 1200 évoquerait la construction d'une synagogue par le souverain entre 472 et 504¹³⁴².

Aucune des synagogues et églises ne semble toutefois avoir eu un rayonnement aussi important que la cathédrale de Ṣan'a', par exemple, dont l'écho se retrouve dans nombre de récits des traditionnistes arabes médiévaux.

Terroir et sphère d'attraction

Les prospections menées autour de la ville de Zafâr par la mission de l'*Oriental Institute* et de l'université de Barcelone ont mis en évidence un aménagement original. Le système actuellement observable est formé, pour chaque bassin versant, d'une série de

¹³³⁸ I. Gajda (2002, p. 616-617) explique la reprise du culte d'Almaqah par Ḥimyar par l'absence d'un culte central fort et du prestige millénaire dont jouissait le dieu sabéen Almaqah.

¹³³⁹ W. Radt, 1971, p. 269.

¹³⁴⁰ Philostorge, *Histoire Ecclésiastique*, III, 4.

¹³⁴¹ I. Gajda, 1997 a, p. 289.

¹³⁴² I. Gajda, 1998.

barrages et de bassins de retenue, aménagés sur un dénivelé de 200 m, gérant les écoulements de manière à irriguer des groupes de terrasses n'excédant pas 9 ha chacun, pour des raisons sociales et techniques¹³⁴³. Ce système ne peut être élaboré que par une mise en place unitaire et concertée des systèmes de stockage et de distribution de l'eau. Tout en optimisant la mise en valeur du terroir, il requiert des aménagements importants, notamment la multiplication du nombre de grands barrages. Deux barrages ont ainsi été repérés par la mission américaine à 5 km en aval de Zafâr, le Sedd Sidgin et le Sedd Yehgil¹³⁴⁴. Le premier mesure 100 m de longueur, 10 m de largeur et domine les limons environnants de 2,5 m de hauteur. Le second mesure 70 m de long pour 10 m de large. Ce vaste système de récupération et de distribution de l'eau régule les écoulements depuis l'amont jusqu'en aval¹³⁴⁵. Comme l'avancent les auteurs de ces recherches, la réalisation de ces infrastructures ne peut se faire que dans un contexte social spécifique¹³⁴⁶. Une transition est amorcée entre la mise en culture sur terrasses, simplement irriguées par les écoulements de pente et les précipitations, et un système hydraulique requérant une succession de larges barrages, destinés à réguler le flot sur un dénivelé de 200 m. Le premier système est associé à des sites de l'âge du bronze et du I^{er} millénaire av. J.-C. ; l'exploitation et l'entretien se font à l'échelle de la maisonnée ou du groupe de maisonnées. Le second système ne peut se faire qu'avec l'existence de puissantes instances en mesure de coordonner ces réalisations. Seul l'État ḥimyarite peut répondre à une demande croissante de denrées alimentaires liée à la croissance urbaine et démographique qui caractérise probablement la région au début de l'ère chrétienne ; lui seul est en mesure d'assumer l'aménagement des infrastructures nécessaires à sa subsistance et d'atteindre le degré de coordination et d'organisation nécessaire. Ces considérations spéculatives ne sont pas dénuées d'un ancrage chronologique. Des inscriptions évoquent l'administration de barrages depuis Zafâr au début de l'ère chrétienne¹³⁴⁷ ; nous avons eu l'occasion de mentionner également l'apparition de nombreux barrages au I^{er} s. dans la région ḥimyarite d'al-Mi'sâl¹³⁴⁸ ou aux I^{er}-III^e s. dans celle de Ḥaṣî¹³⁴⁹.

L'attraction du site, en l'absence de sanctuaire fédérateur majeur, est avant tout politique. Nous avons évoqué la vraisemblance d'une cour réunissant autour du souverain une partie des *qayl-s* faisant allégeance à Ḥimyar. Depuis Zafâr était ainsi dirigé, aux trois

¹³⁴³ M. Barceló & al., 2003.

¹³⁴⁴ McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1995 b, p. 176-177. Les toponymes sont orthographiés à la manière de ces auteurs.

¹³⁴⁵ Sur le cheminement des écoulements : M. Barceló & al., 2003 ; McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1995 b, fig. 10.

¹³⁴⁶ McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1995 b, p. 181 ; M. Barceló & al., 2003, p. 140-141 ; T. J. Wilkinson, 2003 b, p. 192.

¹³⁴⁷ T. J. Wilkinson, 2003 b, p. 192.

¹³⁴⁸ Ch. Robin, 1991 e, p. 186.

¹³⁴⁹ H. Dridi & Ch. Robin, à paraître.

premiers siècles, un territoire allant du port d'al-Makhâ à Ḥaṣî, non loin d'al-Bayḍâ, et du nord de la plaine de Dhamâr à 'Adan. L'allégeance des *qayls* himyarites au souverain est manifeste dans les nombreux textes relatant les conflits militaires du III^e s. opposant Ḥimyar à Saba' d'un côté et aux Abyssins de l'autre.

L'organisation sociale

Si la tribu de Raydân est évoquée dans Ja 631, les clans et lignages qui la composent restent mal connus, rarement mentionnés.

À côté de ces populations locales, plusieurs groupes allogènes sont évoqués à différentes périodes. Alors que le site commence à se développer, des populations qatabânites s'y implantent, au I^{er} s., pour des raisons probablement commerciales¹³⁵⁰. Elles sont originaires du wâdî Ḥarîb, plus précisément des sites de Ḥinû az-Zurayr, l'antique Haribat (MuB 554, Ry 497), et de Maryama, l'antique Maryamat (Ja 2898). Il est intéressant de noter à l'inverse la présence, à la même époque, dans la nécropole de Tamna', d'un habitant originaire de la ville de Zafâr et se définissant par rapport à sa ville d'origine par la *nisba* « Zafârite » (Ja 358 : Zfryn).

L'inscription Zafâr-Garbini 3, dédicace faite à Ta'lab, maître de Barîrân, nous amène à formuler l'hypothèse de la présence de membres des tribus dépendantes de la confédération de Sam'y, dont Ta'lab était la divinité tutélaire, dans la ville de Zafâr vers le II^e-III^e s.

Enfin, au début du VI^e s., l'évocation d'un massacre d'Abyssins et de l'incendie de l'église de la ville (Ry 507, Ry 508 et Ja 1028) indique qu'une partie de la population de Zafâr est abyssine

Synthèse historique

Tout comme les sites évoqués précédemment dans cette région des Hautes-Terres, nous ne pouvons établir avec précision la période à laquelle Zafâr commence à être occupée. Le début de l'ère himyarite daté de 110 av. J.-C., l'émission de séries monétaires dès cette haute période au nom de Raydân et l'évocation, dans les ouvrages des auteurs classiques du I^{er} s. ap. J.-C., de Zafâr comme capitale politique, nous incitent à faire remonter le début du développement du site au II^e s. av. J.-C. au plus tard.

Au I^{er} s., la ville est au centre d'un territoire relativement étendu, profitant des richesses transitant par le port himyarite d'al-Makhâ, sur la mer Rouge ; l'influence de l'art hellénistique et romain se fait sentir dans les décors architecturaux. Elle semble entretenir des rapports commerciaux avec Qatabân d'après les mouvements de populations attestés entre ces deux régions. La gestion centralisée d'un vaste terroir depuis la capitale himyarite

¹³⁵⁰ Cf. chap. « Ḥinû az-Zurayr (*Hrbt*, Haribat) et ... ».

permet une productivité agricole accrue et une croissance démographique qui semble se refléter dans la multiplication du nombre de sites sur les Hautes-Terres au début de l'ère chrétienne¹³⁵¹.

Au III^e s., Zafâr est la cible d'une pénétration abyssine depuis la Tihâma. La ville est assiégée (MAFRAY-al-Mi'sâl 3/9) as-Sawâ est occupée et le site du jabal al-'Awd est probablement incendié¹³⁵². La capitale est secourue par les *qayls* de Sumhûram résidant dans l'antique Yaklâ', aujourd'hui an-Nakhla al-Ḥamrâ' (Ja 631/21-22). Des réparations sont alors entreprises sur le site (Gr 27, Robin-Radâ' 1).

Les IV^e et V^e siècles sont marqués par de nombreuses constructions, inaugurant une seconde phase dans l'occupation du site. Zafâr est alors au centre d'un royaume sous lequel l'ensemble de l'Arabie du Sud est unifié; les cultes monothéistes judaïsants et christianisants sont introduits. Au début du VI^e s. alternent souverains chrétiens imposés par les Abyssins soutenus par Byzance et souverains juifs ḥimyarites. À la mort du dernier souverain juif, Yûsuf As'ar Yath'ar, un roi chrétien est imposé par Aksum, Sumuyafa' Ashwa'. Le général abyssin Abrahâ lui succède (535-558) et après avoir pris son indépendance, transfère la capitale à Ṣan'â'. La ville perd alors la plupart des fonctions qui en faisaient un centre urbain majeur. Les raisons de son abandon ne sont pas connues. R. D. Tindel mentionnait une occupation tardive avec la présence de céramique à glaçure bleu-vert de type sassano-islamique iraquien ainsi que de *ribbed ware* attestée à Fuṣṭât à la fin du VII^e s.¹³⁵³. La population de Zafâr évolue alors probablement en fonction de la dégradation progressive d'un réseau d'irrigation dont la gestion n'est plus assurée par un pouvoir centralisé fort.

¹³⁵¹ Cf. K. Lewis, 2005.

¹³⁵² H. Hitgen, 1999, p. 251.

¹³⁵³ R. D. Tindel, 1980 a, p. 102.

DYNAMIQUES RÉGIONALES DE PEUPLEMENT

Par ce panel de sites, nous avons tenté de refléter l'évolution du statut des villes autant que du peuplement des Hautes-Terres, considérant la région comme une unité géographique. Si des distinctions sont à introduire sur le plan historique, elles ne masquent qu'à peine une évolution relativement homogène caractérisée par un peuplement continu, dense et régulier (Fig. 101).

Plusieurs centaines de sites ont été recensés dans toute la région par les prospections de l'*Oriental Insitute* de Chicago (dir. McG. Gibson & T. J. Wilkinson) dans la plaine de Dhamâr, par les travaux de la Mission Qatabân (dir. Ch. Robin) dans la région de Radâ' et d'al-Bayḍâ' et par de nombreuses explorations des années 1970 au nord de Ṣan'â'. La répartition de ces sites est partiellement conditionnée par deux facteurs : d'une part des processus taphonomiques¹³⁵⁴, qui ont pour effet de masquer un grand nombre de structures, notamment les terrasses agricoles anciennes dans les régions les plus arrosées ; d'autre part des stratégies de prospection, qui ont tantôt souffert d'une priorité donnée à la reconnaissance des sites historiques, tantôt privilégié l'aspect intensif aboutissant à des phénomènes de forte densité de sites d'un côté, à des *vacua* de l'autre (Fig. 87). Quoi qu'il en soit, la localisation de nombreux sites et l'étude approfondie d'un certain nombre d'entre eux permettent dès à présent d'aborder le peuplement de cette région et les conditions du développement du fait urbain (Fig. 101).

a - Aux sources de l'urbanisation des Hautes-Terres

Les premiers peuplements ont été conditionnés par l'évolution environnementale qui affecte la région entre les V^e et III^e millénaire av. J.-C. Dater la fin de la période humide des Hautes-Terres yéménites reste sujet à débat. Cette phase humide semble en effet persister au-delà de la fin du IV^e millénaire av. J.-C., donc plus longtemps que dans les régions actuellement désertiques de l'Arabie. T. J. Wilkinson invoque les possibles raisons de régimes humides plus favorables ainsi que la persistance d'un couvert végétal favorisant la préservation de cette humidité¹³⁵⁵. Ch. Edens, sur la base de carottages effectués dans le Rajasthan et sur les fonds marins de la Corne de l'Afrique, confirme une possible date tardive de l'aridification, vers 4000-3800 BP, soit la fin du III^e millénaire av. J.-C., considérant l'étude des paléo-lacs du Mundafân d'Arabie centrale de H. McClure comme

¹³⁵⁴ T. J. Wilkinson, Ch. Edens & G. Barratt, 2001, p. 251.

¹³⁵⁵ T. J. Wilkinson, 1997, p. 854 : les murs de terrasse fouillés en 1996 sur les pentes de la région de Dhamâr indiquent une agriculture dépendante des précipitations et des écoulements de pentes, non d'une irrigation artificielle ; les cultures ne pouvaient être pratiquées que dans des conditions plus humides que celles actuelles. Le lien de ces terrasses avec des sites de l'âge du bronze suggérerait un prolongement de la phase humide dans certaines zones des Hautes-Terres durant le III^e millénaire av. J.-C., plutôt que se terminant entre 5000 et 6000 BP comme le suggère l'étude des lacs du Mundafân (H. McClure, 1978).

l'expression d'une évolution relativement localisée¹³⁵⁶. Les premières terrasses agricoles sont mises en place dans ces conditions favorables¹³⁵⁷, vers la fin du IV^e et au début du III^e millénaire av. J.-C.¹³⁵⁸. Dans le Khawlân aṭ-Ṭiyāl, en bordure orientale des Hautes-Terres, de petites communautés sédentaires ou semi-sédentaires vivent de pastoralisme et d'agriculture ; les sites dépassent rarement l'échelle de la maisonnée ou du groupe de maisonnées. Le plus étendu, WYi (Wādī Yana'īm I), s'étend sur environ 1 ha (Fig. 20)¹³⁵⁹. Daté de la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C., il regroupe une demi-douzaine de cercles d'habitations, chacun comprenant probablement 3 à 4 familles ; de grandes structures auraient eu une fonction publique. L'éclatement de certains de ces cercles d'habitations serait le reflet d'une organisation dépassant progressivement l'échelle familiale¹³⁶⁰.

L'établissement, à grande échelle, de populations sédentaires au cours d'une phase d'aridité croissante, dans le courant du III^e millénaire av. J.-C., s'accompagne d'un défrichement des pentes pour la mise en place de terrasses et d'une dégradation du couvert végétal avec l'intensification du pâturage. Une phase fortement érosive pour les sols succède ainsi à la phase humide du milieu de l'Holocène¹³⁶¹. Tout comme cela a été observé dans l'étude du wādī Ṣanâ (Ḥaḍramawt), une diminution sensible de la proportion de bovins dans les élevages incite à y voir un reflet de l'évolution environnementale. Les ovins, plus mobiles, sont mieux adaptés à un pâturage extensif qu'imposerait l'aridité croissante¹³⁶².

Avec l'aridification, la dégradation anthropique du couvert végétal et par conséquence, le lessivage des sols, dans des régions marginales telles que le Khawlân aṭ-Ṭiyāl, le pastoralisme se substitue à l'activité agricole ; les sites sont progressivement abandonnés au début du II^e millénaire av. J.-C.¹³⁶³. À l'inverse, les sites de la plaine de Dhamâr prospèrent. L'étude de Hammat al-Qâ' a montré l'évolution d'un système social qui tend à se complexifier, l'accroissement du poids hiérarchique de certains sites dont le terroir est

¹³⁵⁶ Ch. Edens, 1999, p. 122.

¹³⁵⁷ Les conditions environnementales ne justifient pas la mise en place de vastes réseaux hydrauliques tels que ceux observés dans les Basses-Terres. Les wādīs ne sont pas soumis à des crues particulièrement brèves et violentes mais à des écoulements plus réguliers. L'aménagement de terrasses agricoles se révèle ainsi plus adapté à cet environnement (McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1995 b, p. 180).

¹³⁵⁸ McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1995 b, p. 180-181. T. J. Wilkinson (1999 a, p. 186) avance la date de 3955-3630 cal-BC pour un champ sédimenté dans le secteur de Sadd adh-Dhira'a suggérant les débuts d'une agriculture dans les vallées étroites antérieure au III^e millénaire av. J.-C. ; ce cas reste relativement isolé.

¹³⁵⁹ A. de Maigret (éd.), 1990, p. 12.

¹³⁶⁰ *Ibid.*, p. 214.

¹³⁶¹ T. J. Wilkinson, 1997, p. 855 ; T. J. Wilkinson, Ch. Edens & McG. Gibson, 1997, p. 103.

¹³⁶² La diminution de cette proportion a été observée dans le Khawlân (A. de Maigret (éd.), 1990, p. 166) autant que dans la comparaison des restes fauniques entre le site d'as-Sibâl (III^e millénaire av. J.-C.) et celui de Hammat al-Qâ' (II^e millénaire av. J.-C.) dans la plaine de Dhamâr (T. J. Wilkinson & Ch. Edens, 1999, p. 29). Alors que le premier comporte environ 30 % d'ossements de bovins, le second n'en compte que 10 % (Ch. Edens, 1999, p. 123).

¹³⁶³ A. de Maigret & al., 1989 ; Ch. Edens, 1999, p. 124.

géré à l'échelle communautaire et l'apparition de sites d'habitat de plus en plus étendus. Durant la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., le plus grand site connu, Hammat al-Qâ' s'étend sur 5 ha ; un demi-millénaire plus tard, Hawagir en couvre quinze. Il inaugure vraisemblablement la période urbaine des Hautes-Terres dont les prémices se faisaient sentir à Hammat al-Qâ' (cf. *supra*). Il est vraisemblable que la multiplication des cultures en terrasse ait eu pour effet de ralentir le processus d'érosion des sols, tout en assurant à la population la garantie des moyens de subsistance.

La culture matérielle ne révèle en revanche que peu de contacts et d'interactions avec des populations étrangères¹³⁶⁴ alors qu'une continuité, marquée par quelques évolutions, est manifeste dans les différents assemblages céramiques des sites des III^e et II^e millénaire av. J.-C. du Khawlân et de la plaine de Dhamâr¹³⁶⁵. Aucun stimulus externe ne peut être considéré comme ayant déterminé la formation de sites comme Hammat al-Qâ'. L'apparition du phénomène urbain ne peut ainsi être considérée qu'au terme d'une évolution endogène, qui aurait permis aux communautés d'atteindre un degré de complexité suffisant pour mettre en place un terroir assurant la subsistance de populations agglomérées importantes. Celles-ci se regroupent au sein de sites qui cumulent progressivement les fonctions nécessaires à la gestion du groupe ; ainsi aboutit-on à l'apparition des premiers centres urbains de la région.

b - Continuité et densité du peuplement

Des nouveautés sont introduites dans l'assemblage céramique du I^{er} millénaire av. J.-C., révélant des innovations autant que des changements dans les stratégies de subsistance. On observe d'une part le passage d'une cuisson réductrice à une cuisson oxydante des vases ; par ailleurs, les jarres deviennent proportionnellement plus nombreuses, la vaisselle de service se diversifie, induisant une modification des modes de stockage et de consommation¹³⁶⁶. Dans la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., quelques sites se distinguent par l'étendue de leur emprise :

- 'Irn 'Umar : ce site de 15 ha est entouré de six sites plus petits (< 5 ha) dans un rayon de 4 km, révélant une hiérarchie possible entre un site majeur et quelques bourgades alentour¹³⁶⁷ ;
- Kharibat al-Husayn : site fortifié de la région de Dhamâr. Il couvre une superficie d'environ 9 ha ;
- Ribat 'Umrân : site naturellement fortifié par sa position sur un promontoire, d'une superficie de 6 ha ;
- Madînat al-Ahjur (cf. *supra*).

¹³⁶⁴ T. J. Wilkinson, Ch. Edens & G. Barratt, 2001, p. 258.

¹³⁶⁵ Ch. Edens, 1999, p. 120-121.

¹³⁶⁶ K. Lewis, 2005, p. 134-135.

¹³⁶⁷ Ch. Edens & T. J. Wilkinson, 1998, p. 100.

Ajoutons à cette liste la probable occupation dès cette période d'al-Mi'sâl, de 'Amrân, de Shibâm-Kawkabân et de Ḥadaqân si l'on en croit les données épigraphiques.

La plupart de ces sites sont implantés sur des espaces dominant les zones de culture, évitant d'empiéter sur les fonds de vallée tout en assurant le contrôle et la surveillance des champs. Nous l'avons vu à propos de Madīnat al-Ahjur ou de Ḥadaqân, cela se confirme avec 'Irn 'Umar, Kharibat al-Husayn et Ribat 'Umrân.

Le peu de fouilles publiées et l'absence relativement généralisée de données épigraphiques permettent seulement d'émettre quelques hypothèses quant à la nature de la population de ces villes. L'étude des Hautes-Terres, abstraction faite de l'incursion sabéenne du VII^e s. av. J.-C., montre une organisation sociale avancée. Les villes sont le centre de communautés réunies en tribu à la tête desquelles se trouve un dirigeant : le *malik* de Sam'y à Ḥadaqân, celui de Ma'dhin dans la région de Ṣan'a' et du wâdī Ḍahr¹³⁶⁸. Nous préférons laisser à *malik* une acception relativement vague de souverain d'une fédération tribale. La fonction et le degré d'action de ces personnages reste mal connu et ne peut s'apparenter, nous l'avons déjà signalé, à un monarque tel que le laisserait entendre une traduction par « roi ». Ces populations comportent également des catégories socioprofessionnelles distinctes comme l'illustre la présence de tailleurs de pierre originaires de Ḥadaqân dès le VII^e s. av. J.-C. (RIÉth 55, RIÉth 56).

Au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., les données épigraphiques permettent d'établir la présence d'une occupation sur les sites d'al-Ḥuqqa (DJE 17) au nord de Ṣan'a', de Quṭra (MAFRAY-Quṭra 1) à l'est de Ṣan'a', de Shu'ûb (RÉS 4009) dans la banlieue de l'actuelle Ṣan'a'. Ces quelques inscriptions trahissent, sur ces sites et sur quelques-uns de ceux mentionnés auparavant ('Amrân, Shibâm-Kawkabân, Ḥadaqân), une occupation antérieure à ce que pourrait suggérer la masse des inscriptions qui y sont rédigées durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. L'occupation continue de ces sites jusqu'à nos jours ne permet malheureusement pas de cerner la nature de cette première phase. Quoi qu'il en soit, une indéniable continuité, marquée par le déclin ou l'apparition de quelques agglomérations, caractérise l'occupation des Hautes-Terres au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. et au début de l'ère chrétienne, qu'il s'agisse des régions septentrionales des Hautes-Terres ou de celle de Dhamâr. Cette continuité trouve avant tout sa raison d'être dans un terroir progressivement construit et valorisé au sein d'une région présentant des conditions climatiques avantageuses.

c - Croissance urbaine au sein d'ensembles politiques intégrés

Au tournant de l'ère chrétienne, l'accroissement des contacts avec les sites des Basses-Terres de l'intérieur de l'Arabie du Sud est manifeste : apparition de techniques et

¹³⁶⁸ Ch. Robin & B. Vogt (éds), 1997, p. 231 d.

de motifs architecturaux employés dans ces régions ; multiplication des inscriptions évoquant ces interactions ; présence de communautés des Basses-Terres sur les sites des Hautes-Terres (tribu sabéenne de Fayshân à Şan‘â’, gens du wâdî Ḥarīb à Zafâr et as-Sawâ)¹³⁶⁹. Les contacts avec la région côtière apparaissent dans l’afflux d’objets d’origine ou d’influence méditerranéenne transitant par les ports de la mer Rouge sur les sites de Zafâr, du jabal al-‘Awd, d’an-Nakhla al-Ḥamrâ’, de Baynûn, etc.

Dans un contexte d’accroissement du commerce maritime, la redéfinition des voies de circulation profite aux sites des Hautes-Terres qui deviennent des étapes autant que des marchés, parfois le terminus de ces voies. Zafâr bénéficiait ainsi, tout comme Shabwa, d’un afflux de biens destinés au souverain.

L’armature urbaine se redéfinit dans ce contexte économique autant que dans la pérennisation de pôles politiques formant les relais du pouvoir sabéen et ḥimyarite à partir du I^{er} s. Vingt sites apparaissent à cette période-là comme le siège de *qayl-s*. Une armature urbaine se cristallise ainsi durant trois siècles sur les Hautes-Terres au sein d’un réseau dense de bourgades aux fonctions agricoles (Figs 101 c-d, 106). Ces sites ne sont toutefois pas tous héritiers d’implantations antérieures ; certains ne se développent qu’alors. Un nombre trois fois plus élevé de sites ḥimyarites que de sites de l’âge du fer est signalé dans la plaine de Dhamâr¹³⁷⁰. On peut certes arguer le recouvrement des niveaux les plus anciens par l’occupation ḥimyarite ; ce phénomène ne peut concerner la totalité des sites. Cette croissance importante du réseau urbain ne peut être considérée sans une certaine réserve comme la conséquence d’un afflux de populations sabéennes et qatabânites suggéré par R. D. Tindel¹³⁷¹. Nous avons évoqué à cette époque la multiplication de grands travaux hydrauliques dans les régions de Ḥaṣî, d’al-Mi’sâl et de Zafâr, qu’autorise la croissance d’un pouvoir centralisé et que coordonne le souverain par l’intermédiaire des *qayl-s*. Ces aménagements favorisent une croissance démographique au sein des populations des Hautes-Terres autant qu’ils imposent l’établissement de sites d’habitat formant des relais entre les grandes villes et assumant l’entretien et la mise en culture de ces vastes terroirs. Les aménagements hydrauliques ne sont pas la réponse à un afflux de population, c’est-à-dire le moyen de pourvoir à un besoin alimentaire envisagé par McG. Gibson et T. J. Wilkinson¹³⁷², mais plutôt l’élément qui permet cette croissance démographique ; elle concerne avant tout

¹³⁶⁹ Jusqu’à cette période, bien que moins nombreux, les contacts ne sont pas inexistantes, notamment dans la région de Sam‘y et de Bakil ; on trouve mention d’une fraternité entre Saba’ et Sam‘y dès le VII^e s. av. J.-C. ; le culte d’Almaqah est largement pratiqué dans toute la fédération de Bakil (voir notamment Ch. Robin, 1982 b, p. 95-96).

¹³⁷⁰ K. Lewis, 2005, p. 134-138, figs 6-7 : 37 sites au total ont leur occupation datée de l’âge du fer, 113 de la période ḥimyarite.

¹³⁷¹ T. J. Wilkinson, Ch. Edens & McG. Gibson, 1997, p. 130.

¹³⁷² McG. Gibson & T. J. Wilkinson, 1995 b, p. 181.

des populations endogènes, établies sur place, historiquement ancrées dans le territoire et socialement structurées.

Les premières études menées sur la culture matérielle de cette période mettent en avant des contrastes se calquant sur les grands ensembles politiques. Une production de céramique identifiée sur le site d'al-Adhla, à l'ouest-sud-ouest de Dhamâr, se retrouve sur la majorité des sites ḥimyarites de la plaine de Dhamâr et se raréfie à mesure que l'on s'approche des fédérations tribales regroupées sous l'autorité du pouvoir sabéen, plus au nord¹³⁷³. Cela peut être interprété de deux manières : nous avons soit affaire à une diffusion qui s'atténue à mesure que l'on s'éloigne du centre de production, soit affaire à une diffusion conditionnée par la sphère culturelle d'appartenance, dans laquelle on se situe et à laquelle on s'identifie.

Dans les territoires relevant de la sphère sabéenne – région de Sam'y, de Bakîl, de Ma'dhin et nord du Bilâd ar-Rûs – s'opère une assimilation du nom de la cité avec celui de la tribu. Comme le souligne Ch. Robin, les terroirs y sont plus limités que dans le Sud des Hautes-Terres¹³⁷⁴, les vallées étant séparées les unes des autres par des étendues calcaires ou volcaniques plus difficilement exploitables. Le réseau y est moins dense, les villes plus isolées. Le terroir, la ville et la tribu y portent bien souvent le même nom, la tribu formant souvent son nom au moyen de la formule « tribu de la cité de X » (*s²'b dh-hgrn X*) :

- Nâ'it : *CIH* 290 ; *CIH* 292 ;
- Şirwâḥ-Arḥab (Madar) : *CIH* 339 ;
- Kâniṭ ('Ukâniṭ) : *CIH* 291 ; Robin-Kâniṭ 6 ;
- Shibâm al-Ghirâs (Shibâm) : Bâsalâma-Shibâm 9 ;
- Quṭra (Maṭirat) : Ja 730 ;
- al-'Adî (Barrân) : *RÉS* 3901 ;
- Ḥâz (Ḥazaym) : *CIH* 224 ;
- 'Almân : Ja 2115.

Quelques variantes apparaissent avec des tribus portant un nom différent de celui de la cité mais associé à ce dernier par la formule « tribu X de la cité de Y » (*s²'b X dh-hgrn Y*) :

- Na'ḍ : Ja 631 ;
- 'Alab : *RÉS* 4677/3.

Dans le cadre de la fédération de Bakîl, le terme *hagar* n'est pas spécifiquement mentionné mais le nom de la tribu peut sans difficulté être reconnu comme celui de la cité :

- 'Amrân : *CIH* 95 : « leur tribu Bakîl, fraction (de la cité) de 'Amrân » (*s²'b-hmw Bklm rb'n dh-'mrn*) ;

¹³⁷³ K. Lewis, 2005, p. 139, fig. 8.

¹³⁷⁴ Ch. Robin, 1982 b, p. 75.

- Rayda (Raydat) : *CIH* 282 ; *CIH* 506 : « leur tribu Bakîl, fraction (de la cité) de Raydat » (*s²'b-hmw Bklm rb'n dh-Rydt*) ;
- Shibâm-Kawkabân (Shibâm) : *Ir* 13 : « la tribu Bakîl, fraction (de la cité) de Shibâm » (*s²'bn Bklm rb'n dh-S²bmm*).

Enfin, sur l'ensemble des Hautes-Terres, à partir du I^{er} s., certains dédicants définissent leur origine et/ou identité par la ville dont ils sont originaires, parfois par l'emploi de la *nisba* construite sur le nom de la ville d'origine. Nous avons mentionné au I^{er} s. un personnage qui se dit Zafârîte (Ja 358) ; ajoutons à cela un possible Shibâmite (*CIH* 137) à la même époque et les Raydites évoqués dans *CIH* 353 au III^e s. Sans l'emploi de la *nisba* géographique, on trouve des Fayshânites originaires des villes de Şan'â' (*CIAS* 39.11/o6 n°5) et de Shu'ûb (*DJE* 13), des Bakîlites originaires de la ville de 'Amrân (*CIH* 102) au III^e s. Enfin, au V^e s., les *qayls* des tribus Tana'im, Wam'um, Madd'il, Naymân, Yatha'ân et Ḥalaml réalisent la construction d'une synagogue « dans leur ville de Dūla' » (*Ry* 520). Ainsi, bien que la référence à une identité tribale soit toujours prégnante, la perception de la ville comme un espace identitaire émerge dès le début de l'ère chrétienne, phénomène déjà observé dans la quasi-totalité des régions étudiées.

PARCOURS CROISÉS : DE L'ÉCHELLE INTRA-SITE AUX ANALYSES INTER-SITES

Les 38 monographies urbaines, que nous avons détaillées dans les pages qui précèdent, permettent, par le biais d'exemples sélectionnés, de présenter un échantillon représentatif des différentes *trajectoires urbaines* qui caractérisent la période préislamique sudarabique. Nous entendons par *trajectoire urbaine* l'évolution que connaît un site depuis son apparition – progressive ou soudaine – jusqu'à son éventuelle disparition, passant nécessairement par une phase de croissance suffisamment importante pour se voir attribuer le qualificatif de *ville*.

Ces études, groupées par unité géographique, ont abouti à la définition de géosystèmes¹³⁷⁵ variés qui déterminent des modes de peuplement divers. Nous avons insisté sur la variabilité de ces modes de peuplement, en soulignant la part du facteur climatique, hydrographique, pédologique et anthropique. Toutefois, les régions n'ont été considérées jusqu'ici qu'en systèmes autonomes.

Or nous l'avons signalé en introduisant ce travail, l'Arabie du Sud se caractérise par une unité géographique, culturelle et linguistique. Nous avons eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'évoquer des traits communs et des trajectoires similaires entre ces différentes régions. Nous aimerions y revenir dans l'optique de définir, derrière la pluralité mise en avant jusqu'ici, la singularité de la ville sudarabique. Une analyse synthétique des dynamiques de peuplement, propres aux différentes régions évoquées, révèle une convergence des trajectoires qui aboutissent, quelles que soient les régions et les périodes, à des résultats souvent similaires : la formation des premières villes spontanées à la fin du II^e millénaire av. J.-C. et l'apparition de villes créées au tournant de l'ère chrétienne. Ceci formera le premier point.

Ces villes présentent, sous un angle intra-site, un certain nombre de traits communs sur lesquels nous nous arrêterons dans un second temps. Ceci passe par une approche fonctionnelle de la ville dans ses interactions avec la sphère du politique, du religieux et de l'économie.

¹³⁷⁵ Système mettant en interaction des éléments de natures diverses, minérale, végétale et anthropique, associant donc productions naturelles et œuvres humaines.

Dans un troisième temps enfin, nous aimerions revenir, dans une perspective globale et dynamique, sur la ville considérée dans le milieu social dont elle est le produit et dont elle traduit l'évolution progressive. Ceci passe par une analyse de l'évolution des référents identitaires des populations urbaines évoqués dans le chapitre précédent et inclut l'approche de la place de la ville dans une société segmentaire engagée dans un processus d'étatisation.

L'approche spatiale de l'évolution des réseaux urbains et de l'armature urbaine reflètera logiquement, et dans un dernier temps, la convergence des dynamiques historiques, régionales et sociales, en soulignant la centralisation progressive qui s'observe à différents niveaux en Arabie du Sud, de l'apparition des premières villes à la disparition du dernier souverain ḥimyarite.

GENÈSES DES VILLES SUDARABIQUES

La ville ne peut être considérée que comme une forme au contenu variable. « Les fonctions réelles se hiérarchisent ou se combinent de manière différente selon les exigences et les attentes de chaque société »¹³⁷⁶. Notre objectif est tout d'abord de déterminer comment la société considérée dans son contexte environnemental a pu combiner en un point donné un ensemble de fonctions qui aboutissent à ce que nous nommons *ville*, comment apparaît cette « forme dont le contenu peut varier ». De là, il nous sera plus aisé, dans les chapitres suivants, d'analyser la ville dans une perspective dynamique, conditionnée par les contingences historiques. Quatre types de genèse urbaine sont successivement considérés : les villes spontanées, les villes neuves, les villes d'accession et les villes léguées.

1 - LA VILLE SPONTANÉE¹³⁷⁷

En 1985, P. Bairoch concluait un ouvrage sur les rapports entre ville et économie en ces termes :

« Non seulement, l'agriculture a été un préalable absolu à l'émergence de véritables systèmes urbains mais il existe aussi une liaison inverse : l'agriculture a conduit presque inéluctablement à la ville »¹³⁷⁸.

L'Arabie du Sud en est le parangon. Le processus de sédentarisation, qui s'amorce à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., se manifeste par de petits groupes d'habitat implantés sur les plateaux des Hautes-Terres, dans les vallées du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn, en amont des wâdîs tributaires du Ḥaḍramawt, sur le *Jawl* et sur les côtes, sous la forme d'amas coquilliers. L'organisation sociale est structurée à l'échelle de la famille, tout au plus du clan. Néanmoins, cette première manifestation d'un habitat aggloméré répond déjà à une pression environnementale évoquée précédemment : l'aridité croissante du climat. Si certains sites côtiers ont une économie avant tout tournée vers la mer, la réponse des sites de l'intérieur est assez similaire. Nous observons d'une part, dans le Ḥaḍramawt et les Hautes-Terres, une hausse du pastoralisme privilégiant aux bovins les ovins, dont la

¹³⁷⁶ M. Roncayolo, 1999.

¹³⁷⁷ Cette terminologie est utilisée par E. Pauty en 1951. Elle désigne, par opposition aux villes créées (ou villes neuves), une ville pour laquelle « aucune préméditation n'est à noter au départ, aucun souci de prévoir ou de vouloir diriger l'évolution [...]. Celle-ci ne serait que le total, à un point de son accroissement, d'initiatives individuelles, familiales ou autres, qui seraient venues se souder successivement en un lieu favorable » (E. Pauty, 1951, p. 52). Cette dichotomie entre une ville émergeant d'une longue formation progressive et une ville née d'un urbanisme volontaire et conçue comme centre par le pouvoir se retrouve chez Ibn Khaldûn dans la distinction établie entre *madîna* dans un premier cas et *miṣr* dans le second (cf. D. Behrens-Abouseif, 2000, p. 36).

¹³⁷⁸ P. Bairoch, 1985, p. 631.

mobilité permet d'affronter plus facilement cette crise écologique et d'autre part l'aménagement des premières structures hydrauliques et des premières cultures. Ces structures sont d'abord conçues dans des conditions climatiques plus clémentes, à proximité de sources et d'écoulements pérennes. Elles semblent autant destinées à étendre les zones de pâturages dans un premier temps que celles de culture dans un second temps. Ces systèmes de dérivation d'eau exploitant des sources pérennes sont attestées dans les différentes régions d'Arabie du Sud jusqu'au II^e millénaire av. J.-C. : Kawlat al-Lajama (région de Ma'rib), dans les wâdis Daw'an, Şanâ et Masîla (Ḥaḍramawt), à Ma'layba (Tihâma), etc. Sur les plateaux, les premières terrasses sont destinées à une agriculture sèche, récupérant directement les précipitations et les écoulements de pentes. Ces premiers systèmes permettent d'évoluer progressivement vers des installations adaptées à un climat plus aride et à des écoulements soudains et violents. Les premiers villages associés à ces cultures se caractérisent par une architecture domestique arrondie ou rectangulaire, attestée dans le Jawf (wâdis Hirâb et Khumayr), le Khawlân aṭ-Ṭiyâl, aux environs d'al-Mi'sâl, dans le Ḥaḍramawt (sha'b Munaydir).

Dans les vallées, de premières cultures opportunistes, dans le lit de wâdis détrempés, moissonnées peu de temps après, amènent progressivement la mise en place des premières dérivations¹³⁷⁹ qui canalisent les écoulements vers des parcelles cultivées. On les trouve à l'origine dans de petits bassins versants¹³⁸⁰, puis dans des zones plus larges, au débouché des wâdis, à partir de la fin du III^e millénaire av. J.-C. : oasis de Hajar Yahirr au débouché du wâdi Markha, oasis de Ma'rib au débouché du wâdi Dhana, Shabwa au débouché du wâdi 'Irmâ à partir du début du II^e millénaire av. J.-C., Rumâḥa dans le wâdi Şurbân¹³⁸¹ et probablement dans la vallée du Jawf.

En corollaire de la sédentarisation, de la domestication et de l'agriculture, la population croît. C'est sans doute à cette croissance démographique et à la contrainte environnementale, que l'on doit la multiplication des communautés implantées dans des zones agricoles plus importantes, en aval des wâdis, à une période où les écoulements y parviennent sans difficulté. Il est difficile de préciser si c'est l'aménagement de murs de dérivation directement dans le lit des wâdis, qui permet cette extension des terroirs, comme le suggère M. Mouton¹³⁸² ou si cette nouvelle stratégie de peuplement est, au contraire, à l'origine de l'innovation. Sur les Hautes-Terres, des ensembles de sites hiérarchisés, liés selon A. de Maigret à une productivité agricole différenciée, se manifestent sous la forme d'implantations majeures, d'une superficie d'un hectare, espacées de 2 à 3 km, entre

¹³⁷⁹ R. LeB. Bowen (1958 b, p. 86).

¹³⁸⁰ A. de Maigret (1983) mentionne des établissements implantés dans de petits bassins versants dès le Néolithique acéramique.

¹³⁸¹ J.-F. Breton, 2000 b, p. 50-52.

¹³⁸² M. Mouton, 2004.

lesquelles se trouvent des sites plus modestes¹³⁸³. L'apparition de bâtiments communautaires et l'éclatement de la structure architecturale circulaire familiale traduisent alors les transformations socioculturelles qui s'opèrent dans la société.

La gestion du groupe passe de l'échelle familiale à l'échelle communautaire au début du II^e millénaire av. J.-C. Le bâti de Hammat al-Qâ' permet de postuler l'existence de communautés de plusieurs centaines de personnes. Durant la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., les communautés sédentaires croissent avec l'apparition de sites d'une quinzaine d'hectares dans des contextes environnementaux variés : sur la plaine côtière avec Şabir, sur les Hautes-Terres avec Hawagir et probablement au débouché des wâdis dans les Basses-Terres centrales. Le site de Şabir n'est sans doute pas le seul centre urbain d'Arabie du Sud de la fin de l'âge du bronze ou de la période proto-sudarabique. Shabwa est occupée de longue date même si son statut précis à cette époque reste indéterminé. Les accumulations liées à l'occupation qui atteignent plusieurs mètres sous les niveaux des VIII^e-VII^e s. av. J.-C. à Hajar Yahirr, as-Sawdâ' ou Ma'rib, nous laissent supposer la présence d'établissements proto-urbains, voire urbains. Les villes du Jawf et du wâdi Markha par exemple, pleinement achevées lorsque apparaissent les premiers royaumes de la période sudarabique, plongent vraisemblablement leurs racines dans la période qui précède.

Jusqu'à l'apparition de ces grands sites, est-il possible de parler de ville ? Pour la plupart d'entre eux, ces sites restent des bourgades, nous n'avons pas la preuve archéologique de la présence concrète d'une institution politique (celle-ci n'étant peut-être pas sédentaire), ni de structure commerciale (place de marché) ou défensive, à de rares exceptions près. Seules les fonctions administratives (gestion du terroir), économiques (vente / stockage du surplus) et plus rarement défensives, peuvent être restituées ou suggérées par les données archéologiques.

Une partie de la population se détache des seules tâches agricoles pour se consacrer à des activités artisanales ou commerciales, processus mis en évidence à Şabir vers le XIII^e s. av. J.-C. Les différenciations et les inégalités sociales apparues aboutissent à la formation de groupes non producteurs, classe dirigeante ou clergé, que l'on trouve attestés dans les inscriptions les plus anciennes. Ce processus semble être datable de la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. : sur les Hautes-Terres, c'est la transition entre des établissements du type Hammat al-Qâ' vers le type Hawagir ; dans le Ḥaḍramawt, c'est le passage des petits sites du type Raybûn XXXII et XXXIII ou sha'b Munaydir aux sites centraux de Raybûn I et II, de Ḥurayḍa, Jûja ou Bi'r Ḥamad ; sur la côte, la transition entre Ma'layba et Şabir ; sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn c'est le développement de petits sites proto-urbains comme Yalâ ou d'établissements plus importants comme Hajar Yahirr qui présente des temples, des palais, des ateliers et un vaste périmètre irrigué. Ainsi, les innovations en

¹³⁸³ A. de Maigret (éd.), 1990, p. 214-215 ; A. de Maigret, 1997 b.

matière d'irrigation et l'augmentation de la taille des terroirs qui leur est consécutive aboutissent, outre la croissance démographique, à une hiérarchisation de la société. Celle-ci résulte d'une capacité productive en mesure d'engendrer un surplus alimentaire et d'accumuler des richesses.

Ce processus ne peut se faire sans la prise en charge par une élite de la gestion et du financement de l'aménagement et de l'entretien des installations hydrauliques, nécessaires à la survie d'une communauté de plus en plus importante, qui dépasse l'échelle de la famille ou du clan et qui s'échelonne sur plusieurs niveaux hiérarchiques. Les exigences liées à l'organisation de l'irrigation fournissent le stimulus nécessaire à l'évolution de l'organisation politique, processus qui correspond dans ses grandes articulations – seulement – à ce que K. Wittfogel modélisait en 1957 dans sa théorie des sociétés hydrauliques¹³⁸⁴. Le résultat final de ce processus n'aboutit toutefois pas, dans le cadre de l'Arabie du Sud à la mise en place d'un pouvoir despotique ni d'une organisation théocratique tels que les concevait le modèle.

Au début du I^{er} millénaire av. J.-C., des sites urbains, comme Hajar Yahirr, Şabir, Ma'rib, as-Sawdâ', cumulent désormais des fonctions de subsistance et d'échange à échelle locale, mais également des fonctions artisanale, commerciale (concentration du surplus agricole, vente de la production agricole et artisanale), administrative (légitimée par la nécessité d'entretenir le périmètre irrigué), voire politique si l'on pose comme postulat une élite sédentaire et non nomade. Si le doute reste permis pour l'âge du bronze, les sources écrites nous permettent d'affirmer que celle-ci est au moins semi-sédentaire au cours des périodes suivantes.

Ainsi contrainte par une pression environnementale à tirer profit d'écoulements irréguliers en déclinant un système d'irrigation élaboré durant une période plus humide, cette société développe les moyens d'assurer sa subsistance. De cet investissement s'amorce une phase de croissance démographique et une division sociale horizontale (spécialisation des tâches) et verticale (distinction de classes) à l'origine de l'émergence de sites d'habitat aggloméré. Ceux-ci concentrent les fonctions nécessaires à la gestion communautaire durant la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. Cette plurifonctionnalité des sites d'habitat est à l'origine de ce que B. Boehm de Lameiras nomme, à l'issue d'un processus relativement similaire dans la vallée de Mexico, les *early formative towns*¹³⁸⁵. Alors que cette phase s'achève, les premières inscriptions apparaissent. Elles nous renseignent sur une société tribale structurée et hiérarchisée sur plusieurs échelons.

¹³⁸⁴ H. Wright (1978, p. 50).

¹³⁸⁵ B. Boehm de Lameiras, 1988, p. 93. Au-delà de la vallée de Mexico, un processus de hiérarchisation sociale et d'urbanisation engendré par le développement d'une agriculture irriguée a été observé au Sri Lanka (R. A. L. H. Gunawardana 1978, p. 134-140).

Il est alors tentant de spéculer sur la genèse et l'emprise territoriale de ces communautés hiérarchisées. Sur les Basses-Terres, les communautés établies en amont des vallées bénéficient d'un accès privilégié à l'irrigation, créant une dépendance des communautés en aval, en mesure, de leur côté, d'irriguer de plus grandes surfaces. Il y a fort à croire que les entités territoriales qui se mettent alors en place rassemblent non pas une agglomération, mais plusieurs communautés réparties le long d'un canal commun, puis progressivement l'ensemble d'une vallée. Ces communautés, partageant une langue et des cultes communs, semblent alors se fédérer autour d'un sentiment identitaire prononcé. Ce processus d'intégration aboutit à la formation d'une entité politique dont l'emprise peut se calquer sur celle des bassins versants des grands wâdis. Ce procédé d'un fédéralisme progressif issu des contraintes de l'irrigation se retrouve tant en Mésopotamie¹³⁸⁶ qu'en Égypte¹³⁸⁷, quelques millénaires plus tôt. L'aspect fédéral se retrouve dans le titre le plus ancien attesté en Arabie du Sud, celui de *mukarrib*, « fédérateur », désignant dès le VIII^e s. av. J.-C. le dirigeant d'une entité politique s'étendant sur toute la vallée du wâdi Markha (royaume d'Awsân).

Résultant d'un développement des terroirs à longue échéance, l'urbanisation en Arabie du Sud est un processus endogène qui, si elle peut présenter les apparences d'un phénomène transmis par des civilisations septentrionales¹³⁸⁸, ne leur en doit en fait que le vernis. Toutefois, ces apports septentrionaux, remontant aux XII^e-X^e siècles av. J.-C., voire à une période plus ancienne, infléchissent les trajectoires urbaines et plus largement la société des communautés du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn. Ils sont d'ordre architectural, comme nous le soulignons précédemment, mais aussi technique¹³⁸⁹ et surtout culturel¹³⁹⁰.

¹³⁸⁶ Ce processus est celui que connaît la culture de Samarra, en Mésopotamie, telle que l'analyse K. V. Flannery (1999, p. 52) : « *One clue to the linking of villages into larger political units is the use of a common canal to irrigate several villages. It implies a way of resolving disputes that arise between upstream and downstream communities, either by appeal to a strong leader or a very strong set of agreed-upon rules.* »

¹³⁸⁷ N. Grimal, 2000 p. 56-57.

¹³⁸⁸ Des éléments d'urbanisme et d'architecture présentent des parallèles avec la Palestine de la fin du II^e millénaire av. J.-C. : l'architecture défensive (J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 136) ; l'architecture domestique (A. de Maigret, 2005) ; la *drafted-pecked masonry* est quant à elle comparée à la *early « rusticated » masonry* d'Ougarit et de Palestine (G. van Beek, 1958, p. 291-292 ; J.-F. Breton, 1994 a, p. 171).

¹³⁸⁹ Un certain nombre de parallèles entre des productions céramiques sudarabiques et celles de Palestine ont été établis sur les sites de Raybûn (A. V. Sedov, 1997 a, p. 45), dans les niveaux I et V du sondage de Shabwa (L. Badre, 1991, p. 234, 242), à Hajar Ibn Ḥumayd (G. van Beek (éd.), 1969) et à Hajar Yahirr (J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds), 1998, p. 203). Ces parallèles datent des XV^e-VIII^e s. av. J.-C.

¹³⁹⁰ Pensons notamment à la transmission de l'alphabet sud-sémitique. Il est difficile de préciser si la transmission s'est effectuée de proche en proche ou par un phénomène migratoire. Il ne fait toutefois désormais aucun doute que l'alphabet sud-sémitique présente des liens de parenté évidents avec l'ougaritique et le phénicien, et que son origine est à rechercher en Syrie-Palestine, autour du milieu du II^e millénaire av. J.-C. (F. Bron, 1997 a ; A. G. Lundin, 1987 ; 1997 a ; Ch. Robin, 1996 a, col. 1209). Dans le domaine artistique, mentionnons également l'évocation d'un parallèle établi avec la statuaire ammonite (A. Avanzini, 1996 b, p. 12).

Les sites urbains et proto-urbains qui se développent jusque-là autour du phénomène hydraulique évoluent conjointement à la dynamique de transformation sociale qui s'opère alors. C'est désormais dans une société de l'écrit que se fédèrent les tribus, que se structure le clergé, que des fédérations tribales se regroupent en confédérations. Les changements sociaux qui affectent la société sudarabique sont suffisamment profonds pour marquer l'urbanisation. Celle-ci est par ailleurs stimulée par un second facteur dont la date tourne probablement autour de la fin du II^e millénaire ou du début du I^{er} millénaire av. J.-C., le développement du commerce caravanier consécutif à la domestication du dromadaire.

Les villes cumulent désormais, conjointement à la fonction agricole, des fonctions cultuelles, par la présence de sanctuaires tribaux ; des fonctions politiques, par la présence d'une élite résidant en ville (présence de palais, présence du clergé) ; des fonctions administratives, nécessaires à la gestion des systèmes d'irrigation ; des fonctions artisanales ; des fonctions commerciales (en tant qu'étapes sur les voies caravanières) ; enfin des fonctions défensives, avec la multiplication des fortifications. Les trajectoires individuelles des différents centres urbains sont variables, selon les périodes, les régions ou les événements. Les distinctions se fondent alors sur des critères fonctionnels. Des pôles urbains apparaissent, le territoire se structure en réseaux.

Les variations régionales ne doivent être mésestimées ; ce sont avant tout les villes établies au débouché des vallées sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn qui bénéficient principalement de cette impulsion. Les petits centres urbains de l'intérieur du Ḥaḍramawt (Mashgha, Hajar, Makaynûn, etc.), de Tihâma (al-Ḥâmid) ou des Hautes-Terres (Madînat al-Ahjur) ne font pas l'objet de développements aussi importants et croissent progressivement, formant de petites communautés de terroir, dans la continuité d'un processus de développement initié au II^e millénaire av. J.-C.

En résumé, les villes sudarabiques naissent et croissent de développements spontanés, résultat à long terme de l'aménagement du terroir. Au sein de ces espaces progressivement anthropisés, les stratégies d'implantation peuvent également être dictées par les conditions d'accès aux axes de circulation naturels ou aux ressources naturelles : eau potable naturellement, mais aussi carrières de pierre, de sel, présence de bois de chauffe ou de construction. Ces configurations diverses conditionnent la croissance des sites.

Au sein des sites d'habitat, les familles et les clans se regroupent pour mettre en valeur un terroir qui assure leur subsistance. Le passage à une échelle communautaire, la croissance démographique et la multiplication des interactions entre communautés aboutissent à la formation des premières villes autant qu'à des regroupements de clans en tribus puis en fédération tribale. Lorsque Beeston, en 1971, faisait émerger la ville sudarabique « d'une prédominance politique, comme centre de commerce ou centre religieux, ou comme fondation administrative ou militaire », il ne prenait alors en

considération que des critères fonctionnels qui ont influé sur l'évolution des sites urbains mais qui n'ont été à l'origine que d'un très petit nombre d'entre eux. En appliquant une définition trop moderne et exclusive de la ville, il rejetait finalement la quasi-totalité des sites urbains nés du développement d'un périmètre irrigué et de la fonction de subsistance, c'est-à-dire la majorité des villes spontanées sudarabiques.

Par ailleurs, en soulignant l'aspect endogène de l'urbanisation du Yémen préislamique, nous espérons offrir l'antithèse d'une argumentation avancée par E. A. Knauf selon laquelle :

« *Just as the Southern Levant forms an eternal periphery within a system of shifting Mediterranean cores, so West Arabia forms this periphery's periphery* »¹³⁹¹.

C'est avant tout d'innovations endogènes qu'est issue et que se développe la ville sudarabique, la place du périmètre irrigué y étant substantielle. L'écriture, venue du nord, est l'une des causes de la complexification du système social mais n'est pas à elle seule, contrairement à ce que suggère E. A. Knauf¹³⁹², l'élément qui détermine la formation d'une société étatique urbaine. La Tihâma, les Hautes-Terres ou le Ḥaḍramawt oriental, avec un nombre d'inscriptions particulièrement faible, en offrent la preuve. Par ailleurs, la mise en place d'un système étatique ne peut, selon nous, être antérieure au début de l'ère chrétienne (cf. *infra*), même si des entités proto-étatiques apparaissent dès le VIII^e s. av. J.-C., avec les cités du Jawf ou le mukarribat sabéen. Ville, écriture et État ne sont pas indissociables¹³⁹³.

Enfin, peut-être pouvons-nous voir dans l'origine de l'organisation spatiale anarchique de la plupart des villes la conséquence d'un phénomène suggéré par J.-F. Breton, sur la base de comparaisons avec des processus similaires observés en Syrie-Palestine : l'agrégation des maisons aurait été régie par des regroupements par appartenance tribale ou clanique, se réservant des territoires au sein d'un espace appelé à devenir une ville. Les sanctuaires auraient pu, dans cette configuration, former les pôles attractifs et identitaires de ces différentes communautés¹³⁹⁴. À l'appui de cette thèse formulée à propos de Shabwa, nous ajoutons les éléments observés dans l'étude de Kharibat Sa'ūd et d'al-Asâhil, où des quartiers correspondraient effectivement aux différents clans et lignages du site.

Si le tissu des villes spontanées se développe de manière anarchique, conséquence de ses modes de formation, qu'en est-il des villes créées ou villes neuves ?

¹³⁹¹ E. A. Knauf, 1989, p. 86.

¹³⁹² *Ibid.*

¹³⁹³ À titre d'exemple, les études ethnologiques des royaumes bantous ont mis en évidence, dans l'exemple du royaume d'Ankole, l'exemple d'un État sans urbanisation. L'étude des Yakō du Nigeria est un exemple de société urbaine non étatique (M. H. Hansen, 2000 a, app. 2 & 3).

¹³⁹⁴ J.-F. Breton, 2000 a, p. 857-860.

2 - LA VILLE NEUVE

Elle désigne, par opposition aux villes spontanées, une agglomération fondée sur une décision politique, avec des dispositions préconçues, dès la pose de la première pierre. L'émergence de villes neuves sudarabiques est motivée par deux types d'exigences : commerciales et défensives. Nous traiterons à part le cas des colonies sabéennes.

a - Les fondations commerciales

Cette catégorie est le produit d'une modification notoire des modes de navigation sur la côte arabique et du changement du tracé des voies commerciales empruntées pour le transport des aromates au début de l'ère chrétienne. L'étude des ports de la mer Rouge et du golfe de 'Adan a été l'occasion d'évoquer la présence d'un chapelet d'établissements côtiers dès le début de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. sur ces côtes (Ra's Fartak, Shiḥr-Est), se densifiant à partir du I^{er} s. av. J.-C. (Bi'r 'Alī, al-Musayna'a), ainsi que l'existence ancienne du comptoir de Khawr Rûrî et peut-être de 'Adan. Les aromates transitent non seulement par voie caravanière mais également par cabotage, des régions productrices du Zūfâr jusqu'au débouché méridional des pistes caravanières au moins, permettant de rejoindre Naqb al-Hajar puis Shabwa et de se raccorder au réseau des pistes terrestres menant au Levant¹³⁹⁵. À partir du I^{er} s. av. J.-C., de petites fondations sont observables : Bi'r 'Alī (première phase), probablement al-Musayna'a. Au I^{er} s. ap. J.-C., Bi'r 'Alī connaît une croissance importante, Khawr Rûrî est totalement refondée, al-Makhâ et Shaykh Sa'id se développent. Ce changement résulte moins de la découverte du régime des moussons – connu de longue date des navigateurs de la péninsule d'Oman –, que des conséquences de la bataille d'Actium (31 av. J.-C.) qui, un an plus tard, aboutit à l'intégration de l'Égypte dans l'Empire romain. Rome a désormais une façade maritime sur la mer Rouge et peut, dans le contexte opportun de la *pax romana*, poursuivre l'entreprise, commencée par les Ptolémées, d'ouverture de routes maritimes permettant de commercer avec les régions productrices d'aromates (Inde, Arabie) sans l'intermédiaire coûteux des caravanes transarabiques.

Khawr Rûrî et Bi'r 'Alī sont tous les deux créés *ex-nihilo* à une période relativement tardive : IV^e-III^e s. av. J.-C. pour le premier, II^e-I^{er} s. av. J.-C. pour le second. La refondation de Khawr Rûrî au I^{er} s. procède d'une véritable entreprise coloniale ḥaḍramie au sens propre du terme. Ce site, implanté hors du territoire du Ḥaḍramawt, tirerait d'une part son nom d'un *mukarrib* du Ḥaḍramawt ayant régné vers le I^{er} s. av. J.-C. ; il est d'autre part fondé par des habitants de Shabwa, capitale du royaume du Ḥaḍramawt, envoyés dans ce but précis, avec pour objectif d'en faire un centre économique et administratif. Bi'r 'Alī, en revanche, ne peut être considéré comme une colonie, tout au plus comme une fondation

¹³⁹⁵ Sur le détail de ce parcours terrestre : A. de Maigret, 2003 c.

provinciale. Ce site portuaire, qui connaît une croissance rapide, répond également à une nécessité économique.

La fondation de Bi'r 'Alī n'est pas accompagnée d'une planification urbaine. L'orientation de la plupart des rues vers la baie tient plus à la configuration naturelle des lieux et à des logiques fonctionnelles qu'à un véritable urbanisme. À Khawr Rûrī, l'implantation régulière des bâtiments révèle peut-être un plan préétabli comme l'a suggéré la fouille du secteur de la porte nord ; l'étroitesse des lieux ne permet pas de mettre en évidence une véritable organisation urbanistique. Des deux autres fondations commerciales du I^{er} s., al-Makhā et Shaykh Sa'id, rien ne peut être avancé de la forme adoptée ni même de la nature réellement urbaine de ces sites placés sous la tutelle directe du centre régional d'as-Sawā.

Ainsi, les fondations commerciales apparaissent avant tout comme une réponse au passage d'un commerce dominé par le transport caravanier à un commerce où le transport maritime devient prépondérant. Elles n'apparaissent pas au milieu d'un *vacuum* mais sont une déclinaison de petits sites de cabotage préexistants. Petits comptoirs commerciaux à l'origine, leur fondation n'est pas planifiée sur le plan urbain et leur croissance est avant tout conditionnée par l'évolution des parcours maritimes et par les rivalités avec l'Abyssinie. Ainsi, tandis que les ports sudarabiques de la mer Rouge déclinent au III^e s., à la suite de l'installation des Abyssins en Tihāma, Khawr Rûrī se maintient jusqu'au IV^e s., soutenue par un pouvoir ḥadrami fort et une demande en encens importante. La chute du royaume du Ḥaḍramawt puis la diminution de la demande d'encens sur le pourtour méditerranéen au V^e s. ont raison de ce site. Seul Bi'r 'Alī se maintient, malgré un déclin à partir du IV^e s. pour les raisons qui viennent d'être évoquées.

b - Les systèmes défensifs faits de maisons accolées traduisent-ils la présence de villes neuves ? Le cas des fondations défensives.

Certains sites pourraient suggérer, par la nature de leur système défensif formé de structures d'habitat accolées, une planification urbaine voire une création unitaire. Ce type défensif n'observe toutefois que rarement une réelle régularité. Il n'est bien souvent qu'un moyen de fortifier un site à moindre coût en concentrant les structures les unes contre les autres en bordure d'un site formé par accréation progressive de l'habitat, et en barrant les espaces vacants entre certaines maisons par des murs autonomes. Ceci semble être le cas à Hajar Janādila (Fig. 102), Hajar Ḥālimayn (Fig. 103), Hajar Ṭālib (Fig. 61), où les structures se placent tantôt en saillie, tantôt en retrait les unes par rapport aux autres, sans régularité apparente.

Des sites de petite taille ont à l'évidence été créés et construits en une fois, telles Hajar Khamūma (Fig. 59), Dār as-Sawdā' (Fig. 42), Hajar Ḍabū'a (Fig. 104). Toutefois, le

plus grand d'entre eux, Hajar Khamûma, mesurant 60 m de large et 80 m de long, révèle par sa seule taille que ces sites ne peuvent pas être qualifiés de ville. Il s'agit de petits sites d'habitat fortifiés comportant souvent un sanctuaire en leur centre. Les sites tels que Yalâ et Hajar am-Dhaybiyya ont également été fortifiés au moyen de structures d'habitat juxtaposées au cours de leur première phase d'occupation¹³⁹⁶. Toutefois, la taille réduite du site de Yalâ et l'absence de données fonctionnelles ne permettent pas de qualifier le site de ville au moment de sa fondation ; la taille réduite du sondage effectué à Hajar am-Dhaybiyya ne permet pas non plus d'attester de la nature homogène et unitaire de cette ville lors de sa fondation.

Deux sites permettent d'envisager une planification urbaine : al-Ukhdûd, l'antique Najrân et Ḥinû az-Zurayr. À Najrân, le plan carré de 235 m de côté présente en effet des structures d'habitat, toutes de même orientation, réparties de part et d'autre de deux axes de circulation perpendiculaires et divisant le site en quatre parties de tailles à peu près égales. Le côté nord du site laisse entrevoir un long mur régulier sur la face externe duquel sont accolées des structures (Fig. 105). Une telle unité urbanistique est sans doute le résultat d'une construction planifiée, mais celle-ci a continué à évoluer après sa fondation. Cette évolution se manifeste d'une part dans l'édification de structures sur les axes de circulation et d'autre part, sur les côtés est, ouest et sud du site, dans des agrandissements ou des reconstructions sur des emplacements autrefois occupés par des structures disposées de manière plus régulière. La longue période d'occupation du site légitime cette hypothèse¹³⁹⁷. Si la ville de Najrân est le résultat d'une création concertée, la raison de cette fondation nous échappe toutefois. Est-elle économique et liée au développement du commerce caravanier au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. ? Est-elle politique et issue de la volonté de la tribu Muha'mir de s'établir dans un grand centre urbain ? Est-elle défensive, répondant aux attentes d'une population assaillie à plusieurs reprises par les Sabéens¹³⁹⁸ ?

Le site de Ḥinû az-Zurayr (antique Haribat) semble naître du développement de la route passant à l'intérieur du royaume de Qatabân. Le site résulterait alors d'un besoin de verrouiller la passe de Mablaqa sur son côté ouest, tout en se présentant comme relais potentiel sur une voie caravanrière. Il comporte des structures d'habitat orientées à l'identique et juxtaposées, laissant apparaître un axe de circulation principal et peut-être

¹³⁹⁶ Concernant Hajar am-Dhaybiyya, se reporter à la fouille du bâtiment 8 (J.-F. Breton, A. M. MacMahon & D. A. Warburton, 1998, p. 107).

¹³⁹⁷ Des datations radiocarbone effectuées sur des échantillons prélevés dans un sondage réalisé en 1980 ont daté l'occupation de 500 av. J.-C. à 250 de l'ère chrétienne (J. Zarins & al., 1983, p. 24). Les sources écrites attestent une occupation continue jusqu'à l'avènement de l'Islam et bien au-delà, à une époque où la diminution du commerce des aromates est compensée par l'exportation de textiles, de chevaux et de minerai.

¹³⁹⁸ Une intervention armée sabéenne contre la tribu Muha'mir est mentionnée dans les inscriptions RÉS 3945 et RÉS 3943 datées du VII^e s. av. J.-C. et CIH 363, datée du VI^e s. av. J.-C. (Y. Calvet & Ch. Robin, 1997, p. 227).

une place. La croissance du site vers l'ouest et le sud en a légèrement transformé l'aspect original (Fig. 49).

Ces deux sites d'al-Ukhdūd et de Ḥinū az-Zurayr sont tous les deux implantés sur le tracé de voies caravanières. Le second présente à l'évidence un rapport avec leur développement, le premier moins clairement. Un troisième site semble créé dans l'optique de contrôler et peut-être de défendre l'accès à ces pistes caravanières, Kharibat Sa'ūd, vers le VII^e s. av. J.-C. ; il est en revanche doté d'un rempart autonome. Concernant Ḥinū az-Zurayr et Kharibat Sa'ūd, l'intervention du souverain depuis sa capitale semble décisive dans l'implantation du site et dans son peuplement. Dans le cas d'al-Ukhdūd, cela semble plus difficile à démontrer. Le site n'est pas une ville périphérique d'un royaume mais la ville centrale. L'initiative de la fondation et de la réalisation relève donc d'une stratégie de peuplement différente n'intégrant pas uniquement les contraintes fonctionnelles de la ville-étape fortifiée mais aussi celle d'établir une ville prestigieuse. Le peu de données disponibles ne nous permet pas d'aller plus en avant.

c - Les fondations coloniales

Nous laissons de côté les fondations coloniales à fonction commerciale et économique, qui ne sont illustrées qu'avec le site de Khawr Rūri, évoqué précédemment, pour nous attarder sur les dimensions urbanistiques et politiques de certaines fondations potentiellement coloniales ; toutes sont sabéennes. Les éléments permettant d'envisager ce phénomène colonial sont d'une part les implantations de populations sabéennes hors du royaume (en Éthiopie et dans les régions conquises par Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî), d'autre part la fondation de sites (Kharibat Sa'ūd et Ḥizmat Abū Thawr).

Les implantations de population sabéenne

Plusieurs inscriptions sudarabiques font état de l'implantation de Sabéens hors du territoire du royaume de Saba', parfois au-delà du cadre de l'Arabie méridionale¹³⁹⁹. Les inscriptions d'Éthiopie proviennent de sites qui, tout en présentant des parallèles architecturaux avec l'Arabie du Sud, ne sont en rien des colonies sabéennes. Il s'agit ici d'un cas d'intégration, ou au moins d'une cohabitation entre petits groupes Sabéens et autochtones, tel que le présente F. Anfray¹⁴⁰⁰, plus que d'une colonisation qui nécessiterait l'une des deux conditions suivantes : la fondation d'un site par ces groupes de population ou l'installation, sur un site préexistant d'un groupe de population sabéen numériquement

¹³⁹⁹ Notamment en Éthiopie où les inscriptions *RIÉth* 55 et 56 mentionnent la présence de tailleurs de pierre originaires de la ville de Ḥadaqân, installés à Matara, vers le VII^e s. av. J.-C., ainsi que *RIÉth* 26, 27, 30 et 39 qui mentionnent, à la même époque, la présence de tailleurs de pierre originaires de Ma'rib sur les sites de Gobochema (*RIÉth* 26, 27, 30) et de Yéha (*RIÉth* 39).

¹⁴⁰⁰ F. Anfray, 1994.

dominant et en mesure de contrôler les instances de gestion et d'administration de ce site. Aucune de ces situations n'est attestée.

La seconde source épigraphique soulevant la question de colonies sabéennes est l'inscription RÉS 3945. Il y est fait état de l'installation de populations sabéennes dans deux régions conquises par le *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr au VII^e s. av. J.-C.¹⁴⁰¹. Si des colonies sont envoyées afin d'occuper la région, celles-ci s'établissent dans des villes préexistantes et non dans des fondations *ex-nihilo*. Le phénomène colonial sabéen se limite donc, dans ce cas précis, à une réoccupation de structures urbaines préexistantes dans un but politique de contrôle régional.

Les fondations urbaines sabéennes

Kharibat Sa'ûd, nous l'avons vu, apparaît comme une fondation sabéenne *ex-nihilo*, contrairement à sa voisine al-Asâḥil dont le rempart semble fondé sur des structures antérieures et qui tire profit d'un vaste périmètre irrigué. Kharibat Sa'ûd est fortifiée dès sa fondation au moyen d'un rempart autonome au tracé régulier. Ce site est toutefois fondé sur le territoire du royaume de Saba' et ne peut, à ce titre, faire figure de site colonial, pas plus qu'une tête de pont sabéenne ayant pour vocation de détourner la route reliant Ma'rib à Barâqish¹⁴⁰², puisque Barâqish appartient à la sphère sabéenne jusqu'à la fin du règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî au moins (v. 680 av. J.-C.). Ce site apparaît plutôt comme une fondation du pouvoir sabéen à mi-chemin entre le cœur du royaume sabéen et ses marges septentrionales avec pour probable but de défendre le wâdî Raghwân, et son site principal al-Asâḥil, de pénétrations depuis les marges désertiques.

Ḥizmat Abû Thawr fait figure, pour sa part, de véritable fondation « mukarribale » ; comme nous l'avons vu, ce site sabéen est implanté en amont du Jawf, vraisemblablement fondé dans l'optique d'un meilleur contrôle sabéen de l'extrémité occidentale de la vallée. Il tire probablement son nom du *mukarrib* sabéen Yatha'amar Bayyîn fils de Sumhu'alî, qui règne dans la seconde moitié du VIII^e s. av. J.-C. Compte tenu de l'absence de continuité territoriale entre le royaume sabéen et ce site, le terme de fondation coloniale nous semble approprié. En revanche, au vu de ses fonctions limitées et de sa faible superficie, ce site colonial s'apparente difficilement à une véritable ville.

d - Les fondations urbaines dans les inscriptions

Les sources sudarabiques n'évoquent qu'à trois reprises la construction physique d'une ville ou d'une bourgade (*hagar*) : Khawr Rûrî tout d'abord ; Taḍiḥum, sur les Hautes-Terres ; et enfin Dhû-Sâlim dans le wâdî Bayḥân.

¹⁴⁰¹ Dans les villes de la région de Sarûm (RÉS 3945/7), que N. Rhodokanakis (1927, p. 125-126) situe au nord de Ṣa'da d'une part et dans la ville de Nashshân (RÉS 3945/17) implantée dans le Jawf d'autre part .

¹⁴⁰² J.-F. Breton, 1988, p. 96.

La première est une fondation à caractère principalement économique, nous n'y reviendrons pas.

La seconde est une « ville » (*hagar*) « fondée et construite » par l'union des lignages Dharmat et Ghaḍab, originaires de Madar. Cette fondation est évoquée dans CIH 340 vers le I^{er} s. On ne peut que spéculer sur une éventuelle raison démographique ou sur des nécessités de subsistance : un petit site serait fondé dans le but d'étendre un terroir ou de permettre à une population croissante de s'établir dans un milieu lui permettant d'assurer sa subsistance.

La troisième, Dhû-Sâlim (*dh-S^llmm*) est une « ville » (*hagar*) mentionnée dans l'inscription Hajar Kuḥlân 7 et serait donc un établissement qatabanite dont le nom pourrait être identifié avec le jabal Sâlim situé à 7 km au sud-est de Tamna'. L'inscription évoque la construction et la fortification de la ville Dhû-Sâlim par la tribu du même nom, vers le I^{er} s. av. J.-C. On peut toutefois se demander s'il s'agit d'une création réellement *ex nihilo* ou d'une restauration.

e - Les villes neuves : synthèse

Les sites créés sont assez rares en comparaison des nombreuses formations spontanées qui composent la majeure partie du réseau urbain sudarabique.

L'aménagement de fondations *ex nihilo* répond à deux besoins. Le premier est celui d'un contrôle territorial ; il débouche sur la fondation de petits sites d'habitat dont les structures périphériques sont accolées pour former un système défensif (Ḥizmat Abû Thawr, Hajar Khamûma, Dâr as-Sawdâ' et Hajar Ḍabû'a). Ces sites, d'une superficie limitée atteignent rarement un niveau de développement urbain. Kharibat Sa'ûd en est proche mais la seule véritable exception est constituée par Ḥinû az-Zurayr, dont la fonction de ville-étape sur une voie de passage importante favorise la croissance du tissu urbain et la pérennité du site. Tous les autres ont une occupation assez limitée dans le temps, rarement supérieure à deux ou trois siècles.

Le second besoin est d'ordre économique et commercial et se traduit souvent par des fondations portuaires (Khawr Rûrî, Bi'r 'Alî, Shaykh Sa'id et al-Makhâ). Najrân est le seul site créé dont la fonction d'origine reste mystérieuse. Ces sites, au bénéfice d'une conjoncture économique favorable, se développent pour atteindre, avec certitude dans le cas de Bi'r 'Alî, probablement dans celui d'al-Makhâ, le statut de grandes villes commerciales. Ils polarisent la fonction économique de tout un royaume, fonctionnant en binôme avec un site à la fonction politique et administrative (Zafâr et al-Makhâ' dans le royaume de Ḥimyar ; Shabwa et Bi'r 'Alî dans le Ḥaḍramawt).

Enfin, les fondations pouvant prétendre au titre de colonie sont le port de Khawr Rûrî, antique *S^lmhr^m*, et Ḥizmat Abû Thawr, l'antique *Mnhyt l-Yth⁹mr*. Il est intéressant de

constater que toutes deux tirent leur nom d'un souverain, un *mukarrib* ḥaḍrami dans le premier cas, un *mukarrib* sabéen dans le second, et qu'elles peuvent, à ce titre, être considérées comme des fondations mukarribales.

Les quelques « villes créées » mentionnées dans les inscriptions sont exceptionnelles et les raisons précises de ces interventions restent difficiles à interpréter. Elles ne sont pas, à l'exception de Khawr Rûrî, le fait du souverain et restent des opérations apparemment mineures.

3 - LA VILLE D'ACCESSION

Cette terminologie est empruntée à N. Elisseeff¹⁴⁰³ pour désigner des agglomérations qui se développent autour d'un élément fonctionnel non urbain : château, sanctuaire, lieu de marché, etc. Parmi les monuments fonctionnels majeurs qui pourraient être à l'origine de l'émergence de villes, seuls des sanctuaires de pèlerinage ou des espaces d'une religiosité spécifique semblent susceptibles d'avoir engendré le développement de centres urbains. Des places de marché furent peut-être à l'origine de certaines agglomérations, comme c'est le cas d'agglomérations modernes sur les Hautes-Terres ou dans la Tihâma ; nous n'en connaissons pas d'exemple antique. En revanche, une longue tradition de sanctuaires de pèlerinage rupestres apparaît dès le début du I^{er} millénaire av. J.-C., peut-être même avant. On pourrait y voir l'origine du développement de certains sites urbains.

Parmi ces lieux de pèlerinage, plusieurs sont implantés sur des sommets ou en milieu isolé, à l'écart de grandes agglomérations et ne peuvent être retenus (jabal al-Lawdh, jabal Balaq al-Qiblî, jabal al-'Adan, jabal Riyâm¹⁴⁰⁴, al-Masâjid). Le développement d'autres sanctuaires est manifestement postérieur à celui de la ville dans laquelle ils se trouvent ou à proximité de laquelle ils sont implantés (temple Awwâm à Ma'rib¹⁴⁰⁵, sanctuaires de Nakrah

¹⁴⁰³ N. Elisseeff, 1983, p. 152.

¹⁴⁰⁴ Les pèlerinages consacrés à la divinité Ta'lab Riyâm sont connus par l'inscription Gl 1361 sur le jabal Riyâm, datée de la seconde moitié du I^{er} s., et sur le jabal al-'Adan par des graffitis datés des années 481-482 (Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981, p. 260). De petits édifices sont regroupés autour de ces deux sanctuaires mais ne s'apparentent en rien à un établissement urbain. Le site d'habitat le plus proche du premier sanctuaire est le gros bourg de Şirwaḥ-Arḥab, à 6 km à l'ouest du sanctuaire. Itwa, au pied du jabal Riyâm ne comptait que quelques habitations. Le second sanctuaire se trouve à 7 km du village Hajar Ḍabû'a. Ces deux sanctuaires ne sont donc pas à l'origine de l'émergence de pôles urbains.

¹⁴⁰⁵ Le pèlerinage au temple Awwâm (Maḥram Bilqîs) est attesté par les inscriptions RÉS 4176, YMN 375, CIAS 39.11/03 n°6 et Ghûl-Ma'rib 1. Ce sanctuaire *extra-muros*, consacré à la divinité tutélaire de la fédération tribale de Saba', s'il est indissociable du fonctionnement de la ville de Ma'rib, ne semble pas lié à la naissance de celle-ci. La plus ancienne inscription sur le mur de la cour ovale du temple, CIH 957, date du VII^e s. av. J.-C., sous le règne de Yada'il Dhariḥ, fils de Sumhu'alî (milieu du VII^e s. av. J.-C.). Cet ouvrage, qui semble marquer le véritable développement du sanctuaire, aurait donc été construit un siècle après la plus ancienne mention épigraphique de la ville de Ma'rib (Gl 1719+1717+1718), plusieurs siècles après le début du développement de l'oasis.

à Darb aş-Şabî et dhû-Samâwî à Barâqish¹⁴⁰⁶, temple de Sayîn dhû-Alîm à Shabwa¹⁴⁰⁷, temple d'Almaqah dhû-Hirrân à 'Amrân¹⁴⁰⁸).

Deux sites sont établis à proximité ou autour de sanctuaires dans lesquels des pèlerinages sont attestés ; leur développement pourrait procéder de l'attraction de ces sanctuaires : al-Mi'sâl à proximité du rocher sur lequel un sanctuaire de Shams est implanté et Şirwâh-Khawlân, avec le temple d'Almaqah. Les raisons de l'apparition d'al-Mi'sâl sont mal connues, rien ne peut être avancé avec certitude. Concernant Şirwâh, il est probable que le temple d'Almaqah ait précédé l'existence de la ville et qu'il en soit l'origine. Ce dernier, nous l'avons vu, est le lieu où le *mukarrîb* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî effectue les récits des hauts faits de son règne. Durant la campagne de fouille de l'automne 2005, une nouvelle inscription, d'une taille à peu près similaire aux textes de Karib'il Watâr et plus ancienne, a été découverte. Elle souligne le rôle symbolique majeur que représentait ce sanctuaire au sein de la fédération sabéenne. L'essor du site urbain au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. pourrait trouver son origine dans l'attraction du sanctuaire.

En résumé, les sanctuaires de pèlerinage *intra-muros* n'apparaissent en général que bien après la fondation des sites en question et l'émergence de ces sites en tant que ville (Barâqish, Shabwa). Tous les autres, à l'exception de celui de 'Amrân, sont des sanctuaires isolés ou implantés à une certaine distance des murs des villes dont ils semblent dépendre. Ces sanctuaires, consacrés aux divinités tutélaires des panthéons tribaux locaux (Nakrah à Darb aş-Şabî, Almaqah au Maḥram Bilqîs, Ta'lab Riyâm dans la région de la tribu de Sam'y, Sayîn à Shabwa), s'ils ont joué un rôle en tant que centres unificateurs et lieux de rassemblement de tribus, n'ont en revanche pas été à l'origine de l'agglomération d'un habitat et de structures administratives suffisamment importantes pour engendrer l'apparition de villes. Seul le site d'al-Mi'sâl dont l'origine est mal connue laisse planer le doute. Enfin, seule Şirwâh présente très vraisemblablement les traits d'une ville d'accession. Il semble toutefois que ce facteur religieux perde de son importance alors que croît la ville

¹⁴⁰⁶ Le sanctuaire de Nakrah à Darb aş-Şabî est présenté, sur la base des vestiges archéologiques, comme un lieu de pèlerinage (Ch. Robin, J.-F. Breton & R. Audouin, 1981, p. 260). Il est occupé aux VII^e-II^e s. av. J.-C. Implanté à 2 km de Barâqish, il n'est entouré que de quelques structures d'habitat. L'ensemble ne peut pas s'apparenter à un site urbain. Postérieur à la fondation de Barâqish, il ne peut pas être à l'origine de son développement urbain. Le pèlerinage au temple de dhû-Samâwî est mentionné dans l'inscription Haram 10, datée du I^{er} s. Ce culte n'aurait été introduit dans la région qu'à partir des III^e-II^e siècles av. J.-C. par la tribu Amîr, soit près d'un demi-millénaire après les premières mentions épigraphiques de l'existence de la ville, et ne peut être considéré comme étant à l'origine de l'agglomération.

¹⁴⁰⁷ Le pèlerinage de Sayîn à Shabwa est attesté par plusieurs sources : l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien (XII, 63) au I^{er} s. ; les inscriptions RF-Alîm 1 vers les I^{er}-II^e s. et Ir 37/12 au III^e s. Ce pèlerinage ne semble pas être à l'origine de la formation d'un site apparu plusieurs siècles auparavant.

¹⁴⁰⁸ Le pèlerinage d'Almaqah dhû-Hirrân est attesté dans CIH 79 et CIH 82, datées des II^e-III^e s. (Ch. Robin & B. Vogt (éds), 1997, p. 185), plusieurs siècles après les premières mentions épigraphiques de l'existence du site.

durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Celle-ci apparaît alors autant comme un centre administratif, économique et défensif que religieux.

4 - LES VILLES LÉGUÉES

Plus qu'une fondation, les villes léguées, telles que les décrit N. Elisseeff¹⁴⁰⁹, peuvent indifféremment être des villes spontanées, créées ou d'accession, qui connaissent une transformation fonctionnelle radicale résultant d'une volonté politique ou d'un changement culturel majeur. Cette impulsion se manifeste à différentes périodes de l'histoire sudarabique.

Les premiers exemples concernés sont les sites fortifiés (ou refortifiés), parfois après avoir été conquis, au cours du règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, afin de renforcer les limites territoriales du royaume sabéen¹⁴¹⁰. Ces fortifications sont, dans certains cas, assorties d'un peuplement de communautés sabéennes (région de Sarûm, as-Sawdâ'). La fonction défensive assumée par ces sites ne prouve toutefois pas leur accession au statut de ville.

Le second et seul véritable exemple connu est Şan'â', à laquelle la construction du palais Ghumdân confère le statut de capitale politique des souverains sabéens au III^e s. Aucun des auteurs classiques des I^{er} et II^e s. ne mentionne le site comme capitale politique alors que la ville existait déjà au I^{er} s. Par ailleurs, la ville de Şan'â' a peut-être connu un second changement majeur au VI^e s., procédant d'une décision royale avec la construction de la cathédrale et l'installation du souverain Abrahâ dans cette ville.

Globalement, rares sont ces évolutions fonctionnelles radicales que connaissent les sites urbains en Arabie du Sud. Celles-ci apparaissent comme le fait du souverain et ont comme finalité l'attribution à un site donné d'un caractère fonctionnel majeur lié au pouvoir et à sa consolidation : fonction défensive pour les sites fortifiés par Karib'il Watâr ; fonction gouvernementale et administrative avec le transfert de capitale politique à Şan'â' ; fonction religieuse dans le cas de la fondation de sa cathédrale.

¹⁴⁰⁹ N. Elisseeff, 1983, p. 153.

¹⁴¹⁰ Ces sites sont mentionnés dans les inscriptions RÉS 3945 et RÉS 3946. Il s'agit des villes de la région de Sarûm (RÉS 3945/7) ; al-Asâhil sur le wâdî Raghwân ; al-Baydâ' (RÉS 3945/17), as-Sawdâ', Barâqish (RÉS 3946/1) dans le Jawf ; Wanab, Radâ' et Ya'arat dans le wâdî al-Jûba (RÉS 3946/1) ; Mayfa'a (RÉS 3946/2) ; l'antique *Mħrthm* (RÉS 3946/2), identifiée avec l'actuelle al-Maħrath (A. H. al-Sheiba, 1987, p. 51), ainsi qu'un certain nombre de sites non localisés tels que *Wqb*, *Hndhf*, *N'wt*, *Hdhr'b*, *Tms*, *Tlnn*, *Şnwt* et *W'ln* (RÉS 3946/1).

*

* *

La présentation des différentes modalités d'apparition des villes sudarabiques montre une forte homogénéité qui caractérise l'ensemble de ces sites. Une grande majorité d'entre eux procède d'une formation dite « spontanée » et plus précisément de la construction progressive d'un terroir irrigué. Les véritables villes neuves sont rares. De petits sites à fonction défensive sont ponctuellement fondés mais n'ont souvent qu'une durée de vie limitée. Les seuls sites fondés qui atteignent une dimension urbaine sont ceux dont la fonction est avant tout commerciale et économique, parfois celle d'étape sur les pistes caravanières. Aucun de ces sites fondés sur une décision collective ou royale n'émerge toutefois comme véritable ville neuve avec un urbanisme planifié. Les autres formes d'apparition de villes relèvent du cas particulier avec Şirwâḥ, ville d'accession et Şan'â, ville léguée.

Ayant précisé comment apparaissent, dans le contexte de l'Arabie du Sud préislamique, la majorité des sites urbains, il convient d'en aborder l'aspect interne à travers une approche fonctionnelle.

APPROCHE INTRA-SITE : ENTRE URBANISME ET FONCTIONS URBAINES

L'accumulation fonctionnelle a été définie comme critère de base de la définition de la ville sudarabique. La fonction de subsistance se trouve souvent à l'origine de cette accumulation, parfois complétée de nécessités défensives ou administratives. La ville évolue, cumulant d'autres fonctions. Au sein d'un réseau de villes « généralistes », quelques établissements urbains concentrent des infrastructures et institutions qui en font les pôles fonctionnels d'une armature urbaine. Nous verrons dans un premier temps les traits communs de ces villes dites « généralistes » avant d'en détailler les fonctions et de mettre en lumière les éléments à même de faire de certaines villes des pôles fonctionnels au sein d'une armature urbaine polymorphe.

1 - MORPHOLOGIE DES VILLES SUDARABIQUES

Des quatre genèses urbaines que nous venons d'évoquer et de la somme des monographies urbaines, quelques traits communs peuvent être présentés pour définir ce qui caractérise une « ville sudarabique ».

La ville sudarabique est généralement née du développement de l'agriculture : dans la majorité des cas, qu'elle soit spontanée ou créée, elle est entourée d'un périmètre irrigué. Celui-ci comporte, dans les wâdîs et plaines alluviales, des champs alimentés en eau par un système de dérivation et de canalisation, et sur les Hauts-Plateaux, par des terrasses et des retenues. À cela une exception : les ports de commerce. Leur subsistance est assurée par des importations¹⁴¹¹ ou par la mise en place d'une véritable « économie urbaine » telle que la définit M. Weber¹⁴¹², dans laquelle la région environnante serait pourvoyeuse des moyens de subsistance.

Le paysage aux environs des villes est ponctué de villages satellites ou de relais parsemés le long des périmètres irrigués. Ceux-ci ont été mis en évidence avec une grande régularité dans le wâdî Bayḥân (Fig. 51) ou dans le Ḥaḍramawt oriental (Fig. 81), de manière plus ponctuelle dans le wâdî Jirdân (Fig. 73), la Tihâma (Fig. 86) ou sur les Hautes-

¹⁴¹¹ Des importations de céréales sont notamment attestées dans le *Périple de la Mer Érythrée* (§ 24 & 28) dans les ports de Bi'r 'Alî et al-Makhâ.

¹⁴¹² M. Weber (1982, p. 26) définit l'économie urbaine comme basée sur un « mode de relation entre la ville, comme agent du commerce et de l'industrie, et la campagne environnante, comme pourvoyeuse de moyens de subsistance ».

Terres¹⁴¹³. Les nécropoles sont établies aux abords des villes, prenant les formes variées de mausolées (Ma'rib), de tombes à hypogée (Kharibat al-Ahjur), de tombes troglodytes dans les zones calcaires des Hauts-Plateaux (Shibâm al-Ghirâs, Shibâm-Kawkabân) et du Ḥaḍramawt (Ḥurayḍa, Raybûn).

La ville associe habituellement à la fonction de subsistance une fonction défensive, caractérisée par la présence d'un système défensif (structures d'habitat accolées ou rempart autonome), ou d'une forteresse. Ces fortifications répondent autant au besoin de se protéger des voisins immédiats que de raids de groupes nomades¹⁴¹⁴. Le rempart entoure une zone de faibles dimensions, n'excédant que rarement dix hectares (Annexe 4, Fig. 114), à l'extérieur de laquelle se trouve parfois un habitat composé de structures en brique crue ou sur soubassement en pierre¹⁴¹⁵. Quelques campements bédouins font aussi partie du paysage des environs des villes, probablement à l'image de la description de la ville de Ḥa'yil par W. G. Palgrave, au XIX^e s.¹⁴¹⁶.

Ces villes comportent un ou plusieurs sanctuaires, parfois à l'extérieur des murs. Une fois passée la porte, l'intérieur de la ville se présente sous l'aspect d'une agglomération de structures d'habitat dont les intervalles non bâtis définissent des espaces de circulation et des placettes sans régularité¹⁴¹⁷. Rares sont les voies de circulation ayant leur autonomie propre :

- à Shabwa, une longue rue relie la porte n° 3 et le « château royal » au « Grand Temple » ; les autres espaces de circulation demeurent irréguliers ;
- à Bi'r 'Alī, l'implantation des structures est conditionnée par la topographie du site et quelques rues convergent vers la baie. Cette voirie n'est toutefois pas régulière ;
- à Hajar Kuḥlân, une grand-rue relie la place du marché au bâtiment monumental « TT1 », mais tout comme à Shabwa, l'implantation du bâti y demeure anarchique ;

¹⁴¹³ Nous avons évoqué notamment le site de 'Irn 'Umar, de 15 ha, entouré de six sites plus petits (< 5 ha) dans un rayon de 4 km, révélant une hiérarchie possible entre un site majeur et quelques bourgades et villages alentour.

¹⁴¹⁴ La raison qui prévaut dans la fortification des villages de Syrie centrale au XIX^e s. est de se protéger des raids des chefs bédouins venant prélever la *khuwa* ou de ceux des bandes de pillards descendus de la montagne alaouite (F. Métral & J. Métral, 1986, p. 456). Au même titre, les fortifications sudarabiques, souvent mal adaptées pour soutenir des sièges importants (J.-F. Breton, 1994 a, p. 167 ; Ch. Darles, 2003, p. 225), trouvent probablement l'une de leurs principales raisons d'être dans la résistance face aux incursions de bédouins, celles des populations arabes par exemple à partir du II^e s. av. J.-C.

¹⁴¹⁵ Par exemple Najrân, Jidfir Ibn Munaykhir, Ma'rib, Ḥinû az-Zurayr, Hajar Kuḥlân, Naqb al-Hajar et Makaynûn.

¹⁴¹⁶ Cf. « Introduction ».

¹⁴¹⁷ Cette absence d'un réseau de circulation unitaire tient au mode de formation des villes par accréation – tel qu'évoqué précédemment – plus qu'à des facteurs climatiques, qui semblent moins pertinents. Ces derniers sont avancés par Th. Bianquis pour expliquer l'absence, dans la ville arabe médiévale, de large avenue rectiligne, celle-ci étant selon lui inadaptée au climat venteux, chaud, sec et poussiéreux des pays arabes (2000, p. 860-861). Les petites placettes irrégulières sont encore fréquentes dans l'urbanisme moderne avec les *ṣarḥa*, définies par P. Bonnenfant (1995, p. 26-31) comme des « lieux d'intimité urbaine à l'accès régulé ».

- à Najrân, deux axes de circulation orthogonaux sont visibles, sur lesquels le tissu urbain empiète progressivement ;
- à Ḥinû az-Zurayr enfin, un axe de circulation est-ouest semble ménagé au milieu de l'habitat *intra-muros*, ainsi qu'un axe nord-sud dans la zone d'habitat *extra-muros*.

Sur ces différents sites, un axe longitudinal est bordé de façades non alignées, empiétant parfois sur la voie ; le reste de l'espace de circulation exploite de manière aléatoire les vides entre les habitations.

Rares sont les quartiers pouvant être définis. Si les deux axes de circulation orthogonaux de Najrân isolent quatre zones d'habitat, on ignore comment ces quartiers pouvaient être perçus par la population locale. « Le quartier Ramašaw » de Ma'în est le seul qui soit nommé. À Kharibat Sa'ûd et al-Asâhil, nous avons postulé l'existence de quartiers délimités selon une division clanique ou lignagère. Outre ces divisions horizontales de la société, une division verticale est manifeste avec la distinction, sur plusieurs sites, de quartiers riches et pauvres, lisible notamment dans les nuances de l'habitat. Les exemples les plus frappants sont Bi'r 'Alî ou Ḥinû az-Zurayr, où l'on observe une différence entre un habitat formé de petites constructions – dans le quartier sud-ouest du premier, *extra-muros* du second – par opposition à une concentration de grands bâtiments – à proximité de la baie et des entrepôts (quartiers nord-est et sud-est) dans l'un et dans la portion *intra-muros* de l'autre. Des nuances plus subtiles dans la lecture de l'habitat traduisent cette division sur les sites suivants :

- Makaynûn : opposition entre une zone monumentale fortifiée et des secteurs périphériques ;
- Raybûn et Shabwa : concentrations d'habitat en brique crue opposées à des concentrations d'habitat sur soubassement en pierre ;
- Hajar Yahirr et Ma'rib : différentes concentrations d'habitat de types variés révélées lors de prospections magnétiques ;
- Şirwâḥ-Khawlân : distinction entre un secteur *intra-muros* monumental et une occupation *extra-muros* plus modeste ;
- dans le wâdî Markha : une zone protégée est ménagée au sein de plusieurs villes ;
- Şabir : habitat de plus en plus modeste à mesure que l'on s'éloigne du centre ;
- as-Sawâ : distinction entre une ville haute, dite forteresse, et une ville basse.

Ainsi, quelques exemples permettent d'établir la présence de quartiers transcrivant tantôt une hiérarchie sociale, tantôt des différences tribales ou familiales. Les communautés étrangères – au sens large du terme – se regroupaient probablement par quartiers¹⁴¹⁸ ; elles sont attestées sur les sites de Hajar Kuḥlân, Shabwa, Bi'r 'Alî, Zafâr, as-Sawâ, Shibâm-Kawkabân, Nâ'it, etc.

¹⁴¹⁸ Cf. chap. « La ville segmentée ».

Le nombre de structures d'habitat est rarement élevé. La taille de ces villes sudarabiques autant que leur population sont limitées (Fig. 113, annexe 4), à l'exception de quelques sites comme al-Bayḍā', Shabwa, Tamna', Zafār ou Ma'rib, où l'on compte plus de cent structures d'habitat, réparties sur une superficie supérieure ou égale à 15 hectares. L'explication la plus probable réside dans un accès limité à l'eau et aux contraintes liées à l'exploitation des périmètres irrigués (gestion de l'extension, débit de la crue, temps d'accès aux champs)¹⁴¹⁹. Ces structures urbaines, limitées en nombre, sont généralement bâties avec soin : structure sur haut soubassement en pierre supportant une superstructure de brique crue, parfois renforcée par une ossature de poutres en bois dans les vallées bordant le Ramlat as-Sab'atayn et dans le Ḥaḍramawt, structures en pierre de taille sur les Hautes-Terres. Au soin apporté à la construction de ces grandes bâtisses s'ajoute parfois une inscription de commémoration gravée à la base de l'édifice. Les palais, résidences royales ou de gouverneurs, ne sont qu'une déclinaison à plus grande échelle du plan de base de l'habitat domestique tripartite. Qu'il s'agisse d'habitat de particuliers ou de palais royaux, ces édifices apparaissent tous dans les inscriptions sous le terme unique de *bayt*. En dehors de ces édifices, les rares monuments publics ont une fonction culturelle. Bien que rudimentaire, le souci esthétique est souvent présent dans le décor mural de temples ou dans la maçonnerie. Précisons enfin que l'on ne trouve que des édifices utilitaires. Parmi ceux-ci, peu de zones d'ateliers sont connues, très peu d'espaces commerciaux également. Cette méconnaissance ne tient pas tant à une faible activité économique de ces villes qu'aux lacunes des données archéologiques et à un probable recentrage de l'activité sur l'unité domestique, ou sur des édifices interprétés jusqu'à présent comme tels. Ces activités se sont probablement concentrées, comme c'est encore le cas aujourd'hui, dans un espace semi-public, appropriation par la sphère privée d'un espace public dans le cadre d'une activité économique dont les vestiges archéologiques (structures légères) auraient disparu.

Pour terminer, les jardins maraîchers insérés dans le tissu urbain n'apparaissent que rarement dans les inscriptions ou en fouilles¹⁴²⁰. Difficiles à repérer sur le terrain, il n'est pas possible de préciser leur nature exacte. Cet élément du paysage urbain yéménite contemporain apparaît dans les vieilles villes de Ṣan'ā' et Ṣa'da, et faisait, au milieu du XIX^e siècle, l'enchantement de W. G. Palgrave dans sa description de la ville de Ḥa'yl dans

¹⁴¹⁹ Cette explication est également l'une des limites principales du développement de nombre de cités grecques (M. H. Hansen 2000 b, p. 162).

A. de Maigret (2002, p. 273) explique la faible densité du tissu urbain par le fait que ces villes fortifiées avaient pour fonction principale d'héberger en période de danger une population vivant hors les murs. Cette fonction probable des sites fortifiés ne nous apparaît toutefois pas comme l'élément premier justifiant la faible densité de l'habitat.

¹⁴²⁰ Voir l'inscription Baynûn-Pirenne 3. La fouille du site de Makaynûn a, quant à elle, révélé plusieurs dépressions entre les zones d'habitat qui peuvent avoir été mises en culture, simultanément à l'occupation du site.

le Najd¹⁴²¹. Il n'est pas impossible que la présence de jardins en ville ait une origine ancienne dans toute la région.

La ville sudarabique présente ainsi un nombre de caractéristiques communes qui en font un ensemble cohérent. L'habitat aggloméré se développe tout en ne couvrant souvent qu'une superficie limitée ; il est dans la majorité des cas fortifié, entouré d'un périmètre irrigué, ne témoigne pas d'un processus d'urbanisation concerté, ne présente pas de réseau viaire ordonné, tout au plus une grand-rue traversant le site. Les quartiers, s'ils ont existé, ne sont que rarement mentionnés comme élément de définition d'une identité territorialisée ; ils traduisent le plus souvent les différents niveaux de vie de la population urbaine. Les structures de pierre, souvent exécutées avec soin, se répartissent en deux catégories principales : des structures domestiques et des structures culturelles. Les espaces commerciaux, artisanaux et de loisir ne sont pas ou que rarement attestés. Cela ne doit pas inciter à sous-estimer leur fonction au sein de l'espace urbain.

Ces quelques traits communs tendent à souligner l'homogénéité culturelle et fonctionnelle qui caractérise nombre de villes sudarabiques de régions et d'époques variées ; il ne s'agit toutefois que d'un substrat commun. Pour reprendre la formule de S. Denoix, « trouver un unique modèle urbain qui serait commun aux villes de toute l'aire et pour toutes les périodes serait faire peu de cas des discontinuités régionales, des différences dans les développements historiques, des variétés des fonctions ainsi que de celles des populations ayant peuplé ces villes »¹⁴²². Il convient donc d'examiner, d'un point de vue fonctionnel, la place de ces villes dans une armature urbaine en évolution constante.

2 - LA VILLE SUDARABIQUE COMME CENTRE ADMINISTRATIF ET POLITIQUE

a - Le siège d'une élite dirigeante

Dans les monographies urbaines réalisées précédemment, l'étude de l'organisation sociale des villes sudarabiques a mis en lumière plusieurs institutions sises en milieu urbain et ayant parfois à charge la gestion de la cité ou de sa population. Les plus fréquentes se retrouvent dans les diverses régions. Ce sont le *kabîr*, le *qayn*, le conseil, le gouverneur (*wz'* ou *'qb*) et le *qayl*. Une classe sociale doit également être retenue, celles de « propriétaires » ou « hommes libres » (*'b'l*). L'étude de leur fréquence et de leur localisation permet de mettre en avant un processus que l'on retrouvera dans des domaines variés.

¹⁴²¹ W. G. Palgrave, 1865, p. 102-103.

¹⁴²² S. Denoix 2000, p. 912-913.

Le kabîr, entre gestion de la cité et administration tribale

Le terme *kabîr*, nous l'avons vu, peut prendre des acceptions variées. Il désigne généralement le chef d'une communauté, d'une catégorie socioprofessionnelle ou le responsable administratif d'une activité, pour le compte d'un souverain ou d'un conseil. Nous en avons de nombreuses mentions en milieu urbain, la majorité au I^{er} millénaire av. J.-C.

En tant que chef d'une catégorie socioprofessionnelle :

- « chef des tailleurs de pierre » (Haram 16, Haram 17, Haram 19 au VII^e s. av. J.-C.) ;
- « chef des prêtres » (Haram 50, VII^e s. av. J.-C.) ;
- « chef des troupes montées (?) de Haram » (Haram 2, vers le V^e s. av. J.-C.) ;
- « chef des artisans (?) » à Shabwa (Pirenne-Nord 15, III^e s. ap. J.-C.).

En tant que responsable de l'irrigation :

- à Haram (Haram 12, VII^e s. av. J.-C.) ;
- à Barâqish (Huṣṣn Âl Şâlih 1, VII^e s. av. J.-C.) ;
- à Tamna' ; le personnage désigné comme « *kabîr* de Tamna' » a pour charge de faire appliquer des décrets relatifs à l'irrigation (RÉS 3854, seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.).

En tant que dirigeant d'une communauté établie hors de sa région d'origine :

- « *kabîr* de Ma'in » à Tamna' (Van Lessen 9), à al-'Ulâ (Ja 2288), à Barâqish (Y.92.B.A 21+Y.92.B.A 30) durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. ;
- « *kabîr* de Nazhat » à Shabwa (Hamilton 4, VII^e s. av. J.-C.).

En tant que représentant du pouvoir exécutif d'un souverain dans une ville :

- « *kabîr* de 'Ararât » pour le compte du souverain de Haram (Haram 11, VII^e s. av. J.-C.) ;
- « *kabîr* de Taḥtay » à al-Ḥarâshif pour le compte du souverain de Kaminahû (al-Ḥarâshif 2, vers le VII^e s. av. J.-C.) ;
- « *kabîr* de Yathill » à Barâqish pour le compte du souverain sabéen (Huṣṣn Âl Şâlih 1 ; Y.90.DA 2, vers le VII^e s. av. J.-C.) ;
- Peut-être trouve-t-on des *kabîr*-s servant d'intermédiaires au souverain sabéen à Kharibat Sa'ûd, que l'on pourrait identifier aux personnages à qui la ville est confiée (CIH 494 et CIH 496, vers le VII^e s. av. J.-C.) ;
- le *kabîr* de Mayfa'at à Naqb al-Hajar (RÉS 3869, vers IV^e s. av. J.-C.).

En tant qu'administrateur d'une tribu ou d'une région :

- « *kabîr* de Fayshân » à al-Bayḍâ' pour le compte du souverain sabéen (Arnold-Nebes 1998, vers les VI^e-V^e s. av. J.-C.) ;
- « *kabîr* de Şirwâḥ » (RÉS 3951, vers les V^e-IV^e s. av. J.-C.) ;
- « *kabîr* de Raybûn » (Rb XIV/87 no 42, 2 ; Rb XIV/91 no 47) ;
- « *kabîr* de Ramay » à Hurayḍa (CT 4, vers III^e s. av. J.-C.) ;
- « *kabîr* du Ḥaḍramawt » à Shabwa (Hamilton 2 A+B, vers le II^e s.) ;

- « *kabîr* de (la tribu) Jâbirân » à Nâ'it au début du VI^e s. (Ir 71) ;
- « *kabîr-s* de la tribu dhû-Hamdân » à Ma'rib (Ja 547+544+546+545 en l'an 576).

Lorsqu'ils ne sont pas assignés à la direction d'un corps de métier ou aux questions d'irrigation, les *kabîr-s* apparaissent dans les différents royaumes sudarabiques, le plus souvent pour assurer la tutelle d'un souverain sur une tribu ou un clan placé sous son contrôle (*kabîr* de Taḥtay à al-Ḥarâshif, *kabîr* de Yathill à Barâqish), sur un groupe expatrié issu de la même tribu (les gens de Haram à 'Ararât, ceux de Ma'in à Tamna' ou à al-'Ulâ), ou pour diriger une tribu établie dans une ville (*kabîr* de Faysham à al-Bayḍâ', *kabîr* de Şirwâḥ, de Raybûn, de Ramay, de la tribu dhû-Hamdân). Il est souvent difficile de distinguer si la tutelle du *kabîr* s'exerce sur la tribu ou sur la ville qui l'abrite. Le seul *kabîr* qui soit explicitement désigné comme régisseur d'une ville est le *kabîr* de Mayfa'at à Naqb al-Hajar. Dans les autres cas, ses fonctions le portent vraisemblablement à gérer les problèmes liés aux rapports entre groupes de population, clans ou tribus, plus que dans la gestion matérielle de la cité. Au début de l'ère chrétienne, cet office disparaît à l'exception de la région du Ḥaḍramawt où l'on trouve un *kabîr* du Ḥaḍramawt aux attributions imprécises et un possible *kabîr* des artisans à Shabwa.

Ce titre réapparaît au VI^e s. pour désigner les dirigeants de la tribu dhû-Hamdân à Ma'rib, ou de la tribu Jâbirân à Nâ'it, dans des formulations inédites jusqu'alors. À cette période, le système politique qui s'est progressivement mis en place à partir du I^{er} s., s'appuyant sur un souverain et ses vassaux, les *qayl-s*, s'effrite progressivement. Il n'est pas étonnant de voir réapparaître les termes désignant d'anciens systèmes d'administration de la tribu qu'avait effacé, ou du moins masqué, cette organisation des *qayl-s* sur laquelle nous reviendrons. Le titre de *kabîr* réapparaît dans des formulations « baroques », comme Ir 71, où un personnage se dit « gouverneur de (la tribu) Hamdân et *kabîr* de (la tribu) Jâbirân ». Cette réapparition tardive du terme se fait conjointement à l'emploi du titre de gouverneur pour désigner un dirigeant de tribu. Le terme de gouverneur n'est employé jusque-là que pour désigner l'administrateur d'une ville (cf. *infra*).

Le qayn, intendant et administrateur

Le terme de *qayn* désigne tantôt un administrateur, tantôt un assistant du souverain prenant les formes variées de « fonctionnaire », « intendant », « ministre ». En tant que personnage lié à l'administration d'une ville, il n'apparaît qu'à quelques reprises :

- Ma'rib : au VIII^e s. av. J.-C., mention du « *qayn* de Maryab » (Gl 1719+1718+1717). Les mentions plus tardives (RÉS 4428 au VII^e s. av. J.-C. ; Ja 550, vers IV^e s. av. J.-C.) associent cet office à la sphère du pouvoir royal plutôt qu'à la gestion de la cité ;
- Şirwâḥ : ils sont peut-être mentionnés au VII^e s. av. J.-C. dans Gl 1642 ; ils le sont vers le V^e-IV^e s. av. J.-C. (RÉS 3951) ainsi qu'au I^{er} s. av. J.-C. dans Gl 1533 sous la forme « les six *qayn-s* de Şirwâḥ ». Ils composent probablement un conseil chargé de l'administration soit de la tribu de Şirwâḥ, soit de la cité ;

- Raybûn : mention du « *qayn* de Raybûn » dans SOYCE 2568 (seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.).

Ce titre qui apparaît fréquemment pour désigner un membre de l'entourage des dirigeants des cités du Jawf (Haram ou Kaminahû par exemple), ne désigne que rarement une personne chargée de l'administration d'une cité. En dehors de l'évocation de Ma'rib, les deux autres mentions laissent planer le doute quant aux attributions du personnage. Rien ne permet de préciser s'il s'occupe de l'administration des tribus de Şirwâḥ et de Raybûn ou des cités du même nom. Le titre n'apparaît plus après la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. pour désigner un administrateur d'une ville ou d'une tribu.

Le conseil (*ms³wd*)

Des conseils ont été évoqués à plusieurs reprises dans différentes villes. Ils président aux décisions de la communauté :

- Barâqish : le « conseil de Yathill » (Ḥuṣn Âl Şâlih 1 et Y.90.DA 2, VIII^e s. av. J.-C.) ;
- al-Asâḥil : le « conseil de 'Ararât » (RÉS 4907, vers VIII^e s. av. J.-C.) ;
- Ma'in : le « conseil de Ma'in » apparaît à de très nombreuses reprises en association avec le roi de Ma'in au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.
- Şirwâḥ : le « conseil de Şirwâḥ » est mentionné vers le V^e-IV^e s. av. J.-C. dans l'inscription RÉS 3951 ;
- Haram : un possible conseil semble réunir « les Huit » de Haram mentionnés au II^e s. av. J.-C. (Haram 8) ;
- Tamna' est probablement le lieu où siège le conseil de Qatabân mentionné entre autres dans RÉS 3878 et RÉS 3566 durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. ;
- à Ma'rib enfin, la présence d'un « conseil de la tribu de Saba' » est mentionné vers la fin du III^e-début IV^e s. ap. J.-C. dans Sh 7 et Sh 8.

Ainsi, ces conseils apparaissent tantôt comme des institutions pouvant aussi bien être urbaines que tribales (Barâqish, Şirwâḥ, al-Asâḥil, Haram), tantôt comme des institutions proprement tribales et n'ayant qu'un rapport indéfini avec la ville qui les abrite (Ma'in, Tamna', Ma'rib). Si la ville apparaît comme centre administratif par la présence d'un conseil, celui-ci n'en est pas à proprement parler un instrument d'administration municipale. Enfin, à l'exception du conseil mentionné au III^e ou IV^e s. à Ma'rib – avec une acception légèrement différente¹⁴²³ –, tous n'apparaissent qu'au I^{er} millénaire av. J.-C.

Le gouverneur ('qb)

Certaines villes sont placées sous l'administration de gouverneurs. Il s'agit soit de villes conquises placées sous tutelle :

- as-Sawdâ' après sa prise par Saba' au VII^e s. av. J.-C. (Haram 15) ;
- Şa'da au milieu du III^e s. (Ja 2109) ;

¹⁴²³ Cf. chap. « Ma'rib (Mryb, Maryab ; Mrb, Marib) ».

- Najrân au III^e s. après la conquête abyssine (Ja 577) ;
- Ma'rib après l'annexion de Saba' par Ḥimyar à la fin du III^e s. (Ir 37) ;
- le dédicant de Shib'anu-Nashq 1 (fin du III^e s.), en poste à al-Bayḏâ' et Najrân après l'annexion de Saba' par Ḥimyar, peut être assimilé à un gouverneur bien qu'il ne porte pas explicitement le titre.

Soit de villes stratégiques au sein d'un royaume, en tant que garnison frontalière ou de port de commerce :

- al-Bayḏâ' au début de l'ère chrétienne, devenue garnison sabéenne (Ja 619) ;
- Khawr Rûrî au III^e s. (KR 6), dépendant du roi du Ḥaḏramawt ;
- Bi'r 'Alî au VI^e s., dépendant du roi ḥimyarite (CIH 728) ;

Ces personnages sont en charge de l'administration d'une ville et de la région avoisinante, régions nouvellement conquises ou en marge du royaume. Les villes dans lesquelles ils siègent apparaissent comme des pôles administratifs secondaires, dépendant d'une autorité supérieure : le *mukarrib* sabéen à as-Sawḏâ', le roi du Ḥaḏramawt à Khawr Rûrî, le roi de Saba' et dhû-Rayḏân à Ṣa'da et al-Bayḏâ', le négus éthiopien à Najrân, le souverain ḥimyarite à Ma'rib, Najrân, al-Bayḏâ' et Bi'r 'Alî. Les gouverneurs apparaissent principalement au III^e s. ; une seule attestation est antérieure au début de l'ère chrétienne (Haram 15). La présence de ces gouverneurs semble de courte durée, probablement le temps de mettre fin à l'instabilité de régions marginales ou fraîchement conquises. Ajoutons l'emploi original du terme de gouverneur ('*qb*) pour désigner le dirigeant de la tribu de Hamḏân à Nâ'iṭ au VI^e s. (Ir 71).

Le qayl et sa ville d'attache

Nous avons eu l'occasion de voir dans le terme de *qayl* un membre d'une aristocratie, à la tête des lignées nobles, dont l'acception a été « baron », « prince » ou « membre du clan principal d'un *sha'b* ». Ce vassal du roi est à la tête d'une ou de plusieurs tribus et dispose souvent d'une large autonomie, le roi n'apparaissant au début de l'ère chrétienne que comme un *primus inter pares*¹⁴²⁴.

Chacun de ces *qayl-s* dirige une fédération tribale dont la formation n'a pas forcément un ancrage historique profond, apparaissant le plus souvent comme un regroupement de tribu récent – nous l'avons vu dans l'étude de Ṣirwâḥ-Khawlân – dont le dirigeant, le *qayl*, n'est pas systématiquement issu. Ces fédérations sont toutes centrées sur une ville, exceptionnellement deux, qui apparaît comme le pôle administratif et politique principal du réseau urbain derrière les capitales de royaumes. Nous connaissons :

- les *qayl-s* de la tribu de Sam'y résidant à Ḥadaqân, au III^e s. av. J.-C. ;
- les *qayl-s* de la tribu de Ma'âfir établis à as-Sawâ, dans le palais Shab'ân aux I^{er}-II^e s. ;

¹⁴²⁴ Cf. chap. « La dynamique sociale, clé de lecture... ».

- les *qayls* de la tribu de Radmân et Khawlân, issus des lignages de Ma'âhir et Khawlân établis à al-Mi'sâl, dans le palais Hurrân aux I^{er}-III^e s. On les trouve durant une courte période dans la ville voisine de Qâniya ;
- les *qayls* de la tribu Sufâr mentionnés dans les inscriptions Mashjid an-Nûr 1, Bâfaqih-Bâtâyi' 8 et Bâfaqih-Bâtâyi' al-Ḥadd 6, établis dans la région du wâdî Sufâr sans plus de précision¹⁴²⁵, vers les I^{er} et II^e s. ;
- les *qayls* de la tribu Maḍḥî, issu du lignage de Haṣbaḥ, établis à Ḥaṣî, dans les palais Kawkabân et Yasrân entre le I^{er} et le V^e s. ;
- les *qayls* de la tribu Ghaymân établis sur le site de Ghaymân entre le I^{er} et le IV^e s.¹⁴²⁶ dans le palais Ḍarḥân¹⁴²⁷ ;
- les *qayls* de la tribu Ḥâshid, du lignage de Hamdân, probablement établis à Nâ'îṭ au III^e s. ;
- les *qayls* de la tribu Tana'im et Tana'imat mentionnés entre les II^e et V^e s., probablement établis dans les environs du site actuel de Tana'im, puis à partir du V^e s. dans la ville de Ḍula'¹⁴²⁸ ;
- les *qayls* de la tribu Sumhuram, fraction de Dhamâry, mentionnés entre le I^{er} et le III^e s. Leur siège, au moins au III^e s., était le palais du lignage Garat dans la ville de Na'ḍ'¹⁴²⁹ ;
- les *qayls* de la tribu Qasham, fraction de Dhamâry, sont établis au II^e et III^e s. dans le palais Aḥram (Ir 40), probablement sur le site d'an-Nakhla al-Ḥamrâ', antique Yaklâ'¹⁴³⁰ ;
- les *qayls* de la tribu dhû-Hagar, fraction de Sam'y, au II^e et III^e s., établis à Shibâm al-Ghirâs, dans le palais Raymân¹⁴³¹ ;

¹⁴²⁵ F. Bron & Ch. Robin, 1979, p. 143.

¹⁴²⁶ Ces *qayls* sont mentionnés à partir de la seconde moitié du I^{er} s. (Ja 644/1). Ils le sont ensuite au cours du II^e s. dans les inscriptions Ja 626/3 et Ja 564/2, puis au III^e s. et au début du IV^e s., alors issus du lignage Hamdân, à la tête des deux tribus Ḥâshid et Ghaymân (Ja 716/3). Il y est fait mention des deux maisons Ḍarḥân (de la tribu Ghaymân) et Hurrân (de la tribu Ḥâshid). Dans l'inscription Ir 22 (fin du III^e s.) et Ja 695 (début. IV^e s.), il n'y est question que des *qayls* de la tribu Ghaymân et de deux de leurs palais *Dhrḥn* et *Yḥdr*.

¹⁴²⁷ Ch. Robin, 1987 a, p. 141 n. 30.

¹⁴²⁸ Ces *qayls* sont évoqués à partir du II^e s. dans Ja 627. Il y est question de l'irrigation des terres de Tana'im. L'inscription Ja 628 datée du même règne est quasiment similaire. Peu après, ces *qayls* sont une nouvelle fois mentionnés dans Ir 7. J. Ryckmans (1974, p. 243) localise les faits rapportés au nord du jabal Kanin, à proximité de la localité actuelle de Kibs dont le nom se retrouverait dans celui du lignage *bnw kbsym*. Ce sont enfin les inscriptions Ir 1 et Ja 618 qui mentionnent, au III^e s., les terres de Tana'im. Dans l'inscription Ry 520 (datée de 464), les *qayls* sont désormais à la tête d'une fédération plus importante regroupant plusieurs tribus, centrée explicitement sur la ville de Ḍula'.

¹⁴²⁹ Ils apparaissent dans l'inscription Ja 643 (v. 90) puis dans Ja 561 et Ja 559. À plusieurs reprises, il est fait mention de leur sanctuaire sur le jabal Kanin, montagne située à proximité immédiate du site de Na'ḍ'. Ils apparaissent au début du II^e s. dans Ja 568, Ja 606, Ja 607 et Ja 753. Un siècle plus tard, vers 230, Ja 631 mentionne les *qayls* de la tribu Sumhuram Yuhawlid, précisant l. 19 que la tribu part combattre depuis Na'ḍ' jusque Zafâr. Enfin, l'inscription Ir 19 (v. 250) confirme la présence des *qayls* de la tribu Dhamâry, quart de Sumhuram dans la ville de Na'ḍ' où ils bâtissent leur palais *Gr̄t*. La dernière mention de ces *qayls* est datée vers 290, dans Ja 650 (cf. Ch. Robin, 1987 a, p. 133).

¹⁴³⁰ Ch. Robin, 1987 a, p. 136, 142.

¹⁴³¹ Ils sont mentionnés à partir de la première moitié du II^e s. dans les inscriptions RÉS 3990, Ja 601 et Ja 602. On les retrouve dans RÉS 3993 où il est question de leur tribu dhû-Shibâm (II^e s.) puis à plusieurs reprises dans les inscriptions du III^e s. : Ir 18, Ja 718+785, Nami NAG 8, Ry 538, Ja 616+622, ces quatre dernières mentionnent la maison Raymân. Le *qayl* de Ir 18, Ja 718+785, et Ja 616+622 apparaît également dans une

- les *qayl-s* de la tribu Ḥamlân, fraction de Sam'y, du lignage Bata', résidant au II^e s. dans la ville de Ḥâz¹⁴³² ;
- les *qayl-s* de la fraction dhû-Raydat de la tribu Bakîl, attestés au II^e et III^e s.¹⁴³³, résidant dans la ville de Rayda ;
- les *qayl-s* de la fraction dhû-'Amrân de la tribu Bakîl, issus du lignage Marthad, résidant dans la ville de 'Amrân au III^e s. (MAFRAY-al-Mi'sâl 2) ;
- les *qayl-s* de la fraction dhû-Shibâm de la tribu Bakîl, issus du lignage de Kabîr Aqayn, résidant au III^e s. dans la ville de Shibâm-Kawkabân¹⁴³⁴ ;
- les *qayl-s* de la tribu 'Uḡḡân résidant peut-être à Ṣan'â' au milieu du IV^e s. (Ja 666) ;
- les *qayl-s* de la tribu Muha'nif, des lignages de Madhaḡ, Thafyân et Malik, résidant dans les palais Mahawrân et Yasir au II^e et au III^e s., peut-être sur le site de Ḍâf¹⁴³⁵ ;
- les *qayl-s* de la tribu Shadad enfin résidaient à Baynûn vers le II^e et III^e s. ;
- les *qayl-s* de la tribu Muhaqri', centrée sur la région de Dhamâr, dont la résidence ne nous est pas connue ;
- les *qayl-s* des tribus de Ṣirwâḡ, Khawlân Khâḡil et Haynân, attestés au III^e et IV^e s., résidant vraisemblablement dans l'une des deux agglomérations les plus importantes de leur territoire, Ṣirwâḡ ou Haynân (cf. *supra*) ;
- les *qayl-s* de la tribu de Saba' Kahlân, résidant à Ma'rib et attestés à la fin du III^e s. et au début du IV^e s. (Sh 7 et Sh 8) ;
- les *qayl-s* des tribus Ḍayfatân, Rathaḡ, Sa'kalân, Rakhbân, Mashriqân et Mahrat, issus du lignage Yaz'ân, résidant probablement dans le palais dhû-Yaz'ân, dans la ville de 'Abadân¹⁴³⁶.

dédicace de construction incomplète du site de Shibâm al-Ghirâs (RÉS 3968). Deux inscriptions du IV^e s. enfin mentionnent ces *qayl-s*, Ja 670 et Ja 671+788 ainsi que le nom de la maison Raymân. Pour la localisation du palais de ces *qayl-s*, voir notamment A. F. L. Beeston, 1986, p. 14 et Ch. Robin, 1982 b, p. 83.

¹⁴³² Voir A. F. L. Beeston, 1986, p. 14 ; Ch. Robin, 1982 c, p. 44. Ja 562 mentionne les *qayl-s* issus du lignage Bata' et dirigeant la fraction dhû-Ḥamlân de la tribu Sam'y au II^e s. Ils sont dits maîtres de la maison *Wklm*. Le lignage dhû-Bata' est centré sur le site de Ḥâz d'après *CIH* 224/3 qui le mentionne comme « la tribu de la ville (*hgrn*) de Ḥazyum (Ch. Robin, 1982 c, p. 44). Il est donc possible de supposer que ces *qayl-s* résidaient dans cette ville.

¹⁴³³ Les *qayl-s* de la fraction dhû-Raydat de la tribu de Bakîl sont mentionnés au II^e s. dans Ir 6 puis au III^e s. dans Ja 578, *CIH* 314+954, Ir 25, Ir 26 et Ir 27. La résidence localisée sur le site de Rayda est d'autant plus probable qu'une dédicace effectuée par un *qayl* de cette tribu (Ir 27) a été trouvée sur le site voisin de Ḥamida, l'antique Ḥamidû. La résidence de ces *qayl-s* est peut-être le château Tulfum aperçu et décrit par al-Ḥamdânî au X^e s.

¹⁴³⁴ Ils sont mentionnés au III^e s. dans l'inscription Ir 13, Ir 70 et Ja 615.

¹⁴³⁵ Ils sont mentionnées dans les textes *CIH* 40, *CIH* 41 et Ja 651, inscriptions des II^e et III^e s. Les deux palais, Mahawrân et Yasir, sont cités dans *CIH* 41. En revanche, le lieu de résidence de ces *qayl-s* n'est pas connu avec certitude. On suppose qu'il a pu s'agir de la ville de Ḍâf (l'antique Ḍafû), d'où provient *CIH* 41. Néanmoins, H. von Wissmann (1976 a, p. 443) a envisagé que l'inscription *CIH* 41, remployée à Ḍâf, était originaire du site de Yakâr. Une troisième hypothèse, au regard de Ja 555, serait de voir le siège de ces *qayl-s* dans la ville de Gaharân, localisée dans la même région mais non identifiée avec précision.

¹⁴³⁶ Au IV^e s., les *qayl-s* des tribus Mashriqân et Ḍayfatân sont mentionnés dans l'inscription 'Abadân 1 ainsi que l'un de leurs palais ('Abadân 1/32-33), le palais de Yaz'an. BR-Yanbuq 38 mentionne également les *qayl-s* des tribus Rathaḡ, Ḍayfatân et Mashriqân, issus du lignage des Yaz'anides. RÉS 4069 évoque vers 488 les *qayl-s* de Ḍayfatân, Rathaḡ et Mahrat. MAFRAY-Abî Thawr 4 (vers 481) mentionne des membres du lignage de Yaz'ân, *qayl-s* des tribus Rathaḡ, Ḍayfatân, Sa'kalân et Rakhbân ainsi que la construction d'un palais nommé *S²b'n* dans le wâḡi Ghaylân.

L'institution des *qayl-s* est circonscrite dans le temps et dans l'espace. Si elle apparaît ponctuellement avant le début de l'ère chrétienne (Ḥadaqân au III^e s. av. J.-C.), la quasi-totalité des mentions peut être datée du I^{er} au IV^e s. ; elles sont plus rares aux V^e et VI^e s. Par ailleurs, jusqu'à la fin du III^e s., l'institution ne s'étend que sur les Hautes-Terres sabéennes et ḥimyarites (Fig. 106). Ce n'est qu'avec l'unification des tribus sous l'autorité de Ḥimyar à la fin du III^e s. que l'on trouve cette institution sur les sites du pourtour du Ramlat as-Sab'atayn (Ma'rib, 'Abadân). La seule exception est constituée par les *qayl-s* de Haribat (actuelle Ḥinû az-Zurayr) ; nous avons vu qu'il s'agissait vraisemblablement du responsable des communautés de Haribat établies dans les villes ḥimyarites des Hautes-Terres au I^{er} s.¹⁴³⁷.

Ainsi, tandis que disparaissent les anciennes institutions évoquées précédemment (*qayn*, *kabîr*, conseil), principalement attestées sur les sites des Basses-Terres, une nouvelle institution régissant des fédérations de tribus sédentarisées autour d'une ville principale apparaît. Ces fédérations régies par les *qayl-s* sont souvent des recompositions récentes de tribus plus anciennes. Si ces tribus ont un ancrage historique profond dans leur territoire, ces recompositions fédératives semblent artificielles. Ainsi, l'ancienne tribu de Sam'y se scinde en trois ensembles nouveaux tandis que sont réunies dans une même entité les tribus de Şirwâḥ, Khawlân Khâḍîl et Haynân ou de Ḍayfatân, Rathah, Sa'kalân, Rakkân, Mashriqân et Mahrat et qu'apparaît la tribu de Saba' Kahlân. Si l'on considère la nomination de *qayl-s* par le souverain, sans qu'ils ne soient forcément originaires des tribus qu'ils dirigent, ainsi que l'apparition d'une véritable cour royale formée par les *qayl-s* autour du roi de Saba' et dhû-Raydân¹⁴³⁸, on peut alors se demander dans quelle mesure ces recompositions tribales et territoriales pourraient être le produit d'une politique centralisatrice d'un souverain au pouvoir croissant.

Les « hommes libres » ou « propriétaires ('b'l)

Cette catégorie sociale désigne des habitants de sites urbains, plus rarement de sites qualifiés de *hagar* mais au statut réel indéterminé (Şawa'rân et Şadifân dans Ir 32). Ch. Robin les définit, par opposition à *ḥwr* (habitant, quel que soit le statut social), comme de véritables « citoyens » de la cité, propriétaires de son territoire¹⁴³⁹. Ils sont attestés sur les sites suivants :

- Raybûn durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. (SOYCE 2075) ;
- Ḥadaqân durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. (Ḥadaqân 1-2) ;
- Ma'rib au III^e s. (RÉS 3910, Sh 7, Sh 8) et au IV^e s. (Ir 32) ;
- Şawa'rân au IV^e s. (Ir 32) ;

¹⁴³⁷ Cf. chap. « Ḥinû az-Zurayr (*Hrbt*, Haribat) et ... »

¹⁴³⁸ P. Yule, S. Antonini & Ch. Robin, 2004, p. 11.

¹⁴³⁹ Ch. Robin, 1982 b, p. 88.

- Shibâm (Ḥaḍramawt) au III^e s. (Sh 32) et au IV^e s. (Ir 32) ;
- Tarîm au IV^e s. (Ir 32) ;
- al-Bayḍâ' au I^{er} s. (Ja 643) puis au IV^e s. (Ja 665) ;
- as-Sawḍâ' au I^{er} s. (Ja 643) puis au IV^e s. (Ja 665) ;
- Kâniṭ vers le I^{er} s. (Robin-Kâniṭ 6) ;
- Shabwa au III^e s. (Ir 13) ;
- 'Abadân au III^e s. (Ir 35).

Cette catégorie d'hommes libres représente vraisemblablement l'élite de la tribu, les habitants des grandes demeures patriciennes – si l'on peut se permettre cet anachronisme. Cette catégorie est attestée dans la plupart des régions d'Arabie du Sud, principalement entre le I^{er} et le IV^e s., plus rarement à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. à Raybûn et Ḥadaqân. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, l'usage du terme « propriétaire » ou « citoyen » révèle une évolution dans les modes de désignation des populations ; il est souvent employé pour désigner la ville d'appartenance au détriment ou en complément de la tribu.

L'élite urbaine : aristocratie tribale ou élite municipale ?

Une élite réside en ville, dans de grandes maisons-tours parfois montées sur d'épais soubassements de pierre, qui contrastent avec l'habitat rural¹⁴⁴⁰. Désignées par al-Hamdânî sous le vocable de « château », ces maisons-tours sont le symbole du lignage qu'elles abritent ou du *qayl* qui y réside.

On pourrait penser que cette élite est avant tout urbaine dans son mode de vie et municipale dans sa sphère de compétence. L'étude des données épigraphiques montre que bien souvent il n'en est rien. Si elle est urbaine par le lieu de résidence, elle reste tribale dans ses institutions et dans ses modes de représentation identitaire durant la quasi-totalité du I^{er} millénaire av. J.-C.

Durant le I^{er} millénaire av. J.-C., l'élite urbaine se caractérise par la réunion des institutions nécessaires à la vie de la tribu avant celle de la ville, que ce soit le *kabîr*, le *qayn* ou le conseil. Les « prêtres » (*rs²w*) n'ont pas été évoqués ici, ils pourraient être ajoutés à cette liste en tant que membres des lignages dominants de tribus résidant dans une ville et chargés du culte des divinités tutélaires des panthéons tribaux (cf. *infra*).

Les seuls personnages ayant pu avoir un véritable rôle dans l'administration d'une ville sont le *kabîr* de Mayfa'at, actuelle Naqb al-Hajar (RÉS 3869) et le *qayn* de Maryab, actuelle Ma'rib (Gl 1719+1718+1717). Si la ville est avant tout le siège d'une élite dirigeante tribale, elle est aussi celui de cette tribu dont le nom se confond parfois avec le nom de la ville et/ou de son territoire. La ville est généralement le lieu où se concentre une majeure partie des hommes libres de la tribu, voire de la population de la tribu, si l'on en croît cette

¹⁴⁴⁰ Cf. J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle, (éds), 1998, p. 144.

assimilation des noms (ville/tribu/territoire). De là, rechercher des instances de gestion et d'administration purement municipales apparaît à la fois anachronique et vain. La population urbaine nécessitant un encadrement institutionnel en milieu urbain est structurée selon des modes segmentaires ; les institutions sont à ce titre liées au fonctionnement de cette société segmentaire.

À partir du tournant de l'ère chrétienne, la fonction administrative et institutionnelle de la ville évolue en même temps que la société qui l'entoure. Les pôles politiques sont moins nombreux et d'attraction plus forte ; ils ne s'agit plus d'une myriade de petites villes faisant office de centres tribaux, mais de quelques gros pôles à la tête desquels se trouve un *qayl* ou un gouverneur, parfois nommé par le roi et lui faisant allégeance. Ces personnages ont la charge d'une tribu dont le contour a généralement été modifié par l'action politique dans des cas susmentionnés ou par des mouvements de population. Nous en avons évoqué différents exemples dans l'étude des cités du Jawf. Si l'institution est toujours liée à une organisation segmentaire de la société, les populations définissent plus volontiers leur identité sur un mode territorial, au détriment du référent à la parenté ou au lignage (cf. *infra*). Dans un cadre de redéfinition des référents identitaires sur lequel nous reviendrons apparaissent des espaces urbains qui ne sont plus seulement purement fonctionnels – siège de la tribu – mais également des espaces vécus¹⁴⁴¹. Dans cette nouvelle configuration de la ville perçue comme telle par sa population, on cerne d'autant mieux l'apparition de modes d'administration purement urbains, par exemple l'apparition de gouverneurs de villes en marge d'une administration tribale.

b - La ville, siège du pouvoir central

Par « pouvoir central », nous entendons une institution politique n'étant en aucune manière soumise à une autorité supérieure. Il s'agit des sièges de personnages portant les titres de *mukarrib* et de *malik*. Au I^{er} millénaire av. J.-C., ils désignent tous deux un dirigeant à la tête d'un regroupement de tribus, l'aspect fédérateur du premier terme étant plus prégnant. Au début de l'ère chrétienne, la centralisation croissante du pouvoir et la transformation du statut du souverain se reflètent dans une réduction du nombre des royaumes. Ce phénomène s'observe dans l'évolution de l'armature politico-administrative du réseau urbain.

¹⁴⁴¹ Espace vécu : « Concept exprimant la relation existentielle, forcément subjective, que l'individu socialisé, seul ou collectivement, établit avec la terre et avec ses lieux. Il s'imprègne de valeurs culturelles reflétant pour chacun l'appartenance à un groupe localisé. Sa connaissance passe par l'écoute des acteurs, par la prise en compte de leurs pratiques, de leurs représentations et de leurs imaginaires spatiaux. » (G. Di Meo, 1999).

Villes et souverains

Les plus anciennes attestations de la présence de palais royaux datent du VIII^e-VII^e s. av. J.-C. et concernent des sites implantés au débouché de grands wâdîs, sur le pourtour du désert intérieur :

- Hajar Yahirr, capitale du royaume d'Awsân, abritant le palais *Msur* des rois d'Awsân aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C. ;
- Inabba', au VIII^e s. av. J.-C. ;
- Kamna, du VIII^e-VII^e s. av. J.-C. au I^{er} s. av. J.-C. (la continuité du pouvoir royal n'y est pas assurée) ;
- Haram, au VII^e s., aux V^e-IV^e s. puis au I^{er} s. av. J.-C. (la continuité du pouvoir royal n'y est pas assurée) ;
- as-Sawdâ', capitale du royaume de Nashshân, abritant le palais royal 'Afraw, aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C. ;
- Ma'in, entre le VIII^e-VII^e s. et le I^{er} s. av. J.-C. ;
- Ma'rib, capitale du royaume de Saba', avec le palais Salhîn notamment, entre le VIII^e s. av. J.-C. et le III^e s. ap. J.-C. ;
- une ville indéterminée fut la capitale du royaume de Dahas dans la région du Yafa' (RÉS 3945), au début du VII^e s. av. J.-C. ;
- une ville indéterminée fut la capitale du royaume de Ma'dhin, dans la région de Şan'a' au VII^e s. av. J.-C. (YM 8872) ;
- une ville indéterminée du wâdî Najrân (peut-être l'antique ville de Najrân) fut capitale du royaume de Muha'mir vers le IV^e-III^e s. av. J.-C.¹⁴⁴² ;
- Hadaqân, capitale du royaume de Sam'y, du VII^e s. au IV^e s. av. J.-C. ;
- Hajar Kuḥlân (Tamna'), capitale du royaume de Qatabân, avec le palais Ḥarîb notamment, des VII^e-V^e s. av. J.-C. au début du II^e s. ap. J.-C. ;
- Shabwa, capitale du royaume du Ḥaḍramawt, avec le palais Shaqîr notamment, des VI^e-V^e s. av. J.-C. à la fin du III^e s. ap. J.-C. ;
- al-Bayḍâ' (Nashq), à la fin de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. ;
- Hajar an-Nâb, peut-être seconde capitale du royaume d'Awsân lorsqu'il réapparaît aux I^{er} s. av./ap. J.-C.¹⁴⁴³ ;

¹⁴⁴² Le roi de Muha'mir est mentionné dans l'inscription RÉS 4089 (datée vers les IV^e-III^e s. av. J.-C.). Rien ne nous permet toutefois d'affirmer que ce dernier siégeait dans la ville de Najrân. Si les fouilles du site ont permis de faire remonter son occupation au moins au VI^e s. av. J.-C. (J. Zarins & al., 1983, p. 24), il n'est possible d'attribuer à cette ville de fonction politique majeure qu'à partir du II^e s., lorsque Cl. Ptolémée la qualifie de *metropolis* (*Géographie*, VI, 7, 37), en acceptant l'identification du site de Nagara évoqué par Cl. Ptolémée avec Najrân, actuelle al-Ukhdûd.

¹⁴⁴³ Le royaume d'Awsân réapparaît entre le I^{er} s. av. J.-C. et le II^e s. ap. J.-C. L'ancienne capitale présumée de ce royaume, Hajar Yahirr, n'est pas réoccupée. Le seul élément permettant d'identifier la nouvelle capitale provient de Ja 629. D'après cette inscription, il y est question du « pillage et de l'humiliation de la ville de Manwab et toutes les villes et forteresses de la tribu Awsân » (Ja 629/30-31). Manwab apparaît comme la principale ville de la tribu d'Awsân. Si tel est le cas, on peut émettre l'hypothèse qu'il s'agit du centre politique de la nouvelle dynastie royale d'Awsân. Ch. Robin et U. Brunner identifient ce toponyme antique avec l'actuelle Hajar an-Nâb, implantée en amont du wâdî Markha. L'identification de cette capitale reste conjecturale.

- Zafâr, capitale du royaume de Ḥimyar, avec le palais Raydân notamment, du I^{er} s. av. J.-C. au milieu du VI^e s. ;
- Ṣan'â', capitale du royaume de Saba', avec le palais Ghumdân, au milieu du III^e et dans la seconde moitié du VI^e s.

Les actions du souverain pour sa ville de résidence se limitent, dans les inscriptions, à une activité de bâtisseur, à toutes les périodes et dans toutes les régions. Toutefois, en tant que dirigeant d'une tribu – pour la plupart des royaumes des VIII^e-VII^e s. av. J.-C. –, d'une fédération de tribu – dans le cas des *mukarrib-s* –, il ne fait aucun doute que son action avait des conséquences immédiates sur la ville qui forme le siège de cette tribu, à plus forte raison dans le cas des cités-tribus du Jawf où un *malik* est à la tête d'un petit territoire ne comptant souvent qu'un seul centre urbain majeur.

Si l'on considère le nombre des villes qui apparaissent comme des centres politiques d'entités territoriales indépendantes et autonomes, différentes phases peuvent être mises en lumière. Une première, datable du VIII^e s. et du début du VII^e s. av. J.-C., fait apparaître un grand nombre de ces centres avec un faible rayonnement, n'excédant que rarement la vallée ou le terroir sur lequel s'ouvre ce centre urbain. Ce sont :

- les nombreuses cités-tribus du Jawf : Inabba', Haram, Ma'in, Kaminahû, as-Sawdâ' ;
- les centres de royaume se calquant sur une vallée : dans le wâdî Najrân, dans le wâdî Markha (Hajar Yahirr), dans le wâdî Bayḥân (Hajar Kuḥlân) ;
- les centres de royaume dont rien ne permet d'établir une extension excédant quelques centaines de kilomètres carrés : Shabwa, Ḥadaqân, les centres des royaume de Dahas et de Ma'dhin.

Quelques rares inscriptions mettent en évidence les interactions qui s'opèrent entre ces premières entités politiques : alliance de Nashshân et Saba', conflit entre Nashshân et Kaminahû, tensions entre Awsân et Saba' puis conflits entre Saba' et Awsân, Saba' et Muha'mir, Saba' et Dahas. La première expansion sabéenne connue, sous le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî, entraîne la disparition de plusieurs de ces royaumes. Des treize royaumes répertoriés au VIII^e s. av. J.-C. (Fig. 21), sept seulement apparaissent toujours au IV^e s. av. J.-C. (Fig. 22), cinq au I^{er} s. ap. J.-C. (Fig. 23), après la disparition des royaumes du Jawf et l'expansion de Saba' et Ḥimyar sur les Hautes-Terres. Au III^e s., il n'en reste plus que trois (Saba', Ḥimyar et Ḥaḍramawt - Fig. 24). Le nombre des capitales évolue au même rythme ; les petits centres de tribus disparaissent au profit de capitales de fédérations tribales plus vastes. Ces nouveaux centres ont une attraction qui s'exerce sur une vaste région ; le siège d'un pouvoir fort s'y développe sous la forme d'un souverain entouré d'une cour : les *qayls* autour du roi de Ḥimyar à Zafâr ; les « officiers » (*mqtwy*), généralement *qayls* de tribu, autour du roi de Saba' à Ma'rib ; le roi de Ḥaḍramawt entouré du vice-roi (?) du Ḥaḍramawt (*'qbt mlk Ḥḍrmwt*) et de ses *qayls* à Shabwa (Ir 13/8). À partir du IV^e s. et pour trois siècles durant, une seule ville concentre le statut de véritable capitale

politique, Zafâr jusqu'au milieu du VI^e s. puis Şan'a'. La centralisation de plus en plus forte du pouvoir royal se manifeste distinctement dans l'armature urbaine.

Des ateliers monétaires

Les lieux de frappe des monnaies renforcent la centralité de certains sites ; tous sont des capitales de royaume. Aucune fouille n'a révélé la présence physique d'atelier monétaire. Les seuls indices pour tenter de les localiser sont inscrits sur les monnaies. Ce sont les noms des palais royaux du Ḥaḍramawt (*S²qr*), de Qatabân (*Hrb*) et de Ḥimyar (*Rydn*). A. V. Sedov y voit le nom des hôtels des Monnaies des trois royaumes en question¹⁴⁴⁴. Ces trois palais sont implantés dans les trois capitales respectives de ces royaumes : le palais Shaqîr à Shabwa, le palais Ḥarîb à Hajar Kuḥlân, et le palais Raydân à Zafâr. Ch. Robin et S. C. H. Munro-Hay soulignent toutefois le manque d'élément permettant de poser un tel postulat. Selon ces derniers, le palais dynastique était mentionné sur les monnayages en tant que symbole de la permanence de l'État et de la légitimité du souverain¹⁴⁴⁵. Indépendamment du fait que le palais ait été le lieu de frappe des monnaies ou non, le simple fait que son nom figure sur ces monnaies confère à cet édifice, et implicitement à la ville qui l'abrite, un statut particulier, révélateur de son rayonnement. Il est donc possible de voir dans ces sites abritant les palais Shaqîr, Ḥarîb et Raydân des places politico-administratives centrales au sein de ces trois royaumes, dont la période de rayonnement et de prestige se traduit dans celle des frappes monétaires. Les monnaies qatabânites au nom de Ḥarîb apparaissent entre le I^{er} s. av. J.-C. et le II^e s. ap. J.-C., les monnaies ḥaḍramies, au nom de Shaqîr apparaissent à la fin du II^e s. av. J.-C. et cessent d'être émises au début du IV^e s. ap. J.-C. ; enfin, le monnayage mentionnant le palais Raydân à Zafâr apparaît à la fin du II^e s. av. J.-C. et cesse d'être frappé au début du III^e s. ap. J.-C.

D'autres pôles de ce type apparaissent-ils dans les autres royaumes sudarabiques ? Le royaume d'Awsân, centré sur le wâdî Markha, n'a apparemment pas battu monnaie, il disparaît avant l'apparition des premières séries et n'a pas frappé monnaie durant sa courte renaissance au tournant de l'ère chrétienne. Aucun des royaumes du Jawf ne réalise de monnayage. Le royaume de Ma'in, largement impliqué dans le commerce caravanier, n'a pas développé d'économie monétaire, ou si tel fut le cas, n'a jamais frappé ses propres monnaies. Le royaume sabéen enfin a émis de nombreuses monnaies mais le nom du palais royal, que ce soit Salḥîn à Ma'rib ou Ghumdân à Şan'a', n'y figure jamais. À la place apparaît ce que A. V. Sedov décrit comme le '*twisted oblong symbol*' symbolisant la divinité suprême du panthéon sabéen, Almaqah, ou les '*signs of the Sabaean mukarrib-s*', ces symboles ayant pour fonction de signifier la « nationalité » du monnayage sans que le lieu de frappe soit connu pour autant. S'il y a une forte probabilité pour que ces monnaies aient été

¹⁴⁴⁴ A. V. Sedov, 2002 a, p. 73.

¹⁴⁴⁵ Ch. Robin, 1994 a, p. 103 ; S. C. H. Munro-Hay, 2003, p. 30-31.

frappées dans la ville de Ma'rib, rien ne permet, dans l'état actuel de nos connaissances, de l'affirmer. Enfin, nous avons signalé que l'atelier de frappe monétaire envisagé par F. P. Albright sur le site de Khawr Rûrî n'a probablement pas existé. À partir des III^e-IV^e s., l'émission de monnayages sudarabiques significatifs cesse au profit du remploi de monnaies plus anciennes ou d'émissions romaines et aksumites.

c - La place de l'activité politique dans la ville et la constitution d'une armature urbaine

Les villes, par la nature de leur formation, fondée pour la plupart d'entre elles sur le développement d'un périmètre irrigué, abritent un certain nombre de personnages et d'institutions dont le dégagement d'un surplus agricole a permis l'enrichissement et qui, à leur tour, prennent à leur charge l'entretien et la construction de structures hydrauliques, du rempart et des temples. Cette forme d'élite à fonction administrative se manifeste sur la plupart des sites urbains, que ce soit par la présence d'un habitat imposant (maisons-tours sur épais soubassement de pierre avec superstructures en brique crue, parfois renforcée par une ossature en bois)¹⁴⁴⁶, ou par des commémorations écrites de la construction ou de la rénovation d'ouvrages architecturaux communautaires¹⁴⁴⁷. Cet évergétisme est l'initiative privée d'une élite dictée par la volonté d'offrir des infrastructures à la communauté ou d'aménager un terroir privé ; il est aussi le fait de souverains en quête de légitimité et assurant leur assise par la redistribution des richesses¹⁴⁴⁸. L'initiative privée toutefois, lorsqu'elle se déroule hors d'un cadre institutionnel, se fait souvent au bénéfice d'un individu plus qu'elle n'apparaît comme une gratification pour la collectivité.

Au-delà de ces fonctions administratives assurées dans l'ensemble des villes, plusieurs composantes font d'un nombre limité de sites les constituants d'une armature urbaine politique, hiérarchiquement différenciés. Cette armature peut être mise en évidence par des données archéologiques (présence des sièges du pouvoir, monnayages), par des données épigraphiques (mention de ces centres de pouvoir tribaux, confédéraux,

¹⁴⁴⁶ Ces structures se rencontrent sur la quasi-totalité des sites fouillés dans les vallées ouvrant vers le désert central : Najrân, as-Sawdâ', Kamna, Jidfir Ibn Munaykhir, al-Asâhil, Kharibat Sa'ûd, Ma'rib, Şirwâh, Ĥinû az-Zurayr, Hajar Ibn Ĥumayd, Hajar Kuĥlân, Hajar Yahirr, Hajar am-Lajiya, Hajar Ṭâlib, 'Abadân ('Abadân 1/33), Naqb al-Hajar ; dans le Ḥaḍramawt : Hajar, Sûna, Raybûn, Shabwa ; des maisons-tours en pierre sont également attestées sur de nombreux sites des Hautes-Terres : Ḥaşı, al-Mi'sâl, Ṣafâr, Baynûn, Nâ'it, Şan'â' et 'Amrân (CIH 663).

¹⁴⁴⁷ Ces commémorations sont vraisemblablement le fait d'une élite en mesure de financer les travaux et de les célébrer à travers des inscriptions. Ces dernières se rencontrent dans la plupart des régions d'Arabie du Sud pour toute la période sudarabique, que ce soit l'inscription Ja 682, datée du VIII^e s. av. J.-C. à Ma'rib, MAFRAY-al-Mabniyya 1, datée des III^e-II^e s. av. J.-C., CIH 518, provenant de Haram et datée vers le II^e s. av. J.-C., Doe 6, à Hajar Kuĥlân au II^e s. av. J.-C., MAFRAY-Makhliq 1 & 2 et MAFRAY-dhî-Ḥadid 2, datées du I^{er} s. de l'ère chrétienne et provenant des Hautes-Terres, ou encore RÉS 4069 au V^e s. de l'ère chrétienne dans le wâdî Ḍura'.

¹⁴⁴⁸ Pensons en particulier aux réparations qu'entreprend Abrahâ sur la digue de Ma'rib, motivées par la légitimité symbolique que confère l'entretien des grands monuments de Ma'rib.

royaux...), enfin par les sources classiques (distinction de polarités urbaines par une terminologie nuancée appliquée à différents sites sudarabiques).

Bien documentée par les données épigraphiques, l'activité politique semble, au moins dans les échelons supérieurs de la hiérarchie tribale, se concentrer dans les villes, lieu de résidence des rois et siège des institutions nécessaires au fonctionnement d'une société segmentaire, quelles que soient les formes qui la caractérisent au I^{er} millénaire av. J.-C. et au début de l'ère chrétienne. Les pôles politico-administratifs se manifestent à deux échelons.

Nous trouvons d'une part de grandes cités, capitales de royaumes, dont la fonction politique, éphémère durant la phase initiale des royaumes sudarabiques, tend à se pérenniser à partir du VI^e s. av. J.-C., et à être caractérisée à partir du II^e s. av. J.-C. par une production monétaire. D'autre part, des cités apparaissent comme de simples centres tribaux ou de « gouvernorats » sous la tutelle d'entités politiques plus importantes. Ces pôles secondaires reflètent, de manière diachronique, l'ascendant que prennent les différentes fédérations tribales les unes sur les autres au début de l'ère chrétienne. Ils prennent leur essor, pour la majorité d'entre eux, vers le I^{er} s., alors que les royaumes en rivalité avec Saba' ou Ḥimyar perdent de leur influence. Avec la renaissance sabéenne à partir du II^e s., sous le règne de Ilīsharah Yaḥḍub, et l'essor croissant de Ḥimyar, les *qayl*-s, vassaux du souverain, siègent dans l'agglomération d'un territoire tribal affilié à l'un des royaumes dominants, Saba' et Ḥimyar (Fig. 106). Après l'unification de l'Arabie du Sud par le royaume de Ḥimyar, l'institution qaylite se transforme. Les *qayl*-s sont à la tête de territoires plus vastes, on les trouve dans les Basses-Terres proches du Ḥaḍramawt ('Abadān). Le nombre des sièges de *qayl* diminue au cours des IV^e-V^e s. Au VI^e s., époque durant laquelle quelques sites-clefs du territoire ḥimyarite sont placés sous l'autorité d'un gouverneur (Nā'īṭ et Bi'r 'Alī), l'institution qaylite est mentionnée dans *CIH* 541, Ja 1028 ou encore Ry 507. Les *qayl*-s ne semblent plus avoir la même fonction. Ils apparaissent alors soit en chefs militaires, soit comme des hauts fonctionnaires entourant le roi et son fils.

3 - LA VILLE SUDARABIQUE COMME CENTRE DÉFENSIF ET MILITAIRE

a - Des pôles défensifs à échelle locale

Contrairement à la fonction politique, la fonction défensive ne semble pas renforcer l'attraction des différentes villes en dehors de leur propre territoire. À cela une raison simple, la quasi-totalité des sites que nous considérons comme de véritables villes sont bâtis au voisinage d'une forteresse ou sont entourés d'un système défensif, qu'il soit formé de structures accolées, d'un rempart autonome ou de l'exploitation d'un relief

naturel. À côté des villes, la moitié des bourgades recensées sont fortifiées. Parmi les villes sudarabiques que nous avons identifiées, nous ne comptons que six exceptions¹⁴⁴⁹ :

- Şabir ;
- Raybûn, dont le petit bâtiment fortifié, Raybûn XXVII, serait postérieur à l'abandon de la zone irriguée¹⁴⁵⁰. Nous avons toutefois eu l'occasion de signaler la présence du dispositif de fortification au sud de Raybûn I protégeant au moins le secteur du temple Raḥbân¹⁴⁵¹ ;
- 'Amrân et Na'ḍ, dont les inscriptions ne permettent pas d'établir la présence d'un rempart. Ces sites auraient été fortifiés si l'on considère que le qualificatif de *hagar* implique la présence d'un rempart. Ajoutons, concernant 'Amrân, que le site est aujourd'hui entouré d'une enceinte ;
- al-Makhâ, dont aucune fouille n'a permis de mesurer l'extension qu'avait le site dans l'Antiquité ni de constater la présence d'une fortification ;
- 'Adan, dont le relief forme toutefois une défense naturelle, et dont l'urbanisme antique nous est inconnu.

Les villes sudarabiques sont donc généralement fortifiées et forment un pôle défensif à l'échelle locale. Les phénomènes d'attraction liés à cette fonction ne semblent pas entrer en jeu à l'échelle régionale, pas même dans le Ḥaḍramawt où nous remettons en question l'hypothèse de deux verrous défensifs protégeant les extrémités d'un wâḍi dépourvu de sites fortifiés¹⁴⁵².

b - Entre fonction défensive et ostentatoire

Si des fortifications ont pu être élevées par pure nécessité stratégique, comme à Naqb al-Hajar, dont la fonction était de défendre l'axe de circulation allant de Shabwa à la mer, la ville fortifiée vise avant tout à la défense d'un terroir environnant, l'aspect ostentatoire n'étant que l'expression de la richesse d'une élite locale et non le but premier de ce mur. Deux raisons principales motivent la construction d'ouvrages défensifs. D'une part, des conflits opposent les royaumes sudarabiques ; leur tactique semble reposer, comme l'a montré A. F. L. Beeston¹⁴⁵³, sur l'occupation voire la destruction de villes névralgiques depuis lesquelles les armées peuvent se scinder pour attaquer l'ennemi sur plusieurs fronts. D'autre part, les populations nomades habitant au contact de ces sédentaires, et dont ils dépendent partiellement pour leur subsistance, représentent une menace. Un équilibre précaire préside aux relations entre sédentaires et nomades, dépendance réciproque fondée sur un apport de biens (surtout alimentaires) en échange de

¹⁴⁴⁹ Sept exceptions si la restitution que font I. Gajda & Ch. Robin (1994, p. 114, 117) à la ligne 10 de l'inscription 'Abadân 1 est remise en question. Ceux-ci restituent en effet *b-r' bdn* traduit par « dans la place forte de 'Abadân », traduction sur la base de laquelle nous associons à ce site la fonction défensive.

¹⁴⁵⁰ A. V. Sedov, 1997 a, p. 43.

¹⁴⁵¹ Cf. chap. « Raybûn (*Rybn*, Raybûn ou *Yndd*, Yandaḍ), ... ».

¹⁴⁵² Cf. chap. « Dynamiques régionales de peuplement » in « La région du Ḥaḍramawt ».

¹⁴⁵³ A. F. L. Beeston, 1976 a, p. 16.

services, principalement le transport caravanier. Les conflits d'intérêts se multiplient dès qu'une déstabilisation apparaît (le passage au commerce maritime, la poussée des Arabes venus du nord).

Les conflits évoqués dans les inscriptions ne mettent qu'exceptionnellement en branle de grandes armées, principalement à partir du III^e s. Ce sont généralement de petites expéditions punitives impliquant quelques centaines d'hommes. Les razzias des populations nomades ne mettent pas non plus en mouvement de grands contingents. Il n'est nullement étonnant de trouver des structures défensives généralement modestes si l'on considère les menaces existantes et la faiblesse des techniques poliorcétiques alors déployées.

La modestie des remparts ne peut être interprétée comme le seul reflet de la prétention des habitants d'un site à manifester ostensiblement les degrés variés de leurs richesses. L'ostentation n'est toutefois pas totalement absente. L'utilisation du mur d'enceinte comme tribune pour y exposer les hauts faits d'un clan, d'un souverain, qu'ils soient politiques, militaires, édilitaires ou religieux, en est l'expression la plus sensible. Le rempart ne peut pas non plus être considéré indépendamment du contexte dans lequel il est bâti. Nous avons vu qu'il est souvent l'œuvre d'un souverain, parfois dans la ville où il siège, parfois dans des villes éloignées ou en limite du royaume. Ces politiques de grands travaux sont l'une des caractéristiques du règne de certains *mukarrib*-s sabéens. Deux interprétations peuvent en découler : on assisterait d'une part à une fortification des limites du royaume ; on peut d'autre part se demander s'il ne s'agit pas d'un moyen pour un souverain de s'accorder l'allégeance de tribus en contribuant à l'amélioration du site où réside son élite. Tout en étendant son emprise territoriale et en s'alliant aux tribus du royaume, le souverain en renforce les jalons et les frontières. Seuls les souverains à la tête de vastes territoires sont à même de mener ce type de politique : Saba' au VII^e s. av. J.-C. (fortifications évoquées dans RÉS 3945 et RÉS 3946, fortification d'al-Asâhil, de Kharibat Sa'ûd, de Barâqish, de Hizmat Abû Thawr, Şirwâḥ-Khawlân, Hajar ar-Rayḥânî, etc.), Qatabân aux IV^e-III^e s. av. J.-C. (Ḥinû az-Zurayr, Hajar ar-Rayḥânî, Ḥuwaydar, Raḥaba, etc.), Ḥaḍramawt au tournant de l'ère chrétienne (Khawr Rûrî, Naqb al-Hajar, etc.).

4 - LA VILLE SUDARABIQUE COMME CENTRE RELIGIEUX

Dans les sites des Basses-Terres comme des Hautes-Terres, rares sont les villes dans lesquelles un temple n'est pas attesté par les sources épigraphiques ou par les vestiges archéologiques. Dans les villes où ils ne sont pas mentionnés, l'absence tient plus au silence des sources qu'à une absence de structures. Le religieux se manifeste dans la ville sous des formes variées : sacralisation d'espaces, mise en scène du sacré, omniprésence dans les dédicaces, présence d'une élite religieuse, etc. Cela permet-il pour autant d'évoquer des

pratiques religieuses proprement urbaines en Arabie du Sud ? Qu'est-ce qui caractérise la polarité religieuse d'une ville sudarabique ?

a - Le religieux dans la ville

Sacralité spatiale et mise en scène du sacré

Le religieux est omniprésent dans la culture sudarabique et dans ses modes d'expression ; il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il se manifeste au même titre dans les villes. Les dédicaces de construction se font sous la tutelle, l'autorité ou la protection divine.

Certains espaces urbains, parfois la ville entière, se définissent comme des espaces de pureté rituelle. Ceci a été illustré à différentes reprises. À Ma'în, une inscription sur la porte de la ville condamne le crime de *zinâ'* à l'intérieur de l'enceinte. On retrouve des espaces sacralisés, sorte de *temenos* entourant le temple *intra-muros* de Sayîn dhû-Mawtar à Makaynûn ou le temple Raḥbân à Raybûn I, avec la présence d'un mur d'enceinte et d'une borne. Nous avons évoqué la possibilité, dans le cas de Raybûn et de Makaynûn d'y voir des formes préislamiques de *ḥawṭa* ou du moins de *ḥaram*. À Bi'r 'Alî, tout un secteur revêt une sacralité particulière qui transparait dans la permanence de l'emplacement des lieux de culte y compris lors de l'introduction des cultes monothéistes.

Il n'est pas rare que le religieux soit mis en scène en bordure ou au sein même de l'espace urbain. Ce sont les sanctuaires au pied des escarpements du Ḥaḍramawt qui dominent les villes et bourgades, c'est le temple de Shabwa qui domine la ville et l'avenue centrale le reliant au « château royal ».

La classe sacerdotale, entre élite urbaine et élite tribale

À travers les nombreuses monographies urbaines, nous avons mentionné à différentes reprises la présence de personnages portant différents titres généralement traduits par « prêtre » (*rs²w*) ou « officiant » (*s²w'*), le plus souvent dans les régions du Jawf (Haram, Kamna, as-Sawdâ', Ma'în, Barâqish), de Saba' (Jidfir Ibn Munaykhir, Ma'rib, Şirwâh) et de Qatabân (Ḥinû az-Zurayr, Hajar Kuḥlân). La fonction de ces personnages ne se limite toutefois pas uniquement à l'organisation du culte, tant s'en faut ; certains de ces « prêtres » portent également le titre de *qayn* (Haram 5), « indice possible que *rs²w* ne constitue pas un véritable clergé mais qu'ils appartiennent au petit cercle dirigeant, dont les talents s'emploient aussi bien dans la sphère du profane que dans celle du sacré »¹⁴⁵⁴. À l'appui de cette hypothèse, nous ajoutons le fait qu'un prêtre est également *qayn* du roi de Saba' (Ja 550) ; il réalise des ouvrages hydrauliques pour ses palmeraies, le mur du temple Awwâm et mène les troupes du roi de Saba' dans un conflit contre Qatabân. À Jidfir Ibn Munaykhir, deux prêtres apparaissent comme des propriétaires terriens, à même de réaliser

¹⁴⁵⁴ Ch. Robin, 1992, p. 46.

des ouvrages hydrauliques en leur nom ; leur charge est héréditaire. Le prêtre en propriétaire terrien se retrouve à Ma'īn (Ma'īn 44) ou à Ma'rib (Ja 703). Ce personnage apparaît donc autant comme un notable séculier que membre d'une classe sacerdotale. Il disparaît avec la pénétration du monothéisme en Arabie du Sud ; la mention de prêtre ou d'officiant devient alors relativement rare, ces personnages n'apparaissent pas nommément comme membres d'une élite urbaine, à l'exception peut-être du prêtre chrétien (*qs^ls^l*) de Ma'rib qui célèbre une messe pour le souverain Abrahâ au milieu du VI^e s. (CIH 541/67).

Localisation et destination des structures de culte

Deux types de temples doivent être distingués au sein du tissu urbain : les temples *intra-muros* et les temples *extra-muros* que leurs degrés d'accessibilité semblent destiner à des populations spécifiques. Si le temple *intra-muros* est probablement destiné avant tout aux habitants de la ville, le temple *extra-muros* est accessible à un plus grand nombre de fidèles. Les cultes et rites sont essentiellement liés à la structure sociale tribale, indépendamment du fait urbain. Les temples *extra-muros* sont souvent consacrés aux divinités tutélaires des panthéons tribaux et font, à ce titre, office de sanctuaires fédérateurs. Leur position hors les murs est légitimée par la nécessité de fournir à tous les membres de la tribu un libre accès à ces sanctuaires¹⁴⁵⁵. À Barâqish, le temple *intra-muros* de Nakraḥ peut être rattaché à ce groupe des temples fédérateurs par la nature du culte qui y est pratiqué. S'il n'est pas accessible à la manière des autres temples *extra-muros*, une poterne aménagée dans le rempart en offre un accès directement depuis l'extérieur de la ville.

Ces temples *extra-muros* fédérateurs sont l'un des éléments majeurs de la construction identitaire des groupes de peuplement au début de la période sudarabique. Leur symbolique apparaît notamment dans le fait que la mention du démantèlement du sanctuaire fédérateur d'Awsân, à côté de la destruction du palais royal, suffit au *mukarrib* sabéen Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî pour signifier l'effondrement du royaume d'Awsân dans sa totalité. Celui-ci disparaît de l'histoire sudarabique six siècles durant. Le temple *extra-muros*, tel qu'il apparaît ici défini, se trouve avant tout sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn. Sur les Hautes-Terres, les sanctuaires consacrés aux divinités tutélaires des panthéons tribaux sont isolés sur des sommets ou des affleurements rocheux (jabal Kanin, jabal al-'Adan, jabal Riyâm, jabal Lâw). Dans le Ḥaḍramawt, les temples situés en bordure de vallée, hors les murs, sont autant liés au culte d'une communauté de terroir qu'à un

¹⁴⁵⁵ Ch. Robin, 1992, p. 43.

Par ailleurs, Ch. Robin explique la nature *extra-muros* d'un certain nombre de sanctuaires sabéens par le fait que Saba' a toujours été une fédération, ce qui la prédispose à l'assimilation de nouveaux groupes. L'alliance y est mise en pratique par des cultes communs, expliquant la fréquence des temples *extra-muros* (R. Audouin, J.-F. Breton & Ch. Robin, 1988, p. 74-75). Selon Ch. Robin toujours, il est probable que des protocoles intertribaux garantissaient l'invulnérabilité de ces sanctuaires *extra-muros* du Jawf et de Saba' (1996 a, col. 1158).

éventuel marquage du territoire et sont peut-être destinés à des rites spécifiques, comme cela l'a été évoqué précédemment¹⁴⁵⁶.

Chaque tribu ou fédération tribale dispose, au I^{er} millénaire av. J.-C., de son propre panthéon, du moins de son propre sanctuaire fédérateur. Nous introduirons ici une nuance en distinguant deux niveaux hiérarchiques parmi ces sanctuaires. Les premiers sont des sanctuaires à l'échelle de la tribu. Ils apparaissent très fréquemment à proximité de centres urbains d'ordre secondaire, des gros bourgs, dans lesquels sont centralisées les fonctions propres à l'activité de cette tribu. D'attractivité mineure, ils ne concernent bien souvent que la population du terroir environnant et n'ont pas d'impact réel sur la définition d'une hiérarchie fonctionnelle des sites d'habitat, si ce n'est qu'ils permettent d'établir une distinction entre le site principal d'un terroir et les villages et hameaux voisins. Ces sanctuaires apparaissent très fréquemment hors les murs des bourgs repérés sur le pourtour du *jabal an-Nisîyîn*¹⁴⁵⁷. Nous y incluons également les sanctuaires de pied de falaise du Ḥaḍramawt que l'on retrouve à proximité de chacun des sites urbains, et les sanctuaires des villes du Jawf, antérieurs au règne du *mukarrîb* Karîb'il Watâr fils de Dhamar'alî, à l'exception de celui d'Aranyada' à as-Sawdâ', dont l'attraction dépasse le cadre de la tribu de Nashshân. Ces sanctuaires fédèrent probablement le groupe tribal à l'échelon le plus bas, la communauté de terroir. Le second groupe comprend les sanctuaires dans lesquels une fédération de tribus se reconnaît dans un culte commun. D'attraction beaucoup plus forte, ils permettent d'établir les zones d'influence et les degrés de hiérarchie qui structurent les territoires tribaux autant que le réseau urbain.

b - Entre une absence de pratiques religieuses spécifiquement urbaines et des pôles urbains à fonction religieuse

Cette omniprésence du fait religieux ne permet toutefois pas de définir une religiosité urbaine sudarabique. Autant que le politique apparaissait comme tribal et non municipal, la religion ne se définit nullement par des cultes à des divinités poliades mais aux divinités d'un panthéon tribal¹⁴⁵⁸, souvent vénérées en dehors des murs de la ville,

¹⁴⁵⁶ Voir également le commentaire de R. B. Serjeant dans J.-F. Breton, 1980 a, p. 11-12 : « *These hill-side sanctuaries, I surmise, would be the venue of periodic mass pilgrimages or for private visitation, but not places of daily worship. Dr Breton has indeed pointed out that ancient Ḥaḍramî cities have one temple within the walls as well as the hill-side shrines at some distance. In my article will be found some detail of the processions to the shrine of Hûd which though Islamicized probably follow a pre-Islamic pattern.* »

¹⁴⁵⁷ J.-F. Breton, J.-Ch. Arramond, B. Coque-Delhuille & P. Gentelle (éds.), 1998.

¹⁴⁵⁸ Deux exceptions doivent être signalées avec l'évocation au I^{er} s. des « dieux de la ville de Maryab » (*l'lt hgm Mryb*) dans l'inscription Ja 643 bis et des « dieux et déesses de la ville de Shabwa » (RÉS 2693) au II^e s. Cette période est caractérisée par des modifications dans la définition des identités des populations urbaines sur la quelle nous reviendrons (cf. *infra*), susceptibles d'expliquer ces rares exceptions. En revanche dans des formulations plus anciennes telles que « les dieux de Haram » (Haram 16), il semble qu'il s'agisse des dieux de la tribu du même nom par comparaison avec ce que l'on retrouve dans la ville voisine de Qarnaw (aujourd'hui Ma'in) avec la mention des « dieux de Ma'in ».

parfois dans des sanctuaires de montagne isolés. De même, les membres de la classe sacerdotale s'inscrivent au sein d'une aristocratie tribale, cumulant les fonctions, disposant de propriétés foncières personnelles, se transmettant parfois les fonctions au sein d'un même clan.

L'absence de pratiques religieuses urbaines ne signifie pas pour autant l'absence de pôles religieux urbains. Généralement lieux de pèlerinage, les temples fédérateurs des *sha'b* de niveau 1 et 2¹⁴⁵⁹ ne définissent pas à proprement parler de religiosité urbaine, mais sont néanmoins à l'origine d'une polarisation fonctionnelle du religieux dans les villes auxquelles ils sont associés. Ces villes accueillent les pèlerins et les membres d'un groupe social se reconnaissant dans un culte commun, attirés par la présence du sanctuaire. Elles sont par ailleurs associées au prestige que véhiculent ces édifices. Ces temples fédérateurs et lieux de pèlerinage, quand ils ne sont pas les deux à la fois, font d'un nombre de sites limités les constituants d'une armature urbaine religieuse. Cette armature peut être mise en évidence par l'attestation archéologique de la présence de tels édifices, par leur mention épigraphique ou par les rares évocations qu'en font les auteurs classiques. Nous avons eu l'occasion, dans le chapitre « villes d'accession » de présenter en détail les lieux de pèlerinage connus en Arabie du Sud. Il convient de préciser les périodes durant lesquelles leur attractivité a permis de polariser sur la ville voisine une fonction religieuse :

- Ma'rib : pèlerinage d'Almaqah dans le Maḥram Bilqis, sanctuaire fédérateur de Saba', attesté du VII^e s. av. J.-C. au début du IV^e s. ap. J.-C. ;
- Barâqish : pèlerinage de Nakraḥ à Darb aṣ-Ṣabî, sanctuaire fédérateur de la tribu de Yathill, attesté entre le VII^e et le III^e s. av. J.-C. ; pèlerinage de dhû-Samâwî, divinité tutélaire de la tribu Amîr à Barâqish au II^e et I^{er} s. av. J.-C. ;
- Shabwa : pèlerinage à Sayîn dhû-Alîm, divinité tutélaire du Ḥaḍramawt, du I^{er} au III^e s. ;

À ces trois pôles d'attraction, il convient d'ajouter ceux conditionnés par la présence de sanctuaires fédérateurs au sein desquels aucun pèlerinage ne nous est connu :

- as-Sawdâ' : temple d'Aranyada' au VIII^e s. av. J.-C. et au début du VII^e s. av. J.-C. ;
- Ma'în : temple de 'Athtar dhû-Qabḍ, probablement entre le VI^e et les II^e-I^{er} s. av. J.-C. ;
- Hajar Yahirr : temple de la divinité tutélaire du royaume d'Awsân détruit par Karib'il Watâr fils de Dhamar'alî au VII^e s. av. J.-C. ; sa date de fondation ne nous est pas connue ;
- Hajar an-Nâb : temple Nu'mân, sanctuaire fédérateur d'Awsân lorsque le royaume réapparaît au I^{er} s. av./ap. J.-C.
- Hajar Kuḥlân : probablement le temple de Ḥaṭab, consacré à 'Amm dhû-Dawn, du V^e s. av. J.-C. au II^e s. ap. J.-C.¹⁴⁶⁰ ;

¹⁴⁵⁹ Cf. chap. « Le s²b sabéen ».

¹⁴⁶⁰ Localiser un sanctuaire fédérateur dans la région de Qatabân est une tâche malaisée. Ce sanctuaire était, selon toute vraisemblance, consacré à la divinité 'Amm, à la tête du panthéon qatabânite. Parmi les sanctuaires consacrés à 'Amm, différents candidats peuvent être retenus. Le temple Ḥaṭab, consacré à 'Amm

- Şirwâh-Khawlân : temple d'Almaqah, seigneur des ibex à Şirwâh, au moins au VII^e s. av. J.-C. ;
- Şan'â' : temple Awwâm vers le III^e s. ; cathédrale d'Abrahâ au milieu du VI^e s. ;
- al-Mi'sâl : temple de Shams du I^{er} au IV^e s. environ ;
- Ḥaṣî, temple de 'Amm dhû-'Adhbat, probablement du I^{er} au III^e s.¹⁴⁶¹ ;

Cette liste ne prétend pas à l'exhaustivité, néanmoins, un certain nombre de régions n'y apparaissent pas alors qu'on leur connaît différents sanctuaires.

Ainsi, qu'en est-il de la région côtière de la Tihâma ? Nous y avons déjà évoqué les deux sanctuaires d'Almaqah sur le site d'al-Ḥâmid et de dhû-Samâwî sur le site d'as-Sawâ. Les données concernant le premier sanctuaire sont trop rares pour permettre d'en déterminer la nature précise. Le second apparaît comme un simple lieu de culte sans dimension fédératrice¹⁴⁶².

Dans la région du Ḥaḍramawt, exception faite du sanctuaire de Sayîn à Shabwa mentionné précédemment, les autres sanctuaires tels que celui de Tadân à al-Barîra ou ceux de Raybûn, ne semblent pas conditionner l'apparition de pôles urbains religieux à échelle régionale. Si une hiérarchie apparaît dans les sanctuaires de Raybûn, notamment une prédilection des notables locaux pour celui de Sayîn dhû-Mayfa'ân¹⁴⁶³, aucune donnée ne permet d'établir une attractivité dépassant l'échelle locale. Ainsi en va-t-il apparemment pour tous ceux de la vallée du Ḥaḍramawt.

Sur les Hautes-Terres de la région de Şan'â', par ailleurs, avant que la domination sabéenne n'entraîne le déplacement du pôle religieux vers Ma'rib, différents sanctuaires polarisent la ferveur religieuse de fédérations tribales¹⁴⁶⁴. Ces sanctuaires sont toutefois implantés sur des sommets et il est difficile de cerner dans quelle mesure ils permettent de considérer les villes implantées à quelques kilomètres de là comme des pôles religieux attractifs (respectivement Shibâm-Kawkabân, Madar et Na'd).

dhû-Dawn, emporte notre conviction : il est attesté à la fois sur le site de Tamna' avant son abandon puis sur celui de Hajar Ibn Ḥumayd, capitale qatabânite qui succède pour une courte durée à Tamna'. Le déplacement du sanctuaire conjointement au déplacement du pouvoir royal est un argument en faveur de l'identification de cet édifice comme sanctuaire fédérateur qatabânite. Son activité peut être datée des périodes correspondant à l'usage des graphies B1 et C (des V^e-III^e av. aux I^{er}-II^e s. ap. J.-C.) à Tamna', et D (II^e s. ap. J.-C.) à Hajar Ibn Ḥumayd (styles paléographiques définis par A. Avanzini, 2004, p. 27-33).

¹⁴⁶¹ Localiser le sanctuaire fédérateur de la tribu de Maḍhî est délicat, la documentation étant laconique. Selon l'inscription BR-Ḥaṣî 10 datée du I^{er} s., la divinité principale, 'Amm dhû-'Adhbat, recevait un culte dans le temple Na'mân. Ce sanctuaire serait à localiser sur le site de Ḥaṣî (Ch. Robin, 2001, p. 182).

¹⁴⁶² L'inscription le mentionnant, Shar'abî-as-Sawâ' 1/2-3, évoque en effet « le sanctuaire du dieu [dhû-Samâwî], dieu d'Amîr ». La tribu d'Amîr, centrée sur la région comprise entre les wâdis Najrân et al-Jawf, ne se fédérait vraisemblablement pas autour d'un sanctuaire implanté dans les monts proche de la Tihâma méridionale.

¹⁴⁶³ A. G. Lundin, 1997 b.

¹⁴⁶⁴ Ce sont le jabal Riyâm, pôle principal du culte de Ta'lab Riyâm dans la fédération de Sam'y, le jabal Lâw avec le culte de la divinité principale de la fédération Bakîl, Alâw Za'lân, ou encore le jabal Kanin avec le culte de 'Athtar 'Azîz dans la fédération de Dhamâry.

Durant la période monothéiste (IV^e-VI^e s.), peu nombreux sont les sites dans lesquels la présence d'une synagogue ou d'une église est attestée. Plus rares encore sont ceux dans lesquels la fonction de cet édifice a dépassé la fonction cultuelle élémentaire pour prendre une dimension polarisante. Nous avons évoqué Şan'â' comme unique site pouvant être déterminé comme pôle religieux monothéiste en Arabie du Sud d'après la présence d'un édifice. Un second site, Najrân, peut toutefois l'être par la présence d'une communauté importante de chrétiens, au début du VI^e s. Elle était suffisamment importante pour être connue bien au-delà des limites de son territoire et pour devenir la cible des persécutions du roi Yûsuf As'ar Yath'ar vers 525.

*

* *

Les sanctuaires fédérateurs présentés ici, haut-lieu du culte d'un panthéon tribal, sont généralement associés à la ville où siège le pouvoir (Hajar Yahirr, as-Sawdâ', Ma'rib, Ma'in, Tamna', Hajar an-Nâb, Hajar Ibn Ḥumayd, Shabwa, Şan'â', al-Mi'sâl, Ḥaṣi). Ces villes polarisent alors les fonctions politiques et religieuses. Les seules exceptions sont le centre de pèlerinage de Barâqish, et plus tard, peut-être, la ville de Najrân et son importante communauté chrétienne. Il est une ville qui déroge à la règle, la capitale ḥimyarite Zafâr où aucun sanctuaire majeur n'a été mis en évidence à travers les inscriptions ou au cours de fouilles pour des raisons qui ont déjà été exposées, à savoir la réappropriation physique et idéologique du temple Awwâm de Ma'rib.

La polarisation des fonctions religieuse et politique au sein d'une même ville, surtout valable au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., évolue à mesure que les tribus se trouvent fédérées dans des entités politiques de plus en plus vastes, que le nombre de royaumes et, par conséquent, la diversité des panthéons diminuent, que les entités politiques ne se fondent plus sur des cultes communs mais sur un système d'allégeance au souverain¹⁴⁶⁵. Aux III^e et IV^e s., seuls quelques temples confèrent à la ville voisine sa polarité religieuse (Ma'rib, Shabwa, al-Mi'sâl, Ḥaṣi), laissant progressivement la place à un hénouthéisme centré sur le culte d'Almaqah¹⁴⁶⁶. Au cours de la période monothéiste, l'attraction qu'exercent les lieux de culte est de moindre importance. Ceux-ci sont désormais dans la ville, détachés par essence du fait tribal et ne créent d'attractivité que dans de rares cas isolés et pour de courtes périodes (Najrân, Şan'â').

¹⁴⁶⁵ B. Vogt & Ch. Robin, 1997, p. 226.

¹⁴⁶⁶ L'hypothèse d'un hénouthéisme centré autour du culte d'Almaqah a été formulée par Ch. Robin (1996 a, col. 1159). Elle se fonde sur le fait que la divinité reçoit le titre de Seigneur et que les autres divinités cessent d'être mentionnées dans le temple Awwâm. L'auteur précise toutefois que les arguments manquent pour étayer cette théorie.

5 - LA VILLE SUDARABIQUE COMME CENTRE ÉCONOMIQUE ET COMMERCIAL

La plupart des villes partagent un nombre de fonctions économiques et commerciales élémentaires liées à la redistribution des produits de l'agriculture, les villes étant à de rares exceptions près au cœur d'un espace irrigué cultivé. Les modes de construction développés en milieu urbain requièrent la présence de corps de métier. Nous possédons également quelques traces du développement d'un artisanat en milieu urbain. Les données sont rarement prolixes quant à la ville perçue comme acteur de l'économie sudarabique. Cette fonction peut être étudiée par la réunion des quelques données archéologiques, épigraphiques et littéraires qui permettent de voir émerger au sein des différents réseaux urbains sudarabiques des pôles économiques, où apparaissent des activités économiques à fonctions fondamentales dans le sens défini par P. Bairoch¹⁴⁶⁷ : une production de biens ou de services destinés à être « exportés » de la ville.

Nous verrons donc d'abord les éléments qui définissent une économie urbaine, ceux qui font de la ville un espace de commerce spécifique. Il s'agira alors de voir comment certains centres urbains émergent en tant que pôles économiques, en considérant le contexte historique qui conditionne ce développement.

a - Corps de métiers urbains et espaces consacrés

Les corps de métier

La présence de corps de métiers ne fait aucun doute, la plupart des villes comportant des édifices défensifs, cultuels et domestiques associant pierres de taille, poutres en bois et briques crues. Cette architecture requiert les compétences de tailleurs de pierre et de charpentiers ainsi que de carriers. Ces métiers sont attestés dans les inscriptions dès le VII^e s. av. J.-C. Ce sont les carriers mentionnés dans les inscriptions madhâbiennes RÉS 3371 et RÉS 3821 de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. et les tailleurs de pierre originaires de villes diverses : Hadaqân (RIÉth 26, 27, 30 et 39), Raybûn (EPSY 733, EPSY 992, RB I/89 n° 279+297+306 A-B) ou ceux de Khawr Rûrî, attestés au début de l'ère chrétienne pour ne citer que quelques exemples. Différents termes les désignent, le plus fréquent est celui de *grbyn*, *nisba* désignant la catégorie socioprofessionnelle. En tant que lapicides par ailleurs, ils tiennent une place importante dans la société sudarabique¹⁴⁶⁸. Ce corps est hiérarchisé avec à sa tête un « chef des tailleurs de pierre » / « chef des lapicides » mentionné à Haram (*kbr nhmtn* - Haram 16, Haram 17 et Haram 19) ou un maître d'œuvre (mentionné à Khawr Rûrî : KR 2, KR 3 ; à Haram : Haram 38). À côté de ces catégories spécifiques, différents termes désignent la main d'œuvre ou une catégorie

¹⁴⁶⁷ P. Bairoch, 1985, p. 199.

¹⁴⁶⁸ S. A. Frantsouzoff, 2001 c.

d'ouvriers, généralement liés à l'activité de construction (*s²fr* dans RÉS 3343, Haram 18, Haram 38 ; *ms²km* dans Ma'īn 6).

En dehors de ces rares catégories clairement définies, aucune activité artisanale n'est clairement mentionnée dans les textes actuellement connus. On ne peut que restituer leur existence sur la base de quelques espaces artisanaux trouvés sur différents sites :

- al-Asāhil (poterie) ;
- Raybūn (poterie, métallurgie) ;
- Şirwāḥ-Khawlān (zone d'artisanat hors les murs) ;
- Hajar Yahirr (taille de pierre semi-précieuse, métallurgie) ;
- Shabwa (métallurgie) ;
- Hajar ar-Rayḥānī (métallurgie)
- Khawr Rūri (métallurgie) ;
- al-Makhā' (métallurgie) ;
- Şabir (poterie, métallurgie, taille de coquille et d'os).

Cette courte liste reflète le manque de donnée archéologique en la matière, mais aussi une activité peu considérée dans un corpus épigraphique privilégiant les consécration de construction, les dédicaces aux divinités et la relation de faits historiques.

Nous avons signalé par ailleurs que ces villes vivent avant tout de l'exploitation d'un périmètre irrigué. S'il s'y concentre une classe de propriétaires terriens (*'b'l, ṭbn*), on y trouve également une partie des manœuvres ayant à charge l'entretien du réseau d'irrigation autant que la mise en culture des champs. Ils définissent certes une réalité économique mais ne permettent en aucune manière de faire émerger la ville comme un acteur économique spécifique. De même, les catégories évoquées ci-dessus sont principalement attestées en milieu urbain ; ceci est dû à la concentration des données épigraphiques. Elles n'apparaissent toutefois pas comme spécifiquement urbaines. Cherchant à déterminer la spécificité économique de la ville sudarabique, il convient alors de se tourner vers les espaces consacrés à cette activité.

Espaces consacrés à une activité économique

Les attestations épigraphiques et archéologiques de la présence de structures à fonction économique ou commerciale sont rares. Les espaces bâtis de cette nature sont quasi-inexistants à l'exception de petites boutiques évoquées à Bi'r 'Alī. En dehors de ces boutiques, aucune structure s'apparentant à un souk n'est attestée. La ville de l'Arabie préislamique la plus méridionale qui abritait de telles infrastructures est Qaryat al-Fāw, 180 km au nord-est de Najrān, qui sort du cadre de l'Arabie du Sud. Cette absence est peut-être à mettre en relation avec l'environnement des sites. Contrairement à l'Arabie du Sud, les villes des régions situées en bordure du Rub' al-Khālī ou du Najd, sont séparées des agglomérations voisines par de vastes étendues désertiques et forment des îlots de vie,

unique lieu d'approvisionnement¹⁴⁶⁹. À l'inverse, l'environnement sudarabique et la densité des sites ne conditionnent pas le développement de telles nécessités économiques au sein des espaces urbains. Ils sont établis à proximité les uns des autres et entourés par les zones de production.

Les espaces de commercialisation ne sont, à l'exception de Bi'r 'Alî, pas perceptibles dans le bâti. Soit parce qu'ils ne sont précisément pas bâtis, soit parce qu'ils s'établissent dans des structures dont la morphologie ne traduit pas la fonction commerciale. Il convient alors de se questionner sur les espaces non bâtis, les éventuelles places de marché. Établir avec certitude leur existence est un pas que l'on ne peut malheureusement pas franchir aisément. À plusieurs reprises, des esplanades, en apparence vides de construction, ont été évoquées dans le cadre des monographies urbaines : Ma'rib, Ḥadaqân, Ḥinû az-Zurayr, Tamna', Shabwa, Makaynûn. Nous n'avons que rarement pu attester la fonction d'espace de commercialisation de ces lieux :

- Hajar Kuḥlân (Tamna') dont l'obélisque de Shahr Hilâl (RÉS 4337), qui trône au centre d'une esplanade d'une centaine de mètres de diamètre, indique la nature des lieux ;
- Ma'rib, sur la base d'une interprétation de RÉS 3910 et de la présence d'un vaste espace à ciel ouvert (cf. *supra*).

À Shabwa, l'esplanade fortifiée accolée au site d'habitat servait vraisemblablement d'espace de rassemblement et d'étape pour les caravanes ; il en va de même pour les esplanades au centre des sites fortifiés de Hajar al-Barîra et d'al-Binâ' dans le wâdî Jirdân. En revanche, on ne peut pas, au-delà de la fonction de relais caravanier, évoquer celle d'espace de commercialisation.

Si l'on associe l'existence d'une place de marché, telles que celles de Ma'rib ou de Tamna', à la présence d'un vaste périmètre irrigué, peut-être sommes-nous en droit de restituer une telle place à Hajar Yahîr¹⁴⁷⁰. Néanmoins, ce postulat nécessite avant tout de s'interroger sur les modes de commercialisation des denrées. Le peu de textes évoquant le sujet permet d'avancer l'hypothèse de commercialisation ou d'échanges – dans le cadre

¹⁴⁶⁹ Cet état de fait se reflète dans le récit que fit A. Blunts de son voyage dans le Najd en 1881 (*A Pilgrimage to Nejd* reproduit dans Ph. Ward, 1983, p. 326-329) : « *Indeed, it is not too much to say, that Nejd contains no agricultural region, as we understand agriculture, and that all its production is garden produce. From this state of things, it happens that there is also no rural class, and that each town is isolated from its neighbours to a degree impossible with us. The desert surrounds them like a sea, and they have no point of contact one with the other in the shape of intervening fields or villages, or even intervening pastures. They are isolated in the most literal sense, and from this fact has sprung the political individuality it has always been their care to maintain. Each city is an independent state. [...] They require also a market for their industries, and it is necessary to send yearly caravans to the Euphrates for corn.* »

¹⁴⁷⁰ Son périmètre irrigué atteint une extension totale de 6 800 ha peu de temps avant son abandon vers le VII^e s. av. J.-C. Si ce périmètre commence à être mis en place dès le III^e millénaire, la période à partir de laquelle un excédent fut dégagé n'est pas connue, aucune étude de l'évolution de la zone irriguée n'étant à même de nous informer sur ce point. S'il est vraisemblable que le site est une place centrale dans la commercialisation de denrées alimentaires au cours de sa dernière période d'occupation (VIII^e-VII^e s. av. J.-C.), nous ne pouvons rien affirmer pour les périodes antérieures.

d'une économie non monétaire - de produits en dehors d'un espace géographique spécifique et réglementé. Cette hypothèse peut être envisagée sur la base de deux arguments :

- d'une part, les « marchands », « commerçants », ou « vendeurs » ne sont quasiment jamais mentionnés à quelques exceptions près. Ce sont les législations commerciales connues à Ma'rib (RÉS 3910) et Tamna' (RÉS 4337). Ce sont aussi les commerçants minéens qui ont laissés des dédicaces en dehors de la sphère sudarabique, mais ils n'entrent pas en ligne de compte dans l'étude du rôle économique de la ville sudarabique.
- d'autre part, les textes évoquant des transactions sont généralement des contrats entre particuliers n'impliquant pas en arrière-plan le cadre d'un marché. Ceci est illustré par l'inscription de Şirwâḥ-Khawlân légiférant sur l'acquisition de bœufs, ânes ou dromadaires (Ja 2856) ou par le texte sur pétiole de palme évoquant l'envoi de musc et de sésame en retour d'une contre-valeur (YM 11738).

Les témoignages disponibles laissent entrevoir une société au sein de laquelle un système de redistribution clientéliste s'établit au sein d'un clan ou d'une tribu, dominé par des propriétaires fonciers ; les temples et les souverains perçoivent une partie de la production sous forme de taxes ou dîmes, le reste est échangé sur des bases contractuelles, entre particuliers sans que le biais d'un intermédiaire ne soit rendu nécessaire dans le processus d'échange, ni qu'un lieu spécifique ne s'impose pour effectuer ces transactions.

b - Proximité des ressources naturelles et détermination des pôles économiques

L'accès à des ressources naturelles, généralement minérales, a pu influencer sur le choix du lieu d'implantation et l'évolution de certains sites. Nous avons évoqué le rôle probable joué par l'exploitation du sel dans le wâdî Jirdân, tant comme déterminant de l'implantation d'al-Binâ' que comme probable élément d'attraction des caravanes. Rien ne permet toutefois d'établir une relation entre l'exploitation de ces ressources et le développement d'un site, à l'exception peut-être de Şirwâḥ-Khawlân et de Shibâm al-Ghirâs, avec leurs carrières d'albâtre. Si plusieurs carrières de pierre ont été repérées à proximité de sites urbains, aucune ne représente, par la qualité du matériau ou le coût du transport, un réel bénéfice pour la population d'un site à l'exception des carrières d'albâtre. La prédilection qu'accorde la population sudarabique tout au long de son histoire à ce matériau laisse penser que ces carrières ont pu profiter aux villes voisines.

Des villes comme Shabwa ou Şa'da tiraient vraisemblablement profit des mines et carrières toutes proches : sel et fer à Shabwa ; pierre ollaire et fer à Sa'da. La mesure dans laquelle la ville en tirait bénéfice est incertaine. Signalons la mine d'or d'al-Marâziq, exploitée au cours de la période préislamique, qui n'a été à l'origine du développement d'aucun véritable centre urbain. Seul un bourg de 2 ha, comportant les infrastructures

nécessaires au traitement du minerai, y a été découvert¹⁴⁷¹. Enfin, la mine de zinc, plomb et argent d'al-Jabalî (ar-Raḍrâḍ chez al-Hamdânî) exploitée à la période médiévale¹⁴⁷², le fut peut-être dès l'Antiquité¹⁴⁷³. Aucune ville préislamique n'a été repérée à proximité.

c - Villes caravanières, villes portuaires, les relais du commerce international

Si le développement des périmètres irrigués, à l'origine de l'émergence des sites urbains, ne semble pas réellement déterminer de polarité économique ou commerciale au sein du réseau urbain, il en est autrement de l'essor du commerce des aromates. Plusieurs villes forment une succession d'étapes sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn, tirant profit du passage des caravanes pour charger ou échanger les productions locales (denrées, sel, vaisselle en pierre et en céramique, aromates). Les souverains et les temples y prélèvent des taxes. Ainsi, Pline l'Ancien évoque le prélèvement de taxes au profit des temples à Shabwa et au profit du souverain à Tamna¹⁴⁷⁴. Des communautés minéennes d'abord, puis amîrites et haribites au tournant de l'ère chrétienne, s'établissent en comptoirs commerciaux dans les villes de Shabwa, de Tamna', de Najrân puis de Zafâr et d'as-Sawâ. Des alliances commerciales transparaissent dans les inscriptions mentionnant la construction d'une courtine à Ma'in par le roi du Ḥaḍramawt (Ma'in 8) ou par le souverain qatabânite à Ma'in (RÉS 2999). Dans le royaume de Qatabân, des passes sont aménagées et des relais sont établis (Hinû az-Zurayr) ou fortifiés (Hajar ar-Rayḥânî) à intervalles réguliers sur les axes de communication, à l'écart des marges désertiques (Fig. 65). Aussi le facteur caravanier joue-t-il un rôle important tant dans l'apport de richesses que dans la détermination de pôles dominants, régulièrement disposés le long des pistes. Le contraste qui apparaît entre quelques riches centres urbains et les villages environnants, mis en valeur dans les régions de Qatabân et d'Awsân notamment, reflète la concentration de ces richesses dans quelques villes, profitant avant tout à une oligarchie citadine¹⁴⁷⁵ dominant la sphère politique et religieuse (cf. *supra*).

À partir du I^{er} s., de nouveaux pôles économiques font leur apparition avec le développement du commerce maritime. Jusqu'au milieu du I^{er} s., nous avons considéré plusieurs sites comme de possibles mouillages et points d'avitaillement pour un transport par cabotage (Khawr Rûrî durant sa première phase¹⁴⁷⁶, Shiḥr-Est, Musayna'a, Bi'r 'Alî

¹⁴⁷¹ L. Mallory-Greenough & al., 2000, p. 223-236.

¹⁴⁷² P. Benoit, J. Féraud, F. Micheau & F. Téreygeol, 2004.

¹⁴⁷³ Ch. Robin, 1987 c, p. 130-131.

¹⁴⁷⁴ Ch. Robin, 1997 d, p. 40.

¹⁴⁷⁵ Cf. J.-F. Breton & al. (éds), 1998, p. 232. Ce constat est notamment établi d'après le contraste entre l'habitat rural et urbain, l'absence d'objets importés hors des centres urbains et la présence de comptoirs commerciaux étrangers dans ces grandes villes.

¹⁴⁷⁶ Cf. A. Avanzini, 2002 a, p. 15.

durant sa première phase et peut-être 'Adan - Fig. 110). Au I^{er} s., avec l'essor des contacts maritimes entre l'Inde et l'Égypte, de véritables ports commerciaux se développent en Arabie du Sud sous le contrôle du pouvoir central : Khawr Rûrî et Bi'r 'Alî sous la tutelle de Shabwa et du roi du Ḥaḍramawt ; al-Makhâ' et Shaykh Sa'id sous celle de Zafâr et du souverain ḥimyarite.

Ces villes portuaires constituent les nouveaux pôles du commerce maritime des aromates mais aussi du textile, d'objets de luxe, d'onguents, de monnaies, de céréales, de vin, de chevaux, d'orfèvrerie, d'argenterie, etc.¹⁴⁷⁷. La présence d'entrepôts ayant servi au stockage des aromates, mis au jour sur les deux sites fouillés de Bi'r 'Alî et de Khawr Rûrî, confirme la nature de ces sites. L'activité commerciale d'al-Makhâ ne nous est connue que par les récits des auteurs classiques, qui qualifient le site de port de commerce (*portus* ou *emporion*) et dressent la liste des produits qui y sont échangés. Le site est associé à celui d'as-Sawâ, à trois jours de marche dans les terres, siège du gouverneur, et à Zafâr, à neuf jours de marche, métropole et siège du roi¹⁴⁷⁸. L'activité commerciale de ces ports de commerce s'étend principalement sur les deux premiers siècles de l'ère chrétienne à al-Makhâ et Shaykh Sa'id, elle se poursuit jusqu'au IV^e s. à Khawr Rûrî et jusqu'au VI^e s. à Bi'r 'Alî. Enfin, 'Adan semble prendre le relais en tant que port de commerce à partir du III^e s., à la suite de la pénétration abyssine en Tihâma et du déclin d'al-Makhâ et de Shaykh Sa'id. Tous ces points ont déjà été évoqués.

d - La place de l'activité économique dans l'armature urbaine

Deux observations préliminaires peuvent être établies. D'une part la représentation de la vie économique est rare dans le corpus des inscriptions sudarabiques autant que dans les vestiges archéologiques, sources lacunaires heureusement relayées par les récits des auteurs classiques. Complément et corollaire de cette première remarque, le rôle économique de la ville sudarabique est restreint. À l'exception des ports de commerce, les rares pôles commerciaux n'émergent que d'un développement poussé à l'extrême du périmètre irrigué, parfois à l'occasion de la découverte d'une ressource naturelle à proximité (carrière d'albâtre à Şirwâḥ par exemple) ou du développement d'une piste caravanière. Ces ressources alimentent dans certains cas la croissance urbaine. Elles ne font toutefois pas la ville.

Ceci laisse en suspens nombre de questions sur les lieux de commercialisation en général. Les marchés étaient-ils implantés à l'écart des zones d'habitat comme ils le sont encore souvent aujourd'hui au Yémen, un endroit spécifique faisant office, un jour par semaine, de souk temporaire¹⁴⁷⁹ ? Compte tenu de la légèreté des structures utilisées dans

¹⁴⁷⁷ *Périples de la mer Érythrée*, § 24 et 28.

¹⁴⁷⁸ *Périples de la mer Érythrée*, § 22.

¹⁴⁷⁹ Cf. R. Wilson, 1979.

ces espaces, il ne serait pas étonnant que de tels sites n'aient pas été reconnus. Les auteurs d'inscriptions déconsidéraient-ils l'activité commerciale au point de ne pas avoir laissé de témoignage d'une activité urbaine dont l'archéologie ne peut révéler la teneur ? Si ces deux explications ne peuvent être écartées, il semble aussi qu'il faille intégrer le contexte de la société sudarabique, à savoir une organisation fondée sur la redistribution au sein d'un système de clientèle pouvant aisément se passer de structures commerciales dans la réalisation des transactions et des échanges.

Cette absence d'espace public aménagé nous amène à faire l'hypothèse pour l'Arabie du Sud, à l'instar de M. Henochsberg¹⁴⁸⁰, d'une conjonction entre l'évolution du pouvoir central et l'apparition des rares structures commerciales. En l'espace de quelques siècles, cette lente évolution se manifeste dans les différents royaumes sudarabiques, tendant à modifier les pratiques commerciales. Cette tutelle du pouvoir sur le commerce se manifeste d'abord dans le royaume de Qatabân, tandis qu'apparaît un pouvoir fort et centralisé à partir du IV^e s. av. J.-C. Rappelons qu'à cette époque, Tamna' est refortifiée par le *mukarrib*, conjointement à plusieurs villes de province, la passe de Mablaqa est aménagée, Ḥinû az-Zurayr se développe. Dans la capitale du royaume, Tamna', une place de marché est circonscrite, ses accès sont limités et elle est régie par un code mercantile mis en application par un agent du roi. Trois siècles plus tard, le développement de grands ports de commerce s'accompagne d'un contrôle sévère du pouvoir royal. Contrairement à ce qui a pu être évoqué, les entrepôts de Bi'r 'Alî ne sont pas l'apanage de négociants¹⁴⁸¹ mais ils sont bien placés sous le contrôle royal comme l'atteste le *Périphe de la mer Érythrée* au I^{er} s.¹⁴⁸² et Ir 13, au début du III^e s. en faisant mention des entrepôts du roi du Ḥaḍramawt dans la crique de Qâni' (*b-ḥyqn Qn' mkdḥ mlk Ḥḍrmwt*). Alors que le royaume est annexé par Ḥimyar, les dirigeants Yaz'anides, qui administrent la région, arment cinq navires ('Abadân 1/37). À Khawr Rûrî, des agents royaux contrôlent le commerce de l'encens¹⁴⁸³. Al-Makhâ est placée sous l'autorité directe du gouverneur d'as-Sawâ et indirecte du souverain ḥimyarite¹⁴⁸⁴. Enfin, à Ma'rib apparaissent les premiers éléments d'une réglementation des échanges par le souverain une dizaine d'années après l'annexion du royaume de Saba' par Ḥimyar, à la fin du III^e s. (RÉS 3910).

Ainsi, toutes ces structures de commercialisation qui apparaissent seraient l'initiative d'un pouvoir central et reflèteraient sa volonté de contrôler l'activité économique, tout en tirant profit de celle-ci. À l'inverse, la rareté de ces structures pourrait refléter une faible emprise de ce pouvoir central sur l'économie à l'échelle locale ; seul le

¹⁴⁸⁰ M. Henochsberg, 2001.

¹⁴⁸¹ M. Mouton, P. Sanlaville & J. Suire, à paraître.

¹⁴⁸² L. Casson, 1989 a, p. 33 ; *Périphe de la mer Érythrée* § 27.

¹⁴⁸³ *Périphe de la mer Érythrée* § 32.

¹⁴⁸⁴ *Ibid.*, § 22-23.

commerce international apparaît réellement contrôlé. Dans le cas de la place du marché de Tamna', nous avons eu l'occasion d'insister sur la portée symbolique plus que réelle d'une tentative d'y centraliser l'activité commerciale de Qatabân. Au-delà d'un contrôle de l'économie, les sites portuaires du début de l'ère chrétienne, sous tutelle royale, reflètent un renforcement de la centralisation du pouvoir dans les royaumes ḥimyarite et ḥaḍrami, avec la substitution d'un unique site portuaire à un ensemble de villes-étapes.

Cette lente évolution se retrouve dans l'observation de la place du temple dans l'activité économique. Quelques éléments permettent d'en faire un acteur de la vie économique en tant que lieu de perception de taxes ou de dîmes, jusqu'au tournant de l'ère chrétienne dans le royaume minéen et ḥaḍrami, jusqu'à la fin du III^e s. dans le royaume sabéen :

- le code mercantile minéen RÉS 3695 évoque le paiement d'une taxe dans le temple de Wadd à Dédan (actuelle al-'Ulâ en Arabie Saoudite) ;
- les impôts des prémices prélevés pour les divinités de Ma'in et dhât-Nashq à Barâqish permettent de financer une partie du rempart (RÉS 2965)¹⁴⁸⁵ ;
- Plin l'Ancien mentionne les taxes prélevées au profit des temples de Shabwa (cf. *supra*) ;
- dans la sphère sabéenne, une dîme est payée au temple et aucun système de taxation centralisé ne semble exister entre le I^{er} et le IV^e s.¹⁴⁸⁶. Le temple tire ses revenus ('s²r) de la location de terres, de taxes sur la propriété privée de certains terrains, d'amendes pour non respect de la loi, de dédicaces et de dons privés. Cette sorte de dîme est payable au temple et disparaît avec celui-ci¹⁴⁸⁷.

Dans le royaume de Qatabân en revanche, c'est le souverain qui semble bénéficier des taxes tirées du passage des caravanes (cf. *supra*). De manière générale, le déclin du statut du temple en tant que lieu de perception de la dîme ou des taxes correspond à l'apparition progressive d'une mainmise du pouvoir royal sur l'activité économique et à la centralisation progressive de cette activité au sein d'un nombre réduit de sites. Ce basculement s'opère entre les IV^e-III^e s. av. J.-C. dans le royaume de Qatabân, et le III^e s. ap. J.-C. dans le royaume de Saba'.

Dans l'ensemble, la dimension économique n'occupe qu'une place limitée dans la définition de la ville sudarabique. Parmi les quelques pôles économiques recensés, deux catégories de villes peuvent être distinguées. Celles qui le sont devenues malgré elles, par la découverte de gisements d'albâtre ou de sel, par le passage de caravanes ou par une centralisation du pouvoir politique et de l'élite poussée à l'extrême, qui a permis le développement de périmètres irrigués conséquents (Hajar Yahirr, Shabwa, Ma'rib et Şirwâḥ). Cette catégorie rassemble essentiellement des sites du I^{er} millénaire av. J.-C. Le

¹⁴⁸⁵ Il s'agit d'un exemple parmi d'autres, voir sur ce point J.-F. Breton, 1994 a, p. 159.

¹⁴⁸⁶ A. V. Korotayev, 1994 d.

¹⁴⁸⁷ A. Sima, 1999.

second ensemble comprend les villes qui résultent d'une volonté délibérée de créer un pôle économique, que nous avons nommé les villes neuves ou villes créées, qui apparaissent au début de l'ère chrétienne, et qui se structurent au sein de réseaux urbains multipolaires différents de ceux observés aux périodes antérieures, sur lesquels nous reviendrons. L'apparition de ces nouveaux pôles commerciaux s'effectue dans un système économique en mutation, sur lequel le contrôle du pouvoir royal se renforce, au détriment de pratiques centrées, jusque-là, autour des temples et d'un système clientéliste.

*

* *

L'évolution de l'armature urbaine en Arabie du Sud, depuis le début du I^{er} millénaire av. J.-C. jusqu'au VI^e s. ap. J.-C. présente plusieurs traits communs, que l'on considère la ville sous son aspect de pôle économique, religieux ou politique. L'étude de la place que tiennent ces trois fonctions au sein des villes fait apparaître une centralisation croissante du réseau urbain qui accompagne une dynamique sociale dépassant le seul cadre de la ville. Avant de conclure sur une approche spatiale de la dynamique urbaine, il convient d'aborder la ville sous l'angle de sa population, c'est-à-dire de ses référents identitaires, de la manière dont elle se perçoit et dont elle perçoit son environnement urbain. Nous verrons que l'évolution de cette perception suit une dynamique similaire à celle qui caractérise l'ensemble de la société sudarabique et qui se retrouve dans les différents processus de reconfiguration sociale et territoriale évoqués jusqu'ici.

DÉFINIR LA POPULATION DES VILLES SUDARABIQUES : ENTRE 'AŞABIYYA ET ḤAḌARÎ¹⁴⁸⁸

« La ville ne se réduit pas à une collection d'objets urbains, ni même à une combinaison de fonctions. Elle abrite une population, dotée de certains caractères sociaux, ethniques, démographiques ; elle est une collectivité ou une somme de collectivités. »

M. Roncayolo, 1999.

C'est sur cette somme de collectivités que nous aimerions revenir. Celle-ci a été présentée sous des biais différents : dans une approche structurelle¹⁴⁸⁹ ; identitaire¹⁴⁹⁰ ; politique¹⁴⁹¹ ; religieuse¹⁴⁹² et économique¹⁴⁹³. Il ne s'agit pas tant d'en répéter les traits que de faire une synthèse des rapports qu'entretiennent ces collectivités avec le milieu urbain dans lequel elles évoluent, de voir comment la ville est perçue, comment elle est vécue¹⁴⁹⁴. Nous avons souvent souligné l'absence d'une culture « citadine » ou « municipale », corollaire de pratiques centrées sur une reconnaissance de la population rurale et urbaine dans des mêmes référents identitaires lignagers, claniques ou tribaux. Doit-on pour autant définir la ville sudarabique par la négative – une pseudo-ville qui, en l'absence d'une véritable communauté urbaine, n'en serait pas réellement une¹⁴⁹⁵ ? Ne peut-elle pas pour autant se définir comme un espace perçu ? Là encore, la situation est nuancée et il nous faut revenir sur les mécanismes qui la caractérisent. Nous avons décomposé cette évolution en deux phases, une première, caractérisant principalement la période du VIII^e au II^e-I^{er} s. av. J.-C., durant laquelle la documentation rapporte des modes d'identification des populations urbaines relativement homogènes ; puis une période caractérisée par une

¹⁴⁸⁸ Dichotomie établie par Ibn Khaldûn pour distinguer une population non urbaine se définissant par l'esprit de clan, le tribalisme – 'aşabiyya en arabe – et le citadin, l'homme « civilisé » – Ḥaḍarî. Le terme Ḥaḍar désigne plus spécifiquement un système gouvernemental centralisé opérant depuis un réseau urbain et contrôlant un arrière-pays rural d'où il tire sa richesse.

¹⁴⁸⁹ Cf. chap. « L'Arabie du Sud : une société segmentaire sédentaire ».

¹⁴⁹⁰ Cf. chap. « Études régionales de peuplement », *passim*.

¹⁴⁹¹ Cf. chap. « Le siège d'une élite dirigeante ».

¹⁴⁹² Cf. chap. « La classe sacerdotale, entre élite urbaine et élite tribale ».

¹⁴⁹³ Cf. chap. « Les corps de métier ».

¹⁴⁹⁴ Espace vécu : « Concept exprimant la relation existentielle, forcément subjective, que l'individu socialisé, seul ou collectivement, établit avec la terre et avec ses lieux. Il s'imprègne de valeurs culturelles reflétant pour chacun l'appartenance à un groupe localisé. Sa connaissance passe par l'écoute des acteurs, par la prise en compte de leurs pratiques, de leurs représentations et de leurs imaginaires spatiaux. » (G. Di Meo, 1999).

¹⁴⁹⁵ A. Hourani, 1990 : « Les érudits de la génération précédente avaient eu tendance à adopter l'idée (dérivée en fin de compte des travaux de Max Weber) que la ville au plein sens du terme n'existait que dans les pays européens puisque c'était seulement en Europe que l'on trouvait une « communauté urbaine » jouissant au moins d'une autonomie partielle sous l'autorité d'une administration dirigée par des autorités élues. Plutôt que de définir la « ville orientale » de cette façon négative comme n'étant pas une vraie ville, il serait plus utile de découvrir les mécanismes qui permettent d'assurer la vie en société. »

évolution des référents identitaires et de la perception de la ville par les populations qui y vivent. Une fois le matériau de ces deux phases présenté, nous tenterons de définir l'évolution qui se dégage dans l'ensemble de l'Arabie du Sud en la mettant en perspective avec les processus politiques, économiques et religieux évoqués précédemment.

1 - LES COMMUNAUTÉS URBAINES ENTRE LE VIII^E ET LE II^E S. AV. J.-C.

Durant cette période, la ville sudarabique se définit, dans ses grandes lignes, par les termes qu'employait Fustel de Coulanges à propos de la cité antique :

« Cités et villes n'étaient pas des mots synonymes chez les Anciens. La Cité était l'association religieuse et politique des familles et des tribus ; la Ville était le lieu de réunion, le domicile, et surtout le sanctuaire de cette association »¹⁴⁹⁶.

a - La ville segmentée

Les quelques éléments d'analyse laissent entrevoir un tissu urbain compartimenté en quartiers dans lesquels se regroupent vraisemblablement des clans. Ceci a été mis en évidence sur les sites d'al-Asâḥil, de Kharibat Sa'ûd et, avec une moindre certitude, à Ma'în. La maison sudarabique, au sens propre (palais) comme figuré (lignage), le *bayt*, ne semble former qu'un tout, le lignage dans son palais¹⁴⁹⁷. On peut émettre l'hypothèse du regroupement de ces *bayt*-s dans une entité à la fois spatiale et tangible : le quartier, et sociale et intangible : le clan. L'élément tribal comme facteur de regroupement par quartier s'observe encore largement aujourd'hui en péninsule Arabique ; citons l'exemple des tribus Sabahs et Utubi (sic) dans la ville de Koweït City¹⁴⁹⁸. Ces regroupements pourraient aussi être à l'origine de la formation des centres urbains, sur un modèle hypothétique d'implantation proposé par J.-F. Breton pour Shabwa d'après des comparaisons établies avec les sites du Levant¹⁴⁹⁹ : à Pétra comme à Palmyre, l'agglomération résulterait du développement de domaines tribaux concentrés autour de leur propres sanctuaires, aboutissant ainsi à la formation d'une ville dans laquelle différents groupes sociaux se partagent le territoire. Nous aurions alors affaire à un mode « oriental » voire « arabe » d'occupation urbaine pour plagier la formule de J.-F. Breton¹⁵⁰⁰. Ce mode de formation a également été observé avec l'émergence de la ville saoudienne de Ḥa'yl au XIX^e s.¹⁵⁰¹.

¹⁴⁹⁶ N. D. Fustel de Coulanges, 1864, p. 151.

¹⁴⁹⁷ Cf. chap « *Byt* ».

¹⁴⁹⁸ K. S. Mc Lachlan, 1988, p. 21.

¹⁴⁹⁹ J.-F. Breton, 2000 a, p. 857-860.

¹⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 859.

¹⁵⁰¹ R. Montagne, 1932, p. 76-77 : « Au début du XIX^e s., Ḥayel n'était sans doute formé que par trois petits hameaux : Lubdê, Mjîdhé et Berzân. Une petite source permet de faire en ce lieu quelques cultures, mais rien ne semblait destiner ce petit centre à devenir la capitale d'un des états de l'Arabie du Nord. 'Obeid ibn Rashîd commença la construction du château des Sheikhs à Berzân. Peu à peu, les quartiers des esclaves, des

Du VIII^e au II^e s. av. J.-C., les témoignages permettant d'aborder la population urbaine sont pour l'essentiel des dédicaces faites aux divinités et des consécration de monuments. Les auteurs – dont on ne peut que supposer l'origine urbaine – se définissent *exclusivement* en termes de parenté, de lignage, de clan, de tribu, sur des modes de représentation largement évoqués précédemment¹⁵⁰² : mention d'un lien de filiation ou de descendance d'un ancêtre commun, d'un rattachement clanique¹⁵⁰³. Nous avons toutefois relevé une exception dans un cadre spécifique : les Sabéens implantés en Éthiopie définissant leur identité par rapport aux villes d'origine, Ma'rib et Ḥadaqân. Cette exception nous semble conditionnée par l'éloignement de la région d'origine impliquant l'emploi de référents parlants pour les interlocuteurs au sein desquels ces Sabéens sont établis¹⁵⁰⁴.

À côté des populations « autochtones », on trouve à de rares occasions des communautés « étrangères » ; ce sont dans la majorité des cas des Minéens, établis tantôt à Najrân, Tamna' ou Shabwa, dans un but visiblement commercial. Ces derniers se définissent également par leur tribu (Ma'în), non par leur ville d'origine (Qarnaw, Yathill, etc.). Ces villes d'accueil sont rarement le lieu d'une mixité ethnique ou sociale ; la mention d'un *kabîr* des Minéens à Tamna' révèle la présence d'une institution à la tête d'une communauté autonome et souligne le maintien de l'aspect communautaire. Les *qayl-s* de la communauté de Haribat à Zafâr relèvent d'un processus similaire. Le regroupement spatial de ces communautés est vraisemblable.

b - La ville : l'espace fonctionnel de la tribu

La ville sudarabique nous est apparue, au cours de l'étude de l'élite urbaine, comme le siège d'une élite dirigeante tribale et comme le siège de tribus dont le nom se confond souvent, dans le Jawf et le royaume de Saba' au moins, avec celui de la ville, parfois de son territoire. Nous venons de l'évoquer, sa population se définit par un sentiment identitaire fondé sur l'appartenance à un lignage ou à un clan. L'encadrement institutionnel en milieu

marchands et des artisans se développèrent dans le voisinage. Cependant que grandissait le pouvoir des al-Rashîd, les sheikhs firent construire un rempart qui enfermait à la fois le château, la grande place et les boutiques des marchands. Puis de nouveaux quartiers d'esclaves et d'étrangers s'élevèrent encore au-delà. Enfin, en 1913, (...) les sheikhs firent élever autour de toute l'agglomération un grand rempart fermé de 5 portes. (...) Ḥayel restait divisé en trois « étendards » : celui de Lubdê, celui de Mjîdhê et celui de Berzân. À Mjîdhê, n'habitaient presque que les hommes libres, d'origine bédouine (...). Lubdê était le quartier des artisans et des marchands d'origine sédentaire, tout le reste de la ville était habité par des esclaves, des artisans et des étrangers. »

¹⁵⁰² Cf. chap. « L'Arabie du Sud : une société segmentaire sédentaire ».

¹⁵⁰³ Cf. Ch. Robin, 1978, p. 47.

¹⁵⁰⁴ Cette remarque formulée à propos des populations sabéennes d'Éthiopie ne leur est pas spécifique comme l'illustre le cas des populations anatoliennes établies à Ashshur : « A citizen of Assur was a "son of Assur" in contrast to other groups of people. The main terms used for non-assyrian were: "Akkadians", "Subarians", "Amorites" and nu'a'u of Anatolia. When distinctions were made concerning specific individuals in the Anatolian community, they would be phrased in terms of the city or country they came from ». (M. T. Larsen, 2000, p. 82).

urbain répond à cette structure segmentaire par la présence d'institutions quasi-exclusivement liées au fonctionnement de cette société segmentaire. Cette structure prend la forme de ce que M. al-Rashîd définit comme une *urban-based tribal polity*¹⁵⁰⁵, à propos de la chefferie qui se développe dans la région du jabal Shammar autour de la ville de Ḥa'yl à la fin du XIX^e s. : les émirs du clan des 'Abda de la dynastie des Âl Rashîd sont établis au centre de l'oasis de Ḥa'yl et dirigent un vaste territoire couvrant le désert du Nafûd et le jabal Shammar. Le système politique de cette chefferie fonctionnait sur la base d'une double direction politique : le gouvernement des émirs rashîdî, sédentaires, coexistait avec un gouvernement traditionnel des *shaykhs* des tribus de Shammar, nomades. L'aspect nomade reste très mal connu en Arabie du Sud préislamique. Les interactions entre populations sédentaires et nomades, que laissent entrevoir de trop rares textes (*CIH* 79 par exemple), étaient peut-être régulées sur un tel partage de l'autorité.

Autant que sur le plan politique, l'économie urbaine est tournée vers un système de redistribution qui transparaît dans le clientélisme déjà évoqué et caractéristique des sociétés lignagères¹⁵⁰⁶. L'activité économique n'est pas centralisée au sein d'espaces spécifiques ni même contrôlée par le pouvoir. Les taxes ou dîmes transitent par les sanctuaires fédérateurs des tribus et sont réinjectés dans les circuits de redistribution sous la forme de constructions communautaires, sous des formes édilitaires.

Enfin, l'identité religieuse des populations urbaines se décline dans le registre de la société segmentaire. Les cultes ne sont pas tournés vers des divinités poliades mais vers les divinités tutélaires de panthéon tribaux dont le temple n'est que rarement dans les murs de la ville. Les ensembles tribaux primitifs se définissent avant tout par des panthéons qui leurs sont propres et qui constituent le référent majeur de leur identité¹⁵⁰⁷. Comme le souligne Ch. Robin, l'intégration au sein d'un ensemble tribal passe par la participation à des rites religieux communs, ce qui signifie l'adoption des principales divinités du panthéon de la tribu dominante¹⁵⁰⁸.

c - Citadinité des populations sudarabiques (VIII^e-II^e s. av. J.-C.)¹⁵⁰⁹

Cette réunion de données évoquées précédemment met en relief la faible citadinité des populations urbaines qui se reconnaissent non pas dans une dichotomie ville/campagne mais dans des ensembles lignagers, claniques, tribaux. Ainsi, la ville n'est

¹⁵⁰⁵ M. al-Rashid, 1987, p. 32.

¹⁵⁰⁶ G. Balandier, 1999, p. 84.

¹⁵⁰⁷ Ch. Robin, 1982 a, p. 24.

¹⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 25.

¹⁵⁰⁹ Citadinité : « Le terme de citadinité s'appliquerait aux *habitants* des villes, à leurs pratiques et représentation des espaces urbains, leurs formes d'appropriation de ces espaces, leurs ancrages culturels dans la ville. Les indicateurs peuvent être l'analyse de l'espace vécu des habitants, leurs itinéraires résidentiels, leurs relations de voisinage ou d'interconnaissance, etc. » (E. Dorier-Apprill, 2001, p. 81).

pas perçue comme espace identitaire en tant que tel mais comme un espace fonctionnel de la tribu nécessaire à la gestion du territoire. Partant de là, la limite que matérialise le rempart ne marque pas précisément de limite entre la population de l'en deçà et de l'au-delà, telle qu'elle peut être définie dans le monde méditerranéen classique¹⁵¹⁰. La ville sudarabique, comprise comme centre fonctionnel de la tribu, n'est dans un premier temps que l'outil qui sert à régir cette tribu. Point commun avec nombre de villes islamiques, elle ne se caractérise pas par ce que M. Weber définit comme la *Stadtgemeinde*¹⁵¹¹. De même que le « Chinois qui habitait en ville appartenait légalement à sa lignée et, par elle, à son village natal, (...) que le Russe qui travaillait en ville restait un « paysan » légalement rattaché à son village, que le citadin indien restait membre de sa caste »¹⁵¹², le citadin sudarabe restait membre de sa tribu. Cette particularité est restée un trait propre à de nombreuses populations urbaines du Yémen contemporain¹⁵¹³.

Nous terminerons par un exemple reflétant la prégnance du référent tribal à travers la représentation symbolique du pouvoir. Si comme nous l'avons dit, la ville est le siège d'un pouvoir administratif, à l'échelle locale, ou monarchique, à l'échelle régionale, celui-ci n'est jamais symbolisé par le biais de la ville dans laquelle il s'établit mais dans la référence au *bayt*. Ce concept, nous l'avons dit, recouvre autant la notion du lignage des résidents que du palais dans lequel ils résident. Le palais ou « château lignager »¹⁵¹⁴ confère la légitimité du pouvoir, tant à l'aristocratie qu'aux souverains. Il apparaît également comme un référent dans lequel les membres d'une fédération tribale ou d'un royaume se reconnaissent une identité commune, au même titre que dans le culte de certaines divinités. Ainsi, le nom du palais du souverain figure sur les monnaies des royaumes du Ḥaḍramawt, de Qatabân et de Ḥimyar. La symbolique palatiale transparaît également dans l'inscription RÉS 3945 où, pour signifier sa victoire sur le royaume d'Awsân et la ruine de ce dernier, le souverain Karib'il Watâr fait mention du démantèlement du palais et du temple d'Awsân. Au début de l'ère chrétienne, la protection est invoquée « sur la maison Salḥîn », résidence royale sabéenne (Ja 643 bis/7-8). Au III^e s., à la suite de l'annexion de Saba' par Ḥimyar, le palais

¹⁵¹⁰ P. Gros, 2000, p. 76 : « La construction d'une ville est d'abord un geste qui s'inscrit dans la dialectique complexe de l'intérieur et de l'extérieur, de l'en deçà et de l'au-delà ; il tend à séparer symboliquement autant qu'à délimiter concrètement. La muraille ou plus précisément la limite est avant tout la limite marquant le passage entre l'*ager* et l'*urbs*, la ville et ce qui n'est pas la ville, les citoyens et ceux qui ne le sont pas encore ou ceux qui ne le sont plus. »

¹⁵¹¹ M. H. Hansen, 2000 a, p. 12 ; 2000 c, p. 603 : « *The typical Islamic city was not a Stadtgemeinde: it did not have an organized and self-conscious body of citizens, it did not have separate political institutions, and it did not possess autonomy either in the sense of independence or in the more restricted sense of self-government [...]. The Islamic city was a city in the urbanistic sense only; it was not a self-governing community.* »

¹⁵¹² M. Weber, 1982, p. 38.

¹⁵¹³ F. Mermier, 1989 p. 31 : « À l'exception de Ṣan'â', la plupart de ces villes [Ḥurayḍa, Khamr, Manâkha, 'Amrân] n'ont jamais pu développer une idéologie locale et un champ autonome de pratiques sociales et culturelles distincts de leur environnement tribal ».

¹⁵¹⁴ Ch. Robin, 1982 a, p. 28.

Salhîn, à Ma'rib, est symboliquement investi par les souverains ḥimyarites (Ir 14/1) ; l'union des palais Salhîn et Raydân est évoquée dans Ir 69/19-20.

2 - LA VILLE COMME ESPACE PERÇU (II^E S. AV. - VI^E S. AP. J.-C.)

Si jusqu'au II^e s. av. J.-C., la ville n'apparaît pas comme un espace perçu et ne se caractérise pas par une culture urbaine spécifique, la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., en revanche, est marquée par une évolution sensible dans la définition des identités des populations urbaines. Bien que s'effectuant à des rythmes différents selon les régions, cette évolution peut être constatée dans l'ensemble de l'Arabie du Sud. Les données ayant été détaillées à travers les monographies, nous n'en reprenons que les traits essentiels.

a - Le Jawf : Haram, Kamna, as-Sawdâ', al-Bayḍâ'

Haram : Jusqu'au II^e s. av. J.-C., Haram désigne une union de clans ainsi que le territoire que cette union occupe et le centre fonctionnel nécessaire à son développement ; nous avons défini cet ensemble comme une cité-tribu dirigée par un chef portant le titre de *malik*. À partir du II^e s. av. J.-C., l'implantation de nouvelles populations, exemptes des anciennes références territoriales, redéfinit le territoire en dissociant ses composantes : l'espace perçu n'est plus le territoire du clan pris comme un tout mais le centre urbain d'une part qui est désormais mentionné comme « la ville de Haram » et le territoire qui l'entoure d'autre part désigné comme « terroir de la ville de Haram ». Enfin, la ville est parfois perçue comme une entité autonome par rapport à laquelle on définit son appartenance (Haram 8).

Kamna : Le même processus d'évolution du référent identitaire semble s'opérer à Kamna bien que nous n'en ayons pas de preuve directe. Tout comme à Haram, Kaminahû désigne jusqu'au II^e s. av. J.-C., autant la fédération des clans que le territoire occupé. Rien ne désigne à proprement parler la ville. À partir du II^e s. av. J.-C., la *nisba* commence à être employée¹⁵¹⁵, l'onomastique arabe est plus fréquente, témoignant de la pénétration de populations allogènes identiques à celles établies à Haram. Les populations ne se définissent probablement plus par essence mais par réappropriation territoriale.

As-Sawdâ' : L'évolution des référents identitaires s'opère après la chute de Ma'in (I^{er} s. av. J.-C.). Les habitants ne se définissent plus par rapport à un clan, mais par rapport à la ville de Nashshân lorsqu'ils en sont originaires (YM 11735 ; Ja 700+814/7-8 ; YM 11125).

¹⁵¹⁵ On ne la trouve qu'exceptionnellement jusque-là, principalement utilisée par des populations de la région du Nihm (Gl 1637, RÉS 5095), peut-être à une reprise à Ḥurayḍa (CT 10/1) et dans les inscriptions du jabal al-'Amud (Ja 2918 f).

Plus généralement, sur la formation et l'emploi de la *nisba* : Ch. Robin, 2003.

Al-Bayḍā' : Au début de l'ère chrétienne, si la référence à la tribu prime toujours, les auteurs de plusieurs inscriptions définissent leur identité par rapport à la ville et perçoivent cette dernière comme un espace autonome (RÉS 4188/7 ; Ja 727/3-4). Les sites sous l'autorité d'al-Bayḍā' se définissent aussi comme des espaces perçus (la ville de Nimrân par exemple : RÉS 4198/5 ; celle de Rawnatân : Shib'anu-Nashq 1).

Les villes sont spécifiquement désignées comme telles par des populations allogènes qui se réapproprient ces espaces (les tribus Amîr et 'Athtar à Haram et Kamna au II^e s. av. J.-C. par exemple) ou lorsque les sites sont intégrés dans des sphères politiques plus larges : Kamna et Haram sous l'autorité des tribus de Amîr et 'Athtar, al-Bayḍā' et as-Sawḍā' sous celle du royaume de Saba'. Les habitants de ces centres urbains du Jawf ne définissent leur identité par rapport aux villes qu'à partir du moment où ils ne sont plus ancrés historiquement dans le territoire intégrant cette même ville. Loin de signifier pour autant l'abandon d'une structure sociale lignagère ou tribale, ce phénomène ne témoigne que d'une modification de la perception de la ville dans laquelle les populations résident.

b - Ḥaḍramawt : Shabwa, Tarîm, Shibâm

Shabwa : Une évolution des référents identitaires assez similaire à celle observée dans le Jawf peut être avancée. Au I^{er} millénaire av. J.-C., les habitants se définissent par un lien de parenté (introduit par *bn-*), plus rarement par la mention d'un lignage ou d'un clan (introduit par *dh-*). À partir du I^{er} s., les habitants se définissent volontiers par rapport à leur ville d'appartenance, Shabwa (KR 1/2, KR 3/2, S/77/Mahdi/4, Shabwa 4). Cette évolution se retrouve dans la mention des « dieux et déesses de la ville de Shabwa » (RÉS 2693/6) vers le II^e s. ou de « Sayîn dhû-Alîm dans Shabwat » (Ja 892+892a ; Chantier V/1975/1).

Tarîm et Shibâm : Sur la plupart des sites de l'intérieur du wâḍi Ḥaḍramawt au I^{er} millénaire av. J.-C., l'identité est quasi-exclusivement définie par le patronyme, exceptionnellement par un nom de clan ou de tribu, jamais par rapport à la ville ou la bourgade d'appartenance. Ceci fait dire à S. Frantsouzzoff que « les liens du sang, réels ou imaginaires, étaient plus faibles (...) qu'à Saba' ou dans les Hautes-Terres du Yémen du Nord (...). Probablement étaient-ils déjà supplantés par les relations territoriales entretenues dans le cadre d'une ou de plusieurs communautés agricoles »¹⁵¹⁶. Néanmoins, l'emploi du référent identitaire territorial et urbain apparaît aux premiers siècles de l'ère chrétienne avec la mention un personnage se disant originaire de Tarîm (Ja 2878) ou de Shibâm (RF-Alîm 1).

¹⁵¹⁶ S. Frantsouzzoff, 2001 a, p. 56.

c - Saba' : Ma'rib, Şirwâḥ et les Hautes-Terres

Ma'rib : Une nouvelle fois, les habitants ne se définissent jamais par rapport à leur ville avant le tournant de l'ère chrétienne, à l'exception des inscriptions sabéennes trouvées en Éthiopie, sur les sites de Yéha et Melazo aux VII^e-VI^e s. av. J.-C. Nous les expliquons par un éloignement par rapport à la région d'origine qui implique l'emploi de référents parlants pour les interlocuteurs au sein desquels ces Sabéens sont intégrés. Au tournant de l'ère chrétienne, la référence à la localité complète fréquemment celle faite au lignage ou au clan (Shibâm-Kawkabân Ga 1, Ja 777, Fa 64). À cette époque apparaissent les formules « habitants de Maryab/Marib » (ZI 11, Ja 812) et « les dieux de la ville de Maryab » (Ja 643 bis).

Şirwâḥ : Le changement apparaît à partir du II^e s. av. J.-C. Les populations se définissent alors par deux éléments : leur clan ou lignage d'une part ; l'appartenance à la ville de Şirwâḥ d'autre part (Gl 1572, Fa 30bis, CIH 544, CIH 398). La *nisba* « Şirwâḥite » se retrouve dans les inscriptions Fa 3, YMN 19, Gl 1655, Ja 717+805 et CIH 397 entre le I^{er} s. av. J.-C. et le III^e s. ap. J.-C. Conjointement à ce phénomène, l'association de la divinité Almaqah, Maître des bouquetins, avec le toponyme de Şirwâḥ fait son apparition dans les inscriptions (Robin-Şirwâḥ 7, RÉS 4964, Gl 1638, Fa 9, Fa 28 et Gl 1655).

Hautes-Terres : les formules utilisant l'expression « habitant de la ville de X » (*ḥwr hgrn X*) deviennent particulièrement fréquentes sur les sites des Hautes-Terres à partir du début de l'ère chrétienne. On la retrouve employée à propos de Şan'a' (CIAS 39.11/06 n°5, Marib-San'aw 1), Quṭra (Ja 730), Ḥuṣn Dhahânî (jabal ad-Dawmar 1), Ḥadda (Ḥalabî-Ḥadda), 'Amrân (CIH 102), Shu'ûb (DJE 13), 'Almân (Ja 2115). Rappelons également l'emploi de la formule « dans leur ville de Ḍula' » au V^e s. (Ry 520).

d - Ḥimyar : Zafâr et as-Sawâ

Zafâr : deux types de formules sont employés au I^{er} s. par les habitants de la ville, tantôt la *nisba* Zafârîte (Ja 358) lorsqu'ils en sont originaires et expatriés, tantôt la formule « habitant de la ville de Zafâr » lorsqu'il s'agit de populations étrangères établies dans cette ville. Nous avons évoqué le cas des communautés de Haribat (Ry 497) et Maryamat (Ja 2898) qui se définissent comme telles ;

As-Sawâ : La même formule est également employée par des populations étrangères des lieux mais s'y définissant par une appartenance identitaire : « la tribu de Haribat, habitant de la ville de Sawâ » (RÉS 4329), au I^{er} s.

En somme, si les populations urbaines se définissent toujours par une appartenance tribale et si la ville apparaît toujours au début de l'ère chrétienne comme le centre administratif, politique de la tribu, l'identité de ses habitants évolue. Ceci nous amène à

reconsidérer, dans un champ plus large, la nature de la société sudarabique dans son rapport au territoire.

3 - NUANCES GÉOGRAPHIQUES OU ÉVOLUTION CHRONOLOGIQUE ?

a - La thèse d'une dichotomie spatiale dans le système tribal sudarabique

L'étude de nuances régionales avait permis à Ch. Robin de distinguer deux grands ensembles aux structures sociales différenciées : les Hautes-Terres et les Basses-Terres¹⁵¹⁷. Ce dernier, mesurant les lacunes documentaires, avait intitulé sa contribution « Esquisse d'une histoire de l'organisation tribale en Arabie du Sud antique ». Cette étude présente l'intérêt d'introduire la perspective spatiale et diachronique dans la problématique de l'organisation des sociétés sudarabiques. On peut toutefois regretter que la structure sociale de la tribu de Ma'în fasse figure d'exemple-type de la structure sociale des Basses-Terres. La région du Jawf présente des spécificités au I^{er} millénaire av. J.-C.¹⁵¹⁸, qui ne s'appliquent pas de la même façon aux différents royaumes. Quoi qu'il en soit, la prise en compte de ces nuances régionales ne bouleverse pas fondamentalement les conclusions auxquelles aboutissait Ch. Robin. Si les tribus se définissent exclusivement par la propriété du sol sur les Hautes-Terres du début de l'ère chrétienne, à une période antérieure en revanche, « dans les Basses-Terres, les liens du sang jouent un rôle important puisqu'ils sont probablement le fondement des 'hl minéens (clans et sous-clans) et qu'il n'est pas exclu que la tribu elle-même soit basée tout autant sur la parenté que sur la possession d'un territoire »¹⁵¹⁹.

L'accent est porté sur une différence qui oppose Hautes-Terres et Basses-Terres à des périodes différentes : I^{er} millénaire av. J.-C. pour Ma'în en tant que représentation des Basses-Terres et début de l'ère chrétienne pour les Hautes-Terres. Cet état de fait appelle deux interrogations : d'une part, quel est l'ancrage territorial des tribus des Basses-Terres au I^{er} millénaire av. J.-C. ? D'autre part, la nuance est-elle uniquement géographique ?

b - Les tribus des Basses-Terres ont-elles un ancrage territorial ?

L'étude de l'emploi du terme *byt* dans le royaume de Qatabân¹⁵²⁰, autant que l'évocation des liens de filiation dans le royaume du Ḥaḍramawt¹⁵²¹, est révélatrice de la considération accordée au lien du sang, en plus de ce qui a été évoqué à propos de la structure tribale minéenne. Néanmoins, si ces tribus des Basses-Terres semblent se définir

¹⁵¹⁷ Ch. Robin, 1982 a ; 1984.

¹⁵¹⁸ Cf. chap. « L'Arabie du Sud : une société segmentaire sédentaire » et « La région du Jawf ».

¹⁵¹⁹ Ch. Robin, 1982 a, p. 22.

¹⁵²⁰ Cf. chap. « *Byt (bayt)* ».

¹⁵²¹ Il n'est qu'à consulter les listes de descendance dans les inscriptions d'al-'Uqla (par ex. : Philby 42, Philby 81, Philby 50) ou de Bâ-Qutfâ (par ex. : Bâ-Qutfâ 54 ou Bâ-Qutfâ 86+52) pour la région du Ḥaḍramawt.

d'avantage par la parenté que par le sol, on ne peut pas établir d'opposition tranchée dans le degré de territorialisation de l'une ou de l'autre de ces structures sociales (Hautes et Basses-Terres). Si les modes de représentation changent, que les référents identitaires évoluent, l'ancrage territorial caractérise les tribus des Hautes-Terres autant que celles des Basses-Terres¹⁵²².

Différents éléments viennent appuyer l'hypothèse d'un ancrage territorial important de la tribu (*s²'b*) des Basses-Terres. A. F. L. Beeston avançait de manière évasive en 1971 que le siège (*headquarters*) d'une tribu (*s²'b*) était sa bourgade (*hgr*)¹⁵²³. Ce postulat se fondait sur un argument de poids, bien que non systématique, l'assimilation fréquente du nom de la tribu avec celui de la bourgade (*hgr*) au centre de son territoire¹⁵²⁴. Sur les Hautes-Terres, le *hagar* se rapporte plus spécifiquement, comme l'a montré Ch. Robin sur la base de l'étude de Gl 1142, à la bourgade et à son territoire environnant – on peut y entendre la notion de cité. Le lien entre les communautés sédentaires (*s²'b*) et leur cité (*hgr*) est établi d'après la formule que l'on retrouve à plusieurs occasions : « la tribu de la cité X » (*s²'b dh-hgrn X*)¹⁵²⁵. Ces tribus apparaissent alors comme la « communauté des habitants d'une cité »¹⁵²⁶, ou de manière elliptique par « la tribu de (la cité) X » (*s²'b dh-X*)¹⁵²⁷.

En dehors de cette représentation du territoire par les textes, la nature « hydraulique » de la société sudarabique nous amène à une seconde analyse, plus déterministe, permettant de la définir comme profondément territorialisée. Ces tribus qui, dans un premier temps, se sont toutes définies par le lignage, se sédentarisent dans un

¹⁵²² L'opposition des deux structures sociales des Hautes-Terres et des Basses-Terres établies sur les bases de référents identitaires différents, ne peut être entendue comme une opposition des modes d'appropriation du territoire telle que semble l'entendre Ch. Robin (1982 a, p. 24). Pour ce dernier, les tribus des Basses-Terres se caractériseraient par une population nombreuse, un territoire de dimensions modestes et une forte organisation étatique. Sur le premier point, l'estimation d'une population nombreuse se fondait sur une subdivision de la pyramide sociale de la tribu de Ma'in en 7 à 8 échelons là où nous n'en voyons que 5 à 6 (cf. chap. « 'hl ('ahl) ») et sur la restitution d'un nombre de clans, sous-clans et lignages fondée sur des chiffres obtenus dans l'étude du clan le plus important celui de Gab'ân. Rien ne prouve que tous les clans de Ma'in présentaient une telle arborescence. Là où Ch. Robin restitue plusieurs centaines de milliers de personnes (1982 a, p. 19), nous n'en verrions volontiers que quelques milliers. Sur le second point, parler de territoire modeste n'est valable que pour les tribus du Jawf ; il semble en aller différemment dans les sphères sabéenne et qatabânite. Enfin, la « forte organisation étatique » qui caractériserait ces tribus s'oppose par définition même à la structure qu'il dépeint jusque-là comme étant fondée sur la parenté et la segmentation. Sur les Hautes-Terres, par ailleurs, il évoque de petites communautés agricoles exploitant des fonds de wâdîs. Là aussi, il convient de distinguer les communautés installées dans les régions encaissées (notamment autour des sites de Ghaymân, an-Nakhla al-Ḥamrâ' ou Na'd) et celles établies sur les plateaux de la région du Qâ' Jahrân ou au nord de Ṣan'a', dans le Qâ' al-Bawn.

¹⁵²³ A. F. L. Beeston, 1971, p. 27.

¹⁵²⁴ Ceci a notamment été reconnu pour les villes de 'Adan et la tribu dhû-'Adan (CIH 550), Ṣirwâḥ-Khawlan, Najrân, Inabba', Kamna, Haram, as-Sawda', Barâqish, Bi'r 'Alî, Ḥinû az-Zurayr, Hajar Warrâs. Voir à ce propos Ch. Robin, 1987 a, p. 118 ; 1995 a, p. 152.

¹⁵²⁵ Ch. Robin, 1982 b, p. 71.

¹⁵²⁶ Ch. Robin, 1995 a, p. 152.

¹⁵²⁷ Ch. Robin, 1982 b, p. 71-72.

milieu que nous avons présenté comme propice à la mise en place d'une agriculture irriguée. Nous avons vu que l'investissement en moyens et en temps est important¹⁵²⁸. Nombre d'inscriptions mentionnent le bornage du terroir autant que du territoire à une échelle plus large¹⁵²⁹. L'expression de cette territorialité résulte d'un investissement individuel ou communautaire – concrètement l'aménagement du périmètre irrigué.

La coexistence entre lien de parenté et attache territoriale caractérise cette période, ces deux liens ne peuvent être définis en opposition l'un à l'autre, ni même perçus de manière trop déterministe comme un enchaînement naturel¹⁵³⁰. La structure sociale sudarabique se place dans une phase d'affirmation progressive de la territorialité, à des degrés variés selon les régions, mais également selon les époques. Le moteur de cette transition ne saurait être compris sans l'étude de la mise en place des systèmes agricoles¹⁵³¹.

Un aménagement du périmètre irrigué engendre inévitablement fractions et rivalités, allant à l'encontre de l'idéologie segmentaire, inhibant l'unité du groupe¹⁵³². Ce détachement d'une partie du groupe ne peut se concevoir que dans un système inégalitaire, dans lequel un excédent alimentaire lui aurait permis d'émerger, voire de se constituer en élite. Dans notre cadre, cet excédent résulte de la construction du terroir. Il permet à ces groupes de se recomposer dans des pratiques autres que les activités vivrières, faisant intervenir de nouvelles formes de solidarité, notamment les formes associatives : associations religieuses¹⁵³³, militaires¹⁵³⁴ voire économiques¹⁵³⁵. Si certains de ces groupes associatifs apparaissent, dans la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., liés à des clans spécifiques¹⁵³⁶, au point de leur conférer leur nom (clan des prêtres de 'Amm

¹⁵²⁸ Cf. chap. « La ville spontanée ».

¹⁵²⁹ Voir par exemple les inscriptions du Jawf Gl 1521+1520 (Jidfir Ibn Munaykhir, vers le VII^e s. av. J.-C.) ; M 29/4 (Ma'in, vers le IV^e s. av. J.-C.) ; Haram 42 (vers III^e s. av. J.-C.) ; l'inscription qatabânite Ja 2360 (jabal Khalbaş, vers le V^e-III^e s. av. J.-C.) ; les inscriptions sabéennes CIH 554+553 (vers VI^e s. av. J.-C.) ; Ry 366 (vers II^e s. av. J.-C.).

¹⁵³⁰ Enchaînement postulé par l'anthropologie du XIX^e s. (H. J. Maine, 1861 ; L. H. Morgan, 1877). Le retour à une société segmentaire s'identifiant par des liens de parenté au cours de l'occupation perse sassanide en Arabie du Sud va à l'encontre de ces thèses déterministes, imposant la prise en compte de la réversibilité du phénomène.

¹⁵³¹ Cf. chap. « La ville spontanée »

¹⁵³² Ce processus est détaillé dans l'étude que fait R. Tapper de la structure tribale confrontée à la formation de l'État au Proche-Orient (R. Tapper, 1990, p. 64 sq.).

¹⁵³³ La formule « prêtres de 'Amm dhû-Labakh » dans le royaume de Qatabân, qui désigne au départ une fonction, caractérise par la suite un clan. Il y a lieu de penser que ce groupe religieux formait à l'origine une entité clanique autonome ayant une charge spécifique qui s'est pérennisée dans le nom du clan.

¹⁵³⁴ Les tribus des Kabîr Khalîl et des Kabîr Aqayn tirent probablement leurs noms d'offices héréditaires attribués à un clan, qui se sont pérennisés dans le nom de la tribu.

¹⁵³⁵ Emploi de la *nisba* « *grbyn* » par les tailleurs de pierre pour se définir comme un groupe autonome.

¹⁵³⁶ Ce sont par exemple les prêtres d'Almaqah à Jidfir Ibn Munaykhir qui héritent de la charge de père en fils, les officiants de Wadd issus du clan Yada' à Ma'in, les *qayn-s* de Haram, tous issus du clan Raymân, qui monopolisent en même temps le titre de *kabîr* et certaines prêtrises.

dhû-Labakh, des Kabîr Khalîl, des Kabîr Aqayn), ce phénomène s'estompe durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. pour disparaître au début de l'ère chrétienne.

c - Postulat d'une évolution chronologique

En résumé, nous pouvons poser comme point de départ de l'analyse les éléments suivants :

- entre le VIII^e et le II^e s. av. J.-C., la ville est le centre fonctionnel de la tribu et l'outil qui sert à régir son administration à échelle locale ; les données disponibles donnent principalement un aperçu de la situation des Basses-Terres et du Ḥaḍramawt ;

- une évolution sensible du référent identitaire se manifeste au sein des populations urbaines dans *toutes* les régions d'Arabie du Sud entre le I^{er} s. av. J.-C. et le III^e s. ap. J.-C. ; à partir de cette époque, la ville n'est plus seulement un espace fonctionnel mais devient un espace ayant sa propre identité, un espace perçu ;

- les tribus des Basses-Terres ne peuvent être opposées à celles des Hautes-Terres selon le schéma de la tribu des Basses-Terres privilégiant la parenté sur le sol¹⁵³⁷ et de la tribu des Hautes-Terres ne se définissant que par le sol. D'une part si le lien du sang est le référent identitaire privilégié dans les Basses-Terres, il ne doit pas masquer un ancrage territorial lié au mode d'émergence de cette société ; d'autre part cette dichotomie met en opposition un système datant du I^{er} millénaire av. J.-C. dans les Basses-Terres à un système datant du début de l'ère chrétienne sur les Hautes-Terres ;

Nous en arrivons à postuler que l'Arabie du Sud se caractérise par une société tribale territorialisée, dont le référent identitaire territorial remplace à des degrés variés celui de la parenté dans le temps, plus que dans l'espace. Si au I^{er} millénaire av. J.-C. les populations se définissent par le lien du sang, elles n'en sont pas moins historiquement ancrées dans un territoire, au sein d'un terroir construit, aménagé et géré depuis un centre fonctionnel qui prend souvent la forme d'une ville. Au tournant de l'ère chrétienne, l'attache territoriale et le lien au sol se manifestent beaucoup plus fortement au sein des tribus des Hautes-Terres d'une part, tel que l'avait clairement montré Ch. Robin, mais aussi et plus globalement dans l'ensemble de l'Arabie du Sud où, à titre d'exemple, la ville devient un espace perçu, au détriment des anciennes références lignagères. Des exemples ont été cités dans le Jawf, dans les Basses-Terres sabéennes et dans la région du Ḥaḍramawt. Dans les Basses-Terres, les anciennes dénominations tribales subsistent dans des recompositions nouvelles¹⁵³⁸ à côté du nom de la ville. Dans le Ḥaḍramawt, le patronyme

¹⁵³⁷ Ch. Robin, 1982 a, p. 24.

¹⁵³⁸ L'apparition de la tribu de Saba' Kaḥlân par exemple, ou de la tribu de Şirwaḥ, Khawlân Khâḍîl et Haynân.

Un phénomène semblable s'observe sur les Hautes-Terres : Ch. Robin, 1982 a, p. 27-28 : « Nous constatons ainsi que les confédérations Bakîl et Sum'ay sont devenues purement formelles. Non seulement elles n'ont

est associé au nom de la ville d'origine. Sur les Hautes-Terres, le nom de la tribu est défini par celui de la ville même (« tribu de la cité/ville de X »).

d - La population urbaine, entre *'aṣabiyya* et *ḥaḍarī*

Observant la nature de la population urbaine sudarabique, on constate une apparition progressive d'une citadinité à partir d'une période donnée (env. I^{er} av./ap. J.-C.). Loin de s'insérer dans le modèle de la dichotomie khaldûnienne, opposant *ḥaḍarī* (citadin, homme civilisé) à la *'aṣabiyya* (esprit de clan, tribalisme), la population urbaine sudarabique illustre la transition de l'un vers l'autre sans que le premier n'évince le second. Au I^{er} millénaire av. J.-C., le Sudarabe, qu'il vive en milieu urbain ou rural, se caractérise uniquement par cette *'aṣabiyya* ; au tournant de l'ère chrétienne, si le citadin peut être perçu comme *ḥaḍarī*, ne serait-ce que par l'expression de sa citadinité, celui-ci conserve la *'aṣabiyya* par la structure sociale dans laquelle il évolue. Pour emprunter l'expression de F. Métral, nous parlerons alors de « *'aṣabiyya* contrôlée, tempérée »¹⁵³⁹.

Cette évolution s'explique dans un cadre plus général de transformation de la structure sociale dont l'origine reste obscure. En effet, à cette même période, les fédérations tribales - tribu (*s²b*) de niveau 1 et 2 - se reconfigurent dans des ensembles distincts des structures antérieures, ne se reconnaissant plus autour d'un culte commun mais autour d'un individu, le *qayl*¹⁵⁴⁰. Ces *qayls* forment une aristocratie n'ayant pas les mêmes origines que les tribus et lignages qu'ils gouvernent. C'est probablement par le maintien d'un système social de redistribution des richesses et d'une économie agricole qu'ils parviennent à asseoir leur pouvoir. Une nouvelle fois, l'exemple de l'évolution de la structure sociale de la ville de Ḥa'yl nous offre une piste de réflexion¹⁵⁴¹. Entre les années 1830 et la fin du XIX^e s., l'essor de la chefferie centralisée apporte une solution aux problèmes de coordination économique ; la production se spécialise progressivement, une division des tâches s'instaure ; le maintien d'un système économique fondé sur la redistribution et le clientélisme mène à une centralisation croissante du pouvoir aux mains d'une aristocratie tribale au sommet de laquelle se trouve l'émir. Celui-ci perçoit un tribut et impose des taxes ; l'extension territoriale devient un élément crucial, signifiant à la fois un accroissement du revenu et des surplus perçus par le groupe dirigeant. Ne peut-on voir un processus similaire en Arabie du Sud ? À partir du I^{er} s., nous avons vu, notamment sur les Hautes-Terres, que de grands programmes de constructions hydrauliques sont financés et coordonnés par les *qayls* et le souverain ḥimyarite. Entre le I^{er} et le III^e s., les taxes cessent

aucun organe central et n'interviennent jamais comme telles, mais surtout on observe de nombreuses alliances entre les *qayls* des fédérations qui les composaient et les *qayls* d'autres fédérations, alliances qui ne tiennent aucun compte des structures de l'époque précédente ».

¹⁵³⁹ F. Métral & J. Métral, 1986, p. 457.

¹⁵⁴⁰ Ch. Robin, 1982 a, p. 27-28.

¹⁵⁴¹ M. al-Rashid, 1987, p. 35.

d'être perçues par les temples, vraisemblablement au profit des souverains. Elles sont notamment prélevées dans les ports de commerce. Aussi observe-t-on cette même interdépendance avec un système de redistribution des richesses centralisé par une aristocratie engagée dans l'entretien et l'accroissement du terroir. La centralisation croissante du pouvoir sabéen et ḥimyarite s'observe par ailleurs dans le contrôle du commerce des aromates ; la nécessité d'une extension territoriale se reflète dans les conflits qui opposent les trois puissances montantes du début de l'ère chrétienne, Ḥimyar, Saba' et Ḥaḍramawt.

Dans un tel système, où les panthéons tribaux ne définissent plus la tribu, où l'allégeance se fait à un *qayl* dont la légitimité repose sur un système de redistribution complexe, où les territoires des fédérations tribales sont des constructions nouvelles, on comprend plus aisément l'abandon de l'élément fédérateur que serait la référence tribale, au profit d'un référent territorial que serait la ville. Une communauté qui ne fonde plus son identité sur des liens familiaux et tribaux qui perdent leur signification n'éprouverait-elle pas le besoin de s'affirmer par une identité territoriale ? Pour les populations urbaines, par une citoyenneté ?

ANALYSE SPATIALE D'UNE DYNAMIQUE URBAINE : TERRITOIRES URBAINS – RÉSEAUX URBAINS

L'analyse de la ville sudarabique en tant qu'espace fonctionnel économique, administratif, politique, défensif et religieux a mis en évidence les éléments déterminant l'attraction des sites sur des populations organisées au sein d'un système tribal. Plus que l'attraction d'un site, nous aimerions aborder, dans cette dernière partie, l'emprise de la ville sur le territoire, la manière dont elle l'occupe à l'échelle locale, à l'échelle du terroir bien souvent, avant de se pencher, dans une perspective plus large, sur le développement et l'interaction progressive de réseaux urbains qui se recomposent progressivement en un réseau unique et centralisé.

1 - ANALYSE SPATIALE MICRO-SCALAIRE

La ville sudarabique, nous l'avons vu, n'est pas un espace qui se définit par une opposition entre *urbs* et *ager* mais par leur complémentarité. Le territoire est contrôlé depuis la ville par une tribu ; leurs noms se confondent parfois. Cette ville n'a d'autre emprise sur ce territoire que celle de l'élite tribale qui y réside. Elle ne se définit pas comme un espace ayant une autonomie propre et on ne peut pas parler de territoire urbain mais plutôt d'un territoire tribal géré depuis la ville. Ce qui définit ce territoire est avant tout un espace « évalué à l'aune du temps, de la durée qu'il faut consacrer à l'abolition de la séparation, au franchissement de la distance »¹⁵⁴². Le territoire des populations urbaines se distingue de la zone d'attraction de la ville, laquelle est déterminée par la polarisation fonctionnelle. Il ne s'agit plus d'une analyse en termes qualitatifs mais en termes quantitatifs, en termes de distance. Le territoire d'une ville est, dans sa perception la plus élémentaire, l'espace physiquement accessible, exploitable et contrôlable dans des déplacements pendulaires quotidiens, que ce soit par sa population ou par des populations affiliées reconnaissant l'autorité des populations urbaines. Ce territoire se caractérise généralement, dans le cadre de l'Arabie du Sud, par un terroir, structuré en cercles concentriques autour du centre urbain ; il comprend également les relais du pouvoir qui permettent d'occuper l'espace et d'en étendre la surface. Nous aborderons successivement ces deux points.

a - Les sphères concentriques du territoire urbain

L'élément caractéristique de la ville sudarabique, à de rares exceptions près, est le périmètre irrigué dont elle tire sa subsistance et dans lequel elle trouve autant sa raison

¹⁵⁴² D. Pumain, 1993, p. 136.

d'être que son propre devenir¹⁵⁴³. Ce terroir, autour duquel se construit et se structure la tribu, favorise l'émergence de fonctions au sein de sites d'habitat aggloméré de plus en plus étendus ; il conditionne autant l'apparition de la ville que son développement.

Le champ lexical du terroir et de l'agriculture est de loin le plus diversifié dans les langues sudarabiques, multipliant les synonymes pour désigner les terres mises en culture, les canaux, les domaines fonciers, etc.¹⁵⁴⁴.

Ce vocabulaire est autant le reflet de l'importance du terroir que de sa structure. Il permet de distinguer différents types de culture, requérant des espaces spécifiques au sein du terroir : les palmeraies, gourmandes en eau, sont probablement disposées en amont du réseau ; les vignobles occupent les terrasses suffisamment ensoleillées. Un certain nombre de lots, disposés en aval des systèmes hydrauliques, ne sont probablement pas irrigués tous les ans, dépendant du niveau des crues¹⁵⁴⁵. Cela a incité à formuler l'hypothèse d'une mise en commun des terres et des récoltes, centralisées par un pouvoir fort et par le clergé¹⁵⁴⁶. La seule considération du vocabulaire relatif à la propriété, au droit qui la régit et au bornage suffit à montrer que la mise en commun des terres est une hypothèse difficilement envisageable¹⁵⁴⁷. Une seconde hypothèse a été émise, celle d'une division verticale de la société comportant des propriétaires terriens privilégiés, bénéficiant des meilleurs terres de cultures au détriment d'autres propriétaires¹⁵⁴⁸. La comparaison ethnologique avec les populations d'Arabie du Sud-Est montre que les inégalités entre propriétaires ne sont peut-être pas aussi tranchées. Dans cette région, le concept de territoire défini par J. C. Wilkinson est assez proche de ce que l'on a évoqué jusqu'ici concernant l'Arabie du Sud¹⁵⁴⁹. L'organisation sociale y est centrée sur des questions de territorialité et la distinction entre droit du sang (*jus sanguinis*) et droit du sol (*jus soli*) n'y est pas clairement

¹⁵⁴³ Nous détournons ici la formule de B. Lepetit (1996, p. 28) : « Poser une question d'histoire urbaine, c'est se demander comment un tel système est à l'origine de son propre devenir » pour souligner une nouvelle fois la place du périmètre irrigué au centre de la question urbaine sudarabique.

¹⁵⁴⁴ La diversité lexicale porte l'accent sur les préoccupations principales des populations : si l'inuktitut dispose d'une vingtaine de termes pour qualifier la neige ou que les Alakalufs de la Terre de Feu emploient une trentaine de termes pour désigner les vents, le sudarabique souligne le rapport à la terre, généralement irriguée, cultivée. Aussi trouve-t-on une vingtaine de termes servant à désigner le champ : 'l̥ ; bdhr ; bql ; dyn ; dhbr ; hgl ; hql ; mdhr ; mmd ; s'fl ; s'ym ; s'tr ; trr dont quatre désignant précisément les champs en terrasse : grb ; klw ; hbl ; s'qb. À côté de ces termes, on trouve plusieurs racines ayant un rapport aux plantations, vergers et vignobles : gnn ; gnw ; 'rs³ ; nkhl ; qs²m ; šwr ; wrq ; wyn ; ou aux terres irriguées : dhhb ; hrt ; 'rd ; frs² ; h̥sr ; h̥yr ; kwn ; l'b ; ms¹qyt ; ngr ; r̥hb ; s1rr ; s²r' ; šn' ; šw' ; t̥bb ; wd' ; wdy ; s¹yr ; wfr.

Voir également F. Bron, 1997 b.

¹⁵⁴⁵ Phénomène notamment mis en évidence dans l'oasis de Ma'rib (W. Wagner in J. Schmidt (éd.), 1993, p. 92-95, 106).

¹⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 106.

¹⁵⁴⁷ Relatives au bornage, ce sont les racines : 'dw ; 'tb ; mur ; qyf ; šlw ; trkh. Relatives à la propriété, au droit de propriété ou à l'acquisition de propriété : 'gm ; 'tm ; 'dd ; b'l ; brg ; fdy ; gb' ; gdy ; gwł ; gzz ; khmy ; hll ; hrd ; mhr ; nhl ; mlk ; nwy ; qbl ; qny ; qyd ; šdq ; t̥bn ; xrb ; yd.

¹⁵⁴⁸ I. Hehmeyer in J. Schmidt (éd.), 1991, p. 99.

¹⁵⁴⁹ J. C. Wilkinson, 1983.

établie. Les ressources y sont limitées et l'appropriation n'y est légitimée que par la mise en place d'un système agricole irrigué. Ce droit allodial porte le nom de *mulk*, que l'on retrouve en sudarabique dans la racine *mlk*. Dans ce système, différents cercles concentriques correspondent à des systèmes d'appropriation différents :

- un premier cercle comporte les alleux, terrains appropriés et mis en culture de manière permanente ;
- un second cercle comprend les terrains irrigués de manière saisonnière et aléatoire, dont les droits de propriété, moins précis, sont compliqués par des questions liées à l'appropriation des bâtiments ou des champs abandonnés ;
- un troisième cercle comporte des communaux, partagés entre nomades et sédentaires ;
- un quatrième cercle regroupe des espaces désertiques, *res nullius*, pâturages potentiels après des pluies saisonnières.

Dans l'Arabie du Sud préislamique, quelques indices nous permettent d'envisager une organisation semblable. Le premier cercle peut être restitué d'après les termes évoquant la diversité des propriétés foncières et des législations qui président à leurs attribution, ainsi que par la présence de terrains cultivés requérant certaines exigences (palmeraies, vignobles). Les troisième et quatrième cercles apparaissent plus rarement dans les textes. Peu de termes font référence aux pâturages¹⁵⁵⁰, cette activité est sans doute moins considérée que l'agriculture qui, par la construction de structures hydrauliques, permet à une élite de se distinguer par une appropriation du sol ou par son évergétisme. Peut-être l'activité de pâturage relève-t-elle également d'une population semi-sédentaire n'apparaissant qu'occasionnellement dans les inscriptions monumentales ? Ces marges sont, à l'instar du système territorial omanais, les lieux d'une interaction avec des systèmes sociaux différents¹⁵⁵¹ dont les témoignages sont limités, dans le cadre de l'Arabie du Sud, et rarement directs. La sphère pastorale apparaît toutefois clairement autour des zones agricoles dans l'inscription Ḥadaqân 1-2.

Peut-être sommes-nous alors en droit de restituer la présence d'une sphère intermédiaire, telle qu'elle apparaît dans le modèle défini par J. C. Wilkinson en Arabie du Sud-Est, espace tantôt communal, tantôt zone d'appropriation opportuniste. Cette sphère apparaît comme un intermédiaire entre une mise en commun de l'ensemble des terres et un système inégalitaire fondé sur l'appropriation des meilleurs terrains par une élite.

¹⁵⁵⁰ Nous n'en avons trouvé que cinq : *dhwd* ; *kl'* ; *'s³bt* ; *mr't* ; *mrbd*.

¹⁵⁵¹ En Oman, W. Lancaster & F. Lancaster (1992, p. 151 ; 1996) ont clairement distingué le système social mis en avant par J. C. Wilkinson qui caractérise les populations sédentaires, de celui qui régit l'organisation des communautés bédouines, dont les modes d'appropriation du territoire se font selon des pratiques plus égalitaires et communautaires.

b - Les réseaux d'habitat dans les vallées, ou la gestion centralisée d'un imprévisible : la crue

Les terroirs se construisent progressivement ; un réseau de sites satellites gravitent autour des villes avec une régularité qui reflète autant les pratiques de subsistance que les stratégies d'appropriation du sol. L'objectif dans les différents cas de figure reste l'optimisation de l'exploitation du terroir. Après avoir évoqué cette question à travers certaines synthèses régionales, nous y revenons dans une perspective plus large de mise en place des réseaux urbains et d'occupation du sol.

Le cours inférieur du wâdî Bayhân (Fig. 51)

La carte des zones d'accessibilité autour des sites du III^e s. av. J.-C. nous a permis de mettre en évidence une occupation régulière du wâdî, ponctué aux deux extrémités par la capitale qatabânite, Hajar Kuḥlân (Tamna'), et par la bourgade d'al-Haraja. Hajar Ibn Ḥumayd émerge progressivement, comme bourgade puis ville, du contrôle d'une voie commerciale puis du transfert de la capitale. En dehors de ces trois sites, l'ensemble du wâdî n'est occupé que par quelques bourgades et villages implantés en moyenne à une heure de marche les uns des autres. La répartition de ces sites met la totalité de l'espace cultivable du wâdî à moins d'une heure de marche d'un site d'habitat. Ceci correspond à une gestion optimale du territoire. Les membres de plusieurs clans établis dans la ville de Tamna' résident dans ces sites satellites. Une élite urbaine centralise la gestion d'un système de répartition des eaux de la crue depuis l'amont jusqu'en aval du wâdî. Cette gestion à l'échelle communautaire évite les conflits qui peuvent opposer des communautés établies en amont, privant celles en aval de l'apport de la crue. Tamna' polarise l'ensemble des fonctions du royaume ; l'élite s'y concentre et contrôle un terroir dont l'exploitation est optimisée par un maillage régulier de relais agricoles.

Le cours inférieur du wâdî Dhana (Figs 35 b, 41)

Dans une certaine mesure, l'organisation du réseau d'habitat du cours inférieur du wâdî Dhana s'apparente à celui du wâdî Bayhân. Un site urbain principal, Ma'rib, cumule l'ensemble des fonctions politique, religieuse, économique et défensive de la région. Aucun site dominant ne concurrence cette polarité. En revanche, plusieurs hameaux et villages sont répartis à intervalles réguliers de façon à optimiser l'exploitation agricole. L'amont de l'oasis, explorée sur une surface de 750 ha, a révélé de petits établissements n'excédant pas un hectare (cf. *supra*).

Le cours inférieur du wâdî Jirdân (Fig. 73)

Le wâdî Jirdân draine les eaux d'un bassin versant plus modeste que les wâdîs évoqués précédemment. Un site s'y développe en premier lieu, Hajar al-Barîra, suivi rapidement du développement de Ṣa'da et d'al-Binâ'. Ces trois sites sont régulièrement

espacés, à 1h20 de marche les uns des autres. Une nouvelle fois, cette organisation vise à rendre optimale l'exploitation d'un wâdi. La croissance démographique y est fonction des capacités du wâdi ; aucune véritable ville d'attraction régionale n'émerge à proprement parler dans cette vallée.

Le cours inférieur du wâdi Sihâm (Fig. 86)

Là encore, l'occupation du territoire se caractérise par la présence de deux bourgades, al-Hâmid et Wâqir, à deux heures de marche l'une de l'autre. Chacune étend son emprise sur un territoire d'un rayon d'une heure de marche. Nous avons eu l'occasion d'interpréter cet espacement plus important que dans les wâdis précédents par des modes de subsistance différents (agriculture extensive, pastoralisme).

Le cours central du wâdi Ḥaḍramawt

Au I^{er} millénaire av. J.-C., des communautés de terroir apparaissent centrées sur un unique site urbain qui centralise les fonctions nécessaires à la gestion de la vie communautaire. Celui-ci est entouré d'une pluralité de villages et hameaux illustrés dans les études de Raybûn et Makaynûn (Figs 68 & 70). La plupart de ces sites se répartissent dans la vallée principale. Le fait que les eaux de la vallée principale, trop encaissées, ne puissent être dérivées, a amené ces communautés à tirer profit des écoulements des wâdis tributaires de la vallée centrale du wâdi Ḥaḍramawt et du wâdi Masila. Chaque ville ou bourgade dispose de son propre approvisionnement. Les différents sites exploitent leur propre terroir et sont séparés des sites voisins par une distance moyenne de 2h de marche (Fig. 81).

Les réseaux d'habitat des vallées

Les wâdis Bayḥân, Dhana, Jirdân, Ḥaḍramawt et Sihâm présentent des similitudes propres aux vallées encaissées dépendantes du *sayl* et débouchant généralement sur le Ramlat as-Sab'atayn ou sur la plaine côtière. Exploitant des écoulements soudains et peu prévisibles, les sites doivent être implantés à proximité des wâdis afin d'en tirer un profit optimal. La maîtrise des systèmes de dérivation conditionne dans un premier temps le choix du lieu d'implantation. Lorsque la maîtrise de la récupération de la crue à l'endroit où elle est la plus abondante le permet, au début du II^e millénaire av. J.-C. ou un peu avant dans certaines vallées (wâdi Markha), la population est en mesure d'étendre les cultures sur une superficie importante. Nous avons évoqué le cas le plus extrême de Hajar Yahirr avec 6 800 ha irrigués ou les 9 000 ha de Ma'rib. Le développement du périmètre impose comme nécessité première la présence de sites satellites au sein de ce périmètre afin de répondre dans l'urgence à l'arrivée de la crue. Ces relais, nous l'avons vu, sont espacés les uns des autres d'environ 1h à 1h30 de marche, mettant l'ensemble du périmètre irrigué à moins de 30 à 45 mn de marche de chaque relais ; l'étude des sites de Raybûn, Makaynûn,

ou même Ma'rib a par ailleurs révélé la présence d'un second maillage encore plus fin de fermes et hameaux.

Cette gestion de l'urgence ne peut s'abstraire des situations conflictuelles, entre les populations en amont et celles en aval, que par une gestion centralisée de la répartition de la crue et de l'entretien du périmètre irrigué. L'apparition de tribus à l'échelle des vallées, dans la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. pourrait refléter ce processus dans lequel différents groupes de population se fédèrent sous l'autorité d'un chef charismatique qui assied son autorité et qui apparaît en différents points de l'Arabie du Sud sous le titre de *malik*. Une gestion collégiale des périmètres irrigués par une élite tribale, qui regroupe, lorsque la documentation les mentionne, ce *malik*, les membres d'un conseil, les *qayn-s* et les membres d'une classe sacerdotale (*rs²w*), reflète cette centralisation de l'administration à l'échelle de la vallée, que ce soit dans les wâdis Raghwân, Dhana ou Bayhân pour ne citer que les mieux documentés. Cette élite siège généralement au sein d'un site dominant, Ma'rib dans le wâdi Dhana, Hajar Kuḥlân dans le wâdi Bayhân, Hajar Yahirr dans le wâdi Markha. L'importance de ces sites est fonction de la taille du bassin versant. La quantité d'eau dérivée est, dans un tel système, le fondement d'une croissance démographique, le fondement d'un système d'appropriation des terres et de redistribution de plus en plus complexe, d'une hiérarchie sociale à la complexité croissante. L'ensemble de ces facteurs est l'une des raisons d'être de la croissance urbaine des sites issus du développement d'un périmètre irrigué.

Cette gestion centrale explique le monopole d'un site pouvant prétendre au titre de ville dans la plupart des vallées qui débouchent sur le Ramlat as-Sab'atayn : Barâqish dans le wâdi Majzir, Jidfir Ibn Munaykhir dans le wâdi al-Qudayr, al-Asâhil dans le wâdi Raghwân, Ma'rib dans le wâdi Dhana, Hajar ar-Rayhânî dans le wâdi al-Jûba, Hajar Kuḥlân dans le wâdi Bayhân, Hajar Yahirr dans le wâdi Markha, etc. Dans les wâdis au bassin versant plus modeste (wâdi Jirdân, affluents du Ḥaḍramawt oriental), l'essor d'un site d'habitat ne peut émerger que d'une impulsion externe. Si tel n'est pas le cas, seul un chapelet de bourgades agricoles s'égrène régulièrement le long du wâdi pour en optimiser l'exploitation (wâdi Jirdân). Les sites du Ḥaḍramawt oriental illustrent également le plafonnement du développement des sites par la taille des bassins versants.

À ce modèle théorique du wâdi mis en culture et contrôlé depuis un unique site majeur dont l'importance dépend de celle du bassin versant, on peut opposer quelques exceptions de taille : Shabwa, grand site urbain au débouché d'un wâdi de faible capacité ; al-Hâmid, bourgade au débouché d'un wâdi au bassin versant important (env. 3 400 km²) ; le wâdi al-Jawf où, au sein d'un unique système fluvial, s'accumulent une pluralité de grandes centres urbains. Dans le cas de Shabwa, nous avons expliqué l'essor de cette ville sur la base des ressources naturelles présentes aux alentours (fer, sel) mais également par sa

fonction centralisatrice du commerce caravanier ḥaḍrami. Dans la Tihâma, la modestie des sites d'habitat, en dépit de wâḍis aux écoulements importants, est d'autant plus surprenante que les périodes précédentes laissent entrevoir la mise en place d'un processus de proto-urbanisation¹⁵⁵² et qu'à la période islamique, de grands villes comme Zabîd s'y développent.

La question du Jawf est problématique. Six sites urbains se répartissent le long d'un unique système hydrographique : Inabba', Ma'în, Haram, Kamna, as-Sawḍâ' et al-Bayḍâ'. Les cinq derniers coexistent durant tout le courant du I^{er} millénaire av. J.-C. et trois d'entre eux conservent leur indépendance politique au cours de cette période (Ma'în, Haram et Kamna). Les textes ne mentionnent aucune institution chargée de réguler les conflits qui auraient pu opposer les communautés dépendantes de celle(s) établie(s) en amont ; de tels conflits ne sont pas attestés. L'eau était-elle suffisamment abondante pour autoriser l'autosubsistance de l'ensemble de ces communautés ? Cela est peu probable si l'on considère l'hypothèse que nous avons formulé d'un recul progressif du front de crue que caractérise la disparition progressive des sites depuis l'aval vers l'amont. Le débat reste entier.

Une seconde question mériterait que l'on s'y arrête, celle de la place du temple et du religieux dans l'exploitation et la gestion du périmètre irrigué. Deux éléments nous ont intrigué au cours de nos recherches : les temples du Ḥaḍramawt, dont la visibilité couvre l'ensemble des espaces cultivés et qui présentent des parallèles avec des structures religieuses islamiques liées à des rites invoquant la pluie¹⁵⁵³ ; la survie du terme 'athtari - dérivé du nom de la divinité 'Athtar - et désignant une terre de culture non irriguée¹⁵⁵⁴. Ces pistes de recherche sortent de notre domaine, nous les soumettons à la réflexion.

c - Les réseaux d'habitat sur les Hautes-Terres

À l'échelle locale, modéliser l'implantation urbaine des Hautes-Terres est un exercice plus incertain. Les limites ont été mentionnées à différentes reprises : nombre de ces sites sont recouverts par des occupations récentes qui en masquent l'aspect originel ; les données proviennent principalement des inscriptions ; les rares prospections systématiques régionales n'ont pas encore débouché sur une présentation exhaustive des données et ne fournissent que quelques éléments de réflexion. Quoi qu'il en soit, le relief, nettement moins enclavé que les vallées des Basses-Terres, ne permet pas d'envisager un processus similaire de mise en place des réseaux d'habitat.

La mise en culture des terrasses y impose vraisemblablement un maillage serré de l'occupation du territoire, que reflète le grand nombre de sites de l'âge du fer relevés au

¹⁵⁵² Cf. chap. « La Tihâma et la région de 'Adan ».

¹⁵⁵³ Cf. chap. « Les sanctuaires *extra-muros* : des marqueurs territoriaux ? ».

¹⁵⁵⁴ R. Brunschvig, 1960, p. 999.

cours de la prospection de l'*Oriental Institute* de Chicago. Le site de 'Irn 'Umar illustre ce maillage du terroir au sein duquel un grand site de 15 ha est entouré de six sites inférieurs à 5 ha dans un rayon de 4 km¹⁵⁵⁵.

Dans un premier temps, le seul système d'irrigation mis en place est constitué principalement de terrasses arrosées par les précipitations ou les écoulements de pente. Rares sont les systèmes de retenue d'eau ou d'adduction. Doit-on en conclure à une structure sociale moins complexe que celle des Basses-Terres ? Rien n'est moins sûr si l'on considère l'apparition de tribus (Sam'y, Ma'dhin) à la tête desquelles on trouve, dès le VII^e s. av. J.-C. un personnage portant le titre de *malik*.

Au début de l'ère chrétienne, dans les Hautes-Terres septentrionales (au nord de Şan'a) la situation évolue et s'éclaircit. La hiérarchie urbaine se structure sur deux ou trois niveaux, correspondant, dans ses grandes lignes, aux divisions de la tribu : une ville forme le siège politique d'une confédération tribale ou d'une fraction de cette confédération (*s²'b 1* ou *s²'b 2*) et un *qayl* y réside (cf. *infra*)¹⁵⁵⁶. Ces sites sont espacés avec une certaine régularité les uns des autres si l'on considère, dans le calcul des distances qui les séparent, les contraintes du relief (Fig. 106). Ils sont tous séparés par des intervalles de 4 à 6 heures de marche de leur voisin, à l'exception de Nâ'iṭ et Shibâm al-Ghirâs (8h30). Au sein de ces confédérations toutefois, l'attraction du centre n'est que politique et sa régularité ne semble pas être le reflet d'une optimisation de l'exploitation d'un terroir comme nous l'avons observé dans les Basses-Terres. Rappelons par ailleurs que les étendues qui séparent ces sites sont souvent des plateaux caillouteux ou des dalles rocheuses faiblement exploitables (Figs 5, 7 & 8). Aucun phénomène d'attraction économique n'a été décelé sur les sites placés sous l'influence politique de ces sièges de *qayl*-s ; l'attraction religieuse est le fait de sanctuaires isolés sur des sommets. Les tribus regroupées au sein de ces confédérations portent le nom de la ville ou de la bourgade dans laquelle elles résident principalement ; ces établissements ont parfois une superficie équivalente voire supérieure à celle du siège du *qayl*. Pour n'en citer que quelques-unes : Kâniṭ, Şirwâḥ-Arḥab, al-Ḥuqqa et Quṭra dans la confédération de Sam'y ; Khamir et al-Khadara dans la confédération de Bakîl.

Les villes autant que les tribus qui y résident sont territorialement autonomes, elles assurent leur subsistance par le développement de cultures mises en place et irriguées à l'échelle locale. Certes, elles se fédèrent au sein d'alliances tribales et se reconnaissent dans le culte d'une même divinité (Almaqah dans la confédération de Bakîl, Ta'lab dans la

¹⁵⁵⁵ Ch. Edens & T. J. Wilkinson, 1998, p. 100.

¹⁵⁵⁶ Nâ'iṭ (fraction Ḥāshid de la confédération Sam'y) ; Shibâm al-Ghirâs (fraction dhû-Hagar de la confédération Sam'y) ; Ḥâz (fraction Ḥamlân de la confédération Sam'y) ; Rayda (fraction dhû-Raydat de la confédération Bakîl) ; Shibâm-Kawkabân (fraction dhû-Shibâm de la confédération Bakîl) ; 'Amrân (fraction dhû-'Amrân de la confédération Bakîl) ; Şan'a, Ḍahr ou Ḍula' (confédération de Ma'dhin) ; Tana'im (tribu Tana'im et Tana'imat) ; Ghaymân (tribu Ghaymân) ; Na'd (fraction Sumhuram de la confédération Dhamâry) ; an-Nakhla al-Ḥamrâ' (fraction Qasham de la confédération Dhamâry).

confédération de Sam'y) autant que dans l'autorité d'un *qayl*. Mais ces villes restent globalement le centre de petites communautés de terroirs, dont les éventuels relais (fermes, hameaux, villages) permettant d'optimiser le rendement de la production agricole ne sont pas connus.

Sur les Hautes-Terres centrales (Qâ' Jahrân, al-Hadâ') et méridionales (région d'al-Baydâ', de Zafâr, de Muha'mir), le territoire des villes est géré différemment. Les centres politiques sont beaucoup plus espacés, 18 à 20 h de marche en moyenne (Fig. 106) ; l'intervention du pouvoir dans le développement et l'entretien du terroir est différente. Nous avons déjà évoqué le développement de systèmes hydrauliques à l'échelle de la totalité du wâdi sur des dénivelés de plus de 200 m dans la région de Zafâr, la réalisation de grands barrages dans les régions de Dhamâr, al-Mi'sâl, Ḥaṣî¹⁵⁵⁷. Dans de telles configurations, ce sont le souverain ḥimyarite ou les *qayl*-s qui assurent la mise en place de ces infrastructures, renforçant la dépendance des populations envers ce pouvoir central. À l'image de la structure du pouvoir, les villes sont hiérarchisées selon un système pyramidal :

1 - la capitale du souverain ḥimyarite : Zafâr.

2 - les sièges de *qayl*-s : Ḥaṣî, al-Mi'sâl, Baynûn, Dâf (peut-être le siège des *qayl*-s de la tribu Muha'nif), Maṣna'at Mâriya (peut-être le siège des *qayl*-s de la tribu Muhaqri'), as-Sawâ.

3 - Un ensemble de villes entourées de villages, d'une autonomie toute relative si l'on considère la dépendance que créent les *qayl*-s et le souverain par l'aménagement et l'entretien de grands systèmes d'irrigation : Qâniya dans la région d'al-Mi'sâl ; jabal al-'Awd au sud de Zafâr ; al-Adhla et Nu'ân dans la région de Maṣna'at Mâriya ; Kharibat al-Ahjur et al-Hatma dans la région de Baynûn ; al-Miqta au sud de Dâf ; am-'Âdiyya au sud de Ḥaṣî ; etc.).

*

* *

Cette analyse du territoire urbain, organisé en sphères concentriques, nous a progressivement amené à formuler certaines hypothèses de modélisation de leur formation en considérant le contexte économique et politique. On distingue les villes établies au débouché des vallées, sièges d'une tribu ou d'un regroupement de tribus. En amont de celle-ci, des villages et bourgades satellites ponctuent un terroir afin d'optimiser la mise à profit d'écoulements soudains.

Sur les Hautes-Terres, les terroirs ne demandent pas un investissement à l'échelle de ce que l'on a pu observer dans les vallées. Les terrasses récupèrent les écoulements de pente et les précipitations, n'engendrant pas les situations conflictuelles qui ont pu opposer les

¹⁵⁵⁷ Cf. chap. « al-Mi'sâl (W'ln, Wa'lân), centre tribal des Hautes-Terres ḥimyarites » ; « Croissance urbaine au sein d'ensembles politiques intégrés ».

communautés des vallées de l'amont vers l'aval. Les établissements quadrillent les plateaux, entourés de petits villages qui forment des relais dans les terres agricoles et en permettent l'extension progressive. Sur les Hautes-Terres centrales et méridionales toutefois, la mise en place d'un système politique fort et centralisé, s'abstrayant d'anciennes solidarités au profit d'un système d'allégeance au souverain et développant des systèmes hydrauliques concertés et imposants, entraîne la formation d'une hiérarchie de villes. La carte de la hiérarchie des sites d'habitat des Hautes-Terres au III^e s. ap. J.-C. reflète cette différence entre un ensemble de villes et bourgades assez homogène sur les Hautes-Terres septentrionales, contrastant avec une hiérarchie plus prononcée sur les Hautes-Terres centrales et méridionales (Fig. 101 d). Des villes ne contrôlant qu'un territoire agricole sont regroupées sous l'influence d'une capitale provinciale où siège le *qayl* ; cette dernière est autant au centre d'un territoire agricole que politique ; dominée, au sommet de la pyramide par la ville de Zafâr. Le siège politique y gère la totalité d'un royaume aux limites définies ; nous sommes alors en droit d'évoquer une formation étatique en Arabie du Sud (cf. *infra*).

Ces territorialités aux formes variables font apparaître en filigrane l'évolution de l'armature urbaine sudarabique. Nous en avons vu le point de départ : une série de réseaux de sites formant des cellules juxtaposées – que nous ne pouvons qualifier de réseaux urbains du fait de la présence d'une ville (souvent unique) – enfermés dans une vallée et gérés à l'échelle de la tribu ; nous avons mentionné le point d'arrivée : un réseau centralisé à l'échelle des Hautes-Terres méridionales au III^e s., à l'échelle de l'Arabie du Sud par la suite. C'est sur cette évolution des réseaux urbains que nous aimerions terminer, tentant de mettre en lumière les transformations de l'armature urbaine replacée dans un contexte historique et social en constante évolution.

2 - ANALYSE SPATIALE À L'ÉCHELLE RÉGIONALE : DE LA PLURALITÉ DES RÉSEAUX À LA CENTRALISATION

Les monographies et l'étude des fonctions urbaines nous ont permis de mettre en évidence des pôles au sein desquels l'accumulation fonctionnelle évolue au gré des transformations des grands ensembles politiques. Il s'agit désormais de synthétiser l'ensemble des dynamiques (politiques, économiques, religieuses, identitaires ou territoriales) qui affectent le réseau urbain en Arabie du Sud. Cette reconstruction à l'échelle régionale formera l'aboutissement de notre réflexion.

M. Rochefort pose deux conditions à la définition d'un réseau urbain¹⁵⁵⁸ : il faut que « les villes de l'espace considéré soient hiérarchisées entre elles et interdépendantes ». Dans la partie précédente, nous avons insisté sur la distribution et l'organisation de réseaux d'habitat, souvent isolés par le relief. L'émergence des hiérarchies y a également été évoquée.

¹⁵⁵⁸ M. Rochefort, 1999.

Il s'agit maintenant d'observer les rapports d'interdépendance qui modèlent le réseau urbain. Les pôles urbains, regroupés par période, cartographiés et commentés à la lumière des données archéologiques et des événements historiques, nous permettent d'aborder les grandes tendances de l'évolution de ce réseau et de son armature en Arabie du Sud de manière diachronique. Cette analyse diachronique se divise en quatre phases :

1 - une phase formative (XII^e-VIII^e s. av. J.-C.), durant laquelle se développent les premières composantes d'un urbanisme sudarabique ;

2 - le développement d'une pluralité de réseaux, chacun centré sur un seul pôle urbain (VII^e-I^{er} s. av. J.-C.) ;

3 - la transition vers trois grands réseaux bipolaires (I^{er} s.-déb. IV^e s.) ;

4 - la centralisation au sein d'un unique réseau urbain (IV^e s.-VI^e s.).

a - La phase formative (XII^e-VIII^e s. av. J.-C.)

Cette période marque la fin d'une longue évolution des stratégies de subsistance liée aux changements environnementaux. L'aridification est marquée, dans un premier temps, par une baisse importante des précipitations (au IV^e millénaire av. J.-C., peut-être un peu plus tard sur les Hautes-Terres) et dans un second temps, vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., par le tarissement d'écoulements et de sources pérennes. Ces tarissements ont été signalés en Tihâma, sur les Hautes-Terres, dans le wâdî Bayḥân, dans la région du jabal Balaq, dans le Ḥaḍramawt, etc. La mise en place de premiers systèmes d'irrigation se fait aux III^e et II^e millénaire av. J.-C. au bénéfice d'écoulements plus cléments qu'aux périodes antérieures, tantôt pérennes, tantôt le fait de crues moins brutales car ralenties par une couverture sédimentaire encore importante sur les Hautes-Terres. Durant la seconde moitié du II^e millénaire, les modes d'exploitation du terroir autour d'un système hydraulique commun amènent les premiers réseaux de sites à se structurer dans des entités territoriales enclavées. Ce morcellement que le relief impose entraîne la mise en place de nombreux réseaux à petite échelle, n'entretenant entre eux que des rapports limités. Les vallées comportent un chapelet de sites d'habitat, l'un d'entre eux faisant office de place centrale et concentrant les principales fonctions nécessaires à la communauté. Les interactions croissantes entre ces différents réseaux indépendants les uns des autres, structurés le long d'un cours d'eau, aboutissent à la mise en place de quatre catégories de réseaux urbains (Fig. 107) :

- un réseau épars dans la Tihâma ;
- un réseau dense et faiblement polarisé sur les Hautes-Terres ;
- un réseau urbain de cohésion indéterminée, résultant de la somme de réseaux de sites unipolaires mis en place dans les vallées alluviales ;
- un réseau dense et multipolaire dans le Jawf.

Dans la Tihâma un site urbain unique cumule les fonctions administratives, économiques et religieuses : Şabir. D'autres sites implantés le long de la plaine côtière, depuis la région de 'Adan jusqu'à la frontière saoudienne, partagent une culture commune avec Şabir (Sihî, al-Midamman, Ma'layba, etc.) et attestent des échanges à l'échelle régionale entre des communautés de terroir tirant leur subsistance de la mer autant que de l'agriculture. Cette culture est essentiellement tournée vers la mer Rouge et ne présente que de très rares traces de contacts avec l'intérieur de l'Arabie du Sud. Le relief est probablement déterminant dans cette coupure. Un unique tesson de céramique attestée à Raybûn a été trouvé à Şabir et deux tessons caractéristiques des assemblages de Şabir ont été trouvés l'un à Ma'rib, l'autre à Hajar Yahirr¹⁵⁵⁹. Peut-être peuvent-ils être associés à l'établissement de premiers contacts à partir du VIII^e s. av. J.-C., qu'atteste également un fragment de pilier trouvé à al-Midamman et décoré de motifs typiques des temples dits des Banât 'Âd, dans le Jawf¹⁵⁶⁰.

Le site de Şabir émerge de la conjonction de deux facteurs : la présence d'écoulements réguliers, qui permettent le développement des cultures, et la proximité de la mer qui autorise des échanges avec l'Afrique orientale (obsidienne, céramique, etc.). Cet emplacement favorable fait de ce site un centre urbain ; il se distingue des sites voisins par son importance. Il est toutefois difficile d'affirmer qu'il polarise alors l'activité régionale. Nous n'avons pas la preuve d'une production céramique qui serait exclusivement diffusée depuis Şabir dans toute la Tihâma, ni la preuve d'une polarité religieuse ou politique autre qu'à l'échelle de la région de Lahj.

Sur les Hautes-Terres, les reconnaissances de terrain suggèrent une région densément occupée dès l'âge du bronze avec un déplacement progressif des sites vers le centre de la plaine. Bien que les lieux d'implantation se modifient vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., la continuité du peuplement y a été mise en évidence¹⁵⁶¹. Des premiers axes d'échanges ont été envisagés entre ces sites¹⁵⁶². Les contacts avec les régions de la Tihâma et des Basses-Terres centrales n'ont pas pu être mis en évidence par l'étude de la céramique ; ils semblent limités. On peut se demander si des matériaux, tels que l'obsidienne, étaient échangés de proche en proche par les axes privilégiés que forment les wâdis entre les Hautes-Terres et les régions voisines.

Enfin, dans les principales vallées alluviales débouchant sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn, la carte de l'armature urbaine à la période protohistorique (Fig. 107) et plus encore celle du VIII^e s. (Fig. 108), révèle une systématisation du développement d'une bourgade ou d'une ville unique contrôlant l'embouchure du wâdî. Ces établissements, nous

¹⁵⁵⁹ B. Vogt & A. V. Sedov, 1998, p. 266-267.

¹⁵⁶⁰ E. Keall, 2004, p. 53.

¹⁵⁶¹ Cf. chap. « Continuité et densité du peuplement » dans « La région des Hautes-Terres ».

¹⁵⁶² T. J. Wilkinson & Ch. Edens, 1999, p. 31.

l'avons vu, sont à la tête d'une communauté de terroir s'étirant vers l'amont. À l'embouchure du wâdî, la ville ou la bourgade principale se raccorde aisément aux voies de communications majeures en bordure du désert. Dans le Ḥaḍramawt, les premières villes apparaissent au débouché des wâdîs tributaires, se raccordant également à l'axe de communication majeur que constitue le wâdî principal. Dans le Jawf, l'évolution du réseau dense des villes est principalement connue par les sources épigraphiques ; au VIII^e s., il apparaît sous une forme déjà achevée qui plonge ses racines dans les périodes antérieures. Si la carte de l'armature urbaine à la période proto-sudarabique ne les représente pas (Fig. 107), ceci est lié aux lacunes documentaires, non à un véritable *vacuum*. La multiplication de sites d'importance dans le Jawf est à relier aux possibilités agricoles qu'offre la grande plaine alluviale. Ceci n'explique pas, nous l'avons signalé, les règles adoptées dans la gestion de l'eau et des conflits qui peuvent en découler entre les différentes communautés.

La continuité de l'occupation entre âge du bronze et âge du fer est manifeste. Quelques sites disparaissent au profit de l'apparition de nouveaux centres. Globalement, la majorité des villes et bourgades qui se développent aux VIII^e et VII^e s. av. J.-C. est le produit d'une lente évolution liée à la construction d'un terroir, construction déjà largement évoquée. La continuité culturelle se lit également dans la permanence de lieux sacrés¹⁵⁶³ ou dans l'architecture religieuse¹⁵⁶⁴. Nous ne pouvons néanmoins nier l'évolution technologique et les changements culturels qui se produisent au cours de cette phase de transition (XII^e s.-VIII^e s. av. J.-C.) : les assemblages céramiques des Hautes-Terres et de la Tihâma, que l'on rencontre jusqu'au début du I^{er} millénaire av. J.-C., sont remplacés par des productions différentes. Dans le Ḥaḍramawt, une tradition céramique se développe entre les XIII^e et le VIII^e s. avant de laisser la place à des assemblages différents. Dans la région des wâdîs Bayḥân et Markha, de nouveaux systèmes défensifs se développent (rempart à casemates, structures juxtaposées) et un nouveau type céramique apparaît (coupes et bols à engobe rouge ou brun lissé et grands pots ovoïdes)¹⁵⁶⁵. Enfin, et ce n'est pas la moindre des nouveautés, l'écriture alphabétique est progressivement développée en Arabie du Sud à partir de la fin du II^e millénaire av. J.-C. L'hypothèse de mouvements de population - migration massive ou de proche en proche - ou de transferts de technologie est vraisemblable, les arguments manquent encore.

Quoi qu'il en soit, à la fin de la période proto-sudarabique, de petits réseaux de sites se développent dans les différentes régions sudarabiques. En Tihâma, le long de wâdîs transversaux, des interactions sont attestées par une culture matérielle commune. Les

¹⁵⁶³ Certains sites mégalithiques deviennent l'emplacement de temples en Tihâma (ex. : al-Midamman).

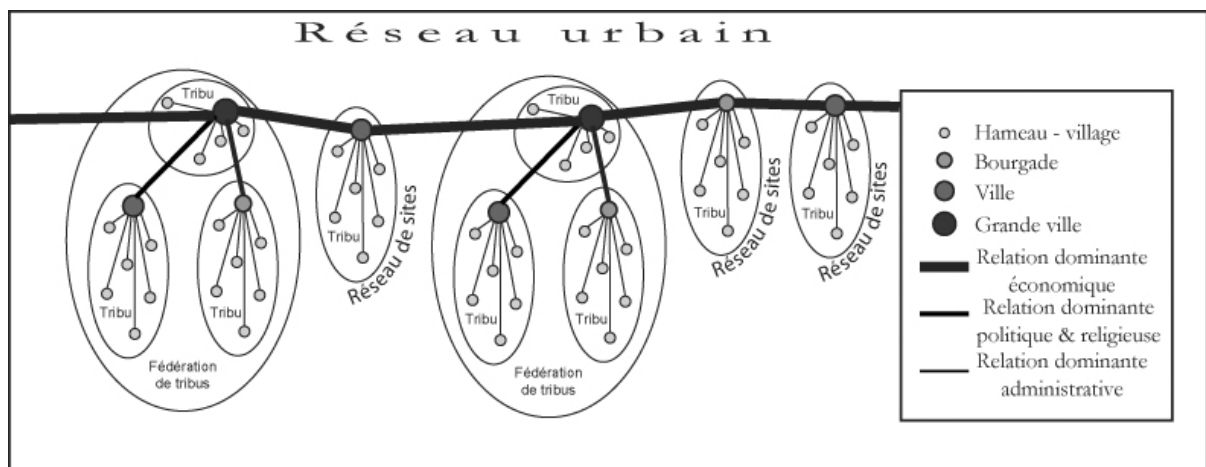
¹⁵⁶⁴ Dans les environs de Ma'rib, nous avons évoqué la continuité entre les temples à enclos du jabal Balaq et les grands temples *extra-muros* de l'oasis (voir sur ce point J. Schmidt, 1988 b, p. 152.)

¹⁵⁶⁵ J.-F. Breton & al. (éds), 1998, p. 162.

rapports d'interdépendance ne sont toutefois pas clairement établis entre les sites ; ces derniers s'apparentent tout au plus à de grosses bourgades. Il semble difficile d'évoquer la présence d'un véritable réseau urbain côtier. Sur les Hautes-Terres, des communautés de terroir ne laissent pas non plus transparaître de véritables rapports d'interdépendance. Les interactions, bien que peu connues, se limitent à des échanges à l'échelle locale. Les parallèles céramiques entre Hautes-Terres et Basses-Terres les plus anciens que l'on ait mentionnés sont ceux de Madīnat al-Ahjur avec Hajar Ibn Ḥumayd dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.

Dans les Basses-Terres en revanche, un véritable réseau urbain prend forme. Localement, il se structure à l'échelle de la vallée : une bourgade ou une ville contrôle un réseau de sites formé de villages et hameaux satellites placés sous l'autorité de ce centre fonctionnel et géré depuis ce dernier. Ces bourgades apparaissent dans tous les wādīs du pourtour du jabal an-Nisīyīn, sur le cours moyen ou au débouché des principaux affluents du Ḥaḍramawt, au débouché des wādīs qui bordent la frange sud-ouest du Ramlat as-Sab'atayn et dans le Jawf. À l'échelle régionale apparaissent des premiers pôles attractifs religieux et/ou politiques : as-Sawdā', l'antique Nashshān, avec le temple fédérateur d'Aranyada' ; Ma'rib, siège du souverain sabéen et centre – non exclusif¹⁵⁶⁶ – du culte d'Almaqah ; Hajar Yahirr, siège du souverain awṣānite et du sanctuaire fédérateur. À l'échelle supra-régionale, tous ces réseaux locaux et régionaux sont raccordés entre eux par le réseau commercial des aromates qui se développe à cette période. Ces rapports économiques sont le liant entre les réseaux de sites ; ils stimulent la formation d'interdépendances à grande échelle.

Cette structure urbaine répétitive prend la forme schématique suivante :



¹⁵⁶⁶ D'autres temples majeurs consacrés à cette divinité ont une envergure régionale : jabal al-Lawdh dans le Jawf, Ṣirwāḥ-Khawlān, al-Masājīd.

b - VII^e-I^{er} s. av. J.-C. : pérennisation d'un réseau linéaire

Durant le premier millénaire av. J.-C., un développement inégal des réseaux de sites caractérise les différentes régions d'Arabie du Sud (Figs 108-109) :

- de petits réseaux d'habitat s'organisent autour des wâdis en Tihâma ;
- des communautés de terroir centralisées autour d'un pôle administratif se développent sur les Hautes-Terres septentrionales au moins ;
- le seul véritable réseau urbain qui laisse entrevoir des interdépendances et des échelles de hiérarchie est implanté dans les Basses-Terres intérieures.

Ce dernier présente une forme répétitive que l'on schématise aisément et qui se pérennise autour d'un élément unificateur et déterminant, le commerce caravanier. Ce dernier donne au réseau sa forme « linéaire » (cf. schéma *supra*).

Comment interpréter ces différences régionales si ce n'est par un décloisonnement économique, un investissement dans l'aménagement du terroir important et une intensité des flux de relations à l'intérieur du pays par opposition aux régions côtières et aux plateaux¹⁵⁶⁷ ? À l'instar de B. Lepetit, nous pourrions opposer la juxtaposition de cellules – que nous avons nommées « réseaux de sites » – d'un côté (Hautes-Terres, Tihâma), à une intégration des mêmes cellules dans un système économique à échelle supra-régionale de l'autre. Les bénéfices que procure ce système économique n'affectent que le centre dominant de chacune de ces cellules. Néanmoins, la gestion centralisée de l'irrigation d'une vallée par l'élite de la tribu et le système de redistribution qui s'instaure avec la prise en charge du financement des structures hydrauliques par cette même élite – que ce soit dans le cadre d'une gestion par le temple ou par le palais – permet à l'ensemble de la population de bénéficier de la manne. Différentes alliances sont conclues entre tribus, peut-être en partie pour réguler et encadrer ces échanges. C'est d'abord l'établissement d'unions politico-religieuses, telles que le « pacte d'union » sabéen ou la « fraternité de Saba' et Sam'y » à l'époque des *mukarrib*-s sabéens¹⁵⁶⁸. Ce sont ensuite des alliances commerciales entre Ma'in, Qatabân et Ḥaḍramawt évoquées à travers la présence de comptoirs

¹⁵⁶⁷ L'analyse d'une telle dichotomie a été formulée par B. Lepetit (1996, p. 28) au sujet de la France des années 1830 : « Au nord, l'unification de l'espace économique, l'intensité des liaisons interurbaines, la réceptivité des sociétés citadines caractérise un fonctionnement du système urbain en réseau. Au sud, la persistance d'un cloisonnement économique, le retard à innover, la moindre intensité des flux de relation, le repli plus important des sociétés urbaines sur elles-mêmes désignent un fonctionnement du système urbain en armature qui juxtapose des cellules ».

¹⁵⁶⁸ L'hypothèse d'une fonction régulatrice du « pacte d'union » sabéen a été envisagée par Ch. Robin (1997 d, p. 52-53) : « Il reste une certitude : le pacte d'union et le *mukarrib* sont attestés tant que le commerce caravanier est intense ; ils disparaissent quand celui-ci est relayé par le transport maritime. Nous avons vu par ailleurs que le *mukarrib* semble une institution commune à l'ensemble de l'Arabie méridionale. Il est donc vraisemblable que le *mukarrib* et le pacte d'union contribuent à l'élaboration et à l'application de règles qui mettent le commerce caravanier à l'abri des conflits, mais nous sommes là dans le champ de l'hypothèse ».

commerciaux minéens dans ces deux royaumes ainsi que la réalisation de constructions à Ma'īn par un souverain qatabânite et par un souverain ḥaḍrami¹⁵⁶⁹.

L'organisation de ce réseau urbain de l'intérieur des terres suit un schéma régulier, toutefois, une remise en contexte historique montre quelques évolutions ponctuelles. Le VII^e s. av. J.-C. marque un tournant, avec la politique d'expansion sabéenne. Celle-ci a deux conséquences :

- la modification de l'armature urbaine dans le Jawf et dans la région de Qatabân et Awsân. Les figures 109 et 110 montrent un déplacement du pôle d'attraction politico-religieux d'as-Sawdâ' à Ma'īn dans le premier cas, du débouché du wâdî Markha à celui du wâdî Bayḥân dans le second.
- l'accroissement des contacts avec des régions jusqu'ici à l'écart des activités des Basses-Terres : nous avons évoqué la fraternité de Saba' et Sam'y mentionnée dans les inscriptions d'Itwa et du jabal Riyâm (Figs 92-93) ; ce sont également la présence d'une stèle inscrite à frise d'ibex à Madīnat al-Ahjur, la présence d'un temple sabéen à al-Hâmid, la présence de populations sabéennes en Éthiopie, etc.

Au cours des sept siècles qui suivent, les communautés du Ḥaḍramawt oriental se regroupent au sein de bourgades et villes implantées à intervalles réguliers et exploitant les affluents de la vallée principale. Les sites urbains y ont des dimensions modestes, un potentiel agricole limité – et donc une démographie limitée. Aucun de ces centres ne domine réellement ses voisins. Ils forment ainsi, tout comme en Tihâma, un ensemble de cellules juxtaposées, en relation les unes avec les autres toutefois par l'axe de circulation qu'offre la vallée du Ḥaḍramawt. À ce titre, ils s'intègrent à l'extrémité du réseau urbain des Basses-Terres intérieures. Sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn, le système qui émerge au début du I^{er} millénaire av. J.-C. se pérennise et se cristallise, sept siècles durant, autour d'une série de villes et bourgades établies au débouché des wâdîs : Shabwa au débouché du wâdî 'Irmâ, al-Bina' et Hajar al-Barîra au débouché du wâdî Jirdân, Hajar Kuḥlân au débouché du wâdî Bayḥân, Hajar ar-Rayḥânî au débouché du wâdî al-Jûba, Ma'rib au débouché du wâdî Dhana puis le Jawf avec les trois royaumes de Kaminahû, Haram et Ma'īn, le plus important.

Dans les Basses-Terres, certaines villes implantées loin en aval des wâdîs, en bordure du désert, disparaissent : Kharibat Sa'ûd et al-Asâḥil sur le wâdî Raghwân, Jidfir Ibn Munaykhir sur le wâdî al-Qudayr, Inabba' en aval du wâdî al-Jawf. Parallèlement, d'autres villes, sortant du cadre relativement figé du modèle que nous avons établi précédemment, apparaissent ou se développent en tant que centres urbains. Ce sont Hajar Ṭâlib, en amont du wâdî Markha, Ḥinû az-Zurayr sur le cours moyen du wâdî Ḥarîb, Ṣirwâḥ-Khawlân. Les disparitions des premières villes peuvent s'expliquer par un recul progressif du front de crue,

¹⁵⁶⁹ Ces accords devaient s'apparenter aux *ilaf*, les accords passés par les Qusayy au VII^e s. avec les tribus et villes de l'ouest de la péninsule Arabique afin de garantir aux caravanes de La Mecque un passage sécurisé (sur ce sujet : J. B. Simonsen, 2000).

si l'on considère leur implantation en aval. Une autre hypothèse pourrait être une instabilité croissante ou ponctuelle des franges désertiques. Peut-être que le développement d'une piste caravanière à l'abri de ces marges, dans des vallées enclavées rendues accessibles par un système de passes aménagées, doit être rapporté à ces mêmes instabilités. Ces nouvelles voies de passage permettent le développement de Hajar Ṭālib, Hajar Ibn Ḥumayd et Ḥinû az-Zurayr, peut-être la croissance de Hajar ar-Rayḥānî et celle de Ṣirwāḥ, dont la carrière d'albâtre est un atout majeur.

Sur les Hautes-Terres, la hiérarchie des sites reste méconnue. La présence des royaumes de Ma'dhin et Sam'y est attestée. De l'armature urbaine de cette région, seul le site de Ḥadaqān, centre politique régional, nous est connu. Les rares bourgades et villes établies sur les plateaux ou en amont des wādîs présentent quelques parallèles culturels avec les Basses-Terres intérieures durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Les rapports existent mais leur nature demeure largement indéterminée.

Au sein du réseau urbain, un équilibre précaire d'échanges réciproques s'instaure. Cette précarité s'exprime à deux niveaux. D'une part, elle est présente dans les rapports de redistribution au sein de la population sédentaire. La communauté peut être mise à mal par une succession de mauvaises récoltes liées à de faibles crues ou à une déstabilisation du pouvoir tribal, détenteur des instruments de gestion du système agricole. D'autre part, la précarité est présente dans les rapports entre populations sédentaires et nomades. Les pressions environnementales ou humaines qui peuvent s'exercer sur ces populations nomades les incitent à se rapprocher des espaces sédentaires aménagés. Ce phénomène s'observe largement durant le dernier quart du I^{er} millénaire av. J.-C. dans le Jawf¹⁵⁷⁰. Des populations arabes deviennent dominantes sur les sites de Haram et Kamna à partir du II^e s. av. J.-C.

C'est cette précarité de l'équilibre du système qui conduit au déclin du réseau urbain des Basses-Terres. Il est difficile de préciser si ce sont les pénétrations de tribus arabes et l'expédition romaine d'Ælius Gallus qui affaiblissent les cités du Sud-Ouest du Ramlat as-Sab'atayn et déstabilisent un système social qui n'est plus en mesure d'assurer la gestion de l'irrigation, ou si, à l'inverse, c'est un engorgement des systèmes hydrauliques et une hausse trop importante de l'épaisseur des sédiments qui empêche d'assurer la subsistance des populations sédentaires et les fragilisent face aux intrusions. L'étude de l'évolution des implantations du Jawf (Fig. 34) nous a amené à formuler l'hypothèse d'un recul progressif du front de crue se reflétant par le déclin du poids hiérarchique et la

¹⁵⁷⁰ Sur la pénétration des populations nomades dans les wādîs Najrân et al-Jawf : R. Tardy, 1999, p. 41 ; sur la pénétration arabe dans le Jawf : Ch. Robin, 1991 c ; Gh. Gnoli, 1993, p. 63-65 ; sur une pénétration arabe dans les wādîs Bayḥân et Markha : J.-F. Breton & al. (éds), 1998, p. 163, 206.

disparition des sites de l'aval vers l'amont¹⁵⁷¹. Le recul du front de crue peut trouver une explication à travers trois phénomènes :

- l'accumulation des sédiments dans la plaine absorbe une partie de plus en plus importante de la crue ;
- le développement des communautés agricoles et des cultures en terrasses sur les Hautes-Terres au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. détourne des quantités d'eau de plus en plus élevées en amont du système ;
- des microvariations climatiques ne peuvent être écartées.

Dans une telle configuration, les cités fragilisées déclinent sous l'effet du moindre évènement violent (incendie, assaut militaire).

À la même période, les villes qatabânites souffrent de la pression des royaumes voisins, d'une possible diminution des écoulements pour les raisons évoquées précédemment, d'une division du royaume et de l'accroissement des échanges maritimes au détriment d'une piste caravanière dont l'exploitation conditionnait jusque-là la richesse des cités.

Ainsi, sur le pourtour du Ramlat as-Sab'atayn, la perte d'une source de richesse et la déstabilisation politique ne permettent plus l'entretien des périmètres irrigués, à quelques exceptions près (région de Shabwa, alentours de Hajar Ibn Ḥumayd, Ma'rib, cours moyen du Jawf). La fragilisation des royaumes provoque la sécession de tribus qatabânites, notamment sur les Hauts-Plateaux, qui se fédèrent dans un nouvel ensemble politique appelé à devenir le royaume de Ḥimyar. La remise en pratique des cultes antérieurs à la domination minéenne dans le Jawf aux II^e-I^{er} s. av. J.-C., la reprise du culte sabéen dans le sanctuaire du jabal al-Lawdh, la réapparition des anciennes entités politiques (Awsân, Nashshân, Nashq...) sont autant de brefs phénomènes de renaissance témoignant d'une résistance culturelle face aux transformations qui s'opèrent, entraînant lentement les villes de l'intérieur du pays vers une fin certaine.

c - Les trois réseaux bipolaires (I^{er}-III^e s.)

Dans ce contexte, une nouvelle configuration territoriale se dessine. Confrontée aux pressions environnementales, la plupart des petites entités politiques disparaissent. Les royaumes du Jawf s'éteignent au I^{er} s. av. J.-C. Les royaumes d'Awsân et de Qatabân, qui se cantonnent, aux deux premiers siècles, aux wâdis Markha pour Awsân, Bayḥân et Ḥarîb pour Qatabân, disparaissent définitivement au II^e s. Ne se maintiennent que les trois royaumes du Ḥaḍramawt, de Saba' et de Ḥimyar, au prix, pour les deux premiers, de transformations importantes (Fig. 110).

¹⁵⁷¹ Cf. chap. « Résilience d'une structure urbaine » in « La région du Jawf ».

Dans le Ḥaḍramawt, la disparition de la plupart des villes du wādî Masîla et de ses affluents (Makaynûn, Raybûn, Hajar, Ḥurayḍa, Mashgha, az-Zâlîf, etc.) est compensée par l'ouverture sur la mer (fondation de Bi'r 'Alî et de la colonie de Khawr Rûrî), par la remise en état des fortifications de Naqb al-Hajar, par l'apparition de petits sites agricoles dans le cours occidental du wādî Ḥaḍramawt (al-Ghuraf, al-Hâwî à proximité de Makaynûn, 'Uqrân, Raṭghat et Maryamat). La disparition des anciennes villes et bourgades du Ḥaḍramawt découle de trois facteurs : l'alluvionnement rapide des structures hydrauliques (cf. « Makaynûn »), des troubles armés (cf. « Raybûn ») et le possible déclin d'une piste caravanière passant dans la vallée, déclin consécutif au développement du trafic maritime. Le réseau n'est plus structuré sous la forme d'un chapelet de petits sites plurifonctionnels ponctuant le cours du wādî Ḥaḍramawt et par la polarité unique et toute relative, à son extrémité occidentale, de Shabwa, mais il apparaît désormais sous une forme bipolaire : Shabwa, capitale politique et centre religieux, associée à Bi'r 'Alî, centre économique où transitent les aromates et d'où proviennent denrées et objets de luxe. L'évolution majeure, qu'illustre la carte en figure 110, est l'intégration croissante du royaume. Le pouvoir politique s'exerce depuis Shabwa sur les sites portuaires ou sur Naqb al-Hajar ; des sites marginaux tels que Hajar am-Dhaybiyya sont intégrés aux circuits de circulation monétaire du Ḥaḍramawt ; l'attraction du sanctuaire de Sayîn dhû-Alîm s'exerce sur les populations de l'intérieur du wādî (RF-Alîm 1). Si au début du I^{er} s., le trafic maritime semble encore se pratiquer par cabotage, il est remplacé par des déplacements au long cours durant les périodes suivantes (Figs 110-111).

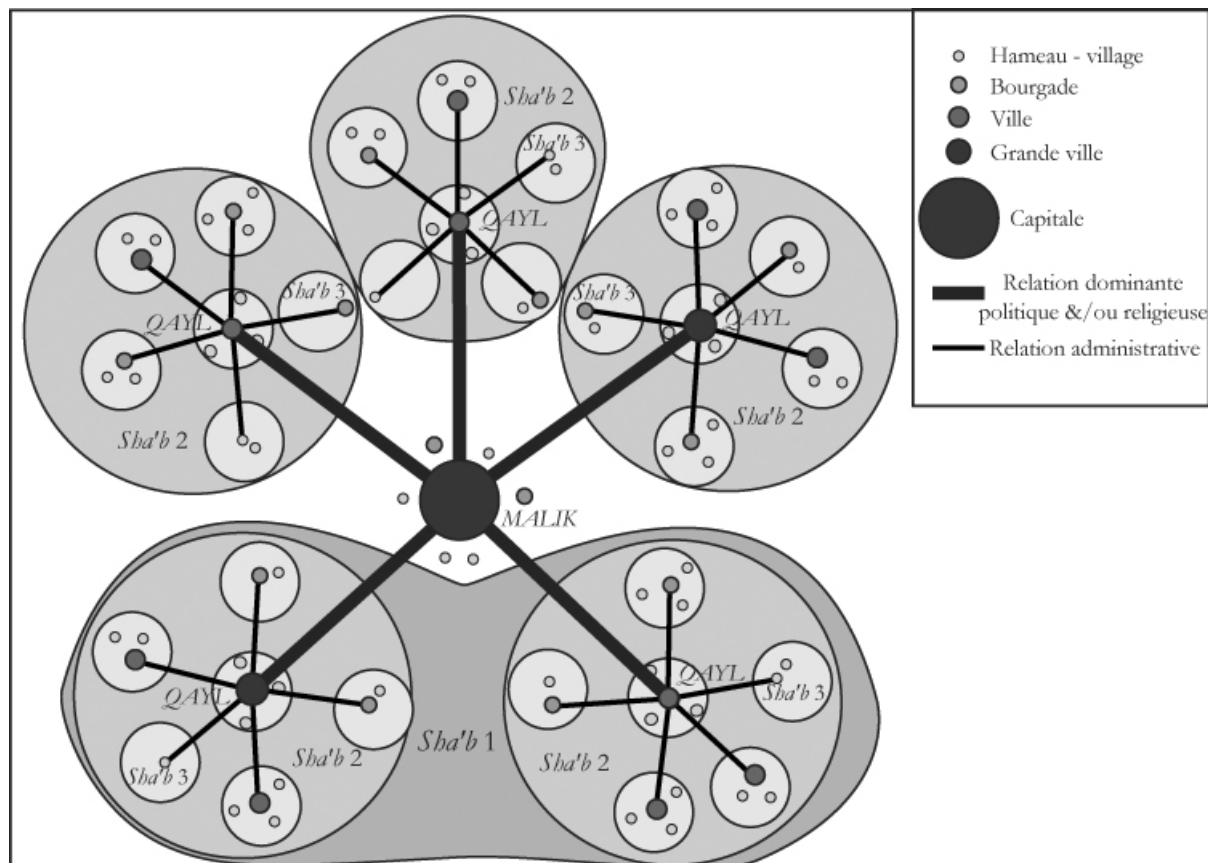
Le royaume de Saba' se restructure en développant un système politique ouvert sur les Hautes-Terres. La tribu de Sam'y, auparavant royaume indépendant, est scindée en trois fractions de tribu ; ses *qayl*-s font allégeance au souverain sabéen. L'institution du *qayl* se développe, chaque grande tribu ayant à sa tête cet intermédiaire du pouvoir royal. Ainsi apparaissent une multitude de centres administratifs et politiques dans les villes des plateaux de la région de 'Amrân et Şan'a', sous la tutelle de Ma'rib d'abord, puis du binôme formé par Ma'rib et Şan'a' (Fig. 111), l'une capitale traditionnelle, source de légitimité du pouvoir royal, grenier du royaume et centre de pèlerinage de la confédération sabéenne, l'autre capitale récente, politique et religieuse (la fondation d'un temple Awwâm à proximité de Şan'a' montre la volonté de reproduire les éléments de la capitale traditionnelle). La fondation d'une capitale à Şan'a' est la conséquence du déplacement des enjeux politiques dans la région des Hautes-Terres, notamment à la suite du développement de Ḥimyar. Cette armature urbaine bipolaire prend la forme d'une fractale hiérarchisée : une série de petits sites sont concentrés autour (et sous l'autorité) d'un centre local où réside le *qayl*, ces centres étant eux-mêmes placés sous l'autorité des villes de Ma'rib et Şan'a' (cf. schéma *infra*).

Le réseau urbain du royaume ḥimyarite qui se met en place à cette période est une combinaison des deux systèmes précédents. Politiquement centralisé autour de la capitale, Zafâr, le réseau adopte la structure pyramidale de type sabéen avec une pluralité de sièges de *qayl-s* implantés sur les Hautes-Terres (Ḥaṣî, al-Mi'sâl, as-Sawâ, Baynûn, an-Nakhla al-Ḥamrâ', etc.). Néanmoins, tout comme le royaume du Ḥaḍramawt, la capitale politique fonctionne en binôme avec le centre économique du royaume, al-Makhâ, sur les bords de la mer Rouge.

Des villes de la bordure du désert, seules celles ayant un rôle dans la légitimation du pouvoir des trois royaumes existants subsistent réellement (Shabwa, Ma'rib, as-Sawdâ'). Dans le Jawf, le recul du front de crue évoqué précédemment a vraisemblablement fragilisé la stabilité des deux villes de Nashq (al-Bayḍâ') et Nashshân (as-Sawdâ'). Leur résilience, nous l'avons vu, semble avant tout résulter de l'intérêt qu'elles représentent dans le discours de légitimité du pouvoir. Elles font figure de centres traditionnels de l'aristocratie sabéenne dans cette période de recomposition tribale. Ces deux sites forment également une tête de pont face aux menaces du Ḥaḍramawt et des Arabes.

Les réseaux urbains des trois royaumes qui subsistent au III^e s. sont désormais tous structurés autour de deux pôles fonctionnels majeurs. Zafâr, capitale politique de Ḥimyar est associée à un centre économique et commercial portuaire : al-Makhâ' dans un premier temps, puis 'Adan dans un second temps, lorsque les Abyssins occupent la Tihâma. Le site du jabal al-'Awd, situé sur la route entre Zafâr et 'Adan avait probablement une fonction de relais défensif. L'attraction de Shabwa est autant due à la présence du siège du pouvoir que d'un sanctuaire fédérateur dont le pèlerinage se pratique à l'échelle du royaume. Elle fonctionne en association avec la ville portuaire de Bi'r 'Alî. Ma'rib, enfin, perpétue le schéma de fonctionnement précédent : l'ensemble du réseau est tourné vers cet unique pôle politique, économique et religieux durant deux siècles et demie (Fig. 110). À partir du milieu du III^e s., une bipolarité s'instaure avec la fondation d'un centre du pouvoir à Ṣan'a'. Cette dernière devient le pendant administratif et géostratégique de Ma'rib (Fig. 111).

Le réseau urbain des Hautes-Terres prend une forme radicalement différente de celle détaillée durant la période antérieure pour les Basses-Terres. L'armature urbaine prend la forme d'une fractale dans laquelle un pôle politique exerce son autorité sur un ensemble de pôles administratifs dans lesquels siègent des *qayl-s*, placés à la tête de constructions tribales nouvelles (*s²b* 1 et 2). Un réseau de villages et bourgades est géré depuis ces centres administratifs. Ils sont les lieux dans lesquels résident des formations tribales qui se caractérisent par une cohésion plus forte et moins artificielle (*s²b* 3). Ce schéma d'implantation se résume sous la forme suivante :



Sur le plan structural, la cellule de base de ce schéma, que nous associons au s^2b 3, trouve son origine dans un aménagement du terroir différent de ce qui a été observé dans les Basses-Terres. La communauté ne s'étire pas le long d'un wādī mais s'entoure de terrasses agricoles. Les situations conflictuelles n'émergent plus d'une domination de l'amont sur l'aval. De la même manière, la centralisation du pouvoir ne se fait pas par la concentration d'une élite dans un pôle économique, religieux, administratif voire politique. L'investissement dans les infrastructures ne requiert pas la même concertation. La fonction religieuse se concentre dans des sanctuaires de montagnes et non dans les villes.

La constitution d'un véritable réseau urbain caractérisé par une hiérarchie et une interdépendance des sites y semble tardive. Nous ne nions pas l'apparition d'une hiérarchie sociale complexe au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., qui est à l'origine de l'émergence de petites entités politiques intégrées. Cette construction est néanmoins à l'origine d'une juxtaposition des cellules plus que d'une construction d'un réseau urbain dont les interactions n'apparaissent clairement qu'au début de l'ère chrétienne.

À cette période, la multiplication des interactions est manifeste non seulement à l'échelle des Hautes-Terres mais aussi à celle de toute l'Arabie du Sud : interactions avec des agents exogènes (commerce maritime, pénétrations arabes au nord, abyssines à l'ouest, expédition romaine) ; interactions entre groupes de peuplement indigènes. Ces dernières

donnent lieu, notamment, à l'apparition d'assemblages céramiques d'un genre nouveau dans les différentes régions. Pensons à l'apparition de la céramique verdâtre dans les Basses-Terres et le Ḥaḍramawt, à la diffusion des jarres à lèvre ondulante (*Wavy Rim Bowl*)¹⁵⁷², à l'apparition et à la diffusion sur les Hautes-Terres centrales de la céramique dite *RSP* (*Red Slipped and Polished*)¹⁵⁷³. Les voies de communication se développent sur les Hautes-Terres, parallèlement à la piste caravanière en bordure du Ramlat as-Sab'atayn (Fig. 110).

De ces transformations découlent une recomposition et l'émergence de nouvelles formes de domination. Cette restructuration n'est pas héritée d'un long processus de mise en place des réseaux hydrauliques mais d'une agrégation de tribus (*s²b 3*) autour d'une autorité que cette tribu reconnaît, le *qayl*. Ce personnage trouve sa légitimité dans deux éléments :

- un système de redistribution économique, impliquant notamment l'aménagement d'infrastructures d'un nouveau genre (barrages, systèmes de diversion des eaux à l'échelle d'un bassin versant) ;
- la construction d'une identité s'appuyant sur les vestiges de la période précédente : récupération de noms de tribus recomposées dans des ensembles nouveaux (la tribu de Ṣirwāḥ, Khawlān Khāḍil et Haynān ; la tribu de Saba' Kahlān à la fin du III^e s. ; les fractions de la tribu de Sam'y, etc.) ; préservation des cultes traditionnels, etc.

De cette structure émerge le réseau urbain en fractale évoqué précédemment avec un premier degré de hiérarchie uniquement fondé sur un rapport administratif et économique (redistribution évoquée précédemment) : des villages, bourgades et villes sont centrées sur un centre urbain où siège le *qayl*. Un second degré hiérarchique s'établit entre ces centres provinciaux où siègent les *qayl*s, et la capitale du royaume où siège le roi et où se constitue progressivement une cour. Nous avons cité la présence des *qayl*s à Zafār, des *qayl*s et des *mqtwy*s à Ma'rib. Les rapports d'interdépendance entre la capitale et les sièges de *qayl*s sont politiques (palais royal) et religieux (pèlerinage d'Almaqah) dans le royaume de Saba', uniquement politiques dans le royaume de Ḥimyar.

Durant ces trois premiers siècles, la centralisation s'observe à tous les niveaux de la société. Sur le plan religieux, les anciens panthéons ont quasiment disparu au profit de cultes hénothéistes : Ta'lab dans la confédération de Sam'y, Almaqah dans le royaume sabéen¹⁵⁷⁴, Sayin dans le Ḥaḍramawt. Sur le plan politique, Shabwa, Zafār et Ma'rib concentrent les fonctions royales et les émissions monétaires. À partir du milieu du III^e s., Ṣan'ā' devient, conjointement à Ma'rib, capitale politique. Cette seconde capitale contrôle l'accès entre Hautes-Terres septentrionales et centrales, elle s'insère dans la recomposition territoriale du royaume de Saba' et permet de s'opposer plus efficacement aux pressions

¹⁵⁷² W. D. Glanzman, 2004.

¹⁵⁷³ K. Lewis, 2005, p. 138.

¹⁵⁷⁴ Ch. Robin, 1982 a, p. 26.

exercées par le royaume de Ḥimyar et les Abyssins de Tihâma¹⁵⁷⁵. Sur le plan économique enfin, la piste caravanière qui subsiste au I^{er} s. (Fig. 110) n'apparaît plus en revanche comme un axe déterminant au III^e s. La plupart des relais qui ponctuaient son parcours ont entre-temps décliné et disparu (Fig. 111). L'activité économique se polarise désormais autour des deux ports de commerce ḥaḍrami et ḥimyarite (Bi'r 'Alî et al-Makhâ, puis au III^e s., Bi'r 'Alî et 'Adan). Le passage d'une activité économique de l'intérieur des terres vers la côte, loin d'être une spécificité sudarabique, s'observe dans le royaume d'Angkor au Cambodge¹⁵⁷⁶ autant que dans l'Italie du Nord du XVI^e s. Dans cette dernière région, « ce rétrécissement des horizons économiques se traduit par une intensification de l'exploitation des campagnes »¹⁵⁷⁷. En Arabie du Sud, une telle réponse n'est pas envisageable pour des raisons déjà évoquées : la déstabilisation d'un système politique nécessaire à l'entretien des réseaux d'irrigation, engorgement des systèmes, recul des fronts de crue. La majorité des centres urbains y périssent durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Sur les Hautes-Terres, le processus de centralisation s'achève avec la mise en place d'un réseau urbain unipolaire.

d - Le réseau centralisé (IV^e-VI^e s.)

La dernière étape de l'évolution du réseau urbain est marquée par l'affaiblissement du rôle des sites portuaires et par le passage à un réseau centralisé autour de Zafâr puis de Ṣan'a' (Fig. 112). Nous avons évoqué les raisons qui ont pu provoquer le ralentissement des échanges maritimes dont témoignent l'abandon des principaux sites portuaires et la phase de déclin progressif qui caractérise les deux derniers siècles de l'occupation de Bi'r 'Alî. Ce sont d'une part les incursions abyssines et l'occupation de la Tihâma, d'autre part la baisse de la demande en aromates sur le pourtour méditerranéen¹⁵⁷⁸.

La centralisation qui s'amorce durant les siècles précédents s'accroît notamment à la suite d'une expansion territoriale dans toute l'Arabie méridionale d'abord (annexion du royaume de Saba' à la fin du III^e s. puis du Ḥaḍramawt au début du IV^e s.) puis dans une vaste partie de la péninsule Arabique. Dans une dynamique semblable à celle observée XIX^e s. dans le royaume des Âl Rashîd, la politique expansionniste devient un élément crucial en signifiant à la fois un accroissement du revenu et des surplus perçus par le groupe dirigeant.

La disparition des royaumes du Ḥaḍramawt et de Saba' ne laisse plus apparaître qu'un unique réseau urbain, qui se restructure partiellement au gré des annexions. Les modes de réappropriation des espaces sont multiples. Des infrastructures préexistantes sont

¹⁵⁷⁵ A. F. L. Beeston, 1983, p. 37.

¹⁵⁷⁶ P. Bairoch, 1985, p. 466.

¹⁵⁷⁷ M. Aymard, 2000, p. 109-110.

¹⁵⁷⁸ R. LeB. Bowen, 1958 b, p. 84-85 ; N. Groom, 1981, p. 162, 233 ; G. Salmeri, 1997, p. 539-540.

réappropriées, physiquement et idéologiquement par Ḥimyar. Le meilleur exemple en est Ma'rib dont le palais Salḥîn est investi par les souverains ḥimyarites à la suite de l'annexion définitive du royaume au III^e s. et la réappropriation, pour quelques décennies, du culte d'Almaqah.

La mainmise probable du pouvoir ḥimyarite dans le domaine économique se manifeste dans le texte de législation commerciale de Ma'rib (RÉS 3910). Avec la disparition de Saba' et du Ḥaḍramawt, les prérogatives des temples dans la perception d'une dîme ne sont plus évoquées. Les panthéons qui, jusqu'au III^e s., constituaient un élément déterminant de l'identité des populations sudarabiques, évoluent vers des formes hénothéistes. Quelques sites conservaient jusque-là une fonction religieuse (Shabwa, Ma'rib). À l'exception du début du IV^e s. et de la réappropriation idéologique du temple Awwâm de Ma'rib par les souverains ḥimyarites, plus aucun site urbain ne se présente désormais comme pôle religieux. Autre élément majeur à l'appui de cette construction d'un pouvoir centralisé : l'adoption du culte monothéiste. Ce choix fut probablement celui du pouvoir et reflèterait, par une homogénéisation des référents identitaires religieux, la volonté de maîtriser les velléités indépendantistes de population se reconnaissant une identité propre dans un panthéon autre que celui de la tribu dominante.

La configuration nouvelle du réseau urbain est également marquée, au V^e s., par une diminution du nombre de *qayls* et de gouverneurs et par l'accroissement de leur zone d'influence (Fig. 112) : les Yaz'anides à 'Abadân contrôlent le Ḥaḍramawt, les Haṣḥaḥîdes à Ḥaṣî les Hauts-Plateaux de la région d'al-Bayḍâ', les *qayls* de la tribu Tana'im, enfin, contrôlent la région de Ṣan'a'. Ainsi, les pôles religieux disparaissent, les pôles administratifs diminuent et sont centrés sur la capitale, Zafâr. Deux sites ont une fonction économique à l'échelle du royaume : Ma'rib et son vaste périmètre irrigué¹⁵⁷⁹, et Bi'r 'Alî, dont les fouilles ont toutefois révélé l'activité décroissante. Si ces deux sites peuvent avoir une fonction structurante à l'échelle régionale, ils demeurent, à l'échelle du pays, tournés vers la capitale. Cette tendance à la centralisation s'accélère au VI^e s., lorsque Abrahâ transfère la capitale de Zafâr à Ṣan'a', en y concentrant les fonctions politiques et religieuses (fondation de la cathédrale). Les *qayls* disparaissent et sont remplacés par des gouverneurs, attestés notamment à Nâ'iṭ et Bi'r 'Alî, moins impliqués dans le jeu des alliances tribales et donc probablement plus dociles. Abrahâ enfin restaure et aménage la ville de Ma'rib (construction d'une église notamment, travaux hydrauliques), dont le prestige préservé lui permet de légitimer un trône usurpé. L'armature urbaine ne comporte plus qu'un nombre limité de pôles fonctionnels, tous tournés vers le centre du pays, Ṣan'a'.

¹⁵⁷⁹ La remise en état régulière de la grande digue de Ma'rib, au-delà de l'aspect symbolique des travaux, en est une preuve.

Ainsi, au cours d'une période de trois siècles, les pôles qui constituent l'armature urbaine ne présentent plus de fonction religieuse ; les pôles politiques et administratifs sont plus rares et sont désormais le siège de gouverneurs plus que de *qayl-s*, personnages peut-être plus fidèles au souverain. Les centres économiques se limitent aux ports de 'Adan et de Bi'r 'Alî à l'activité déclinante.

Cette centralisation semble fonctionner tant que la population s'identifie à ce pouvoir fort, dont elle attend certaines infrastructures et la garantie de sa sécurité. Les conflits avec les Abyssins et les populations arabiques entretiennent cette cohésion qui favorise l'émergence d'un État tribal¹⁵⁸⁰. Toutefois, lorsque le pouvoir oscille entre les mains de gouverneurs abyssins et de satrapes perses, l'autorité centrale n'est plus en mesure de maintenir une cohésion largement fondée sur une construction nouvelle des entités territoriales et des groupements de tribus, sur une religion récente dans laquelle l'ensemble de la population ne se reconnaît pas forcément et sur un système économique en perte de vitesse dans la mesure où les moyens déployés ne permettent plus, à quelques exceptions près, l'entretien des systèmes d'irrigation. Le réseau urbain que l'on a vu évoluer sur un millénaire et demi se désolidarise.

¹⁵⁸⁰ Sur la définition de l'État tribal : R. Tapper, 1990. Ce dernier distingue différents modes de formation parmi lesquels : « *Perhaps the commonest among premodern states has been where one tribal (descent-based) elite or dynasty rules a conquered territory and its heterogeneous population (...). Another form is where a nontribal dynasty is brought to power by, and continues to depend on, tribal support. (...). In all these cases the state resembles an empire in conceding a certain recognition to semiautonomous groups and minorities.* ».

CONCLUSION

UNIFORMITÉ ET PLURALITÉ DE LA VILLE SUDARABIQUE

La matrice dans laquelle émerge la ville sudarabique, à savoir un milieu progressivement anthropisé par la mise en place d'un périmètre irrigué en est l'élément le plus déterminant. Ceci peut paraître paradoxal. La ville ne se définit-elle pas par une population qui s'abstrait des activités de subsistance au profit d'autres sphères d'activité ? En Arabie du Sud, la ville émerge de la croissance d'un périmètre irrigué. Il est le moteur d'un accroissement démographique, d'un système de production au sein duquel une partie progressive de la population peut se consacrer aux activités artisanales, commerciales, culturelles et gouvernementales. Enfin, il est le moteur d'une hiérarchisation de la structure sociale. Jusque-là, cette ville qui émerge ne présente pas de réelle originalité. Cette dernière doit être recherchée dans la nature d'une société segmentaire dont la majeure partie de l'activité se structure autour du fait agricole. La ville sudarabique, qui apparaît progressivement au cours de la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., émerge de la nécessité d'une gestion centralisée des réseaux d'irrigation au sein de chaque système hydrographique. Ces systèmes sont généralement enclavés, ils correspondent à un groupe de population qui se structure en clans, regroupés en tribus. L'élite de ce système tribal développe des institutions nécessaires au fonctionnement du groupe et à sa cohésion. Un site abrite ces institutions, souvent accompagnées du sanctuaire fédérateur de la tribu, il émerge comme pôle attractif plurifonctionnel d'un réseau de sites au sein d'une entité hydrographique, il acquiert progressivement le statut de ville.

Dans un premier temps, les modes d'émergence de la ville sudarabique sont « spontanés ». Sa population se caractérise par une organisation segmentaire. Les instruments nécessaires à son administration sont réunis au sein de cet espace urbain plurifonctionnel. Fonctionnelle, cette ville sudarabique ne se définit pas comme un espace vécu. Les référents identitaires de sa population se déclinent dans le registre de la parenté, du clan.

De là vient l'ambiguïté qui la caractérise : aucun terme ne la définit dans le vocabulaire sudarabique. Le terme *hagar*, communément traduit par ville, ne peut être entendu que comme le concept de cet espace plurifonctionnel d'administration de la tribu et de gestion des infrastructures nécessaires à la subsistance du groupe.

Jusqu'au début du I^{er} millénaire av. J.-C., les centres urbains ou proto-urbains, forment, avec le maillage des sites-relais qui ponctuent le périmètre irrigué, des cellules

autonomes que nous avons définies comme des réseaux de sites. Les interactions qui s'accroissent entre les réseaux de sites donnent progressivement à la ville sudarabique son aspect pluriel d'une part ; ils permettent l'émergence de véritables réseaux urbains d'autre part. Le liant de ce réseau est un commerce régional puis transarabique, qui enrichit l'élite tribale des villes du pourtour du désert intérieur disposées au débouché des vallées. Ces villes en deviennent les étapes, son élite en tire une richesse redistribuée par des investissements à l'échelle communautaire. Une hiérarchie urbaine émerge des inégalités qui apparaissent entre les sites ; du commerce apparaît l'interdépendance. En ce sens, le terme de réseau urbain définit le système qui se met en place. Au développement spontané des sites d'habitat s'ajoutent les sites créés. Ce sont de petits sites dont le rôle est avant tout celui de relais au sein des bassins hydrographiques aménagés. Leur rôle est d'optimiser l'exploitation du périmètre irrigué, parfois d'offrir un refuge aux populations éparses. C'est dans cette catégorie qu'entrent de nombreuses bourgades aux formes régulières, de petite taille, formées de structures d'habitat juxtaposées constituant un système défensif. À cela s'ajoutent les sites créés dans le but de renforcer le contrôle régional de fédérations de tribus au pouvoir croissant : fondation de Ḥizmat Abū Thawr, de Kharibat Sa'ūd, aménagement de Naqb al-Hajar. Enfin, des fondations commerciales côtières, bourgades à l'origine, deviennent de véritables villes dans la seconde moitié du I^{er} s. ap. J.-C., conséquence du développement des échanges maritimes.

Si la ville sudarabique est plurielle dans son mode d'émergence, elle l'est également dans ses formes. La croissance urbaine est fonction de la quantité d'eau qui peut être dérivée et donc de celle du bassin versant qui alimente la ville. Elle est également fonction de la position du site par rapport au tracé des voies commerciales ; celles-ci déterminent en partie l'attraction et les interactions qui s'opèrent sur le site. On observe ainsi une pluralité de configurations urbaines évoluant selon des trajectoires différentes au gré du contexte économique et politique. Un nombre important de ces trajectoires a été présenté dans le cadre des monographies urbaines et des études régionales du peuplement.

La ville sudarabique enfin est plurielle dans sa diversité régionale. Son statut se modifie au tournant de l'ère chrétienne. Les réseaux d'irrigation des vallées des Basses-Terres sont soumis à un engorgement régulier de sédiments véhiculés par la crue. L'accumulation de ces sédiments dans les périmètres irrigués absorbe une partie croissante de la crue. Les aménagements hydrauliques de plus en plus importants sur les Hautes-Terres, impluvium des Basses-Terres, privent ces dernières d'une partie des eaux. La concordance de ces phénomènes fragilise les tribus des Basses-Terres. L'investissement requis par ce système est croissant. L'offre ne l'est pas. Le commerce maritime transforme le tracé des voies commerciales, l'instabilité des régions de l'intérieur se développe (pénétrations arabes, expédition romaine). Le réseau urbain linéaire, structuré autour d'une piste caravanière le

long de laquelle s'égrène un chapelet de réseaux de sites autonomes, laisse la place à un réseau non plus structuré par un facteur économique mais par un facteur politique.

Les villes des Hautes-Terres émergent dans un environnement moins enclavé, où les rapports de dépendance entre communautés implantées en amont et en aval n'existent que rarement. La gestion centralisée d'un périmètre irrigué ne se justifie pas comme sur les Basses-Terres. Des cellules, composées de sites centrés sur une bourgade ou une ville, se juxtaposent. Leurs populations s'associent dans des regroupements de clans ou tribus à la tête desquels on observe la présence d'un personnage portant le titre de *malik* d'abord puis de *qayl*. Le mode d'apparition de ces formations politiques reste largement méconnu. Les données ne reflètent que de faibles rapports d'interdépendance entre ces communautés. Ces *qayl-s* jouent un rôle politique à l'échelle locale, polarisant au sein d'un site une fonction administrative. Apparaît alors une première différenciation hiérarchique au sein des sites des Hautes-Terres. Avec l'émergence du royaume ḥimyarite sur les Hautes-Terres méridionales, qui tire une partie de ses revenus du commerce maritime nouvellement développé, et la recomposition du royaume sabéen dans un système d'alliances destiné à équilibrer le rapport de force, le réseau urbain se restructure. Les souverains de ces deux royaumes fondent leur pouvoir sur l'allégeance qu'ils reçoivent de ces *qayl-s*. Apparaît alors une deuxième différenciation de hiérarchie urbaine entre les sièges de *qayl-s* et les capitales de royaume (Ma'rib puis Ṣan'a' dans le royaume de Saba', Zafâr dans le royaume ḥimyarite). Le réseau urbain n'adopte plus une forme linéaire mais la forme d'une fractale dans laquelle les rapports d'interdépendance sont, à l'origine, politiques. Ils deviennent progressivement économiques avec la prise en charge croissante par le pouvoir de la mise en place de systèmes de récupération, de dérivation et de distribution de l'eau à grande échelle. Un rapport d'interdépendance s'établit dans cette redistribution des richesses.

Si les relations au premier échelon de la hiérarchie urbaine et tribale sont profondément enracinées autour de « villes de terroir »¹⁵⁸¹ et dans un territoire mis en valeur (construction des périmètres de culture), les relations tissées à l'échelle des ensembles régionaux sont plus mobiles, évoluant au gré des recompositions des ensembles tribaux. Les anciennes entités tribales disparaissent, leurs panthéons également, avec le recentrage des cultes autour de quelques divinités d'abord (hénouthéisme autour des cultes d'Almaqah, de Ta'lab, de Sayîn) puis d'un dieu unique (Raḥmanân). Dans ce contexte de transformation des identités, la ville apparaît alors fréquemment comme un lieu auquel les populations s'identifient et devient, en ce sens, un espace vécu. À partir du début de l'ère chrétienne, nous sommes en droit d'évoquer une citadinité véhiculée par ce sentiment identitaire.

La recomposition territoriale, l'abstraction faite d'anciens référents identitaires, la disparition d'anciennes solidarités et des systèmes de redistribution communautaire

¹⁵⁸¹ M. Roncayolo, 1997, p. 64.

développés dans les Basses-Terres sont autant d'éléments qui caractérisent « le processus de “désancrage” par lequel les relations d'appropriation des ressources et de dominance quittent le domaine de la parenté pour d'autres formes de hiérarchie »¹⁵⁸². Alors pouvons nous évoquer la mise en place d'un État tribal, Ḥimyar. Celui-ci multiplie ses revenus dans une politique expansionniste et assoit son pouvoir sur des structures politiques et religieuses nouvelles : le *qayl* fait souvent place au gouverneur, les dernières divinités tutélaires des panthéons tribaux cèdent la place au culte monothéiste. La centralisation progressive et finale du réseau urbain ne peut être saisie hors de ce cadre précis.

Durant la seconde moitié du VI^e s., la structure politique centrée sur Ṣan'ā', dominée par des potentats étrangers, ne parvient pas à maintenir la cohésion nécessaire à la pérennité du système social et du réseau urbain centralisé. Cette transition entre le « Temps de l'Ignorance » et l'avènement de l'Islam doit-elle être perçue en terme de rupture ou de continuité ? Nous avons vu que les oasis en bordure du désert, par l'entretien qu'elles requièrent et par l'équilibre fragile qu'imposent les rapports avec les populations nomades, maintiennent un état de précarité permanent. Elles ont toutefois favorisé un essor de l'activité économique, politique et religieuse suffisant pour permettre aux populations de s'adapter aux mutations environnementales et socioculturelles. Certes, la plupart des villes qui ont fait la fortune des royaumes sudarabiques des Basses-Terres (Ḥaḍramawt, Awsān, Qatabān, Saba', Ma'in, as-Sawdā', Kaminahū, Haram, etc.) ont disparu. Mais l'impulsion qui profite aux royaumes des Hautes-Terres et la stabilité politique qui s'établit progressivement autour d'un réseau urbain de plus en plus centralisé et hiérarchisé suffisent au développement des tribus et des villes qu'elles occupent, ainsi qu'à leur pérennisation sur le territoire. Le réseau urbain, en tant que reflet des liens d'interdépendance entre villes, disparaît avec l'effondrement de la structure politique et économique à la fin du VI^e s. Mais « la ville est un lieu, non un acteur »¹⁵⁸³, la société urbaine se métamorphose, évolue, disparaît pour renaître, la ville demeure. À moins d'une fin violente, les villes ne disparaissent généralement que par épuisement de leurs ressources ou par l'incapacité de les exploiter. Ceci fut le cas dans les Basses-Terres à la fin du I^{er} s. av. J.-C., il ne le fut pas à la fin du VI^e s. Ainsi, le réseau se défait mais de nombreuses villes subsistent. Les marqueurs d'une forme de continuité apparaissent dans la persistance du système tribal sudarabique – intégrant progressivement les tribus arabes¹⁵⁸⁴ – dans la survie des toponymes, dans l'entretien d'infrastructures et dans le développement de nouveaux réseaux économiques caravaniers dominés par les Quraysh de La Mecque à partir du VI^e s.¹⁵⁸⁵. Cette partition

¹⁵⁸² S. Cleuziou, 1999, p. 263.

¹⁵⁸³ M. Roncayolo, 1999.

¹⁵⁸⁴ Ch. Robin, 1982 a, p. 18.

¹⁵⁸⁵ N. Groom, 1981, p. 162.

entre préislamique et islamique que l'on tend à marquer introduit un faux débat qui ne sert qu'à masquer les lacunes de nos connaissances¹⁵⁸⁶.

AU-DELÀ DU FAIT URBAIN, MODÉLISER LE PEUPEMENT SUDARABIQUE ?

Une analyse systémique de la ville sudarabique tenant compte des facteurs socioculturels, économiques, politiques et environnementaux nous a permis de réunir les conditions nécessaires à l'établissement d'une ébauche de modèle de peuplement régional. Cette analyse avait pour but de saisir la logique territoriale des populations urbaines, à l'échelle interne autant que dans leurs interactions avec les autres communautés. Il ne saurait toutefois être question d'ériger en modèle les modes de peuplement des Basses-Terres et des Hautes-Terres mis en évidence sans l'intégration de la variable diachronique. Ce modèle ne peut être validé sans apporter la preuve de la constance des dynamiques qui en conditionnent l'évolution. Des dynamiques sociales, économiques ou environnementales sujettes à des ruptures inopinées ne sauraient déboucher sur la mise en place d'un modèle stable de peuplement.

L'analyse de ces dynamiques régionales de peuplement nous a permis de mettre en évidence trois caractéristiques du peuplement et de l'urbanisation sudarabique reflétant cette stabilité : la continuité du peuplement, la résilience de la structure urbaine à long terme et le développement d'une structure régionale relativement isolée des variables exogènes.

Par continuité du peuplement, nous entendons la permanence de l'occupation dans cette région sur une longue période. La dynamique de peuplement est largement conditionnée par les évolutions environnementales. Les accélérations ou ruptures du rythme de peuplement ne sont que rares et ponctuelles. La première s'observe entre la fin du II^e millénaire av. J.-C. et le VIII^e s. av. J.-C. Elle se caractérise par une transformation de la culture matérielle, l'introduction de l'écriture et la hausse apparente des interactions à l'échelle régionale, voire supra-régionale si l'on considère le développement du commerce caravanier. Cette période est le révélateur de la complexité croissante de la structure sociale qui mûrit durant les siècles précédents. Les types d'implantation de l'âge du bronze comme ceux du début de l'âge du fer ont pu être distingués avec systématisme ainsi que leurs modes de fonctionnement. La seconde rupture est datée du I^{er} s. av. et du I^{er} s. ap. J.-C., avec le déclin d'un réseau urbain multipolaire aligné le long d'un axe commercial et le développement d'un réseau urbain pyramidal en forme de fractale et dont les liens internes sont politiques et administratifs. Cette transformation résulte d'une hausse des interactions à l'échelle de toute l'Arabie du Sud et du déséquilibre entre Hautes-Terres et Basses-Terres.

¹⁵⁸⁶ Voir sur ce point J. B. Simonsen, 2000, p. 241.

Ce dernier est provoqué par la désagrégation d'un système économique fondé sur le transport caravanier, liant du réseau urbain, et l'atteinte des limites d'une agriculture irriguée par la crue. Le système en gestation des Hautes-Terres se développe, au bénéfice de la recomposition des équilibres économiques et politiques. Il se complexifie par une modification de l'économie locale (développement de systèmes irrigués de grande ampleur) et par la sortie progressive des relations hiérarchiques et institutionnelles du domaine de la parenté.

Par résilience urbaine, nous entendons la permanence d'infrastructures urbaines dans le territoire et dans une moindre mesure la permanence d'une armature urbaine. Les facteurs géographiques qui favorisent l'émergence d'une cité sont généralement stables. Si des villes apparaissent lors des phases de croissance urbaine, elles sont rarement définitivement emportées lors des phases de reflux. Lorsque des événements violents sont à l'origine de la disparition d'un centre urbain, la persistance des facteurs qui avaient conduit à l'apparition de la ville restent souvent présents. La seule raison d'une véritable disparition des structures urbaines et des réseaux urbains sudarabiques réside dans l'effondrement combiné du système économique local de subsistance et du système économique régional, il s'observe dans les Basses-Terres et peut, en tant que variable quantifiable, être intégré à l'élaboration d'un modèle de peuplement.

Enfin le faible nombre des variables exogènes souligne la rareté des interactions entre populations sudarabiques et groupes étrangers. Ce sont la campagne militaire d'Ælius Gallus, les pénétrations abyssines en Tihâma entre le III^e et le VI^e s., la pénétration arabe dans l'intérieur à partir du II^e s. av. J.-C., le commerce caravanier transarabique. À l'exception de la première, qui n'eut que des conséquences limitées, les trois autres furent progressives et peuvent être intégrées à ce modèle. Elles introduisent des évolutions plus que de réelles ruptures.

En résumé, la prise en compte des dynamiques économiques, sociales, environnementales et des jeux d'échelle, combinée à l'absence de ruptures brutales de ces mêmes dynamiques et à la prédictibilité des changements, permettent de faire des processus évoqués au cours de cette analyse les fondements d'un modèle de peuplement. Nous espérons en avoir posé les premiers jalons à travers l'étude de la ville et de l'urbanisation de l'Arabie du Sud préislamique. Toutefois, une étude urbaine ne saurait à elle seule épuiser la question de la modélisation du peuplement régional.

ANNEXE 1 : TABLEAU CHRONOLOGIQUE (XI^E S. AV. J.-C. – VI^E S. AP. J.-C.)

Datation absolue	Règnes des principaux souverains sudarabiques	Faits notables	Périodisation sabéenne	Périodisation du royaume minéen	Périodisation du Ḥaḍramawt	Système paléographique de J. Pirenne adapté à la chronologie longue	Système paléographique qatabânite de A. Avanzini	Barâqish (temple de Nakrah)	Tamna'	Hajar Ibn Ḥumayd	Hajar ar-Rayḥânî	Jûja	Raybûn	Bi'r 'Alî	Khawr Rûrî	
XI ^e s. av. J.-C.					Ancient Wâdi Ḥadramawt Culture (XIII ^e -VIII ^e s.)					Niveau S			Céramique du 1 ^{er} groupe			
X ^e s. av. J.-C.										Niveau R						
IX ^e s. av. J.-C.											Niveau Q à N					
VIII ^e s. av. J.-C.	- 'Ammîkarib, <i>mukarrîb</i> d'Awsân - Yatha'amar Bayyîn, <i>mukarrîb</i> de Saba' - Labu'ân Yada' roi de Nashshân	Fin de la culture de Ṣabîr	Période des <i>mukarrîbs</i> de Saba'			Graphie A (ou graphie archaïque)			Early Tamna' (IX ^e s. - mi VI ^e s. av. J.-C.)		Niveaux VIIc-VIb (VII ^e s. - mi VI ^e s. av. J.-C.)	Niveau V (IX ^e s. - mi VII ^e s. av. J.-C.)				
VII ^e s. av. J.-C.	- Sumhûyafa' Yasrân roi de Nashshân - Karib'il Watâr <i>mukarrîb</i> de Saba' - Yada'il Dhariḥ <i>mukarrîb</i> de Saba' - Iliyafa' Riyâm roi de Ma'in - Waraw'il roi de Qatabân - Yada'il roi du Ḥaḍramawt	v. 680 : commémoration des campagnes militaires de Karib'il Watâr fils de Dhamar'ali (RES 3945)				Graphie B (ou graphie ancienne)	Graphie A	Niveau minéen C								
VI ^e s. av. J.-C.	- Hawfi'am Yuhan'im <i>mukarrîb</i> de Qatabân					Graphies C1-C3			Middle Tamna' (mi VI ^e s. - mi IV ^e s. av. J.-C.)	Niveau M à E (datation flottante)	Niveaux VIa-Vh (mi VI ^e - mi V ^e s. av. J.-C.)	Niveau IV (mi VII ^e s. - V ^e s. av. J.-C.)				
V ^e s. av. J.-C.						Graphies C4-D1						Niveaux Vg-Vc (mi V ^e s. av. - IV ^e s. av. J.-C.)	Niveau III			
IV ^e s. av. J.-C.	- Shahr Hilâl <i>mukarrîb</i> de Qatabân - Shahr Ghaylân <i>mukarrîb</i> de Qatabân - Yada'ab Dhubyân <i>mukarrîb</i> de Qatabân - Abiyada' Yatha' roi de Ma'in	Déb. IV ^e s. av. J.-C. : 1 ^{er} monnayage qatabânite Mi IV ^e s. av. J.-C. : 1 ^{er} monnayage sabéen et ḥaḍramî	Période des rois de Saba'	Période minéenne	Classical Ḥadramawt Culture	Graphies E1-E3	Graphie B1	Niveau minéen B	Late Tamna' I (mi IV ^e s. av. J.-C. - mi I ^{er} s. ap. J.-C.)		Niveaux Vc-Va		Céramique du 2 ^e groupe			
III ^e s. av. J.-C.						Graphie D2 (d'après correction A. Avanzini, 1995, p. 49)	Graphie B2 (II ^e s. - mi I ^{er} s. av. J.-C.)	Niveau minéen A		Niveau D	Niveaux IVc					
II ^e s. av. J.-C.		- 110 : début de l'ère ḥimyarite									Niveau C (fin II ^e - mi I ^{er} s. av. J.-C.)	Niveau IVb (déb. I ^{er} s. av.)		Niveau II		
I ^{er} s. av. J.-C.	- Waqah'il Yatha' & Iliyafa' Yashur rois de Ma'in	- 33 (± 11 ans) : début de l'ère de la tribu Maḍḥî -25/-24 : campagne d'Ælius Gallus							Graphie C (mi I ^{er} s. av. J.-C. - I ^{er} s. ap. J.-C.)				Niveau B (mi I ^{er} s. av. J.-C. - I ^{er} s. ap. J.-C.)	Niveau IIIa (fin I ^{er} s. av. J.-C. - déb. I ^{er} s. ap. J.-C.)		Lower Period

ANNEXE 2 : TABLEAU SYNOPTIQUE DES VILLES SUDARABIQUES LOCALISÉES MENTIONNÉES PAR LES AUTEURS CLASSIQUES

	Ératosthène de Cyrène (dans Strabon, <i>Géographie</i> , XVI, 4, 2) (III ^e s. av. J.-C.)	Strabon <i>Géographie</i> (I ^{er} s. av. J.-C.)	Pline l'Ancien <i>Histoire Naturelle</i> (I ^{er} s. ap. J.-C.)	Anonyme <i>Périples de la mer Érythré</i> (I ^{er} s. ap. J.-C.)	Claude Ptolémée <i>Géographie</i> (II ^e s. ap. J.-C.)	Philostorge <i>Histoire Ecclésiastique</i> , livre III, ch. 4 (déb. V ^e s.)
Komē (village)				Shaykh Sa'īd (Okēlis - § 25) 'Adan (Eudaimōn Arabia - § 26)	Naqb al-Hajar (?) (Maiphath - 6.7.10)	
Polis / Oppidum (ville)		Najrān (Negrana - XVI, 4, 24) al-Bayḍā' (Asca - XVI, 4, 24) Yathill (?) (Athrula - XVI, 4, 24)	Najrān (?) (Negra - VI, 32, 160) al-Bayḍā' (Nascus/Nesca - VI, 32, 160-161) Ma'in (Carnus, VI, 32, 157) Shabwa (Sabbatha, XII, 52) Hajar Kuḥlān (Thomna - VI, 32, 153-154) as-Sawā (Save - VI, 26, 104) Zafār (Sapphar - VI, 26, 104) Ḥinū az-Zurayr (Caripeta - VI, 32, 160) Kamna (Caminacus - VI, 32, 160) Haram (?) (Carnei - VI, 32, 157) Ḥizmat Abi Thawr (?) (Amnestum - VI, 32, 160)	as-Sawā (Sauē - § 22)		
Metropolis / Caput (métropole / capitale)	Ma'rib (Mariaba) Shabwa (Sābatan) Ma'in (Kārna/Kārmana)	Ma'rib (Mariaba - XVI, 4, 19)	Ma'rib (Mariaba - VI, 32, 161) Shabwa (Sabota - VI, 32, 154-155)	Shabwa (Saubatha - § 27) Zafār (Sapphar - § 23)	Ma'rib (Maraba/Mara - 6.7.37) Shabwa (Sabbatha - 6.7.38) Zafār (Sapphar - 6.7.41) Najrān (?) (Nagara - 6.7.37) al-Bayḍā' (Naskos - 6.7.35) Naqb al-Hajar (?) (Mepha - 6.7.41)	Zafār (Tapharum)
Basileion (palais royal)	Hajar Kuḥlān (Tāmna)				Ma'in (?) (Karman - 6.7.34)	
Emporion / portus (port de commerce)			al-Makhā (Muza - VI, 26, 9) Bi'r 'Alī (Cane - VI, 26, 104) Shaykh Sa'īd (Ocelis - VI, 26, 104)	al-Makhā (Muza - § 24) Bi'r 'Alī (Kanē - § 27)	al-Makhā (Muza - 6.7.7) Bi'r 'Alī (Kanē - 6.7.10) Shaykh Sa'īd (Okēlis - 6.7.7) 'Adan (Arabia - 6.7.9)	'Adan (Adane)
Ormos (port, mouillage)		Shaykh Sa'īd (Akila - XVI, 5, 147)		Shaykh Sa'īd (Okēlis - § 25) 'Adan (Eudaimōn Arabia - § 26) Khawr Rūri (?) (Moscha Limēn - § 32)		
Limen (port)				Ra's Fartak (?) (Syagros - § 30)	Khawr Rūri (?) (Moscha - 6.7.10)	
Phroerion (forteresse)				Ra's Fartak (?) (Syagros - § 30)		
Indéterminé					Hajar Kuḥlān (Thumna - 6.7.31 ; 6.7.37) Maryama (Mariama - 6.7.37) as-Sawā (?) (Sabē - 6.7.38) Rayda (?) (Rhaida - 6.7.41) Baynūn (Bainun - 6.7.41)	

ANNEXE 3 : L'ANALYSE SPATIALE : CONCEPTION CARTOGRAPHIQUE

Exceptées les cartes de localisation des sites, quatre types de carte ont été réalisées pour cette recherche et sont présentées dans le volume des figures. Ce sont les cartes de l'évolution du réseau urbain, qui font figurer le poids hiérarchique de chaque site attesté pour chacune des périodes illustrées (cartographie thématique) ; les cartes de visibilité (*viewshed*) ; les cartes de zones d'accessibilité (distance-coût) et les cartes des trajets de moindre contrainte.

GÉORÉFÉRENCEMENT DES SITES

La réalisation de ces cartes impliquait, en amont, la mise en place d'une base de données (*FileMaker Pro 5*) des sites archéologiques comportant les champs « latitude » et « longitude », permettant le géoréférencement¹⁵⁸⁷ de chacun de ces sites. Les coordonnées des sites ont été récupérées par différents moyens : la prise de coordonnées par GPS (modèles Garmin-Etrex et Garmin-Geko 201, précision moyenne ± 10 m ; dans le secteur de Makaynûn : modèle Trimble à correction différentielle, précision moyenne ± 1 m) ; la récupération des coordonnées sur les cartes (cartes au 1/50 000 de l'ex-Yémen du Nord ; projection UTM - WGS 84 ; cartes au 1/100 000 de l'ex-Yémen du Sud, système de projection Gauss Kruger/Pulkovo 1942¹⁵⁸⁸) ; la base de données des coordonnées géographiques disponible en ligne de la NGA (*National Geospatial-Intelligence Agency*)¹⁵⁸⁹, dont la précision est généralement de l'ordre de la minute (soit environ 1 km près).

Ces différences de précision nous ont amené à spécifier pour chacun des sites le degré de précision des coordonnées avancées : localisation certaine (généralement pour les sites localiser par GPS ou sur les cartes au 1/50 000¹⁵⁹⁰), localisation approximative (cartes au 1/100 000, base de données de la NGA), localisation arbitraire¹⁵⁹¹, localisation inconnue. Ce critère a servi à discriminer les sites selon le type de carte réalisé. Ainsi, pour les cartes de présentation du réseau urbain à échelle régionale, il importe peu que la localisation du

¹⁵⁸⁷ Positionnement selon un système de projection déterminé ; nous avons travaillé dans le système de projection Latitude-Longitude, utilisant comme géoïde de référence le système géodésique WGS 84.

¹⁵⁸⁸ Olivier Barge (CNRS, UMR 5133, Archéorient) nous a signalé que les équations de transformation du datum de ce système de projection vers celui utilisé, le WGS84, ne sont pas définies. Il en résulte des décalages de 10 à 15 m avec le système utilisé.

¹⁵⁸⁹ <http://gnswww.nga.mil/geonames/GNS/index.jsp>

¹⁵⁹⁰ Des vérifications de terrain nous ont permis de tester la validité du degré de précision des coordonnées récupérées sur les cartes de l'ex-Yémen du Nord.

¹⁵⁹¹ Cette catégorie comprend exclusivement des sites attestés dans les inscriptions et non reconnus sur le terrain, et dont l'identification est établie d'après une similitude du nom avec un toponyme actuel surfacique (plaine, bassin) ou linéaire (wâdi) moderne.

site puisse varier d'un kilomètre. Pour une cartographie des distances-coûts ou des zones de visibilité une telle imprécision ne peut être acceptée. Seul les sites précisément localisés ont pu être intégrés aux analyses de distances et de visibilité.

CARTES DES HIÉRARCHIES URBAINES

Ces cartes nous ont servi à représenter l'évolution du réseau urbain par période en reflétant d'une part la présence/absence des sites, mais également l'évolution de leur poids hiérarchique au sein de ce réseau.

Déterminer le poids hiérarchique d'un site

Les poids hiérarchiques donnés aux sites ont été déterminés selon un procédé relativement simple. N'ayant eu à aborder des analyses complexes telles que la mise en place de modèles gravitaires, il n'importait pas réellement de définir cette hiérarchie sur la base d'analyse statistiques poussées. L'objectif a été de déterminer l'appartenance d'un site à de grandes catégories : hameau, village, bourgade, ville ou grande ville, uniquement d'après des critères fonctionnels. La superficie du site est une donnée qu'il aurait été utile de pouvoir intégrer afin de pondérer les résultats obtenus ; ceci implique toutefois d'avoir à disposition cette donnée pour l'ensemble des sites, ce qui s'avère impossible dans le cadre de cette étude.

Les critères fonctionnels de chaque site sont renseignés par la présence (1) / absence (0) de différentes données qui y sont attestées, sous forme de case à cocher. Les catégories retenues sont celles qui déterminent le potentiel d'un site en termes de :

- densité de l'habitat : habitat indéterminé ; habitat aggloméré ; habitat isolé ;
- capacité de subsistance : structures hydrauliques ; terrasses agricoles ; jardins maraîchers & palmeraies ; puits & citernes ;
- capacité économique : atelier, marché permanent, entrepôts, carrière ; qualificatif dans les sources classiques de *portus*, *emporion*, *ormos* ;
- capacité administrative/politique : maisons-tours ; siège gouvernemental (roi, *qayl*, gouverneur, etc.) ; statut de capitale (roi, *mukarrib*) ; atelier monétaire ; qualificatif dans les sources classiques de *metropolis*, *caput*, *basileion* ;
- capacité défensive : enceinte ; fortification ;
- attraction religieuse : lieu sacré naturel ; sanctuaires *intra-* et *extra-muros* ; sanctuaire de pèlerinage/fédérateur ; église ; synagogue.

D'autres rubriques sont renseignées dans la base de données mais n'interviennent pas en tant que déterminant quantitatif ; ce sont des considérations qualitatives telles que la présence de quartiers, de communautés étrangères, d'inscriptions, du qualificatif de *hagar* ou de *polis*, etc.

Nous reproduisons en support du texte une fiche de site telles que celles informées dans la base de données.

FileMaker Pro - [Sites (vers. 4)]

Fichier Edition Affichage Insertion Format Fiches Scripts Fenêtre Aide

PICHE DE SITE VIII^E S. BC VII^E S. BC VI^E S. BC V^E S. BC IV^E S. BC III^E S. BC II^E S. BC I^E S. BC I^E S. AD II^E S. AD III^E S. AD IV^E S. AD V^E S. AD VI^E S. AD

206 **BARAQISH**

YATHILL

POSITION

Latitude 16° 01' 06 " 16,0183333333333
Longitude 44° 48' 16 " 44,8044444444444

localisation certaine
 localisation approx.
 localisation arbitraire
 localisation supposée
 localisation inconnue

Coordonnées
 Bibliographie
 Inscriptions
 Périodisée

Selection régionale

VESTIGES ET STATUT DANS LES SOURCES ÉCRITES

Habitat indéterminé
 Habitat aggloméré
 Habitat aggloméré extra-muros
 Habitat isolé
 Maisons-tours
 Atelier
 Débitage lithique
 Structure(s) hydraulique(s)
 Terrasses agricoles
 Jardins maraîchers / palmeraies
 Puits et/ou citerne
 Marché permanent
 Entrepôt(s)
 Carrière
 Voie aménagée
 Récit de fondation
 Frappes monétaires
 Siège gouvernemental / palais
 Statut de capitale
 Inscriptions sudarabiques
 Hagar

Enceinte / Fortification
 Forteresse
 Lieu(s) sacré(s) naturel(s)
 Sanctuaire(s) intra-muros
 Sanctuaire(s) extra-muros
 Sanctuaire(s) isolé(s)
 Eglise / cathédrale
 Synagogue
 Tombe(s) / cimetière(s)
 Quartiers distincts
 District urbain (rab')
 Communauté(s) étrangère(s)
 Polis
 Oppidum
 Kômê
 Métropole
 Caput
 Basileion
 Emporion
 Portus
 Ormos

RÉGION

Jawf

WADÏ

Majzîr

TRIBU / FAMILLE / LIGNAGE

Yathill

DIVINITÉ(S) VÉNÉRÉE(S)

Nakrah / 'Athtar dhû-Yhrq / dhû-Samâwî

PÉRIODES D'OCCUPATION ATTESTÉES

Indéterminée
 Paléolithique
 Néolithique
 Bronze indéf.
 Bronze ancien
 Bronze récent
 Proto-sudarabique
 Sudarabique (indéf.)
 Sudarabique ancien a (VIII^e-VI^e s. av.)
 Sudarabique ancien b (VI^e-I^{er} s. av.)
 Sudarabique moyen (I^{er}-III^e s.)
 Sudarabique récent (IV^e-VI^e s.)
 Islamique indéf.

ROYAUME

Awsan
 Saba'
 Qatabân
 Ma'in
 Hadramawt
 Himyar
 Sasanide

LANGUE(S)

Sabéen
 Madhâbîen
 Qatabânite
 Hadramawtique
 pseudo-sabéen

RELIGION

Polythéisme
 Judaïsme
 Christianisme
 Islam
 Rahmanisme

HIÉRARCHIE URBAINE

Autre
 Indéterminé
 Hameau
 Village
 Gros bourg
 Ville
 Grande ville

HIÉRARCHIE FONCTIONNELLE

Fonction défensive **2**
Fonction gouvernementale **0**
Fonction religieuse **6**
Fonction économique **2**
Fonction de subsistance **3**
Fonctions cumulées **16**

BIBLIOGRAPHIE

Bowen Jr, R. LeBaron & Albright, F.B., 1958. *Archaeological discoveries in South Arabia*, Johns Hopkins Press, Baltimore, p. 266.
Breton, J.F., 1994. *Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*. ABADY VII, Mayence, p. 109-113
Breton, J.F. & al. 1987. "La muraille de Nakh al-Hajar (Némén du Sud). *Suria* LXXV, fasc. 1-2, p. 4-13.

NOTICE DESCRIPTIVE

Extrait Thèse :
Localisation géographique et topographique (Fig. 1)
Localité de Barâqish, secteur sud-est du plateau de la plaine de Jawf, à 90 km au nord-est de Gath (16° 01' 06" N, 44° 48' 16" E).

Chacun des critères permettant de déterminer le poids hiérarchique d'un site a reçu un coefficient de pondération proportionnel à son importance. À titre d'exemple, pour déterminer le poids administratif ou politique d'un site, la maison-tour, qui reflète généralement la présence d'une élite ou le siège d'un lignage, est affectée du coefficient 1, alors que le siège gouvernemental, d'un coefficient 2 et le statut de capitale, d'un coefficient 3.

Cinq rubriques de type « Calcul » ont été créées dans la base de données *FileMaker Pro 5* afin d'attribuer aux fonctions principales de chaque site une valeur numérique ; nous en reproduisons les formules qui illustrent le coefficient de pondération attribué à chaque élément fonctionnel (chaque rubrique apparaissant entre parenthèse est affectée du coefficient 1) :

- Fonction de subsistance = [(StructuresHydrauliques) + (Puits_citerne) + (Terrasses agricoles) + (Marché permanent) + (Jardins maraîchers)]
- Fonction défensive = [((Fortification) + (Forteresse)) * 2]

- Fonction administrative/politique = [(Maisons_tours) + (Hotel_des_monnaies) + ((Siège_gouv) * 2) + ((Statut de capitale) * 3) + (Metropolis) + (Basileion) + (Caput)]
- Fonction religieuse = [(Église) + ((Lieu de pèlerinage) * 3) + (Lieu_sacr_nat) + ((Sanct_ext) * 2) + (Sanct_int) + ((Sanctuaire isolé) * 2) + (Synagogue)]
- Fonction économique = [(atelier) + (Terrasses agricoles) + (StructuresHydrauliques) + (Jardins maraîchers) + ((Carrière) * 2) + (Entrepôt) + ((Marché permanent) * 2) + ((Emporion) * 2) + (Ormos) + (Portus)]

Les coefficients de pondération ont été déterminés sur la base de l'importance que peut revêtir chacune des structures retenues dans le cadre précis de l'Arabie du Sud. Ils trouvent leur justification dans l'analyse fonctionnelle des villes¹⁵⁹².

Une dernière rubrique « calcul » nommée « fonctions cumulées » fait la somme des valeurs obtenues pour chaque fonction ; c'est le total de cette somme qui sera utilisé pour déterminer le statut du site, que nous nommons « poids hiérarchique ».

Intégrer la variable chronologique

Afin de pouvoir refléter l'évolution de ce poids hiérarchique dans le temps, nous avons dû considérer, pour chacune des rubriques renseignées, la durée durant laquelle il convenait d'en attester la présence. Un site cumule rarement l'ensemble de ses fonctions sur la totalité de la période d'occupation que nous lui connaissons. Nous avons donc dupliqué le modèle par tranche d'un siècle, depuis le VIII^e s. av. J.-C. jusqu'au VI^e s. ap. ; chaque rubrique est ainsi renseignée siècle par siècle. Reconnaissons que dans de nombreux cas de figure, il est difficile de tenir la précision de l'ordre du siècle ; nous avons pris le parti, sur les cartes de faire figurer deux catégories de sites nommées « occupation non attestée » et « occupation de nature indéterminée » pour compenser les lacunes de la documentation ; l'analyse doit tenir compte du fait que les vides sont aussi bien significatifs d'une absence réelle que d'une déficience documentaire.

Cartographier les sites hiérarchisés

En multipliant le modèle de la fiche par le nombre de siècles que couvre la période sudarabique, nous sommes en mesure, pour un grand nombre de sites d'habitat, d'en cartographier l'évolution. Pour ce faire, la base de données a été exportée de *FileMaker Pro* vers le logiciel SIG *ArcMap 8.3* développé par ESRI en format *.dbf ; les champs « latitudes » « longitudes » ont permis de projeter les sites sur différents fonds cartographiques géoréférencés dans le même système de projection. Les sites, projetés sous forme de points, ont été représentés au moyen de symboles gradués : la taille du cercle les représentant est proportionnelle au poids hiérarchique du site, obtenu pour la période visualisée. Par ailleurs, plus le cercle est large, plus la tonalité de la couleur est forte ; nous

¹⁵⁹² Cf. chap. « Approche intra-site : entre urbanisme et fonctions urbaines ».

avons privilégié une échelle des rouges, supportant aisément la conversion d'une carte en couleur vers une carte en « 256 niveaux de gris ».

Le dernier problème était enfin de déterminer les seuils de représentation des hameaux, villages, bourgades et villes. Ces seuils ont été définis empiriquement, sur la base de tests successifs tentant de rendre la carte aussi expressive que possible en minimisant le nombre des symboles représentés. Hameaux et villages sont figurés sous un unique symbole, les données surfaciques n'ayant pu être intégrées pour les raisons susmentionnées. Ce sont les sites dont le poids hiérarchique oscille de 2 à 6 ; cela correspond généralement à l'accumulation d'un site d'habitat isolé avec un système hydraulique et des terrasses de culture/champs irrigués ; peuvent y être associés un puits ou un sanctuaire.

Les bourgades correspondent à une fourchette du poids hiérarchique oscillant entre 7 et 10 ; aux fonctions évoquées précédemment s'ajoute la présence de fortifications, parfois de maisons-tours ; l'habitat isolé est remplacé par un habitat aggloméré.

Les villes ont un poids hiérarchique compris dans une fourchette de valeur allant de 11 à 15. Différents éléments fonctionnels peuvent s'y combiner : sanctuaire fédérateur, carrière, atelier, entrepôt, etc.

Au-delà de ces valeurs, nous avons généralement affaire à une grande ville, centre de pèlerinage ou comportant un sanctuaire fédérateur, siège du pouvoir, port de commerce, etc.

LES CARTES DE VISIBILITÉ

Nous n'y avons eu recours qu'à une reprise, pour représenter les espaces visibles par un être humain posté sur les sanctuaires *extra-muros* des villes et bourgades du Ḥaḍramawt oriental (Fig. 82).

Pour ce faire, deux éléments sont nécessaires :

- la position précise des sanctuaires : ils ont été positionnés par GPS au cours de différentes prospections de la mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt (dir. M. Mouton ; géoréférencement : O. Barge) ou lors de visites personnelles dans le cadre de cette même mission ;
- un modèle numérique de terrain (MNT). Le MNT utilisé comporte pour chaque pixel les coordonnées de longitude (X), latitude (Y) et altitude (Z) ; le pas du modèle utilisé est de 90 m.

Avec le même logiciel SIG *ArcMap* 8.3, les temples, positionnés dans un système de projection identique au MNT, se voient attribuer une valeur d'altitude (Z) ; le logiciel effectue une opération dite « *viewshed* » consistant à chercher d'après l'ensemble des valeurs Z du MNT, tous les points en surface (pixels) visibles depuis le point d'origine (temple) ;

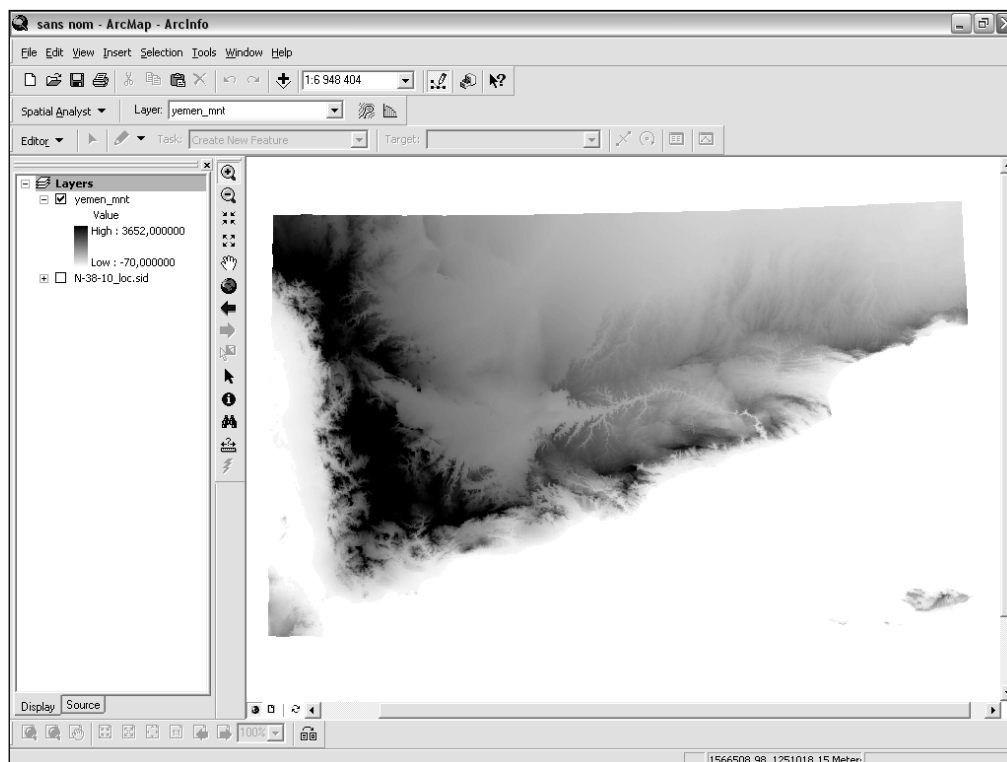
l'ensembles des pixels visibles se voient attribuer une couleur distincte, définissant ainsi un aplat de couleur de la zone visible depuis le point d'origine.

LES CARTES DE DISTANCES-COÛTS

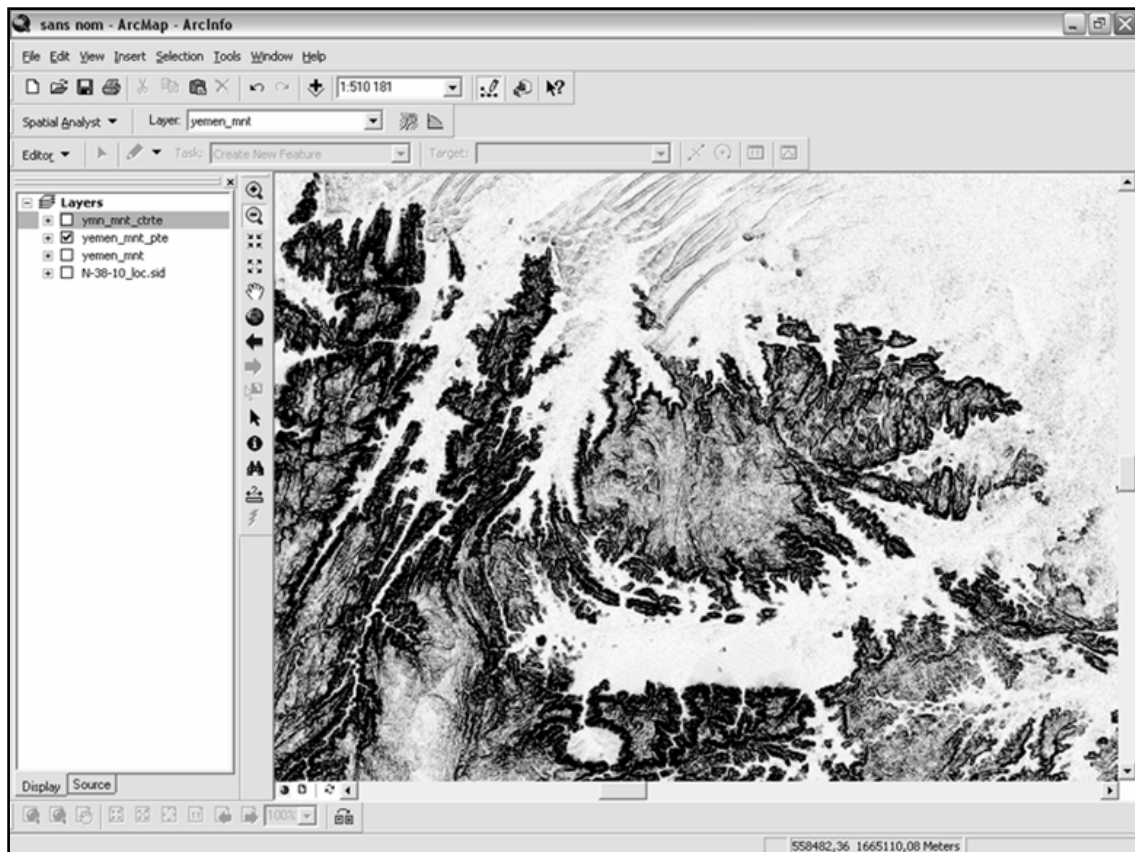
Ces cartes ont été utilisées pour représenter les zones accessibles autour de sites dans un rayon donné, rayon non pas déterminé par une distance euclidienne, mais par une distance intégrant les contraintes du milieu (relief, pénibilité liée à la pédologie, obstacles, etc.). Ceci permet par exemple de préciser l'ensemble des zones accessibles autour d'un site en une heure de marche en tenant compte de ces contraintes (Figs 51, 73, 81, etc.). Les distances ne sont plus calculées en unités métriques mais en coût. Les contraintes retenues sont : le relief et les ergs.

Les données altimétriques proviennent du MNT mentionné précédemment, d'une résolution de 90 m par pixel. Les surfaces des ergs ont été numérisées manuellement sur images satellites Landsat (3 canaux de couleurs RVB, d'une résolution de 28 m par pixel). Les polygones vectoriel obtenus ont été convertis en format raster (à chaque pixel du polygone est attribuée la valeur 2 ; à chaque pixel extérieur au polygone, la valeur 1 - ceci part du postulat que le coût en temps/énergie est, à relief équivalent, deux fois plus important sur les surfaces dunaires).

La première étape est la réalisation d'une surface de friction, celle-ci indique la difficulté à se déplacer dans le milieu analysé. L'extension analysée est celle du MNT figuré ci-dessous :



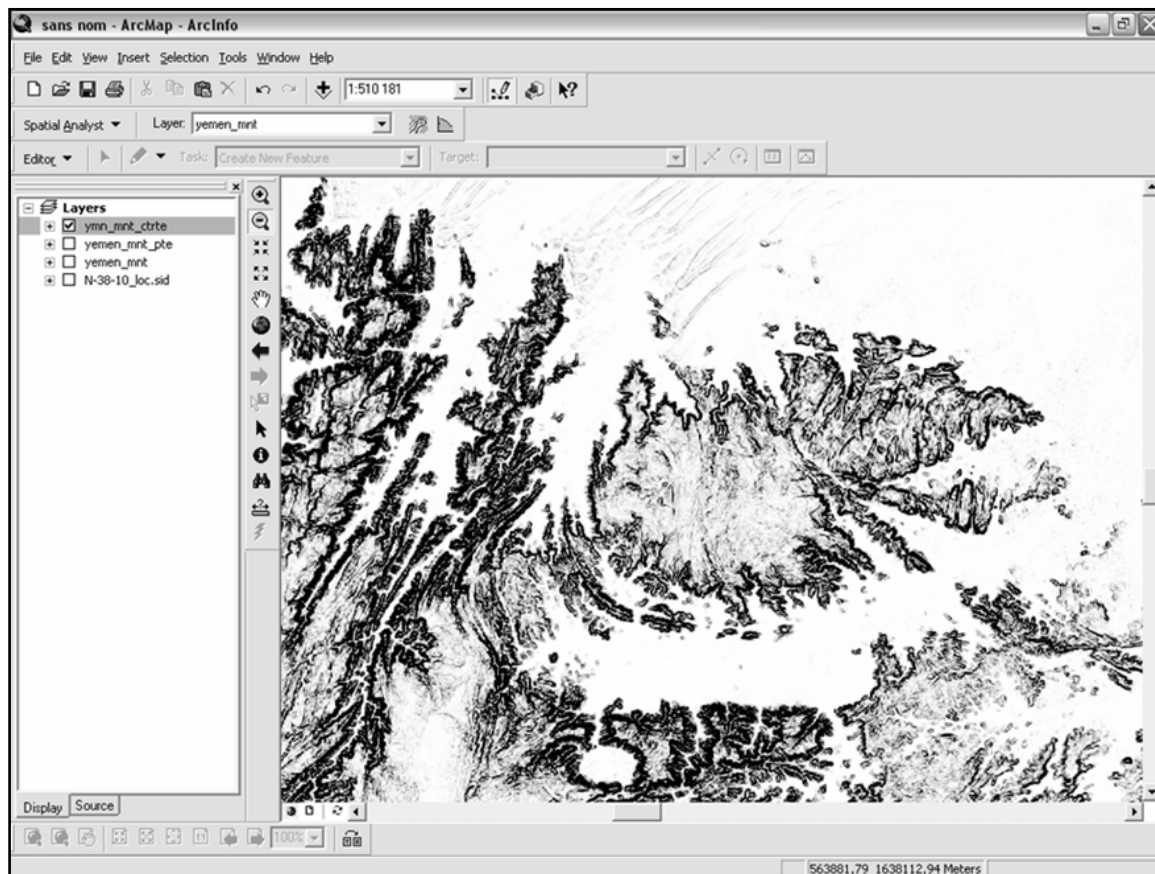
À partir de ce MNT, une carte des pentes a été réalisée, indiquant pour chaque pixel l'inclinaison en degrés (comprise en Arabie du Sud entre 0° et 71°). Le détail de la région du jabal an-Nisîyîn prend l'aspect suivant (la valeur de la pente est exprimée dans une échelle de gris) :



La surface de friction a été calculée à partir de cette carte des pentes, en déterminant, pour chaque pixel, un coefficient correspondant au coût de sa traversée. La valeur de chacun des pixels de la carte des pentes a été recalculée à partir de l'équation suivante : $0,031p^2 - 0,025p + 1$

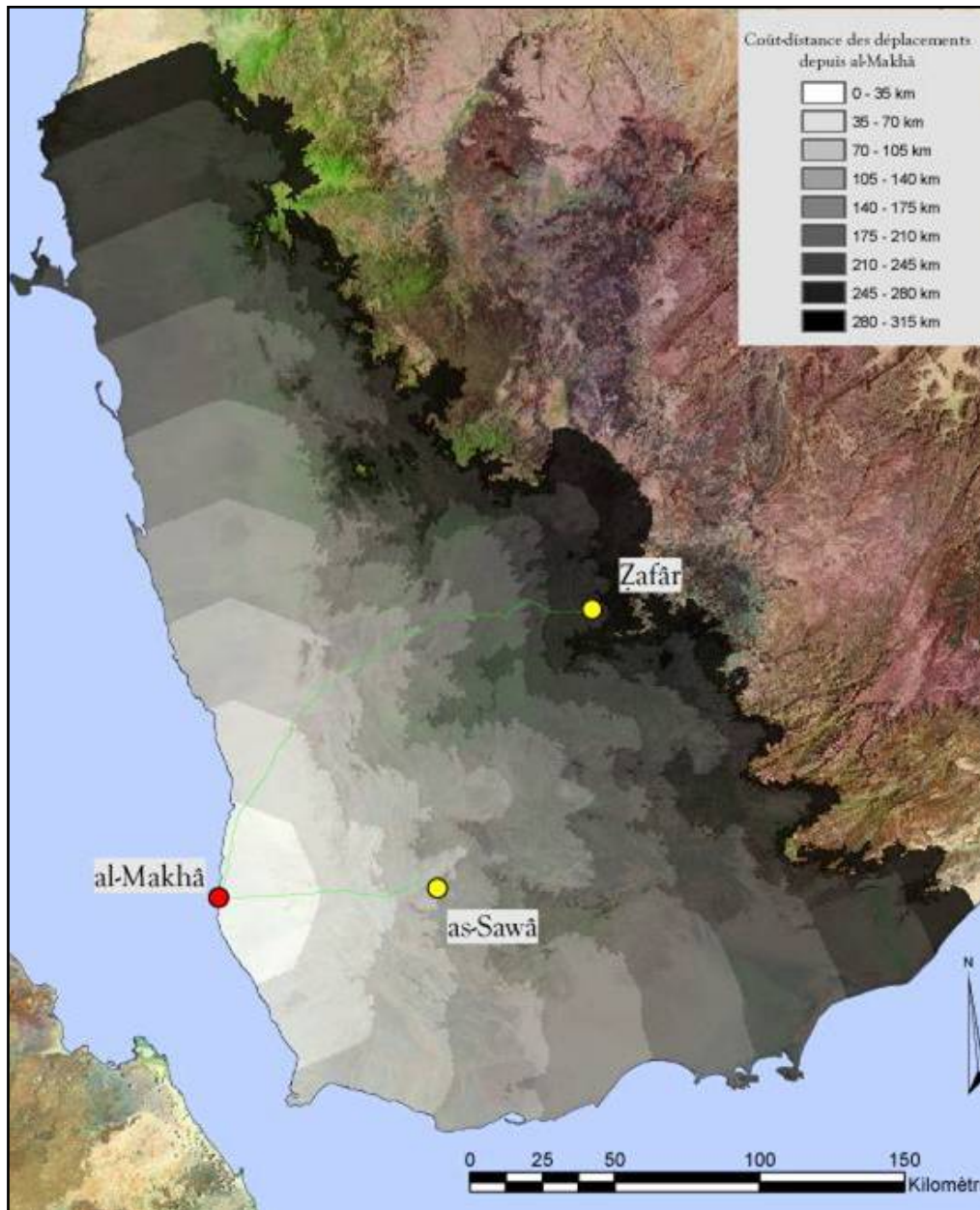
où p = valeur de la pente en degré.

L'équation affecte à chaque pixel une valeur, exprimée en mètre(s)-contrainte (comprise entre 1 et 155), à savoir que si un pixel de 90 m a une valeur en mètres-contrainte de 10, cela indique qu'il faut dix fois plus de temps pour la parcourir qu'un pixel affecté de la valeur 1 ou bien que cela revient à traverser 10 pixels de valeur 1 (900 m en distance euclidienne). La carte obtenue se présente sous la forme suivante (détail de la région du jabal an-Nisîyîn - une échelle de niveaux gris reflète la valeur croissante de la contrainte) :



L'équation utilisée ($0,031p^2 - 0,025p + 1$) a été déterminée d'après les temps de déplacement d'un marcheur confirmé en moyenne montagne. Les contrastes du relief de l'Arabie du Sud ne permettent pas l'emploi d'une équation à valeur universelle ; nous avons privilégié celle-ci, reflétant au moins les contraintes liées aux dénivelés importants qui caractérisent la région. Enfin, afin d'intégrer la seconde contrainte posée par les ergs, nous avons multiplié les valeurs de la carte des contraintes (surface de friction) par celles de la carte des ergs évoquée précédemment. La distance-coût des pixels des zones dunaires a ainsi été doublée.

Afin de vérifier la validité de la carte de contrainte (ou surface de friction) obtenue, nous nous sommes appuyé sur une donnée historique, celle du *Périple de la mer Érythrée*. Ce texte précise que la distance entre al-Makhâ et as-Sawâ est de trois jours de marche, celle entre al-Makhâ et Zafâr, de neuf jours de marche. Nous avons donc, à partir du site d'al-Makhâ, fait apparaître les zones accessibles en neuf jours de marche, en estimant à 35 km la distance parcourue par jour de marche (soit 7 h de marche à une vitesse moyenne de 5 km/h). La carte des distances-coûts représente autour d'al-Makhâ des zones concentriques divisées en tranche de 35 km (en mètres-contrainte et non en distance euclidienne) :



Cette carte des distances-coûts permet de constater que as-Sawâ se trouve à la limite du 3^e et du 4^e jour de marche d'al-Makhâ et que Zafâr se trouve à la limite du 8^e et du 9^e jour de marche. Cette vérification confirmerait donc la validité des calculs.

LES CARTES DES CHEMINS DE MOINDRE CONTRAINT

Les dernières cartes que nous avons réalisées, faisant figurer les chemins de moindre contrainte, se placent dans le prolongement des analyses précédentes. Il s'agit à partir d'un site donné de cartographier les trajets de moindre coût vers des points déterminés. La fonction « *Shortest Path* » du logiciel *ArcMap* s'appuie sur la carte de contrainte (ou surface de friction) obtenue (cf. *supra*) et une carte des directions de pentes, définies par rapport au point de départ, pour calculer le trajet dont le coût (en mètres-contrainte) sera le moins

élevé possible. Deux de ces trajets figurent sur la carte ci-dessus : entre al-Makhâ et as-Sawâ ; entre al-Makhâ et Zafâr.

ANNEXE 4 : SUPERFICIES DES PRINCIPALES VILLES ET BOURGADES D'ARABIE DU SUD PRÉISLAMIQUE

AB : âge du bronze

SA : sudarabique ancien

SR : sudarabique récent

PS : proto-sudarabique

SM : sudarabique moyen

SI: sudarabique indéterminé

N°	Site	Région - Royaume	Période d'occupation principale	Superficie <i>intra-muros</i> (en ha)
1	Ḥizmat Abū Thawr	Jawf	SA	0,8
2	Khawr Rūrī	Zufār	SM	0,8
3	al-Ḥâwī	Ḥaḍramawt	SM	1
4	az-Zâlif	Ḥaḍramawt	SA	1
5	MKH-32 (Diaw)	wâdī Markha	AB / PS	1
6	WYi (wâdī Yana'im I)	Hautes-Terres	AB	1
7	Yaḥbar 2	Ḥaḍramawt	SA	1
8	Hajar 'Abdallâh I. Aḥmad	jabal an-Nisîyîn	SA	1
9	Hajar Zâlimayn	jabal an-Nisîyîn	SI	1
10	Madīnat al-Khashâ'	Hautes-Terres	SA	1,4
11	Yalâ	Saba'	PS / SA	2,3
12	Hajar Ruma	jabal an-Nisîyîn	SM	1,7
13	Jidfir Ibn Munaykhir	Jawf	SA	1,8
14	Hajar am-Dhaybiyya	Wâdī Dura'	SM	2 (env.)
15	Hajar Ībtayn	jabal an-Nisîyîn	SA	2 (env.)
16	as-Sibâl	Hautes-Terres	AB	2
17	Hajar Janâdila	wâdī Markha	SM	2,1
18	Hajar al-Barîra	Ḥaḍramawt	SA	2,5
19	Hajar al-Kuḥayla	Qatabân	SA	2,5
20	al Kharâ'ib	Hautes-Terres	AB / PS	3
21	al-Binâ'	Ḥaḍramawt	SA	3
22	as-Sawâ (forteresse)	Tihâma	SM	3
23	Hajar ar-Rayḥânî	Saba' / Qatabân	SA / SM	3
24	Qârat Kibda	Ḥaḍramawt	SA / SM	3
25	Ḥinû az-Zurayr (<i>intra-muros</i>)	Qatabân	SA / SM	3
26	Kharibat Sa'ûd	Saba'	SA	3
27	al-Asâḥil	Saba'	SA	3,1
28	Hajar ad-Dimna	jabal an-Nisîyîn	SA	3,1
29	Raybûn II	Ḥaḍramawt	SA	3,5
30	Marâwiḥ	Ḥaḍramawt	SA	3,5
31	Şirwâḥ-Khawlân	Saba'	SA / SM	3,5 (env.)
32	Laqlât	Ḥaḍramawt	SA	4
33	Hajar Ṭâlib	wâdī Markha	SA	4
34	Raybûn IV	Ḥaḍramawt	SA	4
35	Hajar an-Nâb	wâdī Markha	SM	4
36	Quṭra	Hautes-Terres	SM	4 (env.)
37	Inabba'	Jawf	SA	4,4

N°	Site	Région - Royaume	Période d'occupation principale	Superficie <i>intra-muros</i> (en ha)
38	Barâqish	Jawf	SA / SM	4,5
39	Gamra	Hautes-Terres	SM	4,5
40	'Amrân (<i>intra-muros</i> actuel)	Hautes-Terres	SM	4,8
41	Hammat al-Qâ'	Hautes-Terres	AB	5
42	Kamnâ	Jawf	SA	5
43	Şirwâh-Arḥab	Hautes-Terres	SM	5
44	ad-Darb	wâdî Markha	SA	5 (env.)
45	Najrân	wâdî Najrân	SM / SR	5,2
46	an-Nakhla al-Ḥamrâ'	Hautes-Terres	SM / SR	5,4
47	Hajar Lajiya	wâdî Markha	SM	5,9
48	Hajar am-Ḥussayna	jabal an-Nisiyîn	SA	6 (env.)
49	Bi'r 'Alî (ville basse)	Ḥaḍramawt	SM / SR	6 (env.)
50	Bi'r Ḥamad	Ḥaḍramawt	SA	6
51	Hajar am-Barka	wâdî Markha	SM	6
52	Naqb al-Hajar	Ḥaḍramawt	SA / SM	6
53	Sûna	Ḥaḍramawt	SA	6
54	Hajar	Ḥaḍramawt	SA	7
55	Mashgha	Ḥaḍramawt	SA	7
56	jabal al-'Awd	Hautes-Terres	SM	7
57	Nâ'it	Hautes-Terres	SM	7
58	Ribat 'Umrân	Hautes-Terres	SA	7
59	Makaynûn	Ḥaḍramawt	SA	8
60	al-Hâmid	Tihâma	SA	9
61	as-Sawdâ'	Jawf	SA / SM	9
62	Kharibat al-Ḥusayn	Hautes-Terres	SA	9
63	Ma'în	Jawf	SA / SM	9
64	al-Mi'sâl	Hautes-Terres	SM	10
65	Haram	Jawf	SA	10
66	Şan'â'	Hautes-Terres	SM / SR	10
67	Kâniṭ	Hautes-Terres	SM	11
68	Madînat al-Ahjur	Hautes-Terres	SA	11
69	Ḥadaqân	Hautes-Terres	SA	12
70	Shibâm al-Ghirâs	Hautes-Terres	SM	12 à 15
71	al-Bayḍâ'	Jawf	SA / SM	14,5
72	'Irn 'Umar	Hautes-Terres	SA	15
73	Hajar Yahirr	wâdî Markha	AB / PS	15
74	Hawagir	Hautes-Terres	AB / PS	15
75	Maşna'at Mâriya	Hautes-Terres	SM	15
76	Shabwa (enceinte interne)	Ḥaḍramawt	SA / SM	15
77	Raybûn I	Ḥaḍramawt	PS / SA	16
78	Hajar Kuḥlân	Qatabân	SM / SR	23
79	Ma'rib	Saba'	SA / SM / SR	100
80	Zafâr	Hautes-Terres	SM / SR	110

INDEX

INDEX DES TOPONYMES ET NOMS DE STRUCTURES

- ‘Abadân 251, 252, 253, 254, 255, 257, 315, 418, 419, 420, 425, 426, 427, 481
‘Abadân (wâdî)..... 213, 238, 249, 251, 253
‘Adan 26, 32, 33, 45, 214, 296, 317, 318, 321, 330, 331, 337, 338, 379, 398, 440, 453, 464, 469, 477, 480, 482
‘Adan (Adane)..... 45
‘Adan (Adanê)..... 331
‘Adan (Eudaimôn Arabia)..... 330, 331
‘Adan (golfe de)..... 23, 26, 291, 320, 398
‘Adan (protectorat de)..... 50
‘Afraw (palais royal)..... 422
‘Afraw (palais)..... 110
‘Alab..... 386
‘Almân..... 386, 451
‘Amaqîn (wâdî)..... 287
‘Amd (wâdî)..... 311
‘Amdân (palais)..... 177
‘Amrân 361, 384, 386, 387, 405, 418, 425, 427, 448, 451, 465, 476
‘Aqaba..... 297
‘Arda (wâdî)..... 260, 261, 262, 264, 265, 309
‘Arim al-As‘adî..... 365
‘Arsh Bilqîs..... 175, 191
‘Asîr..... 21
‘Atf al-Ĥamrâ’ (toponyme)..... 175
‘Awhal (wâdî)..... 146
‘Ayn (wâdî)..... 214, 220
‘Ayn Ĥumrân..... 305
‘Aynât..... 312
bdn..... Voir ‘Abadân
‘Idîm (wâdî)..... 28, 34, 306, 307, 311
‘Irmâ (wâdî)..... 259, 273, 392
‘Irn ‘Umar..... 349, 350, 383, 384, 409, 465, 504
rrt..... Voir ‘Ararât
‘Uqayba (passe)..... 280, 303
‘Uqrân..... 315, 476
‘Uşâm..... 359
‘Uşum (wâdî)..... 261, 309
- ‘
‘Atf (wâdî)..... 273
‘*hgrn*..... Voir Ahjurân
‘*nb*’..... Voir Inabba’
- A**
- Ablaĥ (wâdî)..... 220, 221
Ablat (forteresse)..... 221
Abyan (gouvernorat)..... 33
Abyan (oasis)..... 177
Abyssinie..... 194, 399
Actium (bataille d’)..... 398
- ad-Dimn (toponyme)..... 365
ad-Dish al-Aswad..... 176, 177
ad-Dish al-Khashab (jabal)..... 170
ad-Durayb (w. Raghwân)..... 160, 165
ad-Durayb (Yalâ)..... 51, 199
Adhab (site)..... 311
adh-Dhiyâb..... 287
Adoulis..... 329, 331
Afrique..... 23, 34, 321, 322, 337, 381, 469
Aĥram (temple)..... 226
Aksum..... 380
al-‘Adan (jabal)..... 404, 430
al-‘Adî..... 386
al-‘Ađiyya..... 233
al-‘Alîb (wâdî)..... 170
al-‘Amâ’id al-‘Ulyâ..... 175
al-‘Amud (jabal)..... 449
al-‘Anad (toponyme)..... 320
al-‘Aşabî (toponymie)..... 375, 377
al-‘Atf (wâdî)..... 135
al-‘Awd (jabal)..... 51, 53, 81, 367, 380, 385, 466, 477
al-‘Ayn (wâdî)..... 272, 306, 311, 313
al-‘Aynat (wâdî)..... 308
al-‘Ulâ..... 76, 98, 115, 130, 132, 156, 413, 414, 442
al-‘Ulâ (Dédan)..... 98, 130, 132, 141, 442
al-‘Uqla..... 452
al-‘Uqm..... 278, 343
al-Adhla (toponyme)..... 386, 466
al-Asâĥil52, 98, 147, 159, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 196, 210, 262, 397, 402, 406, 410, 415, 425, 428, 436, 445, 463, 473
al-Asâĥil (‘Ararât)..... 97, 164, 167, 413, 415
al-Badiya (jabal)..... 204
al-Barîra..... 259, 283, 284, 286, 308, 433, 437, 461, 473
al-Bayđâ’52, 68, 96, 103, 105, 108, 109, 112, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 129, 133, 151, 154, 155, 156, 186, 406, 411, 413, 414, 416, 420, 422, 449, 450, 464, 466, 477
al-Bayđâ’ (Asca)..... 122
al-Bayđâ’ (Hautes-Terres)63, 341, 362, 365, 376, 381, 481
al-Bayđâ’ (Nashq) 108, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 129, 133, 152, 157, 158, 373, 475
al-Bayđâ’ (Naskos)..... 122, 133
al-Bayđâ’ (Nesca)..... 122
al-Binâ’ (Şirwâĥ)..... 189, 192
al-Binâ’ (w. Jirdân)..... 284, 286, 437, 438, 461
al-Binâ’ (w. Mabna’)..... 314
al-Buhayra (wâdî)..... 68, 108, 117, 120, 151, 153
al-Dhâmir (jabal)..... 323
al-Farza (wâdî)..... 135
al-Fir’..... Voir Haram
al-Ghuraf..... 52, 476
al-Ĥadâ’..... 51, 341, 466
al-Hadd (toponyme)..... 365
al-Hajar (palais)..... 177

- al-Hajar (toponyme)..... 274
al-Hâmid51, 317, 322, 323, 324, 325, 326, 338, 396, 433, 462, 463, 473
al-Haraja.....28, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 257, 461
al-Harâshif.....95, 104, 114, 157, 413, 414
al-Harâshif (Taḥtay)..... 95, 104, 413, 414
al-Hatma..... 466
al-Hâwî..... 264, 265, 313, 476
al-Ḥazm.....101, 108, 117, 135, 143, 146, 150
al-Ḥinû..... 233, 236
al-Ḥuqqa.....49, 51, 53, 59, 361, 384, 465
al-Ḥuwayra..... 326
Alîm (temple)..... 277, 278
al-Jabalî..... 439
al-Jafna..... 51, 201, 202, 203
al-Jûba (wâdî)50, 77, 159, 204, 205, 206, 209, 213, 219, 406, 463, 473
al-Jufayna (wâdî)..... 170
al-Jufra..... 146
al-Kâfir..... 95, 98, 104
al-Khadara..... 361, 465
al-Kharâ'ib..... 34, 52, 74
al-Khârid (wâdî)..... 128, 150, 151
al-Khulfân (jabal)..... 234
al-Khulûj..... 147
al-Khûn (wâdî)..... 261, 309
al-Kurbât..... 354
al-Lawdar..... 81
al-Lawdh (jabal)..... 145, 158, 196, 208, 284, 404, 471, 475
al-Lisân..... 149
al-Lisî (jabal)..... 337, 341
al-Mahandad..... 33
al-Mahra..... 21, 52, 314
al-Mahrath..... 406
al-Makhâ 69, 327, 328, 329, 330, 331, 333, 335, 336, 376, 379, 398, 399, 403, 408, 427, 436, 440, 477, 480
al-Makhâ (Makhwân)..... 327, 328, 329, 339
al-Makhâ (Moka)..... 327
al-Makhâ (Muza)..... 327, 335
al-Makhdara (jabal)..... 159, 189, 192, 193
al-Makhdara (wâdî)..... 159
al-Malaḥ (wâdî)..... 189
al-Marâziq..... 438
al-Masâjid..... 196, 208, 404, 471
al-Masanna..... 51
al-Masîl (wâdî)..... 177, 205
al-Matna..... 240
al-Mi'sâl 342, 362, 363, 364, 365, 366, 378, 384, 385, 392, 405, 417, 425, 433, 434, 466, 477
al-Mi'sâl (Wa'lân)..... 362, 364, 365, 366, 466
al-Mîdamman..... 33, 51, 326, 337, 338, 469, 470
al-Miḥyar..... 127
al-Millḥ (jabal)..... 286
al-Miqta..... 466
al-Mirwath..... 175
al-Mukalla..... 291
al-Musayna'a..... 314, 398
al-Qahma..... 339
al-Qal'a (toponyme)..... 364
al-Qaryatayn..... 62
al-Qashîb (palais)..... 177
al-Qudam..... 333
al-Qudayr (wâdî)..... 146, 148, 463, 473
al-Quff..... 313
al-Râkiza..... 333
al-Ruzayza..... 153
al-Surayra (wâdî)..... 150
al-Ukhdûd..... 400, 401, 422
am-'Âdiyya..... 52, 367, 466
Amar (temple)..... 226
Amîr94, 95, 98, 99, 100, 104, 112, 155, 334, 335, 336, 405, 432, 433, 450
Amnestum..... 152
Angkor..... 480
an-Nakhla al-Ḥamrâ'367, 380, 385, 417, 453, 465, 477, 504
an-Nakhla al-Ḥamrâ' (Yaklâ')..... 367, 417
an-Nisîyîn (jabal) 213, 226, 238, 242, 243, 244, 245, 248, 249, 255, 256, 431, 471, 503
Antioche..... 295
Arabie (mer d')..... 23
Arabie du Nord..... 127, 130, 132, 285
Arabie du Sud14, 15, 18, 19, 22, 24, 26, 27, 28, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 53, 54, 55, 57, 58, 62, 64, 65, 66, 68, 69, 71, 72, 73, 75, 80, 86, 89, 91, 97, 129, 138, 139, 145, 151, 165, 171, 176, 181, 184, 185, 186, 219, 238, 241, 243, 244, 252, 285, 302, 317, 321, 326, 330, 331, 335, 336, 345, 346, 355, 380, 384, 389, 390, 391, 393, 394, 395, 401, 406, 407, 420, 425, 426, 429, 430, 432, 434, 436, 440, 441, 443, 444, 445, 446, 447, 449, 452, 454, 455, 456, 458, 459, 460, 463, 467, 468, 469, 470, 472, 478, 480, 483, 487, 488, 496, 499, 500, 503
Arabie Saoudite..... 15, 21, 41, 52, 62, 63, 320, 442
Arabo-persique (golfe)..... 143
Arathat (temple)..... 94
Arezzo..... 295
Arhab..... 341, 351, 354, 359, 361, 386, 453, 504
ar-Radrâd..... 439
ash-Sha'aba (jabal)..... 235
Ashshur..... 66, 446
Aslamân (toponyme)..... 61
as-Sa'id (wâdî)..... 233
aṣ-Ṣafil..... 74, 307
as-Safil I..... 313
as-Safil II..... 311
aṣ-Ṣafil III..... 306
as-Sahl (jabal)..... 203
as-Salâsil (wâdî)..... 261
as-Sawâ217, 219, 326, 328, 329, 333, 334, 335, 336, 339, 367, 380, 385, 399, 410, 416, 433, 439, 440, 441, 451, 466, 477
as-Sawâ (Kharibat al-Yahûd)..... 333
as-Sawâ (Sauê)..... 333, 334
as-Sawâ (Save)..... 333
as-Sawâ (Ṣawwum)..... 333, 334
as-Sawdâ'35, 37, 51, 54, 68, 76, 80, 91, 94, 95, 96, 98, 101, 103, 104, 107, 108, 109, 112, 113, 114, 116, 117, 120, 121, 122, 125, 128, 131, 132, 144, 152, 154, 155, 156, 393, 394, 406, 415, 416, 420, 422, 423, 425, 429, 431, 432, 434, 449, 450, 453, 464, 471, 473, 477, 486
as-Sawdâ' (Nashshân) 36, 37, 96, 98, 101, 104, 105, 107, 108, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 132, 151, 154, 155, 157, 158, 402, 422, 423, 449, 471, 475
as-Sawdâ' (Nestum)..... 115
as-Sibâl..... 33, 34, 51, 345, 382
Assouan..... 293
as-Sûm..... 260
Athènes..... 66
ath-Thawba (wâdî)..... 260, 262, 311
Awsân25, 31, 35, 36, 37, 38, 51, 81, 98, 213, 219, 239, 242, 243, 244, 247, 249, 255, 287, 422, 423, 424, 430, 432, 439, 448, 473, 475, 486

Awwâm (Ma'rib) 38, 171, 175, 176, 181, 182, 185, 186, 191, 196, 281, 371, 373, 377, 404, 429, 434, 476, 481
 Awwâm (Şan'â') 371, 433
 Aykum (région) 112, 114
 az-Zâlif 309, 313, 476

B

Bâb al-Mandab 329, 330, 335
 Bahr Ḥaṭab (sanctuaire) 175
 Bâjil 323
 Balaq (jabal) 170, 172, 174, 175, 176, 185, 186, 196
 Balaq al-Awsaṭ (jabal) 175, 177
 Balaq al-Janûbî (jabal) 209
 Balaq al-Qiblî (jabal) 175, 404, 468, 470
 Banât 'Âd 94, 103, 108, 110, 111, 119, 127, 338
 Baqlân (wâdî) 135
 Bâ-Qurfâ 261, 309, 452
 Bar'ân (temple) 182, 185
 Barâqish 37, 51, 76, 80, 82, 91, 95, 105, 113, 114, 119, 121, 125, 128, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 145, 146, 148, 149, 154, 156, 157, 158, 160, 162, 164, 168, 197, 198, 210, 211, 279, 402, 405, 406, 413, 414, 415, 428, 429, 430, 432, 434, 442, 453, 463
 Barâqish (Yathill) 37, 80, 134, 139, 141, 152, 446
 Barâqish (Athroula) 141
 Barka (jabal) 238
 Barrân (al-'Adî) 386
 Basses-Terres 213, 218, 341, 349, 360, 366, 382, 384, 393, 395, 419, 426, 428, 452, 453, 455, 464, 465, 469, 471, 472, 473, 474, 477, 478, 479, 484, 485, 486, 487, 488
 Bayhân (canal) 227
 Bayhân (temple) 226
 Bayhân (wâdî) 28, 37, 41, 49, 50, 77, 81, 82, 207, 213, 214, 215, 220, 222, 223, 227, 228, 230, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 248, 253, 255, 256, 281, 286, 402, 408, 423, 461, 462, 463, 468, 470, 473, 474, 475
 Bayhân al-Qaşâb 215, 233
 Baynûn 52, 367, 385, 411, 418, 425, 466, 477
 Bayt Dab'ân 361
 Bayt Dughaysh (Ḥaḍaqân) 351, 352, 355
 Bayyîn (temple) 94
 Bi'r 'Alî 50, 52, 54, 63, 71, 259, 280, 281, 285, 287, 290, 291, 292, 295, 296, 297, 303, 304, 314, 315, 328, 331, 398, 399, 403, 408, 409, 410, 416, 426, 429, 436, 437, 439, 440, 441, 453, 476, 477, 480, 481, 482
 Bi'r 'Alî (Cane) 292, 328
 Bi'r 'Alî (Kanê) 287, 292
 Bi'r 'Alî (Qâni') 290, 291, 292, 294, 296, 304, 441
 Bi'r Ḥamad 52, 259, 286, 307, 308, 313, 393
 Bilâd ar-Rûs 386
 Binâ' (temple) 226
 Burayq (jabal) 284, 285
 Byzance 39, 380

C

Campanie 293

D

Dâf 418, 466
 Daf (Dâfû) 418
 Dahas (royaume de) 36, 422, 423

Dahr 358, 361, 372
 Dahr (wâdî) 384
 Dâr al-Kâfir (toponyme) 275
 Dâr as-Sawdâ' 177, 181, 399, 403
 Dara' (jabal) 192
 Darb aṣ-Ṣabî 51, 129, 136, 137, 138, 148, 405, 432
 Darbât (wâdî) 298, 299, 300
 Darhân (palais) 417
 Dathînat 81
 Daw'an (wâdî) 266, 271, 272, 306, 310, 392
 Dawar (jabal) 254
 Dawr 112
 Dhamâr 24, 27, 32, 33, 34, 50, 53, 74, 83, 341, 342, 343, 345, 346, 347, 362, 368, 372, 375, 379, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 418, 466
 Dhana (wâdî) 35, 159, 170, 175, 177, 185, 189, 199, 201, 207, 347, 348, 392, 461, 462, 463, 473
 Dharwa (jabal) 354
 dhî-Ḥadîd (wâdî) 365
 Dhubâb (jabal) 341
 Dhû-Sâlim 233, 236, 402, 403
 Diaw 242
 Dirm ad-Dayra 166
 Duhur (wâdî) 259, 286
 Dula' 361, 372, 387, 417, 451
 Dura' (wâdî) 81, 213, 238, 251, 252, 253, 254, 255, 277, 425

E

Égypte 31, 37, 126, 137, 141, 156, 296, 331, 395, 398, 440
 Érythrée 322, 327, 331
 Éthiopie 37, 184, 317, 322, 325, 328, 354, 401, 446, 451, 473

F

Fadhum 112
 Fara' (wâdî) 232
 Farasân 329, 330, 332
 Faṭura (passe) 280
 Fuqma 309, 310
 Fuqma (wâdî) 261
 Fustât 380

G

Gaharân 418
 Gash (delta du) 337
 Gaw'al (toponyme) 112
 Gaza 141
 Gerrha 141, 143
 Ghanif (wâdî) 262
 Ghaylân (wâdî) 418
 Ghaymân 79, 101, 361, 417, 453, 465
 Ghûlat 'Ajîb 59
 Ghumdân (palais royal) 42, 186, 358, 369, 370, 372, 406, 423, 424
 Ghurayra 330
 Gobochele 401
 Grèce 47, 156
 Guarmani 66

H

- Ha`yl 13, 66, 409, 411, 445, 447, 456
 Ḥabbân (wâdî) 287
 Hadanân (temple) 94
 Hadaqân 83, 184, 342, 349, 351, 352, 353, 354, 355,
 360, 372, 384, 401, 416, 419, 420, 422, 423, 435, 437,
 446, 474
 Ḥadda 451
 Ḥadîb 315
 Ḥaḍramawt 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 34,
 36, 37, 38, 39, 41, 47, 50, 51, 52, 63, 69, 70, 74, 80,
 81, 84, 85, 94, 97, 98, 118, 122, 137, 158, 217, 231,
 237, 247, 252, 253, 257, 259, 260, 261, 263, 264, 266,
 270, 272, 273, 277, 278, 279, 281, 285, 286, 290, 296,
 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 311, 312, 313, 314,
 315, 325, 326, 366, 373, 382, 391, 393, 396, 397, 398,
 399, 403, 408, 411, 413, 414, 416, 420, 422, 423, 424,
 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 439, 440,
 441, 448, 450, 452, 455, 457, 462, 463, 464, 468, 470,
 471, 472, 473, 475, 476, 477, 479, 480, 481, 486
 Ḥaḍramawt (wâdî) 24, 35, 50, 259, 266, 280, 281, 307,
 308, 310, 313, 315, 462, 476
 Ḥaḍrân (temple) 269, 272
 Ḥadthânân (temple) 358
 Ḥafaray 199, 202
 Hagar 100
 Hajar 259, 309, 313, 396, 425, 476
 Hajar ‘Abdallâh Ibn Aḥmad 243
 Hajar ‘Îbtayn 243
 Hajar Abû Zayd 238
 Hajar ad-Dimna 243
 Hajar al-Asfâl 240
 Hajar al-Kuḥayla 220
 Hajar am-Barka 243, 244, 246
 Hajar am-Dhaybiyya 51, 54, 74, 253, 254, 400, 476
 Hajar am-Hussayna 243
 Hajar am-Lajiya 52, 425
 Hajar Lajiya (Halzaw) 245, 247
 Hajar an-Nâb 245, 246, 247, 248, 249, 250, 256, 422,
 432, 434
 Hajar an-Nâb (Manwab) 247, 249, 422
 Hajar Arra 243
 Hajar ar-Rayḥânî 51, 53, 54, 159, 196, 204, 205, 206,
 207, 208, 209, 210, 211, 212, 229, 256, 428, 436, 439,
 463, 473, 474
 Hajar ar-Rayḥânî (Marda‘) 204, 205
 Hajar aṣ-Ṣafra‘ 54, 243
 Hajar at-Tamra 31, 51, 209
 Hajar Dabû‘a 399, 403, 404
 Hajar Dhahbâ 220
 Hajar Ibn Ḥumayd 31, 51, 53, 54, 59, 60, 77, 149, 163,
 220, 227, 231, 232, 234, 235, 236, 237, 241, 243, 256,
 265, 272, 285, 286, 324, 338, 349, 395, 425, 433, 434,
 461, 471, 474, 475
 Hajar Ibn Ḥumayd (Dhû-/Dhât-Ghayl) 236, 237
 Hajar Janâdila 399
 Hajar Khamûma 54, 399, 403
 Hajar Kuḥlân 44, 51, 54, 59, 70, 71, 77, 80, 81, 98, 132,
 156, 204, 207, 214, 216, 218, 222, 223, 224, 227, 232,
 234, 235, 254, 255, 256, 403, 409, 410, 422, 423, 424,
 425, 429, 432, 437, 461, 463, 473
 Hajar Lajiya 245, 246, 247, 248, 249, 250, 252, 256
 Hajar Lajiya (Halzaw) 249
 Hajar Shuhûh 243
 Hajar Suqqâm 243
 Hajar Şurbân 51, 54
 Hajar Şurbân 2 243
 Hajar Tâlib 52, 243, 244, 249, 399, 425, 473, 503
 Hajar Umm Yahmûm al-‘Ulâ‘ 243
 Hajar Umm Yahmûm as-Safilâ 243
 Hajar Wâla 243
 Hajar Warîqa 243
 Hajar Warrâs 245, 453
 Hajar Yahîr 28, 52, 238, 240, 241, 242, 243, 244, 246,
 249, 254, 255, 321, 392, 393, 394, 395, 410, 422, 423,
 425, 432, 434, 436, 437, 442, 462, 463, 469, 471
 Hajar Zâlimayn 54, 399
 Ḥalûf (wâdî) 261
 Ḥamida (toponyme) 418
 Ḥamm (jabal) 177
 Hammâm (wâdî) 213, 233, 241
 Hammat al-Qâ‘ 33, 51, 342, 343, 345, 346, 382, 383,
 393
 Ḥanan (toponyme) 186
 Hanûn 277, 302, 303
 Haram 30, 36, 37, 68, 76, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99,
 100, 103, 104, 105, 106, 111, 112, 116, 121, 128, 129,
 131, 132, 144, 151, 154, 155, 156, 157, 158, 167, 197,
 413, 415, 422, 423, 425, 429, 431, 435, 449, 453, 454,
 464, 473, 474, 486
 Haram (Carnei) 99
 Ḥaram (palais) 376
 Harash (jabal) 276
 Hargum (palais) 376
 Ḥarîb (palais royal) 224, 225, 231, 236, 422, 424
 Ḥarîb (wâdî) 37, 62, 81, 82, 207, 213, 214, 219, 220,
 221, 228, 230, 335, 354, 379, 385, 473, 475
 Haribat (Caripeta) 219
 Haribat (Hinû az-Zurayr) 214, 217, 218, 219, 221, 228,
 335, 336, 379, 400, 419, 446, 451
 Ḥarwân (temple) 175
 Ḥaṣî 51, 53, 367, 376, 378, 379, 385, 417, 425, 433,
 434, 466, 477, 481
 Ḥarab (temple) 226, 236, 432
 Hautes-Terres 23, 24, 25, 26, 27, 32, 34, 35, 36, 41, 47,
 48, 50, 51, 52, 53, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 153, 156,
 158, 176, 180, 184, 186, 197, 209, 213, 217, 219, 220,
 247, 249, 282, 321, 322, 324, 325, 333, 338, 341, 342,
 345, 346, 349, 354, 355, 357, 359, 360, 362, 364, 366,
 367, 369, 372, 373, 379, 380, 381, 383, 384, 385, 386,
 387, 391, 392, 393, 396, 397, 402, 404, 409, 411, 419,
 423, 425, 428, 430, 433, 450, 451, 452, 453, 455, 456,
 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 474, 475,
 476, 477, 478, 479, 484, 485, 486, 487
 Hauts-Plateaux 24, 27, 112, 213, 341, 349, 408, 409, 475,
 481
 Hawagir 346, 383, 393
 Ḥayd al-Qarnayn 233, 235, 236
 Ḥayd Ibn ‘Aqîl 51, 77, 223, 226
 Ḥayd Ladram 252
 Ḥaykân (wâdî) 347, 348
 Haylân (jabal) 192
 Haynân 418
 Hâz 353, 355, 359, 360, 361, 386, 418, 465
 Hâz (Hazaym) 361, 386
 Hazfar (palais) 173
 Ḥdqan Voir Ḥadaqân
 Ḥfry Voir Ḥafaray
 Hijâz 39
 Ḥimyar 24, 30, 37, 38, 47, 82, 85, 122, 133, 158, 176,
 177, 183, 237, 248, 281, 329, 336, 342, 367, 371, 372,

373, 374, 377, 378, 403, 416, 419, 423, 424, 426, 441, 448, 451, 457, 475, 476, 477, 479, 480, 486	
Ḥinû az-Zurayr	46, 54, 65, 66, 67, 207, 214, 215, 217, 218, 219, 220, 229, 230, 233, 235, 256, 335, 336, 379, 400, 401, 403, 409, 410, 419, 425, 428, 429, 437, 439, 441, 453, 473
Ḥinwa (toponyme)	253
Ḥirâb (wâdî)	33, 153, 392
Hirrân	128
Hirrân (palais)	359, 364, 365, 417
Hirrân (palmeraie)	227
Hirrân (wâdî)	119, 120, 128
Hisâya (wâdî)	365
Ḥizmat Abû Thawr	89, 111, 112, 128, 150, 152, 303, 401, 402, 403, 428, 484, 503
Ḥizmat Abû Thawr (Manhat)	150, 152
Ḥizmat Abû Thawr (Manhiyat)	151, 152
Ḥizmat Abû Thawr (Maniyat)	150, 152
<i>Hlzw</i>	Voir Ḥalzaw
HRB-10	153
HRB-24	153
HRB-25	153
HRB-26	153
HRB-27	153
HRB-3	153
HRB-30	153
HRB-31	153
HRB-32	153
HRB-33	153
HRB-7	153
HRB-8	153
<i>Hrbi</i>	Voir Haribat
Ḥuḍud	243
Ḥurayḍa	49, 50, 59, 60, 264, 270, 271, 281, 311, 313, 393, 409, 413, 448, 449, 476
Ḥuṣn Âl Sâlih	139
Ḥuṣn al-'Urr	265
Ḥuṣn al-Ghurâb	291, 292, 293, 295, 296, 314
Ḥuṣn al-Ghurâb (Mawiyat)	291, 292
Ḥuṣn al-Wuṣr	251
Ḥuṣn Barîra	284
Ḥuṣn Dhahânî	451
Ḥuwaydar	253, 256, 428

I

Ibb	26, 27, 374
Inabba'	36, 95, 98, 111, 112, 132, 143, 144, 145, 154, 156, 157, 210, 284, 422, 423, 453, 464, 473
Inapha	143, 145
Inde	38, 328, 330, 331, 398, 440
Ionie	141
Isbîl (jabal)	24, 337
Israël	43, 72
Italie	480
Itwa	353, 354, 404, 473

J

Jafa' (wâdî)	213
Jathî Bin Qafîla	234
Jawf	25, 30, 31, 33, 35, 36, 37, 38, 41, 46, 47, 49, 51, 52, 68, 76, 78, 80, 81, 85, 91, 92, 95, 98, 101, 104, 105, 108, 111, 114, 115, 117, 118, 120, 122, 125, 128, 130, 135, 141, 143, 144, 145, 146, 149, 150, 152, 153, 157, 158, 159, 166, 176, 184, 186, 193, 196, 197, 210,

211, 213, 261, 263, 279, 280, 306, 311, 315, 335, 336, 338, 341, 354, 373, 392, 393, 397, 402, 406, 415, 421, 423, 424, 429, 430, 431, 433, 446, 449, 450, 452, 453, 454, 455, 464, 468, 469, 470, 471, 473, 474, 475, 477	
Jawf (wâdî)	26, 50, 68, 249, 463, 474
<i>Jawl</i>	23, 24, 25, 26, 29, 32, 283, 306, 391
Jedda	49
Jib (wâdî)	260, 262, 311
Jibâh (wâdî)	213
Jidfir Ibn Munaykhir	52, 136, 145, 146, 148, 149, 154, 157, 210, 211, 262, 284, 409, 425, 429, 454, 463, 473
Jidfir Ibn Munaykhir (Kuhâl)	146, 148
Jirdân (wâdî)	259, 283, 286, 313, 314, 325, 408, 437, 438, 461, 462, 463, 473
Jûbat al-Jadîda	204
Jûja	50, 264, 285, 286, 307, 310, 393

K

Kabad (temple)	127
Kadur (jabal)	61
Kafas (temple)	272
Kalum (palais)	376
Kaminahû (Caminacum)	106
Kaminahû (Caminacus)	45
Kamna	46, 68, 94, 95, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 114, 118, 120, 125, 131, 132, 144, 154, 155, 157, 158, 181, 422, 425, 429, 449, 450, 453, 464, 474
Kamna (Kaminahû)	30, 36, 37, 46, 79, 94, 95, 96, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 106, 111, 112, 128, 132, 151, 154, 155, 413, 415, 423, 449, 473, 486
Kanin (jabal)	417, 430, 433
Kânîṭ	359, 360, 361, 386, 420, 465
Kânîṭ (Ukânîṭ)	359, 386
Karman	106
Kashawba	326
Kawkabân (palais)	367, 376, 417
Kawlat al-Lajama	209, 392
Khalbaṣ (jabal)	233, 454
Khamir	465
Khamrân (palais)	224
Khamûma (wâdî)	213, 242, 243, 244, 248, 256
Kharibat Âl 'Alî	Voir Haram
Kharibat Âl Jid'ân	166
Kharibat al-Ahjur	51, 53, 466
Kharibat al-Ḥusayn	349, 350, 383, 384, 504
Kharibat Hamdân	Voir Haram
Kharibat Sa'ûd	210
Kharibat Sa'ûd (Kutal)	52, 136, 147, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 196, 197, 201, 210, 262, 397, 401, 402, 403, 410, 413, 425, 428, 445, 473, 484
Khawlân	33, 51, 53, 81, 188
Khawlân aṭ-Ṭiyâl	33, 53, 193, 243, 341, 345, 366, 382, 392
Khawr Rûri	52, 54, 60, 89, 259, 279, 281, 296, 298, 301, 302, 303, 304, 305, 314, 329, 331, 398, 399, 401, 402, 403, 404, 416, 425, 428, 435, 436, 439, 440, 441, 476
Khawr Rûri (Moscha Limén)	298
Khawr Rûri (Sumhuram)	298, 301, 303, 305
Khawr Rûri (Sumuram)	298
Khawra (wâdî)	242
Khaywân	353
Khazfân (palais)	173
<i>Khl</i>	Voir Jidfir Ibn Munaykhir (Kuhâl)
Khudhra (jabal)	81, 233, 235, 236
Khumayr (wâdî)	392
<i>Kmnhw</i>	Voir Kaminahû

Koptos	331
Koweït-City.....	445
<i>Kūl</i>	Voir Kūtāl
Kubr (jabal).....	254
Kudār.....	366
Kulayba (wādī).....	335

L

La Mecque.....	48, 70, 297, 371, 473, 486
Laḥg (palais)	224
Laḥj	28, 32, 318, 337, 469
Lajiya (wādī).....	245, 246, 247
Laqah	339
Laqlāt	313
Lâw (jabal).....	430, 433
Lawbân (palais).....	363
Lawdar	341
Levant	397, 398, 445
Lutèce.....	66

M

Ma'în 30, 37, 41, 44, 46, 49, 68, 76, 80, 84, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 101, 105, 109, 110, 111, 113, 115, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 132, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 145, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 186, 228, 229, 410, 413, 414, 415, 422, 423, 424, 429, 431, 432, 434, 439, 442, 445, 446, 449, 452, 453, 454, 464, 472, 473, 486	
Ma'în (Carnus).....	45
Ma'în (Kârna).....	44
Ma'în (Kârmana).....	44
Ma'în (Qarnaw) 13, 46, 80, 91, 97, 99, 101, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 155, 431, 446	
Ma'layba	51, 317, 320, 321, 337, 392, 393, 469
Ma'dhin (royaume de).....	422, 423, 474
Ma'rib37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 46, 47, 48, 49, 51, 54, 59, 65, 66, 69, 73, 75, 82, 92, 98, 101, 108, 114, 117, 120, 121, 122, 125, 135, 142, 143, 145, 146, 150, 158, 159, 160, 164, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 189, 191, 195, 196, 199, 204, 207, 208, 209, 211, 212, 214, 234, 253, 262, 280, 281, 321, 337, 347, 354, 355, 358, 360, 371, 372, 373, 377, 392, 393, 394, 401, 402, 404, 409, 410, 411, 414, 415, 416, 418, 419, 420, 422, 423, 424, 425, 429, 432, 433, 434, 437, 441, 442, 446, 449, 451, 459, 461, 462, 463, 469, 470, 471, 473, 475, 476, 477, 479, 481, 485	
Ma'rib (Mariaba).....	44
Ma'rib (Marib) 79, 112, 169, 170, 171, 173, 183, 184, 185	
Ma'rib (Maryab) 105, 169, 170, 171, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 414, 431, 451	
Mablaqa 214, 217, 218, 220, 229, 233, 235, 248, 256, 400, 441	
Mabrak (wādī).....	262
Madar	359, 386, 403, 433
Madhâb (Ḥurayḍa).....	59, 270
Madhâb (wādī)41, 68, 91, 92, 101, 112, 117, 125, 143, 145, 146, 153, 157	
Madhabḥum (palais royal)	224
Madīnat al-Aḥjur 324, 342, 347, 348, 349, 350, 355, 360, 383, 384, 396, 471, 473, 504	
Madīnat al-Aḥjur (Aḥjurân)	347, 348
Madīnat Haram.....	Voir Haram
Magusum.....	99

Mahawrân (palais)	418
Maḥram Bilqīs	175, 176, 209, 404, 405, 432
Majzir (wādī)	135, 139, 463
Makar (palmeraie).....	192
Makaynûn28, 51, 54, 69, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 269, 270, 272, 278, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 396, 409, 410, 411, 429, 437, 462, 476	
Makaynûn (Mawtar)	260
Makaynûn (Thawbat).....	260
Maksâ' (wādī).....	261
Malâhâ' (wādī)	135, 139
Manâkha	448
Manhiyat	Voir Ḥizmat Abû Thawr
Maqtuwa (jabal).....	308
Marâfiz (wādī)	261
Maras (palais)	224
Marâwih (toponyme)	313
Marâwih (wādī)	271
Marḥab (bastion).....	167
Markha (wādī) 28, 35, 37, 50, 52, 81, 213, 238, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 252, 253, 255, 256, 257, 281, 286, 392, 393, 395, 410, 422, 423, 424, 462, 463, 470, 473, 474, 475	
Marthad (jabal)	189, 192
Maryama	219, 220, 379
Maryama (Maryamat).....	220, 315, 451, 476
Mashâmân (palmeraie).....	119
Mashgha.....	52, 269, 307, 311, 313, 396, 476
Masīla (wādī)24, 28, 260, 261, 262, 306, 307, 308, 310, 311, 313, 392, 462, 476	
Maşna'at Mâriya	367, 466
Matarâ	355, 401
Maṭar-hân (Raybûn).....	267
Mathnâ (toponyme).....	274
Mawlâ Maṭar (toponyme)	312
Mawqarân (temple).....	94
Mawza' (toponyme).....	327
Mawza' (wādī).....	327, 335
Mayfa'a (toponyme)	406
Mayfa'a (wādī)	252, 287, 313, 314
Mayfa'ân (temple)	272
Médine (Yathrib)	115, 141
Méditerranée	43, 66, 297
Melazo	184, 451
Mer Rouge 23, 26, 38, 317, 320, 321, 325, 329, 330, 331, 337, 379, 385, 398, 399, 469, 477	
Mésopotamie.....	35, 58, 395
Mexico	394
Midden 2	325, 338
Mîh (wādī).....	266, 269, 271, 272
Milḥ Kharwa.....	277
Milḥ Maq'â	276
Miswar (palais royal)	242, 422
MKH-23.....	242
MKH-28.....	242
MKH-32.....	242
MKH-38.....	242
MKH-44.....	242
<i>Mkhwn</i>	Voir al-Makhâ (Makhwân)
<i>Mnht</i>	Voir Ḥizmat Abû Thawr (Manhat)
<i>Mnhyt</i>	Voir Ḥizmat Abû Thawr (Manhiyat)
<i>Mnyt</i>	Voir Ḥizmat Abû Thawr (Maniyat)
Mohamdid al-Hamli.....	33
<i>Mrb</i>	Voir Ma'rib (Marib)
<i>Mrd'</i>	Voir Hajar ar-Rayhânî (Marda')
<i>Mryb</i>	Voir Ma'rib (Maryab)

Muha'mir (royaume de) 36
 Mundafân 381
 Musayna'a 331, 398, 439
Mwtr Voir Makaynûn (Mawtar)
Myf't Voir Naqb al-Hajar (Mayfa'at)

N

N't Voir Nâ'it
 Na'am (wâdî) 266, 269, 272
 Na'q 361, 373, 386, 417, 427, 433, 453, 465
 Nâ'it 83, 342, 354, 355, 357, 358, 359, 360, 372, 386,
 410, 414, 416, 417, 425, 426, 465, 481
 Na'mân (temple) 433
 Nab'â (wâdî) 347, 348
 Nafûd (désert du) 447
 Naḥwân (palmeraie) 192
 Najd 39, 84, 412, 436, 437
 Najd Marqad 220
 Najja' (wâdî) 204
 Najrân 21, 37, 39, 52, 54, 65, 66, 69, 119, 371, 400, 403,
 409, 410, 416, 422, 425, 433, 434, 436, 439, 446, 453
 Najrân (Nagara) 422
 Najrân (wâdî) 21, 36, 41, 80, 97, 98, 135, 335, 423, 474
 Naqb al-Hajar 252, 287, 289, 290, 294, 314, 315, 398,
 409, 413, 414, 420, 425, 427, 428, 476, 484
 Naqb al-Hajar (Maipha) 287
 Naqb al-Hajar (Mayfa'at) 252, 287, 288, 289, 290, 315
 Naşib (temple) 110
 Niḥm 194, 341, 354, 373, 449
 Nimrân (toponyme) 120, 121, 450
 Nişâb 251, 252, 254
 Nişâb (wâdî) 50
Ns²q Voir al-Bayḍâ' (Nashq)
 Nu'ân (toponyme) 466
 Nu'mân (temple) 432
 Nubie 317
 Nuqûb 234

O

Olynthe 66
 Oman 15, 21, 460
 Oman (péninsule d') 398
 Ougarit 395

P

Palestine 33, 297, 395, 397
 Palmyre 445
 Paris 49, 66
 péninsule Arabique 21, 22, 24, 35, 47, 156, 445, 473, 480
 Perse 39, 137
 Pétra 445
 Punt (pays de) 34

Q

Qâ' al-Bawn 357
 Qâ' Jahrân 83, 341, 453, 466
 Qâ' Wanab 208
 Qabr Hûd 312
 Qâniya 365, 367, 417, 466
 Qârat al-Fîrân 275
 Qârat Kibda 52, 54, 74, 265, 312
 Qarn 'Ubayd (jabal) 217

Qarn al-Madâra 242
 Qarnat (toponyme) 61
 Qaryat al-Fâw 41, 63, 115, 436
 Qaryat al-Ghayl 252
 Qatabân 22, 24, 25, 30, 31, 36, 38, 41, 51, 74, 77, 79,
 80, 81, 82, 83, 85, 159, 205, 207, 212, 213, 217, 218,
 219, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 233, 236,
 247, 253, 254, 255, 260, 272, 290, 313, 314, 315, 336,
 341, 363, 366, 379, 400, 415, 422, 424, 428, 429, 432,
 439, 441, 442, 448, 452, 454, 472, 473, 475, 486
 Qawd ash-Sharqa 308
 Qawm (toponyme) 112
 Qawqa (wâdî) 201, 202
 Qédar (Arabie du Nord) 115
Qn' Voir Bi'r 'Alî (Qâni')

Qrnw Voir Ma'în (Qarnaw)
 Quṭra 59, 60, 361, 384, 386, 451, 465
 Qutra (Maṭirat) 59, 386

R

Ra's Fartak 398
 Radâ' 341, 366, 381, 406
 Raḥat (temple) 284
 Ragazgazân (toponyme) 339
 Raghwân (wâdî) 52, 146, 147, 159, 160, 164, 166, 167,
 168, 199, 210, 402, 406, 463, 473
 Raḥab 361
 Raḥaba 253, 256, 428
 Raḥbân (temple) 268, 269, 272, 312, 313, 427, 429
 Rajasthan 381
 Rakhîya (wâdî) 286
 Ramaşaw (quartier) 126, 410
 Ramlat as-Sab'atayn 24, 25, 26, 32, 34, 35, 82, 196,
 213, 238, 242, 248, 255, 259, 273, 280, 283, 286, 287,
 306, 311, 313, 315, 319, 321, 341, 355, 391, 393, 396,
 411, 419, 430, 439, 462, 463, 469, 471, 473, 474, 475,
 479
 Raḥat 315, 476
 Rawnatân 450
 Rawthân 147
 Rawyan (temple) 216
 Raybûn 51, 53, 54, 69, 259, 264, 266, 267, 268, 269,
 270, 271, 272, 281, 306, 307, 308, 310, 311, 312, 313,
 321, 326, 393, 395, 409, 410, 413, 414, 415, 419, 420,
 425, 427, 429, 433, 435, 436, 462, 469, 476
 Raybûn (Yandaḍ) 266, 267
 Rayda 354, 357, 359, 361, 387, 418, 465
 Rayda (Raydat) 387
 Raydân (palais royal) 42, 375, 376, 423, 424, 449
 Raymân (bastion) 167
 Raymân (palais) 417
 Râziḥ (jabal) 341
 Ribat 'Umrân 349, 350, 383, 384, 504
 Rimâ' (wâdî) 326, 329
 Rişâf (temple) 111, 127, 226, 236
 Rîsha (wâdî) 283
 Riyâm (jabal) 36, 138, 353, 354, 359, 404, 430, 433, 473
 Rome 38, 46, 55, 331, 398
 Rub' al-Khâlî 436
 Ruḥâbatân (toponyme) 122
 Ruma (wâdî) 213
 Rumâha (toponyme) 242, 392
 Rumân (wâdî) 253
Rybn Voir Raybûn

S

- S²bwt* Voir Shabwa (Shabwat)
S³wm Voir Sawwum
 Şa'da 52, 341, 361, 402, 411, 415, 416, 438, 461
 Şa'da (w. Jirdân) 284, 286
 Sa'kalân (région) 301
 Sa'nân (Hanûn) 277
 Saba (ville) 44
 Saba' 24, 25, 30, 31, 35, 36, 38, 41, 43, 45, 51, 78, 80, 82, 85, 95, 96, 98, 103, 105, 111, 112, 114, 115, 119, 120, 122, 123, 132, 138, 140, 145, 147, 149, 152, 158, 162, 167, 168, 173, 175, 176, 177, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 190, 191, 193, 195, 202, 203, 207, 211, 219, 231, 237, 244, 255, 280, 281, 315, 324, 338, 354, 355, 366, 371, 373, 379, 385, 401, 402, 404, 415, 416, 422, 423, 426, 428, 429, 430, 432, 441, 442, 446, 448, 450, 451, 457, 472, 473, 475, 476, 479, 480, 481, 485, 486
 Şabir33, 34, 35, 52, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 326, 337, 345, 346, 393, 394, 410, 427, 436, 469
 Şabir (culture de) 317, 321, 326
 Şabir (jabal) 335
 Şabya (wâdî) 261
 Şadaw 225, 227
 Sadd adh-Dhira'a 382
 Şadifân 419
 Salâla 298
 Salhîn (palais royal)42, 73, 79, 177, 181, 184, 186, 372, 373, 422, 424, 448, 481
 Şalîf 326, 338
 Sâlim (jabal) 403
 Salomon (mosquée de) 174
 Sam'y (royaume de) 24, 36, 181, 184, 422
 Samarra (culture de) 395
 Samsara 174, 175, 176
 Şan'â'24, 27, 38, 39, 42, 49, 69, 70, 83, 135, 143, 146, 150, 160, 164, 186, 189, 199, 204, 333, 341, 342, 343, 347, 351, 353, 357, 360, 361, 367, 369, 370, 371, 372, 373, 377, 380, 381, 384, 385, 387, 406, 407, 411, 418, 422, 423, 424, 425, 433, 434, 448, 451, 453, 465, 476, 477, 479, 480, 481, 485, 486
 Şan'â' (Şan'aw) 369, 370, 373
 Şanâ (toponyme) 309
 Sanâ (wâdî) 80, 306, 382, 392
 Sâri' (toponyme) 365
 Sarî' (wâdî) 362
 Sarûm 402, 406
 Şawa'rân 315, 419
 Sawlân (jabal) 354
 Say'ûn 260, 266, 272, 310, 315
 Saywad (temple) 110
 Sedd Sidgin 378
 Sedd Yehgil 378
 sha'b adh-Dhaqâb 234
 sha'b al-'Aql 51, 53, 78, 167, 196, 200, 201, 203
 sha'b al-Layl 275
 sha'b Munaydir 34, 51, 306, 307, 392, 393
 Shab'ân (palais royal) 275
 Shab'ân (palais) 224, 334, 365, 376, 416
 Shab'ân (quartier ?) 162
 Shab'ân (temple) 116, 119, 121, 122, 236
 Shabwa44, 45, 46, 51, 53, 54, 60, 65, 66, 67, 70, 76, 78, 156, 162, 192, 238, 252, 259, 273, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 286, 287, 290, 296, 302, 303, 307, 308, 312, 313, 314, 315, 364, 385, 392, 393, 395, 397, 398, 403, 405, 409, 410, 411, 413, 420, 422, 423, 424, 425, 427, 429, 431, 432, 433, 434, 436, 437, 438, 439, 440, 442, 445, 446, 450, 463, 473, 475, 476, 477, 479, 481
 Shabwa (Sábatan) 44
 Shabwa (Sabbatha) 45, 276
 Shabwa (Sabota) 45, 276
 Shabwa (Saubatha) 276
 Shabwa (Shabwat) 273, 279
 Shadûm (toponyme) 260
 Shamîr (toponyme) 227, 229
 Shammar (jabal) 447
 Shamsân (jabal) 330
 Shaqab (wâdî) 135
 Shaqab al-Manaşsa 136, 137
 Shaqîr (palais royal) 276, 285, 422, 424
 Sharma 52
 Shawhatân (palais) 376
 Shaykh Sa'id 328, 329, 330, 331, 335, 398, 399, 403, 440
 Shaykh Sa'id (Akila) 330
 Shaykh Sa'id (Maddabân) 330
 Shaykh Sa'id (Ocelis) 328, 330
 Shaykh Sa'id (Okêlis) 330, 335
 Shibâm (Haðramawt) ... 274, 277, 281, 310, 315, 420, 450
 Shibâm (Jawf) 112
 Shibâm al-Ghirâs355, 359, 361, 386, 409, 417, 418, 438, 465
 Shibâm-Kawkabân341, 353, 361, 384, 387, 409, 410, 418, 433, 451, 465
 Shihr 314, 331
 Shihr-Est 314, 398, 439
 Shihrâr (sanctuaire) 364
 Shu'ûb 361, 370, 372, 384, 387, 451
 Shuhûh (wâdî) 213
 Sidon 141
 Sihâm (wâdî) 323, 325, 326, 339, 462
 Sihî 52, 317, 319, 321, 338, 469
 Şirwâh-Arhab 51, 53, 189, 404, 465
 Şirwâh-Khawlân51, 54, 136, 159, 166, 184, 186, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 253, 364, 366, 405, 410, 413, 414, 415, 416, 418, 425, 428, 429, 433, 436, 438, 440, 442, 451, 453, 471, 473, 474
Smhrm Voir Sumhuram
Smrn Voir Sumuram
 Şn'w Voir Şan'aw
 Soudan 317, 337
 Sri Lanka 394
 Şrwâh Voir Şirwâh-Khawlân
 Stockholm 66
 Sufâr (wâdî) 417
 Şukhûra (wâdî) 260, 261, 262, 309
 Sûna 52, 259, 307, 308, 311, 313, 425
 Suqutra 21
 Şurbân (wâdî) 213, 242, 244, 248, 256, 392
 Surdud (wâdî) 325, 339, 373
 Syrie 33, 395, 397, 409

T

- Ta'izz 26, 333, 335
 Ta'ramân (Bayt Ðab'ân) 61, 361
 Taðihum 402
 Tamna'44, 80, 95, 98, 130, 192, 216, 217, 218, 219, 222, 223, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 256, 257, 279, 280, 336, 364, 366, 379, 403,

411, 413, 414, 415, 422, 433, 434, 437, 439, 441, 442, 446	
Tamna' (Támna).....	44
Tana'im (toponyme).....	116, 417
Taqa.....	302, 305
Ṭaraf al-'Uqayr.....	232
Tarîm.....	260, 261, 303, 308, 310, 315, 420, 450
Tempel III (Ma'rib).....	175
Tempel IV (Ma'rib).....	175
Terre de Feu.....	459
Thanayn (jabal).....	357, 359
Thwbt.....	Voir Makaynûn (Thawbat)
Tihâma23, 24, 26, 32, 33, 35, 38, 48, 50, 51, 62, 63, 64, 317, 318, 319, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 329, 330, 331, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 341, 345, 373, 380, 392, 396, 397, 399, 404, 408, 433, 440, 464, 468, 469, 470, 472, 473, 477, 480, 488	
Tin'a (wâdî).....	309
Tin'a 4.....	309
Tmn'.....	Voir Tamna'
Tuban (wâdî).....	28, 318, 321
Tulfum (palais).....	418

W

W'in.....	Voir Wa'lân
Wa'sha.....	261
Wâdî Khumayr 2.....	153
Wâdî Yana'im I.....	51, 382
Wâdî Zurayb 1.....	153
Wahija.....	327
Wâjid.....	27
Wanab.....	206, 208, 210, 406
Wâqir.....	325, 338, 462
Wath'ân (palais).....	224
Watrân (palais).....	358
Wuṣr (toponyme).....	296
Wuṣr (wâdî).....	50

Y

Ya'arat.....	206, 208, 406
Ya'd (palais royal).....	353
Ya'ûd (palais).....	224
Yafa'.....	36, 422
Yafa'um (palais royal).....	224, 231
Yafash (palais).....	224
Yafash (temple).....	226
Yagûr (palais).....	173
Yahar (palais).....	173
Yahbar (toponyme).....	309
Yahbar (wâdî).....	261, 309, 310
Yahirr (palais).....	126, 128
Yahirr (jabal).....	238, 241
Yakâr (toponyme).....	372, 418
Yakrûb (palais).....	173, 376
Yalâ 31, 54, 163, 196, 199, 201, 202, 203, 209, 211, 229, 272, 324, 338, 393, 400	
Yalâ (wâdî).....	159, 199, 201, 202, 203, 205
Yamanat.....	22
Yana'im (palais).....	173
Yaraš (palais).....	224
Yarîm.....	374
Yarîs (palais).....	173
Yashhal (temple).....	226
Yasil (temple).....	216
Yasîr (canal).....	227

Yasir (palais).....	418
Yaşkar (wâdî).....	309
Yasrân (oasis).....	177
Yasrân (palais).....	417
Yatrum.....	367
Yaz'an (palais).....	418
Yéha.....	137, 184, 325, 401, 451
Yémen 15, 21, 22, 27, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 58, 170, 189, 199, 214, 223, 245, 351, 358, 369, 370, 374, 397, 440, 448, 450	
Yndd.....	Voir Raybûn (Yandaḍ)
Ythl.....	Voir Barâqish (Yathill)

Z

Zabîd.....	329, 339, 464
Zabîd (wâdî).....	325
Ẓafâr 53, 177, 217, 219, 329, 342, 368, 371, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 385, 403, 410, 411, 417, 423, 424, 425, 434, 439, 440, 446, 451, 466, 467, 477, 479, 480, 481, 485	
Ẓafâr (Sapphar).....	375
Ẓafâr (Tapharum).....	45, 377
Ẓafâr dhî-Bîn.....	359
Ẓalîmayn (wâdî).....	213
Ẓarban (temple).....	226
Ẓifr'.....	Voir Ẓafâr
Ẓufâr 21, 24, 26, 29, 52, 277, 281, 296, 298, 299, 301, 302, 303, 306, 314, 398	

INDEX DES NOMS DE LIGNAGES, CLANS, TRIBUS ET PEUPLES

‘

‘Adhaq (clan)	113
‘Adhbat (clan)	113
‘Afum (clan)	121
‘Amâm (clan)	127, 128
‘Amm dhû-Labakh (clan).....	454, 455
‘Amrân (tribu)	465
‘Annân (clan)	194, 195, 197
‘Ararât (tribu ?)	166
‘Ashar (clan)	128
‘Ashr (lignage)	162
‘Asla’ân (tribu).....	228
‘Athar (tribu)	228
‘Athtar (tribu).....	94, 95, 98, 99, 100, 155
‘Uddân (tribu)	418

A

Ahlân (clan).....	113
Alakaluf.....	459
al-Ashbâ’ (tribu).....	274
al-Ayzûn (tribu).....	274
Âl Rashîd.....	447, 480
Amîr (tribu) 94, 95, 98, 99, 100, 104, 112, 155, 334, 335, 336, 405, 432, 433, 450	
Athkalân (lignage).....	114

B

Ba’dîl (clan)	113, 115
Ba’lân (lignage).....	195
Ba’lum (lignage)	247
Bahay (clan).....	224
Bakîl (tribu)83, 360, 361, 385, 386, 387, 418, 433, 455, 465	
banû Baddâ’	347
banû Hushaysh	354
Barad (tribu).....	149
Bata’ (lignage).....	184, 360, 418
Batham (clan).....	113

D

Dadân (lignage).....	358
Dahas (tribu)	81
Dawr (clan)	113
Dayfatân (tribu).....	252, 290, 418, 419
Dhamâry (tribu).....	361, 417, 433, 465
Dhar’ân (lignage)	217, 224, 235
Dharanih (tribu).....	367
Dharhân (lignage)	217, 235
Dharih’îl (lignage).....	192
Dharmat (lignage)	403

F

Fayshân (tribu) 83, 112, 114, 120, 121, 211, 371, 385, 413	
------------------------------------------------------------	--

G

Gab’ân (clan)	76, 126, 127, 140, 453
Gadan (lignage).....	201, 324
Ganad (clan).....	113, 128
Garat (lignage)	417
Ghaḍab (lignage)	403
Ghatîb (clan)	113
Ghaymân (tribu).....	417, 465
Ghazar (clan)	113, 115
Gurat (lignage).....	367

H

Ḥabâb (clan).....	191, 192, 193, 194, 195, 197, 198
Ḥaḍar (lignage).....	217
Hagar (tribu)	417, 465
Ḥalaml (tribu)	387
Ḥalḥal (clan).....	118, 119, 162, 201
Ḥalzaw (tribu).....	247
Hamdân (tribu) 47, 179, 184, 358, 359, 360, 414, 416, 417	
Ḥamî (clan).....	113
Ḥamlân (tribu)	418, 465
Han’amat (lignage)	235
Ḥanakî (clan)	94
Ḥandhar (clan).....	128
Haribat (tribu)	216
Ḥaṣbaḥ (lignage).....	417
Ḥaṣbaḥide.....	85, 367, 373, 376, 481
Ḥâshîd (tribu).....	75, 83, 355, 359, 360, 417, 465
Ḥâshîd dhû-Sam’y (tribu).....	355
Hatarân (lignage)	247
Haynân (tribu).....	193, 194, 195, 198, 418, 419, 455, 479
Ḥazfar (clan)	182
Hiwâr (divinité).....	111
Ḥumlân (tribu).....	83, 355, 359
Ḥumlân dhû-Sam’y (tribu).....	355

J

Jâbirân (tribu).....	414
Jura (lignage)	367

K

Kabîr Aqayn (tribu)	418, 454, 455
Kabîr Khalîl (tribu)	454, 455
Kaḥad (tribu).....	81
Kalb (clan)	201
Kaylân (clan)	113

Khablân (clan).....	113
Khahf (clan).....	113, 115
Khawlân (tribu).....	247, 364, 365, 366, 417
Khawlân Khâdil (tribu).....	193, 194, 195, 198, 418, 419, 455, 479
Kibrân (lignage).....	252
Kibsiyân (clan).....	116

L

Laḥadh Dhar'ân (clan).....	113
----------------------------	-----

M

Ma'âfir (tribu).....	328, 329, 334, 335, 336, 416
Ma'âhir (lignage).....	247, 364, 365
Ma'dhin (tribu).....	354, 360, 361, 372, 384, 386, 465
Madd'il (tribu).....	387
Madhaḥ (lignage).....	418
Maḍhî (tribu).....	31, 82, 247, 367, 373, 376, 417, 433
Mahrât (tribu).....	418, 419
Malhân (clan).....	113, 115
Malîk (lignage).....	418
Manhiyat (tribu).....	152
Marthad (lignage).....	418
Mashriqân (tribu).....	252, 418, 419
Mawqaṣ (lignage).....	195, 197
Mêdes.....	31
Mixtec.....	66
Muha'mir (tribu).....	80, 400, 422, 423, 466
Muha'nif (tribu).....	83, 418, 466
Muha'nif et Zuhâr (tribu).....	173
Muhaqri' (tribu).....	418, 466

N

Naçaf (clan).....	113
Nashshân (tribu).....	96, 109, 113, 114, 431
Naymân (tribu).....	387

P

Ptolémées (Lagides).....	38
--------------------------	----

Q

Qadam (clan).....	113
Qasham (tribu).....	367, 417, 465

R

Radmân (ère).....	31, 247
Radmân (tribu).....	82, 228, 247, 248, 249, 364, 365, 366, 367, 373, 417
Rafazân (clan).....	113
Rakbân (tribu).....	419
Ramay (tribu).....	270, 413, 414
Rathaḥ (tribu).....	290, 418, 419
Raydat (tribu).....	418, 465
Raymân (clan).....	95, 96, 97, 156, 167, 454
Ruhâ' (tribu).....	274

S

Sa'kalân (tribu).....	418, 419
Saba' Kahlân (tribu).....	173, 183, 418, 419, 455
Sabahs (tribu).....	445
Saḥar (clan).....	79, 116, 173, 182, 207
Şaharân (clan).....	113
Sam'y (tribu).....	83, 352, 353, 354, 355, 356, 358, 359, 360, 361, 377, 379, 384, 385, 386, 405, 416, 418, 419, 433, 455, 465, 466, 472, 473, 474, 476, 479
Samhar (tribu).....	367
Şawdâ' (tribu).....	274
Saybân (tribu).....	290
Shadad (tribu).....	367, 372, 418
Shammar (tribu).....	84
Shibâm (tribu).....	418, 465
Şirwâh (tribu).....	418, 419
Sufâr (tribu).....	367, 417
Sumhuram (tribu).....	367, 380, 417, 465

T

Tabanaw (tribu).....	81
Tana'im (tribu).....	101, 387, 417, 465, 481
Ṭanaf (clan).....	128
Tarânat (clan).....	95
Tha'yim (lignage).....	235
Thabrân (tribu).....	94, 95, 151
Thafyân (lignage).....	418

U

Utubi (tribu).....	445
--------------------	-----

V**W**

Wafr (clan).....	113
Wam'um (tribu).....	387

Y

Yabrân (tribu).....	83
Yada' (clan).....	130, 132, 156, 454
Yalghab (lignage).....	252
Yatha'ân (tribu).....	387
Yathill (tribu).....	80, 99, 115, 128, 129, 130, 138, 139, 140, 141, 157, 413, 415, 432
Yaz'an (lignage).....	252, 290
Yaz'ân (lignage).....	418
Yaz'anide.....	39, 252, 254, 289, 294, 418, 441, 481
Yursam (tribu).....	355, 359
Yursam dhû-Sam'y (tribu).....	355

Z

Za'im (lignage).....	194
Zalawmân (clan).....	76

INDEX DES NOMS DE PERSONNES & SOUVERAINS

- ‘Amdân Bayyîn Yuhaqbid 177, 365
 ‘Uthmân (calife)..... 370
- A**
- Abîkarib As‘ad..... 39
 Abîyada‘ 131
 Abîyada‘ Yatha‘ 126, 289
 Abrahâ39, 179, 184, 186, 198, 371, 373, 376, 380, 406,
 425, 430, 433, 481
 Abû Bakr..... 40
 Agatharchide de Cnide..... 44, 45
 Alamnabaţ Amar fils de Labu‘ân 111
 al-Baladhûrî..... 46
 Alexandre le Grand 44
 al-Hamdâni46, 47, 60, 63, 105, 108, 123, 125, 142, 147,
 177, 187, 189
 al-Mutawakkil Aḥmad b. Sulayman..... 108
 Anaxachritès..... 44
 Aristote..... 72
 Artaxersès III..... 31
 aţ-Ṭabarî..... 46
 Auguste 37
- Æ**
- Ælius Gallus 37, 46, 99, 106, 115, 122, 133, 141, 152,
 157, 158, 219, 474, 488
- B**
- Bâdhân (satrape)..... 39
- C**
- Cholaibos 334
 Cosmas Indicopleustès 45
- D**
- Dhamar‘alî Bayyîn 190
 Dhamar‘alî Yuhabirr 315
 Diodore de Sicile..... 44, 45
- E**
- Eléazos 304
 Ella Aşbeḥa 377
 Ératosthène de Cyrène..... 133, 181
 Ézéchiel..... 43, 331
- H**
- Hawfi‘amm Yuhan‘im fils de Sumhuwatar..... 205
 Ḥayw (roi de Ma‘în) 131
 Hérodote..... 44
 Hippodamos de Milet..... 72
 Ḥuffânûm Yatha‘ 137
- I**
- Ibn Khaldûn 391, 444
 Ilî‘azz Yaluţ 177, 300, 304
 Ilisami‘ Dhubyân fils de Malikkaḥrib 288, 289
 Ilisami‘ Nabaţ 118, 154
 Ilisharah Yaḥḍub..... 38, 370, 372, 373, 426
 Ilîyafa‘ Riyâm 126, 131, 137, 154
 Ilîyafa‘ Yashûr 132, 137
 Isaïe..... 43
- J**
- Jean de La Roque..... 48
 Jérémie..... 43
 Joël..... 43
 Juba II 44
- K**
- Karib‘îl..... 149
 Karib‘îl Bayyîn fils de Yatha‘‘amar..... 190
 Karib‘îl Watâr (Karibilu) 30
 Karib‘îl Watâr fils de Dhamar‘alî 31, 36, 80, 81, 98,
 103, 104, 105, 109, 110, 118, 119, 120, 131, 136, 140,
 141, 154, 161, 165, 167, 177, 179, 182, 191, 195, 201,
 206, 207, 242, 248, 264, 290, 355, 401, 402, 405, 406,
 423, 430, 431, 432, 448
 Karib‘îl Watar Yuhan‘im..... 221
 Khâlîkarib Şâdiq fils d‘Abîyada‘ 127
- L**
- Labu‘ân Yada‘ fils de Yada‘‘ab..... 118
 Ludovico di Varthema 48
- M**
- M. de Champloret 48
 Ma‘dîkarib 39
 Ma‘dîkarib (statue de)..... 167
 Ma‘dîkarib Ya‘fur 39
 Malkîkarib Yuha‘min 176, 179
 Masrûq 39
- N**
- Nabat‘alî (roi de Kaminahû) 78, 154
 Nabaţum Yuhan‘im..... 236
 Nasha‘karib Dhubyân 372
 Nasha‘karib Yuha‘min Yuhaḥḥib..... 193, 194
 Nashwân al-Ḥimyari 47
 Niebuhr (C.)..... 48
 Noé 372
- P**
- Pausanias 47
 Pero Paez 48

Philippe Auguste	66
Philostorge	45
Procope	45

S

Saba' (reine de)	43
Salomon	43
Sargon II.....	30
Sayf bin dhi-Yazan.....	39
Sem	372
Sennachérib.....	30
Sha'r Awtar	186, 290, 296, 370
Shabîb ibn Ḥaḍramawt.....	274
Shahr Ghaylân fils d'Abîshibâm	225, 226, 229
Shahr Hilâl	437
Shahr Hilâl fils de Yada'ab	227
Shahr Hilâl Yuhaqbiḍ.....	231
Shahr Yagûl fils de Yada'ab	217, 218, 224
Shahr Yagûl Yuhargib.....	132, 137, 216, 227
Shamir Yuhar'ish	21
Shurihb'il Ya'fur.....	179
Sumhu'alî fils de Yada'il Dharîḥ.....	118
Sumhu'alî Yanûf fils de Dhamar'alî	179
Sumhu'alî Yanûf fils de Yada'il	151, 152
Sumhu'alî Yanûf fils de Yatha'amar	190
Sumhuram (roi).....	285
Sumhuyafa' Yasrân (roi de Nashshân).....	154
Sumuyafa' Ashwa'	39, 373, 380

T

Tha'rân Yuhan'im	176, 179, 331
Théophile l'Indien	45, 331, 377
Théophraste d'Eresos	44

V

Van den Broecke	48
-----------------------	----

W

Wahb ibn Munabbih	47
Wahriz (satrape).....	39
Waqah'il (roi de Ma'in).....	131, 132
Waqah'il fils de Ilyafa'	176
Waqah'il Yafush fils de Sumhuyatha'	144
Waqah'il Yatha'	132, 137
Waqih'il Nabaṭ.....	127
Waqih'il Şâdiq	126, 137
Waraw'il Ghaylân Yuhan'im.....	216, 219, 221

Y

Yada'ab Dhubyân fils de Shahr	218, 225, 253, 257
Yada'ab Dhubyân Yuhargib	229
Yada'ab Ghaylân fils de Fara'karib	224
Yada'il	120, 149
Yada'il Bayyîn.....	193, 288, 289
Yada'il Bayyîn fils de Yada'ab	275
Yada'il Bayyîn fils de Yatha'amar	118, 190
Yada'il Dharîḥ fils de Sumhu'alî 165, 176, 190, 191, 195, 205, 404	
Yada'il Watar	190
Yadhmumalik (roi de Haram)	154
Yaksum dhû-Ma'âhir	39
Yashhur'il Yuhar'ish	285, 300, 303, 304
Yatha'amar	78, 120
Yatha'amar Bayyîn.....	167
Yatha'amar Bayyîn (Ita'amar).....	30
Yatha'amar Bayyîn fils de Sumhu'alî 30, 152, 165, 173, 175, 179, 190, 201, 402	
Yatha'il (roi de Ma'in)	131
Yûsuf As'ar Yath'ar39, 116, 122, 297, 328, 329, 330, 373, 377, 380, 434	

INDEX DES DIVINITÉS

- ‘Amm 80, 226, 230, 432
 ‘Amm dhû-‘Adhbat 433
 ‘Amm dhû-Dawn 226, 236, 432, 433
 ‘Amm dhû-Labakh 226, 228, 233, 236
 ‘Amm dhû-Rahbat 216, 229
 ‘Amm dhû-Raymat 216
 ‘Amm Ray‘ân 226
 ‘Astar dhât-Hadrân 269
 ‘Athtar 110, 111, 113, 131, 145, 165, 175, 191, 226, 262,
 269, 325, 338, 354, 359, 464
 ‘Athtar ‘Azîz 433
 ‘Athtar Ba’sân 94
 ‘Athtar dhû-Dhibân 94, 99, 100, 103, 104, 175
 ‘Athtar dhû-Garab 115
 ‘Athtar dhû-Garbum 110
 ‘Athtar dhû-Qabd 110, 127-132, 140, 277, 279, 432
 ‘Athtar dhû-Rahîba 103
 ‘Athtar dhû-Rișâf 94, 110, 111, 115
 ‘Athtar dhû-Yahriq 138, 140, 141
 ‘Athtar Hagr 103
 ‘Athtar Matab Khamir 110
 ‘Athtar Nawfân 226
 ‘Athtar Shâriqân 120, 138, 252
 ‘Athtarsami‘ 149
- A**
- Alâw Za‘lân 433
 Almaqah 110-112, 114, 116, 119-122, 140, 148-149,
 175-177, 182, 183, 186, 189, 190, 192-195, 197, 198,
 277, 308, 324, 325, 338, 354, 359, 360, 377, 385, 405,
 424, 432-434, 451, 454, 465, 471, 479, 481, 485
 Almaqah dhû-Hirrân 405
 Anby 81, 226, 236
 Aranyada‘ 94, 108-111, 114, 120, 132, 144, 432, 471
 Athirat 216, 217, 219, 224, 225, 226, 228, 229, 230
- B**
- Bashamum 236
- D**
- dhât-Himyam 161-162, 262, 264, 269, 277, 308, 324, 338
 dhât-Nashq 119, 120, 442
 dhû-Samâwî 94-95, 98, 100, 226, 334-335, 405, 432-433
- F**
- filles de ‘Îl 226
- H**
- Halfân 94, 95, 98, 99, 100
 Hawar 144
 Hawkum 81
 Hawl 262
 Hiwâr 111
- I**
- Îl 111
 Islam 16, 39, 65, 70, 486
- K**
- Kâhilân 130, 132
- M**
- Madahwû 103, 104
 Matabnaṭiyân 94, 95, 98
 Matabnaṭiyân Thabarân 94
 Matabqabaṭ 130, 131
- N**
- Nab‘âl 103, 111
 Nakrah 111, 127, 132, 135-138, 140, 141, 157, 404,
 405, 430, 432
 Nâlriql 257
 Nawsh 359
- Q**
- Qabaṭ 130, 131
 Qaynân 359
- R**
- Rahmanân 267
- S**
- Sami‘ 149, 284
 Sami‘ dhû-Fara‘ 144, 145
 Sami‘ dhû-Zabyat 148, 149
 Sayîn 259, 277, 278, 281, 300, 302, 313, 315, 479
 Sayîn dhû-Alîm 252, 274, 277, 300, 302, 405, 432-433,
 450, 476
 Sayîn dhû-Mawtar 260, 262, 312, 429
 Sayîn dhû-Mayfa‘ân 433
 Shams 175, 257, 277, 359, 364, 405, 433
 Shams Rabash 226
- T**
- Ta‘lab 354, 355, 377, 379, 465, 479, 485
 Ta‘lab Riyâm 354, 358, 404, 405, 433
 Ta‘lab seigneur de Zbyn 352
 Tadân 284, 433
- W**
- Wadd 77, 110-111, 127-130, 132, 145, 156, 176, 182,
 252, 353, 442, 454
 Wadd dhû-Masma‘im 175, 176, 186
 Wadd dhû-Mayfa‘at 289, 290
 Wadd dhû-Ta‘lab 372
- Y**
- Yada‘ismû 111

INDEX DES TERMES LIÉS À LA VILLE, À L'URBANISME, À L'IRRIGATION ET À LA STRUCTURE SOCIALE

- ‘*asabiyya* 444, 456
- A**
- Ackerbürgerstadt*..... 71
administrateur..... 173, 180, 181, 182, 185, 193, 194
albâtre..... 165, 189, 193, 196, 341, 349, 438, 440, 442
amas coquillier 322, 325, 326, 337, 391
ambassadeur 194
aristocratie..... 96, 97, 98, 158, 252
armature urbaine 14, 15, 18, 19, 36, 156, 208, 229, 385, 390, 408, 412, 424, 425, 432, 440, 443, 467, 469, 473, 474, 476, 477, 481, 482, 488
atelier 71, 165, 189, 240, 268, 277, 300, 319, 320, 321, 328, 393, 411, 494
atelier monétaire 224, 226, 231, 236, 276, 301, 376, 424, 494
- B**
- badū*..... 86
barrage..... 189, 201, 202, 306, 365, 378
basileion 45, 70, 106, 133, 225
bassin de retenue 148
bourgade 59, 63, 64, 74, 83, 95, 104, 120, 149, 163, 198, 202, 206, 232, 234, 235, 237, 243, 253, 254, 255, 259, 265, 268, 270, 271, 286, 307, 308, 309, 310, 311, 324, 330, 342, 367, 371, 372, 383, 385, 393, 402, 409, 427, 429, 450, 453, 461, 462, 463, 465, 466, 467, 469, 470, 471, 473, 474, 476, 477, 479, 484, 485, 494
- C**
- canal 28, 95, 103, 128, 139, 148, 166, 180, 192, 227, 240, 241, 246, 247, 268, 278, 284, 289, 320, 395, 459
canalisation..... 148, 192, 241, 307, 365
capitale 38, 39, 44, 45, 54, 70, 73, 120, 122, 125, 169, 177, 184, 196, 207, 208, 218, 224, 226, 227, 229, 230, 231, 235, 239, 242, 243, 256, 273, 280, 281, 290, 314, 329, 335, 342, 354, 355, 365, 366, 369, 370, 372, 373, 374, 375, 379, 380, 398, 401, 406, 416, 422, 423, 426, 434, 441, 461, 466, 476, 477, 479, 481, 485, 494
caput..... 45, 70, 276
caravane 277, 281, 286
caravansérail..... 71, 149
carrière 71, 174, 186, 193, 196, 210, 233, 241, 286, 363, 396, 438, 440, 474, 494
cathédrale 39, 371, 377, 406, 433, 481
chasse rituelle..... 203
chefferie 154, 155, 447, 456
chelek 72
citadelle 61, 64, 105, 118, 123, 142, 161, 275, 292, 293, 294, 295
citadiné..... 447, 456, 457, 485
cité 58, 61, 72, 96, 98, 100, 104, 105, 112, 115, 119, 120, 122, 139, 152, 158, 174, 177, 183, 184, 193, 194, 208, 211, 217, 219, 263, 272, 277, 354, 356, 386, 387, 412-415, 419, 426, 445, 449, 453, 456, 474, 475, 488
cité-État..... 66, 155
citerne 292, 364
cité-tribu..... 100, 155, 208, 354, 423
clan 75-79, 94-97, 99, 100, 105, 106, 112, 113, 115, 116, 119, 121, 126-128, 130, 132, 140, 151, 155, 167, 181-185, 192-195, 197, 198, 201, 233, 270, 279, 391, 394, 396, 397, 414, 416, 428, 432, 438, 444, 445, 446, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 456, 461, 483, 485
clergé 114, 138, 141, 263, 320, 393, 396, 429, 459
client 130, 192, 207, 354
clientélisme 114, 447, 456
colonie 120, 151, 152, 301, 303, 398, 401, 402, 403, 476
comptoir..... 80, 167, 210, 226, 230, 398, 399, 439
confédération 35, 39, 41, 69, 83, 84, 85, 111, 112, 114, 127, 138, 152, 183, 352, 353, 354, 355, 360, 361, 364, 365, 366, 372, 376, 379, 396, 455, 465, 476, 479
conseil 95-98, 113, 128, 129, 139, 140, 166, 167, 183, 193, 194, 197, 228, 229, 230, 412, 415, 419, 420, 463
- D**
- dawrīya* 64
déflecteur 278, 320
digue 27, 48, 95, 139, 148, 175, 178, 179, 180, 186, 187, 425, 481
dîme 128, 438, 442, 447, 481
- E**
- église 176, 186, 294-295, 328, 331, 371, 377, 379, 434, 481
élite 42, 70, 74, 97, 130, 154, 156, 162, 172, 180, 182, 187, 202, 203, 211, 212, 224, 226, 239, 254, 263, 269, 271, 281, 320, 321, 358, 359, 376, 394, 396, 420, 425, 427, 428, 429, 430, 442, 444, 446, 454, 458, 460, 461, 463, 472, 474, 478, 483, 484, 495
emporion.. 45, 71, 296, 298, 328, 329, 330, 331, 440, 494
enceinte 59, 61, 110, 126, 129, 151, 204, 261, 265, 280, 284, 319, 344, 345, 352, 354, 364, 427, 429
entrepôt 293, 294, 295, 296, 301, 302, 314, 328, 329, 410, 440, 441, 494
espace perçu..... 18, 19, 100, 121, 155, 281, 444, 449, 455
État..... 36, 72, 79, 86, 378, 397, 424
État tribal 86, 482, 486
- F**
- fédération 18, 35, 69, 80, 82, 83, 84, 86, 99, 106, 111, 112, 131, 132, 195, 198, 203, 211, 219, 228, 247, 354, 361, 367, 384, 385, 386, 396, 404, 405, 416, 417, 419, 423, 426, 430, 431, 433, 448, 449, 456, 457, 484
forteresse 59, 61, 70, 108, 125, 189, 221, 252, 328, 333, 334, 339, 409, 410, 426
fortification 93, 102, 105, 109, 126, 136, 151, 152, 161, 165, 190, 200, 205, 207, 216, 225, 236, 242, 251, 253,

256, 262, 268, 272, 275, 280, 288, 294, 300, 303, 312,
314, 396, 403, 406, 409, 427, 428
fundus..... 72

G

garnison..... 109, 115, 118, 120, 121, 122, 168, 416
ghayl..... 320
gouverneur 42, 70, 86, 110, 113, 120, 174, 184, 186,
282, 294, 301, 303, 328, 334-336, 339, 358-360, 371,
411, 412, 414-416, 421, 426, 440, 441, 481, 482, 494

H

ḥaḍarī..... 444, 456
hagar (guèze)..... 58
hajar (arabe)..... 58, 59
hameau 166, 167, 204, 205, 206, 237, 242, 263, 269,
272, 278, 289, 310, 461, 462, 463, 466, 471
haram..... 272, 312, 429
hawta..... 312, 429
hijra..... 108

I

irrigation 27, 28, 72, 74, 95, 96, 97, 111, 128, 130, 137,
139, 140, 141, 153, 167, 178-181, 187, 192, 202, 223,
227, 229, 232, 233, 235, 237, 241, 244, 251, 253, 254,
255, 256, 257, 259, 262, 264, 265, 268, 270, 307, 308,
320, 321, 365, 380, 381, 394, 395, 396, 413, 414, 417,
436, 465, 466, 468, 472, 474, 480, 482, 483, 484

J

juges des litiges..... 97, 129, 132

K

kleros..... 72
komē..... 45, 46, 287

L

lignage 70, 77, 78, 79, 113, 114, 115, 118, 120, 140, 155,
156, 162, 173, 181-185, 192, 194, 195, 197, 198, 201,
211, 217, 218, 235, 247, 252, 270, 279, 290, 324, 358,
359, 360, 364, 365, 367, 371, 376, 397, 403, 417, 418,
420, 421, 445, 446, 448, 450, 451, 453, 456, 495
limen..... 45, 71
Liste des hiérodules..... 115, 141

M

madīna..... 391
mahfad..... 108, 123, 125, 142, 147, 189
maison-tour 79, 163, 233, 246, 274, 288, 299, 358, 363,
420, 425, 494, 495, 497
marché..... 393, 404, 409, 437, 440, 441, 442
métropole / *metropolis* 45, 46, 70, 122, 133, 276, 287,
377, 422, 440
mine..... 439
ministre..... 182
miṣr..... 391
muraille..... 93, 126, 268, 369

N

nécropole 171, 176, 189, 223, 226, 227, 232, 246, 247,
267, 274, 294, 302, 307, 348, 370, 379, 409
négus..... 377, 416
nisba 116, 185, 197, 198, 211, 218, 270, 302, 371, 379,
387, 435, 449, 451, 454
nomade 37, 86, 98, 130, 168, 173, 184, 207, 253, 427,
447, 460

O

obsidienne..... 23, 24, 240, 337, 341, 469
oppidum..... 45, 46, 64, 106, 115, 122, 335, 375
ormos..... 45, 71, 298, 494

P

palais 13, 42, 44, 70, 73, 79, 110, 113, 173, 174, 177,
181, 184, 186, 192, 224, 231, 236, 239, 242, 247, 252,
276, 334, 353, 359, 364, 365, 367, 369, 370, 371, 372,
376, 393, 396, 406, 411, 416, 417, 418, 422, 423, 445,
448, 472, 481
palais royal..... 45, 224, 280, 281, 375, 422, 424, 430, 479
pèlerinage 94, 97, 138, 141, 176, 186, 277, 278, 281,
312, 315, 371, 373, 404, 405, 432, 434, 476, 477, 479
périmètre irrigué 28, 67, 68, 71, 72, 74, 95, 96, 99, 103,
111, 119-121, 128, 130, 136, 137, 139, 140, 141, 144,
148, 151, 158, 162, 163, 166, 168, 171, 178, 179, 186,
187, 196, 205, 206, 214, 217, 218, 227, 232-234, 236,
237, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 252, 253, 254,
257, 262, 267, 269, 270, 271, 277, 278, 284, 286, 287,
288, 289, 290, 294, 296, 301, 306, 309, 320, 321, 393,
394, 397, 402, 408, 411, 412, 425, 436, 437, 439, 440,
442, 454, 458, 462, 463, 464, 475, 481, 483, 484, 485
phare..... 292, 293
phroerion..... 45, 70
place du marché 174, 186, 224, 226, 227, 228, 229, 230,
277
polis..... 45, 46, 64, 122, 184, 331, 335
port 45, 71, 259, 290, 291, 293, 296, 298, 304, 305, 314,
327, 328-331, 335, 336, 379, 385, 398, 399, 403, 408,
416, 440, 441, 457
portus..... 45, 71, 296, 328, 440
prêtre 42, 96, 97, 114, 132, 140, 149, 180, 182, 194,
228, 229, 233, 263, 352, 355, 413, 420, 429, 430, 454
puits 95, 128, 139, 247, 269, 288, 292, 300, 309, 352,
365

Q

quartier 126, 132, 162, 167, 292, 293, 304, 345, 397,
410, 412, 445
qarya..... 62, 63
qaṣr..... 364

R

réfèrent identitaire 100, 106, 116, 121, 155, 184, 185,
390, 421, 443, 444, 445, 449, 450, 453, 455
rempart 93, 102, 103, 108-110, 113, 114, 118, 120, 125,
126, 128-130, 132, 135, 136, 137, 140, 142, 144, 147,
150, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 172, 173,
181, 189, 190, 193, 200, 202, 204, 205, 220, 225, 229,
236, 240, 245, 246, 261, 262, 264, 268, 272, 275, 278,

280, 284, 288, 290, 300, 301, 348, 352, 358, 364, 365,
370, 375, 401, 402, 409, 426, 427, 428, 430, 442, 448
répartiteur 28, 139, 148
réseau urbain 14, 15, 16, 17, 19, 22, 30, 32, 43, 53, 69, 87,
89, 90, 156, 157, 210, 211, 248, 315, 360, 385, 390,
403, 416, 421, 431, 435, 439, 443, 444, 458, 461, 467,
468, 471, 472, 473, 474, 477, 478, 479, 480, 481, 482,
484, 485, 486, 487, 488, 493, 494
roi 94, 96, 97, 98, 99, 104, 105, 110, 112, 113, 114,
115, 116, 118, 120, 122, 123, 126, 127, 129, 132, 137,
140, 141, 142, 144, 157, 182, 217, 218, 224, 227, 228,
229, 247, 275, 281, 290, 296, 301, 303, 304, 311, 315,
354, 366, 372, 373, 380, 384

S

sabkha 277
sanctuaire 74, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 103, 110, 111,
113, 116, 119, 122, 125, 127, 128, 130, 132, 136, 137,
138, 140, 141, 144, 145, 148, 163, 165, 166, 174, 175,
176, 181, 182, 185, 190, 191, 195, 196, 201, 203, 216,
226, 228, 233, 235, 236, 240, 242, 257, 262, 263, 269,
270, 272, 277, 278, 284, 285, 293, 295, 311, 312, 319,
324, 352, 354, 355, 358, 359, 362, 364, 365, 371, 376,
378, 396, 397, 400, 404, 405, 409, 417, 429, 430, 431,
432, 433, 434, 445, 447, 475, 476, 477, 483
sanctuaire fédérateur 103, 127, 138, 148, 155, 191, 430,
432, 433, 471, 497
sayl 320, 462
shaykh 36, 85, 447
souk 71, 436, 440
Stadtgemeinde 448
stéatite 341
synagogue 293, 295, 297, 377, 387, 434

T

taxe 114, 128, 129, 227, 438, 439, 442, 447, 456
temenos 239, 262, 294, 295, 429
temple 13, 38, 42, 60, 69, 70, 77, 93, 94, 98, 100,
103, 104, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 119,
120, 121, 125, 126, 127, 128, 132, 135, 136, 137, 138,
141, 142, 144, 148, 161, 162, 171, 174, 175, 176, 181,
182, 185, 186, 189, 190, 191, 193, 195, 197, 216, 219,
220, 224, 225, 226, 229, 230, 235, 236, 239, 243, 247,
261, 262, 263, 267, 268, 269, 270, 272, 274, 277, 278,
281, 284, 289, 292, 293, 300, 302, 304, 308, 309, 311,
312, 313, 315, 324, 334, 335, 338, 353, 354, 355, 357,
358, 359, 364, 371, 373, 377, 393, 404, 405, 411, 425,
427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 438, 439, 442,
443, 447, 448, 457, 464, 471, 472, 473, 476, 481
tenure 192
territoire 15, 17, 18, 19, 21, 22, 36, 41, 61, 64, 69, 70,
74, 75, 81, 86, 90, 95, 96, 97, 99, 100, 103, 104, 105,
106, 111, 112, 114, 115, 119, 120, 122, 128, 129, 132,
137, 139, 144, 145, 148, 151, 152, 154, 155, 156, 162,
163, 166, 177, 184, 192, 193, 195, 197, 198, 201, 202,
203, 205, 208, 211, 217, 227, 228, 230, 246, 252, 253,
255, 260, 261, 262, 263, 267, 269, 270, 271, 272, 278,
284, 289, 294, 301, 306, 308, 310, 314, 328, 335, 348,
353, 359, 361, 365, 379, 386, 396, 397, 398, 401, 402,
403, 418, 419, 420, 423, 426, 428, 431, 434, 445, 446,
448, 449, 450, 452, 453, 455, 457, 458, 459, 460, 461,
462, 464, 466, 467, 485, 486, 488
terroir 15, 18, 19, 34, 70, 74, 84, 100, 120, 166, 167, 192,
201, 203, 206, 217, 220, 232, 235, 240, 241, 244, 246,

252, 254, 255, 263, 264, 265, 268, 269, 270, 271, 272,
286, 289, 309, 310, 311, 312, 328, 335, 336, 344, 345,
346, 353, 359, 360, 365, 378, 379, 382, 383, 384, 385,
386, 392, 393, 394, 395, 396, 403, 407, 423, 425, 427,
430, 431, 449, 454, 455, 457, 458, 459, 461, 462, 465,
466, 468, 469, 470, 471, 472, 478, 485
tribu 18, 35, 36, 37, 39, 41, 42, 43, 57, 61, 63, 69, 74, 75,
76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 91, 95, 96, 98,
99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 109, 111, 112, 113,
114, 115, 120, 121, 122, 125, 126, 127, 128, 129, 130,
138, 139, 140, 141, 142, 144, 149, 151, 152, 156, 157,
166, 167, 173, 176, 179, 180, 183, 184, 193, 194, 195,
197, 198, 211, 216, 217, 219, 221, 226, 227, 228, 229,
230, 235, 247, 249, 252, 254, 260, 270, 274, 279, 282,
290, 308, 313, 328, 329, 334, 335, 336, 345, 348, 354,
355, 356, 358, 359, 360, 361, 365, 366, 367, 371, 372,
373, 376, 377, 379, 384, 385, 386, 387, 396, 400, 403,
405, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422,
423, 428, 430, 431, 432, 433, 434, 438, 445, 446, 447,
448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458,
459, 463, 465, 466, 467, 472, 473, 474, 475, 476, 479,
481, 482, 483, 484, 485, 486

U

urbanisation 14, 30, 34, 36, 43, 72, 73, 209, 213, 243,
255, 322, 338, 339, 345, 346, 349, 381, 395, 397, 412,
464, 487, 488
urbanisme 13, 14, 64, 229, 274, 295, 360, 391, 395,
399, 407, 408, 409, 427, 468
urbs 448, 458

V

vanne 28, 139, 144, 148, 192, 278
vassal 85, 181, 192, 416
vignoble 192, 252, 459, 460
village 45, 58, 59, 62, 63, 74, 166, 167, 177, 201, 204,
232, 234, 235, 237, 242, 243, 263, 269, 284, 291, 308,
310, 322, 327, 331, 333, 339, 347, 374, 392, 395, 408,
409, 431, 437, 439, 448, 461, 462, 466, 467, 471, 477,
479, 494
ville 91, 93, 95, 97, 98-100, 102-104, 106, 108-109,
111-116, 118-122, 125-130, 132, 135, 136, 139-144,
147-149, 151, 155, 161-163, 165-169, 171-173, 176,
177, 181-186, 189, 191-198, 200-204, 212, 213, 215-
219, 223, 225-228, 230, 231, 233-235, 240, 246, 247,
249, 251-257, 259-261, 264, 265, 267, 269, 270, 274,
275, 277-282, 286, 288, 289, 292-296, 302, 303, 308,
310-312, 314, 315, 319, 321, 323, 324, 328, 330, 334,
335, 336, 342, 345, 348, 353, 355, 357-361, 364-367,
369-373, 375-377, 379-381, 384-387, 458, 461-467,
470, 471, 473-479, 481, 483-488
ville créée 389, 391, 404, 406, 443
ville d'accession 391, 404, 405, 406, 407, 432
ville neuve 165, 391, 398, 399, 403, 407, 443
ville orientale 444
ville spontanée 389, 391, 397, 398, 406, 407, 483
ville-étape 401, 403, 442

Z

zinâ' 129

INDEX DES TERMES SUDARABIQUES

'	
<i>'hr</i>	227
<i>'qb</i>	110, 294, 301, 303, 360, 412, 415, 416
<i>'qbt</i>	64, 118, 121
<i>'r</i>	64, 252, 339
<i>'rb</i>	130
<i>'sd</i>	63, 339

,	
<i>'gr</i>	130
<i>'hl</i>	75, 76, 78, 80, 113, 115, 452
<i>'lwd</i>	63

B

<i>b'l</i>	173, 183, 271, 279, 355, 360, 412, 419, 436
<i>bnw</i>	79, 83, 84
<i>byt</i>	42, 70, 75, 77, 78, 79, 81, 84, 411, 445, 448, 452
<i>bnt</i>	63, 77

D

<i>dwr</i>	63, 64, 339
------------------	-------------

F

<i>fr'</i>	114
------------------	-----

Gh

<i>ghbr</i>	130
-------------------	-----

H

<i>hgr</i>	42, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 70, 83, 93, 100, 105, 109, 112, 121, 132, 141, 155, 173, 183, 185, 230, 252, 260, 279, 298, 335, 339, 357, 360, 366, 368, 371, 386, 402, 403, 418, 419, 427, 431, 451, 453, 483
------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

H

<i>hr</i>	130
<i>hwr</i>	185, 279, 371, 419, 451
<i>hyq</i>	331

K

<i>kbr</i>	95, 96, 97, 98, 104, 114, 115, 120, 121, 130, 131, 139, 140, 162, 167, 179, 180, 194, 195, 197, 218, 229, 270, 271, 278, 279, 288, 289, 294, 314, 412, 413, 414, 419, 420, 446, 454
------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Kh

<i>khwl</i>	224
-------------------	-----

M

<i>mlk</i>	35, 36, 85, 95, 98, 99, 104, 112, 113, 129, 131, 140, 145, 154, 180, 181, 228, 353, 354, 372, 384, 421, 423, 449, 463, 465, 485
<i>mdrr</i>	140, 167
<i>mqtwy</i>	86, 194, 201, 360, 423, 479
<i>ms²k</i>	130, 436
<i>ms³wd</i>	113, 128, 129, 139, 140, 166, 184, 194, 197, 229, 415
<i>msn't</i>	61, 62, 64, 70, 328
<i>mkrb</i>	31, 35, 36, 80, 81, 85, 98, 103, 104, 105, 109, 119, 120, 121, 131, 136, 140, 145, 147, 148, 149, 151, 152, 154, 161, 162, 165, 166, 167, 173, 175, 177, 179, 181, 182, 184, 185, 190, 191, 193, 195, 200, 201, 202, 203, 205, 206, 207, 211, 217, 225, 226, 228, 233, 242, 244, 256, 264, 285, 303, 315, 395, 398, 402, 404, 405, 416, 421, 423, 430, 431, 472

Q

<i>qyl</i>	78, 79, 85, 86, 173, 183, 184, 186, 191, 192, 193, 194, 195, 197, 198, 218, 252, 253, 254, 257, 290, 294, 334, 335, 354, 355, 359, 360, 364, 365, 366, 367, 372, 376, 378, 380, 385, 387, 412, 414, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 423, 426, 446, 456, 457, 465, 466, 467, 476, 477, 479, 481, 482, 485, 486
<i>qyn</i>	96, 99, 173, 180, 181, 182, 191, 193, 194, 195, 197, 271, 412, 414, 419, 420, 429, 454, 463
<i>qdm</i>	301, 302
<i>qry</i>	62, 63, 64, 339
<i>qs¹s¹</i>	430
<i>qzr</i>	229

R

<i>rs²w</i>	96, 104, 130, 141, 149, 180, 182, 194, 352, 355, 420, 429, 463
------------------------------	----------------------------------------------------------------

S¹

<i>s¹qrw</i>	225
-------------------------------	-----

S²

<i>s²b</i>	42, 75, 76, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 183, 194, 195, 228, 270, 360, 386, 387, 416, 453, 456, 465, 477, 478, 479
<i>s²rk</i>	270
<i>s²w'</i>	96, 114, 130, 429

W

<i>wz'</i>	184, 282, 412
------------------	---------------

INDEX DES INSCRIPTIONS

‘Abadân 1 247, 251, 252, 253, 289, 290, 418, 425, 441

A

al-‘Oqm/1977	78
al-Ḥarâshif 2	80, 104
al-Ḥarâshif 3	104
AM 758	77
AO 31929	105, 114
AO 31930	118, 120, 121
Arbach-Say’ûn 1	81, 84, 217, 260, 272, 279, 312
Arnold-Nebes 1998	120, 121, 413
as-Saqqâf 1	35, 244
as-Sawdâ’ 3	110, 113, 114
as-Sawdâ’ 4	110
as-Sawdâ’ 5	110, 113
as-Sawdâ’ 8	113
as-Sawdâ’ 9	109
as-Sawdâ’ 12	113
as-Sawdâ’ 16	109, 112, 113, 114, 115
as-Sawdâ’ 18	113
as-Sawdâ’ 20	113, 114
as-Sawdâ’ 24	113
as-Sawdâ’ 27	80, 113
as-Sawdâ’ 30	113
as-Sawdâ’ 32	113, 129
as-Sawdâ’ 33	113
as-Sawdâ’ 37	113
as-Sawdâ’ 40	113
as-Sawdâ’ 45	113
as-Sawdâ’ 51	115
as-Sawdâ’ 52	112
as-Sawdâ’ 61	113
as-Sawdâ’ 65	113
as-Sawdâ’ 84	113
as-Sawdâ’ 85	113
as-Sawdâ’ 87	113
Av. Aqmar 1	79, 367

B

Bâfaqîh-Bâtâyi’ 8	417
Bâfaqîh-Bâtâyi’ al-Ḥadd 2	365
Bâfaqîh-Bâtâyi’ al-Ḥadd 6	417
Bahâ’ 1	367
Bâ-Qutfâ 54	452
Bâ-Qutfâ 86+52	452
Bar’ân DAI 1	182
Bar’ân DAI 2	207
Barîra n° 10	284, 285, 308
Barîra n° 8	285, 308
Barîra n° 9	284
Bâsalâma-Shibâm 9	386
Bayt al-Ashwal 1	376, 377
Bayt al-Ashwal 2	376
Bayt al-Ashwal 4-d	376
Beeston Or Ant 1/1	61, 80
Bi’r Ḥamad n° 10	308

Bi’r Ḥamad n° 8	308
Bi’r Ḥamad n° 9	308
BM 103063	175
BR-Ḥaṣî 10	433
BR-Yanbuq 38	418
BR-Yanbuq 47	290, 294

C

Chantier V/1975/1	450
CIAS 39.11/o3 n°6	176, 371, 373, 404
CIAS 39.11/o6 n°5	186, 371, 387, 451
CIAS 47.11/b 2	225
CIAS 47.11/o 1	229
CIAS 47.11/o 1/F 72	77
CIAS 47.82/o 2	236
CIAS 57.51/w7 n°1	177
CIAS 95.11/o 2	236
CIH 2	79
CIH 3	348
CIH 28	173
CIH 37	83, 181, 351, 353, 354, 355
CIH 40	418
CIH 41	418
CIH 67	62
CIH 79	99, 152, 405, 447
CIH 82	405
CIH 95	386
CIH 102	387, 451
CIH 106	376
CIH 137	387
CIH 138	120, 155
CIH 155	61
CIH 224	386, 418
CIH 282	387
CIH 288	359
CIH 289	359
CIH 290	357, 359, 360, 386
CIH 291	386
CIH 292	357, 360, 386
CIH 293	359
CIH 295	357, 358, 360
CIH 296	360
CIH 314+954	334, 418
CIH 334	281
CIH 338	351, 352, 353
CIH 339	386
CIH 340	403
CIH 347	366
CIH 353	61, 184, 387
CIH 357	353
CIH 363	400
CIH 366	191, 193
CIH 373	171
CIH 376	116, 192
CIH 377	103, 104, 105, 118, 120, 181
CIH 384	194
CIH 389	171
CIH 390	195
CIH 391	174
CIH 392	75

<i>CIH</i> 397.....	191, 197, 451
<i>CIH</i> 398.....	195, 197, 451
<i>CIH</i> 405.....	195
<i>CIH</i> 406.....	122
<i>CIH</i> 407.....	171
<i>CIH</i> 410.....	175
<i>CIH</i> 429.....	175, 186, 372
<i>CIH</i> 430.....	175
<i>CIH</i> 431+438.....	175
<i>CIH</i> 436.....	175
<i>CIH</i> 494.....	161, 162, 413
<i>CIH</i> 496.....	161, 162, 413
<i>CIH</i> 506.....	387
<i>CIH</i> 518.....	425
<i>CIH</i> 540.....	179, 180
<i>CIH</i> 541.....	61, 171, 176, 179, 180, 184, 198, 426, 430
<i>CIH</i> 543.....	377
<i>CIH</i> 544.....	197, 451
<i>CIH</i> 546.....	128
<i>CIH</i> 550.....	453
<i>CIH</i> 554+553.....	454
<i>CIH</i> 563+956.....	175, 182
<i>CIH</i> 567.....	79
<i>CIH</i> 594 bis.....	285
<i>CIH</i> 597.....	376
<i>CIH</i> 601.....	82
<i>CIH</i> 610.....	119, 120
<i>CIH</i> 621.....	290, 292, 294, 297
<i>CIH</i> 622.....	179
<i>CIH</i> 623.....	179
<i>CIH</i> 634.....	120
<i>CIH</i> 636.....	118
<i>CIH</i> 637.....	120
<i>CIH</i> 641.....	192
<i>CIH</i> 655.....	192
<i>CIH</i> 655a.....	192
<i>CIH</i> 658.....	365
<i>CIH</i> 663.....	425
<i>CIH</i> 728.....	292, 294, 416
<i>CIH</i> 869+624.....	191, 197
<i>CIH</i> 948.....	281
<i>CIH</i> 957.....	175, 404
CT 10.....	270, 449
CT 4.....	270, 413
Cullen 2.....	119

D

DAI GDN 2002-20.....	179
Darb aş-Şabî 1.....	129
DJE 13.....	387, 451
DJE 17.....	384
Doe 1.....	227, 232
Doe 2.....	77, 233
Doe 5.....	224
Doe 6.....	425

E

EPSY 733.....	435
EPSY 992.....	435

F

Fa 2.....	192
Fa 3.....	192, 193, 194, 197, 198, 451
Fa 5.....	173

Fa 8.....	281
Fa 9.....	177, 198, 451
Fa 27.....	191
Fa 28.....	177, 191, 198, 451
Fa 30.....	197
Fa 30 bis.....	197, 451
Fa 32.....	192
Fa 55.....	175
Fa 64.....	451
Fa 71.....	171
Fa 74.....	173, 183
Fa 75+75 bis.....	281
Fa 76.....	114, 115, 122, 171
Fa 91+92.....	173
Fa 124.....	119, 182
FB-Van Lessen 5.....	235

G

Ga 1.....	451
Gar NIS 3.....	376
Gar NIS 4.....	376
Garbini/Shurihb'îl Ya'fur A.....	179
Garbini-Jidda 1.....	148, 149
Garbini-Jidda 2.....	146, 148, 149
Ghûl-Ma'rib 1.....	176, 404
G1 899.....	195
G1 904.....	193, 197
G1 913.....	195
G1 927.....	196
G1 1110.....	173
G1 1122+1116+1120.....	205
G1 1142.....	453
G1 1361.....	404
G1 1519.....	148, 149
G1 1521+1520.....	148, 149, 454
G1 1522.....	146, 148, 149
G1 1523.....	148, 149
G1 1524.....	149
G1 1525.....	148, 149
G1 1526.....	148, 149
G1 1532.....	192
G1 1533.....	128, 193, 195, 414
G1 1563+1564.....	166, 167
G1 1572.....	197, 451
G1 1573.....	116
G1 1573a.....	192, 195
G1 1636.....	194
G1 1637.....	449
G1 1638.....	195, 198, 451
G1 1642.....	193, 197, 414
G1 1643.....	194
G1 1654.....	194
G1 1655.....	197, 198, 451
G1 1719+1717+1718.....	185, 404
G1 1719+1718+1717.....	182, 414, 420
G1 1720.....	175
G1 1725.....	180
G1 A 452.....	372
G1 A.744.....	152
G1 A.768.....	148
Gr 27.....	380
Graf 6.....	77

H

H2c.....	236
----------	-----

Hadaqân 1+2	355, 419, 460
Hakir 3	85
Ḥalabî-Ḥadda	451
Hamilton 2 A+B	275, 278, 279, 413
Hamilton 4	279, 413
Hamilton 5	308
Hamilton 11	282
Haram 2	94, 95, 97, 98, 99, 151, 413
Haram 4	94, 95
Haram 5	96, 97, 99
Haram 6	99
Haram 7	99
Haram 8	93, 95, 97, 100, 415, 449
Haram 10	94, 95, 99, 100, 157, 315, 405
Haram 11	96, 97, 98, 99, 167, 413
Haram 12	95, 96, 97, 98, 99, 278, 413
Haram 13	94, 97
Haram 15	96, 98, 99, 110, 112, 113, 120, 415
Haram 16	96, 97, 99, 413, 435
Haram 17	96, 97, 413, 435
Haram 18	94, 100, 436
Haram 19	96, 97, 413, 435
Haram 21	95, 99
Haram 26	100
Haram 27	95, 96
Haram 28	93
Haram 29	93
Haram 31	94, 100
Haram 32	100
Haram 33	100
Haram 34	94
Haram 37	94
Haram 38	76, 94, 100, 102, 103, 104, 435, 436
Haram 42	95, 97, 98, 129, 454
Haram 47	95, 98, 99
Haram 49	93, 95, 100
Haram 50	96, 413
Haram 51	93, 100
Haram 53	94, 100
HI 3	235
HI 18	236
HI 22	236
HI 90	235
Honeyman 5	216
Hoqat	226
HSM 1936.I.19	80
Ḥuşn Âl Şâlih 1	139, 140, 413, 415
Ḥuşn Âl Şâlih 2	140

I

Inabba' 1	144
Inabba' 3	144, 145
Inabba' 4	144, 145
Ingrams 2	303
Ir 1	417
Ir 6	171, 418
Ir 7	417
Ir 11	370
Ir 12	75
Ir 13171, 177, 231, 237, 276, 279, 281, 296, 387, 418, 420, 423, 441	
Ir 14	171, 376, 449
Ir 18	186, 372, 417
Ir 19	417
Ir 22	79, 417
Ir 23	194, 198

Ir 25	418
Ir 26	418
Ir 27	418
Ir 28	193, 194, 198, 328, 329
Ir 29	171
Ir 31	184, 282, 315
Ir 32	118, 122, 315, 376, 419, 420
Ir 35	420
Ir 37	171, 184, 405, 416
Ir 40	61, 79
Ir 69	63, 449
Ir 70	418
Ir 71	358, 414
Ir. App. 3	277
Ist 7608 bis	336

J

Ja 118	224
Ja 119	217, 224
Ja 121	224
Ja 122	229
Ja 348	226
Ja 358	379, 387, 451
Ja 400	79, 122, 167
Ja 402	300
Ja 532	180
Ja 540	182
Ja 541	180
Ja 547+544+546+545	179, 414
Ja 550	82, 175, 180, 181, 182, 414, 429
Ja 551	175
Ja 552	79, 173
Ja 554	181, 182
Ja 555	83, 119, 121, 122, 173, 182, 418
Ja 556	175, 182
Ja 558	82
Ja 559	417
Ja 560	171
Ja 561	417
Ja 562	79, 418
Ja 564	171, 417
Ja 568	417
Ja 572	171
Ja 574	62, 63, 339
Ja 575	63, 339, 372
Ja 576	61, 79, 171, 373
Ja 577	63, 339, 372, 373, 416
Ja 578	418
Ja 585	334
Ja 592	79
Ja 601	417
Ja 602	417
Ja 606	417
Ja 607	417
Ja 613	171
Ja 615	418
Ja 616+622	79, 417
Ja 618	417
Ja 619	118, 120, 121, 122, 141, 198, 416
Ja 625	79
Ja 626	417
Ja 627	417
Ja 628	417
Ja 629	171, 231, 247, 249, 422
Ja 631	329, 377, 379, 380, 386, 417
Ja 632	281, 296

Index des Inscriptions

Ja 636	171, 177, 281
Ja 637	281
Ja 642	171
Ja 643	94, 109, 141, 171, 198, 315, 417, 420, 431
Ja 643 bis	177, 185, 448, 451
Ja 644	171, 177, 372, 417
Ja 645	122, 180
Ja 647	112, 376
Ja 649	61, 62, 193, 194, 198, 339, 366
Ja 651	79, 83, 171, 173, 184, 418
Ja 652	177
Ja 653	183
Ja 655	371
Ja 656	183, 281
Ja 660	171, 177, 184, 186
Ja 662	282
Ja 664	112, 116, 119, 122, 180
Ja 665	109, 118, 122, 420
Ja 666	418
Ja 667+826	116
Ja 668	183
Ja 670	79, 418
Ja 671+788	79, 179, 180, 418
Ja 681	182
Ja 682	425
Ja 695	79, 417
Ja 700+814	116, 449
Ja 703	430
Ja 716	79, 359, 417
Ja 717+805	197, 451
Ja 718+785	79, 417
Ja 727	121, 122, 186, 450
Ja 730	386, 451
Ja 735+754	183
Ja 741	281
Ja 753	417
Ja 777	185, 451
Ja 812	185, 451
Ja 823	182
Ja 824	182
Ja 825	182
Ja 842	180
Ja 851	183
Ja 852	229
Ja 868	226
Ja 869	226
Ja 870	226
Ja 871	226
Ja 872	226
Ja 892+892a	277, 303, 450
Ja 1028	328, 377, 379, 426
Ja 1093	78
Ja 1819	367
Ja 2109	415
Ja 2113	171
Ja 2115	386, 451
Ja 2288	130, 413
Ja 2360	454
Ja 2361	81
Ja 2362	227
Ja 2366	217
Ja 2826	224, 231
Ja 2839	79
Ja 2853	190
Ja 2856	438
Ja 2861	363, 364
Ja 2863	363

Ja 2864	364
Ja 2867	363, 364
Ja 2878	300, 301, 303, 304, 450
Ja 2883	300
Ja 2888	236, 237
Ja 2892	324
Ja 2893	324
Ja 2894	324
Ja 2895	324
Ja 2896	324
Ja 2898	379, 451
Ja 2918 f.	449

K

Kamna 1	102
Kamna 5	105
Kamna 6	104
Kamna 7	104
Kamna 8	78, 79, 104
Kamna 9	104
Kamna 10	104
Kamna 12	103
Kamna 13+14	102
Kamna 22	104
Khobar 1	173
KR 1	279, 300, 301, 302, 303, 450
KR 2	300, 301, 302, 303, 435
KR 3	279, 302, 303, 435, 450
KR 4	301, 303
KR 6	416

L

Liste des hiérodules	115, 141
Lu 39	229
Lu 40	229

M

M 29	454
M 197	76
M 222	76
M 246	137
M 325	76
M 329	76
M 347	132
M 392	76
M 416+275	279
M 419	140
M 436	99
Ma'in 1	126, 128, 129, 132
Ma'in 2	126, 129, 137
Ma'in 3	129
Ma'in 4	129
Ma'in 5	126, 130
Ma'in 6	126, 130, 436
Ma'in 7	125, 126, 127, 128, 129, 130
Ma'in 8	126, 157, 439
Ma'in 9	126, 128
Ma'in 14	129
Ma'in 15	126, 137
Ma'in 18	130, 131
Ma'in 33	130, 131
Ma'in 39	131
Ma'in 43	131
Ma'in 44	128, 130, 430

Sh 19	171
Sh 29	183
Sh 32	184, 282, 315, 420
Sh 35	171, 176
Sh VI/76/81	275, 279
Sh VI/76/89	275
Shabwa 15	275
Shabwa 15 bis	275
Shabwa 2	308
Shabwa 3	275
Shabwa 4	450
Shabwa-Écluse B	279
Shaqab 1	127, 130, 132
Shaqab 4	141
Shaqab 6	131, 138, 140, 154
Shaqab 15	138
Shaqab 18	157
Shaqab 19	141
Shar'abi-as-Sawâ 1	334, 335
Shib'anu-Nashq 1	119, 122, 416, 450
Shibâm-Kawkabân Ga 1	185
Şirwâh-Müller 4	190
SOYCE 1184	270
SOYCE 2075	267, 271, 419
SOYCE 2568	267, 271, 415
SW-BA 14	112, 113
SW-BA/I	113

T

TC 1014	229
TT1 35	77
TT1 363	77
TT1 747	77
TT1 863	77

U

UAM 327	247
UAM 340	247
UAM 368	247
UAM 370	247
UAM 371	247
UAM 372	247

V

Van Lessen 5	233
--------------------	-----

Van Lessen 9	80, 130, 227, 229, 413
Van Lessen 23	79

W

Wellcome A 103664	373
-------------------------	-----

Y

Y.81.C.0	348
Y.85.AQ/1	201
Y.85.AQ/17	78, 79
Y.85.AQ/2	201
Y.85.Y/3	200, 202
Y.87.YR/1	175
Y.90.DA 1	140
Y.90.DA 2	139, 140, 413, 415
Y.92.B.A 21+Y.92.B.A 30	130, 140, 413
YM 10886	103, 104
YM 11125	116, 449
YM 11126+11192	113, 119, 120
YM 11730	112
YM 11735	112, 113, 116, 449
YM 11738	438
YM 11748	112
YM 1200	377
YM 14556	226
YM 391	251, 252
YM 71	77
YM 8873	372
YMN 10	365
YMN 11733	79
YMN 14	365
YMN 19	197, 451
YMN 3	365
YMN 375	404
YMN 4	365
YMN 5+6	365
YMN 7	365

Z

Zafâr-Garbini 1	376
Zafâr-Garbini 3	377, 379
ZI 11	185, 451
ZI 22	173

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS

- AA : *Archäologischer Anzeiger*
 AAE : *Arabian Archaeology and Epigraphy*
 ABADY : *Archäologische Berichte aus dem Yemen*
 AfO : *Archiv für Orientforschung*
 AION : *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*
 AnÉth : *Annales d'Éthiopie*
 ANRW : *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Gesch. und Kult. Roms im Spiegel der neueren Forsch.*
 AulOr : *Aula Orientalis. Rev. de estud. del Proximo Oriente antiguo*
 BAH : *Bibliothèque archéologique et historique*
 BASOR : *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*
 BCAI : *Bulletin critique des annales islamologiques*
 BiblArch : *The Biblical Archaeologist*
 BIFAO : *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*
 BSOAS : *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*
 BSRGE : *Bulletin de la Société royale de géographie d'Égypte*
 CRAIBL : *Comptes Rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*
 EVO : *Egitto e Vicino Oriente*
 EW : *East and West*
 GeoJourn : *Geographical Journal*
 JA : *Journal Asiatique*
 JESHO : *Journal of the Economic and Social History of the Orient*
 JNES : *Journal of Near Eastern Studies*
 JOS : *Journal of Oman Studies*
 JRAS : *Journal of the Royal Asiatic Society*
 JRGS : *Journal of the Royal Geographical Society*
 MAA : *Miscellanées d'ancien arabe*
 OrAnt : *Oriens Antiquus*
 PSAS : *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*
 REI : *Revue des Études Islamiques*
 RÉS : *Répertoire d'épigraphie sémitique*
 REMMM : *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*
 SEG : *Sammlung Eduard Glaser*
 SEL : *Studi Epigrafici e Linguistici sul Vicino Oriente Antico*
 VDI : *Vestnik Drevnej Istorii*
 WZKM : *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*
 ZAL : *Zeitschrift für Arabische Linguistik*

'ABDALLAH (Y. M.)

- 1979 a. « Mudawwanat an-nuqûsh al-yamaniyya al-qadîma », *Dirâsât yamaniyya* 2 (mars 1979), p. 53-63
1979 b. « Mudawwanat an-nuqûsh al-yamaniyya al-qadîma », *Dirâsât yamaniyya* 3 (oct. 1979), p. 29-50.
1985. « Tasmiyat al-Yaman bi « l-Yaman ». », *Awraq fi ta'rikh al-Yaman : buhûth wa maqâlât* II, Şan'â',
ministère des Sciences et de la Culture.
1995. « The city of al-Sawâ in the *Periplus of the Erythræan Sea* », *AAE* 6, p. 259-269.
2003. « How do we designate Ancient Arabian Studies? », *Arabia* 1, p. 11-20.

ABÉLÈS (M.)

1990. *Anthropologie de l'État*, Paris, A. Colin.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, (ÉD.)

1977. *Corpus des inscriptions et antiquités sud-arabes, Tome 1, Section 1, Inscriptions*, Louvain, Éditions Peeters.

AKOPYAN (A. M.)

1995. « Fouilles du site de Raybûn 1 (en russe) ». In Grjaznevic P. A. & Sedov A. V. (éds), *Hadramaut : arheologiceskie, ètnograficeskie i istoriko-kul'turnye issledovaniâ* [Hadramaut. Études archéologiques, ethnographiques et historico-culturelles], *Trudy Sovetsko-Jemenskoj kompleksnoj èkspedicii*, 1, Moscou, Vostocnaâ literatura RAN, p. 67- 88.

AL-'AZM (N. M.)

1938. *Rihla fi balad al-'Arabiyya as-Sa'ida min Mişr ilâ Şan'â'*, Le Caire [en arabe - Relation d'un voyage dans la région de l'Arabie Heureuse, de l'Égypte à Şan'â'].

AL-GAROO (A.)

1986. *Les antiquités du Yémen dans l'oeuvre de al-Hamdâni*, thèse de doctorat de l'université de Paris 1 (non publiée), Paris.

AL-IRYÂNÎ (M.)

1988. « About three new words in the Shi'b al-'Aql Texts ». In Maigret A. de (éd.), *The Sabaean Archaeological Complex in the Wâdi Yala, A preliminary report*, IsMEO - Reports and Memoirs XXI, Rome, IsMEO, p. 41-44.

AL-RADI (S.) & STONE (F.)

1983. « Surveys of the North Yemen Tihamah », *PSAS* 13, p. 101-102.

AL-RASHID (M.)

1987. « The process of chiefdom formation as a function of nomadic/sedentary interaction », *Cambridge Anthropology* 3, p. 32-40.

AL-SHEIBA ('A. H.)

1988. « Die Ortsnamen in den altsüdarabischen Inschriften (mit dem Versuch ihrer Identifizierung und Lokalisierung) », *ABADY* IV, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 1-62.

ALBRIGHT (F. P.)

1952. « The Excavation of the Temple of the Moon at Mârib (Yemen) », *BASOR* 128, p. 25-38.
1953. « The Himyaritic temple at Khor Rory (Dhofar, Oman) », *Orientalia* 22, p. 284-287.

- 1958 a. « Catalogue of Objects Found in Mârib Excavations ». In Bowen Jr R. LeB. & Albright F. B. (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, The Johns Hopkins Press, p. 269-286.
- 1958 b. « Excavations at Mârib in Yemen ». In Bowen Jr R. LeB. & Albright F. B. (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, The Johns Hopkins Press, p. 215-268.
1982. *The American Archaeological Expedition in Dhofar, Oman, 1952-53*, Publications for the American Foundation for the Study of Man VI, Washington D.C., American Foundation for the Study of Man.

'ALĪ SA'ĪD ('A.)

1995. « The city of al-Sawâ: an archaeological/historical study », *AAE* 6, p. 270-276.

ANFRAY (F.)

1994. « Considérations sur quelques aspects archéologiques des relations de l'Éthiopie et de l'Arabie antiques ». In Beyene Y., Fattovitch R., Marrassini P. & Triulzi A. (éds), *Etiopia e oltre : studi in onore di Lanfranco Ricci*, Naples, Istituto universitario orientale, p. 17-25.

ANTONINI (S.)

1989. « The site of Madînat al-Ahjur and a first typological study of classical South Arabian pottery from the Yemen plateau », *OrAnt* 28, p. 41-127.
1999. « Statuettes from the temple of Nakrah at Barâqish », *AAE* 10, p. 58-68.
2001. *La statuaria sudarabica in pietra*, Académie des inscriptions et belles-lettres - Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente, Rome, Distribuzione Herder.
2004. *I motivi figurativi delle Banât 'Âd nei templi sudarabici*, *Repertorio Iconografico Sudarabico (tomo 2)*, Paris, Rome, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente.
2005. « The first two campaigns at Ḥayd Ibn 'Aqîl, the necropolis at Tamna' (2003-2004) ». In Sholan A. M., Antonini S. & Arbach M. (éds), *Sabaeen Studies. Archaeological, Epigraphical and Historical Studies in honour of Yûsuf M. 'Abdallâh, Alessandro de Maigret and Christian J. Robin on the occasion of their 60th birthdays*, université de Sanaa, Yemeni Italian Centre for Archaeological Researches, Centre français d'archéologie et de sciences sociales de Sanaa, Naples - Sanaa, Il Torcoliere, p. 1-19.

ARBACH (M.)

1993. *Le madhâbien : Lexique, Onomastique et Grammaire d'une langue de l'Arabie méridionale préislamique*, thèse de doctorat de l'université d'Aix-en-Provence, non publiée.
2002. « La chronologie du royaume de Qatabân du I^{er} siècle avant J.-C. au I^{er} siècle après J.-C. », *Chroniques Yéménites* 10, p. 6-11.
- À paraître. « Les visiteurs de Shabwa (VII^e s. av. J.-C. – III^e s. apr. J.-C.) ». In Breton J.-F. (éd.), *Fouilles de Shabwa IV. L'environnement culturel et historique*, BAH, Beyrouth, IFPO.

ARBACH (M.) & AUDOUIN (R.)

2004. *Découvertes archéologiques dans le Jawf (République du Yémen). Opération de sauvetage franco-yéménite du site d'as-Sawdâ (l'antique Nashshân). Temple intra-muros 1. Rapport préliminaire*, Şan'â', Centre français d'archéologie et de sciences sociales de Şan'â'.

ARBACH (M.), AUDOUIN (R.) & ROBIN (CH. J.)

2004. « La découverte du temple d'Aranyada' à Nashshân », *Arabia* 2, p. 23-41.

Bibliographie

ARBACH (M.), AVANZINI (A.), BÂṬĀYI' (A.) & ROBIN (CH. J.)

2001. « Matériaux pour le corpus des inscriptions qatabanites (II) », *Raydân* 7, p. 43-101.

ARBACH (M.) & BÂFAQÎH (M. 'A.)

1999. « Nouvelles données sur la chronologie des rois du Ḥaḍramawt », *Semitica* 48, p. 109-126.

ARBACH (M.), BRON (F.) & GAJDA (I.)

1999. « Une nouvelles inscription sudarabique des Ḥaṣḥaḥides », *Semitica* 48, p. 101-108.

ARBACH (M.) & SCHIETTECATTE (J.)

À paraître. *Catalogue des pièces archéologiques et épigraphiques du Jawf au musée national de Ṣan'a', Ṣan'a'*.

ARNAUD (T. J.)

1845. « Relation d'un voyage à Mareb (Saba) dans l'Arabie méridionale, entrepris en 1843 par M. Arnaud », *JA* 5, p. 211-245, 309-345.

1874. « Plan de la digue et de la ville de Marib », *JA*, 7^e série, III, p. 1-16.

ARNOLD (W.) & NEBES (N.)

1998. « Eine altsabäische Widmunginschrift auf einer Bronzetafel », *ZAL* 35, p. 7-13.

AUDOUIN (R.), BRETON (J.-F.) & ROBIN (CH. J.)

1988. « Towns and Temples - the Emergence of South Arabian Civilization ». In Daum W. (éd.), *Yemen: 3000 Years of Art and Civilization in Arabia Felix*, Innsbruck, Pinguin Verlag, p. 74-80.

AVANZINI (A.)

1995. *As-Sawda'. Inventario delle iscrizioni sudarabiche, tomo 4*, Paris-Rome, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres - IsMEO.

1996 a. « Saba' and the beginning of epigraphic documentation of the Jawf », *AAE* 7, p. 63-68.

1996 b. « La chronologie courte, un réexamen ». In Robin Ch. J. & Gajda I. (éds), *Arabia antiqua, Early Origins of South Arabian States, Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage of the Arabian Peninsula Held in the Palazzo Brancaccio on 28-30th May 1991*, Serie Orientale Roma LXX, 1, Rome, IsMEO, p. 7-13.

1997. « L'hégémonie qatabânite », In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 98-101.

2000. « Il porto di Sumhram nel Dhufâr ». In Fondazione Memmo (éd.), *Yemen. Nel paese della Regina di Saba*, Milan, Skira, p. 231-233.

2002 a. « The History of Khor Rori Area, new perspectives ». In Avanzini A. (éd.), *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise, p. 13-27.

2002 b. « The construction inscriptions of the gate complex ». In Avanzini A. (éd.), *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise, p. 125-140.

2004. *Corpus of South Arabian Inscriptions I-III. Qatabânic, Marginal Qatabânic, Awsânite Inscriptions*, Arabia Antica 2, Pise, Edizioni Plus.

AVANZINI (A.), (ÉD.)

2002. *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise.

AVANZINI (A.), BÂFAQÎH (M.), BÂṬĀYI' (A.) & ROBIN (CH. J.)

1994. « Materiali per il corpus qatabanico », *Raydân* 6, p. 17-36.

AVANZINI (A.), BENVENUTI (C.), BUFFA (V.), LOMBARDI (A.), ORAZI (R.) & SEDOV (A. V.)

2002. « Khor Rori Sultanate of Oman (2001-2002). Excavations and restoration of the Complex of Khor Rori. Interim Report (october 2001-april 2002) », *EVO XXV* (2002), p. 5-50.

AVANZINI (A.), BUFFA (V.), LOMBARDI (A.), ORAZI (R.) & SEDOV (A. V.)

2000. « Excavations and restoration of the Complex of Khor Rori. MID's Interim Report (1999-2000) », *EVO XXII-XXIII* (1999-2000), p. 189-228.

2001. « Excavations and restoration of the Complex of Khor Rori. Interim Report (october 2000-april 2001) », *EVO XXIV* (2001), p. 5-63.

AVANZINI (A.) & SEDOV (A. V.)

2005. « The stratigraphy of Sumhuram: new evidence », *PSAS* 35, p. 11-17.

AYMARD (M.)

2000. « La Méditerranée chrétienne et l'essor du monde moderne (XIII^e - XVIII^e s.) : espace et économie urbaine : métropole, mégapole, mégalopolis ». In Nicolet C., Ilbert R. & Depaule J.-C. (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine retrospective*, Collection de l'École Française de Rome 261, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 104-116.

AYOUB (S.)

1999. *Die Keramik der antiken Stadt Marib, Oberflächen Survey 1989*, non publié.

BADRE (L.)

1991. « Le sondage stratigraphique de Shabwa (1976-1981) », *Syria* LXVIII, p. 229-314.

BÂFAQÎH (M. 'A.)

1990. *L'unification du Yémen antique, la lutte entre Saba', Himyar et le Ḥaḍramawt, du 1^{er} au 3^e siècle de l'ère chrétienne*, Paris, Bibliothèque de Rayḍân, 1.

1991. « Naqsh as-Sawâ : an-naṣ w-al-târikh ». In Université catholique de Louvain (éd.), *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans*, Publications de l'institut orientaliste de Louvain 39, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Peeters Press, p. 31-48.

BÂFAQÎH (M. 'A.) & ROBIN (CH. J.)

1979. « Inscriptions inédites de Yanbuq (Yémen Démocratique) », *Rayḍân* 2, p. 15-76.

BAIROCH (P.)

1985. *De Jéricho à Mexico, villes et économies dans l'histoire*, collection Arcades, Paris, Gallimard.

BALANDIER (G.)

1999. *Anthropologie politique*, Quadrige, Paris, PUF.

BALESCU (S.), BRETON (J.-F.), COQUE-DELHUILLE (B.) & LAMOTHE (M.)

1998. « La datation par luminescence des limons de crue : une nouvelle approche de l'étude chronologique des périmètres d'irrigation antiques du Sud-Yémen », *Comptes rendus de l'Académie des sciences. Série IIa. Sciences de la terre et des planètes* 327/1, p. 31-37.

BALLET (P.)

2001. « Les importations céramiques sous l'Empire romain », *Dossiers d'archéologie* 263 (mai 2001), p. 36-39.

BARBANES (E.)

2000. « Domestic and defensive architecture on the Yemen plateau: eighth century BCE - sixth century CE », *AAE* 11, p. 211-213.

BARCELÓ (M.), KIRCHNER (H.) & TORRÓ (J.)

2000. « Going around Ḥafār (Yemen), the Banû Ru'ayn field survey: hydraulic archaeology and peasant work », *PSAS* 30, p. 27-39.

BARCELÓ (M.), ORTEGA (J.), ARCADI (P.) & TORRÓ (J.)

2003. « The search for the Hararah *asḍād* in the area of Ḥafār, Governorate of Ibb, Yémen », *PSAS* 33, p. 133-142.

BÂṬĀYI' (A.) & ARBACH (M.)

2001. « Nouvelles inscriptions du musée de l'université d'Aden », *Rayḍān* 7, p. 104-124.

BECKER (H.)

1997. « Testing the feasibility of magnetic prospection at Hajar Yahir (Hajar Abu Zayd), Wāḍi Markha », *Mare Erythraeum* 1, p. 153-161.

1999. « Test zur magnetischen Prospektion in Hajar Yahirr (Hajar Abu Zayd), Wāḍi Markha ». In Staatliches Museum für Völkerkunde München (éd.), *Im Land der Königin von Saba. Kunstschatze aus dem Antiken Jemen*, München, Staatliches Museum für Völkerkunde München, p. 262-267.

BEESTON (A. F. L.)

1937. *Sabaeen Inscriptions*, Oxford.

1959. *Qahtān*, *Studies in old South Arabian Epigraphy Fasc. 1. The Mercantile Code of Qatabān*, Londres, Luzac & Co.

1962. « Epigraphic and Archaeological Gleanings from South-Arabia », *OrAnt* 1, p. 41-52.

1971. « Functional Significance of the old South Arabian "Town" ». *PSAS* 1, p. 26-28.

1976 a. *Qahtān*, *Studies in old South Arabian Epigraphy Fasc. 3. Warfare in Ancient South Arabia (2nd-3rd centuries A.D.)*, Londres, Luzac & Co.

1976 b. « The location of KTL », *PSAS* 6, p. 5-7.

1976 c. « The settlement at Khor Rori », *JOS* 2, p. 39-42.

1978. « A Minaean market code », *BSOAS* 41-1, p. 142-145.

1983. « Pre-Islamic Ṣan'ā' ». In Serjeant R. B. & Lewcock R. (éds), *Ṣan'ā'. An arabian islamic city*, Londres, World of Islam Festival Trust, p. 36-38.

1986. « Hamḍānī and the Tababī'ah ». In 'Abdallah Y. M. (éd.), *Al-Hamḍānī, a great Yemeni scholar: Studies in the Occasion of his Millennial Anniversary*, Ṣan'ā', p. 5-15.

1995. « Sabaeans in the Tihāma », *AAE* 6, p. 236-245.

1996. « Towards a Periodisation Terminology for Ancient Yemen ». In Robin Ch. J. & Gajda I. (éds), *Arabia antiqua. Early Origins of South Arabian States. Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage of the Arabian Peninsula Held in the Palazzo Brancaccio, Rome, IsMEO on 28-30th May 1991*, Serie Orientale Roma LXX, 1, Rome, IsMEO, p. 3-5.

BEESTON (A. F. L.), GHUL (M. A.), MÜLLER (W. W.) & RYCKMANS (J.)

1982. *Dictionnaire sabéen (anglais-français-arabe)*, Louvain-la-Neuve-Beyrouth, Éditions Peeters-Librairie du Liban.

BEHRENS-ABOUSEIF (D.)

2000. « La conception de la ville dans la pensée arabe du Moyen Âge ». In Nicolet C., Ilbert R. & Depaule J.-C. (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine rétrospective*, Collection de l'École Française de Rome 261, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 32-40.

BELOVA (A. G.)

1999. « 'Gorod' v semitiskih iazikah Afriki. Omonimia i sinonimia ». In Académie russe des sciences (éd.), *Afrika : Obchtchestva, kulturi, iaziki*, Moscou, p. 140-147.

BENARDELLI (G.) & PARRINELLO (A. E.)

1970. « Note su alcune localita archeologiche del Yemen », *AION* 30, fasc. 1, p. 117-122.

BENOIST (A.), MOUTON (M.) & SCHIETTECATTE (J.)

2005. « Makaynûn, un centre régional antique dans le Hadramawt oriental ». In Sholan A. M., Antonini S. & Arbach M. (éds), *Sabaeen Studies. Archaeological, Epigraphical and Historical Studies in honour of Yûsuf M. 'Abdallâh, Alessandro de Maigret and Christian J. Robin on the occasion of their 60th birthdays*, université de Sanaa, Yemeni Italian Centre for Archaeological Researches, Centre français d'archéologie et de sciences sociales de Sanaa, Naples - Sanaa, Il Torcoliere, p. 59-94.

BENOIT (P.), FÉRAUD (J.), MICHEAU (F.) & TÉREYGEOL (F.)

2004. « Nouvelles recherches sur la mine d'al-Jabalî », *Chroniques Yéménites* 11, p. 47-66.

BENT (J. TH.)

1894. « Expedition to the Hadramaut », *GeoJourn* 4.4, oct. 1894, p. 315-331.

1895. « Exploration of the Frankincense Country, Southern Arabia », *GeoJourn* 6.2, août 1895, p. 109-133.

BENT (J. TH.) & BENT (M. V.)

1900. *Southern Arabia*, Londres, Smith, Elder & co.

BERNOT (D.)

1999. « Transcrivez, transcrivez, il en restera toujours quelque chose ». In Rouaud A. (éd.), *Les orientalistes sont des aventuriers. Guirlande offerte à Joseph Tubiana par ses élèves et ses amis*, Saint-Maur, Éditions Sèpia, p. 273-277.

BESSAC (J.-CL.)

1998. « Le travail de la pierre à Shabwa ». In Breton J.-F. (éd.), *Fouilles de Shabwa III. L'architecture civile et religieuse*, BAH 154, Beyrouth, IFAPO, p. 231-283.

BIANQUIS (T.)

2000. « Mégapoles et réseaux dans le monde musulman médiéval : Asie occidentale et Méditerranée réunies sous un seul pouvoir ». In Nicolet C., Ilbert R. & Depaule J.-C. (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine rétrospective*, Collection de l'École Française de Rome 261, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 855-886.

BIELLA (J. C.)

1982. *Dictionary of old South Arabic, Sabaeen Dialect*, Harvard Semitic Studies 25, Chico, Scholars Press.

BLAKELY (J. A.), VITALIANO (C. A.) & BRINKMANN (R.)

1996. « Bronze-Age Remains at Kawlah al-Lajamah, Yémen Arab Republic ». In Grolier M. J., Brinkmann R. & Blakely J. A. (éds), *The Wâdi al-Jubah Archaeological Project, vol.5: Environmental Research in Support of Archaeological Investigations in the Yemen Arab Republic, 1982-1987*, Washington, American Foundation for the Study of Man, p. 309-329.

BLEIBTREU (E.)

1997. « Zur großen Tempelanlage von Şirwâḥ (Haulân) ». In Stiegner R. G. (éd.), *Aktualisierte Beiträge zum 1. Internationalen Symposium, Südarabien interdisziplinär an der Universität Graz; mit kurzen Einführungen zu Sprach- und Kulturgeschichte. In memoriam Maria Höfner*, Graz, Leykam, p. 19-31.

BOCCO (R.)

1995. « 'Asabiyât tribales et États au Moyen-Orient. Confrontations et connivences », *Maghreb-Machrek. Tribus, tribalisme et État au Moyen-Orient* 147, janvier-mars 1995, p. 3-12.

BODU (P.), CLEUZIQU (S.), INIZAN (M.-L.) & ROBIN (CH. J.)

1988. *Rapport préliminaire sur la prospection des vallées nord du wâdi al-Jawf (République arabe du Yémen) - Wâdi Hirâb, Wâdi Sadbâ, Jabal al-Lawdh - Octobre 1988*, Paris, rapport de mission CNRS, non publié.

BOEHM DE LAMEIRAS (B.)

1988. « Subsistence, social control of resources and the development of complex society in the Valley of Mexico ». In Gledhill J., Bender B. & Larsen M. T. (éds), *State and Society: the emergence and development of social hierarchy and political centralization*, Londres, Unwin Hyman, p. 91-102.

BONNENFANT (P.)

1995. *Sanaa, architecture domestique et société*, Paris, CNRS-Éditions.

BOSWORTH (C. E.)

1998. « Sayyid ». In Bosworth C. E., Heinrichs W. P., Lecomte G. & van Donzel E. (éds), *Encyclopédie de l'Islam, Nouvelle édition*, Tome IX, col. 119-120.

BOUKHARIN (M.)

2002. « The Name of Moscha Limén ». In Avanzini A. (éd.), *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise, p. 323-324.

BOWEN JR (R. LEB.)

- 1958 a. « Archaeological Survey of Beihân ». In Bowen Jr R. LeB. & Albright F. B. (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, Johns Hopkins Press, p. 3-33.
- 1958 b. « Irrigation in Ancient Qatabân (Beihân) ». In Bowen Jr R. LeB. & Albright F. B. (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, Johns Hopkins Press, p. 35-131.

BOWEN JR (R. LEB.) & ALBRIGHT (F. B.), (ÉDS)

1958. *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, The Johns Hopkins Press.

BRAEMER (F.), CLEUZIQU (S.) & STEIMER (T.)

2003. « Dolmen-like structures: some unusual funerary monuments in Yemen », *PSAS* 33, p. 169-182.

BRETON (J.-F.)

1978. « Urbanisme et architecture à Shabwa », *Raydân* 1, p. 143-147.
1979. « Le temple de SYN D-HLSM à Bâ-Quṭfa », *Raydân* 2, p. 185-203.
- 1980 a. « Religious Architecture in ancient Ḥaḍramawt (PDRY) », *PSAS* 10, p. 5-17.
- 1980 b. « Rapport sur une mission archéologique dans le Wâdî Ḥaḍramaout (Yémen du Sud) en 1979 », *CRAIBL* 1980, p. 57-81.
1985. *La défense des basses-terres du Yémen (5^e s. av. J.-C.-4^e s. ap. J.-C.)*, thèse de 3^e cycle de l'université Paris 1, Paris.
1987. « Shabwa, capitale antique du Hadramawt », *JA*, 1987, n° 1-2, p. 13-34.
1988. « Les villes d'Arabie méridionale ». In Huot J.-L. (éd.), *La ville neuve, une idée de l'antiquité ?*, Les cahiers du groupe scientifique Terrains et Théories en archéologie, Paris, Éditions Errance, p. 95-107.
- 1991 a. « À propos de Najrân ». In Université catholique de Louvain (éd.), *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans*, Publications de l'institut orientaliste de Louvain 39, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Peeters Press, p. 59-84.
- 1991 b. « Le site et la ville de Shabwa », *Syria* LXVIII, p. 59-75.
- 1991 c. « Le château royal de Shabwa : notes d'histoire », *Syria* LXVIII, p. 209-227.
- 1991 d. « Shabwa et les capitales sud-arabiques », *Syria* LXVIII, p. 419-431.
1992. « Le sanctuaire de 'Athtar dhû-Risaf d'as-Sawda' », *CRAIBL* 1992, p. 429-453.
- 1994 a. *ABADY VIII, Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.
- 1994 b. « Hagar Yahirr, capitale d'Awsân ? », *Raydân* 6, p. 41-46.
- 1997 a. « Villes et villages ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 103-106.
- 1997 b. *L'architecture domestique en Arabie méridionale du VII^e s. avant J.-C. au IV^e s. ap.*, Thèse d'État de l'université Paris 1, Paris (non publié).
- 1997 c. « Le temple de Nashshân ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 136-137.
- 1997 d. « Shabwat : capitale du Hadramawt ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 112-114.
- 1998 a. « Les temples de Ma'in et du Jawf (Yémen) : État de la question », *Syria* LXXV, p. 61-80.
- 1998 b. « L'habitat à Shabwa : originalité et traditions régionales ». In Breton J.-F. (éd.), *Fouilles de Shabwa III. L'architecture civile et religieuse*, BAH 154, Beyrouth, IFAPO, p. 67-73.
- 2000 a. « Shabwa (Yémen) : traditions sémitiques, influences extérieures (III^e s. av. - III^e s. ap. J.-C.) », *CRAIBL* 2000, p. 849-882.
- 2000 b. « The Wâdî Surbân (District of Bayhân, Yemen) », *PSAS* 30, p. 49-60.
- 2001 a. « Une archéologie sans débat ? », *Chroniques Yéménites* 2000, p. 6-13.
- 2001 b. « Recherches archéologiques dans la région de Shabwa », *Orient-Express* 2001/2, p. 37-38.
2002. « Le wâdî Ḍura' : un modèle d'irrigation antique », *Chroniques Yéménites* 10, p. 13-21.
2003. « Preliminary notes on the development of Shabwa », *PSAS* 33, p. 199-213.

BRETON (J.-F.), (ÉD.)

1992. *Fouilles de Shabwa II. Rapports préliminaires*, publications hors-série de l'IFAPO n° 19, Paris, P. Geuthner.
1998. *Fouilles de Shabwa III. L'architecture civile et religieuse*, BAH 154, Beyrouth, IFAPO.
- À paraître. *Fouilles de Shabwa IV. L'environnement culturel et historique*, BAH, Beyrouth, IFAPO.

Bibliographie

BRETON (J.-F.), ARRAMOND (J.-CH.), COQUE-DELHUILLE (B.) & GENTELLE (P.), (ÉDS)

1998. *Une vallée aride du Yémen antique : le wâdî Bayhân*, Paris, ADPF/ ERC.

BRETON (J.-F.), ARRAMOND (J.-CH.) & ROBINE (G.)

1991. *Le temple de 'Athtar d'as-Sawdá'*.

BRETON (J.-F.), AUDOUIN (R.) & SEIGNE (J.)

1981. « Rapport préliminaire sur la fouille du « château royal » de Shabwa (1980-81) », *Raydân* 4, p. 163-190.

BRETON (J.-F.), AZ-ZUBAYDÎ (KH.) & ARRAMOND (J.-CH.)

1992. *Carte archéologique des districts de Bayhân et de Nişâb, Gouvernorat de Shabwa*, Mission archéologique française en République du Yémen.

BRETON (J.-F.), BADRE (L.), AUDOUIN (R.) & SEIGNE (J.)

1980. *Le wadi Hadramawt. Prospections 1978-79*, Aden.

BRETON (J.-F.) & BÂFAQÏH (M. 'A.), (ÉDS)

1993. *Trésors du wâdî Dura' (République du Yémen). Fouille franco-yéménite de la nécropole de Hajar am-Dhaybiyya*, BAH 141, Paris, Paul Geuthner.

BRETON (J.-F.) & DARLES (CH.)

1998. « Le grand temple ». In Breton J.-F. (éd.), *Fouilles de Shabwa III. L'architecture civile et religieuse*, BAH 154, Beyrouth, IFAPO, p. 95-151.

BRETON (J.-F.), DARLES (CH.), ROBIN (CH. J.) & SWAUGER (S.)

1997. « Le grand monument de Tamna' (Yémen) : architecture et identification », *Syria* LXXIV, p. 33-72.

BRETON (J.-F.), MACMAHON (A. M.) & WARBURTON (D. A.)

1998. « Two seasons at Hajar Am-Dhaybiyya, Yemen », *AAE* 9, p. 90-111.

BRETON (J.-F.), ROBIN (CH. J.), SEIGNE (J.) & AUDOUIN (R.)

1987. « La muraille de Naqab al-Hagar (Yémen du Sud) », *Syria* LXIV, p. 1-20.

BRIEND (J.)

1996. « Sheba. I. Dans la Bible ». In Briend J. et Cothenet E. (éds), *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, fasc. 70, Paris, Letouzey & Ané, col. 1043-1046.

BRINCKMANN (R.)

1996. « Pedological Characteristics of Anthrosols in the al-Jadidah Basin of Wâdî al-Jubah, and Native Sediments in Wâdî al-Ajwirah, Yémen Arab Republic ». In Grolier M. J., Brinkmann R. & Blakely J. A. (éds), *The Wâdî al-Jubah Archaeological Project, vol.5: Environmental Research in Support of Archaeological Investigations in the Yemen Arab Republic, 1982-1987*, Washington, American Foundation for the Study of Man, p. 45-211.

BRON (F.)

1981. « Inscriptions de Şirwâh », *Raydân* 4, p. 29-34.

1983. « Inscriptions de la digue de Marib », *AulOr* I/2, p. 137-153.

1988. « Inscriptions du Maḥram Bilqîs (Marib) au musée de Bayhân », *Raydân* 5, p. 39-51.

1989. « L'inscription sabéenne RES 4782 », *SEL* 6, p. 123-126.
- 1991 a. « Notes sur les inscriptions de Shabwa », *Syria* LXVIII, p. 459-462.
- 1991 b. « Deux inscriptions de la porte ouest de Ma'in », *PSAS* 21, p. 35-40.
1993. « Sur une nouvelle inscription historique sabéenne », *SEL* 10, p. 79-83.
1995. « La ville dans les inscriptions qatabanites », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire* 43/44, p. 135-139.
1996. « Notes d'épigraphie sudarabique », *Semitica* 45, p. 101-112.
- 1997 a. « Naissance et destin de l'alphabet sudarabique ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 55-57.
- 1997 b. « Espaces ruraux du Yémen préislamique ». In Sérandour A. (éd.), *Des Sumériens aux Romains d'Orient. La perception géographique du monde. Espaces et territoires au Proche-Orient ancien, actes de la table ronde du 16 novembre 1996 organisée par l'URA 1062 "Études sémitiques"*, Antiquités sémitiques II, Paris, Jean Maisonneuve, p. 105-109.
1998. *Ma'in. Inventaire des inscriptions sudarabiques, tome 3, Fascicule A : Les documents. Fascicule B : Les planches*. Paris-Rome, Diffusion de Boccard - Diffusion Herder, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres - Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente.
1999. « Varia Epigraphica », *Semitica* 49, p. 199-201.

BRON (F.) & ROBIN (CH. J.)

1979. « Deux inscriptions sudarabiques du Haut-Yâfi' (Sud-Yémen) », *Semitica* XXIX, p. 137-145.

BROWN (W. L.) & BEESTON (A. F. L.)

1954. « Sculptures and Inscriptions from Shabwa », *JRAS* 1954, p. 43-62.

BRUNNER (U.)

1983. *ABADY II. Die Erforschung der antiken Oase von Mârib mit Hilfe geomorphologischer Untersuchungsmethoden*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.
- 1997 a. « The history of irrigation in the Wâdi Marḥah », *PSAS* 27, p. 75-85.
- 1997 b. « Geography and Human Settlements in Ancient Southern Arabia », *AAE* 8, p. 190-202.
- 1997 c. « Les débuts de l'irrigation ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 53-54.
- 1999 a. « Die Königsstadt Hajar Yahirr ». In Staatliches Museum für Völkerkunde München (éd.), *Im Land der Königin von Saba. Kunstschätze aus dem Antiken Jemen*, München, Staatliches Museum für Völkerkunde München, p. 198-204.
- 1999 b. *Jemen, vom Weihrauch zum Erdöl*, Vienne - Cologne - Weimar, Böhlau Verlag.

BRUNSCHVIG (R.)

1960. « Ba'l ». In Gibb H. A. R., Kramers J. H., Lévi-Provencal E. & Schacht J. (dir.), *Encyclopédie de l'Islam, Nouvelle édition*, Tome I, p. 998-999.

BUFFA (V.)

2000. « Malayba: una comunità di agricoltori dell'Età del Bronzo nell'entroterra di Aden ». In Fondazione Memmo (éd.), *Yemen, nel paese della regina di Saba*, catalogue de l'exposition du Palazzo Ruspoli, du 6 avril au 30 juin 2000, Rome, Skira.
- 2002 a. « The Sabir Cultural Sequence in the Frame of the Archaeology of Coastal Yemen and Northeast Africa Bronze Age: A provisional view », *VDI* 3, p. 175-183.
- 2002 b. « The stratigraphic sounding at Ma'layba, Lahj Province, Republic of Yemen », *ABADY IX*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 1-14.

Bibliographie

BULLIET (R. W.)

1977. *The Camel and the Wheel*, Londres, Harvard University Press.

BURY (G. W.)

1911. *The land of Uz*, Londres, Macmillan.

CALVET (Y.)

1988. « Fouilles françaises de Shabwa (Yémen du Sud). La céramique importée », *Raydân* 5, p. 53-69.

CALVET (Y.) & ROBIN (CH. J.)

1997. *Arabie heureuse, Arabie déserte. Les antiquités arabiques du Musée du Louvre*, Paris, Réunion des Musées Nationaux.

CASSON (L.)

1989 a. *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, Princeton University Press.

1989 b. « South Arabia's Maritime Trade in the First Century A.D. ». In Fahd T. (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel, Actes du colloque de Strasbourg 24-27 juin 1987*, Travaux du Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques 10, Strasbourg, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, p. 187-194.

CATON (S. C.)

1990. « Anthropological Theories of Tribe and State Formation in the Middle-East: Ideology and the Semiotics of Power ». In Khoury Ph. S. & Kostiner J. (éds), *Tribes and state formation in the Middle-East*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, p. 74-108.

CATON-THOMPSON (G.)

1944. *The tombs and Moon temple of Hureidha (Hadhramaut)*, Oxford, University Press.

CAUBET (A.) & GAJDA (I.), (SUIVI D'UN APPENDICE DE MME F. DEMANGE)

2003. « Deux autels en bronze provenant de l'Arabie méridionale », *CRAIBL*, juil.-oct. 2003, p. 1219-1242.

CHELHOD (J.)

1971. « Hawṭa ». In Lewis B., Ménage V. L., Pellat Ch. & Schacht J. (dir.), *Encyclopédie de l'Islam, Nouvelle édition*, Tome III, p. 303.

CLARK (C.)

1958. « Transport - maker and breaker of cities », *Town Planning Review* 28, p. 237-250.

CLEVELAND (R. L.)

1959. « The sacred stone circle of Khor Rori (Dhofar) », *BASOR* 155, Oct. 1959, p. 29-31.

1965. *An ancient South Arabian Necropolis. Objects from the Second Campaign (1951) in the Timna Cemetery*, Publications of the American Foundation for the Study of Man IV, Baltimore, The Johns Hopkins Press.

CLEUZIQU (S.)

1999. « Transitions vers l'État au Proche- et Moyen-Orient : éléments pour une étude comparatiste ». In Descola P., Hamel J. & Lemonnier P. (dir.), *La production du social, autour de Maurice Godelier, comptes-rendus du colloque de Cerisy*, Fayard, Paris, p. 245-266.

CLEUZIOU (S.) & INIZAN (M.-L.)

1992. *Rapport préliminaire de la mission de prospection sur le peuplement pré- et protohistorique du Yémen dans le wâdi Markha, 16 sept.-6 oct. 1992*, non publié.
1993. *Rapport préliminaire de la mission de prospections des régions bordant le secteur central du système fluvialite Jawf-Hadramawt, 2oct.-29 oct. 1993*, non publié.

CLEUZIOU (S.), INIZAN (M.-L.) & MARCOLONGO (B.)

1992. « Le peuplement pré et protohistorique du système fluvialite fossile du Jawf-Hadramawt au Yémen », *Paléorient* XVIII/2, p. 5-29.

CLEUZIOU (S.), INIZAN (M.-L.) & ROBIN (CH. J.)

1988. *Premier rapport préliminaire sur la prospection des vallées nord du wâdi alJawf. République Arabe du Yémen, Mafray*, rapport interne non publié.

COMFORT (H.)

1958. « Imported Pottery and Glass from Timna' ». In Bowen Jr R. LeB. & Albright F. B. (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, The Johns Hopkins Press, p. 199-212.
1960. « Some imported pottery at Khor Rori (Dhofar) », *BASOR* 160, Dec. 1960, p. 15-20.

COQUE-DELHUILLE (B.)

1998. « Première partie : Le milieu naturel de la région de Bayhân ». In Breton J.-F., Arramond J.-Ch., Coque-Delhuille B., & Gentelle P. (éds), *Une vallée aride du Yémen antique : le wâdi Bayhân*, Paris, ADPF/ ERC, p. 3-53.

COQUE-DELHUILLE (B.) & GENTELLE (P.)

1995. « Le Yémen aride : l'environnement du quaternaires à l'actuel », *Sécheresse* 6, p. 67-75.
1997. « Crues et sédimentation contrôlée au Yémen antique », *Géomorphologie* 2, p. 99-110.
- 1998 a. « Irrigations antiques dans le Yémen aride : champs et sédiments », *Bulletin de l'Association de Géographes Français* 2, p. 157-169.
- 1998 b. « La sédimentation contrôlée des périmètres d'irrigation antiques ». In Breton J.-F., Arramond J.-Ch., Coque-Delhuille B., & Gentelle P. (éds), *Une vallée aride du Yémen antique : le wâdi Bayhân*, Paris, ADPF/ ERC, p. 87-94.

COSTA (P.)

1973. « Antiquities from Zafar (Yemen) », *AION* 33, p. 185-206.
1976. « Antiquities from Zafar (Yemen) - II », *AION* 36, p. 445-456.
1986. « Further comments on the bilingual inscription from Barâqish », *PSAS* 16, p. 33-36.

CRASSARD (R.) & BODU (P.)

2004. « Préhistoire du Ḥadramawt (Yémen) : nouvelles perspectives », *PSAS* 34, p. 67-34.

CREMASCHI (M.) & NEGRINO (F.)

2002. « The frankincense road of Sumhuram: paleoenvironmental and prehistorical background ». In Avanzini A. (éd.), *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise, p. 325-363.

DARLES (CH.)

1998. « Étude typologique de l'architecture civile intra-muros ». In Breton J.-F. (éd.), *Fouilles de Shabwa III. L'architecture civile et religieuse*, BAH 154, Beyrouth, IFAPO, p. 3-25.

Bibliographie

2003. « Les fortifications de Shabwa, capitale du royaume antique de Ḥaḍramawt », *PSAS* 33, p. 215-227.
- DAUM (W.), MÜLLER (W. W.), NEBES (N.) & RAUNIG (W.), (ÉDS)
2000. *Im Land der Königin von Saba'. Kunstschatze aus dem antiken Jemen*, München, Staatliches Museum für Völkerkunde München.
- DAVIDDE (B.) & PETRIAGGI (R.)
1998. « Archaeological Surveys in the harbour of ancient Kané », *PSAS* 28, p. 39-44.
- DAVIDDE (B.), PETRIAGGI (R.) & WILLIAMS (D. F.)
2004. « New data on the commercial trade of the harbour of ancient Kané through the typological and petrographic study of the pottery », *PSAS* 34, p. 85-100.
- DAYTON (J.)
1975. « The Problem of Climatic Change in the Arabian Peninsula », *PSAS* 5, p. 33-60.
1979. « A Discussion on the Hydrology of Marib », *PSAS* 9, p. 124-129.
1981. « Marib visited, 1979 », *PSAS* 11, p. 7-26.
- DEMOULE (J.-P.), GILIGNY (F.), LEHÖERFF (A.) & SCHNAPP (A.)
2002. *Guide des méthodes de l'archéologie*, Guides « repères », Paris, Éditions La Découverte.
- DENOIX (S.)
2000. « Unique modèle ou types divers ? La structure des villes du monde arabo-musulman à l'époque médiévale ». In Nicolet C., Ilbert R. & Depaule J.-C. (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine rétrospective*, Collection de l'École Française de Rome 261, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 912-937.
- DI MEO (G.)
1999. Géographies tranquilles du quotidien. Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques sociales », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 43, n° 118, avril 1999, p. 75-93.
- DOE (D. B.)
- 1961 a. « Notes on Pottery found in the vicinity of Aden », *Appendix to the Department of Antiquities (of Aden) Publication Bulletin* 1, p. 3-41.
- 1961 b. « Ḥuṣn al-Ghurāb and the site of Qana' », *Le Muséon* LXXIV, p. 191-198.
1963. « Pottery Sites near Aden », *JRAS*, 1963, p. 150-162.
1965. « Pottery Sites near Aden », *Department of Antiquities (of Aden) Publication Bulletin Number* 5.
1971. *Southern Arabia*, Londres, Thames and Hudson.
1983. *Monuments of South Arabia*, Naples, Falcon-Oleander Press.
- DORIER-APPRILL (E.)
2001. « Lexique des villes et de l'urbain ». In Dorier-Apprill E. (dir.), *Vocabulaire de la ville. Notions et références*, Paris, Éditions du Temps, p. 7-91.
- DRESCH (P.)
1984. « Tribal Relations and Political History in Upper Yemen ». In Pridham B. R. (éd.), *Contemporary Yemen: Politics and Historical Backgrounds*, Londres, Croom Helm, p. 154-174.

DREWES (A. J.)

1959. « Les inscriptions de Melazo », *AnÉth* III, p. 89-92.
1962. « Note additionnelle au sujet d'al-Barîra », *Le Muséon* 75, p. 211-212.
2001. « The meaning of Sabaean MKRB », *Semitica* 51, p. 93-125.

DRIDI (H.) & ROBIN (CH. J.)

- À paraître. « Deux barrages du Yémen antique », *CRAIBL*.

EDENS (CH.)

1999. « The Bronze-Age of Highland Yemen: Chronological and Spatial Variability of Pottery and Settlement », *Paléorient* 25/2, p. 105-128.

EDENS (CH.) & WILKINSON (T. J.)

1998. « Southwest Arabia during the Holocene: Recent Archaeological Developments », *Journal of World Prehistory* 12, p. 55-119.

EICHMANN (R.) & HITGEN (H.)

2003. « Marib, Hauptstadt des sabäischen Reiches ». In Gerlach I. (éd.), *25 Jahre Ausgrabungen und Forschungen im Jemen, 1978-2003*, Hefte zur Kulturgeschichte des Jemen, Band 1, Sanaa, Print Art, p. 53-61.

ELISSEEFF (N.)

1983. « Urbanisme et urbanisation des Amsâr ». In Centre d'étude du Proche-Orient ancien (éd.), *La ville dans le Proche-Orient ancien, actes du colloque de Cartigny (1979)*, Les Cahiers du CEPOA, Louvain, Éditions Peeters, p. 151-160.

EUTING (J.)

1896. *Tagbuch einer Reise in Inner-Arabien*, Leyde, E. J. Brill.

FAKHRY (A.)

1948. « Les antiquités du Yémen, un voyage à Sirwah, Marib et el-Gof », *Le Muséon* LXI, p. 215-226.
1952. *An archaeological Journey to Yémen*, 3 vol., Le Caire, Government Press.

FARIS (N. A.)

1938. *The Antiquities of South Arabia, being a Translation from the Arabic with Linguistic, Geographic, and Historic Notes of the Eighth Book of Al-Hamdâni's al-Iklîl*, Princeton, Princeton University Press.

FINSTER (B.) & SCHMIDT (J.)

1994. « Die Kirche des Abraha in San'â' ». In Nebes N. (éd.), *Arabia Felix. Beiträge zur Sprache und Kultur des vorislamischen Arabien. Festschrift Walter W. Müller zum 60. Geburtstag*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, p. 67-86.

FLANNERY (K. V.)

1999. « Chiefdoms in the early Near-East: why it's so hard to identify them ». In Alizadeh A., Majidzadeh Y. & Shahmirzadi S. M. (éds.), *The Iranian World, Essays on iranian art and archaeology presented to Ezat O. Negahban*, Téhéran, Markaz-I Nasr-I Danisgahi, 918, Iran University Press, p. 44-63.

FORRER (L.)

1942. *Südarabien nach al-Hamdâni's „Beschreibung der arabischen Halbinsel“*, Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, Leipzig.

FRANTSOUZOFF (S. A.)

2000. « The Society of Raybûn ». In Kradin N. N., Korotayev A. V., Bondarenko D. M., de Munck V. & Wason P. K. (éds), *Alternatives of Social Evolution*, Vladivostok, Institute of History, Archaeology and Ethnology, Far eastern Branch of the Russian Academy of Sciences, Russian State University for Humanities, Ussuriysk State Teacher College, p. 258-265.
- 2001 a. *Inventaire des inscriptions sudarabiques. Tome 5 : Raybûn : Ḥadrân, temple de la déesse 'Athtar^{um}*, Académie des inscriptions et belles-Lettres - Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente - Académie des sciences de Russie, Paris, de Boccard.
- 2001 b. « Epigraphic evidence for the cult of the god Sin at Raybûn and Shabwa », *PSAS* 31, p. 59-67.
2001. « Le « tailleur de pierre » (*grby-n/hn*) dans les inscriptions sudarabiques », *Raydân* 7, p. 125-144.

FUSTEL DE COULANGES (N. D.)

1864. *La cité antique*, Paris, Hachette.

GAJDA (I.)

- 1997 a. *Himyar gagné par le monothéisme (IV^e-VI^e siècles de l'ère chrétienne). Ambitions et ruine d'un royaume de l'Arabie méridionale antique*, 2 vol, Thèse de doctorat nouveau régime, université d'Aix-en-Provence.
- 1997 b. « L'Arabie du Sud unifiée par Ḥimyar ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 188-192.
1998. « A new inscription of an unknown Ḥimyarite king, Maṭṭad'ilân Yun'im », *PSAS* 28, p. 81-88.
2002. « Les débuts du monothéisme en Arabie du Sud », *JA* 290-2, p. 611-630.

GAJDA (I.) & ROBIN (CH. J.)

1994. « L'inscription du wâdî 'Abadân », *Raydân* 6, p. 113-137.

GARBINI (G.)

- 1970 a. « Antichità Yemenite », *AION* 30, p. 400-408 et 537-548.
- 1970 b. « Una bilingue sabeo-ebraica da Zafar », *AION* 30, p. 153-165.
1971. « Iscrizioni sabea da Hakir », *AION* 31, p. 303-312.
1973. « Haram : una città minea alleata di Saba », *Semitica* XXIII, p. 125-133.
1974. « Note di epigrafia sabea », *AION* 1974, p. 291-299.
1976. « Iscrizioni Sudarabiche », *AION* 1976, p. 293-315.
1988. « The inscriptions of Shi'b al-'Aql, al-Jafnah and Yalâ/ad-Durayb ». In Maigret A. de (éd.), *The Sabaeen Archaeological Complex in the Wâdî Yala, A preliminary report*, IsMEO - Reports and Memoirs XXI, Rome, IsMEO, p. 21-40.
1992. « Le iscrizioni su ceramica da ad-Durayb - Yalâ », *Yemen, Studi archeologici, storici e filologici sull'Arabia meridionale*, vol. 1, p. 79-91.
1996. « La chronologie longue, une mise au point ». In Robin Ch. J. & Gajda I. (éds), *Arabia antiqua, Early Origins of South Arabian States, Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage of the Arabian Peninsula Held in the Palazzo Brancaccio on 28-30th May 1991*, Serie Orientale Roma LXX, 1, Rome, IsMEO, p. 15-22.
1997. « I troni dei re di Nashan, nota di Giovanni Garbini e Vincenzo Francaviglia », *Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Rendiconti* IX, vol. VIII, fasc. 2, 1997, p. 239-252

GENTELLE (P.)

1991. « Les irrigations antiques à Shabwa », *Syria* LXVIII, p. 5-54.

GERLACH (I.)

2002. « Der Friedhof des Awâm-Tempels in Mârib. Bericht der Ausgrabungen von 1997 bis 2001 ». In Gerlach I. & Vogt B. (éds), *ABADY IX*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 41-91.

2003. « Die archäologisch-bauhistorischen Untersuchungen in der sabäischen Stadtanlage und Oase von Şirwâḥ ». In Gerlach I. (éd.), *25 Jahre Ausgrabungen und Forschungen im Jemen, 1978-2003*, Hefte zur Kulturgeschichte des Jemen, Band 1, Sanaa, Print Art, p. 96-105.

GERLACH (I.) & HECKES (J.)

2003. « Die Stadtanlage von Şirwâḥ: Regierungssitz, Kultzentrum oder Handelsstation ? ». In Stöllner T., Körlin G., Steffens G. & Cierny J. (éds), *Man and Mining - Mensch und Bergbau. Studies in Honour of Gerd Weisgerber on occasion of his 65th birthday*, der Anschnitt, Beiheft 16, Bochum, Deutsches Bergbau Museum, p. 163-178.

GHUL (M. 'A.)

1959. « New Qatabani Inscriptions - II », *Bulletin of the School of Oriental Studies* 22 (1959), p. 419-438.

GIBSON (MCG) & WILKINSON (T. J.)

1994. « Oriental Institute Investigations in Yemen, Annual Report, 1993-94 », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/93-94/93-94_Yemen.html.

1995 a. « Oriental Institute Investigations in Yemen, Annual Report, 1994-95 », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/94-95/94-95_Yemen.html.

1995 b. « The Dhamâr Plain, Yemen: A preliminary study of the archaeological landscape », *PSAS* 25, p. 176-181.

1996. « Oriental Institute Investigations in Yemen, Annual Report, 1995-96 », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/95-96/95-96_Yemen.html.

GILLIOT (C.)

1997. « La reine de Saba', légende ou réalité ? ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 64-66.

GLANZMAN (W. D.)

1998. « Digging deeper: the results of the first season of activities of the AFSM on the Maḥram Bilqîs, Marib », *PSAS* 28, p. 89-104.

1999. « Clarifying the record: The Bayt 'Awwam Revisited », *PSAS* 29, p. 73-88.

2004. « Beyond their borders: a common potting tradition and ceramic horizon within South Arabia during the later first millennium BC through the early first millennium AD », *PSAS* 34, p. 121-138.

GLANZMAN (W. D.) & GHALEB (A. O.)

1987. *The Wâdi al-Jubah Archaeological Project, vol.3: Site Reconnaissance in the Yemen Arab Republic, 1984: The stratigraphic probe at Hajar ar-Rayḥânî*, Washington, American Foundation for the Study of Man.

GLASER (E.)

1897. « Zwei Inschriften über den Dammbbruch von Mareb », *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, VI (1897), p. 360-488.

Bibliographie

GLASSNER, (J.-J.)

2000. « Les petits États mésopotamiens à la fin du 4^e et au cours du 3^e millénaire ». In Hansen M. H. (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-States Cultures. An investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, C. A. Reitzels Vorlag, p. 35-53.

GNOLI (GH.)

1993. *Shaqab al-Manassa, Inventario delle iscrizioni sudarabiche, tome 2, Inventaire des inscriptions sudarabiques*, Paris-Rome, Académie des inscriptions et belles-lettres - IsMEO.

GNOLI (GH.) & ROBIN (CH. J.)

1992. « Nouveaux documents sabéens de Barâqish », *Yemen. Studi archeologici, storici e filologici sull'Arabia meridionale* vol.1, p. 93-98.

GRIMAL (N.)

2000. « Cités, ville et État de l'Égypte pharaonique ». In Nicolet C., Ilbert R. & Depaule J.-C. (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine retrospective*, Collection de l'École française de Rome 261, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 54-64.

GRJAZNEVIC (P. A.)

1994. *Uznaâ Araviâ : Pamâtniki drevnej istorii i kul'tury vyp. 2. Materialy ekspeditsii P. A. Griaznevicha 1970-1971 vyp. 1. Istoriko-arheologiceskie pamâtniki drevnego i srednevekovogo Iemena*, Saint-Pétersbourg, Peterburgskoi Vostokovedenie.

GROHMANN (A.)

1934. « As-Sawdâ' », *Encyclopédie de l'Islam*, p. 194.
1936. « Ma'rib », *Enzyklopädie des Islam*, Band 3, p. 304-318.
1963. *Kulturgeschichte des alten Orients – Arabien*, München, C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.

GROLIER (M. J.), BRINKMANN (R.) & BLAKELY (J. A.), (ÉDS)

1996. *The Wâdi al-Jubah Archaeological Project, vol. 5: Environmental Research in Support of Archaeological Investigations in the Yemen Arab Republic, 1982-1987*, Washington, American Foundation for the Study of Man.

GROOM (N.)

1977. « The Frankincense Region », *PSAS* 7, p. 79-89.
1981. *Frankincense and Myrrh, A Study of the Arabian Incense Trade*, Londres, Longman.

GROS (P.)

2000. « La construction d'un espace méditerranéen et les premières mégapoles (VIII^e s. av. J.-C.- VI^e s. de notre ère) ». In Nicolet C., Ilbert R. & Depaule J.-C. (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine retrospective*, Collection de l'École Française de Rome 261, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 65-89.

GUNAWARDANA (R. A. L. H.)

1978. « Social Function and Political Power: A Case Study of State Formation in Irrigation Society ». In Claesen H. J. M. & Skalnik P. (éds), *The Study of the State, New Babylon - Studies in the Social Sciences* 35, La Haye, Mouton Publishers, p. 133-154.

ḤABSHŪSH (H.)

1995. *Yémen, récit traduit de l'arabe yéménite et présenté par Samia Naïm-Sanbar*, Arles, Actes Sud, Terres d'aventure.

HALÉVY (J.)

1872. « Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *JA* XIX, janv. 1872, p. 5-98, 129-266 et 489-547.

1873. « Voyage au Nedjran », *Bulletin de la Société de Géographie*, 6^e série, juil.-déc. 1873, p. 5-31, 249-273, 581-606.

1877. « Voyage au Nedjran. II. De Sana à Nedjran », *Bulletin de la Société de Géographie*, 6^e série, janv.-juin 1877, p. 466-479.

HAMILTON (R. A. B.)

1942. « Six weeks in Shabwa », *GeoJourn*, 100/3, sept. 1942, p. 107-119.

1943. « Archaeological Sites in the Western Aden Protectorate », *GeoJourn* 101/3, mars 1943, p. 110-117.

HANSEN (D. P.), OCHSENSCHLAGER (E. L.) & AL-RADI (S.)

2004. « Excavations at Jujah, Shibâm, Wâdi Hadhramawt », *AAE* 15, p. 43-67.

HANSEN (M. H.)

2000 a. « Introduction: The Concepts of City-State and City-State Culture ». In Hansen M. H. (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-States Cultures. An investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, C. A. Reitzels Vorlag, p. 11-34.

2000 b. « The Hellenic Polis ». In Hansen M. H. (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-States Cultures. An investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, C. A. Reitzels Vorlag, p. 141-187.

2000 c. « Conclusion. The Impact of City-State Cultures on World History ». In Hansen M. H. (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-States Cultures. An investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, C. A. Reitzels Vorlag, p. 597-623.

HEHMEYER (I.)

1989. « Irrigation farming in the ancient oasis of Mârib », *PSAS* 19, p. 33-44.

HENOCHSBERG (M.)

2001. *La place du marché*, Paris, éd. Denoël.

HEPPER (F. N.) & WOOD (J. R. I.)

1979. « Where there Forests in the Yemen? », *PSAS* 9, p. 65-71.

HIRSCH (L.)

1897. *Reisen in Süd-Arabien, Mahra-Land und Hadramût*, Leyde, E. J. Brill.

HITGEN (H.)

1998. « The 1997 excavations of the German Institute of Archaeology at the cemetery of Awam in Mârib », *PSAS* 28, p. 117-124.

1999. « Jabal al-'Awd - Ein Fundplatz der Spätzeit im Hochland des Jemen ». In Staatliches Museum für Völkerkunde München (éd.), *Im Land der Königin von Saba. Kunstschätze aus dem Antiken Jemen*, München, Staatliches Museum für Völkerkunde, p. 247-253.

2005. *Marib. Archäologische Touristenbroschüre*, Ṣan'â', Print Art.

HÖFNER (M.)

1935. « Die qatabanischen und sabäischen Inschriften der südarabischen Expedition im Kunsthistorischen Museum in Wien », WZKM 42, p. 31-66.
1936. « Zur Interpretation altsüdarabischer Inschriften II. », WZKM 43, p. 77-108.
1938. « Die Inschriften aus Glasers Tagebuch XI (Mârib) », WZKM 45, p. 6-37.
1973. *Inschriften aus Şirwâh, Haulân (I. Teil)*, SEG VIII, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 291. Band, 1. Abhandlung, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
1976. *Inschriften aus Şirwâh, Haulân (II. Teil). Mit einem Anhang von Walter W. Müller*, SEG XII, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 304. Band, 5. Abhandlung, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.

HÖFNER (M.) & SOLA-SOLÉ (J. M.)

- 1961 a. « Erster Teil. Inschriften aus Gidfir ibn Muneihir », *Inschriften aus dem Gebiet zwischen Mârib und dem Jôf*, SEG II, Vienne, H. Boehlans, p. 9-27.
1961 b. « Zweiter Teil. Inschriften von ed-Duraib, el-Asâhil und einigen anderen Fundorten », *Inschriften aus dem Gebiet zwischen Mârib und dem Jôf*, SEG II, Vienne, H. Boehlans, p. 29-38.

HOLLING (C. S.)

1973. « Resilience and stability of ecological systems », *Annual review of ecology and systematics* 4, p. 1-23.

HONEYMAN (A. M.)

1962. « Epigraphic South Arabian Antiquities », *JNES* 21/1, janv. 1962, p. 38-43.

HOURLANI (A.)

1990. « L'oeuvre d'André Raymond », *REMMM* 55/56. *Villes au Levant, Hommage à André Raymond*, 1990, p. 18-27.

ILBERT (R.)

1982. « La ville islamique : réalité et abstraction », *Cahiers de la recherche architecturale, espaces et formes de l'Orient arabe* 10-11 avril 1982, Paris, p. 6-13.

INGRAMS (W. H.)

1943. *Arabia and the Isles*, Londres, John Murray.

INIZAN (M.-L.) & ORTLIEB (L.)

1987. « Préhistoire dans la région de Shabwa au Yémen du Sud (RDPY) », *Paléorient* XIII, p. 5-22.

JAMME (A.)

1955. « Inscriptions des alentours de Mareb (Yémen) », *Cahiers de Byrsa* V, p. 265-281.
1962. *Sabaeen Inscriptions from Maḥram Bilqīs (Mârib)*, Publications for the American Foundation for the Study of Man III, Baltimore, The Johns Hopkins Press.
1972. *MAA III*, Washington D.C.
1976. *Carnegie Museum 1974-75 Yemen Expedition*, Pittsburg, Carnegie Museum of Natural History.
1979. *MAA IX*, Washington D.C.
1981. « Pre-Islamic arabian Miscellanea ». In Stiegner R. G. (éd.), *Al-Hudhud, Festschrift Maria Höfner zum 80. Geburtstag*, Graz, Karl-Franzens Universität, p. 95-112.

KEALL (E. J.)

1995. « A second attempt to understand the historical context of Ḥuṣn al-'Urr in the Ḥaḍramawt », *PSAS* 25, p. 55-63.
1998. « Encountering megaliths on the Tihamah coastal plain of Yemen », *PSAS* 28, p. 139-147.
2004. « Possible connections in antiquity between the Red Sea coast of Yemen and the Horn of Africa ». In Lunde P. & Porter A. (éds), *Trade and Travel in the Red Sea Region. Proceedings of Red Sea Project I Held in the British Museum, October 2002*, BAR International Series 1269, Society for Arabian Studies Monographs No. 2, Londres, Archaeopress, p. 43-56.

KEMP (B. J.)

1977. « The early developments of towns in Egypt », *Antiquity* 51, p. 185-200.

KHALIDI (L.)

2005. « The prehistoric and early historic settlement patterns on the Tihamah coastal plain (Yemen): preliminary findings of the Tihamah Coastal Survey 2003 », *PSAS* 35, p. 115-127.

KITCHEN (K. A.)

1995. « A Royal Administrator in Nashqum and Najrân under the Ḥimyarite King Shammar Yuhr'ish, c. AD 290, and a Squire from Sanaa », *PSAS* 25, p. 75-81.

KNAUF (E. A.)

1989. « The Migration of the Script, and the Formation of the State in South Arabia », *PSAS* 19, p. 79-91.

KOROTAYEV (A. V.)

- 1994 a. « The Political Role of the *sha'b* of the first order », *Raydân* 6, p. 47-52.
- 1994 b. « Internal structure of Middle Sabaean *bayt* », *AAE* 5.3, p. 174-183.
- 1994 c. « Sabaean Cultural Area in the 1st-4th Centuries AD: Political Organization and Social Stratification of the *Sha'b* of the Third Order », *SEL* 11, p. 129-134.
- 1994 d. « Sabaean Cultural-Political Area in the 2nd and 3rd Centuries AD: Problem of Taxation at the Kingdom Level and Temple Tithe », *AION* 54, p. 1-14.
1996. *Pre-Islamic Yemen. Socio-political Organization of the Sabaean Cultural Area in the 2nd and 3rd Centuries AD*, Wiesbaden, Harrassowitz .
2001. « Some general trends and factors of evolution of North-East Yemen socio-political systems in the last three millenia », *Raydan* 7, p. 145-170.

KRAEMMER (A.)

1933. « Le plus ancien voyage d'un occidental en Hadramawt (1590), le P. Pero Paez de la compagnie de Jésus », *BSRGE* XVIII, p. 143-167.

LA ROQUE (J. DE)

1716. *Voyage de l'Arabie Heureuse*, Amsterdam.

LANCASTER (W.) & LANCASTER (F.)

1992. « Tribal formations in the Arabian Peninsula », *AAE* 3, p. 145-172.
1996. « Reflections on the social organization of the Arabian Bedu in coastal Oman ». In Afanas'ev G., Cleuziou S., Lukacs J. R. & Tosi M. (dir.), *The prehistory of Asia and Oceania, XIIIth International congress of prehistoric and protohistoric sciences*, préactes du colloque 16, Forli, Abaco, p. 141-154.

Bibliographie

LANDBERG (COMTE C. DE)

1898. *Arabica* n° 5, Leyde, E. J. Brill.

LANKESTER HARDING (G.)

1964. *Archaeology in the Aden Protectorates*, Department of technical Co-Operation, Londres, Her Majesty's Stationery Office.

LARSEN (M. T.)

2000. « The Old-Assyrian City-State ». In Hansen M. H. (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-States Cultures. An investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, C. A. Reitzels Vorlag, p. 77-87.

LAWRENCE (T. E.)

1992 (1^{ère} éd. 1936). *Les sept piliers de la sagesse*, Payot, Paris.

LEMAIRE (A.)

1995. « Villes, rois et gouverneurs au Levant d'après les inscriptions monumentales ouest-sémitiques (IX^e-VII^e siècles av. J.-C.) », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire* 43-44, p. 21-36.

LEPETIT (B.)

1996. « La ville : cadre, objet, sujet », *Enquête - La ville des sciences sociales* 4, p. 11-34.

LEWCOCK R.

1979. « La cathédrale de Sana'a », *Dossiers d'Archéologie* 33, mars-avril 1979, p. 80-83.
À paraître. « Early and Medieval Sana'a - The Evidence on the Ground ».

LEWIS (K.)

2005. « A chronological reassessment of the Iron Age and Himyarite periods in the Highlands of Yemen », *PSAS* 35, p. 129-141.

LÉZINE (A.-M.), ROBERT (CH. J.), CLEUZIQU (S.), INIZAN (M.-L.), BRAEMER (F.), SALIÈGE (J.-F.), SYLVESTRE (F.), TIERCELIN (J.-J.), CRASSARD (R.), CHARPENTIER (V.), MÉRY (S.), STEIMER-HERBET (T.)

À paraître. « Climate Evolution and Human Occupation in the Southern Arabian Lowlands during the Holocene », *Global and Planetary Change*.

LIND (M. D.)

2000. « Mixtec City-State and Mixtec City-State culture ». In Hansen M. H. (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-States Cultures. An investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, C. A. Reitzels Vorlag, p. 568-580.

LUNDIN (A. G.)

1971. « Qui a bâti le mur de Mârib ? », *AION* 31 (N. S. XXI), p. 251-255.

1973. « Le régime citadin de l'Arabie du Sud aux II^e-III^e siècles de notre ère », *PSAS* 3, p. 26-28.

1987. « L'abécédaire de Bêth-Shemesh », *Le Muséon* C, p. 243-250.

1997 a. « Der Ursprung der südarabischen Alphabets », *Mare Erythræum* 1, p. 9-18.

1997 b. « Die Inschriften des antiken Raybûn », *Mare Erythræum* 1, p. 19-25.

MAIGRET (A. DE)

1982. « Ricerche archeologiche italiane nella Repubblica Araba Yemenita. Notizia di una seconda ricognizione (1981) », *OrAnt* 21, p. 237-241.
1983. « IsMEO Activities: Arab Republic of Yemen », *EW* 33, p. 340-344.
- 1984 a. « A Bronze Age for Yemen », *EW* 34, p. 75-106.
- 1984 b. « Archaeological Activities in the Yemen Arab Republic, 1984 », *EW* 34, p. 423-454.
- 1984 c. « Two prehistoric cultures and a new sabaean site in the Eastern Highlands of North Yemen », *Raydân* 4, p. 191-204.
1986. « Archaeological Activities in the Yemen Arab Republic, 1986 », *EW* 36, p. 377-384.
- 1991 a. *Gli scavi della Missione Archeologica nella città minea di Barâqish, con una nota di G. Gnoli*, Conferenze IsMEO 3, Rome, IsMEO.
- 1991 b. « Excavations of the Temple of Nakrah at Baraqîsh (Yemen) », *PSAS* 21, p. 159-172.
1993. *La seconda campagna di scavi della Missione Archeologica italiana a Barâqish*, Rome, IsMEO.
1996. *Arabia Felix. Un viaggio nell'archeologia dello Yemen*, Milan, Rusconi.
- 1997 a. « L'aube de l'histoire dans le Yémen intérieur ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 50-52.
- 1997 b. « L'âge du Bronze sur les Hautes-Terres ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 34-38.
- 1997 c. « Yathill ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 138-139.
2002. *Arabia Felix. An Exploration of the Archaeological History of Yemen*, Londres, Stacey International.
- 2003 a. « Alla riscoperta di Tamna', antica capitale dell'Arabia del Sud. Risultati di quattro anni di scavi italo-francesi (1999-2002) ». In Fontana M. V. & Genito B. (éds), *Studi in Onore di Umberto Scerrato per il suo settantacinquesimo compleanno*, Naples, Università degli Studi di Napoli "L'Orientale", p. 259-270.
- 2003 b. « Tamna', ancient capital of the Yemeni desert. Information about the first two excavation campaigns (1999-2000) ». In Liverani M. & Merighi F. (éds), *Arid Lands in Roman Times. Papers from the International Conference (Rome, July 9th-10th 2001)*, Arid Zone Archaeology Monographs 4, Rome, Edizioni all'insegna del Giglio, p. 135-140.
- 2003 c. « La route caravanière de l'encens dans l'Arabie préislamique », *Chroniques Yéménites* 11, p. 37-46.
2004. *Barâqish, Minaean Yathill. Excavation and Restoration of the Temple of Nakrah*, YICAR Papers 1, Naples, Il Torcoliere, Università degli Studi di Napoli « L'Orientale ».
2005. « Some Reflections on the South Arabian Bayt ». In Deutsches Archäologisches Institut Şan'â' (éd.), *ABADY X*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 101-110.

MAIGRET (A. DE), (ÉD.)

1988. *The Sabaean Archaeological Complex in the Wâdi Yalâ (Eastern Hawlân at-Ṭiyâl, Yemen Arab Republic). A Preliminary Report*, Reports and Memoirs XXI, Rome, IsMEO.
1990. *The Bronze Age Culture of Khawlan at-Ṭiyâl and al-Ḥadâ' (Republic of Yemen), A First General Report*, 2 volumes, Memoirs and Reports XXIV, Rome, IsMEO.

MAIGRET (A. DE), AZZI (C.), MARCOLONGO (R.) & PALMIERI (A. M.)

1989. « Recent pedogenesis and neotectonics affecting archaeological sites in north Yémen », *Paléorient* 15/1, p. 239-243.

MAIGRET (A. DE) & ROBIN (CH. J.)

1989. « Les fouilles italiennes de Yalâ (Yémen du Nord) : Nouvelles données sur la chronologie de l'Arabie du Sud préislamique », *CRAIBL*, avril-juin 1989, p. 255-291.

Bibliographie

1993. « Le temple de Nakrah à Yathill (aujourd'hui Barâqish), Yémen. Résultats des deux premières campagnes de fouilles de la mission italienne », *CRAIBL* 1993, p. 427-493.
- MAINE (H. J. S.)
1861, *Ancient Law*, Londres, John Murray.
- MALLORY-GREENOUGH (L.), GREENOUGH (J. D.) & FIPKE (C.)
2000. « Iron Age Gold Mining: A Preliminary Report on Camps in the Al Maraziq Region, Yemen », *AAE* 11, p. 223-236.
- MALRAUX (A.)
1993. *La reine de Saba. Une aventure géographique*, Gallimard, Paris.
- MALTZAN (H. F. VON), (ÉD.)
1870. *Adolph von Wrede's Reise in Hadramaut, Beled Beny 'Yssà und Beled el Hadschar*, Braunschweig, Verlag von Friedrich Vieweg und Sohn.
1873. *Reise nach Südarabien (1870) und geographische Forschungen in und über südwestlichen Teil Arabiens*, Braunschweig, Vieweg.
- MARAQTEN (M.)
2004. « The processional road between Old Mârib and the Awâm temple in the light of a recently discovered inscription from Maḥram Bilqîs », *PSAS* 34, p. 157-163.
- MARCOLONGO (B.)
1994. « Le périmètre irrigué, grenier de l'antique Yathill, et les déplacements du wâdî Majzir », *Saba. Parfums d'Arabie*, 1, p. 60-62
1996. « Modelli di utilizzo delle risorse idriche nello Yemen interno dall'età del bronzo al periodo sudarabico ». In Robin Ch. J. & Gajda I. (éds), *Arabia antiqua, Early Origins of South Arabian States, Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage of the Arabian Peninsula Held in the Palazzo Brancaccio, Rome, IsMEO on 28-30th May 1991*, Serie Orientale Roma LXX, 1, Rome, IsMEO, p. 179-187.
1997. « Les systèmes irrigués de Barâqish ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 78.
- MARCOLONGO (B.) & PALMIERI (A. M.)
1992. « Paleoenvironment and Settlement Pattern of the Tihâmah Coastal Plain (Republic of Yemen) », *Yemen* 1, p. 117-123.
- MARIOTTI LIPPI (M.)
2002. « Indagini palinologiche nel sito archeologico di Sumhuram (Khor Rori) in Dhofar (Oman). Primi risultati », *EVO* XXV (2002), p. 41-45.
- MCCLURE (H. A.)
1978. « The Rub' al-Khali ». In Sayyari S. A. & Zötl J. G. (éds), *The Quaternary period in Saudi Arabia*, New-York, Springer, p. 252-263.
- MCCORRISTON (J.)
2000. « Early Settlement in Hadramawt: Preliminary report on prehistoric occupation at Shi'b Munayder », *AAE* 11, p. 129-153.

MCCORRISTON (J.), HARROWER (M.), OCHES (E.) & BIN 'AQIL ('A.)

2005. « Foraging economies and population in the middle Holocene Highlands of Southern Yemen », *PSAS* 35, p. 143-154.

MCLACHLAN (K. S.)

1988. « Kuwait City. A study of discrete social zones in an oil economy ». In Centre d'études et de recherches sur l'urbanisation du monde arabe (éd.), *Éléments sur les centres-villes dans le monde arabe : actes du symposium international tenu à Tours les 7 et 8 déc. 1987 sous l'égide de l'Urbama*, Tours, Urbama, p. 17-35

MERMIER (F.)

1989. « De l'usage d'un concept : la citoyenneté à Ṣan'â' », *Peuples Méditerranéens* 46. *Yémen Sanaa*, p. 31-48.

1997. *Le cheikh de la nuit : Sanaa : organisation des souks et société citadine*, Arles, Actes Sud.

MÉTRAL (F.) & MÉTRAL (J.)

1986. « Du village à la ville : urbanisation et citoyennetés en Syrie centrale. Une étude de cas, Meharde ». In Signoles P. (éd.), *Petites villes et villes moyennes dans le Monde arabe*, tome 2, Tours, URBAMA, p. 451-470.

MILES (S. B.) & MÜNZIGER (M. W.)

1871. « Account of an Excursion into the Interior of Southern Arabia », *JRGS* XLI, p. 215-216.

MONTAGNE (R.)

1932. « Notes sur la vie sociale et politique de l'Arabie du Nord », *REI* 6, p. 61-79.

MOORMAN (B. J.), GLANZMAN (W. D.), MAILLOL (J. M.) & LYTTLE (A. L.)

2001. « Imaging beneath the surface at Maḥram Bilqîs », *PSAS* 31, p. 179-187.

MORANDI BONACOSSO (D.)

2002. « Excavations at Khor Rori: the 1997-1998 Campaigns ». In Avanzini A. (éd.), *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise, p. 29-69.

MORGAN (L. H.)

1877. *Ancient Society or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, Londres, Macmillan and Co.

MOUTON (M.)

2004. « Irrigation et formation de la société antique dans les Basses-Terres du Yémen : un essai de modèle », *Syria* LXXXI, pagination non définie (sous presse).

MOUTON (M.), BENOIST (A.), SCHIETTECATTE (J.), ARBACH (M.) & BERNARD (V.)

À paraître. « Makaynûn, a South Arabian site in the Ḥaḍramawt », *PSAS* 36.

MOUTON (M.), SANLAVILLE (P.) & SUIRE (J.)

À paraître. « Le port sudarabique de Qâni' : paléogéographie et organisation urbaine », *CRAIBL* 2006 (avril).

MÜLLER (D. H. VON)

1880. *Die Burgen und Schlösser Südarabiens nach dem Iklil des Hamdâni*, Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse 97, p. 955-1050.
1896. « Athrula », *Realenzyklopädie*, p. 2017-2018.

MÜLLER (D. H. VON) & RHODOKANAKIS (N.)

1913. *Eduard Glasers Reise nach Marib*, SEG I, Vienne, Alfred Hölder.

MÜLLER (W. W.)

1973. « Ergebnisse der Deutschen Jemen-Expedition 1970 », *AfO* XXIV, p. 157-158.
1974. « Die angeblichen „Tochter Gottes“ im Licht einer neuen qatabânischen Inschrift ». In Degen R, Müller W. W. & Röllig W. (éds), *Neue Ephemeris für semitische Epigraphik*, Band 2, Wiesbaden, Harrassowitz, p. 145-148.
1976. « II. Anhang. Neue sabäische Inschriften aus Şirwâh, *Haulân* ». In Höfner M., *Inschriften aus Şirwâh, Haulân (II. Teil). Mit einem Anhang von Walter W. Müller*, SEG XII, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 304. Band, 5. Abhandlung, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
1978. « Abessinier und ihre Namen und Titel in vorislamischen südarabischen Texten ». In Degen R, Müller W. W. & Röllig W. (éds), *Neue Ephemeris für semitische Epigraphik*, Band 3, Wiesbaden, Harrassowitz, p. 159-168.
1982. « Die Inschriften vom Tempel des Waddum Dhû-Masma'im ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 101-106.
1988 a. « Eine altsabäische Landeigentumsurkunde vom Wâdi Adhana ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 191-194.
1988 b. « Weitere altsabäische Inschriften vom Tempel des Waddum Dhû-Masma'im ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 185-189.
1991. « Mârib ». In Bosworth C. E., Heinrichs W. P., Lecomte G. & van Donzel E. (dir.), *Encyclopédie de l'Islam, Nouvelle édition*, Tome VI, col. 543-552.
2001. *Südarabien im Altertum. Kommentierte Bibliographie der Jahre 1973 bis 1996*, Epigraphische Forschungen auf der arabischen Halbinsel, Band 2, Rahden, Verlag M. Leidorf.

MUNRO-HAY (S. C. H.)

2003. *Mare Erythræum VI. The Preislamic Coinage of the Yemen*, Oxford, Archæopress.

NAMÍ (KH. Y.)

1943. *Édition des inscriptions de l'antique Sam'y du sud de la péninsule Arabique avec annotations*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale [en arabe].
1952. *Les monuments de Ma'in, Yémen. Étude épigraphique et philologique. Études sudarabiques, tome 2*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale [en arabe].

NEBES (N.)

1992. « New Inscriptions from the Bar'an Temple (al-Amâ'id) in the oasis of Mârib ». In Harrak A. (éd.), *Contacts Between Cultures: Selected Papers from the 33rd International Congress of Asian and North African Studies, Toronto, August 15-25, 1990. Volume 1: West Asia and North Africa*, Lewiston, Queenston et Lampeter, The Edwin Mellon Press, p. 160-164.
2004. « A new 'Abraha inscription from the Great Dam of Mârib », *PSAS* 34, p. 221-230.

NEWTON (L. S.) & ZARINS (J.)

2000. « Aspects of Bronze Age art of southern Arabia: The pictorial landscape and its relation to economic and social-political status », *AAE* 11, p. 154-179.

NIEBUHR (C.)

1772-1776. *Voyage en Arabie et en d'Autres Pays Circonvoisins ; et Description de l'Arabie d'après les Observations et Recherches faites dans le Pays Même*, Amsterdam-Copenhague.

ORAZI (R.)

2002. « Sumhuran: the Gate Complex ». In Avanzini A. (éd.), *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Università de Pise, p. 77-110.

OVERSTREET (W. C.) & GROLIER (M. J.)

1988. « Reconnaissance Geology of the al-Jubah Quadrangle, Yemen Arab Republic ». In Overstreet W. C., Grolier M. J. & Toplyn M. R. (éds), *The Wādī al-Jubah Archaeological Project, vol.4: Geological and Archaeological Reconnaissance in the Yemen Arab Republic, 1985*, Washington, American Foundation for the Study of Man, p. 155-287.

1996. « Summary of Environmental Background for the Human Occupation of the al-Jadidah Basin in Wadi al-Jubah, Yemen Arab Republic ». In Grolier M. J., Brinkmann R. & Blakely J. A. (éds), *The Wādī al-Jubah Archaeological Project, vol.5: Environmental Research in Support of Archaeological Investigations in the Yemen Arab Republic, 1982-1987*, Washington, American Foundation for the Study of Man, p. 337-429.

PALGRAVE (W. G.)

1865. *Narrative of a year's journey through central and eastern Arabia (1862-1863)*, Londres & Cambridge, Macmillan and co.

PANERAI (PH.)

1989. « Sur la notion de ville islamique », *Peuples Méditerranéens* 46. *Yémen Sanaa*, janv-mars 1989, p. 13-30.

PARLEBAS (J.)

1983. « La notion de NIOUT (localité) dans la pensée égyptienne antique ». In Centre d'Étude du Proche-Orient Ancien, *La ville dans le Proche-Orient ancien, actes du colloque de Cartigny (1979)*, Les Cahiers du CEPOA, Louvain, Éditions Peeters, p. 199-207.

PAUTY (E.)

1951. « Villes spontanées et villes créées en Islam », *Annales de l'Institut d'Études Orientales* 9, p. 52-75.

PEROWNE (S.)

1939. « Im'adiya and Beihan, Aden Protectorate », *Antiquity* 13, p. 133-137.

PETERS (H.)

1974. « Die stehenden Steine eines jemenitischen Stonehenge », *Jemen Report* 1, p. 14.

PHILBY H. ST. J. B.

1939. *Sheba's Daughters: A Record of Travel in Southern Arabia*, Londres, Methuen & Co.

PHILLIPS (W.)

1955. *Qataban and Sheba. Exploring Ancient Kingdoms on the Biblical Spice Routes of Arabia*, Londres, Victor Gollancz Ltd.

PHILLIPS (C.)

1997. « Al-Hâmid: a route to the Red Sea? ». In Avanzini A. (éd.), *Profumi d'Arabia*, Saggi di Storia antica 11, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, p. 287-295.
1998. « The Tihâmah c. 5000 to 500 BC », *PSAS* 28, p. 233-237.
2005. « A preliminary description of the pottery from al-Hâmid and its significance in relation to other pre-Islamic sites on the Tihâmah », *PSAS* 35, p. 177-193.

PHILLIPS (C.), VILLENEUVE (F.) & FACEY (W.)

2004. « A Latin Inscription from South Arabia », *PSAS* 34, p. 239-250.

PIRENNE (J.)

1955. *La Grèce et Saba, une nouvelle base pour la chronologie sud-arabe*, Paris, Imprimerie nationale.
1956. *Paléographie des inscriptions sud-arabes. Contribution à la chronologie et à l'histoire de l'Arabie du Sud antique, Tome 1 : Des origines jusqu'à l'époque himyarite*, Bruxelles, Académie royale flamande des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.
1958. *À la découverte de l'Arabie, cinq siècles de science et d'aventure, L'aventure du passé*, Paris, Le Livre Contemporain.
1961. *Le royaume sud-arabe de Qatabân et sa datation d'après l'archéologie et les sources classiques jusqu'au Périple de la Mer Érythrée*, Bibliothèque du Muséon 47, Louvain, Publications universitaires de Louvain.
- 1969 a. « Le mur du temple sabéen de Mârib et ses inscriptions », *CRAIBL*, janv-mars 1969, p. 80-90.
- 1969 b. « Notes d'archéologie sud-arabe, VI : Le péristyle du temple de Ma'rib d'après les fouilles de 1951-52 », *Syria* XLVI/3-4, p. 293-318.
1971. « Notes d'archéologie sud-arabe, VII : L'exhaussement du mur du temple de Ma'rib », *Syria* XLVIII/1-2, p. 179-186.
1972. « Notes d'archéologie sud-arabe, IX : Hajar bin Humeid, Interprétation des données de la fouille de 1950-51 », *Syria* LI/1-2, p. 137-170.
- 1975 a. « Première mission archéologique française au Ḥaḍramaout (Yémen du Sud), 1975 », *CRAIBL* 1975, p.261-276.
- 1975 b. « The incense port of Moscha (Khor Rori) in Dhofar », *JOS* 1, p. 81-96.
1976. « Deuxième mission archéologique française au Ḥaḍramaout (Yémen du Sud) de décembre 1975 à février 1976 », *CRAIBL* 1976, p 412-426.
1978. « Ce que trois campagnes de fouilles nous ont déjà appris sur Shabwa, capitale du Ḥaḍramaout antique », *Raydân* 1, p. 125-142.
1980. « Prospection historique dans la région du royaume de Awsân », *Raydân* 3, p. 213-255.
1981. « Deux prospections historiques au Sud-Yémen (Novembre-Décembre 1981) », *Raydân* 4, p. 204-240.
1989. « Des Grecs à l'aurore de la culture monumentale sabéenne ». In Fahd T. (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel. Actes du colloque de Strasbourg 24-27 juin 1987*, Travaux du Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques 10, Strasbourg, université de Strasbourg, p. 257-269.
1990. *Fouilles de Shabwa I. Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire*, BAH 134, Paris, P. Geuthner.

PORTER (A.)

2004. « Amphora trade between South Arabia and East Africa in the first Millennium BC: a re-examination of the evidence », *PSAS* 34, p. 261-275.

PUMAIN (D.)

1993. « L'espace, le temps et la matérialité des villes ». In Lepetit B. & Pumain D. (éds), *Temporalités urbaines*, Collection Villes, Paris, Anthropos, p. 135-157.

RACKHAM (H.) (TRAD.)

1944. *Aristotle. Aristotle in 23 Volumes*, Cambridge, Harvard University Press.

RADT (W.)

1971. « Bericht über eine Forschungsreise in die Arabische Republik Jemen », *AA* 1971/2, p. 253-293.

RATHJENS (C.)

1953. *Sabaëica. Bericht über die archäologischen Ergebnisse seiner zweiten, dritten und vierten Reise nach Südarabien. I. Teil. Der Reisebericht*, Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, Hamburg, L. Appel.

RATHJENS (C., SEN.), RATHJENS (C., JUN.), SAMLENSKI (E.) & KERNER (E.)

1956. *Beiträge zur Klimakunde Südwest-Arabiens*, Deutscher Wetterdienst Seewetteramt, Einzelveröffentlichung Nr. 11, Hamburg.

RATHJENS (C.) & WISSMANN (H. VON)

1932. *Rathjens - v. Wissmannsche Südarabien-Reise, Band 2. Vorislamische Altertümer*, Hamburg, Friedrichsen, De Gruyter & Co.

RAUNIG (W.)

1997. « Die Suche nach dem Zentrum von Ausân », *Mare Erythræum* 1, p. 145-161.

RAYMOND (A.)

1985. *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, La Bibliothèque arabe - Hommes et sociétés 15, Paris, Sindbad.

RHODOKANAKIS (N.)

1924. *Die Inschriften an der Mauer von Kohlân-Timna'*, Akademie der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische Klasse Sitzungsberichte, 200. Band, 2. Abhandlung, Vienne et Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky A.-G.

1927. *Altsabäische Texte I*, Sitzungsberichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien, Band 206/2, Vienne.

1929. « Zum Siedlungswesen im alten Südarabien », *Wörter und Sachen* 12, p. 93-111.

RICKS (S. D.)

1989. *Lexicon of Inscriptional Qatabanian*, Studia Pohl, Dissertationes Scientifical de Rebus Orientis Antiqui 14, Rome, Editrice Pontificio Istituto Biblico.

ROBIN (CH. J.)

1976. « Résultats épigraphiques et archéologiques de deux brefs séjours en République Arabe du Yémen », *Semitica* 26, p. 167-193.

1977. « Qatabân ». In Cazelles H. & Feuillet A. (dir.), *Supplément au Dictionnaire de la Bible, fasc. 50 B*, Paris, Letouzey & Ané, col. 597-601.

1978. « Le problème de Hamdân : des qayls aux trois tribus », *PSAS* 8, p. 46-52.

1979 a. « Mission archéologique et épigraphique française au Yémen du Nord en automne 1978 », *CRAIBL* 1979, p. 174-201.

1979 b. « À propos des inscriptions *in-situ* de Barâqish, l'antique YTL (Nord-Yémen) », *PSAS* 9, p. 102-112.

1981 a. « Les études sudarabiques en langue française : 1981 », *Raydân* 4, p. 149-158.

- 1981 b. « Les inscriptions d'al-Mi'sâl et la chronologie de l'Arabie méridionale au III^e siècle de l'ère chrétienne », CRAIBL 1981, p. 315-339.
- 1982 a. « Esquisse d'une histoire de l'organisation tribale en Arabie du Sud antique ». In Bonnenfant P. (éd.), *La Péninsule Arabique aujourd'hui. T. II. Étude par pays*, Paris, Centre d'étude et de recherche sur l'Orient arabe contemporain, p. 17-30.
- 1982 b. *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam, t. I. Recherches sur la géographie tribale et religieuse de Khawlân Qudâ'a et du pays de Hamdân*, Leyde, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul.
- 1982 c. *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam II. Nouvelles inscriptions*, Leyde, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul.
1984. « La cité et l'organisation sociale à Ma'in : l'exemple de YTL ». In al-Ansary A. T. (éd.), *Studies in the History of Arabia, 1, Sources for the history of Arabia, Part 1*, Riyad, King Saud University Press, p. 157-162.
1986. « Du nouveau sur les Yaz'anides », PSAS 16, p. 181-197.
- 1987 a. « L'inscription Ir 40 de Bayt Ḍab'ân et la tribu Dhmyr ». In Robin Ch. J. & Bâfaqih M. (éds), *Sayhadica, Recherches sur les inscriptions de l'Arabie préislamique offertes par ses collègues au Pr. A. F. L. Beeston, L'Arabie préislamique 1, Ṣan'â'*, Centre français d'études yéménites, p. 113-164.
- 1987 b. « Trois inscriptions sabéennes découvertes près de Barâqish (RAY) », PSAS 17, p. 165-177.
- 1987 c. « Das Bergwerk von ar-Radrâd: al-Hamdânî und das Silber des Jemen ». In Daum W. (éd.), *Jemen. 3000 Jahre Kunst und Kultur des glücklichen Arabien*, Innsbruck, Pinguin Verlag, p. 129-131.
1988. « Quelques observations sur la date de construction et la chronologie de la 1^{ère} digue de Ma'rib d'après les inscriptions », PSAS 18, p. 95-113.
1989. « La première intervention abyssine en Arabie méridionale (de 200 à 270 de l'ère chrétienne environ) ». In Taddese Beyene (éd.), *Proceedings of the Eighth International Conference of Ethiopian Studies (University of Addis Ababa, 1984)*, Addis Abeba, Institute of Ethiopian Studies, p. 147-162.
1990. « Recension : Alessandro de Maigret (éd.), *The Sabaeen Archaeological Complex in the Wâdi Yalâ (Eastern Hawlân at-Ṭiyâl, Yemen Arab Republic). A Preliminary Report*, IsMEO, Reports and Memoirs XXI, Rome, 1988 », BCAI 7, p. 176-179.
- 1991 a. « L'Arabie du Sud et la date du Périple de la mer Érythrée (nouvelles données) », JA 279/1-2, p. 1-30.
- 1991 b. « Quelques épisodes marquant de l'histoire sudarabique », REMMM 61. *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, 1991-3, p. 55-70.
- 1991 c. « La pénétration des Arabes nomades au Yémen », REMMM 61. *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, 1991-3, p. 71-88.
- 1991 d. « Recension : *Archäologische Berichte aus dem Yemen*, Band IV. Mainz am Rhein, Verlag Philipp von Zabern, 1987 », BCAI 8, p. 158-165.
- 1991 e. « 'Amdân Bayyin Yuhaqbiḍ, roi de Saba' et de dhû-Raydân ». In Université catholique de Louvain (éd.), *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans*, Publications de l'institut orientaliste de Louvain 39, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Peeters Press, p. 167-205.
- 1991 f. « Du paganisme au monothéisme », REMMM 61. *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, 1991/3, p. 139-155.
1992. *Inabba', Haram, al-Kâfir, Kamna et al-Harashif, Inventaire des inscriptions sudarabiques, tome 1*, Paris-Rome, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres - IsMEO.
1993. « Trois inscriptions sudarabiques trouvées aux environs d'al-Bayḍâ' du Jawf (Yémen) », EVO XVI, p. 173-182.
- 1994 a. « Yashhur'il Yuhar'ish, mukarrib du Ḥaḍramawt », *Raydân* 6, p. 101-111.
- 1994 b. « Kulayb Yuha'min est-il le Χόλαιβοζ du Périple de la mer Érythrée ? », *Raydân* 6, p. 91-99.
- 1995 a. « Des villes dans le Jawf du Yémen », *Semitica. La ville, d'après les sources épigraphiques et littéraires ouest-sémitiques de 1200 avant J.-C. à l'Hégire 43-44*, p. 141-161.

- 1995 b. « La Tihâma yéménite avant l'islam: notes d'histoire et de géographie historique », *AAE* 6, p. 222-235.
- 1996 a. « Sheba. II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud ». In Briend J. & Cothenet E. (dir.), *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, fasc. 70, Paris, Letouzey & Ané, col. 1043-1254.
- 1996 b. « Introduction ». In Robin Ch. J. (éd.), avec la collaboration de I. Gajda, *Arabia antiqua, Early Origins of South Arabian States, Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage of the Arabian Peninsula Held in the Palazzo Brancaccio, Rome, IsMEO on 28-30th May 1991*, Serie Orientale Roma LXX, 1, Rome, IsMEO, p. 1-2.
- 1997 a. « La chronologie et ses problèmes ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 60-63.
- 1997 b. « The Date of the Periplus of the Erythraean Sea in the Light of South Arabian Evidence ». In Romanis F. de & Tchernia A. (éds), *Crossings. Early Mediterranean Contacts with India*, New Delhi, Manohar, p. 41-65.
- 1997 c. « La fortune de Ma'in ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 102.
- 1997 d. « L'État et les aromates en Arabie méridionale ». In Avanzini A. (éd.), *Profumi d'Arabia*, Saggi di Storia antica, 11, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, p. 37-56.
- 1998 a. « As-Sawdâ' ». In Bosworth C. E., Heinrichs W. P., Lecomte G. & van Donzel E. (dir.), *Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition*, Tome IX, Leyde, E. J. Brill, p. 93-95.
- 1998 b. « La fin du royaume de Ma'in », *Res Orientales XI - Parfums d'Orient*, p. 177-188.
- 1998 c. « Şirwâḥ ». In Bosworth C. E., Heinrichs W. P., Lecomte G. & van Donzel E. (dir.), *Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition*, Tome IX, Leyde, E. J. Brill, p. 703-704.
2003. « La vocalisation de Ns²ⁿ, nom antique d'as-Sawdâ' (Jawf du Yémen), d'après une nouvelle inscription du Yémen ». In Lentin J. et Lonnet A. (éds), *Mélanges David Cohen. Études sur le langage, les langues, les dialectes, les littératures, offertes par ses élèves, ses collègues, ses amis*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 569-579.
2004. « 'Les deux villes' (*Hagarðyné/Hgrnhn*) sont-elles Nashshân et Nashq^{um} ? », *Arabia* 2, p. 23-41.

ROBIN (CH. J.) & BÂFAQÎH (M. 'A.)

1980. « Inscriptions inédites du Maḥram Bilqîs (Ma'rib) au musée de Bayḥân », *Raydân* 3, p. 83-112.
1981. « Deux nouvelles inscriptions de Radmân datant du II^e siècle de l'ère chrétienne », *Raydân* 4, p. 67-90.

ROBIN (CH. J.) & BRETON (J.-F.)

1981. « Al-Asâḥil et Hirbat Sa'ûd : quelques compléments », *Raydân* 4, p. 91-96.

ROBIN (CH. J.), BRETON (J.-F.) & AUDOUIN (R.)

1979. « La prospection archéologique et épigraphique de la Mission archéologique française au Yémen du Nord (octobre-décembre 1978) », *Syria* LVI, p. 417-427.
1981. « Nord-Yémen, un patrimoine menacé », *Archéologia* 160, p. 36-53.

ROBIN (CH. J.), BRETON (J.-F.) & RYCKMANS (J.)

1981. « Le sanctuaire minéen de NKRḤ à Darb aṣ-Ṣabî (environs de Barâqish), *Raydân* 4, p. 249-262.
1988. « Le sanctuaire minéen de NKRḤ à Darb as-Sabî (environs de Barâqish), Rapport préliminaire, (seconde partie). Étude des inscriptions », *Raydân* 5, p. 91-158.

ROBIN (CH. J.) & BRUNNER (U.)

1997. *Map of Ancient Yémen*, Staatliches Museum für Völkerkunde [Document cartographique au 1/1.000.000].

Bibliographie

ROBIN (CH. J.), AVEC UNE CONTRIBUTION DE S. A. FRANTSOUZOFF

2001. « Les inscriptions de Ḥaṣī », *Raydân* 7, p. 179-224.

ROBIN (CH. J.) & GENDELLE (P.)

1995. *Géo-archéologie de la vallée du Jawf*. Mission archéologique française en République Arabe du Yémen, CNRS [Document cartographique au 1/250 000].

ROBIN (CH. J.) & RYCKMANS (J.)

1980. « Les inscriptions de al-Asâḥil, ad-Durayb et Ḥirbat Sa'ūd (Mission Archéologique Française en République Arabe du Yémen : prospection des antiquités préislamiques, 1980) », *Raydân* 3, p. 113-181.

1982 a. « Inscriptions sabéennes de Ṣirwâḥ remployées dans la maison de 'Abd Allâh az-Zâ'idî ». In Schmidt J. (éd.), ABADY I, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 117-122.

1982 b. « Dédicace de bassins rupestres antiques à proximité de Bâb al-Falaj (Mârib) ». In Schmidt, J. (éd.), ABADY I, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 107-115.

ROBIN (CH. J.) & VOGT (B.), (ÉDS)

1997. *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion.

ROCHEFORT (M.)

1999. « Ville : réseau urbain ». In Encyclopædia Universalis France (éd.), *Encyclopædia Universalis*, Cd-rom (5^e éd.).

RODINSON (M.)

1984. « L'Arabie du Sud chez les auteurs classiques ». In Chelhod J. (éd.), *L'Arabie du Sud, histoire et civilisation, I : le peuple yéménite et ses racines*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 55-88.

RODIONOV (M. A.)

1997. « Mawlâ Maṭar and other *awliyâ'* : On Social Functions of Religious Places in Western Ḥaḍramawt », *Mare Erythraeum* 1, p. 107-114.

RONCAYOLO (M.)

1994. « Une nécessaire interdisciplinarité », avant-propos de *La Ville*, numéro spécial du *courrier du CNRS* n° 81, été 1994 ; disponible en ligne :

<http://www.urbanisme.equipement.gouv.fr/cdu/DATAS/docs/ouvr19/avpropo2.htm>

1997. *La ville et ses territoires*. Paris, Folio-Essai.

1999. « Ville : urbanisme et architecture ». In Encyclopædia Universalis France (éd.), *Encyclopædia Universalis*, Cd-rom (5^e éd.).

ROUGEULLE (A.)

1999. « Coastal settlements in southern Yemen: the 1996-1997 survey expeditions on the Hadramawt and Mahra coasts », *PSAS* 29, p. 123-135.

2001. « Les ports de l'océan Indien », *Dossiers d'archéologie* 263 (Mai 2001), p. 72-77.

ROUX (J.-CL.)

1991. « L'architecture civile extra-muros de Shabwa : le chantier 13 », *Syria* XLVIII, p. 315-329.

RYCKMANS (G.)

1935. *RÉS. Tome VI. 3053-3946*. Paris, Imprimerie nationale.

1939. « Inscriptions sud-arabes, 5^e série », *Le Muséon* LII, p. 51-112.
1944. « Part VII. Epigraphy ». In Caton-Thompson G. (éd.), *The tombs and Moon temple of Hureidha (Hadhramaut)*, Oxford, University Press, p. 155-184.
- 1949 a. « Sabéen ḥbl = accadien *abullu* ? L'inscription Fakhry 2 », *Archiv Orientalni* XVII, n° 3-4, p. 310-312.
- 1949 b. « Inscriptions sud-arabes, 8^e série », *Le Muséon* LXII 1-2, p. 55-124.
1955. « Inscriptions sud-arabes, 12^e série », *Le Muséon* LXVIII, p. 297-312.

RYCKMANS (J.)

1951. *L'institution monarchique en Arabie méridionale avant l'Islam (Ma'in et Saba')*, Bibliothèque du Muséon 28, Louvain, Publications universitaires de Louvain.
1974. « Himyaritica 3 », *Le Muséon* LXXXVII, p. 237-263.
1985. « Villes fortifiées du Yémen antique », *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques*, 5^e Série LXVII (1981-5), Bruxelles, p. 253-266.
1997. « Un abécédaire sud-arabe archaïque complet, gravé sur un pétiole de palme ». *I primi sessanta anni di scuola: Studi dedicati a Sergio Noja Nosedà nel suo 65° anno compleanno, 7 luglio 1996*, Lesa, Fondazione Ferni Noja Nosedà, p. 11-36.

RYCKMANS (J.), MÜLLER (W. W.) & 'ABDALLAH (Y. M.)

1994. *Textes du Yémen antique inscrits sur bois (with an English Summary)*, Publications de l'Institut orientaliste de Louvain, 43, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain.

SALMERI (G.)

1997. « Dell'uso dell'incenso in epoca romana ». In Avanzini A. (éd.), *Profumi d'Arabia*, Saggi di Storia antica, 11, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, p. 529-540.

SANLAVILLE (P.)

2000. *Le Moyen-Orient arabe. Le milieu et l'homme*, Paris, Armand Colin.

SCHIETTECATTE (J.)

2001. *Villes et urbanisation du Yémen préislamique Le fait urbain et son évolution*, mémoire de DEA de l'université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne, Paris, non publié.
2004. « Prospections dans les wâdis Dhuba et Hamem ». In Rougeulle A. (dir.), *Fouilles à Sharma. Hadramaout. Rapport préliminaire sur la 8^e campagne*, Paris, rapport interne non publié.
2005. « Éléments pour une définition de la « ville » préislamique en Arabie du Sud », *Arabia* 2, p. 123-143.
- À paraître. « La ville préislamique. De l'apparition du phénomène urbain à sa structuration en réseau ». In Mermier F. & Mouton M. (éds), *La ville sudarabique, études de cas*, Paris, Maisonneuve et Larose.

SCHMIDT (J.)

- 1982 a. « Bericht über die Yemen-Expedition 1977 des Deutschen Archäologischen Instituts ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 123-128.
- 1982 b. « Jidfir Ibn Munaykhir ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 158-160.
- 1982 c. « Der 'Athtar Tempel bei Ma'in ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 143-152.
- 1982 d. « Der Stadttempel von Ma'in ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 153-155.
- 1982 e. « Der Tempel des Waddum Dhû-Masma'im ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 91-99.

- 1988 a. « Der Tempel des Waddum Dhû-Masma'im ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 179-184.
- 1988 b. « Hypäthrale Bauanlagen und andere Steinstrukturen ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 143-178.

SCHMIDT (J.), (ÉD.)

1991. *ABADY V. Antike Technologie – Die sabäische Wasserwirtschaft von Mârib. Teil 1* von Ingrid Hehmeyer und Jürgen Schmidt, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.
1993. *ABADY VI. Antike Technologie – Die sabäische Wasserwirtschaft von Mârib. Teil 2: Bodenkundliche Untersuchungen in der Oase Mârib* von Winfried Wagner, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.
1995. *ABADY VII. Antike Technologie – Die sabäische Wasserwirtschaft von Mârib. Teil 3: Untersuchungen der sabäischen Bewässerungsanlagen in Mârib* von Michael Schaloske, Mayence, Verlag Philipp von Zabern.

SCHMIDT (J.), BRUNNER (U.), GERIG (M.), MÜLLER (W. W.) & SCHOCH (R.)

1982. « Mârib. Erster vorläufiger Bericht über die Forschungen des deutschen archäologischen Instituts in der Umgebung der Sabäerhauptstadt ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY I*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 5-89.

SCHMIDT (J.), FINSTER (B.), HERBERG (W.), KLAUS (M.) & MÜLLER (W. W.)

1987. « Zweiter vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen und Forschungen des deutschen archäologischen Instituts Şan'â' in Mârib und Umgebung ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY III*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 1-95.

SCHMIDT (J.) & HERBERG (W.)

1988. « Mârib. Dritter vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen und Forschungen in der Sabäerhauptstadt und Umgebung ». In Schmidt J. (éd.), *ABADY IV*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 97-142.

SEDOV (A. V.)

1992. « New archaeological and epigraphic material from Qana, South Arabia », *AAE* 3, p. 110-137.
- 1995 a. « Irrigation antique à Raybûn ». In Grjaznev P. A. & Sedov A. V. (éds), *Hadramaut : arheologiceskie, ètnograficeskie i istoriko-kul'turnye issledovaniâ*, Trudy Sovetsko-Jemenskoj kompleksnoj èkspedicii, 1, Moscou, Vostocnaâ literatura RAN, p. 89-103.
- 1995 b. « Bi'r Ḥamad: a Pre-Islamic settlement in the western Ḥadramawt. Notes on an archaeological map of the Ḥadramawt, 1 », *AAE* 6, p. 103-115.
- 1996 a. « On the Origin of the agricultural settlements in Hadramawt ». In Robin Ch. J. & Gajda I. (éds), *Arabia antiqua, Early Origins of South Arabian States, Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage of the Arabian Peninsula Held in the Palazzo Brancaccio, Rome, IsMEO on 28-30th May 1991*, Serie Orientale Roma LXX, 1, Rome, IsMEO, p. 67-86.
- 1996 b. « Qana' (Yemen) and the Indian Ocean. The archaeological evidence ». In Raye H. P. & Salles J.-F. (éds), *Tradition and archaeology. Early Maritime Contacts in the Indian Ocean. Proceedings of the International Seminar Techno-archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4th cent. BC - 15th cent. AD, New Delhi, Feb. 28 - march 4, 1994*, Lyon - New Delhi, Manohar - Maison de l'Orient Méditerranéen - NISTADS, p. 11-35.
- 1996 c. « Monuments of the Wadi al-'Ayn. Notes on an archaeological map of the Hadramawt, 3 », *AAE* 7, p. 253-278.
- 1997 a. « Die archäologischen Denkmäler von Raybûn im unteren Wâdi Dau'an (Ḥadramaut) », *Mare Erythraeum* 1, p. 31-106.

- 1997 b. « Raybûn ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 147-149.
- 1997 c. « Qâni', un grand port entre l'Inde et la Méditerranée », In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 193-196.
- 1997 d. « Sea-trade of the Ḥaḍramawt Kingdom from the 1st to the 6th centuries A.D. ». In Avanzini A. (éd.), *Profumi d'Arabia*, Saggi di Storia antica, 11, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, p. 365-383.
2000. « Temples of Raybûn Oasis, Wâdi Ḥaḍramawt, Yemen », *Adumatu* 2, juil. 2000, p. 15-26.
2001. « Qâni', port antique du Hadramaout », *Dossiers d'archéologie* 263, p. 32-35.
- 2002 a. « Coins ». In Simpson St J. (éd.), *Queen of Sheba. Treasures from Ancient Yemen*, Londres, The British Museum Press, p. 73-79.
- 2002 b. « The Coins from Sumhuram: The 1997-2000 Seasons ». In Avanzini A. (éd.), *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise, p. 249-270.
2005. *The Temples of Ancient Ḥaḍramawt*, Pise, Pisa University Press.

SEDOV (A. V.) & GRJAZNEVIC (P. A.), (ÉDS)

1996. *Gorodise Rajbun (Raskopki 1983-1987 gg.)* [La ville de Raybûn (fouilles archéologiques 1983-1987)], Trudy Sovetsko-Jemenskoj kompleksnoj èkspedicii, 2, Moscou, Vostocnaâ literatura RAN.

SEDOV (A. V.) & BENVENUTI (C.)

2002. « The Pottery of Sumhuram: General Typology ». In Avanzini A. (éd.), *Khor Rori Report 1*, Pise, Edizioni Plus - Université de Pise, p. 177-248.

SEDOV (A. V.), ROBIN (CH. J.) & BALLETT (P.)

1997. « Qâni', port de l'encens », *Saba* 3-4, p. 20-31.

SEIGNE (J.)

1991. « Le château royal de Shabwa : architecture, technique de construction et restitutions », *Syria* LXVIII, p. 111-164.

SERJEANT (R. B.)

1960. « Review of Archaeological Discoveries in South Arabia », *BSOAS* 23, p. 582-585.

SHIRINSKJI (S. S.)

1977. « Novij pamjatnik juzhnoarabskoj arkhitekturi I v. do n. e. », *Istorija i kultura antichnogo mira*, Moscou, Nauka, p. 202-205.

SHITOMI (Y.)

1981. « Une note sur 'šd », *Raydân* 4, p. 127-129.

SIMA (A.)

1999. « Notes on 'šr in Sabaean Inscriptions », *PSAS* 29, p. 159-166.

SIMONSEN (J. B.)

2000. « Mecca and Medina. Arab City-States or Arab Caravan-Cities ? ». In Hansen M. H. (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-States Cultures. An investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, C. A. Reitzels Verlag, p. 241-249.

Bibliographie

STARK (F.)

1936. *The Southern Gates of Arabia. A Journey in the Hadramawt*, Londres, John Murray.

1939. « Some Pre-islamic Inscriptions on the Frankincense Route in Southern Arabia », *JRAS*, juillet 1939, p. 479-498.

STEIMER-HERBET (T.)

1999. « Jabal Ruwaik: Megaliths in Yemen », *PSAS* 29, p. 179-182.

2001. « Results of the excavation in Jabal Jidran (February 1999) », *PSAS* 31, p. 221-226.

TAPPER (R.)

1990. « Anthropologists, Historians, and Tribespeople on Tribe and State Formation in the Middle-East ». In Khoury Ph. S. & Kostiner J. (éds), *Tribes and State Formation in the Middle-East*, Berkeley - Los Angeles - Oxford, University of California Press, p. 48-73.

TARDY (R.)

1999. *Najrân. Chrétiens d'Arabie avant l'Islam*, Recherches publiées sous la direction de l'Institut de Lettres Orientales de Beyrouth. Nouvelle Série : B. Orient Chrétien, T. VIII, Beyrouth, Dâr el-Machreq.

TAWFIK (M.)

1951. *Les monuments de Ma'in, Yémen, Études sudarabiques, tome 1*, Le Caire, publications de l'IFAO [en arabe].

THOMAS (B.)

1931. « A journey into Rub' al-Khali - The Southern Arabian Desert », *GeoJourn*, janvier 1931, p. 1-31.

1932. *Arabia Felix. Across the "Empty Quarter" of Arabia*, New York, Charles Scribner.

TINDEL (R. D.)

1980 a. « Archaeological Survey of the Yemen: the First season », *Current Anthropology* 21.1, fév. 1980, p. 101-102.

1980 b. « A preliminary survey of the Zafâr Museum collection », *PSAS* 10, p. 111-114.

1989. *The History and Culture of Zafar*, PhD soutenue à l'université de Chicago, non publiée.

TOPLYN (M. R.)

1984. *The Wâdî al-Jubah Archaeological Project, vol. 1: Site Reconnaissance in North Yemen, 1982*, Washington, American Foundation for the Study of Man.

VAN BEEK (G. W.)

1952. « Recovering the Ancient Civilization of Arabia », *BiblArch* 15, p. 7-13.

1958. « Appendix V. Marginally Drafted, Pecked Masonry ». In Bowen Jr R. LeBaron & Albright F. B. (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man II, Baltimore, The Johns Hopkins Press, p. 287-299.

1982. « A Population Estimate for Marib: A Contemporary Tell Village in North Yemen », *BASOR* 248, p. 61-66.

1997. « Marib ». In Meyers E. M. (éd.), *The Oxford Encyclopædia of Archaeology in the Near East*, vol. 3, New-York and Oxford, p. 417-419.

VAN BEEK (G. W.), (ÉD.)

1969. *Hajar bin Humeid, Investigations at a Pre-Islamic Site in South Arabia*, Publications for the American Foundation for the Study of Man V, Baltimore, The Johns Hopkins Press.

VAN BEEK (G. W.), COLE (G. H.) & JAMME (A.)

1964. *An Archaeological Reconnaissance in Hadramawt, South Arabia, Preliminary Report, Annual report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution*, p. 521-545.

VAN DER MEULEN (D.) & WISSMANN (H. VON)

1932. *Hadramaut. Some of its Mysteries Unveiled*, Leyde, E. J. Brill.

VILLENEUVE (F.), PHILLIPS (C.) & FACEY (W.)

2004. « Une inscription latine de l'archipel Farasân (sud de la mer Rouge) et son contexte archéologique et historique », *Arabia* 2, p. 143-192.

VOGT (B.)

1995. « Jahresbericht 1994: Station Sanaa - Ausgrabungen und Forschungen », *AA* 1995/4, p. 863-867.

1996. « Jahresbericht 1995: Station Sanaa - Ausgrabungen und Forschungen », *AA* 1996/4, p. 632-640.

1997 a. « La fin de la préhistoire au Hadramawt ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 30-33.

1997 b. « Marib, capitale de Saba' ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 107-109.

2003. « Unbekannte Kulturen am Golf von Aden: von den neolithischen Muschelhaufen bis zur spätbronzezeitlichen Stadt Šabir ». In Gerlach I. (éd.), *25 Jahre Ausgrabungen und Forschungen im Jemen, 1978-2003*, Hefte zur Kulturgeschichte des Jemen, Band 1, Sanaa, Print Art, p. 44-51.

2004. « Towards a new dating of the great dam of Mârib », *PSAS* 34, p. 377-388.

VOGT (B.), BUFFA (V.) & BRUNNER (U.)

2002. « Ma'layba and the Bronze Age Irrigation in Coastal Yémen », *ABADY IX*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 15-26.

VOGT (B.), HERBERG (W.) & RÖRING (N.)

2000. *"Arsh Bilqis" - Der Tempel des Almaqah von Bar'an in Mârib*, Sanaa.

VOGT (B.) & ROBIN (CH. J.)

1997. « L'unité culturelle de l'Arabie méridionale ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 223-227.

VOGT (B.) & SEDOV (A. V.)

1997. « La culture de Sabr, sur la côte yéménite ». In Robin Ch. J. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, Flammarion, p. 42-46.

1998. « The Sabir culture and coastal Yemen during the second millennium BC - the present state of discussion », *PSAS* 28, p. 261-270.

VOGT (B.), SEDOV (A. V.) & BUFFA (V.)

2002. « Zur Datierung der Sabir-Kultur, Jemen », *ABADY IX*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 27-39.

Bibliographie

WADE (R.)

1979. « Archaeological Observations around Marib - 1976 », *PSAS* 9, p. 114-123.

WAGNER (G.)

1978. « Une dédicace à Isis et à Héra, de la part d'un négociant d'Aden », *BIFAO* 76, p. 277-281.

WARBURTON (D.)

1998. « A stratigraphic section in the Old City of Şan'â' », *PSAS* 28, p. 271-283.

WARD (PH.)

1983. *Ha'il: Oasis City of Saudi Arabia*, Cambridge, Oleander.

WEBER (M.)

1982. *La Ville*. Paris, Aubier. [Traduction par P. Fritsch de : Weber (M.), 1947. *Die Stadt* (Extrait de *Wirtschaft und Gesellschaft*, 3^{ème} édition)].

WELLSTED (J. R.)

1837. « Narrative of a journey from the tower of Bal-l-haff on the southern coast of Arabia to the ruins of Naqb al-Hagar in April 1835 », *JRGS* VII, p. 20-34.

1838. *Travel in Arabia*, Londres, John Murray [rééd. en 1978 à Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt].

WHITCOMB (D.)

1996. « Urbanism in Arabia », *AAE* 7, p. 38-51.

WILKINSON (J. C.)

1983. « Traditional concepts of territory in Southeast Arabia », *GeoJourn* 149/3, p. 301-315.

WILKINSON (T. J.)

1997. « Holocene environment of the High Plateau, Yemen: Recent Geoarchaeological Investigations », *Geoarchaeology* 12, p. 833-864.

1998. « Human Environment Interactions in the Highlands of Yemen ». In Phillips C.S., Potts D.T. & Searight S. (éds), *Arabia and its Neighbours, Essays on prehistorical and historical Developments*, ABIEL II New Research on the Arabian Peninsula, Brepols, p. 291-302.

1999 a. « Settlement, soil erosion and terraced agriculture in highland Yemen: a preliminary statement », *PSAS* 29, p. 183-191.

1999 b. « Oriental Institute Investigations in Yemen, 1998-1999 Report », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/98-99/98-99_Yemen.html.

2000. « Project for the Archaeology of Yemeni Terraced Agriculture, 1999-2000 Annual Report », http://oi.uchicago.edu/OI/AR/99-00/99-00_Yemen.html.

2003 a. « The Dhamar region, Central Highlands, Yemen ». In French Ch. (éd.), *Geoarchaeology in action*, Londres-New-York, Routledge, p. 224-234.

2003 b. *Archaeological Landscapes of the Near East*, Tucson, The University of Arizona Press.

WILKINSON (T. J.) & EDENS (CH.)

1999. « Survey and Excavation in the Central Highlands of Yemen: Results of the Dhamâr Survey Project, 1996 and 1998 », *AAE* 10, p. 1-33.

WILKINSON (T. J.), EDENS (CH.) & BARRATT (G.)

2001. « Hammat al-Qâ': an early town in Southern Arabia », *PSAS* 31, p. 249-259.

WILKINSON (T. J.), EDENS (CH.) & GIBSON (MCG.)

1997. « The Archaeology of the Yemen High Plains : A preliminary chronology », *AAE* 8, p. 99-142.

WILKINSON (T. J.) & GIBSON (MCG.)

1997. « Oriental Institute Investigations in Yemen, Annual Report, 1996-97 »
http://oi.uchicago.edu/OI/AR/96-97/96-97_Yemen.html.

1998. « Oriental Institute Investigations in Yemen, 1997-98 Report »,
http://oi.uchicago.edu/OI/AR/97-98/97-98_Yemen.html.

WILSON (R.)

1979. « Regular and permanent markets in the Ṣan‘ā’ region », *Arabian Studies* 5, p. 189-191.

WISSMANN (H. VON)

1962. « Al-Barîra in Ġirdân im Vergleich mit anderen Stadtfestungen Alt-Südarabiens », *Le Muséon* LXXV, p. 177-209.

1964. *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien*, SEG III, Vienne, H. Boehlans.

1968. *Zur Archäologie und antiken Geographie von Südarabien. Ḥaḍramaut, Qatabân und das ‘Aden-Gebiet in der Antike*, Publications de l’Institut historique et archéologique de Stamboul, XXIV, Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut in Het Nabije Oosten.

1975. *Über den Inschriftenkomplex einer Felswand bei einem ‘Athtar-Tempel im Umkreis von Marîb*, SEG IX, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 298. Band, 1. Abhandlung, Vienne, Verlag des Österreichischen Akademie der Wissenschaften.

1976 a. « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Aelius Gallus ». In Temporini H. & Haase W. (éds), *ANRW*, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband, Berlin-New-York, de Gruyter, p. 308-544.

1976 b. *Die Mauer der Sabäerhauptstadt Maryab. Abessinien als sabäische Staatskolonie im 6. Jh. v. Chr.*, Publication de l’Institut historique et archéologique de Stamboul XXXVIII, Istanbul, Institut historique et archéologique.

1977. *Das Weihrauchland Sa’kalân, Samârum und Mos-cha (mit Beiträgen von W. W. Müller)*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 324. Band, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.

1982. *Die Geschichte von Saba’ II. Das Großreich der Sabäer bis zu seinem Ende im frühen 4. Jh. v. Chr.*, Sitzungsberichte 402, Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften.

WISSMANN (H. VON) & HÖFNER (M.)

1953. *Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag.

WRIGHT (H. T.)

1978. « Toward an Explanation of the Origin of the State ». In Cohen R. & Service E. R. (éds), *Origins of the State: The Anthropology of Political Evolution*, Philadelphie, Institute for the Study of Human Issues, p. 49-68.

YULE (P.), ANTONINI (S.) & ROBIN (CH. J.)

2004. « Le harnachement du cheval d’un Ḥasbaḥide, découvert dans une tombe de Ṣafâr », *Arabia* 2, p. 11-22.

YULE (P.) & KERVRAN (M.)

1993. « More than Samad in Oman: Iron Age Pottery from Ṣuḥâr and Khor Rorî », *AAE* 4, p. 69-106.

Bibliographie

ZARINS (J.)

1990. « Obsidian and the Red Sea trade, prehistoric aspects ». In Taddei M. (éd.), *South Asian Archaeology 1987*, Rome, IsMEO, p. 509-541.
1999. *The Land of Incense*, Mascate, Sultan Qaboos University.

ZARINS (J.), KABAWI (A.) & MURAD (A.)

1983. « Preliminary Report on the Najrân/Ukhdûd Survey and Excavations 1982-1402 H. », *Atlal* 7, p. 22-40.

ZARINS (J.) & ZAHRANI (A.)

1985. « Recent Archaeological Investigations in the Southern Tihâmah Plain (including Athar 217-108 and Sihî 217-107) », *Atlal* 9, p. 65-107.

ZWETTLER (M. J.)

1996. « The "era of NBT" and "YMNT": two proposals », *AAE* 7.1, p. 95-107.

Villes et urbanisation de l'Arabie du Sud à l'époque préislamique : formation, fonctions et territorialités urbaines dans la dynamique de peuplement régionale

Résumé

La mise en place, les transformations et les configurations territoriales des réseaux urbains de l'Arabie du Sud à la période préislamique (XII^e s. av. – VI^e s. ap. J.-C.) sont analysées en mettant l'accent sur la polarisation fonctionnelle des villes et sur l'articulation des fonctions au sein d'ensembles politiques. La première étape passe par la remise en contexte de l'étude, par une lecture critique des sources et par la définition des concepts de ville et de société segmentaire dans le cadre défini. La deuxième étape présente les différentes trajectoires urbaines à travers les monographies de villes significatives regroupées dans des études régionales. Elles permettent d'aborder les questions relatives à la continuité et à la résilience du peuplement régional. Enfin, une troisième étape aborde dans une perspective dynamique :

- les processus qui régissent l'apparition et le développement du fait urbain ;
- les polarités fonctionnelles qui définissent l'armature urbaine ;
- les représentations mentales de la ville sudarabique ;
- la définition des territorialités urbaines et l'évolution du réseau urbain.

Cette analyse systémique avance des premiers éléments pour l'élaboration d'un modèle de peuplement de l'Arabie du Sud à la période préislamique.

Mots-clefs

Ville ; urbanisation ; Arabie du Sud ; Antiquité ; peuplement; archéologie.

Towns and urbanization of South Arabia in the pre-Islamic period: its origins, functions and territoriality within the regional settlement process

Summary

The emergence and evolution of the urban networks and their territorial layout are analyzed by focusing on how towns develop functional polarities which combine themselves within the political entities, from the 12th cent. BC to the 6th cent. AD in South-Arabia. The first step goes through the environmental and chronological setting, a critical reading of the sources and the definition of the concepts of town and tribal society in South Arabia. Through short monographs on significant towns being part of regional studies, the second step establishes different urban dynamics. We investigate into the questions of continuity and resilience of the regional settlement pattern. Lastly, a third step sets in a diachronic perspective:

- the processes of emergence and development of towns,
- the functional polarities characterizing the urban framework,
- the mental perception of the South Arabian town by its inhabitants,
- the definition of urban territoriality and the evolution of the urban network.

This systemic study sets the basis for the conception of a model of settlement pattern in pre-Islamic South-Arabia.

Keywords

Town urbanization South-Arabia ; Antiquity ; settlement pattern ; archaeology.

Laboratoire de rattachement

« Du village à l'État au Proche et Moyen-Orient ancien »

UMR 7041, Archéologie et Sciences de l'Antiquité

Maison de l'archéologie et de l'ethnologie René Ginouvès, Nanterre